

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

SUR. — UZZ.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE

DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de MICHAUD ;
la Biographie universelle historique de WEISS; l'Encyclopédie nouvelle; l'Art de vérifier les dates, etc.;

ÉDITION AUGMENTÉE DE VINGT MILLE ARTICLES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME DIX-NEUVIÈME.

SURCOUF. — UZZANO.

BRUXELLES,
CHEZ H. ODE, BOULEVARD WATERLOO, N° 34,
AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1847


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

S

SURCOUF (Robert), l'un des plus intrépides marins qu'aient produits les dernières guerres, né à Saint-Malo en 1773, descendait par sa mère de Duguay-Trouin. Il s'embarqua dès l'âge de 13 ans, et, après quelques voyages dans les mers d'Europe, partit pour l'Inde, où il devait se signaler par des faits d'armes presque incroyables, et acheter la fortune au prix de mille dangers. Nommé capitaine à l'âge de 20 ans, il commanda successivement les corsaires *la Clarisse, la Confiance* et *le Revenant,* et chacune de ses croisières fut marquée par quelque action d'éclat. Deux faits de la carrière militaire de Surcouf suffiront pour faire connaître tout ce qu'il y avait en lui d'habileté, d'audace et de sang-froid. En 1796, après avoir capturé un schooner anglais dont les forces étaient de beaucoup supérieures aux siennes, il s'y embarqua avec 19 hommes et alla croiser sur les brasses du Bengale. Il y fut rencontré par *le Triton,* vaisseau de la compagnie des Indes, armé de 26 canons et portant 156 hommes d'équipage. L'idée lui vint que, s'il pouvait un instant se faire passer pour un des pilotes du Gange, une brusque attaque le rendrait maître du vaisseau. Il manœuvra en conséquence, accosta *le Triton,* et s'en rendit maître après un combat de quelques minutes, auquel l'équipage anglais n'était nullement préparé. En 1799, avec le corsaire *la Confiance,* de 20 canons et de 120 hommes, il enleva à l'abordage le vaisseau de la compagnie anglaise *le Kent,* de 40 canons et de 437 hommes, auxquels était réuni l'équipage d'un autre vaisseau de la compagnie recueilli à la suite d'un incendie. Le nom de l'intrépide corsaire devint la terreur du commerce anglais dans les parages de l'Inde, et le gouvernement britannique crut devoir y renforcer sa station par plusieurs frégates. En 1809, Surcouf se chargea de conduire en France la frégate *le Charles,* et il entra dans le port de Saint-Malo, après avoir échappé, par son sang-froid et l'habileté de ses manœuvres, aux croisières, si nombreuses alors dans la Manche. Il consacra la dernière partie de sa vie à des spéculations commerciales qu'il dirigea sans sortir du port, et qui furent pour lui une nouvelle source de richesses. Il mourut en 1827 dans une campagne qu'il possédait près de Saint-Servan, et il fut inhumé à Saint-Malo.

SURENA, général des Parthes, célèbre par la victoire qu'il remporta sur Crassus, l'an de Rome 699 (avant J. C. 55), était d'une naissance illustre. Sa famille avait le privilége de placer la couronne sur la tête du roi, le jour de son couronnement. Il possédait des richesses immenses ; une garde particulière, composée de 1000 cavaliers, l'accompagnait dans ses voyages, et il avait à sa suite 1000 chameaux pour porter ses bagages et 200 chariots pour ses femmes et ses concubines. Doué de tous les avantages extérieurs, il cherchait encore à y ajouter par les ressources de l'art : il se peignait le visage et frisait ses cheveux à la manière des Mèdes. D'ailleurs personne ne l'égalait, parmi les Parthes, en bravoure et en habileté. Il avait contribué beaucoup par sa valeur à rétablir Orodes sur le trône. A la prise de Séleucie, il était monté le premier sur les murailles, et en avait chassé tous ceux qui les défendaient encore. Tel était le guerrier que le roi des Parthes choisit pour l'opposer à Crassus. Tandis qu'Orodes entrait dans l'Arménie pour se venger d'Artabaze, allié des Romains, Surena pénétra dans la Mésopotamie, et reprit plusieurs villes sur Crassus. Celui-ci l'attendait sur les bords de l'Euphrate où il avait concentré toutes ses forces. Surena, pour le décider à quitter une position dans laquelle il ne pouvait l'attaquer, eut recours à la ruse. Trompé par un espion de Surena, qui put captiver sa bienveillance en lui rendant quelques services, le général romain s'avança dans la plaine pour livrer bataille aux Parthes, qui feignirent de redouter d'en venir aux mains. Surena par une manœuvre habile, enveloppa les Romains qui se trouvèrent assaillis de toute parts, sans pouvoir essayer la moindre résistance. La perte de cette bataille fut le coup le plus terrible que les Romains eussent souffert depuis celle de Cannes. Mais Surena ternit sa gloire par les indignes moyens qu'il employa pour se rendre maître de Crassus. L'ayant attiré dans une embuscade, sous prétexte de régler les conditions de la paix, il l'obligea de monter à cheval. Les Romains, témoins de cette violence, tentèrent de s'y opposer, et dans la mêlée, Crassus fut tué. Surena lui fit couper la tête pour l'envoyer à Orodes, et laissa le corps exposé aux oiseaux de proie. Parmi ses soldats, il s'en trouvait un qui ressemblait à Crassus ; Surena le fit revêtir de la toge consulaire, et par une imitation burlesque des triomphes des Romains, le conduisit en pompe dans Séleucie, escorté de musiciens et de licteurs, montés sur des chameaux. Ayant découvert dans le bagage d'un officier romain les *Milésiaques* d'Aristide, il les produisit aux magistrats de Séleucie, comme une preuve des mauvaises mœurs des Romains. Mais outre que c'est mal raisonner que de conclure du particulier au général, Plutarque, à qui nous devons cette anecdote, observe judicieusement que Surena qui traînait toujours à sa suite 200 concubines, n'avait pas le droit d'affecter tant d'austérité. Surena ne jouit pas longtemps du fruit de sa victoire. Orodes, ne pouvant le récompenser du service important qu'il venait de lui rendre, trouva plus simple de le faire mourir. Il n'avait guère alors que 30 ans. Surena est le sujet de la dernière tragédie de P. Corneille, 1674.

SURENHUSIUS (Guillaume), professeur de langues orientales au lycée d'Amsterdam, florissait au com-

mencement du 18e siècle. On lui doit : *Mischna, sive totius Hebræorum juris, rituum, antiquitatum, ac legum oralium systema, cum clarissimorum rabbinorum Maïmonidis et Bartenoræ commentariis integris,* Amsterdam, 1698-1703, in-fol., 6 parties ou 3 vol., fig.

SURET (Antoine), supérieur général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, né en 1692 au village de Cabrières, près de Nîmes, mort à Avignon en 1764, s'efforça constamment de préserver son ordre de l'effervescence des passions qu'excitaient alors, dans l'Église et même dans l'État, les dissentiments relatifs aux opinions religieuses. Outre quelques écrits de circonstance, on cite de lui : *Conférences de Mende,* etc., en 10 vol. ; *Conférences sur la morale et le Décalogue,* pour servir de suite aux *Conférences de Paris,* du père Semelier, sur le mariage, l'usure et la restitution.

SURIAN (Jean-Baptiste), prédicateur, né à Saint-Chamas, en Provence, le 20 septembre 1670, entra dans la congrégation de l'Oratoire, prêcha deux avents et deux carêmes à la cour, avec un succès qui, joint à sa conduite prudente et modérée dans les querelles du jansénisme, lui valut l'évêché de Vence. Il mourut dans son diocèse le 3 août 1754, laissant la réputation d'un des meilleurs et des plus charitables évêques de cette époque. Le recueil des *Sermons choisis pour tous les jours de carême,* Liége, 1738, 2 vol. in-12, en contient quelques-uns de ce prélat. On a imprimé en 1778, in-12, son *Petit-Carême,* prêché en 1719. Il était membre de l'Académie française ; son successeur, d'Alembert, a dit de son éloquence qu'elle est *touchante et sans art comme la religion et la vérité.*

SURIAN (Joseph-Donat), médecin et pharmacien de Marseille à la fin du 17e siècle, dut à ses connaissances assez étendues en chimie et en botanique l'avantage d'être envoyé aux Antilles pour en explorer les richesses naturelles. Il s'adjoignit le père Plumier, botaniste et surtout dessinateur habile. Partis en 1689, ils revinrent au bout de 18 mois brouillés, on ne sait à quel propos, et travaillèrent dès lors séparément. Plumier, chargé d'une nouvelle mission aux Antilles, publia un ouvrage très-remarquable. Surian, congédié, donna un *Catalogue* fort sec d'un petit nombre de plantes désignées par les noms des pays, qui parut dans le *Traité des drogues,* par Lemery, 1698, et un *Catalogue des drogues et médicaments des Indes,* pages 67-73 du *Droguier curieux* de Pomet, Paris, 1709, in-8°. Surian avait une qualité précieuse pour herboriser, il était d'une frugalité qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Ce n'était pas là son seul mérite. Plumier lui-même en fait un assez grand éloge, et a donné le nom de *Suriana* à un genre de la famille des rosacées, qui se trouve sur les bords de la mer dans tous les pays équatoriaux.

SURIN (Jean-Joseph), jésuite, né à Bordeaux en 1600, fut chargé en 1634 d'aller diriger les ursulines de Loudun, que l'on disait possédées du démon. Il ne tarda pas à tomber dans un état de malaise analogue à celui de ses pénitentes, et fut rappelé par ses supérieurs, au bout de 2 ans environ. Il y retourna cependant en 1637, et y séjourna quelque temps encore ; mais quand il en sortit cette fois, il se trouva dans un état indéfinissable d'égarement, de faiblesse et d'exaltation : on le crut ensorcelé. Il ne recouvra qu'en 1658 l'usage complet de ses facultés, et mourut en 1665. Parmi ses ouvrages tous ascétiques on distingue ses *Dialogues spirituels,* revus par le père Champion, 1704, 3 vol. in-12 ; ses *Lettres spirituelles,* dont l'édition la plus récente est de 1825, 2 vol. in-12, et les *Fondements de la vie spirituelle,* plusieurs fois réimprimés, notamment en 1824, dans le recueil de la *Bibliothèque catholique.*

SURIREY. *Voyez* **SAINT-REMY.**

SURITA. *Voyez* **ZURITA.**

SURIUS (Laurent), écrivain ascétique, né à Lubeck en 1522, embrassa la règle de Saint-Bruno, et mourut en 1578. De Thou, dont le témoignage n'est pas suspect, loue sa simplicité, sa piété, sa candeur ; mais on peut lui reprocher d'avoir adopté les fables les plus grossières sur les chefs des réformés, et applaudi aux massacres de la Saint-Barthélemi. Rien n'est plus propre à faire connaître l'esprit de ces temps déplorables. Nous citerons de lui : *Vitæ sanctorum ab Aloysio Lipomanno olim conscriptæ,* Cologne, 1570 et années suivantes, 6 vol. in-fol., plusieurs fois réimprimées. La meilleure édition est celle de 1618, divisée en 12 tomes (un pour chaque mois), qui se relient en 6 ou 7 vol.

SURIUS (le père Bernardin), récollet, président du Saint-Sépulcre et commissaire de la terre sainte dans les années 1644, 1645, 1646, 1647, a écrit son voyage en flamand, et l'a traduit en français sous ce titre : *Le pieux Pèlerin, ou Voyage de Jérusalem,* divisé en 3 livres, etc., Bruxelles, 1666, in-4°.

SURLET DE CHOKIER. *Voyez* **CHOKIER.**

SURREY (Henri HOWARD, comte de), bon poëte et brave guerrier, fils et petit-fils de deux lords-trésoriers d'Angleterre et ducs de Norfolk, naquit vers l'année 1520, et fut élevé au château de Windsor, avec le jeune Henri Fitzroy, duc de Richmond, fils naturels de Henri VIII. Ils firent ensemble le voyage de Paris, en 1532. Ce furent eux qui reçurent le roi d'Angleterre à Calais, lorsqu'il vint visiter François Ier. Fitzroi étant mort, en 1536, à 17 ans, peu de temps après son retour, Howard passa en Italie, portant dans son cœur l'amour que lui avait inspiré une des plus belles femmes de son temps, qu'on croit avoir été Elisabeth Fitzgerald, fille du comte de Kildare, qu'il a immortalisée dans ses sonnets sous le nom de *Géraldine.* Pendant son séjour à Florence, il publia un défi à tout venant, chrétien, juif, sarrasin, turc ou cannibale, pour soutenir la beauté sans égale de sa maîtresse. Demeuré vainqueur dans le tournoi institué à cette occasion par le grand-duc de Toscane, il se proposait de signaler ainsi sa valeur et sa fidélité dans toutes les grandes villes de l'Italie, lorsqu'il fut rappelé en Angleterre par Henri VIII. Il eut part aux actions militaires les plus brillantes du règne de ce prince, et surtout à la bataille de Flodden-Field, où il commandait, et où il obtint le titre de comte de Surrey. La même année, ce guerrier fut enfermé au château de Windsor, pour avoir mangé de la viande en temps de carême, au mépris d'une proclamation royale. En 1544, lors de l'expédition contre Boulogne, il fut nommé maréchal de camp, et après la prise de cette ville, en 1546, capitaine général de l'armée anglaise en

France, et reçut en même temps l'ordre de la Jarretière; mais ayant été battu, quelques mois après, par les Français, en voulant intercepter un convoi, ce fut une circonstance que ses ennemis, les Seymours, saisirent pour chercher à le perdre. Il fut accusé d'avoir ambitionné la main de la princesse Marie, en vue d'usurper la couronne, et d'avoir ajouté les armes royales aux siennes. Tout ce qu'on put prouver, c'est qu'il avait dit que le roi était *mal conseillé*. Il s'excusa sur l'impétuosité de la jeunesse; mais, livré à un simple jury qui était dévoué aux passions du sanguinaire Henri VIII, il fut déclaré coupable de haute trahison, et eut la tête tranchée à Tower-Hill, le 19 janvier 1547. Ce monarque, qui craignait tant pour sa couronne, mourut lui-même, 9 jours après, noirci d'un forfait de plus. Le comte de Surrey est le premier Anglais, parmi la noblesse, qui ait eu commerce avec les Muses. Il est l'inventeur du vers blanc, et a, conjointement avec sir Th. Wyat, concouru à donner à la poésie anglaise un peu de cette douceur de la poésie italienne, qu'elle n'avait pas avant eux. Ses poésies ont été imprimées avec celles de Th. Wyat et de quelques autres poëtes contemporains, en 1557, in-4°; elles furent réimprimées plusieurs fois depuis, et notamment en 1812.

SURVILLE (Marguerite-Éléonore-Clotilde de VALLON-CHALIS, dame de), née vers 1405, à Vallon, château sur la rive gauche de l'Ardèche, donna des preuves d'un talent très-précoce pour la poésie; elle épousa le jeune Béranger de Surville en 1421, et eut le malheur de le perdre après 7 années de la plus tendre union. Dès lors elle se consacra tout entière à l'éducation d'un fils unique. Elle était âgée de plus de 90 ans quand elle mourut. On croit que ce fut à Vessaux, et qu'on l'y inhuma dans la tombe qui renfermait les cendres de son fils, de sa bru Héloïse de Goyon de Vergy, et de sa petite-fille Camille. Elle avait survécu à tous les objets de son affection. Ses poésies n'ont été publiées qu'en 1803. Voilà ce que l'on sait ou du moins ce que l'on a dit sur Clotilde de Surville. Il est possible qu'une dame de ce nom ait existé, qu'elle ait fait des vers et même de jolis vers; mais le recueil qu'on lui attribue contient des choses qui trahissent la main d'un auteur plus récent. C'est une opinion assez répandue que la plupart de ces poésies ont été composées par Joseph-♣Étienne de Surville, auquel nous consacrons un article. Au reste, les *poésies* prétendues de Clotilde, réimprimées à Paris en 1825, in-8°, in-12 et in-32, ne sont pas sans mérite. On peut consulter, sur la question de leur authenticité, la dissertation de Raynouard (*Journal des savants,* juillet 1824).

SURVILLE (Louis-Charles de HAUTEFORT, marquis de), général français, était issu d'une ancienne famille, originaire du Périgord. Élevé parmi les pages, il embrassa de bonne heure la profession des armes, et servit d'abord comme volontaire à l'armée de Flandre. Il fut nommé colonel du régiment de Toulouse, en 1684, et signala sa valeur, à la tête de ce corps, dans les journées de Fleurus et de Steenkerque. Sa belle conduite lui mérita le grade de brigadier avec la place de lieutenant-colonel dans le régiment du roi. Il combattit sous les ordres du duc de Bourgogne, pendant la guerre de la succession, et contribua même à la victoire remportée sur les Hollandais devant Nimègue. Nommé lieutenant général, il fut employé en Allemagne, décida le gain de la bataille de Spire, en enfonçant, avec le régiment du roi, sept bataillons ennemis, dont la déroute entraîna celle de l'armée impériale. Il reçut, en 1708, un coup de mousquet, à la défense de Lille, attaquée par le prince Eugène et Marlborough. L'année suivante, il fut assiégé dans Tournay. Après 21 jours de tranchée ouverte, il fut obligé d'abandonner la ville, et se retira dans la citadelle, qu'il ne rendit que faute de vivres et de munitions. Feuquières lui reproche, dans ses *Mémoires,* de n'avoir pas employé tous les moyens qui se trouvaient à sa disposition pour conserver cette place importante; mais l'enquête faite dans le temps justifia pleinement sa conduite. Pendant ce siége mémorable, Surville fit frapper, pour les besoins de la garnison, trois sortes de pièces, de deux et de huit sols, en cuivre, et de vingt sols, en argent. Cette dernière monnaie, pour laquelle il avait donné sa vaisselle, représente d'un côté le buste du gouverneur, couronné de laurier, et au revers, les armes de Tournay, avec le nom de *M. de Surville.* Il était sans exemple qu'un gouverneur eût placé son effigie sur la monnaie qu'il avait été dans la nécessité de frapper. La cour témoigna son mécontentement de cette nouveauté; mais l'Académie, consultée par le ministère, répondit, par l'organe de son président, que les pièces de siége n'étaient pas, à proprement parler, des monnaies, et que par conséquent Surville n'avait préjudicié d'aucune manière aux droits du souverain. Surville mourut à Paris, le 19 décembre 1721, âgé de 63 ans.

SURVILLE (Jean-François-Marie de), officier de marine, naquit en 1717, au Port-Louis en Bretagne. Dès l'âge de 10 ans, il commença la rude carrière de la mer, et navigua au service de la compagnie des Indes, ainsi que son frère aîné. En 1754, il commanda le vaisseau *la Renommée,* pour le voyage de l'Inde et de la Chine. En 1756, ses talents, sa bravoure et ses connaissances nautiques lui firent donner le commandement du vaisseau *le Duc d'Orléans,* de 60 canons, avec lequel il fit une partie des campagnes de l'Inde, sous le comte d'Aché, qui commanda et obtint pour ce jeune officier la croix de Saint-Louis. Dans tous les combats de cette guerre malheureuse, Surville se distingua par son intrépidité et la plus rare présence d'esprit. Il prit le commandement du *Centaure,* après la mort de son frère aîné, tué dans une action en 1757, mais *le Centaure* ayant été condamné à l'île de France, Surville passa sur *la Fortune,* de 64 canons. Ce vaisseau, chargé de troupes et de passagers, se trouva avoir plusieurs voies d'eau à la fois. Averti de ce danger, Surville eut l'adresse et le bonheur d'arriver jusqu'à la hauteur de Fisch-Bay, sans que son équipage ni personne à bord eût pressenti l'horreur de cette situation, soit dans le langage, soit sur la figure du commandant. A cet atterrage, qui est à 100 lieues à l'est du cap de Bonne-Espérance, le vaisseau échoua. Surville jouait avec les femmes et les enfants, dans la chambre du conseil, au moment où son ordre secret s'exécuta, au grand étonnement de tous. Il ramena les soldats, les passagers et

l'équipage entier, par terre, au Cap, sans avoir perdu un seul homme, ni rien des bagages et de la cargaison. Il repassa alors en France, après 10 ans des campagnes les plus actives et les plus honorables. Peu de temps après, il reçut une nouvelle marque de confiance, par la mission que la compagnie des Indes lui donna d'aller rétablir la ville de Pondichéry; et il eut en même temps le brevet de gouverneur en survivance de cette colonie, et en remplit les fonctions, en l'absence de Law de Lauriston. Ses talents et son courage toujours calme inspiraient une confiance aveugle à ceux qui étaient sous ses ordres. Un seul trait suffira pour faire juger de sa fermeté d'âme et de sa présence d'esprit. Le feu prit un jour à un vaisseau qu'il commandait; le vent soufflait avec force, et poussait les flammes dans la mâture, de manière à menacer le bâtiment de l'embrasement le plus certain. Surville monte sur le pont, juge le danger, et voit le remède au même instant. Il ordonne de revirer de bord : les matelots obéissent. Cette seule manœuvre chassa la flamme hors des agrès, et sauva le vaisseau. Tel était l'habile marin à qui Law, gouverneur de Pondichéry, et Chevalier, gouverneur de Chandernagor, proposèrent, en 1769, de s'associer à un armement d'une grande importance pour le commerce et la navigation. Il s'agissait d'aller prendre possession d'une île de la mer du Sud, découverte, disait-on, par les Anglais, et distante de 700 lieues des côtes du Pérou. Il fallait d'abord trouver cette ile, dont la renommée exaltait l'opulence. Il paraît qu'au défaut de ce hasard heureux, dont on n'avait pour garant que des données vagues, les armateurs s'étaient assuré d'une permission de commercer de leur cargaison à Callao, dont le gouvernement espagnol ne permettait pas l'entrée. Surville dirigea, à Nantes, la construction du *Saint-Jean-Baptiste*, excellent voilier, armé de 32 pièces de canons. Il prit des vivres pour trois ans et tout ce qui était nécessaire à un équipage destiné à soutenir des fatigues de tous les genres. Nommé commandant de cette expédition, et ayant à son bord 24 soldats du bataillon de l'Inde, il appareilla dans la baie d'Engeli, dans le Gange, le 3 mars 1769. Il se dirigea sur les Philippines, reconnut les iles Babouyanes, côtoya les iles Baschi, arriva, le 13 octobre, à une terre inconnue, et jeta l'ancre dans un port qu'il nomma le *port Praslin*. Les insulaires lui ayant enlevé une chaloupe, Surville, pour les punir, enleva et emmena quelques-uns d'entre eux; ce qui fit succéder aux démonstrations d'amitié un combat meurtrier, qui coûta beaucoup d'hommes aux malheureux insulaires et deux soldats blessés à l'équipage. Les hostilités exercées contre Surville firent donner à cette terre le nom d'*Arsacide*. En la quittant, après avoir découvert plusieurs petites îles, il reconnut, le 17 décembre, la Nouvelle-Zélande, et y jeta l'ancre, dans une baie qu'il nomma *baie de Lauriston*. Au fond de cette baie, se trouve une anse, qu'il nomma *anse Chevalier*, en l'honneur des deux chefs de l'expédition. Il est remarquable que, dans le même moment, le capitaine Cook relevait les deux pointes qui forment l'entrée de cette vaste baie, et qu'il nomma *baie Double*. L'île est si grande, qu'il n'est pas surprenant que ces deux navigateurs ne se soient pas rencontrés. Surville séjourna peu de jours à la Nouvelle-Zélande. Un larcin ayant été commis par les habitants, il fit mettre le feu à leurs cases, enleva quelques Indiens, et fut accusé d'avoir, par ces rigueurs et ces violences, peut-être nécessaires, préparé les esprits féroces de ces insulaires à la vengeance dont Marion fut victime en 1771. Surville quitta la Nouvelle-Zélande, et passa dans la mer du Sud, à la recherche de cette île promise, l'objet de son voyage. Le scorbut et la disette d'eau le forcèrent de renoncer à la découvrir, et de gagner au plus vite les côtes du Pérou. Il aperçut la barre de Chiles le 5 avril 1770. Pour avoir quelques heures plus tôt l'audience qu'il désirait du vice-roi, il voulut passer la barre en canot. Le temps était très-mauvais : la force des lames entraîna la frêle barque sur la barre, où elle chavira; et le malheureux Surville périt dans les flots. Il fut enterré à Lima, avec les honneurs dus à son titre de gouverneur de Pondichéry.

SURVILLE (le marquis Joseph-Étienne de), né dans le Vivarais vers 1760, entra au service dans le régiment de Colonel-général, et fit les campagnes de Corse et celles d'Amérique, où il se distingua par son intrépidité. Se trouvant ensuite en garnison à Strasbourg, il eut avec un Anglais une querelle sur le courage de la nation britannique qui, selon lui, n'était brave que dans l'ivresse. L'Anglais ne s'étant pas cru capable de relever ce propos, en chargea un de ses compatriotes qui habitait l'Allemagne; et celui-ci envoya un cartel à Surville, qui se rendit sur la frontière du duché de Deux-Ponts, où les deux champions, après s'être fait réciproquement une légère blessure; se séparèrent pour ne plus se revoir. Le marquis de Surville avait mis en vers très-piquants le récit de cette aventure; mais il ne l'a jamais communiqué qu'à ses amis. Il émigra, en 1791, et fit dans les armées des princes les premières campagnes de la révolution. Rentré en France en 1798, avec une mission du roi Louis XVIII, il fut arrêté dans le département de la Loire, et traduit devant une commission militaire au Puy. Il tenta d'abord de déguiser son nom; mais voyant qu'il ne pouvait y réussir, il se dit hautement commissaire du roi, et marcha à la mort avec beaucoup de courage (octobre 1798). Il avait confié à sa femme le manuscrit des *Poésies* de Clotilde de Surville, l'une de ses aïeules, qui fut d'abord imprimé en 1803, et dont l'authenticité donne encore lieu aujourd'hui à des doutes et à des discussions.

SUSANNE, fille d'Helcias, était parfaitement belle, et craignant Dieu, ayant été instruite par ses parents, selon la loi de Moïse. Elle avait épousé Joakim, de la tribu de Juda; et elle le suivit à Babylone, lorsque Israël y fut conduit en captivité, par l'ordre de Nabuchodonosor. Joakim avait conservé de grandes richesses, qu'il employait à soulager ses compatriotes. C'était dans sa maison que le peuple tenait ses assemblées; et les juges, établis pour rendre justice dans Israël, y donnaient leurs audiences. Ces juges, que l'Écriture nomme des vieillards, furent frappés de la beauté de Susanne, et conçurent pour elle une ardente passion. Longtemps ils tinrent cachées leurs vues criminelles; mais s'étant fait mutuellement l'aveu de leur fol amour, ils se concertèrent sur les moyens de le satisfaire. Un jour que Susanne était au bain, ils saisirent l'instant où elle venait

d'éloigner ses femmes, pour lui déclarer leurs désirs impudiques, la menaçant, si elle n'y consentait, de l'accuser d'adultère. Hélas! dit Susanne, je ne vois que péril et qu'angoisse de toute part : mais j'aime mieux mourir sans avoir commis le mal, que de pécher en la présence du Seigneur. Alors elle éleva la voix pour appeler ses femmes. Les vieillards irrités poussèrent aussi de grands cris auxquels accoururent les serviteurs de Joakim. Le lendemain ils firent venir devant eux Susanne, et mettant leurs mains sur la tête, jurèrent qu'ils l'avaient surprise avec un jeune homme. L'assemblée les crut, et Susanne fut condamnée à mort tout d'une voix. Comme on la conduisait au supplice, Daniel alors enfant, et inconnu dans Israël, s'écria : Je suis innocent du sang de cette femme. On lui demanda ce qu'il voulait dire par ces paroles; et il ajouta : Pourquoi condamnez-vous une fille d'Israël, sans vous assurer si elle est coupable? Daniel obtint que Susanne serait jugée de nouveau; et les deux vieillards, ayant été interrogés séparément, furent convaincus de faux témoignage, par les contradictions de leurs réponses, et condamnés à la peine qu'ils avaient voulu faire subir à Susanne. La peinture et la gravure ont souvent reproduit Susanne surprise par les vieillards; la poésie s'est emparée aussi de ce sujet, mais avec moins de succès.

SUSARION, le plus ancien poëte tragique grec, donna ses premières représentations vers l'an 589 avant notre ère. Il était né dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie; et ses pièces, dont les sujets étaient nobles et puisés dans l'histoire, réussirent sur le théâtre d'Athènes. Lui et un autre poëte, appelé Dolon eurent pour récompense un panier de figues et un tonneau de vin, qu'ils transportèrent sur un quadrige. C'est ce que nous apprennent les marbres de Paros. Casaubon et d'autres modernes ont confondu Susarion avec un poëte comique, appelé Sannyrion, dont parlent Suidas, ainsi qu'Athénée qui nous a conservé quatre vers de lui. Ce Sannyrion était contemporain d'Aristophane, qui s'est moqué de son extrême maigreur.

SUSON (le Bienheureux Henri), fameux ascétique, né probablement à Constance dans les premières années du 14e siècle, prit l'habit de Saint-Dominique, et après avoir prêché pendant plus de 50 ans dans les provinces d'Allemagne, et principalement dans la Souabe et l'Alsace, mourut à Ulm en 1366. Ses *OEuvres*, publiées avec sa *Vie*, Cologne, 1555, 1588, 1615, in-8°, ont été traduites en français par D. Nicole Lecerf, Paris, 1586, 1614, in-8°.

SUSSMILCH (Jean-Pierre), économiste, né à Berlin en 1708, fut aumônier de régiment, puis prévôt de l'église de Cœln, dans sa ville natale, et membre du consistoire, et mourut en 1767. Il était de l'Académie des sciences de Prusse. Son principal ouvrage est un *Traité de l'ordre divin dans les variations du genre humain sous le rapport des naissances*, etc., Berlin, 1742, plusieurs fois réimprimé. On avait donné jusqu'alors, en Allemagne surtout, peu d'attention à l'arithmétique politique.

SUTTON (Thomas), né à Knaith dans le comté de Corke, en 1532, fut secrétaire du comte de Warwick, et servit en Écosse, et contre les Espagnols, sur mer, par ordre d'Élisabeth. Très-riche de son patrimoine, qu'augmentèrent encore d'heureuses spéculations, et un riche mariage, il dépensait son bien à secourir les indigents; et, désirant perpétuer ses bienfaits, il acheta, pour 30,000 livres sterling, la Chartreuse de Smithfield, au comté de Suffolk, et la convertit en un hôpital pour les pauvres, qui subsiste encore sous le nom de *Charter-House*. La cour lui fit offrir la pairie, s'il voulait nommer son héritier le duc d'York, qui fut depuis Charles Ier; mais peu jaloux des honneurs, il aima mieux consacrer son immense fortune (il avait environ 1,050,000 francs de revenu, somme énorme pour ce temps-là), au soulagement des malheureux. Cet homme bienfaisant mourut le 11 décembre 1611, et fut enterré dans l'église de son hôpital.

SUTTON (Samuel) inventa, en 1740, une méthode de désinfecter les vaisseaux par des tuyaux de communication avec le feu des cuisines. Cette méthode qui fut aussitôt adoptée, a été depuis perfectionnée en France et en Angleterre.

SUTTON (Robert), et son fils *Daniel* se sont rendus célèbres en Angleterre, en perfectionnant la pratique de l'inoculation de la petite vérole. Robert établit en 1757, à Debenham (Suffolk), une maison de santé, où en 10 ans, il inocula 2,514 sujets sans en perdre un seul. Daniel simplifia encore sa méthode, vint s'établir à Ingatestone (Essex), puis à Londres. Dimsdale donna, en 1767, les détails de ce traitement simplifié, et quoique son livre eût été, dès 1772, traduit en français, les Sutton continuaient d'avoir une grande vogue, et passaient pour faire mystère d'une partie de leur procédé. J. J. Gardane publia *le Secret des Sutton dévoilé*, la Haye, 1774, Paris, 1776, in-12, et ce mode conservateur ne tarda pas à se propager en France, où il a même quelquefois essayé de lutter contre la vaccination.

SUVÉE (Joseph-Benoît), peintre, né à Bruges en 1743, vint achever son éducation à Paris, sous Bachelier, et quoique étranger, obtint le grand prix en 1771. Reçu à l'Académie en 1780, il devint professeur, et fut nommé, en 1792, directeur de l'école de France à Rome. Plus tard incarcéré pendant les orages de la révolution, il ne put se rendre à son poste qu'en 1801. L'école était parfaitement établie à la villa Médicis, et il allait jouir du fruit de ses travaux, lorsqu'il mourut le 9 février 1807. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite une *Descente du Saint-Esprit* et une *Adoration des rois*, qui se font admirer dans une église d'Ypres.

SUWAROW. *Voyez* SOUVAROFF.

SUZANNET (Pierre-Jean-Baptiste-Constant, comte de), l'un des généraux vendéens, naquit en 1772, dans le Poitou, au château de la Chardière près de Montaigu. Cousin germain de Henri de Larochejaquelein, il reçut avec lui la première éducation, ainsi que celle des écoles militaires de Sorèze et de Paris. En 1788, il entra dans le régiment des gardes-françaises. Après la défection de ce corps, il demeura quelque temps dans une inaction forcée. Dès que les circonstances le permirent, il offrit ses services aux princes français, sous lesquels il fit la campagne de 1792, en qualité de lieutenant des hommes d'armes. Ayant ensuite accompagné son père en Angleterre, sa valeur s'y trouva enchaînée par la fatalité des conjonctures; mais il put du moins

y déployer un zèle actif et touchant en faveur des émigrés, ses compagnons d'infortune. En 1795, il fut du petit nombre de ceux qui, dans le régiment d'Hervilly, échappèrent à la catastrophe de Quiberon. Après ce désastre, il alla rejoindre Charette, qui, ne tardant pas à le distinguer, lui confia le commandement d'une division. Ce général l'ayant chargé d'aller demander au gouvernement britannique des secours qui devenaient indispensables, il s'acquitta de sa mission avec une ardeur que le succès aurait dû mieux couronner. Lorsqu'il revint dans la Vendée à travers les dangers les plus imminents, il apprit la fin tragique du héros qui l'avait envoyé. Hoche étant parvenu à soumettre les départements de l'Ouest, enjoignit au comte de Suzannet de sortir de France, et le fit conduire aux frontières de la Suisse. Celui-ci ne fut pas longtemps sans revoir le sol natal : au commencement de 1797, il vint à Paris se concerter avec les agents du roi Brotier et Lavilleheurnois. La révolution du 18 fructidor an v (4 septembre 1797) l'ayant forcé de suspendre ses projets, l'Angleterre était le pays où l'appelait l'intérêt de la cause qu'il servait. Un séjour de 6 mois à Londres le mit à portée de renouer ses négociations avec l'ouest de la France. Bientôt il s'y rendit, chargé de commander l'armée qui s'était couverte de gloire sous Charette, et il prépara les mouvements qui, vers la fin de 1799, éclatèrent contre la république. Grièvement blessé dans une affaire engagée près de Montaigu, il investit de son autorité le jeune et intrépide Grignon, qui périt dans une action près de Chambretcau. Au milieu des périls qui l'environnaient, le comte de Suzannet avait trouvé un asile dans une chaumière de paysans (les frères Michelot), dont il reçut les soins affectueux, et qui méritent un souvenir. En 1800, le commandement dont il fût revêtu, s'étendit sur toute la rive gauche de la Loire. A cette époque, le premier consul voulut affermir son pouvoir naissant par une pacification générale. Cependant la police consulaire crut devoir s'assurer de Suzannet et d'Andigné. En juillet 1801, ils furent transférés au château de Dijon, ensuite au fort Saint-André, enfin au fort de Joux. Après un an de captivité rigoureuse dans cette dernière prison, ils parvinrent à s'évader. Le premier consul, craignant qu'ils ne se fussent réfugiés dans les contrées où leur présence pouvait ranimer des hostilités, consentit à la levée du sequestre mis sur leurs biens, à condition qu'ils résideraient à 100 lieues de Paris. Le séjour de Suzannet fut fixé à Valence. Le procès de George Cadoudal et de Pichegru l'exposant à de nouveaux orages, il s'en garantit par la fuite, et s'estima fort heureux d'avoir seulement reçu l'ordre d'aller en Allemagne. En 1807, il obtint la permission de revenir dans sa patrie, et l'année suivante, il put même habiter les lieux qui l'avaient vu naître. La couronne impériale paraissant fixée sur la tête de Napoléon, les ressources des plus chauds amis de la légitimité se réduisaient à une pénible résignation. Les changements qui, dans l'état politique de l'Europe, résultèrent de l'expédition contre la Russie, rendirent aux royalistes la confiance qu'ils avaient perdue. Le général Suzannet en profita, pour combiner dans la Vendée les mouvements d'une insurrection qui devait y éclater le 11 avril 1814, mais dont la reddition de Paris fit sentir l'inutilité. Nommé commissaire extraordinaire par Louis XVIII, il usa de l'influence qu'il exerçait dans ce pays, en y tempérant avec sagesse les esprits, qui ne se pliaient pas sans peine à des mesures commandées par la nécessité. Dès que l'on eut appris, en mars 1815, le retour de Napoléon, sur les côtes de Provence, il s'occupa des moyens de lui résister par une diversion. Quatre corps d'armée s'organisèrent promptement. Le commandement en fut confié à Louis de Larochejaquelein, d'Autichamp, de Sapinaud et de Sazannet. Le premier ayant déclaré que le roi l'avait nommé général en chef, les trois derniers le reconnurent en cette qualité, quoiqu'il fût le plus jeune et le moins avancé en grade. Ce général voulut alors que toutes les forces se dirigeassent vers la côte; mais la plupart des soldats s'obstinèrent à ne pas s'y rendre. Dépourvus de fusils, de munitions, de vivres, ils étaient découragés par l'extrême faiblesse d'un convoi, dont l'importance leur avait été exagérée, et dont ils avaient protégé le débarquement, effectué par les Anglais. Ils craignaient qu'un nouveau convoi, également annoncé par le général en chef, ne fût encore très-insuffisant, et que tout moyen de retraite ne leur fût interdit, s'ils s'enfonçaient dans le *Marais*. En vain le général Suzannet essaya de détourner son parent d'une résolution au succès de laquelle il était impossible à ses compagnons d'armes de concourir. Lorsqu'il apprit sa mort, il rendit hautement justice à la pureté de ses intentions. Il savait néanmoins, par une voie sûre mais indirecte, que celui dont il déplorait la perte, avait prononcé son remplacement, ainsi que celui d'Autichamp et de Sapinaud. Aussitôt tout sujet de désunion est sacrifié à l'intérêt général. Loin de se laisser abattre par les revers, on redouble d'efforts; on réorganise l'armée; on convient d'en porter les différents corps sur la Roche-Servière. Attaqué isolément, le 20 juin, par un ennemi très-supérieur en nombre, le comte de Suzannet se dévoue en combattant à la tête de son corps. Son cheval tombe sous lui percé de coups. Au moment où il monte sur un autre, il est atteint d'une balle, et 36 heures après il n'existait plus. La paroisse de Maisdon, où il avait établi son quartier général, est devenue le lieu de sa sépulture. Louis XVIII l'avait confirmé dans son grade de maréchal de camp, et nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

SUZE (HENRI DE), célèbre canoniste du 13e siècle, fut d'abord évêque de Sisteron, puis archevêque d'Embrun (1250). Il devint cardinal-évêque d'Ostie en 1262, d'où lui est venu le nom d'*Ostiensis,* sous lequel il est souvent cité. Il mourut en 1271, selon MM. de Sainte-Marthe. C'était le plus habile jurisconsulte de son temps, également versé dans le droit canonique et dans le droit civil ; ce qui lui valut le titre de la *source* et de la *splendeur* du droit. On a de lui une *Somme du droit canonique et civil,* connue sous le nom de *Somme dorée;* Bâle, 1557 et 1573; Lyon, 1588 et 1597; un *Commentaire* sur les Décrétales, fait par l'ordre d'*Alexandre IV;* Rome, 1470 et 1473; Venise, 1478 et 1581. Ces ouvrages, originaux en leur genre, ont été d'une grande ressource aux canonistes qui sont venus depuis.

SUZE (HENRIETTE DE COLIGNI, comtesse DE LA),

née en 1618, et mort à Paris le 10 mars 1673, fut célèbre par sa beauté, ses aventures et ses vers. Fille de Gaspard de Coligni, seigneur de Châtillon, maréchal de France, et petite-fille de l'amiral de Coligni, elle fut mariée en 1643 à un Écossais, Thomas Hamilton, comte de Hadington; et, devenue veuve peu de temps après, elle ne tarda pas à épouser en secondes noces le comte de la Suze, de l'illustre maison des comtes de Champagne. Elle eut beaucoup à souffrir de sa jalousie, qui paraît d'ailleurs avoir été assez fondée. Élevée, ainsi que lui, dans la religion calviniste, elle se fit catholique, « afin, disait la reine Christine, de ne voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre. » Toute la cour s'intéressa vivement à cette conversion qui ramenait à la religion de Charles IX la petite-fille de la plus illustres victime de la Saint-Barthélemy. La comtesse voulut ensuite faire casser son mariage, et pour vaincre la résistance peut-être simulée de son mari, elle lui donna 25,000 écus. Ce sacrifice et le procès qu'elle perdit plus tard contre Mme de Châtillon la ruinèrent; mais elle était libre, et dès lors elle ne s'occupa plus qu'à faire des vers, des billets galants, qu'à filer le parfait amour; elle vit le dérangement de sa fortune avec une indifférence pleine de philosophie. Les beaux-esprits du temps affluèrent chez elle, et sa maison devint comme une succursale de l'hôtel de Rambouillet. Les louanges exagérées dont elle fut accablée, n'ont point été confirmées par la postérité. Cependant Boileau lui-même a dit que quelques-unes de ses *Élégies* sont d'un agrément infini; mais le satirique aurait rendu sans doute un arrêt plus sévère, s'il eût vu les chefs-d'œuvre de Parny et de quelques-uns des élèves de son école. Il est difficile aujourd'hui de connaître avec précision, ce qui appartient à Mme de la Suze dans les éditions des *Recueils d'œuvres galantes* en prose et en vers, publiés sous son nom et sous celui de Pellisson (Paris, 1684, 4 parties in-12; Lyon, 1695, 4 tomes in-12; Paris, 1698, 4 tomes in-12; Trévoux, 1725, 4 vol. in-12; ibid., 1741, 5 vol. in-12). On y trouve aussi des pièces de Mlle de Scudéri, de Bachaumont, de Quinault, etc. Celles même qui peuvent passer pour appartenir à Mme de la Suze doivent probablement quelque chose à ses teinturiers.

SVEDENBORG (Emmanuel), fameux théosophe, né à Stockholm en 1688, reçut de son père, imbu des idées mystiques, une éducation qui exerça sans doute une grande influence sur son esprit. Cependant il passa la plus grande partie de sa vie sans paraître s'occuper de système religieux. Au sortir de ses études, qu'il avait faites avec distinction à l'université d'Upsal, il publia quelques écrits d'érudition classique, puis il alla visiter les différentes universités de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre pour se fortifier dans les mathématiques, auxquelles il s'était déjà livré avec ardeur. De retour en Suède, il plut beaucoup au roi Charles XII, qui le nomma assesseur au conseil des mines. Après la mort de ce héros, il se maintint en grande faveur auprès de la reine Ulrique-Éléonore, qui lui conféra des titres de noblesse et changea le nom de Svedberg, qu'il avait porté jusque-là en celui de Svedenborg. Il redoubla de zèle pour remplir les fonctions de sa charge, et explora successivement les mines de la Suède, de la Saxe et du Harz, dans l'électorat de Hanovre. Au milieu de ses nombreuses occupations et de ses voyages, il trouvait du temps pour publier divers écrits sur les sciences naturelles, l'algèbre, l'astronomie, la mécanique. Ces travaux, qui engagèrent l'université d'Upsal à lui offrir une chaire, n'étaient que le prélude d'un grand ouvrage qu'il donna en 1734, sous le titre d'*Opera philosophica et mineralogica*, 3 vol. in-fol., ornés de 155 gravures. Cette publication fit une grande sensation; et l'Académie impériale de Pétersbourg se hâta de le nommer son associé. Il avait été quelques années auparavant membre de la Société royale des sciences de Stockholm. Malgré tant de succès, qui l'avaient mis dans la position la plus brillante, il renonça au monde à l'âge de 59 ans, se démit de sa charge d'assesseur, et s'annonça comme chargé d'une mission divine. On le vit tout à coup prodiguer des millions pour relever et soutenir une foule de maisons de commerce d'Allemagne. On sait par ses sectateurs eux-mêmes que les richesses qu'il distribua lui étaient fournies par un certain Élie Artiste, homme extrêmement riche, dont on a un traité sur le *grand-œuvre*, que les adeptes regardent comme le chef-d'œuvre de l'art. C'est encore une question de savoir s'il fut de bonne foi, ou s'il voulut simplement jouer un rôle. Au reste, comme la plupart des chefs de sectes, il crut ou il prétendit avoir des visions. Sa doctrine, sur laquelle on trouvera quelques détails dans l'*Histoire des sectes religieuses* de Grégoire, est fortement empreinte de mysticisme et de théosophie. Svedenborg mourut à Londres le 29 mars 1772. Ses sectateurs, qui ont pris le nom de Svedenborgistes, sont au nombre de 2,000 en Suède. Ils jouissent en Angleterre, depuis 1783, d'une tolérance publique et avouée par le gouvernement, et ils ont des chapelles à Bristol, à Birmingham, à Manchester et à Londres. En France, en Allemagne et en Pologne il n'existe que des adhérents et quelques sectateurs isolés. Aux Indes orientales, aux États-Unis et dans la partie méridionale de l'Afrique, leur nombre est plus considérable. L'opinion qui règne parmi eux, que la nouvelle Jérusalem existe parfaitement organisée au centre de l'Afrique, les a déterminés à explorer cette partie du monde. Ils ont contribué avec ardeur à y former des colonies libres, et ont fait de louables efforts pour abolir la traite. Une traduction des ouvrages du théosophe suédois, par J. P. Moet, a paru chez Treuttel et Vurtz, in-8°. On a publié, en 1820, à Copenhague une *Vie de Svedenborg*.

SVIENTOSLAS ou **SVIENTOSLAFF**, grand-duc de Russie, succéda en 945 à son père Igor. Endurci aux fatigues dès son enfance et brûlant de se distinguer par quelques exploits militaires, il eut à peine atteint sa majorité, qu'il partit de Kief et alla soumettre plusieurs peuples plus ou moins éloignés, entre autres ceux qui habitaient les contrées situées entre l'embouchure du Volga et celle du Don. En 967, sur l'invitation de l'empereur Nicéphore Phocas, il marcha contre Pierre, roi des Bulgares, et remporta sur lui de grands avantages. Bientôt il fut rappelé dans ses États par la nécessité de repousser les Pieczyngoviens, qui avaient profité de son absence pour y faire une invasion. Cette tâche une fois remplie, il lui restait celle de rendre ses sujets

heureux ; mais ses vœux se portaient toujours vers les rives du Danube, où il résolut enfin de transférer le siége de son empire. Il entreprit donc une nouvelle expédition contre les Bulgares en 970, les battit, s'empara de la ville de Péréyaflavetz, y fixa son séjour, et fit repentir les Grecs de l'avoir attiré vers le midi de l'Europe. Jean Zimiscès, empereur d'Orient, le somma d'évacuer la Bulgarie; mais le grand-duc répondit que bientôt il serait à Constantinople, et qu'il refoulerait les Grecs en Asie. Il entra dans la Thrace qu'il ravagea jusqu'à Andrinople, et retourna en Bulgarie (970). L'année suivante, Zimiscès entra dans la Thrace et s'avança contre Svientoslas, avec lequel il se rencontra dans les environs de Dorostol, aujourd'hui Silistria. Svientoslas fut vaincu et demanda la paix, qui fut conclue. Il reprit le chemin de Kief; mais il fut attaqué par les Pieczyngoviens, et périt sans gloire (973).

SVIENTOSLAS, duc de Tchernigof et de Novogorod, vivait au 12e siècle. Il possédait déjà la première de ces principautés, lorsqu'il fut investi de la seconde, dont des sujets rebelles avaient dépouillé son frère Vzévolod. Il se conduisit avec beaucoup de générosité envers ce frère malheureux, qui devint en 1139 grand-duc et souverain de la Russie. Après sa mort, Svientoslas contribua beaucoup à placer sur le trône son frère Ignor; mais il le vit renverser par le prince Isiaslaff, et massacrer peu de temps après par les habitants de Kief. Il jura de venger cet attentat, et se laissa entraîner par ce motif dans une suite interminable d'hostilités; mais il fit admirer du moins en toute occasion ses vertus et ses talents, et la Russie méridionale regarda sa mort, qui arriva longtemps après, comme une calamité publique.

SVIERCKOFSKI. *Voyez* **SWIERCKOWSKI**.

SWAAN (Joseph), professeur de chimie à l'école de médecine de Koorn, où il mourut en 1826, était né en 1774 dans la Nord-Hollande, et avait été directeur du collége de Vianen, puis recteur des écoles latines. Outre de nombreuses dissertations scientifiques ainsi que des articles de littérature dans divers recueils, il a publié, de concert avec le docteur Jorritzma, des traductions de deux savants mémoires du chef de Kirkhoff, l'un sur l'*ophthalmie de l'armée des Pays-Bas*, l'autre sur *l'Air atmosphérique et son influence sur l'économie animale*.

SWALWE (Bernard), d'Embden, dans l'Ost-Frise, né vers 1625, prit le bonnet de docteur à Leyde, alla s'établir à Erlangen, y devint médecin pensionné, et fut reçu au conseil de l'amirauté. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses ouvrages qui sont écrits dans l'esprit philosophique de Descartes, et selon les systèmes de Tachenius et de Sylvius, dont il était le chaud partisan, nous nous bornerons à citer : *Ventriculi querelæ et opprobria*, in-12, Amsterdam, 1664, 1669 et 1675; *Naturæ et artis instrumenta publica, alcali et acidum*, etc., ibid., 1667, 1670, in-12; Francfort, 1677, in-8°.

SWAMMERDAM (Jean), célèbre anatomiste, né en 1637 à Amsterdam, prit le bonnet de docteur à Leyde, en 1667; mais ne se sentant aucun goût pour la pratique de la médecine, il fit sa principale occupation de l'anatomie de l'homme et surtout de celle des insectes. Il montra une habileté et une patience admirables à disséquer les parties les plus minutieuses des animaux les plus remarquables par leur petitesse; et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il fut moins heureux dans la dissection des animaux plus volumineux, comme si la nature ne l'avait appelé qu'à l'observation des infiniment petits. L'extrême contention d'esprit et les recherches subtiles qu'exigeait la nature de ses travaux, finirent par troubler ses facultés intellectuelles. Tout d'un coup il jeta le scalpel, et courut joindre dans le Holstein la fameuse Bourignon, dont il partageait les rêveries mystiques. Il revint néanmoins quelque temps après à Amsterdam, et y vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, en 1680. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire générale des insectes*, Utrecht, 1669, in-4°; traduite en français, ibid., 1682, 1685, in-4°; *Histoire de l'éphémère*, Amsterdam, 1675, in-8°; traduite en latin, Londres, 1681, in-4°; *Biblia naturæ, seu historia insectorum in certas classes reducta, necnon exemplis et anatomico variorum animalculorum examine æneisque tabulis illustrata*, Leyde, 1737-1738, 2 vol. in-fol.; traduits en français, dans les tomes IV et V de la *Collection académique* de Dijon, partie étrangère.

SWARTZ (Olaus), botaniste, né à Norkœping en 1760, parcourut d'abord, en herborisant, les provinces et les îles de la Suède, et s'embarqua pour le nouveau monde à l'âge de 23 ans. Après avoir étudié la flore de la Jamaïque, de Saint-Domingue et des autres îles, ainsi que des côtes de l'Amérique méridionale, il alla séjourner quelque temps à Londres, et revint dans sa patrie en 1789, riche des résultats nombreux de ses recherches. Il visita plus tard les Alpes de la Norwége et une partie de la Laponie, et mourut le 18 septembre 1817, après avoir soutenu par d'utiles travaux l'honneur de l'école fondée par Linné. Nous citerons de lui : *Flora indiæ occidentalis*, Erlangen, 1797-1806, 3 vol. in-8° ; *Fasciculus lichenum americanorum*, ibid., 1811.

SWEBACH (Jacques-François-Joseph), peintre, connu sous le nom de *Fontaine*, naquit en 1769 à Metz. Ayant obtenu le 2e grand prix en 1791, il vint à Paris, où il se fit remarquer par une grande entente de composition, une touche fine et gracieuse, et surtout par une connaissance parfaite de la perspective. Nommé en 1814, par l'empereur de Russie, directeur de sa fabrique de porcelaine, il ne put longtemps supporter la rigueur de ce climat, et revint en France décoré du titre de chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de Russie, 3e classe. Il mourut à Paris le 10 décembre 1823. On cite comme les plus remarquables d'entre ces tableaux : la *Bataille de Rivoli*, le *Passage du Danube*, la *Calèche*, la *Malle-Poste*. On a recueilli en 4 vol. ses dessins, études et autres compositions.

SWEDENBORG. *Voyez* **SVEDENBORG**.

SWEDIAUR. *Voyez* **SCHWEDIAUR**.

SWEERT (François), compilateur, né à Anvers en 1567, mort en 1629, cultiva les lettres en même temps qu'il faisait le commerce de tapisseries. Nous citerons de lui : *Rerum belgicar. annales*, Francfort, 1620, in-fol.; *Athenæ belgicæ, sive Nomenclator inferioris Germaniæ scriptorum*, Anvers, 1628, in-fol.

SWEERT (Emmanuel), fleuriste, né à Sevenbergen, près de Breda, fut nommé chef (*præfectus*) des jardins de l'empereur Rodolphe II. Ayant fait graver les plus

belles plantes de ses collections, il les publia sous le titre de *Florilegium amplissimum et selectissimum*, in-fol., Francfort. La première partie parut en 1612, et la 2e en 1614. Les deux parties réunies reparurent à Amsterdam en 1647. On cite d'autres éditions jusqu'en 1672; mais comme on y voit toujours figurer la préface de 1612, on peut les soupçonner identiques.

SWEIGKER ou **SCHWEIGKER** (Salomon), ministre protestant, né en 1554 à Sultz, dans le pays de Wurtemberg, est connu par son voyage en Turquie, en Égypte et dans la terre sainte, dont Crusius a publié les détails sous ce titre : *Hodoeporicon, sive Itinerarium D. Salomonis Sweigkeri Sultzensis, qui Constantinopoli in aulâ legati imperatoris romani aliquot annos ecclesiasta fuit, et è Thraciâ in Ægypto, Palestinâ, Arabiâ, atque Syriâ peregrinatus est, conscriptum à Mart. Crusio*, Leipzig, 1586, in-12.

SWERRE ou **SVERRIR**, roi de Norwége, illustre par sa valeur et sa sagesse, passe pour être l'auteur du *Miroir royal*, monument précieux de la littérature islandaise. Né en 1151, ce dernier rejeton des Harald fut transporté dans une île éloignée, et confié à un évêque, qui, l'ayant élevé avec soin, l'ordonna prêtre. En 1171, il vint en Norwége, dont il parcourut secrètement plusieurs provinces. Lorsqu'il fut arrivé dans la Varmie, le bruit se répandit qu'un fils du roi Sigurd, conservé comme par miracle, se trouvait dans cette province; et l'on accourut de toutes parts pour le voir. Tout annonçait en lui le descendant d'une race auguste, que l'on croyait éteinte, et qui avait laissé de grands souvenirs. On proposa à Swerre de revendiquer ses droits : Il n'est pas encore temps, disait-il; Magnus est trop puissant; vous n'êtes qu'une poignée d'hommes : je ne veux point vous sacrifier. Comme on apprit que Swerre avait formé le projet d'aller en Palestine pour prendre part aux expéditions des croisés, on le fit garder à vue, afin de conserver en Norwége le prince sur lequel reposaient les espérances de la légitimité. On lui déclara même que s'il hésitait plus longtemps, on le livrerait à Magnus, pour prix de la réconciliation que l'on allait solliciter. Swerre reçut alors le serment de ces braves, et jura sur son épée de ne point les quitter. Ses partisans, dont le nombre augmentait tous les jours, le proclamèrent roi de Norwége; et, dès l'année 1179, il était à la tête d'une petite flotte. Magnus fut surpris, et Swerre, après avoir gagné une seconde victoire, proposa, dans une entrevue, que les deux concurrents partageassent entre eux la Norwége. Magnus refusa. Cette lutte dura encore quatre ans. Enfin Magnus, complétement défait dans un combat naval, voyant le vaisseau amiral prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, se jeta, avec les princes de sa maison et ses généraux, dans la mer, où il périt le 15 juin 1184. Son corps ayant été retrouvé, Swerre le fit conduire solennellement à Bergen, l'accompagnant avec respect jusqu'à l'église cathédrale. N'ayant plus de compétiteur, et reconnu souverain de la Norwége, qu'il avait conquise à la pointe de l'épée, il récompensa généreusement ses soldats et leurs chefs. Pendant tout son règne, il eut à lutter contre les restes de la faction opposée, contre le haut clergé et contre la cour de Rome. L'archevêque, primat du royaume, faisait ses visites pastorales avec la pompe d'un monarque. D'après les anciens usages, le roi prétendait que ce prélat ne devait avoir à sa suite que trente personnes, avec douze soldats. L'archevêque répondait que le pape lui avait confié le siége archiépiscopal avec tous ses droits; que personne ne pouvait restreindre le nombre des personnes qu'il lui plaisait de prendre à sa suite. La diète, convoquée par le roi (1189), prononça contre l'archevêque, qui porta plainte à la cour de Rome. Le pape Célestin III (1192) excommunia Swerre, jeta un interdit sur la Norwége, et y envoya un légat pour informer. Après quelques entrevues, le légat ayant refusé de sacrer le roi, celui-ci réunit les évêques du royaume, qui lui donnèrent l'onction royale. Voulant faire la paix avec la cour de Rome, il assembla les évêques de son royaume, qui députèrent deux d'entre eux au souverain pontife. Un Norwégien appelé Hreidar, revenu de Constantinople, présenta au roi de Norwége des lettres par lesquelles l'empereur Alexis Comnène le priait de lui envoyer un corps de 1,000 hommes de bonnes troupes. Swerre ayant rejeté cette demande répétée avec de vives instances, Hreidar obtint la permission de se rendre dans les villes maritimes de Norwége, et d'y enrôler les hommes qui voudraient le suivre de bonne volonté. Alexis Comnène avait aussi envoyé des députés pour demander des secours aux rois de Suède et de Danemark. Swerre était occupé en Norwége, le haut clergé ayant soulevé une partie du royaume contre lui, et les rebelles, encouragés par leurs succès, ayant osé proclamer un autre roi, Innocent III, profitant de ces troubles, lança sur la Norwége de nouveaux anathèmes. Swerre, accablé de fatigue et d'inquiétude, tomba malade à Bergen. Sentant approcher ses derniers moments, il demanda les sacrements, qu'il voulut recevoir assis sur son trône. Il fit lire et sceller en sa présence les dernières instructions qu'il donnait à son fils unique Hacon; et il ajouta : Je veux qu'après ma mort on me découvre la face, afin que mes amis et mes ennemis puissent bien me voir. Ce prince, si grand dans la bonne et la mauvaise fortune, mourut, en 1202. Son histoire a été recueillie par plusieurs auteurs contemporains, * entre autres, par Charles, abbé de Thingeyr, qui paraît avoir écrit sous la dictée de Swerre lui-même.

SWEYNHEIM (Conrad), Allemand, partage avec son compatriote Pannartz, la gloire d'avoir importé l'imprimerie en Italie. Il paraît que Sweynheim ne cessa, en 1473, la société qu'il avait faite avec Pannartz, que pour s'appliquer tout entier à l'art de graver en cuivre. Il entreprit une édition de Ptolémée; et la préface de cette édition, qui parut en 1478, apprend qu'il mourut, après avoir employé trois années à cette occupation; ce qui porte la date de sa mort en 1476 ou 1477. On n'a aucun ouvrage sous le nom seul de Sweynheim; mais beaucoup portent celui de *Sweynheim et Pannartz.*

SWIENTOCHNA, reine de Bohême, épouse de Wratislas II, était fille de Casimir, roi de Pologne, et de Marie Dobrogniewa, fille de Wladimir le Grand, duc de Kiow. Dans les chroniques bohémiennes, elle est appe- Swatawa, en latin Béatrix. Cette princesse épousa, en 1062, en troisième noces Wratislas II, duc de Bohême, et en 1086, elle reçut avec son époux la couronne et

l'onction royale. Sage et pieuse, elle vit avec beaucoup de chagrin les désordres de Boleslas le Hardi, roi de Pologne, son frère, et lui fit des représentations que Wratislas appuya de son autorité. Tout fut inutile, et saint Stanislas, évêque de Cracovie, ayant été sacrifié aux passions fougueuses de Boleslas, ce mauvais prince fut obligé de se soustraire par la fuite à l'indignation de ses sujets. Swientochna eut de Wratislas quatre fils : Brzeczislas, Borzivoy, Wladislas et Sobieslas. Elle vécut assez longtemps pour les voir, l'un après l'autre, succéder à leur père, ayant survécu plus de 30 ans à son mari, mort en 1092. Le ciel parut l'avoir conservée, afin que, par son autorité, elle pût calmer les dissensions qui éclatèrent dans sa famille. Cette princesse n'eut que des malheurs à déplorer : Brzeczislas, son fils aîné, après un règne de 7 ans, fut assassiné à l'instigation des Werssowiez qui appartenaient à la famille régnante (1100); Borzivoy, son second fils, après avoir gouverné la Bohême pendant 6 ans, fut chassé par son neveu Swientopelk, qui eut pour successeur Wladislas, troisième fils de Swientochna : ce dernier fut presque toujours en guerre avec ses frères Borzivoy et Sobieslas. En 1111, leur mère, à force de prières, les réconcilia. De nouveaux troubles étant survenus, elle fit encore la paix entre eux (1124). Enfin en 1125, Wladislas, tombé dangereusement malade, et étant vivement sollicité par son épouse, de désigner pour son successeur son cousin Otton, comte de Moravie, Swientochna, chargée d'années et d'infirmités, accourut à Prague. Wladislas, cédant aux larmes et aux touchantes représentations de sa mère, se réconcilia avec son frère Sobieslas et le désigna pour son successeur.

SWIENTOPELK, roi de Moravie, reçut le baptême avec Radislaw, son oncle, en 862, des mains de saint Cyrille et de Méthodius, apôtres des peuples Slaves, dans la Bulgarie et la Bohême. Oubliant ce qu'il devait à Radislaw son bienfaiteur, qui lui avait donné une province de la Moravie en fief, il livra son malheureux oncle à Louis le Germanique, qui lui fit crever les yeux : par là Swientopelk devint maître et roi de la Moravie (870). Au commencement du 8e siècle, ce royaume comprenait la Norique et l'ancienne Pannonie tout entière; mais les Huns s'étant jetés sur la Pannonie orientale, le royaume sous Swientopelk n'en avait plus que la partie occidentale; cependant il comprenait encore les deux rives du Danube depuis Lintz jusqu'à Semlin, c'est-à-dire l'Autriche proprement dite et la basse Hongrie. La Bohême dépendait aussi de ce beau royaume, dont Swientopelk reçut l'investiture des mains de Louis le Germanique. Le nouveau roi soupçonné d'infidélité, fut arrêté, jeté en prison, mais bientôt après mis en liberté, parce qu'on n'avait pu le convaincre. On lui confia même le commandement de l'armée bavaroise, pour aller soumettre Slavamard, parent de Radislaw, qui s'était révolté. Mais Swientopelk pensait à se venger de l'affront qui lui avait été fait, beaucoup plus qu'à réduire ses compatriotes. Dès qu'il fut arrivé en Moravie, il s'éloigna secrètement; et ayant rassemblé un corps de troupes moraviennes, il tomba brusquement sur les Bavarois, qui, se gardant mal dans leur camp, furent tous tués ou faits prisonniers, malgré les représentations de saint Méthodius. La conduite de Swientopelk était peu régulière; mais il montra beaucoup de zèle pour la propagation de la foi catholique, envoya plusieurs fois des députés au pape, et reçut des instructions et des éloges de la cour de Rome en différentes circonstances, surtout à l'occasion de la conversion de Borzivoy, duc de Bohême, de laquelle il fut le principal auteur. Il faisait sa résidence à Welehrade, au sud d'Olmutz, sur la Morave. Des difficultés s'étant élevées au sujet d'un comté dépendant de la Moravie et situé sur les frontières de la Bavière, les prétendants s'adressèrent à Arnoul, roi de Germanie. Swientopelk mécontent passa le Danube et mit tout à feu et à sang. Ces ravages durèrent deux ans et demi; enfin l'empereur Charles le Gros se rendit, en 864, dans la basse Autriche; et dans une entrevue qu'il eut avec Swientopelk, il lui céda toute la Pannonie, pour laquelle ce roi lui fit hommage comme vassal. En 892, l'empereur Arnoul, qui avait montré la plus grande bienveillance à Swientopelk, étant venu sur les frontières de la Moravie, le fit inviter à une entrevue; ce qui fut refusé avec hauteur par ce prince. Arnoul irrité engagea les peuples voisins à tomber sur la Moravie, laquelle eut beaucoup à souffrir de leurs incursions. Swientopelk mourut en 894, redouté de ses voisins, laissant trois fils, dont l'aîné, appelé Swientibold, lui succéda. Il ne sut point défendre l'héritage paternel, qui, en peu d'années, devint la proie des peuples voisins.

SWIENTOPELK ou **ZUENTIBOLD**, roi de Lorraine, était fils naturel de l'empereur Arnoul, et reçut son nom de Swientopelk, roi de Moravie, son parrain. Son père, qui avait pour lui une vive affection, voulait le déclarer son héritier, et le faire reconnaître roi de Germanie; mais ayant eu d'une union légitime un fils (Louis), qui lui succéda dans la suite, il se contenta de proposer Swientopelk aux états de Lorraine pour leur roi, ce qui fut d'abord rejeté. L'année suivante, Arnoul tint un concile dans son palais de Tribure près Mayence. Les évêques assemblés envoyèrent au roi des députés pour lui demander s'il était disposé à protéger les Églises, et à en affermir l'autorité. Le roi leur fit dire qu'ils n'avaient qu'à s'acquitter fidèlement de leur ministère, et qu'ils le trouveraient toujours prêt à combattre quiconque oserait leur résister. Alors les évêques, se levant de leurs siéges, s'écrièrent : *Vive le grand roi Arnoul!* Ils firent sonner les cloches, chanter le *Te Deum;* et s'étant inclinés devant les députés, il les prièrent de témoigner au roi toute leur reconnaissance. Le monarque se rendit au concile; et les évêques furent admis à son conseil secret. Ce fut probablement là qu'il réussit à vaincre toutes les résistances, et que l'on consentit à le reconnaître pour roi de Lorraine (895). Peu de temps après, Arnoul convoqua une diète générale à Worms, où, du consentement des grands et des évêques, il déclara et fit couronner Swientopelk roi de Lorraine. Dans les archives de Saint-Mihiel, d'Epternach, de Prumm, de Saint-Maximin à Trèves, de Saint-Èvre à Toul, de Saint-Grégoire en haute Alsace, dans les cathédrales de Trèves et de Toul, on trouve des chartes accordées par ce prince, en 895 et 896, avec son effigie, son monogramme et sa qualité de roi. D'après cela, on voit que le royaume de Lorraine s'étendait bien loin au delà des

limites du duché qui a porté ce nom. Eudes, comte de Paris, avait été proclamé roi de France, au préjudice de Charles le Simple. Swientopelk, sous prétexte de soutenir celui-ci contre Eudes, mais en effet dans le dessein d'augmenter sa puissance, entra en France, et vint mettre le siége devant Laon. Cette ville se défendit avec courage; et Eudes, qui était en Aquitaine, eut le temps d'accourir à son secours. Sans l'attendre, Swientopelk leva le siége, et rentra dans ses États (896). Les comtes Étienne, Odacres, Gérard et Matfried ayant eu le malheur de déplaire à Swientopelk, ce prince les dépouilla de leurs biens et de leurs dignités. Il vint à Trèves, et partagea entre ses serviteurs les biens de ces seigneurs, ne se réservant que deux abbayes de filles, l'une à Metz et l'autre à Trèves, lesquelles avaient été usurpées par les comtes tombés en disgrâce. Arnoul était alors à Rome, où il s'était fait reconnaître Empereur. Son fils lui envoya demander son consentement pour le mariage qu'il voulait contracter. D'après l'aveu de l'Empereur, Swientopelk envoya des ambassadeurs au comte Eudes, roi de France, qui accorda sa fille Oda au roi de Lorraine. L'Empereur ayant convoqué une diète générale à Worms (897), Swientopelk, qui s'y rendit, fut accueilli avec affection par son père, qui le réconcilia avec les quatre comtes dont il avait partagé les dépouilles. Depuis cette époque, les comtes Gérard et Matfried prirent une part très-active aux affaires de la Lorraine. Le célèbre Réginon, abbé de Prumm, fut obligé de se démettre de son abbaye en faveur de Richard, qui était frère de ces deux comtes (899). Swientopelk avait alors éloigné, sans qu'on sût pour quel motif, le plus fidèle de ses conseillers, le duc Réginaire; l'ayant dépouillé de ses biens et de ses dignités, il ne lui avait donné que 15 jours pour quitter le royaume. Les amis du duc se joignirent à lui, et se retirèrent dans un lieu entouré de marais, appelé Durfos. Swientopelk marcha contre eux; mais il fut obligé d'abandonner son entreprise. Les mécontents allèrent trouver Charles le Simple, qui, favorisé par leur parti, marcha, sans éprouver de résistance, sur Aix-la-Chapelle, Nimègue et Prumm. La paix s'étant faite entre les deux princes, Charles repassa la Meuse, et revint en France. Swientopelk assista à la diète convoquée à Saint-Goar, sur le Rhin, en 898; et il y eut des conférences avec les députés de l'empereur Arnoul et du roi Charles. Il paraît qu'à son insu, on prit des mesures pour lui ôter la Lorraine, où, par sa conduite, il s'était attiré beaucoup d'ennemis. Ayant fait inutilement une seconde tentative sur Durfos, il ordonna aux évêques de son royaume d'excommunier les deux seigneurs rebelles. Les prélats s'y refusant avec constance, il les chargea d'injures et d'outrages. C'est probablement en cette circonstance qu'il osa frapper d'un bâton Ratbode, archevêque de Trèves. Une telle brutalité envers un prélat qui jouissait d'une grande faveur auprès du roi, ajouta beaucoup à la haine que Swientopelk s'était attirée. Le mécontentement étant devenu général, les grands du royaume allèrent trouver le roi Louis, qu'ils proclamèrent roi de Lorraine, à Thionville. Swientopelk marcha contre eux, et ils lui livrèrent, sur les bords de la Meuse, une bataille sanglante, où il périt, le 13 août 900.

SWIENTOPELK, grand-duc de Kiow, fils aîné de Wladimir le Grand, épousa, vers l'an 1000, une fille de Boleslas Ier, roi de Pologne. Cette princesse fut envoyée en Russie par son père, qui la fit accompagner par Reinbern, évêque de Colberg. Ce prélat, joignant une mission apostolique à celle que le prince lui avait confiée, prêcha la foi aux Russes, avec un zèle héroïque, et voulut suivre les traces de Brunon et de Boniface, qui avaient subi le martyre en annonçant l'Évangile dans les mêmes contrées. Swientopelk, à la prière de Boleslas, son beau-père, racheta le corps de Brunon et l'envoya en Pologne. Wladimir le Grand s'étant converti et ayant adopté le rite grec, tandis que son fils Swientopelk pratiquait la religion romaine, cette différence contribua beaucoup à aigrir le père contre le fils; et celui-ci fut enfermé avec son épouse et avec l'évêque Reinbern, dans un fort d'où il ne sortit qu'après la mort de son père, en 1015. Son droit d'aînesse devait lui faire obtenir la couronne ducale; mais l'attachement qu'il avait montré pour l'Église latine, et ses liaisons avec les Polonais, ennemis naturels des Russes, avaient éloigné de lui ses sujets. Tous les vœux se portèrent vers son frère Bori, qui avait été chéri de leur père Wladimir. Cependant ce frère généreux, cédant aux lois de la nature, reconnut son frère pour son souverain. Tant de générosité ne put fléchir Swientopelk : peu rassuré par le désintéressement de son frère, il le fit impitoyablement massacrer, lui et leur frère cadet, appelé Gelb. Cette barbarie excita l'indignation de tous les peuples russes; et le duc de Novogorod-Jaroslaw, s'étant mis en marche à la tête d'une armée, pour venger le meurtre de ses frères, Swientopelk fut surpris, battu et forcé de se réfugier en Pologne, où il alla encore une fois implorer les secours de son beau-père. Ce monarque, séduit par la promesse que lui fit son gendre de le reconnaître pour souverain du duché de Kiow, se mit de nouveau en campagne, et vint, à la tête d'une puissante armée, porter le fer et le feu dans les environs de Kiow. Il était près de s'emparer de cette ville, lorsque l'empereur Henri l'obligea, par une diversion, de revenir pour défendre son royaume. La paix ayant bientôt été conclue avec l'Empereur, Boleslas se disposa à faire de nouveaux efforts en faveur de Swientopelk, et les deux princes ne tardèrent pas à se diriger encore une fois contre les Russes. Ayant rencontré Jaroslaw sur les bords du Bog, ils le mirent en fuite, et s'emparèrent de Kiow. Aucun obstacle ne s'opposait au rétablissement de Swientopelk; et ce fut alors que, de concert avec son beau-père, il députa l'archevêque de Kiow vers Jaroslaw pour proposer à ce prince de lui renvoyer son épouse, fille de Boleslas, ainsi que l'évêque Reinbern. A cette condition, il offrait de rendre la belle-mère, la femme et les huit sœurs du prince russe, que l'on avait trouvées dans le couvent de Sainte-Sophie à Kiow. Swientopelk voyait avec peine qu'il n'avait que le titre de grand-duc, la ville et les places fortes ayant garnison polonaise. Devant satisfaire aux besoins de cette armée étrangère, et ne pouvant suffire à toutes les demandes, il mécontenta les Polonais, qui, fiers de leurs succès, se permettaient tous les excès. De là s'élevèrent de vives altercations entre le beau-père et le gendre. Enfin Boleslas ayant rassemblé son armée, à un signal donné, la ville de Kiow, que le

roi avait jusque-là épargnée, fut, ainsi que les environs, abandonnée au pillage. Boleslas retourna en Pologne avec son armée, emmenant comme otages deux sœurs de Swientopelk, et les principaux seigneurs du pays, où Jaroslaw revint aussitôt. Swientopelk, qui avait pris à sa solde un corps nombreux de Pieczingowiens, fut vaincu, mis en fuite, et se sauva jusqu'à Brzesc sur le Bug, où il fut accueilli par le gouverneur polonais. Ayant erré pendant quelque temps, sans oser paraître à la cour de son beau-père, il succomba sous le poids de ses malheurs, et mourut dans une petite ville sur les frontières de la Bohême.

SWIENTOPELK, duc de Bohême, était fils d'Otton, marquis d'Olmutz, qui mourut en 1091, et fut dépouillé de la succession de son père par son oncle Wratislas II, roi de Bohême, qui donna le duché d'Olmutz à son fils Brzécislas. Swientopelk, cédant à la nécessité, réussit à se faire accueillir par l'usurpateur de ses droits, et il l'accompagna dans ses expéditions contre le prince Udalric et contre Wladislas Herman, duc de Pologne; mais Borzivoy ayant refusé de partager avec lui les subsides auxquels les Polonais furent soumis, Swientopelk, indigné, rassembla ses forces en Moravie (1105), et s'avança jusqu'à Prague. Cette première tentative ayant échoué, il revint avec de nouvelles forces, se fit proclamer duc de Bohême, et força Borzivoy de s'enfuir en Pologne, puis auprès de l'empereur Henri, qui enjoignit à Swientopelk de venir lui rendre compte de sa conduite. Obligé d'obéir, le duc fut mis en prison; et il n'en sortit qu'après avoir promis de payer 10,000 marcs d'argent. Arrivé à Prague, il en envoya 7,000 avec son frère Otton, qui devait rester jusqu'à ce que toute la somme fût acquittée. Les caisses publiques étant épuisées, Swientopelk recourut aux plus odieuses exactions pour satisfaire l'Empereur; et un fils lui étant né, il décida ce prince à le tenir sur les fonts de baptême. On conduisit l'enfant à Bamberg, où il se trouvait : après la cérémonie, l'Empereur fit au père remise des 3,000 marcs qu'il devait encore, et il invita Swientopelk à l'accompagner dans une expédition contre les Hongrois. Le duc de Bohême s'y distingua; mais ayant appris, tandis qu'il ravageait la Hongrie, que Borzivoy, favorisé par Mutina de la famille des Werszowicz, était entré dans son duché, il se hâta de quitter la Hongrie, et força bientôt Borzivoy de se réfugier de nouveau en Pologne. Mutina fut décapité; Swientopelk, oubliant toute retenue dans sa vengeance, fit mettre à mort les Werszowicz, même les enfants qui étaient à la mamelle. Le roi de Hongrie, ayant voulu tirer vengeance des ravages que Swientopelk avait commis dans son royaume, entra dans la Moravie pour la dévaster. Swientopelk alla au-devant de lui; et, après l'avoir forcé de s'éloigner, pénétra dans le royaume de Hongrie, qu'il ravagea de nouveau. Ayant ainsi porté au loin la terreur de son nom, il rentra en Bohême chargé de butin. La même année (1109), il suivit l'empereur Henri dans une expédition contre les Polonais. Ayant perdu, au siége d'un fort appelé Géra, un de ses généraux, dont il chérissait la valeur, il fit démolir le fort, sans y laisser pierre sur pierre. De là il s'avança, avec l'Empereur, contre la ville de Glogau. Les habitants, découragés par un long siége et par des attaques qui se succédaient jour et nuit, députèrent vers Swientopelk, afin d'obtenir par son intervention une trève de cinq jours, promettant de se rendre, si après ce délai ils n'étaient point secourus. Pendant ce temps un des Werszowicz dressa des embûches à Swientopelk. Comme ce prince soupait avec l'Empereur, un assassin se joignit aux soldats de sa garde, et lorsqu'il eut quitté la tente impériale, il lança sur lui un trait qui le frappa entre les épaules avec une telle violence, que le prince expira sur-le-champ (21 septembre 1109). L'assassin s'échappa, selon les uns, par la vitesse de son cheval; selon d'autres, il fut mis en pièces par la garde du prince. Les troupes bohémiennes, revenues dans leur pays, déposèrent le corps de leur duc dans un monastère qu'il avait fondé.

SWIENTOPELK Ier, duc de Poméranie, obtint ce titre, au commencement du 12e siècle, des rois de Pologne, et se déclarant indépendant, refusa bientôt de payer le tribut auquel il s'était engagé. Attaqué par Boleslas Krzywousty, et mis en fuite, il se jeta dans la ville de Nackel, où il soutint un siége de trois mois. Étant sorti par capitulation, il reçut une somme considérable, fit de nouveaux serments, donna son fils en otage, et fut confirmé dans sa dignité (1119). L'année suivante, Boleslas fut obligé de faire une seconde campagne pour punir une nouvelle révolte. Les Poméraniens ayant été vaincus près de Bromberg, Swientopelk se jeta de nouveau dans Nackel, dont il avait réparé les fortifications. Trois fois les assiégés réussirent à mettre le feu aux tours. Enfin Boleslas étant maître des murs, la garnison, qu'il menaçait de passer au fil de l'épée, livra son chef Swientopelk, qui fut emmené en Pologne, et renfermé pour le reste de ses jours.

SWIENTOPELK II, duc de Poméranie, était Slave de nation. Attaché par alliance à la famille régnante de Pologne, il fut nommé, en 1217, par le prince Leszko, gouverneur de la Poméranie, avec obligation de lui payer annuellement une somme de 1,000 marcs d'argent. Peu de temps après son installation, les habitants de la Prusse orientale, encore païens et barbares, s'étant jetés sur les provinces septentrionales de la Pologne et sur la Poméranie, les habitants de cette dernière province lui offrirent le titre de duc, espérant de lui une protection plus efficace que des princes polonais, toujours désunis entre eux. Swientopelk, qui ne se croyait pas encore en mesure de satisfaire ses projets ambitieux, répondit à cette offre, qu'il se contentait de porter le nom de gouverneur; et continuant de gouverner le duché que les Danois avaient dévasté, il y rétablit l'ordre et l'abondance : mais pendant ce temps, il fomentait en secret des divisions parmi les princes polonais. Ayant donné sa sœur en mariage à Wladislas Odonicz, il fournit des troupes à ce prince, pour faire des incursions sur les domaines de Wladislas Laskonogi, son oncle, avec lequel il était en guerre. Odonicz ayant repris ses domaines, Swientopelk, fier de l'accroissement que prenait son pouvoir, demanda à Leszko le titre de duc au lieu de celui de gouverneur. Le prince ayant pris du temps pour délibérer, Swientopelk refusa d'envoyer le tribut auquel il s'était obligé. Leszko indiqua pour le jour de la Saint-Martin (1227), une diète à Gonzawa,

près de Zyn; et il y invita les princes de la famille royale, ainsi que Swientopelk. Celui-ci promit d'abord de s'y rendre; mais ce fut seulement le 14 novembre, que, d'intelligence avec Odoniez, il entra dans la ville à la tête d'une troupe nombreuse, surprit Leszko et Henri de Breslau au bain, tua le premier de sa propre main, et poursuivit Henri, qui fut blessé dangereusement et transporté à Breslau. Après cette horrible trahison, Swientopelk se fit proclamer duc, et porta le ravage en Pologne. Ayant réuni ses armes à celles des chevaliers de l'ordre Teutonique qui venaient de s'établir à Culm, il s'empara de plusieurs forteresses. Mais considérant ensuite que les chevaliers avaient soumis presque toute la Prusse orientale, qu'ils y établissaient des places fortes, et qu'ils y organisaient leur gouvernement, il commença à redouter le voisinage de ces guerriers entreprenants, d'autant plus que tous les jours il leur arrivait des renforts de la Saxe, de la Bohême et de l'Allemagne : il craignit qu'après avoir affermi leur puissance, ils ne cherchassent à le punir de ses crimes et à venger les insultes et les torts qu'il avait faits à la Pologne. D'après ces considérations, il se lia secrètement avec les habitants de la Prusse, leur promettant secours pour chasser les chevaliers, et recouvrer leur indépendance. Les habitants, rassemblés au signal donné, se répandirent depuis la Warmie jusqu'aux côtes de la mer Baltique, détruisant les villes qui se trouvaient sur leur passage, et massacrant sans pitié les habitants (1243). Balga et Elbing furent les seules places qui résistèrent. Ce fut alors qu'un légat, envoyé par le pape pour régler les nouveaux évêchés que les chevaliers avaient érigés dans la Prusse, exhorta Swientopelk à la paix. Celui-ci, sans rien écouter, se répandit dans le Palatinat, dont il s'empara, à l'exception de Thorn, Culm et Raszyn. Les chevaliers perdirent, en cette occasion, plus de 3,000 hommes, sans compter les troupes étrangères qui étaient venues à leur secours. Les habitants furent massacrés ou menés en esclavage, et les chevaliers furent dans une telle épouvante, qu'ils se disposaient à évacuer la Prusse. De Culm, Swientopelk se jeta sur la Masovie; Plock, capitale du duché, fut incendiée et ses églises pillées. A cette nouvelle, Grégoire IX fit prêcher, en Allemagne et en Pologne, une croisade contre Swientopelk; et deux princes polonais s'étant réunis aux chevaliers, on commença une nouvelle campagne en surprenant Zartowice. Swientopelk étant accouru pour reprendre cette place, fut défait et mis en fuite. Après avoir repris Wyvzogrod et Naekel, les chevaliers pénétrèrent dans le cœur de la Poméranie, ravageant la Cassubie jusqu'à Oliva et Dantzig. Swientopelk s'adressa au légat du pape, et demanda la paix. Il promit avec serment et par écrit, qu'il n'aurait plus de relation avec les habitants de la Prusse, qu'il enverrait contre eux des secours si les chevaliers en demandaient; il donna pour otages son fils aîné et deux de ses généraux. Mais cet homme turbulent et sans foi ne pensait qu'à profiter de la première occasion de rompre ses serments. Ayant étendu sa ligne, et y ayant fait entrer les habitants de la Lithuanie occidentale avec ceux de la Prusse, il se jeta de nouveau sur le palatinat de Culm, et mit en fuite les chevaliers qui voulaient l'arrêter. Comme il tenta, mais inutilement, de délivrer son fils et ses autres otages, on les transporta en Autriche. Il s'empara de Swiécie, qu'il fortifia pour être maître de la Vistule. Herman, grand maître de l'ordre, instruisit de ces événements Innocent IV, qui, ayant envoyé un légat en Prusse, écrivit à Swientopelk des lettres menaçantes. Swientopelk méprisant toutes ces menaces, le légat apostolique, dont il avait ainsi repoussé les représentations, prêcha la croisade contre lui, pendant que les dominicains, dans les diocèses de la Saxe, exhortaient les fidèles à prendre les armes pour le même sujet. Les chevaliers ayant reçu des renforts de l'Allemagne, et Swientopelk ayant été défait, il écouta enfin les représentations du légat, et la paix fut conclue aux premières conditions (1246); mais les croisés refusèrent de rendre les otages de Swientopelk. Au mépris de cette paix, Henri, troisième grand maître des chevaliers, s'empara d'une forteresse appartenant aux Poméraniens. Swientopelk reprit la place d'assaut, passa la garnison au fil de l'épée, mit en fuite les troupes des chevaliers, et ravagea la contrée selon sa coutume. Un légat, envoyé par le pape, réussit à concilier les deux partis, et les chevaliers rendirent à Swientopelk, son fils avec les autres otages (1248). Celui-ci tint, à la vérité, ses derniers arrangements avec ses chevaliers; mais n'ayant remis qu'avec peine Naekel à la Pologne, il fit enlever cette place par son fils; et les princes polonais qui vinrent pour la reprendre furent repoussés avec perte (1255). Swientopelk eut encore des différends avec Wareislas, duc de la Poméranie occidentale, et il se jeta sur les terres de son voisin. Les évêques de Camin et de Cujavie ayant pris parti pour Wareislas, leurs terres furent ravagées, et l'un d'eux fut sur le point d'être fait prisonnier par les Poméraniens (1259). Ce fut ainsi que pendant près de 50 ans, cet homme, aussi ambitieux que féroce, fut la terreur de ses voisins. Il mourut à Dantzig, et fut enterré dans le couvent d'Oliva en 1266. On croit que, dans ses derniers moments, il témoigna un vif regret de l'assassinat du prince Leszko. Ses deux fils partagèrent entre eux le duché, qui ne tarda pas d'être envahi par les chevaliers teutoniques.

SWIENTOSLAS. *Voyez* **SVIENTOSLAS.**

SWIERCKOWSKI, général de Cosaques, se distingua dans la guerre qui éclata en Moldavie et en Valachie, entre le palatin Iwon ou Juonia, et le sultan Sélim. Le premier, voulant soustraire sa principauté au joug des Turcs, appela les Cosaques à son secours (1574). A leur arrivée, il donna aux chefs un grand repas; et, au dessert, il fit présenter à chacun d'eux un plat couvert de pièces d'or. Tous l'assurèrent de leur dévouement jusqu'à la mort; et Swierckowski fut le premier qui prêta ce serment. Sélim, instruit de cette défection, fit marcher 100,000 hommes contre Iwon. Swierckowski, qui était à l'avant-garde avec ses Cosaques et 6,000 Moldaves, tomba inopinément sur l'ennemi, le mit en désordre; et Iwon ayant donné de son côté, on en fit un tel carnage, que plus de 50,000 Valaques et Turcs restèrent sur le champ de bataille. De là on marcha sur Braïlow, qui fut pris d'assaut. Les Turcs s'étant mis en marche pour secourir la ville, Swierckowski les surprit et les tailla en pièces. Iwon, instruit de ces succès, vint joindre Swierckowski. On marcha contre Té-

hinie, que l'on emporta : tout y fut passé au fil de l'épée. Bialogrod éprouva le même sort. Swierckowski, qui était toujours en avant, se plaçait au centre avec ses Cosaques armés de carabines. Il avait à sa droite les archers, et à sa gauche les cuirassiers. Apprenant qu'un corps de Turcs et de Tartares se gardait mal, il tomba sur eux et les tailla en pièces. On ne fit que 200 prisonniers, qui furent tués à coup de faux après le combat. Le chef de l'armée turque, qui s'y trouvait, offrit en vain, pour sa rançon, deux fois son pesant en or, trois fois en argent et une fois en pierreries. Après l'avoir gardé quelques jours, pour apprendre de lui ce qu'on désirait savoir, il fut mis en pièces. Sélim, effrayé par ces revers, fit assembler une armée formidable, dont le commandant en chef vint à bout de corrompre Zarniéwicz, un des généraux d'Iwon. Au moment où la bataille allait s'engager, le traître se jeta du côté des Turcs, et décida la victoire en leur faveur. Swierckowski et Iwon ne perdirent point courage : ils se retirèrent dans leur camp, avec 20,000 hommes qui leur restaient. Iwon se rendit à des conditions honorables, que l'ennemi jura 7 fois sur ses drapeaux; mais ces serments furent observés à la manière des Turcs: ils mirent Iwon en pièces, dans la tente même de leur général; et tous les prisonniers furent aussi lâchement égorgés. Swierckowski, à la tête de ses Cosaques, voulut se faire jour à travers les bataillons ennemis; mais il tomba percé de coups, n'ayant pu trouver la mort qu'il cherchait; et il fut fait prisonnier, avec 15 hommes, qui seuls restaient de tous ses braves soldats. Ce fut en vain que les Turcs employèrent les menaces et les promesses pour leur faire abjurer la foi chrétienne. Ils se rachetèrent au poids de l'or. Quand les blessures de Swierckowski le permirent, on le transporta à Constantinople, d'où il s'échappa et revint trouver les siens. Il jura entre leurs mains qu'il tirerait vengeance des Turcs, et tint parole, en répandant encore, pendant plusieurs années, la terreur et la mort sur les côtes de la mer Noire.

SWIETEN. *Voyez* **VAN SWIETEN.**

SWIFT (Jonathan), célèbre écrivain, né le 30 novembre 1667 à Cashel, dans le comté de Tipperary, en Irlande, d'une famille ancienne, mais pauvre, passa en Angleterre au sortir de l'université de Dublin, et réclama la protection de sir William Temple, dont il était parent par sa mère, et dont on a prétendu faussement qu'il était le fils adultérin. Ce grand homme d'État l'accueillit et le présenta au roi Guillaume III, qui goûta beaucoup la conversation du jeune Irlandais, et lui offrit une compagnie de cavalerie. Swift, qui se sentait plus de goût pour l'état ecclésiastique, refusa cette offre d'un prince qui pouvait le mener loin. Il entra dans les ordres, obtint la prébende de Kilroot, en Irlande, et la résigna pour se rendre aux invitations pressantes de Temple, qui désirait le fixer auprès de lui, et dont il espérait de son côté exploiter le crédit avec succès; mais il perdit bientôt ce protecteur, fut mis en oubli par le roi, et retourna en Irlande, où il parvint à se faire nommer doyen de Saint-Patrick. Quoique élevé dans les principes des whigs, il employa ses loisirs à défendre les ministres de la reine Anne, qui désirèrent le voir, et l'honorèrent de l'accueil le plus gracieux dans plusieurs voyages qu'il fit à Londres. Plus d'une fois il fut dénoncé au parlement comme l'âme du conseil privé, et il paraît que cette accusation n'était pas sans fondement. Quoi qu'il en soit, il retomba bientôt dans une nullité politique dont il alla se consoler en Irlande par les plaisirs de la société et de la table, son doyenné lui rapportant plus de 1,000 livres sterling. Une jeune et belle personne, qu'il avait connue chez sir William Temple, et qu'il a célébrée sous le nom de *Stella*, faisait les honneurs de sa maison; il vivait avec elle comme avec une amie, et même lorsqu'il l'eut épousée, après une liaison de 16 ans, il s'en tint aux mêmes rapports de pure amitié. Ce mariage conduisit au tombeau une jeune personne, nommée Esther van Homrigh, qui s'était éprise d'amour pour le doyen, l'avait suivi en Irlande, et lui avait proposé vainement sa main, lorsqu'il était encore libre. Stella périt aussi du chagrin que lui causa la négligence de son bizarre époux. Celui-ci avait, dit-on, un défaut de constitution physique qui peut expliquer sa froideur; mais rien ne saurait l'excuser d'avoir reçu les serments d'une femme pour la faire périr de honte et de regrets. Il devint dès lors un objet d'horreur pour ses amis les plus familiers, qui le laissèrent seul et sans consolation au milieu des plus cruelles douleurs et d'un anéantissement moral presque complet; enfin la mort le délivra de tant de maux en 1745. Swift fut un écrivain très-fécond, et les éditions complètes de ses *OEuvres* ne forment pas moins de 18 à 20 vol.; mais deux de ses ouvrages sont principalement connus, ce sont : les *Voyages de Gulliver à Lilliput*, dont la continuation n'est pas de lui (on ne peut d'ailleurs s'y tromper), et le *Conte du Tonneau*, satire allégorique, où, sous les noms de *Pierre*, de *Martin*, et de *Jean*, sont attaqués tour à tour le pape, Luther et Calvin. La notice que Walter-Scott a consacrée au doyen de Saint-Patrick dans la *Biographie des romanciers célèbres* (traduite en français, 1825), n'est qu'un extrait de ses *Mémoires politiques et littéraires sur la vie et les ouvrages de Swift*. Voltaire a été trop indulgent peut-être lorsqu'il a surnommé Swift *le Rabelais de l'Angleterre*.

SWIFT (Deane), petit-fils de Godwin Swift, oncle du précédent, mort à Worcester en 1783, a laissé quelques écrits qui se rattachent aux œuvres du fameux doyen de Saint-Patrick. Il suffira de citer : *Essai sur la vie, le caractère et les écrits du docteur Jonathan Swift*, 1755, in-8°.

SWIFT (Théophile), fils du précédent, né dans le comté de Herefort, mort en Irlande en 1815, fit paraître à diverses époques quelques poëmes de peu d'étendue, où l'on trouve de l'esprit, des idées orientales et de la facilité. Les principaux sont : *les Escrocs* (*the Gambler's*), in-4°; *le Temple de la folie*, en IV chants, in-4°.

SWINBURNE (Henri), voyageur anglais, était le plus jeune fils de sir Jean Swinburne, baronnet et appartenait à une famille catholique du comté de Northumberland. Il naquit à Caphcaton, résidence de son père, et après avoir commencé son éducation dans une école du comté d'York, il l'alla continuer à Paris, à Bordeaux et à l'Académie royale de Turin. Lorsque ses études furent terminées, il parcourut les différentes parties de l'Italie, et se maria ensuite. Sa femme parta-

geant son goût pour les antiquités et pour les beaux-arts, ils partirent ensemble vers 1774, et passèrent 6 ans à visiter les lieux les plus remarquables de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Allemagne. Il se lia, pendant ses voyages, avec les hommes les plus éclairés des pays où il s'arrêtait, et reçut des marques d'estime de quelques souverains. A son retour en Angleterre, il se retira à la campagne et publia, en 1779, ses *Voyages en Espagne*, un vol. in-4°. Quatre ans après, il fit paraître le premier volume de ses *Voyages* dans le royaume des Deux-Siciles, auquel il ajouta un second volume en 1785. On accorde généralement à Swinburne le mérite d'un bon observateur : ses descriptions sont vives et animées; il est le premier qui ait fait bien connaître en Angleterre les arts et les anciens monuments de l'Espagne. Le mariage de sa fille avec Paul Benfield, lui fit partager les désastres de cet aventurier, et le força d'aller s'établir dans la colonie de la Trinité, où il mourut au mois d'avril 1803. Jean Bigland a consulté les *Voyages* de Swinburne pour la rédaction de l'Histoire d'Espagne, qui a été traduite en français après avoir été revue et corrigée par le général Mathieu Dumas. Le *Voyage en Espagne*, de Swinburne, a été traduit en français (Paris, 1787, in-8°), par J. B. de la Borde, qui avait déjà traduit le *Voyage dans les Deux-Siciles*, du même auteur (ibid., 1785, 4 vol. in-8°), auquel on joint quelquefois, comme 5e volume, le *Voyage en Sicile*, par Denon, et le *Voyage de Bayonne à Marseille*, traduit aussi de Swinburne, mais qui ne se trouve pas sur papier ordinaire.

SWINDEN (Jean-Henri Van), né à la Haye en 1746, obtint, dès l'âge de 20 ans, une chaire à l'académie de Franeker, et passa, en 1785, à celle de physique et d'astronomie à l'athénée d'Amsterdam. Lors de l'organisation de la république batave, il fut appelé au pouvoir exécutif. Plus tard il remplit successivement diverses fonctions importantes, dans lesquelles il rendit des services réels à son pays. Il mourut en 1823, correspondant de l'Institut de France et des principales sociétés savantes de l'Europe, qui n'avaient qu'à se louer de son active coopération. Le latin, le hollandais et le français lui étaient familiers, et il a écrit dans ces trois langues. Ses principaux ouvrages sont : *Tentamina theoriæ mathematicæ de phænomenis magneticis*, 1769, in-4°; *Dissertation sur l'analogie de l'électricité et du magnétisme*, 1784, in-8°; *Recueil de différents mémoires sur l'électricité et le magnétisme*, 3 vol. in-8°; *Traité sur les poids et mesures*, 1802, 2 vol. in-8°.

SWINTON (Jean), antiquaire et philologue, né dans le Cheshire en 1703, fut chapelain de la factorerie anglaise à Livourne, puis professeur au collége de Christ à Oxford, membre de la Société royale de Londres, et mourut en 1777, archiviste de l'académie d'Oxford. On citera de lui : *De priscis Romanorum litteris dissertatio*, Oxford, 1746, in-4°; *Incriptiones citieæ, sive in binas inscriptiones phœnicias, inter rudera Citii nuper repertas conjecturæ; accedit de nummis quibusdam samaritanis et phœniciis dissertatio*, ibid., 1750, in-4°.

SWITZER (Étienne), jardinier anglais, se distingua dans sa profession, et mourut vers 1745. Ce fut lui qui, le premier, donna aux Anglais, en 1717, les directions convenables pour obtenir des primeurs par le moyen des serres chaudes. Il a publié sur son art plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *The practical fruit and kitchen's Garden*, Londres, 1727, in-8°; 4e édition, 1729, in-8°; *Iconographia rustica, or the nobleman, gentlemen and gardeners recreation*, ibid., 3 vol. in-8°.

SY (Alexandre-César-Annibal-Firmin, baron de STONNE, marquis de), né vers 1760, embrassa la profession des armes et obtint une compagnie dans le régiment de Dauphin. Émigré à l'époque de la révolution, il se lia très-intimement à Londres avec Delille, dont il partageait les sentiments et les goûts. Il rentra en France en 1815, fut fait maréchal de camp, et mourut à Corbeil en 1821. Outre des *Mélanges de poésies*, imprimés par lui-même à Londres en 1792, in-12, on a de lui : *la Chute de Rufin*, poëme en 11 chants, traduit du latin de Claudien (texte en regard), ibid., 1811, in-8°; *l'Art poétique d'Horace*, traduit en vers, 1816, in-8°; *Épithalame d'Honorius et de Marie*, poëme traduit de Claudien, en vers, 1816, in-8°.

SYAGRIUS (Afranius), secrétaire (*notarius*) de l'empereur Valentinien en 369, fut chargé par ce prince de surveiller les travaux qu'il faisait exécuter sur les confins de la Gaule pour la mettre à l'abri des excursions des Allemands. Surpris par les Germains, il parvint à s'échapper; mais Valentinien le punit de n'avoir pas exposé sa vie en l'exilant à Lyon. Pour charmer l'ennui de l'exil, il cultiva la poésie, et mérita l'amitié d'Ausone, qui lui ménagea quelque crédit auprès de Gratien, héritier de la couronne. Il fut depuis trois fois préfet, et une fois consul l'an 382. Sidoine Apollinaire le cite avec éloge.—Son arrière-petit-fils est ce SYAGRIUS qui fut défait par Clovis dans le territoire de Soissons, où il commandait pour les Romains. S'étant réfugié à Toulouse auprès d'Alaric, il fut livré par ce prince au vainqueur qui le fit mourir dès qu'il se vit maître de ses États.

SYAGRIUS ou **SYAGRE** (Saint), évêque d'Autun en 560, assista aux divers conciles tenus en France de son temps, et notamment à celui de Poitiers assemblé pour rétablir la paix dans le monastère fondé par sainte Radegonde, et d'où Chrodielde, fille du roi Charibert, venait de s'échapper avec plus de 40 religieuses. Plus tard le pape Grégoire le Grand lui envoya le *pallium*, et lui enjoignit d'assembler un concile pour extirper les abus qui déshonoraient l'Église de France. Le même pontife adressa quelques autres lettres à Syagrius, qu'on a présenté sans raison comme parent de la reine Brunehaut.

SYDENHAM (Thomas), célèbre médecin, né en 1624 à Windford-Eagle, comté de Dorset, se fit recevoir docteur à Cambridge, et s'établit ensuite à Westminster où il obtint de tels succès, qu'à l'âge de 36 ans il jouissait de la réputation d'un des premiers praticiens de l'Angleterre. Il mourut le 29 décembre 1689. Pour se faire une idée des services qu'il a rendus à la science, on doit se rappeler qu'il vivait à une époque où la médecine était envahie d'un côté par l'application outrée et hypothétique des principes de la chimie, et de l'autre par celle, non moins hasardée, des mathématiques. Il sut éviter ce double écueil, et en s'appuyant sur l'observation des faits, ramena les esprits dans la route pres-

que entièrement abandonnée de la nature et de l'expérience. Il observa surtout, avec une scrupuleuse attention, les constitutions atmosphériques, parce qu'elles donnent naissance aux épidémies, lesquelles, à leur tour, exercent une grande influence sur le caractère des maladies intercurrentes et sur le traitement qui doit leur être appliqué. Il ne tarda pas à se convaincre que les épidémies dont il fut témoin étaient de nature inflammatoire, et il les combattit avec succès par la saignée. Cette méthode, dite *antiphlogistique* ou rafraîchissante, fut appliquée par lui avec un égal bonheur au traitement des petites véroles; et certes on lui doit la plus grande reconnaissance pour avoir introduit dans la pratique cette importante modification curative. C'est aussi lui qui paraît avoir découvert la meilleure manière d'administrer le quinquina dans les fièvres intermittentes, en prescrivant cette écorce après la fin de l'accès. Auteur de la composition du laudanum qui porte son nom, il a préconisé les avantages de l'opium avec un enthousiasme trop exclusif, et on peut lui reprocher de n'avoir point assez complétement renoncé à cette polypharmacie qui régnait de son temps. C'est un peu légèrement que ses compatriotes lui ont donné le titre d'Hippocrate anglais. Tout ce qu'il était permis de dire, c'est qu'il fut un médecin hippocratique, c'est-à-dire qu'il sentit, comme le père de la médecine, le prix de l'observation et de l'expérience. Ses œuvres, *Opera universa*, ont eu beaucoup d'éditions, dont les meilleures sont celles de Londres, 1734, in-8°; Genève, 1737, 2 vol. in-4°; Leyde, 1754, in-8°. Elles ont été traduites en français par A. F. Jault, Paris, 1774, 2 vol. in-8°; Avignon, 1799, 2 vol. in-8°; Montpellier, augmentées par J. B. T. Baumes, 1816, 2 vol. in-8°; ibid., 1816, 2 vol. in-8°, avec une *Notice* sur la vie et les écrits de Sydenham, par Prunelle.

SYDENHAM (Floyer), helléniste anglais, né en 1710, publia en 1759 un projet de souscription pour les *OEuvres de Platon, traduites du grec en anglais*, avec des notes explicatives et critiques, et un nouvel argument en tête de chaque dialogue. Les souscripteurs étant peu nombreux, et quelques-uns même ayant manqué à leur engagement, il fut obligé d'interrompre sa publication à peine commencée. Privé de tous moyens d'existence, il fut arrêté pour dettes, et mourut, dit-on, des suites de cette détention, en 1787 ou 1788. Ce triste événement engagea quelques amis de l'humanité et des lettres à former un fonds de secours en faveur des écrivains recommandables par leur caractère, leurs talents et leurs malheurs. Telle fut l'origine de cette société de bienfaisance, appelée *le Fonds littéraire*, qui est aujourd'hui dans un état de prospérité toujours croissante.

SYDNEY (sir Philippe). *Voyez* **SIDNEY**.

SYEN (Arnold), médecin, né à Amsterdam en 1640, prit un goût très-vif pour la botanique, et parcourut la France, l'Angleterre et l'Allemagne pour se perfectionner dans cette science, qu'il fut chargé de professer à Leyde en 1670, après la mort de Flor. Schuyl. A cette époque, tous les riches hollandais rivalisaient d'ardeur et de sacrifices pour tirer des deux Indes ce qu'elles avaient de plus rare et de plus beau dans le règne végétal; mais ceux qu'ils chargeaient de cette commission rapportaient au hasard tout ce qu'ils trouvaient, et ces plantes languissaient dans les serres sans produire ni fleurs ni fruits, de manière qu'il n'était guère possible de déterminer leurs affinités. Syen fit donner en 1671 à un jeune et habile botaniste allemand, Paul Hermann, la mission d'étudier les plantes exotiques sur les lieux mêmes et dans tous les développements de leur végétation. Van Rheede ayant envoyé le manuscrit du 1er volume de son *Hortus malabaricus*, Syen fut chargé d'examiner la nomenclature de cet ouvrage, et de la faire concorder avec les noms précédemment établis; mais il mourut en 1667. Jean Commelin et d'autres continuèrent ce travail.

SYKES (Arthur-Agileg), théologien, né à Londres en 1684, mort dans cette ville en 1756, cumula dans les dernières années de sa vie diverses places ecclésiastiques, et se fit toujours remarquer par une tolérance assez rare dans l'Église anglicane. Nous citerons de lui : *Réflexions sur les principes et la connexion de la religion naturelle et de la religion révélée*, 1740, in-8°; *Sur la nécessité d'améliorer les lois concernant les papistes et de les soumettre à une révision*, 1746.

SYLBURG (Frédéric), savant helléniste, né en 1536, fils d'un paysan de Wetter, près Marbourg, fut longtemps attaché à l'imprimerie de Vechel, à Francfort, et puis à celle de Jér. Commelin, à Heidelberg, comme directeur des éditions d'auteurs grecs et latins que ces typographes publièrent. Il corrigea les textes altérés avec infiniment de goût, les accompagna de bonnes notes et de tables utiles. Il mourut en 1596, emportant les regrets des savants les plus recommandables. Parmi les éditions auxquelles il donna ses soins, et qui sont encore recherchées, malgré les progrès qu'a faits la critique littéraire, il suffira de citer les *OEuvres d'Aristote*, Francfort, 1584-87, 5 vol. in-4°; de *Denys d'Halicarnasse*, ibid., 1586, 2 vol. in-4°; *Scriptores historiæ romanæ*, ibid., 1588 et suivantes, 3 vol. in-fol.; les *OEuvres de Saint-Justin*, Heidelberg, 1593, in-fol.; *Saracenica, sive collectio scriptorum de rebus ac religione Turcarum*, grec et latin, ibid., 1595, in-8°.

SYLLA ou **SULLA** (Lucius-Cornélius), né vers l'an de Rome 617 (137 avant J. C.), descendait de la branche la moins illustre de l'antique maison des Cornéliens, retombée depuis longtemps dans l'obscurité et presque l'indigence. Dès sa plus tendre jeunesse, il fut connu par ses honteuses débauches, qui lui valurent les faveurs et l'héritage d'une riche courtisane, et ne purent empêcher sa belle-mère de lui léguer une assez belle fortune. Heureux ainsi dès ses premiers pas dans la vie, Sylla tourna ses regards vers la carrière des honneurs. Nommé questeur l'an 647 (107 avant J. C.), il alla servir en Afrique sous Marius, qui, le jugeant sur sa réputation scandaleuse, l'accueillit avec mépris. Les étonnantes qualités du jeune patricien lui eurent bientôt concilié l'amour et l'admiration de tous les soldats, et même, pour un instant, une sorte d'affection de la part de son chef, dont il exécutait ou prévenait les ordres avec autant de précision que de bonheur. Aussi, lorsque Bocchus demanda la paix, Sylla fut un des deux députés que lui envoya Marius, et quoique plus jeune que son collègue, l'habile questeur joua le principal rôle dans

cette négociation qui ne réussit pas pour le moment. Mais un service généreux de Sylla, et ses conseils en outre, achevèrent de déterminer le prince numide à demander la paix. Les bases en furent posées par le sénat, et Bocchus pria qu'on lui envoyât encore une fois le jeune patricien dont il avait reconnu la générosité et les talents supérieurs. Celui-ci triompha des dernières irrésolutions du barbare, non sans de grands efforts, et même de grands périls, auxquels il ne voulut opposer d'autre défense qu'une circonspection calme et magnanime. Il reçut enfin des mains de Bocchus le redoutable Jugurtha, et parut dès lors s'élever dans l'esprit des Romains reconnaissants à côté et presque au-dessus de Marius. Cependant il resta le lieutenant de ce général, qui ne songeait pas encore à le redouter, et qui même lui offrit, en l'envoyant contre les Tectosages, puis contre les Marses, de nouvelles occasions de s'illustrer. Sylla en profita, et, à son retour, il quitta Marius pour s'attacher à l'autre consul, Lutatius-Catulus. Dans cette position, soit qu'il contribuât à mettre plus en évidence son nouveau général, soit qu'il trouvât encore moyen de porter secours à son ancien chef, il alarmait ou humiliait Marius; mais il augmentait du moins chaque jour sa propre renommée. Croyant le moment arrivé pour lui d'aspirer aux dignités civiles, il brigua la préture urbaine, et ne fut point élu, non qu'on ne l'en crût pas digne, mais parce que le peuple voulait le réduire à postuler l'édilité pour avoir de lui de magnifiques combats de bêtes d'Afrique. L'ambitieux Sylla, l'année suivante, acheta la préture qu'il désirait; dès ce jour nous ne le verrons plus reculer dans la carrière de l'ambition. Sa préture étant expirée (l'an de Rome 661), il alla en Cappadoce établir sur le trône Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentement des Romains, et à la place duquel Mithridate, roi de Pont, avait élevé un prince de sa famille. Une seule victoire lui suffit pour accomplir cet ouvrage. Ce fut alors qu'il reçut une ambassade des Parthes avec une fierté qui fit dire à un Cappadocien : *Quel homme! il sera quelque jour le premier de l'univers!* Le retour de Sylla dans Rome n'aurait pas tardé à allumer la guerre civile entre sa faction, c'est-à-dire celle des patriciens, et le parti populaire qui se ralliait au vainqueur des Cimbres, si la guerre sociale ne fût venue ajourner une explosion désormais inévitable. Sylla brilla plus que son rival dans cette nouvelle guerre qui touchait à son terme, lorsqu'il demanda et obtint pour la première fois, le consulat à l'âge de 49 ans (l'an de Rome 666). Il brûlait d'aller se mesurer contre Mithridate, et déjà il s'était fait assigner par le sénat le département de l'Asie; mais les intrigues de Sulpicius engagèrent le peuple à confier le commandement de cette guerre importante à Marius. Sylla, obligé de céder après quelques tentatives de résistance, en appela aux légions qui se trouvaient à Noles disposées à partir pour l'Asie. Il connaissait toute son influence sur des troupes auxquelles il avait coutume de tout permettre. A leur tête, il marcha sur Rome, l'enleva, et cette fois il se contenta de proscrire quelques-uns de ses ennemis. Il se signala même par quelques actes de modération, dont le tribun Virginius, à l'instigation du nouveau consul, Lucius-Cornélius Cinna, faillit le faire repentir en intentant contre lui une accusation capitale; mais poursuivant son projet, le fier patricien laissa là son accusateur et ses juges, et s'empressa d'aller chercher Mithridate en Asie. Il savait que, pour dominer dans Rome, le plus sûr moyen était d'effacer la gloire militaire de son rival. A peine arrivé en Grèce, il reçut des députations de toutes les villes, à l'exception d'Athènes, qui, soumise à la tyrannie du philosophe Aristion, créature de Mithridate, persista dans l'alliance du roi de Pont. Quoiqu'il sentit la nécessité de terminer promptement son expédition pour retourner à Rome où dominait le parti de Marius, il ne voulut point aller plus loin sans avoir pris Athènes; et, pour y parvenir, il n'épargna ni les bois sacrés, qui servirent à la construction de ses machines, ni les trésors des temples d'Épidaure, de Delphes et d'Olympie. Lorsqu'il eut la capitale de l'Attique en son pouvoir, il y fit couler des flots de sang, et la priva de tout moyen de défense, puis il lui rendit, comme par dérision, le droit de se gouverner par ses propres lois. Il s'empressa d'évacuer l'Attique, où Taxile et Archélaüs, auraient pu l'enfermer et le réduire par la famine, et passa dans la riche et fertile Béotie. Là ses soldats, épouvantés du nombre des ennemis, s'enfermèrent dans leurs retranchements et l'empêchèrent d'accepter la bataille qui lui était présentée. Ce fut alors qu'il leur imposa, sans aucune utilité réelle, des travaux si rudes, qu'ils demandèrent le combat de leur propre mouvement. Bientôt la victoire de Chéronée assura la fortune de l'heureux proconsul. Pour restituer aux dieux les trésors qu'il leur avait enlevés au commencement de la guerre, il enleva aux Thébains la moitié de leur territoire, dont il consacra les revenus à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien. Marius n'était plus; mais son parti lui survivait et triomphait dans Rome. Lucius-Valérius-Flaccus, qui lui avait été substitué dans le consultat, se hâta de traverser la mer Ionienne avec une armée qu'il destinait moins à combattre Mithridate que Sylla. Ce dernier, toujours confiant dans sa fortune, marchait contre ce nouvel ennemi, quand il fut obligé de rentrer en Béotie pour faire tête à une armée de 80,000 Asiatiques, sous les ordres de Dorilaüs. Il remporta sur eux, à Orchomène, une victoire éclatante et longtemps disputée, où il se surpassa lui-même par la valeur, l'activité et le talent qu'il déploya. Mithridate demanda la paix, et ne l'obtint point, parce qu'il ne voulut point se soumettre aux conditions qui lui étaient imposées par le général romain, dont la hauteur ne se démentait en aucune circonstance. Enfin, les succès de Fimbria, qui, après avoir assassiné le consul Flaccus, avait pris sa place, concoururent, avec ceux de Sylla, à réduire Mithridate, qui demanda une entrevue au proconsul, et en passa par tout ce qu'il voulut. Sylla, débarrassé désormais des inquiétudes que pouvait lui donner ce redoutable ennemi, acheva de disperser les restes du parti de Marius en Asie, ou les attira dans son armée, dont il paya les services et s'assura l'affection pour l'avenir avec les trésors de l'Asie Mineure. Alors il partit pour l'Italie, où il aborda l'an 671, avec 40,000 hommes, dont il vit bientôt s'accroître le nombre à mesure qu'il s'avançait. Il avait toutefois à lutter contre 200,000 hommes, commandés par 15 généraux. Une première victoire qu'il

remporta sur le consul Norbanus inspira une confiance sans bornes à ses troupes, et lui assura, à lui ainsi qu'à ses lieutenants, une suite de triomphes qui le menèrent jusqu'aux portes de Rome. Il y trouva la Samnite Pontius-Télésinus, qui, sous prétexte de défendre la cause du jeune Marius, n'avait d'autre but que de détruire une ville odieuse. Sylla est encore vainqueur cette fois, grâce à son lieutenant Crassus. Rome se crut sauvée; mais elle ne savait pas quel terrible libérateur entrait dans ses murs! Cet homme, qui désormais va répandre le sang avec une inconcevable facilité, commença par une action atroce qui dut ouvrir les yeux aux Romains sur leur funeste destinée. Pendant qu'il haranguait le sénat dans le temple de Bellone, il fit égorger dans le cirque 6,000 prisonniers samnites, dont les cris, entendus de toute l'assemblée avec une surprise mêlée d'horreur, ne purent altérer un moment la sérénité de son front et le calme de ses paroles. Bientôt commença la plus horrible proscription qui ait décimé jamais la race humaine. Il suffisait, non pas d'avoir suivi le parti de Marius, mais d'être riche, mais d'avoir encouru l'inimitié de quelque partisan obscur de Sylla, pour être porté sur les listes fatales. On punissait de mort le fils qui n'avait pas dénoncé son père proscrit, le frère qui n'avait pas trahi son frère, l'esclave qui n'avait pas livré son maître, et les récompenses attendaient celui qui se présentait couvert du sang d'une victime. Le honteux amour de la vie fit violer les lois les plus saintes de la nature, et opéra dans les cœurs une épouvantable révolution, dont la morale publique se ressentit toujours depuis cette funeste époque. Les morts eux-mêmes, chose ridicule à la fois et cruelle! furent proscrits ainsi que les enfants à naître pour que les biens pussent être confisqués. Et pendant ce temps Sylla avait toujours le sourire sur les lèvres, il se livrait en paix aux plaisirs bruyants, aux débauches infâmes, il prenait hautement le surnom d'*Heureux,* et parfois, en écrivant aux Grecs, celui d'*Épaphrodite*, c'est-à-dire *favori de Vénus*. Enfin il se fit déférer la dictature dont il exerçait déjà toute la redoutable autorité. Il en usa pour ruiner à jamais, il put le croire du moins, l'influence du parti populaire. Lorsqu'il eut travaillé quelque temps à cette œuvre, qui avait été la grande pensée de sa vie, il se décida à faire aux Romains la plus forte injure en abdiquant un pouvoir dont il avait tant abusé. Nommé consul pour l'année 675, il dédaigna cette magistrature dont il avait détruit tout le prestige, et bientôt il déclara en plein *forum* qu'il rentrait dans la vie privée, et qu'il était prêt à rendre compte à ses concitoyens du sang versé par lui. Il alla se livrer à ses débauches ordinaires avec une sécurité complète que rien ne vint troubler. On n'en sera pas surpris, si l'on songe qu'il avait fait disparaître par les proscriptions presque tous les partisans de Marius, et qu'il avait tout recomposé, le sénat, l'armée, la population même, pour ainsi dire, de l'Italie; car il avait répandu sur la face de ce malheureux pays 120,000 soldats et 10,000 esclaves de proscrits, qui lui devaient, les premiers leur fortune, les seconds leur affranchissement. Mais il trouva sa punition dans ses propres débauches, qui couvrirent son corps d'une infirmité dégoûtante, et dans les terreurs superstitieuses qui épouvantèrent son âme d'ailleurs inaccessible aux remords. Il mourut à sa maison de campagne, sur le territoire de Cumes, l'an de Rome 676. Il avait laissé des *Mémoires* écrits, en grec, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments cités par Plutarque. Trois hommes surtout ont sondé avec quelque succès les replis de cette âme si extraordinaire: ce sont Plutarque et Montesquieu dans sa *Grandeur des Romains* et dans son *Dialogue d'Eucrate;* Verri dans les *Nuits romaines.* De Jouy est auteur d'une tragédie de *Sylla,* représentée en 1823 avec un grand éclat.

SYLLA (Faustus-Cornélius), fils du précédent, né l'an de Rome 670, embrassa le parti de Pompée, se joignit à Caton d'Utique après la bataille de Pharsale, fut pris à celle de Thapsus, et mis à mort par ordre de César l'an de Rome 706.

SYLLA (Publius-Cornélius), neveu du dictateur, fut questeur sous ses auspices, et participa à sa tyrannie, ce qui le rendit odieux au peuple. Il obtint le consulat l'an de Rome 688; mais convaincu d'avoir usé de brigue, il fut dépouillé de cette magistrature. L'esprit de vengeance le jeta dans les deux conjurations de Catilina, mais l'éloquence de Cicéron et d'Hortensius le fit renvoyer absous. Il embrassa plus tard le parti de César, après le triomphe duquel il se montra empressé de dépouiller les vaincus. Il mourut en 708.

SYLLA (Cornélius-Faustus), le dernier descendant du dictateur, était gendre de l'empereur Claude, ce qui donna quelque ombrage à Néron, qui l'exila l'an 809 à Marseille, et l'y fit assassiner l'an 815. Cependant telle était sa nullité qu'on ne pouvait lui supposer aucune vue ambitieuse.

SYLVA. *Voyez* **SILVA.**

SYLVESTRE (Saint), élu pape le 21 janvier 314, était Romain de naissance, et succéda à saint Miltiade. Il avait été ordonné prêtre par le pape saint Marcellin. C'est tout ce que l'on sait de sa famille et de sa vie avant son élévation. Le pontificat de saint Sylvestre eût dû être heureux et tranquille, puisque Constantin avait fait cesser les persécutions, et protégeait la religion chrétienne de toute son autorité, en même temps qu'il l'enrichissait par la magnificence de ses dons; mais les Donatistes troublèrent de nouveau la paix de l'Église. Mécontents de la décision du concile de Rome, que saint Miltiade avait présidé, ils en firent convoquer un autre dans Arles, où ils réitérèrent leurs accusations contre Cécilien. Saint Sylvestre fut représenté dans ce concile par ses légats. Cécilien fut de nouveau justifié; mais les persécutions des Donatistes devaient encore se prolonger longtemps, ainsi qu'on peut le voir dans les articles Cécilien, Constantin, Donat, saint Augustin, etc. Ce fut aussi sous le pontificat de saint Sylvestre qu'éclata l'hérésie d'Arius, et que Constantin convoqua, en 325, à Nicée le premier concile œcuménique, où l'on fixa d'une manière irrévocable le dogme de la consubstantialité du Verbe; et cette décision solennelle est devenue le symbole ou profession de foi qui se répète chaque jour dans le saint sacrifice. On y établit aussi l'uniformité de la célébration de la Pâque pour toutes les églises de l'Orient et de l'Occident, qui fut indiquée pour le dimanche après le 14e jour de la lune de mars. Le pape envoya

des légats à ce concile, ne pouvant y assister, à cause de son grand âge. Il fut également témoin de la translation du siége de l'empire à Byzance (en 328); et ce mémorable événement, qui étendit d'une manière si glorieuse l'empire de la vraie religion, fut également l'ouvrage du grand Constantin, qui donna son nom à la nouvelle capitale du monde chrétien. Quelques années auparavant (en 321), pendant un séjour de trois mois que ce même empereur fit à Rome, il avait témoigné une estime et une satisfaction particulière à saint Sylvestre en ornant magnifiquement une église que le pontife avait fait construire dans la maison de l'un de ses prêtres; mais on ne voit rien, dans l'histoire contemporaine, de cette *donation de Constantin,* que l'on prétendit depuis avoir été faite à saint Sylvestre, et qui devait contenir une concession formelle de la dignité et de la puissance temporelle. Cet acte semble avoir été ignoré jusqu'au 8e siècle, où il paraît que ce fut le pape Adrien Ier (en 775), qui en parla le premier. Du moins, dans cet intervalle, les grands papes qui ont fait usage de leur puissance et de leur juridiction spirituelle dans toute leur plénitude, tels que saint Léon et saint Grégoire, n'ont jamais invoqué cette donation à l'appui de leur autorité. On y a cru cependant; et non-seulement les papes, mais les Empereurs eux-mêmes, ainsi que d'autres personnages d'une science éminente, tels que le saint abbé de Clairvaux, la citaient comme authentique. On commença seulement au 12e siècle à élever des doutes sur ce point. Dans le 15e et le 16e siècle, elle fut examinée avec encore plus d'attention; et l'on en a, dit Fleury, reconnu entièrement la fausseté. Un des arguments les plus forts avec lesquels on l'a combattue, c'est qu'il y est dit que Constantin fut baptisé par le pape Sylvestre, étant à Rome, tandis qu'il est avéré par l'histoire que ce prince ne le fut qu'au moment de mourir, par Eusèbe, évêque de Nicomédie, ville aux environs de laquelle il se préparait à la guerre contre les Perses. On peut voir, dans Fabricius, le texte de cette donation imaginaire et l'indication des auteurs qui ont écrit pour ou contre son authenticité. Un des plus anciens qui en aient parlé est Énée de Paris, qui vivait en 854. On peut consulter encore J. Vogt, *Historia litteraria Constantini Magni*, pages 44-52, et parmi les écrivains plus modernes, le célèbre Muratori. Les actions particulières de saint Sylvestre sont restées ignorées. Il mourut l'an 335, le 31 décembre, jour auquel on honore sa mémoire. Il avait tenu le saint-siége pendant 21 ans et 11 mois. Ce fut saint Marc qui lui succéda.

SYLVESTRE II, pape, successeur de Grégoire V, fut élu le 9 février 999. Il s'appelait Gerbert, était né en Auvergne, et avait reçu, dans un monastère d'Aurillac, la plus savante éducation. Ses talents l'avaient fait rechercher par l'empereur Othon II, qui lui donna l'abbaye de Bobio; et ce choix eut l'approbation universelle. Après la mort d'Othon III, Gerbert revint en France, où il se plaça auprès de l'archevêque de Reims, et fut donné pour instituteur à Robert, fils de Hugues Capet. L'archevêque, nommé Arnoul, fils naturel du roi Lothaire, après avoir été comblé des bienfaits de Hugues, le trahit, en se jetant dans le parti de Charles, fut déposé, dans un concile tenu à Saint-Basile, près Reims, après avoir avoué sa félonie, et Gerbert fut élu en sa place. Le pape Jean XV désapprouva cette déposition, et força Hugues à tenir un autre concile, pour examiner de nouveau cette affaire, qui ne finit que sous le règne suivant. Quoi qu'il en soit, Gerbert se prononça avec beaucoup de chaleur contre la décision de Jean XV. Il s'éleva contre la puissance que s'attribuait le pontife romain. Il dit que le jugement des évêques est le jugement de Dieu, et que l'évêque de Rome qui, étant averti, ne s'y soumet pas, doit être regardé comme un païen et un publicain. Tout cela n'empêcha point Arnoul d'être rétabli dans son siége, sous Robert; mais Gerbert, dépouillé à son tour de son archevêché, s'était réfugié auprès de l'Empereur, qui lui avait donné le siége de Ravenne. Après la mort de Grégoire V, il le fit élever au saint-siége. Il y déploya des talents, des lumières, et des vertus surtout, qui étaient rares dans ce siècle d'ignorance et de barbarie. Pendant les quatre ans et quelques mois que dura son pontificat, il régla toutes les affaires avec beaucoup de sagesse. Il mourut le 12 mai 1003, très-avancé en âge. On lui a reproché une extrême sévérité; et ce reproche n'est pas tout à fait injuste, si l'on se rappelle la violence de ses expressions contre Jean XV. Le temps l'avait adouci sans doute; et l'historien ne doit lui tenir compte aujourd'hui que de ses grandes qualités. Le président Hénault dit que l'on attribue à Gerbert l'introduction du chiffre arabe ou indien, qu'il avait bien pu tenir des Sarrasins, lors d'un voyage qu'il fit en Espagne. D'autres en font honneur à Léonard de Pise. Cependant ces chiffres sous une forme peu différente, étaient connus chez les Romains; Boèce s'en servait dans le 5e siècle, 500 ans avant l'arrivée des Arabes en Espagne. Sans doute que l'usage s'en étant conservé dans l'Orient, l'Europe les oublia jusqu'à la renaissance des lettres, qu'on les retrouva chez les Arabes, auxquels nous en attribuons l'invention. Ce fut aussi Gerbert qui entreprit la première horloge, dans laquelle, en 1650, on substitua le pendule au balancier. Sa grande science le faisait passer pour magicien. Le moine Hugues l'appelle Gerbert le philosophe. On a de lui : 149 *Épîtres,* un *Discours* contre la simonie, quelques *opuscules* de mathématiques, etc. On ouvrit son tombeau, en 1648, dans la basilique de Latran. Il était revêtu de tous ses ornements pontificaux et parfaitement conservé; mais quand on voulut y toucher, tout tomba en poussière. Sylvestre II eut pour successeur Jean XVII.

SYLVESTRE III, antipape, occupa le saint-siége après l'abdication de Benoît IX en 1044, concurremment avec un autre intrus appelé Jean. Le schisme se prolongea encore après l'exaltation de Grégoire VI.

SYLVESTRE-GOZZOLINI (Saint), fondateur des Sylvestrins en Italie, naquit l'an 1177 à Osimo, dans la Marche d'Ancône. Ayant étudié le droit canon et la théologie à Bologne et à Padoue, il fut nommé chanoine d'Osimo, et il s'acquitta de ses fonctions ecclésiastiques avec zèle et édification jusqu'à l'âge de 40 ans; mais alors la pensée de la mort le frappa si vivement, qu'il prit la résolution de quitter entièrement le monde. Il se retira dans un lieu désert; et quelques personnes pieuses s'étant réunies à lui, il bâtit, en 1231, le mo-

nastère de Monté-Fano dans la Marche d'Ancône. En 1248, le pape Innocent IV approuva le nouvel institut, auquel son fondateur n'avait donné d'autre règle que celle de Saint-Benoît dans toute sa pureté. L'ordre des Sylvestrins se répandit si promptement en Italie, qu'il comptait déjà 25 maisons lorsqu'il perdit son bienheureux instituteur. Saint Sylvestre mourut le 26 novembre 1267. (*Voyez* sa *Vie* par Fabrini, 4e général de l'ordre, dans le *Breve Chron. della Congreg. dei monachi Sylvestrini.*)

SYLVIUS (Æneas). *Voyez* **PIE II.**

SYLVIUS (Jacques). *Voyez* **DUBOIS.**

SYLVIUS (François). *Voyez* **DUBOIS.**

SYMEONI (Gabriel). *Voyez* **SIMEONI.**

SYMES (Michel), militaire et voyageur anglais, embrassa de bonne heure la profession des armes, servit dans l'Inde, et parvint au grade de major. En 1795, sir John Shore, gouverneur général des établissements anglais dans cette contrée, jeta les yeux sur lui pour l'envoyer en ambassade à la cour du roi des Birmans, avec lesquels il s'était élevé des difficultés pour une violation de limites. Symes partit de Calcutta, le 21 février; le navire toucha aux îles Andaman : on y passa 5 jours; le 18 mars on était devant une des bouches de l'Iraouaddy : bientôt on remonta ce fleuve jusqu'à Rangoun. En attendant la permission de continuer son voyage à la ville principale de l'empire, Symes alla visiter Pegou, capitale d'un royaume autrefois indépendant, mais depuis subjugué par les Birmans. Le 26 avril, il quitta cette ville et revint à Rangoun; quelques jours après, il reçut l'autorisation de poursuivre sa route vers Amerapoura, résidence du monarque birman, et située sur l'Iraouaddy. Il s'embarqua, le 29 mai, sur ce fleuve; le 18 juillet il entra dans la capitale, où il fut reçu avec les plus grands égards; mais on lui conseilla en même temps de ne pas trop s'écarter de sa demeure, avant d'avoir obtenu audience du souverain. Ce prince était alors absent. Après son retour, lorsque le jour heureux eut été fixé par les astrologues de la cour, Symes et les autres Anglais furent conduits en grande pompe au palais, le 30 août. L'empereur ne se montra pas dans cette occasion. Ce ne fut qu'un mois après (le 30 septembre), que, dans une seconde audience solennelle, il parut un instant au fond d'une niche magnifique, fermée par des volets qui s'ouvrirent pour le laisser voir, vêtu avec un faste éblouissant. Il ne dit pas un mot aux Anglais. Néanmoins Symes eut lieu d'être satisfait de son ambassade; et malgré les tracasseries que les ministres birmans lui avaient suscitées, il conclut un traité avantageux pour le commerce de ses compatriotes. Le 29 octobre, il quitta la capitale; le 17 novembre il fut de retour à Rangoun, et le 22 décembre à Calcutta. L'année suivante, le gouvernement du Bengale envoya vers l'empereur des Birmans une seconde ambassade, dont le capitaine Hiram Cox fut le chef. Celui-ci fut moins content de la cour d'Amerapoura que Symes ne l'avait été; car les intrigues des principaux officiers de la cour, aidés de l'ascendant d'une des femmes du monarque, l'empêchèrent d'obtenir plusieurs choses qu'il sollicitait. Après qu'il fut revenu à Calcutta, en novembre 1797, le gouverneur général fit de nouveau partir Symes, qui, dans cette seconde occasion, réussit à se faire accorder ce qu'il demandait. Il vint ensuite en Europe, où il publia la relation de sa première ambassade. Il avait, en récompense de ses services, était nommé lieutenant-colonel du 76e régiment de ligne. Ayant été envoyé en Espagne en 1808, les fatigues qu'il éprouva le forcèrent de s'embarquer à la Corogne pour retourner dans sa patrie; il ne put y arriver; la mort le surprit dans la traversée, le 22 janvier 1809. Son corps fut apporté en Angleterre, et enterré le 3 février à Rochester. On a de Symes, en anglais : *Relation de l'ambassade anglaise, envoyée en 1795, dans le royaume d'Ava*, Londres, 1800, in-4°, ou 3 vol. in-8°, avec 27 planches; traduite en français par Castera, Paris, 1800, 3 vol. in-8°, avec un atlas; en allemand, par Hager, Hambourg, 1801, in-8°, figures.

SYMMAQUE (Célius), pape, originaire de Sardaigne, était diacre de l'Église romaine lorsqu'il fut élu en 498 successeur d'Anastase II. Cette élection avait eu l'assentiment du plus grand nombre; mais le patrice Festus, ayant gagné d'autres suffrages à prix d'argent, fit élire l'archiprêtre Laurent, qui fut consacré dans l'église Sainte-Marie en même temps que Symmaque l'était dans la basilique de Constantin. Théodoric, roi des Goths, pris pour arbitre dans ce schisme, décida en faveur de Symmaque. Laurent céda sans résistance et devint évêque de Nocera. Quelque temps après Festus et Probus, autre patrice, ayant rappelé en secret Laurent à Rome, accusèrent Symmaque de crimes horribles, et subornèrent de faux témoins pour en déposer devant Théodoric, qui résidait à Ravenne. Un concile fut convoqué à Palma pour juger le pontife; et les évêques qui le composaient, au nombre de 76, prononcèrent l'absolution de Symmaque. Cette sentence n'ayant pas obtenu l'approbation générale, un nouveau concile fut tenu à Rome en 503. Ennodius, chargé de la défense de Symmaque, fit confirmer le premier jugement d'absolution, et les évêques demandèrent que les accusateurs de Symmaque et des actes du concile de Palma fussent condamnés. Le pontife, délivré de ces tracasseries, ne cessa jusqu'à la fin de poursuivre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, protégées par la cour de Constantinople. Les évêques d'Orient, forcés de communiquer avec ces hérésiarques, écrivirent à Symmaque qu'ils n'en persistaient pas moins dans leur attachement à l'Église de Rome et aux principes du concile de Calcédoine. On a conservé la réponse du pape qui exhorte ces évêques à être fermes dans leur foi, et à condamner hautement tous les partisans de l'*hénotique*, c'est-à-dire de l'édit rendu par l'empereur Zénon pour l'union des catholiques et des eutychéens. Symmaque mourut à Rome en 514, et eut pour successeur Hormisdas.

SYMMAQUE (Quintus-Aurélius-Avianus SYMMACHUS) était fils de Lucius-Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364. Après avoir reçu une éducation distinguée, il entra dans la carrière des fonctions publiques, fut successivement questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul en Afrique, enfin préfet de Rome en 384. S'étant mis à la tête du parti qui s'efforçait de relever le paganisme, il réclama d'abord auprès de l'empereur Gratien, puis de Valentinien II,

le maintien d'une religion qui avait garanti la prospérité de l'État, et le rétablissement, dans le lieu des séances du sénat, de l'autel de la Victoire, dont le nom était le gage des triomphes du peuple romain. Cet autel, renversé par Constantin, avait été rétabli par Julien, maintenu par Valentinien Ier, et détruit de nouveau par Gratien. Saint Ambroise, informé de la requête de Symmaque, en demanda communication, et y répondit avec chaleur. L'empereur n'eut aucun égard à la demande du préfet de Rome, qui fut bientôt accusé d'avoir inquiété, emprisonné et torturé des chrétiens, et même des évêques. Symmaque repoussa ces imputations calomnieuses par le témoignage des officiers publics et principalement par celui du pape Damase, qui, peu de temps avant de mourir, attesta qu'aucun chrétien n'avait été maltraité ni persécuté par le préfet. Symmaque conserva cette charge jusqu'en 388 ou 389; mais, en complimentant Théodose, s'étant avisé de requérir au nom du sénat la restauration de l'autel de la Victoire, il fut exilé loin de l'Italie. Toutefois Cassiodore n'attribue cette disgrâce qu'au ressentiment que Théodose conservait des éloges prodigués par Symmaque à l'usurpateur Maxime. Quoi qu'il en soit, cet illustre magistrat rentra en grâce vers l'an 391, année où il fut nommé consul. On ignore l'époque de sa mort; mais on sait qu'il survécut plusieurs années à Théodose, et fut employé par les fils de cet empereur, Arcadius et Honorius. Il avait acquis, surtout comme orateur, une réputation brillante. Ausone et Prudence le comparent à Cicéron. Macrobe et Ammien-Marcellin font aussi l'éloge de son éloquence. Ses *Panégyriques* et ses *Harangues* ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais il reste de lui des *Lettres* recueillies et distribuées en 10 livres par son fils Quintus-Avianus-Memnius Symmachus, préteur en 397 et en 419. Ces *Lettres*, au nombre de 965, sont adressées à 130 personnages différents, parmi lesquels on distingue son père, son fils, deux ou trois de ses frères, les empereurs Constance, Gratien, Valentinien II, Théodose, Arcadius et Honorius, le poëte grec Andronicus, Ausone, et un Ambroise que Tillemont croit être le saint évêque de Milan. Elles furent imprimées avant la fin du 15e siècle, sans indication de lieu ni d'année. Les autres éditions sont celles de Strasbourg, 1510, in-4°; de Bâle, 1549, in-8°; de Paris, 1580, in-4°, avec les *notes* de Juret, jointes à celles de l'éditeur J. Leet; de Mayence, 1608, in-8°, avec les *notes* de Scioppius, etc. La dernière et la meilleure est celle de Leyde, 1653, in-12. Le savant abbé Maï a découvert dans la bibliothèque Ambroisienne quelques fragments des *Harangues* de Symmaque, et les a publiés à Milan, 1815, in-8°, avec d'autres fragments de divers auteurs et des *notes*. — Huit autres SYMMAQUE sont cités par des écrivains anciens. Martial a fait trois *Épigrammes* sur un médecin de ce nom. — Un 2e traduisit en grec, sous Sévère, une grande partie de l'Ancien Testament. — Un 3e est cité par Tzetzès, par Suidas, et dans le grand Recueil étymologique. — LUCIUS-AURÉLIUS SYMMACHUS, consul en 330, était probablement l'aïeul et l'oncle du préfet de Rome. — On peut regarder comme appartenant à la même famille QUINTUS-AURÉLIUS SYMMACHUS, consul en 446, avec Ætius. — Un SYMMAQUE, évêque d'Attalie, en Lydie, assista au concile d'Éphèse en 449. — Un des fils de Boëce avait reçu le nom de QUINTUS-AURÉLIUS-ANICIUS SYMMACHUS. — Enfin un SYMMAQUE, sénateur et orateur, est cité par Olympiodore dans Photius pour les grandes dépenses qu'il avait faites durant la préture de son fils.

SYMMAQUE (QUINTUS-AURÉLIUS-MEMMIUS), illustre sénateur, descendait du préfet de Rome dont l'article précède, et avec lequel on l'a confondu quelquefois, bien qu'il y ait entre eux l'intervalle de plus d'un siècle. Dans sa jeunesse, il cultiva la philosophie avec ardeur, et dut à ses talents ainsi qu'à ses vertus une considération qui ne s'accorde pas toujours au rang. Il fut désigné consul, l'an 485, sous le règne d'Odoacre; et l'histoire remarque qu'on ne lui donna point de collègue. Le père de Boëce étant mort, il se chargea de l'administration de ses biens; et lorsque celui-ci fut en âge de se marier, il lui donna la main de sa fille Rusticienne. L'habitude de vivre ensemble fortifia l'amitié réciproque du beau-père et du gendre, unis déjà par les mêmes principes et par les mêmes goûts. La gloire de Boëce, qui lui dédia ses Traités du *Syllogisme hypothétique* et de la *Trinité*, reflétait sur Symmaque; et l'autorité de Boëce s'accrut de celle que donnait à son beau-père un long exercice de toutes les vertus publiques et privées. Occupé de l'éducation de ses petits-fils, il coulait des jours tranquilles, quand la disgrâce de Boëce vint mettre son courage à la plus rude épreuve. Symmaque veillait sur sa fille et ses deux enfants qu'il avait mis en sûreté, et s'efforçait de ranimer leur espérance; mais en apprenant la mort de son gendre, il ne put contenir son indignation. Les paroles indiscrètes échappées à sa douleur, furent rapportées à Théodoric. Chargé de fers, il fut traîné de Rome à Ravenne, où on l'égorgea dans sa prison en 525 ou 526, et suivant l'opinion la plus accréditée, le 28 mai, jour où l'on honore sa mémoire, à Ravenne, d'un culte particulier. L'histoire contemporaine nous apprend que Théodoric, en proie aux remords, imaginait voir sans cesse l'ombre menaçante de sa victime. Un jour, dit Procope, qu'on venait de servir un poisson monstrueux sur sa table, Théodoric effrayé s'écria qu'il apercevait le visage irrité de Symmaque; et l'on ne peut guère douter que cette apparition n'ait contribué à conduire au tombeau un monarque qui s'était si longtemps montré digne du trône par ses qualités.

SYMMAQUE, le 4e des interprètes de l'Ancien Testament en langue grecque, florissait sous l'empire de Sévère. Il était de Samarie, et jouissait d'une haute réputation de savoir et de sagesse. Ne pouvant satisfaire, parmi les siens, son ambition et son envie de dominer, il embrassa l'erreur des Ébionites; et, pour contrarier encore davantage les Samaritains, il entreprit une nouvelle version de l'Ancien Testament en grec, qu'il opposa au texte ou à la version dont ils faisaient usage dans leurs assemblées. Il en publia une première édition vers la 9e année de l'empire de Sévère (177), et, quelque temps après, une seconde, ou plutôt, comme le pense dom Bernard de Montfaucon, quelques corrections seulement. Saint Jérôme, Eusèbe de Césarée et la plupart des anciens ont regardé la version de Symmaque comme la plus claire et la plus élégante de toutes, comme la plus

conforme à l'original hébreu, pour le sens des phrases et pour la chronologie. Cependant Théodore d'Héraclée n'a point suivi le sentiment commun : il a prétendu que Symmaque, pour ne pas se traîner sur les pas de l'original, et pour éviter les défauts reprochés à Aquila, a fait un grand nombre de contre-sens. La version de Symmaque occupait la 4e colonne dans les *Hexaples* d'Origène. Il ne nous en reste que de légers fragments, recueillis par le P. Montfaucon : *Hexapl. Origenis quæ supersunt*, etc.

SYMPHORIEN (Saint) souffrit le martyre à Autun, sous Marc-Aurèle. Né de famille noble et chrétienne, il avait été instruit avec soin dans les sciences divines et humaines. Il était dans la fleur de l'âge, généralement estimé, à cause de ses belles qualités, lorsqu'il versa son sang pour la foi de Jésus-Christ. La ville d'Autun, une des plus illustres dans les Gaules, était alors livrée au culte superstitieux de Cybèle. Comme on portait dans les rues, sur un char magnifiquement décoré, la statue de cette déesse, Symphorien refusa de prendre part à cette cérémonie. Arrêté par le peuple, conduit au tribunal d'Héraclius, gouverneur de la province, et interrogé pourquoi il refusait d'adorer l'image de la mère des dieux, il répondit qu'étant chrétien, il n'adorait que le vrai Dieu. Le proconsul, ayant appris qu'il était d'Autun, et qu'il appartenait à une famille noble, lui dit : « Vous vous fiez peut-être sur votre naissance illustre; ignorez-vous les ordres de l'empereur? » et il l'envoya en prison, après l'avoir fait frapper cruellement. Deux jours après, il le fit comparaître de nouveau devant son tribunal : « Rendez honneur aux dieux immortels, lui dit-il, et recevez une gratification du trésor, avec une place honorable dans l'armée. Je vais orner l'autel de fleurs; et vous offrirez aux dieux l'encens qui leur est dû. » Symphorien refusa ses offres, et Héraclius ne pouvant vaincre sa constance, le condamna à être décapité. Saint Symphorien consomma son sacrifice vers l'an 178. Des personnes pieuses enterrèrent son corps près d'une fontaine; et dans le 5e siècle, Euphrone, évêque d'Autun, fit bâtir une église sur son tombeau, qui était devenu célèbre par plusieurs miracles.

SYMPHOROSE (Sainte) souffrit le martyre, avec ses sept fils, sous le règne de l'empereur Adrien, vers l'an 120, et leurs corps furent jetés dans une fosse profonde près du temple d'Hercule. La persécution ayant cessé, les chrétiens donnèrent aux restes de ces victimes une sépulture honorable sur la voie Tiburtine, entre Rome et Tivoli. Ces reliques furent depuis transportées à Rome, dans l'église Saint-Ange, où on les trouva sous le pontificat de Pie IV, avec une inscription qui relate les circonstances de cette translation. (*Voyez* les *Acta sanctorum* de Ruinart et Ceillier).

SYNCELLE (George le), chronographe grec, né au 8e siècle, tirait son surnom de la fonction qu'il exerçait auprès de Taraise, patriarche de Constantinople. On a très-peu de détails sur sa vie, et il a été quelquefois confondu avec d'autres individus du prénom de George (*voyez* la *Diatriba de Georgiis* d'Allatius. Il vivait sur la fin du 8e siècle, et l'on croit qu'il mourut vers 800. Sa *Chronographie*, qui va jusqu'à l'an 284 de J. C., a été imprimée au Louvre en 1652, in-fol., sur une belle copie de la Bibliothèque royale. Ce volume fait partie de l'*Histoire byzantine*. L'ouvrage du Syncelle a été continué, de 285 à 813, par Théophrane l'Isaurien. On connaît du même chronographe une *Oraison* sur l'ascension des âmes après la mort ; une autre en l'honneur de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste ; des *Fragments* sur l'empereur Héraclius, sur Justin et Justinien, et sur Léon l'Isaurien. Des versions latines de ces divers écrits se trouvent dans trois manuscrits de la Bibliothèque royale à Paris.

SYNÉSIUS, évêque de Ptolémaïde en Afrique, était né à Cyrène, capitale de la Pentapole, et vivait sous les règnes d'Arcadius et de Théodose le Jeune. Il se rendit de bonne heure à Alexandrie, et se rangea parmi les disciples de la célèbre et malheureuse Hypathie, dont il conserva toujours un honorable souvenir. Il fit ensuite le voyage d'Athènes dans le dessein d'en fréquenter les écoles; mais il trouva, ainsi qu'il le dit lui-même, que cette ville n'offrait plus que le souvenir de ses orateurs et de ses philosophes. De retour dans sa patrie, il refusa toutes les dignités qui lui furent offertes, pour mener une vie paisible. Toutefois ne pouvant rester insensible aux maux qui pesaient sur ses compatriotes, il se chargea de porter leurs plaintes à l'empereur Arcadius, qui l'accueillit favorablement. Après un séjour de trois ans à Constantinople, il quitta cette ville au moment où elle était affligée d'un tremblement de terre, pour visiter de nouveau Alexandrie, où il se maria vers l'an 403 ou 404. Étant revenu à Cyrène, il se vit forcé de quitter cette ville, menacée par des peuplades barbares établies dans le voisinage de la Pentapole. La réputation qu'il avait acquise par ses talents et ses vertus, décida les habitants de Ptolémaïde à le choisir pour leur évêque vers l'an 410. Après avoir d'abord refusé ce poste honorable, il finit par céder aux instances de Théophile, patriarche d'Alexandrie, reçut l'ordination et obtint la permission de passer quelques mois dans la retraite, pour se disposer par la prière à ses nouveaux devoirs. Il s'en acquitta en digne pasteur, et concourut de tous ses moyens à la défense de Ptolémaïde lorsque cette ville fut assiégée en 412. Synésius avait eu de son mariage trois fils auxquels il survécut. On place sa mort vers l'an 430. Il nous reste de lui : *Discours à Arcadius sur les devoirs de la royauté*, traduit par Daniel d'Auge, 1555, in-8°; *Dion, ou de l'Institution de soi-même; Éloge du chauve*, traduit par Duverdier, inédit ; *l'Égyptien, ou la Providence*, et plusieurs autres écrits réunis et publiés en grec par Adrien Turnèbe, Paris, 1553, in-fol., édition *princeps*, belle et rare, mais peu recherchée. Le père Pétau en a donné une édition grecque et latine, Paris, 1612, 1633, in-fol. On peut consulter, pour plus de détails, la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, l'*Histoire ecclésiastique* de Tillemont, l'*Histoire des auteurs sacrés*, par D. Ceillier; les dissertations *Theologumena Synesii* de Mathieu Chaldini (Wittenberg, 1713, in-4°), et *Philosophumena Synesii* de P. A. Boysen (Halle, 1714, in-4°). On trouve dans le Recueil des chimistes grecs une *lettre* d'un SYNÉSIUS, philosophe, à un prêtre du temple de Sérapis, touchant un *opuscule* chimique de Démocrite. — Un autre SYNÉSIUS est auteur d'un *Traité des fièvres*, publié en grec et en latin, avec

notes, par J. E. Bernard, Amsterdam, 1749, in-8°.

SYPHAX, roi de la Numidie occidentale, c'est-à-dire de la Mauritanie qu'on appela depuis *Césarienne*, fit, au commencement de la seconde guerre punique, une alliance avec les Romains; et eut alors pour ennemi Gala, autre roi numide, que les Carthaginois suscitèrent contre lui. Vaincu par Masinissa, fils de Gala, Syphax se retira en Mauritanie, où il fit de nouvelles levées. Il se préparait à passer le détroit pour joindre les Romains en Espagne, lorsqu'il fut défait de nouveau. Ce prince parvint cependant, à force de courage, à se maintenir dans ses États, et il allait même traiter avec les Carthaginois, lorsque Scipion le premier Africain, après avoir réduit l'Espagne, vint à sa cour pour l'engager à rompre la négociation. On a vu, à son article, que Syphax fut tellement charmé des manières et du caractère de Scipion, qu'il conclut un traité secret avec lui; mais Asdrubal étant parvenu à lui faire épouser sa fille Sophonisbe, le roi numide fut entièrement subjugué par les attraits de cette célèbre Carthaginoise. Il fit la guerre à Masinissa devenu l'allié des Romains, et remporta sur ce prince quelques avantages. Lorsque Scipion débarqua en Afrique, Syphax se déclara pour Carthage, mena ses troupes devant Tholus, où étaient les magasins de l'armée romaine, s'en rendit maître, fit passer la garnison au fil de l'épée, et opéra ensuite sa jonction avec l'armée carthaginoise. Mais la campagne suivante fut fatale au roi numide; Scipion et Masinissa surprirent et brûlèrent son camp. Syphax se sauva avec 2,500 chevaux, joignit, avec de nouvelles forces, les troupes carthaginoises, livra bataille aux Romains, fut encore défait à 5 journées d'Utique, et regagna la Numidie avec une partie de ses troupes. Poursuivi par Masinissa et Lælius jusqu'au cœur de ses États, il vint courageusement au-devant de l'ennemi, fut vaincu et fait prisonnier avec son fils Vermina, et vit Cirtha, sa capitale, tomber au pouvoir des vainqueurs. Devenu captif des Romains, ce malheureux prince fut conduit à Albe dans le pays des Marses, pour servir ensuite d'ornement au triomphe de Scipion (l'an de Rome 553). Polybe dit qu'il mourut à Rome, peu de jours après cet événement; mais tous les historiens anciens assurent qu'il ne put survivre à son infortune, et que sa mort précéda la pompe triomphale de Scipion l'Africain. Les vainqueurs donnèrent une partie de son royaume à Masinissa; mais ils respectèrent sa mémoire, et décernèrent à ce malheureux prince des obsèques honorables.

SYRIANUS, philosophe et grammairien, né à Alexandrie vers l'an 380, fit ses études à Athènes sous le platonicien Plutarque, fils de Nestorius, et le remplaça dans la direction de son école jusque vers l'année 450, qui fut celle de sa mort. Suidas donne le catalogue de plusieurs ouvrages de Syrianus qui n'existent plus, tels que : un *Commentaire* sur Homère, en VII livres ; un traité de la *République de Platon* ; plusieurs autres de la *Théologie d'Orphée*, des *Dieux d'Homère*; de l'*Accord entre Orphée, Pythagore et Platon*; des *Oracles*, en X livres. Il nous reste de ce philosophe un *Commentaire* sur quelques parties de la *Métaphysique d'Aristote*, dont le texte grec n'a point été publié. Jérôme Bagolini a fait une *Version* latine de la partie qui traite des livres III, XII et XIII, qu'il avait trouvée seule dans un manuscrit. Cette *Version* a été imprimée à Venise, 1558, in-4°. La Bibliothèque royale à Paris possède deux manuscrits du texte grec, cotés 1893 et 1894. On a encore de Syrianus un *Commentaire* sur la *Rhétorique d'Hermogènes*, inséré dans l'édition aldine du rhéteur grec, 1508 et 1589.

SYRIEYS DE MARINHAC (Jean-Jacques), ancien député, conseiller d'État, directeur général de l'administration des haras, de l'agriculture et du commerce en France, et plus tard directeur du personnel et de la police au ministère de l'intérieur, mort en novembre 1832, au château de Marinhac, près de Saint-Céré, arrondissement de Figeac, a publié plusieurs opuscules, entre autres sur l'*Histoire de l'agriculture des temps anciens et modernes dans le Quercy*.

SYROPULUS (Sylvestre), grand ecclésiarque de l'Église de Constantinople dans le 15e siècle, se rendit en cette qualité au concile de Florence avec le patriarche. L'un des cinq premiers grands vicaires de son Église, il souscrivit comme les autres le décret d'union entre les Grecs et les Latins; mais, de retour à Constantinople en 1440, voyant l'aversion que le clergé et le peuple de cette capitale marquaient pour l'union, il désavoua l'acte qu'il avait signé, et publia, en grec du moyen âge, l'*Histoire du concile de Florence*, avec le récit des événements qui avaient précédé et suivi cette assemblée. La Bibliothèque royale de Paris possède un manuscrit de cette *Histoire* (sous le n° 427), dont Cl. Sarrau tira une copie qu'il donna à Is. Vossius pour la publier. Ce dernier, sur la demande de Charles II, roi d'Angleterre, alors à Bruxelles, remit cette copie à Robert Creyghton, prédicateur du prince, qui la publia, avec une *version* latine, sous ce titre : *Historia unionis inter Græcos et Latinos, sive concilii florentini narratio, græcè scripta per Sylvestrum Scoropulum* (faute du copiste : il fallait *Syropulum*), *magnum ecclesiarcham, atque unum è quinque crucigeris et intimis conciliariis patriarchæ Constantinopolitani*, etc., la Haye, 1660, in-fol. Le travail de l'éditeur, bien qu'il ne soit pas exempt de défauts, est précieux pour les derniers moments du Bas-Empire.

SYRUS (Publius). *Voyez* **PUBLIUS**.

SZALKAI (Antoine), poëte hongrois, mort à Bude en 1804, peut être regardé comme le fondateur de la littérature dramatique de sa nation. Il était déjà connu par une *Énéide travestie*, en hongrois, composée sur le modèle de celle de Blumauer, avec plus de licence encore que celle de Scarron, lorsqu'il résolut de travailler pour le théâtre. Son *Pikko Hertzeg* est la première pièce dramatique régulière qui ait été composée en langue hongroise, et l'on y trouve le germe d'un talent remarquable.

SZEGEDI (Jean-Baptiste), jésuite hongrois, né en 1699, dans le comté d'Eisenstadt, d'une famille noble, embrassa de bonne heure la règle de Saint-Ignace, professa les hautes sciences dans différentes maisons de son ordre, et devint successivement recteur, missionnaire, aumônier général; il mourut à Tirnau en 1760. On a de lui : *Tripartitum juris hungarici tirocinium*, Tirnau, 1734, in-12; *Synopsis titulorum juris hungarici*, ibid.,

1734, in-8°; *Decreta et vitæ regum Hungariæ qui Transylvaniam possiderunt*, Coloswar, 1743, in-8°; *Werbotsius illustratus*, Tirnau, 1753, in-8°.

SZENT-MARTONIY (Ignace), savant jésuite, né en Croatie vers le commencement du 18ᵉ siècle, se voua spécialement à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, et y fit de grands progrès. Étant devenu astronome de la cour de Portugal, il fut envoyé au Brésil pour lever, près du fleuve des Amazones, le plan des frontières qui étaient en discussion entre l'Espagne et le Portugal. Il était occupé de ce travail depuis plusieurs années, lorsque éclatèrent en Portugal les troubles qui occasionnèrent la destruction de l'ordre de Saint-Ignace. Tous les jésuites qui se trouvaient au Brésil furent embarqués pour Lisbonne, où on les mit en prison. Szent-Martoniy resta détenu pendant 8 ans sans être interrogé, et fut ensuite enfermé avec ses confrères dans un souterrain, où, pendant 6 autres années, il fut privé de la lumière. Mis en liberté après la mort du roi Joseph Iᵉʳ, il retourna à Vienne, d'où, après avoir fait le récit de ses aventures à l'impératrice Marie-Thérèse, il se rendit dans sa patrie, où il mourut le 15 avril 1793, à l'âge de 75 ans. Il y a lieu de croire que ce religieux astronome, tout en s'occupant de la mission spéciale qu'on lui avait donnée au Brésil, ne fut point étranger aux intrigues de son ordre dans le Paraguay, et que c'est à cette cause qu'il faut attribuer la longue persécution dont il fut l'objet.

SZTARAY (Antoine, comte de), général autrichien, a, malgré ses talents et son courage, laissé un souvenir peu glorieux, parce que son nom ne se rattache guère qu'à des opérations malheureuses. On le voit d'abord, en 1792, chargé de couvrir la retraite du duc de Saxe-Teschen vivement poursuivi par Dumouriez, à la suite de la bataille de Jemmapes; aux combats de Tirlemont et de Liége; et à Courtrai (le 11 mai 1794), où il fut dangereusement blessé; en 1796, à Forchheim, Bamberg, Wurtzbourg, et surtout à Cronach, où il se distingua par son habileté et sa bravoure. Au combat du pont de Kehl (20 avril 1797), il fut blessé au commencement de l'action, et ne put empêcher la défaite des Autrichiens. Dans les campagnes de 1799 et 1800, il combattit sous les ordres de l'archiduc Charles et de Kray. Ce général mourut en 1808. On ne lui a pas contesté une grande bravoure personnelle, une ardeur infatigable, un coup d'œil juste et pénétrant; mais la fortune lui fut toujours contraire. Il servit dans des temps difficiles, et il fut blessé grièvement à presque toutes les actions où il prit part.

SZYMANOWSKI (Joseph), né en Pologne, mourut en 1801. On a de lui une élégante traduction en vers polonais du *Temple de Gnide;* et des poésies fugitives qui respirent le bon goût et le sentiment de l'harmonie. Elles ont été recueillies après sa mort, et publiées dans le *Choix d'auteurs polonais*, en 26 volumes, Varsovie, 1803-1805.

SZYMONOWIEZ (Simon), surnommé *Simonides*, né en 1553, et mort en 1624, était citoyen et chanoine de Léopol (Lemberg) en Pologne. Ses Églogues sont encore jusqu'ici les meilleures de la langue polonaise: le naturel, la douceur et la sensibilité les distinguent éminemment, Cracovie, 1629, in-4°; 1686, in-4°. Il y en a 20 qui se trouvent dans le *Choix d'auteurs polonais*, Varsovie, 1803-1805.

T

TABARAUD (Mathieu-Mathurin), prêtre, né à Limoges en 1744, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, dont il sortit pour entrer à l'Oratoire en 1764. Après avoir enseigné les humanités à Nantes, il fut chargé de professer la théologie à Arles, puis à Lyon. Supérieur du collége de Pézénas en 1783, il l'était à celui de la Rochelle en 1787, lorsqu'il fit imprimer deux *Lettres* en faveur de l'édit de novembre 1787, relatif à l'état civil des protestants. Au commencement de la révolution, il était supérieur à Limoges, et se prononça contre les nouveaux décrets dans deux *Lettres* à l'évêque constitutionnel Gayvernon, et dans des *Observations sur une lettre pastorale* du même. Dénoncé par le club de Limoges, il vint chercher un asile à Lyon, puis à Paris. Après les massacres de septembre, il se rendit en Angleterre et demeura dix ans à Londres, travaillant à la rédaction de divers journaux, entre autres le *Times*, l'*Oracle* et l'*Anti Jacobin-Review*. Il rédigea, de concert avec le père Mandar, la lettre écrite à Pie VI, en 1798, par plusieurs évêques pour compatir à ses tribulations. Tabaraud profita du concordat de 1801 pour rentrer en France, et Fouché, son ancien confrère, lui fit proposer un évêché qu'il refusa. Pour échapper aux sollicitations, il se retira dans sa province, et continua de se livrer à ses travaux littéraires, passant 6 mois à Limoges, dans sa famille, et le reste à Paris. En 1811, nommé censeur de la librairie, il profita de cette position pour attaquer les livres de théologie et de piété qui contrariaient ses idées jansénistes. Censeur honoraire en 1814, il obtint une pension de retraite. Ses *principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, 1816, furent réfutés par M. Boyer, de Saint-Sulpice, et condamnés par M. Dubourg, évêque de Limoges. Blessé par la censure du prélat, il publia pour sa défense plusieurs *Lettres* remplies d'amertume, même envers le souverain pontife, qui avait confirmé la sentence de Limoges. Peu après, il réchauffa la dispute par son écrit *du droit de la puissance temporelle dans l'Église*, et en 1825 il donna encore une nouvelle édition fort augmentée du livre des *Principes*. Tabaraud, quoique avancé en âge et affligé d'une cataracte depuis 1814, ne laissait pas que de travailler encore, dictant à son secrétaire. Sur la fin de sa vie il recouvra la vue, et mourut à Limoges le 9 janvier 1832. Ses principaux ouvrages sont : *Traité*

historique et critique de l'élection des évêques, Paris, 1792, 2 vol. in-8° : le but de l'auteur est de montrer que l'élection des évêques appartenait au clergé, et que le peuple n'y prenait part qu'en manifestant ses vœux ; *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, 1816, et réimprimé avec des additions en 1825; *Histoire critique du philosophisme anglais*, 1816, 2 vol. in-8° : c'est une de ses meilleures productions; *Lettres à M. de Beausset, pour servir de supplément à son Histoire de Fénélon*; *Histoire de Pierre de Bérulle, cardinal, fondateur de l'Oratoire*, 1817, 2 vol. in-8°, pleine de recherches, mais aussi de partialité; *Vie du père le Jeune, dit le Père l'Aveugle, prêtre de l'Oratoire.* Tabaraud a fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

TABARI (Abou-Djafar-Mohammed-ebn-Djoraïr), historien et jurisconsulte, né l'an 839 de J. C. (224 de l'hégire) à Amol, capitale du Tabaristan, mort à Bagdad en 925, possédait des connaissances étendues et variées, dont il a fait preuve dans un grand nombre d'ouvrages. Les deux principaux sont un commentaire sur le *coran*, et une *Histoire* ou chronique universelle depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 302 de l'hégire (917 de J. C.). Cette histoire a été traduite en turc et en persan.

TABARIN, célèbre farceur du commencement du 17e siècle, courut, avec Mondor, son associé ou son maître, la ville et la province, débitant ses quolibets et ses drogues. Il s'est trouvé des imprimeurs pour recueillir en plusieurs volumes et à diverses reprises, les plaisanteries souvent grossières, les jeux de mots insipides dont Tabarin réjouissait la société du Pont-Neuf et de la place Dauphine. Les curieux recherchent l'*Inventaire universel des œuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes, farces, rencontres et conceptions, ouvrage où, parmi les subtilités tabariniques, on voit l'éloquente doctrine de Mondor, ensemble les rencontres, coqs-à-l'asne et gaillardises du baron de Gratelard*, 1622, in-12.

TABARRANI (Pierre), médecin, membre de l'Institut de Bologne, né à Lombricci, dans l'État de Lucques, le 3 mai 1702, fut emmené par le cardinal Salviata à Rome, où il se livra avec ardeur à l'étude de l'anatomie, de là se rendit successivement à Bologne, où il se lia avec le docteur Galeazzi et Beccari, puis à Padoue pour connaître le grand anatomiste Morgagni, dont il obtint l'estime. Appelé en 1759 à la chaire d'anatomie de Sienne, il la remplit jusqu'à sa mort le 5 avril 1779. On lui doit entre autres ouvrages : *Observations anatomiques*, Lucques, 1753, in-4°, recueil honoré des suffrages de Haller, Van Swietten, Morgagni et Portal.

TABERNÆMONTANUS. *Voyez* **THÉODOR.**

TABET BEN CORRAH. *Voyez* **THABET.**

TABOR (Jean-Othon), jurisconsulte, né le 3 septembre 1604, à Bautzen, mort à Francfort le 12 décembre 1674, occupa 22 ans une chaire de droit à Strasbourg, fut ensuite conseiller intime et directeur de la chancellerie à Gustrow, puis employé par le duc de Mecklembourg dans différentes missions. Les dernières fonctions qu'il remplit furent celles de premier professeur de droit et de chancelier de l'université de Giessen. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Filas Ariadneus per sinuosos Pandectarum juris anfractus viam monstrans*, Strasbourg, 1642, 1657, in-fol.

TABOR (Henri), médecin, né en 1757, mort à Francfort-sur-le-Mein en 1795, est principalement connu par sa *Collectio dissertat. et programm. quod in usus med. elaboravere inclyt. acad. Heidelberg. professores*, Heidelberg, 1791, in-8°. — Robert TABOR, qui se faisait appeler le *chevalier Talbot*, vint en 1679 en France, où, à l'aide du quinquina, il guérit le Dauphin d'une fièvre très-opiniâtre. Le succès de cette cure lui fit une grande réputation, et le roi lui acheta son remède pour le rendre public. C'est de là qu'on appela longtemps *remède anglais* l'infusion du quinquina dans le vin. On connaît de Robert Tabor, sous le nom du chevalier Talbot : *Pyretologia, or a rational accunt of the cause and cure of agues, with their signs*, Londres, 1672, in-8°.

TABOUET (Julien), en latin *Taboetius*, historien et jurisconsulte, né à Chantenay, près du Mans, mort vers 1562, fut procureur général près le sénat de Chambéry, et par la suite détenu dans cette même ville, grâce aux fâcheuses affaires qu'il s'attira par son humeur tracassière. Joly, dans ses *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*, donne la liste de ses ouvrages, peu importants, sur l'histoire, la jurisprudence et la politique. Nous nous contenterons de citer : *De republicâ et linguâ francicâ ac gothicâ, deque diversis ordinibus Gallorum vetustis et hodiernis, necnon de primâ senatuum origine*, etc., Lyon, 1559, in-4°.

TABOUREAU (Louis-Philippe). *Voyez* **VILLEPATOUR.**

TABOURIER (Pierre-Nicolas), curé de Saint-Martin de Chartres, né dans cette ville, en 1755, est connu par quelques écrits sur des matières ecclésiastiques. Il prêta serment à la constitution civile du clergé, qu'il défendit dans ses ouvrages. Après la Terreur, Tabourier, qui avait cessé ses fonctions, les reprit, et montra un grand dévouement aux évêques constitutionnels. Au commencement du consulat, il se fit remarquer par un discours prononcé en chaire, dans lequel il invoquait le dieu des chrétiens pour la conservation de Bonaparte, et maudissait les assassins de la rue Saint-Nicaise; il y célébrait avec pompe la délivrance miraculeuse du premier consul : ce discours fut imprimé par ordre du préfet du département. Tabourier fut appelé au concile des constitutionnels, en 1797 et 1801. Dans cette dernière assemblée, il fit sur le régime métropolitain, un rapport inséré dans les actes du concile. Après le concordat de 1801, l'évêque de Versailles nomma l'abbé Tabourier curé de Saint-Pierre de Chartres. Il est mort dans cette place, le 28 novembre 1806. Il a publié : *Tableau moral du clergé de France*, avril 1799, in-8°; *Défense de la constitution civile du clergé, avec des réflexions sur l'excommunication du pape*, 1791, in-8°.

TABOUROT (Étienne), plus connu sous le nom de sieur *des Accords*, né en 1547 à Dijon, mort en 1590, fut procureur du roi au bailliage et à la chancellerie de sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas de publier plusieurs ouvrages plus ou moins facétieux ou originaux, tels que *les Bigarrures et touches du seigneur des Ac-*

cords, avec les escraignes dijonnoises et les apophtegmes du sieur Gaulard, gentilhomme de la Franche-Comté bourguignotte, Paris, 1662, in-12; *les Portraits des quatre derniers ducs de Bourgogne, de la maison de Valois, avec leurs épitaphes et l'abrégé de leurs vies*, latin et français, Paris, 1587, in-8°, etc. « Il avait beaucoup d'esprit et d'érudition, dit Bayle, mais il donna trop dans la bagatelle. » — Jehan TABOUROT, oncle du précédent, mort à 76 ans en 1595, fut chanoine et official de Langres, et a publié sous le voile anagrammatique de Thoinot Arbeau : *l'Orchesographie, traité en forme de dialogues par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et pratiquer l'honnête exercice des danses*, Langres, 1589, in-4°, très-rare.

TABRIZY. *Voyez* **TÉBRIZI.**

TACCOLI (Nicolas), généalogiste, né en 1690, et mort en 1768 à Reggio, se livra à de grandes recherches dans l'unique intention d'abord de prouver l'ancienneté et la noblesse de sa famille. Comme il avait amassé une foule de matériaux, il alla plus loin et fit une histoire de son pays, mais la fit mal. On s'aperçoit qu'il avait primitivement un autre dessein. Cet ouvrage est divisé en 3 vol. dont le premier parut sous le titre de *Compendio delle diramazioni o sieni discendenze de' Taccoli, con alcune memorie istoriche più rimarcabili della città di Reggio*, Reggio, 1742; *Memorie storiche della città di Reggio di Lombardia*, Parme, 1748, et Carpi, 1769, 2 vol. in-4°. L'ouvrage précédent en est l'introduction.

TACFARINAS, chef des Africains révoltés contre Rome, était Numide de nation, et servit dans les troupes auxiliaires de l'empire, vers le 3e consulat de Tibère. Ayant déserté en Afrique, il rassembla un grand nombre de vagabonds, et s'en déclara chef. Les Muzulains, nation puissante vers la contrée de Sahara, le reconnurent, et il vit bientôt ses forces s'augmenter par la jonction des Mores du voisinage, sous la conduite de leur général Mazipa. Tandis que Tacfarinas disciplinait lui-même ses troupes à la manière des Romains, Mazipa formait un camp volant et portait le fer et la flamme de tous côtés. Les Érithiens grossirent cette confédération, qui menaça de renverser la puissance romaine en Afrique. Mais l'activité du proconsul Furius Camillus en arrêta les progrès. Le proconsul marcha contre Tacfarinas avec une seule légion, et le défit l'an 17 de l'ère chrétienne. Vaincu, mais non découragé, Tacfarinas reparut, avec de nouvelles troupes l'année suivante, faisant des courses jusqu'au cœur de l'Afrique, et dévastant tout sur son passage. Son armée, divisée en plusieurs corps, passait avec tant de rapidité d'un endroit à un autre qu'aucun détachement ne pouvait l'atteindre. Avec l'élite de ses forces, il assiégea un château près des bords de la Gagita, où commandait Décrius, et repoussa la garnison en rase campagne. Décrius quoique blessé revint à la charge, fut abandonné de ses troupes et périt sur le champ de bataille : le château tomba au pouvoir de Tacfarinas. Enhardi par ce succès, il mit le siége devant la ville de Thala, où il fut attaqué et défait par Lucius Apronius, nouveau proconsul d'Afrique. Tacfarinas prit la fuite, mais continua de harceler les Romains, évitant d'en venir à une action générale. Aussi longtemps qu'il s'en tint à ce genre de guerre, il rendit inutiles les efforts de ses ennemis; mais ayant voulu s'avancer vers les côtes, dans l'espérance d'un grand butin, il fut attaqué dans son camp par Apronius, qui le vainquit et le força de se réfugier de nouveau dans la contrée de Sahara. Sans être abattu par ces défaites réitérées, Tacfarinas reprit son ancienne méthode de faire la guerre, et ne fit plus que des courses à la manière des Numides. Il continua de recruter son armée, et poussa l'arrogance au point d'envoyer des ambassadeurs à Tibère, pour le menacer d'une guerre éternelle s'il ne lui assignait pas, à lui et aux siens, un établissement et des terres qu'il promettait de cultiver en paix. Tibère, irrité de tant d'audace, loin de lui accorder sa demande, donna ordre à Junius Blæsus, successeur d'Apronius dans le proconsulat d'Afrique, d'offrir une amnistie générale aux insurgés, mais de poursuivre encore plus vigoureusement Tacfarinas, et de tâcher, par toute sorte de moyens, de se rendre maître de sa personne. Ce chef faisait alors des courses sur le territoire de Leptis, et se retirait parmi les Garamantes. Les mesures prises par Blæsus produisirent leur effet : Tacfarinas fut mis en déroute; son frère fut pris, et lui-même réduit à se cacher dans un désert. Mais un puissant renfort de Mores, et un corps d'auxiliaires que lui envoya le roi des Garamantes, le mirent encore un fois en état de tenir tête aux légions romaines. Il recommença ouvertement la guerre, fit courir le bruit que les Romains étaient occupés ailleurs, qu'ils seraient obligés d'abandonner l'Afrique, et que jamais on ne trouverait une occasion aussi favorable de tailler en pièces le peu de troupes qu'ils y avaient alors. Ce chef rassembla ainsi une puissante armée d'Africains, et vint assiéger Thubascum : mais il se vit contraint de lever le siége à l'approche de l'armée romaine, commandée par Dolabella. Ce proconsul, l'ayant joint par une marche forcée, lui livra bataille. Tacfarinas fut défait et perdit la vie dans l'action, avec un grand nombre des siens, après avoir fait des prodiges de valeur. Telle fut la fin de ce brigand célèbre, qui, pendant 8 ans, ébranla la puissance romaine en Afrique, et eut la gloire de combattre et de mourir pour l'indépendance de son pays.

TACHARD (Gui), jésuite, missionnaire de la province de Guienne, se disposa, par l'étude des mathématiques à la carrière des missions. Vers 1680, il accompagna le maréchal d'Estrées dans les colonies de l'Amérique méridionale, où il resta près de 4 ans. Plus tard il accompagna le chevalier de Chaumont, envoyé par Louis XIV à Siam, et revint en France chercher de nouveaux missionnaires, qu'il eut la satisfaction de voir accueillis par le roi de Siam. Il fut chargé par ce prince, dont il avait gagné la confiance, d'accompagner comme interprète les ambassadeurs qu'il envoyait à Louis XIV et au pape. Dès qu'il se fut acquitté de sa commission il s'empressa de retourner aux Indes, gagna Pondichery et résolut de passer dans le Mogol. Il mourut vers 1711 au Bengale, d'une maladie contagieuse. Outre plusieurs *Lettres* dans le recueil des *Lettres édifiantes*, on a de lui : *Voyage de Siam des PP. jésuites*, envoyés par le roi aux Indes et à la Chine, avec leurs observations astronomiques et leurs remarques de physique, de géographie, d'hydrographie et d'histoire, Paris, 1686, in-4°, fig.; *Second voyage de Siam*, ib., 1689, in-4°, fig.

TACITE (MARCUS-CLAUDIUS TACITUS), empereur romain, fut élu successeur d'Aurélien, après un interrègne de six mois. On ignore ce qui concerne l'origine de la famille de ce prince; mais l'immense fortune dont il jouissait, comme particulier, peut faire conjecturer que ses parents tenaient dans l'État un rang distingué. Doué d'un esprit juste et ferme, d'un caractère affable et généreux, il se concilia l'estime publique dans les différents emplois qu'il remplit successivement. En quittant les fonctions de consul, il revint siéger au sénat dont il devint l'oracle et le prince. L'empereur Aurélien ayant été tué dans une émeute, l'armée, par une déférence très-remarquable et qui ne s'est pas renouvelée depuis, pria le sénat de lui désigner un successeur. Tacite prononça, en cette circonstance, un discours que Flavius Vopiscus nous a conservé. Il fit renvoyer le choix à l'armée, qui se défendit à son tour de donner un maître à l'empire. Pendant ce combat de générosité, Tacite, craignant qu'on ne vînt à jeter les yeux sur lui, se retira dans une de ses terres en Campanie, où il passa deux mois. Au bout de ce temps, il fut rappelé par le consul en exercice qui démontra au sénat la nécessité de faire cesser l'interrègne dans l'intérêt public. Lorsque le consul eut achevé de parler, Tacite s'étant levé pour donner son avis, fut salué par ses collègues du titre d'Auguste. En vain il allégua son âge pour se dispenser d'accepter une charge au-dessus de ses forces; les acclamations du sénat l'interrompirent, et il fut proclamé empereur, le 25 septembre 275. Ce choix, confirmé par l'armée, fut accueilli dans tout l'empire par de grandes démonstrations de joie. Dans le premier discours qu'il prononça devant le sénat, Tacite annonça l'intention de rendre à ce corps illustre toutes les prérogatives dont il avait été dépouillé. Cependant il ne put obtenir le consulat qu'il demandait pour Flavius son frère : loin de s'en offenser, il dit qu'il voyait avec plaisir que le sénat connaissait le prince qu'il venait de créer. Il signala son avénement au trône par l'abandon à l'État de ses revenus, dont une partie fut affectée à payer la solde arriérée des troupes, et l'autre à l'entretien et à l'embellissement du temple du Capitole. Il affranchit tous les esclaves qu'il avait dans Rome, et fit abattre sa maison et construire sur l'emplacement des thermes publics. D'utiles règlements, qui, malheureusement, ne tardèrent pas d'être négligés, mirent des bornes aux extravagances du luxe de la table et des habits. L'empereur donna lui-même l'exemple de l'ordre et de l'économie. Tous les mets qu'on lui servait étaient fournis par son jardin et par la basse-cour. Il ne changea rien à son costume, et ne voulut pas permettre à l'impératrice de porter des pierreries. Une loi sévère épouvanta ceux qui se permettaient d'altérer les monnaies. Le cours de la justice fut mieux réglé que sous les règnes précédents; et les esclaves cessèrent d'être admis à déposer contre leurs maîtres, même soupçonnés du crime de lèse-majesté. Tacite, après avoir assuré la tranquillité des concitoyens, tourna ses vues vers l'armée. Probus, auquel il reconnaissait, dit-on, des qualités dignes du trône, reçut le commandement des provinces de l'Orient, et la promesse du consulat pour l'année suivante. L'empereur se rendit ensuite dans la Thrace avec Florien, nommé préfet du prétoire. Il vengea la mort d'Aurélien sur ses meurtriers, et chercha, par ses discours et par ses largesses, à gagner l'affection des soldats. Aidé de son frère, il força les Qoythes ou Goths à se retirer des provinces qu'ils venaient d'envahir. Une médaille de ce prince semblerait prouver qu'il remporta sur ces peuples une victoire signalée; mais quelques auteurs prétendent qu'il acheta leur retraite. Ce fut vers le même temps qu'éclata la conspiration dont on croit que Tacite périt victime. Suivant quelques historiens, Maximien, son parent, qu'il avait fait gouverneur de la Syrie, ayant excité des mécontentements, fut tué dans une émeute. Les meurtriers, craignant la vengeance de Tacite, s'unirent alors aux assassins d'Aurélien; et, ayant attaqué l'empereur pendant la nuit, le massacrèrent. Mais d'autres disent qu'il périt d'une maladie occasionnée par la fatigue, à Tarse ou à Tyane. On ignore donc le genre et le lieu de sa mort, qu'on place du 25 mars au 2 avril 276. Il était âgé de 65 ans, et n'avait occupé le trône qu'environ 6 mois. On a vu combien Tacite était sobre, économe, ennemi du luxe, et cependant prodigue de sa propre fortune. A des qualités si rares, il joignait le goût des lettres, dont la culture avait sans cesse charmé ses loisirs. Il consacrait une partie des nuits à lire les meilleurs ouvrages, particulièrement ceux de l'historien *Tacite,* dont il s'honorait de descendre, et pour lequel il avait une vénération si grande qu'il ordonna que ses productions fussent placées dans toutes les bibliothèques. L'étude ne l'avait cependant pas guéri de la superstition, puisqu'il s'abstenait de tout travail le second jour de chaque mois, regardé par les Romains comme malheureux. On voyait dans Interramne (Terni) le cénotaphe de ce prince et celui de son frère Florien, avec leurs statues de trente pieds de hauteur; mais elles furent renversées dans la suite par la foudre. Nous avons la *Vie* de Tacite par Flavius Vopiscus, dans l'*Histoire Auguste;* mais celle qu'avait composée Suétone Optatien, sur un plan plus détaillé, ne nous est point parvenue. On a des médailles de ce prince en or et en bronze; celles qu'on cite comme d'argent ou de billon, sont probablement en bronze saucé.

TACITE (CAÏUS-CORNÉLIUS TACITUS), historien latin, d'une famille équestre, vivait au 1er siècle de l'ère vulgaire et au commencement du 2e : on ne connaît point le lieu de sa naissance. Il suivit d'abord le parti des armes, et parut ensuite au barreau. Vespasien commença sa fortune, qui fut accrue par Titus et plus encore par Domitien. On présume qu'avant l'avénement de ce dernier, il n'avait encore été que questeur, édile, et peut-être tribun; mais alors il fut nommé préteur, et, après la mort de Domitien, il parvint au consulat l'an 97. Il écrivit cette même année la *Vie* d'Agricola, et l'année suivante les *Mœurs des Germains*. Malgré la perfection de ces deux tableaux, ce sont les *Annales* et les *Histoires* qui ont immortalisé surtout le nom de Tacite. Ces deux grands ouvrages ne nous sont parvenus que mutilés, et nous avons encore à regretter son Panégyrique de Verginius, son discours contre le proconsul Priscus, ses autres plaidoyers, ses poésies et un livre de facéties. Le dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence lui est attribué par les uns, et par d'autres

à Quintilien : la première opinion a des partisans plus nombreux et paraît plus probable. On suppose que Tacite mourut octogénaire vers l'an 134 ou 135. Il avait été lié très-intimement avec Pline le Jeune, son collègue au barreau ; tous deux furent chargés par le sénat de soutenir l'accusation intentée par les Africains contre le proconsul Marius-Priscus (Voyez *Lettres de Pline*, liv. II, épître 2) ; et ce fut à sa prière que Pline traça la relation détaillée de l'éruption du Vésuve, où son oncle avait péri. Telle était l'affinité qui existait entre ces deux grands écrivains, dont cependant les caractères différaient essentiellement, que de leur temps, nommer l'un c'était faire penser à l'autre. Tacite étant un jour au cirque à côté d'un chevalier romain, homme érudit, celui-ci, qui désirait de le connaître, lui adressa une question à laquelle Tacite satisfit en lui disant : *Vous me connaissez, et j'en ai l'obligation aux lettres;* à quoi l'autre repartit : *Êtes-vous Tacite ou Pline?* On sait que l'empereur Tacite se glorifiait de descendre de l'illustre historien : toutefois aucune notion ne nous est parvenue sur ses enfants. Marié dès l'an 79 à la fille de Cnéius-Junius Agricola, il était avec elle absent de Rome depuis 4 ans lorsque son beau-père y périt. Mais quelle avait été la cause de son éloignement? Était-il forcé ou volontaire? voilà ce qu'on ignore. Il est vraisemblable qu'il en employa le temps (de 89 à 93) à voyager chez les Germains. Il est impossible de tracer ici la bibliographie complète de Tacite ; quant au mérite de l'historien, il est peut-être encore au-dessus des éloges de ses admirateurs : au nombre des plus enthousiastes sont Tillemont, la Bléterie, Thomas, Chénier. Tacite, est, suivant Racine, *le plus grand peintre de l'antiquité,* et au jugement de la Harpe, il n'a fait que des chefs-d'œuvre. Et pourtant, même sur les points qu'exaltent les uns, d'autres l'ont censuré. Rollin, Voltaire, Mably se sont faits ses Aristarques ; et il n'est pas besoin de dire que chacun d'eux eut ses motifs particuliers de le reprendre. Il n'y en avait pas assurément pour lui prodiguer autant d'injures que l'a fait Budé, et surtout Linguet. La plus ancienne édition des ouvrages de Tacite est de Venise vers 1469. Après celles des Juntes, des Aldes, des Gryphes, des Elzevirs, les meilleures éditions sont celles qui se recommandent par les notes de Nic.-Heinsius, J. A. Ernesti, Brotier, commentateurs qu'avaient précédés Alciat, B. Rhenanus, H. Saville, Juste-Lipse, Gruter, Gronovius, etc. Parmi les plus récentes on distingue celles de Londres, 1790, d'Édimbourg, 1798, de Leipzig, 1801, édition d'Ernesti, augmentée par Oberlin ; reproduite par Lemaire de 1819 à 1821, et de Calonne, Paris, 1824, 5 vol. in-12 ; enfin celle de Panckoucke, 1826-27, 4 vol. in-fol. Tacite a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et spécialement dans la langue française par Perrot d'Ablancourt, Amelot de la Houssaye, la Bléterie, Dotteville, Dureau de la Malle, 3e édition, 1818, et en dernier lieu par Burnouf, Paris, 1827 et suivantes, 6 vol. in-8°, et M. Panckoucke. J. J. Rousseau a traduit le premier livre des *Histoires* et d'Alembert des morceaux choisis, tous deux avec la supériorité de talent qui les distingue.

TACONNET (Toussaint-Gaspard), comédien, né à Paris le 4 juillet 1730, mort en 1774, débuta sur le théâtre de la Foire, s'engagea ensuite dans la troupe de Nicollet, à la fortune duquel il contribua sans en être plus riche lui-même, mais sans en être plus triste. Il mourut le 29 décembre 1774 à l'hôpital. Il a laissé un grand nombre de pièces et de farces, dont aucune n'est restée au théâtre. A la suite de l'une d'elles (*le Procès du chat*), on en trouve une liste dont 23 sont indiquées comme imprimées. Les *Spectacles de Paris*, 22e partie, 1773, en contiennent une liste plus considérable. Préville a donné l'idée la plus juste de la manière dont Taconnet jouait les savetiers en disant : « Il serait déplacé dans les cordonniers. »

TACONNET (Jacques), frère aîné du précédent, et comme lui comédien au théâtre de Nicollet, est auteur du *Congé de semestre,* comédie en un acte, mêlée de vaudevilles.

TACQUET (André), jésuite, né à Anvers en 1611, mort dans sa ville natale le 23 décembre 1660, professa les mathématiques pendant 15 ans avec succès, et laissa plusieurs ouvrages en latin sur cette science, un entre autres où il suppose la terre immobile par respect pour Riccioli et pour les livres saints. Cet ouvrage se trouve, avec d'autres traités de géométrie pratique, d'architecture militaire, d'optique, dans ses *Opera mathematica,* Anvers, 1668 et 1669, in-fol.

TADINO (Gabriel), général italien, né vers l'année 1480, à Martinengo près de Bergame, se rendit d'abord aux vœux de ses parents, qui le destinaient à la médecine ; mais entraîné par ses goûts, il étudia l'architecture, et se forma sous un ingénieur français chargé de la réparation des fortifications de Bergame. En sortant de cet apprentissage, il offrit ses services aux Vénitiens, menacés de rester écrasés sous les efforts de la ligue de Cambrai (1509). Pendant cette lutte désastreuse, Tadino donna des preuves éclatantes de son habileté, et mérita, dès que la guerre fut terminée, d'être élevé au rang de surintendant général des fortifications de Candie. Reçu chevalier de Saint-Jean de Jérusalem en 1522, il se distingua au siége de Rhodes, dont il fut un des plus vaillants défenseurs. Malgré la funeste issue de cette campagne, il obtint la commanderie de Saint-Étienne, qui fut ensuite échangée contre le prieuré de Barlette. La trêve dont jouissaient alors les Vénitiens et l'ordre de Malte lui fit accepter le grade de grand maître d'artillerie dans les armées de Charles-Quint, qu'il suivit dans toutes ses expéditions contre la France. Épuisé d'années et de travaux, il désira finir ses jours dans la retraite ; mais à peine eut-il regagné ses foyers, qu'une nouvelle guerre, éclatée entre les Vénitiens et la Porte, rendit ses conseils nécessaires à ses concitoyens. Il fut appelé par le sénat, à Venise, où il suggéra des mesures sages et énergiques pour mettre les îles de l'Archipel à l'abri des musulmans. Tadino mourut en 1543. Il n'est pas vrai que Tadino soit, comme son historien l'a prétendu, l'inventeur des contre-mines. Ce moyen d'attaque des places était connu longtemps avant lui ; et les anciens en ont même quelquefois fait usage.

TADJ-EDDYN ILDOUZ ou **ILDIZ**, roi de Gazna, était un des esclaves turcs ou mameluks, que le sultan gauride Schehab-eddyn Mohammed avait fait élever avec soin et adoptés, pour lui tenir lieu d'enfants.

Ildouz ayant reçu de ce monarque le gouvernement du Kerman et du Mékran, provinces situées entre Gazna et l'Indoustan, se trouvait placé avantageusement sur le passage de son souverain pour lui faire sa cour et en obtenir des faveurs nouvelles. En effet, Schehab-eddyn, au retour de sa dernière expédition dans l'Inde, donna à son ancien esclave l'étendard royal de Gazna, et sembla le déclarer ainsi son successeur. Mais après la mort du conquérant, les omrahs turcs appelèrent au trône son neveu Mahmoud et refusèrent de se soumettre à Ildouz. Ce dernier fut néanmoins reconnu roi de Gazna, par la renonciation de Mahmoud, prince indolent, qui se contenta du vain titre d'empereur et d'un simulacre de souveraineté. Tadj-eddyn Ildouz, véritable dépositaire de toute l'autorité, voulut régner sur tous les États que son ancien maître avait possédés. Il envahit le Pendjab et s'empara de Lahor, l'an 603 (1207). Mais Cothoub-eddyn Aïbek, roi de Dehly, reprit bientôt cette ville après avoir défait Ildouz qui, poursuivi jusqu'à Gazna, perdit une seconde bataille ainsi que son royaume, et fut contraint de se réfugier dans le Kerman. Rappelé par ses sujets, il surprit son rival qui eut à peine le temps de s'enfuir et de repasser l'Indus. Tadj-eddyn, loin d'être corrigé par cette leçon, ne mit point de bornes à son ambition. Il prit Herat et conquit une partie du Seistan : mais ayant eu l'imprudence de faire la guerre au fameux Mohammed, sultan du Kharizme, il encourut la vengeance de ce puissant monarque, qui lui enleva pour toujours le royaume de Gazna. Réduit, pour la seconde fois, à ne régner que sur le Kerman, il ne laissa pas de recruter une armée nombreuse, en attendant une occasion de pouvoir reculer les frontières de son petit État. La mort de Cothoub-eddyn et l'usurpation de Schams-eddyn Iletmisch parurent à Tadj-eddyn Ildouz des circonstances favorables pour rentrer avec avantage dans l'Indoustan. Il conquit d'abord les provinces du nord et pénétra jusqu'à Dehly ; mais ayant été vaincu par Schams-eddyn l'an 612 (1215), il fut fait prisonnier et termina ses jours dans les fers après un règne de 9 ans. Il ne laissa point de successeur, et le Kerman passa sous la domination des dynasties établies en Perse.

TADJ-EDDYN (Aly-Ben-Khaïr), de Bagdad, historien arabe, mort en 674 de l'hégire (1275 de J. C.), a composé : *Histoire des hommes illustres*, en 5 vol.; *Histoire du Caire*; *Histoire des Califes*, et plusieurs autres ouvrages historiques.

TAFTAZANI (Saad-Eddyn-Mas'oud-al), jurisconsulte et théologien, fils d'Omar, et mort en 1389, à Marasch, a laissé une *Grammaire arabe*; un *Traité du droit civil*; un *Commentaire du Coran*, et d'autres ouvrages de jurisprudence, de logique et de métaphysique.

TAFURI (Jean-Bernardin), biographe, né en 1695 à Nardò, dans le pays d'Otrante, où il mourut en 1760, est auteur d'un assez grand nombre d'opuscules insérés dans la *Raccoltà Calogeran.*, et de compilations historiques assez médiocres. Son principal ouvrage est l'*Istoria degli scrittori nati nel regno di Napoli*, Naples, 1744-70, 9 vol. in-12, moins superficielle que la *Biblioth. napolitana* de Toppi et Nicodemo.

TAGAULT (Jean), médecin, né à Vimeu en Picardie, mort en 1545, avait pris le doctorat à Paris. Il professa la chirurgie avec éclat, fut 4 ans doyen de sa compagnie, et joignit à la pratique de l'art de guérir la culture des belles-lettres. Ses ouvrages, qui ont joui dans le temps d'une très-grande faveur, paraissent imités de ceux de Guy de Chauliac, mais se recommandent par un style plus correct. Le principal est intitulé : *Comment. de purgantibus lib. II*, Paris, 1537, in-4°.

TAGEREAU (Vincent), né dans l'Anjou, avocat au parlement de Paris, est auteur du *Vrai praticien français*, Paris, 1633, in-8°, et d'un *Discours sur l'impuissance de l'homme et de la femme*, 1612, in-8°, ouvrage curieux et recherché : il en existe une édition de 1611 qui présente quelques différences, mais les amateurs estiment également l'une et l'autre.

TAGESEN. *Voyez* **TAUSAN.**

TAGLIACARNE. *Voyez* **THÉOCRÈNE.**

TAGLIACOZZI (Gaspard), chirurgien, né en 1546 à Bologne, où il mourut en 1599, après y avoir occupé plusieurs années la chaire d'anatomie, a publié, sur les moyens de rétablir les nez coupés, l'ouvrage méthodique, le plus complet que nous ayons même aujourd'hui sur cette opération. Cet ouvrage, intitulé : *De curtorum chirurgiâ per insitionem*, Venise, 1597, in-fol., fig., a été réimprimé sous ce titre : *Chirurgia nova de narium, aurium, labiorumque defectu per insitionem cutis ex humero, arte hactenùs omnibus ignotâ, sarciendo*, Francfort, 1598, in-8°. On y trouve ce principe général que l'épiderme seule peut servir à réparer les nez mutilés, parce qu'il n'y a que la peau qui soit presque partout la même, et qu'il ne peut y avoir d'adhésion qu'entre des parties analogues ; mais ce qu'on y remarque surtout, c'est qu'il rejette expressément la peau du front comme difficile à se joindre et d'un autre tissu que celui du nez. Cependant c'est avec cette peau que M. Lisfranc a fait de si belles opérations. Il faut convenir toutefois qu'avant lui les Anglais, qui suivaient la même méthode, ne réussissaient pas souvent. Les Indiens, dont ils se montraient en cela les imitateurs, étaient, à ce que l'on assure, plus heureux ou plus habiles.

TAGLIAZUCCHI (Jérôme), littérateur, né en 1674 à Modène, où il mourut le 1er mai 1751, occupa des chaires dans différentes villes, et forma entre autres élèves, à Milan, la célèbre Marie Gaëtane Agnesi, à laquelle il apprit le grec et l'algèbre. Parmi ses ouvrages assez nombreux on distingue : *Prose e Poesie toscane*, Turin, 1735, in-4°; *Raccolta di prose e poesie ad uso delle regie scuole*, ibid., 1744, 2 vol. in-8°, etc.

TAHUREAU (Jacques), poëte français, né vers 1527 au Mans, servit quelque temps dans les guerres contre Charles-Quint, revint bientôt à Paris cultiver les lettres et s'y acquit l'estime des poëtes les plus renommés de son temps. Il mourut en 1555, dans la fleur de l'âge. « C'était, dit la Croix du Maine, le plus beau gentilhomme de son siècle et le plus dextre à toutes sortes de gentillesses. » Il avait, peu de temps avant sa mort, livré à l'impression trois différents recueils de vers. En 1574, ses poésies, mises toutes ensemble, furent réimprimées par Jean Ruelle à Paris, in-8°, pour Robert le Mangnier. Il y a de l'aisance et quelquefois de l'harmonie

dans la diction de Tahureau, et s'il eût vécu plus longtemps, il avait assez d'imagination, de talent et d'étude, pour faire quelque chose de mieux.

TAIE ou THAI-LILLAH (Aboubekr-Abd el Kerim), 24e calife abbasside de Bagdad, remplaça son père Mothy-Lillah, qui avait été forcé d'abdiquer l'an 363 de l'hégire (974 de J. C.). Il suivit, malgré lui, les milices turques qui, révoltées contre l'émir-al-omrah Bakhtéïar Ezz-ed-daulah, allèrent le combattre à Waseth : mais après diverses hostilités sans résultat, Adhad-ed-daulah, souverain de Chyraz, étant venu au secours de son cousin, battit les Turcs, et le ramena dans Bagdad. Le calife qui, pendant la bataille, s'était échappé des mains de ses tyrans, revint aussi dans sa capitale où Adhad-ed-daulah lui témoigna beaucoup de respect, releva l'éclat de sa maison et pourvut magnifiquement à son entretien. Les deux princes Bowaïdes se brouillèrent bientôt : Adhad-ed-daulah ayant vaincu et fait périr son cousin l'an 367 (978), devint maître de la charge d'émir-al-omrah, et ne cessa de montrer les plus grands égards au calife, dont il devint le beau-père deux ans après. Thaï continua de vivre dans une heureuse tranquillité sous le gouvernement de Samsam-ed-daulah et de Chérif-ed-daulah, qui possédèrent successivement la dignité que s'était arrogée leur père Adhad-ed-daulah : mais le second étant mort en 379 (989), son frère Boha-ed-daulah, qui lui succéda, cessa de ménager le calife. Avide des richesses que la munificence de ses prédécesseurs avait permis à ce prince d'amasser, il lui envoya demander une audience. Thaï l'ayant reçu solennellement, un officier déléınite, aposté par l'émir, s'approcha du calife comme pour lui baiser la main suivant la coutume, le saisit avec force et lui fit descendre rapidement les marches de son trône. On s'empara de sa personne, malgré ses prières et ses gémissements, et on l'entraîna dans le palais de Boha-ed-daulah, où, en présence de témoins, il fut contraint d'abdiquer le vain titre qu'il avait porté près de 18 ans. Cet événement eut lieu l'an 381 (991). Thaï survécut 12 ans à sa disgrâce, et les passa auprès de Cader-Billah son successeur, qui lui témoigna toujours beaucoup de considération. Il mourut en 393 (1003), âgé de 76 ans.

TAIKO-SAMA fut le premier cubo ou empereur séculier du Japon. Depuis la fondation de cet empire par Syn-Mu, environ 660 ans avant J. C., il était gouverné par un pontife ou daïro, qui réunissait dans sa personne, comme on a vu depuis les califes, la double autorité civile et ecclésiastique. Plusieurs fois des généraux avaient tenté de s'affranchir de son pouvoir, mais leurs révoltes avaient été promptement étouffées. Ce grand changement ne devait être accompli que par celui qui fait le sujet de cet article. Fide-Jos, nom sous lequel il fut d'abord connu, était de la plus basse extraction. Dans sa première jeunesse, il avait été réduit à se mettre aux gages d'un paysan, qui l'employait à couper du bois et à le porter ensuite, sur son cou, à la ville voisine. Fatigué d'un état si pénible, il s'enfuit, et devint domestique d'un officier de Nobunanga, l'un des plus habiles généraux du Japon, lequel s'était arrogé la souveraineté de quelques provinces dans les environs de Meaco. Son nouveau maître, qu'il amusait par ses saillies, ayant vanté son esprit à Nobunanga, celui-ci voulut le voir, et le prit à son service. Le courage de Fide-Jos, et les talents qu'il montra dans plusieurs occasions importantes, l'élevèrent rapidement aux premiers emplois militaires. Il sut se concilier l'affection des soldats par sa bienveillance; et Nobunanga, dans une émeute, ayant été tué avec son fils, Fide-Jos lui succéda sans obstacle (1583). Plus habile que son prédécesseur, il s'empressa de reconnaître l'autorité du daïro, dont il reçut le titre de quambuku, c'est-à-dire de lieutenant général en service, gérant de l'empire. En lui prodiguant des marques de respect et de soumission, il ne visait qu'à le dépouiller de sa puissance temporelle. Il lui fit élever, dans Meaco, un palais superbe où il le tint renfermé, sous prétexte qu'à l'exemple des dieux, dont il était la vivante image, il devait se soustraire aux regards indiscrets des peuples. Il augmenta le nombre de ses gardes et des officiers destinés à le servir; et, par les hommages dont il l'entourait, trompa si bien le daïro, qu'il ne put jamais se douter qu'il était prisonnier. Maître du trône, Fide-Jos parut ne s'occuper que d'accroître la prospérité de l'empire. Il encouragea l'agriculture, le commerce, les arts; et, par ses soins, différentes villes furent agrandies et reçurent d'utiles embellissements. Mais il songeait en secret aux moyens d'affermir son pouvoir, en restreignant celui des princes et des grands, que le moindre mécontentement pouvait entraîner à la révolte. Ce fut dans ce dessein, qu'en 1592, il annonça le projet de réunir la Corée à l'empire du Japon. Si la conquête de cette péninsule eût été le seul but de cette expédition, quelques mois auraient suffi pour la terminer; mais Fide-Jos voulait prolonger la guerre. Il laissa son armée manquer de vivres et de munitions, et donna le temps aux Chinois de venir au secours du roi de Corée. Pendant que la guerre continuait avec des succès balancés, il faisait construire, autour de son palais, des habitations magnifiques, pour y loger les femmes et les enfants des seigneurs dont il redoutait le plus l'influence, et tout en les amusant par des fêtes continuelles, les y retenir comme autant d'otages. Les Chinois, battus dans diverses rencontres, furent obligés de demander la paix. Fide-Jos ne la leur accorda qu'à des conditions onéreuses, afin de trouver, dans l'inexécution des traités, un prétexte de continuer la guerre. Les seigneurs japonais, ruinés et épuisés de fatigues, furent trop heureux d'obtenir la permission de revenir dans leurs terres, en laissant leurs familles à la cour, où ils avaient d'ailleurs la liberté d'aller les voir. Il ne restait donc plus à Fide-Jos qu'à maintenir dans le devoir un peuple naturellement turbulent et ami des nouveautés. Il le fit, en publiant des lois si sévères que la moindre infraction était punie d'un châtiment corporel, quand le coupable n'appartenait pas aux classes privilégiées. Après avoir établi son autorité absolue, il songeait à bannir de ses États les étrangers, surtout les Portugais, quand il mourut, le 8 septembre, suivant le P. Charlevoix, ou le 16 décembre 1597, peu de temps après avoir pris le titre de *Taïko-Sama*, c'est-à-dire chef des grands. Il avait désigné son fils pour lui succéder; mais ce jeune prince fut supplanté par son tuteur. Ainsi, tous les soins qu'il avait pris pour assurer l'au-

torité dans sa famille, en précipitèrent la ruine. Taïko-Sama fut mis au rang des dieux par le daïro, sous le nom de de Ssin Fatzman, c'est-à-dire le second Fatzman, ou le dieu de la guerre. On voyait encore, du temps de Kæmpfer, son temple à Méaco. Comme il persécuta le premier la religion chrétienne au Japon, les missionnaires, dit le P. Charlevoix, peuvent fort bien avoir été trop crédules sur le mal qu'on débitait de ce prince. C'est à tort qu'ils l'ont représenté comme un tyran cruel. Pendant son règne, il ne fit mourir qu'un petit nombre de chrétiens; et, si l'on veut examiner les raisons qu'il eut pour les condamner au supplice, on ne le taxera point d'avoir été sanguinaire. Taïko-Sama possédait toutes les qualités des grands princes, le courage, la prudence et la fermeté. Les seuls défauts que l'histoire lui reproche sont une excessive vanité et de fréquents emportements, qu'il s'efforçait quelquefois de réprimer.

TAILHIÉ (Jacques), prêtre, né à Villeneuve dans l'Agénois, vers le commencement du 18e siècle, a publié des *Abrégés* de Rollin, son maître. Son *Abrégé de l'Histoire ancienne,* Lausanne, 1744, 5 vol. in-12, a été souvent réimprimé, notamment à Lyon, 1805, figures. *L'Abrégé de l'Histoire romaine,* Paris, 1755, 4 vol. in-12, l'a été plusieurs fois aussi, entre autres à Lyon, 1805, 1825, 5 vol. in-12. On lui doit en outre : *Histoire de Louis XII,* Paris, 1755; *Abrégé chronologique de l'Histoire de la société de Jésus,* etc., 1759, 2 parties in-12; nouvelle édition, augmentée, 1760, in-12.

TAILLANDIER (Charles-Louis), bénédictin, né en 1705 à Arras, mort à Paris en 1786, s'est livré surtout à des recherches sur les antiquités nationales. Il a fait paraître : *Projet d'une histoire générale de Champagne et de Brie,* 1738, in-4°; *Dictionnaire de la langue bretonne* par D. Lepelletier, avec une savante préface qui contient l'histoire de la langue celtique; et le 2e vol. de l'*Histoire de la province de Bretagne,* par D. Morice, qui l'avait associé à cet important travail.

TAILLANDIER (Jean-Baptiste), jésuite, fit le tour du monde par le Mexique et les Philippines, et prêcha l'Évangile à Pondichéry. On trouve de lui quelques observations dans les *Lettres édifiantes.* (*Voyez* le *Journal des savants,* 1715, page 286.)

TAILLASSON (Jean-Joseph), peintre et littérateur, naquit à Blaye, près de Bordeaux, en 1746. Son père, négociant estimable, lui donna à choisir entre la carrière du barreau et celle de l'Église. Le jeune Taillasson ne suivit ni l'une ni l'autre; son goût pour les beaux-arts l'emporta, et les murs de la maison en furent les interprètes auprès de ses parents; ils furent bientôt charbonnés de ces mots tracés en grosses lettres : « Je serai peintre, ou je mourrai; j'en jure par Raphaël. » Enfin étant parvenu à vaincre les contrariétés qu'il avait éprouvées jusque-là, il se rendit à Paris, où il arriva en 1764. Placé sous la direction de Vien, le seul soutien à cette époque de l'école française, il chercha à réparer le temps perdu, ayant atteint l'âge de 18 ans sans aucune notion de peinture, et travailla avec tant de zèle qu'il triompha de tous les obstacles. Il prit alors le parti de se rendre en Italie. Comme il ne pouvait y aller en qualité d'élève du gouvernement, n'ayant point obtenu le grand prix au concours, il fit à ses frais le voyage de Rome, et un séjour de quatre années dans cette terre classique des beaux-arts. De retour à Paris, en 1777, il fut agrégé à l'Académie des sciences sur un tableau représentant la *naissance de Louis XIII,* et élu membre deux ans après, par suite de l'heureuse exécution du sujet d'*Ulysse enlevant à Philoctète les flèches d'Hercule.* Depuis, ses progrès toujours croissants l'associèrent aux grands maîtres de l'époque, et il put rivaliser de gloire avec eux. On cite parmi ses productions : *Virgile lisant à Auguste ses vers sur la mort de Marcellus; Olympias, mère d'Alexandre, arrêtant la fureur des soldats envoyés pour l'assassiner; Timoléon; Héro et Léandre; Andromaque pleurant sur le tombeau d'Hector; la mort de Sénèque.* Sensible et instruit, Taillasson a laissé des écrits qui prouvent son goût et sa facilité pour la versification, et dans lesquels on retrouve la sensibilité qu'il mettait dans ses tableaux. On lui doit entre autres dans ce genre : *les chants de Selma,* imitation d'Ossian; *les Dangers des règles dans les arts,* poëme; *Observations sur quelques grands peintres,* ouvrage important sur son art, aussi utile aux artistes qu'agréable aux amateurs. La mort l'enleva, le 11 novembre 1809.

TAILLE (Jean de la), poëte, né à Bondaroy, près de Pithiviers, vers 1540, fut destiné à la magistrature, et néanmoins suivit quelque temps le parti des armes; mais il laissa l'un et l'autre pour la poésie et la littérature. Il n'était pas mort en 1607. On a de lui des *tragédies,* des *poëmes,* des *comédies,* des *élégies,* etc. Sa tragédie de *Saül le Furieux,* 1572, in-8°, est précédée d'un discours sur l'*Art de la tragédie;* son *Histoire abrégée des singeries de la Ligue,* 1595, in-8°, pamphlet piquant, a été réimprimée à la suite de la *Satire Ménippée,* Ratisbonne, 1711, et Paris, 1824.

TAILLE (Jacques de la), frère cadet du précédent, né en 1542 à Bondaroy, mort à Paris en 1562, a laissé plusieurs *tragédies,* et un ouvrage dont les principes n'ont pas fait fortune : *la Manière de faire des vers en français, comme en grec et en latin,* 1573, in-8°.

TAILLEFER DE MAURIAC (Pierre-Jean-François-Armand de), ancien colonel de cavalerie, né au château de Fontbizol, entra fort jeune dans les gardes du corps du roi, et dans les premiers jours de la révolution se signala par son dévouement. Il sortit ensuite de France, suivit les princes dans l'exil, se trouva à Mittau à l'époque du mariage du duc d'Angoulême, et apposa même son nom au contrat. Le calme le ramena dans sa patrie, où il vécut tranquille, et mourut en 1830, à 83 ans.

TAILLEFER (Wegrin, comte de), de la même famille que le précédent, s'appliqua dès sa jeunesse à la recherche des antiquités du Périgord, et en forma une collection devenue la base du musée de Périgueux, dont il fut le premier conservateur. Il se fit une réputation par ses *Antiquités de Vérone,* Périgueux, 1821-26, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, précédé d'une excellente dissertation sur les Gaulois, contient la description des monuments de cette antique cité et de son territoire. Taillefer avait publié, en 1804, l'*Architecture soumise aux principes de la nature et des arts,* livre dans lequel il recherche les moyens qui peuvent rapprocher les trois architectures d'une unité théorique et pratique. Ce mo-

deste savant mourut en 1833, à Périgueux, à l'âge de 72 ans.

TAILLEPIED (Noel), historien, né vers 1540 dans le diocèse de Rouen, mort à Angers en 1589, fut successivement cordelier et capucin, et a laissé, entre autres ouvrages ; les *Vies de Luther*, de *Carlostadt* (André Bodestein), et de *P. Martyr*, Paris, 1577, in-8°; *Histoire de l'État et république des Druides*, 1585, in-8°; *Recueil des antiquités et singularités de la ville de Rouen*, 1587, in-8°; *l'Antiquité de Pontoise*, 1587, in-8°; *Traité de l'apparition des esprits*, 1602, in-12, édition préférée par les curieux. Tous ces ouvrages sont rares et recherchés.

TAISAND (Pierre), jurisconsulte, né le 7 janvier 1644 à Dijon, où il mourut le 12 mars 1715, était parent de Bossuet. Il se distingua comme avocat, et acquit ensuite une charge de trésorier de France, mais n'abandonna point l'étude de la jurisprudence. On cite de lui : *Commentaire sur la coutume du duché de Bourgogne*, 1698, in-fol. ; *Histoire du droit romain*, Paris, 1678, in-12; *les Vies des plus célèbres jurisconsultes de toutes les nations*. Cet ouvrage que Taissand laissa manuscrit fut publié par son fils, religieux de Cîteaux, Paris, 1721, in-4°. Ferrière fit imprimer des *additions* à cet ouvrage en 1737.

TAITBOUT (J.-Étienne), seigneur de Marigny, né vers 1680 à Paris, issu d'un officier belge qui s'était établi en France sous le règne de Henri IV, fut chargé de plusieurs missions difficiles dans le Levant, et remplit longtemps les fonctions de consul à Scio.

TAITBOUT (le chevalier Alexis-Jean-Eustache), seigneur de Marigny, fils du précédent, né à Paris vers 1705, servit d'abord dans les mousquetaires, et, après avoir mérité d'honorables distinctions par sa bonne conduite dans différentes affaires, fut nommé en 1734 consul général à Alger. Il passa en la même qualité à Naples en 1741, se retira en 1766, et mourut à Paris en 1778.

TAITBOUT (Jean-Alex.-Victor-Eustache), fils du précédent, né à Paris en 1731, parcourut la même carrière que ses ancêtres, et se fit remarquer par l'intégrité la plus sévère et par des talents distingués. Pendant sa gestion du consulat d'Alexandrie d'Égypte, une sédition lui fournit l'occasion de déployer la fermeté de son caractère. Les habitants français de cette ville lui durent leur salut. A l'époque où la révolution éclata, il résidait en Morée comme consul général. Il alla s'établir à Théodosie, en Crimée, et y mourut en 1807. — Une autre branche de cette famille a possédé, pendant tout le 18e siècle, la charge de greffier en chef et conservateur des hypothèques de l'hôtel de ville de Paris : c'est d'elle qu'une des rues de cette capitale a pris le nom de *Taitbout*.

TAI-TSOU, empereur de la Chine, chef et fondateur de la dynastie des Tcheou postérieurs, monta sur le trône l'an 951 de l'ère chrétienne. Avant son élévation, il portait le nom de Kono-ouci, qu'il avait illustré dans la guerre contre les Tartares. Ses talents, joints à sa naissance, l'élevèrent rapidement aux premiers emplois militaires. Il fut un des quatre mandarins auxquels l'empereur Kao-tsou recommanda son fils Yu-ti, qu'il avait déclaré son successeur. La confiance de ce prince dans ses ministres ne fut point trompée. Kono-ouci, chargé de pacifier les provinces de l'occident, assiégea les chefs des rebelles dans les places où ils s'étaient renfermés, et les força de se donner la mort. Affermi sur son trône, Yu-ti ne songea plus qu'à se livrer à son goût effréné pour les plaisirs. Il abandonna le soin du gouvernement à ses ministres, et nomma le brave Kono-ouci commandant général de ses troupes. Des ministres intègres ne purent voir sans peine les revenus de l'État dissipés en vaines prodigalités. Au risque de lui déplaire, ils osèrent faire des représentations à l'empereur sur la nécessité de diminuer ses dépenses. Yu-ti, loin de leur savoir gré de cette noble franchise, les fit mettre à mort, et donna en même temps l'ordre d'exterminer leurs familles. Un sort pareil menaçait Kono-ouci. Les soldats, dont il avait gagné le cœur par sa prudence et ses libéralités, l'engagent à se rendre à la cour, pour dissiper les impressions fâcheuses qu'on aurait pu donner à l'empereur sur sa conduite, et tous veulent l'accompagner. Effrayé par le bruit de sa marche, Yu-ti rassemble à la hâte des troupes, et s'avance au-devant de Kono-ouci; mais il est abandonné par ses soldats : sa capitale lui ferme ses portes. Il arrive la nuit dans un village dont les habitants prennent les armes pour sa défense; et, dans le tumulte, l'empereur est tué sans être reconnu. Kono-ouci s'empresse d'inviter l'impératrice à se concerter avec les mandarins pour désigner un successeur à l'empire. Les suffrages se réunirent sur un neveu d'Yu-ti, que ce prince avait adopté; mais ce choix mécontente les soldats. Alors l'impératrice force Kono-ouci de saisir les rênes de l'État. Le premier soin de Taï-tsou, en montant sur le trône, fut de publier une amnistie générale. Descendant d'une des branches de la grande famille de Tcheou, il ordonna que sa dynastie prendrait ce nom. Dès qu'il eut pacifié ses États, il alla visiter le tombeau de Confucius, auquel il décerna, par un édit, le titre de roi. Les courtisans qui l'accompagnaient lui ayant représenté l'inconvenance d'accorder ce titre à un homme qui, pendant sa vie, avait été le sujet d'un petit prince : « On ne peut, répondit-il, trop honorer celui qui a été le maître des rois et des empereurs. » Cependant le frère d'Yu-ti n'avait point renoncé à ses prétentions au trône. Allié avec quelques gouverneurs mécontents, il ne tarda pas à lever l'étendard de la révolte. Taï-tsou chargea quelques-uns de ses généraux de marcher contre les rebelles. L'affaiblissement de sa santé l'obligeait de rester dans son palais. Tous les soins ne purent le rétablir; et il mourut, en 954, à l'âge de 53 ans, laissant pour successeur son neveu, qui prit le nom de Chi-tiong. D'après ses intentions, il fut inhumé en habit de bonze. C'est dans la deuxième année du règne de ce prince que fut publiée l'édition des *Neuf King*, imprimée avec des planches de bois; véritable édition *princeps*, dit M. Abel-Rémusat, qui fixe l'époque de l'établissement de l'art typographique à la Chine (*Journal des savants*, 1820, p. 557). — Ce nom de Taï-tsou est commun à plusieurs fondateurs de dynasties à la Chine, dont le plus célèbre est celui qui est vulgairement cité sous le nom de Gengiskan, ou plus exactement Tchinggis-kan.

TAI-TSOUNG, empereur de la Chine, succéda,

l'an 977, à son frère Taï-tson, fondateur de la dynastie des Song, et qui, pendant un règne de 17 années, avait affermi sa puissance et amélioré le sort des peuples, en favorisant, par des lois sages, l'agriculture, le commerce et les arts. Le nouvel empereur se concilia l'estime et l'affection de ses sujets par le respect qu'il montra pour la mémoire de Confucius; il se hâta de renouveler l'édit qui déclarait exempts d'impôts les descendants du sage législateur de la Chine, et accrut les priviléges dont ils avaient joui jusqu'en 954. Taï-tsoung étouffa, presque sans peine, la révolte du prince de Han; mais il ne fut pas aussi heureux dans son dessein de s'opposer aux excursions des Tartares de Leno. La guerre qu'il leur fit, entremêlée de revers et de succès, l'occupa presque sans relâche. Jamais prince n'aima plus tendrement sa mère. Quand ses loisirs le lui permettaient, il examinait lui-même ce qu'on devait servir, le matin et le soir, à la table de l'impératrice. Dans la dernière maladie de cette princesse, il ne quitta son chevet, ni le jour, ni la nuit; et le chagrin que lui causa la mort de cette mère chérie, affaiblit beaucoup sa santé. Plusieurs années après, ayant été conduit, dans un voyage, au palais de Tongtcheou, il changea de couleur en l'apercevant, et dit à ses officiers : C'est ici que ma mère a prodigué tant de soins et de caresses à mon enfance; et maintenant ma reconnaissance n'a plus de chemin pour arriver jusqu'à elle. En prononçant ces derniers mots, sa voix s'éteignit et des larmes inondèrent son visage. Taï-tsoung protégea les lettres. Savant lui-même, il s'était fait une bibliothèque composée de 80,000 volumes. Il changea l'ancienne division de l'empire qu'il partagea en quinze provinces, et mourut, en 997, à l'âge de 59 ans. Les historiens chinois s'accordent à louer le discernement de Taï-tsoung, son équité, et la sagesse avec laquelle il distribuait les récompenses et les châtiments.

TAIX (GUILLAUME DE), chanoine de l'église de Troyes, etc., né vers 1532 à Fresnai, près de châteaudun, mort en 1599, a laissé : *Recueil ou propositions faites aux états de Blois, en 1576*, etc., publié par Nicolas Camusat dans les *Mélanges historiques*, Troyes, 1619, in-8°; *Mémoires des affaires du clergé de France en* 1576, 1579, 1580, 1585, etc., Paris, 1625, in-4°.

TAIZY (CLAUDE-ANDRÉ-JEAN-BAPTISTE COQUEBERT DE). *Voyez* COQUEBERT.

TAKASCH ou **TAGASCH** (ALA-EDDYN), sultan du Kharizme ou Khowarezm, était le fils aîné d'Il-Arslan, qui lui avait donné pour apanage la ville de Djond, près de l'embouchure du Sihoun (le Iaxarte). A la mort d'Il-Arslan, son plus jeune fils, Sultan-Schah Mahmoud, ayant été mis sur le trône par le crédit et sous la tutelle de sa mère, l'an 568 de l'hégire (1172 de J. C), Takasch réclama une juste part dans la succession de son père, offrant de laisser le Kharizme à son frère, et de se contenter du Khoraçan. Sa demande ayant été rejetée, il rassembla des troupes, et au moyen des secours qu'il reçut du kan de Cara-Kathaï, il entra dans le Kharizme, y fut proclamé sultan, et força son frère à se retirer à Nischabour. La guerre eut lieu entre les deux princes durant plusieurs années; mais Sultan-Schah se maintint dans la partie orientale du Khoraçan. L'an 588 (1192), Takasch alla dans l'Irak-Adjem, au secours de l'atabek Kizil-Arslan, attaqué par Thogrul, sultan seldjoucide de Perse. Voyant, à son arrivée, que ces deux princes avaient fait la paix, et ne voulant pas perdre entièrement le fruit de sa campagne, il s'empara de Reï et de Thabrek. L'année suivante, il devint seul possesseur de la monarchie Kharizmienne, par la mort de son frère. En 590 (1194), il revint dans l'Irak, pour faire la guerre à Thogrul, qui avait repris Reï, et il réunit à son empire tous les États de ce sultan, le dernier des Seldjoucides de Perse. Plusieurs poëtes contemporains célébrèrent sa conquête de l'Irak. Au printemps suivant, il marcha vers le Mawar-al-nahr, pour arrêter quelques mouvements du kan de Saganak, qui, étant venu au-devant de lui, se soumit et obtint sa grâce. Sandjar, beau-frère du sultan, avait trempé dans une conspiration dont le but était de soustraire le Khoraçan à la domination de Takasch. Ce prince le fit arrêter et aveugler : mais bientôt, à la demande de sa sœur, il le mit en liberté, et lui accorda une pension. Cependant le calife Nasser Ledin-Allah, croyant reconquérir l'Irak plus facilement depuis qu'il n'était plus défendu par la présence de son souverain, y envoya une armée. Ynanedj, gouverneur d'Ispahan, obligé de se replier, alla aussitôt joindre ces forces à celles de Miagen gouverneur de Reï. Mais ce dernier, ennemi d'Ynanedj, lui fit couper la tête, qu'il envoya au sultan, comme celle d'un traître dévoué au calife. Takasch démêla l'imposture; mais dissimulant ses soupçons, il marcha vers l'Irak, vainquit les troupes de Bagdad, et força le calife à demander la paix, et à se désister de ses prétentions. Le perfide Miagen fut destitué et mis dans une étroite prison. L'an 594 (1197), Takasch entreprit une expédition contre les Khitans, dont l'empire était en décadence. Il prit Bokhara; et loin de se venger des habitants, qui pendant le siége l'avaient insulté de la manière la plus grossière, en jetant dans son camp un chien borgne affublé d'un turban et d'une robe persane, avec cet écriteau : *Voici votre sultan*, il leur pardonna et les combla de bienfaits. Takasch, pendant sa dernière campagne dans l'Irak, avait commencé l'exécution de son projet d'exterminer la secte des Ismaéliens ou Bathéniens. Il avait depuis chargé son fils Ala-eddyn Mohammed, de continuer à poursuivre ces assassins, et à les chasser de tous leurs repaires. Il ne vit pas l'issue de cette guerre, qui prit fin à sa mort, arrivée au mois de ramadan 596 (juillet 1200). Takasch avait régné, avec autant de gloire que de bonheur, plus de 28 ans. Ce prince habile, vaillant, juste et libéral, laissa un vaste empire à son fils, qui l'agrandit encore, et ne sut pas le conserver. Il paraît qu'il fut le premier prince turc qui adopta le croissant pour orner le faîte de ses palais.

TAKY-EDDYN OMAR (MELIK EL-MODHAFFER), premier roi de Hamah, de la dynastie des Ayoubides, était fils de Schahin-Schah, frère aîné du grand Saladin. Il fit partie de l'expédition que Nour-eddyn, sultan de Syrie, envoya contre l'Égypte, l'an 564 (1168), et y demeura auprès de son oncle Saladin. Lorsque ce dernier, maître de l'Égypte en 567 (1171), et inquiet sur les intentions de Nour-eddyn, eut assemblé ses parents et ses principaux officiers, pour les consulter, le jeune Taky-eddyn s'écria le premier que si l'atabek venait en

Égypte, on le recevrait les armes à la main, et on le forcerait de retourner en Syrie. Le vieil Ayoub, père de Saladin, réprima la pétulance de son petit-fils : mais Saladin put compter dès lors sur le courage et le dévouement de Taky-eddyn. C'est à tort, cependant, que Renaudot et Marin ont avancé qu'il le mit à la tête des troupes qu'il envoya, l'an 568 (1172), conquérir Barca et Tripoli, en Afrique. Ce fut un Turc, jadis son esclave, nommé Taky-eddyn Kara-Kousch, qui fut chargé de cette expédition, et ce Turc fut le premier de sa nation qui fit la guerre en Afrique. Quant à Taky-eddyn Omar, il suivit son oncle en Syrie. Il perdit un de ses fils à la bataille d'Ascalon (1177), partagea lui-même tous les dangers de Saladin dans cette déroute; et, l'année suivante, il en obtint, à titre de fief, la principauté de Hamah. Deux ans après (1180), il vainquit, avec 2,000 cavaliers, ou avec 1,000 seulement, le sultan d'Iconium, qui avait fait une invasion en Syrie, à la tête de 20,000 hommes. L'an 1183, il alla gouverner l'Égypte, où il remplaça son oncle Mélik-el-Adel. A la bataille de Tibériade, ce fut lui qui fit prisonnier le roi de Jérusalem, qui s'empara de la vraie croix, et qui présenta au sultan ces deux trophées d'une victoire éclatante. Au fort de l'action, suivant Abou'l-feda, il avait favorisé la retraite de Raimond II, comte de Tripoli, en lui ouvrant un passage à travers le corps qu'il commandait. Saladin, ayant pris Laodicée, l'année suivante, en remit le commandement à Taky-eddyn, qui en fit réparer les fortifications et en ajouta de nouvelles; car il entendait fort bien l'art de fortifier les places, et il dirigea lui-même la construction de la citadelle de Hamah. Pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre par les chrétiens, l'an 1189, il commandait l'aile droite de Saladin. Il enleva les positions de l'ennemi, s'avança jusque sous les murs de la ville, et en facilita le ravitaillement : mais ayant été chargé d'amener des renforts à l'armée musulmane, il employa son temps et ses forces à prendre la ville d'Helata et à faire une invasion dans le Diarbekr; ce qui fut cause que le sultan lui attribua la reddition de Saint-Jean-d'Acre. Malgré cette faute, Taky-eddyn conserva la confiance de son oncle, et continua de recevoir des marques signalées de sa satisfaction. Outres les villes de Hamah, Maarrah, Salamiah, Manbedj, Laodicée, et quatre autres places qu'il possédait en Syrie, ainsi que Meïafarekin, dans le haut Diarbekr, il en obtint, en 1190, les villes de Harran, Orfa ou Édesse, Samosath et Almanzar. Excité par une tardive ambition, il attaqua le roi de Khélath en Arménie, lui enleva quelques places, le vainquit et l'assiégea dans sa capitale. Mais Baktimour ayant eu recours à la médiation du calife, Taky-eddyn abandonna son entreprise sur Khélath, et alla mettre le siége devant Malazkerd. Il y tomba malade, et mourut le 11 ramadan 587 (octobre 1191). Son fils Mélik-el-Mansour cacha sa mort et ramena l'armée à Hamah, où il fit inhumer le corps de son père. Taky-eddyn Omar fut, par sa valeur, son activité, ses talents et sa fermeté, une des principales colonnes de la maison d'Ayoub, et l'un des princes qui contribuèrent le plus à fonder la puissance de Saladin. Il avait d'ailleurs des connaissances littéraires, et cultivait la poésie avec succès. Son fils Mélik-el-Mansour, ayant voulu se mettre en possession de toute sa succession, sans l'agrément du sultan son oncle, perdit tout ce que son père avait possédé au delà de l'Euphrate, et ne conserva que les villes qui composaient la principauté de Hamah. Cette branche de la famille de Saladin dura jusqu'en 742 (1342). On y compte 8 princes, dont le 7e fut le célèbre historien et géographe Abou'l-Feda.

TAKY-EDDYN. *Voyez* **MAKRISI.**

TALBERT (François-Xavier), littérateur, né à Besançon le 4 août 1728, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Saint-Jean dans sa ville natale. Plus tard il obtint le titre de grand vicaire de l'évêque de Lescar, M. de Noë; il eut aussi quelques bénéfices, entre autres le prieuré du Mont-des-Malades, diocèse de Rouen. Il émigra dès le commencement de la révolution, et mourut à Lemberg dans la Gallicie, le 4 juin 1803. Il s'était fait une grande réputation par ses sermons, à Paris, à Versailles, à Lunéville, et surtout par les nombreuses couronnes que lui décernèrent les principales académies de France. Celle de Dijon ayant, en 1754, proposé la question *de l'origine de l'inégalité*, etc., rendue à jamais fameuse par le discours de J. J. Rousseau, Talbert remporta le prix; mais il souffrit toujours avec peine qu'on lui rappelât son prétendu triomphe sur un aussi puissant adversaire. Ses principaux ouvrages sont : *Ode sur l'industrie,* couronnée par l'académie de Pau en 1769, où l'on remarque plusieurs stances que ne désavoueraient pas les plus habiles versificateurs; *Éloge de Bossuet,* couronné par l'académie de Dijon en 1772; *Éloge de Montaigne,* couronné par l'académie de Bordeaux en 1774, Paris, 1775, in-8°; *Éloge du cardinal d'Amboise,* couronné par l'académie de Rouen, 1777; *Éloge du chancelier de l'Hôpital,* couronné à Toulouse en 1777; *Éloge de Boileau,* couronné à Villefranche, 1779, in-8°.

TALBOT (Jean), comte de Shrewsbury, etc., surnommé l'*Achille anglais,* second fils de Richard lord Talbot, naquit, vers 1373, à Blechmore dans le Shropshire, sous le règne de Richard II. On le voit figurer au parlement, vers 1410; et il fut, on ne sait pour quel motif, enfermé à la Tour, la première année du règne de Henri V (1413). Il ne tarda pas à être mis en liberté, et fut même nommé, au mois de février suivant, lord-lieutenant d'Irlande. Ses lettres de nomination lui donnent les titres de sir Jean Talbot, chevalier-lord Furnival. Pendant la durée de son commandement, il battit Donald Mac Murghe, rebelle irlandais, qui jouissait d'une grande réputation; le fit prisonnier, et l'envoya en Angleterre, chargé de fers. Le roi d'Angleterre, qui venait de se lier, par un traité secret, avec le duc de Bourgogne, opéra, en 1417, une descente sur les côtes de Normandie, à la tête d'une armée de 5,500 hommes, et envoya à Charles VI, peu de jours après son débarquement, un écrit en forme de manifeste, par lequel il lui demandait la restitution du royaume de France. Talbot, qui faisait partie de cette expédition, contribua, l'année suivante, avec le comte de Warwick, à la prise du château fort de Domfront, et montra une grande bravoure au siége de Rouen, qui retomba sous la domination des Anglais, 215 ans après sa confiscation sur Jean sans Terre. Talbot retourna

en Angleterre vers 1422. Après avoir rétabli la tranquillité, un instant troublée dans les comtés de Salop et d'Hereford, il paraît qu'il revint sur le continent avant la fin de l'année, puisqu'on voit son nom sur la liste des généraux anglais qui combattaient en France avec Henri V. La ville du Mans, dont les Anglais étaient en possession depuis longtemps, ayant été surprise par les Français (1427), Suffolk, qui y commandait, se retira dans la citadelle, où il n'avait des vivres que pour trois jours, et fit avertir Talbot de sa détresse. Celui-ci partit précipitamment d'Alençon, entra de nuit dans la forteresse, d'où il fondit sur les Français, qui ne s'attendaient pas à cette attaque imprévue. Ils furent chassés de la ville aussi promptement qu'ils s'en étaient emparés. Talbot et Suffolk, après cet exploit, marchèrent sur Laval, qu'ils emportèrent d'assaut; et le premier alla ensuite aider le comte de Warwick à s'emparer de Pontorson, place importante par sa situation, qui avait empêché le duc de Bedford de porter la guerre au delà de la Loire. Talbot et Ross en furent nommés gouverneurs, vers le milieu de 1428. Le comte de Warwick ayant été mandé en Angleterre, pour y remplir les fonctions de gouverneur du jeune Henri VI, les Anglais perdirent en lui l'un de leurs meilleurs généraux. Il fut remplacé par le comte de Salisbury, qui, ayant réuni sous ses ordres Talbot et les autres capitaines, commença la campagne par la prise de plusieurs places qui le rendirent maître des environs d'Orléans. Il vint reconnaître cette ville le 8 octobre, et, quoique d'abord repoussé par Gaucourt, qui en était gouverneur, il s'en rapprocha le 12, donna, le même jour, un assaut, fit jouer la mine le lendemain, et s'empara du fort des Tourelles. Prévoyant que le siége serait long, Salisbury avait résolu d'embrasser la place par une enceinte de plusieurs forts, lorsqu'il fut tué par un boulet de canon. Le duc de Bedford ne lui donna point de successeur; mais il chargea du commandement, avec un pouvoir à peu près égal, le comte de Suffolk, le lord Poll, son frère, Talbot, Glacidas et les autres chefs. Nous n'entrerons pas dans le détail des opérations de ce siége mémorable, d'où dépendait le salut de la France : nous dirons seulement que, depuis l'arrivée de Jeanne d'Arc, les Anglais, frappés d'une terreur panique, n'éprouvèrent que des désastres, furent forcés enfin de le lever, le 8 mai 1429, et de s'éloigner précipitamment, abandonnant leurs malades, leurs bagages, leurs vivres et leur artillerie. Suffolk se retira dans Jargeau, où il se vit bientôt assiégé et obligé de se rendre prisonnier; Talbot se rendit à Meun, où il se fortifia. Les Français, enhardis par le succès, attaquèrent la place; et Talbot, devenu général en chef des troupes anglaises, depuis le désastre de Suffolk, fut contraint de l'abandonner, et perdit, bientôt après, Beaugenci. Poursuivi par l'armée française, il se retirait vers la Beauce, par le chemin de Janville, lorsqu'il rencontra les troupes que sir John Falstolf et Rampton lui amenaient. Tandis qu'il délibérait, incertain s'il poursuivrait sa route ou s'il reviendrait sur ses pas, l'avant-garde des Français, conduite par le connétable, le maréchal de Boussac, la Hire, Xaintrailles, n'était plus qu'à une demi-lieue de distance, sans qu'il en fût informé. Le corps de bataille dans lequel se trouvait Jeanne d'Arc, ne tarda pas à arriver. Les Anglais étaient frappés d'une telle stupeur, qu'ils oublièrent même de retrancher leurs archers derrière une palissade de piquets ferrés, manœuvre qui leur avait tant de fois réussi. Ils en auraient eu au surplus à peine le temps; car dès qu'ils furent en présence, les Français fondirent sur eux avec furie. Talbot, quoique attaqué avant d'avoir fait ses dispositions, soutint ce premier effort avec autant de présence d'esprit que de valeur. Il avait mis pied à terre avec tout ce qu'il put, dans le moment, rassembler de braves gens. Tandis qu'il disputait la victoire par des prodiges de valeur, Falstolf, ce même général, vainqueur à la journée *d s Harengs,* frappé d'une terreur subite, tourna bride, et entraîna, par sa fuite, une partie des troupes. En vain Talbot se surpassa lui-même : il ne fit que retarder sa défaite et la rendre plus meurtrière. Environné de tous côtés, blessé au cou, et sans espérance de rétablir le combat ni de se dégager, il se rendit à Xaintrailles, laissant sur le champ de bataille de Patay 2,500 de ses soldats. Douze cents furent faits prisonniers; et les Français, après avoir poursuivi les fuyards jusqu'à Janville, s'emparèrent du château de cette ville, où ils trouvérent le bagage et l'artillerie des Anglais. Xaintrailles conduisit son prisonnier devant le roi; et en lui présentant le brave Talbot, il demanda et obtint la permission de lui rendre la liberté sans rançon. Les historiens anglais prétendent au contraire que Talbot resta pendant trois ans et demi prisonnier des Français; qu'il fut échangé contre Xaintrailles, le 12 février 1433, et qu'après être resté quelques instants en Angleterre, il revint en France reprendre le commandement des troupes anglaises. Il paraît cependant qu'en 1430, Talbot s'empara de Laval, que les Français ne tardèrent pas à reprendre; et qu'en 1431, le maréchal de Boussac et Xaintrailles, ayant rassemblé 800 hommes, pour faire des courses en Normandie, furent rencontrés, près de Gournay, par le comte de Warwick et Talbot; et que le maréchal, ayant jugé la partie trop inégale, reprit la route du Beauvoisis, abandonnant Xaintrailles. Celui-ci, après s'être vaillamment défendu, fut obligé de se rendre à Talbot, qui, se rappelant la conduite généreuse du guerrier français après la bataille de Patay, et non moins généreux que lui, le fit mettre immédiatement en liberté. En 1433, Talbot, nouvellement arrivé d'Angleterre, débarqua en Normandie, avec 800 hommes d'armes, et s'étant joint, à l'Isle-Adam, à l'évêque de Thérouenne et à Gallois d'Aunay, s'empara de Beaumont-sur-Oise et de plusieurs autres places, et reprit, en 1435, la ville de Saint-Denis qui était tombée quelques mois auparavant entre les mains des ennemis. Informé, en 1436, de la tentative faite par les Français de surprendre Rouen, où ils avaient des intelligences, il les atteignit à quelques lieues de la ville, et les défit entièrement. La rigueur de l'hiver n'empêcha pas l'infatigable Anglais de terminer la campagne par une expédition aussi hardie qu'ingénieuse : ce fut l'escalade de Pontoise, exécutée au mois de février 1437. Les fossés de la ville étant glacés et couverts de neige, Talbot, pendant la nuit, fit approcher les plus braves de ses gens, revêtus de draps blancs. A la faveur de ce

stratagème, ils gagnèrent le haut des fortifications sans être aperçus, et se rendirent maîtres de la place : le maréchal de l'Isle-Adam, qui s'y trouvait, n'eut que le temps de faire rompre une poterne, par laquelle il se sauva. La prise de Pontoise était un événement important; car elle exposait les habitants de Paris, dont Charles VII était, à cette époque, en possession, aux incursions continuelles de la garnison anglaise, qui s'avançait quelquefois jusqu'aux portes de la capitale. La même année, le duc de Bourgogne, devenu l'ennemi des Anglais, ayant fait assiéger le Crotoy par mer et par terre, Talbot rassembla à la hâte 4,000 hommes de troupes de Normandie, et arriva sur les bords de la Somme. Quoique la rive opposée fût bordée de troupes ennemies, l'intrépide Anglais ne balança pas : laissant une partie de son monde, il se jeta le premier à l'eau, et suivi par un petit nombre de soldats d'élite, qui tenaient les armes élevées, il parvint, sans obstacle, sur l'autre rive. Les troupes bourguignones, qu'une action si hardie semblait avoir rendues immobiles, ne firent aucun effort pour s'y opposer. Mais Talbot, sans s'arrêter, tourna sa marche vers le Crotoy et y fit entrer un convoi. Dans le même temps, 7 navires anglais attaquèrent les vaisseaux ennemis qui bloquaient le port, et les obligèrent de se réfugier dans le havre de Saint-Vallery. Les Bourguignons se dispersèrent, et le général anglais réduisit en cendres les fortifications élevées autour de la ville, et fit rentrer en Normandie sa petite armée couverte de gloire, et victorieuse sans avoir combattu. L'épuisement des finances de l'Angleterre, le manque de troupes, et, plus que tout cela, les cabales qui troublaient la cour de Londres, forcèrent Talbot à se tenir sur la défensive, et à borner ses exploits à la prise de quelques places de peu d'importance. Le connétable de Richemont ayant investi Meaux au commencement de juillet 1439, et emporté la place, après trois semaines de siége, la garnison anglaise se retira dans le marché, rompit le pont et mit le connétable dans la nécessité de former un second siége plus difficile que le premier. Talbot accourut de Normandie, à la tête de 4,000 combattants, résolu de délivrer la citadelle à quelque prix que ce fût; mais ce fut en vain qu'il offrit le combat aux Français : le connétable, assuré du succès, demeura tranquille dans ses lignes; et le général anglais, après avoir surpris une bastille, et fait entrer des vivres et quelques troupes dans le marché, reprit la route de Normandie, voyant qu'il était également impossible de faire lever le siége et de forcer les Français à combattre : trois semaines après sa retraite, Meaux capitula. Talbot ne tarda pas à prendre sa revanche : apprenant qu'Avranches est vivement pressé par le même connétable, il vole au secours de cette place, passe à gué la petite rivière de Sée, force un quartier mal gardé des troupes françaises, pénètre dans la ville, fond sur les ennemis, détruit leurs ouvrages et s'empare de leur artillerie, ce qui les contraignit d'abandonner leur entreprise. Réuni au comte de Sommerset, il assiége et prend Harfleur et quelques autres places, fait lever le siége de Pontoise (1441), où Charles VII était en personne avec le Dauphin; et si les armes anglaises conservèrent encore quelque réputation, elles durent, en grande partie, cet avantage à la bravoure et au talent de l'infatigable Talbot, qui fut élevé, le 20 mai 1442, à la dignité de comte de Shrewsbury. Vers la fin de la même année, il investit la ville de Dieppe; mais le Dauphin battit les assiégeants, s'empara de leurs redoutes et délivra cette place (1443). Il paraîtrait que Talbot fut l'un des plénipotentiaires anglais chargés la même année de traiter de la paix avec le roi de France; mais ces négociations n'eurent aucune suite. En 1444, il obtint une pension de 400 marcs, et fut envoyé de nouveau en Irlande, comme lord-lieutenant. Il s'y rendit en 1446, assembla, bientôt après, à Trim un parlement où l'on fit plusieurs lois pour assurer la sécurité des Anglais, et il obtint, au mois de juillet, des lettres patentes qui lui conférèrent le titre de comte de Wexford et Waterford, et lui accordèrent la concession de la ville et du comté de Waterford, de la baronnie de Dungarvan, etc. En 1447, Talbot revint en Angleterre, laissant pour député en Irlande son frère Richard Talbot, archevêque de Dublin. En 1449, on le voit encore figurer en France parmi les généraux anglais qui défendirent la Normandie; mais ses efforts ne purent empêcher les Français de faire des progrès rapides. Au mois d'octobre, ils mirent le siége devant la ville de Rouen : Talbot y donna des preuves de son grand courage. Lorsque les bourgeois de cette capitale eurent fait publier les articles de la capitulation qu'ils venaient de conclure avec le roi, et dans lesquels ils avaient demandé et obtenu que la garnison anglaise sortirait avec armes et bagages, Talbot furieux rassembla ses troupes et se saisit du vieux palais, du château et de quelques autres postes; le peuple de son côté prend les armes, et secondé par Charles VII en personne, accouru avec le brave Dunois, il enlève successivement tous les postes défendus par les Anglais, et force Talbot et le duc de Sommerset, régent d'Angleterre, à capituler, après un siége où l'on ne tira pas un coup de canon, et qui ne coûta aux Français que 40 soldats que Talbot précipita des remparts. Ce guerrier fut au nombre des otages que le régent livra aux Français, et qui devinrent prisonniers de guerre par le refus que fit le commandant de Honfleur de remettre la place, conformément aux termes de la capitulation de Rouen. Il ne fut délivré que l'année suivante (1450), sa liberté ayant été un des articles de la capitulation de Falaise. Il se passa quelque temps sans qu'on le vît paraître dans les expéditions militaires, soit que ce fût une des conditions de sa délivrance, soit, comme quelques historiens l'ont rapporté, qu'indigné contre les lâches qui trahissaient l'honneur de la nation, il ait, pendant cet intervalle, accompli le vœu qu'il avait fait d'un pèlerinage à Rome. Il fit effectivement un voyage en Italie, d'où il ne revint qu'en 1451. A cette époque, Charles VII venait de s'emparer de la Guienne; mais comme les rois d'Angleterre avaient, dans tous les temps, extrêmement ménagé la noblesse de cette province, et que plusieurs maisons illustres tenaient des possessions ou des dignités dépendantes de ces anciens maîtres, un certain nombre des principaux seigneurs se rendit à Londres, et proposa au conseil la conquête de cette contrée comme une entreprise facile. Talbot, nouvellement revenu

d'Italie, fut nommé commandant d'une flotte anglaise, et lieutenant de la Guienne, où il se rendit en octobre 1452, avec un corps de 4.000 hommes pour seconder les mécontents. Il débarqua sur les côtes du Médoc, où Lesparre l'attendait, et lui livra la place de ce nom : toutes les villes et forteresses de cette petite province ouvrirent leurs portes avec le même empressement : Bordeaux ne tarda pas à suivre cet exemple; et Talbot y entra en triomphe, six jours après son débarquement. S'étant ainsi rendu maître de tout le Bordelais, il pénétra dans le Périgord, assiégea et prit Castillon et Fronsac. Il recouvra toute la Guienne en moins de temps encore que le roi de France n'en avait employé à la subjuguer, l'année précédente. Charles VII, plus indigné qu'effrayé des succès rapides des ennemis, vole à leur rencontre. Chabannes, l'un de ses généraux, investit Chalars et l'emporte d'assaut le sixième jour; et l'armée royale, commandée par les maréchaux de Lohéac et de Jalognes, et grossie des troupes de Bretagne, sous les ordres du comte d'Étampes, ainsi que de celles de plusieurs autres princes et seigneurs, vint, le 13 juillet 1453, mettre le siége devant Castillon. Le général anglais, cédant aux instances des Bordelais, se détermine, quoique avec répugnance, à sortir de Bordeaux, et à marcher au secours de la place, à la tête de 1,000 hommes d'armes. Son fils, nouvellement arrivé d'Angleterre avec un renfort de 5,000 hommes et 80 bâtiments de transport chargés de vivres et de munitions de guerre, ne tarda pas à le suivre avec le reste de l'armée anglaise. La défaite d'un corps de francs-archers, qui défendaient un poste avancé, lui parut d'abord d'un favorable augure : il les poursuivit jusqu'au camp des Français, dont les fortifications dirigées par Bureau, grand maître de l'artillerie, l'étonnèrent d'autant plus que les assiégés venaient de lui mander que les ennemis prenaient la fuite. Talbot, surpris, mais inaccessible à la terreur, attaqua, sans balancer, le retranchement que défendait l'élite de la noblesse française. Les canons et les bombardes placés sur le rempart foudroyaient les Anglais sans ralentir leur fureur : la terre était jonchée de morts. Après deux heures d'un combat extrêmement meurtrier, les Anglais commencèrent à fléchir : deux fois ramenés à la charge par Talbot, ils furent toujours repoussés. Les Français eux-mêmes, épuisés par une action si opiniâtre, ne combattaient plus avec la même ardeur, lorsqu'ils furent ranimés par un corps de cavalerie bretonne, sous les ordres de Montauban et de la Hunaudaye qui fondirent tout à coup sur l'arrière-garde des Anglais. Ceux-ci, pressés de tous côtés, firent des prodiges de valeur; mais aucun d'eux, dans cette journée, ne pouvait disputer le prix du courage au brave Talbot. Ce généreux vieillard (il avait à cette époque plus de 80 ans), désespérant désormais de vaincre, résolut de vendre cher du moins sa défaite au vainqueur. Monté sur une haquenée, car la faiblesse de son âge ne lui avait pas permis de mettre pied à terre, blessé au visage, couvert de sang, il courait de rang en rang, exhortant les siens par ses discours et plus encore par son exemple, lorsque la haquenée qui le portait, fut atteinte d'un coup de coulevrine, et l'entraina dans sa chute. La fatigue de l'action, le sang qu'il perdait, avaient tellement épuisé ses forces, qu'il ne put jamais se relever : couvert de nouvelles blessures, foulé aux pieds, il était près d'expirer, lorsque son fils accourut pour le dégager. Talbot, à cette vue, reprit l'usage de ses sens : c'était le dernier effort du courage et de la nature. Il pria son fils de se retirer et de conserver ses jours pour une occasion plus utile à la patrie : « Je meurs en combattant pour elle, lui dit-il, vivez pour la sauver. » Le jeune Talbot, pénétré de la plus vive douleur, ne songea plus qu'à venger dans des flots de sang français l'auteur de ses jours. Assailli de toutes parts, il tomba percé de coups, auprès de son illustre père. Ce dernier respirait encore lorsqu'un franc-archer, qui ne le connaissait pas, l'égorgea pour le dépouiller. Après la mort de ce grand homme, Castillon se rendit, et l'armée anglaise se dispersa. Ce qui en restait se rembarqua précipitamment. Ainsi périt, le 7 ou 20 juillet 1453, le héros, l'*Achille de l'Angleterre;* expressions dont ses compatriotes se servaient pour le désigner. Ils auraient pu ajouter à ce surnom glorieux des titres plus honorables. Talbot joignait aux vertus militaires les qualités, encore plus respectables, d'honnête homme et de citoyen. Il fut d'abord enterré en France, avec son fils aîné. Son corps fut ensuite transporté à Whitchur, dans le Shropshire, où on lui éleva un monument.

TALBOT (Charles), grand chancelier de la Grande-Bretagne, de la même famille que le précédent, était fils de Guillaume Talbot, évêque de Durham, et naquit en 1684. Il entra de bonne heure dans la carrière du barreau, s'y fit distinguer, et fut élu, en 1719, membre du parlement, par Tregony dans le Cornouaille. Il devint avocat général (*sollicitor général*) en 1726; et la ville de Durham le choisit pour la représenter à la chambre des communes, probablement par suite des démarches des amis de son père, qui en était évêque à cette époque. Au mois de novembre 1733, George II lui remit le grand sceau, l'admit dans son conseil privé, l'établit lord grand chancelier, et le créa baron de la Grande-Bretagne. Alors il résigna la place de chancelier du diocèse d'Oxford, que son père lui avait donnée lorsqu'il occupait ce siége, et mourut généralement regretté, le 14 février 1737, avec la réputation de grand orateur, de magistrat intègre et plein de sagacité, et d'homme de bien.

TALBOT (Robert), antiquaire anglais, né au commencement du 16e siècle à Thorp, dans le comté de Northampton, mort en 1558, trésorier de la cathédrale de Norwich, a fait sur les antiquités de son pays des recherches utiles consignées dans plusieurs manuscrits qu'il a léguées à *New-College* et à d'autres établissements.

TALBOT (Pierre), archevêque de Dublin, né en Irlande en 1620, mort en 1680 au château de Dublin, où il avait été emprisonné comme coupable d'avoir pris part au prétendu complot des papistes, a laissé plusieurs ouvrages de controverse, parmi lesquels on remarque : *Traité de la nature de la foi et de l'hérésie,* Anvers, 1657, in-8°; *Traité de la religion et du gouvernement,* Gand, 1670, in-4°.

TALBOT (Catherine), Anglaise assez célèbre, née

en 1720, morte en 1770, a laissé quelques opuscules qui ont été réunis après sa mort par une amie, et imprimés sous le titre d'*Essais sur divers sujets*, 7e édition, 1812, 2 vol. in-8°. On lui attribue le 30e N° du *Rambler*, et l'on assure qu'elle eut quelque part aux *Lettres athéniennes*.

TALEBI. *Voyez* **THALEBI.**

TALLART (Camille d'Hostun, duc de), maréchal de France, né en 1652, d'une ancienne famille du Dauphiné, fut d'abord guidon des gendarmes, puis mestre de camp du régiment Royal-Cravates, et fit ses premières armes sous le grand Condé, en Hollande, et sous Turenne, en Alsace, où il eut part aux brillantes campagnes de 1674 et 1675. Nommé brigadier en 1677, et maréchal de camp en 1678, il obtint ces différents grades en se montrant aussi habile que courageux dans divers commandements qui lui furent confiés sur la Sarre et sur le Rhin. En 1690, il conçut le dessein de passer ce fleuve sur la glace, pour mettre à contribution le Rhingau; et cette entreprise presque téméraire eut un succès complet. Il fut blessé d'un coup de mousquet à Ebersburg, en 1691, et le roi le nomma lieutenant général en 1693. La paix de Riswyck fit cesser ses travaux guerriers en 1697; mais la mort de Charles II, roi d'Espagne, étant venue menacer l'Europe d'un nouvel embrasement, il fut envoyé en Angleterre, comme ambassadeur extraordinaire, et chargé de négocier avec les nombreux aspirants à cette importante succession. Tallart conduisit cette négociation avec beaucoup d'habileté, et il conclut, dans le même temps, un traité de partage en faveur de l'électeur de Bavière. Pour prix de ces services, le roi le nomma chevalier de ses ordres, et gouverneur du pays de Foix. La guerre ayant recommencé en 1702, il fut mis à la tête d'un corps destiné à agir sur le Rhin, et réussit à faire passer des secours dans Kayserswerdt, assiégé par les Impériaux. Il chassa ensuite les Hollandais du camp de Mulheim, s'empara de Traerbach, et reçut, en récompense de ces exploits, le bâton de maréchal de France (14 janvier 1703). Commandant en cette qualité l'armée d'Allemagne, sous le duc de Bourgogne, il s'empara, en peu de jours, de Brisach; et lorsque le prince eut quitté l'armée, il mit le siége devant Landau, qui fit une plus longue défense. Les Impériaux ayant réuni leurs forces sous les ordres du prince de Hesse, pour attaquer les Français dans leurs lignes, Tallart marcha bravement au-devant d'eux, les rencontra près de Spire, et les ayant surpris par la rapidité de ses mouvements, remporta une victoire complète et si décisive, que Landau se rendit le lendemain, et que toute l'Alsace resta au pouvoir de la France. Cette époque est la plus brillante de sa vie, et quoi qu'en dise Feuquières, l'un de ses détracteurs, ce triomphe fut dû aux bonnes dispositions autant qu'à la valeur du maréchal, qui sut prendre l'initiative des mouvements, et profiter de la surprise de l'ennemi, attaqué avant d'avoir pu se former, et vaincu lorsqu'il croyait marcher à une victoire assurée. Après un aussi brillant exploit, ce maréchal semblait destiné à des succès encore plus glorieux; on lui donna le commandement de l'armée la plus importante, et il alla remplacer Villars, qui avait eu le malheur de déplaire à l'électeur de Bavière. Trois armées françaises furent alors envoyées au secours de ce prince. Celle de Villeroi forma une espèce de réserve sur le Rhin, tandis que celles de Marsin et de Tallart se réunirent aux troupes de l'électeur, dans les plaines d'Hochstett, où Marlborough et le prince Eugène vinrent les attaquer. Les généraux français avaient pour eux la supériorité du nombre; ils eurent tout le temps de se concerter, de reconnaître le terrain, et ils délibérérent avec calme, dans un conseil de guerre tenu en présence de l'électeur. Cependant il eût été difficile de faire de plus mauvaises dispositions. Tallart, qui avait battu l'ennemi à Spire, en le prévenant par des mouvements rapides et imprévus, fit cette fois tout le contraire. Il l'attendit sur un mauvais terrain, et ne profita d'aucun de ses avantages. On avait arrêté dans le conseil, que l'armée combinée serait divisée en deux parties distinctes; que les troupes de Marsin et de l'électeur, formeraient la gauche, et celles de Tallart, la droite. Chacun s'arrangea comme s'il eût conduit une armée à part, de manière que, par une bizarrerie sans exemple, la cavalerie des deux armées placée à l'aile droite de l'une et à l'aile gauche de l'autre, formait le centre de l'armée combinée. Cette armée était campée parallélement à un ruisseau profond; au lieu de chercher à en disputer le passage, on s'en tint fort éloigné, laissant dans l'intervalle les villages de Bolstatt et de Blenheim. Pour comble de maladresse, Tallard sépara ses deux lignes par une large fondrière, et il fit pis encore en plaçant sur le front de son aîle droite, dans le village de Blenheim, 27 bataillons et 12 escadrons de ses meilleures troupes. Marlborough, qui commandait la gauche de l'ennemi, après avoir passé le ruisseau sans obstacle, marcha droit au centre de l'armée combinée, et ne vint faire capituler Blenheim, que lorsqu'il eut enfoncé ce centre si mal disposé, et mis en fuite les Bavarois et Marsin, obligés de renoncer à un commencement de succès pour faire face à leur droite, qui venait d'être mise à découvert par la déroute de Tallart. Quant à ce général, toujours brave de sa personne, il fit tous ses efforts pour rétablir le combat, et voulant rallier ses troupes, il se jeta tête baissée dans la mêlée; mais ayant la vue très-courte, il prit un corps ennemi pour des Français, et fut pris et conduit à Marlborough. Ainsi, il était dans les mains de l'ennemi, lorsque les troupes qui occupaient Blenheim, se rendirent par capitulation; et il n'eut aucune part à ce honteux dénoûment d'une journée si désastreuse. On le conduisit en Angleterre, comme une sorte de trophée, avec les drapeaux et les canons que l'on avait pris; et il resta 8 ans prisonnier à Londres. On prétend que son séjour dans cette capitale ne fut pas tout à fait inutile à la France, et qu'il y concourut par ses intrigues à faire rappeler de l'armée d'Allemagne le duc de Marlborough. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut parfaitement traité par la reine Anne, que cette princesse le renvoya sans échange, et que dès le commencement de sa captivité, le roi de France, opposant ces faveurs aux disgrâces de la fortune, lui donna le gouvernement de la Franche-Comté. Après son retour, en 1712, il fut créé duc d'Hostun, et sa terre fut érigée en duché-pairie; enfin, Louis XIV lui donna une preuve d'estime encore plus grande, en le nommant, par son testament, membre du conseil de ré-

gence. Ce testament étant resté sans exécution, Tallart fut quelque temps oublié; mais le régent lui-même le rappela ensuite au conseil; et lorsque Louis XV prit les rênes du gouvernement, il eut recours aux lumières du maréchal, et le fit ministre d'État. L'Académie des sciences de Paris l'avait admis comme membre honoraire, en 1723, et il présida cette compagnie l'année suivante. Il mourut le 20 mars 1728.

TALLEMANT (François), littérateur, né vers 1620 à la Rochelle, mort à Paris en 1693, sous-doyen de l'Académie française, posséda plusieurs bénéfices, et fut 24 ans aumônier de Louis XIV. On ne connaît guère de lui que la traduction de Plutarque, qui l'a fait qualifier par Boileau de *sec traducteur du français d'Amyot*. Cette version parut à Paris en 8 vol. in-12, de 1663 à 1665, et eut, pendant la vie de l'auteur, quelques autres éditions; mais elle déplut généralement, et Boileau ne fut pas le seul qui se déclara contre elle.

TALLEMANT (Paul), cousin du précédent, et comme lui prêtre, littérateur et académicien, né en 1642, et mort à Paris en 1712, écrivit, à l'âge de 18 ans, un *Voyage à l'île d'Amour*, en vers et en prose, imprimé à Paris en 1663, in-12, et qui reparut en Hollande en 1667, dans un recueil de pièces nouvelles et galantes. Ce fut le seul titre qui lui ouvrit, en 1666, les portes de l'Académie française, encore fermées pour l'auteur d'*Andromaque* et pour Despréaux. Tallemant, qui avait alors 24 ans, ne composa plus guère que des *harangues*, des *panégyriques*, des *compliments*, qui lui valurent des pensions, des bénéfices, etc. En 1673, Colbert le plaça dans l'Académie des médailles, qui depuis prit le titre d'Académie des inscriptions, et il y remplit les fonctions de secrétaire perpétuel depuis 1694 à 1706, où, sur sa démission, il fut remplacé par de Rozo.

TALLEYRAND est un surnom que prirent, au commencement du 12ᵉ siècle, plusieurs seigneurs de la famille des comtes souverains du Périgord, qui remonte, par les mâles, jusqu'à Boson Iᵉʳ, comte de Charroux ou de la Marche, mort vers la fin du 10ᵉ siècle. — HÉLIE V, dit *Talleyrand*, déjà comte de Périgord l'an 1116, après son père Boson III, est un des premiers qui aient porté ce surnom, devenu depuis le titre distinctif d'une branche cadette de cette illustre maison. Hélie V se distingua, comme la plupart de ses successeurs, par sa haine contre les Anglais, alors maîtres d'une partie de la France. Il entra dans une ligue contre Richard Cœur de Lion, duc d'Aquitaine, qui, par ses cruautés, avait soulevé les seigneurs français ses vassaux. Secouru par son père Henri II. roi d'Angleterre, et par les troupes du roi d'Aragon, Richard assiégea Puy-Saint-Front (ville séparée alors de Périgueux), et s'empara de cette place, malgré la résistance du comte Hélie, qui, bientôt après, en chassa les Anglais. Pendant que Richard, devenu roi d'Angleterre, était détenu en Autriche, à son retour de la terre sainte, Hélie Talleyrand fit des incursions dans l'Aquitaine; mais il fut obligé de demander la paix, lorsque Richard eut recouvré sa liberté. Toujours attaché à la France, il abandonna le parti de Jean sans Terre, successeur de Richard, et fit hommage de son comté à Philippe Auguste, l'an 1204. S'étant croisé pour la Palestine, il mourut en y arrivant, l'année suivante. — Son troisième fils, Hélie TALLEYRAND, fut le chef de la branche des comtes de Grignols, devenus princes de Chalais et de Talleyrand, ce qui n'a pas empêché que ce dernier nom n'ait été porté par d'autres personnages de la branche aînée. — Les comtes de Périgord, successeurs d'Hélie V, eurent des démêlés avec le chapitre de Puy-Saint-Front, et avec les habitants de cette ville et de Périgueux. Depuis l'affranchissement des communes, il y en eut peu qui montrèrent plus de courage et de constance que ces deux villes pour défendre leur indépendance contre les comtes de Périgord. Archambaud II, deuxième fils d'Hélie V, les divisa pour les asservir. Après de longues guerres, elles se réunirent dans une même enceinte, en 1240. Leurs querelles ayant recommencé bientôt, un jugement de saint Louis, en 1246, prononça que le comte Hélie VI, fils d'Archambaud II, perdrait, pour le temps de sa vie, les droits qu'il prétendait sur la ville de Saint-Front, les attribua aux habitants, en dédommagement de leurs pertes, et condamna la cité de Périgueux à des dommages et intérêts. En enlevant ainsi au comte de Périgord le droit d'administrer la justice dans ses domaines, saint Louis prépara la révolution qui, par le traité de 1259, priva le comte de Périgord Archambaud III de l'immédiation, et commença les grands malheurs de cette dynastie. Un autre traité, qui, en 1247, avait affranchi Boson Iᵉʳ, comte de Grignols et ses successeurs, de l'hommage envers les comtes de Périgord, leurs aînés, fut confirmé en 1277, en faveur d'Hélie II de TALLEYRAND, fils de Boson. — Roger-Bernard, deuxième fils d'Hélie VII et petit-fils d'Archambaud III, fut un des seigneurs les plus considérés de son temps. Pour le récompenser du zèle qu'il avait montré dans les guerres de la France contre l'Angleterre, Philippe de Valois lui donna la terre de Montrevel, et lui rendit, en 1342, une partie des droits de domination dont ses ancêtres avaient été dépouillés. Les Anglais ayant soumis toutes les places du Périgord, Roger-Bernard devint, malgré lui, vassal d'une puissance qu'il n'avait cessé de combattre. Mais le prince de Galles, voulant le gagner par des bienfaits, lui remit la ville de Périgueux. Le comte résolut alors d'abolir enfin l'autorité municipale des bourgeois de cette cité. Ils furent protégés par Jean Chandos, lieutenant général de Guienne pour le roi d'Angleterre, et maintenus dans les droits de seigneurie et de juridiction : ce jugement fut confirmé par le prince de Galles, en 1363. La même année, Boson II de TALLEYRAND, prince de Chalais, fut obligé de rendre hommage à l'Angleterre, pour sa terre de Grignols. La maison de Périgord, ainsi que les autres grands vassaux de Guienne, secoua le joug des Anglais, et rentra sous la domination de la France en 1368. Roger-Bernard mourut l'année suivante, laissant deux fils, dont le second, TALLEYRAND de PÉRIGORD, fut, en 1370, commandant général dans la Guienne pour le roi de France, qui le qualifiait son cousin. — Archambaud V, l'aîné, ayant eu de nouveaux démêlés avec les habitants de Périgueux, pour un droit de péage, dédaigna de le soumettre au jugement du parlement de Paris, et traita ces bourgeois de rebelles; mais ils obtinrent du roi, en 1392, la permission d'informer contre le comte.

Archambaud prit les armes pour soutenir ses prétentions; mais en protestant qu'il ne voulait que défendre ses droits, et nullement attenter contre ceux du roi de France. Les hostilités furent même suspendues, par l'entremise de son cousin, Hélie III de TALLEYRAND, sire de Grignols, prince de Chalais, fils de Boson II, et chambellan de Charles VI. En 1394, Archambaud se soumit et livra au roi quatre châteaux forts. Mais voyant que le ministère penchait en faveur des bourgeois, il reprit les armes. Trop faible pour tenir la campagne devant l'armée royale, commandée par le maréchal de Boucicaut, et forcé de se rendre, après avoir soutenu un siége de deux mois dans le château de Montagnac, il fut conduit à Paris, où le parlement le condamna au bannissement, par un premier arrêt, en 1395; et par un second, en 1398, à perdre la tête et son comté. Le roi lui fit grâce de la vie; et son frère (Louis, duc d'Orléans), qui convoitait les États du comte de Périgord, lui donna de l'argent pour passer en Angleterre, où Archambaud mourut l'année suivante. — Archambaud VI, même avant la mort de son père, fut remis en possession du Périgord, par ordre du roi, qui n'en retint que la capitale. La hauteur avec laquelle Archambaud réclama cette ville ne fit qu'ajouter à ses torts héréditaires. Sa tentative d'enlever la fille d'un bourgeois de Périgueux, acheva de le perdre. Le parlement, pour ce délit, le bannit et confisqua ses biens, par arrêt du 19 juin 1399. Archambaud se retira en Angleterre, et le comté de Périgord fut donné au duc d'Orléans, qui, dès longtemps, préparait la ruine de cette maison. Archambaud revint en France avec les Anglais; mais il ne put recouvrer son patrimoine, et mourut en 1425, sans postérité. Le comté de Périgord fut vendu, en 1437, par Charles, duc d'Orléans, fils de Louis, à Jean de Blois, dit de Bretagne, dont la petite-fille l'apporta en dot, avec le vicomté de Limoges, à Alain d'Albret, qu'elle épousa en 1470. Antoine de Bourbon l'acquit, par son mariage avec Jeanne d'Albret; et leur fils, Henri IV, le réunit à la couronne en 1589. Après l'extinction de la puissance et de la race des anciens comtes de Périgord, la branche cadette, connue sous le nom de sires, puis comtes de Grignols, et enfin princes de Chalais et de Talleyrand, a continué jusqu'à nos jours.

TALLEYRAND DE PÉRIGORD (Hélie), cardinal, né en 1301, mort en 1364 au moment de partir, comme légat, pour une nouvelle croisade sollicitée par Pierre Ier, roi de Chypre, et prêchée par Urbain V, cultiva et protégea les lettres, et fut l'ami de Pétrarque. Grâce aux talents et à l'instruction qu'il réunissait à une haute naissance et à une fortune considérable, accrue par d'heureuses spéculations commerciales, il exerça toujours une grande influence dans le sacré collége, et fit 4 papes, trouvant plus beau sans doute, dit Pétrarque, d'en faire que de l'être lui-même. Sous ces 4 papes, Benoit XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, dont la reconnaissance lui laissa un grand pouvoir, il joua souvent le premier rôle dans les négociations les plus importantes. La faction dont il était le chef fit nommer Charles de Luxembourg Empereur, en 1346, à la place de Louis V, excommunié par Clément V. Ce fut encore lui qui alla solliciter à Londres la liberté du roi Jean, et obtint, au nom d'Édouard III, une trêve de 2 années.

TALLEYRAND (Henri de), comte de Chalais, né vers 1599, élevé avec Louis XIII, mérita la confiance de ce prince par ses qualités aimables; il le suivit aux siéges de Montpellier et de Montauban, et se signala sous ses yeux dans diverses circonstances. La duchesse de Chevreuse, qu'il aimait, lui fit partager sa haine contre le cardinal de Richelieu, et il entra dans un complot dont le but était d'obtenir le renvoi du ministre ou de l'assassiner. Richelieu, instruit des projets de Chalais, le fit arrêter à Nantes, où il avait suivi le roi sans défiance, et une commission fut créée pour le juger. On tira de lui des aveux qui compromettaient la reine mère; mais il les rétracta dès qu'il fut condamné, et se prépara à mourir en chrétien. Ses amis avaient fait cacher l'exécuteur, qui fut remplacé par un prisonnier; celui-ci, n'ayant pas l'habitude de se servir du glaive, s'arma d'une doloire dont il frappa trente fois l'infortuné jeune homme, avant d'avoir séparé sa tête du tronc. Cette horrible scène eut lieu le 19 août 1626. Chalais avait 26 ans.

TALLEYRAND (Charles II de), frère aîné du précédent, né vers 1596, chargé des affaires de France à la cour de Russie, fut desservi par un de ses collègues et relégué par le czar en Sibérie, où il resta 3 ans : exemple atroce de despotisme de la part d'un souverain qui n'était pas son maître. De retour en France en 1635, il épousa en 1637 Charlotte de Pompadour, et mourut vers 1650.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Alexandre-Angélique de) était fils du marquis de Talleyrand, tué au siége de Tournay en 1745, et naquit à Paris le 18 octobre 1736. Sa mère, née Chamillart, et dame du palais de la reine, étant restée veuve fort jeune, montra autant de force d'âme que de prudence dans la conduite de sa maison et dans l'éducation de ses enfants. Le fils dont nous parlons fut envoyé au collége de la Flèche et entra ensuite au séminaire de St.-Sulpice. Pourvu, en 1762, de l'abbaye du Gard, diocèse d'Amiens, il fit ses études théologiques sous la direction de M. Bourlier, qui mourut depuis évêque d'Évreux. Nommé aumônier du roi et grand vicaire de Verdun, il n'avait que 30 ans lorsque M. de la Roche-Aymon, archevêque de Reims, le choisit pour coadjuteur. Outre le grand âge de ce prélat, ses fonctions de grand aumônier le retenaient souvent à la cour et lui faisaient sentir le besoin d'un évêque qui le remplaçât dans le gouvernement d'un vaste diocèse. L'abbé de Talleyrand fut sacré le 28 décembre 1766, sous le titre d'archevêque de Trajanopole, et prit d'autant plus de part à l'administration épiscopale, que M. de la Roche-Aymon devint, quelques années après, ministre de la feuille, place qui l'obligeait à une résidence encore plus prolongée à Versailles. En 1769, le roi nomma le coadjuteur de Reims à l'abbaye de Hautvillers; et, en 1770, l'assemblée du clergé lui accorda une distinction flatteuse et l'admit comme suppléant de son archevêque, que ses infirmités et ses occupations empêchaient de se trouver assidûment aux séances. Le cardinal de la Roche-Aymon étant mort le 27 octobre 1777,

de Talleyrand lui succéda de droit; il se démit de ses abbayes et reçut en échange celle de Saint-Quentin en l'Isle. Son séminaire fut confié à la congrégation de Saint-Sulpice. Les hospices furent l'objet de la sollicitude du prélat : il procura un asile aux vieux prêtres et répandit des secours abondants parmi les malheureux. Un mont-de-piété fondé à Reims, des encouragements donnés aux manufactures, un troupeau de mérinos amené d'Espagne à ses frais et dispersé dans les campagnes, des secours distribués à propos pour remplacer les couvertures de chaume par la tuile, prouvèrent qu'aucun bien n'était étranger à la sollicitude de M. de Talleyrand. Nommé membre de la deuxième assemblée des notables, puis député aux états généraux, il lutta vainement contre les innovations, signa les principales protestations du côté droit, et publia en son nom des écrits pour défendre les droits de son siége, entre autres une *Lettre aux électeurs de la Marne,* du 8 mars 1791, et deux *Ordonnances* du 4 avril et du 2 mai, sur les élections de deux évêques constitutionnels: ces trois écrits sont développés et font sentir l'irrégularité des mesures prescrites par les nouveaux décrets. L'esprit qui dominait dans l'assemblée constituante, et les troubles du royaume, engagèrent l'archevêque de Reims à se retirer à Aix-la-Chapelle, d'où il envoya son adhésion aux dernières protestations du côté droit. Des Pays-Bas il passa en Allemagne, à l'approche des armées françaises : Weimar et Brunswick furent tour à tour sa résidence. Lorsque Pie VII demanda, en 1801, aux évêques de France leur démission, l'archevêque de Reims et quelques autres prelats, qui demeuraient dans cette partie de l'Allemagne, firent des réponses dilatoires; ils exposèrent leurs motifs dans une lettre du 26 mars 1802, adressée au pape, et dans les réclamations du 6 avril 1803. Du reste, ces prélats s'abstinrent de tout exercice de juridiction. La santé du cardinal de Montmorenci l'ayant obligé de quitter la cour de Louis XVIII, et de retourner en Allemagne, ce prince appela M. de Talleyrand à Mittau, et l'admit dans son conseil. Le prélat suivit le roi en Angleterre, et fut nommé grand aumônier à la mort du cardinal de Montmorenci, en 1808. Les événements de 1814 ramenèrent en France ces nobles exilés; M. de Talleyrand fut inscrit le premier sur la liste des pairs du royaume, et chargé de présenter les sujets pour les évêchés. En 1816, le roi augmenta ses attributions, par une ordonnance du 13 avril; mais le ministère fit révoquer cette mesure, le mois suivant. On eut pareillement à regretter que ses conseils n'eussent pas toujours été suivis dans l'affaire du concordat; sa sagesse et son esprit de conciliation eussent aplani bien des obstacles. Le prélat donna sa démission de l'archevêché de Reims, qu'il avait refusée précédemment, et engagea quelques-uns de ses collègues à souscrire la lettre de soumission adressée au pape, le 8 novembre 1816. Cette démarche facilita la conclusion des affaires. Le 28 juillet 1817, M. de Talleyrand fut fait cardinal, sur la présentation du roi, qui le nomma à l'archevêché de Paris. Son rang, son âge et son expérience, le placèrent à la tête de ses collègues dans des délibérations qui eurent lieu sur les affaires de l'Église de France, et le respect qu'on lui portait fit plus d'une fois prévaloir son avis dans les matières les plus importantes. L'exécution du concordat de 1817 ayant rencontré des obstacles inattendus, le nouvel archevêque de Paris ne prit possession de son siége qu'en 1819. Le choix de son coadjuteur, divers règlements pour le clergé, le rétablissement des retraites pastorales, la rédaction d'un nouveau Bréviaire, les encouragements donnés aux petits séminaires, tels furent les actes les plus importants d'un épiscopat qui ne dura que deux ans. Le cardinal de Périgord mourut le 28 octobre 1821.

TALLEYRAND PÉRIGORD (Charles-Maurice de), diplomate célèbre, neveu du précédent, et descencendant, du côté maternel, de la princesse des Ursins, naquit à Paris en 1754. On ne lui connaissait aucune vocation pour les ordres; mais il appartenait à une de ces familles entre lesquelles il était d'usage de répartir les pompes ecclésiastiques comme les honneurs civils, et on l'envoya prendre quelque idée de la théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Lorsque ensuite on voulut faire donner un diocèse à ce jeune homme de mœurs très-peu austères, Louis XVI, toujours scrupuleux, et toujours faible, hésita sans refuser absolument : les pressantes sollicitations d'un père mourant, et très-estimé du roi, obtinrent enfin la nomination du fils à l'évêché d'Autun, en 1788. Le jeune prélat était aussi abbé de Celles et de Saint-Denis, et avait été, en 1780, agent général du clergé. Ce ne fut pas sans distinction qu'il exerça l'épiscopat; les femmes trouvaient écrits avec beaucoup d'agrément ses billets du matin, et l'on ne connaissait pas de prélat plus spirituel dans les boudoirs de Versailles. S'il y avait en cela du scandale, il ne faisait qu'une impression légère; on était alors indulgent pour les erreurs du clergé, par indifférence, sans doute, pour sa dignité. D'ailleurs la conversation ingénieuse, le ton de cour, et la grâce parfaite du nouveau pasteur des âmes, lui conciliaient chaque jour un plus grand nombre d'esprits frivoles. Chargé de dettes, M. d'Autun vit sans s'alarmer les événements de 1789, prélude de subversions ou de réorganisations dont un homme adroit, et doué de quelque supériorité, se flatte toujours de tirer parti. Il ne se démit de l'évêché d'Autun qu'en 1791; mais il avait déjà adopté, comme moyen du moins, les maximes de la révolution, et il se jeta dans le parti populaire aux états généraux. Cet exemple eut beaucoup d'influence, surtout dans les rangs inférieurs d'un clergé captivé par l'éclat de la naissance, plus que ne le feraient supposer les traditions apostoliques. Dès cette époque Talleyrand possédait aussi cette aptitude plus profitable que mâle ou généreuse, qui consiste à tout soupçonner, en se laissant peu deviner soi-même, à rester de sang-froid parmi les hommes ardents, à s'approcher de ce qui s'élève avec fracas, mais à s'y attacher discrètement, et de manière à en recueillir à propos les débris. Fidèle à ces maximes de conduite dès son entrée dans la carrière, il y resta presque indépendant des factions, sans direction positive, et se décidant chaque fois d'après la circonstance. Le 7 juillet 1789, il occupa assez longtemps la tribune; il demanda qu'on déclarât nuls tous les mandats impératifs. Quelques jours plus tard, il proposa d'accorder les droits de citoyen actif à tous les habitants du territoire, sans exception : il vou-

lait en faire jouir les israélites; mais on le blâma d'avoir poussé plus loin, et jusqu'à l'extrême, l'application des principes. Quant à l'admission de tout citoyen indistinctement aux divers emplois, il la fit décréter le 20 du mois d'août. Son avis fut ensuite qu'on ne ferait pas mention du culte dans la déclaration des droits de l'homme. Vers la fin de l'année, il s'occupa surtout de différents projets de finance, fut quelquefois en opposition avec Necker, et proposa la création des billets d'État. Il insista sur l'utilité, sur la convenance même de la confiscation et de la vente des biens du clergé; il eut beaucoup de part à cette grande mesure. Après avoir été un des commissaires chargés de surveiller la caisse d'escompte, il devint membre du comité des impositions. Au mois de février 1790, l'assemblée constituante résolut de s'expliquer sur l'esprit dont elle était animée, et de rappeler le but auquel elle se proposait d'atteindre : Talleyrand rédigea cette adresse, et quelques jours plus tard on le nomma président. Il présenta, en juin, le projet de décret sur l'uniformité des poids et mesures. Ce fut aussi lui qui officia à la fête de la fédération, le 14 juillet; il célébra la messe sur l'autel de la patrie. Les prêtres appelés à le seconder se vêtirent de blanc quant au costume sacerdotal; mais les trois couleurs y étaient jointes, et l'évêque bénit, entre la messe et le *Te Deum*, les drapeaux des départements et des troupes. Diverses questions de finance l'occupèrent de nouveau dans l'assemblée, où il hâta de tout son zèle l'émission des assignats. Son adresse aux ecclésiastiques, le 29 décembre, avait pour principal objet de diminuer le nombre de ceux qui se refuseraient à prêter le serment à la constitution, si improprement appelée, civile du clergé; cependant il embrassa plusieurs fois, dans le courant de l'année 1791, la défense des ecclésiastiques non assermentés: il voulait, comme Sieyès, Grégoire et la Fayette, la liberté de conscience dans les deux sens. Depuis le 14 janvier il faisait partie de l'administration du département de la Seine. En vertu des articles de la constitution civile du clergé, on eut de nouveaux évêques, qualifiés d'intrus par l'opposition ecclésiastique qui refusait de les sacrer. Talleyrand se décida le premier à s'en charger, et il eut pour assistants deux évêques *in partibus;* mais Pie VI en témoigna son mécontentement par un monitoire d'excommunication. La session terminée, ce député fut envoyé en Angleterre pour entretenir entre les deux peuples des dispositions pacifiques; mais des difficultés, provenant surtout de cette émission même des assignats pour laquelle l'évêque d'Autun s'était déclaré, firent penser qu'on ne pouvait maintenir l'ordre nouveau qu'en imprimant de la terreur. L'Angleterre trouva dans ce déplorable système des prétextes pour susciter des ennemis à son ancienne rivale, et le négociateur, traité lui-même comme suspect, n'eut que 24 heures pour quitter Londres, au commencement de 1794. On assure que pendant la session de l'assemblée constituante, il avait reçu de la cour, du moins au moment de la discussion sur le *veto,* quelques sommes secrètes, que les preuves en avaient été acquises dans les recherches faites après la journée du 10 août, et que tel fut son motif de se rendre aux États-Unis au lieu de rentrer en France. Les suites de la journée du 9 thermidor le rassurèrent. Revenu en Europe, il demanda qu'on levât le décret d'accusation rendu contre lui, et qu'on le rayât de la liste des émigrés. Ses démarches eurent un succès assez prompt; sur la motion de Chénier, le décret d'accusation fut rapporté, le 4 septembre 1795. Alors Talleyrand vint à Paris, et presque aussitôt, sans doute pour que le public ne s'habituât pas à le voir dans l'inaction, il se fit recevoir membre de l'Institut. Le 16 juillet 1797, se rouvrit pour lui la carrière dans laquelle l'appelaient surtout ses talents; il remplaça Charles Lacroix au ministère des affaires étrangères. Mme de Staël, dont l'intrigue politique était la faiblesse, avait eu la plus grande part à cette nomination; mais elle n'obtint pas du ministre celle de tous les amis qu'elle voulait placer, et il en résulta un refroidissement qui par la suite dégénéra en rupture ouverte. Talleyrand, qui, se préservant en général d'attachements trop vifs, subordonnait tout aux considérations politiques, n'a pas évité dans cette sphère quelques ennemis irréconciliables; de ce nombre furent Lucien Bonaparte, le duc d'Otrante et Mme de Staël. Le 10 décembre 1797, le général Bonaparte, apportant le traité de Campo-Formio, fut présenté au Directoire. Le discours que prononça le ministre chargé de cette réception n'eût pas laissé plus de souvenirs que la plupart de ces discours d'apparat, s'il n'eût point contenu une phrase prophétique. Toujours plein de prévoyance, le ministre ne négligea pas, en traitant de la paix avec les États-Unis, certaines stipulations pécuniaires qui ne demandaient point de publicité. Malheureusement elles en eurent, mais il ne paraît pas que cette atteinte portée à sa réputation l'ait fait songer à quitter son poste. Il ne donna sa démission que le 20 juillet 1799; Sieyès était alors au Directoire, et il y avait entre eux quelque ancienne inimitié sacerdotale. Après la chute des directeurs, événement auquel il ne resta pas étranger, non plus que Sieyès et Roger-Ducos eux-mêmes, il fut rappelé au ministère. Assez pénétrant pour se former une idée plus ou moins juste des desseins du premier consul, assez ambitieux lui-même pour n'être surpris d'aucun, assez expert pour contribuer à lever les difficultés d'un règne naissant, à la fois homme de cour et homme de la révolution, il convenait à Bonaparte, qui, pour se concilier provisoirement la diplomatie étrangère, s'avisa de mettre en contact avec elle ce personnage dont elle ne pouvait manquer d'agréer les anciens titres, les habitudes et l'exquise politesse. Talleyrand n'était pas d'ailleurs moins circonspect que séduisant : il possédait à un haut degré le premier talent de l'homme d'État destiné aux seconds rôles, l'art de ne pas se découvrir, de céder à l'occurrence, ou de différer patiemment, de ne pas trop craindre ses adversaires, et de laisser en général le temps user l'œuvre de la passion. Quand on n'en a guère d'autre soi-même que celle de réussir, et que tenant peu aux principes, on est conduit surtout par l'esprit, on trouve aisément le secret de rester impénétrable. Peu de négociateurs ont paru aussi heureusement nés que Talleyrand pour dérouter ceux qui aiment à tracer le portrait de tout homme versé dans les affaires. Il a été dès le commencement, et jusqu'à nos jours, l'objet des imputations les plus graves, et même de ces satires dont l'â-

preté ne peut trouver d'excuse dans l'envie de montrer les ressources offertes par de certains sujets à une verve indiscrète. Mais aussi il est à remarquer que la plupart de ceux qui l'ont bien connu ont professé pour lui de l'estime, et qu'il a été chéri comme ministre dans les bureaux de son département. S'il a paru croire difficile, ou même se soucier assez peu de se laver de tout reproche essentiel, c'est peut-être parce qu'il a regardé une plus grande susceptibilité comme une erreur chez les hommes publics qui doivent savoir d'avance à quelle condition, pour ainsi dire, la célébrité leur est offerte en perspective. Il a servi successivement Louis XVI, les comités, le Directoire, Napoléon et d'autres gouvernements encore; mais est-ce une preuve suffisante qu'il les ait trahis tour à tour? Il servait la France, toujours subsistante, quoique l'autorité changeât. Il avait pour partage de garder en main, ou de ressaisir bientôt le seul portefeuille qui pût procurer une influence européenne. Il n'a pas manqué de fidélité aussi souvent que ses ennemis l'ont prétendu, mais se sentant destiné à rester longtemps sur la scène, il s'est mis à laisser passer les hommes et les choses, flattant, non sans ironie, leur prétention à durer. On a comparé son visage à une tablette de marbre, sur laquelle la nécessité se trouverait écrite en caractères de bronze. Habile observateur, il appréciait plutôt que d'autres les symptômes de mort, et se plaçait doucement à l'écart pour se soustraire aux conséquences. Une fois on le vit s'attacher à un prince qui paraissait succomber, et on s'en étonnait : mais c'était simplement parce que le triomphateur devait disparaître au bout de quelques semaines. Talleyrand avait-il abandonné, au 18 brumaire, le Directoire finissant son règne de quatre ans? Non, eût-il dit, le Directoire s'abandonnait lui-même: on ne peut rester à qui s'en va. Sa prévoyance ne l'éclairait pas d'assez loin pour qu'il se tînt longtemps et volontairement dans la retraite, mais son éminente perspicacité ne le trompa guère sur ce qui commençait à s'accomplir : ce qu'il n'avait pas considéré d'avance sous le rapport du bien public, il le voyait à temps pour son avantage personnel. Plein de finesse, de dextérité, de légèreté apparente et calculée; simple à force d'art, pourvu d'autant de causticité que de souplesse, d'autant d'agréments que de ressources; comptant aussi sur les facilités que laisse la froideur de l'âme, il avait pour idée dominante de diriger au dehors les affaires du pays, et de les manier selon ses penchants qui supposaient avant tout de l'unité dans le pouvoir. C'est ainsi que disposé, comme on l'a vu depuis, à ne pas toujours applaudir aux projets ambitieux de Napoléon, il engagea pourtant lui-même le premier consul à ne laisser à ses deux collègues aucune influence quant aux parties décisives du gouvernement, mais à reléguer l'un dans la direction de la justice, et l'autre dans celle des finances. Immédiatement après le jour même où le gouvernement consulaire fut installé et reçut diverses présentations, il fut facile de juger que Cambacérès et Lebrun, presque réduits au rôle de témoins, verraient bientôt substituer aux titres dérisoires de second et de troisième consuls, quelques fonctions plus vaines encore, telles que celles d'archichancelier et d'architrésorier. On ne saurait conclure de ces sortes de conseils donnés par Talleyrand, qu'il demandât pour la France un maître absolu. Il paraît même n'avoir pas varié dans ce vœu, qu'il regardait comme celui d'une grande partie des Français : la monarchie avec deux chambres. Seulement il paraissait plus occupé des idées d'ordre et de stabilité que du besoin de liberté. Dans cette disposition d'esprit, il avait été naturellement favorable à Bonaparte dès le moment de son retour de l'expédition d'Égypte, entreprise pour laquelle le ministre s'était déclaré dans le temps avec quelque chaleur. Le consul, de son côté, se rappelait ces divers signes d'adhésion, et lui voyant beaucoup d'amis et de l'influence dans la société, le consultait, non-seulement dans ce qui se rattachait à ses attributions, mais aussi dans toute circonstance un peu difficile. Sans doute il aimait dans son ministre une manière d'être analogue à celle qui le caractérisait lui-même. L'idée que s'était faite du nouveau chef de l'État ce même ministre explique son dévouement; mais est-il vrai qu'il en ait donné des marques aveugles lorsque le duc d'Enghien a été sacrifié, sans qu'on pût même s'en promettre un grand résultat politique? Dès le premier moment du séjour de ce prince, en 1804, à Ettenheim, à trois lieues de la frontière, le chargé d'affaires près la cour de Bade, en informa les ministres des relations extérieures et de la police, mais sans parler d'indices de conspiration. On allègue contre Talleyrand sa participation dans cette affaire, et c'était effectivement une nécessité de sa place qu'il intervînt, à moins de donner sa démission. Mais a-t-il contribué à l'événement de Vincennes? c'est ce que n'ont pu établir ceux mêmes qui ont désiré le plus de l'inculper. Non-seulement le rôle politique de Talleyrand qui, dès 1797, s'était déclaré pour la liberté de conscience, l'avait séparé sans retour de la portion du clergé restée inflexible, mais il a même renoncé hautement à cette profession. Un bref de Pie VII le releva de ses vœux au temps du consulat. Il épousa Mme Grandt; mais, sans fêtes et sans bruit, ne voulant pas braver l'opinion, malgré la légalité de l'acte : ce ne fut qu'après de longues difficultés que Mme de Talleyrand fut enfin admise à la cour des Tuileries. Le bruit s'est répandu plus tard que Napoléon avait exigé de son ministre que la cérémonie nuptiale légitimât une union déjà existante, mais les dates mêmes démentent ce scrupule de l'empereur. Sous un gouvernement qui faisait régner l'ordre dans toute l'administration, et auquel d'ailleurs les ressources ne manquaient pas, l'habile ministre provoqua diverses réformes. Une de celles qu'il fit adopter, mais qu'on a abandonnée sous d'autres règnes, consistait à assurer l'avenir de tous les membres du corps diplomatique, malgré l'interruption de leurs fonctions. Le grade du moins restait à celui qui n'était plus, ou qui même n'était pas pour le moment en fonctions, et cette faveur s'étendant jusqu'aux élèves, chacun avait, soit dans l'attente, soit en non-exercice, de 600 à 10,000 francs de traitement inviolable. La confédération germanique s'étant trouvée ébranlée par les conséquences du traité de paix entre la France et l'Allemagne, celle-ci reçut à divers égards une organisation concertée, surtout avec Alexandre, qui était flatté d'étendre ainsi l'influence moscovite. Le plan de sécularisation des princes ecclésiastiques allemands fut l'œuvre du prélat sécularisé

lui-même, en qui le véritable arbitre de l'Occident mettait alors sa confiance. Ce ministre la demandait entière, et trop peu disposé à n'être qu'un instrument docile, il devait se voir écarté tôt ou tard. Le traité secret conclu avec Paul Ier de Russie, devint l'origine des différends qui éclatèrent entre Talleyrand et Fouché. Ce dernier prouva au consul que cet acte était connu à Londres, et Talleyrand faillit être arrêté, mais on sut ensuite que le mal provenait uniquement de l'infidélité et de la cupidité d'un secrétaire. En mars 1802, le traité d'Amiens fut principalement l'ouvrage du ministre ainsi justifié. Lorsque, affermi par les triomphes les plus propres à frapper l'imagination des peuples, Bonaparte se persuada enfin que les circonstances lui permettaient de fonder une dynastie, comme on l'avait fait dix siècles auparavant, un landgrave obscur, mais possesseur de vieux titres, fit des difficultés pour reconnaître comme empereur ce soldat parvenu. C'est alors que, digne interprète en cela de Napoléon, son ministre répondit à l'envoyé de l'électeur ces mots plus fiers que circonspects : Qui vous a dit, monsieur, que l'empereur ne sera pas avant dix ans, chef de la dynastie la plus ancienne de l'Europe? En 1806, Talleyrand fut nommé grand chambellan, et reçut quelques jours après, comme fief, la principauté de Bénévent. Pour rendre raison de sa disgrâce, en 1808, on supposa qu'il avait blâmé soit l'invasion en Espagne, opération d'ailleurs mal combinée, soit cette espèce de partage du monde qui paraissait avoir résulté de l'entrevue de Tilsitt. Néanmoins le traité secret doit avoir été signé *Talleyrand* et *Kourakin*. Il faut aussi observer que dans ce qu'eut de réel ce plan si gigantesque à de certains yeux, ce partage général se bornait presque à donner à l'empire russe Abo et Constantinople, à l'empire français, Madrid, Lisbonne et Rome. En vertu de cet accord, ce fut sans aucune réclamation de la part d'Alexandre, que les armées de Napoléon entrèrent, en 1809, à Rome, à Lisbonne et dans l'Espagne à laquelle on reprochait d'avoir voulu prendre les armes quelques jours avant la bataille d'Iéna. Du moins la disgrâce du ministre le rendit plus croyable, surtout lorsque la résistance des Espagnols vint mettre un premier terme à l'éblouissante rapidité des succès de Napoléon. D'ailleurs, sous Louis XVIII, à l'époque de la seconde guerre d'Espagne, le prince de Bénévent, en la blâmant aussi, a pris soin de confirmer le bruit répandu relativement à la première. « Appelé, dit-il, par celui qui gouvernait alors le monde, à émettre mon opinion sur une lutte à engager avec le peuple espagnol, j'eus le malheur de lui déplaire... en lui en révélant tous les dangers..... » L'objet de ce mécontentement passager ne tarda pas à obtenir un titre nouveau ; il fut fait vice-grand électeur, ce qui lui laissait plus de loisirs, mais à la vérité moins d'influence. Au reste, l'empereur faisait plus que jamais le travail par lui-même, et ce fut parce qu'il ne voulait plus guère en cela que de simples secrétaires, qu'il se passa de la sagacité du prince de Bénévent. Après le désastre de 1812, la défaite de Leipzig, et les inutiles prodiges de février 1814, l'ennemi, mettant sa confiance moins encore dans ses nombreuses colonnes, que dans les machinations du parti royaliste et de quelques autres Français plus coupables, abandonna presque le soin de ses derrières menacés avec tant d'audace, et poussa sur Paris la moitié des bataillons appelés par les traîtres. Sans le rétablissement du drapeau blanc, les alliés avaient à craindre d'être détruits au milieu de la France. Ils entretenaient donc des intelligences, particulièrement dans le sénat, et tandis qu'on abusait les gens crédules par une vaine reconnaissance du droit de la nation à se choisir un gouvernement, des vœux excités dès longtemps se manifestaient en faveur de l'ancienne dynastie. Divisé d'intentions, le sénat procéda avec plus de mesure; mais 70 de ses membres, parmi lesquels on comptait 27 étrangers, étaient animés de l'esprit du prince de Bénévent : ils se réunirent d'après le bon vouloir du monarque russe, et proclamèrent la déchéance de Napoléon. Déjà depuis plusieurs semaines le comte d'Artois s'était mis en marche pour la France, sous la protection des ennemis, et l'intrigue qui agissait en leur faveur, balançant au congrès de Chatillon, ou neutralisant les négociations officielles, préparait la perte de l'empereur. L'ancienne opposition, mais peu certaine, du prince de Bénévent aux desseins de Napoléon sur l'Espagne, et à la guerre de Russie, était alors réputée indubitable, et rendait plus efficace ce qu'il méditait au moyen de ses précédentes relations diplomatiques. Elles étaient d'autant plus faciles à renouer que l'étranger lui avait toujours su gré d'adoucir par des formes pleines d'urbanité les exigences de Napoléon. Il agit surtout auprès de Nesselrode et de Metternich. Il paraît que la réintégration des Bourbons n'était pas d'abord une conséquence absolue de la reddition de Paris, mais une combinaison présentée comme plus propice pour le maintien de la paix, et pour les diverses prétentions des alliés. On insinuait doucement qu'un prince nouveau, ou bien la régence confiée à Marie-Louise, au nom de Napoléon II, offriraient moins de garanties pour les étrangers. Peut-être, parlait-on quelquefois des intérêts du pays, mais comme d'une considération d'un ordre inférieur. Ceux des Bourbons étaient directement soutenus par de Vitrolles, suscité lui-même par Talleyrand, mais non dans un but aussi positif. Les alliés voulaient avant tout l'affaiblissement de la France. Quant à leur premier confident, il aspirait à être reconnu comme ministre indispensable par le gouvernement futur; mais il avait à craindre que les Bourbons, ou plutôt les émigrés qui prétendaient tout conduire, ne le trouvassent pas irréprochable dans leur sens. On a donc eu raison, sans doute, de dire que de Vitrolles alla plus loin que ne le désirait son guide, homme consommé dans les affaires, et moins pressé de conclure, que curieux de saisir une occasion de rendre à quelqu'un d'heureux des services éminents. Ce n'est pas qu'il parût lui-même exempt de passion. Il gardait plus de souvenir du refroidissement de l'empereur que des bienfaits précédents, et il venait de refuser de se charger encore du portefeuille, au risque d'exciter par cette résistance des soupçons graves, et d'être privé de sa liberté, ce dont il fut un moment question. De tous ceux qui se groupaient alors autour du prince de Bénévent, le jeune duc de Dalberg était le premier dans son intimité. On y voyait aussi un ex-archevêque, homme remuant et grand parleur, qui ne manquait pas de verve pour écrire sur les

événements, mais qui pour les diriger n'eût inspiré aucune confiance. Il recevait les journaux anglais qu'on se procurait assez difficilement alors, et de cette manière il ne fut pas inutile. Quant au prince, dès que la capitale parut menacée, il fit ses dispositions pour partir ; mais il s'était aussi arrangé pour être arrêté aux barrières. Ainsi retenu, il s'occupa d'entraver tellement la résistance, si l'ennemi se présentait, qu'on fût réduit à se rendre, c'est-à-dire à saper dans ses fondements l'édifice élevé par Napoléon. Il fallut capituler en effet, et aussitôt les communications avec les alliés n'eurent plus rien de mystérieux. Talleyrand avait si bien mérité d'Alexandre avant la reddition de la ville, que ce monarque lui fit l'honneur de décider qu'il descendrait dans son hôtel : c'était au reste un moyen certain d'augmenter pour l'instant l'ascendant d'un homme dont on avait encore besoin. Il rassembla chez lui la plupart de ceux qui faisaient prendre au sénat le parti de la défection, de Dalberg, de Montesquiou, de Jaucourt, ainsi que le baron Louis. On se demanda dans le salon de Talleyrand, comment on disposerait de la France, de concert avec les Autrichiens et les Russes. Alexandre n'avait pas manifesté de volonté expresse; seulement on avait compté sur lui pour la ruine de l'autorité impériale. On devait peut-être se promettre l'assentiment de François, à l'égard de la régence confiée à Marie-Louise, mais au milieu de cette incertitude, les Bourbons avaient pour eux un grand avantage, celui de pouvoir invoquer un principe encore accrédité. Le négociateur faisait valoir cette chance de succès; cependant le duc de Dalberg objectait la difficulté d'amener à des condescendances libérales plusieurs membres de la branche aînée des Bourbons, ceux en qui l'émigration mettait son espoir pour tout intervertir. Quelqu'un pensa concilier les choses, en observant qu'on avait le duc d'Orléans, mais il paraît que Talleyrand et le baron Louis avaient pris leur parti. Ils firent sentir que les étrangers, armés avec un rare et heureux accord, ne trouveraient une garantie satisfaisante que dans les héritiers de Louis XV, sous qui avait commencé sans obstacle le partage de la Pologne. Déjà, vers les frontières méridionales, Wellington, moins réservé ou moins artificieux, avait dit formellement : Que le nom de Bourbon soit votre mot de ralliement, et que le drapeau blanc, symbole antique de votre bonheur, se développe sur vos têtes. Pour augmenter la sécurité des alliés, Talleyrand demanda que Louis XVIII fût expressément invité à faire des concessions à l'esprit du siècle, et il se chargea de décider la majorité des sénateurs à ce pas rétrograde : une constitution moderne avec des princes d'autrefois. Jamais il n'avait obtenu plus de prépondérance; ce fut le triomphe de la souplesse qui le caractérisait de réunir les interprètes de tous les partis, de les éconduire presque tous, sans cesser de leur être agréable, et de terminer selon ses propres vues ce que la fortune avait seulement préparé à Moscou, à Leipzig, et à Laon. Il n'était pas jusqu'aux partisans de la république qui n'eussent pour consolation de répéter que les chefs des alliés, pourvu qu'on leur obéît du reste, souffriraient que le gouvernement nouveau parût être du choix de la nation. Trop facilement on oubliait en France qu'au milieu de perturbations si décourageantes, une nation se trouve ordinairement représentée par une poignée d'hommes astucieux, qui peut-être mis en mouvement eux-mêmes par un seul, s'éloignent plus du vœu public que ne l'oserait faire un despote dans des moments plus calmes. Une proclamation insidieuse, que signa le prince de Schwartzemberg, fut rédigée sous les yeux de l'hôte d'Alexandre. Le 31 mars, à six heures du soir, le czar prit possession de l'appartement où il était attendu, et, quelques instants après, les délibérations commencèrent. Alexandre, dont l'âme n'avait déjà plus d'énergie, et dont l'esprit faible aimait à se reposer dans des idées exclusives, se laissa persuader qu'un moyen s'offrait d'égaler la gloire de Napoléon, en opposant le rôle de pacificateur à celui de conquérant. On avait aussi agi auprès des autres monarques et de Metternich. On jugeait que l'empereur François sacrifierait de bonne grâce les intérêts de sa fille et de son petit-fils. Ce monarque voulant l'expulsion de Napoléon, il ne restait plus qu'à lui faire envisager la régence comme la continuation du système impérial, et à faire entendre que même cette demi-mesure aurait l'inconvénient de rendre peut-être un jour le trône au grand homme de guerre, qui, une fois raffermi, ne se laisserait plus ébranler. Talleyrand excellait dans ces soins pour le repos de l'Europe. Deux heures avant l'arrivée d'Alexandre chez lui, on y avait agité déjà, en présence du roi de Prusse, la question du rappel de l'ancienne dynastie. Sans parler peut-être aussi clairement à Alexandre, le prince de Bénévent l'amenait au but. Ce fut lui qui ne craignit pas de faire observer au czar qu'en déclarant qu'il ne traiterait plus avec Napoleon, il fallait ajouter : ni avec aucun membre de sa famille. Le 1er avril, Talleyrand présida le sénat dont il était sûr en partie. Il avait dit au czar que l'exemple de cette chambre entraînerait d'autres autorités, et par conséquent la capitale. Le sénat arrêta l'établissement d'un gouvernement provisoire, chargé de lui présenter un projet de constitution qui pût convenir à la France dans la situation où on l'avait placée. On décida ensuite que ce gouvernement serait composé de cinq membres, et l'élection eut lieu immédiatement. Les noms proclamés par le prince de Bénévent furent ceux du prince lui-même, et de Beurnonville, de Jaucourt, de Dalberg et de Montesquiou. Le même jour, le sénat chargea le gouvernement provisoire d'apprendre à la nation qu'il venait de déclarer la déchéance de l'empereur Napoléon et de sa famille, et qu'il déliait du serment de fidélité le peuple et l'armée. Fort de sa docilité, le sénat se présenta ensuite devant le czar qui le reçut gracieusement. On arrivait ainsi au dénoûment de cette fatale comédie. Au moyen des télégraphes, le peuple français apprit qu'il venait d'appeler librement et unanimement au trône l'ancienne dynastie. Des plaisants, car il s'en trouve dans les jours les plus sombres, tirèrent parti d'un rapprochement assez singulier pour mériter qu'on le cite. Les journaux remplis de ces actes, qu'ils accompagnaient de misérables félicitations, contenaient, le même jour, l'annonce de la prochaine clôture d'un spectacle des *Nains*, sous la direction d'un *habile faiseur de tours :* celui-ci se nommait Olivier. Tout en se laissant

gouverner par Talleyrand, le czar, incapable d'oublier tout à fait Tilsitt et Erfurt, paraissait se reprocher d'être moins généreux, et peut-être moins loyal, que le rival même dont il voyait enfin le malheur. Prévenu, assure-t-on, de l'idée qu'il lui survivrait peu, il aurait désiré le ménager, et il se montrait si agité, si incertain, que ceux d'entre ses serviteurs qui l'approchaient le plus, ont remarqué que sa raison s'altérait par moments. Il ne se servait de sa puissance que pour sanctionner les arrêts du chef du gouvernement provisoire, ou plutôt ceux de Louis XVIII, qui, dès le mois de janvier, avait imaginé de supposer au sénat conservateur la mission de détruire l'empire. Devenu momentanément l'arbitre de l'État, celui qui, sans porter les armes, jouait presque ce rôle de Monk, dédaigné auparavant par le premier consul, voulait laisser ignorer aux nouveaux maîtres qu'il espérait servir, s'il n'avait pas suscité en leur faveur une velléité d'enthousiasme national. Il attacha ainsi de l'importance à l'adhésion de quelques membres du corps législatif, les seuls qui se trouvassent à Paris : il comptait sur l'aveuglement du jour, et savait qu'après les fautes de Napoléon, et surtout après ses revers, tout pouvait être employé contre lui, pourvu qu'on se hâtât. Cette minorité d'un corps dissout s'assembla tout aussi légitimement que le sénat agissait au nom de la France, et se conduisit avec autant de tact que plusieurs vieux soutiens du parti républicain devenus les complices de l'abandon des trois couleurs. Cependant les maréchaux persistaient à regarder comme la véritable loi du moment la régence dans les mains de Marie-Louise; ce fut même de la part de quelques-uns d'eux l'objet de négociations auprès d'Alexandre, et la faction royaliste craignit un instant qu'on ne la laissât retomber dans sa nullité. Tout, cependant, n'était pas perdu pour Napoléon; ses marches savantes et le soulèvement de quelques provinces jalouses de l'honneur français, eussent pu compromettre la sûreté des alliés trop confiants à Paris. Mais Talleyrand trouva, dans ce qu'il avait déjà fait, des moyens d'ébranler même la fidélité des guerriers, et il dit au maréchal Macdonald : « Si vous restez à celui que nous quittons, vous nous perdez tous. » Lorsque le comte d'Artois fut reçu aux barrières, celui dont c'était en partie l'ouvrage, le félicita ainsi, en style plus qu'épiscopal : « Le bonheur que nous éprouvons sera à son comble, si monseigneur reçoit avec la bonté divine qui caractérise sa maison, l'hommage de notre tendresse religieuse. » Il avait préparé, de concert avec un député, la réponse du lieutenant général du royaume; elle fut prononcée en ces termes : « Messieurs les membres du gouvernement provisoire, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour notre pays. Plus de divisions! La paix et la France! Je la revois, et rien n'est changé, excepté qu'il y a *un Français de plus.* » Il y avait pourtant aussi un Français de moins, et l'existence de ce personnage, si puissant naguère, était encore un sujet d'inquiétude : on put se figurer que sa perte seule satisferait le nouveau cabinet des Tuileries. Un marquis de Maubreuil, que des ressentiments personnels avaient entraîné à se charger d'une mission très-peu honorable, en reçut, dit-on, une autre plus odieuse. Il s'agissait d'assassiner Napoléon, et de se défaire même de toute la famille impériale. Si on en croyait l'affirmation constante de cet accusé, l'ordre en aurait été donné par Talleyrand; mais, selon d'autres versions, le secrétaire adjoint du gouvernement provisoire se serait seul exprimé clairement à cet égard, et le prince aurait fait seulement un signe de tête précipitamment interprété comme une marque d'adhésion. Dans quelque fâcheuse incertitude que soit restée cette affaire, il était plus naturel de croire égaré par quelque passion sordide l'auteur du vol des diamants de la reine de Westphalie, que de charger d'imputations de cette nature un homme ingrat, sans doute, mais assez élevé pour craindre d'avilir son nom. A la suite d'une convention insensée, le traité de Paris, non moins honteux, fit descendre du premier rang la France, qui après avoir abusé peut-être de ses triomphes, abusa pour ainsi dire de son affliction. Il y eut un inconcevable engouement dans le remords d'avoir fait des conquêtes, et la coalition en profita sans pudeur. Les faibles ne furent pas réintégrés, mais les forts se partagèrent les dépouilles, et il faut mentionner ici cette étrange équité, cette mode parisienne, puisque Talleyrand la mit à profit, approuva tout, et accorda tout. L'œuvre de la restauration une fois consommée, le portefeuille des affaires étrangères, le 12 mai, et la pairie le 4 juin, en furent la récompense : beaucoup de pairs lui avaient dû leur nomination, et il exerça une assez grande influence dans cette chambre, où on le vit plus d'une fois à la tête de l'opposition. Il avait promptement senti que ses vues relatives à l'administration intérieure ne seraient pas prises en considération, mais sans que cela lui inspirât le courage de se tenir éloigné des affaires. Selon l'opinion commune, il avait eu du moins celui d'exposer, avant la déclaration de Saint-Ouen, qu'il serait dans l'intérêt des Bourbons que la constitution émanât de corps politiques représentant la France. A la vérité cela même eût été très-défectueux, et le sénat, qu'on voulait surtout favoriser, fournit contre lui trop de prétextes. Doué de quelque esprit, Louis XVIII crut se montrer homme d'État en répondant : « Si j'acceptais la constitution présentée par le sénat, vous seriez assis, M. de Talleyrand, et je serais debout. » D'ailleurs la grande sagacité du ministre eût blessé les prétentions royales : il aurait voulu se rendre nécessaire à perpétuité; mais Louis XVIII, peu reconnaissant de ces calculs, ne subit pas longtemps une telle loi. On n'a pu éviter ici de parler avec étendue de la participation de Talleyrand aux événements de 1814, parce qu'il s'y est montré tout entier, avec ses ressources et ses faiblesses, sa surprenante légèreté à l'égard des intérêts de la France, et son art dans ce qui tenait à des vues plus personnelles. Néanmoins il est juste d'observer, avant de quitter cette époque, qu'à la tête du gouvernement provisoire, il n'a pas abusé de cette position pour placer de nombreuses créatures. Dans un discours remarquable, prononcé avant les cent jours à la chambre des pairs, le prince de Talleyrand a présenté comme indispensable l'établissement d'une caisse d'amortissement. Il était, en 1815, au congrès de Vienne, lorsque la famille royale fut expulsée des Tuileries. N'ayant rien de favorable à attendre du nouveau maître, il venait de provoquer vivement contre lui la déclaration des puis-

sances. Il alla trouver le roi à Gand, et d'après les conseils exprès de Wellington, on lui confia, le 8 juillet, l'administration des affaires étrangères. Il y joignit le titre de président du conseil des ministres; mais sous ces deux rapports il fut bientôt évincé. Il déplaisait à Monsieur, et généralement il restait suspect au parti royaliste, dont un des meneurs avait écrit de Toulouse : « Tant que cet homme, accoutumé à toutes les perfidies, n'aura pas porté sa tête sur l'échafaud, il n'y aura ni repos ni sûreté pour les Bourbons : c'est par ce grand exemple qu'il faut commencer. » Talleyrand avait aussi contre lui, en 1815, les empereurs de Russie et d'Autriche, mécontents de voir Wellington imposer ses volontés à la France. Ces deux monarques accoururent, et on rapporte qu'à leur passage à Nancy, ils dirent à un général : Nous allons en hâte à Paris, car nous ne savons pas tout ce qui s'y fait, et ce que nous savons ne nous convient pas. Louis XVIII fut donc tenu d'introduire dans le conseil quelques hommes agréables à la Russie; c'est ce qui fit penser au duc de Richelieu, qui était très-aimé d'Alexandre, et à qui Talleyrand remit le portefeuille, le 26 août 1815. Plus tard, le duc de Bourbon se rendant à Paris, Talleyrand partit le même jour pour Valençay, d'où il ne revint que six ou huit mois après, en novembre 1818. Le bruit s'est répandu, les années suivantes, que ce ministre était enfin dévoué à la faction des émigrés; mais elle n'eût pas manqué d'employer ostensiblement ses talents, si elle avait compté sur lui, c'est-à-dire s'il avait pensé lui-même qu'elle pût quelque chose de durable. La crise déterminée, en 1830, par les projets dont le conseil de Charles X aurait été désabusé si Talleyrand y avait été admis, l'a ramené sur la scène qu'il n'avait pas cessé de regarder comme l'attendant toujours. Lorsque cette année le duc d'Orléans eut pris le sceptre, tombé un instant au pouvoir de la multitude, Talleyrand, appelé dans ses conseils, fut envoyé comme ambassadeur à Londres, avec la mission d'y travailler à maintenir la paix en Europe. Lorsque son œuvre lui parut complète, il voulut que ce succès qu'il jugeait glorieux pour lui, mît fin à sa carrière diplomatique, et il se démit de l'ambassade d'Angleterre. La confiance de Louis-Philippe le suivit dans la retraite, et il fut souvent consulté sur les points les plus importants et les situations les plus difficiles. Quoique affaibli par une maladie dont les progrès lents, mais sensibles, inquiétaient ses amis, il se rendit à l'Institut (janvier 1838) et dans une séance publique y lut l'*Éloge de Reinhart*, habile diplomate, son ami. Ce discours, remarquable par les vues morales, fut comme ses adieux au public. Dès lors il ne s'occupa plus que de sa fin prochaine; le matin de sa mort il fit lire en présence de témoins la déclaration de ses sentiments religieux, reçut ensuite les sacrements de l'Église, et expira le 18 mai 1838 vers le soir, ayant conservé jusqu'à la fin toute sa connaissance. Les *Mémoires* qu'il a laissés, et qui sont, dit-on, déposés en Angleterre, ne doivent être publiés que trente ans après sa mort. On a de Talleyrand quelques écrits, insérés dans les *Recueils* de l'Institut, entre autres un *Mémoire* sur les relations commerciales de l'Institut, et un autre sur l'utilité de fonder des colonies françaises sur les côtes de l'Afrique. Son rapport *sur l'instruction publique* à l'assemblée constituante, 1791, in-4°, contient d'excellentes vues. M. de Barante a prononcé l'*Éloge* de Talleyrand à la chambre des pairs, et M. Mignet à l'Institut.

TALLIEN (Jean-Lambert), né à Paris en 1769, était fils d'un portier du marquis de Bercy, qui se chargea de lui faire faire ses études. Il fut successivement clerc de procureur, employé dans des bureaux de commerce et de finances, enfin prote à l'imprimerie du *Moniteur*. Vers la fin de 1791 il rédigeait, sous le titre de l'*Ami du citoyen*, un journal rempli de déclamations violentes contre la cour. A la même époque, orateur du club des jacobins, il acquit ainsi sur la multitude une influence qu'il entretenait par de nouveaux écrits. Nommé dans la nuit du 9 au 10 août secrétaire-greffier de la commune de Paris, il attacha son nom à plus d'une mesure désastreuse de cette époque. On l'a souvent accusé de n'avoir pas été étranger aux massacres de septembre, et malheureusement pour sa mémoire cette accusation paraît fondée; mais il est certain aussi que, dans ces journées déplorables, il sauva plusieurs victimes. Député de Seine-et-Oise à la Convention, il demanda, à l'ouverture de la session, que l'assemblée prêtât le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné au peuple français un gouvernement fondé sur les bases de la liberté et de l'égalité. Dans les débats qu'amena le procès de Louis XVI, il se signala par son exagération; il voulut interdire à ce malheureux prince le droit de se choisir des conseils. Il vota contre l'ajournement de la discussion du procès, pour la peine de mort, contre l'appel au peuple, enfin contre le sursis. Le jour même de l'exécution il entrait au comité de sûreté générale, où ses actes continuèrent à porter le même cachet de violence. Il s'opposa au décret d'accusation contre Marat, proposa de mettre hors la loi les députés girondins qui s'étaient soustraits au décret d'arrestation porté contre eux, et se déclara le défenseur de Rossignol. Au commencement de 1794, envoyé en mission à Bordeaux, il s'y montra d'abord l'exécuteur docile des lois cruelles de l'époque; mais il ne tarda pas à s'opérer un grand changement dans sa conduite. La belle Mme de Fontenay, née Cabarrus, qu'il épousa depuis, ne contribua pas peu sans doute à ce changement. Il destitua, comme tyrannique, la commission militaire et le comité révolutionnaire de Bordeaux, mais, ainsi qu'il devait s'y attendre, il fut rappelé à Paris, où ses collègues lui reprochèrent son *modérantisme*. Pour se tirer d'embarras, il se mit à déclamer contre les nobles, et se fit le défenseur du fameux Jourdan *Coupe-Tête*. Par ce moyen il recouvra son crédit, et fut même élu secrétaire, puis président de la Convention. Cependant le danger croissait, et plus d'une fois il vit éclater contre lui, en signes non équivoques, la colère de Robespierre et de ses partisans. Dès lors se groupèrent autour de lui ceux qui partageaient ses craintes, et c'est ainsi que se prépara la chute de Robespierre. Le 9 thermidor, au commencement de la séance, Saint-Just ayant pris la parole, Tallien l'interrompit brusquement, et, accusant Robespierre, déroula tous ses projets aux yeux de l'assemblée, qui répondit à cette vive attaque par les cris : *A bas le tyran!* Billaud-Varennes se lève et retrace les crimes du despote.

Tallien reprend la parole, pour déclarer qu'il s'est armé d'un poignard, et qu'il en percera le nouveau Cromwell, si la Convention ne le décrète d'accusation. Il fait briller son poignard, et l'assemblée se lève pour témoigner son adhésion. Tallien fait décréter la permanence de la Convention dont la séance se prolonge toute la nuit, et le lendemain jusqu'à quatre heures du soir. Suspendue jusqu'à sept, elle est reprise alors, et Tallien qu'accueillent de vifs applaudissements, vient annoncer à la Convention que ses ennemis ont péri sur l'échafaud : ainsi fut accomplie cette grande révolution du 9 thermidor, qui tira la France d'un abîme. Tallien, élu membre du comité de salut public, continua sa lutte contre les jacobins, et contre les royalistes qui cherchaient à s'élever sur leurs ruines. On le vit successivement provoquer la juste punition de Carrier, de Fouquier-Tainville, de Joseph Lebon, voter le rapport d'un décret qui déclarait la ville de Bordeaux en état de rébellion, combattre le désastreux principe du *maximum* légal imposé au prix des subsistances, plaider pour la mise en liberté de Mme de Tourzel, gouvernante des enfants de Louis XVI, proposer la suppression des comités révolutionnaires, et réclamer l'inviolabilité des lettres. C'est ainsi qu'il cherchait à faire oublier les égarements de sa vie passée. Mais les journaux, libres alors et presque tous rédigés dons le sens royaliste, ne lui tenaient aucun compte des services réels qu'il ne cessait de rendre. Cependant la nouvelle victoire que la Convention remporta sur les restes de la Montagne dans la journée de prairial, victoire à laquelle il avait pris une part très-active, lui rendit un peu de faveur. Envoyé en qualité de commissaire à l'armée de Hoche, il fut témoin de l'affaire de Quiberon, et, pour n'être point forcé d'ordonner l'exécution des lois contre les émigrés, se hâta de revenir à Paris, où il recommença de déclamer contre les royalistes. Au 13 vendémiaire il fut un de ceux qui les combattirent avec le plus d'acharnement; et, après leur défaite, il proposa l'établissement d'une commission de cinq membres, chargée de présenter des mesures de salut public. Il en fit lui même partie, et, prévoyant que les élections nouvelles lui feraient perdre son influence, il parut disposé à s'appuyer sur des mesures arbitraires. Élu par le sort au conseil des Cinq-Cents, il y fut accusé d'avoir des relations avec les Bourbons, et quoique sa conduite démentît cette accusation, il fut obligé d'en prouver la fausseté. Lorsque le 18 fructidor eut rendu le pouvoir à son parti, il usa de la victoire avec modération, défendit plusieurs de ses collègues atteints par la loi de déportation, et rendit même service à des personnes qui ne partageaient pas ses opinions. Il sortit du conseil le 1er prairial an VI (20 mai 1798), et suivit Bonaparte en Égypte comme membre de la commission des arts. Il y devint administrateur des domaines nationaux, membre de l'Institut, et concourut à la rédaction de la *Décade* qui s'imprimait au Caire. Menou, resté général en chef, le renvoya en France. Dans la traversée, il fut pris par les Anglais et conduit à Londres, où les fêtes les plus brillantes lui furent données par l'opposition, qui ne vit en lui que l'homme du 9 thermidor. Ce fut encore le souvenir de cette journée qui le protégea contre l'aversion de Bonaparte, jadis son protégé, et lui valut la place de consul à Alicante, avec l'autorisation de résider à Paris. Cette faveur a donné lieu d'insinuer qu'il rendait des services secrets à la police; mais cette imputation est loin d'avoir été prouvée. En 1815 il signa l'*acte additionnel*; cependant à la seconde restauration il ne fut point exilé; mais il perdit son traitement. Il mourut à Paris le 16 novembre 1820, accablé d'infirmités et dans un état complet d'isolement. Son mariage avec Mme de Fontenay avait été annulé peu de temps après son retour d'Égypte.

TALMA (François-Joseph), le plus grand tragédien de notre temps, né à Paris le 15 janvier 1763, passa ses premières années en Angleterre, où son père exerçait la profession de dentiste, et fut renvoyé en France à 9 ans pour y commencer ses études. Dès cette époque, il décela ses dispositions pour la scène. Cette vocation se développa rapidement lorsque, de retour à Londres, le jeune Talma se fut réuni à plusieurs de ses compatriotes pour jouer quelques petites comédies françaises, qui attirèrent tout ce qu'il y avait de plus distingué dans West-End. On le pressa de débuter à Drury-Lane, et peu s'en fallut qu'il ne s'y décidât. Cependant il revint en France, et pendant 18 mois il y pratiqua l'état de son père. Dans le même temps il exerçait ses talents pour la scène au théâtre de Doyen, où il recueillait des applaudissements mérités. Son projet d'embrasser la carrière théâtrale étant arrêté, il entra à l'école de déclamation fondée en 1786, et il y reçut les conseils de Molé, Dugazon et Fleury. Le 21 novembre 1787 il débuta par le rôle de Séide dans la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat. On fut frappé de la noble régularité de ses traits, de la grâce de son maintien et de la chaleur de son débit. Malgré le succès qu'il obtint dans les autres rôles d'épreuve, il fut laissé dans l'emploi des confidents. Une sérieuse étude de l'histoire occupa ses loisirs, et c'est ainsi qu'il prépara cette réforme du costume, tentée si inutilement par Lekain, Mlle Clairon et Mlle Saint-Huberti. Ce fut au commencement de la fameuse année 1789 qu'on le vit, dans le rôle de Proculus de la tragédie de *Brutus*, paraître pour la première fois vêtu dans toute la sévérité du costume antique. Les grands événements dont il fut le témoin ne contribuèrent pas peu à développer l'admirable talent dont il devait les germes à la nature. Il se trouva d'ailleurs en communication avec tous les hommes supérieurs de cette époque. Comme la plupart d'entre eux il aima la liberté avec passion, mais il déplora toujours les excès dont elle fut le prétexte. Le premier rôle que créa Talma fut celui de Charles IX dans la tragédie de Chénier; vint ensuite, dans le *Journaliste des ombres*, pièce de circonstance, celui de J. J. Rousseau, dans lequel, au jugement de Grimm, il porta la vérité d'imitation au plus haut point. Délivré des tracasseries de ses confrères dont il ne partageait point les opinions politiques, et corrigeant par degrés, d'après l'expérience et les conseils de la critique, ce qu'il y avait de trop violent dans sa verve, il finit par donner à son jeu un degré de perfection dont ses contemporains n'avaient pas eu d'exemple. On sait que l'empereur Napoléon l'admettait souvent dans son intimité. Ce grand acteur mourut à



Schubert Lith. Lith. de Loux.

TALMA.

Paris le 19 octobre 1826. La gravure a représenté ses derniers instants, et son buste a été exécuté par M. David. Plusieurs discours ont été prononcés à ses funérailles, notamment par M. Lafont, son camarade à la Comédie-Française. Les principaux rôles créés par Talma, ceux où il a poussé le plus loin l'élévation de son talent, sont *Manlius* de Lafosse, *Othello* et *Hamlet* de Ducis, *Sylla* de Jouy, *Régulus* de L. Arnault, Oreste dans la *Clytemnestre* de Soumet, *Léonidas* de Pichat et surtout *Charles VI* de Delaville, qui peut être regardé comme le chant du cygne. Talma est auteur de *Réflexions sur Lekain et sur l'art théâtrale*, 1825, in-8°, réimprimées la même année avec les *Mémoires de Lekain* (*Collection de mémoires sur l'art dramatique*. (Voyez la nécrologie de Talma, par Duviquet), *Journal des Débats*, 20 octobre 1827, et la *Notice* que lui a consacrée Lemercier, *Revue encyclopédique*, 1827, tome III, page 289.

TALMONT (Gabrielle de BOURBON, princesse de), était fille de Louis Ier, comte de Montpensier, mort prisonnier en Angleterre, et de Gabrielle de la Tour, sa seconde femme. Au mois de juillet 1485, elle fut mariée à Louis II, sire de la Tremoille, l'un des plus grands capitaines de son siècle. De cette union, formée par la politique, mais dont l'inclination et les vertus des deux époux resserrèrent les nœuds, naquit Charles, prince de Talmont. Gabrielle se chargea de veiller sur l'éducation de son fils, et sut lui inspirer le goût des lettres, qu'elle cultivait elle-même avec succès. Jean Bouchet, chroniqueur du Poitou, que la princesse honorait de son estime, nous a laissé, sur ses occupations, des détails précieux par leur naïveté. « Elle employait, dit-il, une partie de sa journée en broderie et autres menus ouvrages appartenants à de telles dames, et y faisait travailler ses demoiselles; mais, quand aucunes fois, elle en était ennuyée, se retirait en son cabinet bien garni de livres, lisait quelques histoires ou chose morale ou doctrinale; et s'y était son esprit ennobli et enrichi de tant de bonnes sciences, qu'elle composait petits traités à l'honneur de Dieu, de la vierge Marie, et à l'instruction de ses demoiselles. » Le fils qu'elle aimait si tendrement fut tué à la bataille de Marignan. Depuis elle ne fit plus que languir, et mourut consumée de chagrin, au château de Thouars, le 30 novembre 1516. Les ouvrages de Gabrielle, restés manuscrits, sont: *Contemplation sur la nativité et passion de N. S. J. C.*; le *Château du Saint-Esprit*; le *Viateur*, ou le *Voyage du pénitent*; l'*Instruction des jeunes filles*. Le P. Hilarion de Coste a publié l'*Eloge* de cette princesse, dans ses *Histoires catholiques*.

TALMONT (A. Ph. de la TRÉMOILLE, prince de), second fils du duc de la Trémoille. Rien ne le fit remarquer dans sa première jeunesse; mais s'il n'eut pas d'abord la force d'échapper aux séductions qui se multipliaient naturellement pour lui, la gravité des circonstances fortifia ensuite son caractère, et il devint un des plus honorables soutiens du parti qu'il crut convenable d'embrasser. Partageant les projets contre-révolutionnaires de la noblesse de l'ancien Poitou, en 1792, il passa la Manche, et s'étant rendu ensuite sur le Rhin, il fit, en qualité d'aide de camp du comte d'Artois, la première campagne des émigrés. En 1793, il rentra en France, non pour se réconcilier avec les nouveaux principes, mais pour les combattre par d'autres moyens. Conformément à son plan d'insurrection, il visitait les campagnes voisines de ses domaines, quand le soulèvement éclata brusquement au nord de la Loire. Arrêté du côté de Château-Gonthier, le prince de Talmont fut conduit dans les prisons d'Angers; dès ce moment, sa tête fut comptée au nombre de celles qu'on se promettait d'abattre. Mais, par les bons offices de l'abbé de la Trémoille, frère du détenu, un membre de la Convention pénétra dans la prison, et le prince, sûr d'être délivré, eut à choisir pour asile l'Angleterre, ou bien la Vendée, alors insurgée comme la Bretagne. La Vendée! dit aussitôt Talmont; je verserai mon sang pour mon roi jusqu'à la dernière goutte. Ainsi, des paysans royalistes, auxquels l'escorte n'eut garde d'opposer beaucoup de résistance, s'emparèrent de lui, tandis qu'on le transférait d'Angers à Laval, et le conduisirent aux Vendéens déjà maîtres de Saumur. Ils accueillirent avec enthousiasme un homme dont le rang et les traits imposants devaient exercer une grande influence sur la multitude : ils lui donnèrent place au conseil, avec le titre de général de la cavalerie. Il justifia cette confiance devant Nantes, le 29 juin, et devint plus cher encore aux Vendéens par sa valeur et ses efforts réitérés pour seconder Cathelineau, dont pourtant il ne put empêcher la défaite. Blessé, mais non mortellement, comme le général en chef, il alla au centre de la Vendée prendre part à d'autres combats avec son ardeur ordinaire. Il ne se laissa pas décourager par les nouveaux revers essuyés à Châtillon, ou dans d'autres journées; il prétendait qu'on pouvait tout réparer, pourvu que, en se rendant maître d'un passage de la Loire, on communiquât librement avec les Bretons: c'était aussi de ce côté que Bonchamp désirait qu'on se ménageât une retraite. Avant l'affaire de Chollet, Talmont fut chargé de garder avec 4,000 hommes le poste de Saint-Florent, et plus tard on lui dut en partie le succès remporté à Laval. L'avis ou plutôt le désir de plusieurs chefs était de retourner dans la Vendée; mais Talmont qui, selon quelques mémoires, avait proposé de marcher sur Paris, insista du moins sur la nécessité de ne pas paraître renoncer aux secours promis par la Grande-Bretagne, et, en conséquence, il parla de se diriger vers Saint-Malo. On s'y décida, et Talmont fut un des deux commandants qui, en passant par Vitré, allèrent assiéger Granville. Lord Moira n'attendait que la prise de cette place pour se rendre à Jersey, avec son expédition, et fournir aux Vendéens les secours qu'ils attendaient, mais ceux-ci ayant échoué à Granville, et trouvant peu de sûreté dans un pays inconnu d'eux, demandaient, même avec menace, leur retour sur la rive gauche de la Loire. Au milieu de ces signes de rébellion, le prince, ainsi que quelques autres personnages, parmi lesquels était le curé de Saint-Lô, de triste mémoire, se disposèrent à s'embarquer : c'était au moins une imprudence. Un détachement de cavalerie, aux ordres de Stofflet, accourut, et ramena ce groupe au milieu du camp. Le prince et ses compagnons alléguèrent qu'en frêtant pour Jersey un bateau pêcheur, ils n'avaient eu dessein que de hâter l'arrivée des secours, et de mettre en sûreté quelques femmes. Il existe plus d'une version à l'égard

des motifs qui entraînèrent ce général jusqu'au rivage. Il venait, dit-on, de recevoir des côtes opposées une lettre secrète, où il ne s'agissait nullement d'opérations militaires, et quoiqu'il eût répondu, ajoute-on, qu'il ne voulait pas quitter ses compagnons d'armes, il a pu céder ensuite à des tentations qui n'auraient pas exigé une longue absence. Quoi qu'il en soit, le passé répondant assez de ses intentions, sa justification imparfaite fut admise, et quelques jours après il rendit de grands services auprès de Dol, en résistant presque seul dans un moment où la déroute serait devenue générale. Larochejaquelin ayant su profiter de ce délai, confessa, en entrant à Dol, que sans Talmont la victoire eût été impossible. Après l'échec d'Angers, il tua dans un combat singulier un hussard qui, à la manière des anciens, était venu le défier devant les colonnes, entre les deux armées. Au Mans, en décembre, il fit de nouveau remarquer sa valeur. Voyant les bandes royalistes réduites à 6 ou 7,000 hommes, et dans l'impuissance de repasser le fleuve, il prit avec Fleuriot le commandement provisoire de ses débris; mais il ne put apprendre sans dépit le choix qu'on fit ensuite de son compétiteur pour général en chef, et il se retira. On a dit que ce vif désir de se placer à la tête des troupes dans un moment si difficile, n'annonçait que du dévouement chez ce prince; mais un dévouement plus certain l'eût fait rester avec ses compagnons d'armes, même sans occuper la première place. Il n'avait pas encore d'asile, et, déguisé en paysan, il errait avec un domestique dans les campagnes voisines de Laval, lorsque la garde nationale de Bazouges le conduisit à Fougères, sans savoir quel pouvait être cet homme suspect; mais la fille d'un aubergiste dit en l'apercevant : « C'est le prince de Talmont. » Au moment d'être interrogé par le générel Beaufort, le prisonnier renonça à son accoutrement de paysan. « Oui, dit-il, je suis le prince de Talmont; déjà 68 combats m'ont familiarisé avec la mort. » Il demandait seulement qu'elle fût prompte; mais il resta 2 mois dans les cachots de Rennes. C'est dans cette ville que celui qui l'interrogeait finit par lui dire avec humeur : « Tu es un aristocrate, et je suis patriote. » L'aristocrate répliqua : Tu fais ton métier, je fais mon devoir. Cette réponse que dans le temps on trouva sublime, était belle sans doute; mais il y avait cet inconvénient qu'une autre bouche aurait pu avec autant de raison prononcer les mêmes paroles dans le sens contraire. Transféré enfin à Laval, Talmont monta sur un échafaud préparé devant la principale entrée de son château. En 1822, on a élevé, près de Laval, un monument en l'honneur de ce prince de Talmont et de quelques autres victimes, au lieu même où leur sang avait été répandu.

TALON (Omer), professeur de belles-lettres, né dans le Vermandois en 1510, mort en 1562, fut l'ami de Ramus, dont il partagea les idées de réforme pour l'enseignement, mais non pour les doctrines religieuses. Parmi ses ouvrages, qui n'offrent plus aucun intérêt, on trouve un traité de rhétorique (*Institutiones oratoriæ*), qui eut de son temps une grande vogue. Ils ont été recueillis par Th. Freig, Bâle, Perna, 1575, in-4°. Le P. Daire en a donné la liste dans l'*Histoire littéraire d'Amiens*, pages 94 et suivantes.

TALON (Omer), célèbre avocat général au parlement de Paris, né vers 1595, mort en 1652, fit entendre le premier au barreau une éloquence simple et dégagée de tout cet appareil ridicule d'érudition alors à la mode. Il montra, dans les troubles de la Fronde, son attachement aux lois, son dévouement à la cause royale, et toujours le plus noble caractère. Il a laissé des *mémoires* qui sont ceux d'un bon citoyen et d'un sage magistrat. Ses *plaidoyers* et ses *discours* les plus importants ont été publiés avec ceux de son fils par Rives, sous le titre d'*OEuvres d'Omer et de Denis Talon*, Paris, 1821, 6 vol. in-8°.

TALON (Denis), fils du précédent, auquel il succéda dans la charge d'avocat général, né en 1628, mort en 1698 président à mortier, marcha sur les traces de son père. Il fut un des rédacteurs de ces ordonnances rendues par Louis XIV, et dont rien n'avait encore égalé la sagesse. C'est à tort qu'on lui a longtemps attribué le *Traité de l'autorité des rois dans le gouvernement de l'Église*.

TALON (Jacques), prêtre de l'Oratoire et parent du célèbre avocat général, suivit le cardinal de la Vallette dans ses campagnes de 1635 et 1636. Après la mort du cardinal il entra dans les ordres, fut député de sa congrégation à l'assemblée du clergé en 1645, et mourut en 1671, à l'âge de 73 ans. Outre des ouvrages de dévotion, on a de lui : les *Mémoires du cardinal de la Vallette*, publiés pour la première fois, 1772, 2 vol. in-12.

TALON (Nicolas), jésuite, né en 1605 à Moulins, mort en 1691 à Paris, outre une *Oraison funèbre de Louis XIII*, 1645, in-4°, et plusieurs ouvrages ascétiques, a publié l'*Histoire sainte*, Paris, 1640 et années suivantes, 4 tomes in-4°. Dans cet ouvrage, il s'était proposé un but assez bizarre : persuadé que beaucoup de personnes ne pouvaient plus goûter l'ancienne et majestueuse simplicité des Écritures, il résolut d'écrire une histoire des Juifs qui fût à la fois édifiante et agréable. Cependant il finit par se borner à choisir les principaux événements qu'il distribua par chapitres. D'ailleurs il ne se fit aucun scrupule de paraphraser les discours qui ne sont qu'indiqués dans le texte, et d'y joindre des détails et des réflexions qui lui appartiennent en propre. Il existe de cette compilation ridicule une belle édition in-fol., Paris, Cramoisy, 1665, 2 vol.

TAMBRONI (Joseph), littérateur, né en 1773 à Bologne, fut secrétaire de la légation cisalpine, aux congrès de Rastadt et de Vienne, puis attaché à la légation italienne à Paris et au ministère des affaires étrangères, confié au comte de Marescalchi, son protecteur. Enfin il fut consul à Livourne, puis à Rome. En 1814, rentré dans la vie privée, il concourut à la rédaction du *Giornale arcadio*, et publia différents opuscules qui lui ouvrirent les portes de plusieurs académies. Il mourut à Rome en 1824. On lui doit, entre autres ouvrages : *Compendio delle storie di Polonia*, Milan, 1807, 2 vol. in-8°; *Intorno alla vita di Canova, Comentario*, Venise, 1823, in-8°.

TAMBRONI (Clotilde), sœur du précédent, née en 1758, et morte en 1817 à Bologne, savait les langues grecque, latine, française, anglaise, espagnole, et même

occupa quelques années la chaire de langue grecque dans sa ville natale, où souvent des femmes ont eu le titre et rempli les fonctions de professeur. On a d'elle quelques *poésies*, telles que : *Ode pindarica, gr. ital. per la ricuperata salute dell' arcivescovo di Bologna*, Bologne, 1793, in-8°.

TAMEHAMÉHAH ou **TAMAAHMAAH Ier**, dit *le Grand*, chef de l'archipel Sandwich, au milieu du grand Océan. Il naquit vers l'an 1744, dans l'île d'Owyhée, la principale de ce groupe. Il appartenait à la race privilégiée, et s'était déjà fait remarquer par sa bravoure avant la mort de Cook; mais il n'eut aucune part à cet événement arrivé le 14 février 1779, à la baie de Karakaoua. Peu de temps après, Terriobou, chef d'Owyhée, fut mis à mort par des mécontents, et on revêtit du pouvoir Tamehaméhah. Il était doué de cette supériorité d'esprit qui consiste à connaître, dans l'intérêt de l'État, ce que les circonstances demandent d'inusité jusqu'alors. Il ne lui a pas été donné d'agir sur un aussi grand théâtre que Pierre de Russie, mais du moins on n'a pas à lui faire les mêmes reproches. La paix européenne de 1783 devait avoir des résultats jusque dans ces lieux reculés. Ils offraient une relâche aux navires allant au nord-est de l'Amérique et à la Chine, pour le commerce des pelleteries. Pendant qu'ils prenaient de l'eau et des vivres à Owyhée, plusieurs matelots désertèrent, et d'après les renseignements reçus d'eux, Tamehaméhah comprit l'avantage que ses compatriotes pouvaient retirer de la fréquente visite des navigateurs. Quelques autres chefs, assez semblables à ce qu'avaient été les grands vassaux en Europe, n'entrant dans ses vues qu'avec répugnance, se concertaient quelquefois pour se défaire des étrangers, et capturer leurs navires; mais Tamehaméhah, qui savait combien il serait facile qu'ils en tirassent vengeance, fit ce qu'il put pour mettre un terme à ces complots. Afin de n'avoir plus rien à craindre des rivalités mêmes des navigateurs de diverses nations, il se décida à se reconnaître vassal de la Grande-Bretagne. Les autres chefs assemblés par lui accédèrent à cette résolution; il fut convenu, en février 1794, que l'administration du pays resterait indépendante à l'intérieur, et que la souveraineté du monarque européen serait toute de protection. Vancouver, satisfait qu'un tel exemple fût donné dans ces vastes régions maritimes, fit un cadeau à ce prince insulaire : les charpentiers anglais construisirent une goëlette, que les ouvriers de l'île imitèrent promptement, et Tamehaméhah, disposant enfin d'une flottille, ce qui avait été le principal objet de ses vœux, rangea sous son obéissance les îles voisines. Le temps n'était plus où allant lui-même présenter des bananes à Vancouver, il avait demandé des clous en échange. Il eut un petit fort dans l'île Woaou, et, dans celle d'Owyhée, un plus important que défendaient plusieurs pièces d'artillerie. Les navigateurs de tous les pavillons trouvaient sûreté dans ses États soumis à une police régulière. Des Américains lui ayant fait entendre, en 1816, qu'une escadre russe parcourait ces mers, et voulait prendre possession d'Owyhée, il rassembla sur le rivage 4,000 hommes assez bien armés, mais c'était seulement *le Rurik*, voyageant sans aucun dessein hostile. Son commandant, Kotzebue reçut le meilleur accueil, et Tamehaméhah, lui dit, avec toute la bonne grâce qu'y aurait mise un Européen, qu'il était charmé de fournir des vivres ou d'autres objets utiles à quiconque voyageait dans l'intérêt de la science ou du négoce. Il faisait lui-même dans l'occasion quelque entreprise commerciale. Il avait expédié pour Canton un bâtiment chargé de bois de sandal et de nacre de perle. La plupart des matelots étaient des hommes de l'Archipel, mais le capitaine était Américain. Comme Tamehaméhah, ne se soumettant qu'avec réserve, n'avait pas adopté le pavillon britannique, les Chinois n'admirent point son bâtiment dans leurs ports; ils n'avaient pas d'ordres en faveur d'une bannière inconnue. Le temps seul a manqué à Tamehaméhah pour que sa nation partageât, sous lui, tous les arts, l'activité, ou même l'instruction des Européens. Son commerce avec eux était avantageux, à cause de la fertilité de la plupart des îles, et, dans ses dernières années, il possédait une somme de 500,000 piastres fortes, ainsi que des vaisseaux marchands en bon état. Lorsqu'il jugea que sa fin approchait, il manda auprès de lui les chefs des différents cantons, et les exhorta à suivre, surtout à l'égard des blancs, le système qu'il avait adopté pour la prospérité du pays. Une courte maladie termina ses jours à Owyhée, au mois de mars 1819. On conjecture qu'il avait près de 75 ans. Vancouver lui avait trouvé, à l'époque de leur première entrevue, des traits farouches ; mais l'âge, ou plutôt le sentiment du devoir chez un prince doué d'un génie naturel, les avait singulièrement adoucis. Il parut laisser à regret l'autorité à son fils aîné, à qui il ne pouvait transmettre en même temps sa prudence et ses lumières. Ce fils est le sujet de l'article suivant. On trouve dans les relations de Vancouver, de Kotzebue, etc., beaucoup de documents sur le réformateur des îles Sandwich.

TAMEHAMÉHAH II, fils et successeur du précédent. Selon quelques voyageurs, Tamehaméhah est le nom de la dynastie régnante, Rheu Rhio, le nom patronymique. Ce cacique était souverain des îles Owhyhie, Mowic, Wahoï, Morotoï, Renaï et Tahourowa. En conservant le trône de son père, il n'avait hérité, comme nous l'avons dit, ni de son habileté, ni de son audace. Maître de plusieurs îles indépendantes, son autorité s'était trouvée ébranlée à la mort de Tamehaméhah Ier, par les prétentions des principaux chefs qui ne supportaient qu'avec peine le joug qu'un prince ambitieux leur avait imposé. Déjà, à l'époque où le capitaine Freycinet visita ces parages, pendant son voyage autour du monde, Tamehaméhah II éprouvait les plus grandes craintes sur la tranquillité de ses États. Il paraît que le voyage en Angleterre, qu'il se résolut à entreprendre dans ces conjectures, et qui a fait toute sa célébrité en Europe, n'avait d'autre objet, que de réclamer des secours dont il jugeait avoir besoin pour soutenir son autorité. Mais en cela encore ses conceptions avaient été mal dirigées. Les Anglais depuis longtemps ne s'occupaient guère des îles Sandwich, qui fixaient plus particulièrement alors les regards des Russes et des États-Unis. Il s'embarqua pour Londres, sur un vaisseau de la compagnie anglaise, avec la reine Kamahamarou, sa sœur et sa femme, et une suite de 8 à 10 personnes, vers le commencement de 1824. A leur arrivée dans cette capitale, ils devinrent l'objet

de la plus vive curiosité, et des attentions les plus délicates du gouvernement anglais, qui leur donna des fêtes brillantes et les défraya entièrement. Mais l'impression trop vive que fit sur ces insulaires étrangers une atmosphère froide et humide, et le peu de soins qu'ils prirent pour s'en préserver pendant leur traversée, occasionnèrent une maladie qui se déclara d'abord chez la reine, et l'emporta presque au sortir de ces fêtes. Son frère et son époux ne lui survécut que quelques jours. Il mourut le 14 juillet 1824, n'ayant à peine que 22 ans. Kamahamarou, moins âgé de 2 ans, n'en avait que 17 lorsque le capitaine Freycinet vint relâcher à l'île Owhyhie. A la figure la plus agréable elle joignait la grâce des contours les plus délicats; son caractère était doux et affectueux ainsi que celui de son frère. A la mort de leur père Tamehaméhah Ier, ils n'avaient pas voulu se conformer à l'usage généralement adopté dans leur archipel, de se casser une ou plusieurs dents, selon la perte qu'on avait essuyée; ils avaient embrassé le christianisme et adopté pour eux et pour leur suite l'usage des vêtements. Les relations récentes des voyageurs nous apprennent que cette réforme s'est propagée aujourd'hui dans les îles Sandwich, grâce aux soins des missionnaires. L'Angleterre y a fait transporter les corps des deux jeunes et malheureux insulaires qui étaient venus la visiter. Ce voyage, si funeste pour eux, rappelle involontairement qu'ils régnaient sur les sauvages des îles Sandwich, naguère anthropophages, et dont le capitaine Cook fut la victime; il semble une expiation offerte à la mémoire de cet illustre navigateur. La triste destinée du jeune Tamehaméhah et de son épouse a fourni le sujet du roman suivant : *Taméha, reine des îles Sandwich, morte à Londres, juillet* 1824, ou *les aventures d'un fashionable, roman historique et critique,* par l'auteur de *Sabine d'Erfeld,* Paris, 1825, 2 vol. in-12.

TAMERLAN, héros tartare que les historiens orientaux nomment *Timour-Beig* ou *Emir-Timour,* et les Chinois *Tiei-mou-eul,* naquit en l'an 736 de l'hégire (1336 de J. C.) dans la province de Kesch, que son père Sargaï, chef de la tribu de Berlas, possédait à titre de fief. Il était issu de Djagathaï, l'un des fils du fameux Gengiskan, et le fondateur d'un empire qui prit son nom. De bonne heure Tamerlan, par la supériorité de son génie, annonça les hautes destinées qui l'attendaient. Devenu chef de la tribu de Berlas quelque temps après la mort de son père, et maintenu par Toglouk-Timour, nouveau kan de Djagathaï, dans le commandement où il avait remplacé son oncle Hadjy Seif-Eddyn Berlas, Tamerlan, préférant bientôt à ce poste honorable les chances d'une entreprise difficile, alla joindre dans le désert de Khiwa l'émir Houcein, son beau-frère, qui vainement déjà avait tenté d'établir sa puissance dans la Transoxane après que cette vaste province fût tombée sous le joug du conquérant Toglouk. C'est à cette époque que Tamerlan, dans un combat qu'il eut à soutenir sur les frontières du Seïstan, reçut deux blessures qui le rendirent pour toujours boiteux et manchot. Tougiouk Timour étant mort (765-1363), Tamerlan et Houcein réussirent, avec des forces très-inférieures, à évincer Élias Khodjah, son successeur, puis ils firent proclamer kan de Djagathaï un prince de la race de Gengiskan appelé Kaboul-Aglen, homme nul sous lequel ils demeurèrent en possession du pouvoir que déjà tous deux songeaient à s'approprier à l'exclusion l'un de l'autre. Cette révolution ramena devant Samarkand avec de nouvelles troupes Élias-Khodja, qui fut encore réduit à évacuer la Transoxane (le Mawar-el-nahr), mais non sans avoir remporté cette fois une victoire importante sur Tamerlan et son beau-frère. Ces deux émirs ne tardèrent pas à s'engager l'un contre l'autre dans une lutte où, après s'être honoré d'abord par de la générosité et de la modération, Tamerlan, vainqueur de Houcein près de Balk, le força d'abdiquer la souveraineté entre ses mains, puis le laissa égorger par deux généraux qui en voulaient à sa vie. Les enfants du malheureux émir furent également immolés; ses femmes et ses trésors furent la proie du vainqueur, qui s'assit alors sur le trône de Djagathaï (771-1370). Ceint de la couronne et du baudrier royal, Tamerlan reçut des grands de l'État les surnoms de *Saheb-Keran* (maître du monde), de *Kour-Kan,* etc. Il établit dès lors sa résidence à Samarkand, s'appliqua à rendre cette ville florissante, y convoqua une assemblée générale des grands de l'empire, et, après avoir assuré par de sages mesures la tranquillité intérieure et une bonne administration, il commença (772-1371) cette série de victoires et de conquêtes qui mirent en ses mains le Kaptchak, le Kaschgar et le Kharizme, provinces qui formaient autrefois avec la Transoxane, l'empire de Djagathaï. Il ne s'y vit pas plutôt affermi que ses regards se portèrent vers la Perse, dont il commença la conquête par une invasion dans le Khoraçan (782-1380). Des tours construites avec les têtes des vaincus furent l'affreux trophée de chacun de ses triomphes : une fois même il en éleva avec les corps de 2,000 prisonniers, qu'il entassa tout vivants entre la brique et le mortier; et, chose étrange, le barbare qui se complaisait à ces atrocités respecta presque toujours les savants, les artistes et les prêtres ou docteurs. Revenu à Samarkand, il y met ordre aux affaires de l'empire, et se dispose à une nouvelle expédition (788-1386) dans laquelle il débute par la soumission de Tauris, de l'Adzerbaïdjan et de tous les pays jusqu'à l'Araxe. La Géorgie est envahie, son roi Bagrat V traîné à la suite de Tamerlan, qui l'oblige à embrasser l'islamisme. Dans le même temps Ibrahim, cheik du Chirwan, accourait se prosterner devant le conquérant tartare, et obtenait, à force de bassesses, d'être maintenu dans sa souveraineté. Ce contagieux exemple est suivi par une foule de petits princes; un cependant, Zein-Alabedin, fils du schah modhafféride Choudjah, veut essayer de la résistance; presque aussitôt il voit Ispahan, la plus forte de ses places, investie par Tamerlan, qui l'emporte d'assaut, et y réduit tout à feu et à sang (789 — 18 novembre 1387). La reddition de Chyraz fut la suite de cette boucherie horrible, où 70,000 têtes avaient servi à ériger des monuments du désastre de Zein-Alabedin. Un oncle de cet infortuné fut placé sur le trône de Chyraz par Tamerlan, que des troubles intérieurs rappelaient à Samarkand. Le mirza Omar-Cheik, son fils, avait été vaincu près d'Otrar par les troupes de l'émir rebelle du Kaptchak, Toktamisch, qui de plus menaçaient le cœur de l'empire de Djagathaï, où elles avaient exercé de

grandes dévastations. Tout rentre dans l'ordre à la présence du terrible Timour, qui, dans l'automne de 792 (1390), va en personne punir Toktamisch de son audace. Après plus de 4 mois d'une marche pénible au milieu de montagnes désertes, il l'atteint entre le Yaïk et le Volga, lui livre une bataille décisive, et ne doit une victoire chèrement payée qu'à la trahison du porte-étendard du valeureux Kan-Toktamisch. Cette expédition terminée, Tamerlan, de retour à Samarkand, en partit de nouveau (juin 1392) pour achever la conquête de la Perse. Ce fut encore par les massacres et l'incendie qu'il signala sa marche triomphale jusqu'à Chyraz, où Schah-Rokh, un de ses fils, apporta à ses pieds la tête de l'intrépide Schah-Mansour, le dernier des Modhafférides. Omar-Cheik, autre fils de Timour, est placé par lui sur le trône de Perse : celui de l'Adzerbaïdjan est adjugé au myrza Miran-Schah ; et se mettant en marche contre Bagdad, d'où le sultan Ahmed-Djelaïr fuit à son approche, le conquérant tartare se contente d'y lever une contribution ; il reçoit le soumission de Bassora et de Moussoul, et, avant de traverser le Tigre, est arrêté un moment devant Tekrit par l'émir Haçan, bandit fameux qu'il fait exterminer ainsi que ses soldats. Presque aussitôt maître de la Mésopotamie et de la basse Arménie, il réunit tous ses efforts contre Cara-Youssouf, chef de la tribu du Mouton-Noir, fait assiéger à la fois toutes ses places fortes, et lui-même court en Géorgie pour punir le roi Bagrat d'avoir ressaisi sa couronne. Mais au moment où toutes ses entreprises divisent ses forces, il se décide à les réunir pour marcher encore contre Toktamisch, qui se remontre dans le Chirwan. Après avoir fait une revue de ses guerriers, au nombre de 400,000, Timour quitte le rivage de la mer Caspienne (28 février 1395), et bientôt il se trouve en présence avec l'armée du Kaptchak entre le Terek et le Volga, à peu près sur le même terrain où il a déjà vaincu Toktamisch, qui cette fois encore est forcé de céder à sa fortune. Timour poursuivit, dit-on, ce vaillant ennemi jusque dans Moscou ; il ravagea plusieurs provinces de la Russie et de la Pologne ; puis, revenant par Azof, le Kouban, la Circassie et le pays des Abkhas, il ne laissa presque que des ruines pour limites entre ses États et celui des princes russes, qui purent songer dès lors à secouer le joug des Tartares. Timour laissa de nouvelles traces de ses vengeances en traversant la Géorgie et la Perse pour rentrer dans la Transoxane. Son absence de Samarkand avait duré cinq années : une seule fut donnée au repos, aux fêtes, ainsi qu'aux affaires de l'intérieur ; après quoi, conquérant plus que sexagénaire, il se prépara à la plus difficile et la plus brillante de ses expéditions. A la fin de mars 1398 (redgeb 800) on le vit partir de Samarkand avec 92,000 hommes de cavalerie, se dirigeant vers l'Indoustan. La marche de Timour jusqu'à Dehly offrit une alternative d'obstacles sans nombre et d'exécrables cruautés. Vainqueur de Mahmoud, il prend et saccage sa capitale, traverse le Gange, défait Moubarek, kan de Thouglouk-Pour, et, après avoir également vaincu ceux des autres princes qui ne s'empressaient pas de se soumettre, il revint (28 avril 1399) à Samarkand, où son premier soin fut de fonder une mosquée magnifique. Il songeait à prendre quelque repos : mais autant ses conquêtes étaient rapides, autant les vaincus s'empressaient de secouer le joug à la première occasion favorable. Il lui fallut se remettre en campagne (10 septembre 1399) contre Ahmed Djelaïr, qui, avec les secours du Turcoman Cara Youssouf, avait recouvré presque tout le Diarbekr, et menaçait Tauris. La disette et les rigueurs de la saison l'arrêtèrent dans sa marche tandis qu'il dévastait la Géorgie pour punir une nouvelle levée de boucliers du roi de cet État. Il revint camper dans la plaine de Carabagh, près de l'Araxe, et ce furent deux de ses petits-fils qui achevèrent la campagne, l'un, le mirza Roustem, en réprimant le sultan de Bagdad, l'autre, Iskander, en se rendant maître du royaume de Khotan. Cependant au printemps Timour fond de nouveau sur la Géorgie, impose l'islamisme aux peuples, et, après bien du sang répandu, il accorde la paix au roi George pour diriger bientôt tous ses efforts contre le sultan Bajazet Ier, qui vient d'envahir une partie des États de l'empire grec, et qui prétend imposer un tribut à l'émir d'Arz-roum et d'Arsendjan, vassal du monarque tartare (1400). Ce dernier, écrasant une armée turque près de Césarée, se porte sur Siwas, et, au mépris de la capitulation, pille cette ville, la réduit en cendres, et fait enterrer vivants 4.000 hommes qui composaient la garnison. Bientôt, maître de Malathia, il passa de là en Syrie, s'empara d'Alep, et les cruautés inouïes qu'il exerça décidèrent la plupart des autres villes à se rendre, afin de détourner les coups du terrible Timour. S'avançant vers Damas, il trouva le sultan Barkok campé devant cette place et disposé à la défendre. Les premiers combats furent à l'avantage des Mameluks, et une action générale étant restée indécise, Timour songeait à en venir à un accommodement, lorsque, la désunion s'étant mise parmi les chefs ennemis, il réussit à se rendre maître de Damas, qu'il laissa dévasté (17 février 1401), pour se porter au delà de l'Euphrate jusqu'à Bagdad, dont il s'empara, et où il fit également un épouvantable massacre. Plus de 90,000 têtes servirent à l'érection de 120 tours qui, avec les mosquées, les colléges et les hôpitaux, seuls monuments qu'il respecta, marquèrent la place de la ville détruite. Diverses raisons, dont la principale était la lassitude de ses soldats, l'empêchèrent de pousser plus loin la guerre contre Bajazet, qui lui-même demandait la paix. Campé près de l'Araxe, il y occupa le temps des quartiers d'hiver à faire creuser un canal de navigation qu'il nomma *Nahr-Berlas* ; et, dès le retour de la bonne saison, il se remit en campagne après avoir remonté le moral de son armée en faisant intervenir les prestiges d'un astrologue : il se dirigea vers l'Anatolie (13 redjeb 804-16 février 1402). Rien n'avait été négligé de la part de Timour pour que la paix se rétablit entre lui et le sultan ; mais Bajazet refusa d'adhérer aux propositions du monarque tartare. Une bataille générale a lieu près d'Ancyre ; l'armée des Ottomans est enfoncée, et le sultan, après des efforts inouïs, tombe aux mains de Timour, qui d'abord le traite avec générosité. On ne croit plus maintenant aux contes qu'on a faits au sujet de la captivité où le héros tartare tint son ennemi vaincu ; il y aurait lieu plutôt d'être surpris de la générosité qu'il montra à son égard,

si l'on ne savait à quel point le mérite personnel était respecté de Timour. Il faut croire par la même raison que l'orgueil, les saillies furibondes du sultan obligèrent son vainqueur à prendre bientôt avec lui un autre ton que celui de la pitié; mais il ne cessa point d'être généreux. Pendant un mois de séjour à Koutayeh, Tamerlan y célébra ses triomphes par des fêtes magnifiques, et s'occupa aussi de relations et d'arrangements au-dehors. Au milieu de décembre 1402, il vint assiéger Smyrne, et malgré la belle défense des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui y avaient soutenu sept ans l'effort des armes de Bajazet, il s'en empara au bout de 15 jours, et la rasa après avoir massacré ses habitants. A peu d'intervalle, il reçut la soumission du sultan d'Égypte, fit encore une expédition sanglante en Géorgie, et en juillet 1404 il était de retour à Samarkand, après une absence de 7 années. Rien ne manquait à la gloire et à la fortune du conquérant tartare : cependant son ambition n'était pas satisfaite : il aspirait depuis longtemps à soumettre la Chine. Ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il parvint à disposer ses guerriers à une telle entreprise. Enfin un corps d'élite de 200,000 chevaliers est équipé, et le 27 novembre 1404 Timour quitte pour la dernière fois sa résidence impériale. Bravant les rigueurs de la saison, il parvient jusqu'à Otrar; mais là, saisi par une fièvre violente, il est emporté en peu de jours, à 69 ans, le 18 février 1405, après 36 ans de règne. Après lui, son colossal empire eut à peu près le même sort que celui qu'avait fondé Alexandre; mais sa dissolution fut moins rapide, et ce n'est pas assurément le seul rapprochement qu'il soit permis de faire entre les deux héros. Né obscur dans un pays barbare, Timour eut à vaincre plus d'obstacles que n'en rencontra le fils de Philippe, commandant à des Macédoniens : aussi ses conquêtes furent-elles plus sanglantes. A côté des violences atroces dont on a lu le récit, quoique fort incomplet, il est juste de placer quelques traits du caractère privé de Tamerlan, à qui les historiens accordent plus d'élévation d'âme qu'on n'en devait attendre d'un aussi impitoyable guerrier. « La terre, disait-il, ne doit avoir qu'un maître, comme il n'y a qu'un Dieu dans le ciel : et qu'est-ce que la terre avec tous ses habitants pour l'ambition d'un grand prince? » Il avait voulu être enterré à Samarkand dans le même tombeau que l'iman Bereké, *pour qu'au jour du jugement ses mains suppliantes, implorant l'assistance d'un intercesseur, pussent tenir la robe de cet enfant du prophète.* Étant un jour au bain avec plusieurs courtisans, et s'égayant avec eux par un jeu d'esprit qui consistait à estimer ce que valait chacun des assistants, il demanda à celui qu'on avait chargé d'être le priseur à combien il l'évaluait lui-même : *Je vous estime trente-cinq aspres,* dit celui-ci. — *C'est ce que vaut la serviette que j'ai autour de moi,* reprend le monarque. — *Mais je vous mets à ce prix justement à cause de la serviette,* reprend l'autre; et cette réponse valut un présent considérable au railleur, qui vraisemblablement était ce poëte Ahmed-Kerami, auquel on doit une histoire en vers du monarque tartare intitulée : *Timour-Nameh.* Des ouvrages sur Tamerlan, le plus complet et le plus exact est le *Zafar*, ou *Dhafer-Nameh* (le Livre de la victoire), traduit en français par Petis de la Croix. Langlès a publié, avec une *Vie* de ce conquérant, les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, ouvrage qu'on suppose avoir été écrit en mogol par ce monarque lui-même, mais dont il n'existe qu'une version persane par Abou-Thaleb Al-Hoceiny. On a conservé une *lettre* de Tamerlan, écrite en persan et adressée au roi de France Charles VI. (*Voyez* le *mémoire* lu par Silvestre de Sacy à l'Institut le 3 juillet 1812.)

TAMIM ou **TEMYM**, 16e prince de la dynastie des Zeïrides, Badisides ou Sanhadjides, fut le successeur de son père Moezz, l'an 453 de l'hégire (1061 de J. C.), sur le trône de l'Afrique, ébranlé par l'invasion des Arabes et par l'insubordination des grands, qui avaient plongé l'État dans l'anarchie. Tamim soumit les villes de Safacas et de Sous; mais pour réduire Naser ou Nasrowia, qui s'était emparé de Tunis et de Kairowan, il eut recours à l'une des deux tribus arabes qui dévastaient l'Afrique; et il dut la victoire aux troupes qu'il en reçut, non moins qu'à la défection de l'autre tribu, qui abandonna les étendards du rebelle le jour de la bataille. Les drapeaux et les tambours des vaincus furent, pour Tamim, l'unique fruit d'une victoire qui augmenta la puissance de ses ennemis. Il parvint néanmoins à rétablir ses affaires, et reprit Tunis et Kairowan, l'an 458 (1066). Quelque temps après, il envoya une flotte et une armée en Sicile, sous les ordres de ses fils Ayoub et Aly, pour s'opposer aux progrès des Normands. Ils débarquèrent, l'un à Palerme, l'autre à Girgenti (Agrigente), où ils réunirent leurs forces. L'alcaïde Aly-Ibn-Nimat, l'un des plus puissants émirs de Sicile, jaloux des deux frères, voulut les forcer de remettre à la voile, et leur livra bataille; il fut tué, et Ayoub fut proclamé émir : mais les soldats africains ayant sans cesse des querelles avec les musulmans du pays, Ayoub et son frère, l'an 461 (1068-9), évacuèrent la Sicile, qui resta au pouvoir des Francs, à l'exception d'Enna et de Girgenti, qu'ils ne prirent que plusieurs années après. Un nouveau rebelle, repoussé de Mahdyah, qu'il assiégeait l'an 466 (1073), alla s'emparer de Kaïrowan, que Tamim reprit aussitôt. L'an 481 (1088), les Grecs et les chrétiens de Sicile, avec une flotte de 400 voiles, abordèrent dans l'île de Coussira, la mirent à feu et à sang, et allèrent prendre et brûler Zawila en Afrique. Tamim, n'ayant pas de forces disponibles à leur opposer, acheta la paix au poids de l'or. Ils rendirent la ville, et se rembarquèrent. Vers ce même temps, un Turc arrivé en Afrique, à la tête d'une troupe d'aventuriers, s'empara de Tripoli, dont il ne fut chassé qu'au bout de plusieurs années. L'an 489 (1096), Tamim reprit la ville de Cabes, dont son frère Amrou s'était rendu maître. Deux ans après, il reconquit, sur les Siciliens, les îles de Djerb et de Kerkeni. Après avoir recouvré encore Tunis et Safacas, occupés par de nouveaux rebelles, il paraît que Tamim jouit enfin des douceurs de la paix pendant les dernières années de son règne, qui avait duré environ 47 ans. Il mourut en redjeb 501 (février 1108), à l'âge de 79 ans. C'était un prince recommandable par son courage, sa libéralité, sa clémence, sa justice, autant que par la vivacité de son esprit et par son talent pour la poésie. Il laissa 60 filles et 40 fils. Il eut pour successeur Yahia, l'un de ceux-ci, dont le petit-fils, dépouillé de tous ses États par Roger, roi de

Sicile, fut le dernier prince de la dynastie des Zeïrides.

TAMIMI (Abou-Thaher MOHAMMED), fils de Youssouf de Sarragosse, composa à Cordoue un *Recueil* de 50 *Mecamat*, ou *Discours académiques*, à l'imitation de ceux du célèbre Hariri : il en existait un exemplaire à la bibliothèque du Vatican, parmi les manuscrits de Pierre Duval; et il y est retourné, après avoir été quelques années à la bibliothèque royale de Paris. *Voyez* la *Bibliothèque orientale* d'Assemani, tome I, page 588 et le *Catalogue des manuscrits choisis à la bibliothèque du Vatican, et remis aux commissaires français*, imprimé à Leipzig, en 1803, page 33. M. Silvestre de Sacy, dans sa *Chrestomathie*, nous apprend que le héros de ces discours est un certain Abou-Habib; que l'auteur met ses récits dans la bouche de Moundar-Ben-Homam, et qu'Hadji-Khalfa en fait mention.

TAMIMI ou **TÉMIMI** de Maroc est auteur d'une *Histoire de la Mauritanie*, ou du *Règne des Mores en Espagne;* elle se trouve à la bibliothèque académique de Leyde, n° 1798. Dombay a traduit de l'arabe en allemand, une *Histoire* anonyme des *rois Mores*.

TANAQUIL (**TANAQUILLA**), femme de Tarquin l'Ancien qu'elle avait épousé avant son élévation, passait pour habile dans l'art des augures. S'il faut en croire Tite-Live, elle prédit les glorieuses destinées de Servius-Tullius, encore enfant. Ce qui est mieux prouvé, c'est qu'après le meurtre de son époux elle contribua puissamment à la fortune de cet esclave devenu roi.

TANARA (Vincent), né vers le commencement du 17e siècle, à Bologne, où il mourut vers 1667, partagea sa jeunesse entre les travaux de la guerre et l'amusement de la chasse; mais il s'éprit tout d'un coup de l'étude à la vue de la riche bibliothèque du cardinal Sforza, et composa plusieurs ouvrages, dont un seul a été publié : c'est un tableau de la vie champêtre sous le titre de l'*Economia del cittadino in villa*, Bologne, 1664, in-4°, plusieurs fois réimprimé.

TANCARVILLE (Jean II, vicomte de MELUN, comte de), était fils de Jean Ier, vicomte de Melun, grand chambellan de France, qui, par son mariage avec Jeanne, dame de Tancarville, attira dans sa famille, déjà illustrée depuis plus de trois siècles par ses grandes charges et ses alliances, la dignité de chambellan et connétable héréditaire de Normandie. Jean II, qui était petit-neveu de Simon de Melun, maréchal de France, tué à la bataille de Courtrai, en 1302, se fit remarquer parmi les plus vaillants chevaliers de son temps : il fit ses premières armes contre les infidèles, tant en Prusse qu'en Espagne, combattit contre les Anglais sous les ordres de Jean, duc de Normandie et fils du roi Philippe de Valois, en 1345; eut part à la prise de Miremont, aux siéges d'Angoulême et d'Aiguillon. L'année suivante, il servit en Normandie; et lorsque la ville de Caen fut prise d'assaut par les Anglais, il défendit valeureusement cette place avec le connétable Raoul de Brienne et fut fait prisonnier. Rendu à la liberté, il jouit de toute la confiance du roi Jean II, qui érigea, en sa faveur, la seigneurie de Tancarville en comté, le 4 février 1351. L'année précédente, il avait succédé à son père dans la charge de grand chambellan : le roi Jean venait de lui conférer celle de grand maître de France. Il fut chargé par ce prince d'aller négocier le mariage de Philippe de France, depuis duc de Bourgogne, avec la fille du comte de Flandre, Robert de Mâle. A la journée de Poitiers, l'an 1356, il combattit vaillamment avec Jean III, son fils aîné, et Guillaume de Melun, archevêque de Sens, son frère. Fait prisonnier avec le roi, il fut conduit en Angleterre, où il demeura jusqu'en 1358, que ce prince le renvoya en France, ainsi que son frère l'archevêque, pour faire ratifier par les états les conditions au prix desquelles le monarque anglais consentait à rendre la liberté au roi captif. Paris était alors en proie à la sédition. Le roi de Navarre, Charles le Mauvais, et le prévôt des marchands, Marcel, insultaient chaque jour à l'autorité du Dauphin, Charles, qui gouvernait en l'absence du roi. Le retour de Tancarville et de son frère alarma tellement les factieux, que les jours de ces deux fidèles seigneurs furent menacés et qu'ils se virent obligés de quitter la capitale. Le bruit se répandit qu'ils rassemblaient dans les environs des gendarmes pour venger leur affront. La terreur devint générale, on tendit des chaînes dans les rues; mais le règne des factieux n'était pas encore à son terme. Ce ne fut que l'année suivante que le Dauphin, entouré d'une brave noblesse, put rentrer dans Paris, où il fut reçu avec enthousiasme. Tancarville fut alors désigné, par le Dauphin, parmi les négociateurs de la paix de Bretigny, et il fut ensuite au nombre des 40 otages donnés pour la garantie de ce traité. Le roi Jean, devenu libre, le fit entrer dans son *grand et étroit* conseil : ce prince lui conféra en outre la dignité de souverain maître des eaux et forêts. Le comte de Tancarville eut également une grande part aux affaires sous le roi Charles V. Il mourut l'an 1382. Il était à la fois gouverneur de Champagne, de Bourgogne et de Languedoc. Jean III, son fils aîné, grand chambellan de France, mourut sans postérité, l'an 1385.

TANCARVILLE (Guillaume IV, vicomte de MELUN, comte de), second fils de Jean II, succéda à son frère dans la dignité de grand chambellan. Il eut part à tous les événements du règne de Charles VI, et dans presque tous les actes qui nous sont restés du gouvernement de ce prince, le nom du comte de Tancarville figure à la tête de ceux du grand conseil. Dans des lettres, données au mois de novembre 1392, confirmatives de l'ordonnance concernant la majorité des rois, portée par son prédécesseur, Charles VI qualifie Tancarville de prince du sang, *nostri consanguinei*. Il fut chargé, depuis 1393 jusqu'en 1397, de diverses négociations en Angleterre : il se rendit auprès du roi Richard II, pour confirmer le traité de Bretigny; à Avignon il accompagna les princes du sang, pour traiter avec le pape Benoît XIII, au sujet du schisme d'Occident; à Florence et dans l'île de Chypre, il conclut des alliances avantageuses à la France. L'an 1396, il alla prendre possession de l'État de Gênes qui s'était donné au roi. A son retour, il fut pourvu de la charge de grand bouteiller de France et de celle de premier président *lai* de la cour des comptes. Lors des dissensions funestes qui s'élevèrent à la cour de l'insensé Charles VI, entre les partis d'Orléans et de Bourgogne, Tancarville s'attacha fortement à Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Il fut tué l'an 1415, à la bataille d'Azincourt, ne laissant qu'une

fille, nommée Marguerite, qui porta le vicomté de Melun et le comté de Tancarville dans la maison d'Harcourt, par son mariage avec Jacques de Harcourt, dont elle eut une fille, Marie, qui épousa le célèbre Dunois.

TANCHELIN, hérésiarque, né à Anvers, répandit les idées les plus hardies et les plus absurdes sur la religion, et, malgré le scandale public de ses mœurs, parvint à faire un grand nombre de prosélytes dans la Hollande, le Brabant et une partie de l'Allemagne. Il faut voir dans Bayle les marques inconcevables de respect que lui prodiguaient ses sectateurs. Cet audacieux brigand, qui tuait ceux qu'il ne pouvait persuader, partit pour Rome afin d'attaquer la religion dans son sanctuaire même. A son retour, arrêté et emprisonné par ordre de l'archevêque de Cologne, il s'échappa; mais il fut tué par un prêtre catholique dans le cours d'une navigation, en 1115.

TANCRÈDE, un des chefs de la première croisade, Sicilien d'origine du côté de son père et Normand du côté de sa mère, sut dès sa jeunesse allier le courage le plus intrépide à toutes les vertus les plus hautes, et fut le modèle des chevaliers de son temps. Cependant il se reprochait ses exploits, qui lui semblaient condamnés par l'Évangile, et la crainte de déplaire à Dieu enchaînait encore l'essor de son courage. Mais une guerre sainte fut prêchée par Urbain II en 1096, et Tancrède se réunit à son cousin Bohemond, prince de Tarente, pour aller joindre l'armée des croisés. Ils abordèrent tous deux en Épire, et bientôt Tancrède signala sa valeur contre les Grecs au passage de la rivière Vardari. Bohémond, séduit par l'empereur Alexis, se décida à lui rendre hommage. Tancrède rejoignit alors les autres chefs croisés qui se rassemblaient sous les murs de Nicée et se distingua au siége de cette ville. Il eut une querelle avec Baudoin pour la possession de la ville de Tarse; tous deux, à la tête de leurs guerriers, en vinrent aux mains : on les réconcilia, et Tancrède, dont la modération fut généralement admirée, alla prendre d'autres villes, et se joignit ensuite à l'armée qui assiégeait Antioche. Sa patience admirable, son généreux désintéressement dans la disette qui se fit sentir aux assiégeants comme aux assiégés, ne contribuèrent pas peu à retenir l'armée et les chefs sous les murs de la ville. Elle fut prise pendant qu'il était occupé ailleurs : mais il se vengea sur les Persans, dont il fit un affreux carnage. Au printemps de 1099, on marcha sur Jérusalem, et Tancrède eut l'honneur de planter le premier l'étendard des Francs au lieu même où naquit le Sauveur. Ce fut encore lui qui découvrit la forêt où les croisés prirent le bois nécessaire aux échelles et aux machines de guerre. La ville sainte fut prise. Tancrède, au milieu des massacres dont se souillèrent les chrétiens, fut un modèle de modération et d'humanité. Bientôt après il contribua puissamment au gain de la bataille d'Ascalon, qui rendit inutile le secours tardif du soudan du Caire. Resté en Orient avec ses chevaliers, il reçut de Godefroid la ville de Caïphas et la principauté de Galilée. A l'avénement de Baudoin au trône de Jérusalem, il consentit à lui rendre hommage, malgré leur ancienne animosité et leurs nouvelles divisions. Appelé en 1100 par les députés d'Antioche, il gouverna cette ville pendant la captivité de Bohémond, et la lui rendit à son retour dans un état plus florissant. Choisi pour gouverner le comté d'Édesse pendant la captivité de Baudoin du Bourg, il remporta une victoire décisive sur les musulmans. Bohémond, en s'embarquant pour la France en 1103, laissa encore une fois sa principauté aux mains de son cousin, qui se trouva d'abord dans une pénurie extrême; mais il fit face à tout, battit le prince d'Alep, prit Artésie, Apamée, et lutta contre une multitude infinie de Turcs qui envahissaient la Mésopotamie. Bientôt il eut à lutter contre le comte d'Édesse, rendu à la liberté, et contre Josselin, qui avait eu la lâcheté d'appeler les Turcs à son secours : Tancrède fut encore victorieux. De nouveaux différends qui s'élevèrent entre lui et Bertrand, fils de Raymond de Saint-Gilles, et le comte Baudoin du Bourg, ne servirent qu'à prouver sa modération et son dévouement à la cause commune des chrétiens. Dès lors on ne le voit plus combattre que les infidèles : il prend Sarepta et un château appelé Vetulum, dans les montagnes de Djiblah. C'est là son dernier exploit. Il mourut de maladie à Antioche en 1112, laissant, dit Guillaume de Tyr, dans le monde un souvenir illustre de ses hauts faits et de la sagesse de son administration, et dans l'Église la mémoire éternelle de ses aumônes et de ses œuvres de piété. On a sur ce héros : *Gesta Tancredi,* par Raoul de Caen, traduit en français dans la *Collection* de M. Guizot, tome XXIII, et *Histoire de Tancrède,* par M. Delbarre, Paris, 1822, in-12.

TANCRÈDE, roi de Sicile, fils de Roger, duc de Pouille, et petit-fils du roi Roger II, était né hors du mariage, d'une demoiselle noble, qui lui transmit par succession le comté de Lecce. Guillaume I[er], son oncle, en parvenant au trône, le fit arrêter de crainte que Tancrède ne lui disputât la succession, en se fondant sur le bruit qui courait déjà, que son père et sa mère avaient été secrètement mariés. Tancrède réussit cependant à s'échapper de sa prison, et il s'enfuit à Constantinople : il en revint à la mort de Guillaume I[er], et fut reçu avec distinction par Guillaume II, son cousin. Sa bravoure, sa générosité, sa prudence le rendirent cher aux Siciliens; il cultiva les lettres, les mathématiques, l'astronomie, la musique, à une époque où tout l'occident de l'Europe était plongé dans la plus profonde barbarie. Guillaume II, dernier survivant dans la ligne légitime masculine des conquérants normands de la Sicile, hésita s'il appellerait au trône sa tante Constance, fille de Roger II, ou son cousin Tancrède. Le mariage de Constance avec Henri VI de Souabe le fit pencher pour la première; mais tous les Siciliens et tous les Normands favorisaient le second; et lorsque Guillaume II mourut, le 16 novembre 1189, sans avoir fait de testament, les états de Sicile, convoqués à Palerme, proclamèrent, après des débats assez vifs, Tancrède, qui fut couronné au mois de janvier 1190. Mais à peine monté sur le trône, il fut appelé à combattre les plus dangereux ennemis. D'une part le maréchal Testa, général de Henri VI et de Constance, envahissait la Pouille, de concert avec le comte d'Andria; d'autre part, Richard Cœur de Lion, arrivé à Messine avec Philippe Auguste, à la fin d'août 1190, dans son voyage de terre sainte,

forma contre Tancrède les prétentions les plus extravagantes, pour le douaire de Jeanne d'Angleterre, sa sœur, veuve de Guillaume II. Les armes des croisés furent employées à soumettre les châteaux de Messine, et à massacrer ses habitants. Enfin Richard partit pour la terre sainte, emportant les sommes immenses que Tancrède lui avait payées pour obtenir la paix; le maréchal Testa vit son armée consumée par les maladies dans la Pouille; le comte d'Andria perdit la vie dans une embuscade; et Tancrède, possesseur pacifique des Deux-Siciles, maria, en 1191, son fils Roger avec Irène, fille d'Isaac-Ange, empereur de Constantinople. Mais dans cette année, vers la fin d'avril, Henri VI entra hostilement dans le royaume de Naples pour recouvrer l'héritage de sa femme Constance; il porta la désolation dans ces riches provinces, dont il incendiait les villes et les châteaux. Pour la seconde fois, les maladies causées par la chaleur de la saison détruisirent l'armée allemande. Henri, au mois de septembre, se retira, par Gênes, en Allemagne. Constance, qu'il avait laissée à Salerne, fut livrée à Tancrède par les habitants de cette ville, et conduite à Palerme. Mais Tancrède vit en elle une proche parente et non point une rivale : après l'avoir traitée quelque temps en reine à sa cour, il la renvoya, en 1192, comblée de présents, vers son mari, sans mettre aucune condition à la liberté qu'il lui rendait. La guerre se continua en effet entre les officiers de Henri VI et le roi Tancrède. Ce dernier s'avança jusqu'à Pescara, et réduisit à l'obéissance Richard, comte de Célano; mais obligé de retourner en Sicile, il laissa les troupes impériales reprendre l'avantage en son absence. Dans une troisième campagne, en 1193, il combattit avec succès Conrad *Mosca in Cervello*, général de Henri VI; à la fin de l'année, de retour en Sicile, il eut la douleur d'y voir mourir son fils aîné Roger. Sa santé, qui avait déjà souffert quelques atteintes durant la précédente campagne, ne résista point à ce nouveau malheur; il mourut au commencement de l'année 1194, laissant la reine Sibille tutrice de son second fils Guillaume III.

TANCRÈDE. *Voyez* **ROHAN.**

TANDY (James NAPPER). *Voyez* **NAPPER.**

TANNEGUI DU CHATEL, l'un des plus vaillants capitaines du 15e siècle, descendait d'une ancienne et illustre maison de Bretagne. Dès sa première jeunesse, il montra des inclinations guerrières, et se signala par divers exploits. Son frère aîné, Guillaume, ayant été tué, en 1404, par les Anglais, devant l'île de Jersey, il descendit sur les côtes d'Angleterre, suivi de 400 chevaliers bretons, et revint chargé d'un immense butin. Il entra, peu de temps après, au service du duc d'Orléans, qui le nomma son premier chambellan. Après la mort de ce prince, assassiné par le duc de Bourgogne, il accompagna Louis, que les Napolitains invitaient à reconquérir son trône, et contribua beaucoup aux succès passagers que celui-ci obtint sur Ladislas, son compétiteur. A son retour de cette expédition, le Dauphin le prit à son service, et le nomma maréchal de Guienne. En 1413, il fut revêtu de la charge importante de prévôt de Paris. Il déjoua plusieurs complots des Bourguignons, et notamment, en 1416, une conspiration dont les chefs expièrent leur crime dans les supplices. Mais malgré son infatigable surveillance, il ne pût empêcher des traîtres de se glisser dans le palais, et de choisir leurs victimes dans la famille royale. Le dauphin Louis et Jean, son frère, moururent de poison, à quelques mois d'intervalle. Il ne restait plus à la France qu'un seul descendant de ses rois, quand un complot, tramé par quelques citoyens obscurs, livra Paris aux Bourguignons. Averti du danger par les cris de victoire des conjurés, Tannegui vole à l'hôtel du Dauphin, l'emporte dans ses bras à la Bastille, et le conduit ensuite à Melun. Dès qu'il a mis en sûreté ce précieux dépôt, il revient à Paris, espérant surprendre les Bourguignons : mais un combat s'engage dans la rue Saint-Antoine. Les Orléanais, commandés par Tannegui, n'échappent qu'avec peine à une populace furieuse. Quatre mille victimes ne peuvent assouvir sa rage. La guerre civile étale ses horreurs d'un bout à l'autre du royaume. Les Anglais, profitant de ces discordes, s'emparent de la Normandie; et pour que rien ne manque aux malheurs de la France, la famine et la peste déciment ceux que le fer a épargnés. Les deux partis sentent également le besoin d'une réconciliation. Tannegui est chargé par le Dauphin de négocier avec le duc de Bourgogne, pour l'empêcher de s'allier aux Anglais. Une entrevue des deux princes est fixée à Montereau. Le duc de Bourgogne, qui ne s'y rend qu'avec répugnance, y est assassiné. Du Chatel avait-il conseillé ce crime, et s'en est-il rendu le complice? Les historiens bourguignons l'accusent tous sans hésiter; mais Tannegui, dont on ne peut révoquer en doute la loyauté, jura sur son honneur que le meurtre du duc de Bourgogne n'avait point été prémédité et s'offrait de maintenir son serment par les armes contre deux chevaliers. Aucun ne se présenta pour relever le défi. C'est, d'après les idées du temps, une preuve qu'on n'était pas convaincu qu'il fût réellement coupable. Une enquête fut faite par les officiers du duc de Bourgogne; des témoins furent entendus; et Saint-Foix, après avoir examiné leurs dépositions, déclare Du Chatel et le Dauphin innocents du meurtre de Jean sans Peur. C'est aussi l'opinion de Voltaire; mais le nouvel historien des ducs de Bourgogne n'a pas cru devoir absoudre la mémoire de Tannegui d'une si grave accusation. Tannegui partagea la disgrâce du Dauphin, déshérité par son père, et le suivit dans le midi de la France, seule partie du royaume qui pût encore lui donner un asile. Ce prince, en arrivant au trône, récompensa la fidélité de Du Chatel, en l'élevant aux premiers emplois. S'il était vrai comme le dit Pasquier, que Tannegui, dans une assemblée du conseil, eût tué de sa propre main le comte dauphin d'Auvergne, cet acte de violence ternirait toutes ses qualités; mais la chronologie des comtes d'Auvergne, par Savaron, prouve que Pasquier était mal informé. Les courtisans ne purent voir sans jalousie la faveur de du Chatel. Le connétable de Richemont exigea son renvoi. Charles VII refusa de se priver d'un serviteur dont il connaissait le dévouement; mais Tannegui, sentant que ce sacrifice était nécessaire au bien de l'État, déclara son intention de se retirer en Provence; et rien ne fut capable d'ébranler sa résolution. Le roi lui donna des gardes pour sa sûreté dans le voyage, et le nomma sénéchal de Beaucaire, où il fixa sa demeure.

En 1443, il fut nommé grand sénéchal de Provence. Cinq ans après, il se rendit à Rome avec le titre d'ambassadeur. A son retour de cette mission honorable, il mourut, en 1449, à l'âge d'environ 80 ans, avec la réputation d'un grand capitaine et d'un politique habile.

TANNEGUI DU CHATEL, vicomte de la Bellière, neveu du précédent, était fils puîné d'Olivier Du Chatel, chambellan du duc de Bretagne. Son oncle, qui n'avait point d'héritier, se chargea de le former dans l'art de la guerre, et de l'instruire des usages de la chevalerie. Il fut l'un des tenants du tournois célébré en 1449, à Tarascon, en présence du bon roi René. L'affection que Charles VII portait au grand sénéchal de Provence s'étendit sur son neveu, qu'il fit grand maître de son écurie. A cette charge, Tannegui joignit celle de lieutenant du Languedoc, et en cette qualité, il sollicita, plusieurs fois, des états de la province, une augmentation d'impôts que les circonstances rendaient nécessaire. Au moment de la mort de Charles VII, tous les courtisans désertèrent le palais, empressés d'aller porter leurs hommages au nouveau roi (Louis XI), qu'ils avaient si souvent desservi près de son père. Tannegui seul resta près du corps de son bienfaiteur. Il donna les ordres pour ses obsèques, et y dépensa 30,000 écus, qui ne lui furent remboursés qu'au bout de 10 ans. Après avoir rempli ce triste devoir, il partit pour la cour du duc de Bretagne, François II, qui le nomma grand maître de son hôtel. Il rendit d'importants services à ce prince; mais ayant osé lui représenter que son goût excessif pour les femmes l'avilissait aux yeux de ses sujets, il encourut sa disgrâce, et fut obligé de se réfugier en France. Louis XI, désirant l'attacher à son service, lui rendit la charge de grand maître des écuries; et deux après (1468), le nomma gouverneur du Roussillon, que le roi d'Aragon lui avait engagé pour 300,000 écus d'or. Le vicomte de la Bellière (c'est le nom que portait alors Tannegui) fut l'un des premiers chevaliers de l'ordre de Saint-Michel. Employé tour à tour par Louis XI dans les guerres et dans les négociations, il justifia partout la confiance que lui accordait ce prince soupçonneux. L'ayant accompagné au siége de Bouchain, tandis qu'il examinait les fortifications avec le roi qui s'appuyait sur son épaule, il fut atteint d'un coup de fauconneau. Sentant sa blessure mortelle, il dicta ses dernières volontés, et expira dans les derniers jours de mai 1477.

TANNER (Adam), jésuite, professeur de théologie à Vienne et chancelier de l'université de Prague, né en 1572 à Inspruck, mort en 1632, a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol.

TANNER (Mathias), jésuite, né à Pilsen (Bohême), en 1630, mort à Prague au commencement du 18e siècle, fut recteur du collége de cette ville, après l'avoir été de celui d'Olmutz, et provincial à Rome. Entre autres écrits, on a de lui : *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem in Europâ, Asiâ, Africâ et Americâ militans, sive vitæ et mortes eorum qui in causâ fidei interfecti sunt*, Prague, 1675, in-fol.

TANNER (Bernard), né à Prague, voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, et fut nommé, en 1678, gentilhomme interprète de l'ambassade que Jean Sobieski, roi de Pologne, envoya au czar Féodor Alexievitsch. La relation qu'il a laissée de cette ambassade fait connaître les mœurs des Moscovites à cette époque; elle est intitulée: *Legatio polono-lithuanica in Moscoviam*, etc., *à teste oculato, Bern. Leop. Franc. Tannero*, Nuremberg, 1689, in-4°.

TANNER (Thomas), biographe anglais, archidiacre de Norwich, chanoine du chapitre de Christ d'Oxford, évêque de Saint-Asaph, né en 1674, mort à Oxford en 1735, a laissé : *Bibliotheca britannico-hibernica, sive de Scriptoribus qui in Angliâ, Scotiâ et Hiberniâ ad sæculi XVII initium floruerunt*, Londres, 1748, in-fol. : c'est l'ouvrage le plus complet qui existe sur l'histoire littéraire d'Angleterre.

TANNEVOT (Alexandre), né en 1692 à Versailles, obtint la place de premier commis des finances, et mourut en 1773, avec le titre de censeur royal. Il a laissé un grand nombre de *poésies* assez médiocres, parmi lesquelles on ne cite plus qu'une chanson sur le livre de l'esprit d'Helvétius. Cette chanson, un peu longue, se trouve perdue dans les *Poésies diverses* de Tannevot, 1752, in-12; nouvelle édition, 1766, 2 vol. in-12.

TANSILLO (Louis), poëte italien, né vers 1510 à Venosa, mort à Teano (royaume de Naples) en 1568, fut le contemporain de l'Arioste et du Tasse, auxquels il peut être comparé pour l'harmonie, le choix des expressions et le charme du style, qualités d'autant plus étonnantes qu'il passa une partie de sa vie dans les camps et à la suite de don Garcia, fils de don Pèdre, vice-roi de Naples. Son poëme le plus connu, mais qui n'est pas le meilleur, est *il Vendemmiatore*, Naples, 1534, in-4°, traduit en français par Mercier (de Compiègne), sous ce titre : le *Jardin d'Amour, ou le Vendangeur*, Paris, 1798, in-12; *le Lagrime di san Pietro*, Vicho, 1585, in-4°, ont été traduits, ou plutôt imités en vers par Malherbe; *la Balia, poemetto*, etc., Verceil, 1767, in-8°; *Il Podere*, Turin, 1769, in-12. Ces deux derniers poëmes sont les meilleurs de Tansillo.

TAN-TAO-TSI, l'un des plus grands ministres et des plus habiles généraux qu'ait eus la Chine, florissait au commencement du 5e siècle de l'ère chrétienne, sous les premiers empereurs de la petite dynastie des Soung. Son courage et ses talents le firent connaître d'On-ty, fondateur de cette dynastie, qui l'éleva aux premiers emplois de l'armée. Lors de son avénement au trône, ce prince le créa ministre de la guerre, et lui laissa le soin de distribuer aux officiers et aux soldats des récompenses proportionnées à leurs services. Tan-tao-tsi justifia la confiance de son souverain, et mérita l'estime publique par la sagesse de ses mesures et par son désintéressement. On-ty mourut en 422, après avoir donné la régence de l'empire à ses quatre principaux ministres, en attendant la majorité de Chao-ty, son fils aîné, qu'il avait établi son successeur. Les vices de ce jeune prince l'ayant fait juger indigne du trône, les régents lui substituèrent Ouen-ty, l'un de ses frères. Trois des ministres craignant que Chao-ty ne tentât de reprendre l'autorité, résolurent de le faire mourir; et malgré les

représentations de Tan-tao-tsi, qui ne partageait pas leur manière de voir, ils exécutèrent un crime qu'ils jugeaient nécessaire à la tranquillité de l'État. Le nouvel empereur ne pouvait pas conserver à sa cour les meurtriers de son frère : il les dépouilla de leurs emplois, et les exila. Ceux-ci, craignant qu'il ne portât plus loin la vengeance, prirent les armes. Cette sédition fut étouffée promptement par Tan-tao-tsi, que l'empereur avait investi de toute sa confiance. Tout le temps qu'il fut à la tête de l'armée, il comprima les rebelles, et battit les Tartares. L'envie parvint cependant à rendre sa fidélité suspecte. Ouen-ty, alors malade, se laissa persuader que son général n'attendait que sa mort pour s'emparer du trône au préjudice de l'héritier légitime. Mandé à la cour, sous quelque prétexte, Tan-tao-tsi, fut retenu prisonnier. Il prévit sur-le-champ le sort qui le menaçait, et dépouillant les marques de sa dignité, qu'il foula aux pieds : « On en veut, dit-il à mes jours; mais en me faisant mourir on renverse le boulevard de l'empire. » L'empereur, dont la santé se rétablissait, se refusait de croire à la trahison du guerrier qui lui avait donné tant de preuves d'attachement; mais enfin, vaincu par les importunités des courtisans, il signa son arrêt de mort, en 436. L'invasion des Tartares ne tarda pas à venger Tan-tao-tsi, que ses vertus rendaient digne d'une meilleure fin. On trouve une *Notice* sur ce guerrier célèbre, dans les *Mémoires sur les Chinois*, v, 72-80.

TANTALE, chef des Lusitaniens, réunit tous les suffrages après l'assassinat de Viriathe, et fut élu généralissime des troupes lusitaniennes; mais moins heureux que son prédécesseur, il entreprit imprudemment le siége de Ségontia, et se vit bientôt enveloppé par l'armée de Servilius Cépion. Tantale fut obligé de mettre bas les armes avec toute son armée, l'an 141 avant J. C., à condition cependant que les Romains donneraient à ses soldats des terres à cultiver pour qu'ils pussent subsister sans être forcés de se livrer au brigandage.

TANTARANI (Moïneddin-Achmed), poëte arabe, professait à Bagdad du temps de Nizam-Abmouk, mort en 1091. Il composa en l'honneur de ce prince un poëme vanté dans tout l'Orient, publié par Sacy dans sa *Chrestomathie*, avec une traduction française, faite d'après le manuscrit arabe de la bibliothèque royale de Paris, d'après deux autres manuscrits, l'un de la bibliothèque Bodléienne, n° 1274, l'autre de la bibliothèque de Leyde, n° 1657, et d'après un commentaire qui se trouve avec ce dernier manuscrit.

TANUCCI (Bernard), ministre napolitain, né en 1698 à Stia en Toscane, se fit de bonne heure une sorte de réputation en Italie par la chaleur qu'il mit à soutenir les prétentions bien connues de Pise, relativement à la découverte des Pandectes. Plus tard, pour satisfaire don Carlos qui, prêt à punir un criminel, avait été un moment arrêté par l'inviolabilité des temples, il se chargea de prouver que le droit d'asile est une violation des lois divines et humaines. Ce fut l'origine de sa fortune. Il accompagna don Carlos à la conquête du royaume de Naples, et devint son premier ministre quand le prince fut devenu roi. Des innovations nombreuses et non préparées, des attaques imprudentes contre le pouvoir pontifical et les priviléges de la noblesse, des ordonnances arbitraires mises trop souvent à la place et au-dessus des arrêts rendus par les tribunaux, un code demeuré presque inconnu au peuple pour lequel il fut rédigé, un système financier fondé tout entier sur des lois fiscales, les savants les plus recommandables oubliés, ou dédaignés, ou repoussés, tels furent les actes qui signalèrent son long ministère. Tanucci exerça une influence plus réelle et plus funeste lorsque, resté dépositaire de la confiance de son maître appelé à succéder en Espagne à Ferdinand VI, il entoura le jeune monarque d'hommes médiocres, se flattant ainsi de se perpétuer dans le pouvoir. Il dut d'abord le partager avec les membres d'un conseil de régence que Charles III avait institué par son acte de renonciation du 6 octobre 1759. Mais il ne tarda pas à l'emporter sur ses collègues; et ce fut pendant la minorité du roi, que, fort de l'appui du cabinet de Madrid, il entreprit de soustraire le royaume à toute dépendance du saint-siége. Il profita de l'atteinte portée au pouvoir spirituel par l'expulsion des jésuites, par les démêlés de Clément XIII avec la cour de Parme, et par des clameurs qu'excita en Europe l'apparition de la bulle *In cœna Domini*, pour ordonner, en 1769, l'occupation de Bénévent et de Ponte-Corvo, à l'exemple de la France, qui avait pris possession d'Avignon. Ce premier acte d'hostilité fut le signal d'une guerre, que Tanucci conduisit avec plus de témérité que de raison. En 1772, il essaya de s'emparer des duchés de Castro et de Ronciglione, en faisant valoir les droits du roi de Naples comme héritier des Farnèse; il supprima ensuite un grand nombre de couvents en Sicile, distribua des abbayes, suscita des querelles sur la nomination des évêques, sur leur juridiction, et presque sur leurs devoirs. Cette conduite altéra la bonne intelligence qui régnait entre la cour de Naples et le saint-siége, et qui paraissait cimentée par le concordat de 1741. On perdit même tout espoir de conciliation lorsqu'on menaça pour la première fois de supprimer l'hommage de la haquenée; et l'on ne sait pas où l'esprit novateur du ministre se serait arrêté, si le mariage entre Ferdinand et une archiduchesse d'Autriche n'avait pas affaibli son crédit, la nouvelle reine l'ayant regardé, dès le premier instant, comme le seul obstacle à l'accomplissement de ses projets. Après avoir lutté quelque temps contre l'ascendant toujours croissant de cette princesse, le favori de Charles III dut se retirer le jour où elle se présenta au conseil avec tous les avantages d'une mère qui venait de donner un héritier au trône. Tanucci, remplacé (octobre 1776) par le marquis de la Sambuca, ancien ambassadeur à la cour de Vienne, eut assez d'esprit pour prévoir les maux dont le royaume était menacé; mais ayant à se reprocher de n'avoir pas assuré le bonheur d'une nation par des institutions sages et durables, il descendit au tombeau, en regrettant les honneurs perdus, plutôt que le bien qu'il n'avait pas su faire. Il mourut à Naples, le 29 avril 1783. On a de lui : *Epistola de Pandectis pisanis in Amalphitanâ directione inventis, ad academicos Etruscos, in quâ confutantur quæ Guido Grandius opposuit*, etc., Florence, 1731, 2 vol. in-4°.

TAPLIN (Guillaume), chirurgien vétérinaire anglais, mort en 1807, fit faire à son art de grands progrès. On a de lui : *Observations pratiques sur les bles-*

sures faites aux chevaux par des épines, etc., 1790, in-8°; *Compendium, ou Traité abrégé de la ferrure pratique et expérimentale,* 1796, etc.

TAPPER (Ruward), doyen et chancelier de l'université de Louvain, né à Enkhuysen, fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente, déploya toute sa vie, en faveur de la doctrine catholique, le zèle le plus pur, soutenu par les plus rares connaissances, et mourut à 72 ans, en 1559, à Bruxelles, où il avait été appelé par Philippe II. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Cologne, 1582, in-fol.; on y distingue : *Explicatio articulorum facultatis.* Dans sa préface, l'auteur fait voir d'une manière claire et solide, que, depuis les apôtres, l'Église a constamment fait usage de l'autorité que J. C. lui a confiée, et qu'elle a décidé en dernier ressort les questions qui se sont élevées parmi les fidèles.

TARABOLOUS (ALI-PACHA, surnommé), parce qu'il était de Tripoli, fut fait grand vizir par Achmet II, en 1693. Son ministère fut remarquable par la prise de Scio, dont les Vénitiens s'emparèrent, et par le pillage de la caravane de la Mecque, fait par les Arabes. A la mort d'Achmet, Tarabolous-Ali, qui n'avait ni moyens, ni adresse, crut, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, pouvoir placer sur le trône un souverain de son choix. Il prétendit y élever Ibrahim, fils d'Achmet, prince âgé seulement de 3 ans, sous le nom duquel il espérait gouverner : il était appuyé, dans ses vues et son ambition, par le mufti. Leur plan n'eut pas de succès; et tous deux furent forcés de se prosterner aux pieds de Mustapha II, lors de sa proclamation, en 1695. Le nouveau souverain dissimula son ressentiment; mais dès la même année le mufti fut déposé, et le grand vizir Tarabolous étranglé, sous prétexte de malversation : il ne laissa que la réputation d'un fripon et d'un ambitieux maladroit.

TARAFAH (Amrou-ben-Alabad) est l'auteur de l'un des sept poëmes arabes connus sous le nom de Moallakah. Livré aux plaisirs et à la poésie, aimant et cherchant les combats, sans aucun souci de l'avenir, Tarafah dissipa son patrimoine et s'attira, par sa conduite déréglée, la malveillance de sa famille. Il ne dément point ses penchants voluptueux dans le poëme que nous possédons de lui. La brièveté de la vie, l'égalité que la mort met entre le libertin et le sage qui cultive la vertu, sont l'objet de ses chants et les motifs par lesquels il prétend se justifier. Tarafah, qui vivait près de la naissance de Mahomet, c'est-à-dire vers la fin du 6e siècle de notre ère, mourut à l'âge de 26 ans, par la perfidie d'Amrou, roi de Hira. On raconte que ce poëte et son oncle Motalammes, ayant fait des vers satiriques contre un des rois de Hira, en Arabie, ce prince, pour se venger, leur donna des lettres cachetées, avec ordre, à l'un de ses gouverneurs, auquel ils devaient les remettre, de tuer les porteurs. Motalammes, plus rusé, ouvrit la lettre et ne la remit point; Tarafah, qui voulut s'acquitter de la commission, obéit et en fut la victime. Le savant Reiske a publié à Leyde, en 1742, sa *Moallakah,* avec une traduction latine, des gloses arabes, un prologue et des notes remplies d'érudition. Cet ouvrage donne lieu de regretter que Reiske n'ait pas laissé le recueil entier des Moallakahs.

TARAISE, patriarche de Constantinople, était né dans cette ville au milieu du 8e siècle, de parents patriciens. Son père se nommait George, et sa mère Eucratie. Les talents qu'il annonça de bonne heure lui ouvrirent la carrière des emplois. Il fut revêtu de la dignité de consul, et devint ensuite premier secrétaire d'État. Après la mort du patriarche Paul, l'impératrice Irène jeta les yeux sur Taraise pour lui succéder. Il se défendit d'accepter cette charge, donnant pour motif de son refus qu'ayant vécu jusqu'alors dans le monde, il n'avait pas les qualités d'un prélat. Mais Irène ayant insisté, Taraise fut obligé de se soumettre. Toutefois il exigea qu'un concile général fût assemblé pour mettre fin aux désordres occasionnés par les iconoclastes. Il fut consacré le jour de Noël, l'an 784; et il s'empressa d'adresser sa profession de foi au pape Adrien et aux évêques d'Asie. Le concile s'ouvrit le 1er août 786, à Constantinople, dans l'église des Saints-Apôtres; mais la violence des iconoclastes ayant empêché les Pères de délibérer, il fut transféré, l'année suivante, à Nicée, où Taraise se rendit accompagné des légats du pape et des députés des églises d'Orient. Ce concile condamna l'hérésie des iconoclastes, et rétablit le culte des images. Taraise s'empressa de faire exécuter cette décision. Plein de zèle pour le maintien de la discipline apostolique, il fit disparaître tous les abus qui s'étaient glissés dans l'administration des choses saintes, et condamna les simoniaques. Il bannit le luxe de sa table et de sa maison, assigna sur ses revenus des sommes suffisantes pour subvenir aux besoins des pauvres, qu'il visitait fréquemment, et se consacra tout entier à l'instruction des peuples. Taraise s'opposa vivement au dessein de Constantin de répudier son épouse pour placer sur le trône une des suivantes d'Irène, sa mère; mais il n'osa pas excommunier ce prince, dans la crainte qu'il ne se déclarât pour les iconoclastes. Cette condescendance, qui fut regardée comme une faiblesse, ne le garantit point de la haine de l'empereur. S'il ne fut pas forcé d'abandonner son siége, il eut la douleur de voir ses proches bannis, et les domestiques qui lui témoignaient de l'attachement, remplacés par de vils espions. Malgré les infirmités dont il était accablé, il remplit tous ses devoirs, avec le même zèle, jusqu'à sa mort, arrivée en 806, le 25 février, jour où l'Église honore sa mémoire d'un culte particulier. Ses restes furent déposés dans un monastère qu'il avait fondé sur les rives du Bosphore.

TARAUDET. *Voyez* FLASSANS.

TARBÉ (Pierre-Hardouin), né à Sens, le 28 décembre 1728, acquit, en 1762, l'imprimerie du diocèse, et s'occupa, dès cette époque, de recherches historiques sur la ville et le diocèse de Sens. Le *Dictionnaire des anonymes* le désigne, sous le n° 453, comme auteur de l'*Almanach historique du diocèse de Sens,* qu'en effet il rédigea pendant 19 ans, de 1763 à 1781 inclusivement. A partir de l'an 1782 jusqu'en 1790, le même ouvrage a été rédigé par Tarbé des Sablons, auteur de *Détails historiques sur le bailliage de Sens,* publiés, en 1787, à la suite d'une édition in-4° de la *Coutume de Sens,* et d'un *Manuel pratique et élémentaire des poids et mesures,* qui a eu un grand nombre d'éditions. Tarbé est mort le 8 juillet 1784, laissant plusieurs enfants parmi lesquels, outre les deux aînés dont les articles suivent, nous cite-

rons TARBÉ DES SABLONS, chevalier de la Légion d'honneur, dont nous avons parlé ci-dessus, et déjà cité, article BAILLY, pour la fermeté qu'il déploya, comme maire de Melun, lors de l'arrestation de ce savant. — TARBÉ DE VAUXCLAIR fut inspecteur général des ponts et chaussées, et maître des requêtes au conseil d'État. — TARBÉ DE SAINT-HARDOUIN, lieutenant-colonel de cavalerie, officier de la Légion d'honneur, mourut le 24 décembre 1821. Ces trois frères ont obtenu individuellement du roi, en février 1816, des lettres d'anoblissement. — TARBE (THÉODORE), imprimeur de Sens, connu par son goût pour les antiquités, rédigeait, dès 1795, l'*Almanach historique et anecdotique* du département de l'Yonne et de la ville de Sens.

TARBÉ (LOUIS-HARDOUIN), autre fils de Pierre-Hardouin, né à Sens, le 11 août 1753, resta de bonne heure, lui onzième, sous la surveillance d'une mère tendre qui éleva avec soin sa famille, et eut le bonheur de la voir prospérer. Louis-Hardouin, appelé dans les bureaux du ministère des finances, y obtint un avancement rapide, et devint ministre en 1791. Sa nomination eut tous les suffrages; malheureusement, à cette époque, son austère probité, son esprit droit, sa vigilance active, ne pouvaient opérer le bien, ni remédier aux maux; et il était très-difficile aux autorités de concilier ce qu'elles devaient au souverain, avec l'exigence des divers partis. Cependant il créa la contribution foncière, le plus beau des systèmes quand le cadastre aura produit les améliorations que demande l'expérience. Il quitta le portefeuille lorsqu'on lui fit voir qu'il ne pouvait servir sa patrie. Le roi ne conservait pas moins de ce ministre un souvenir très-honorable; il lui écrivit une lettre confidentielle pour l'engager à reprendre ses fonctions, ou à désigner celui qu'il en croyait digne, s'il ne les acceptait point. Tarbé se trouva compris dans le décret d'accusation rendu contre les ministres, Duport du Tertre, du Portail, Bertrand de Molleville et Montmorin. Après le 10 août, il fut obligé de se cacher; mais il fut découvert et renfermé jusqu'au 9 thermidor, qui lui rendit la liberté après 27 mois d'angoisses cruelles. Il se retira alors aux environs de Sens, dans un espace de quelques pieds carrés, où il possédait une modeste habitation; il y cultiva les lettres, et s'occupa à traduire les premiers poëtes latins. Livré exclusivement à l'étude, il demeura sourd à la voix du conseil des Cinq-Cents, qui le nomma candidat au Directoire, et à celle du premier consul qui, après le 18 brumaire, l'appelait au conseil d'État. Ses principes ne lui permettaient pas de vouer ses talents aux différents systèmes de l'époque. Néanmoins le gouvernement, voulant honorer l'intégrité qu'il avait montrée dans ses fonctions, lui accorda une pension qu'il toucha jusqu'à sa mort, arrivée le 7 juillet 1806.

TARBÉ (CHARLES), frère du précédent, né à Sens, alla s'établir à Rouen, et y devint officier municipal. En 1791, il fut nommé député de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative, où il se montra zélé défenseur de la constitution monarchique. Il parla à diverses reprises sur les troubles de Saint-Domingue, et se prononça pour les colons contre Brissot et sa faction. Le 30 janvier 1792, il s'opposa à une loi tyrannique sur les passe-ports. En avril, il fut élu secrétaire, vota pour faire accorder au roi 6 millions qu'il demandait pour dépenses secrètes, et combattit le plan de pétition pour la formation d'un corps composé d'anciens gardes-françaises et des vainqueurs de la Bastille. Il vota, le 29 mai, contre le licenciement de la garde du roi; repoussa, le 4 juin, les dénonciations de Chabot contre le comité autrichien, se prononça vivement contre les députés Grange-Neuve et Jouneau, et demanda qu'au lieu de rendre un décret particulier contre ce dernier, l'assemblée généralisât l'article « de manière qu'à chaque soufflet que recevrait un député... » Ces paroles qui choquèrent vivement le parti jacobin, causèrent un tumulte affreux dans la salle, et Tarbé fut condamné à 8 jours d'arrêt. Il survécut néanmoins aux orages révolutionnaires, et fut nommé, en mars 1797, par le département de l'Yonne, au conseil des Cinq-Cents. Vers le 30 mai, il s'éleva contre les agents du Directoire dans les colonies, et notamment contre Sonthonax qu'il accusa d'être le bourreau des blancs et l'incendiaire de leurs propriétés, attaqua les lois rendues depuis 5 ans sur les colonies, les qualifia d'*infâmes*, et finit par inculper Marec, ancien rapporteur du comité de marine. Ces violences, peut-être fondées, excitèrent un mécontentement général; Thiboudeau se rendit l'organe de l'indignation de l'assemblée, et Tarbé fut obligé de rétracter ce qu'il avait dit d'insultant contre Marec et contre les lois rendues; néanmoins il eut droit au fond, et obtint le rapport du décret qui autorisait le Directoire à envoyer des agents à Saint-Domingue et ailleurs. Il s'opposa avec le même courage à la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797), et fut compris sur la liste des déportés; il en fut rayé sur les réclamations de Lanjacq et Hardy, mais son élection fut annulée. Depuis ce moment il renonça aux fonctions publiques, se livra exclusivement au commerce, et s'établit de nouveau à Rouen. Désigné dans une affaire importante pour défendre en Espagne les intérêts du commerce de Rouen, il fut atteint, à Cadix, d'une maladie épidémique dont il mourut le 14 septembre 1804.

TARCAGNOTA (JEAN), historien, né vers la fin du 15 siècle à Gaëte, mort en 1566 à Ancône, était allié à la malheureuse famille des Paléologues. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Histoire universelle*, qui, malgré de grands défauts d'exécution, est le meilleur essai de ce genre dans la langue italienne. En voici le titre : *Dell' Istorie del Mondo, le quali con tutte quelle particolarità che bisognano, contengono quanto dal principio del mondo fin a' tempi nostro è successo*, Venise, 1562, 4 vol. in-4°; réimprimés, ibid., 1573, 1585, 1588, 1592, 1598, 1606.

TARDIEU (MARIE FERRIER), née au commencement du 17e siècle, était fille de Jérémie Ferrier, de Nîmes, ministre protestant converti. Mariée à Tardieu, lieutenant criminel de Paris, elle lui apporta, en même temps que de grands biens, une disposition contagieuse à la plus sordide avarice. Dès que les deux époux furent unis, ce fut à qui fournirait le plus de traits aux nombreuses peintures qu'on a faites de leur lésinerie. Tous les mémoires du temps semblent attester que le tableau que Boileau en a tracé (satire 10) n'est pas exagéré, et que surtout la parcimonie et l'avidité de la femme y sont frappants de vérité. On sait que c'est elle que Racine

désignait dans la *Pauvre Babonette* des Plaideurs; et Gui Patin en avait déjà fait un portrait non moins hideux. Tombé dans l'isolement et dans le mépris, sans parents, sans amis, sans domestiques, sans secours, le malheureux couple fut assailli, au milieu de la nuit, par deux brigands, dans sa demeure solitaire, et massacré, le 24 août 1665. Les assassins étaient deux frères, nommés Touchet, de la province d'Anjou. Le parlement en fit prompte justice : pris en flagrant délit, ils furent roués vifs, trois jours après, sur le Pont-Neuf, en face de la statue de Henri IV, à la vue de la maison de leurs victimes, qui était située sur la quai des Orfèvres. Il paraît que Tardieu ne manquait ni de sens, ni de lumières, et qu'il aurait pu se faire un nom dans la magistrature; mais il ne lui reste de célébrité que celle que son triste sort, et le vice qui en fut la cause, la lui font partager avec sa femme.

TARDIEU (Nicolas-Henri), graveur, né à Paris, en 1674, fut un des meilleurs élèves de G. Audran, et, sous la direction de cet habile maître, grava la suite des batailles d'Alexandre. Il fut reçu à l'académie en 1713, et y présenta, pour morceau de réception, le portrait du duc d'Antin, d'après Rigaud. Ses ouvrages les plus remarquables sont une *Madeleine*, d'après Bertin; *le Sacre de Louis XV*, le *Tombeau des hommes illustres d'Angleterre* et le *Plafond de la galerie du Palais-Royal*. Il mourut en 1749.

TARDIEU (Jacques-Nicolas), fils du précédent, se distingua aussi par d'excellents morceaux de gravure, tels que : l'*Apparition de Jésus à la Vierge*, d'après le Guide; *les Misères de la guerre*, *le Déjeuner flamand*, d'après Téniers, et un grand nombre de portraits.

TARDIEU (Pierre-François), cousin du précédent, ajouta à la célébrité de ce nom, qui n'a pas cessé d'être distingué dans l'art de la gravure, par des morceaux également recommandables, savoir : *Persée et Andromède*, et *le Jugement de Paris*, d'après Rubens.

TARDIEU (Alexandre), graveur, né à Paris en 1758, de la famille des précédents, étudia sous le célèbre Wille, et en s'attachant à imiter la manière de Nanteuil et d'Édelinck, se plaça parmi les artistes les plus remarquables de son temps. Le grand mérite qui le distingue, c'est de rendre avec autant d'esprit que d'exactitude les maîtres dont il reproduit les ouvrages, en adoptant une manière analogue à son talent. Émule de Bervic, il lui disputa le grand prix de gravure en 1791, et le remplaça plus tard à l'Institut. Ses principaux ouvrages sont deux portraits de *Voltaire*, d'après Largillière et Houdon; le portrait en pied de *Marie-Antoinette* et celui de la *Reine de Prusse*, d'après Mme Lebrun; *Montesquieu*, d'après David; la *Psyché*, d'après Gérard; *Napoléon* en pied, d'après Isabey; *Ruth et Booz*, d'après Hersent, etc. Tardieu mourut en 1837. M. Desnoyers est son élève.

TARDIF (Guillaume), lecteur ordinaire du roi Charles VIII, né au Puy en Velai vers 1440, a laissé des compilations et des traductions. Nous citerons de lui : *Grammatica et Rhetorica* (Paris, Cæsaris, vers 1480), in-4°, excessivement rare; *Apologues et Fables d'Ésope*, traduits du latin, de Laur. Valle, Paris, Ant. Vérard (1490), in-fol. de 36 feuillets; *Anti Balbina, vel Recriminatio tardiviana in Balbum*, ibid., 1595, in-4° : ce Balbi (Jérôme) l'avait attaqué vivement dans une satire intitulée : *Rhetor gloriosus*. On ignore l'époque de sa mort.

TARDIN. *Voyez* **TARDY** (Jean).

TARDY (Jean) fut conseiller au Châtelet, du temps de la Ligue, en 1591. Le duc de Mayenne, que la faction des Seize reconnaissait déjà pour son chef, prévoyant que le parlement se tournerait du côté du roi, et qu'il ramènerait les peuples, voyait avec plaisir que les Seize en diminuassent l'autorité, et il se promettait qu'en se choquant les uns les autres, ils se détruiraient à son avantage. Le parlement avait renvoyé absous le nommé Brigard, accusé par les Seize d'être en intelligence avec les royalistes. Les plus emportés de cette faction résolurent de se venger de ce jugement. Ils créèrent à cette fin un conseil secret de dix d'entre eux, par l'avis desquels toutes les choses importantes devaient passer. Ce conseil jugea qu'il fallait se défaire du président Brisson, de Larcher, conseiller au parlement, et de Tardy, conseiller au Châtelet, qui rompaient toutes leurs mesures. Ils dressèrent donc une sentence de mort contre ces trois magistrats, et l'écrivirent au-dessus des signatures de plusieurs notables bourgeois qu'ils avaient surprises sous un autre prétexte. En vertu de cet acte, ils se saisirent de leurs trois victimes, les menèrent au Châtelet, et les pendirent dans cette prison. Le président Brisson fut le premier, « finissant, dit Mezerai, par une catastrophe indigne d'un si docte et si excellent personnage; mais assez ordinaire à ceux qui veulent flotter entre deux partis. » A l'égard de Jean Tardy, Hamilton, curé de Saint-Cosme, soutint qu'il avait trouvé chez celui-ci deux livres contre la maison de Guise et les ligueurs, pour lesquels le parlement, séant à Paris, avait blâmé Tardy. Cet arrêt revint à la mémoire des Seize; Hamilton, l'un des plus furieux ligueurs, se rendit chez Tardy, l'obligea de sortir de son lit, où il était retenu à cause d'une saignée, et le fit conduire dans la chambre haute du Châtelet, où le président Brisson et Larcher étaient déjà pendus. A cette vue, Tardy s'évanouit : les bourreaux profitèrent de ce moment pour le pendre.

TARDY (Claude), né à Langres, le 8 mars 1607, étudia la médecine, vint se fixer à Paris vers 1643, et ne tarda pas à y jouir d'une réputation qu'il justifia par ses travaux. Professeur d'anatomie, il contribua beaucoup à faire adopter la nouvelle doctrine d'Harvey sur la circulation du sang. Tardy ne se borna pas au cours d'anatomie; il donna chez lui des leçons de chirurgie. Il y a lieu de croire qu'il mourut vers 1670. Voici le titre de ses ouvrages, presque tous écrits en latin : *Quæstio medica discutienda in scholis medicorum*, etc., 1643, in-4°; *Illustratio theseon defensarum in scholis*, etc.; *Tempus infusionis animæ*; *Hippocratica purgandi methodus*, Paris, 1646; *In librum Hippocratis de virginum morbis commentatio*, Paris, 1648; *Cours de médecine*, contenant toutes les classes, Paris, 1667, 2 vol. in-4°.

TARDY (Jean), médecin à Tournon, sa patrie, a publié : *Disquisitio physiologica de pilis*, 1609, in-8°; *Histoire naturelle de la fontaine qui brûle près de Gre-*

noble, avec la recherche de ses causes et principes, Tournon, 1618, in-8°; *Dissertations physiologiques*, etc.

TARELLO (Camille), auteur agronomique italien, a publié : *Ricordo d'agricoltura*, Venise, 1567, in-8°; réimprimé à Mantoue en 1577, 1622 et 1735; à Trévise en 1731; enfin de nouveau à Venise en 1772, in-4°, avec des *notes* du P. Seosteni. Quelques-uns de ses conseils ont trouvé une justice tardive en Suisse et en France. Yvart en a fait sentir l'importance dans un *Traité particulier sur les assolements*, 1822.

TARGA (Léonard), médecin, né à Vérone en 1730, fit ses études à l'université de Padoue, où il eut pour maître Morgagni. Il y remplit quelque temps une chaire, que le mauvais état de sa santé l'obligea de quitter. Le même motif lui fit ensuite refuser une autre place semblable, à l'université de Pavie. Il mit beaucoup de zèle à préparer une nouvelle édition de Celse, dont il épura le texte, et qu'il enrichit de *Notes*. Ce travail et l'augmentation d'une collection de médailles, pour lesquelles il était très-passionné, l'occupèrent pendant toute sa vie, qu'il termina le 28 février 1815. On a de lui : *Celsi opera, ex recognitione Leonardi Targæ*, Padoue, Comino, 1769, 2 vol. in-4°; le *même*, suivi d'un *Lexicon Celsien*, Vérone, 1810, 3 vol. in-4°.

TARGE (Jean-Baptiste), historien, né à Paris vers 1720, mort à Orléans en 1788, professa les mathématiques à l'école militaire lors de sa création. Outre des traductions de plusieurs ouvrages historiques anglais, on lui doit : *Histoire de l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*, Paris, 1772, 6 vol. in-12, etc.

TARGET (Gui-Jean-Baptiste), célèbre avocat, né le 17 décembre 1733 à Paris, se fit par ses plaidoiries, et surtout par ses consultations, une renommée qui lui ouvrit les portes de l'Académie française en 1785, et le porta l'un des premiers à l'assemblée des états généraux comme député de sa ville natale. Il s'y montra le zélé défenseur des droits ou des réclamations du tiers état; mais son éloquence diffuse, surchargée de détails fastidieux, fit tort à sa réputation, et fut longtemps l'objet des railleries du public, trompé dans son attente. Plus tard, il laissa échapper une belle occasion d'agrandir sa renommée d'orateur : il eut la faiblesse de refuser de défendre Louis XVI, qui l'avait nommé un de ses avocats. Sous le régime de la Terreur, il fut le secrétaire du comité révolutionnaire dont était président le savetier Chalandon; mais on assure que Target employa son influence sur ce président, qui savait à peine lire, pour sauver un grand nombre de personnes. Nommé en 1798 conseiller à la cour de cassation, il donna des preuves de ses profondes connaissances et de son jugement sain en matière de jurisprudence. Il mourut le 7 septembre 1807. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Observations sur le commerce des grains* (faites en 1769), Paris, 1776, in-12; *Mémoire sur l'état des protestants en France*, 1787.

TARGIONI-TOZZETTI (Jean), médecin-botaniste, né en 1712 à Florence, remplaça Michelli, son maître, dans la charge de directeur du jardin botanique de Florence, dont il compléta le catalogue. Il fut ensuite nommé conservateur de la bibliothèque de Magliabecchi, puis médecin des grands-ducs de Toscane. Il mourut le 7 janvier 1783, laissant, entre autres ouvrages sur les sciences, qu'il cultivait avec succès : *Relazioni di alcuni viaggi fatti in diverse parti della Toscana*, etc., 2e édition, 1768-79, 12 vol. in-8°; *Notizie degli aggrandimenti delle scienze fisiche, accaduti in Toscana nel Corso di anni sessanta, nel secolo* 17, Florence, 1780, 4 vol. in-4°.

TARIK BEN ZEIAD, fameux capitaine arabe, le premier musulman qui ait pénétré en Espagne, et qui l'ait gouvernée, commandait à Tanger un corps de dix mille Arabes Égyptiens, que lui avait confiés le gouverneur d'Afrique, Mousa ben Noseir, et avec lesquels il soumit au joug du Coran tout le Magreb (la Mauritanie), depuis les sources du fleuve Moulvia, vers l'an 87 de l'hégire (706 de J. C.). Quelques seigneurs visigoths, mécontents de Rodrigue, leur souverain, étant venus solliciter Mousa de porter ses armes en Espagne, ce gouverneur, avant de se rendre à leurs désirs, voulut se procurer des renseignements sur la Péninsule. Satisfait des informations qu'on lui donna, il chargea Tarik de s'assurer que les rapports qu'on lui avait faits étaient sincères. Tarik choisit 500 cavaliers, passe de Tanger à Ceuta, où il traverse le détroit avec quatre grandes barques, parcourt les côtes d'Andalousie, sans éprouver de résistance, et enlève des troupeaux, des prisonniers, qu'il ramène en Afrique, au mois de ramadan 91 (juillet 710). Encouragé par ce succès, Mousa prépare un armement plus considérable; et Tarik en obtient encore le commandement. Ce général aborde, le 5 redjeb 92 (28 avril 711), sur la côte d'Algesiras, et s'empare, après trois jours de combats, du mont Calpé, que le brave Théodomir avait vaillamment défendu. Enfin, après un avantage remporté par la cavalerie musulmane sur celle des Visigoths, Tarik gagne sur le roi Rodrigue, près de Xerès de la Frontera, le 26 ramadan (17 juillet 711), la mémorable bataille de Guadalète, qui dura neuf jours, et dans laquelle il tua de sa main le monarque visigoth. Après cette victoire, il partagea ses troupes en trois corps, par le conseil du comte Julien, que les auteurs arabes citent ici pour la première fois. Tarik conquit alors Ecija, Malaga, Jaen, Cordoue, et entra dans Tolède presque sans résistance. Il confisqua seulement les biens des habitants qui avaient fui à l'approche des musulmans, et laissa aux autres, moyennant un tribut modéré, leurs propriétés, leurs lois, leurs juges, ainsi que leurs temples, à condition qu'ils n'en élèveraient pas de nouveaux, qu'ils ne feraient point de processions publiques, et qu'ils ne s'opposeraient pas à la propagation de l'islamisme. Maître de la capitale, Tarik parcourt les provinces centrales de l'Espagne, et détruit les restes épars de l'armée des Goths. Il s'empare de Guadalajara, et trouve au nord de cette ville, dans celle d'Alméida (ou de la Table, qui paraît être la même que Medina-Celi), une table d'émeraude, ou plutôt d'une matière moins précieuse, mais enrichie de perles et de pierreries, qu'on disait avoir appartenu à Salomon. Il y avait un an que Tarik gouvernait les provinces d'Espagne subjuguées par sa valeur, lorsque Mousa vint arrêter le cours de ses triomphes, et en recueillir le fruit. Tarik va à la rencontre de Mousa jusqu'à Talavera, et

lui présente la part du butin qui lui a été réservée. Mousa, qui avait défendu à son lieutenant, après la bataille de Xerès, de passer outre, jusqu'à ce qu'il eût reçu des renforts, lui reprocha durement d'avoir, par sa désobéissance, compromis le salut de l'armée qui lui était confiée : il le priva de son commandement, l'accusa d'avoir soustrait un des pieds de la précieuse table, le fit charger de fers, et s'oublia jusqu'à le frapper. Les ordres du calife Walid Ier rendirent à Tarik sa liberté et le commandement d'un corps d'armée avec lequel il conquit une partie de l'Aragon, de la Catalogne et de la province de Valence. Sa réconciliation avec Mousa n'était qu'apparente : il ne lui rendait point compte de ses opérations. Celui-ci, dans ses expéditions, s'appropriait tout le butin fait sur l'ennemi : Tarik abandonnait le sien à ses soldats, et n'en prelevait que la cinquième partie pour le calife. Aussi, dans ses dépêches à son souverain, ne manquait-il pas de dénoncer les exactions et la cupidité de l'émir. Monsa, de son côté, accusait Tarik d'avoir, par son insubordination et ses prodigalités, détruit l'union et la discipline parmi les musulmans. Pour terminer leurs différends, le calife les rappela l'un et l'autre. Tarik partit le premier, l'an 95 (714), laissant à Habib al-Fehri, son lieutenant, le soin d'achever la réduction de la Galice et de la Lusitanie. Arrivé à Damas, il eut une audience du calife, qui voulut entendre de sa bouche le récit de ses exploits, et l'assura qu'il était satisfait de sa conduite. On peut voir, à l'article Mousa, comment Tarik, en présence de ce prince, triompha de l'imposture de son rival. Il cessa néanmoins d'être employé, et mourut dans une honteuse obscurité; mais son nom, resté au promontoire qui fut sa première conquête en Espagne, s'est perpétué dans celui de *Gibraltar*, formé, par altération, de *Djebal-Tarik* (montagne de Tarik). C'est à tort que les historiens espagnols, les compilateurs, Cardonne et les auteurs de la grande *Histoire universelle*, font deux et même trois personnages différents de Tarik, au moyen de quelques variantes dans l'orthographe de son nom et de ses surnoms. Il est constant que c'est lui seul qui opéra les deux premiers débarquements en Espagne, et qui en commença la conquête.

TARIN (Jean), né à Beaufort en Anjou, le 5 juin 1586, vint à Paris en 1615, et s'y maria en 1628. Il était alors professeur d'éloquence grecque et latine au collége royal, et avait été recteur de l'université de Paris dans les années 1625 et 1626. Ce fut en cette qualité qu'il obtint du parlement la condamnation du jésuite Santarelli, qui eut quelque éclat; ce qui lui valut, de la part de Louis XIII, une lettre de félicitation, datée de Fontainebleau, le 5 mai 1626. En 1629, il obtint un brevet de conseiller et de professeur en histoire et géographie, et celui de lecteur royal en éloquence latine. Tarin mourut à Paris, le 21 janvier 1666, laissant plusieurs enfants. L'un de ses fils, gouverneur de l'île de Saint-Domingue, fut tué à bord de son vaisseau, en combattant contre les Anglais, le 25 janvier 1691. On a de lui : un *Éloge* du cardinal de Gondi, archevêque de Paris, mort en 1616; une traduction latine de la *Philocalie* d'Origène, de l'ouvrage de Zacharie, *De mundi opificio*, et un *Recueil* d'opinions célèbres sur l'âme; quelques pièces de poésies latines sur les événements du temps.

TARIN (Pierre), habile anatomiste, né au commencement du 18e siècle à Courtenai, dans le Gâtinais, n'eut jamais que le grade de bachelier. Outre d'excellents articles dans l'*Encyclopédie*, et quelques traductions d'ouvrages d'anatomie, on lui doit entre autres écrits : *Anthropotamie, ou l'Art de disséquer*, etc., Paris, 1750, 2 vol. in-12, figures; *Adversaria anatomica*, ibid., 1753, in-4°, figures; *Dictionnaire anatomique*, suivi d'une *Bibliothèque anatomique et physiologique*, ibid., 1753, in-4°; *Observations de médecine et de chirurgie*, ibid., 1758, 3 vol. in-12.

TARLATI (Guido), gentilhomme toscan, dont la famille possédait, depuis le 10e siècle, dans les Apennins, des fiefs qui relevaient de l'Empire. Les Tarlati, s'attachèrent d'une manière invariable au parti gibelin. Guido, qui était chef de cette famille au commencement du 14e siècle, entra dans les ordres, sans pour cela renoncer à la carrière militaire, ou aux intrigues d'un chef de parti. Élevé à l'évêché d'Arezzo, il s'empara de la souveraineté de cette ville, le 2 octobre 1323; il surprit aussi Città di Castello, qu'il soumit au parti gibelin, et par là il attira sur lui l'excommunication du pape Jean XXII. Il assista, en 1327, au parlement de Trente, dans lequel les chefs des Gibelins d'Italie déterminèrent Louis IV, Empereur élu, à venir à leur secours, et il fut un des trois évêques interdits et excommuniés qui mirent sur la tête de cet Empereur la couronne de fer, le 31 mai, dans la basilique de Saint-Ambroise à Milan. Mais Louis de Bavière, ayant ensuite violé un sauf-conduit donné par Tarlati aux ambassadeurs de Pise, ce seigneur s'éloigna de lui : accablé de douleur d'avoir en même temps perdu son crédit auprès de l'Empereur et auprès du pape, il tomba malade et mourut à Montenero, près de Livourne, au mois d'octobre 1327.

TARLATI (Pierre), surnommé *Saccone*, était frère du précédent, auquel il succéda en 1327, dans la souveraineté d'Arezzo et de Città di Castello. Élevé dans la région la plus sauvage des Apennins, où le château de Pietramala, chef-lieu de son petit État, domine des déserts que de hautes neiges couvrent pendant une moitié de l'année, Saccone était accoutumé à braver tous les dangers, comme toutes les fatigues et toutes les intempéries de l'air. Il conservait, dans un siècle civilisé, et au milieu de peuples amollis, les mœurs et les habitudes des conquérants du Nord, antiques auteurs de sa race. Il méprisait le luxe et la mollesse de l'Italie; mais il s'était instruit dans la politique, et il en connaissait tous les artifices; il était en même temps le plus redoutable soldat dans un champ de bataille, et le partisan le plus rusé et le plus ingénieux, lorsqu'il voulait surprendre une place ou tromper ses ennemis par un stratagème. Attaché à ses montagnes, il semblait prétendre plutôt à devenir le roi des Apennins qu'à dominer sur les contrées fertiles qui sont à leur pied. Il avait dépouillé la famille de Tagginola de la souveraineté de Massa Trebaria; il avait le même assujetti les Ubertini avec tous leurs châteaux, et son pouvoir s'étendait sur toutes les hautes montagnes de la Toscane, de la

Romagne et de la Marche d'Ancône. Città di Castello et le bourg Saint-Sépulcre s'étaient soumis à lui; il espérait réduire Pérouse à la même dépendance, lorsque en 1336 il s'engagea, comme allié de Mastino de la Scala, dans la guerre que ce prince fit aux Florentins. Ceux-ci réussirent à lui intercepter tous les secours du seigneur de Vérone, qui dans le même temps éprouvait des échecs réitérés. Tarlati, pressé par des armées fort supérieures, après avoir perdu déjà plusieurs châteaux, fut obligé, le 10 mars 1337, de rendre Arezzo aux Florentins. La paix qu'il obtint à ce prix, ne dura pas longtemps. Au mois de mars 1342, ayant éveillé les soupçons des Florentins, il s'échappa d'Arezzo où l'on voulait l'arrêter : ses parents furent jetés en prison; mais Saccone n'en réussit pas moins à faire prendre les armes à tous ses vassaux dans les Apennins. Dès lors se refusant à faire aucune paix, et ne compromettant jamais ses soldats dans la plaine, ou en bataille rangée, il demeura l'ennemi constant des Guelfes et des Florentins. De Pietra-Mala où il s'était établi, il dirigeait tous les mouvements qu'on voyait éclater dans les communes moins puissantes de Toscane, dans le Mugello, et le Casentin. Quoique sa bravoure fût éprouvée dans les combats, il était plus renommé encore pour les coups de main, la petite guerre et l'art de surprendre les places. Parvenu à l'âge de 96 ans, il sentit, au commencement de l'année 1356, les approches de la mort; et comme il remarquait déjà la consternation de ceux qui le servaient, il voulut engager son fils, Marc Tarlati, à profiter de la sécurité où la nouvelle de son agonie avait plongé ses ennemis, pour surprendre le fort château de Gressa près d'Arezzo. L'entreprise manqua, et le vieux Saccone apprit en mourant, que la fortune qui l'avait toujours secondé, devenait infidèle à sa famille. A peine fut-il mort, que son fils et ses neveux furent dépouillés de la plus grande partie de leurs possessions.

TARLO (Jean), noble polonais du palatinat de Posen, s'illustra par son dévouement et son courage, lorsque sous le règne de Jean Casimir, la Pologne succombant sous le poids de ses malheurs, Charles Gustave, roi de Suède, envoya dans la Grande-Pologne (1655), un corps de 17,000 hommes, sous les ordres du feld-maréchal Wittemberg. Dès que l'on en eut la nouvelle, la noblesse des palatinats de Posen et de Kalisch se rassembla dans la ville d'Uyscie. Un Polonais, indigne de ce nom, suivait l'armée ennemie. S'étant rendu à Uyscie, il y publia une proclamation dans laquelle Charles-Gustave, invitant les habitants de la Grande-Pologne à se soumettre, leur promettait sa bienveillance, la conservation de la religion, des lois et des propriétés, et leur faisait les menaces les plus effrayantes s'ils persistaient dans leurs projets de résistance : le pays devait être mis à feu et à sang, et les habitants emmenés prisonniers ou mis à mort. Après avoir fait lecture de cette proclamation, le traître, appelé Radzielowski, exaltant les forces de l'ennemi, soutenant que toute résistance était inutile, qu'elle entraînerait les plus grands maux, engageait ses compatriotes à céder à la nécessité. Le parti de Radzielowski prenant le dessus, Tarlo quitta l'assemblée; et les Suédois s'approchant, la noblesse des deux palatinats se soumit à Charles-Gustave. La nuit suivante, Radzielowski ayant fait entourer la maison de Tarlo, ce brave polonais fut arrêté et conduit, comme rebelle, à la forteresse de Graudenz. Mais la Pologne, après avoir éprouvé tous les désastres, se releva enfin. Les bons citoyens reprirent courage : le parti de Jean-Casimir se fortifia; et Charles-Gustave, menacé par les Danois, fut obligé de se retirer, ne laissant que des garnisons pour défendre les places. Stanislas Potocki et George Lubomirski s'avancèrent avec 15,000 hommes (1659), et vinrent mettre le siége devant Graudenz. Comme ils se disposaient à donner l'assaut, l'officier préposé à la garde des prisonniers de la citadelle instruisit Tarlo que le feu était déjà dans quelques parties de la ville et qu'elle pourrait à peine tenir encore quelques jours. « Ne voudriez-vous point, dit Tarlo, m'aider à recouvrer ma liberté? Je serai reconnaissant. » L'officier ne demanda que protection, si la ville était prise d'assaut. A minuit, Tarlo s'échappa et arriva au camp. On s'y préparait pour l'assaut : on chantait, suivant l'usage, des cantiques religieux. Ayant été conduit devant les chefs, il s'engagea à servir de guide à ses compatriotes, et à les conduire à l'assaut. Il arriva le premier sur les murailles, tenant de la main gauche un drapeau, et de la droite un sabre; mais l'échelle par laquelle il était monté s'étant rompue sous les pieds de ceux qui le suivaient, il reçut, en combattant comme un lion, huit blessures avant que l'on pût arriver à son secours. Se sentant défaillir, il s'enveloppa dans son drapeau, afin qu'on ne le lui enlevât point; et il tomba. Peu après, la garnison mit bas les armes, et se rendit prisonnière de guerre. Les chefs de l'armée polonaise, étant entrés dans la ville, et instruits de ce qu'avait fait Tarlo, rassemblèrent l'armée pour rendre les derniers honneurs à ce brave, dont ils firent déposer le corps dans l'église des Jésuites.

TARNOWSKI (Jean), surnommé *le Grand*, l'un des plus illustres guerriers de la Pologne, naquit en 1488, de Jean, comte de Tarnow, palatin de Cracovie, dont les ancêtres avaient commandé avec gloire les armées de la Pologne. Sa mère était petite-fille de Zawieski, dit *le Noir*, un de ces preux chevaliers dont les exploits sont racontés dans les annales polonaises, sous le règne des premiers Jagellons. Tout annonçait en lui, dès l'enfance, un esprit très-précoce : il expliquait Virgile à l'âge de 10 ans; à 13, il correspondait en latin avec le roi Albert et avec son conseil. En Pologne, l'usage voulait que les familles nobles, dans la vue de procurer un appui à leurs enfants, les envoyassent à des seigneurs d'un rang éminent, auprès desquels ils passaient leurs premières années. Tarnowski fut d'abord confié au cardinal Frédéric; il s'attacha ensuite à Martin Drzewicki, évêque de Przemyzl et chancelier de la couronne, qui le recommanda au roi Albert. Ce prince prit le jeune comte en affection : étant tombé dangereusement malade, et sa porte étant refusée à ceux qu'il n'appelait pas auprès de son lit, le *petit Cracovien* (comme le roi l'appelait), fut seul excepté. Il entrait librement dans la chambre du monarque, pour l'entretenir. Après la mort d'Albert, Tarnowski fut également en faveur près des rois Alexandre et Sigismond-Auguste.

Dans sa jeunesse, il partageait son temps entre l'étude des belles-lettres et les exercices de l'art militaire. Recherchant les vieux généraux et les hommes expérimentés dans les affaires publiques, il leur faisait des questions, et il écoutait leurs récits avec respect. Animé par cet esprit chevaleresque qu'il tenait de ses ancêtres, il alla chercher dans les pays lointains la gloire et l'instruction. Ayant visité les côtes de la mer Noire, la Syrie et la Palestine, il s'arrêta en Afrique, où Emmanuel, roi de Portugal, faisait la guerre aux Mores. Chargé par ce prince d'un commandement militaire, il se fit chérir de l'armée et du roi, qui, n'ayant pu le retenir à son service, le combla, à son départ, de riches présents. Tarnowski ayant parcouru toute l'Europe, et ayant laissé partout des souvenirs honorables, revint en Pologne. L'empereur Charles-Quint, voulant lui donner une preuve de son affection, le créa comte de l'empire romain. Ce prince et le pape Léon X le chargèrent pour le roi Sigismond Ier, de lettres dans lesquelles ils exprimaient la haute considération que Tarnowski s'était acquise près d'eux. Étant de retour en Pologne, il reçut du roi la châtellenie de Woyniski, et peu après le palatinat de la Petite-Russie. Les troupes polonaises et lithuaniennes étaient réunies sous les ordres du prince Constantin Ostrogski, pour marcher contre les Russes. Tarnowski se hâta d'aller à l'armée, où un corps de volontaires nobles le choisit pour chef. Les deux armées étaient en présence dans les plaines d'Orsza; s'avançant hors des rangs, revêtu d'armes éclatantes, avec un casque panaché à la manière des Espagnols, il porta au plus brave de l'armée ennemie un défi qui ne fut pas accepté; mais dont le général en chef Ostrogski montra beaucoup de mécontentement. Tarnowski eut occasion de faire oublier cette première faute : dans la campagne suivante, il combattit, à la tête de ses volontaires, avec autant de prudence que de courage; et quoiqu'il eût puissamment contribué à la victoire que l'on remporta sur les Russes, il sut si bien ménager ses soldats qu'il n'en perdit que deux. Le sultan Soliman était venu assiéger Belgrade avec une armée nombreuse. Louis, roi de Hongrie et de Bohême, ayant demandé des secours à Sigismond son oncle, ce prince lui envoya un corps de 6,000 hommes, sous les ordres de Tarnowski (1521). Celui-ci fit sa jonction avec l'armée hongroise; mais on arriva trop tard : Belgrade et Sabacz avaient capitulé. Soliman se pressa de réparer les fortifications de ces deux places; et y ayant mis garnison, il reprit le chemin de Constantinople. Tarnowski revint en Pologne sans avoir eu occasion de se distinguer. Le roi lui donna néanmoins le bâton de grand général de la couronne. Lorsque les Moldaves se jetèrent sur la Pokucie (1531), Tarnowski les repoussa au delà de leurs frontières, et croyant avoir mis la province en sûreté, il licencia ses troupes. Pierre, palatin de Moldavie, étant revenu à la tête de 25,000 hommes, Tarnowski courut à sa rencontre avec 5,000 hommes levés à la hâte. Lorsqu'il fut en présence de l'ennemi, on lui conseilla de faire un mouvement rétrograde sur Halicz, et d'y attendre des renforts : « Non, dit-il, je ne commencerai pas aujourd'hui à tourner le dos à l'ennemi. » Sa petite armée reçut ces paroles avec des cris d'acclamation. L'ayant accoutumée, par de petites attaques, à mépriser un ennemi si supérieur en nombre, il prit position à Obatyn. Les Moldaves s'avancèrent pour envelopper son camp : la victoire leur paraissait assurée; ils craignaient seulement que quelques Polonais ne trouvassent moyen d'échapper; mais après un combat sanglant, ils furent repoussés et mis en désordre au delà de leurs frontières, ayant abandonné 50 canons et 4,000 morts. Tarnowski revint à Cracovie, où se trouvait le roi Sigismond. Le sénat, le clergé et les habitants allèrent à sa rencontre. On traînait devant lui les canons pris à l'ennemi, et parmi lesquels se trouvaient ceux que le roi Albert avait perdus dans son expédition malheureuse en Valachie. Après ces trophées venaient 400 prisonniers, à la tête desquels marchaient le grand chancelier de Moldavie, et les chefs de l'armée. Le cortége triomphal conduisit le vainqueur à l'église cathédrale, et il déposa sur le tombeau de saint Stanislas les étendards enlevés à l'ennemi. De là, il se rendit au palais royal. Sigismond, se levant du trône, alla au-devant de lui jusqu'à la grande porte, honneur qu'il n'avait accordé à aucun autre. Après avoir remercié la Providence, Tarnowski conjura le roi de ne plus tenter Dieu, en envoyant ainsi une poignée de braves contre un ennemi si nombreux. Comme les Tartares menaçaient la Podolie (1534), il alla prendre position sur le Bug; et ces peuples barbares se retirèrent dans l'intérieur de leur pays. Le roi l'appela promptement en Lithuanie, le duché étant menacé par Iwan Iwanowicz, qui avait déclaré la guerre à la Pologne. Tarnowski marcha en toute hâte à Wilna, avec un corps d'élite, dont il fit la revue en présence du roi. A l'invitation du prince, le grand général de Lithuanie céda le commandement à Tarnowski, qui réunit les deux bâtons de la Pologne et de la Lithuanie, distinction bien rare, vu l'esprit de jalousie qui régnait entre le duché et le royaume. Le czar s'étant retiré dans l'intérieur de ses États, Tarnowski, qui le suivait, lui enleva Homla et Starodub. Il l'aurait poussé jusqu'à Moscou; mais il était embarrassé par les prisonniers dont le nombre surpassait celui de l'armée polonaise. Entraîné par une dure nécessité, après avoir mis de côté les officiers, il livra les soldats prisonniers au droit cruel de la guerre. Tarnowski rougit depuis d'avoir souillé sa gloire par une action si barbare, et au lit de la mort, il ne croyait pas pouvoir l'expier devant Dieu par le plus vif repentir. Les Moldaves se préparant à une nouvelle irruption, Tarnowski fut chargé d'aller porter la guerre au milieu de ces peuples inquiets et remuants (1538). Le roi, qui avait fait couronner son fils, Sigismond-Auguste, confia ce jeune prince à Tarnowski, afin qu'il apprît la guerre sous un si grand maître. La reine, informée que la santé de son fils unique souffrait de la fatigue et de la longueur des marches, fit tant, par ses prières et ses instances, que le roi le rappela à Cracovie. Tarnowski s'avança jusqu'à Choczim : le palatin, effrayé en voyant que la Moldavie était à découvert, vint trouver le général polonais dans sa tente; les conditions de la paix étant réglées, il jura foi et hommage au roi de Pologne. Ce fut après ces nouveaux succès, que la diète de Pétrikau, sur la proposition du roi, décréta qu'on lèverait deux gros par arpent de terre, pour en faire don

à Tarnowski ; comme il aimait beaucoup plus la gloire que l'argent, il distribua cette somme, si considérable, entre ses compagnons d'armes. Sigismond-Auguste ayant succédé à son père (1548), Tarnowski servit le jeune prince avec dévouement; et son influence lui fut très-utile à la diète de Pétrikau (1552). Le haut clergé avait soulevé la noblesse par des actes arbitraires; et les nobles proposaient, contre les évêques, les mesures les plus violentes. Tarnowski prit parti pour la noblesse, mais avec une si grande modération, que l'évêque de Prezemysl, qui était le plus menacé, implora sa protection et se mit sous sa sauvegarde. De Pétrikau, Tarnowski se rendit à Dantzig, avec le jeune roi, qui voulait y faire reconnaître son autorité. Cette ville, fière de ses priviléges, de son commerce et de ses liaisons avec l'Allemagne, paraissait très-agitée contre les Polonais. Le bruit s'étant répandu que l'on avait placé des tonneaux de poudre dans les caves du château, pour le faire sauter quand le roi y serait avec sa cour, le prince descendit, avec Tarnowski et son cortége, dans des maisons particulières. Dès les premiers jours, il y eut des discussions entre les Polonais et les habitants. Un magistrat, que le roi fit venir, osa dire au prince qu'au premier mécontentement il ferait sonner le tocsin. Tarnowski, qui ne croyait point que l'heure fût venue de punir cette insolence, rassembla tous les magistrats, et leur parla avec tant de fermeté et de sagesse, que les esprits se calmèrent. Enfin le roi, pendant tout son séjour, fut traité avec les égards dus au souverain. Les malheurs de Jean Zapol, comte de Zips, fournirent encore à Tarnowski l'occasion de montrer la grandeur de son âme. Ce prince, élu roi de Hongrie, avait été chassé par les Autrichiens. Errant, sans secours, il fut accueilli par le héros polonais, qui, bravant les menaces de Ferdinand, lui donna, pendant deux ans, la ville de Tarnow pour demeure, avec un revenu suffisant pour soutenir sa dignité. Jean, étant remonté sur le trône, lui envoya un bouclier d'or massif, avec un bâton de grand général, dont la valeur fut estimée à 40,000 ducats. Il fit aussi ériger un autel dans l'église principale de Tarnow. C'est dans cette ville que mourut Tarnowski, en 1571.

TARQUIN (Lucius TARQUINIUS PRISCUS), 5e roi de Rome, était fils d'un riche habitant de Corinthe, nommé Démarate, qui, ayant été forcé de s'expatrier, alla s'établir à Tarquinies. Lucumon (c'est le nom sous lequel il était alors connu), renonça bientôt au séjour de sa ville natale, où son origine étrangère le faisait dédaigner, pour se fixer à Rome, où il savait que cette qualité même serait un titre de faveur. Il pouvait avoir alors 25 ans; Ancus était dans la 8e année de son règne (627 avant J. C.). Lucumon changea son nom en celui de Lucius Tarquinius, et, grâce à sa valeur guerrière, à sa prudence dans les conseils, et surtout au noble usage qu'il fit de ses richesses, il ne tarda pas à devenir, après le roi, le personnage le plus considérable de sa patrie adoptive. Ancus, en mourant, le nomma tuteur de ses deux fils; mais Tarquin réussit à se faire décerner la couronne au détriment de ses pupilles. C'était de l'ingratitude; mais la royauté n'était pas héréditaire à Rome, et ses droits valaient bien ceux de ses pupilles. Pour se rendre agréable aux plébéiens, auxquels il devait son élévation, il tira de leur ordre 100 hommes, qu'il promut au rang de patriciens et de sénateurs. Il embellit et fortifia Rome, qui lui dut, entre autres monuments, ces égouts que l'on admire encore, et prépara sur le mont Tarpéien l'emplacement de ce Capitole qui reçut longtemps les vœux de l'univers. Il doubla par deux fois le nombre des chevaliers, puis, à propos d'un changement qu'il parut vouloir introduire dans cet ordre, il eut soin de se faire contredire par un célèbre augure, Attus-Nævius, auquel il porta le défi de couper un caillou avec un rasoir. L'augure fit ce miracle aux yeux du peuple émerveillé, qui, de ce moment, ne cessa de montrer le plus grand respect pour la science des auspices. On est porté à croire que le roi ne s'était pas proposé d'autre but, et qu'il avait préparé lui-même d'avance toute cette scène. Tarquin eut souvent les armes à la main. Sa première guerre eut lieu contre les peuples du Latium. Il les battit, et célébra sa victoire avec un appareil jusqu'alors inconnu. Les Sabins eurent leur tour, et n'obtinrent la paix qu'en cédant aux Romains Collatie et son territoire. Il fit ensuite aux Latins une guerre dont les résultats furent importants, s'il est vrai qu'il prit les villes de Corniculé, de Ficulnée, de Camérie, de Crustumère, d'Amériole, de Médullie et de Nomente avec leurs dépendances. Quant à la guerre contre les Étrusques dont parle Denys d'Halicarnasse, et qui, selon lui, dura 9 ans, c'est un de ces faits hasardés qu'on trouve souvent dans cet historien. Il est toutefois certain qu'à cette époque les deux nations étrusque et romaine s'offrent à nous réunies en une seule. Ne pourrait-on pas expliquer cette réunion en supposant, ce qui n'est pas invraisemblable, que Tarquin était un des rois (*Lucumons*) de l'Étrurie, qui, appelé à régner dans Rome au même titre que Numa, sur la seule réputation de sa puissance et de sa sagesse, joignit à l'État romain la partie de l'Étrurie sur laquelle il régnait déjà, soit du chef de son père, soit par un mariage avec une princesse du sang royal de la *Lucomonie* de Tarquinies. Au reste, il ne faut point s'attendre à connaître la vérité tout entière sur les premiers temps de Rome. Tarquin, après avoir travaillé pendant 38 ans à la gloire et au bonheur de sa patrie adoptive, fut massacré dans son palais par des assassins qu'avaient apostés, dit-on, les fils d'Ancus. C'était, comme l'observe judicieusement un critique moderne, attendre bien longtemps pour punir l'usurpateur du trône, et d'ailleurs ces jeunes princes ne furent pas les successeurs du monarque assassiné.

TARQUIN LE SUPERBE (Lucius TARQUINIUS SUPERBUS), 7e et dernier roi de Rome, était petit-fils de Tarquin l'Ancien, et gendre de Servius Tullius. Son frère, nommé Arons, avait aussi épousé une des filles de ce monarque. Leurs femmes portaient le même nom, celui de Tullia. Lucius, trouvant dans sa belle-sœur une déplorable conformité d'ambition perverse et d'audace, entretint d'abord avec elle un commerce incestueux, qui fut le prélude de nouveaux crimes. S'étant débarrassés par le poison, l'un d'une femme, l'autre d'un époux, ils formèrent ensuite, sous ces auspices sanglants, les nœuds d'un affreux hyménée, et ne tardèrent pas à ravir à

Servius le trône et la vie (l'an 534 avant J. C.). Dès le premier jour de son règne, Tarquin s'annonça comme un despote. Il ne se fit élire ni par le sénat, ni par le peuple, et prit la couronne comme un bien héréditaire, quoique la légitimité résidât dans l'élection. Après un tel début, il ne pouvait régner que par la terreur. Il extermina la plupart des sénateurs, régla l'administration, décida de la paix ou de la guerre, sans prendre l'avis d'aucun corps de l'État, se réserva le jugement des causes capitales, ou se reposa de ce soin sur des magistrats vendus ou subjugués. Les plébéiens ravis de voir les grands humiliés, changèrent de sentiments, lorsqu'ils furent chargés d'impôts arbitraires et de corvées, et qu'ils se virent exposés chaque jour aux excès d'une tyrannie violente et soupçonneuse. Ce fut par leurs mains et au prix de leurs sueurs que s'élevèrent tant de magnifiques monuments, destinés à faire la gloire de Rome, mais aussi à déposer éternellement contre la cruelle domination de Tarquin. Ce tyran, soutenu contre la haine de ses sujets par des troupes étrangères et par des alliances avec les rois voisins, put étendre son empire au dehors sans craindre les révoltes intérieures. Placé à la tête d'une confédération de 47 villes, la plupart du Latium, il soumit les Sabins et les rendit tributaires, combattit ensuite les Volsques avec avantage, et entreprit de soumettre Gabies, ville alors fort considérable. Ne pouvant y réussir par la force, il eut recours à la ruse. Sextus, son fils, feignant d'avoir été maltraité par lui, se retira chez les Gabiens, dont il gagna la confiance et qui l'élevèrent bientôt au commandement général de leurs troupes. Le jeune prince envoya alors consulter son père sur la conduite qu'il devait tenir. Le roi mena le messager de son fils dans son jardin, et abattit devant lui les têtes des pavots qui s'élevaient au-dessus des autres : ce fut là sa seule réponse, elle signifiait qu'il fallait se débarrasser des principaux personnages de Gabies. Le fils, digne de comprendre l'ordre affreux de son père, se hâta de l'exécuter. Tarquin, profitant des troubles causés par cette exécution même dans la ville ennemie, y fit son entrée, sans éprouver de résistance, et, contre l'attente universelle, se montra humain et même généreux, par politique. Il se voyait puissant au dehors, redouté au dedans : il jeta les fondements et commença la construction du Capitole, acheta les livres sibyllins qui passaient pour contenir les destinées de l'État, et s'occupa d'organiser pour le despotisme un peuple né pour vivre libre. La violence exercée par son fils Sextus sur Lucrèce fut l'occasion, plutôt que la cause, qui amena la ruine de sa famille et la destruction de la royauté. Ce fut l'an de Rome 244 et dans la 25e année de son règne qu'il fut banni avec tous les siens par une loi curiate. Il avait alors 75 ans; mais sa vie politique était loin d'être terminée, et bientôt il montra combien il lui restait encore d'ambition et d'énergie. Des députés de la ville de Tarquinies, où il avait trouvé un favorable accueil, vinrent à Rome demander son rétablissement ou du moins la restitution de ses biens. Cette dernière réclamation fut la seule à laquelle on résolut de faire droit; mais une conspiration, fomentée par ces députés perfides parmi les jeunes patriciens, fut découverte; le décret de restitution, qui commençait à s'exécuter, fut rapporté, et les biens abandonnés au pillage de la multitude. Le tyran déchu recourut alors à la force, mit dans son parti Tarquinies, Véies et d'autres villes de la Tyrrhénie, et quoique vaincu, ne désespéra pas de sa fortune. Il implora et obtint l'appui de Porsenna, roi de Clusium, l'une des principales souverainetés de la Toscane. Un moment il eut l'espoir de reconquérir son trône à l'aide d'un si puissant allié; mais ce prince, après avoir imposé des conditions fort dures aux Romains, dont il admirait le courage, abandonna la cause de leur tyran. Tarquin se tourna alors vers les Sabins, ou plutôt son fils Sextus gagna à sa cause ces peuples, ainsi que les villes de Fidènes et de Camérie. Sextus se conduisit avec beaucoup d'habileté et de courage dans cette nouvelle lutte; mais il fut obligé de céder à la fortune naissante de la république romaine. Son père ayant trouvé encore le moyen d'intéresser à sa cause trente nations de la confédération latine, et de tramer dans Rome, parmi les plébéiens mécontents, une seconde conspiration, la guerre reprit avec plus de fureur et dura quatre ans, pendant lesquels Sextus joua un grand rôle, mais toujours sans succès. Enfin fut donnée, sur les bords du lac Régille, une bataille gagnée par les Romains, et où périt l'intrépide fils de Tarquin, qui, chassé lui-même du territoire des Latins, et resté seul de toute sa famille, alla mourir à Cumes.

TARQUIN. *Voyez* **COLLATINUS.**

TARRAKANOFF (Anna-Petrowna princesse de), née, en 1755, du mariage clandestin de l'impératrice de Russie Élisabeth et d'Alexis Razumoski, fut enlevée, à l'âge de 12 ans, et conduite à Rome par le prince Radziwill, dont le projet était de la ramener plus tard en Russie, afin de l'opposer à Catherine II, et de profiter des troubles, soit pour son propre intérêt, soit pour celui de la Pologne. Aussitôt qu'elle fut instruite de cet enlèvement, Catherine fit saisir les biens du prince, qui, après avoir vendu ses diamants, fut obligé de retourner incognito dans sa patrie, pour y chercher de nouvelles ressources. En quittant Rome, il laissa sa pupille sous la garde d'une seule gouvernante. Ce fut alors que le comte Alexis Orloff, qui avait reçu l'ordre de s'emparer de la jeune princesse, parvint à s'introduire chez elle. Il lui offrit des secours que sa situation la força d'accepter, et lui fit entrevoir la possibilité d'opérer en Russie une révolution en sa faveur. Ces idées n'étaient pas nouvelles pour la jeune Tarrakanoff : elle crut tout ce qu'on lui dit. Le prince de Radziwill l'avait accoutumée à ce langage. L'astucieux Orloff ne négligea rien pour lui plaire : protestations, soins délicats, respects flatteurs, il employa tout, et finit par demander sa main qu'il obtint. Sous prétexte que le mariage devait être célébré selon le rite de l'Église grecque, il aposta des scélérats qui, déguisés en prêtres, trompèrent la trop crédule Tarrakanoff par une vaine cérémonie. Dès lors Orloff, ne songeant plus qu'à la conduire dans un lieu propre à ses desseins, la décida facilement à le suivre à Pise, puis à Livourne, où était une division de l'escadre russe. On sut lui inspirer le désir de voir le port, et l'infortunée demanda elle-même à visiter la flotte. En vain des amis fidèles conseillèrent-ils à la princesse de ne pas s'éloigner de la ville; elle méprisa leurs avis, et se rendit

au port avec sa suite ordinaire. On la fit entrer dans une chaloupe élégante; le consul anglais, sa femme, celle du contre-amiral s'y trouvèrent avec elle. L'embarquement s'était fait à la vue d'un peuple immense. Lorsque la princesse fut près du vaisseau où l'on avait préparé une fête brillante, on en descendit un fauteuil magnifique, décoré des armes de Russie; et l'on eut soin de lui faire remarquer cette distinction. Dès qu'elle fut assise dans le fauteuil, on la hissa doucement à bord, et ses mains furent aussitôt chargées de fers; on prétend même que des cris d'angoisse et de douleur parvinrent jusqu'au rivage, et que la victime expira dans les horreurs d'un supplice affreux. Cette opinion, qui est celle de quelques historiens, n'est point admise par Castera. Cet auteur assure que la princesse, conduite à Pétersbourg, fut enfermée dans la forteresse, et qu'après une captivité qui dura six ans, l'inondation de 1777 ayant apporté les eaux de la Néva dans son cachot, elle y trouva la fin de sa vie et de ses infortunes. L'histoire de cette malheureuse princesse a été l'objet de plusieurs compositions littéraires, entre autres d'un roman publié à Paris, en 1813, par Mme de R., sous le titre de *Anna Petrowna, fille d'Élisabeth*, 1 vol. in-12.

TARRIBLE (Jean-Dominique-Léonard), jurisconsulte, né en 1753 à Auch, remplit diverses fonctions publiques pendant la révolution, et devint, après le 18 brumaire, membre du tribunat; il concourut à la rédaction du Code civil, et fut l'un des collaborateurs des *Annales du notariat*, 1803 à 1807, 9 vol. in-8°, où l'on trouve de lui un traité *de la tutelle et des servitudes*. De la portion qui lui appartient du Commentaire sur le Code civil (les 3 derniers vol. sont de lui), il a tiré et publié séparément un *Manuel des justices de paix*, Paris, 1806, in-8°. Nommé conseiller à la cour des comptes, il mourut à Paris le 27 janvier 1821. M. Brière de Surgey, président de la cour des comptes, prononça sur sa tombe un discours inséré dans le *Moniteur* du 4 mars.

TARSIA (Galeaz de), poète italien, né à Cosenza vers 1476, mort en 1530, avait passé les premières années de sa vie sous les drapeaux de Frédéric II d'Aragon. Il aima la fameuse Victora Colonna, dont il célébra les talents et les charmes dans de beaux vers, sans pouvoir la rendre sensible à la passion qu'elle lui avait inspirée. Dans ses poésies peu nombreuses (*rime*), Naples, in-8°, on trouve un coloris frais et une grande énergie de style.

TARSIA (Paul-Antoine de), historien, né à Conversano, dans la Pouille, mort à Madrid en 1670, avait embrassé l'état ecclésiastique, et a laissé quelques ouvrages peu recherchés. Les principaux sont : *Historiarum Cupersanensium libri III*, Madrid, 1649, in-4°; réimprimées par Burmann, dans sa *Collection des historiens d'Italie*, tome IX, part. 5e; *Tumultos de la ciudad y regno de Napoles, en el anno* 1647, Lyon, 1670, in-4°.

TARTAGLIA (Ange-Labello), condottiere italien, se rendit fameux à la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siècle. Longtemps attaché à Sforza, dont il était comme le premier lieutenant, il se brouilla avec lui en 1406, au siége de Pise. Bon soldat, et général médiocre, il était plus propre à exécuter les projets des autres qu'à en former lui-même. Il fut ensuite un des lieutenants de Braccio et de Montone, qui, pour le récompenser de ses services, et en même temps le brouiller toujours davantage avec Sforza, lui donna, en 1416, tous les fiefs que ce dernier possédait dans l'État de Sienne. En 1421, Tartaglia entré au service du pape Martin V, se trouva de nouveau subordonné à Sforza, tandis que Braccio était son adversaire. Le premier, qui nourrissait une vieille rancune contre Tartaglia, le fit saisir à Avette, où ils se trouvaient ensemble, et mettre à la torture pour l'obliger à révéler ses intelligences avec Braccio. Après avoir longtemps souffert sur le chevalet des bourreaux, Tartaglia eut la tête tranchée. Ses soldats, impatients de le venger, passèrent tous dans le camp de Braccio, afin de combattre le condottiere qui avait fait périr le général.

TARTAGLIA (Nicolas), géomètre, mort à Venise en 1557, était le fils d'un pauvre messager de Brescia, et resta privé de toutes ressources à l'âge de 6 ans. Longtemps il fut le plus malheureux des hommes; mais doué d'une admirable constance, il apprit seul les mathématiques qu'il enseigna depuis avec le plus grand succès à Vérone, à Vicence, à Brescia, etc. Il appliqua l'un des premiers les mathématiques à l'art de la guerre. Parmi ses ouvrages assez nombreux on distingue : *Quesiti et invenzioni diverse*, Venise, 1550, 1551, in-4°, et 1554, in-4°, avec un traité assez curieux qui traite de l'art de fortifier les places; *la Travagliata invenzione, ossia regola generale per sollevare non solamente ogni affondata nave, ma una torre solidita di metallo*, ibid., 1551, in-4°.

TARTAGNI (Alexandre), jurisconsulte, mort en 1477 à Bologne âgé de 53 ans, professa le droit pendant 30 ans dans plusieurs villes d'Italie; ses contemporains l'avaient surnommé le *Docteur de la vérité*. Il publia sur le Digeste, le Code, les Clémentines, les Décrétales, des *commentaires* qui eurent un grand succès. Ses Conseils (*Consilia*) ont été très-utiles à Dumoulin, qui y puisa la plus grande partie de sa science.

TARTAROTTI (Jérôme), littérateur, né en 1706 à Roveredo, mort en 1761, fonda dans sa patrie une société littéraire, dont les membres prirent le nom de *dodonei*. Il lutta fortement contre les scolastiques, et publia, entre autres ouvrages, *del Congresso notturno delle lammie, con due disssrtazioni sopra l'arte magica*, Roveredo, 1749, in-4° : c'est un traité sur le sabbat, dont il s'applique à prouver l'imposture; *Ragionamento intorno alla poesia lirica toscana*, 1728, in-8°; *Memorie antiche di Roveredo*, 1754, in-4°.

TARTAROTTI (Jacques), frère du précédent, né en 1708, mort en 1757, notaire à Roveredo, a laissé quelques poésies médiocres et d'autres ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Raccoltà delle iscrizioni più antiche della val Lagarina*, dans les *Memorie antiche di Roveredo* de son frère.

TARTERON (Jacques), jésuite, né le 7 février 1644 à Paris, mort dans cette ville le 12 juin 1720, est connu par des traductions d'*Horace*, de *Juvénal*, et de *Perse*, qui furent d'autant mieux accueillies qu'il n'en existait point alors de supportable; mais elles ont été surpassées depuis par celles de MM. Campenon et Després, de Dusaulx, de Sélis et de Lemonnier. Sa version

des *Épîtres* et des *Satires* d'Horace parut en 1685 : celle des *Odes* en 1704, et réimprimée l'année suivante. Sa version de *Juvénal* et de *Perse,* imprimée en 1688, eut aussi plusieurs éditions.

TARTINI (Giuseppe), célèbre musicien, né le 12 avril 1692, à Pirano dans l'Istrie, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; mais ne se sentant aucun goût pour la théologie, il commença l'étude du droit; il en fut distrait par son goût naissant pour la musique et par une passion bien plus forte pour l'escrime. Un mariage clandestin avec une demoiselle de Padoue à laquelle il donnait des leçons de musique, lui fit craindre, lorsqu'il fut découvert, la vengeance de la famille de sa femme. Forcé de prendre la fuite, il mena quelque temps une vie errante et misérable. Ayant trouvé un asile dans un couvent à Assise, il s'y livra sérieusement à des études musicales, et s'étant fait pardonner son mariage, il commença dès lors à jeter les fondements de sa réputation à Venise. Nommé, en 1721, chef d'orchestre de l'église Saint-Antoine à Padoue, il ne tarda pas à s'y fixer, et il y mourut le 16 février 1770. Tartini fut à la fois virtuose habile et compositeur fécond. On lui doit quelques ouvrages estimés sur l'art qu'il cultivait. En voici les titres : *Trattato di Musica, secondo la vera scienza dell' armonia,* Padoue, 1754, in-4°; *Risposta alla critica del di lui Trattato di Musica di M. Serre di Ginevra,* Venise, 1767, in-8°; *Dissertazione dei principi dell' armonia musicale, contenuta nel diatonico genere,* Padoue, 1767, in-4°. Sa musique, gracieuse, tendre et touchante, prouve la plus exquise sensibilité, et n'a pas besoin du secours de la parole pour se faire entendre au cœur.

TARUFFI (Joseph-Antoine), poëte italien, né en 1722 à Bologne, mort le 20 avril 1786 à Rome, étudia d'abord la jurisprudence pour obéir à sa famille, et remplit quelques fonctions diplomatiques en Pologne et à Vienne; mais il doit toute sa renommée à ses poésies, recueillies à Rome en 1760. Ami de Métastase, il publia son *Éloge,* Rome, 1783.

TARUTIUS ou **TARRUNTIUS** (Lucius), surnommé *Firmanus,* était né à Firmium, dans le Picentin, et vivait au temps de Cicéron et de Varron, qui furent ses amis. Il avait écrit en grec un livre sur l'astronomie, selon Pline, ou peut-être sur l'astrologie judiciaire dont il s'occupait beaucoup, et à laquelle il est avéré que croyait son ami Varron. Il est mentionné par Pline au nombre des auteurs dont il a tiré les matériaux du 18e livre de son *Histoire naturelle.*

TASCHEREAU DE FARGES (Paul-Auguste-Jacques), homme de lettres, né vers 1750 dans le midi de la France, avait fait la guerre de l'indépendance en Amérique. Il embrassa les principes de la révolution avec chaleur, et se lia avec les principaux démagogues, notamment avec Robespierre, qui lui fit donner des missions importantes. Désigné pour remplacer Bourgoing dans l'ambassade de France à Madrid, la guerre entre les deux pays l'obligea de quitter l'Espagne. De retour à Paris, il fut membre d'un comité révolutionnaire, dissous au 9 thermidor (21 juillet 1794), lorsque tomba Robespierre. Entraîné dans sa chute, il fut arrêté; mais on le relâcha peu après, faute de preuves. Taschereau figura en 1796 dans l'insurrection du camp de Grenelle, puis dans celle de Babeuf. En 1799, il faisait partie de la société du Manége. Arrêté par la police comme ayant dans un écrit préconisé Robespierre, il fut conduit au Temple, et y resta jusqu'aux événements du 30 prairial. Toutes les accusations portées contre lui, soit avant, soit après le 9 thermidor, n'ont pu être prouvées. Toutefois il inspirait de la défiance, et le gouvernement impérial le fit encore arrêter le 20 juillet 1807, et l'exila de Paris. Après avoir passé dans l'oubli tout le temps de la restauration, il mourut à Paris du choléra en 1832. Il a publié : *Épître à Maximilien Robespierre,* 1795, in-8°; *Le gouvernement napoléoniste,* ode à la vérité, 1812, in-8°; *De la nécessité d'un rapprochement sincère et réciproque entre les républicains et les royalistes,* 1815, in-8°; *Ode à la clémence politique et réciproque,* 1815, in-8°.

TASCHER (Pierre-Jean-Alexandre-Jacquemin Imbert, comte de), sénateur et pair de France, commandant de la Légion d'honneur, issu d'une très-ancienne famille, entra au service assez jeune pour porter, à l'âge de 15 ans, un étendard à la bataille de Berghen; il le quitta peu d'années avant la révolution, avec le grade de capitaine de cavalerie et la croix de Saint-Louis, et ne reprit les armes que momentanément, en 1793, pour protéger, avec ses concitoyens, la ville d'Orléans, qu'il habitait, contre les tentatives des agitateurs venus de la capitale; à la tête d'un petit corps de cavalerie, il fut assez heureux pour prévenir plusieurs émeutes et empêcher Orléans d'être souillé du sang des victimes que leurs bourreaux ne purent égorger qu'à Versailles. A l'époque où l'ordre social se recomposa en France, une femme, sa parente, célèbre par ses grâces, ayant associé sa destinée à celle d'un général qui en eut une si extraordinaire, les faveurs de la fortune vinrent arracher le comte de Tascher aux douceurs de la vie privée. Il fut nommé, en 1804, membre du sénat conservateur, et appelé, en octobre 1806, à la présidence du collége électoral du département de Loir-et-Cher. Le 1er avril 1814, il vota la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance de l'empereur. A la restauration, il ne fut pas compris parmi les membres du sénat conservateur qui reçurent le titre de pairs; mais la reconnaissance du duc d'Avaray pour des services rendus pendant son exil, obtint du roi Louis XVIII la réintégration du comte de Tascher dans la chambre héréditaire, où il vota constamment en faveur des libertés publiques. Il mourut le 3 septembre 1822, dans une terre située dans le département de l'Orne.

TASCHER DE LA PAGERIE (Henri, comte de), maréchal de camp, commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur, embrassa fort jeune la carrière des armes. Devenu rapidement capitaine d'état-major, il fut nommé, en 1807, chef de bataillon. Choisi peu de temps après pour aide de camp du roi Joseph, il prit une part glorieuse à tous les combats qui furent livrés dans la Péninsule, et fut nommé colonel du 2e régiment provisoire de chasseurs. Il se conduisit avec une grande bravoure le 25 juillet 1808, sous les murs de Gironne, et le 15 septembre près de Figuières. Le 11 novembre, à la journée d'Espinosa de los Monteros, il poursuivit

l'armée du général Blacke, et fit mettre bas les armes à des bataillons entiers. Quelques jours après il tailla en pièces les débris d'un corps espagnol, et l'escorte du général Acebeda. Le 22 novembre, à San-Vicenti, il chargea l'ennemi que le général Sarrat avait mis en déroute, et fit plus de 1,000 prisonniers. Tascher est mort, en 1815, à Saint-Domingue.

TASCHFYN (Abou'l Moezz, Abou-Omar), *al masmoudy*, roi de Maroc, de la dynastie des Almoravides, alla en Espagne, avec un corps d'armée, sous le règne de son père Aly, l'an 520 de l'hégire (1126 de J. C.), pour remplacer, dans le gouvernement de la Péninsule, son oncle Temym, qui venait de mourir. Il obtint d'abord des succès contre les chrétiens, prit d'assaut Haccna, et ravagea les environs de Tolède. Il vola ensuite au secours de la province de Merida, et remporta deux victoires signalées, l'une dans les environs de Badajoz, non loin des fameuses plaines de Zalaka, où son aïeul avait triomphé du roi de Castille, quarante et un ans auparavant; l'autre près de la montagne d'Alcaraz. Mais ces avantages et la reprise de 30 places fortes ne terminèrent point la guerre : trois ans plus tard, Taschfyn essuya une défaite où il fut blessé grièvement. Il répara bientôt cet échec, prit d'assaut la ville de Kantara-Mahmoud, l'an 1134; gagna, sur les Castillans, en 1136, la bataille de Fohos Atiya; ravagea, l'année suivante, les districts d'Hueta et d'Alarcon, et prit d'assaut Cuenca, où il fit passer au fil de l'épée tous les habitants, qui avaient secoué le joug des Almoravides. La valeur et les talents de Taschfyn auraient pu affermir l'empire de sa famille en Espagne, s'il n'eût pas été fortement ébranlé en Afrique. Les rapides progrès des Almohades obligèrent le roi de Maroc à rappeler son fils pour l'opposer à ces rebelles novateurs. Taschfyn quitta l'Espagne, l'an 532 (1137-38), et en emmena les meilleures troupes. A peine arrivé à Maroc, il marcha contre les Almohades; mais dès la première campagne, la fortune lui tourna le dos; et il n'éprouva plus que des revers. Le chagrin ayant conduit son père Aly au tombeau, Taschfyn monta sur le trône, l'an 537 (1143). Tandis que, malgré ses efforts, les Almohades lui enlevaient chaque jour quelques portions de ses États en Afrique, des révoltes éclataient sur divers points de l'Espagne; et le brave Yahia, son parent, y soutenait une lutte inégale, quoique glorieuse, pour disputer les derniers restes de la puissance des Almoravides. Chassé de province en province par Abd-el-Moumen; forcé d'abandonner la défense de Maroc à son jeune fils Abou-Ishak Ibrahim, et celle de Fez à son frère Abou-Bekr Yahia. Taschfyn, au moyen des secours qu'il avait reçus des Sanhadjites, de Budjie et de Sedjelmesse, tenta un dernier effort. Vaincu près de Telemsan (Tremecen), il se jeta dans cette place pour empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir de l'ennemi; mais Abd-el Moumen ayant laissé un corps d'observation pour la bloquer, marcha sur Oran. Taschfyn voulut sauver aussi cette ville, d'où il comptait, dans un cas pressant, mettre à la voile pour l'Espagne : il traversa audacieusement avec ses meilleures troupes, le cap des Almohades; mais avant d'arriver à Oran, où, suivant une autre version, dans une sortie qu'il fit pour la défendre. il tomba avec son cheval, pendant une nuit fort obscure, soit dans la mer, soit dans un précipice, et y périt, le 27 ramadan 539 (23 mars 1145), après un règne de deux ans et deux mois. Sa tête, présentée à Abd-el Moumen, fut portée dans la ville de Tinamal, et suspendue à un arbre. Oran, Tremecen et Fez se rendirent bientôt au vainqueur. Enfin la conquête de Maroc, où fut pris et massacré Abou-Ishak Ibrahim, fils et successeur de Taschfyn, mit fin à la dynastie des Almoravides, l'an 544 (1146); et soumit l'Afrique occidentale et une grande partie de l'Espagne à la domination des Almohades.

TASMAN (Abel-Janssen), un des plus grands navigateurs du 17e siècle, n'a peut-être pas joui de toute la célébrité qu'il méritait, parce que les Hollandais, ses compatriotes, ont négligé de faire connaître les importants services qu'il a rendus à la géographie. Tasman naviguait pour la compagnie des Indes orientales; sans doute il avait fait preuve de talent, puisque Van Diemen, un des gouverneurs généraux les plus distingués qui aient géré les affaires de cette société, lui confia, en 1642, le commandement d'une expédition destinée à reconnaître l'étendue du continent austral, dont plusieurs navigateurs hollandais avaient découvert diverses portions de la côte occidentale. Le 14 août, Tasman ayant sous ses ordres les navires *le Heemskerk* et *le Zeehaan*, partit de Batavia. Il dirigea sa course vers l'île Maurice (île de France), où il relâcha : le 3 octobre, il remit à la voile, et alla d'abord au sud jusqu'au 41me parallèle, ensuite au sud-est jusqu'au 50me, enfin à l'est. Parvenu à peu près au 125me méridien à l'est de Paris, il tourna au nord, et le 24 novembre il découvrit à 10 milles, dans l'est, une terre qu'il nomma Van Diemen. Il continua sa route au sud-est, en longeant la côte, doubla l'extrémité méridionale de cette terre, située au sud du 43me parallèle, essaya inutilement de jeter l'ancre à l'endroit de la baie des tempêtes où se trouve la *baie de l'Aventure*, de Furneaux; courut un peu au nord-ouest, et le 1er décembre mouilla dans une grande baie, à laquelle il donna le nom de Frédéric-Henri. Marion en a levé le plan en 1772. Le lendemain, il envoya deux canots à terre : le pays était très-haut, bien boisé, abondant en plantes antiscorbutiques, et bien arrosé; mais on éprouvait beaucoup de difficulté à y faire de l'eau. On n'y avait aperçu aucune créature humaine; toutefois on avait cru entendre des cris semblables au son d'une trompette. On avait remarqué, sur deux arbres très-hauts et très-gros, des entailles qui paraissaient récentes; on avait distingué des traces de bêtes sauvages, et vu des vestiges de feu et de la fumée; le soir il s'en éleva sur différents points; ce qui prouva que le pays était habité. Le 3, Tasman fit dresser, sur le rivage de la baie, un poteau, auquel fut attaché le pavillon de la compagnie; le 5, il appareilla; les vents contraires l'empêchèrent de suivre longtemps la côte au nord; alors il fit voile à l'est, se proposant de tenir cette direction jusqu'à ce qu'il eût rencontré les îles de Salomon. Le 13, étant par 42° 10' sud et 169° 28' est, il se trouva en vue d'une terre haute et montueuse, il la nomma *Staaten-Land* (terre des États). Son élévation et sa grande étendue firent penser à Tasman qu'elle appartenait au continent austral : c'est

la Nouvelle-Zélande. Il en longea la côte en s'avançant au nord-est; et le 17 il mouilla, par 40° 50′, à l'entrée d'une grande ouverture, qu'il prit pour une baie. Bientôt des insulaires s'avancèrent dans leurs pirogues : ils s'arrêtèrent à une certaine distance, et ne voulurent pas venir à bord, malgré les démonstrations amicales des Hollandais. Il fut décidé qu'on se rapprocherait de terre; tout à coup sept pirogues ramèrent vers les vaisseaux; un canot envoyé du *Heemskerk au Zeehaan* fut attaqué par les insulaires; trois matelots furent tués, d'autres se sauvèrent à la nage, on les recueillit : les sauvages emportèrent un des hommes tués; lorsqu'on fit feu sur eux, ils étaient déjà hors de la portée du canon. D'après cette funeste aventure, les Hollandais nommèrent ce lieu *Mordenaars-Bay* (baie des Assassins); et persuadés qu'il ne pourraient rien espérer des habitants, ils appareillèrent pour s'éloigner. Vingt-deux pirogues les poursuivirent; on leur tira des coups de fusil qui firent tomber un des sauvages roide mort; les autres se hâtèrent de regagner la terre. La baie des Assassins est par 171° 41′ de longitude est, et 40° 49′ de latitude sud. Tasman, en la quittant, fut obligé de faire route à l'est-nord-est, et se trouva environné de terre de tous côtés. Le pays lui parut bon et fertile; les vents d'ouest forcés continuant à l'empêcher de faire route au nord pour s'éloigner de la côte, il fut obligé de louvoyer; mais la violence du vent et le mouvement des vagues le contraignirent de venir mouiller dans une baie à l'est de celle des Assassins : il la nomma baie de Tasman. Il est évident que la grande baie, à l'entrée de laquelle Tasman avait mouillé, est l'entrée du détroit de Cook, qui divise la Nouvelle-Zélande en deux parties; il s'approcha de la côte nord de ce détroit, dont il nomma une anse baie du Zeehaan. Tasman continuant sa route le long des côtes, se trouva, le 4 janvier 1643, vis-à-vis d'une pointe où la violence du courant qui portait à l'ouest, et la grosseur des lames qui venaient du nord-ouest, lui firent juger que la mer était ouverte en cet endroit, et qu'il devait y trouver un passage : il aperçut à l'ouest un groupe de petites îles qu'il nomma les *Trois Rois*, d'après la fête dont on approchait : elles étaient habitées; on ne put y aborder à cause du ressac. Alors Tasman résolut de faire voile à l'est jusqu'au 220ᵉ méridien, ensuite au nord jusqu'au 17ᵉ parallèle sud, puis à l'ouest vers les îles des Cocos et de Hoorn, de Lemaire et Schouten, afin de s'y procurer des vivres. Le 7 janvier il vit une île dans le sud à trois lieues de distance; le 8, étant par 172° de longitude et 32° de latitude, la force des lames qui venaient du sud-est lui indiqua qu'il ne devait pas chercher des terres de ce côté. Il tourna donc au nord. Le 19, il découvrit une petite île haute, escarpée et stérile : elle fut appelée Pylstaart (Paille en queue) à cause des oiseaux de ce nom qui s'y trouvaient en très-grand nombre; le lendemain il eut connaissance de deux autres îles; le 21 il approcha de la plus septentrionale située par 21° 20′ sud et 186° 29′ est : elle n'était pas très-haute. Elle fut nommée *Amsterdam*, l'autre *Middelbourg*. Les insulaires apportèrent dans leurs pirogues des cochons, des poules, divers fruits et des racines; ils étaient sans armes, doux et pacifiques, mais voleurs déterminés. Les canots des vaisseaux allaient à terre. Pendant le séjour que Tasman fit dans la baie où il mouilla, il aperçut à l'est d'autres îles d'une médiocre élévation; le 25, il laissa tomber l'ancre devant celle qui reçut le nom de *Rotterdam*. Les Hollandais furent accueillis aussi amicalement qu'à Amsterdam; les naturels la nommaient *Ana-Moka*. Amsterdam est *Tonga-Tabou*; Middelbourg, *Eoa*. Ce sont les principales îles de l'archipel des Amis. Le 1ᵉʳ février, Tasman leva l'ancre et fit route au nord, et ensuite à l'ouest. Le 6, étant par 17° 19′ sud et 182° 55′ est, il vit une vingtaine d'îles entourées de récifs et d'écueils; mais comme il était bien pourvu de vivres, il ne se soucia pas de s'y arrêter, il les nomma *Iles du prince Guillaume*, et *Basses du Heemskerk*. Ces îlots et ces écueils appartiennent à la partie orientale de l'archipel des îles Fidji. Tasman est donc le premier qui ait eu connaissance de ce groupe, dont les géographes ne se sont occupés que plus d'un siècle et demi après, lorsque les habitants des îles des Amis en eurent parlé aux navigateurs européens. Les coups de vent et le mauvais temps ayant fait craindre à Tasman de se trouver plus à l'ouest qu'il ne le supposait (car le ciel avait été si couvert qu'il n'avait pu prendre hauteur), et d'être jeté sur une côte inconnue, d'où il lui serait très-difficile de se relever, il prit le parti de se diriger vers le nord jusque dans le voisinage du cinquième parallèle sud, puis de courir à l'ouest sur la Nouvelle-Guinée. Le temps fut pluvieux et embrumé jusqu'au 22 mars; ce jour là Tasman étant par 5° 2′ sud, fut poussé par le vent alisé sur une vingtaine de petites îles nommées *Ontong Java* par Lemaire et Schouten : il reconnut successivement d'autres îles découvertes par ces navigateurs; on en vit les habitants, qui étaient noirs et avaient l'air féroce. Le 1ᵉʳ avril, Tasman aperçut la Nouvelle-Guinée (Nouvelle-Irlande) : il longea les côtes, espérant trouver un passage au sud. Le 12, une secousse de tremblement de terre fit croire que les navires avaient touché. Huit jours après, on passa devant l'Ile Brûlante, dont le volcan jetait des globes de flamme. Parvenu à l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Guinée, Tasman franchit le détroit qui sépare cette île de Gilolo, puis il se dirigea sur Batavia, où il arriva après un voyage de 10 mois. Le succès de cette entreprise mémorable engagea Van Diemen à confier à Tasman le commandement d'une expédition, dont l'objet était de reconnaître, avec plus d'exactitude, toute la partie septentrionale de la grande terre dont il venait de découvrir l'extrémité méridionale. Déjà Van Diemen, dès la première année de son gouvernement, en 1636, avait expédié deux navires qui n'avaient pu, à cause des vents contraires, parvenir à la Nouvelle-Guinée, en partant de l'ouest. Ils avaient alors fait route au sud, aperçu la terre d'Arnheim, vue pour la première fois en 1606, et découvert une terre, qui fut nommée Van Diemen. On en avait suivi la côte pendant 120 milles sans apercevoir un seul habitant. Tasman, chargé de continuer, vers l'ouest, la reconnaissance de la côte, eut, pour ce second voyage, les navires *le Zeehaan* et *le Braak*. Ses instructions, signées par le gouverneur général, le 29 janvier 1644, lui tracent sa route d'abord le long de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, puis de ce que l'on regardait comme la côte occidentale de ce pays, et le char-

gent d'examiner si un passage ne conduit pas à la mer du Sud; ce qui fait présumer que l'on ignorait alors à Batavia l'existence du détroit de Torrès. Tasman devait aussi, de la partie nord-est du grand pays dont il avait le premier vu l'extrémité méridionale, aller dans l'ouest le plus loin qu'il pourrait, pour déterminer si les terres de Van Diemen et d'Arnheim étaient ou n'étaient pas des îles. Cette seconde expédition de Tasman s'effectua sans doute aussi heureusement et aussi habilement que la première; mais on en ignore complétement les détails : on ne sait ni la date de son départ ni celle de son retour; et l'on est réduit aux conjectures pour connaître la route qu'il a suivie. Des fragments épars dans le recueil de Witsen, apprennent quelques particularités sur ce second voyage. Suivant le témoignage des historiens du temps, la compagnie hollandaise des Indes orientales jugea que les découvertes faites récemment dans l'hémisphère austral étaient de la plus grande importance, et afin qu'elles ne fussent pas perdues, elle fit tracer et graver la carte de cette partie du monde sur le pavé de la nouvelle maison de ville d'Amsterdam. C'est aussi ce que nous apprend Thévenot, qui le premier a reproduit cette carte, en 1663, dans le tome 1er de son recueil; mais on n'y voit pas la route de Tasman, de la Nouvelle-Zélande aux îles des Amis, parce que sa dimension n'a pas permis d'y placer ces détails : on les trouve dans la carte du recueil de Valentyn, et dans celle qui est jointe à l'ouvrage de Dubois, sur les gouverneurs généraux de Batavia; mais à d'autres égards ces deux copies ne valent pas celle de Thévenot. Les Hollandais ont montré une indifférence coupable pour la gloire d'un homme qui a tant fait pour eux. Malgré cela son nom reste attaché à une rivière de la Carpentarie, à une île de la terre Van Diemen, à une baie de la Nouvelle-Zélande, et le nom de *Tasmanie* commence à remplacer celui de Van Diemen.

TASSE (Omodée), inventeur ou plutôt restaurateur des postes vers la fin du 13e siècle, paraît être la tige de la famille des Tasse, illustrée par le chantre des croisades.

TASSE (Bernard), poëte, de la même famille que le précédent, né le 11 novembre 1493, à Bergame, éprouva jeune encore de grands malheurs domestiques et demeura orphelin et sans fortune. Ses talents lui obtinrent successivement la protection du comte Guido-Rangone, général des troupes du pape, de la duchesse de Ferrare et du prince de Salerne, dont il partagea les revers. Il ne tarda pas à retrouver de nouveaux protecteurs; accueilli noblement par le duc d'Urbin, il passa en 1560 à la cour de Mantoue, en qualité de grand secrétaire, et mourut le 15 septembre 1569 à Ostille, dont le duc lui avait confié le gouvernement. Ses ouvrages auxquels peut-être la postérité eût moins songé sans la gloire immortelle de son fils Torquato qui semble se réfléchir sur eux, sont l'*Amadis de Gaule*, poëme en 100 chants, où brille plutôt l'art du versificateur que le génie du poëte; imprimé en 1560, in-4°, aux frais de l'Académie vénitienne, il l'a été depuis plusieurs fois; la meilleure édition est celle que l'on doit à l'abbé Serassi, Bergame, 1773, 4 vol. in-12, précédée d'une *Vie* de l'auteur; *Floridant*, épisode de l'*Amadis*, en XIX chants, Bologne, 1587; 5 livres de *Rime*, avec des *églogues*, des *odes*, des *silves*, etc., Bergame, 1749, in-12; enfin un *Traité de la poésie et des lettres*, dont l'édition la plus complète est celle de Padoue, 1733, 3 vol. in-8°.

TASSE (Torquato TASSO, ou le), né à Sorente le 11 mars 1544, fut obligé, dès sa plus tendre enfance, de quitter sa patrie, pour aller rejoindre son père dans l'exil. Il reçut sa première éducation à Rome, et fit admirer ses talents précoces, à l'âge où les enfants bégaient à peine les éléments des langues. Pour paraître docile aux volontés de son père, poëte lui-même, et qui craignait de le voir suivre la même carrière, il alla étudier le droit à l'université de Padoue; mais la plus grande partie de son temps fut consacrée à la composition du poëme de *Renaud*, dans le genre de l'Arioste. Cet essai d'un écolier excita un enthousiasme général; il en parut seul mécontent, et dès lors il conçut le plan de son immortelle *Jérusalem délivrée*. Il commença par soumettre à l'examen d'une critique indépendante, les principes constitutifs de l'épopée, et, une fois convaincu de la nécessité d'une action simple et unique, il eut le courage de lutter contre l'exemple donné par l'Arioste, et contre les préventions mal raisonnées des partisans de cet admirable génie, qui opposaient le succès prodigieux des chants irréguliers du *Roland furieux*, à l'oubli dont était frappée l'*Italie délivrée* du Trissin, composée d'après les modèles homériques. Le Tasse était occupé d'établir les bases de son monument, lorsque sur l'invitation du duc Alphonse, il se rendit à la cour de Ferrare en 1565. A mesure qu'il avançait dans son travail, il en lisait des morceaux aux sœurs du duc. On a dit que l'une d'elles surtout, la princesse Léonore, l'écoutait avec un tendre intérêt, auquel son amour-propre ne fut pas seul sensible. S'il y eut quelque liaison de cœur entre lui et cette princesse, pédante, maladive et privée de tous les dons de la beauté, il est permis de croire qu'elle fut toute platonique. Mais il n'est pas démontré que cette Léonore, célébrée dans quelques sonnets du poëte de Sorrente, fût véritablement la sœur du duc Alphonse. Deux autres dames de ce nom vivaient alors à la cour de Ferrare, et l'on ne peut dire précisément laquelle des trois eut l'honneur d'inspirer une passion à ce grand homme : peut-être ni l'une ni l'autre. Quoi qu'il en soit, le Tasse éprouva bientôt d'autres peines que celles de l'amour. La mort de son père en 1569 le plongea dans une profonde tristesse, dont le tirèrent difficilement ses études poétiques et un voyage qu'il fit en France, au commencement de 1571, à la suite du cardinal d'Este. La France était alors livrée à ce calme trompeur qui précéda les massacres de la Saint-Barthélemi. Le jeune poëte reçut du roi Charles IX, qui faisait aussi des vers, un accueil si flatteur, que les courtisans s'en alarmèrent. Il n'en fut pas moins réduit à emprunter un écu pour vivre, et il quitta ce malheureux pays sans regret vers la fin de 1571. De retour à Ferrare, où le duc et les princesses conservaient encore pour lui la même estime et la même bienveillance, il reprit avec une nouvelle ardeur la composition de son grand ouvrage. Dans les intervalles de repos que lui laissait la muse héroïque, il écrivit le drame pastoral d'*Aminte*, qui fut joué devant la cour en 1573, et qui enleva les suffrages

de toute l'Italie. Le Tasse fut presque indifférent à ce triomphe; il sentait qu'une gloire plus éclatante lui était réservée, et il travaillait sans relâche à sa *Jérusalem délivrée,* qui fut terminée en 1575. Il s'empressa de la soumettre aux critiques de quelques gens de goût, dont il reçut avec docilité les observations, lorsqu'elles lui parurent raisonnables. Les soins minutieux que lui coûta la correction de son poëme et quelques contrariétés qu'il éprouva à la cour de Ferrare, enflammèrent son sang, et jetèrent le trouble dans ses idées, qui furent encore bouleversées davantage par les terreurs religieuses. En vain Alphonse et ses sœurs cherchèrent à ramener le calme dans son esprit agité : le malheureux poëte, égaré par les craintes chimériques qui lui montraient des ennemis dans ses plus chers bienfaiteurs, sortit secrètement de Ferrare en 1577, sans argent, sans guide et presque sans vêtement. La douce société d'une sœur chérie, qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, et la paisible influence du beau ciel de Naples, dissipèrent pour un moment sa sombre mélancolie. Bientôt il sentit le besoin de revoir Ferrare; mais il avait excité la colère du duc, ce qui faisait croire à ses romanesques amours avec la princesse Léonore, et il ne retrouva que ses places, mais non la faveur dont il avait joui, dans ces jours de bonheur qui ne devaient plus revenir. Il brisa de nouveau ses chaînes, se réfugia à la cour de Mantoue, qui le laissa dans la détresse, puis auprès du duc d'Urbin, qui, sensible à ses malheurs, ranima un instant son courage et son génie. De sombres idées vinrent encore assaillir son imagination, et lui persuadèrent qu'il serait mieux à la cour de Savoie. Il y fut reçu en effet avec les égards qu'il avait droit d'attendre; mais un penchant irrésistible l'entraînait vers Ferrare, où il arriva au milieu des préparatifs du mariage d'Alphonse avec Marguerite de Gonzague. Repoussé par les courtisans, outragé par les domestiques, il s'emporta en invectives contre son ancien protecteur, qui se chargea de justifier cette colère d'un homme de génie malheureux, en le faisant ignominieusement enfermer dans un hôpital de fous (1579). On ne lui épargna pas les vexations, et l'on acheva de troubler sa raison en ajoutant les maux du corps aux peines de l'âme. Pour comble de tourment, il apprit que sa *Jérusalem* venait de paraître à Venise, d'après une copie informe, tombée entre les mains d'un spéculateur. Mais cette première publication, suivie aussitôt de plusieurs autres, répandit sa gloire avec rapidité dans toute l'Europe. Il croyait jouir paisiblement de ce triomphe, qui peut-être lui eût fait oublier tant d'infortunes; mais l'envie le força d'entrer dans une longue polémique, où l'on vit figurer tous les littérateurs du temps, et surtout l'Académie de la Crusca, dont l'injustice et la dureté furent révoltantes. Il répondit à ses adversaires, dont le nombre ne l'intimida point, avec beaucoup de modestie et d'habileté, et s'appliqua principalement à défendre la mémoire de son père qu'on avait confondu avec lui dans les mêmes attaques; mais de tels efforts portèrent un dernier coup à sa santé et à sa raison. Mis en liberté par Alphonse sur les vives instances des ducs d'Urbin, de Mantoue, de Toscane et du pape lui-même, il s'éloigna aussitôt de Ferrare, et se traina de ville en ville, accueilli quelquefois avec honneur, poursuivi plus souvent par la misère. Se trouvant à Naples en 1592, il sentit son âme flétrie se ranimer, et le premier usage qu'il fit de sa force fut de composer un nouveau poëme, sur lequel il fondait toute sa gloire. Il en était venu à regarder sa *Jérusalem comme un enfant adultérin dont il fallait désavouer la naissance.* Peut-être rougissait-il des louanges excessives qu'il avait prodiguées à la maison d'Este, et dont il avait été payé par tant d'ingratitude. Comme s'il eût été arrêté que la fortune se jouerait de lui jusqu'à son dernier jour, il apprit qu'on lui préparait à Rome les honneurs du triomphe, s'y résigna, non sans répugnance et avec un pressentiment pénible, et ne put en jouir. A peine arrivé dans la capitale du monde chrétien, il tomba malade et se fit transporter au couvent de Saint-Onofrio, où il expira le 25 avril 1595, désabusé de toutes les gloires et de toutes les joies de ce monde, après avoir ordonné la destruction de ses ouvrages. Cet ordre ne fut pas plus exécuté que celui de Virgile. Sa *Jérusalem délivrée,* publiée pour la première fois sous le titre de *il Goffredo,* Venise, Cavalcalupo, 1580, in-4°, fut réimprimée sous le nom qui lui est resté, Casalmaggiore, 1581, in-4°, et Parme, 1581, in-4° et in-12. Parmi les autres éditions nombreuses qui en ont paru, on distingue celle de Paris, Didot, 1784, 2 vol. in-4°. Ce poëme, traduit dans toutes les langues de l'Europe, l'a été en vers français, par Baour-Lormian, Paris, 1795, 2 vol. in-8°; 1797, 2 vol. in-4°; 1819, 3 vol. in-8°, avec une *Notice* par M. Buchon; et en prose par Mirabaud, Paris, 1724, 2 vol. in-12; Panckouke et Framery, ibid., 1785, 5 vol. in-18, et Lebrun, ibid., 1774 et 1813, 2 vol. in-8°, avec une *Notice* par Suard. Parmi les autres écrits du Tasse, on ne peut se dispenser de citer : *il Rinaldo,* Venise, 1562, in-4°; traduit en français plusieurs fois, notamment par Cavellier, Paris, 1813, in-12; *Aminta, favola boschereccia',* Venise, Alde, 1581, in-8°; Paris, 1655, in-4°, avec les notes de Ménage; traduit en vers français par Baour-Lormian, Paris, 1813, in-18; et en prose par Berthre de Bourniseaux, ibid., 1802, in-12; *Le differenze poetiche, per risposta ad orazio Ariosto,* Vérone, 1581, in-8°; *Gerusalemme conquistata,* Rome, 1593, in-4°, et Paris, 1595, in-12; *Rime,* Milan, 1619, 6 vol. in-12; *Lettera nella quale si paragona l'Italia alla Francia,* Mantoue, 1581, in-8°; *Dialoghi e discorsi,* Venise, 1586, in-12; *Apologia in difesa della Gerusalemme liberata,* Ferrare, 1585, in-8°; *Discorsi sull' arte poetica e sul poema eroico,* Venise, 1587, in-4°. Ses *opere complete* ont été publiés par M. Rosini, Pise, 1821 et années suivantes, 30 vol. in-8°.

TASSE (Faustin), poëte italien, d'une autre famille que les précédents, né à Venise vers 1541, et mort dans cette ville à la fin du 16e siècle, a laissé, entre autres ouvrages, 2 livres de *Poésies toscanes,* Turin, 1573.

TASSE (Augustin), peintre, né à Pérouse, en 1566. Son père, nommé Pierre Bonami, exerçait l'état de pelletier. Augustin s'étant enfui fort jeune de la maison paternelle, et ayant été reçu, à Rome, dans la maison du marquis Tassi, en qualité de page, à cause de sa bonne tournure et de son esprit, en rapporta le surnom de *Tasse,* dont il s'est toujours prévalu depuis. Son

génie le portait à la peinture, et il n'eut d'autre maître de dessin que lui-même. Étant allé à Florence, il s'insinua dans la société de quelques peintres. Comme il était excessivement débauché, on présume qu'il commit quelque délit, en punition duquel le grand-duc l'envoya aux galères de Livourne, sans l'assujettir cependant au service de la rame, et comme simple relégué. Ce fut là qu'il s'éleva au premier rang des paysagistes, en représentant des vaisseaux, des tempêtes, des pêches et autres accidents de mer, où il s'est montré spirituel autant que bizarre dans les figures et les costumes ; il fut aussi bon décorateur, et on le vit, tant au palais Quirinal du pape qu'au palais Pamphili, déployer un excellent goût d'ornement que ses imitateurs ont ensuite chargé à l'excès. Après une vie toujours agitée, et sujette à beaucoup de désagréments et de traverses occasionnés par sa mauvaise conduite, il mourut à Rome, en mai 1644, et ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. Le Passeri, dans ses *Vies* des peintres, sculpteurs, etc., est entré dans les plus grands détails sur sa personne et sur ses ouvrages.

TASSE (Hercule) fit ses études à Bologne avec Torquato, petit-fils du comte Jean-Jacques. Son caractère sérieux et appliqué, quoique dans une extrême jeunesse, le fit surnommer *le Philosophe*. Il avait composé, pour s'exercer, un opuscule contre les femmes, particulièrement contre le mariage; et pour rétractation de cette diatribe, il épousa une fort belle demoiselle de qualité, appelée Lélia Augusta ou Agosti, de Bergame. On a de lui : *Exposition de l'Oraison dominicale,* d'après l'idée de Jean Pic de la Mirandole, Venise, 1578 ; un recueil de *Poésies,* avec des notes de Corbelli, Bergame, 1593 ; *De la réalité et de la perfection des Devises,* Bergame, 1612, in-4°; ouvrage vivement critiqué par le jésuite Horace Montalte, auquel il répliqua par un autre écrit, en 1613. Beaucoup d'écrivains, ses concitoyens, se rangèrent de son parti dans cette dispute littéraire.

TASSE (François-Marie, comte de), fils du comte Jacques, naquit à Bergame, le 14 juin 1710, et montra, dès son enfance, beaucoup de goût pour la peinture, dont il reçut les éléments du célèbre Victor Ghislandi. Il fit ses études au collége ducal de Parme, dirigé par les jésuites. De retour dans sa patrie, il se livra entièrement à la poésie et au dessin. L'étroite amitié qu'il contracta avec l'abbé Marenzi, littérateur éclairé et judicieux, ne contribua pas peu à perfectionner son goût. En 1731, il passa à Venise, ensuite à Rome, pour étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres et les monuments. Il acquit, par d'exactes observations, ce goût fin, ce tact délicat qui caractérisent ses ouvrages ainsi que les jugements qu'il a portés de ceux des autres. Revenu à Bergame, loin de négliger ses études chéries, il s'y livra au contraire avec une nouvelle ardeur, et conçut dès lors le projet d'une biographie des artistes célèbres de sa patrie, dont il recueillit les ouvrages les plus précieux. Marié, en 1741, à la fille d'un patricien de Venise, le séjour de quelques années qu'il fit dans cette ville, ses conférences avec Zuccarelli, avec Carrara et autres artistes des plus distingués, tout l'engageait à poursuivre son travail. Il se disposait à le publier, lorsque la mort l'enleva, le 8 septembre 1782. Le comte Hercule, son fils, l'a fait imprimer sous ce titre : *Vies des peintres, sculpteurs et architectes de Bergame,* Bergame, 1792, 2 vol. in-4°.

TASSEL (Richard), peintre, né à Langres le 20 mars 1588, reçut les premières leçons de peinture de son père, artiste estimable, et se rendit en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre ; à Bologne, il fréquenta l'atelier du Guide, et se fit ensuite connaître à Rome par la facilité de son pinceau. De retour en France, il refusa de s'établir à Paris, et vint à Langres, où il mourut après 1663. On voit dans cette ville plusieurs de ses tableaux, ainsi qu'à Lyon et à Dijon. Sa manière rappelle celle du Guide et du Caravages; mais ses productions furent trop nombreuses pour être soignées. On dit que Tassel avait aussi des talents pour la sculpture et pour l'achitecture.

TASSET (Joseph), musicien, naquit à Chartres, le 8 décembre 1752. A 6 ans, il jouait si bien de la flûte qu'il en donnait des leçons à un seigneur anglais. Il fut élève de Blavet, et le surpassa bientôt. A l'âge de 16 ans, il débuta au concert spirituel, et son nom retentit dans tous les journaux du temps. Bientôt après, il passa en Angleterre. Le fameux Haendel, déjà vieux et aveugle, voulut l'entendre, et l'applaudit avec enthousiasme. Joseph Tasset devint la première flûte de l'Europe. Parmi ses élèves, on remarquait la duchesse d'Hamilton, depuis duchesse d'Argyle, et miss Gardner, si célèbre par sa beauté. Il eut des amis puissants à la cour ; et, parmi ceux qui faisaient le charme de sa vie privée, il comptait Sterne, Ferguson et Guthrie. Indépendamment des flûtes à trois, quatre, cinq et six clefs, dont il fut l'inventeur, il en créa une qui en avait dix-huit, et qu'il réserva pour son usage. Cet instrument étonnant par son mécanisme, et qu'il travailla lui-même en entier, fit l'admiration des connaisseurs en Angleterre. Il lui permettait de jouer dans tous les tons possibles, ayant une étendue et des sons absolument nouveaux et d'une justesse parfaite. Joseph Tasset avait composé une autre flûte à plusieurs clefs, beaucoup plus grosse et plus longue que les flûtes ordinaires : il s'en servait, pour faire, dans des trios, la partie de basse. Ces deux flûtes n'ont point été données au public. On a de Joseph Tasset plusieurs œuvres qui ont obtenu les suffrages des gens de goût; mais l'extrême difficulté de ses sonates est reconnue, et il est peut-être le seul qui ait su les jouer parfaitement. Il s'était retiré à Nantes, en 1786. La révolution le frappa dans sa fortune et dans ses enfants : il supporta ses malheurs avec la force du sage. Il jouissait de l'estime publique, accordée à ses vertus encore plus qu'à ses talents, lorsqu'il mourut, le 5 septembre 1801. Son épitaphe, en style lapidaire, fut composée par le savant Fournier, architecte-voyer de Nantes, qui a recueilli et décrit les monuments de cette ville.

TASSIE (James), célèbre modeleur du 18e siècle, né près de Glascow, fut d'abord tailleur de pierre, et vécut dans l'indigence. Mais instruit par le docteur Quint à jeter en pâtes les pierres gravées, il fit de tels progrès dans cet art que les plus habiles antiquaires ne pouvaient souvent distinguer les copies des originaux. Le ca-

talogue descriptif de sa collection générale a été publiée en anglais et en français, 1791, 2 vol. in-4°, fig., par E. Raspe, sous ce titre : *Catalogue descriptif d'une collection générale de pierres gravées* (gems) *anciennes et modernes, tant camées qu'intailles, tirées des plus célèbres cabinets de l'Europe, jetées en pâtes coloriées, en émail blanc et en soufre, par James Tassie, modeleur, précédé d'une introduction sur les diverses utilités de cette collection, l'origine de l'art de graver sur les pierres dures et les progrès des compositions appelées pâtes.*

TASSIN (René-Prosper), savant bénédictin, né à Loulay, diocèse du Mans, en 1697, mourut en 1777 à Paris. Outre quelques ouvrages d'érudition, en société avec D. Toustain, son ami, on lui doit l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, Paris et Bruxelles, 1776, in-4°.

TASSIN (Léonard), né à Vandœuvre (Champagne), suivit la clinique des hôpitaux de Paris avant de pratiquer son art à la suite des armées, et mourut en 1687 à Maestricht, chirurgien-major de l'hôpital militaire de cette ville. On a de lui deux écrits remarquables : la *Chirurgie militaire, ou l'Art de guérir les plaies d'arquebuse,* Nimègue, 1673, in-18; Paris, 1688, in-8°; *Administration anatomique et myologie,* Paris, 1678, 1683 et 1693, in-12; Lyon, 1692, in-12; traduit en allemand, Nuremberg, 1674, et en hollandais, 1750, in-12.

TASSONI (Alexandre), poëte italien, né le 28 septembre 1565 à Modène, malgré son caractère indépendant et caustique, fut successivement au service du cardinal Ascagne Colonne, du duc de Savoie Charles-Emmanuel, du cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, enfin du duc de Modène François Ier, dont il mourut conseiller en 1635. Tassoni a laissé quelques ouvrages qui attestent de grandes connaissances en physique, en géographie, en morale, en politique, en histoire, en littérature. Mais sa réputation est fondée uniquement sur la *Secchia rapita* (le Seau enlevé), poëme héroï-comique, Modène, 1744. Voltaire l'a jugé un ouvrage plat, sans invention, sans imagination, sans variété, sans esprit et sans grâce. Apostolo Zeno ose le placer au-dessus du *Lutrin.* On en doit une agréable imitation en vers à Creusé de Lessert, 3e édition, 1812, 2 vol in-18.

TASSONI (Alexandre), né en 1749, à Collalto, dans la Sabine, descendait d'une branche de l'illustre famille de ce nom, anciennement établie à Fermo et à Ferrare. Ses parents, fondant sur lui de grandes espérances, l'envoyèrent à Rome pour y faire de fortes et brillantes études. Admis à l'université de la Sapienza, il y prit le grade de docteur en droit. Ses assiduités au barreau (la Rota) le firent remarquer de M. Herzan, qui le choisit pour secrétaire. Mais ce prélat ayant été élevé à la dignité de cardinal, Tassoni reprit ses anciennes fonctions, et en 1799 il fit partie de deux commissions créées à Rome après le départ de l'armée française. Il rendit dans cette circonstance des services qui ne restèrent pas sans récompense : il obtint, en 1802, la place d'auditeur de Rota de la ville de Ferrare, où il se consacra entièrement à l'état ecclésiastique en prenant les ordres sacrés. Tassoni était très-instruit; il avait publié pour la défense de la religion chrétienne un ouvrage qui attira sur lui l'attention de Pie VII, qui l'appela, en 1815, auprès de sa personne en qualité d'auditeur. Il se trouvait alors sur la route des honneurs, et n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver au terme de ses vœux et recevoir la récompense de ses longs travaux; enfin il allait être revêtu de la pourpre romaine, lorsqu'il mourut à Rome, le 31 mai 1818. L'ouvrage qui a fait sa réputation est intitulé : *la Religione dimostrata e difesa*, Rome, 1805-1808, 3 vol. in-8°.

TASTE (Louis-Bernard de la), évêque de Bethléem, né en 1692 à Bordeaux, mort en 1754 à Saint-Germain en Laye, est auteur des *Lettres théologiques aux écrivains défenseurs des convulsions et autres prétendus miracles du temps.* La première est du 15 avril 1733; la vingt et unième et dernière du 1er mai 1740. Le recueil forme 2 vol. in-4°. Taste fut récompensé de son zèle par des bénéfices ecclésiastiques, plus avantageux que son titre d'évêque sans diocèse.

TATE (Francis), antiquaire, né dans le comté de Northampton en 1560, mort en 1715, avait étudié à Oxford, puis à Middle-Temple. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont été insérés par Gough dans la *Collectanea curiosa.*

TATHEVATSI (Grégoire), docteur arménien schismatique, né vers le milieu du 14e siècle, fut envoyé par ses parents à Teflis dans la Géorgie, où il fit ses études sous le savant Jean d'Oradun, dont la mémoire est restée en vénération parmi les Orientaux. Il accompagna son maître dans un voyage à Jérusalem, et il y fut ordonné prêtre. A son retour en Arménie, il reçut le bâton doctoral des mains de Jean, et commença dès lors à enseigner la théologie. Il réunit, en 1406, dans le monastère de Metzaba, 80 moines et 10 docteurs, auxquels il communiqua toutes les lumières qu'il avait acquises. Grégoire mourut en 1410, emportant au tombeau les regrets de ses disciples. Son nom est inscrit dans le ménologe de l'Arménie. On a de lui : des *Sermons;* des *Homélies;* un *Corps* complet de *théologie* par demandes et par réponses; et des *Commentaires* sur le Cantique des cantiques, sur quelques autres livres de l'Écriture, et enfin sur l'Évangile de saint Mathieu.

TATIEN, philosophe platonicien, né en Syrie vers l'an 130, après avoir visité les villes les plus célèbres de l'Orient, et avoir acquis par l'étude, ainsi que par les voyages, des connaissances très-étendues, se rendit à Rome avec l'intention d'y demeurer comme au centre des lumières. La comparaison qu'il fit des vices grossiers de la religion païenne et des contradictions choquantes des systèmes des philosophes avec la doctrine des chrétiens, le porta à se ranger, plutôt par lassitude que par conviction, parmi les disciples de saint Justin. Il était trop imbu des idées platoniciennes pour qu'elles ne se mêlassent pas à ses nouvelles opinions. Après la mort de son maître, il ne tarda pas à s'abandonner aux écarts de son ardente imagination. Ayant quitté Rome vers l'an 172 pour retourner en Orient, il y jeta les fondements d'une secte qui, de la Mésopotamie, s'étendit dans les provinces de l'Asie Mineure, dans les Gaules, en Espagne, et pénétra jusqu'à Rome. Ses sectateurs reçurent le nom d'*encratites* ou continents, et d'*hydroparastates* ou aquariens, parce qu'il leur avait prescrit, entre autres choses, de s'interdire le mariage et de fuir

l'usage du vin, se fondant, d'une part, sur ce que le prophète Amor reproche aux Juifs d'avoir fait boire du vin aux Nazaréens, et d'autre part, sur ce qu'il est dit dans l'*Épître aux Galates* (chapitre VI, 87) : *Celui qui sème dans la chair recueillera la corruption de la chair.* Tatien avait composé un grand nombre d'ouvrages; mais il ne nous reste que son *Discours aux Grecs,* dont l'édition la plus recherchée est celle qu'a publiée Guillaume Worth sous ce titre : *Tatiani oratio ad Græcos, et Hermiæ irrisio gentilium philosophorum gr.-lat., cum notis variorum,* Oxford, 1700, in-8°.

TATIEN DE MÉSOPOTAMIE, qui doit avoir vécu dans le 5e siècle, a écrit une *Harmonie des Évangiles,* que Victor de Capoue a traduite en latin, en l'attribuant mal à propos à Tatien d'Alexandrie. Cette traduction a été insérée dans la *Bibliothèque des Pères.*

TATISCHTCHEF (Basile-Nikilitsch), homme d'État et historien russe, né en 1686, fut du nombre des jeunes gens que Pierre le Grand envoya chercher dans les pays étrangers les arts et les sciences qu'il voulait transplanter dans son empire, et montra un zèle et une habileté que son maître sut récompenser. D'abord officier d'artillerie attaché au collége des mines et chargé de missions en Sibérie, il fut nommé en 1723 grand maître des cérémonies, et chargé l'année suivante d'une négociation secrète en Suède, où il resta jusqu'en 1726. Appelé en 1737 aux fonctions de grand maître des mines, avec des attributions très-étendues, il se rendit en Sibérie, y réorganisa le service dont il était chargé, et s'occupa de rédiger un *Code des mines* de Russie. Il prit sa retraite en 1745, et mourut dans une de ses terres près de Moscou, le 15 juillet 1750. Tatischtchef avait conçu le plan d'une histoire générale de la Russie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avénement du czar Michel Theodorovitsch en 1713; mais il n'eut que le temps d'amasser des matériaux pour ce grand ouvrage : son travail, mis en ordre par Müller, a été publié, les 3 premiers vol., à Moscou, de 1769 à 1774, et le 4e à Pétersbourg, 1784, in-4° : ainsi corrigé, cet ouvrage offre, de l'avis même des critiques les plus sévères, un corps d'histoire très-utile à consulter. On lui doit aussi un *Atlas de la Sibérie en* 20 feuilles, publié en 1745, et un *Dictionnaire historique, politique et civil de la Russie* (qui s'arrête à la lettre *L*), Pétersbourg, 1793. Quelques autres de ses productions, encore inédites, ont péri dans un incendie.

TATIUS (Titus), roi des Cures dans le pays des Sabins, était déjà assez avancé en âge lorsque l'enlèvement des filles du Latium et de la Sabinie par les Romains lui mit les armes à la main contre ce peuple naissant, l'an 8 de Rome (745 ans avant J. C.). Loin d'imiter la précipitation des Céniniens, des Crustuminiens, des Antemnates, il ne se mit en campagne que 2 ans après l'offense qu'il avait reçue; aussi fit-il aux Romains une guerre assez redoutable. Maître de la citadelle de Rome, Tatius eut encore à combattre. Trois batailles générales furent livrées, et ce fut pendant la 3e, selon Plutarque et Tite-Live, que les Sabines se précipitèrent entre les deux armées, et les forcèrent à conclure un traité par lequel les Romains et les Sabins, désormais réunis en une seule nation, reconnurent l'autorité de deux rois, Tatius et Romulus. Denys d'Halicarnasse, le seul qui nous donne des détails sur ce règne commun, dit que le prince sabin s'établit sur les monts Quirinal et Capitolin, qu'il contribua à l'agrandissement de Rome et qu'il bâtit des temples au Soleil, à la Lune, à Saturne, à Rhéa, etc. Les deux rois avec un accord parfait, vainquirent ensemble les habitants de Camérie, qu'ils réduisirent en colonie romaine; mais ils commencèrent à se désunir à propos d'un déni de justice, dont Tatius se rendit coupable envers les Laviniens. Ceux-ci l'ayant attiré à Lavinium pour la solennité d'un sacrifice, le massacrèrent au pied de l'autel. Il est permis de croire que Romulus n'était pas étranger à ce meurtre. *L'Art de vérifier les dates* place la mort de Tatius à la 15e année de Rome (739 avant J. C.)

TATIUS. *Voyez* **ACHILLE TATIUS.**

TAUBE (Frédéric-Guillaume de), conseiller de régence autrichien, né à Londres en 1724, mort à Vienne en 1778, a contribué beaucoup à améliorer les manufactures et à perfectionner la statistique de l'Allemagne, son pays adoptif. Entre autres écrits on lui doit : *Description géographique et historique du royaume d'Esclavonie,* Vienne, 1777, in-8°; *Description historique et politique des manufactures, du commerce, de la navigation et des colonies des Anglais,* Vienne, 1774, in-8°; 2e édition augmentée, ibid., 1777, 2 vol. in-8°.

TAUBE (Jean-Daniel), médecin du roi d'Angleterre et de l'électeur de Brunswick-Lunebourg, né en 1727 à Zell, mort en 1799, est principalement connu par une histoire de la raphanie épidémique qui ravagea sa patrie en 1770 et 1771. Cet écrit a pour titre : *Geschichte der Kriebelkrankheit,* Gœttingen, 1782, in-8°.

TAUBEL ou **TAUEBEL** (Chrétien), imprimeur de l'université de Halle, fut appelé vers 1780 à Vienne pour y diriger l'imprimerie impériale, et mourut après 1806. On a de lui en allemand : *Manuel orthotypographique, ou Introduction à l'art typographique,* Halle et Leipzig, 1785, in-8°; *Manuel pratique pour les commençants dans l'art typographique,* Leipzig, 1791, in-8°; *Dictionnaire théorique et pratique de l'imprimerie et de la fonderie en caractères,* Vienne, 1805, 2 vol. in-4°.

TAUBMANN (Frédéric), poëte latin et philologue, né à Wonseich, dans la Franconie, en 1565, mort professeur de belles-lettres à Wittenberg en 1613, a publié 3 *Recueils de vers* aujourd'hui peu recherchés, un *Recueil de saillies,* en allemand, et des *Commentaires* estimables sur *Plaute,* Wittenberg, 1621, et sur *Virgile,* 1618, in-4°.

TAUENTZIEN-WITTENBERG (Frédéric-Bogislas-Emmanuel, comte de), né à Potsdam le 15 septembre 1761, était fils d'un général d'infanterie qui se signala par la défense glorieuse de Breslau, lors de la guerre de sept ans. Après avoir terminé son éducation militaire à Berlin, il entra au service, en septembre 1775, comme porte-drapeau dans le régiment des gendarmes, et devint, au bout de quelque temps, officier dans le régiment du prince Henri, qui le prit pour son aide de camp. Il fit avec ce prince la campagne de 1778, les guerres de 1792, 1793, contre la France, et assista, en qualité d'ambassadeur près la cour de Russie, aux négociations de cette époque. Tauentzien revint à Berlin,

en 1796, après le couronnement de Paul Ier : il avait été nommé colonel pendant son ambassade. Il eut encore diverses missions, et fut créé major général en 1801. En 1804, il obtint à Anspach le régiment d'infanterie de Laurens, et la grand'croix de l'Aigle-Rouge. En 1806, il commanda l'avant-garde du corps de Hohenlohe; se distingua à Iéna, où il fut blessé; parvint au grade de lieutenant général, en 1807, et commanda dans la campagne de 1813 le 4e corps prussien qui, au moment de la reprise des hostilités, au mois de juillet, formait avec le 3e, sous les ordres du général Bulow, la gauche de l'armée combinée. Il repoussa le général Bertrand, à Gros-Beern, le 5 septembre, et se vit obligé de quitter le poste de Leyda, malgré sa résistance opiniâtre; mais il donna de grandes preuves de courage et de sang-froid à Dennevitz, où il soutint une journée entière des attaques aussi vives que réitérées. Le 27 du même mois, il occupa Muhlberg, et perdit, le 20 octobre, la bataille de Dessau, contre le maréchal Ney. Maître de Torgau, rendu par capitulation, Tauentzien commença le siége de Wittenberg, le 28 décembre, et s'en empara d'assaut le 12 janvier. Il se dirigea ensuite sur Magdebourg, et conclut, vers la fin d'avril, une suspension d'armes avec le général Lemarrois, qui évacua cette place le 23 mai. Tauentzien contribua puissamment à la décision de cette campagne mémorable, et reçut du roi de Prusse le titre de comte avec le surnom de Wittenberg, et la grand'croix de fer, ordre institué au commencement de 1813, et qui ne peut s'accorder qu'à un général qui, dans une affaire décisive, a forcé l'ennemi de quitter sa position, ou qui a pris ou défendu une forteresse importante. En 1814, il eut le commandement militaire du Brandebourg et de la Poméranie, commanda, en 1815, le 6e corps d'armée prussien formant la réserve, pénétra en France, au mois d'août, et alla prendre ses cantonnements en Bretagne. Depuis Tauentzien fut chargé de missions extraordinaires à Paris, à Hanovre, à Londres, et nommé général en chef du 3e corps de l'armée prussienne. Il est mort à Berlin, le 20 février 1824.

TAULER ou **TAULÈRE** (Jean), écrivain mystique de l'ordre de Saint-Dominique, né en Allemagne vers 1294, mort à Strasbourg en 1361, a été comblé d'éloges par Luther, Mélanchthon et les autres chefs de la réforme, ainsi que par Bossuet. Ses *Œuvres*, écrites en allemand, étaient peu connues avant que Surius en eût donné une *Version* latine, Paris, 1623; Anvers, 1685. Elles ont été réimprimées plusieurs fois en allemand dans l'ordre adopté par Surius. L'édition de Francfort, 1720, in-4°, donnée par P. J. Speyer, passe pour la meilleure. On distingue particulièrement ses *Institutions divines*, souvent réimprimées, in-8° et in-12, et traduites plusieurs fois en français, par Loménie de Brienne, Paris, 1665, in-8°. On peut consulter *G. Fred. Hempel, Memoria J. Tauleri instaurata et loco exercitii academici exhibita*, Wittenberg, 1688, in-4°.

TAULÈS (le chevalier DE), né vers 1725, entra en 1754 dans les gendarmes du roi; il accompagna, en qualité de secrétaire d'ambassade, M. Beauteville, envoyé à Genève, en 1766, lors des troubles de cette ville; il eut alors une correspondance avec Voltaire, à qui il avait écrit, en 1752, une assez longue lettre relative au *Siècle de Louis XIV*. En entrant dans la carrière diplomatique, il n'avait pas renoncé à l'état militaire; car il fut, en 1768, nommé capitaine de dragons, puis envoyé en Pologne, en 1771, et enfin consul général de France en Syrie. Il se trouva, en 1779, enfermé dans Seyde, assiégée par 30,000 hommes, et échappa à de grands dangers. Lorsque sa santé ne lui permit plus de rester dans ces pays lointains, il demanda et obtint son rappel. Il resta obscur pendant la révolution française, refusa de prendre du service sous Napoléon, et mourut vers 1812. On a de lui : *Anecdote sur le roi de Prusse*, imprimée sous le nom de Thomas dans les *Opuscules philosophiques et littéraires*, 1796, in-8°; l'*Homme au masque de fer, Mémoire historique où l'on réfute les différentes opinions relatives à ce personnage mystérieux, et où l'on démontre que le prisonnier fut une des victimes des jésuites*, 1825, in-8° : c'est là le principal ouvrage de Taulès; il est précédé d'une *Notice* où l'on ne donne pas la date de sa mort, et suivi d'une correspondance avec Voltaire, pour la plus grande partie inédite. Taulès prétend que le prisonnier était Arwediks, patriarche des Arméniens schismatiques, qui fut enlevé par les jésuites. Ce qui est certain, c'est qu'en effet Arwediks, arrivé ou amené en France, y fut emprisonné; mais il recouvra sa liberté peu après, se convertit au catholicisme, et mourut libre, trois ou quatre ans plus tard. Son extrait mortuaire existe à Paris, dans les archives du ministère des affaires étrangères. Le *Mémoire* de Taulès avait, au reste, été réfuté longtemps avant sa publication.

TAUNAY (A.), sculpteur, né à Paris en 1768, mort le 7 mai 1824 à Rio de Janeiro, où il s'était rendu avec plusieurs autres artistes à l'invitation du gouvernement du Brésil, a orné le palais impérial de Boa Vista d'un beau *Buste du Camoëns*. On connaît de lui à Paris, une *Statue en pied du général Lasalle* et un *Buste de Ducis*.

TAUPIN, général français, baron de l'empire, commandant de la Légion d'honneur, né à Paris en 1772, entra 20 ans après, dans les premiers bataillons que le gouvernement leva contre l'agression étrangère. En 1800, après huit années de campagnes dans lesquelles il se distingua, il fut nommé colonel de la 103e demi-brigade. A la tête de cette troupe, il se trouva à ce célèbre combat de Dierustein, où environ 4,000 Français mirent en déroute 30,000 Russes. C'est après la bataille d'Austerlitz que le général Taupin reçut des mains mêmes de l'empereur cette croix de commandant de la Légion d'honneur, alors si enviée, sans autre vue ultérieure, surtout à l'armée. Il devint en peu d'années général de brigade, général de division, et fut un de ces braves qui ménagèrent le moins un sang précieux dans l'injuste invasion de l'Espagne par Napoléon. Le duc de Dalmatie, qui commandait en chef l'armée des Pyrénées en 1814, ayant envoyé vers Paris la meilleure partie de ses forces, ne put défendre l'entrée de la France, par la région méridionale. A Orthez il accepta le combat que lui présentait l'ennemi. Le général Taupin se distingua dans cette affaire, mais le nombre l'emportant sur le courage, il fallut effectuer la retraite : elle eut lieu en bon ordre, et l'on se dirigea sur Toulouse. L'hésitation des Anglais à attaquer les Français dans ce der-

nier poste, ne prouve pas en faveur de l'habileté de leur commandant; toutes les fausses mesures qui pouvaient compromettre ses succès, il les prit; toute l'inexpérience d'un capitaine sans génie qui commande pour la première fois, il la déploya. Le nombre des siens couvrit ses fautes, et à force de sang versé il suppléa à ce qui lui manquait d'habileté, et pourtant en peu de jours et avec de faibles moyens, les Français élevaient d'immenses retranchements qui sauvèrent Toulouse. L'attaque de cette ville eut lieu le 10 avril 1814. Lord Wellington déployant toutes ses colonnes, marcha pour enlever de front les redoutes qui couronnaient les côteaux du Lers. Le duc de Dalmatie avait confié au général Taupin la défense de ces redoutes. Ce général avait sous lui 5,000 hommes, et de la position qu'ils occupaient dépendait le succès de la journée. Une faute de ce chef n'empêcha pas les Français de remporter la victoire. Le général Taupin, emporté par une imprudente impétuosité, sortit des lignes qu'il devait défendre, et se trouva, tout d'un coup cerné par les ennemis qu'il avait d'abord repoussés. Il voulut les charger de nouveau et se dégager, mais il ne répara pas le mal qu'il avait fait. Frappé à la fin de l'action, d'une balle, il expira entre les deux portes de Saint-Étienne sur les onze heures du matin.

TAURELLI (Lelio). *Voyez* **TORELLI**.

TAURI, sculpteur et graveur en bois, était, suivant Papillon, élève d'Albert Durer. Il n'est fait aucune mention de cet artiste, ni dans les deux *Catalogues* de l'abbé de Marolles; ni dans le *Cabinet* de Florent Lecomte; ni dans l'*Abecedario* d'Orlandi; ni dans le *Dictionnaire des monogrammes* de Christ; ni dans le *Dictionnaire des graveurs* de Basan; ni enfin dans le *Manuel des curieux* de Huber et Rost. Le baron Heinecken, Jansini, Gandellini, etc., ne l'ont point connu. Papillon paraît être le seul qui l'ait nommé. Peut-être au lieu de TAURI, on doit lire HENRI; et alors l'élève d'Albert Durer, dont il est ici question, pourrait bien n'être pas autre que Henri Aldegrave.

TAUSAN ou **TAGESEN** (Jean), un des premiers apôtres du luthéranisme, naquit en Danemark, en 1494, à Birkinde dans l'ile Fuhnen. Ayant fait profession dans une maison religieuse, il obtint de son prieur la permission d'aller étudier à l'université de Cologne, d'où, contre la défense expresse de son supérieur, il vint secrètement à Wittenberg, pour écouter Luther et Mélanchton. Il obtint à Rostock le degré de maître ès arts, enseigna quelque temps à Copenhague, et retourna dans son couvent, où ayant commencé à dogmatiser et à gagner au luthéranisme quelques-uns de ses confrères, il fut renfermé, puis envoyé dans un autre monastère à Viborg, où il forma encore des prosélytes. Le roi Frédéric Ier le nomma, en 1526, son chapelain, avec permission d'aller prêcher les nouvelles doctrines à Viborg, où le prince lui fit donner une église pour remplir cette mission. L'évêque du lieu lui défendit la prédication; ce qui amena des troubles, que le roi chercha à terminer en nommant Tausan prédicateur à Copenhague (1529). Le nouveau ministre abolit l'office qui se faisait en latin, et introduisit le chant des psaumes en langue danoise, ce qui, en peu de temps, attira la foule. Des plaintes s'élevèrent, et le roi crut devoir en soumettre l'examen aux états du royaume. Il fut ordonné aux catholiques et aux luthériens de comparaître, le 8 septembre 1530, devant l'assemblée et de présenter leur profession de foi. Tausan, qui était à la tête des luthériens, rédigea leur profession en 43 articles, auxquels les catholiques répondirent en 27 autres articles; Tausan répliqua aussitôt. Les catholiques proposèrent d'ouvrir des conférences en latin, réservant la décision à un concile général et au pape, ce qui fut rejeté par les luthériens. Frédéric permit à ceux-ci de continuer d'enseigner. Ce prince étant mort en 1533, Tausan fut de nouveau cité devant les états, qui le condamnèrent au bannissement. Il revint, bientôt après, reprendre ses fonctions à Copenhague; et et 1542, il fut nommé second évêque luthérien de Ripen. Il mourut le 7 novembre 1561, laissant des ouvrages de controverse, sur lesquels on peut consulter la *Bibliothèque danoise*, première partie.

TAUVRI (Daniel), anatomiste, né à Laval en 1669, mort en 1701, a publié, entre autres ouvrages : *Nouvelle anatomie raisonnée, ou les Usages de la structure du corps de l'homme et des autres animaux, suivant les lois des mécaniques*, Paris, 1690, 1693, 1698 et 1700, in-12; *Traité des médicaments et de la manière de s'en servir*, ibid., 1690, 1699 et 1711, in-12. Fontenelle lut son *Éloge* à l'Académie des sciences de Paris, dont il était associé.

TAVANNES (Gaspard de SAULX de), maréchal de France, né à Dijon en 1509, page de François Ier, combattit à Pavie près de son maître, dont il partagea la captivité. Plus tard, distingué par Charles, duc d'Orléans, dernier fils de François Ier, il entra au service de ce prince, et se livra comme lui, pendant la paix, aux exercices les plus violents, et aux entreprises les plus téméraires. La guerre se ralluma, et, soit avec le duc, soit avec ses gens d'armes, il fit de beaux exploits au siége d'Yvoi (1542), à la Rochelle (1543), et à la bataille de Cérisolles (1544); mais lors du traité qui suivit il se montra plus attaché aux intérêts du prince qu'il servait qu'à ceux du pays. Il reconnut bientôt son erreur, et le roi, après la mort du duc d'Orléans, en 1545, n'eut pas de peine à se l'attacher. La guerre ayant recommencé, Tavannes, nommé maréchal de camp (major général) de l'armée destinée à envahir les trois évêchés, réussit à faire ouvrir les portes de Metz au roi, qui le nomma gouverneur de Verdun. En 1554, il détermina le gain de la bataille de Renti, et ne tarda pas à obtenir de Henri II la lieutenance générale du gouvernement de Bourgogne, sous le duc d'Aumale, avec des priviléges extraordinaires qui le rendaient presque l'égal du gouverneur. Maréchal de camp de l'armée envoyée en Italie au secours du pape, en 1556, après le rappel du duc de Guise, ce fut lui qui ramena les troupes en France à travers un pays couvert d'ennemis. Le traité de Cateau-Cambrésis, qu'il désapprouva, vint le condamner pour quelque temps au repos; mais, après la conjuration d'Amboise, nommé par la commission temporaire lieutenant général en Lyonnais, Forez et Dauphiné, il combattit avec succès les protestants de ces provinces, qui s'étaient révoltés. Il ne montra pas moins d'ardeur à poursuivre ces religionnaires dans le gouvernement de

Bourgogne, et ce fut par son influence que le parlement de Dijon, seul entre toutes les cours souveraines du royaume, refusa d'entériner l'édit de 1562. Cependant, au milieu de ses succès, on lui ôta le commandement de l'armée royale, pour le donner au duc de Nemours. Il rentra dans la retraite, et sut y rendre encore des services à son prince. Lorsque la guerre se ralluma, il ne manqua pas d'être rappelé, et fut attaché cette fois au duc d'Anjou, depuis Henri III. Les victoires de Jarnac et de Moncontour, l'armée royale sauvée à la Roche-Abeille, le siége de Poitiers levé, tels furent les exploits qui signalèrent cette partie de sa carrière militaire, et lui valurent l'honneur, jusqu'alors sans exemple, de voir créer pour lui une 5e charge de maréchal de France, dont la suppression était subordonnée à son décès ou à celui de l'un des 4 autres maréchaux. La Saint-Barthélemi arriva, et Brantôme raconte que, dans la matinée, Tavannes parcourait les rues de Paris en criant : *Saignez, saignez ; les médecins disent que la saignée est aussi bonne en tout ce mois d'août qu'en mai.* On a tenté de le justifier de toute participation à ce massacre ; mais toujours est-il certain qu'il conseilla de chasser les protestants du royaume, sans leur laisser le temps de se reconnaître, qu'il obtint bientôt après le gouvernement de Provence, et qu'en 1573 il fut chargé du siége de la Rochelle avec le duc d'Anjou. Il tomba malade en route, et mourut au château de Suilly, près d'Autun. On estime ses 4 *Avis au roi,* qui se trouvent joints aux différentes éditions des *Mémoires* publiés par son fils.

TAVANNES (Guillaume de SAULX, seigneur de), fils aîné du précédent, né en 1553, fit ses premières armes sous les ordres de son père et se signala dans plusieurs rencontres notamment à la bataille de Jarnac. Devenu en 1574 lieutenant du roi en Bourgogne, il sut conserver la tranquillité dans cette province et en maintenir une partie sous l'autorité de Henri III, malgré les efforts du duc de Mayenne. Entre autres villes, il prit Flavigni, où, de concert avec quelques autres membres du parlement restés fidèles, il fit transférer cette cour, qui passa de là à Semur, aussitôt qu'il eut pu s'en rendre maître. Aux premières nouvelles de la mort de Henri III, il se déclara pour Henri IV, et, quoique contrarié dans toutes ses mesures par le duc d'Aumont, gouverneur de la Bourgogne, il fit pendant 3 ans la guerre contre son frère, le vicomte de Tavannes, qui commandait les forces de la Ligue. Il se distingua au combat de Fontaine-Française en 1595, et, loin de prétendre aux récompenses auxquelles il avait tant de droit, il poussa le désintéressement jusqu'à céder la lieutenance générale de Bourgogne au baron de Senecci, qui avait mis cette condition à sa soumission et à celle de la ville d'Auxonne, qu'il tenait encore pour la Ligue. Il se retira dans ses terres, où il mourut en 1633, laissant des *Mémoires des choses advenues en France et guerres civiles, depuis l'année* 1560 *jusqu'en* 1596. La meilleure édition est celle de Paris, 1625.

TAVANNES (Jean de SAULX, vicomte de), frère puîné du précédent, né en 1555, fut admis, dès l'âge de 11 ans, dans la ligue formée à Dijon par son père contre les protestants. En 1573 il était au siége de la Rochelle, auprès du duc d'Anjou, depuis Henri III, et il fit tout ce qui dépendait de lui pour empêcher la levée de ce siége. Plus tard, il partit pour la Pologne avec le même prince ; mais il ne revint pas avec lui en France. Il prit part à la guerre que les Moldaves faisaient aux Turcs, et subit une courte captivité. Délivré, il se trouvait en 1575 au combat de Dormans, où il dégagea de la mêlée le duc de Guise, grièvement blessé. Il se signala par son acharnement contre les protestants, et ensuite contre Henri III lui-même. Il porta aussi les armes contre Henri IV, auquel il consentit à se soumettre en 1595, sous la condition qu'il serait confirmé dans le grade de maréchal de France, qu'il tenait du duc de Mayenne. N'ayant point obtenu cette faveur, il rentra dans le parti des mécontents, et, après de nouvelles traverses, fut heureux de pouvoir vivre tranquille dans ses terres. On ignore la date de sa mort ; mais celle de son testament est de 1629. On lui doit des *Mémoires,* ou plutôt une *Vie* du maréchal de Tavannes, son père, ouvrage très-remarquable, que, sans aucun doute, n'ont jamais lu les auteurs qui l'ont attribué à Guill. de Tavannes, lequel a d'ailleurs laissé aussi des *Mémoires.* Ceux dont il est ici question, imprimés secrètement au château de Suilly, près d'Autun, in-fol., l'ont été de nouveau, dans le même format, par Fourny, Lyon, 1657. Ils font partie de la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France.*

TAVANNES (Jacques de SAULX, comte de), petit-fils du précédent, mort en 1683 à l'âge de 63 ans, suivit le grand Condé dans ses campagnes, et parvint au grade de lieutenant général. On a de lui des *Mémoires sur la guerre de Paris, depuis la prison des princes, en* 1650, *jusqu'en* 1653, Paris et Cologne, 1691, in-12.

TAVELLI (Joseph), théologien italien, naquit à Brescia, en 1764, d'une famille riche, et fut confié par son père à Joseph Zola, supérieur du collége germanique. Il se livra, jeune encore, à l'étude des Pères, et adopta, sur plusieurs points de doctrine et de tradition, les sentiments de son maître, un de ceux qui étaient le plus zélé pour les réformes introduites par Joseph II. Il mourut à Pavie, le 24 octobre 1784. On a de ce jeune homme deux écrits italiens : *Essai de la doctrine des Pères grecs touchant la prédestination et la grâce,* Pavie, 1782, in-8° ; *Apologie du bref de Pie IV, à M. Martini, ou la doctrine de l'Église sur la lecture et l'Écriture sainte en langue vulgaire,* Pavie, 1784, in-8°.

TAVERNIER (Jean-Baptiste), l'un des plus célèbres voyageurs du 17e siècle, naquit à Paris en 1605. Il était fils d'un marchand de cartes géographiques d'Anvers, zélé protestant, et que les troubles des Pays-Bas avaient forcé de chercher un asile en France. L'examen des cartes étalées constamment sous ses yeux, et les entretiens des curieux qui fréquentaient la magasin de son père, lui donnèrent de bonne heure un goût si vif pour les voyages, qu'il saisit la première occasion de le satisfaire. A 22 ans, il avait déjà parcouru la plus grande partie de l'Europe, et parlait les langues de tous les pays qu'il avait vus, de manière à pouvoir se passer d'un interprète. C'est lui-même qui nous apprend qu'à cet âge, il avait été, quatre ans et demi, page du vice-roi de Hongrie, et qu'il s'était signalé, comme volontaire au siége de Prague, dans la guerre contre les Turcs,

en Allemagne et en Italie. Il se trouvait à Ratisbonne, où l'avait attiré le désir d'assister au couronnement de Ferdinand III, roi des Romains (1636), quand il reçut du fameux P. Joseph, l'invitation d'accompagner deux jeunes gentilshommes français, qui se proposaient de visiter l'Asie Mineure. Il accepta cette offre avec joie; mais arrivé à Constantinople, il reprit le dessein d'aller en Perse, et laissant ses compagnons poursuivre leur route, il attendit le départ d'une caravane pour se rendre à Ispahan. Après avoir satisfait sa curiosité, Tavernier imagina d'acheter des laines, des étoffes et des pierres précieuses, qu'il espérait revendre en France avec un bénéfice qui le dédommagerait de ses dépenses. Cette spéculation réussit bien au delà de ses espérances. Encouragé par ce premier succès, il résolut de retourner aux Indes pour y faire fortune par le commerce, et ayant acquis, par la fréquentation des joailliers et des lapidaires, les connaissances dont il avait besoin, il reprit le chemin de la Perse, visita le Mogol, et parcourut les Indes dans tous les sens, achetant des pierreries qu'il revendait en Europe, avec un bénéfice considérable. Devenu possesseur d'une assez grande fortune, il épousa, par reconnaissance, la fille d'un joaillier auquel il avait des obligations. Quoique déjà sur le retour de l'âge et marié nouvellement, il entreprit bientôt (1665) un sixième voyage aux Indes, dans l'intention de faire connaître à ses correspondants son neveu, qu'il destinait, n'ayant point d'enfants, à lui succéder dans son commerce. Il emporta une cargaison de meubles, de glaces, de bijoux, estimée 400,000 livres; et il rapporta pour 3 millions de pierreries, qui furent achetées par Louis XIV. Ce prince, voulant donner à Tavernier une marque de sa satisfaction pour les services qu'il n'avait cessé de rendre au commerce de la France, lui fit expédier des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus honorables. Tavernier aimait le faste et la représentation. Il acheta la baronnie d'Aubonne en Suisse, et eut un hôtel à Paris, avec une suite nombreuse de domestiques; mais ses revenus, quoique considérables, ne purent pas lui suffire longtemps. Obligé de reprendre le commerce, il fit partir son neveu pour les Indes avec une pacotille dont la vente devait produire plus d'un million. Ce jeune homme, oubliant les obligations qu'il avait à son oncle, s'établit à Ispahan; et Tavernier, victime de sa confiance, fut forcé, pour acquitter ses dettes, de vendre son hôtel et la baronnie d'Aubonne, qui fut acquise par le célèbre Duquesne. Il se retira d'abord, avec sa femme, en Suisse, puis à Berlin; et ayant obtenu de l'électeur de Brandebourg le titre de directeur de la compagnie que ce prince avait le projet d'établir dans les Indes, il n'hésita pas, malgré son âge, à faire toutes ses dispositions pour retourner dans ces contrées. Il prit, en 1685, suivant les uns, ou en 1688 suivant Lefèvre de Saint-Marc, le chemin du Mogol, en traversant la Russie, seul État de l'Europe qu'il n'eût pas encore visité; mais en descendant le Volga, il tomba malade et mourut à Moscou, en 1686; où, suivant l'auteur qu'on vient de citer, au mois de juillet 1689. A une ardeur infatigable et à une grande force de caractère Tavernier joignait un sens droit, une mémoire prodigieuse et des vues commerciales très-étendues. Nous avons la relation de ses *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, 1677-79, 3 vol. in-4°.

TAVERNIER (NICOLAS), professeur au collége royal de France, était né, en 1620, à Beauvais. Il acheva ses études à Paris, au collége de Navarre, où il fut retenu pour enseigner les humanités et la rhétorique. Il remplit ensuite les fonctions de maître des grammairiens et de sous-principal. Nommé suppléant de Philippe Dubois, professeur de langue grecque au collége royal, il lui succéda, dans cette chaire, en 1668, et fut honoré trois fois de la charge de recteur de l'université. Ses talents, sa piété sincère et la douceur de ses mœurs, lui méritèrent l'estime des littérateurs, entre autres des pères Fronteau et Lallemand, tous deux chanoines de Sainte-Geneviève. Il mourut, dans un âge assez avancé, le 23 avril 1698. Outre une édition de *Velleius Paterculus*, Paris, 1658, in-12, avec des notes courtes mais bien choisies, on a de lui : *Rhetorici canones*, ibid., 1657, 1691, in-24; des *Harangues*, l'*Oraison funèbre* de la reine Marie-Thérèse, et des *opuscules en vers*.

TAVIEL (le baron DE), lieutenant général d'artillerie, né à Saint-Omer en 1767, fut condisciple de Napoléon à Brienne, et sortit de l'école, en 1782, pour entrer au service. Pendant les guerres de la révolution, il se distingua sur presque tous les champs de bataille; il commandait l'artillerie du 4e corps aux batailles de Leipzig, de Lutzen et de Bautzen, et, pendant les cent jours, il eut le commandement du siége de Béfort. Après les événements de 1830, il fut replacé dans le cadre de réserve, et mourut en 1831.

TAVORA (la marquise DE) joua un rôle dans la conjuration ourdie contre le roi de Portugal Joseph Ier. *Voyez* **AVEIRO** et **POMBAL**.

TAXÈS ou **TOXÈS**, en hongrois *Taksony*, 4e duc de Hongrie, commença à régner du vivant de son père Zoltan (Soltan), qui, en 957, avait exigé des chefs de la nation qu'ils prêtassent serment de fidélité à son fils. Zoltan avait été la terreur de l'Allemagne, de la France, de l'Italie et de l'empire d'Orient. Son fils Taxès, laissant l'Occident en repos, ne fut occupé, pendant les douze années de son règne, qu'à inquiéter et à dévaster l'empire des Grecs. Plusieurs fois il s'avança jusqu'aux portes de Constantinople. Pierre, roi de Bulgarie, trop faible pour résister, lui donnait passage à travers ses États. Désirant enfin se soustraire à cette humiliation, il envoya demander des secours à l'empereur Nicéphore; et comme il ne put en obtenir, il se réunit à Taxès, contre les Grecs. Dans une de ces courses, un général hongrois, pour faire preuve de sa force, fit avec ses armes une ouverture à la porte de Constantinople. Nicéphore envoya contre lui un guerrier d'une taille démesurée, avec promesse d'acheter la paix si son représentant était vaincu; le Grec fut bientôt renversé, et l'empereur ayant refusé d'acquitter la somme promise, on ravagea les environs de Constantinople. Nicéphore appela les Russes à son secours. Swientoslas accourut avec joie; mais ce prince préférant les bords du Danube aux sables de la Russie, garda la Bulgarie, sous prétexte de la défendre, et de là il s'avança vers la capitale des Grecs. Taxès s'entendit avec lui; mais en 970, les deux princes furent complétement défaits par l'em-

pereur Zimiscès. Taxès résolut de reprendre les projets d'amélioration intérieure, que son père avait commencés. La population de la Hongrie avait souffert de tant d'expéditions lointaines, il fit venir de la Bulgarie asiatique, et des bords de la mer Caspienne, des colonies qui s'établirent le long du Danube; c'est une de ces colonies qui a fondé la ville de Pesth. Il paraît que Taxès ne quitta point le paganisme; cependant il favorisa la religion chrétienne, et choisit à son fils Geysa une épouse chrétienne, appelée Sarolta, que les Slaves nomment *Biala Knegina* (la reine Blanche.) Cette princesse était fille de Giulay, qui ayant été envoyé par Zoltan à Constantinople, y avait reçu le baptême avec le nom d'Étienne, et avait converti à la foi de Jésus-Christ la Transylvanie, dont Zoltan lui avait donné le gouvernement. Sarolta eut, en 969, un fils, que l'on appela Voik, et qui, ayant été baptisé à la prière de sa mère, fut, comme son grand-père, appelé Étienne. Ce prince fut dans la suite le premier roi de Hongrie, et comme apôtre de la nation, il est révéré sous le nom de saint Étienne. Taxès mourut en 971.

TAYLOR (JOHN), poëte anglais, dit *le Water-Poet* (poëte d'eau), parce qu'il était batelier, né vers 1584 dans le comté de Glocester, mort vers 1655, fut le chansonnier constant et le pamphlétaire de la cause royale dans la révolution qui ôta le trône et la vie à Charles Ier. Ses écrits, dont la renommée ne s'est point étendue hors de l'Angleterre, ont été réunis en un vol. in-fol., 1630.

TAYLOR (JOHN), théologien anglais de la secte des *dissenters,* né dans le comté de Lancaster au commencement du 18e siècle, mourut à Warrington en 1761. Outre la *Concordance de la Bible anglaise et hébraïque,* Londres, 1754, 2 vol. in-fol., il a laissé plusieurs ouvrages qui lui ont fait une réputation de socinianisme.

TAYLOR (JÉRÉMIE), évêque anglican, né en 1615 à Cambridge, mort en 1667, accompagna le roi Charles Ier dans toutes ses campagnes en qualité de prédicateur ordinaire, et vécut dans les chagrins et la misère sous le protectorat de Cromwell. Charles II, rétabli sur le trône, le nomma évêque de Down et de Connor, administrateur de l'évêché de Dromore, vice-chancelier de l'université de Dublin, et membre du conseil privé d'Irlande. Taylor a laissé en anglais plus de 56 ouvrages de théologie et de controverse, dont les principaux ont été réunis sous le titre de *Symbolum theologicum,* Londres, 1674, in-fol. Les Anglais l'ont surnommé le *Shakespeare des théologiens.*

TAYLOR (BROOK), mathématicien célèbre, né le 18 août 1685 à Edmonton, dans le Middlesex, mort le 29 décembre 1731, cultiva la peinture et la musique avec succès; mais c'est aux mathématiques qu'il doit surtout sa réputation. Il est l'inventeur de la fameuse formule analytique que les géomètres appellent théorème de Taylor, et dont Lagrange fait la base de sa théorie des fonctions analytiques. Ce théorème est le principal résultat ou plutôt le résumé de son livre, intitulé: *Methodus incrementorum directa et inversa,* Londres, 1715, 1717. Taylor a publié en outre: *New principles of linear perspective,* 1715, et d'autres écrits sur les sciences, la morale et les arts, dont on trouve une grande partie dans les *Transactions philosophiques.* Il fut secrétaire de la Société royale, et compta parmi ses nombreux amis lord Bolingbroke.

TAYLOR (JOHN, le chevalier DE), fameux oculiste anglais, mort à Paris quelque temps après 1767, parcourut plusieurs fois les différents États de l'Europe, étalant le faste et la magnificence d'un grand seigneur. Il fut accueilli dans toutes les cours, et généreusement récompensé par les rois, les princes et le pape; mais il a nui lui-même à sa réputation par son incroyable vanité. Dans un recueil qu'il a publié sous le titre d'*Anecdotes de la vie du chevalier Taylor,* etc., il a donné la liste des grands personnages qui l'ont honoré de leur confiance, et la note des présents qu'il en a reçus. Ses principaux ouvrages sont: *Mécanisme du globe de l'œil,* Londres, 1750, in-8o, traduit en 8 langues; *Traité sur les maladies de l'organe de la vue,* Paris, 1755, in-12.

TAYLOR (JOHN), philologue anglais, né vers 1704 à Shrewsbury, mort en 1766 à Londres, chanoine du chapitre de Saint-Paul, s'est fait un nom par ses excellentes éditions de *Lysias* et de *Démosthène.* Ses autres ouvrages sont: *Essai sur la loi universelle,* Londres, 1754, in-4o; *Éléments du droit civil,* ibid., 1756, in-4o, etc.

TAYLOR (SILAS), antiquaire anglais, né en 1624, mort en 1678, a laissé: *History of Harwich.*

TAYLOR (JAMES), mécanicien anglais, mort le 18 septembre 1825 à Cumnoch, âgé de 67 ans, avait eu part, avec Miller, à la première expérience, faite en 1788, de l'application de la vapeur à la navigation. L'année suivante il fit seul l'essai d'une navigation sur un bateau à vapeur mieux confectionné; mais le manque de fonds ne lui permit pas de donner tout le développement désirable à sa découverte, qui, poursuivie par Fulton et Bell, est enfin parvenu aujourd'hui à sa perfection, sans que le premier inventeur en ait retiré le moindre honneur.

TAZZI-BIANCANI (JACQUES), antiquaire, né en 1729 à Bologne, mort en 1789, fut associé à presque toutes les académies d'Italie, et consulté par les plus savants antiquaires de l'Europe. Il a laissé un *Traité des patères antiques,* encore inédit, et d'autres ouvrages d'érudition, dont quelques-uns sont imprimés dans les *Mémoires* de l'institut de Bologne.

TCHAMTCHIAN (MICHEL). *Voyez* **CIAMCIAM.**

TCHAOUSCH TCHAVOUSCH-PACHA, grand vizir, après avoir été longtemps beiglerbeig de Natolie et premier vizir de la voûte, obtint les sceaux de l'empire ottoman, l'an 1648, après la mort du sultan Ibrahim, la proclamation de son fils Mahomet IV et la déposition de Mourad-Pacha. L'impérieuse Kiosem, mère du dernier sultan, croyait que Tchaousch serait, entre ses mains, un instrument passif, parce qu'il était sa créature; mais, placé entre l'aïeule et la mère d'un souverain enfant, ce grand vizir, habile et ambitieux, se tourna du côté de la sultane Terkan, pour la soustraire, ainsi que lui-même, au joug de l'ancienne sultane validé. Celle-ci, se défiant de l'ouvrage de ses mains, se ligua avec l'aga des janissaires, Bectasch ou Bectas, pour perdre leurs ennemis communs, et détrôner son petit-fils, le fils de sa rivale. Tchaousch-Pacha fut mandé

à l'orta Djamí, foyer de la révolte naissante, et eut l'adresse de persuader les rebelles de sa complicité avec eux. Kiosem, Beetasch et ses amis payèrent de leurs têtes leur confiance, leurs fausses mesures et leurs crimes. Tchaousch-Pacha sauva l'empire et le sultan son maître. Il répandit le moins de sang qu'il fut possible pour l'exemple et le nombre des coupables. Peu de mois après la révolte qu'il avait arrêtée avec tant d'adresse et punie avec tant de fermeté, des parents obscurs de ceux qu'il avait fait mettre à mort le surprirent, un soir qu'il était sorti peu accompagné, et le poignardèrent en 1649. Les vues de cet habile grand vizir n'étaient peut-être pas désintéressées; mais les Ottomans l'ont placé au rang de ceux qui ont bien mérité de leur patrie, pour avoir, pendant les orages, tenu d'une main ferme et d'un air calme le gouvernail de l'État. Tchaousch-Pacha épargna des convulsions à l'empire, fit tomber le châtiment sur la tête des vrais coupables, et ne s'attira un tel sort que pour avoir arrêté la justice là où commençait la vengeance. Il mourut de la main de ceux qu'il avait épargnés.

TCHELEBI-EFFENDI (Rechid MUSTAPHA, plus connu sous le nom de), homme d'État et écrivain turc, reis-effendi en 1802, approuva la réforme que Sélim III essaya d'introduire dans son armée, et publia sur cette mesure nécessaire, mais difficile, un écrit apologétique, traduit en français par Dezos de la Roquette, dans le *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie*, Paris, 2e édition, 1824.

TCHELEBI (Khatib). *Voyez* **HADJY-KHALFA.**

TCHEOU-KONG, l'un des législateurs et des sages de la Chine, florissait 11 siècles avant l'ère chrétienne. Il était l'un des fils de Won-Wang, qui l'initia de bonne heure dans la connaissance des sciences et des lettres. La culture de la philosophie n'affaiblit point son courage guerrier ni son ardeur pour les conquêtes. Il aida son frère aîné Won-Wang à chasser du trône le dernier empereur de la dynastie des *Chang*, et à s'emparer de l'autorité souveraine. Won-Wang, reconnaissant des services qu'il en avait reçus, le nomma son premier ministre, et lui assigna le pays de King-feou, pour en jouir, ainsi que ses descendants, à titre de principauté. L'empereur étant tombé malade peu de temps après, Tchéou offrit au ciel sa vie pour racheter celle du prince, dont l'existence était plus précieuse à ses peuples. Cet acte est aux yeux des Chinois une preuve admirable de dévouement; et ils le citent toujours en exemple. Won-Wang vécut encore trois ans. Sentant sa fin approcher, il nomma pour son successeur Tching-Wang son fils, et déclara Tchéou régent de l'empire pendant la minorité du jeune prince (1116 avant J. C.). Tchéou s'attacha surtout à former le cœur de son élève à la vertu. Dans ce but, il mit en vers les plus belles actions de ses prédécesseurs, et les lui fit apprendre par cœur. Les frères de Tchéou n'ayant pas vu sans jalousie son élévation à la régence, cherchèrent à le perdre dans l'esprit de l'empereur, en le peignant comme un ambitieux qui songeait à s'emparer du pouvoir. Tchéou, s'apercevant que ces bruits prenaient de la consistance, s'exila volontairement de la cour. L'empereur, honteux d'avoir pu soupçonner sa fidélité, se hâta de le rappeler, et pour réparer son injustice d'une manière éclatante, alla le recevoir jusqu'à la frontière. Le retour de Tchéou devint le signal d'une guerre civile, que son activité, son courage et sa prudence étouffèrent promptement. D'après les ordres de l'empereur, il fit construire, en 1112 avant J. C., dans le Ho-nan, la ville de Lo-yang pour y réunir les partisans de la dynastie des Chang, qui continuaient à se montrer peu favorables à la nouvelle famille impériale. Il en donna lui-même le plan, ainsi que celui du palais que Tching-Wang devait habiter. Depuis longtemps il avait abandonné sa principauté de King-feou à son fils Pékin. Accablé d'années, il se démit de ses emplois et mourut à Fong, l'an 1105 avant J. C., dans un âge très-avancé. Après lui avoir fait faire des obsèques magnifiques, l'empereur ordonna que ses restes fussent déposés dans le tombeau de la famille impériale. Tchéou contribua beaucoup à policer la nation chinoise. Il est regardé comme l'un des hommes les plus instruits de son siècle. Astronome, on possède encore, suivant le P. Gaubil, les observations qu'il fit à Lo-yang, pour déterminer les hauteurs méridionales du soleil. La ville de Ten-fong-hien, dans le Ho-nan, se vante de posséder les vestiges d'une tour qui lui servait d'observatoire. Les historiens chinois lui attribuent, sinon la découverte, du moins la connaissance de la boussole; mais Azuni combat solidement cette assertion, dans sa *Dissertation sur l'origine de la boussole* (Paris, 1809, in-8°). Tchéou était orateur, poëte et philosophe.

TCHEREPANOF (Nicéphore), professeur d'histoire, de statistique et de géographie à l'université de Moscou, né à Viatka, en 1762, se consacra à l'instruction et remplit plusieurs emplois avec honneur. Il a publié : *Natchertanié znat nécistchikh naradof svéta* (Description des peuples du monde les plus célèbres par leur origine, leur propagation, leur langue), traduit de l'allemand, Moscou, 1798, in-8°; *Atlas drevnei guéografi* (Atlas de géographie ancienne), traduit du français; *Drewnaia novaia istoria* (Histoire universelle, ancienne et moderne), traduit de l'allemand de Schrock; *Véobchaia istoria* (Histoire universelle à l'usage de l'institut de Sainte-Catherine), traduit du français, Moscou, 1811, in-8°. Tcherepanof est mort à Moscou, le 25 août 1823.

TCHING-KIS ou **GENGISKAN.** *Voyez* **DJENGUYZ-KAN.**

TCHING-TCHING-KONG, célèbre amiral ou pirate chinois, connu des Européens sous le nom de *Koxinga*, était fils du prince Tching-Tchi Long, que de grands talents et des services importants avaient élevé aux premiers emplois à la cour de Tsong-Tching, dernier empereur de la dynastie des Ming. Enflé du crédit que lui donnaient la place d'amiral, ses richesses et son ascendant sur l'esprit de l'empereur Tching-Tchi-Long, il conçut le dessein de faire adopter son fils par ce prince, qui n'avait pas d'enfant mâle. Le jeune Tching-Tching, doué d'une figure noble et imposante, et d'un mérite vraiment supérieur, appartenait déjà, en quelque sorte, à la famille des Ming par son mariage. Mais les grands furent tellement révoltés de l'idée de son adoption que son père se vit obligé, pour les apaiser, d'ajourner ce projet. Mécontent de n'avoir pas été secondé par l'empereur, il quitta la cour. C'était peu de

temps avant l'invasion de la Chine par les Tartares Mandchoux (1646). L'empereur Tsong-Tching se donna la mort pour ne point tomber entre leurs mains. L'amiral, maître d'une flotte considérable, crut pouvoir écouter les propositions des Mandchoux, et se fier à leurs promesses; mais dès qu'il eut mis pied à terre, on lui donna des gardes, et enfin il fut conduit prisonnier à Pékin. Tching-Tching-Kong, indigné de la trahison des Mandchoux, leur jura une haine implacable. Resté maître de la flotte de son père, et par conséquent de la mer, il se déclara le défenseur des princes descendant des Ming, et commença la guerre par une excursion dans le Fou-kien, dont il ravagea les côtes. Ayant conçu le dessein de se rendre maître du Kiang-nang (1656), il s'empara d'une île à l'embouchure de ce fleuve, pour y faire son dépôt d'armes; et remontant le Kiang avec une flotte de 800 voiles, il vint assiéger Nankin. Informé que les habitants de cette ville supportaient avec impatience le joug des Mandchoux, il ne crut pas devoir en presser le siége. Mais pendant qu'il célébrait avec ses amis l'anniversaire de sa naissance, il fut surpris dans son camp par les Tartares qui lui tuèrent plus de 3,000 hommes. Ce revers le força de se rembarquer. Les Mandchoux, jusqu'alors n'avaient pas songé à lui disputer la mer : mais la cour impériale ayant fait équiper une flotte, Tching-Tching-Kong vint à sa rencontre sur la côte du Fou-kien, l'attaqua sans lui donner le temps de se mettre en ordre, lui coula plusieurs vaisseaux, et en prit un plus grand nombre avec 4,000 prisonniers, auxquels il fit couper le nez et les oreilles (1658). Ayant appris la mort du descendant des Ming au nom duquel il avait fait la guerre jusqu'alors, Tching-Tching-Kong songea à se faire un établissement solide, et tourna ses vues sur l'île Formose. Il vint, en 1651, assiéger le fort *Zelandia*, construit, en 1634, par les Hollandais; et après s'en être emparé, il chassa les Hollandais de Formose, ainsi que des îles Pong-Hou. Il prit le titre de roi, et ayant conclu un traité avec les Anglais, il favorisa leur établissement dans ses États, dans le but de s'assurer leur protection contre les Mandchoux, auxquels il ne cessa pas de faire la guerre. Tching-Tching-Kong mourut vers 1670, laissant l'île de Formose à son fils : mais le gouverneur mandchou de la province de Fou-kien, aidé des Hollandais, vint à bout de s'en rendre maître en 1683, et depuis elle n'a pas cessé de faire partie du gouvernement de Fou-kien.

TCHOURLOULI-ALI-PACHA, grand vizir d'Achmet III, naquit à Tchourli près de Constantinople, et en prit le nom. Il était apprenti barbier, lorsqu'un capidji bachi vint loger chez son père, et, charmé de sa figure, offrit de l'emmener avec lui et de le faire élever. Cet officier plaça Tchourlouli dans le sérail, où il devint un des chambellans du Khanéodassi. Il plut au sultan Mustapha II par son esprit et son extérieur agréable : ses talents se développèrent, et sa faveur augmenta; il devint, en peu d'années, silikhdar aga, et cubbé vizir. Son maître lui promit même en mariage sa fille, âgée alors de 3 ans. Après la déposition de Mutapha II, en 1702, Tchourlouli fut envoyé, comme pacha, à Tripoli de Syrie; enfin en 1705, il devint grand vizir. Sous son ministère, l'empire ottoman fut l'asile de deux souverains, Charles XII et le roi de Pologne, Stanislas. Mais l'or du czar Pierre changea les dispositions du grand vizir en faveur du roi de Suède. Cet illustre aventurier ayant osé, presque dans les fers, accuser auprès du sultan le ministre qui lui refusait les secours et l'appui qui lui avaient été promis, Achmet déposa Tchourlouli, en 1710, et le relégua à Mytilène. Un an après, il envoya lui demander sa tête, qui fut exposée à la porte extérieure du sérail. Tchourlouli n'était pas un homme ordinaire : il passait pour avoir autant d'éloquence que de jugement; sa pénétration et sa sagesse étaient également admirées; il avait la réputation d'être si équitable, qu'il n'avait, dit-on, jamais rendu un arrêt injuste.

TEACH, surnommé *Barbe-Noire* (Black-Beard), fameux pirate, né en Angleterre, avait d'abord fait des courses contre la France pour des armateurs à la Jamaïque. En 1716 il se fit pirate, et se signala par une férocité et une farouche intrépidité dont on rapporte des actes nombreux. Les deux Carolines surtout eurent à souffrir de ses brigandages. Un marin anglais, Robert Maynard, débarrassa le monde de ce monstre.

TEBALDEO (ANTOINE TIBALDEO ou), poëte, né à Ferrare en 1456, jouit dans son temps d'une réputation peu méritée, et mourut dans la misère en 1538. On a de lui : *Sonetti et Capitoli*, Modène, 1499, in-4°; *Epigrammata*, dans les *Carmina illustrium poetarum*, de Toscano, tome Ier, et d'autres poésies italiennes encore inédites dans la *Raccolta* de Calogera.

TEBRIZI (ABOU-ZACARIA-YAHYA), fils d'Ali, surnommé *Scheïbani*, et plus connu encore sous le nom d'*Ebn-Alkhatib*, né à Tébriz ou Tauris l'an de l'hégire 424 (1031 de J. C.), mort à Bagdad en 502 (1109 de J. C.), a laissé des commentaires sur le *Hamasa*, sur le *Divan*, et d'autres ouvrages de littérature très-estimés.

TÉDENAT, mathématicien, membre correspondant de l'Institut de France, section de géométrie, mort en 1832, dans un âge assez avancé, est auteur de plusieurs ouvrages sur les sciences mathématiques et physiques. M. Libri a été nommé son successeur. Tédenat habitait St-Geniez, département de l'Aveyron.

TEDESCHI (NICOLAS), ou *Nicolas Panormitain*, célèbre canoniste, né à Palerme ou à Catane vers 1389, prit jeune l'habit de St.-Benoît, et bientôt ouvrit un cours de droit canonique avec un succès qui répandit sa réputation dans toute l'Italie. Nommé en 1434 archevêque de Palerme, il reçut plus tard le chapeau de cardinal, et mourut de la peste, dans son diocèse, en 1445. Ses ouvrages, peu intéressants aujourd'hui, ont été recueillis, Venise, 1617, 9 vol. in-fol.

TEGEL (ÉRIC), historiographe, mort à Stockholm en 1638, a publié en suédois des *généalogies* des rois de Suède, de Pologne et de Danemark; une *Histoire de Gustave Ier*, Stockholm, 1622, 2 parties in-fol.; une *Histoire d'Éric XIV*, 1751, in-4°. Cette édition est augmentée de remarques judicieuses.

TÉGLATH-PHALASAR descendait de Ninus, déclaré roi de Ninive, après la mort de Sardanapale, et qui devint le fondateur du second empire d'Assyrie. Quelques auteurs pensent que Téglath-Phalasar ne diffère point de Ninus; mais cette conjecture est inadmissible. Il ne fut pas même le successeur immédiat de ce

prince, puisque la chronologie force de placer entre leurs règnes celui de Phul, auquel on croit que succéda Téglath-Phalasar. Ce monarque est un des nouveaux rois d'Assyrie qui tentèrent avec le plus de succès de rendre à cet empire, avec ses premières limites, son ancienne splendeur. Heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit, il se fit redouter de ses voisins, et leur imposa des tributs. Achaz, roi de Juda, ne pouvant résister à ses ennemis, acheta la protection du roi d'Assyrie, par le don des trésors dont il dépouilla le temple de Jérusalem, et son propre palais. Aussitôt Téglath-Phalasar entra dans la Syrie avec une armée formidable, ruina Damas, et en transporta les habitants dans le pays de Kir. Tournant ensuite ses armes contre le roi d'Israël, il s'empara de ses principales villes et en dispersa les habitants dans la Mésopotamie et la Médie. Ce conquérant mourut vers l'an 730 avant J. C., après un règne de 19 ans. Il eut pour successeur son fils Salmanasar.

TEIA, roi des Ostrogoths en Italie, était fils de Fridigerne, l'un des plus valeureux officiers de cette nation. Après que Totila eut été défait à Tagina, par Narsès, en 552, Teïa, qui lui avait amené de Vérone un corps de troupes considérable, fut proclamé roi par les Goths qui s'étaient réfugiés à Pavie. Teïa trouva dans cette ville une partie du trésor de son prédécesseur. Il essaya vainement d'engager, avec cet argent, Théodebalde, roi de Metz, à descendre à son aide en Italie. Les Français voulaient bien faire la guerre dans cette contrée, mais pour leur propre compte, et sans être auxiliaires ni des Goths ni des Grecs. Teïa trouva aussi à Pavie 300 jeunes Romains que Totila y avait envoyés en otage. Il les fit tous mettre à mort, quand il apprit la révolte de Rome. Déterminé ensuite à sauver Cumes en Campanie, qui tenait encore pour les Goths, et où se conservait une partie du trésor royal, il traversa l'Italie par une marche hardie, et vint rencontrer Narsès, au pied du mont Vésuve, près de Nocera. Les deux armées voulant saisir leur avantage, s'observèrent deux mois sans se combattre. Enfin la flotte de Teïa ayant été livrée aux Grecs par trahison, ce monarque se résolut à la bataille, moins dans l'espoir de vaincre que de mourir vengé. Après avoir donné des preuves éclatantes de sa valeur, il fut tué le premier jour du combat. Ses compatriotes, rendus plus acharnés par son exemple, se défendirent encore pendant toute la journée du lendemain. Enfin ils capitulèrent sans avoir été vaincus. Ainsi finit, avec Teïa, en 553, la monarchie des Ostrogoths en Italie.

TEICHMEYER (Hermann-Frédéric), célèbre médecin, né en 1685 à Minden, dans le Hanovre, mort en 1746 à Iéna, où il avait occupé, avec la plus grande distinction, la chaire de physique expérimentale, et fait avec le même succès des cours d'anatomie, de médecine légale, de chirurgie, de botanique et de chimie. On a de lui une foule de *dissertations*, recueillies en partie par Haller, son élève le plus illustre; des *Institutiones medic. legalis et forensis*, Iéna, 1740, 1762, in-4°, et plusieurs autres ouvrages de médecine, fort estimés à l'époque de leur publication, mais qui depuis ont été surpassés.

TEIFASCHY (Abou'l-Abbas-Ahmed-al), Ibn Youçouf, Ibn Mohammed, commerçant arabe au 13e siècle, a laissé un ouvrage curieux sur les pierres précieuses, dont Raineri a donné une traduction en italien sous ce titre : *la Fleur des pensées sur les pierres précieuses*, avec le texte en arabe et des notes, Florence, 1818, gr. in-4°.

TEISSIER (Antoine), né le 28 janvier 1632, à Montpellier, mort le 7 septembre 1715 à Berlin, fut un des écrivains protestants que la révocation de l'édit de Nantes força d'aller porter en pays étranger leurs talents et leurs lumières. D'Aguesseau et Baville voulurent le faire rentrer en France; il refusa constamment. Il a laissé un grand nombre d'écrits qui sont pour la plupart des traductions, et des compositions historiques et biographiques. Les plus connus sont : *Éloges des hommes savants, tirés de l'histoire de M. de Thou*, etc., Utrecht, 1696, 2 vol. in-12; Leyde, 1715, 4 vol. in-12; *Catalogus auctorum qui librorum catalogos indices, bibliothecas, virorum litteratorum elogia, vitas aut orationes funebres scriptis consignârunt*, Genève, 1686, in-4°; *Traité pour la réunion des protestants*, ibid., 1636, in-12.

TEISSIER (Guillaume-Ferdinand), magistrat, né vers 1779 à Versailles, fut nommé conseiller de préfecture de la Moselle en 1815, et sous-préfet de Thionville en 1819. Après la révolution de 1830, il devint préfet de l'Aude, et mourut à Carcassone en 1834. Membre ou correspondant de plusieurs sociétés savantes, il a fourni des *Mémoires* à la Société des antiquaires de France, et publié quelques ouvrages littéraires. On lui doit entre autres une *Histoire de Thionville*, 1828, et un *Essai sur l'imprimerie messine*, 1828, in-8°.

TEIXEIRA (Pierre). *Voyez* **TEXEIRA**.

TÉKÉLI (Émeric), chef des mécontents hongrois, né en 1658, était fils du comte de Tékéli, ami et compagnon des malheureux comtes de Sérin, de Nadasti, de Frangipani et de Trattembach, chefs des mécontents de Hongrie, tous décapités, en 1671, comme criminels de lèse-majesté. Le comte de Tékéli, moins infortuné, était mort les armes à la main. Depuis 13 ans, les Hongrois gémissaient sous le double joug de la persécution politique et religieuse, lorsqu'ils virent un vengeur naître des cendres des héros qu'ils regrettaient. Émeric Tékéli, petit-fils, par sa mère, du comte Nadasti, était, depuis son enfance, désigné comme l'époux de la fille du comte de Sérin; plein de patriotisme et d'une valeur au-dessus de son âge, il fut appelé par les calvinistes et les autres mécontents de la Hongrie, qui en firent leur chef. Tous ceux qui avaient un parent ou un ami à venger se réunirent sous ses ordres et le proclamèrent leur général. Sur ses drapeaux était écrite en lettres d'or cette noble devise *Pro aris et focis*. Ces défenseurs de leur religion et de leurs foyers n'étaient pas soldés; l'union et l'enthousiasme leur apprenaient la discipline. Avec de pareils soldats et quelques Transylvains, Tékéli tint la campagne trois ans contre les armées impériales. Il les battit six fois, pénétra dans la Moravie, et menaça l'Autriche. La cour de Vienne essaya de traiter avec l'ennemi qu'elle ne pouvait vaincre; trois mois de trêve ne furent employés, par les ministres de Léopold, qu'à tendre des piéges cachés sous des promesses insidieuses. Tékéli ayant eu la preuve qu'on cherchait à attenter à sa liberté et même à sa vie, ne voulut plus se fier à des maîtres qui ne rougissaient pas d'opposer contre leurs sujets l'assas-

sinat à la défense légitime; les Hongrois et leur jeune chef appelèrent les Ottomans à leur secours; et Cara-Mustapha accourut avec 220,00 hommes. Tékéli ne fut responsable ni des fautes, ni de la honte de cette célèbre campagne de 1683. Il s'était opposé au siége de Vienne; le seul reproche qu'il mérita fut de s'être laissé tromper par sa haine, et d'avoir perdu à immoler des victimes le temps qu'il aurait dû employer à presser et à attaquer Presbourg, qu'il avait ordre d'emporter. Plus féroce encore que les musulmans, cet implacable chrétien faisait égorger sur son passage tous les sujets autrichiens, sans distinction d'âge ni de sexe. Des chiens, dressés à la plus horrible des chasses, renouvelaient l'exemple donné par les Castillans à l'île Espagnole. Ils découvraient et déchiraient, dans le creux des rochers, leur dernier asile, les malheureux que la terreur contraignait à s'y cacher. Le prince de Bade, par l'ordre du duc de Lorraine, profita des instants que Tékéli perdait en cruautés inutiles. Il le surprit, le battit, délivra Presbourg, et empêcha les Hongrois de protéger les convois de l'armée ottomane. Cara-Mustapha, après sa défaite et sa fuite, chargea Tékéli des fautes dont lui-même était coupable. L'accusé alla se justifier à Constantinople; et ce fut aux dépens du grand vizir. Tékéli, disculpé cette fois, n'en fut pas moins arrêté, deux ans après, à la table même du séraskier qui commandait à Waradin. Chargé de chaînes, il fut envoyé aux Sept-Tours, par l'ordre de Mahomet IV. Cette injuste rigueur envers leur chef aliéna tous les Hongrois. Il fut impossible à la Porte de les ramener : ils se soumirent à la domination autrichienne, sous la promesse de cette même amnistie qu'ils avaient si longtemps rejetée. La faute de la politique ottomane était punie, lorsque la Porte chercha, mais trop tard, à la réparer. Tékéli fut mis en liberté. On lui donna de grandes sommes d'argent; mais on ne put lui rendre ni ses États ni son influence perdue. A peine réussit-il à réunir 10,000 hommes; et les ravages qu'il commit à leur tête lui donnèrent l'air d'un chef de brigands plutôt que celui d'un chef de parti. Réduit au rôle d'auxiliaire et de stipendié des musulmans, il se vit revêtu des signes et du nom de vayvode de Transylvanie; fit la guerre en Esclavonie et en Servie contre le prince de Bade et contre Piccolomini, toujours avec bravoure, mais sans gloire et sans succès. Il se trouva à la suite du sultan Mustapha II, à l'entreprise faite, en 1696, pour dégager Témeswar, assiégée par Auguste, électeur de Saxe. Les conseils de Tékéli ne nuisirent point à la levée du siége; mais ils n'empêchèrent pas les musulmans d'être vaincus à la bataille d'Olach. Enfin, en 1697, Tékéli, goutteux et infirme avant l'âge, était retiré à Pruse en Natolie, où il prenait des bains, pour se rétablir, lorsqu'un tchaousch lui vint annoncer que le sultan recommençait la guerre, et le déclarait roi de Hongrie. Le malheureux prince fut jeté dans un chariot sans aucun égard pour son déplorable état, et rejoignit l'armée déjà entrée dans le royaume où il ne lui était laissé qu'un vain titre. Tékéli conseilla au sultan d'éviter l'armée impériale, campée sousSégédin, et de pénétrer plutôt dans la Transylvanie, restée sans défense, et qui offrait une conquête facile; mais l'un et l'autre avaient à combattre le prince Eugène, et Tékéli ne vint que pour être témoin de la fameuse déroute des Ottomans à Zenta. On peut remarquer qu'il abandonna le dernier le camp des vaincus, et qu'il eut la prévoyance de le piller et d'en enlever, à son profit, les plus riches dépouilles, avant que le pont rétabli permît aux Impériaux d'y entrer. La paix de Carlowitz termina, en 1699, cette guerre désastreuse et la vie politique du célèbre comte Tékéli. Il ne fut fait aucune mention de lui dans le traité. On lui permit de se réfugier sur le territoire ottoman, avec ceux des Hongrois et des Transylvains qui voudraient le suivre. Le sultan Mustapha II lui donna une retraite honorable à Nicomédie, en Asie, dans une belle maison de plaisance, où il mourut peu de temps après la paix de Carlowitz, dans une vieillesse presque ignorée, le 13 septembre 1705. Il était depuis quelque temps, revenu à la religion catholique.

TELAZIX, fils de Montezuma Ier, 6e roi des Mexicains, fut élu en 1483. Ce prince ne dut son élévation à l'empire qu'à la protection de Tlacuabe, son oncle, et au refus que fit ce général d'accepter la couronne. Telasix ne fit rien de grand; forcé, pour obéir à la loi, de se mettre à la tête de son armée, et d'entreprendre la conquête d'une province, il ne remplit qu'avec répugnance cette condition imposée au monarque nouvellement élu, et qui devait précéder la cérémonie de son couronnement. Il partit, mais il fut battu : pour cacher sa honte, il feignit d'être vainqueur, et voulut, en rentrant dans sa capitale, célébrer sa prétendue victoire par des fêtes qui ne purent tromper le peuple. Ce prince fut empoisonné après un règne de quatre ans.

TÉLÉSILLE, héroïne d'Argos, également célèbre par son courage et par son talent pour la poésie, florissait vers l'an 520 avant J. C. Elle était donc antérieure d'un siècle à Laïs; cependant Théophylacte Simmocata cite une épître de Télésille à cette courtisane; mais il s'agissait sans doute d'une lettre supposée, dans le genre des héroïdes d'Ovide. Cléomènes, roi de Sparte, ayant défait les Argiens près de Tirynthe, marcha sans perdre de temps contre Argos, dans l'espoir de s'en emparer sans résistance; mais Télésille, ayant ranimé par son courage celui de ses concitoyens, confia la garde des murailles aux vieillards, aux enfants et aux esclaves, fit prendre aux femmes les armes consacrées dans les temples, et les conduisit au-devant des Lacédémoniens. Cléomènes, ne voulant pas risquer sa gloire dans une bataille contre des femmes, se retira. Télésile eut ainsi tout l'honneur d'avoir préservé sa ville natale d'une ruine inévitable. Pour perpétuer le souvenir de ce service, les Argiens instituèrent une fête annuelle, où les femmes paraissaient vêtues en hommes. Une statue fut érigée à Télésille en face du temple de Vénus. Elle était représentée tenant à la main un casque, dont elle se disposait à se couvrir la tête; et l'on voyait à ses pieds plusieurs volumes, qui désignaient son talent pour la poésie. Pausanias, Maxime de Tyr et d'autres auteurs parlent avec éloge des vers de Télésille; mais il ne nous en reste que de courts fragments, recueillis par Orsini, dans les *Carmina novem illustrium fœminarum*, Anvers, 1668, in-8°; et ensuite par Wolf, dans les *Poetriarum octo fragmenta et elogia*, Hambourg, 1734, in-4°.

TELESIO (Antoine), dit *Thylesius* ou *Tilesius*, littérateur, né à Cosenza, dans le royaume de Naples, en 1482, mort dans cette ville vers 1533, avait professé les belles-lettres à Milan et à Rome, où il se lia avec Paul Jove et Jérôme Vida. On a de lui des *poésies* latines, des *notes* sur Horace et d'autres ouvrages qui ont été recueillis par Daniele, Naples, 1762, 1808, in-4°.

TELESIO (Bernardin), philosophe et mathématicien, neveu du précédent, né à Cosenza en 1509, fut un des premiers qui luttèrent contre l'autorité d'Aristote dans les écoles, et c'est là son principal mérite; car ses opinions sur les différents points qui divisaient alors les philosophes ne valaient pas mieux que celles qu'il combattait. On a de lui : *De rerum naturâ juxta propria principia*, Genève, 1588, in-fol.; *Varii de naturalibus rebus libelli*, Venise, 1590, in-4°.

TÉLESPHORE (Saint), pape, succéda à saint Sixte Ier, le 5 avril 127 environ; car, ainsi que l'observe Fleury, ces temps sont fort incertains. Il était Grec de nation. Quelques auteurs disent qu'il avait mené d'abord la vie érémitique. Ils lui donnent des louanges sur sa capacité, et prétendent que ce fut lui qui institua la messe de minuit. Le P. Pagi n'est pas de cette opinion. On ne doute pas qu'il n'ait souffert le martyre. Sa mort est fixée par Lenglet Dufresnoy au 5 janvier 138. Il eut pour successeur S. Hygin.

TÉLESPHORE (André-Ariston), savant helléniste, naquit à Samos, en 1778, d'une famille considérable, et qui habitait divers lieux du gouvernement russe du Caucase. Il parcourut de bonne heure la Russie et la Scandinavie, acheva ses études à Pétersbourg, et après avoir entrepris quelques spéculations commerciales dont il retira un assez grand profit, il publia, en 1800, à Vienne en Autriche, ses *Vues philologiques*, en grec moderne, ouvrage fort estimé. Il avait étudié avec soin les divers systèmes de la philosophie allemande, et il écrivit, en 1805, une brochure qui fit quelque bruit, où il attaqua une partie des principes de Kant sur le *moi absolu*, le *moi contemplatif* et le *moi relatif*. Comme il n'écrivait qu'en faveur de la vérité, sans esprit de parti, ni pour dénigrer les chefs d'aucune doctrine, il obtint, malgré ses critiques, l'estime de Kant, de Schiller, de Muller, de Schneiller, et de plusieurs des hommes les plus distingués de la Germanie. En 1806, Télesphore entreprit un voyage dans l'Orient avec le double dessein de s'y livrer à l'étude de l'antiquité, principalement de la numismatique, et en même temps à quelques opérations commerciales. Le jeune Domeny de Rienzi, l'ayant connu dans le midi de la France, s'empressa de s'associer à ce beau projet de voyage, mais non aux affaires d'intérêt, et pendant deux ans ils parcoururent les régions caucasiennes, le pays des Kirguises, et des Troukmènes, l'Arménie, la Géorgie, la Chaldée, l'Asie Mineure, la Perse et la Palestine. Ils visitèrent les ruines de Cyrène et de Zerbi, de Carthage et de Balbek, de Persépolis et de Hillah. Arrivé à Retimo dans l'île de Candie, le savant et digne mentor de Rienzi s'arrêta auprès d'un oncle qui parcourait en ce moment l'île de Candie pour affaires de commerce. Cet oncle assurait que sa famille descendait d'un fils d'Agasiclès, roi de l'antique Sparte. Après de tristes adieux, de Rienzi retourna seul en France, sa patrie, et Ariston alla fixer sa résidence à Constantinople. Ils continuèrent cependant d'entretenir une correspondance suivie, et en 1819, ils se retrouvèrent dans la capitale de la France. A cette époque Télesphore publia dans *le Pilote* (août et septembre 1819), une brillante et touchante défense de son ami, qui, après avoir combattu contre des gardes du corps en faveur de la liberté de la presse, avait reçu une blessure grave. Ce nouveau Pylade, voyant la vie de son ami hors de danger, quitta la France pour retourner à Constantinople auprès de son oncle qui l'y appelait. Quelques fragments du voyage des deux amis avaient paru dans *le Mercure* de 1819 : mais tous leurs matériaux étaient restés entre les mains du savant Télesphore. Il se disposait à les publier en français, et il avait presque entièrement terminé cet ouvrage, lorsque ce célèbre helléniste périt ainsi que tous ses écrits et ceux de son ami, qui depuis a fait de bien plus grandes excursions. Cet événement que le monde savant a déploré eut lieu au commencement de 1820, dans l'incendie qui éclata à Constantinople, et qui y exerça les plus affreux ravages.

TELL (Guillaume), l'un des chefs de la révolution suisse, en 1307, et qui en est devenu le plus célèbre dans l'histoire, naquit à Burghau, canton d'Uri, et fut gendre de Walther Furst. Voilà tout ce que l'on sait des premiers temps de sa vie. Gessler, ce tyran farouche et soupçonneux, que l'empereur Albert avait nommé gouverneur de ce pays, fit élever un chapeau sur la place publique d'Altorf, et voulut que l'on rendît à cet emblème de sa folie et de son orgueil les honneurs qu'il exigeait pour lui-même. Ce chapeau était peut-être, selon la conjecture du célèbre historien J. de Müller, le chapeau ducal d'Autriche, qui fut élevé pour rallier au besoin tous ceux qui étaient attachés aux intérêts de cette maison. On les reconnaissait par l'hommage qu'ils lui rendaient, et l'on attendait de la crainte des autres le même hommage. Guillaume Tell ne put cacher le sentiment que lui inspirait une telle vexation; Gessler, furieux, le fit arrêter; mais craignant qu'il ne fût enlevé par ses amis dans la prison d'Altorf, il voulut le conduire lui-même dans son château fort de Kusnacht. Il le fit charger de fers, et s'embarqua avec lui dans ce dessein. Le bateau était arrivé à la hauteur du Grutli, où la conjuration avait pris naissance, lorsqu'un de ces vents impétueux qui troublent souvent la navigation de ce lac ayant élevé une violente tempête, Gessler se vit obligé de confier sa vie à celui dont il avait résolu la perte. Connaissant sa force et son adresse, il lui fit ôter ses chaînes; alors Guillaume Tell vint à bout, malgré l'orage, d'amener le bateau près d'un lieu où il trouva une plate-forme, qu'on nomme encore aujourd'hui *le Saut de Tell*, et qui lui permit de s'élancer sur le rivage et de se mettre en sûreté, pendant que, repoussant du pied le bateau, il laissait son ennemi exposé au plus grand danger. Il échappa, ainsi en traversant le territoire de Schwitz. Gessler eut aussi le bonheur d'échapper; mais comme il passait dans un chemin creux, pour gagner Kusnacht, Tell, qui se trouvait à portée, lui décocha une flèche dont il mourut sur-le-champ. On a ajouté à cette histoire, dont l'exactitude n'est pas démontrée, celle *de la pomme*, qui

est encore moins probable. Il en résulterait que Gessler, irrité du manque de respect de Tell, l'aurait obligé d'abattre d'assez loin, d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfants. Le héros de la liberté helvétique eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire du mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur ayant aperçu une autre flèche cachée sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en voulait faire : *Je l'avais prise*, répondit-il, *afin de t'en percer, si j'avais eu le malheur de tuer mon fils*. Le silence des écrivains contemporains, l'analogie d'un événement raconté par les historiens du Danemark du 12e siècle, et le peu de vraisemblance des détails, ont fait naître des doutes sur une partie de cette histoire; Guilliman, Rahn, Voltaire, Iselin et d'autres, la regardent comme fabuleuse. Le curé Freudenberger de Berne a exprimé ces doutes en 1760, dans un écrit intitulé : *Guillaume Tell, fable danoise*. Le gouvernement d'Uri fit brûler ce livre, et s'en plaignit amèrement auprès des États confédérés. D'autres trouvèrent que brûler n'est pas répondre; et Balthazar de Lucerne, ainsi que Zurlauben, et Haller de Berne, ont recueilli les preuves historiques qui établissent la vérité de l'histoire, au moins pour la partie essentielle. Il paraît que Guillaume Tell assista, en 1315, à la bataille de Morgarten, et qu'il mourut à Bringhen, receveur de l'église de ce bourg, en 1354. Des chapelles consacrées à sa mémoire, dès le 14e siècle, tant sur la plate-forme près de Füelen, que dans le chemin creux qui conduit à Kusnacht, semblent attester les services qu'il a rendus à son pays, et de nombreux pèlerins les fréquentent encore aujourd'hui. L'histoire de Guillaume Tell a été le sujet de plusieurs ouvrages littéraires, entre autres d'un roman de Florian, d'une tragédie de Lemierre et d'une de Schiller.

TELLER (Guillaume-Abraham), théologien allemand de l'Église réformée, né à Leipzig, le 9 janvier 1734, mort le 9 décembre 1804, avait été, pour ses opinions peu religieuses, déclaré hérétique à Helmstadt, dont il était premier pasteur et où il professait la théologie. Il vint en 1767 s'établir à Berlin, et y fut nommé membre du consistoire, premier pasteur de l'église Saint-Pierre et académicien. Il connaissait parfaitement les langues orientales, l'histoire et surtout celle de l'Église réformée. On a de lui : *Doctrine de la foi chrétienne*, en allemand, Helmstadt, 1764, in-8° : c'est l'ouvrage qui le fit condamner comme hérétique; *Dictionnaire du Nouveau Testament*, Berlin, 6e édition, 1805, in-8°; *Morale pour tous les états*, etc., Berlin, 1797, in-8° (en allemand). Ces deux derniers ouvrages sont d'une hardiesse qui approche quelquefois de l'impudence. Parmi ses autres ouvrages, assez nombreux, où règnent les mêmes principes et le même ton, on cite *la plus ancienne Théodicée, ou l'Explication des trois premiers chapitres du premier livre de l'histoire des temps antérieurs à Moïse*, Berlin, 1802 : cet ouvrage a été réfuté par J. A. Deluc, dans une brochure intitulée : *Principes de théologie, de théodicée et de morale*, etc., Hanovre, 1803, in-8°.

TELLÈS D'ACOSTA (Dominique-Antoine), ancien intendant de Madame la Dauphine, conseiller du roi, grand maître enquêteur et général réformateur des eaux et forêts de France au département de Champagne, a publié : *Instruction sur les bois de marine, contenant des détails relatifs à la physique et à l'analyse du chêne, et en ce qui concerne l'économie et l'amélioration des bois en général*, Paris, 1780, in-12.

TELLEZ DE SYLVA (don Manuel), marquis d'Alegrete, né en 1682 à Lisbonne, où il mourut en 1736, cultiva les lettres, dont le goût était héréditaire dans sa famille, fut élu par le roi Jean V premier secrétaire perpétuel de l'Académie d'histoire fondée en 1720, et publia : *Poematum liber primus et epigramm. centuria prima*, Lisbonne, 1722, in-8°; la Haye, 1725, in-4°; *Colleçao dos documentos, statutos et memorias da acad. real da hist. portugueza*, ibid., 1721-27, 7 tomes in-fol.; *Histor. da acad. real da hist. portugueza*, ib., 1727, in-4°.

TELLEZ (Balthasar), jésuite et historien, né en 1595 à Lisbonne, où il mourut en 1675, après avoir été provincial de son ordre, a publié sous le titre de *Cronica*, etc., une *Histoire de la société des jésuites en Portugal*, Lisbonne, 1644-47, 2 vol. in-fol. (la période la plus intéressante de l'histoire de ces pères n'était point venue alors (*Voyez* Pombal); et une *Histoire générale d'Éthiopie*, aussi en portugais, Coïmbre, 1660, in-fol., très-rare.

TELLEZ (Éléonore). *Voyez* ÉLÉONORE TELLEZ.

TELLIER (le). *Voyez* LETELLIER.

TELUCCINI (Marius), dit *le Bernia*, l'un des poètes les plus féconds du 16e siècle, ne nous est connu que par ses productions, qui sont : *Artemidoro, dove si contengono le grandezze degli antipodi*, Venise, 1566, in-4° (roman en vers de XLIII chants); *Erasto*, Pesaro, 1566, in-4° (poëme en IX chants et en octaves); *Le pazzie amorose di Rodomonte secondo*, Parme, 1568, in-4° (poëme en XX chants et en octaves); *Parigi e Vienna, ridotto in ottava rimi*, Gênes, 1571, in-4°.

TEMANZA (Thomas), biographe et architecte, né en 1705 à Venise, où il mourut le 14 juin 1789, surintendant des eaux de cette ville et membre de plusieurs corps savants, a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *le Antichità di Rimino, libri II*, Venise, 1741, petit in-fol., figur.; *Vita di Andrea Palladio, Vicentino*, ibid., 1763, in-4°; *Vite de' piu celebri architetti e scultori veneziani, che fiorirono nel secolo XVI*, ibid., 1777, 2 vol. in-4°; *Degli scamilli impari di Vitruvio*, ibid., 1780, in-8°. Comme architecte, ses principaux ouvrages sont : la façade de Sainte-Marguerite à Padoue; une rotonde à Piazzola; le pont de Dolo sur la Brenta, et l'église de Sainte-Marie-Madeleine, où il est enterré.

TEMPELHOF (George-Frédéric), né le 17 mars 1737, dans la Moyenne-Marche, province de Brandebourg, commença ses études dans la maison paternelle, et les continua aux universités de Francfort et de Halle, où il montra beaucoup de dispositions pour les mathématiques. À l'âge de 20 ans il fit, comme caporal, la campagne de Bohême dans un corps d'infanterie. Il passa ensuite dans l'artillerie, où il ne devint lieutenant qu'à la fin de l'année suivante, après avoir mérité ce grade dans les journées de Leuthen, de Hochkirch, de Cunersdorf, et aux siéges d'Olmutz, de Breslau, de

Schweidnitz. La paix de 1763 lui permit de continuer à Berlin des études qu'il s'attacha toujours à perfectionner, et qui, dès cette époque, le mirent en rapport avec des savants du premier ordre, tels que Sulzer, Euler, Lagrange. Après la publication de plusieurs traités de géométrie et d'astronomie, Tempelhof revenant à l'artillerie, s'appliqua, dans le *Bombardier prussien*, à rendre plus exacte la direction des projectiles. Il écrivit ensuite sur les opérations de Frédéric, ses manœuvres particulières, et toute sa tactique. L'ouvrage eût été publié sous le titre d'*Éléments*, etc. : mais le roi n'y consentit pas, ne voulant point trop divulguer l'art qui donnait la supériorité à ses armes. Toutefois ce refus n'eut rien que d'honorable : un long entretien sur ces objets ayant accru l'estime du roi pour Tempelhof, il le chargea de l'instruction de l'élite des officiers dans la circonscription des Marches et de Berlin, le nomma, en 1782, major-commandant d'un nouveau corps d'artillerie, et lui accorda, deux ans plus tard, des lettres de noblesse. Sous Frédéric-Guillaume II, Tempelhof ne fut pas traité moins favorablement. Chargé d'apprendre aux deux fils aînés du nouveau roi les sciences exactes, et ce qu'il y a de calculable dans l'art de la guerre, il reçut le grade de lieutenant-colonel, et entra à l'Académie des sciences. Il voulut réformer les chariots de munition, dont la pesanteur embarrassait la marche de l'armée; mais on lui répondit qu'il fallait d'abord user ce qu'on avait. Ce n'était pas que la paix parût très-assurée. La Prusse fut sur le point de rompre, en 1790, avec l'Autriche, et, en 1791, avec la Russie. Dans cette dernière supposition, Tempelhof, qui était devenu colonel à Breslau, au moment du traité de Reichenbach, eût dirigé le siége de Riga. Peu de temps après, on résolut de créer pour l'artillerie une académie spéciale, dont on lui demanda le plan, et dont on lui confia la direction. Il commanda cette arme contre les Français, mais cette guerre ajouta peu de chose à la réputation du colonel. Frédéric-Guillaume III le choisit pour instituteur des princes ses frères, l'éleva au grade de lieutenant général, et lui conféra l'ordre de l'Aigle-Rouge. Tempelhof jouissait paisiblement de cette situation lorsque la mort le frappa, à Berlin, le 13 juillet 1807. Ses ouvrages sont principalement : *Introduction à l'analyse des infiniment grands*, 1769, in-8°; *Calcul exact des éclipses du soleil, et des éclipses des étoiles, produites par l'interposition de la lune*, 1772, in-8°; *Essai sur la solution du problème :* Déterminer l'orbite de la comète par trois observations (en français), Virech, 1780; *le Bombardier prussien*, 1781, in-8°; *Géométrie pour les soldats, et pour ceux qui ne le sont pas*, Berlin, 1790, in-8°; *Histoire de la guerre de sept ans en Allemagne*, etc., 6 vol. Le général Jomini a consulté, pour son traité des grandes opérations, cet important ouvrage de Tempelhof.

TEMPLE (le chevalier Guillaume), homme d'État et écrivain distingué, né à Londres en 1628, fit d'excellentes études et acquit surtout une connaissance approfondie de la langue latine qui plus tard lui fut très-utile dans ses négociations. Il commença ses voyages à 19 ans, passa deux années en France, visita la Hollande, la Flandre, l'Allemagne, et apprit les langues de tous ces pays. A son retour en 1654, il alla vivre dans la retraite en Irlande, au sein de sa famille et avec une femme adorée, éclairant son esprit et fortifiant son caractère par l'étude de l'histoire et de la philosophie. Il ne voulut accepter aucun emploi sous Cromwell. A la restauration de Charles II, en 1660, il fut élu membre de la Convention d'Irlande, où il manifesta la plus vive opposition contre le poll-bill, présenté par les lords justiciers. Nommé l'année suivante membre du parlement, il montra une parfaite indépendance et une rare impartialité, tour à tour votant pour et contre les ministres. Il fut un des commissaires députés au roi par ce parlement, en 1662, et vit à Londres le duc d'Ormond, qu'il revit plus tard à Dublin, et dont l'estime lui valut la protection de lord Clarendon et du secrétaire d'État Arlington. Ce dernier, en 1665, le chargea, au nom du roi, d'une commission secrète auprès de l'évêque de Munster : il s'agissait d'engager ce prélat à s'unir à l'Angleterre contre la Hollande. Le traité était déjà conclu, et l'on avait à peine appris le départ de Temple. En 1666, il fut chargé d'une semblable mission auprès du même prélat qui, mécontent de ses nouveaux alliés, menaçait de se déclarer pour les Hollandais; mais Temple arriva trop tard; l'évêque avait conclu un traité à Clèves avec les États-Généraux. La paix qui ne tarda pas à être signée lui permit de visiter encore une fois les Provinces-Unies et de connaître le grand pensionnaire de Witt. Il eut bientôt à s'applaudir d'avoir gagné l'amitié de ce grand homme, avec lequel il fut chargé de conclure en 1668 le fameux traité de la *triple alliance* entre l'Angleterre, la Hollande et la Suède : ce ne fut l'ouvrage que de cinq jours. La même année il concourut à la paix signée à Aix-la-Chapelle. Enfin, deux ans après, une nouvelle mission auprès des Provinces-Unies lui fut offerte; sa délicatesse ne lui permit pas de l'accepter, et il alla dans sa maison de Shene, près de Richmond, rédiger ses *Observations sur les Provinces-Unies*, et une partie de ses *Mélanges*. Il reparut sur la scène politique en 1674, comme ambassadeur extraordinaire au congrès de Nimègue, et après la signature de la paix en 1678, il accepta l'emploi de secrétaire d'État. Se trouvant dans le conseil en opposition avec Shaftesbury, et fatigué enfin des affaires, il se retira dans sa petite terre de Moor-Park, dans le Surrey, où il mourut en 1698, ou, suivant Chalmer, en 1700, après avoir vu la révolution de 1688, sans y prendre part et sans vouloir même que son fils s'y engageât. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui plusieurs volumes de *Lettres*; une *Introduction à l'histoire d'Angleterre*; des *Mémoires* qui sont, pour la postérité, ce qu'il a laissé de plus intéressant. Ses ouvrages ont été réimprimés en 1814, 4 vol. in-8°.

TEMPLE (John), fils du précédent, fut pendant plusieurs mois secrétaire d'État au département de la guerre, et se noya dans la Tamise en 1689, laissant dans le bateau un billet par lequel il accusait lui-même son incapacité qui avait causé, disait-il, beaucoup de préjudice au roi et au royaume. On lui accordait pourtant assez généralement beaucoup d'habileté. On croit que sa mort fut occasionnée par le chagrin qu'il conçut en voyant le général Hamilton, dont il avait garanti la fidélité, trahir les intérêts du roi Guillaume. Il laissa, de son mariage avec une Française, deux filles, auxquelles

leur aïeul, le chevalier Guillaume Temple, laissa toute sa fortune, mais sous la condition expresse qu'elles n'épouseraient pas de Français.

TEMPLEMANN (Peter), médecin anglais, né en 1711, mort en 1769, fit ses études à l'université de Leyde, sous Boerhaave et d'autres professeurs distingués, et revint à Londres en 1759, pour y exercer son art. Mais l'habitude de vivre avec les gens instruits et dans la meilleure société l'avait rendu tellement difficile, qu'oubliant les devoirs du médecin, il voulut, pour ainsi dire, choisir ses malades. L'indolence et la roideur de son caractère nuisirent à son avancement, et lui fermèrent, malgré son mérite reconnu, le chemin de la fortune. On a de lui : *Remarques et observations curieuses en physique, anatomie, chirurgie, chimie, botanique et médecine*, Ier vol., 1753; IIe vol., 1754 (l'auteur se proposait de porter l'ouvrage à 12 vol.); une traduction des *Voyages en Égypte et en Nubie*, par Norden, 1757, in-fol. et in-8°; une édition des *Select cases*, etc., par le docteur Woodward, 1757, in-8°.

TEMPLERI (LEVEN de). *Voyez* LEVEN.

TÉNA (Louis de), théologien, né à Cadix vers le milieu du 16e siècle, occupa successivement avec distinction des chaires de philosophie et de théologie, celle d'interprète de l'Écriture sainte, reçut de Philippe II l'administration des colléges royaux et la dignité de chanoine théologal au chapitre de Tolède, et mourut en 1622, évêque de Tortose. On a de lui *Commentaria et Disputationes in epistolam D. Pauli ad Hebræos*, Londres, 1661, in-fol.; *Isagoge in sacram Scripturam*, in-fol.

TENCIN (Pierre GUÉRIN, cardinal de), né à Grenoble, le 22 août 1680, d'une bonne famille de robe, fut élevé à l'Oratoire de Paris, et reçut de bonne heure le bonnet de docteur en Sorbonne. Il fut ensuite nommé grand vicaire et grand archidiacre de Sens, et abbé de Vézelai. Ce fut lui qui, en 1719, reçut à Melun l'abjuration du célèbre Law, et celui-ci, en échange, contribua puissamment à sa fortune. Devenu évêque de Grenoble, mais sans avoir reçu la confirmation de cet évêché, il accompagna, en 1721, le cardinal de Rohan à Rome, et y resta en qualité de chargé d'affaires de France. Le 2 juillet 1724, il fut sacré, par le saint-père, archevêque d'Embrun. De retour en France, il fut engagé, par les plaintes de plusieurs ecclésiastiques, à ouvrir, à Embrun, un concile, pour juger et condamner l'évêque de Sanez, dépendant de sa métropole, lequel avait publié plusieurs écrits en faveur de l'appel. L'évêque fut suspendu de ses fonctions. Mais quoique approuvée par le pape et par le roi, cette décision souleva une foule de pamphlets et d'injures de toute espèce contre l'archevêque d'Embrun, qui se vit obligé de se justifier, en se livrant à une correspondance publique avec l'évêque placé sous sa suprématie. Les avocats, qui appuyaient la cause de l'évêque de leurs consultations, réussirent à intéresser en sa faveur le parlement. Deux mandements de l'archevêque furent supprimés par arrêt du conseil; mais le prélat n'en continua pas moins à signaler dans ses lettres pastorales les livres dangereux, suivant lui, pour l'État et la religion. L'intervention du prétendant d'Angleterre, Jacques III, lui fit obtenir le chapeau de cardinal, en février 1739, et, après avoir assisté au conclave de 1740, il fut transféré à l'archevêché de Lyon, dont il ne prit possession que le 20 juillet 1742. Soutenu à la cour par le crédit du cardinal Fleury, qui le fit nommer ministre d'État, et le désigna même, dit-on, pour lui succéder au ministère, il fut oublié après la mort de son protecteur, et il se retira dans son diocèse, où il vécut paisiblement sans prendre part aux querelles de l'Église et du parlement, jusqu'à l'époque de sa mort arrivée le 2 mars 1758.

TENCIN (Claudine-Alexandrine GUÉRIN de), sœur du précédent, naquit à Grenoble en 1681, et fut, comme son frère, destinée à la vie religieuse. Mais ses goûts étaient en complète opposition avec ceux de sa famille. Après 5 ans de séjour dans un couvent des environs de sa ville natale, elle prit la résolution de le quitter en dépit de la règle et de ses vœux. Mais tout ce qu'elle put obtenir ce fut de passer, en qualité de chanoinesse, au chapitre de Neuville près de Lyon; puis elle vint à Paris en 1714, et y obtint sa sécularisation. Alors commença pour elle une vie de scandale malheureusement trop en rapport avec les mœurs de cette époque. Après avoir eu le régent pour amant, Mme de Tencin devint la maîtresse de Dubois, et fit servir son crédit à la fortune de son frère, sans, pour cela, négliger la sienne. Sa maison était le rendez-vous de la plus belle compagnie; elle accorda tour à tour ses faveurs à d'Argenson, à Bolingbroke, aux maréchaux d'Uxelles et de Médavi, etc. Elle eut deux enfants de Villion, colonel d'un régiment irlandais; et l'on sait que le célèbre d'Alembert lui dut le jour, et eut pour père un commissaire provincial d'artillerie, connu sous le nom de Destouches-Canon. A la suite d'une aventure tragique, où l'un de ses amants, la Fresnais, conseiller au grand conseil, fut tué chez elle d'un coup de pistolet, elle fut enfermée à la Bastille, le 11 avril 1726; mais elle en sortit par un acquittement, le 3 juillet, et dès ce moment elle rompit avec ses habitudes de désordre pour se livrer tout entière aux charmes d'une société honnête et éclairée. Son salon, ouvert aux plus aimables seigneurs de la cour et aux plus célèbres littérateurs de tous les pays, devint une école d'esprit et de bon goût. Elle donnait par semaine deux dîners, où elle réunissait des hommes de lettres qu'elle appelait en plaisantant *ses bêtes*. Fontenelle était un de ses hôtes les plus assidus, et Montesquieu lui dut peut-être le premier succès de son *Esprit des lois*, par l'espèce de patronage qu'elle accorda à cet immortel ouvrage. Elle-même voulut écrire, et malgré la malignité publique, qui attribua ses ouvrages à ses neveux Pont de Veyle et d'Argental, elle s'acquit, comme auteur, un renom mérité par son roman des *Malheurs de l'amour*, et surtout par celui du *Comte de Comminges*, que la Harpe regarde comme « le pendant de *la Princesse de Clèves*. » Aussi a-t-on souvent réuni les œuvres de Mme de la Fayette et celles de Mme de Tencin. Cette femme aimable et spirituelle, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de la brillante société du 18e siècle, mourut à Paris, le 4 décembre 1749; et de même que son salon avait remplacé celui de la marquise de Lambert, le cercle de Mme Geoffrin hérita de la célébrité du sien.

TENDE (René de SAVOIE, comte de), fils naturel

de Philippe II, duc de Savoie, reçut de son frère le duc Philibert, dit *le Beau*, la charge de lieutenant général et des lettres de légitimation, et se rendit à Rome pour les faire confirmer par le saint-siége; mais son acte de légitimation fut annulé par l'Empereur, grâce aux intrigues de Marguerite d'Autriche, deuxième femme de Philibert. Alors il se retira près de la duchesse d'Angoulême, sa sœur, et, se voyant déclaré criminel de lèse-majesté en Savoie, ayant perdu ses biens par la confiscation, il s'attacha à la France, parvint aux plus hautes dignités sous le règne de François Ier, son neveu, et lui rendit des services signalés en Suisse, à la bataille de Marignan, à l'attaque de la Bicoque, enfin à la bataille de Pavie (1525), où il se couvrit de gloire et reçut des blessures auxquelles il succomba.

TENDE (Claude de SAVOIE, comte de), fils du précédent, né en 1507, entra de bonne heure dans la carrière militaire, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, revint en France, fut nommé colonel des Suisses, et accompagna Lautrec dans son expédition de Naples. Ayant succédé à son père dans la place de gouverneur et sénéchal de Provence, il repoussa les attaques de Charles-Quint avec vigueur, et sut échapper à l'influence des partis, sévissant également contre les huguenots séditieux et contre les faux catholiques. Suspendu de ses fonctions par les intrigues de ses ennemis, il fut rétabli dans sa charge par Henri III; mais lorsque l'édit de 1562 eut permis le libre exercice du culte réformé, le soin qu'il mit à le faire exécuter réveilla la haine des catholiques, qu'il chercha à apaiser en s'adjoignant dans la charge de gouverneur son fils d'un premier lit, le comte de Sommerive. Celui-ci, pour se venger de sa belle-mère, leva des troupes, et força son père à s'enfuir en Piémont. Le comte de Tende, rappelé par la cour, mourut subitement à Cadranache en 1566.

TENDE (Honorat de SAVOIE, comte de VILLARS et de), frère puîné du précédent, né en 1509, se signala, jeune encore, dans les guerres que la France eut à soutenir, s'enferma en 1553 dans Hesdin, assiégé par le prince Emmanuel-Philibert, depuis duc de Savoie, qui le fit prisonnier, fut blessé dangereusement à la bataille de Saint-Quentin, et se jeta néanmoins dans Corbie, qu'il sauva. Nommé lieutenant général en Languedoc (1560), il déploya une telle rigueur contre les protestants qu'on le rappela, mais pour lui confier une division de l'armée royale, à la tête de laquelle il combattit en Touraine, au siége de Poitiers, à Saint-Denis, à Moncontour. Nommé lieutenant général de Guienne en 1570, il reçut l'année suivante le bâton de maréchal, eut la charge d'amiral après Coligni, et mourut à Paris en 1580.

TENDE (Gaspard de), littérateur, né à Manne, en Provence, en 1618, mort à Paris en 1697, servit avec distinction dans le régiment d'Aumont, fut intendant de la maison de la reine de Pologne Louise-Marie de Gonzague, et contrôleur de la maison de Jean-Casimir, qu'il suivit en France après son abdication; enfin il accompagna l'évêque de Marseille, depuis cardinal de Janson, qui décida l'élection du grand Sobieski. On a de lui: *Traité de la traduction*, Paris, 1660, in-8°; *Relation historique de Pologne*, Paris, 1688, 1697, in-12, sous le nom de *Hauteville*.

TENET DE LAUBADÈRE (Germain-Félix), général de division des armées de la république, naquit à Bassonès, en Gascogne. Destiné par sa famille à l'état militaire, il entra au service en 1773, comme sous-lieutenant, au régiment de Gâtinais. Il suivit ce corps en Amérique, et trouva dans deux combats sur mer, à bord de *l'Amiral* et du *Destin*, à la prise des îles Turques et aux siéges de Pensacola et d'York, l'occasion de signaler son courage et d'obtenir de l'avancement. A son retour en France en 1788, Tenet Laubadère fut placé comme capitaine dans le 18e régiment de ligne, ci-devant Royal-Auvergne. Un événement imprévu lui fournit l'occasion de déployer une grande fermeté de caractère et une admirable présence d'esprit. Les grenadiers de son régiment, en garnison à Calais, indignés des mauvais traitements que leur faisait éprouver un major, avaient déserté avec armes et bagages; à cette nouvelle, pour soustraire tant de braves militaires à la punition terrible qui les attendait, et préserver les troupes du dangereux exemple qu'une si grande faute pouvait leur donner, Tenet-Laubadère se précipite sur les pas des fuyards, les atteint à peu de distance de la ville, et apprend d'eux qu'ils ont résolu de gagner par Dunkerque les terres de l'Empire. Il les harangue pour les faire rentrer sous les drapeaux, mais ses efforts sont impuissants, le service militaire leur est devenu odieux sous un chef indigne de les commander, et ils restent inébranlables. « Eh bien! s'écrie-t-il en les voyant s'éloigner, puisque vous insistez, je ne consentirai pas à me séparer de braves tels que vous: nous déserterons ensemble. » Aussitôt, feignant de partager leur mécontentement, il se met à leur tête, marche toute la nuit; mais à quelque distance de là il se fait indiquer une fausse route, et au point du jour les grenadiers se retrouvent sous les murs de Calais. Profitant alors de leur étonnement, égal au mécontentement de la veille, Tenet-Laubadère leur représente toute l'énormité de leur faute: « Mes amis, dit-il, les 24 heures ne sont pas encore expirées, nous pouvons encore revenir avec honneur sous les drapeaux; suivez-moi, je vous donne ma parole qu'aucune punition ne vous sera infligée. » Cette promesse lève tous les obstacles; les soldats, qui connaissent toute la loyauté du capitaine, n'hésitent plus, et rentrent avec lui dans la place. Cet événement fut connu du ministre de la guerre, qui écrivit au commandant de Calais que le roi confirmait la parole de Laubadère, et lui témoignait sa satisfaction. C'est à la tête de ces mêmes grenadiers que Tenet-Laubadère parvint, en 1791, à comprimer par sa fermeté et sa modération deux émeutes qui éclatèrent dans la même ville. La plus flatteuse récompense qu'il obtint ne fut pas la croix de Saint-Louis, qui lui fut donnée peu de temps après, mais l'estime de ses troupes et la reconnaissance des citoyens de Calais. Nommé successivement l'année suivante lieutenant-colonel du 12e régiment de ligne et colonel du 30e de la même arme, il ne crut pas devoir émigrer, et combattit à la tête de ce dernier corps à l'avant-garde de l'armée de la Moselle. Le général Tenet fit partie, en 1793, de l'armée de Rhin-et-Moselle. Il commandait, le 9 juin, à Arlon, la colonne de droite destinée à agir contre l'aile gauche des Autrichiens, et, s'étant engagé bien avant de la ligne,

il fut un instant compromis. La conduite brillante qu'il tint dans ce combat, où la victoire couronna les efforts des Français, et où il fut blessé, lui valut le grade de général de division. Laubadère mourut en 1799, à Rouen, chef-lieu de la 12e division militaire, dont le commandement lui avait été confié.

TÉNET DE LAUBADÈRE (Joseph-Marie), général de division du génie, né le 27 avril 1743, servait depuis 1765, et était officier du génie à l'époque de la révolution, dont il adopta les principes. Après s'être distingué dans plusieurs combats, il fut jugé digne de remplacer le général Gilot dans le commandement de Landau. Assiégé dans cette place par les Prussiens, il résista pendant cinq mois aux efforts des troupes des coalisés, et aux sommations du général Knobelsdorf. Il répondit aux menaces du prince de Hohenlohe : « Je défends la cause de l'humanité, vous défendez celle des rois ; la mienne prépare le bonheur du globe, puissiez-vous en dire autant de la vôtre! » Quand Landau fut débloqué par le général Hoche, on y vivait depuis trois semaines de cheval et d'herbages : le pain de munition coûtait 14 francs la livre, l'arsenal avait été incendié, le magasin à poudre de la porte de France et une partie de la courtine et des maisons environnant l'hôtel de ville avaient sauté, et plus de 30,000 bombes avaient été lancées sur cette ville. Le général Laubadère rendit encore quelques services à sa patrie, mais ses infirmités s'opposant à ce qu'il fit un service actif, il fut chargé, en 1808, de diriger les opérations de recrutement dans le département du Gers. Il avait accepté ces fonctions subalternes pour ne pas être réduit à une inactivité peu en rapport avec son patriotisme et l'énergie de son caractère. Il mourut à Auch l'année suivante.

TENIERS (David), dit *le Vieux,* peintre, né en 1582 à Anvers, où il mourut en 1649, fut élève de Rubens, et composa dans sa manière quelques grands tableaux qui eurent du succès; mais s'étant lié d'amitié à Rome avec Adam Elzheimer, dit *Tedesco,* il ne peignit plus comme lui que des figures de petite proportion. On a de lui des *Réunions de charlatans, de buveurs, de fumeurs,* des *Intérieurs de ménages rustiques,* des *Scènes villageoises,* etc., où l'on trouve la naïveté grotesque des mœurs flamandes. Teniers le Vieux a moins de célébrité que son fils; mais eut-il moins de talent et de mérite? C'est encore une question pour bien des amateurs; car ceux mêmes dont le goût est le plus exercé distinguent difficilement leurs ouvrages, et d'ailleurs il ne faut pas oublier que le père fut le créateur de sa manière, et que le fils n'en fut que le très-habile imitateur.

TENIERS (David), dit *le Jeune,* fils et élève du précédent, né à Anvers en 1610, mort à Bruxelles en 1694, débuta par l'imitation des grands peintres de son temps, et sut rendre leurs manières souvent opposées, avec une habileté merveilleuse, qui ne pouvait être comparée qu'à son extrême rapidité d'exécution. On le surnomma le *Protée* ou le *Singe de la peinture.* Mais bientôt il résolut de ne plus imiter que la nature, et de cette époque datent ses véritables titres à la gloire. Aucun peintre ne l'a égalé peut-être pour la facilité et la légèreté du pinceau et pour le sentiment intime et prompt de la vérité. On sait qu'il s'exerça dans le genre créé par son père, et pourtant ce peintre si vrai des tavernes, des cabarets et des fêtes villageoises, vécut dans les plus hautes classes de la société, fut créé gentilhomme de la chambre de l'archiduc Léopold, reçut de la reine Christine son portrait avec une chaîne d'or, eut don Juan d'Autriche pour élève, fut honoré enfin de l'utile protection du roi d'Espagne, du prince d'Orange, du comte de Fuensaldana et de l'évêque de Gand. Louis XIV seul, renfermé dans son goût trop exclusif pour les grands sujets et les grandes choses, ne lui rendit pas justice. Le musée royal de Paris possède de ce maître 14 tableaux, parmi lesquels on remarque les *OEuvres de miséricorde, l'Enfant prodigue,* la *Chasse au héron,* le *Joueur de cornemuse,* la *Tentation de saint Antoine* et la *Noce de village.* Une partie de son œuvre a été publiée sous le titre de *Theatrum pictorum,* Anvers, 1658, 1660, 1684, 245 planches, et en français, sous ce titre : le *grand Cabinet de tableaux,* 1755, in-fol. Il existe, d'après ce maître, des estampes innombrables, dues pour la plupart à Lebas. Teniers lui-même a gravé à l'eau-forte quelques-uns de ses tableaux.

TENIERS (Abraham), frère du précédent, et élève de son père, ne fut qu'un peintre médiocre et un copiste exact mais froid de la nature.

TENISON (Thomas), archevêque de Cantorbéry, né le 29 septembre 1636 à Cottenham, dans le comté de Cambridge, demeura pendant le protectorat de Cromwell constamment attaché à la cause royale de l'Église établie. Nommé en 1665 à la cure de Saint-André-le-Grand, il montra un courage et un dévouement admirables durant la peste qui ravagea cette paroisse. Dans l'hiver rigoureux de 1683, il distribua, dit-on, plus de 300 livres sterling. Évêque de Lincoln en 1691, il devint deux ans après archevêque de Dublin, et succéda, en 1694, à Tillotson sur le siége de Cantorbéry. Tenison fut un des régents de la Grande-Bretagne pendant l'interrègne qui suivit la mort de la reine Anne et précéda l'arrivée de George Ier. Il couronna ce prince, et mourut le 4 décembre 1715. On a de ce prélat des sermons, des lettres, et divers traités de théologie, parmi lesquels on distingue : *The creed of M. Hobbes examined, in a feigned conference between him and a student in divinity,* 1670, in-8°; *Baconiana,* 1679, in-8°, dont Émery s'est servi pour la composition du *Christianisme de Bacon; The protestant and popisch Ways of interpreting Scripture impartially compared,* Londres, 1689, in-4°.

TENIVELLI (Charles), biographe, né en 1756 à Turin, fusillé en 1797 sur la place de Montcaliéri, par l'ordre du roi de Sardaigne, pour avoir eu la faiblesse, dans une insurrection populaire, de céder au vœu de la multitude, qui lui ordonna d'improviser sur la place publique un discours à la louange du peuple et contre la taxe des comestibles, ne put achever le grand ouvrage qu'il méditait, et qui devait servir de continuation aux collections de Muratori. On n'a de lui que sa *Biografia piemontese,* Turin, 1784-1792, 5 vol. in-8°

TEN-KATE (Lambert), philologue, né en 1674 à Amsterdam, où il mourut en 1731, est, avec Balthazar Huidcoper, le grammairien qui a rendu le plus de services à la langue hollandaise. On a de lui : *Rapport de*

la langue gothique et la langue hollandaise, 1710; *Introduction à la connaissance de ce qu'il y a de plus relevé dans la langue hollandaise,* 1723, 2 vol. in-4°; un recueil de *Poésies morales;* quelques ouvrages de religion, originaux ou traduits, entre autres la version du traité grec de Pléthon *sur les quatre vertus cardinales,* à la suite du *Traité de la vie et de la mort,* par Philippe de Mornay, 1728.

TENNANT (Smithson), chimiste, né dans le comté d'York en 1761, mort à Boulogne-sur-Mer en 1815, des suites d'une chute de cheval, n'a laissé aucun ouvrage, mais seulement des *mémoires* particuliers, dans les *Transactions philosophiques,* dans le *Journal scientifique* de Nicholson, et dans les *Transactions* de la Société de géologie. Il fut un des premiers à adopter la théorie antiphlogistique, et paraît même, suivant Thompson, avoir entrevu les effets merveilleux de l'électricité voltaïque.

TENNENT (Gilbert), ministre de New-Brunswick aux États-Unis, mort en 1765, établit, en 1743, une Église presbytérienne à Philadelphie, et prêcha dans plusieurs provinces avec beaucoup de succès. Accusé d'immoralité dans un pamphlet intitulé : *l'Examinateur,* il y répondit par *l'Examinateur examiné,* qui fut bientôt suivi de la *Paix de Jérusalem,* ouvrage par lequel il cherchait à amener une réconciliation.

TENNENT (Gillaume), frère du précédent, ministre de Free-Hold, dans le New-Jersey, habile théologien, a publié une *Notice sur le retour de la religion à Flee-Hold et en d'autres lieux.*

TENNHART (Jean), visionnaire, né en 1661 à Dodergast, en Saxe, mort en 1720, avait, dès sa plus tendre enfance, cru voir le diable lui apparaître sous la figure d'un homme portant un collet jaune noué avec un cordon noir. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, se fit ensuite barbier, et, comme tous ceux de cette profession, se mit à courir le monde, toujours rêvant, toujours divulguant ses rêveries. Il se fixa enfin à Nuremberg, y gagna beaucoup d'argent, épousa une femme riche, et devint plus raisonnable. Mais la mort de sa femme et d'un de ses enfants troubla encore une fois sa raison. Ses nouvelles visions, ses prédications, ses écrits scandaleux, ses principes contraires aux dogmes de la religion établie et même à la morale, lui valurent plusieurs longues détentions. Le *Dictionnaire historique* de Hirshing contient la liste des ouvrages de Tennhart : partout il s'y donne comme appelé de Dieu à la conversion du genre humain et comme *l'écrivain de la voix intérieure.*

TENON (Jacques-René), chirurgien, membre de l'Institut, né à Sépaux, près de Joigny, en 1724, fut en 1744 nommé chirurgien de première classe aux armées, fit en cette qualité la campagne de Flandre, et à son retour obtint au concours la place de premier chirurgien de la Salpêtrière, où il fit un cours de chirurgie. Il fut un des premiers à reconnaître les avantages de la vaccine. Chargé par Louis XVI d'aller visiter les hôpitaux de l'Angleterre, il en rapporta une ample collection d'observations utiles. Député en 1791 à l'assemblée législative, il s'y fit remarquer par la sagesse de ses opinions. Échappé à la révolution dont il eut beaucoup à souffrir, il mourut à Paris le 16 janvier 1816. On a de lui plusieurs *mémoires* dans le *Magasin encyclopédique,* dans le *Recueil des mémoires des savants étrangers* et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences;* et en outre : *Observations sur les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'anatomie,* 1785, in-4°; cinq *Mémoires sur les hôpitaux de Paris,* ibid., 1788, imprimés par ordre du roi.

TEN-RHYNE. *Voyez* **RHYNE.**

TENTERDEN (Charles ABBOTT, baron de). *Voyez* **ABBOTT.**

TENTZEL (Guillaume-Ernest), philologue et numismate, né en 1659 à Arnstadt, d'abord régent au gymnase de Gotha, fut ensuite, mais pendant peu de temps, historiographe de la maison de Saxe, et mourut en 1707. Outre des *Dissertations* dans les *Acta eruditorum,* dans les *Observations hallenses,* etc., on a de lui : *Exercitationes selectæ in duas partes distributæ,* Leipzig, 1692, in-4°; *De ritu lectionum sacrarum,* Wittenberg, 1685, in-4°; *Monatliche unterredungen* (Entretiens mensuels), Leipzig, 1689-98, 10 vol. in-8°, le plus ancien, dit-on, des journaux littéraires de l'Allemagne; *Saxonia numismatica, sive nummophylacium numismatum,* etc., Francfort, 1705, 8 parties in-4°, latin et allemand; et quelques autres ouvrages moins importants, dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Niceron, III, 184-99.

TENTZEL (André) s'est fait une réputation au 17ᵉ siècle par un ouvrage étendu sur les momies; on lui doit en outre quelques opuscules cités dans la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales.*

TERAMO (Jacques de). *Voyez* **ANCHARANO.**

TERBURG (Gérard), peintre flamand, né à Zwol en 1608, était fils d'un artiste habile qui lui enseigna son art. Il parcourut l'Allemagne, et se rendit à Rome, où il se fit connaître du comte de Pigoranda, ambassadeur d'Espagne, qui l'emmena à Madrid. Terburg eut les plus grands succès dans cette capitale; il y fit les portraits de toute la famille royale et ceux de la cour. Le roi le créa chevalier, et lui fit présent d'une chaîne d'or, d'une épée, d'une médaille et d'éperons d'argent. Beaucoup de dames lui demandèrent leur portrait, et l'on prétend que sa figure et son esprit séduisants l'entraînèrent dans des intrigues de galanterie qui donnèrent de la jalousie aux Espagnols; si bien qu'il fut obligé de s'éloigner. Il se rendit à Londres, puis à Paris, où il fit beaucoup de portraits qui lui furent payés très-chers. Étant retourné dans sa patrie, il se maria et devint bourgmestre de la ville de Deventer, où il vécut dans l'aisance jusqu'à l'âge de 73 ans; il mourut en 1681. On voit encore de ce maître beaucoup de productions dans différentes galeries. Presque tous les sujets en sont pris dans la vie privée. Il excellait surtout à peindre le satin blanc, et il en a mis dans la plupart de ses tableaux. Le plus remarquable de ses ouvrages est le *Congrès de Munster,* où le peintre s'est représenté lui-même parmi les spectateurs : toutes les figures en sont d'une extrême ressemblance. Ce tableau a été gravé par Suyderhof; et cette estampe est très-recherchée.

TERCIER (Jean-Pierre), né à Paris le 7 octobre 1701, était fils d'un Suisse du canton de Fribourg. Après

avoir fait ses études au collége Mazarin, il étudia le droit sous le célèbre avocat Baizé, dont plus tard il épousa la petite-fille, et qui le présenta alors au marquis de Monti, ambassadeur de France en Pologne. Ce diplomate l'ayant emmené à Varsovie, en 1729, avec le titre de secrétaire d'ambassade, il y contribua beaucoup au rétablissement du roi Stanislas, qu'il tint caché dans sa chambre pendant plusieurs jours. Lorsque ce prince fut obligé, pour la seconde fois, de quitter sa capitale, Tercier, qui le suivit à Dantzig, ainsi que le marquis de Monti, mit encore beaucoup de zèle et de courage à éloigner de sa personne tous les dangers qui le menaçaient; et quand le monarque prit le parti de s'enfuir à travers les armées des Russes, ce fut Tercier qui l'habilla en paysan, qui l'accompagna au milieu de la nuit, et qui reçut en le quittant ces touchantes paroles: *Adieu, mon cher Tercier; priez pour moi.* Lorsque le maréchal de Munnich fut maître de Dantzig, furieux de n'avoir pu s'emparer de la personne du roi de Pologne, il jura d'exterminer tous ceux qui avaient concouru à son évasion; et par une violation manifeste du droit des gens, il fit arrêter Tercier et le marquis de Monti, qui furent transférés de prison en prison, et gardés à vue pendant 18 mois à Thorn, dans un cachot humide. Cette détention altéra gravement la santé de Tercier; et de Monti en mourut deux ans après. Lorsque son secrétaire revint en France, en 1736, après 7 ans d'absence, Stanislas et la reine, sa fille, le dédommagèrent de ses souffrances par de nombreux bienfaits. Il reçut une pension et des lettres de noblesse (2 juin 1749), fut employé dans les opérations les plus importantes du ministère des affaires étrangères, et suivit, en 1748, le comte de Saint-Séverin aux conférences d'Aix-la-Chapelle, où il eut une grande part aux négociations qui amenèrent le traité de paix. A son retour, il fut nommé premier commis du ministère, place alors très-considérable; et devint, dans le même temps, censeur royal. Mais une imprudence dans ce dernier emploi lui fit perdre presque tout le fruit de 30 ans de travaux. Chargé d'examiner le livre de l'*Esprit*, par Helvétius, il le laissa imprimer sans obstacle. Il déclara plus tard, dans une requête au parlement, que c'était par inadvertance qu'il avait donné son approbation à cet ouvrage, qu'il ne partageait en aucune manière les principes qui y étaient insérés, qu'il n'entendait plus se charger d'examiner aucun livre; enfin il renonça à être censeur royal. Il perdit alors la place de premier commis des affaires étrangères; mais le roi lui accorda 6,000 francs de pension, une gratification extraordinaire et 4,000 francs réversibles sur sa femme et ses deux filles. Tercier consacra dès lors entièrement son temps à l'étude; il avait été nommé membre de l'Académie des inscriptions, en 1747; il prit une grande part aux travaux de cette Société; et l'on trouve dans la collection de ses Mémoires des morceaux d'érudition assez remarquables qu'il y a donnés, entre autres : *sur la conquête de l'Égypte, par Sélim, sur la dynastie des Sofis ; sur la prise de Rhodes*, etc. La connaissance des langues anciennes et de celles de l'Orient, lui donnait un grand avantage dans l'étude des sciences historiques. Il savait aussi très-bien l'allemand, l'italien, l'anglais, l'espagnol et le polonais. Tercier mourut à Paris le 21 janvier 1767. On a de lui des Mémoires historiques sur les négociations avec l'Espagne, et d'autres Mémoires politiques qui restent en manuscrit à la bibliothèque des affaires étrangères. Ces manuscrits, qui forment environ 15 volumes, avaient été composés par ordre de Choiseul, pour l'instruction du Dauphin.

TÉRENCE (Publius TERENTIUS AFER), poëte latin, ne nous est connu que par six comédies, comptées parmi les chefs-d'œuvre de la littérature latine, et par une *notice* que lui a consacrée Suétone. Né, selon toute apparence, à Carthage, vers l'an 192 ou 193 avant l'ère vulgaire, il n'avait que 8 ou 9 ans à la mort de Plaute, arrivée en 184. On conjecture qu'il fut enlevé par quelques hordes africaines dans une guerre particulière contre les Carthaginois, et vendu à des marchands romains. Il devint l'esclave du sénateur Térentius-Lucanus, qui distingua ses talents, le fit élever avec beaucoup de soin, l'affranchit de très-bonne heure et lui donna son nom. Ses succès dramatiques lui valurent, avec une brillante réputation, l'amitié de quelques personnages illustres, tels que Lælius et Scipion Émilien, bien jeunes encore, et qui n'avaient pas acquis une très-grande célébrité lorsque Térence jouissait déjà de toute la sienne. D'après cela, on peut apprécier la valeur de ces suppositions envieuses, qui leur attribuaient la meilleure part dans les compositions comiques du poëte africain. Cependant Térence eut la faiblesse de s'affliger de ces bruits, par lesquels la malveillance cherchait à lui ravir sa gloire. Réduit, si nous en croyons Porcius, à une indigence extrême, il sortit de Rome et disparut. D'autres disent au contraire qu'il avait amassé une petite fortune, et qu'il la porta en Grèce ou bien en Asie, avec l'intention d'y finir ses jours en paix. Soit en allant chercher cette retraite, soit en revenant en Italie, il perdit, à ce qu'on assure, 108 pièces de théâtre qu'il avait traduites, extraites ou imitées de Ménandre. Quelques-uns racontent qu'il périt lui-même dans ce naufrage; d'autres qu'il mourut à Stymphale ou Leucade, en Arcadie, du chagrin que lui causa une perte si cruelle. Suétone place sa mort sous le consulat de Cornélius-Dolabella et de Fulvius Nobilior, 159 ans avant notre ère. Le malheureux poëte était encore à la fleur de l'âge, comme on voit. Les six comédies qui nous restent de lui sont : l'*Andrienne*, jouée pour la première fois aux fêtes Mégalésiennes ou de Cybèle, Fulvius et Glabrion étant édiles curules, sous le consulat de Marcellus et de Sulpitius, l'an 588 de Rome (166 avant J. C.); l'*Hécyre, ou la Belle-Mère*, qui parut sous le consulat d'Octavius et de Manlius, l'an 165 avant J. C.; l'*Heautontimorumenos, ou l'Homme qui se punit lui-même*, joué l'an 163 avant J. C., sous le consulat de Sempronius et de Juventius; *le Phormion*, donné l'an 161 avant J. C., sous le consulat de Fannius et de Valérius-Messala; *l'Eunuque*, représenté quelques mois après ou avant *le Phormion*, sous les mêmes consuls; enfin *les Adelphes*, qui furent joués un an avant la mort de l'auteur, l'an 594 de Rome (160 avant J. C.), sous les consuls Anicius-Gallus et Cornélius-Céthégus. Térence, qui doit presque tout le fond de ses pièces à Ménandre, a fourni d'heureuses inspirations à plusieurs poëtes modernes, parmi lesquels il est glorieux pour lui de compter Molière.

Baron, ou, sous son nom, le P. de la Rue, a donné une imitation de l'*Andrienne*, et une des *Adelphes*, intitulée *l'École des Pères*. Les commentateurs, les traducteurs, les critiques n'ont pas manqué de porter sur Térence mille jugements contradictoires, et de le placer, les uns au-dessus, les autres au-dessous de Plaute, selon qu'ils étaient plus disposés à admirer un style élégant, une décence parfaite de langage et une régularité sévère, ou bien une gaieté souvent grossière, mais toujours franche, et animée quelquefois par le comique le plus vrai. César, dans quelques vers qui nous sont parvenus, l'appelle un demi-Ménandre (*ô dimidiate Menander!*), et regrette, avec une sorte de douleur patriotique, qu'il soit resté au-dessous des Grecs pour n'avoir pu réunir aux grâces du style la force comique (*vis comica*). La versification de Térence a été l'objet de recherches particulières. Peu d'auteurs classiques ont été plus souvent copiés au moyen âge que Térence : aussi trouve-t-on, seulement à la Bibliothèque royale de Paris, plus de 20 manuscrits complets ou incomplets de ses comédies. Parmi les interprètes modernes, pour ne rien dire des anciens, qui se sont exercés sur Térence, on distingue Ange Politien, Érasme, Dolet, Mélanchton, Gabriel Faërne, Muret, Daniel Heinsius, Tanneguy le Febvre, Bentley, Westerhovius, Zeune et Bruns. Ces interprètes du poëte ont été aussi ses principaux éditeurs. En 1779, on comptait déjà 395 éditions de Térence qui paraissaient dignes d'être remarquées, et dont le catalogue se trouve dans celle de Deux-Ponts. Parmi les traductions nombreuses qui ont paru en français, nous citerons celles que l'on doit aux littérateurs de Port-Royal, Paris, 1647, in-12, plusieurs fois réimprimée; à Mme Dacier, 1688, 3 vol. in-12; à Lemonnier, Paris, 1771, 3 vol. in-8°, figures. Cette excellente traduction a été réimprimée en 1820, dans le Théâtre des Latins, et plus récemment, précédée d'un *Essai sur la comédie latine, et en particulier sur Térence*, par Auger, Paris, 1825, 6 vol. in-18. H. G. Duchesne essaya sans succès de traduire Térence en vers français (1806, 2 vol. in-8°).

TÉRENTIA, femme de Cicéron, qui l'épousa, selon l'opinion la plus probable, l'an 676 de Rome, vécut longtemps avec lui dans l'union la plus parfaite. Ce fut elle, dit-on, qui engagea son mari à déposer contre Clodius, accusé d'avoir violé les mystères de la bonne déesse, et attira ainsi sur l'orateur les persécutions qui plus tard lui coûtèrent la vie. Ce fut elle encore qui détermina Cicéron à punir de mort les complices de Catilina. Pendant l'exil de son époux en 695, elle resta à Rome pour veiller à leurs intérêts communs et y courut les plus grands dangers. L'année suivante, elle le vit revenir et partagea la joie de son triomphe. Cependant elle se livrait depuis longtemps à des profusions extravagantes qui finirent par déranger beaucoup les affaires de son mari. Celui-ci eut recours au divorce l'an de Rome 707, et Térentia épousa la même année l'historien Salluste, un des plus violents ennemis de Cicéron, et après la mort de Salluste, en 718, l'orateur Messala-Corvinus. Dion-Cassius lui donne un 4e mari, Vibius-Rufus, qui fut consul sous Tibère. Térentia vécut selon les uns jusqu'à 103 ans, suivant les autres, jusqu'à 106, et suivant d'autres enfin, jusqu'à 117 ans. Les lettres de Cicéron représentent Térentia comme une femme de beaucoup d'esprit, pleine d'activité et d'adresse, mais possédée de vues ambitieuses qui la poussèrent dans de nombreuses intrigues et même dans des crimes (*sceleratè quædam facere*. Ad. Att. XI, 16); et, ce qui paraît mieux prouvé, d'une prodigalité effrayante.

TÉRENTIANUS MAURUS, poëte qu'on suppose avoir vécu dans le 3e siècle, n'est guère connu que par un poëme de 2,981 vers *sur les règles de la poésie*. Publié pour la première fois, en 1497, à Milan par G. Merula, il a été reproduit par Putschius, dans les *Grammat. lat. auctores antiqui*; par Maittaire, dans le *Corpus poetarum*, et séparément, Francfort, 1584, in-8°.

TÉRENTIUS (Jean), médecin, né à Constance en 1581, entra chez les jésuites à Rome, et fut envoyé missionnaire en Chine, où il mourut on ne sait en quelle année. Il a travaillé à une édition de l'*Abrégé des plantes* de Recchi, et laissé sur la botanique, dont il avait fait une étude particulière, quelques renseignements curieux; mais sa correspondance a été en grande partie perdue. Il est question de lui dans le *Pinax* de Gaspard Bauhin, page 342, et l'on trouve une de ses lettres dans les Commentaires de Faber sur Recchi, page 556.

TERKHAN-KHATOUN, épouse et mère de deux sultans du Kharizme, eut la plus grande influence sous le règne de son fils Mohammed, et vit même souvent ses ordres exécutés avant ceux du sultan. On lui donnait le titre de *Khodavendè djihan* (dame du monde), et elle prenait elle-même ceux de protectrice de la foi et du monde et de reine des femmes. Elle haïssait Djelal-Eddyn, l'aîné des enfants de Mohammed, et voulut, mais inutilement, engager celui-ci à assurer le trône à son second fils, Cothb-Eddyn. Irritée du refus qu'elle essuya, elle abandonna la capitale du Kharizme, que menaçait alors Gengiskan, et se retira dans la forteresse d'Ilan ou Elak, où bientôt elle fut assiégée. Ne pouvant se résoudre à chercher un asile auprès de Djelal-Eddyn, elle jura de préférer l'esclavage, l'opprobre et les traitements les plus rigoureux à une protection qui eût blessé son orgueil. Forcée de capituler en 1220, elle fut envoyée à Gengiskan, et mourut dans les fers sous le poids des chagrins et des humiliations.

TERKHAN-KHATOUN, épouse de Mélik-Schah, 3e sultan seldjoucide de Perse, voulant assurer le trône à son fils Mahmoud, provoqua la disgrâce et peut-être la fin du sage ministre qui gouvernait l'empire, et après la mort du sultan l'an 485 (1092), disputa le pouvoir au nom de son fils à Barkyarof, frère aîné de ce prince, qui la vainquit et voulut bien lui laisser Ispahan, où elle était parvenue à couronner Mahmoud. Elle mourut ainsi que son fils favori en 478 (1094); mais leur mort ne mit pas fin aux troubles qu'ils avaient excités.

TERKHAN-KHATOUN, épouse du sultan Sandjar, gouverna la Perse orientale avec beaucoup de sagesse pendant la captivité de son époux chez les Fozzes, et mourut l'an 551 (1196).

TERKHAN, sultane Validé, est célèbre dans l'histoire ottomane pour avoir été mère des trois empereurs Mahomet IV, Soliman II et Achmet II, et plus encore par les utiles et beaux établissements publics que Con-

stantinople doit à sa libéralité. Née d'un mère chrétienne, et fille d'un prêtre grec, dévouée par la loi qui levait encore, à cette époque, un tribut d'enfants sur les chrétiens, elle fut conduite au sérail du sultan Ibrahim. Montée sur le trône, et devenue régente pendant la minorité de son fils Mahomet IV, son premier soin fut de faire chercher sa mère et de la recueillir dans le palais impérial. Ses instances ne purent engager cette femme vertueuse et chrétienne à devenir mahométane, et les musulmans eurent longtemps l'étrange contraste d'une sultane de leur religion, dont la mère honorée, au milieu du sérail, avait le libre exercice des devoirs et du culte chrétiens. Le sultan Mahomet IV, son petit-fils, ordonna même, à sa mort, qu'on lui fit de magnifiques funérailles selon le rite grec. La sultane Terkhan fit aimer et respecter l'autorité souveraine tant qu'elle en fut dépositaire. Elle obtint la faveur de bâtir la belle mosquée d'Yani-Djami, près de la mer, et le mausolée où elle est enterrée avec les sultans ses enfants. En 1712, le sultan Achmet III, pour le repos de l'âme de son aïeule, fit construire la bibliothèque nommée de son nom la *Validé;* le même nom fut donné, en 1780, à l'académie fondée par Abdul-Hamid près de la mosquée d'Yani-Djami; et tous ces monuments consacrent le nom de cette sultane dans le souvenir des Ottomans.

TERLON (Hugues de), né à Toulouse au commencement du 17e siècle, était fils d'un conseiller au parlement de cette ville. Il se rendit de bonne heure à Paris; s'y fit connaître du cardinal Mazarin, et devint gentilhomme de ce ministre, qui le chargea, en 1655, d'aller complimenter le roi de Suède sur son mariage, et de lui porter un présent de vaisselle en vermeil. Il se concilia tellement la bienveillance du monarque suédois, par son esprit et par sa gaieté, qu'après la mort du baron d'Avangour, qui était ambassadeur à Stockholm, Charles-Gustave demanda que le chevalier de Terlon remplît cet emploi. En 1658, il accompagna ce prince dans son expédition de Seelande, et présida, en qualité de médiateur plénipotentiaire, aux négociations de Tostrup, qui amenèrent la signature des préliminaires de la paix avec le Danemark (18 février 1658). Les difficultés élevées pour l'exécution du traité de Roskild, ayant fait recommencer les hostilités entre la Suède et le Danemark, la France, l'Angleterre et la Hollande intervinrent comme médiatrices. Il y eut à Copenhague des conférences entre leurs plénipotentiaires auxquelles Terlon assista. Ces négociations d'abord sans succès, furent reprises, le 25 août 1659, avec les mêmes médiateurs, au nombre desquels se trouvait Algernon Sidney, et elles finirent par la signature du traité de Copenhague, du 27 mai 1660. On songeait alors en secret à abolir la constitution vicieuse du Danemark, et à faire conférer au roi un pouvoir absolu. Le chevalier de Terlon, témoin de tout ce qui s'était passé, n'avait pu s'empêcher de reconnaître que les désastres de ce royaume devaient être attribués à un vice qui, dans les moments les plus pressants, nuisait à l'action du gouvernement. Il engageait Frédéric III, à se débarrasser de l'opposition constante qu'il trouvait dans la participation de la noblesse au pouvoir souverain. Charles-Gustave, au contraire, intéressé à prolonger l'anarchie chez son voisin, faisait tous ses efforts pour maintenir cet état de choses. On peut lire, dans Puffendorff : *De rebus gestis Caroli Gustavi,* les détails des discussions qui s'ensuivirent. Ce fut vers cette même époque que Charles-Gustave, ayant trois guerres à soutenir à la fois, et menacé de voir la maison d'Autriche augmenter le nombre de ses ennemis, chercha à se rapprocher de la Pologne, et demanda la médiation de la France, engageant le chevalier de Terlon à envoyer à Varsovie, son secrétaire de légation Akakia, pour sonder les dispositions de Jean-Casimir. Ce prince ayant lui-même sollicité la médiation de Louis XIV, Terlon fut envoyé en Pologne avant les premières conférences tenues à Thorn; mais le président de Lombres demeura seul plénipotentiaire français au congrès d'Oliva. Terlon conclut encore avec la Suède le traité de Stockholm du 24 décembre 1662, par lequel l'alliance de Fontainebleau fut renouvelée; après quoi il revint en France, et fut nommé conseiller d'État. Le roi le renvoya, au mois d'août 1664, pour essayer d'amener les régents de Suède à accéder au traité d'alliance conclu le 3 août 1663, entre la France et le Danemark. Il parvint d'abord à rompre les négociations de l'envoyé britannique, pour entraîner la Suède dans une alliance avec l'Angleterre; mais comme l'objet principal de sa mission n'était pas rempli, Louis XIV lui associa, en 1666, le marquis de Pomponne. Ces deux ambassadeurs ne purent obtenir que la neutralité de la Suède. Terlon quitta ensuite Stockholm, pour aller, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, à Copenhague, où il demeura jusqu'à la fin de 1675. Ce diplomate a laissé des Mémoires sur ses négociations, depuis 1656, jusqu'en 1661, Paris, 1681, 2 vol. in-12, contenant des faits assez importants; mais fort mal écrits. La dernière phrase du second volume annonce une continuation qui n'a pas paru.

TERMINIO (Antoine), littérateur, né vers 1525 à Contursi (royaume de Naples), mort vers 1580 à Gênes, dont il continuait les annales commencées par Bonfadio, est auteur de poésies, dont quelques-unes font partie des *Rime spirituali* de Ferdinand Caraffa, marquis de Santo-Lucido, Gênes, 1559, in-4°, et de quelques vers latins dans un recueil publié par Dolce, Venise, 1554, in-8°.

TERNAT (Ternatius), évêque de Besançon, mort vers 680, avait écrit l'histoire chronologique des évêques ses prédécesseurs, ouvrage important, mais qui malheureusement ne nous est point parvenu. La ville de Besançon lui dut une nouvelle église, qui, donnée dans la suite aux bénédictins, est devenue l'abbaye de Saint-Vincent, fameuse par les sujets distingués qu'elle a donnés à la religion et aux lettres.

TERNAUX (Guillaume-Louis), célèbre industriel, né à Sedan le 8 octobre 1763, se trouvait à 16 ans à la tête de la maison de commerce de son père, dont des revers avaient ébranlé la fortune. Bientôt, à force de talent et d'activité, il surmonta les difficultés de sa position, et vit enfin prospérer ses affaires. En adoptant les principes de la révolution, il se montra l'ennemi de tous les excès. Mis hors la loi en 1793, il fut contraint de prendre la fuite pour se soustraire à l'échafaud. Rentré en France, il se prononça contre le consulat à vie et contre

l'empire. En 1815, il suivit les Bourbons dans l'exil. Député de Paris en 1818 et en 1827, il vota constamment dans la chambre avec l'opposition modérée. Le soin qu'il donnait aux affaires publiques ne lui faisait pas négliger les siennes, il pouvait suffire à tout. C'est à lui que l'industrie française est redevable des *cachemires Ternaux* et de l'introduction des chèvres du Thibet, dont le poil est employé par les Orientaux à confectionner ces précieux tissus. On lui doit aussi l'établissement en France des silos pour la conservation des grains. Toujours prêt à seconder les entreprises utiles, il remplissait une foule de fonctions gratuites; les sociétés philanthropiques, d'encouragement, d'agriculture, d'horticulture, d'instruction élémentaire, etc., s'étaient empressées de l'appeler dans leurs conseils, où sa parole était toujours utile. Ruiné par la révolution de 1830, il soutint ce nouveau revers en homme de courage. Déjà il avait la consolation de voir ses affaires se relever, lorsqu'il mourut d'apoplexie à Saint-Ouen, le 2 avril 1833.

TERPAGER (PIERRE), théologien de l'Église réformée, né en 1654 à Ripen en Jutland, mort chanoine de cette ville en 1737, est auteur de : *Ripæ cimbricæ, seu urbis Ripensis in Cimbriâ sitæ descript.*, etc., Flensbourg, 1736, in-4°, et d'autres ouvrages sur le même sujet. — Son fils, TERPAGER (LAURENT), pasteur à Mehruen en Seelande, a publié plusieurs *Dissertations latines*, dont la plus remarquable est : *De typographiæ natalibus in Daniâ.*

TERPANDRE (poëte et musicien), né à Lesbos, florissait dans le même temps qu'Arion, et fut le premier qui, suivant Athénée, remporta le prix aux jeux Carniens, dont l'institution remonte à la 26e olympiade (276 ans avant J. C.). Il enrichit la lyre d'une ou de plusieurs cordes, fut couronné 4 fois de suite aux jeux Olympiques, apaisa par ses chants une sédition à Sparte, et vit ses airs, partout admirés, devenir populaires et commencer partout l'ouverture des jeux publics. Il fixa par des notes le chant convenable aux poésies d'Homère, introduisit de nouveaux rhythmes dans la poésie, et, si l'on en croit Pindare, inventa les scolies ou chansons bachiques. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu. (*Voyez* les *Remarques* de Burette sur le *Dialogue* de Plutarque *touchant la musique*, dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions, tome X.)

TERRASSE DES BILLONS. *Voyez* **DESBILLONS.**

TERRASSON (JEAN), abbé, né en 1670 à Lyon, fut un véritable philosophe pratique. Enrichi par le système de Law en faveur duquel il avait écrit, il éprouva tous les embarras des richesses, sans en goûter les agréments, et se montra peu sensible à la perte d'une fortune dont il n'avait pas joui. Nommé en 1721 professeur de philosophie au collége de France, il remplit cette chaire avec beaucoup de zèle. Il était déjà membre de l'Académie des sciences; il fut admis à l'Académie française en 1732, et mourut à Paris le 15 septembre 1750. Sur la fin de sa vie il perdit absolument la mémoire. Entre autres ouvrages on a de lui : *Trois lettres sur le nouveau système de finances*, 1728, in-4° (c'est un roman); *Mémoire pour justifier la compagnie des Indes, contre la censure des casuistes qui la condamnent*, 1720, in-12; *Séthos, histoire ou Vie tirée des monuments-anecdotes de l'ancienne Égypte*, 1731, 3 vol. in-12, dans lequel Voltaire trouve de beaux morceaux.

TERRASSON (ANDRÉ), frère aîné du précédent, prêtre de l'Oratoire, est mis au nombre des meilleurs prédicateurs du second ordre. On trouve quelques-uns de ses sermons dans la collection des *Orateurs chrétiens*, Paris, 1820. Consultant plus son zèle que ses forces, le carême qu'il prêcha dans la cathédrale de Paris lui causa un épuisement, dont il mourut le 25 avril 1723, âgé d'environ 54 ans. Ses *Sermons* ont été recueillis et publiés après sa mort, 1726 et 1736, 4 vol. in-12.

TERRASSON (GASPARD), oratorien, frère du précédent, qu'il surpassa comme prédicateur, était né à Lyon le 5 octobre 1680. Après avoir professé dans plusieurs maisons de son ordre les humanités et la philosophie, il abandonna l'enseignement pour se livrer à la prédication. Plus tard il fut obligé de quitter l'Oratoire et la chaire par attachement pour le jansénisme, et mourut à Paris le 2 janvier 1752. Ses *Sermons* ont été imprimés, 1749, 4 vol. in-12.

TERRASSON (MATHIEU), jurisconsulte, cousin des précédents, né à Lyon le 13 août 1669, mort à Paris le 30 septembre 1734, travailla pendant 5 ans au *Journal des savants*, et donna des consultations qui lui acquirent le surnom de *Plume dorée*. Ses *OEuvres* furent publiées par son fils, 1737, in-4°.

TERRASSON (ANTOINE), fils du précédent, né à Paris le 1er novembre 1705, mort le 30 octobre 1782, fut censeur royal, conseiller au conseil souverain de Dombes, puis chancelier de cette principauté, avocat du clergé et professeur au collége de France. On a de lui : *Histoire de la jurisprudence romaine*, 1750, in-fol.; *Discours sur les progrès de l'éloquence du barreau et sur ceux de la jurisprudence sous le règne de Louis XIV*, dans le tome Ier de l'*Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, par l'abbé Lambert, 1751, 3 vol. in-4°; *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence, de critique*, etc., 1768, in-12.

TERRAY (l'abbé JOSEPH-MARIE), contrôleur général des finances, né à Boen, petite ville du Forez, en 1715, dut le commencement de sa fortune à un oncle, premier médecin de la mère du régent, qui lui acheta, en 1736, une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris. Il mena d'abord une vie conforme à la modicité de son revenu et à la gravité de l'état ecclésiastique, et acquit au palais la réputation d'un magistrat zélé, austère, laborieux, et doué d'une incroyable aptitude à débrouiller les affaires les plus compliquées. Mais dès que l'opulent héritage de son oncle et quelques protections qui furent la conséquence naturelle de sa nouvelle position, lui eurent permis de secouer impunément le joug des inconvenances que lui imposait son double caractère de magistrat et de prêtre, il étonna tout le monde par le scandale de ses mœurs et le cynisme de son langage. En même temps il se lança dans la carrière de l'ambition, avec une confiance justifiée par beaucoup d'esprit et par une santé capable de résister aux plus grands travaux; mais son extérieur était ignoble et repoussant, et ses succès à la cour auraient pu être difficiles, s'il n'eût eu

tant d'adresse et d'impudence. En séparant sa cause de celle de sa compagnie, lors de la démission générale des parlementaires en 1755, il gagna la faveur de Mme de Pompadour, avec laquelle il travailla ensuite à l'expulsion des jésuites. Dans cette affaire, il fut rapporteur, puis commissaire pour recevoir l'abjuration de tous les membres de la *société* qui se résignèrent à la faire, et dès lors son crédit s'accrut rapidement. Il songeait à remplacer l'Averdy au contrôle général, et tout en s'applaudissant des fautes de ce ministre, il le secondait avec une apparence de zèle, qu'il avait soin de faire apercevoir à Louis XV. Ce monarque lui sut gré d'avoir pris part au fameux arrêt du conseil de 1764, autorisant l'exportation des grains, sous prétexte de hausser le prix de la propriété, mais en effet pour doubler le produit des vingtièmes et pour ouvrir la porte au plus odieux monopole, qui désormais fut administré par une compagnie de capitalistes. Le même ordre de choses se continua sous Mayon-d'Ynvau, successeur de l'Averdy, et l'on pense bien que Terray en profita pour augmenter beaucoup sa fortune: ce qui ne l'empêchait pas toutefois de rechercher et d'obtenir une popularité illégitime, en rédigeant les remontrances du parlement contre les mesures financières du ministre. Ni cette popularité, ni ces grandes richesses ne pouvaient lui suffire : il voulait le contrôle des finances, et il y parvint à la fin de 1769, mais ce fut là l'écueil de la faveur dont il jouissait dans le public. Il s'engagea bientôt dans les mêmes voies que ses prédécesseurs, si impitoyablement critiqués par lui, et fit plus mal encore. Le principe dont il partit eût fait pourtant beaucoup d'honneur à ses lumières, s'il en eût poursuivi les conséquences par une marche graduée. Il avait en horreur l'usage, si commode en apparence, des dettes publiques, ne se fiait point aux promesses trompeuses du crédit, et croyait que le grand secret de la finance, le seul véritablement utile, était d'établir le niveau entre la dépense et la recette. Mais il eut le tort impardonnable de chercher cet équilibre par deux moyens honteux, la banqueroute et le monopole des grains : et cependant il pouvait alors trouver de grandes ressources pour l'exécution de son plan dans le développement de l'industrie de la France, qui était en paix depuis plusieurs années avec toute l'Europe. Par malheur il se proposait moins de balancer entre elles la dépense et la recette de l'État, que de fournir de l'argent aux prodigalités de Louis XV, pour se maintenir en place : ce fut l'action la plus lâche et la plus funeste dont il pût se rendre coupable, car il ruina son pays et déshonora son roi. Tantôt avec l'appui du parlement, où il conserva d'abord quelque influence, tantôt sans la participation de cette compagnie, dont il dédaignait les remontrances, il lança sur la France une foule d'édits désastreux. Pour faire apprécier le début de son administration, il suffira de dire qu'il mit tout d'abord la main sur la caisse d'amortissement, fit suspendre le payement des billets des fermes, diminua les arrérages de divers effets royaux, réduisit les pensions et les gratifications, principalement celles accordées au mérite et à l'indigence, et consacra même pour cette dernière mesure une rétroactivité de deux années. Il s'ensuivit une crise financière qui amena des procès, des banqueroutes, des suicides; et pendant ce temps le contrôleur général insultait au mécontentement public par des plaisanteries qui annonçaient une étonnante démoralisation. Après avoir jeté le désespoir dans Paris, il frappa les provinces, les villes de commerce surtout, et porta un dernier coup à la compagnie des Indes: rien ne devait plus surprendre de la part d'un homme qui n'avait pas même respecté les tontines où les artisans et les domestiques avaient placé leur pécule. Toutes ces mesures fiscales, et bien d'autres encore, furent prises par lui dans la première année de son ministère : l'on est effrayé d'une activité si prodigieuse et si mal dirigée. Lors même qu'il s'avisa de faire le bien, il le fit mal. Ainsi lorsqu'il voulut ramener à son ancien taux l'intérêt de l'argent, réduit à 4 pour cent en 1766, par une opération forcée de l'Averdy, il avait évidemment pour but d'empêcher que les régnicoles ne plaçassent leurs fonds ailleurs qu'en France, et d'y attirer même ceux des capitalistes étrangers; mais il tenta cette mesure dans un moment où toute confiance était détruite, et il ne réussit qu'à grever l'État de plus forts intérêts. Lors du grand coup d'État frappé par Maupeou sur les départements, l'abbé Terray se tint dans l'ombre; mais il s'en applaudit, et désormais délivré de toute contradiction pour l'enregistrement de ses édits, il donna une plus vaste carrière à son génie fiscal. Il soumit successivement toutes les charges et même la collation des ordres royaux à la contribution; il ne ménagea pas non plus les princes du sang ni le clergé; il s'empara d'une partie des revenus de l'université; il créa de nouvelles charges pour créer de nouveaux impôts; il augmenta les droits d'entrées sur les choses les plus essentielles; enfin, pour tout dire en un seul mot, il fut le contrôleur général le plus prodigue que l'on ait vu d'édits bursaux, et en fit paraître jusqu'à 11 le même jour. Au milieu de la misère publique, dont il était la seule cause, et qui ne l'empêchait pas de porter à 60,000 livres par mois la pension de Mme du Barry, sa digne protectrice, il prononçait parfois des mots dont la dureté, mêlée de moquerie, fait horreur et peine, ou dont le cynisme, assaisonné d'un esprit infernal, est bien la censure la plus amère de cette époque déplorable. Il avait dès 1770 révoqué l'autorisation d'exporter des grains à l'étranger, et le peuple, dans son imprévoyance, s'était réjoui de cette mesure; mais bientôt le monopole fut organisé, presque ouvertement, pour le compte du roi, et leur hausse ou leur baisse fut calculée uniquement dans le but de multiplier les chances avantageuses de cet odieux trafic, dont le ministre aussi retira d'énormes bénéfices. Pour le récompenser du mal qu'il avait fait à son pays, on lui donna la place d'intendant général des bâtiments, à laquelle était attachée la direction des beaux-arts; et, chose singulière! il fit quelque bien et un bien durable dans ce nouveau poste. Mais l'avénement de Louis XVI vint le repousser dans la vie privée. Il tomba en même temps que Maupeou, d'Aiguillon et Boynes, le 24 août 1774, jour qu'on nomma *la Saint-Barthélemi des ministres*. Il mourut à Paris le 18 février 1778, chargé de haine et de mépris. On a les *Mémoires* de l'abbé Terray, etc. (Londres, 1776), par Coquereau, avocat.

TERREROS Y PANDO (Étienne), jésuite et savant

grammairien, né le 12 juillet 1707, à Val-Trucios dans la Biscaye, mort le 3 juillet 1782, à Forli en Italie, où il s'était réfugié après l'expulsion de son ordre d'Espagne, avait professé la rhétorique et les mathématiques avec succès. On a de lui : *Diccionario castellano con las voces de ciencias y artes, y sus correspondientes en las tres lenguas francesa, latina e italiana,* Madrid, 1785-87-88-93, 4 vol. in-fol., et des traductions en espagnol, parmi lesquelles on remarque celle du *Spectacle de la nature* de Pluche, Madrid, 1753-56, 16 vol. in-4°.

TERREVERMEILLE (JEAN DE), docteur en droit et avocat à la sénéchaussée de Beaucaire, né à Nîmes, où il mourut en 1430, défendit avec courage les droits du Dauphin pendant la démence de Charles VI. On a de lui un écrit plein de vigueur, publié en 1420, imprimé plus d'un siècle après sous ce titre : *Aureum singulareque opus Joannis de Terrâ rubeâ,* etc., Lyon, 1526, in-4°.

TERRIER DE CLÉRON (CLAUDE-JOSEPH), magistrat distingué par ses lumières et son courage, né le 11 juillet 1697 à Besançon, mort en 1765, du chagrin que lui causa la perte de son fils, fut président de la chambre des comptes de Dole, et contribua puissamment à faire fleurir l'agriculture et le commerce dans la Franche-Comté. Son opposition vigoureuse aux mesures du ministère et ses fréquentes remontrances au roi lui valurent l'honneur d'être exilé et mis à la Bastille. Parmi ses ouvrages on remarque : *Discours sur la dignité et les devoirs de la magistrature, et sur la nécessité et l'emploi du tribut,* 1757, in-8° ; *Observations sur la vérification des lois bursales,* 1757, in 8°.

TERRIER (JEAN), lieutenant général du bailliage d'Ornans, né dans le 16e siècle à Vesoul, de la même famille que le précédent, mort en 1634, a publié un ouvrage réimprimé sous ce titre : *Attributs de la sainte Vierge,* Besançon, 1668, in-4°.

TERRIER (JACQUES), fils du précédent, mort en 1658, doyen des conseillers au parlement de Dole, a laissé manuscrites des *notes* sur le droit romain et sur la coutume de la province, et un *Recueil* d'arrêts du parlement de Dole.

TERRIN (CLAUDE), antiquaire et numismate, né vers 1640 à Arles, mort en 1710, a publié : *la Vénus et l'obélisque d'Arles, ou Entretiens de Musée et de Calisthène,* Arles, 1680, in-12; plusieurs *dissertations* intéressantes dans le *Journal des savants, les Mémoires de Trévoux,* et *la Continuation des Mémoires de littérature* par le P. Desmolets.

TERRY (ÉDOUARD), voyageur anglais, était né vers 1590. Nommé chapelain d'un bâtiment de la flotte de six vaisseaux de la compagnie des Indes, qui accompagnait sir Th. Roe, ambassadeur près du Grand Mogol, il partit de Gravesend le 3 février 1615, et relâcha le 2 juin dans la baie de Saldagne, au nord du cap de Bonne-Espérance. L'escadre combattit près de Moeli, une des Comores, une grosse caraque portugaise, qui se défendit vaillamment pendant plusieurs jours, et qui enfin, forcée de s'échouer entre deux rochers, fut brûlée. Le 25 septembre, on mouilla dans le port de Soually, peu éloigné de Surate. Aussitôt après, Roe, débarqué peu de jours auparavant, rappela Terry auprès de lui pour remplacer son chapelain qui venait de mourir. Terry séjourna deux ans à la cour du Grand Mogol, et quand Roe revint en Europe, en 1617, il le suivit. Il fut ensuite nommé recteur de Greenford en Middlesex, où il passa le reste de ses jours. On a de lui : *Voyage aux Indes orientales, dans lequel sont décrits notre traversée jusqu'à ces pays, le séjour que nous y avons fait, le riche et vaste empire du Grand Mogol,* etc., Londres, 1655, in-8°, avec figures; ibid., 1778, in-8°.

TERSAN (CHARLES-PHILIPPE CAMPION DE), antiquaire, né à Marseille, embrassa l'état ecclésiastique et commença dès sa jeunesse à recueillir des objets d'art. Il fortifia ce goût dans un voyage en Italie; et depuis son retour il s'occupa sans cesse d'augmenter sa collection, qui finit par devenir une des plus curieuses de Paris. Elle était établie à l'Abbaye-aux-Bois, et classée dans plusieurs salles suivant les objets et les contrées : dans l'une, c'étaient les médailles; dans l'autre la collection de cartes et d'estampes; dans une troisième, les curiosités chinoises; dans une quatrième, celles de l'Inde, etc. L'abbé de Tersan avait comparé les antiquités des divers peuples; et il éclaircissait, à l'aide des objets de sa collection, des passages d'auteurs anciens ou de voyageurs modernes. Après avoir recueilli toutes les antiquités trouvées dans les fouilles d'une ancienne ville romaine, sur la montagne de Chatelet, entre Saint-Dizier et Joinville, il les avait fait graver pour les insérer dans un grand ouvrage sur les arts et métiers des anciens éclaircis par les monuments, qu'il se proposait de publier, mais dont il céda les 130 planches déjà gravées à un libraire, qui les a fait paraître sous la direction de Grivaud. L'abbé de Tersan a publié avec Gosselin et Romé Delille le catalogue des médailles de d'Ennery. Il avait fait des recherches particulières sur les inscriptions chrétiennes portant la formule *sub ascid,* dans laquelle il voyait une énonciation symbolique du signe de la croix. Du reste il n'a rien publié de tout ce que l'observation constante des monuments lui avait appris, et il n'a même rien rédigé sur sa propre collection, qu'il eût été intéressant de voir expliquée par un homme qui la commentait d'une manière si instructive, lorsqu'il la montrait aux curieux. Malheureusement, dans sa vieillesse, il avait été obligé de se défaire de beaucoup d'objets de haut prix qui ornaient son cabinet. Il mourut, le 11 mai 1819.

TERSERUS (JEAN), savant prélat suédois, né en 1605 en Dalécarlie, fut d'abord placé sur le siége d'Abo; mais une explication qu'il donna du catéchisme de Luther excita contre lui un violent orage et lui fit perdre sa place. Ce ne fut que 8 ans après qu'il obtint l'évêché de Linkœping. On a de lui : *Explication du catéchisme,* 1663; plusieurs *sermons,* des *lettres* et la *relation* d'une assemblée de notables en 1660, insérée dans *Historick Maerkvaerdigheter, Z Del.*

TERTIUS DE LANIS. *Voyez* LANA THERZY.

TERTULLIEN (QUINTUS-SEPTIMUS-FLORENS TERTULLIANUS), l'un des plus illustres docteurs de l'Église, né à Carthage vers l'an 160, fut élevé dans la religion païenne, et se montra même l'ardent adversaire du christianisme. La constance des martyrs lui ouvrit les yeux, et dès lors il devint l'un des plus éloquents défenseurs

de cette foi sublime à laquelle il avait insulté. Il a expliqué les motifs de sa conversion dans l'*Apologie* qu'il publia en faveur des chrétiens à l'époque des proscriptions ordonnées par Plautien, cet indigne favori de Sévère. Tertullien, qui était marié, mais qui n'avait pas eu d'enfants, se sépara de sa femme pour se consacrer à l'état ecclésiastique. Il déplut au clergé de Rome par son rigorisme, et ne tarda pas à repasser en Afrique, mécontent de tout ce qu'il avait vu. Le désir d'atteindre à une plus grande perfection lui fit adopter les erreurs de Montan; il y persista ensuite par orgueil et il brava les censures de l'Église, qu'il continua pourtant de servir par ses ouvrages, en attaquant toutes les erreurs qui tendaient à s'établir en Afrique. Il abandonna plus tard les montanistes, et fonda une secte nouvelle, dont on trouvait encore des traces à Carthage du temps de St. Augustin. Il mourut dans un âge avancé vers 245. Malgré l'obscurité de son style, il a tant d'énergie, de vivacité, d'éclat et d'élévation, qu'il a trouvé dans tous les temps de nombreux admirateurs : il suffira de nommer Bossuet, qui, dans plusieurs de ses écrits, en parle avec enthousiasme, et M. de Châteaubriand, qui l'a surnommé *le Bossuet de l'Afrique*. Parmi les écrits de Tertullien on distingue : l'*Apologétique*, dont il a été question plus haut, et que tous les critiques s'accordent à regarder comme un chef-d'œuvre d'éloquence et de raison; le *Traité contre les Juifs*, modèle de controverse; les *Cinq livres contre Marcion*, l'un des trésors de l'ancienne théologie. On a plusieurs éditions de ses *OEuvres complètes*. Celle qu'on doit au savant Rigault, Paris, 1628, n'a pas été surpassée et a été reproduite plusieurs fois. Indépendamment des réimpressions de Paris, 1641, 1664, 1675, in-fol., on recherche celle de Venise, 1746, in-fol. Plusieurs ouvrages de l'éloquent docteur ont été traduits en français, entre autres l'*Apologétique*, par l'abbé Meunier, 1822, in-12.

TERZI ou **TERZO** (Ottobon), tyran de Parme, s'était instruit dans l'art de la guerre à l'école d'Albéric de Barboano, et avait commandé les armées de Jean-Galeaz Visconti, premier duc de Milan. A la mort de Jean-Galeaz, il profita des guerres civiles pour s'emparer de la souveraineté de Parme en 1404, et bientôt après de Plaisance et de Reggio, et gouverna ces trois villes moins en souverain qu'en chef de brigands. Philippe-Marie Visconti envoya contre lui son général Facino-Cane, qui fut vaincu, en 1407, à Binasco. Les plus fréquentes attaques de Terzi étaient dirigées contre le marquis d'Este auquel cependant il offrit la paix; mais au milieu de la conférence qui eut lieu à Rubbiera en 1409, il fut tué par Sforza Attendolo, l'un des officiers du marquis, et son cadavre, transporté à Modène, fut abandonné aux outrages de la populace.

TESAURO (Antoine), jurisconsulte, né à Fossano, dans le Piémont, au commencement du 16ᵉ siècle, mort en 1586 à Turin, dont il avait été nommé sénateur, rétablit l'ordre et la justice dans le gouvernement d'Asti, qui lui fut confié dans des temps difficiles. On a de lui : *Novæ decisiones sacri senatûs pedemontani*, Turin, 1602, in-fol., et Venise, 1605.

TESAURO (Gaspard-Antoine), fils du précédent, a publié : *Tractatus de augmento ac variatione monetarum*, Turin, 1602, in-fol.; *Quæstionum forensium libri IV*, etc., ibid., 1604, in-fol.; *De censibus*, ibid., 1602, in-fol.

TESAURO (Emmanuel), frère du précédent, né à Turin en 1581, fut professeur à Milan, et a laissé : *Elogia XII Cæsarum cum epigrammatibus*, Oxford, 1627, in-12; *Oratio in quâ probatur academiam Cremonensem Animosorum esse verum Herculis templum*, Crémone, 1620; *la Magnificenza*, discours, Turin, 1627.

TESAURO (Charles-Antoine), frère des précédents, né à Turin en 1587, mort en 1655, au Vatican, dont il était pénitentier, a publié : *De pœnis ecclesiasticis seu censuris latæ sententiæ praxim bipartitæ*, Rome, 1640.

TESAURO (Alexandre), né à Fossano en 1558, mort à Turin en 1621, est auteur d'un poëme intitulé : *la Seréïde*, Turin, 1585; Verceil, 1777, in-8ᵒ.

TESAURO (le comte Emmanuel), historien, fils du précédent, né en 1591 à Turin, où il mourut en 1677, fut élevé par ses contemporains presque aussi haut que Davila et Guicciardini. La postérité a cassé cet arrêt, et les écrits de Tesauro ne trouvent presque plus de lecteurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on citera : *Campeggiamenti, ovvero istorie del Piemonte*, Turin, 1640, in-fol.; Ivrée, 1646, in-fol.; *Ermenegildo, tragedia*, Turin, 1661, in-12; *Del regno d'Italia sotto Barbari*, ibid., 1664, in-fol.; *la Filosophia morale, derivata dall' alto fonte del grande Aristotele*, ibid., 1670, in-fol.; Trévise, 1704, in-12; traduit en espagnol, Barcelone, 1692, in-12.

TESAURO (Camille), médecin et professeur de philosophie à Salerne, d'une autre famille que les précédents, est auteur de *Pulsuum opus absolutissimum*, Naples, 1594.

TESMAN (Jean), jurisconsulte et diplomate, né le 25 juillet 1643, était fils d'un recteur du gymnase d'Emden, qui le laissa, en mourant (1654), dans la plus grande pauvreté. Le jeune Tesman fut recueilli par ses parents de Bremen, qui le firent élever au gymnase de cette ville. Il étudia ensuite la littérature ancienne et le droit à Grœningen, à Francfort-sur-l'Oder; et après avoir visité l'université de Duisbourg, à la suite du grand électeur, qui fit, en 1666, un voyage à Clèves, il fut appelé à la chaire de professeur en droit et en éloquence, au gymnase académique de Steinfurt, qui était alors très-florissant : il obtint la permission de faire auparavant un voyage littéraire en Suisse et en France. Il prit à Orléans, le grade de docteur en droit, et accompagna en Angleterre le malheureux duc de Monmouth, avec lequel il avait fait connaissance à Paris. Revenu par les Pays-Bas, il se rendit à Steinfurt, au mois d'août 1668. En 1670, il fut employé pour des affaires de famille des comtes de Steinfurt, à Berlin et à Bremen. A son retour il fut nommé juge du comté; et le grand électeur l'ayant chargé de la tutelle du comte de Bentheim l'envoya, pour les intérêts de son pupille, auprès du fameux Christophe Galen, électeur de Cologne, puis aux États-Généraux, et l'appela, pour le même objet, en 1672, à Berlin. En 1674, il alla comme professeur en droit à Marbourg, où il mourut, le 23 septembre 1693. Ses ouvrages consistent en un grand nombre de *Dissertations* qu'il écrivit à Marbourg, et dont dix ont été recueillies sous le titre de : *Dissertatio-*

num academicarum volumen 1, Marbourg, 1685, in-8°.

TESSANECK (le P. Jean), jésuite, et l'un des commentateurs de Newton, né vers 1720 en Bohême, mort après 1780, avait été nommé, lors de la suppression de son ordre, professeur de mathématiques transcendantes à l'université de Prague. On a de lui : *Expositio sectionis secundæ et tertiæ libri primi principiorum mathematicorum philosophiæ naturalis a Newtone inventorum*, Vieux-Prague, 1766, in-8°; *Newtonis philosophiæ naturalis principia mathematica, commentationibus illustrata, lib. I*, ibid., 1768, in-8°; 1780, in-4°, etc. (Voyez *Effigies virorum eruditorum Bohemiæ*, par Born et Adrien Voigt, Prague, 1773 et 1775).

TESSÉ (René de FROULAI, comte de), maréchal de France, né vers 1650, dans le Maine, descendait d'une famille, connue dès le 15e siècle, et alliée aux Lavardin, aux Sourdis, etc. Son caractère complaisant lui valut la protection du marquis de Louvois, qui l'avança rapidement. Il fut fait, en 1688, maréchal de camp et chevalier de l'ordre du roi, quoiqu'il ne se fût encore distingué par aucune action d'éclat. Trois ans après, il obtint le gouvernement d'Ypres, le meilleur de Flandres; et en 1692, il fut nommé, tout à la fois, lieutenant général et colonel général des dragons, charge créée pour le duc de Lauzun, dans le temps de sa faveur. Quelques jours après sa promotion, Lauzun l'ayant rencontré, lui persuada qu'il ne pouvait se présenter à la revue qu'avec un chapeau gris. Le roi les détestait : dès qu'il aperçut Tessé coiffé d'un énorme feutre, il lui demanda où il était allé prendre ce chapeau. L'explication donnée par Tessé fit sourire le roi, et divertit beaucoup les courtisans. Tessé fut employé, sous les ordres de Catinat, en Italie, remporta quelques avantages sur les Impériaux, et les força de lever le blocus de Pignerol. En 1696, il reçut la mission de détacher le duc de Savoie de l'alliance de l'Autriche ; mais il ne put, malgré son habileté, remplir les vues du ministère, et rejoignit l'armée. Il battit, en 1701, Trautsmandorf, entre Mantoue et Castiglione; ce fut à peu près le seul succès qu'obtinrent les Français dans cette campagne. Ayant été nommé maréchal, en 1703, il fut l'un des généraux employés en Espagne dans la guerre de la succession. Obligé de lever le siége de Gibraltar, en se retirant, il battit, devant Badajoz, les Portugais, qu'il contraignit de repasser leurs frontières. L'année suivante (1706), il assiégea Barcelone; mais au lieu d'attaquer le corps de la place, comme c'était l'avis de son conseil, il perdit, à s'emparer des fortifications extérieures, un temps précieux. La flotte anglaise renforça la garnison, qui prit sur-le-champ l'offensive. Tessé perdit la tête, et abandonna dans son camp toute son artillerie, des provisions de toute espèce et 1,500 blessés. Découragé par ce revers, il pressa le roi d'Espagne de se rendre à Versailles, pour conférer avec son auguste aïeul, sur les propositions des alliés; mais Philippe V refusa d'écouter ce conseil imprudent. Tessé, rappelé en France, eut le commandement de l'armée qui devait agir contre les Piémontais, et les força de lever le siége de Toulon (1707). Il se rendit, l'année suivante, à Rome, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Il était chargé de détacher le pape de la coalition; mais les Autrichiens couvraient de leurs armées l'Italie, et le pape, qui redoutait de les voir occuper ses États, ne put s'empêcher de reconnaître l'archiduc Charles comme roi d'Espagne. A cette nouvelle, Tessé furieux écrivit au saint-père deux lettres dans lesquelles il lui reproche vivement sa condescendance pour l'Autriche. Pendant ce temps-là Philippe V triomphait des efforts de la coalition. L'Europe fut obligée de reconnaître ses droits au trône d'Espagne, sur lequel il avait su se maintenir. Tessé fut choisi pour l'ambassade de Madrid. Après la mort du roi Louis Ier, il détermina Philippe à reprendre la couronne. Le mariage d'une infante avec Louis XV, que Tessé avait conclu, ne s'accordant plus avec la politique de la France, il revint de Madrid, assez mécontent, et se retira chez les Camaldules, où il mourut le 10 mai 1725. « C'était, dit Saint-Simon, un homme d'un caractère liant, poli, flatteur, voulant plaire à tout le monde; mais fier, adroit, ingrat à merveille, fourbe et artificieux de même. On a de lui : *Histoire de Daniel de Cosnac*, archevêque d'Aix; *Récit des incidents secrets* qui firent que l'Angleterre ne secourut point la Rochelle, et que le roi Louis XIII se rendit maître de cette ville, pendant le ministère du cardinal de Richelieu.

TESSIER (Henri-Alexandre), agronome, né en 1740, fit ses études dans un séminaire et porta longtemps dans le monde le titre d'abbé, quoiqu'il ne fût pas dans les ordres. Jeune encore, il se fit un nom par ses recherches pour le perfectionnement de l'agriculture et l'amélioration des races d'animaux domestiques. Reçu docteur en médecine de la faculté de Paris, il fut admis, en 1782, à l'Académie des sciences, où dès lors il lut plusieurs *Mémoires* importants sur divers objets d'utilité publique. A l'époque de la révolution il fut nommé médecin en chef de l'hôpital militaire de Fécamp, et plus tard chargé des cours d'agriculture et de commerce aux écoles centrales. Il fit partie de l'Institut dès sa formation, obtint le titre d'inspecteur général des bergeries modèles de France, et mourut à Paris en décembre 1837. Ce savant modeste a fourni un grand nombre d'articles à l'*Encyclopédie méthodique*, au *Dictionnaire des sciences naturelles*, au *Cours d'agriculture* de Rozier, etc. Il a été, de 1798 à 1817, l'un des principaux rédacteurs des *Annales françaises de l'agriculture*, 70 vol., et il a publié en outre plusieurs ouvrages importants, entre autres : *Traité des maladies des grains*, 1783, in-8°; *Résultat des expériences faites à Rambouillet sur la carie*, 1785, in-8°, traduit en italien, ainsi que le précédent.

TESSIN (Nicodème, comte de), sénateur de Suède et grand maréchal de la cour, est principalement connu par ses travaux d'architecture. Son père, né à Stralsund, était architecte du roi Charles XI, et reçut de ce prince des lettres de noblesse. Nicodème naquit à Nykœping, en 1654. S'étant appliqué à l'architecture, il fit un voyage pour voir les monuments les plus célèbres, et pour perfectionner son talent : ce fut à Rome qu'il s'arrêta le plus longtemps. De retour en Suède, il fut accueilli par la cour avec une grande distinction, et successivement nommé chambellan, baron, comte, surintendant des bâtiments, grand maréchal et sénateur. Parmi le grand nombre d'édifices et de monuments qui

ont été élevés en Suède sous sa direction et d'après ses plans, on distingue le palais du roi à Stockholm, et le château royal de Drotningholm, à peu de distance de la capitale. Ces deux édifices sont remarquables par un goût pur, une noble simplicité et une distribution intérieure bien entendue. Nicodème Tessin mourut en 1718. Il a laissé quelques ouvrages en latin et en suédois, dont nous citerons le traité *de Cometarum naturâ*, in-fol., 1700, Stockholm.

TESSIN (Charles-Gustave, comte de), fils du précédent, est l'un des hommes qui ont eu le plus d'influence dans les révolutions de la Suède. Il naquit à Stockholm, en 1695. Son père dirigea lui-même son éducation, et le fit voyager, de 1714 à 1719, en Allemagne, en France et en Italie. Ses talents eurent occasion de se déployer dans les discussions politiques qui s'élevèrent en Suède après la mort de Charles XII. Il se déclara pour le parti des Chapeaux, et le fit triompher d'une manière éclatante. Après avoir pris part, plusieurs fois, aux délibérations les plus secrètes des états, et après avoir négocié dans plusieurs cours, il fut nommé président de l'assemblée de la noblesse à la diète de 1738. Sur sa représentation, et d'après le plan que son adresse et son éloquence firent approuver, cette diète changea le système du gouvernement dans les objets les plus essentiels. Il fut résolu que les manufactures deviendraient l'objet principal de l'attention des administrateurs, et que l'on consacrerait une partie du revenu public à les encourager; que l'alliance de la France serait préférée à celle de l'Angleterre et de la Russie, et qu'on enverrait une ambassade extraordinaire à Paris. Le comte de Tessin fut nommé ambassadeur, resta en France de 1739 à 1742, et conclut un traité d'alliance et de subsides. A son retour, il passa à Francfort, pour assister au couronnement de l'empereur Charles VII. Peu après, il obtint la dignité de sénateur, et fut envoyé en Danemark, pour rétablir la bonne intelligence avec ce royaume. En 1744, il se rendit à Berlin pour terminer la négociation relative au mariage de Louise-Ulrique, sœur de Frédéric, prince royal de Suède. Revêtu du titre d'ambassadeur, il signa le contrat, et donna à cette occasion des fêtes brillantes. Frédéric le décora de l'Aigle noir, et l'honora de plusieurs autres marques de considération. De 1747 à 1752, le comte de Tessin dirigea les affaires étrangères comme président de la chancellerie; en même temps il fut nommé gouverneur du prince royal, depuis Gustave III. Il adressa à ce jeune prince une suite de lettres relatives à la morale, à la politique, à l'administration, qui furent imprimées et qui ont été traduites en français et en d'autres langues. Vers l'année 1760, quelques mésintelligences s'étant répandues à la cour, et l'esprit de parti préparant de nouveaux combats à la diète, le comte de Tessin crut devoir songer à la retraite, et en 1761, il résigna toutes ses charges. Il se retira dans sa belle terre d'Akeroe en Sudermanie, où il vécut avec quelques amis et ses livres, et où il termina ses jours, en 1770. Le comte de Tessin sut relever la gloire de son pays, après les calamités que le royaume avait éprouvées: il lui donna du poids dans la politique, par les relations où il le mit avec la France. Outre les lettres au prince royal, on a du comte Charles-Gustave Tessin plusieurs discours académiques, et un *Essai sur la manière d'adapter la langue suédoise au style des inscriptions*. L'*Éloge* de cet homme remarquable a été écrit en suédois, par le comte Hoepken, et imprimé à Stockholm, en 1771.

TESSON DE LA GUERIE (J.), né à Coutances en 1744, mort à Paris en 1776, est auteur d'une comédie en un acte et en prose, intitulée : la *Fille de trente ans*, 1775, in-8°, et des *Amours de Lucile et de Doligny*, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12.

TESTA (Domenico), né en 1746 à San-Vito, sur les collines de Préneste, fut d'abord professeur de philosophie à Palestrine, puis à Rome, de 1774 à 1786. Ce fut là qu'en 1776 il publia un ouvrage intitulé : *De sensuum usu in perquirendâ veritate*. Secrétaire du nonce à Paris en 1789, il courut risque d'être mis à la lanterne. Après la prise de la Bastille, de retour en Italie, il entra dans l'enseignement et fut nommé professeur de philosophie à Milan. Il accompagna Pie VII à Paris en 1804, lors du sacre de Napoléon. En 1810, il fut relégué en Corse, et ses biens furent confisqués; en 1814 il devint secrétaire des brefs aux princes et protonotaire, et mourut à Rome en 1832, laissant plusieurs ouvrages importants.

TESTELIN (Louis), peintre, naquit à Paris en 1615. Son père le plaça dans l'école de Vouet, où il devint le compagnon d'étude de la plupart des grands peintres français du 17e siècle. Il y gagna plusieurs prix ; mais comme les académies n'existaient pas encore, il ne fit point le voyage de Rome, et n'eut, pour se guider dans ses études, que les conseils de Vouet, les tableaux des grands maîtres à Paris, et la galerie de Fontainebleau. Lors de l'établissement de l'Académie royale de peinture et sculpture, en 1648, Testelin fut mis au nombre de ses membres. Il avait alors 33 ans, et présenta, pour morceau de réception, le portrait de Louis XIV, historié, c'est-à-dire orné d'accessoires qui détruisent la simplicité dont ce genre est susceptible. Cette méthode vicieuse est heureusement passée de mode. En 1650, ayant été nommé professeur, il fit, pour Notre-Dame, deux tableaux, dont l'un représente *saint Paul ressuscitant Tabithe*, l'autre *la Flagellation de saint Paul et de Silas*. Testelin fut très-lié avec Lebrun; cet illustre peintre le consulta plus d'une fois sur ses travaux, et il l'aida souvent de sa bourse. Louis Testelin mourut à Paris, en 1655. On ignore s'il fut marié et s'il eut quelque élève.

TESTELIN (Henri), frère du précédent, né en 1616, étudia aussi la peinture dans l'école de Vouet, et fut également membre de l'Académie à l'époque de sa formation. En 1650, il en devint le secrétaire, et fut nommé professeur en 1656. Il travailla pour le roi, et fut logé aux Gobelins. Testelin était calviniste. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Hollande et mourut presque octogénaire à la Haye, vers 1695. On a publié, depuis sa mort, un ouvrage qui porte son nom sous ce titre : *Sentiments des plus habiles peintres sur la pratique de la peinture et sculpture, mis en tables de préceptes, avec plusieurs discours académiques et conférences tenues en présence de M. Colbert*, etc., Pa-

ris, 1699, in-fol. Ce livre, tiré à petit nombre d'exemplaires et devenu si rare qu'il n'est pas cité dans les catalogues, est orné de vignettes et de gravures, dont une, représentant l'expression des passions, a été reproduite dans une *Physiologie* abrégée de Lavater, par Plane, 1797, 2 vol. in-8°.

TESTI (Fulve), poëte italien, né le 23 août 1593 à Ferrare, fut d'abord commis dans les bureaux de César d'Este. Il s'attira la colère du cabinet du Madrid par un petit poëme dédié au duc Charles-Emmanuel de Savoie, fut condamné au bannissement et à une forte amende. Il obtint son pardon par de nouveaux vers où il désavouait les premiers, et fut honoré de la confiance du prince Alphonse, qui le plaça à la tête de sa bibliothèque et le chargea de fonder une académie : le duc de Savoie le dédommagea de sa disgrâce momentanée par de nouvelles faveurs qui éveillèrent l'ambition du poëte. Mais ses démarches à Rome et à Modène ne furent pas heureuses, et il fut obligé de se consoler par l'étude des rigueurs de la fortune. Enfin, sous Alphonse III, il fut nommé secrétaire d'État, et, sous le duc François, envoyé successivement à Rome, à Mantoue, à Milan, à Venise, à Vienne, et récompensé de ses services par un fief avec le titre de comte. Nommé à l'ambassade de Madrid, puis gouverneur de Garfagnane, il prit ensuite part aux conférences de Castelgiorgio, d'Acquapendente et de Venise: mais convaincu, en 1646, d'avoir entretenu une correspondance secrète avec Mazarin, il mourut la même année, probablement de mort tragique. On a de lui : *Rime*, Venise, 1653; l'*Italia* (sans date), in-4°; *Miscellanea di lettere* (sans date), in-12; *Opere scelte*, Modène, 1817, 2 vol. in-8°.

TESTU (Jacques), abbé de Belval, membre de l'Académie française, né à Paris, mort en 1709, dans un âge assez avancé, s'annonça par quelques succès dans la carrière de la prédication; mais sa santé l'obligea bientôt d'y renoncer. Partageant dès lors ses loisirs entre la culture des lettres et les cercles les plus spirituels, il obtint l'amitié de Mme de Sévigné et la protection de Mmes de Montespan, de Thianges et de Maintenon, qui ne purent cependant lui faire donner un évêché, parce que Louis XIV ne le trouva pas *assez homme de bien* pour conduire les autres. On a de cet abbé : *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture et des Pères*, Paris, 1703, in-12.

TESTU (Jean), abbé de Mauroy, mort le 10 avril 1706, fut admis à l'Académie française sans avoir pour y entrer aucun titre que la protection de Monsieur, frère de Louis XIV.

TETENS (Jean-Nicolas), conseiller d'État et des finances à Copenhague, né le 16 septembre 1737 à Tetenshull, dans le duché de Schleswick, mort à Copenhague le 19 août 1807, a publié en allemand : *Essai philosophique sur la nature humaine et sur ses développements*, Leipzig, 1777, in-8°; *Considérations sur les droits réciproques des puissances belligérantes et des puissances neutres sur mer*, Copenhague, 1805, in-8°, etc.

TETI (Charles), ingénieur, né à Nola dans le royaume de Naples, mort à Padoue vers 1593, servit successivement l'empereur Maximilien II et la république de Venise. Il fortifia plusieurs villes, entre autres Pergame, où il construisit le bassin dit *de la Chapelle*. On a de lui : *Discorsi di fortificazioni, expugnazioni*, etc., *lib. VIII*, Venise, 1589, in-4°, et ibid., 1617, in-fol.

TETRICUS (P. Pivesus ou Pevusius), empereur, était d'une naissance illustre. Membre du sénat et consul, il avait ensuite rempli dans les Gaules, des fonctions éminentes. Victorine ayant jeté les yeux sur lui pour remplacer Marius, le fit déclarer Auguste par les soldats dont elle commandait les suffrages. Tetricus, alors préfet de l'Aquitaine, était absent quand son élection fut connue. Il prit la pourpre à Bordeaux, dans les premiers mois de l'année 268, et donna le titre de César à son fils, qu'il s'associa bientôt dans les soins du gouvernement. Son autorité s'étendait sur les Gaules, et sur une partie de l'Espagne et de la Grande-Bretagne. Les Éduens s'étant révoltés, il les défit, et vint assiéger Autun, dont il s'empara, malgré la vigoureuse résistance des habitants. Cette guerre ne fut sans doute pas la seule qu'il eut à soutenir; et l'on voit par les médailles qui nous restent de ce prince qu'il remporta des avantages multipliés sur ses ennemis. La médaille qui porte les effigies de Tetricus et de Claude, semble prouver que ces deux princes avaient fait ensemble quelque traité. C'était malgré lui que Tetricus gardait un trône qu'il n'avait point ambitionné. L'indiscipline des troupes depuis qu'elles disposaient de l'empire était l'occasion de troubles sans cesse renaissants; Tetricus, fatigué d'une vie pleine d'agitations, se serait démis du pouvoir, s'il eût été rassuré sur les suites de son abdication. Dès qu'Aurélien eut pacifié l'Orient, il l'informa du dessein qu'il avait de restituer les Gaules à l'empire; mais obligé de dissimuler son accord avec ce prince, il s'avança pour le combattre dans les plaines de Châlons-sur-Marne. S'étant placé avec son fils à l'avant-garde, il fut coupé par un détachement de l'armée d'Aurélien, qu'il avait prévenu de ses dispositions, et conduit au camp des Romains. Les légions gauloises se défendirent avec une valeur opiniâtre; mais privées de leurs chefs, elles finirent par succomber. On s'étonna qu'Aurélien fît servir à son triomphe Tetricus et son fils, qui s'étaient remis volontairement entre ses mains. Ce fut là le seul tort de ce prince à l'égard de Tetricus. Il lui rendit, avec ses biens, la dignité sénatoriale, et le revêtit d'une charge qui lui donnait le droit d'inspection sur une grande partie de la Lucanie. Tetricus reconnaissant fit exécuter un tableau en mosaïque, qui représentait Aurélien lui remettant ainsi qu'à son fils, la prétexte et le laticlave, et recevant d'eux, à son tour, un sceptre et une couronne civique. Ce tableau subsistait encore du temps de Trebellius Pollion, dans le palais de Tetricus, situé sur le mont Cœlius, près du temple d'Isis de Metellus. Tetricus fut assez sage pour oublier le rang dont il était descendu, et acheva ses jours dans le repos. D'après une médaille de ce prince, qui porte au revers le bûcher funèbre ou l'autel allumé, avec la légende *Conservatio*, quelques savants pensent que Tetricus reçut les honneurs de l'apothéose. De Boze conjecture que ce fut par l'ordre de l'empereur Tacite, qui régna depuis le mois de septembre 275 jusqu'au mois de mars 276. Ce serait donc dans cet intervalle de temps qu'il

faudrait placer la mort de Tetricus. Crevier trouve peu vraisemblable le fait de sa consécration. On a des médailles de Tetricus et de son fils, dans les différents métaux; mais elles sont rares.

TETZEL ou **TEZEL** (Jean), dominicain, né vers 1470 à Pirna, dans la Misnie, fut chargé de prêcher les indulgences que le saint-siége venait d'accorder aux chevaliers teutoniques pour les aider à soutenir la guerre contre les Russes, et, quoique sa conduite fût peu régulière, recueillit des sommes considérables. Ayant fait un voyage à Rome pour implorer le pardon de ses fautes, il en revint avec le titre d'inquisiteur de la foi et la commission de prêcher de nouvelles indulgences, dont il fit un scandaleux trafic. Luther l'attaqua, et il répondit par un ouvrage intitulé : *Propositiones centum et sex lutheranis adversæ, quibus catholicum de indulgentiis dogma propugnabat.* Il fit même brûler à Francfort les écrits de son adversaire. Cet acte de violence, qui fut si funeste, lui attira de la part de Miltitz, légat apostolique en Allemagne, de vifs reproches qui le firent mourir de chagrin, en 1519, à Leipzig. (*Voyez* sur Tetzel, la *Germania sacra et litteralis* de Godef, Hecht, Wittenberg, 1717, in-8°.)

TEULIÉ (Pierre), né à Milan en 1763, avait d'abord embrassé la profession d'avocat qu'il quitta pour suivre la carrière des armes lorsque la révolution vint à éclater. Appelé en qualité d'aide de camp près le général Sezbelloni, qui commandait les milices de son pays, il déploya une grande intelligence, parvint en peu de temps au grade d'adjudant général, et fut chargé de réorganiser la garde nationale, qui devint le noyau de l'armée italienne. Le repos ne pouvant convenir à son ardeur guerrière, il obtint d'être incorporé dans la 1re légion qui se formait à Milan, sous les ordres de Lahoz : il dissipa à la tête de ces troupes les insurgés de la Garfagnana, força le pont de Faenza, où son colonel avait reçu une blessure, et conduisit cette légion sur le Tagliamento, afin de repousser les Autrichiens qui s'avançaient contre la Lombardie. Venise avait soulevé les villes de sa domination ; Salo et Vérone s'opposèrent aux armées républicaines et ne purent leur résister. Alors Teulié reçut l'ordre de constituer un gouvernement provisoire à Vérone et à Vicence. Il ne négligea rien pour empêcher qu'on maltraitât les vaincus : attaqua le fort Saint-Leo, qui capitula après quelques jours de siége, et contribua au gain de la bataille de Vérone. Cependant tous ces exploits ne purent sauver la république cisalpine, assaillie par d'innombrables ennemis. La victoire trahit les Français en Italie, et la Lombardie retomba sous le joug. Teulié sentit vivement le malheur de sa patrie, et chercha toutes les occasions de se soustraire à l'esclavage. A la bataille de Magnano, il eut deux chevaux tués sous lui, et ses habits furent criblés de balles. Lorsque Lahoz passa à l'ennemi, Teulié frémit d'indignation, et imposa par son courage aux soldats qui étaient restés sous ses drapeaux, repoussa les insurgés qui fondirent sur lui; mais accablé par le nombre, il tomba entre leurs mains, après avoir fait des prodiges de valeur. Ils l'emmenaient dans la Romagne, quand passant devant Pérouse il profita d'un moment favorable pour tromper la vigilance de ses gardes, et se jeta dans cette ville qui était alors au pouvoir des Français. De là il se rendit à Rome, où le général Garnier le fit son chef d'état-major. La garnison française, cernée de toutes parts par les Siciliens, s'était retirée dans le château Saint-Ange, où elle ne tarda pas à être bloquée. Teulié, se voyant sans espoir de secours, capitula, s'embarqua avec ses troupes à Civita-Vecchia et revint en France. Il avait reçu sur son vaisseau la princesse de Santa-Croce et le plus jeune de ses enfants, qui fuyaient la vengeance de la cour romaine. Arrivé à Paris, le premier consul l'envoya à Dijon, rejoindre le général Lecchi, qui l'aida à réorganiser la légion italienne. Les apprêts de la nouvelle campagne terminés, l'armée traversa les Alpes. Teulié, placé à l'avant-garde, assista à la reddition du château de Milan, poursuivit les Autrichiens jusqu'à Trento, passa la rivière sous le feu d'une artillerie formidable; pénétra le premier dans la ville, et mérita le grade de général de brigade. Il se dirigea ensuite sur Mantoue qui se rendit, ainsi que d'autres places, après la bataille de Marengo. Envoyé en Toscane, il occupa Massa, où il apprit sa nomination au ministère de la guerre de la république cisalpine, et retourna à Milan. Il eut tout à recréer; organisa un corps de gendarmerie, dota l'hôtel des Invalides, fit surveiller les hôpitaux, et ouvrit à ses frais un asile en faveur des orphelins militaires. Pour opérer le bien, il avait été obligé de sévir contre les perturbateurs et les ambitieux, et s'était fait beaucoup d'ennemis qui n'auraient pas manqué de lui nuire s'il n'eût donné sa démission. Il commanda successivement Côme, Gallarate et Pavie. De retour à Milan, la haine s'acharna contre sa personne : on lui proposa des projets séditieux; le gouvernement ordonna son arrestation, le destitua, et le plaça sous la surveillance de la police. Il supporta tout avec résignation; Napoléon, mieux éclairé, lui rendit ses grades, et ce brave se vengea en redoublant de zèle et de dévouement pour son pays. En 1805, il alla au camp de Boulogne, fut élevé au rang de général de division, et désigné pour s'embarquer avec le premier corps d'armée qui devait franchir le détroit. Il servit en Hanovre, en Poméranie, et assiégea Colberg. Frappé d'un boulet de canon, au moment où il encourageait les soldats, il eut une jambe emportée, et mourut 7 jours après, en mai 1807. Napoléon fit à son père une pension de 3,000 francs, que le gouvernement autrichien lui a conservée.

TE WATER (J. W.) né à Zaamslay, en Hollande, le 28 octobre 1740, se voua à l'instruction et au ministère évangélique. Pensant que le public serait flatté de savoir l'emploi qu'il avait fait de son temps, il a publié sa vie en neuf livres (Leyde, 1824, in-8°), dans lesquels il devient successivement écolier, ministre de l'évangile, membre de commissions ecclésiastiques, historiographe de la Zélande, professeur à Middelbourg, et membre de plusieurs sociétés savantes, etc. Il annonce ensuite qu'il a trouvé des secours pour l'impression de ses ouvrages; parle de son courage, de sa constance pendant les troubles de son pays, enfin de ses productions. Il lègue à ses héritiers la leçon de ses vertus, et a défendu dans son testament qu'on ajoutât une préface ou des notes à ses mémoires. Il est mort à Leyde, le 19 octobre 1822. Quelque temps avant son décès, il travaillait sur Arnobe,

et avait mis à cet effet à contribution la Bibliothèque du Roi, à Paris. Celle de Te Watter, dont le catalogue formait un vol. in-8° de 500 pages, contenait des collections précieuses de médailles, de manuscrits et de lettres autographes. Ces lettres ont été achetées par Bohn, libraire anglais.

TEXEIRA (Joseph), dominicain portugais, né en 1543, mort en avril 1604 à Paris, où il avait suivi l'infant don Antoine, auquel il s'était attaché lors de son avénement au trône, et qu'il ne voulut jamais abandonner, a publié : *De Portugalliæ ortu, regni initiis, deniquè de rebus a regibus universoque regno præclarè gestis compendium*, Paris, 1582, in-4° ; et d'autres ouvrages sur lesquels on peut voir les *Mémoires* de Niceron, tome V.

TEXEIRA (Pierre), historien et voyageur portugais, né vers 1570, résida plusieurs années en Perse, et surtout dans l'île d'Hormuz, où il étudia la langue persane pour pouvoir lire et traduire Mir-Khond, auteur de l'histoire la plus étendue de la Perse. Il visita ensuite plusieurs provinces de l'Inde, et revint en Portugal, en passant par le Mexique et d'autres colonies de l'Amérique. Il fit un autre voyage par terre dans plusieurs contrées de l'Asie, et, de retour en Europe, parcourut l'Italie, la France, et se rendit à Anvers, où il publia : *Relaciones de Pedro Texeira, del origen, descendencia y succesion de los reyes de Persia y de Hormuz, y de un viage hecho por el mismo autor, dende la India-Oriental hasta Italia por tierra*, 1610, petit in-8°. Cotolendi en a donné une assez mauvaise traduction sous ce titre : *Voyages de Texeira, ou l'Histoire des rois de Perse*, etc., Paris, 1621, 2 parties in-12.

TEXTOR. *Voyez* **RAVISIUS.**

TEXTORIS (Joseph-Boniface), second médecin en chef honoraire de la marine française, chevalier de la Légion d'honneur, et membre de plusieurs sociétés savantes, naquit à Toulon, le 24 février 1773, d'un médecin distingué de la marine. Il suivit la même carrière, et, en 1787, il fut employé comme chirurgien auxiliaire dans les hôpitaux de la marine, et servit en cette qualité jusque vers le milieu de 1790. Embarqué le 12 septembre de la même année, sur la frégate *la Minerve*, en qualité d'aide-chirurgien, il fit ainsi partie de l'expédition envoyée par le gouvernement pour lever les plans des villes, des côtes et des golfes de la Thessalie, de la Macédoine et de la Thrace. Textoris prit dans ce voyage beaucoup de notes qui lui servirent plus tard à composer un mémoire sur les antiquités de l'île de Thasos, qu'il lut devant l'Académie de Toulon, dont il fut un des fondateurs et le premier secrétaire. En 1798, au retour de l'expédition de Venise, dans laquelle Textoris était chirurgien en chef du vaisseau *le Tonnant*, il traita avec succès l'épidémie qui se manifesta dans l'escadre de l'amiral Brueys, et contracta lui-même cette maladie dont il faillit être victime. Promu, le 2 juin 1801, au grade de chirurgien entretenu de première classe (grade qu'il obtint, comme les précédents, par la voie du concours), il reçut l'ordre de se rendre à Cadix, et à son arrivée il fut chargé de diriger en chef les hôpitaux d'Algésiras où se trouvaient les nombreux blessés provenant du combat qui avait été soutenu par une division française contre l'escadre de l'amiral anglais Saumarez ; il s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que d'intelligence. A son retour de Cadix à Toulon, il s'enferma de nouveau dans le lazaret de ce port pour traiter la maladie meurtrière qui avait attaqué l'équipage du vaisseau *l'Atlas*, revenant de Cadix. En 1803, il se rendit à Montpellier, et s'y fit recevoir docteur en médecine. Peu de temps après, Textoris fut nommé chirurgien en chef de la flotte sous les ordres de l'amiral Latouche, qui, par la mort de cet officier, passa sous le commandement du vice-amiral Villeneuve. Il se trouva à la bataille de Trafalgar, y rendit d'éminents services aux blessés, et montra un sang-froid bien rare et bien précieux au milieu d'une telle scène de carnage. Le 16 janvier 1812, il fut nommé chirurgien-major du vaisseau *le Duquesne*, qui était au port de Toulon, affecté à l'instruction des nouveaux élèves de la marine. Il conserva cet emploi jusqu'en 1815, époque où les écoles spéciales de la marine furent supprimées. En 1816, le service de santé de la marine, au port de Marseille, lui fut confié. Après 37 années d'un service fatigant, sa santé commençant à dépérir, il obtint sa retraite avec le titre de second médecin en chef honoraire de la marine. Il quitta alors Marseille et revint à Toulon. Il mourut à Neoulles (Var), le 3 septembre 1828. Il avait publié en 1826 son *Étude sur les eaux*, in-8°.

TEYMOURAZ Ier, roi de Géorgie, était petit-fils d'Alexandre, roi de Kakhet, et fils de David, qui mourut avant son père. Né vers la fin du 17e siècle, il fut envoyé comme otage en Perse, et élevé auprès de Schah-Abbas le Grand. Alexandre ayant été assassiné dans sa vieillesse par Constantin, son second fils, qui s'était fait musulman, Ketwane, sa bru, princesse du sang des Bagratides, rois de Kharth'el, Carduel ou Kartalinie (la Géorgie propre), et veuve de David, députa à la cour de Perse, pour redemander son fils Teymouraz. Schah-Abbas permit à ce jeune prince d'aller régner, et le laissa partir après lui avoir fait jurer qu'il serait toujours vassal de la Perse. Teymouraz fut fidèle à son serment, et il envoya même deux de ses fils en otages, Levan ou Léon, et Alexandre. Devenu veuf, il épousa peu d'années après, la belle Darejan, sa cousine, sœur de Louarzab ou Lohrasp, roi de Kharth'el. Ce mariage fut la cause, ou du moins le prétexte des malheurs qui accablèrent Teymouraz et son beau-frère, ainsi que la nation géorgienne. Un ministre de Louarzab, outragé par son maître, se retira à la cour du roi de Perse, lui vanta les charmes de Darejan, et le rendit amoureux de cette princesse, à qui l'on avait donné le surnom de *Pehri* (fée). Abbas la demanda pour épouse à Louarzab, qui, ne se bornant pas à la refuser, pressa même le mariage de sa sœur avec Teymouraz. Le monarque persan, furieux de cet affront, mais embarrassé alors dans une guerre contre les Turcs, fut obligé de différer sa vengeance. Elle éclata en 1614. Abbas, ayant d'abord tenté vainement de désunir les deux beaux-frères, et de les rendre suspects l'un à l'autre, fit envahir la Géorgie par une armée de 30,000 hommes, qu'il se disposait à suivre de près, à la tête d'un corps plus considérable. Teymouraz, pour conjurer l'orage qui le menaçait, chargea sa mère de le réconcilier avec le roi de Perse ; mais la médiation et la prudence de cette habile prin-

cesse échouèrent dans cette occasion. Abbas exigeait impérieusement que Teymouraz vînt se soumettre en personne; et comme le prince géorgien s'y refusait, il retint Ketwane, et l'envoya prisonnière à Chyraz, avec tous les gens qui l'accompagnaient. Louarzab, plus confiant ou plus touché des maux qui accablaient ses sujets, vint trouver Schah-Abbas, qui, déjà maître de ses États, feignit de les lui rendre pour mieux le tromper, mais qui bientôt le fit arrêter, le relégua dans le Mazanderan, dont il espérait que le climat lui serait funeste, et l'envoya ensuite à Chyraz, où il le fit étrangler secrètement, en 1622. Teymouraz, sans éprouver un sort aussi cruel, n'en fut pas plus heureux. Hors d'état de résister à son implacable ennemi, il échappa du moins à sa vengeance, en se réfugiant dans une forteresse, sur les sommets du Caucase, d'où il put voir ses domaines dévastés, et ses sujets massacrés ou traînés en esclavage. Abbas avait donné le gouvernement de la Géorgie à Bagrat Mirza, proche parent de Louarzab, lequel s'était fait musulman. Après son départ, Teymouraz sortit de sa retraite, et avec les faibles secours qu'il reçut des Turcs et des chrétiens, il lutta quelque temps contre Bagrat, qui se maintint par la force des armes persanes. Alors il alla chercher un asile dans les États du Grand Seigneur, qui lui donna la ville de Konieh, avec les revenus de quelques terres dans l'Asie Mineure. Teymouraz réussit par ses instances à intéresser son protecteur dans sa querelle. Une armée ottomane pénétra en Perse, au printemps de l'année 1618, et s'avança jusqu'aux environs d'Ardebil, où étaient les tombeaux des ancêtres du roi de Perse. Teymouraz se repaissait d'avance du plaisir de brûler cette ville, en représailles des maux qu'avait soufferts la Géorgie; mais la victoire décisive que les Persans remportèrent sur les Turcs, au commencement de septembre, obligea ceux-ci à regagner leurs frontières. Teymouraz retourna dans l'Asie Mineure, en attendant des circonstances plus favorables. Cependant la vengeance de Schah-Abbas était loin d'être assouvie. Il fit priver de la virilité les deux enfants de Teymouraz, persécuta la mère de ce prince, pour la forcer d'embrasser l'islamisme, et n'ayant pu vaincre sa résistance, il ordonna qu'elle fût mise à mort, ce qui fut exécuté le 22 septembre 1624. Teymouraz, voyant que les Turcs le pressaient lui-même de se faire mahométan, s'était retiré en Russie, où les négociations du czar auprès du sofi, pour obtenir la liberté de l'infortunée Ketwane, n'avaient servi qu'à hâter la fin de cette princesse. Teymouraz trouva moyen de rentrer en Géorgie, et y remporta quelques avantages; mais il fut forcé de céder encore à la fortune et à puissance de Schah-Abbas. Après la mort de ce monarque, il revint en Géorgie, excita un soulèvement contre les Persans, en 1630, fit périr Simon, fils et successeur du vice-roi que Schah-Abbas y avait établi, et se rendit maître de toutes les places fortes, à la réserve de Teflis; mais ce ne fut pas pour longtemps. Schah-Séfy, nouveau roi de Perse, envoya une armée nombreuse sous les ordres de Roustem, frère et oncle des deux derniers vice-rois. Ce général battit les Géorgiens en plusieurs rencontres, recouvra le Karht'el et la plus grande partie du Kakhet, et força Teymouraz de se cantonner dans le Caucase, et d'y vivre plutôt en fugitif qui combat pour sa vie, qu'en souverain qui défend sa couronne. Fatigué d'une lutte si inégale, et ne recevant aucun secours, Teymouraz, qui était allé implorer vainement la protection de la Russie, prit le parti de se retirer auprès de sa sœur et de son beau-frère, Alexandre, roi d'Imireth. Il se flattait d'y finir ses jours en repos, n'ayant plus d'espoir de recouvrer le trône de ses pères. Mais il n'eut pas cette consolation. En 1658, Schah-Nawaz-Kan, prince géorgien apostat, son parent, et vice-roi de Géorgie pour le roi de Perse, conquit l'Imireth, et y établit, pour vice-roi, son fils Artchile. Teymouraz ne voulut pas, ou ne put, à cause de son grand âge, se retirer chez les Turcs : il fut fait prisonnier et conduit à Teflis, puis envoyé à la cour de Perse, par ordre d'Abbas II. La fatigue du voyage, la vieillesse et les ennuis lui causèrent une maladie dont il mourut, en 1659, dans un palais où le roi de Perse l'avait logé et fait soigner par ses médecins. Son corps fut porté en Géorgie, et inhumé auprès de ses ancêtres. Teymouraz avait eu, de sa seconde femme, plusieurs enfants. La veuve de David, son fils aîné (mort avant son père, en 1650), s'enfuit de l'Imireth, lorsque son beau-père y fut arrêté, et elle emmena en Russie son fils Héraclius qui, dans la suite, monta sur le trône de Géorgie.

TEYNG. *Voyez* **CERATIN.**

THAARUP (Thomas), né à Copenhague, en 1749, fut nommé, en 1781, professeur d'histoire, de géographie et de belles-lettres à l'académie des cadets de la marine. De 1794 à 1800, il fut membre de la direction du théâtre royal, et reçut, en 1809, la décoration de l'ordre de Danebrog. Ses poésies sont remarquables par le naturel des pensées, l'élégance de la diction, et annoncent plus un versificateur qu'un poëte : il n'avait ni un esprit inventif, ni une imagination ardente. Il a composé pour le théâtre trois opéras de circonstance qui ont joui d'un succès mérité. On lui doit aussi les paroles de cantates sacrées qui présentent des beautés réelles. Thaarup vivait à la campagne, d'une pension que le gouvernement danois lui avait accordée, lorsque la mort l'enleva dans le cours de 1821. L'année suivante, on a recueilli ses œuvres sous ce titre : *Thomas Taarups poetiske Skrivter*, Recueil des poésies de Thomas Thaarup, publié par K. L. Rahbek, Copenhague, 1822, in-8°.

THABAUD-BOIS LA-REINE (Guillaume), conventionnel, né en 1755 dans le Berry, d'une famille noble, était en 1789 prévôt de la connétablie à Châteauroux. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé successivement l'un des administrateurs du district de cette ville, puis membre du directoire du département de l'Indre. Le zèle dont il donna des preuves dans ces différentes fonctions le fit élire en 1792 à la Convention, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Entré au conseil des Cinq-Cents, il en sortit en mai 1797, et devint l'un des administrateurs de la loterie. L'année suivante, porté par les électeurs de son département au conseil des Anciens, il y siégeait encore au 18 brumaire. Il reprit alors sa place dans l'administration de la loterie, qu'il ne perdit qu'en 1814. Ayant siégé pendant les cent jours à la chambre des représen-

lants comme député de l'Indre, il fut atteint, en 1816, par la loi d'amnistie, et se réfugia dans les Pays-Bas. La révolution de 1830 lui permit de revenir en France, et il mourut, en 1836, à Châteauroux.

THABET (Ben Courah, Ben Haroun), nommé *Tabit* par les Européens, philosophe, mathématicien et médecin, de la secte des Sabéens et de la ville d'Haran, dans la Mésopotamie, né l'an 221 de l'hégire (835 de J. C.), et mort en 288 (900), composa en arabe environ 150 ouvrages et 16 en syriaque, sur la dialectique, les mathématiques, l'astrologie et la médecine. On en peut voir la liste dans Casiri, tome I, p. 386 et suivantes. — SENAN ou SINAN, fils du précédent, fut premier médecin du calife Caher-Billah, qui le chargea d'examiner la capacité des médecins de Bagdad et de signaler les charlatans. Il mourut l'an 331 de l'hégire (942-3 de J. C.), laissant sur l'astronomie et la médecine plusieurs ouvrages très-estimés dans l'Orient. — THABET-BEN-SENAN, fils et petit-fils des précédents, fut médecin de l'hôpital de Bagdad, et composa une *Histoire* de son temps depuis l'an 290 de l'hégire (902 de J. C.) jusqu'à l'an 360 (970), époque de sa mort. — HÉLAL, fils du 2e Thabet, médecin et philosophe, continua l'ouvrage de son père.

THAHER (Al-Khouzai Ben-Hocein Ben-Masab), fondateur de la dynastie des Thahérides, la première qui ait régné en Perse depuis l'introduction du mahométisme, avait servi avec distinction sous le calife Haroun Al-Raschid, et passait pour le plus grand capitaine de son temps. Lorsque la guerre éclata entre les deux fils de ce monarque, Thaher commanda l'armée du Khoraçan où régnait Al-Mamoun. Il gagna près de Reï, l'an 195 (811), une bataille où fut vaincu et tué l'un des généraux du calife Amin, remporta une seconde victoire sur les troupes de ce prince, près d'Hamadan, assiégea Bagdad, la prit, arrêta dans sa fuite l'imprudent Amin, le fit périr l'an 198 (813), et assura, par ces exploits, le califat à Mamoun. Il fut alors nommé gouverneur de Syrie et de Mésopotamie. Les troubles qui agitaient l'Irak et les diverses parties de l'empire musulman ayant déterminé ce prince à déclarer pour son successeur l'iman Aly Ridha, ce fut Thaher qui, le premier, prêta serment de fidélité au prince alyde, et qui le conduisit à Merou dans le Khoraçan, où résidait le calife. Aussi disait-il avec orgueil que sa main droite avait placé Al-Mamoun sur le trône, et que sa main gauche y avait élevé Aly Ridha. De là lui vint le surnom de *Dzou'l Yéminein* (l'ambidextre), quoique d'autres auteurs attribuent à ce sobriquet une étymologie différente. Ce fut encore Thaher qui présida aux funérailles solennelles de l'iman Ridha. Lorsque Mamoun quitta le Khoraçan, Thaher le suivit à Bagdad et fut revêtu de la dignité d'*Al-Schurta* (gouverneur), charge importante qui fut longtemps héréditaire dans la famille de cet illustre capitaine. Cependant, malgré les obligations que le calife avait à Thaher, il ne pouvait le regarder sans verser des larmes, voyant en lui le meurtrier du malheureux Amin. Thaher, informé du motif de la douleur de son souverain, craignit qu'elle ne se changeât en haine, et voulut se soustraire à sa vengeance par une retraite honorable. Il fit demander et obtint le gouvernement du Khoraçan, qui comprenait alors toutes les provinces orientales de l'empire musulman depuis le Tigre jusqu'à Sihoun ou Iaxarte, et aux frontières de l'Indoustan. En conférant à Thaher ce gouvernement comme un fief héréditaire, Mamoun lui donna un diplôme avec un étendard et un tambour, symbole du commandement et de la souveraineté chez les Orientaux, et cette forme d'investiture fut adoptée par les califes ses successeurs. Il avait voulu s'attacher une famille puissante et utiliser l'ambition et les talents de Thaher. La conduite de cet émir, en arrivant dans le Khoraçan, l'an 205 (821), justifia la défiance d'Al-Mamoun. Il s'arrogea une autorité absolue, et se concilia l'affection des peuples auxquels il commandait. Lorsqu'il crut pouvoir compter sur leur dévouement, il monta en chaire dans la grande mosquée de Merou, et au lieu de réciter le khotbah, ou prière publique au nom et pour la conservation d'Al-Mamoun, il prononça une sorte d'anathème indirect contre ce calife. On prétend que, dès la nuit suivante, Thaher mourut d'une maladie soudaine ou peut-être d'un poison violent, au mois de djoumady 1er, 207 (octobre 822), après avoir gouverné le Khoraçan 18 mois ou 2 ans. Outre ses talents supérieurs pour la guerre et pour la politique, cet émir était magnanime, libéral, et protégeait les gens de lettres. Loin de punir les fils de Thaher de la révolte de leur père, le calife les confirma dans le gouvernement du Khoraçan, qu'ils possédèrent en fidèles vassaux.

THAHMASP Ier (Abou'l MODHAFFER Behader-Kan SCHAH-), 2e roi de Perse de la dynastie des Sofis, n'avait que 10 ans lorsqu'il succéda, l'an de l'hégire 930 (1524 de J. C.), à son père Schah-Ismaël. Sa minorité donna lieu à des factions parmi les chefs kizil-bachis, qui abusèrent de leur autorité, et commirent des actes de violence. L'un d'eux, Dzoulfekar, surprit le gouverneur de Bagdad, son oncle paternel, le fit périr, et s'empara de cette ville. Les Ouzbeks, du vivant même de Schah-Ismaël, avaient vengé la défaite et la mort de leur souverain, par une victoire signalée sur le général persan Nedjm II, qui avait envahi le Mawar-el-Nahr, mais qui n'en était pas souverain comme l'a prétendu Langlès, et quoique ce monarque les eût encore chassés du Khoraçan, ils faisaient de continuelles incursions dans cette vaste province : ils s'étaient même remis en possession du Kharizme, l'an 935 (1528). Réunis sous le commandement de Kouschandji, kan du Mawar-al-Nahr, de Djanibek-Kan et d'Obeïd-Sultan, ils entrèrent dans le Khoraçan, au nombre de 100,000 cavaliers. Le jeune roi de Perse leur livra bataille en personne, le 11 moharrem (25 septembre), près de Djam; et malgré la lâcheté d'une partie de ses émirs et de son armée, qui prirent la fuite, il déploya tant de bravoure et de talents, qu'il triompha complétement, repoussa les ennemis au delà du Djihoun, et resta maître de tous leurs bagages. Obeïd fit depuis plusieurs invasions dans le Khoraçan, tant comme général que comme souverain des Ouzbeks; mais il fut toujours repoussé par Schah-Thahmasp, qui vainquit également les Ouzbeks du Kharizme, avec lesquels il fit la paix, en épousant la fille de leur kan. L'an 936 (1529), le roi de Perse, ayant appris que Dzoulfekar avait envoyé des

ambassadeurs à Constantinople, pour offrir au sultan Soliman Ier la souveraineté de Bagdad, marcha contre cette ville, et y rentra en vainqueur après la mort de l'usurpateur, qui fut assassiné par ses propres frères. Le jeune monarque déploya encore beaucoup de vigueur contre la tribu de Tekelou, qui, s'étant révoltée, ne consentait à se soumettre qu'à condition que la personne du roi serait confiée à ses soins. Indigné de cette insolente proposition, Schah-Thahmasp tomba sur ces factieux, les tailla en pièces, et dispersa le reste de leur tribu; mais un de leurs chefs, Tekelou Oulama Beig, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, se soumit à Soliman, et appela contre la Perse les armées ottomanes. C'est à tort qu'on a accusé Schah-Thahmasp d'avoir manqué de courage et de talents dans cette guerre. Dépourvu d'artillerie pour résister à celle des Ottomans, il eut recours à la tactique usitée en Perse de temps immémorial, que Darius eut tort de négliger contre Alexandre, et que les Perses employèrent si souvent et si heureusement contre les Romains. Il évita les batailles rangées, harcela l'ennemi, le laissa pénétrer dans des provinces qu'il avait dévastées exprès, lui coupa les vivres et les fourrages, et surprit quelquefois son arrière-garde. Ce fut ainsi qu'il résista aux Ottomans, que leur sultan commandait en personne. Il perdit Bagdad, Moussoul et plusieurs autres places de l'Irak et du Diarbekr; mais il épargna le sang de ses sujets; et sa perte en hommes fut infiniment moindre que celle des Turcs. L'an 945 (1538), Schah-Thahmasp mit fin à la dynastie des rois de Chirwan, réunit cette province à la Perse, et en donna le gouvernement à son frère Elkas Mirza, qui s'y révolta 8 ans après. Thahmasp fut obligé de reconquérir le Chirwan, et chassa le prince rebelle, qui s'enfuit en Crimée, puis à Constantinople, où il alla implorer le secours de Soliman. Cette guerre que la Perse eut à soutenir contre les Ottomans, en 955 (1548), lui fut moins onéreuse encore que la précédente. La mésintelligence d'Elkas avec le sultan fut avantageuse à Thahmasp. Devenu suspect à son protecteur, qui voulait le faire arrêter, Elkas, qui avait poussé ses incursions jusque dans les environs d'Ispahan, crut trouver un asile dans le Kourdistan; mais le chef auquel il s'était confié le livra au roi, qui le relégua dans une forteresse, où il mourut l'année suivante. Thahmasp avait deux autres frères : Bahram-Mirza, prince ami des lettres et des arts, à qui l'auteur du *Loub al-Tawarikh* (la Moelle des histoires) a dédié son ouvrage, cultivait avec succès la poésie et la musique. Il se révolta aussi contre son souverain, et eut le même sort qu'Elkas. Le second, Sam-Mirza, gouverneur du Khoraçan, vivait encore l'an 957 (1550), et a composé une *Histoire des poëtes*. Schah-Thahmasp avait profité des querelles des deux princes géorgiens, Simon et David, pour s'emparer de leur pays, que son père Ismaël avait rendu tributaire; mais David, qui s'était fait musulman, ne put gouverner en paix la Géorgie sous la protection du roi de Perse. Envahie par les Ottomans, elle fut souvent le théâtre de leurs guerres avec les Persans et des ravages commis par les armées belligérantes. Enfin, à la suite d'une troisième expédition que Soliman fit en Perse, la paix fut signée, à Amasie, entre les deux puissances, l'an 961 (1554). Schah-Thahmasp, dans sa jeunesse, s'était rendu célèbre par la généreuse et royale hospitalité qu'il avait donnée à l'empereur mogol Houmayoun, que des rebelles avaient chassé de l'Indoustan, et par les puissants secours qu'il lui avait fournis pour rentrer dans ses États : mais, par une inconséquence qu'on ne peut attribuer qu'à des motifs de crainte ou de cupidité, ce même roi de Perse se déshonora vers le déclin de sa carrière, en faisant ou en laissant assassiner le prince Bajazet, qui était venu chercher à sa cour un asile contre la juste colère du sultan des Ottomans. Cette inconséquence paraît avoir formé la base du caractère de Schah-Thahmasp, et donné lieu également aux éloges et aux reproches des divers historiens qui ont parlé de lui. Après avoir régné plus de 53 ans, et en avoir vécu 64, dont il passa les 20 dernières dans un repos honteux, qui ne fut troublé que par les incursions des Ouzbeks, il mourut, en 984 (1576), empoisonné, dit-on, par un épilatoire que lui donna une de ses femmes, pour l'empêcher probablement d'assurer le trône à son plus jeune fils Haïder, et pour y faire monter Ismaël II.

THAHMASP II (SCHAH-), roi de Perse, de la dynastie des Sofis, était le 3e fils du malheureux Schah-Houceïn, qui, en 1722, assiégé, réduit aux dernières extrémités dans Ispahan par les Afghans, et prévoyant la fin de son règne, voulut au moins prévenir la ruine entière de sa maison, et sauver un prince qui pût un jour être l'héritier ou le vengeur du trône des Sofis. Les deux frères aînés de Thahmasp, montrés successivement aux troupes, ayant déplu aux courtisans par leur courage et leur fermeté, ce fut au prince Thahmasp que furent confiées les destinées de la Perse. Il sortit d'Ispahan avec 300 cavaliers d'élite, quelques mois avant que cette capitale tombât au pouvoir des rebelles. Il se rendit à Cazbyn, où il fit de vains efforts pour lever des troupes et secourir la capitale. Reconnu roi dans cette ville, lorsqu'on y apprit l'usurpation de Mir-Mahmoud, il ne put s'y maintenir, et fut obligé de se retirer à Tauris, où il se livra aux plaisirs et négligea les affaires. Il déposa Vakhtang, prince de Géorgie, qui refusait de se mettre à la tête de l'armée persane, et envoya contre Mahmoud des troupes qui furent battues. La Perse fut alors envahie par deux puissances plus redoutables que les Afghans : les Russes l'attaquèrent par le nord, conquirent le Daghestan et le Chirwan; les Turcs entrèrent du côté de l'occident et subjuguèrent la Géorgie et l'Arménie. Thahmasp, pressé de toutes parts, envoya des ambassadeurs à Constantinople et à Pétersbourg; mais les Turcs rejetèrent ses propositions, parce qu'il avait réclamé les secours d'un prince chrétien contre des musulmans, et parce qu'ils ne voulaient pas en fournir aux Persans chyites ou hérétiques, contre les Afghans sunnites ou orthodoxes. L'ambassadeur du sofi ne réussit pas mieux en Russie. A la vérité, le czar, par un traité signé le 23 septembre 1723, s'obligea de rétablir Schah-Thahmasp sur le trône d'Ispahan, et se fit céder les provinces littorales de la mer Caspienne; mais loin de remplir la première condition du traité, il en conclut un autre, en 1723, avec les Turcs, pour opérer le démembrement de la Perse. Tandis que Pierre le Grand se mettait en possession du Ghylan, ses nou-

veaux alliés, poursuivant leurs conquêtes, forcèrent Tauris à capituler et pénétrèrent jusqu'à Kermanchah. Thahmasp, hors d'état de lutter contre des ennemis si nombreux, s'était retiré dans le Mazanderan, où, échappé au piége qu'Aschraf, successeur de Mahmoud, lui avait tendu pour l'attirer à Ispahan, et se rendre maître de sa personne, il semblait être spectateur indifférent et passif de la lutte engagée entre les princes qui se disputaient ses États. Soutenu par Feth Aly-Kan, chef de la tribu des Kadjars, il avait établi sa petite cour à Fehrabad. Ce fut alors qu'un secours inespéré vint, pour un moment, changer l'état de sa fortune. Un Turcoman obscur, un soldat parvenu, un chef de brigands, vainqueur des Afghans Abdallis et des autres rebelles, qui depuis le commencement des troubles s'étaient partagé le Khoraçan, se présente au souverain légitime de la Perse, et promet de le rétablir sur le trône de ses pères. C'était le fameux Nadir. Les 5,000 hommes qu'il amène, joints aux 3,000 que commandait Feth-Aly-Kan, forment le noyau d'une armée qui s'accroît chaque jour par la réputation des chefs et la confiance que donnent les premiers succès; mais bientôt Nadir, qui voulait gouverner à son gré un roi faible et sans expérience, fait assassiner son collègue. Schah-Thahmasp commence à se défier de son nouveau général. Cependant le zèle de Nadir ne semble pas se démentir. Le Khoraçan est soumis, et trois batailles gagnées sur les Afghans font rentrer Ispahan et la Perse méridionale sous la domination des Sofis. Schah-Thahmasp qui n'avait pu arriver en vainqueur dans sa capitale, y fut reçu comme souverain, un mois après (décembre 1729). En entrant dans le palais d'Ispahan, teint du sang de son père et de toute sa famille, il eut la triste consolation de retrouver sa mère, qui, pour échapper au sort des autres princesses, condamnées à une honteuse captivité, s'était déguisée en esclave et en remplissait, depuis 7 ans, les plus viles fonctions. La fuite et la mort d'Aschraf, la destruction des Afghans, la soumission de la Perse, loin d'augmenter la puissance de Schah-Thahmasp, préludèrent à l'anéantissement de sa faible autorité, en ajoutant à la gloire et à l'influence de son général. Nadir, vainqueur des Ottomans, les avait chassés de toutes leurs conquêtes en Perse, et se disposait à assiéger Érivan, lorsqu'une révolte des Abdallis le rappela dans le Khoraçan, dont Schah-Thahmasp lui avait cédé la souveraineté. Pendant l'absence de cet ambitieux guerrier, l'imprudent monarque, séduit par des flatteurs, espère recouvrer son autorité par quelques brillants faits d'armes : il rompt le traité conclu par Nadir avec les Turcs, et met le siége devant Érivan; mais il est forcé de le lever, et après avoir essuyé deux défaites, il complète sa honte en signant un traité désavantageux, et en ne stipulant aucun article pour la liberté des Persans prisonniers de guerre. Nadir fit éclater son indignation : de retour à Ispahan, il reprocha à son souverain cette paix humiliante; puis feignant de se réconcilier avec lui, il l'invita à une fête dans sa tente, l'enivra, l'offrit dans cet état aux grands officiers du royaume, comme un prince indigne du trône, le fit déposer, l'envoya prisonnier dans le Khoraçan, et donna la couronne au fils du roi détrôné. Cette catastrophe arriva le 26 août 1732. On croit que Thahmasp fut tué 7 ans après, par ordre de Riza Kouli Mirza qui, pendant l'expédition de son père Nadir dans l'Indoustan, avait voulu s'emparer de la Perse.

THAIS, courtisane grecque, se trouvait à Athènes lors de l'incendie de cette ville par Alexandre le Grand, qu'elle suivit en Asie, et, dans un moment d'ivresse du conquérant, lui mit dans les mains la torche qui brûla Persépolis. Après la mort de cet illustre amant, sur qui elle avait pris tant d'empire, elle devint une des femmes de Ptolémée, roi d'Égypte, dont elle eut plusieurs enfants.

THAIS, illustre pénitente, née en Égypte dans le 4e siècle, fut élevée dans la religion chrétienne, qu'elle abandonna pour se livrer publiquement à la prostitution. Plus tard elle se convertit à la voix de saint Paphnuce, anachorète de la Thébaïde, et, après avoir jeté au feu tout ce qu'elle avait amassé par le crime, se soumit à une pénitence rigoureuse dans un monastère. Sa fête est marquée au 8 octobre dans le ménologe des Grecs.

THAI-TSOUNG, empereur de la Chine, qui fut le véritable fondateur de la dynastie des *Tang*, était le second fils de *Ly-yun*, gouverneur de la province de *Tay-yen-fou*, et se nommait *Li-chi-min*. Dès son enfance, il se distingua de ses frères par son esprit, sa prudence et sa valeur. Prévoyant que la dynastie des Souy touchait à sa fin, il osa concevoir l'espérance de faire passer la couronne à son père; mais, connaissant la faiblesse de ce prince, il lui cacha soigneusement ses projets. Li chi min s'attacha d'abord à gagner l'estime des grands et des lettrés, par la sagesse de sa conduite. Sa bravoure et sa libéralité lui concilièrent facilement l'affection du peuple et des soldats. Dès qu'il crut le moment favorable, il leva des troupes, sous le prétexte de rétablir la tranquillité dans les provinces voisines. Tous les mécontents vinrent bientôt en foule se ranger sous ses drapeaux; et se voyant à la tête d'une armée puissante, il força son père à se déclarer indépendant. La nouvelle de l'approche de Li-chi-min jeta l'épouvante dans la cour du dernier empereur des Souy. Ce malheureux prince fut égorgé par ses gardes; et son héritier ayant refusé de s'asseoir sur un trône sanglant et environné de dangers, Ly-yun fut proclamé empereur, sous le nom de *Kao-tsoun*. La valeur brillante de Li-chi-min acheva bientôt de dissiper ou de soumettre les ennemis de son père; et il s'attacha par ses bienfaits tous ceux qu'il avait vaincus sur le champ de bataille. *Kao-tsoun*, reconnaissant qu'il devait le trône à Li-chi-min, voulut le déclarer prince héritier; mais il refusa ce titre, qu'il fit donner à son frère aîné, et se contenta de celui de généralissime. Li-chi-min profita des loisirs de la paix pour se perfectionner dans les sciences. Il obtint de son père la permission de faire venir à la cour les savants les plus distingués; et il y fonda une sorte d'académie qui subsiste encore dans le tribunal des ministres. Les frères de Li-chi-min ne purent voir sans jalousie la préférence marquée qu'il obtenait sur eux dans toutes les circonstances. Après avoir tenté vainement d'inspirer à l'empereur, leur père, des soupçons sur sa conduite, ils conçurent l'odieux projet de l'assas-

siner. Averti des intentions de ses frères, Li-chi-min ne sortait plus sans armes, et se faisait accompagner de quelques-uns de ses serviteurs les plus dévoués. Un jour qu'il se rendait au palais, il voit venir à lui ses deux frères, portant leurs arcs; et aussitôt il entend le sifflement d'une flèche. Irrité de tant de perfidie, il fait tomber à ses pieds l'assassin; l'autre, en fuyant, est percé d'une flèche. Li-chi-min court embrasser les genoux de son père. L'empereur le relève, et s'étant fait rendre compte de ce qui s'était passé, lui dit : La méchanceté de vos frères les rendait indignes de vivre; en leur ôtant la vie, on n'a fait que ce que j'aurais dû faire il y a longtemps. Li-chi-min fut reconnu, dès le lendemain, prince héritier; et, un mois après, *Kao-tsoun* s'étant démis de l'empire, il fut proclamé son successeur (4 août 626), sous le nom de Thaï-Tsoung. Quoique passionné pour les femmes, son premier acte d'autorité fut de congédier du palais 3,000 concubines, qu'il renvoya dans leurs familles. Il fit déclarer impératrice son épouse *Tsang-chun-si*, princesse aussi modeste qu'éclairée, dont les conseils lui furent souvent utiles, et qui, dit-on, a laissé des ouvrages estimés. Pendant les fêtes du couronnement, les Turcs pénétrèrent dans la Chine, et s'avancèrent près de Si-gan fou, avec une armée de plus de 100,000 hommes. L'empereur, sans se troubler, fit armer ses troupes, et marcha sur-le-champ contre les Turcs. Sa contenance assurée les intimida tellement, qu'ils s'estimèrent heureux d'obtenir la paix aux conditions qu'il voulut leur imposer. Thaï-Tsoung connaissait trop bien les ennemis auxquels il avait affaire pour se fier à leurs serments. Aussi profita-t-il de la paix pour exercer ses soldats; et bientôt il eut une armée aguerrie et disciplinée. Aucun prince ne comprit mieux les avantages qu'une nation peut retirer du progrès des sciences. Il bâtit à Si-gan fou un collége qui pouvait contenir plus de 10,000 élèves, l'enrichit d'une bibliothèque de 200,000 volumes, et y fixa, par ses largesses, les maîtres les plus habiles. Ses bienfaits allèrent chercher au loin les savants lettrés. Il encouragea leurs travaux, récompensa leurs découvertes, et en attira plusieurs à sa cour. C'était dans leur société qu'il passait les moments qu'il pouvait dérober aux soins du gouvernement; et il les consultait souvent dans les circonstances difficiles. Thaï-Tsoung divisa l'empire en dix *tao* ou grandes provinces, et en régla les bornes d'après leurs limites naturelles. Il ne voulut pas, malgré l'avis de ses conseillers, profiter de la guerre que les Turcs se faisaient entre eux pour achever de les détruire. Il se contenta de leur donner un chef ou *Ko-han*; mais les Turcs l'ayant prié de garder ce titre pour lui-même, il y consentit. D'après l'avis de l'impératrice, Thaï-Tsoung ordonna la révision du code des lois, en prescrivant d'adoucir les châtiments et de diminuer les charges et les impôts supportés par le peuple. Attentif à tous les détails du gouvernement, il voulut un jour visiter lui-même les prisons publiques : il y trouva 390 criminels condamnés à mort. Leur ayant permis de se rendre chez eux, pour travailler à la récolte, ils revinrent tous au temps prescrit et obtinrent leur grâce. Le prince héritier ayant donné, par sa conduite, des sujets de mécontentement à son père, il craignit que l'empereur ne lui substituât un autre de ses enfants, et résolut de prévenir cette mesure. La conspiration du prince héritier ayant été découverte, Thaï-Tsoung se contenta de le dégrader; mais il fit punir de mort ses complices. Depuis qu'il était monté sur le trône, Thaï-Tsoung n'avait fait la guerre que par ses lieutenants; mais il résolut d'aller en personne châtier les grands de la Corée, révoltés contre leur roi, et qui, d'ailleurs, gênaient les communications de la Chine avec ses voisins. Il s'empara, presque sans obstacle, de plusieurs villes de la Corée, et vint mettre le siége devant *Gan-chi tching*, capitale de ce royaume. Une victoire éclatante, qu'il remporta sur les Coréens, lui persuada que cette ville ne tarderait pas de tomber en son pouvoir; mais le général qui la défendait montra de la vigueur; et l'empereur, après avoir perdu beaucoup de monde, fut obligé de se retirer, faute de vivres pour faire subsister son armée. En le voyant s'éloigner, le commandant de la ville lui cria, du haut des murailles, qu'il lui souhaitait un bon voyage. Ce revers inattendu affligea vivement l'empereur; succombant à son chagrin, et persuadé que sa fin approchait, il se hâta de recueillir, pour l'instruction de son héritier, les avis les plus propres à former un bon prince. Outre le livre intitulé *Ti-fou*, il en avait déjà composé un autre sous le titre de *Précieux miroir*; dans ces deux ouvrages, dont le P. du Halde a donné l'analyse, Thaï-Tsoung fait voir beaucoup de discernement et de goût, et montre une connaissance approfondie de l'histoire. Ce prince mourut le 10 juillet 649, à l'âge de 53 ans; il en avait passé 23 sur le trône. Peu d'empereurs ont eu plus d'heureuses qualités que Thaï Tsoung : l'histoire ne lui reproche qu'un amour excessif pour les femmes et le désir immodéré de la gloire.

THALEBI ou **THAALEBI** (Abou Mansour Abd'el-Melek al), auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur diverses matières, fut surnommé *Al-Thalebi*, parce que lui, ou son père, exerçait l'état de pelletier, marchand de peaux de renard (*Thaleb* signifie renard en arabe). Il naquit à Nischabour en Perse, l'an 350 de l'hégire, 961 de J. C., et mourut en 430 (1038), suivant le *Catalogue* des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, et d'Herbelot, page 1020. D'autres fixent l'époque de sa mort à l'an 429 (1037); et leur opinion est appuyée par le même d'Herbelot, page 799; car le chiffre 499 est une faute d'impression. Uri, dans le *Catalogue* de la *bibliothèque Bodléienne*, dit qu'il mourut en 427 (1035). Il confond peut-être ce Thalebi avec Thalebi Abou-Ishak Ahmed ben-Ibrahim, commentateur du Coran et auteur d'une *Histoire des prophètes*, mort en 417 (1026). On distingue, parmi les ouvrages de cet auteur: une *Anthologie* ou *Florilége* de Sentences tirées de plusieurs poètes et orateurs: on la trouve à la Bibliothèque royale de Paris et à celle de l'Escurial; *Description de diverses choses, avec l'éloge et la critique de chacune d'elles*: la bibliothèque de l'Escurial en possède deux exemplaires, dont l'un offre quelques différences dans le titre. On a encore de lui *Intelligence de la langue arabe*, contenant ses termes les plus propres et les plus recherchés, en forme d'onomasticon : elle existe à la bibliothèque Laurentine, où l'on trouve aussi un *Recueil de*

phrases arabes les plus élégantes; mais le chef-d'œuvre de Thalebi est une *Histoire des poètes illustres,* intitulée : la *Perle des hommes du plus grand mérite de ce siècle.* Elle est divisée en 4 parties et se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, n° 1370 ; à celle de l'Escurial, n° 348 ; à la bibliothèque Bodléienne, nos 805 et les 3 suivants, et 822. Abou'l-feda cite aussi, dans sa *Préface,* parmi les sources où il a puisé pour ses *Annales musulmanes,* une *Histoire particulière* d'Abou Mansour al-Thalebi, en 4 volumes.

THALEBI (Seif-eddyn al), natif ou originaire d'Amide en Mésopotamie, ayant quitté la secte de Hanbal, pour celle de Chafey, et fait des innovations dans les matières de théologie, fut persécuté au Caire à cause de sa doctrine, et abandonna cette ville pour aller habiter Hamah, puis Damas, où il mourut à 82 ans, en 631 (1234).

THALÈS, l'un des sept sages de la Grèce, né en Phénicie l'an 639 avant J. C., alla en Égypte à l'âge de 14 ans pour se former en écoutant les leçons des prêtres de ce pays. Il apprit d'eux les premiers élémens de la géométrie, et puisa dans leur conversation le goût des sciences naturelles et un profond respect pour la divinité. De retour dans sa patrie vers l'an 609, il la quitta de nouveau vers 587, pour venir habiter Milet, où les Grecs avaient établi depuis plusieurs siècles une république indépendante, et il y reçut le droit de bourgeoisie. Il préférait avec raison ce séjour à celui de la Phénicie, toujours menacée de la guerre par les Scythes ou par les Égyptiens. Sa mère qui l'avait suivi dans sa patrie adoptive, le pressa, comme elle l'avait déjà fait, de se marier; mais il lui avait autrefois répondu qu'il était trop tôt, et il lui dit alors qu'il était trop tard : peut-être y avait-il plus d'égoïsme que de sagesse dans cette réponse. On serait tenté de le croire, lorsqu'on se rappelle que, pour se justifier auprès de Solon de n'avoir point voulu avoir de famille, il apprit à ce véritable sage la mort prétendue de son fils, et parut jouir d'une douleur qu'il regardait comme un argument en faveur du célibat. La véritable gloire de Thalès est d'avoir cultivé l'astronomie avec succès, d'avoir dissipé par des raisons physiques les frayeurs que causaient au peuple les éclipses, et d'avoir fondé l'école ïonique, de laquelle sont dérivées toutes les sectes de la philosophie grecque : ce furent ses services, sans doute, qui lui firent décerner par les habitants de Milet et de l'île de Cos un trépied d'or, trouvé par les pêcheurs, et dont la Pythie avait ordonné de faire hommage au plus sage. Il eut la modestie de transmettre à Bias de Priène ce riche présent, qui, après avoir passé ainsi par les mains de ceux qu'on appelle les sept sages de la Grèce, lui revint encore comme au plus digne. Cette fois le philosophe de Milet l'offrit à Apollon Isménien, et crut avoir rempli les intentions de l'oracle. Thalès ne séjourna pas continuellement à Milet. A l'âge de 69 ans il se rendit en Égypte, sur l'invitation d'Amasis, et à son retour il passa par Sardes, où il vit le jeune Crésus. Il tint à ces deux princes un langage franc et hardi. Ce père de la philosophie mourut à l'âge de 90 ans, dans la 58e olympiade, commencée le 15 juillet 548. Lucien le fait parvenir jusqu'à 100 ans. On sait que Thalès avait composé un *traité* sur les solstices, un autre sur les équinoxes, divers écrits en vers sur les météores, et une *Astronomie nautique.*

THALÈS ou **THALETAS**, poëte-musicien, né dans l'île de Crète, fut contemporain et ami de Lycurgue, et introduisit à Sparte, ainsi qu'en Arcadie et dans Argos, plusieurs sortes de danses. On conte que ses chants eurent la vertu de guérir Sparte d'une peste et d'y apaiser une sédition. Au reste, il paraît qu'il n'était pas seulement poëte lyrique, mais grand philosophe et habile politique. Ses *Odes* étaient dictées par une intention morale, et prêtaient aux lois une force d'autant plus efficace qu'elle était plus douce. (*Voyez* les *Mémoires de l'Académie des inscriptions,* tome X, p. 289.)

THALIUS (Jean), médecin allemand, qui occupe une place honorable parmi les fondateurs de la botanique au 16 siècle, a publié : *Sylva Hercynia, sive Catalogus S.....,* ou *Catalogue des plantes qui croissent dans les montagnes et autres lieux voisins de la forêt Hercynienne, qui touche à la Saxe,* Francfort-sur-le-Mein, 1588, in-4°, dont Haller a dit : *Eximium opus et ex proprio clarissimi viri labore natum.* Linné a donné à un genre de la famille des balisiers le nom de *thalia.*

THALLELÉE ou **TALLELOEUS**, jurisconsulte grec du 6e siècle, cité avec éloge dans la constitution que Justinien a placée en tête des *Pandectes,* et nommé par Cujas l'*OEil des lois,* paraît avoir été l'un des principaux rédacteurs de la compilation connue sous le nom de *Corpus juris Justinianeum.* Il fut chargé de traduire en langue grecque le *Digeste* pour les provinces d'Orient. Ce travail ne nous est point parvenu, mais l'on peut s'en faire une idée par les nombreux fragments que l'on retrouve sous le nom de Thallelée, dans les Basiliques.

THALLUS a écrit des *Histoires syriennes,* dont les anciens ont parlé avec éloge; elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous, et nous les connaissons que par les passages que saint Justin, martyr, Tertullien, Minutius-Félix, Eusèbe, etc., en ont cités. On a remarqué que cet auteur était parfaitement d'accord avec Phlégon, en ce qui regarde les ténèbres arrivées à la mort de J. C.

THAMAR, Chananéenne qui, selon l'Écriture, épousa Her, fils aîné de Juda, vers l'an du monde 2350. Her étant mort subitement, en punition de quelques crimes que l'Écriture ne désigne pas (quelques rabins ont pensé qu'il avait privé sa femme de fécondité, afin de conserver sa beauté), Juda engagea Onan, son second fils, à épouser Thamar lorsqu'elle eut perdu son premier mari; mais cette union ne plaisant point à Onan, il se livra à un crime qui, selon l'Écriture, fut puni de mort. Thamar, veuve pour la seconde fois, demanda pour mari le dernier des fils de Juda, nommé Scela; mais craignant pour lui le sort de ses deux aînés, Juda s'y refusa. Alors Thamar s'étant déguisée, alla attendre ce dernier sur le grand chemin, et elle se livra à lui comme une prostituée; elle devint enceinte et fut condamnée comme adultère à être brûlée; mais ayant avoué par quel moyen elle avait conçu, elle obtint sa grâce, et fut mère de Pharès et de Zara, qui sont nommés dans la généalogie de Jésus-Christ. (Genèse, ch. 38.)

THAMAR, fille de David et de Maacha, fut violée par son frère Amnon, qu'Absalon, autre fils de David, tua dans un festin, pour le punir de l'outrage fait à sa sœur.

THAMAR, reine de Géorgie, succéda, l'an 1184, à son père George III, dont elle était l'héritière. Elle régna glorieusement, remporta des victoires sur les musulmans, et recula les frontières de ses États. Ses grandes actions, ses conquêtes et ses vertus lui ont fait donner, malgré son sexe, le surnom de *mep'he* (roi), par les Géorgiens, qui la placent parmi leurs plus illustres monarques, Vakhtang *Gourgaslan* et David *le réparateur*. Elle conféra la charge de *spasalar*, ou généralissime de ses armées, au prince arménien Zak'haré, fils de Sarkis, et à son frère Ivané la dignité d'*atabek*, avec la direction générale de toutes les affaires intérieures du royaume. La Géorgie, sous l'administration de ces deux princes, parvint à un très-haut degré de prospérité. Zak'haré triompha souvent des Persans, soumit tous les pays entre le Kour et l'Araxe, prit Tovin, Kars et plusieurs autres villes. Divers princes, chrétiens ou musulmans, se rendirent tributaires de la reine Thamar, dont l'autorité fut reconnue depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne. Pour récompenser les services de Zak'haré et d'Ivané, cette princesse leur donna en fief les villes d'Ani et de Lorhé, avec un territoire considérable dans l'Arménie. Ce fut probablement aussi à leur considération qu'elle rappela les princes orpélians Ivané, fils de Libarid, et Libarid, fils d'Élikoum, dont la famille avait été proscrite et massacrée par ordre du roi George III, son père, et qu'elle leur rendit une partie des biens dont ils avaient été dépouillés. Les Géorgiens ayant voulu profiter des troubles survenus dans le royaume musulman de Khelath, après la mort de Sokman Schah-Armen, Zak'haré et son frère Ivané passèrent l'Araxe avec une armée nombreuse et vinrent assiéger Khelath; mais Ivané fut fait prisonnier dans un combat, et Zak'haré, pour obtenir sa délivrance, fut obligé de lever le siége, d'accorder la paix à Baktimour roi de Khelath, et de donner en mariage au fils de ce prince sa nièce Thamtha, fille d'Ivané. Les prêtres et les nobles géorgiens désirant que la reine prît un époux, elle avait accepté la main d'un prince russe, George, l'un des fils d'André Bogolubskoï, lequel vivait dans le Kaptchak, banni et dépouillé par Vsevolod, son oncle et son tuteur. Au commencement de son règne, le prince russe mérita l'approbation générale, et se distingua à la tête des armées géorgiennes; mais comme il se livra dans la suite à la débauche la plus effrénée, on résolut de casser son mariage avec la reine. Thamar y consentit volontiers; cependant, en congédiant son époux, elle lui fit de riches présents. Il se retira sur les bords de la mer Noire, d'où il passa à Constantinople : il en revint quelque temps après, et aborda dans l'Imireth, où il trouva des partisans. Il rassembla une armée, marcha vers Téflis, et fut battu deux fois par les Géorgiens, commandés par leur reine, qui lui accorda la permission de sortir du royaume, et lui fournit même une garde d'honneur. Elle eut pour second mari David Sauslan, prince ou héritier du pays d'Ouseti, au nord de la Géorgie, lequel était de la race des Bagratides. S'il faut en croire les historiens géorgiens, Thamar conquit, par ses généraux, Tauris, Marand, Méianah, Cazbyn, et même le Seïstan. Mais il y a certainement de l'exagération dans leur récit; car les troupes de cette reine ne purent pas même se maintenir dans l'Adzerbaïdjan, où elles firent plusieurs invasions. Ils ajoutent qu'elle soumit Trébizonde et une partie de l'Anatolie. Suivant eux, elle mourut l'an 1198, et eut pour successeur son fils George IV, surnommé *Lascha*, qu'elle avait eu de son second mari. Mais on voit, par une ancienne inscription, qu'elle vivait encore en 1201. On peut donc présumer qu'elle avait associé son fils au trône, dans l'année 1198, et qu'elle ne mourut qu'en 1206 ou 1207. C'est au règne de cette princesse et à celui de son père et de son fils qu'on fixe l'époque la plus brillante de la littérature géorgienne.

THAMAS-KOULI-KAN. *Voy.* NADIR SCHAH.

THAMER (THÉOBALD), théologien allemand, fameux par son opposition aux dogmes des Luthériens, était originaire de Rosheim, petite ville de la basse Alsace. Après avoir étudié à Wittemberg, sous Luther et Mélanchton, puis à Francfort-sur-l'Oder, il fut appelé à Marbourg en 1543, comme professeur de théologie et prédicateur. Il ne tarda pas à se déclarer contre le dogme des concordatistes, qui, malgré l'obscurité de la formule, exprimait clairement qu'en recevant le pain et le vin, non-seulement les vrais pénitents, mais aussi les indignes recevaient vraiment le corps et le sang de J. C. Les efforts du landgrave Philippe le Magnanime pour calmer ce fougueux sectaire ne l'empêchèrent pas d'attaquer bientôt après le fameux dogme de la justification, qui, suivant Luther, s'opère par la foi seule sans les bonnes œuvres. Il résulta de cette opposition et de toutes les discussions qui en furent la conséquence, un grand scandale dans l'Église protestante, et Thamer finit par être suspendu de ses fonctions. Il essaya plusieurs moyens de vengeance, et, ayant, sans toutefois abjurer, accepté la place de second prédicateur à l'église catholique de Saint-Barthélemi à Francfort, en 1550, il se mit à prêcher contre ses coreligionnaires, auxquels il reprocha de ne reconnaître qu'une seule autorité, celle des Écritures, leur enseignant qu'il y en avait encore deux autres, notamment la conscience de l'homme, qui fut admise depuis par les protestants. Cependant Thamer fut destitué par l'électeur de Mayence comme encore trop imbu des principes de la réforme. Il recommença avec plus d'ardeur sa lutte contre ses coreligionnaires, s'attira des persécutions, et se décidant enfin à rentrer franchement dans le sein de l'Église catholique, il publia sa justification en 1562. Il fut alors envoyé professeur de théologie à Fribourg, où il mourut en 1569.

THAN (PHILIPPE DE) naquit à la fin du 11e siècle, dans le village de ce nom, situé en Normandie, à 3 lieues de Caen. Il est auteur de deux ouvrages fort remarquables : le premier est le *Livre des créatures*, publié en 1107, et dédié à Humfroi de Than, oncle de l'auteur, chapelain de Hugues le Brigot, sénéchal de Henri Ier. On y trouve d'excellentes maximes de morale. L'abbé de la Rue pense qu'à l'imitation de beaucoup de poëtes latins du moyen âge, celui-ci a voulu faire rimer la fin

de chaque vers avec l'hémistiche, et cette opinion a d'autant plus de poids, qu'il a vu les manuscrits anciens, dont la disposition et l'état matériel doivent décider la question. Comme ce *livre des créatures* contient une chronologie, quelques bibliographes en ont fait à tort deux écrits séparés. Le deuxième ouvrage de Philippe de Than est intitulé : *le Bestiaire* : c'est une traduction du *liber Theobaldi de naturâ animalium, vel avium, seu bestiarum*. Ce poëme parut en 1125, et l'auteur mourut vers 1126.

THAN (...... DE), ancien recteur de l'université de Caen et professeur de philosophie à cette université, vivait dans la première moitié du 18e siècle. On a de lui une *Grammaire latine et française*, en 3 vol. in-12, Caen, 1751, 3e édition. Cet ouvrage médiocre, oublié aujourd'hui, eut, dans son temps, beaucoup de succès, par la disette où l'on était de bons livres élémentaires.

THA-THA-TOUNG-O, ministre de Gengiskan au 13e siècle, était de la nation des Ouïgours, dont il appliqua l'alphabet à la langue mogole. Il avait été d'abord chargé d'expédier les ordres et de garder le sceau d'or du prince de la nation des Naïmans, nommé Taï-yang, et lui était resté fidèle, même après la ruine de sa principauté. L'histoire des Mogols donne à ce ministre une rare intelligence et une profonde instruction.

THAUMAS DE LA THAUMASSIÈRE (GASPARD), sieur du Puy-Ferrand, né vers le milieu du 17e siècle à Bourges, où il mourut en 1712, a publié : *Histoire du Berry et du diocèse des Bourges*, 1689, in-fol. : elle est rare et recherchée ; *Notes sur la coutume de Berry*, 1701, in-fol. ; *Notes sur la coutume du Beauvoisis*, 1690, in-fol. ; *Traité du franc-alleu de Berry*, 1667, 1701, in-fol.

THÉAGÈNE ou **THÉAGÈNES**, célèbre athlète de l'île de Thasos, remporta, par ses victoires, jusqu'à 1,400 couronnes en divers lieux de la Grèce. Semblable à Milon de Crotone, il mangeait, dit-on, un bœuf en un jour. Après sa mort, on le mit au rang des dieux d'après un oracle d'Apollon. Ses compatriotes de Thasos lui ayant élevé une statue en bronze, le souvenir de ses triomphes excita encore la jalousie de ses rivaux, au point que l'un d'eux allait tous les jours frapper de verges son image. Cet homme fit tant que la statue tomba sur lui et l'écrasa. Alors la famille de cet insensé traduisit la statue en justice, parce que, suivant les lois de Dracon, les choses inanimées pouvaient être jugées en cas d'homicide. La statue fut condamnée à être jetée à la mer ; mais les Thaséens ayant essuyé une famine terrible, l'oracle leur dit qu'il fallait rappeler leurs bannis ; ce qu'ils firent : la famine ne cessant pas, l'oracle fut consulté de nouveau, et il répondit qu'on avait oublié la statue de Théagène. Aussitôt cette statue fut repêchée, et replacée sur un nouveau monument. On lui décerna des honneurs divins, et la famine cessa.

THÉAGÈNE DE RÈGE, historien grec, qui vivait sous la 63e olympiade (528 avant J. C.), écrivit divers ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous. — Enfin un autre auteur du même nom avait composé une histoire de Carie et de Macédoine, qui est également perdue.

THÉAULON (ÉTIENNE), né à Aigues-mortes, en 1744, fut admis, à titre d'agrégé, à l'Académie royale de peinture, avant l'âge de 30 ans, et dut cet honneur précoce à son talent gracieux, spirituel et facile, de rendre les scènes populaires, genre auquel il s'était presque exclusivement adonné. Justifiant le choix de l'académie par le joli tableau qu'il exposa au salon de 1775, il en fit admirer l'ingénieuse ordonnance, et l'on applaudit à l'art avec lequel, ayant à représenter une action qui ne pouvait guère être produite sans voile, il avait su faire deviner toute sa pensée, sans blesser les convenances. On lui reprocha cependant d'avoir sacrifié au groupe principal des accessoires indispensables pour la parfaite intelligence du sujet, et de les avoir ensevelis dans des ombres trop fortes. Cette espèce de manière noire était chez lui systématique ; c'est un caractère distinctif de la plupart de ses ouvrages. Quelques-uns lui furent commandés pour orner les boudoirs de Bagatelle à côté de ceux de Greuze, des Lagrénée, des Fragonard. Toutes ses compositions sont maintenant disséminées dans les cabinets des amateurs. Théaulon est mort à Paris, le 10 mai 1780.

THÉBÉSIUS (ADAM-CHRÉTIEN), médecin de Hirchberg en Silésie, membre de l'Académie des Curieux de la nature, est connu par de bonnes observations sur divers points d'anatomie pathologique, insérées dans les recueils de cette compagnie. On cite particulièrement de lui une savante dissertation *de Sanguinis circul. in corde* (Leyde, 1708, 1716, in-8°, et Leipzig, 1739, in-4°), qui a fait donner son nom à la valvule de la veine coronaire gauche du cœur. Les orifices des veines cardiaques entourant la fosse ovale sont aussi appelés par les anatomistes *trous de Thébésius*. — Deux autres médecins du même nom, ADAM-SÉBASTIEN et JEAN-EHRENFRIED, ont aussi pratiqué leur art à Hirchberg au 18e siècle, et sont auteurs de divers ouvrages ; on cite, entre autres, du second : *Hebammenkunst* (ou Guide des sages-femmes), Leignitz, 1757, 1759, 1769, 1779, in-8°.

THEDEN (JEAN-CHRÉTIEN-ANTOINE), premier chirurgien de l'armée prussienne, sous Frédéric II, naquit à Steinbeck dans le Mecklembourg, le 13 septembre 1714. Après avoir passé sa première jeunesse dans une situation fort pénible, il fut domestique à l'âge de 13 ans, puis apprenti chez un tailleur. Bientôt dégoûté de cette profession, il entra chez un chirurgien, comme élève. C'était la carrière pour laquelle il était né. Placé dans un régiment de cavalerie, il fit preuve d'une rare habileté ; fut nommé, en 1758, chirurgien d'un régiment d'infanterie, puis premier chirurgien des armées prussiennes. Son zèle auprès des malades, et ses efforts pour améliorer l'état des hôpitaux militaires, ses profondes connaissances en chirurgie, enfin son caractère de douceur et d'humanité, furent généralement appréciés. On ne l'appelait que le *père Theden*. Il mourut le 2 octobre 1797, après avoir célébré, en 1787, la fête jubilaire de 50 ans consacrés au service de l'État. Theden concourut très-efficacement aux progrès de son art. On cite, parmi ses découvertes, son eau vulnéraire, ses cathartères, ses pompes de poitrine, ses tenailles pour extirper les polypes. Il a laissé des écrits remarquables, et dont voici les titres : *Nouvelles observations et expériences ser-*

vant à enrichir la chirurgie, Berlin, 1771, in-8°; tome III, ibid., 1776-95; *Instruction pour les sous-chirurgiens des armées*, 2 vol., Berlin, 1774, in-8°.

THEIL. *Voyez* PORTE DU THEIL.

THEIS (Marie-Alexandre de), littérateur, né à Paris en 1738, mort en 1796, a publié : *le Singe de la Fontaine, ou Contes et Nouvelles en vers, suivis de quelques poésies*, 1775, 2 vol. in-12; deux comédies intitulées : *le Tripot comique, ou la Comédie bourgeoise*, et *Frédéric et Clitie*, imité du *Faucon*, de la Fontaine; *Encyclopédie morale ou le Code primitif*, 1785, in-12.

THEKAKISQUI, chef des Iroquois, né en 1756, dut l'autorité dont il jouit chez les sauvages de sa nation à son intrépidité, à son audace et son habileté à la course et au tir. Devenu leur chef dès l'âge de 20 ans, il se signala par ses excursions sur le territoire des Espagnols, dans l'Amérique septentrionale. Lorsque les colonies de la Nouvelle-Angleterre se soulevèrent contre la métropole, les Anglais firent leur auxiliaire du chef Iroquois. Thekakisqui fondit sur la Caroline avec la fureur d'un sauvage, y mit tout à feu et à sang, et après avoir fait un désert du district de Ninety-Six, se retira, en apprenant que les Américains insurgés se vengeaient sur les villages et hameaux des Iroquois. Thekakisqui avait massacré, dans son excursion, tous les blancs, sans égard pour le sexe ni pour l'âge; mais il avait entraîné les esclaves noirs, et les chassait devant lui dans sa retraite. De retour dans ses foyers, il les distribua parmi ses guerriers, pour qu'ils en fissent leurs esclaves et leurs laboureurs. Les Iroquois, qui jusqu'alors n'avaient vécu que de chasse, commencèrent à devenir une nation agricole; ce qui eut une influence sensible sur leurs mœurs. Leur chef vécut en paix avec les États-Unis, et signa, en 1794, à Philadelphie, le traité par lequel les Iroquois cédèrent à la confédération américaine une partie de leur territoire. Le gouvernement fut obligé, pendant son séjour à Philadelphie, de lui fournir des femmes, sur la demande à l'appui de laquelle il invoquait un usage de réciprocité. On dit que le choix fait par la république, pour le satisfaire, fut si malheureux, que la vie de Thekakisqui en fut abrégée. Il mourut, en 1802, à Chillowi. Ses guerriers l'enterrèrent sur le bord d'un fleuve, en exécutant des danses de guerre, et en faisant des libations dans deux coupes faites de crânes humains, dont l'un était celui du chevalier de l'Estrange, que le chef sauvage avait tué dans son excursion sur le territoire anglo-américain, en 1781. Ils mirent dans sa tombe les chevelures qui attestaient le grand nombre d'ennemis tombés sous ses coups. On trouve une *Notice* sur Thekakisqui, dans l'*Américain Review*.

THÉLIS (le comte de), philanthrope, né vers 1730 dans le Forez, mourut vers 1790 dans une de ses terres, découragé et complétement oublié, après avoir passé toute sa vie à faire le bien ou à proposer des mesures utiles. Dès 1772, il réclama, à l'exemple du duc de Charost, la suppression des *corvées*, dont il démontra l'inutilité par les raisons les plus victorieuses, c'est-à-dire par des travaux exécutés à ses frais dans ses domaines. On a de lui : un opuscule *sur la législation du flottage des bois*, Paris, 1775, in-8°; *Moyens proposés pour le bonheur des peuples qui vivent sous le gouvernement monarchique*, in-4°; *Réflexions d'un militaire*, in-4°; *Mémoires sur les rivières et canaux*, 1779, in-4°; *Plan d'éducation nationale en faveur des pauvres enfants de la campagne*, 1779, in-12.

THELLUSSON (Pierre-Isaac) descendait d'une ancienne famille française protestante, qui, obligée de quitter sa patrie à l'époque des guerres de religion, s'établit à Genève, où elle occupa les premières places de la république. Isaac Thellusson, père de celui dont il est question, passa la plus grande partie de sa vie à Paris, en qualité de résident de Genève près la cour de France. Il eut plusieurs enfants. Pierre-Isaac, un des plus jeunes, désirant améliorer sa fortune, s'établit à Londres, et y acquit très-promptement, par son habileté dans les grandes entreprises du commerce maritime, une fortune considérable. Il mourut dans cette ville, en 1798, laissant à sa veuve et à ses enfants environ 6 millions de francs, et ayant disposé du surplus de ses biens, montant à près de 20 millions de francs, en faveur de son arrière-petit-fils, à naître; ordonnant que les intérêts en seraient annuellement placés en acquisitions de biens-fonds, jusqu'à la majorité de cet héritier. Pierre de Thellusson, fils aîné du testateur, fut élevé à la dignité de pair du royaume.

THELWALL (John), né à Londres en 1766, étudia successivement les belles-lettres, le droit, la médecine, et en 1787 publia son premier ouvrage intitulé : *Contes et légendes*, qui fut suivie, en 1799, de 2 vol. de poésies qui eurent du succès. Partisan jusqu'à l'enthousiasme des principes de la révolution française, il se fit orateur populaire, et s'efforça, par des harangues furibondes, de soulever le peuple de Londres. Poursuivi par un acte du parlement, il fut obligé de quitter la capitale, et tenta, mais sans succès, de produire quelque effet dans les provinces. De retour à Londres, il y donna des leçons de philosophie et d'éloquence qui lui procurèrent une aisance honorable; néanmoins on le vit encore figurer dans les réunions politiques de 1818, et il acheta même à cette époque la propriété du *Champion*, journal que, malgré tout son talent, il ne put faire prospérer. Il mourut à Bath en 1834, laissant la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, mais qui certainement aurait pu faire de ses facultés un meilleur usage pour lui et pour les autres.

THÉMISEUL. *Voyez* SAINT-HYACINTHE.

THÉMINE (Pons de LAUZIÈRE, marquis de), maréchal de France, descendait d'une illustre famille du Languedoc, connue dans l'histoire depuis le 12e siècle. Né vers 1552, il entra jeune au service, et obtint du roi Henri III une compagnie de gendarmes. Nommé sénéchal du Quercy, il contribua beaucoup à maintenir cette province dans le devoir, et sut empêcher les ligueurs de s'établir dans le Rouergue et le haut Languedoc. En 1592, le duc de Joyeuse ayant investi Villemur, Thémine se jeta dans cette place, avec une poignée de braves, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les secours qu'il avait demandés arrivèrent; et Joyeuse, forcé de se retirer précipitamment, se noya dans le Tarn, avec la plus grande partie de son armée. Thémine fut compris, en 1597, dans la promotion des chevaliers du Saint-Esprit. Ayant, en 1616, exécuté

l'ordre qu'il avait reçu d'arrêter le prince de Condé, il fut nommé, le même jour, maréchal de France. Cette faveur intempestive parut être le prix de sa soumission aux volontés de la cour; et la plupart des historiens en ont fait pour lui l'objet d'un reproche. Il est certain cependant que ses services passés lui donnaient des droits à cette distinction honorable. L'année suivante, il soumit presque toutes les villes de la Champagne qui s'étaient déclarées pour les princes. Il servit, en 1621, sous les ordres du roi, au siége de Montauban. Chargé par la cour de pacifier le Languedoc, il enleva les châteaux et les villes que les rebelles possédaient dans cette province, excepté Castres, que la duchesse de Rohan défendit avec un courage héroïque. Le manque de vivres l'ayant forcé d'abandonner le siége de cette ville, il voulut entrer dans le comté de Foix, pour y faire subsister son armée; mais sept soldats ennemis, enfermés dans une bicoque qui commandait le seul chemin par lequel il pût passer, l'arrêtèrent 24 heures près de Carlat. En 1627, il fut nommé gouverneur de la Bretagne. Le chagrin que lui causèrent les plaintes portées contre lui par le parlement, à raison des désordres commis par ses soldats, le conduisit, la même année, au tombeau. Il mourut, le 7 novembre 1627, à Aurai, à l'âge 74 ans. Ses restes furent transportés à Cahors et inhumés dans la sépulture de sa famille. Le maréchal de Thémine était magnifique, grand dissipateur, se souciant peu du paiement de ses dettes. Plus brave qu'habile, il attaquait l'ennemi sans calculer s'il avait les moyens de vaincre. Tel est le jugement que portent de lui les contemporains. On a son portrait, dans le *Recueil* de Montcornet. Il avait eu le malheur de perdre ses deux fils aînés, tués en 1621, l'un au siége de Montauban, l'autre à celui de Moulins.

THÉMINES (Alexandre-François-Amédée-Adonis-Anne-Louis-Joseph de LAUZIÈRES de), évêque de Blois avant la révolution française, né à Montpellier le 13 janvier 1742, mort à Bruxelles le 3 novembre 1829, est issu de cette famille de Thémines qui occupe une si belle place dans l'histoire de France. A 34 ans, ce prélat fut nommé, par le roi Louis XVI, à l'évêché de Blois; il était alors aumônier de ce prince, grand vicaire de Senlis, et ce fut la réputation qu'il s'était faite d'une intègre vertu, qui lui valut cet insigne honneur. Sacré à Paris, le 6 octobre 1776, il alla prendre possession de son diocèse, où il montra des talents, du zèle, de l'instruction, et, dit-on, un peu d'idées singulières. Il supprima plusieurs fêtes auxquelles les fidèles de son diocèse avaient une foi qui allait jusqu'à l'idolâtrie et jusqu'à leur faire oublier le culte qui n'est dû qu'au seul Dieu. Une biographie contemporaine dit que des réclamations générales forcèrent l'évêque de Blois de rétablir quelques-unes de ces fêtes; mais les événements survenus depuis ont confirmé la sage mesure de l'abbé de Thémines. On ne fut pas surpris de le voir, à l'assemblée du clergé de 1788, demander le retour du parlement de Paris, alors exilé à Troyes, par une de ces rigueurs maladroites qui ont amené la chute de la monarchie. Appelé, en 1790, avec les autres prélats de l'Église de France, à prêter serment à cette *constitution civile* du clergé, si mal à propos appelée de ce nom, comme s'il y avait quelque chose de commun entre l'ordre civil ou temporel et l'ordre spirituel et religieux, l'abbé de Thémines refusa le serment. Il émigra depuis en Savoie et en Espagne : c'est à Saint-Sébastien, qu'avec l'abbé de Laneuville, évêque dépossédé de Dax, qu'il accueillait et secourait tous ceux de ses compatriotes que chassait de leur pays la tourmente révolutionnaire. L'armée des Pyrénées s'avança, en 1794, vers Madrid. L'abbé de Thémines s'était déjà retiré à l'extérieur dans une communauté. Une seconde invasion le força à se séparer de cette communauté qu'édifiaient ses austères vertus. On ne sait où il en porta depuis le modeste exemple, jusqu'en 1810, qu'il se fixa à Londres. Il y était le seul évêque français, si on en excepte M. de Béthisy, qui, à la tête de quelques ecclésiastiques, partageait sa résistance et ses opinions inflexibles. Il avait, en 1802, signé la protestation des évêques réfugiés français contre le concordat, et refusé sa démission que, par un bref, le pape lui avait demandée. C'est de Londres que sortit alors un livre sur *Le gouvernement de fait,* qu'on attribua, avec bien des raisons, à l'abbé de Thémines. Ce livre faisait l'apologie de ce gouvernement nécessaire; les évêques réclamèrent, et employèrent tous les moyens pour ramener l'abbé de Thémines à leur *orthodoxie.* On tint plusieurs conférences; on ne put ramener l'évêque de Blois; ses confrères s'éloignèrent de lui; on l'éloigna aussi des princes et de Louis XVIII. Cet ouvrage, qui fit tant de bruit à l'émigration, avait été imprimé à Londres, mais non publié. Un certain de la Roche, libraire, qui avait acheté et payé le manuscrit, eut peur des dangers d'une pareille publication pour la cause des Bourbons, et fit résilier son marché. La mort de l'abbé de Thémines fut édifiante. Il avait les mœurs les plus pures et menait une vie presque *thébaïdique.* Possesseur d'un des plus beaux palais épiscopaux de France, il habitait un appartement meublé fort médiocrement. Il avait des connaissances dans les lettres et les sciences, qu'il protégeait.

THÉMISTIUS, rhéteur et sophiste grec, né dans un bourg de la Paphlagonie, florissait pendant la seconde moitié du 4e siècle. Il fit sous les yeux de son père Eugénius, homme de mérite, des progrès rapides dans la philosophie péripatétique et dans l'art d'écrire. Après avoir propagé, par ses leçons et par son exemple, le goût des études philosophiques dans plusieurs villes de l'Orient où il séjourna successivement, il se fixa à Byzance, et pendant vingt ans, soit comme philosophe, soit comme orateur, soit comme membre du sénat, il jouit, dans cette nouvelle capitale de l'empire, de l'admiration des peuples et de la faveur des princes qui se succédèrent sur le trône depuis Constance, fils de Constantin, jusqu'à Théodose. Dans cette suite de sept empereurs se trouve Julien, auquel il ne plut pas moins qu'aux autres, tous zélés partisans de la religion chrétienne. Quoiqu'il fût lui-même païen, il est permis de croire qu'il profita des exemples de vertu et des enseignements de haute morale donnés par le christianisme; car le fonds de sa doctrine était un éclectisme sage, religieux et plein de tolérance. On ignore l'année de sa mort, comme celle de sa naissance; mais on pense qu'il ne vécut pas au delà du 4e siècle. Il laissa de nombreux

ouvrages, parmi lesquels il y avait sans doute beaucoup de *lettres*, aujourd'hui perdues. Photius lui attribue des *commentaires* sur toutes les *œuvres* d'Aristote. Saint Augustin, Boëce, Cassiodore, Simplicius, Suidas en ont cité quelques-uns, et plusieurs subsistent en manuscrit. On n'a imprimé que ses *Paraphrases* sur les dernières *Analytiques*, sur les 8 livres de *Physique*, sur les 3 livres de *l'Ame*, sur ceux de *la Mémoire*, du *Sommeil* et de *la Veille*, des *Songes*, de *la Divination par le sommeil*. A cela il faut joindre ses *Panégyriques* et ses *Déclamations*. L'édition la plus complète des écrits de Thémistius, et la seule qui soit recherchée, est celle du père Hardouin, Paris, 1684, in-fol.

THÉMISTOCLE, Athénien, fils de Nicoclès, citoyen obscur, et d'une mère étrangère, naquit dans le bourg de Phréas, vers le milieu de la 61e olympiade (535 avant J. C.), et parvint aux premiers emplois dans sa république en des temps difficiles pour la Grèce. On reconnut en lui dès son enfance, ce génie inquiet et ardent, qui ne peut supporter une fortune vulgaire. Le gymnase appelé Cynosarge, placé hors des murs, et dédié à Hercule, était ouvert aux exercices des enfants de races mêlées : le jeune Thémistocle eut soin d'attirer en ce lieu les enfants des premières familles d'Athènes, et il accoutuma le public à ne plus faire une distinction qui lui semblait injurieuse. Préférant l'étude aux jeux de son âge, il employait ses heures de récréation à composer ou apprendre par cœur quelques harangues; et son maître, témoin de cette ardeur extraordinaire, lui dit un jour que, soit pour le bien, soit pour le mal, la médiocrité ne serait pas son lot. Cependant les arts d'agrément n'avaient aucune prise sur son imagination, constamment dirigée vers quelque chose de plus élevé que l'approbation de ceux qui l'environnaient. Aussi, raillé un jour par quelques jeunes gens sur ce qu'invité dans une société à toucher de la lyre, il avait avoué son ignorance : « Qu'on me donne, leur dit-il, une ville faible et sans éclat, et je saurai la rendre puissante et la faire respecter. » De grands écarts, causés par un tempérament impétueux, marquèrent sa jeunesse. On raconte qu'un jour il attela quatre courtisanes nues à son char, et qu'il se fit traîner par elles dans la place publique au milieu de la foule révoltée d'un tel spectacle. Cependant il était toujours ramené à sa passion pour la gloire et pour la domination : son père voulut l'en dégoûter, et lui montrant sur le rivage de la mer les débris des vieilles galères qu'on laissait à la merci des flots, il lui dit que le peuple traitait de même ses chefs, lorsque leurs services ne lui étaient plus nécessaires. Mais rien ne pouvait arrêter l'essor de son ambition. Thémistocle, à l'entrée de sa carrière politique, prit leçon de Mnésiphilus, l'un de ces philosophes qui, successeurs de Solon, tenaient école sur l'art de gouverner. Dans les affaires publiques, il eut pour constant adversaire Aristide, dont la droiture, l'esprit calme et la raison sévère contrastaient singulièrement avec le caractère remuant, l'esprit artificieux, fécond en ressources, mais peu scrupuleux de Thémistocle, attentif à flatter les passions du peuple, et à proposer de nouvelles entreprises où il voyait des moyens de succès personnel. Ces deux rivaux combattirent l'un à côté de l'autre à Marathon, où ils conduisaient le corps de bataille. Après cette journée, on vit pendant plusieurs jours Thémistocle préoccupé et cherchant la solitude : « Les trophées de Miltiade, disait-il à ses amis, m'empêchent de dormir. » Cette bataille semblait aux Athéniens enivrés, la fin de la guerre contre les Perses ; mais Thémistocle n'y voyait que le prélude d'une lutte plus terrible. Dans cette pensée, il tourna tous ses efforts vers la marine; et malgré Miltiade, il réussit à persuader à ses concitoyens que c'était le seul moyen qui pût leur assurer le premier rang dans la Grèce. Les Athéniens, par son conseil, employèrent les revenus de leurs mines à la construction de 100 galères, qui devinrent dans la suite l'instrument du salut de la Grèce, et dont ils se servirent d'abord contre les Éginètes, qui leur disputaient l'empire de la mer. Thémistocle ayant écarté Aristide par l'ostracisme, se fraya les voies au commandement de l'armée. On le loua beaucoup d'avoir fait mettre à mort l'envoyé qui vint, au nom des ambassadeurs de Xercès, intimer aux Athéniens l'ordre de se soumettre; mais il mérita plus d'éloges en faisant consentir les cités de la Grèce à suspendre leurs dissensions jusqu'à la fin de la guerre qui les intéressait toutes. La flotte des Grecs confédérés se rassembla près d'Artemisium, sur la côte septentrionale de l'île d'Eubée. Les Lacédémoniens réclamèrent le commandement en chef pour leur amiral Eurybiade; Thémistocle céda, par zèle pour le bien public, quoique les vaisseaux d'Athènes formassent plus de la moitié de la flotte. Une première victoire navale rassura un peu les Grecs; mais la nouvelle de la mort de Léonidas, aux Thermopyles, vint les frapper d'épouvante, et ils prirent le parti de se retirer plus avant dans les terres. L'Attique se trouvait ainsi découverte. Thémistocle, s'appuyant sur un oracle de la Pythie, et sur une fraude pieuse qu'il avait concertée avec les prêtres de Minerve, détermina ses concitoyens à abandonner leur ville, les fit monter sur leurs vaisseaux, et tandis que Trézène recevait les femmes, les enfants et les vieillards, il alla rejoindre Eurybiade, sur les côtes de Salamine, avec toute la population en état de porter les armes. Eurybiade et les autres chefs, effrayés à l'aspect des forces que déploya Xercès, voulaient se replier sur le Péloponèse, où était l'armée de terre. Thémistocle combattit vivement cette résolution, qui faisait perdre aux Grecs l'avantage de leur position, décourageait les soldats et facilitait la désertion; et comme Eurybiade irrité levait sur sa tête le bâton de commandement : « Frappe, lui dit-t-il, mais écoute. » La fermeté de Thémistocle, la menace qu'il fit de faire voile vers l'Italie, si l'on se retirait, ébranlèrent un moment l'amiral lacédémonien; mais bientôt les conseils de la frayeur prévalurent encore. Dans cette extrémité, Thémistocle envoya dire à Xercès, que, dévoué à ses intérêts, il l'avertissait que les Grecs se disposaient à prendre la fuite, et que l'occasion était trop belle pour les laisser échapper. Xercès, en conséquence, ferma tous les passages aux Grecs, et les mit dans la nécessité de combattre. Thémistocle, opposé aux vaisseaux phéniciens, rompit leur ligne, et décida cette victoire de Salamine, une des plus célèbres qu'aient remportées les Grecs (an 480 avant J. C.). Son avis était de poursuivre Xercès sans relâche, et de rom-

pre le pont de bateaux que ce roi avait jeté sur l'Hellespont, afin d'enlever tout moyen de retour à ses troupes de terre : mais Aristide insista sur le danger de contraindre l'ennemi à ne trouver de salut que dans le désespoir, et Xercès fut libre de regagner l'Asie en fugitif. Les Lacédémoniens firent un accueil flatteur à Thémistocle : lorsqu'il parut aux jeux Olympiques, tous les yeux le cherchèrent, et les acclamations s'élevèrent de toutes parts. Mais supérieur à l'ivresse de la gloire, il crut n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire : éloignant, par une adroite politique, les soupçons de Lacédémone, il fit reconstruire les murs d'Athènes, fortifia le Pirée, et dirigea vers la marine toutes les forces de la république. Un jour il déclara sur la place publique, qu'il avait à proposer un expédient très-utile à la prospérité de l'État, mais qui par sa nature devait être tenu secret. Le peuple lui ordonna d'en conférer secrètement avec Aristide ; Thémistocle lui découvrit qu'il s'agissait de brûler la flotte grecque, stationnée dans le port de Gythée. Aristide revint assurer à ses concitoyens que rien n'était plus utile, mais en même temps plus injuste que le projet de Thémistocle; et aussitôt on lui cria unanimement d'y renoncer. Thémistocle rendit encore un service important à son pays, en faisant rejeter la résolution que voulaient prendre les Lacédémoniens, d'exclure du conseil des Amphictyons les villes qui n'étaient pas entrées dans l'union générale contre les Perses. L'adoption de cette mesure aurait assuré à Lacédémone la prépondérance dans les délibérations. Aussi ses chefs s'attachèrent-ils dès lors à susciter des ennemis à Thémistocle, et ils mirent en avant Cimon, pour balancer son autorité. On lui reprochait à la fois l'ordre parcimonieux qu'il apportait dans ses affaires domestiques, et la magnificence de sa représentation, sa présomption arrogante, et son affectation à se singulariser jusque dans les choses les plus ordinaires. On lui faisait un crime bien plus grave de ses exactions dans les îles de la mer Égée; et il servit lui-même la calomnie en rappelant maladroitement au peuple ses services passés, et en élevant un temple à Diane *de bon conseil*. Un décret le bannit pour cinq ans, et il choisit Argos pour sa retraite. Pausanias, roi de Sparte et son ami, vint lui proposer alors de se venger de l'ingratitude populaire et de le seconder dans ses intelligences avec la Perse. Thémistocle repoussa ses ouvertures, mais crut devoir le secret à l'amitié. La découverte de la trahison de Pausanias fit tomber entre les mains des Lacédémoniens des lettres qui tendaient à compromettre Thémistocle. L'illustre exilé entreprit en vain de faire entendre sa justification aux Athéniens; ils décrétèrent qu'il serait arrêté pour être traduit devant le conseil des Amphictyons. A cette nouvelle, il erra d'asile en asile, et ne craignit pas de se confier à l'hospitalité d'Admète, roi des Molosses, qu'il avait offensé aux jours de sa puissance, mais qui ne put voir sans attendrissement ce guerrier suppliant, tenant embrassés le jeune fils de son hôte et ses dieux domestiques. Poursuivi avec tant d'opiniâtreté par ses ennemis, il prit le parti de se mettre entre les mains d'Artaxercès, calculant les effets de cette démarche hardie sur un prince capable de générosité. Son attente ne fut pas trompée; Artaxercès s'estima heureux d'avoir en sa puissance le plus grand général de la Grèce, et fit des vœux pour que ces républiques imprudentes persistassent dans l'aveuglement de chasser leurs meilleurs citoyens. Thémistocle obtint de la munificence du despote, le revenu de trois villes d'Asie pour sa subsistance, sous la condition d'aider son bienfaiteur des conseils de son expérience. Il demeura quelque temps en repos au milieu de sa famille; mais Artaxercès, jusque-là occupé de pacifier l'Asie, fut inquiété par la révolte de l'Égypte et les succès rapides de Cimon : il fit avertir Thémistocle que l'heure était venue pour lui de révéler aux Grecs l'étendue de la perte qu'ils avaient faite. Thémistocle ne balança point, et pour se soustraire à la nécessité de compromettre sa gloire, termina, par le poison, une vie agitée, l'an 470 avant J. C. Il était âgé de 65 ans. J. Matt. Garofalo (*Caryophilus*) a publié en grec et en latin, Rome, 1626, in-4°, 21 *Lettres* de Thémistocle dont Chr. Schœttgen, qui les a reproduites à Leipzig, 1710, in-8°, soutient vivement l'authenticité. J. C. Bremer en a donné une 3e édition, Lemgow, 1776, in-8°. Bentley a démontré le caractère apocryphe de ces lettres dans sa *Dissertation* sur les Lettres de Phalaris. La *Vie* de Thémistocle fait partie de celles que Cornélius Népos a données *des grands capitaines de l'antiquité*. Ce héros est le sujet d'une tragédie de Duryer, jouée en 1647, d'une autre du P. Folard, jésuite, imprimée à Lyon en 1729, et d'une 3e, par Larnac, jouée et imprimée en 1804, enfin d'un opéra de Morel, musique de Philidor, représenté à Paris en 1785.

THÉOBALD ou **THIEBAUT**, fils de Wladislas Ier, et frère de Wladislas II, rois de Bohême, se distingua, dans une époque de troubles et de désordres, par sa fidélité et ses vertus guerrières. Son frère ayant été obligé, en 1142, de quitter ses États pour aller implorer des secours près de l'empereur Conrad, confia à Théobald son épouse Gertrude, sa capitale, *et le trône des princes* qui n'était qu'une *grosse pierre* placée au milieu de la ville de Prague. Théobald répondit à la confiance de son frère : avec une faible garnison, il défendit ces précieux dépôts jusqu'à l'arrivée de l'empereur et de Wladislas. Le prince ayant pris la croix pour aller dans la terre sainte (1147), Théobald fut établi régent de la Bohême, qu'il administra avec autant de sagesse que de fermeté. Le prince Sobieslas crut pouvoir profiter des circonstances : ayant quitté l'Allemagne, où il était en exil, il entra en Bohême, à la tête d'une troupe armée. Théobald le surprit et le réduisit en captivité, en attendant l'arrivée de Wladislas. La considération que ce prince s'était acquise en Bohême avait fait connaître son nom à la cour impériale. Frédéric Barberousse le pria d'assister, avec son frère Wladislas, à la cérémonie de son mariage avec une fille du duc de Bourgogne (1157); et l'année suivante il accompagna l'empereur dans son expédition en Silésie. Les campagnes d'Italie donnèrent à Théobald occasion de se distinguer : dans la première (1168), il ne quitta point le roi son frère, et il eut aux récompenses accordées à Wladislas la même part qu'il avait eue aux exploits. Il retourna deux fois en Italie avec de nouveaux secours (1162 et 1163). La ville de Milan s'étant soumise, l'empereur

Frédéric ordonna qu'elle fût réduite en cendres. Théobald fut le premier qui y mit le feu, en présence de l'empereur; et son exemple fut suivi par les habitants de Pavie, de Crémone, de Lodi, de Come et des autres villes de la Lombardie, qui se réjouissaient de pouvoir se venger sur la cité qui les avait si durement humiliés (1165). La campagne étant terminée, Théobald ne voulut point revenir dans sa patrie : il aima mieux rester en Italie, à l'armée de l'empereur, où il mourut. D'après ses dernières volontés, son corps fut transféré en Bohême, et déposé dans un couvent de dominicains qu'il avait fondé.

THÉOBALD (Louis), littérateur, né à Sittingburn, dans le comté de Kent, est connu par quelques ouvrages de critique et de poésie, et surtout par ses éditions de Shakspeare, par son travail sur ce poëte, et par les vives discussions dans lesquelles il s'engagea avec Pope. Ce dernier ayant donné en 1725 une édition de Shakspeare, en 7 vol. in-4°, Théobald fit paraître, en 1726, *Shakspeare restored*, dont il a été donné deux autres éditions en 1762 et 1767, Londres, 7 vol. in-8°.

THÉOCRÈNE (Benoît TAGLIACARNE, plus connu sous le nom de), littérateur, né vers la fin du 15e siècle à Sarzana, dans l'État de Gênes, parvint, en 1514, à la dignité de chancelier ou secrétaire de la république. Ayant vu sa fortune ruinée en 1522 par la prise de Gênes, il vint chercher un asile en France à la suite des Frégose, ses protecteurs, et fut nommé précepteur des fils de François Ier; il entra plus tard dans les ordres, obtint, en 1535, l'évêché de Grasse et deux riches abbayes, et mourut en 1536 à Avignon, sans avoir cessé de cultiver les lettres dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. On a de lui : *Poemata quæ juvenis lusit*, Poitiers, 1536, in-4°. Il avait composé les *Annales de l'État de Gênes*, ouvrage qui est perdu.

THÉOCRITE, le père de la poésie pastorale, né à Syracuse, florissait dans le 3e siècle avant J. C., puisqu'il fut contemporain de Ptolémée Philadelphe, qui, par ses libéralités, l'attira à sa cour. Voilà tout ce qu'on sait de certain sur la vie de cet illustre poëte. Ses ouvrages ne sont pas les premiers qu'ait inspirés la muse pastorale chez les Grecs; mais leur perfection a fait oublier tous ceux qui les avaient précédés : c'est ainsi qu'Homère passe pour le plus ancien des poëtes épiques, parce qu'il a effacé tous ses devanciers. Théocrite ne connaît dans l'églogue d'autre rival que Virgile; encore a-t-il sur le poëte latin l'avantage d'avoir choisi le mécanisme de versification qui convenait le mieux à la poésie bucolique. Il est vrai que d'un autre côté, il s'est permis trop souvent des expressions indécentes et grossières, qui auraient répugné à la voix chaste et pure du cygne de Mantoue. Au reste, la victoire est restée indécise entre ces deux chantres harmonieux des plaisirs champêtres : l'un précéda l'autre et lui servit de modèle, c'est tout ce que l'on peut se permettre de dire, pour aider ceux qui seraient tentés de se porter juges dans ce grand procès. Mais leurs qualités sont différentes, et paraissent devoir rendre à jamais impossible entre eux tout parallèle : le premier se distingue par ses grâces simples et naïves, par son naturel, par son harmonie sans recherche; le second par sa douceur, son exquise sensibilité, son élégance, et sa ravissante mélodie. On a de Théocrite 30 *idylles*, 23 *épigrammes* ou *inscriptions*, où l'on croit entendre toujours résonner quelques accents affaiblis de la lyre champêtre. Parmi les nombreuses éditions de ses *Idylles*, on estime celles d'Oxford, 1699, in-8°, et 1770, 2 vol. in-4°, en grec et en latin; de Londres, 1729, in-8°, avec des *notes*; de Glascow, 1746, petit in-4°, en grec; de Leipzig, 1810, in-fol. L'édition grecque de Théocrite, Moschus et Bion, Parme, Bodoni, 1792, in-8°, est très-recherchée. Parmi les traductions on distingue : en prose, celles de Gail, Paris, 1792, in-8° et in-12, et de L. J. Geoffroy, ibid., 1800, in-8°; et en vers, celle de Servan de Sugny, 1822, in-18. Il en a été annoncé une nouvelle en vers, par M. de Mancy, dont on a déjà une traduction des *Bucoliques* de Virgile.

THÉODAT, roi des Ostrogoths en Italie, était neveu de Théodoric et dernier rejeton de la famille des Amales. Après la mort d'Athalaric, il fut élevé sur le trône par Amalasonte, mère du dernier roi, qui l'épousa en 534. Mais Théodat était ennemi secret d'Amalasonte : quoiqu'en montant sur le trône il eût paru se réconcilier avec elle, il ne songea plus qu'à la perdre dès qu'il en eut le pouvoir; il la relégua dans une île du lac de Bolsène, et bientôt après il l'y fit assassiner. Théodat passait pour un homme versé dans les lettres latines et dans la philosophie de Platon; mais les barbares, en acquérant les connaissances des Romains, adoptaient plus facilement encore leur politique perfide et leur corruption. Théodat, uniquement occupé de ses lâches plaisirs, ne se mit point en état de défendre son trône contre Justinien, lorsque celui-ci déclara la guerre aux Ostrogoths, sous prétexte de venger la mort d'Amalasonte. En 535, la Sicile fut conquise par Bélisaire, sans que Théodat fît un mouvement pour la défendre. L'année suivante, il offrit à Justinien de lui payer tribut et de reconnaître son autorité supérieure dans les sentences capitales; enfin il proposa, comme dernière condition, de renoncer à la couronne, moyennant une pension de 1,200 livres d'or. Une victoire remportée en Dalmatie par ses généraux, lui ayant rendu le courage, il refusa d'exécuter le traité que Justinien avait accepté. La prise de Naples par Bélisaire fut la punition de la précédente lâcheté de Théodat et du sot orgueil qui l'avait suivie. L'armée des Goths, qu'il avait enfin envoyée en Campanie sous les ordres de Vitigès, rougissant de recevoir les ordres d'un monarque aussi méprisable, déféra, en 536, la couronne à Vitigès son général. Un ennemi de Théodat, nommé Otharis, chargé par Vitigès de se défaire de lui, l'atteignit comme il fuyait déjà vers Ravenne, sur la nouvelle de la rébellion de ses sujets, et le tua. Son fils Theudegésile fut enfermé dans une prison perpétuelle. Thomas Corneille a pris ce prince pour le sujet d'une de ses tragédies, qui fut jouée sans succès en 1672.

THÉODEBERT Ier, petit-fils de Clovis, succéda à son père Thierri, roi de Metz ou d'Austrasie, en 534. Ses oncles essayèrent de lui ravir cet héritage; mais il avait fait preuve de courage et d'habileté à l'âge de 18 ans, en combattant une armée danoise qui, transportée sur des vaisseaux, était venue exercer le pillage près de

l'embouchure de la Meuse. Le jeune Théodebert avait tué de sa main le roi des Normands Cochiliac; et cette victoire lui avait fait donner le titre glorieux de *Prince utile*. Elle lui acquit aussi l'attachement des guerriers du royaume, et le mit à même de traiter en roi avec ses oncles. Il s'unit à eux pour détruire le royaume de Bourgogne dont il eut sa part, et ne consulta jamais que son intérêt dans les alliances qu'il contracta, soit avec Childebert, soit avec Clotaire. Appelé en même temps par Justinien et par les Ostrogoths, qui se faisaient la guerre, il écouta les propositions des deux partis, dans l'intention de les perdre l'un par l'autre, et d'agrandir son empire sur les débris de leurs États. Depuis que les Romains avaient prouvé que le monde peut vivre sous une seule domination, tous les princes qui se sentaient quelque courage élevaient leurs pensées jusqu'à la conquête du monde. Théodebert était doué de toutes les qualités nécessaires à un pareil rôle. Après avoir trompé les deux puissances belligérantes par de fausses et désastreuses promesses, il fondit d'abord sur les Ostrogoths, puis sur les Romains, ravagea la Ligurie, et ramena son armée chargée d'un immense butin. Ce prince ambitieux se disposait à exécuter les plus vastes projets contre l'empire; il allait marcher sur Constantinople; et déjà il avait intéressé dans sa querelle les Gépides, les Lombards et plusieurs autres peuples impatients du joug de Justinien, quand il fut tué à la chasse, en 548, par une branche d'arbre qui le renversa de cheval. Il avait régné 13 ans et ne laissa qu'un fils nommé Théodebald. Ce monarque, le plus accompli des descendants de Clovis, était aussi vaillant qu'habile et généreux. Il répudia sa femme Vitigarde, pour épouser Deuterie, qui avait son mari, et de laquelle il eut Théodebald, qui lui succéda. « C'était, dit Mezerai, un homme horriblement gourmand, qui prenait de l'aloès pour digérer les viandes dont il se gorgeait. » Il avait pris le titre d'Auguste, qui lui est donné dans une de ses monnaies.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, commença son règne en 596, après la mort de son père Childebert II, fils de Brunehaut. Il fut élevé, ainsi que Thierri, son frère, par cette reine, leur aïeule, à laquelle avait été confiée la régence générale de leurs États; mais Brunehaut ayant voulu éloigner les seigneurs d'Austrasie du conseil royal, ils se réunirent et l'expulsèrent du royaume, en menaçant de la tuer si elle osait y reparaître. Brunehaut rendit Théodebert responsable de cette violence, et elle poussa la vengeance jusqu'à persuader à Thierri, son autre petit-fils, près duquel elle s'était retirée, que Théodebert n'était qu'un enfant supposé. Cette princesse, qui ne devait avoir qu'un seul intérêt, celui de réunir ses petits-fils contre Clotaire II, fils de Frédégonde, l'ennemie mortelle de sa famille, éleva bien haut la fortune de ce prince, en excitant la guerre entre Thierri et Théodebert. Théodebert fut vaincu deux fois par son frère; et ses enfants furent massacrés par ordre du vainqueur. Lui-même fut livré à Brunehaut qui le dépouilla des ornements royaux et le fit mourir à l'âge de 27 ans, en 612. Ce prince avait épousé une esclave nommé Bilichide, qu'il poignarda ensuite afin d'épouser Théodechilde. Il eut de ces deux femmes quatre fils, dont l'aîné, Sigebert, qui paraît avoir échappé seul au massacre ordonné par son oncle Thierri, est regardé comme la tige de la maison de Habsbourg. Les historiens l'ont présenté comme un prince brutal, sans talents et sans vertus; mais il ne faut pas oublier qu'écrivant sous Clotaire II, qui était devenu seul maître du royaume, ils pouvaient avoir intérêt à juger sévèrement les derniers rois de la branche d'Austrasie. La réponse attribuée à Théodebert II, lorsque l'évêque Didier vint lui apporter, au nom des habitants de Verdun, une somme considérable, que ce prince leur avait prêtée dans un moment difficile, suffirait pour venger sa mémoire : *Nous sommes trop heureux*, dit-il au prélat, en refusant de prendre l'argent qu'on lui offrait, *vous, de m'avoir procuré l'occasion de faire du bien, et moi, de ne l'avoir pas laissée échapper*.

THÉODELINDE, femme d'Autharic, roi des Lombards, qu'elle épousa en 589, était fille de Garibald, duc de Bavière. Elle avait été élevée dans la religion catholique, tandis qu'Autharic et les Lombards étaient ariens. Cependant les vertus de Théodelinde lui gagnèrent si bien les cœurs de ses sujets, que son mari étant mort l'année suivante, on lui permit de donner la couronne à celui des Lombards qu'elle choisirait pour époux. Elle élut Agilulphe, duc de Turin, qui se montra digne d'une aussi honorable distinction. Le pape Grégoire Ier entretenait une correspondance avec Théodelinde. Il l'affermissait dans l'orthodoxie, et il l'encourageait à faire usage de son crédit sur l'esprit de son mari, pour le ramener à la foi catholique. Théodelinde y réussit, et le clergé en recueillit bientôt les avantages. Cette reine engagea son mari à relever des églises et à leur restituer les biens qu'on leur avait enlevés. Ce fut par sa protection que saint Colomban fonda, en 612, le monastère de Bobbio, que le concours du peuple a changé plus tard en une ville assez considérable. Cependant peu s'en fallut que ce mérite ne fût perdu aux yeux de l'Église, par la résistance de Théodelinde à recevoir le cinquième concile général. A la mort de son mari, cette reine fut chargée de la tutelle d'Adaloald, son fils. On croit qu'elle l'exerça de l'an 614 à l'an 625. Elle mourut chérie de ses sujets, et représentée par les historiens comme l'une des plus sages et des plus pieuses princesses qui aient régné en Italie.

THÉODEMIR, prince du sang royal des Wisigoths d'Espagne, était, dit-on, fils ou gendre du roi Égiza, et commandait la flotte qui, suivant les auteurs espagnols, vainquit celle des Mores d'Afrique, vers l'an 695 de J. C. Théodemir remporta une autre victoire navale sur les musulmans, sous le règne de Witiza. Lorsque le général arabe Tarik-ben-Zeiad aborda, pour la seconde fois, en Andalousie, l'an 92 de l'hégire (711 de J. C.), Théodemir, qui était gouverneur de cette province, après avoir vaillamment soutenu, avec 1,700 hommes, les premiers efforts des musulmans, sur la montagne de Calpe (où fut bâti depuis Gibraltar), écrivit les lettres les plus pressantes au roi Rodrigue, pour lui demander des secours. Il se trouva, la même année, à la fameuse bataille de Guad-al-Lethe, près de Xerès, où ce monarque fut tué, et il sauva une partie de l'armée des Goths, en se retirant au delà de la Sierra-Moréna, où il paraît qu'il prit

le titre de roi. Poursuivi par Abd-el-Aziz, fils et lieutenant de Mousa qui était venu prendre le gouvernement de l'Espagne et en achever la conquête, il s'empara des hauteurs et des défilés, où, avec des forces inférieures, il sut arrêter la cavalerie arabe sans hasarder de combats. Mais Abd-el-Aziz l'ayant attiré dans les plaines de Lorca, le vainquit et le poursuivit jusqu'à Orihuela. Théodemir, manquant de troupes pour défendre la place, fait habiller les femmes en hommes, leur donne des armes, les place sur les remparts, se rend au camp des musulmans, et, sous le titre d'ambassadeur, il conclut avec Abd-el-Aziz, le 5 avril 713, un traité honorable et avantageux. Théodemir, moyennant un léger tribut, est reconnu souverain d'un petit État formé de quelques districts des provinces de Valence, de Murcie et de la Nouvelle-Castille, et dont les principales villes étaient Orihuela, Alicante, Mula, Hueta, Lorca, et quelques autres dont les noms ne se trouvent plus sur la carte. Ses sujets conservèrent leurs églises et le libre exercice de leur religion, et il s'obligea seulement à ne donner ni asile ni secours aux ennemis des musulmans. Après la signature du traité, Théodemir, quittant le role d'ambassadeur, se fit connaître; et Abd-el-Aziz, loin de désapprouver son procédé, lui témoigna une extrême bienveillance. Le général musulman, à son entrée dans Orihuela, étonné de voir si peu de troupes, demanda où étaient les soldats qu'il avait vus sur les remparts; et ayant appris le stratagème du prince goth, il en parut encore plus satisfait, et contracta avec lui une étroite amitié. Après le rappel de Mousa, et la mort d'Abd el-Aziz, qui lui avait succédé, Théodemir envoya demander à la cour de Damas la confirmation du traité qu'il avait conclu avec cet émir. Ses ambassadeurs furent reçus favorablement et réussirent au delà de ses espérances. Le traité fut maintenu par le calife Walid Ier, et Théodemir fut même exempté du tribut auquel sa principauté avait été assujettie. Il mourut quelques années après, et eut pour successeur Athanagild, qui ne fut dépouillé de ses États que vers l'an 743. L'histoire de Théodemir, rapportée par les historiens arabes et par Isidore de Beja, auteur presque contemporain, présente beaucoup plus de certitude que celle de Pelage, dont ils ne disent pas un mot, et qu'on s'est avisé, plus tard et sans preuves, de regarder comme le fondateur d'une nouvelle monarchie chrétienne en Espagne. Le nom de Théodemir ou Tadmir, au contraire, est longtemps resté à la province, qui prit depuis le nom de Murcie, sa nouvelle capitale.

THÉODEMIR, abbé de Psalmodi, au commencement du 9e siècle, était Goth d'origine. Son profond savoir l'avait mis en grande considération parmi les érudits de son temps. L'un d'eux, Claude, prêtre espagnol, lui dédia ses Commentaires sur la Genèse, l'Exode et le Lévitique; mais Théodemir y ayant découvert quelques erreurs relatives au culte des images et aux reliques des saints, en réfuta l'auteur, au lieu de le remercier. Claude, blessé du procédé et de la critique, y répondit avec assez peu de ménagement. L'abbé de Psalmodi fit, à son tour, une réplique vive, dont on trouve des fragments dans les œuvres de Jonas, évêque d'Orléans, autre adversaire contemporain du commentateur du Pentateuque : mais les reproches que le prélat et l'abbé firent à sa doctrine ne l'empêchèrent pas de devenir bientôt évêque de Turin. Théodemir mourut vers l'an 825.

THÉODOR (J., plus connu sous le nom de TABERNÆMONTANUS), médecin, né vers l'an 1520 à Bergzabern, duché de Deux-Ponts, mort à Heidelberg en 1590, forma de bonne heure le projet de continuer les recherches de son maître Tragus (le Bouc) sur les plantes de l'Allemagne, et après 36 ans d'études, fit paraître, en 1588, un premier vol. in-fol., sous le titre de *Nouvel Herbier complet*. Sa mort vint suspendre la publication de cet ouvrage; mais son libraire Bassœus, pour en donner au moins une idée, publia la collection complète des figures, rangées dans l'ordre qu'elles devaient avoir, avec leur nom, sous ce titre : *Icones plantarum seu stirpium... omnis generis, tàm inquilinorum quàm exoticorum*, etc., Francfort, 1588 et 1590, in-4° oblong, 1128 pages, 2 figures sur chaque page. Nicolas Brauer, médecin, se chargea d'analyser les manuscrits de Tabernæmontanus, et les publia en 1590, mais en les abrégeant; car les 2 volumes qu'il donna pourraient aisément être réunis en un seul.

THÉODORA, impératrice d'Orient, femme de Justinien, dut sa célébrité à l'infamie de ses mœurs, à la bassesse de son origine, à l'impudence de sa conduite, à son ambition, à ses intrigues, à sa beauté, et il faut le dire aussi, à la force de caractère et au courage qu'elle déploya dans quelques occasions. Sa mère, courtisane du plus bas étage, la plaça au théâtre, près de sa sœur aîné. Dépourvue de talents et d'éducation, Théodora ne réussit que par d'indignes bouffonneries; mais elle devint fameuse parmi les prostituées, à force d'immoralité. D'abord applaudie sur la scène par la plus vile populace, elle excita bientôt le mépris général. Un certain Hécébole la conduisit en Égypte. Chassée de ville en ville, par les magistrats qui s'indignaient de la voir corrompre la jeunesse, elle revint à Constantinople, où Justinien se laissa séduire par ses attraits et par la vivacité de ses saillies: il en fit d'abord sa maîtresse, sous le règne de Justin; lui prodigua des richesses qu'elle dissipait avec encore plus de facilité qu'il ne les lui donnait, et bientôt il annonça l'intention de l'épouser. L'impératrice Euphémie, tante de Justinien, et Vigilance, sa mère, s'opposèrent de tout leur pouvoir à cet hymen flétrissant; mais après la mort de ces deux princesses, Justinien arracha le consentement du vieil empereur, qui révoqua même les lois romaines en vertu desquelles il n'était pas permis aux principaux officiers de l'empire d'épouser des femmes de théâtre. Théodora fut couronnée avec Justinien, en 527; et la mort de Justin, qui arriva peu de temps après, la laissa disposer, à son gré, de l'autorité souveraine, que l'aveuglement et la faiblesse de l'empereur ne lui disputaient pas. Tout fléchit devant Théodora, et ses ennemis éprouvèrent bientôt les cruels effets de son ressentiment. L'ambition, la politique, la religion même servirent de prétextes à ses fureurs; car elle affectait quelquefois un grand zèle pour l'orthodoxie comme pour les intérêts de l'empire; et des dépouilles de ses victimes elle faisait construire des églises, ou d'autres monuments publics. C'est ainsi que, pour s'emparer de ses biens, elle con-

courut à la perte de Zénon, gouverneur d'Égypte, neveu d'Anthémius, qui avait été empereur d'Orient. Cependant Théodora déploya autant d'énergie que de présence d'esprit dans la sédition terrible qui, en 532, mit Justinien à deux doigts de sa perte. Ce prince, épouvanté des progrès des factieux et du tumulte auquel Constantinople était livrée, songeait à la retraite : Théodora vint ranimer son courage par le discours le plus fier et le plus noble. La fidélité, le zèle et l'activité de Bélisaire rétablirent l'autorité de l'empereur; et Théodora, plus affermie que jamais dans le pouvoir, continua à en abuser et à déshonorer le sceptre qu'elle avait su défendre. On prétend que, jalouse de la réputation et des grandes qualités d'Amalasonte, reine des Goths, elle contribua à la mort de cette princesse, en arrêtant, par ses intrigues, l'effet des négociations que Justinien avait entreprises pour la sauver. Elle fut également accusée d'avoir fait périr un fils qu'elle avait eu au milieu de ses désordres, avant son mariage, et qui vint à Constantinople pour se faire reconnaître par elle. En 532, au retour d'un voyage qu'elle avait fait, avec le plus grand faste, aux bains de Pythia en Bithynie, elle trouva un secrétaire de Justinien en grand crédit auprès de ce prince; Théodora, inquiète de cette faveur naissante, le fit enlever et confiner dans un monastère, sans que l'empereur osât s'y opposer. Mais l'exil était la moindre des peines pour quiconque lui devenait suspect, la liste de ses crimes dépasserait les bornes de cet article. Elle avait fait du palais un lieu de prostitution; d'infâmes courtisanes, Chrysomale, Indora, Macedonia, partageaient ses orgies. Antonina, femme de Bélisaire, digne confidente d'une telle princesse, secondait ses fureurs et sa dépravation; mais ces deux femmes se brouillèrent, parce que Théodora força la fille de Bélisaire à épouser le fils d'un de ses bâtards. Un des caprices de Théodora était d'unir par la violence dans des mariages mal assortis ceux qu'elle poursuivait de sa haine et de ses vengeances. On doit, sans doute, attribuer à son funeste ascendant presque toutes les circonstances qui marquèrent de taches honteuses le règne d'ailleurs glorieux de Justinien. Prodigue des richesses de l'État, elle se fit aimer des courtisans les plus avides, et craindre des plus lâches. Quelques contemporains lui ont même donné le titre de pieuse impératrice; et cependant elle fut deux fois frappée d'anathème par les papes Agapet et Vigile. Un moderne jurisconsulte allemand, touché de ce qu'elle avait favorisé le travail entrepris par Justin et Justinien pour la réforme et la rédaction des lois, a voulu justifier sa mémoire : mais ses crimes et ses fureurs l'ont trop justement noircie pour que cette hypothèse puisse se soutenir contre tant de témoignages irrécusables et de faits non contestés. Théodora mourut d'un cancer, au mois de juin 548. Justinien fut le seul qui la pleura : il donna son nom à plusieurs villes et à une province. Après avoir tracé de cette femme une peinture horrible dans ses *Anecdotes*, Procope la loue dans son *Histoire*.

THÉODORA, femme de Léon l'Arménien, a partagé d'une manière honorable, la bonne et la mauvaise fortune de ce prince, dont elle cherchait à adoucir la dureté et la violence. Pour lui complaire, elle suivait publiquement les erreurs des iconoclastes, que Léon favorisait par tous les moyens en sa puissance. Michel le Bègue, fier de sa valeur et du parti dont il était le chef, blâmait hautement les violences et la cruauté de Léon. L'empereur le fit arrêter, et l'ayant examiné lui-même, la veille de Noël de l'an 820, il le condamna à être jeté dans le fourneau des bains du palais impérial, et à y être brûlé en sa présence. L'exécution devait se faire le même jour. L'impératrice Théodora conjura son époux de vouloir bien différer. Léon, s'étant laissé fléchir, fit mettre Michel dans une prison, dont il prit lui-même la clef, en donnant ordre de le garder avec soin. Vous m'avez empêché, dit-il à Théodora, de faire un acte de justice, qui ne convenait point en un jour aussi solennel; mais vous verrez, vous et vos enfants, ce qui en arrivera. Ce prince ayant en effet péri par suite d'une conjuration, sa veuve Théodora, que les conjurés avaient épargnée, fut embarquée avec ses quatre fils, dont l'aîné, Constantin, avait été, depuis cinq ans, déclaré empereur. On conduisit cette malheureuse famille à l'île de Protée, où la mère ne put, par ses larmes, empêcher que ses quatre fils ne fussent honteusement mutilés. Théodora avait été transférée de l'île Protée en celle de Chalcis. C'était vers l'an 823, trois ans après la mort de Léon.

THÉODORA, impératrice d'Orient, naquit à Ébissa en Paphlagonie, d'une famille considérée dans cette province. L'empereur Théophile ayant songé à choisir une femme distinguée par sa beauté et par ses vertus, Théodora obtint la préférence sur ses rivales (an 830); une seule, Icasie, fit un moment pencher la balance, et lorsque Théophile eut choisi Théodora, Icasie fonda un monastère, et s'y retira pour le reste de ses jours. Théodora était digne du trône : elle y porta de grandes vertus; l'exemple et les conseils de l'empereur l'affermirent encore dans la pratique de ses devoirs. Une fois, il la réprimanda vivement, et fit brûler devant lui un vaisseau chargé de marchandises, dont elle avait cru pouvoir entreprendre le négoce. A son tour, elle empêcha Théophile de se laisser entraîner par l'attrait des plaisirs, écueil dangereux pour un prince ami du luxe et de la beauté. Elle modéra aussi son penchant pour l'hérésie des iconoclastes. Fidèle à l'orthodoxie, elle cachait dans une pièce secrète les saintes images; mais un fou nommé Danderys, que Théophile avait toujours à sa suite pour qu'il l'amusât par ses singularités, entra brusquement chez Théodora, au moment où elle priait dans son oratoire, et lui demanda ce que c'était que ces images. L'impératrice répondit que c'étaient des poupées; ravi de cette réponse, le fou courut plaisanter de ces poupées devant l'empereur, qui en conçut quelques soupçons; mais Théodora les détourna, en lui disant que Danderys avait pris pour des images la réflexion dans un miroir de sa figure et de celles de ses filles : il paraît cependant qu'elle obtint de Théophile, à ses derniers moments, qu'il portât sur ses lèvres, l'image de Jésus-Christ et de la Vierge. Théodora, nommée régente, en 842, pendant la minorité de son fils Michel, gouverna l'empire avec une profonde sagesse; elle termina l'hérésie des iconoclastes, qui avait si longtemps déchiré l'Église et l'empire. Ce fut elle qui plaça sur le trône patriarcal de Constantinople l'illustre Ignace,

dont les vertus, la sainteté et les malheurs ont honoré l'Église chrétienne. Elle eut à soutenir en Asie plusieurs guerres dangereuses contre les Sarrasins, et éprouva des revers, dont sa prudence et son activité arrêtèrent les suites. En Europe, elle força les Esclavons, établis dans la Thrace, à se soumettre à son autorité. Un des événements les plus singuliers et les plus mémorables de sa régence fut la conversion du roi des Bulgares, Bogoris. Ce prince, voyant l'empire gouverné par une femme, crut le moment favorable pour l'attaquer, et lui fit déclarer la guerre. La réponse de l'impératrice fut si ferme et si noble, que Bogoris en conçut de l'estime pour elle, et offrit d'entrer en négociation pour l'échange de sa sœur, prisonnière depuis longtemps à Constantinople, où elle avait été élevée dans la religion chrétienne. Elle fut échangée contre un saint religieux qui, prisonnier de Bogoris, avait fait connaître à ce prince les premières vérités du christianisme. Sa sœur, de retour près de lui, acheva de l'éclairer. Bientôt il fit demander à Théodora de lui envoyer un prélat, qui le baptisa en secret. Mais le bruit de sa conversion, ayant transpiré, fit éclater parmi ses sujets une sédition furieuse. Bogoris, portant la croix sur sa poitrine, sortit de son palais à la tête d'une troupe d'élite, fondit sur les rebelles, et les dispersa. Frappés du courage de leur prince, et instruits par les prêtres que les princes voisins et Théodora avaient envoyés en Bulgarie, ils se convertirent à l'exemple de Bogoris. Cependant le gouvernement de Théodora fut troublé par les intrigues et les dissensions des courtisans ambitieux, dont les vices du jeune empereur Michel ne favorisaient que trop les pernicieux desseins. Bardas, frère de l'impératrice, se signalait au milieu d'eux par ses intrigues et ses fureurs; il immola à sa vengeance Théoctiste et Manuel, qui partageaient la confiance de Théodora. Indignée de cet attentat, effrayée des vices de Michel, elle quitta les rênes du gouvernement; et peu de temps après, Bardas, son frère, devenu tout-puissant, la fit enfermer avec ses filles. Elle vécut ainsi jusqu'à la mort de Michel : un souper qu'il lui fut permis de donner à ce prince et à ses courtisans, dans un palais hors de la ville, fut l'occasion que Basile, l'un d'eux, choisit pour se défaire de ce prince, l'an 867. Il fut massacré presque sous les yeux de sa mère et de ses sœurs. Théodora mourut peu de temps après cette catastrophe, ou quelques jours auparavant, suivant l'*Art de vérifier les dates*. Elle est honorée comme une sainte dans l'Église grecque.

THÉODORA, fille de Constantin VIII, empereur d'Orient, fut désignée par son père pour lui succéder, quoi qu'elle fût plus jeune que sa sœur Zoé; mais au lit de mort, l'an 1028, il exigea que Théodora épousât Romain Argyre, déjà engagé dans les liens d'un premier mariage. Théodora s'étant refusée à cette union, Zoé fut moins scrupuleuse; elle reprit ses droits en acceptant pour époux Romain, dont le mariage fut dissous et la femme enfermée dans un couvent. Zoé n'oublia pas que Théodora avait pu lui enlever l'empire; sa jalousie la poursuivit dans la retraite; elle l'accusa d'un complot, et la força de prendre le voile. Cette malheureuse princesse resta dans la retraite pendant les règnes de Romain, de Michel IV et de Michel Calaphate. Mais lorsque ce dernier fut déposé, le sénat et le peuple, touchés de compassion pour elle, et fatigués sans doute de la tyrannie et des crimes de Zoé, exigèrent que sa sœur partageât le sceptre avec elle. Théodora signala son avénement en faisant crever les yeux à Michel Calaphate : mais ensuite elle s'occupa avec sa sœur, de remettre l'odre dans l'État; et l'empire vit avec étonnement deux princesses, opposées de caractère et ennemies l'une de l'autre, tenir le sceptre avec sagesse et fermeté. Mais cet accord ne dura pas, et Zoé, afin d'attirer à elle l'autorité, voulut, pour la troisième fois, faire un empereur, en épousant Constantin Monomaque. Théodora, dès ce moment, n'eut plus que le titre et les honneurs d'impératrice; mais en 1054, Constantin, veuf depuis quelque temps de Zoé, touchant à ses derniers moments, et semblant hésiter dans le choix d'un successeur, Théodora vint à Constantinople ressaisir le sceptre qui allait lui échapper. Après tant de vicissitudes, elle monta seule, à plus de 90 ans, sur un trône qu'elle avait partagé à plusieurs reprises, et dont on l'avait fait descendre deux fois. Elle y déploya les qualités d'une grande princesse, et l'empire pouvait attendre d'elle des jours de paix et de prospérité : mais, en 1056, une maladie grave annonça sa fin. Elle désigna Michel Stratiotique pour son successeur, et mourut après avoir régné seule un an et 9 mois. En elle finit la famille de Basile le Macédonien, montée sur le trône en 867.

THÉODORA, dame romaine, dans le 10e siècle, disposa de la tiare, par le crédit que lui donnaient ses charmes. Elle était d'une naissance illustre, possédait de grandes richesses et plusieurs châteaux forts; mais surtout elle commandait en souveraine, parmi les nobles romains, aux nombreux amants qui s'étaient dévoués à elle. Pendant 30 ans (de 890 à 920), Théodora parut toujours à la tête de l'État. Elle fit cesser les guerres scandaleuses de deux factions qui se disputaient la papauté; et elle adoucit les rivaux féroces qu'elle captivait par ses artifices et ses galanteries. Elle fit obtenir successivement à un jeune ecclésiastique, nommé Jean, qu'elle aimait éperdument, l'évêché de Bologne, l'archevêché de Ravenne, et enfin, en 914, le souverain pontificat. Jean X, qui fut élu par elle à ce titre, n'est point un des plus mauvais papes qui se soient assis sur la chaire de Saint-Pierre. On ignore quelle fut la fin de Théodora, Sa fille Marozia, qui ne fut pas moins célèbre qu'elle par sa beauté et ses galanteries, succéda, par les mêmes moyens, au même pouvoir. Luitprand parle d'une autre fille de Théodora, qui portait le même nom, qui eut la même conduite, et qui peut-être fut la véritable maîtresse de Jean X.

THÉODORE DE CYRÈNE, surnommé *l'Athée*, vivait à la fin du 4e siècle avant J. C. Ce fut son livre *sur les dieux* qui lui valut le surnom sous lequel il est encore désigné; mais ce titre était donné par le peuple à tous ceux qui ne respectaient pas ses erreurs superstitieuses et la multitude innombrable de ses divinités. On a plus d'une raison de croire qu'il ne fut pas athée, dans le sens attaché aujourd'hui à ce mot. Exilé de sa patrie, il vint à Athènes, où il se fit de mauvaises affaires avec l'aréopage, et finit, à ce qu'il paraît, par boire la ciguë comme Socrate. Il fut le fondateur de la secte des *théo-*

doriens, l'une des trois subdivisions de l'école de Cyrène.

THÉODORE Ier, élu pape le 24 novembre 642, était Grec de nation, né à Jérusalem, fils d'un évêque du même nom, et succéda à Jean IV. Immédiatement après son exaltation, il écrivit à Paul, patriarche de Constantinople, en termes très-sévères, pour lui reprocher de n'avoir point fait ôter des églises l'affiche de l'ecthèse d'Héraclius, et de paraître favoriser l'erreur de Pyrrhus, qui professait le monothélisme. Paul ne tint aucun compte des ordres du pape; et Théodore le fit condamner dans un concile tenu à Rome. On croit que c'est dans le même concile que fut prononcé la condamnation de Pyrrhus. Celui-ci ayant persisté dans ses erreurs malgré la rétractation qu'il en avait faite, fut déposé et anathématisé. Paul ayant appris cette condamnation, renversa l'autel appartenant au pape, dans le palais de Placidie, à Constantinople; interdit les légats de leurs fonctions, et persécuta les évêques et tous les catholiques attachés au parti de l'église de Rome. Théodore mourut peu de temps après, le 13 mai 649, après 6 ans et près de 6 mois de pontificat. Il était doux, charitable et rempli de zèle. Il fit transférer les reliques des martyrs Primus et Félicien dans l'église de Saint-Étienne, qu'il enrichit de magnifiques présents, ainsi que celle de Saint-Valentin, qu'il fit bâtir. Saint Martin Ier fut son successeur.

THÉODORE II, élu pape le 12 février 898, succéda à Romain. Il était né à Rome. Il ne gouverna l'Église que 20 jours : mais pendant ce peu de temps, ses mœurs, son caractère, ses actions, donnèrent la plus haute idée du bonheur qu'on pouvait attendre d'un pontificat plus long. Il se hâta de réparer les erreurs et les violences d'Étienne VI; rappela tous les évêques déposés, et rendit à tous les clercs les fonctions qui leur avaient été ôtées. Il fit transporter solennellement dans la sépulture des papes le corps de Formose, découvert par des pêcheurs. Théodore mourut le 3 mars, et eut pour successeur Jean IX.

THÉODORE (Ste), vierge et martyre, ayant, sous Dioclétien, refusé de sacrifier aux idoles, se vit, malgré la condition illustre dans laquelle elle était née, condamner à la prostitution. Conduite aux lieux infâmes, un chrétien appelé Didyme, l'y suivit habillé en soldat, et favorisa son évasion en la revêtant de son costume. Didyme, livré au juge, confessa hautement Jésus-Christ, et fut condamné à avoir la tête tranchée. Lorsqu'on le conduisait au supplice, Théodore accourut lui disputer la couronne du martyre. Loin d'être attendri par ce trait de générosité, le juge y mit fin en les faisant exécuter tous les deux. *Voyez* le traité *de Virginate* de St. Ambroise; et les *Acta sincera* de dom Ruinart. Corneille a puisé dans l'histoire de Théodore le sujet d'une tragédie.

THÉODORE, évêque de Mopsueste, né à Antioche vers l'an 350, s'appliqua dans sa jeunesse à l'éloquence; mais ayant vu St. Jean-Chrysostôme, son condisciple, quitter le barreau pour se livrer à l'étude des lettres sacrées, il suivit son exemple et se retira dans un monastère près d'Antioche, où il partagea tout son temps entre la prière et la lecture. Ordonné prêtre vers l'an 382, il combattit avec beaucoup de talent l'hérésie des apollinaristes, qui faisait de grands progrès en Orient, et mérita d'être élu, en 392, évêque de Mopsueste, qu'il avait délivrée des ariens. Malgré le zèle qu'il montra pour maintenir la pureté de la foi, il paraît probable qu'il eut quelque penchant pour le pélagianisme. Cependant il assista au concile de la province de Cilicie, assemblé pour condamner les erreurs de cette secte, et les anathématisa. Mais la crainte de se voir condamner lui-même pour ses opinions, déjà suspectes, peut expliquer sa conduite. Il mourut en 428. Sa mémoire ne tarda pas à être attaquée par St. Cyrille d'Alexandrie; son nom fut ôté des diptyques de son église, et enfin sa personne et ses écrits furent anathématisés par le 5e concile œcuménique, assemblé à Constantinople en 553. On fait monter le nombre de ses écrits à 10,000 et plus (*Voyez* les *Mémoires* de Tillemont, tome XII, page 444); mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu composer autant d'ouvrages. Il ne nous reste de lui qu'un *Commentaire sur les Psaumes* dans la *Chaîne* du P. Corder. On trouve des fragments de quelques-uns de ses autres écrits dans l'ouvrage de Facundus : *De Tribus capitulis*, dans les *Actes* du 5e concile œcuménique, dans la *Bibliothèque* de Photius, et dans le volume publié par l'abbé Maï : *Scriptorum veterum nova collectio è vaticanis codicibus*, Rome, 1825, in-4°.

THÉODORE, surnommé *Lecteur*, pour avoir occupé cet emploi dans l'église de Constantinople, vivait au 6e siècle. Il composa en grec une histoire appelée par lui *Tripartite*, quoiqu'elle ne soit divisée qu'en deux livres dont le premier commence à la 20e année de Constantin, et le second finit au règne de Julien. Cet ouvrage a été imprimé en grec, par Robert Estienne, Paris, 1544, in-fol.; en grec et en latin, Genève, 1612; avec les notes de Valois, Paris, 1673, in-fol.; et traduit en français par Cousin, dans son *Histoire de l'Église*.

THÉODORE, surnommé *Ascidas*, était visiteur ou chef d'un monastère en Palestine, lorsqu'il vint à Constantinople vers l'an 535, dans le dessein de répandre les erreurs des origénistes. Il sut se mettre en crédit auprès de l'empereur Justinien, et surtout de l'impératrice Théodora, et obtint ainsi l'archevêché de Césarée. Il abusa de sa faveur pour faire publier, en 546, un décret impérial portant condamnation des *OEuvres* de Théodore de Mopsueste, de la *lettre* d'Ibas et de l'*écrit* de Théodoret contre les douze anathèmes de St. Cyrille. Tous les évêques de l'empire grec ayant reçu l'ordre de souscrire ce décret sous peine d'être déposés ou exilés, il y eut un grand scandale dans l'Église. Le pape Vigile condamna ce qu'on nommait les *trois chapitres*, sans rien préjudicier à l'autorité du concile de Calcédoine et à condition que personne ne parlerait et n'écrirait plus sur cette question. Une décision si sage n'apaisa pas les troubles suscités par Théodore, qui finit par être privé de l'épiscopat et de la communion catholique. Enfin eut lieu à Constantinople, en 563, un concile reconnu par l'Église œcuménique, et qui confirma solennellement celui de Calcédoine, en le plaçant au même rang que les quatre premiers conciles généraux. L'archevêque de Césarée, qui avait perdu presque toute son influence depuis la mort de l'impératrice Théodora, n'eut plus alors de prétexte pour troubler l'Église.

THÉODORE (St.), sacré archevêque de Cantorbery

par le pape Vitalien, le 26 mars 668, à l'âge de 66 ans, prit possession de son siège l'année suivante. Né à Tarse en Cilicie, il avait étudié à Athènes, et s'était acquis à Rome, dans le monastère où il vivait, une grande réputation de sainteté. Il était d'ailleurs très-versé dans les sciences divines et humaines. Le titre de primat d'Angleterre, qu'il avait reçu du pape, lui donna le pouvoir d'introduire dans ce pays d'utiles réformes au profit de l'Église et des lettres. Il mourut en 690. Son nom est attaché au fameux *Pénitentiel, ou Recueil de Canons,* qu'il publia pour régler le temps que devait durer la pénitence publique, selon l'espèce et la gravité du péché. On en doit à Jacques Petit l'édition la plus exacte, Paris, 1677, in-4°.

THÉODORE (J.), religieux de St.-Sabas en Palestine, fut envoyé à Constantinople vers l'an 820, par le patriarche de Jérusalem, pour rendre témoignage contre la doctrine des iconoclastes. Il était accompagné de son frère Théophane, qui partagea son dévouement et ses souffrances. Ils furent frappés de verges et emprisonnés par ordre de Léon l'Arménien, après la mort duquel ils revinrent à Constantinople, où ils opérèrent quelques conversions. Mais ils furent de nouveau enfermés sous Michel le Bègue. L'empereur Théophile, par un raffinement bizarre de cruauté, leur fit piquer le visage de manière à y graver douze vers ïambiques, puis il les envoya en exil. Théodore y mourut en 833.

THÉODORE DE PHARAN, ainsi nommé de la ville de Pharan en Arabie, dont il avait été élu évêque, est communément regardé comme le premier auteur du monothélisme. Il paraît que c'est en 626, dans un faux concile de Constantinople, que pour la première fois il fut question de cette hérésie, laquelle consiste à ne reconnaître en Jésus-Christ, quoiqu'il ait deux natures, qu'une volonté et qu'une opération. Si Théodore est le premier auteur de cette hérésie, ce qui n'est pas prouvé, il est certain du moins que ce n'est pas lui qui a le plus contribué à l'établir et à la propager; et Sergius, patriarche de Constantinople, y prit une part bien plus active, ainsi que deux autres personnages, Cyrus, évêque de Phaside, et Athanase, patriarche des jacobites. On ne sait ni où ni à quelle époque mourut Théodore.

THÉODORE-PRODROME, moine grec du 12e siècle, est principalement connu par le roman des *Amours de Rhodanthe et de Dosiclès,* dont la première et jusqu'ici l'unique édition a été donnée par Gaulmin (Paris, 1625, in 8°). « Tout y est mauvais, dit M. Boissonade, l'invention, les détails et le style. » Gaulmin a joint au texte une version latine fort infidèle, mais qui l'est moins pourtant que la version française de Godart de Beauchamps. Parmi un grand nombre d'opuscules, échappés à la plume trop féconde de Théodore, et dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, on lit avec quelque plaisir sa tragédie burlesque de la *Galéomachie,* son dialogue satirique d'*Amarantus, ou les Amours d'un Vieillard,* inséré par Dutheil dans le 8e vol. des *Notices des manuscrits,* et son dialogue de l'*Amitié exilée,* dont les éditions sont nombreuses.

THÉODORE STUDITE, né à Constantinople, en 759, était depuis 13 ans religieux dans le monastère de Saccudion, lorsque, en 795, il fut désigné par ses confrères pour succéder à son oncle Platon, qui en était abbé, et qui lui confia aussitôt le gouvernement de la maison. Il sut maintenir et faire exécuter la décision de son oncle, qui avait aboli dans le monastère l'usage, si contraire à la vie monastique, de se faire servir par des esclaves. Bientôt il refusa de communiquer avec l'empereur Constantin, qui avait donné le scandale de répudier Marie pour épouser Théodote, une des filles attachées à la maison de l'impératrice. Il fut d'abord fustigé, puis exilé à Thessalonique : mais après la mort de Constantin, en 797, il fut rappelé et passa quelque temps dans son monastère de Saccudion. Les barbares, qui poussaient leurs incursions jusqu'aux portes de Constantinople, l'ayant obligé de se réfugier dans cette ville, il s'établit au monastère de Stude, où il ne trouva que 12 religieux; bientôt il en réunit 1,000 sous sa conduite : de là lui vient le surnom de *Studite.* Cette maison présentait un admirable spectacle de paix, d'ordre et de travail : sans négliger l'étude des saintes lettres, les religieux, pour n'être à charge à personne, exerçaient divers métiers, comme ceux de maçons, de charpentiers, de forgerons, de tisserands, etc. Théodore se brouilla bientôt avec l'empereur Nicéphore, et fut enfermé dans une île voisine de Constantinople : c'était encore une punition de sa vertueuse fermeté; car il avait refusé de communiquer avec le patriarche, qui venait de rétablir Joseph, prêtre déposé précédemment pour avoir béni le mariage illégitime de Constantin. Il ne fut rappelé qu'en 811, par Michel Curopalate, successeur de Nicéphore. La paix dont il jouit alors ne tarda pas à être troublée par la persécution que l'empereur Léon l'Arménien fit subir à l'Église d'Orient pour abolir le culte des images. Le saint abbé de Stude se signala par son zèle et sa courageuse liberté entre tous les adversaires des iconoclastes, et fut enfermé dans un château à Métope près d'Apollonie, puis à Bonite, lieu plus retiré dans la province de Natolie. Du fond de ces deux prisons, au milieu des plus mauvais traitements et malgré la surveillance la plus sévère, il ne cessa d'instruire et d'encourager par ses lettres tous ceux qui étaient restés fidèles à la foi catholique, et d'implorer pour eux la protection du pape Pascal. Après avoir été plus d'une fois flagellé à outrance, il fut transféré, en 819, à Smyrne, dont l'archevêque, qui était un des chefs des hérésiarques, se plut à aggraver sa déplorable position. Enfin Michel le Bègue monta sur le trône en 820, et proclama la liberté des opinions, quoiqu'il tînt lui-même pour les iconoclastes. Théodore sortit de prison l'année suivante; mais ni son élargissement inattendu, ni l'accueil distingué qu'il reçut partout dans son voyage de Smyrne à Constantinople, ni la faculté qui lui était donnée de professer hautement sa doctrine ne purent le satisfaire. Brisé, mais non abattu par tant de combats livrés pour la défense de la vérité, le saint prêtre mourut le 11 novembre 856, dans la péninsule de St. Tryphon. Les Grecs honorent sa mémoire le jour de sa mort, et l'Église latine le lendemain. Plusieurs de ses ouvrages ont été publiés, en grec et en latin, dans le 5e tome des *Œuvres* du P. Sirmond, Paris, imprimerie royale, 1696, in-fol. Pour les autres on peut consulter la *Bibliotheca græca* de Fabricius, tome IX, pages 234-249.

THÉODORE. *Voyez* **BALSAMON, GAZA, MÉTOCHITE** et **NEUHOF.**

THÉODORET, évêque de Cyr, était né vers 387, d'une famille illustre d'Antioche. Ses parents, attribuant sa naissance aux prières d'un saint ermite, le consacrèrent à Dieu, suivant leur promesse. Il fut initié de bonne heure à la connaissance de l'hébreu, du grec, du syriaque, et fit ensuite de rapides progrès dans l'étude de la philosophie et de l'éloquence. Parmi les maîtres dont il suivit les leçons, quelques auteurs comptent Théodore de Mopsueste et saint Chrysostôme. Après la mort de son père et de sa mère, il distribua tous ses biens aux pauvres, et se retira dans un monastère près d'Apamée, résolu d'y passer sa vie dans les exercices de la pénitence. On l'en tira de force, en 423, pour le placer sur le siége épiscopal de Cyr, petite ville située dans la partie de la Syrie nommée Euphratorienne. Théodoret s'occupa d'abord dans son diocèse de ramener à la foi catholique tous ceux qui s'en étaient écartés ; et ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Avec des revenus médiocres, il trouva le moyen de soulager les pauvres, et de pourvoir les églises des vases et autres objets nécessaires à la dignité du culte. La ville de Cyr lui dut des fontaines, dont elle avait été privée jusqu'alors, deux ponts et des portiques. Il prit la défense de ses habitants contre le fisc, et obtint de l'impératrice Pulchérie la réduction des impôts dont ils étaient accablés; tant de services l'avaient rendu cher aux habitants de Cyr. Heureux, si, se renfermant dans l'administration de son diocèse, il n'eût point écouté le zèle qui lui fit chercher l'occasion de combattre les novateurs dans les principales villes de la Syrie! Il se trouvait dans Antioche lorsque le patriarche Jean reçut les lettres du pape Célestin et de saint Cyrille, qui signalaient les erreurs de Nestorius. Lié depuis longtemps d'une étroite amitié avec le patriarche de Constantinople, il fut d'avis que Jean devait lui écrire pour l'engager à désavouer des opinions qui menaçaient l'église d'Orient de nouveaux troubles. Mais saint Cyrille ayant sommé Nestorius de souscrire douze anathématismes, Théodoret, qui les jugeait entachés de l'hérésie d'Apollinaire, les réfuta d'une manière violente. Un concile fut jugé nécessaire pour terminer ce différend. Théodoret et plusieurs évêques n'étant arrivés à Éphèse qu'après la condamnation de Nestorius, refusèrent de prendre place dans le concile; et ayant fait une scission, déposèrent saint Cyrille du siége d'Alexandrie, et déclarèrent tous ses adhérents hérétiques. On ne peut nier que l'amitié de Théodoret pour Nestorius ne l'ait entraîné trop loin dans cette circonstance : malgré ses efforts, la condamnation de Nestorius fut confirmée, et saint Cyrille rétabli sur son siége. Théodoret ne tarda pas à se réconcilier avec le saint patriarche d'Alexandrie, dont il reconnut la doctrine conforme à celle de Nicée : mais les menaces de l'empereur Théodose le Jeune ne purent triompher de l'attachement qu'il conservait pour Nestorius; et ce ne fut que longtemps après qu'il consentit, pour le bien de la paix, à condamner son ami. On ne doit point en conclure qu'il partageait ses erreurs; et bien qu'il lui soit échappé, dans ses écrits, des expressions favorables au nestorianisme, il n'en resta pas moins toujours attaché à la foi catholique. Dans une querelle sur la primatie entre les siéges d'Antioche et d'Alexandrie, Théodoret avait défendu avec succès les droits d'Antioche contre le diacre Dioscore. Celui-ci, ayant été élu successeur de saint Cyrille, n'attendait que l'occasion de se venger ; elle lui fut fournie par le zèle que Théodoret déploya contre l'hérésie d'Eutychès. L'empereur, prévenu par les ennemis de l'évêque de Cyr, lui donna ordre de se retirer dans son diocèse, avec défense d'en sortir. Pendant ce temps, Dioscore assemblait un concile, et y faisait condamner Théodoret sans qu'il eût été entendu, ni même cité (408). Celui-ci demanda la permission de se rendre à Rome pour se disculper. N'ayant pu l'obtenir, il se contenta d'écrire au pape, et se retira près d'Apamée, dans le monastère où il avait passé les plus belles années de sa jeunesse. Il fut rétabli sur son siége par l'empereur Marcien. Le concile de Calcédoine, en 451, le confirma dans cette dignité. Pressé par les Pères de ce concile, il anathématisa Nestorius, et revint à Cyr, où il mourut vers 458, avec la réputation d'un des plus illustres prélats de l'Église d'Orient. La meilleure édition des *Ouvrages* de Théodoret est celle qu'on doit au père Sirmond, Paris, 1652, in-fol., IV vol., auxquels on réunit l'*Auctarium,* publié en 1684, par le père Garnier. Ce cinquième volume contient des *Lettres* et des *Discours* de Théodoret, avec de longues *Dissertations* de l'éditeur sur le nestorianisme, dont le but évident est d'inculper l'évêque de Cyr, à qui le père Sirmond, plus équitable, rend justice.

THÉODORIC Ier, roi des Goths ou Visigoths, était fils du grand Alaric. Le courage qu'il avait montré dans diverses occasions, et ses qualités brillantes, le firent choisir, en 419 ou 420, pour succéder à Vallia, le fondateur de la monarchie des Goths dans les provinces méridionales de la France. Jaloux d'agrandir ses États, Théodoric vint, en 426, assiéger Arles, ville alors très-florissante, et le centre du gouvernement des Romains dans les Gaules. L'habileté d'Aétius empêcha la prise d'Arles; cependant il crut devoir acheter la retraite des Goths par la concession de nouveaux avantages. Théodoric n'avait point abandonné le projet de reculer ses limites jusqu'au Rhône. Il profita de l'embarras des Romains, occupés par la guerre contre les Bourguignons, et vint, en 436, assiéger Narbonne. Le comte Litorius reçut l'ordre de secourir cette ville, dont les habitants éprouvaient toutes les horreurs de la famine. Trompant la vigilance du roi des Goths, il y fit entrer un corps nombreux de cavalerie, dont chaque homme portait sur son cheval deux sacs de farine. Avitus, lié depuis longtemps avec Théodoric, vint le trouver dans son camp pour l'engager à se retirer. Le roi des Goths ne voulut point y consentir ; mais ayant été battu par Litorius, il fut forcé de se replier jusque sous les murs de Toulouse. Le général romain, enflé de ce succès, poursuivit les Goths, qu'il se flattait d'exterminer; il rejeta toutes les conditions que Théodoric lui fit offrir par les évêques, pour obtenir la paix. Théodoric, ne prenant conseil que de son désespoir, fondit sur les Romains, les tailla en pièces et fit Litorius prisonnier. Cette victoire, qui sauva la monarchie des Goths d'une destruction inévitable, fut attribuée, dans ce temps, aux prières de saint

Orens ou Orientius, évêque d'Auch. Les Goths, animés par l'ambition et par la vengeance, seraient venus planter leurs étendards sur les rives du Rhône, si le retour d'Aétius ne les eut arrêtés; et les deux généraux, qui se craignaient réciproquement, signèrent sur le champ de bataille, une paix dont Orientius, fut le négociateur. Théodoric, par le mariage d'une de ses filles avec le fils aîné de Genseric, avait resserré les liens qui unissaient les Goths et les Vandales. Genseric, soupçonnant à sa belle-fille le dessein de l'empoisonner pour placer son mari sur le trône, la fit mutiler horriblement et la renvoya. Théodoric ne pouvait laisser un tel affront impuni; et les Romains, intéressés à fomenter les discordes entre les barbares, auraient aidé les Goths à faire la guerre aux Vandales, si Genseric n'eût détourné l'orage qui le menaçait, en flattant l'ambition d'Attila de la conquête des Gaules. Théodoric, séduit par les promesses trompeuses du roi des Huns, ne mit d'abord aucun obstacle à ses projets d'envahissement; mais Avitus l'ayant éclairé sur la perfidie d'Attila, il n'hésita plus à se joindre aux Romains pour l'arrêter dans sa marche. Il concourut, avec Aétius, à sauver Orléans du pillage et de l'incendie : les Romains et les Goths poursuivirent Attila, l'atteignirent sur les bords de la Marne, dans les plaines déjà signalées par la victoire d'Aurélien sur Tetricus, et qui devaient l'être encore par une des batailles les plus sanglantes dont l'histoire fasse mention. Théodoric, qui avait le commandement de l'aile droite, courait de rang en rang pour animer ses soldats, lorsqu'il tomba, percé d'un dard, sous les pieds des chevaux. Son corps fut retrouvé sous un monceau de cadavres, et ses funérailles furent célébrées avec toute la pompe militaire, à la vue du camp ennemi. Ce prince avait occupé le trône avec gloire pendant 32 ans. Thorismond, l'aîné de ses fils, fut son successeur.

THÉODORIC II, roi des Goths, monta sur le trône en 453, par l'assassinat de Thorismond, son frère. Pour justifier ce crime, il accusa son prédécesseur d'avoir formé le dessein de rompre l'alliance avec les Romains. Thorismond avait puisé dans les conversations d'Avitus, avec le goût des lettres, le désir d'améliorer le sort des peuples qu'il devait gouverner. Théodoric, à son tour, contribua beaucoup, après la mort de Maxime à faire élire empereur Avitus, et il garantit au nouveau César l'appui des Goths contre ses ennemis. Réchiaire, roi des Suèves, voulut profiter des troubles de l'empire pour étendre sa domination sur l'Espagne. Théodoric avertit son beau-frère que les Romains et les Goths étant alliés, il ne pouvait attaquer les uns sans mécontenter les autres. « Dites-lui, répondit le présomptueux Réchiaire, que je méprise ses armes et son amitié; et que j'éprouverai bientôt s'il a le courage d'attendre mon armée aux portes de Toulouse. » Théodoric passe aussitôt les Pyrénées, et remporte une victoire complète sur le roi suève, près de la rivière *Urbicus*. En peu de temps, il achève la conquête des États de son beau-frère, et pour s'en assurer la possession, il fait trancher la tête à Réchiaire, arrêté dans sa fuite. La nouvelle de la déposition et de la mort d'Avitus oblige Théodoric à revenir promptement dans son royaume. Agiulfe, qu'il avait laissé son lieutenant en Espagne veut s'y rendre indépendant. Le roi des Goths envoie une armée contre lui; il le bat et le met à mort; mais le pays était tellement dévasté, que les Goths ne purent s'y maintenir. Leur départ est le signal d'une nouvelle révolte des Suèves. Sans renoncer au projet de les asservir, Théodoric s'allie à Genseric, roi des Vandales, pour faire la guerre à Majorien, que Ricimer avait fait élire empereur à la place d'Avitus. Battu par Majorien devant Arles, dont il avait entrepris le siége, il renonce à l'alliance de Genseric, et l'oblige à servir Majorien contre les Vandales. Sévère, successeur de Majorien, ou plutôt Ricimer, qui régnait sous le nom de ce fantôme d'empereur, s'attache Théodoric (an 462) en lui livrant Narbonne, dont la conservation avait coûté tant de sang aux Romains. L'armée qu'il envoie contre Ægidius est défaite devant Orléans; mais il n'en accroît pas moins ses États de plusieurs villes et il méditait de nouvelles conquêtes, quand il fut assassiné par son frère Euric, au mois d'août 466. Ainsi Théodoric perdit le trône par un crime semblable à celui qui l'en avait rendu maître. Il était âgé de 40 ans, dont il en avait régné 13. Sidoine Apollinaire nous a laissé un *Éloge* magnifique de sa puissance et de la politique de ce prince, dans une de ses *Lettres*. On peut consulter aussi l'*Histoire de la décadence de l'empire*, par Gibbon, ch. XXXVI.

THÉODORIC, roi des Ostrogoths, et fondateur de leur monarchie en Italie, était, selon quelques historiens, fils de Théodemir et d'une concubine; selon d'autres, fils de Walamir, frère et prédécesseur de Théodemir. Il naquit vers l'année 457 : on lui donne le surnom d'*Amale*, parce qu'il sortait de la race illustre de ce nom, dans laquelle la royauté était héréditaire chez les Ostrogoths. Élevé, comme otage, à la cour de Constantinople, il fut renvoyé à son père par l'empereur Léon, vers l'année 475, après avoir recueilli chez les Grecs, sur la politique, la philosophie, la jurisprudence et même l'art militaire, toutes les connaissances qu'ils avaient conservées au milieu de leur corruption. Cependant on assure qu'il n'apprit jamais à écrire, et que pour signer les cinq premières lettres de son nom, il était obligé de faire guider sa main par une lame d'or ciselée. Vers l'an 475, il succéda à Théodemir, du commun consentement des Goths. Le siége de sa monarchie était alors dans une partie de la Pannonie et de la Mœsie. Presqu'à la même époque, Odoacre avait mis fin à l'empire d'Occident, et pris le titre de roi en Italie. Théodoric tourna ses premières armes, en 479, contre l'empire d'Orient, alors gouverné par Zénon. Il traversa l'Illyrie, s'empara de Duraz, et menaça la Grèce. Sabinien, chargé de lui résister, chercha au contraire à le réconcilier avec l'Auguste grec, par les plus magnifiques présents. Après d'assez longues négociations, Théodoric obtint, pour ses compatriotes, une partie de la Dacie et de la Mœsie inférieure, dont il devait auparavant chasser les Bulgares; il fut nommé général de la garde impériale, et désigné consul pour l'année 484. Zénon paraît même l'avoir adopté, mais selon le rite des barbares, qui ne conférait que des droits honorifiques, et non selon celui des Romains,

qui lui aurait transmis des droits réels. Zénon l'envoya contre le patrice Illo, et contre Venance, gouverneur de l'Isaurie, qui s'étaient révoltés. Cependant Théodoric voyait avec jalousie l'Italie soumise à Odoacre, il obtint facilement de Zénon la permission de conduire toute sa nation contre un roi que les empereurs regardaient comme un rebelle. Les Ostrogoths se mirent en mouvement dans l'automne de 488. La nation entière suivait Théodoric : les femmes et les enfants étaient traînés sur des chars; le bétail marchait avec l'armée, et les provisions et les richesses de la Pannonie étaient transportées en Italie par les Alpes Juliennes. Au mois de février 489, Théodoric défit les Gépides, qui lui disputaient le passage et qui s'étaient retranchés entre le Danube et les Alpes. Au mois d'avril il entra dans le Frioul; le fleuve Isonzo le séparait d'Odoacre et de son armée. Théodoric avait sur Odoacre l'avantage du nombre, celui de l'art militaire, et celui surtout d'avoir inspiré à ses soldats une plus entière confiance. De son côté, Odoacre avait pour remparts quelques rivières dont il défendait le passage. Théodoric remporta sur lui une grande victoire près d'Aquilée, après avoir passé l'Isonzo et l'Adige. Pendant qu'Odoacre faisait sa retraite sur Ravenne, Théodoric se rendit maître de Milan, et se fit reconnaître pour souverain, par les provinces de la Lombardie supérieure. Il laissa sa mère et ses sœurs à Pavie, avec tous ceux des Goths qui n'étaient pas propres au combat; et s'étant mis à la tête des autres, il alla chercher Odoacre, qui avait eu des succès par la trahison d'un transfuge; le trouva sur les bords de l'Adda, le 13 août 490, et pour la troisième fois, le battit complétement. Il l'assiégea ensuite dans Ravenne, où Odoacre se défendit vaillamment jusqu'au 5 mars 493. Ce roi malheureux capitula enfin, et Théodoric se montra d'autant plus facile à lui accorder des conditions avantageuses, qu'il était déterminé à ne pas les exécuter. En effet, peu de jours après il le fit massacrer sous de faux prétextes. Alors maître de toute l'Italie, il l'administra comme une province de l'empire, il conserva, à Rome, et dans chaque ville, les magistrats et les tribunaux, qui, après cinq siècles de despotisme, rappelaient encore les noms de la république; enfin il adopta les lois des Romains, leur langue pour tous les actes civils, et même leur habillement. Voulant encore affermir son autorité par des alliances, il épousa, en 493, Audelfrède, sœur de Clovis, roi des Francs; maria Amalafrède, sa sœur, à Trasamond, roi des Vandales; une de ses filles naturelles, Theudegothe, à Alaric II, roi des Visigoths; une seconde, Ostrogothe, à Sigismond, fils de Gondebaud, roi de Bourgogne; enfin, sa nièce Amalberge à Ermenfred, roi de Thuringe. Théodoric engagea ses nouveaux alliés, et surtout les Bourguignons, à renvoyer en Italie la foule des cultivateurs qu'ils avaient emmenés en esclavage : il commença ainsi à repeupler les campagnes. Cependant la plus grande partie de la Lombardie n'était encore qu'un vaste désert, où toute industrie avait été détruite par les barbares, dont les invasions, pendant un siècle, s'étaient succédé sans interruption. Théodoric obtint aussi de l'empereur Anastase, qu'il lui renvoyât les ornements royaux appartenant au palais d'Occident, et qu'il le reconnût, non plus comme roi des Goths, mais comme roi d'Italie; ce qui s'effectua en 497. Enfin il fit, en l'an 500, son entrée à Rome, et fut reçu par le pape, le sénat et le peuple, avec la même solennité que s'il eût été empereur d'Occident. Après y avoir passé six mois au milieu des fêtes, il retourna résider à Ravenne. Théodoric possédait, outre l'Italie, une grande partie de l'Illyrie et de la Pannonie. Les progrès des Bulgares, dans cette dernière province, le déterminèrent, en 504, à y porter ses armes. Il prit, sur eux, ou sur les Gépides, la ville de Sirmium, dont il fit de ce côté la barrière de ses États. L'année suivante, il y eut, sur cette même frontière, des hostilités entre ses troupes et les Grecs unis aux Bulgares, ce qui troubla la bonne harmonie qu'il avait entretenue jusqu'alors avec l'empire d'Orient. Cependant la guerre avait éclaté entre Clovis et Alaric, roi des Visigoths; Théodoric, qui avait fait ce qu'il avait pu pour la prévenir, donna de puissants secours au peuple qui avait avec le sien une origine commune. Après la défaite et la mort d'Alaric, il envoya en Provence une armée qui força les Francs à lever le siége d'Arles (508). Cette ville, avec tous les débris du royaume des Visigoths dans les Gaules, se soumit volontairement à Théodoric. Un roi éphémère des Visigoths, Gésalic, occupait encore Barcelone; mais, en 510, cette ville, avec presque toute l'Espagne, fut au pouvoir du monarque ostrogoth. Il commanda aussi dans la Souabe ou la Rhétie, en sorte que la plus grande partie de l'ancien empire d'Occident se trouvait réunie sous son gouvernement. A sa mort seulement, Théodoric laissa le royaume d'Espagne à son petit-fils Amalaric, fils d'une de ses filles. Malgré ses talents pour la guerre, Théodoric aimait la paix, et il sut la maintenir de manière à rétablir dans ses États la population, le commerce et l'agriculture. Il consacrait ses trésors à rebâtir les murs des villes, les aqueducs, les temples et les palais détruits. Ayant marié, en 519, sa fille Amalasonte, à Eutaric Cilicas, il donna au peuple romain des fêtes magnifiques dans l'amphithéâtre, et telles que, depuis plusieurs siècles, l'Occident n'en avait point vu de semblables. A la destruction du royaume de Bourgogne, en 523, Théodoric acquit quelques provinces, sans avoir pour cela de guerre à soutenir. Mais sa gloire parut s'éclipser après cette période. Ce prince, très-attaché à la foi des Ariens, avait cependant laissé jouir les catholiques de la plus parfaite liberté. Il avait montré une grande déférence pour les papes, et il méritait que l'Église romaine oubliât, en traitant avec lui, qu'il n'avait point adopté tous ses dogmes. Cependant, sur la fin de sa vie, il vit avec étonnement un zèle inconsidéré pour le mystère de la Trinité enflammer les catholiques. Les Italiens reprochaient avec trop d'amertume aux Goths de ne pas admettre la divinité du fils de Dieu. Les Grecs, plus violents encore, excitèrent, en 523, une persécution générale contre les ariens. L'empereur Justin leur enleva leurs églises dans tout l'Orient; il les exclut de tous les emplois, les ruina dans leur fortune, les menaça dans leurs personnes, et traita comme une conspiration contre l'État une opinion partagée par la moitié de ses sujets. Théodoric, également irrité de cette persécution dirigée contre ses frères, et de la

fermentation qu'il découvrait dans ses États, conçut contre ses sujets italiens une défiance à laquelle son cœur avait jusqu'alors été fermé. Il leur fit défendre le port de toute espèce d'armes, même d'un couteau ; il accusa de conspiration deux personnages consulaires, Albin et Boèce, dont le dernier, après avoir été relégué quelque temps à Calvenzano, près de Milan, fut mis à mort en 524. Il envoya le pape Jean Ier à Constantinople, pour demander qu'on restituât en Orient la liberté de conscience aux ariens, avec menace, si Justin n'y consentait, d'user de représailles envers les catholiques; et le pape, n'ayant rien obtenu, ou plutôt les promesses qu'on lui avait faites n'ayant point été exécutées, fut jeté en prison à Ravenne avec les sénateurs qui l'avaient accompagné. Symmaque, beau-père de Boèce, et l'un des sénateurs les plus considérés, fut mis à mort par ordre de Théodoric, en 525, sur le soupçon qu'il voulait venger son gendre. Théodoric, menacé par les complots de ceux à qui il avait fait le plus de bien, tourmenté de remords pour les avoir punis avant de s'être assuré de leurs crimes, ne pouvait plus espérer de bonheur. Procope assure que, voyant un jour sur sa table une tête de poisson, il s'imagina que c'était celle de Symmaque, qui le menaçait, et que, s'étant levé saisi d'effroi, il alla se coucher, et mourut peu de jours après. On dit que, quelque temps avant sa mort, il se proposait de poursuivre les représailles dont il avait menacé l'Orient, et que l'édit était signé pour chasser les catholiques de leurs églises, lorsque, attaqué d'une dyssenterie, il termina sa carrière à Ravenne, le 30 août 526, après un règne de 33 ans, et dans la 69e année de sa vie. Athalaric, fils de sa fille Amalasonte, lui succéda sur le trône des Ostrogoths.

THÉODOSE Ier (Flavius), surnommé le Grand, empereur romain, né en Espagne, en 546, était fils de Théodose, illustre général qui, après avoir, sous le règne de Valentinien Ier, rendu des services signalés à l'empire, et rétabli la paix dans les provinces d'Afrique, se vit enveloppé dans les trames les plus odieuses, et fut condamné à perdre la tête par l'ordre de Gratien, en 376. Plusieurs historiens ont prétendu que Théodose descendait de Trajan; mais la flatterie semble avoir inventé cette généalogie, qui n'est appuyée sur aucune preuve. Après la mort tragique de son père, le jeune Théodose, dont le mérite s'était fait remarquer dès ses premières années, se retira dans sa patrie à Cauca, ville de Galice. Il y vivait dans le silence et l'obscurité, lorsque Gratien, effrayé des maux auxquels l'empire romain fut en proie après la mort de Valens, ne sachant comment résister à l'irruption des barbares qui, de tous les points du Nord et de l'Orient, pénétraient jusqu'au cœur des provinces romaines, et n'ayant plus pour collègue que son frère Valentinien II, à peine âgé de 8 ans, songea à faire choix d'une prince qui pût supporter avec lui un fardeau trop lourd pour ses seules forces. La réputation de Théodose, peut-être aussi le désir de réparer l'injuste sévérité dont le père de ce guerrier avait été victime, déterminèrent Gratien à réclamer le secours de son bras. A la voix de son prince, Théodose oublia les malheurs de sa famille, quitta sa retraite, vint prendre le commandement d'une assez faible armée, à la tête de laquelle il courut attaquer les hordes de barbares qui couvraient la Thrace, la Grèce, la Pannonie, et les força de repasser le Danube. Ce service signalé ne fit qu'irriter contre lui la haine des courtisans; ils osèrent le représenter comme honteusement vaincu. Théodose, découragé, allait prendre de nouveau le parti de la retraite; mais Gratien, convaincu enfin de la fausseté de ces reproches et des grandes qualités de celui qui en était l'objet, lui proposa de partager l'empire, ou pour mieux dire, de rassembler, dans l'Orient, les tristes débris d'un sceptre presque anéanti. Théodose refusa d'abord un honneur si périlleux. Les prières de Gratien vainquirent sa résistance; et ce fut à Sirmium, le 19 janvier 379, que ce prince, après avoir peint à son armée le déplorable état de l'empire, proclama Théodose empereur de toutes les provinces d'Orient, auxquelles il joignit encore la Thrace, se réservant, pour Valentinien et pour lui-même, l'Italie, l'Afrique et tout l'Occident. A peine couronné, Théodoret rassembla ce qu'il put trouver de troupes romaines et d'auxiliaires, et il attaqua les Goths, qu'il battit complétement, et sur lesquels il fit un butin immense. Effrayés de cette défaite, ces barbares et les autres hordes qui ravageaient les provinces, demandèrent la paix et se soumirent aux conditions que le vainqueur leur imposa. L'espérance et la joie qu'avaient fait naître ces premiers succès, furent bientôt changées en une vive terreur, occasionnée par une maladie grave, qui mit Théodose aux portes du tombeau. Élevé dans la foi chrétienne, ce prince, suivant un usage assez fréquent dans la primitive Église, n'en avait pas reçu le signe sacré; il se hâta de se faire baptiser par saint Ascole, évêque de Thessalonique, et il attendit avec impatience son rétablissement pour donner des preuves encore plus éclatantes de sa foi et de sa piété. Sa première occupation fut de remédier aux maux et aux déchirements que l'arianisme causait dans l'Église et dans l'État. Constantinople était le foyer de ces funestes dissensions : Théodose s'y rendit et y fut reçu en triomphe. Avant de prendre un parti, il chercha à bien connaître la vérité sur ces querelles religieuses. Saint Grégoire de Nazianze obtint sa confiance, et lui dévoila les complots des ariens, non-seulement contre l'orthodoxie, mais encore contre la sureté de l'empire, au sein duquel leurs menées avaient tant de fois attiré les barbares. Théodose défendit sévèrement leurs assemblées et arrêta leurs desseins séditieux. Ce fut alors qu'il vit arriver à sa cour Athanaric, roi des Goths, détrôné par ses généraux, et réduit à demander un asile au successeur de Valens, qu'il avait vaincu et humilié. La magnanimité de Théodose, la grandeur et l'éclat de son palais, la beauté de Constantinople, frappèrent d'admiration le prince barbare; et tous les Goths qui l'avaient suivi dans sa disgrâce, s'attachèrent avec dévouement à Théodose. Après la mort d'Athanaric, qui ne survécut que peu de temps à cette réception, ils retournèrent sur le Danube, en répandant partout les louanges de l'empereur, et engageant leurs compatriotes à faire alliance avec lui. Dans ce même temps se tint, à Constantinople un concile qui fut bientôt reconnu œcuménique, et dans lequel plusieurs erreurs qui s'étaient introduites dans les églises

chrétiennes furent solennellement condamnés. Théodose, partit. peu après, pour repousser de nouveaux essaims de barbares désignés dans l'histoire sous le nom de Sigres et de Carpodaces, et qui s'étaient jetés dans la Thrace. Il en fit un grand carnage, et les repoussa dans la partie septentrionale de leurs pays. Les Goths, plus puissants et plus dangereux, firent alliance avec lui. Une partie s'engagea à garder les passages du Danube, et à maintenir au delà quelques peuples barbares; les autres obtinrent une portion de la Thrace et de la Mœsie, promettant de cultiver les provinces; enfin plus de 20,000 hommes de la même nation furent admis dans les troupes impériales. Cette admission des étrangers dans les provinces et dans les armées a été regardée comme une faute politique de Théodose et comme une des premières causes des malheurs qui, après son règne, accablèrent l'empire romain. Cependant il faut reconnaître que ce prince avait trouvé les peuples barbares établis partout dans le cœur de l'empire, et résidant dans les villes ou combattant dans les armées, et qu'il ne put éviter de céder à une nécessité dont on le vit sans cesse occupé à diminuer le danger. Tandis qu'il rétablissait en Orient la puissance, les lois, la religion et la paix. son collègue et son bienfaiteur, à qui l'empire d'Occident devait de pareils avantages, tombait sous les coups de Maxime, qui s'empara de son sceptre, sans oser toutefois attaquer d'abord les États de Valentinien, dans la crainte que Théodose ne prît sa défense. Maxime cependant se hâta de lui faire proposer de le reconnaître. Théodose ne voulant point attirer toutes les forces de l'usurpateur sur le jeune Valentinien avant d'être en mesure de le défendre, donna une réponse évasive, qui parut satisfaire Maxime. Théodose venait (383) d'adjoindre à l'empire son fils Arcadius, âgé de 8 ans, auquel il donna pour précepteur le célèbre Arsène; choix digne d'un prince aussi pieux qu'éclairé, mais que le mauvais naturel d'Arcadius rendit bientôt inutile. Cependant Théodose, après avoir apaisé les divisions qui troublaient l'Église d'Orient, résolut d'effacer enfin les traces du paganisme, dont les cérémonies n'étaient plus qu'un voile qui cachait les désordres les plus honteux, et qu'un prétexte continuel de séditions et de troubles. Quelques temples avaient conservé une célébrité qui donnait de l'audace à leurs prêtres. Ils formaient des points de ralliement pour les hommes avides de troubles et de licence. L'empereur en ordonna la destruction, et elle fut exécutée, malgré les tentatives désespérées que firent les païens pour s'opposer à ces grandes mesures. Les arts, il faut l'avouer, eurent à regretter, dans cette occasion, la perte de plusieurs monuments. Cependant il est certain que Théodose recommanda plusieurs fois dans ses édits, d'en conserver les précieux restes. Il y eut aussi, à ce sujet, des complots ourdis contre l'empereur, qui fit faire le procès aux coupables, et leur pardonna. L'impératrice Flaccille, que sa piété a fait ranger au nombre des saintes, entretenait à la fois chez Théodose le zèle pour la religion et l'amour de l'humanité. Jamais le trône n'avait vu réunies plus de qualités. L'empereur poursuivait le grand œuvre qu'il avait entrepris. S'efforçant de rétablir les bases de la société, de faire refleurir la religion, les mœurs, il publia

successivement les édits les plus sages. Le bonheur de son règne fut troublé par des chagrins privés. Il perdit successivement sa fille Pulchérie et l'impératrice Flaccille, que tout l'empire honora de ses larmes. Théodose lui fit faire de magnifiques obsèques; et saint Grégoire de Nysse prononça son *Oraison* funèbre. Un an auparavant, elle avait donné le jour à Honorius, qui fut depuis empereur d'Occident. La sagesse de Théodose faisait l'admiration des peuples voisins. Les Perses et leur roi Sapor III lui avaient envoyé des ambassadeurs pour renouveler avec lui des traités d'alliance. Tranquille de ce côté, il fut informé qu'une horde de barbares, les Greuthonges, se disposaient à traverser le Danube, pour envahir le territoire de l'empire: il les laissa s'engager dans la Thrace, les attaqua à l'improviste, les vainquit, et leur fit un grand nombre de prisonniers qu'il conduisit en triomphe à Constantinople, et qu'il incorpora dans les légions, où ils portèrent leur férocité et leur indiscipline. Cet usage funeste, dont on trouve de si fréquents exemples dans l'histoire du Bas-Empire, fut sans doute nécessité par l'extinction de l'esprit militaire chez les Romains, ou peut-être par la dépopulation que tant de troubles et de désordres avaient dû causer. De retour dans sa capitale, Théodose épousa Galla, sœur de Valentinien II, qui régnait en Italie, sous la tutelle de sa mère Justine, femme altière, protectrice déclarée des ariens. Le jeune prince et sa mère n'avaient de forces que par l'appui que Théodose semblait leur donner. En effet, il aida plusieurs fois Valentinien de ses conseils et de ses secours; et dans un temps de famine, il envoya des blés pour nourrir les habitants de Rome. Cependant sa munificence ayant épuisé le trésor, il se vit contraint, pour le remplir, d'ordonner la levée d'un nouvel impôt; et il y eut, à cette occasion, une sédition très-vive dans la ville d'Antioche. Les statues de l'empereur, de ses deux fils et de Flaccille furent traînées ignominieusement dans les rues. Le gouverneur, soutenu par quelques archers, rétablit l'ordre, arrêta les plus coupables, et les fit mettre à mort. Théodose, apprenant les excès auxquels s'était livrée une population que lui et Flaccille avaient comblée de leurs bienfaits, ne put maîtriser sa colère: il ordonna la destruction de la ville et le massacre des habitants. A peine rendu, cet arrêt sanguinaire fut révoqué et réduit à la clôture des théâtres, des bains publics, et à la privation des nombreux priviléges qu'Antioche avait reçus de lui et de ses prédécesseurs. Il envoya cependant deux officiers chargés de rechercher les coupables et de les punir suivant le degré de leur culpabilité. A cette nouvelle, la terreur se répandit dans Antioche; les habitants, croyant voir le glaive suspendu sur leurs têtes, se réfugièrent dans les montagnes. Heureusement, Théodose avait choisi pour ministres de sa vengeance, des hommes chez qui l'humanité tempérait la sévérité et le zèle pour le prince: ils écoutèrent les prières et les supplications de Flavien, évêque d'Antioche, de saint Jean-Chrysostôme, qui s'y trouvait dans ce moment, et de pieux ermites qui descendirent des montagnes pour venir détourner, par leurs larmes et leurs remontrances, les malheurs dont la ville coupable semblait menacée. Flavien entreprit lui-même de venir au pied du trône, plaider la

cause de son troupeau; sa sainte éloquence arracha les larmes de Théodose, et obtint le pardon complet des habitants d'Antioche. A peine cette affaire était-elle terminée, que Théodose apprit, avec non moins d'émotion, que Maxime, qui régnait dans les Gaules depuis la mort de Gratien, avait passé les Alpes, et s'était emparé des États de Valentinien, qui, réfugié à Thessalonique avec sa mère Justine, était près de tomber entre les mains de son rival. Théodose se hâta de le secourir; mais il exigea de ce prince qu'il renonçât désormais à soutenir les ariens, auxquels sa mère Justine n'avait cessé de prêter son appui, malgré les vives représentations de saint Ambroise, archevêque de Milan. Les troupes de Maxime furent défaites; lui-même fut pris et décapité, l'an 388. Théodose pardonna à tous les autres rebelles, et réunit généreusement les États de Maxime à ceux de Valentinien. Cependant Justine, mère de ce prince, étant morte vers ce temps, Théodose passa trois années dans l'Occident, pour gouverner ce vaste empire au nom de Valentinien, qui n'avait encore que 17 ans. Peu après son départ de Constantinople, les ariens y excitèrent une sédition; Théodose se fit demander leur pardon par son fils Arcadius qu'il avait laissé dans cette ville, et il l'accorda aussitôt pour attirer à ce prince la faveur populaire; mais bientôt, dans une occasion semblable, il oublia lui-même cette belle leçon qu'il avait donnée à son fils. Une querelle survenue à Thessalonique, au sujet d'un cocher du cirque, dégénéra en une révolte ouverte, dans laquelle le gouverneur de la ville et plusieurs officiers furent égorgés : l'empereur, furieux de ces excès, ne sut pas en régler la punition, et fit passer au fil de l'épée une grande partie de la population. Toutefois, cet ordre cruel fut aussi le fruit des instances coupables de plusieurs courtisans, qui se hâtèrent, après l'avoir surpris, de le mettre à exécution. Près de 7,000 personnes, de tout âge et de tout sexe, furent victimes de ce massacre, qui répandit la consternation dans tout l'empire. La grande âme de Théodose ne pouvait être fermée au repentir : il entendit la voix du remords; saint Ambroise, osant lui reprocher l'énormité de son crime, lui imposa la pénitence publique usitée parmi les premiers chrétiens : il lui interdit l'entrée de l'église, lui prescrivit les humiliantes expiations que les pécheurs accomplissaient, prosternés sur les marbres des parvis, et ne l'admit dans le sanctuaire qu'après 8 mois d'épreuves pendant lesquels Théodose montra la patience et la résignation la plus parfaite. Son séjour en Italie fut du reste signalé par des lois sages, des règlements sévères et des travaux utiles; Rome, surtout, devint l'objet de sa sollicitude. Les mœurs, l'autorité, les monuments, tout y était dans un égal dépérissement; le paganisme y étalait encore son culte et ses antiques cérémonies. Théodose, par son exemple, sa modération, son impartialité, obtint enfin l'abandon de l'idolâtrie et la clôture de ses temples. Il avait trouvé le sénat et les principaux magistrats encore attachés à ces erreurs : il en ramena plusieurs, et, sans persécuter les autres, il leur ôta tout espoir de rétablir leur culte anéanti. Symmaque, Romain illustre par son rang, son éloquence et ses talents, et zélé défenseur du paganisme, avait osé lui demander, au nom du sénat, le rétablissement de l'autel de la Victoire. Théodose le refusa avec sévérité, et honora la caractère de Symmaque en le nommant consul. Bientôt il eut besoin d'arrêter, dans ses propres États, les mêmes tentatives. Le fameux temple de Sérapis à Alexandrie était devenu une espèce de forteresse où les païens, ralliés en grand nombre, semblaient défier l'autorité du souverain. Plusieurs fois même les chrétiens avaient été attaqués avec fureur par ces idolâtres, et le sang coulait sans cesse dans Alexandrie. Théodose ordonna la destruction de cet immense édifice, et en chargea deux hommes fermes et habiles qui exécutèrent sans délai cette démolition. Elle fut suivie de celle de tous les autres temples de l'Égypte, où le paganisme s'éteignit bientôt. Valentinien ayant atteint sa 20e année, Théodose quitta l'Occident pour retourner à Constantinople. En s'y rendant, il défit des barbares qui s'étaient avancés dans la Thrace. Mais ce ne fut pas sans courir lui-même quelque danger, et sans avoir à regretter la perte de Promotus, un de ses meilleurs généraux. Suivant Claudien et Zozime, il périt victime des piéges que lui fit tendre Rufin, qui déjà était en crédit auprès de Théodose, et qui depuis acquit un pouvoir si funeste à l'empire. Théodose était de retour à Constantinople depuis deux ans, lorsqu'il apprit avec une profonde douleur la mort de Valentinien assassiné par Arbogaste, un de ses généraux, qui fit couronner un rhéteur nommé Eugène, sous le nom duquel il voulait régner. Théodose, sentant toute l'importance de cet événement, se prépara à la guerre qu'il devait allumer. Après quelques négociations dilatoires qu'il feignit d'écouter, et lorsqu'il eut déclaré Auguste son second fils Honorius, il s'avança vers l'Italie. Les deux armées se rencontrèrent sur le Frigidum, à quelques lieues d'Aquilée (5 septembre 394). La première journée fut défavorable à Théodose; il y perdit un général habile, et vit tailler en pièces un corps entier de son armée. Dans la nuit, ses officiers découragés lui conseillèrent la retraite; mais après avoir invoqué le secours du ciel, et ranimé la confiance de ses troupes, il les ramena au combat : l'armée de l'usurpateur, qui se croyait victorieuse, fut déconcertée de cette attaque; un ouragan violent, qui s'éleva dans ce moment, acheva d'effrayer ses soldats. Enfoncés de tous côtés, et dispersés, ils jetèrent leurs armes, demandèrent quartier; et pour donner un gage de leur foi, ils saisirent Eugène, le lièrent et l'amenèrent devant Théodose; mais voyant que ce prince s'attendrissait sur le sort de son prisonnier, ils se hâtèrent de l'entraîner, et le massacrèrent. Arbogaste n'attendit pas le même sort, et se perça de son épée. Théodose recueillit les fils de ses rivaux, leur persuada d'embrasser la religion chrétienne, et leur donna des charges éminentes. Saint Ambroise obtint aussi de lui une amnistie complète pour les partisans d'Eugène. Maître de l'Occident, Théodose en forma l'empire qu'il destinait à Honorius; il le fit venir à Milan, et choisit Stilicon, général illustre, pour diriger les affaires de ce prince. Il s'occupa aussi de réprimer les dernières tentatives que l'idolâtrie avait faites dans Rome, sous la protection d'Eugène. Enfin, il étendit à l'Occident les lois et les règlements auxquels Constantinople devait sa prospérité. Mais les fatigues de la dernière guerre

avaient sensiblement altéré sa santé. Attaqué d'une hydropisie, dont les progrès devinrent bientôt alarmants, Théodose régla le sort de l'empire, et mourut à Milan, le 17 janvier 395, âgé de 50 ans. Son corps transporté à Constantinople, y fut enseveli avec la plus grande pompe. Les auteurs les plus célèbres, chrétiens ou païens, ont célébré à l'envi les vertus de Théodose. Saint Ambroise et saint Augustin l'exaltent comme le modèle des princes. Un seul écrivain, Zozime, païen fanatique, s'est attaché à flétrir sa mémoire, ou au moins à dénigrer les faits les plus glorieux de ce beau règne; mais d'autres écrivains païens, Thémistius, Symmaque, Pacatus et Victor, l'ont comblé d'éloges qui ne sauraient être suspects. Théodose avait la taille élevée, une figure régulière et majestueuse; on lui trouvait de la ressemblance avec les portraits de Trajan; et peut-être fondait-on, sur cette ressemblance, la descendance qu'on avait établie de cet empereur à lui. Il laissa, de l'impératrice Flaccille, Arcadius et Honorius, qui lui succédèrent, et dont les règnes déplorables font encore ressortir l'éclat du sien. Il eut de Galla, sa seconde femme, un fils qui mourut fort jeune, et cette Placidie si célèbre par sa beauté et ses malheurs. Ainsi que tous les règnes des grands princes, celui de Théodose fut fécond en hommes illustres. L'Église cite avec orgueil saint Ambroise, saint Astère, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean-Chrysostôme, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille, saint Épiphane. Les lettres se glorifient d'Ausone, de Claudien, de Pappus, de Prudence, de Symmaque, de Rufus-Festus Aviénus, de Thémistius, de Végèce, d'Aurélius Victor, de Macrobe, etc. Théodose a trouvé un historien digne de lui dans l'illustre Fléchier, évêque de Nîmes.

THÉODOSE II, dit le Jeune, empereur d'Orient, était fils d'Arcadius et petit-fils du grand Théodose. Il n'avait que 8 ans, lorsque la mort de son père, en 408, le laissa maître d'un empire qu'avaient agité, épuisé, avili, les intrigues et les perfidies d'indignes favoris. Ruiné par les mêmes causes, l'empire d'Occident gouverné par Honorius, était devenu la proie des barbares qui le ravageaient sans obstacles. Un pareil sort semblait inévitable pour l'Orient : la sagesse d'Anthémius, qui gouvernait l'empire pendant la minorité de Théodose II, retarda les malheurs dont il était menacé; et le jeune empereur put même envoyer quelques secours à Honorius assiégé dans Ravenne par les Goths. Anthémius maintint les barbares au delà du Danube, confirma les traités faits avec les Perses, répara les places fortes des frontières, releva les murs de Constantinople, empêcha Théodose de reconnaître le général Constance, que la faiblesse d'Honorius venait d'appeler au partage de l'empire, enfin il lui donna pour appui, pour guide et pour conseil, sa sœur Pulchérie, jeune princesse, qui, dans l'âge le plus tendre, montrait les plus éclatantes vertus, une fermeté rare et une prudence consommée. Elle remarqua les défauts de son frère, et fit tous ses efforts pour lui inspirer des sentiments dignes du petit-fils du grand Théodose. Ce fut elle qui lui choisit pour épouse cette belle et savante Athénaïs Eudoxie, dont il ne sut apprécier ni les qualités, ni les talents. Théodose eut à soutenir, peu de temps après, une guerre contre les Perses; Ardaburius, général expérimenté, fut chargé de la conduire; elle ne fut vive ni de part ni d'autre, et se termina par un traité de longue durée. En 423, la mort d'Honorius força Théodose de porter ses regards vers l'Occident, où Jean Ier, secrétaire d'État, s'était fait couronner empereur. Valentinien III, neveu d'Honorius, et fils de Placidie et de Constance, était alors réfugié avec sa mère à Constantinople; Théodose les reconnut comme souverains de l'Occident, et fit soutenir leurs droits par une puissante armée que commandaient Ardaburius et son fils Aspar, les deux plus célèbres capitaines de ce temps. L'usurpateur Jean fut défait, pris et mis à mort; ses partisans se soumirent. Cependant les États de Théodose, malgré la faiblesse et l'indulgence de son caractère, jouissaient de la paix extérieure; mais l'hérésie de Nestorius, évêque de Constantinople, y causa beaucoup d'agitation. L'empereur avait d'abord repoussé les insinuations de ce sectaire : mais Nestorius, à force d'audace et d'intrigues, parvint à former une scission dans le concile convoqué à Éphèse pour juger sa doctrine : l'empereur fut trompé, et poussa l'aveuglement jusqu'à persécuter et déposer St. Cyrille d'Alexandrie, l'âme et la lumière du parti orthodoxe. Cependant il reconnut bientôt son erreur, rétablit St. Cyrille et chassa Nestorius; mais il ne put détruire le nestorianisme qu'il avait laissé se développer, et qui fut longtemps la source d'autres hérésies non moins fatales à la foi de l'Église qu'à la tranquillité de l'empire. En 437, Théodose maria sa fille Eudoxie avec Valentinien III. L'année suivante, il chargea sept jurisconsultes, à la tête desquels était Antiochus, de composer le Code qui parut sous son nom en 438, et dont nous n'avons que des fragments. Le but de cette compilation était de simplifier la législation, et de lui donner un esprit chrétien. En conséquence, il fut décidé qu'on ne remonterait pas au delà de Constantin, ce qui était omettre une partie essentielle des lois, attendu que Constantin et ses successeurs n'en avaient fait que pour les objets sur lesquels il en manquait. Les auteurs de ces lois avaient contracté un caractère de haine et de destruction contre l'ancien culte, et de zèle pour le nouveau; et par une bizarrerie d'un autre genre, leurs lois portaient à la fois l'empreinte du fanatisme et celle de l'idolâtrie. Aussi nous voyons que les païens accusèrent Théodose de dureté, et les chrétiens, d'admettre des erreurs. On lui reprochait un jour d'être trop bon envers ses ennemis. En vérité, répondit-il, bien loin de faire mourir les vivants, je voudrais pouvoir ressusciter les morts. Mais tandis que ce prince s'occupait d'assurer, par d'utiles lois, le bonheur de ses peuples, les ravages exercés en Italie, par Genseric, et surtout en Afrique, où Carthage, alors l'une des plus belles et des plus florissantes villes du monde, fut entièrement détruite, l'obligèrent d'y envoyer des troupes, parce que Valentinien se trouvait hors d'état de défendre cette province. Cette expédition se termina par un traité peu honorable. Mais bientôt Théodose, attaqué par un ennemi non moins féroce, non moins puissant que Genseric, vit ses propres États en proie aux malheurs qui accablaient l'Occident. Le terrible Attila, roi des Huns, battu dans les Gaules par Aëtius, Mérovée et Théodoric, harcelé en Italie par le même Aëtius, se

jeta tout à coup sur l'empire d'Orient, inonda comme un torrent l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce, défit et tua Arnégisèle, que Théodose avait envoyé contre lui, saccagea plus de 70 villes, et ne se retira qu'après avoir exigé des vaincus des sommes d'autant plus considérables, qu'il fut instruit que le faible empereur, ne pouvant le combattre, avait voulu le faire assassiner. La fin du règne de Théodose fut encore troublée par ses soupçons jaloux contre l'impératrice Eudoxie qu'il relégua en Palestine, et enfin par la part qu'il prit aux persécutions déplorables que les partisans d'Eutychès firent éprouver à St. Flavien, patriarche de Constantinople, à la suite du concile irrégulier désigné dans l'histoire ecclésiastique sous le nom du *Brigandage d'Éphèse*; et dont Théodose adopta et voulut soutenir les actes. Il mourut peu de temps après, l'an 450, d'une chute de cheval, à l'âge de 50 ans, et fut enterré dans l'église des saints Apôtres, à côté de son père Arcadius. Pulchérie, sa sœur, dont il avait trop souvent repoussé les conseils, devait lui succéder; elle fit couronner Marcien, dont elle devint l'épouse.

THÉODOSE III, empereur d'Orient, était, en 716, receveur des deniers publics à Adramyte en Bithynie. Il se trouvait à Rhodes lorsque l'armée romaine, réunie et naviguant dans ces parages, se révolta, tua son général, déclara l'empereur Anastase indigne du sceptre, et força Théodose à l'accepter, malgré son refus obstiné, et quoiqu'il se fût même dérobé par la fuite de ce périlleux honneur. Conduit ainsi malgré lui à Constantinople, il y fit son entrée et fut couronné. Anastase, hors d'état de résister aux rebelles, prit l'habit religieux et vint trouver Théodose qui le relégua à Thessalonique. Ce fut à peu près le seul acte de son autorité. Léon l'Isaurien, qui commandait une armée en Orient, ayant refusé de le reconnaître, les sénateurs et les principaux officiers de l'empire, effrayés de cette scission et des préparatifs que faisaient les Sarrasins, vinrent prier Théodose d'abdiquer, ce qu'il accorda sans résistance en 717 : il se retira, avec son fils, dans un monastère où ils passèrent le reste de leur vie.

THÉODOSE DE TRIPOLI, géomètre, né dans la Bithynie et non sur la côte d'Afrique, comme son surnom pourrait le faire supposer, était contemporain de Géminus de Rhodes et de Sosigènes, deux astronomes qui florissaient 50 ans avant l'ère chrétienne. Cette opinion, qui est celle de Vossius, a été adoptée par Montucla, Delambre et d'autres astronomes distingués. Des trois *opuscules* qui nous restent de Théodose, le principal est son traité de la *Sphère*, regardé longtemps comme classique en astronomie. La meilleure édition est celle de Jean Hunt, grec et latin, Oxford, 1707, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par D. Henrion, Paris, 1615, in-8°. Les deux autres opuscules sont *de Habitationibus liber I*; et *de Diebus et Noctibus libri II*, publiés en grec et en latin, à la suite de la *Sphère*, par Conrad Dasypodius, Strasbourg, 1572. Delambre faisait peu de cas de ces trois écrits.

THÉODOSE, dit *le Grammairien*, né à Syracuse vers le milieu du 9e siècle, fut attaché en qualité de diacre à la cathédrale de cette ville par l'évêque Sophrone, avec lequel il subit une dure détention à Palerme, après la prise de Syracuse par les Sarrasins en 880. C'est de là qu'il écrivit à Léon, archidiacre de la même église, une *lettre* assez intéressante, qui a été imprimée plusieurs fois. Hase l'a publiée avec une nouvelle traduction et des *notes* philologiques et historiques, à la suite de l'*Histoire de Léon, diacre*, Paris, 1819, in-folio, page 177.

THÉODOTION ou **THÉODOTE**, le troisième traducteur de l'Ancien Testament en grec, vivait sous l'empereur Commode. Il était de Sinope dans le royaume de Pont, et marcionite de religion, s'il faut en croire saint Épiphane. Il paraît, par ce que dit saint Irénée, que Théodotion habita longtemps la ville d'Éphèse, et qu'on l'en croyait originaire. Dégoûté du marcionisme, il adopta le système des ébionites, qui était un composé de judaïsme et de christianisme : c'est le sentiment d'Eusèbe et de saint Jérôme. Quelques écrivains, ne faisant pas attention à la nature de l'ébionisme, ont prétendu que Théodotion avait passé de la religion chrétienne à la loi de Moïse, ou bien de celle-ci à l'autre : saint Épiphane est de ce nombre. Théodotion publia sa traduction grecque de l'Ancien Testament avant l'année 160 de J. C.; puisque saint Irénée, qui écrivait à cette époque, en fait mention dans ses *livres contre les hérésies*. Cette traduction n'est autre chose que celle des Septante, arrangée à sa manière, et conformée aux erreurs des ébionites. Il n'a fait, dit le docte Jahn, que retrancher de la version d'Alexandrie ce qu'il y avait de trop abondant; ajouter ce qui y manquait, et corriger ce qui était moins expressément énoncé. On remarque qu'il a laissé subsister les termes hébraïques pour lesquels la secte dans laquelle il était engagé avait une sorte de prédilection. *Introduct. ad libros sacros veteris fœderis*, page 56. La traduction de Théodotion occupait la 6e colonne dans les Hexaples d'Origène; et comme elle venait après celle des Septante, ce célèbre critique s'était contenté de désigner par un astérisque les endroits de Théodotion qui étaient en tout semblables au modèle. C'est de toutes les versions grecques la moins estimée et la moins savante. Toutefois, dans les églises du rite grec, on lit encore aujourd'hui la prophétie de Daniel, suivant cette version. *Voyez* le *Discours préliminaire* de Montfaucon; *Hexapl. Origenis*, tome I, page 5 i.

THÉODULFE, évêque d'Orléans, l'un des premiers restaurateurs des lettres en France, était né, vers le milieu du 8e siècle, dans la haute Italie, d'une famille distinguée parmi les Goths. Ses talents et son érudition l'ayant fait connaître, il fut appelé par Charlemagne à sa cour, vers l'an 781. Quelques auteurs prétendent qu'il était veuf: ils appuient cette opinion sur ce que, dans une pièce de vers dont il accompagna l'envoi d'un *Psautier* à Gisèle ou Gisla, Théodulfe l'engage à recevoir le présent que lui fait un père. Mais, comme le remarque Tiraboschi, rien ne prouve que le nom de *père* ne soit pas employé dans le sens spirituel. Théodulfe fut pourvu de l'abbaye de Fleury, et ensuite de l'évêché d'Orléans. Les savants ne sont pas d'accord sur l'époque où il prit possession de ce siége. Son premier soin fut de rétablir dans son diocèse l'ancienne discipline, et d'y faire fleurir les bonnes études. Il publia, dans ce double but, des *Capitulaires* qui servirent de modèles aux autres prélats.

Il fonda plusieurs écoles ecclésiastiques, qui devinrent bientôt célèbres; et il enjoignit à tous les pasteurs de distribuer gratuitement l'instruction au peuple. Le village de Germigni lui dut une église, bâtie sur le plan de celle d'Aix-la-Chapelle, et qui passait alors pour le plus beau monument d'architecture de la France. D'autres églises furent réparées, et des couvents dotés par ses libéralités. Observateur attentif de la discipline, il veillait scrupuleusement à prévenir tous les désordres de la part des prêtres, qui doivent donner l'exemple des vertus. Un de ses clercs, coupable d'une faute grave, s'étant réfugié dans l'église Saint-Martin, regardée comme un asile inviolable, il l'en fit arracher, et lui infligea le châtiment qu'il avait mérité : mais les moines de Saint-Martin réclamèrent contre la violation de leur église, et cette affaire aurait eu des suites fâcheuses, si Charlemagne ne l'eût apaisée. Théodulfe jouissait de toute la confiance de ce prince. Il fut, avec Leidrade, archevêque de Lyon, revêtu du titre de *missi dominici*, et chargé de réformer l'administration de la justice dans les deux provinces narbonnaises. Partout où ils arrivaient, on s'empressait de leur offrir des présents pour se les rendre favorables. Théodulfe attaqua cet abus dans un poëme d'environ mille vers, adressé *aux juges*, qu'il cherche à mettre en garde contre les moyens de séduction qu'on employait pour les corrompre. Il fut un des évêques qui signèrent le testament de Charlemagne. Louis le Débonnaire avait hérité des sentiments de son père pour Théodulfe, et il continua de lui donner des preuves de son estime et de sa bienveillance. Il le choisit, avec quelques autres prélats, pour aller à la rencontre du pape Étienne IV, et l'accompagner jusqu'à Reims. Théodulfe reçut du pontife le *Pallium*, et porta depuis le titre d'archevêque; mais, l'année suivante (817), Bernard, roi d'Italie, s'étant révolté contre Louis, son oncle, Théodulfe fut accusé d'avoir pris part à cette conjuration, et banni de la cour. En vain il protesta de son innocence, il fut dépouillé de ses bénéfices et exilé, en 818, à Angers, où il mourut, le 18 septembre 821. C'est un des plus grands prélats qu'ait eus jusqu'alors l'église de France. Les ouvrages qu'on lui doit se ressentent du siècle où ils ont été composés; mais ils n'en sont pas moins estimables.

THÉOGNIS, poëte-philosophe, né vers la 59e olympiade (6e siècle avant J. C.), était de Mégare, comme il nous l'apprend lui-même. Mais il y avait deux villes de ce nom, l'une en Sicile, l'autre en Achaïe : De laquelle a-t-il voulu parler? c'est une question qui n'a point été résolue. Les événements de sa vie ne sont guère mieux connus : tout ce qu'on en peut recueillir, d'après les vers qui nous restent de lui, c'est qu'il n'eut point à se louer de ses conciloyens; qu'il vécut en exil, et choisit Thèbes pour retraite; que, né d'une famille noble et opulente, il avait perdu sa fortune, et en avait à peine rassemblé quelques débris. Suidas lui attribue des *Maximes élégiaques*, en 2800 vers, qu'il paraît distinguer des *Sentences*, qui n'en ont aujourd'hui que 1392; d'autres *Préceptes* de conduite, et enfin des *Parénèses* : mais l'ouvrage le plus cité par les anciens, et dont les trois précédents n'étaient probablement que des divisions, est celui que nous possédons encore, du moins en grande partie; c'est le poëme intitulé : *Sentences élégiaques*. On éprouve, à la lecture de ces vers moraux, un charme de poésie qu'il est bien rare de rencontrer dans ces sortes d'ouvrages. Théognis occupe presque toujours le premier rang dans les diverses collections des *Poëtes gnomiques*. Il a été publié aussi séparément plusieurs fois. M. Boissonade lui a donné place dans sa *Collection des poëtes grecs*, Paris, 1823 et années suivantes, in-32. Théognis, qui, dans la plupart des éditions, est accompagné d'une version latine, a été traduit en français par Nicolas Pavillon, Paris, 1578; par Lévesque, dans la *Collection des moralistes anciens*, Paris, 1783, etc.

THÉON, mathématicien grec, surnommé *l'Ancien*, pour le distinguer de Théon d'Alexandrie, dont l'article suit, était de Smyrne, et florissait sous les règnes de Trajan et d'Adrien, au commencement du 2e siècle de l'ère chrétienne. On ne connaît aucune des particularités de sa vie. Il avait composé un *Traité d'astronomie*, dont il ne reste que quelques lignes publiées par Bouilliau, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, mais nous avons encore de lui un abrégé des quatre sciences mathématiques : l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Bouilliau en a donné les deux premières parties, accompagnées d'une *version* et de *notes*, sous ce titre : *Eorum quæ mathematicis ad Platonis lectionem utilia sunt expositio*, Paris, 1644, in-4°. On croit que les deux parties encore inédites sont conservées parmi les manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne de Milan.

THÉON, sophiste ou rhéteur d'Alexandrie, paraît avoir vécu sous les Antonins ou un peu plus tard, vers le même temps que le célèbre Aphtonius. Il avait composé plusieurs ouvrages que cite Suidas; mais il n'est plus connu que par ses *Progymnasmata*, ou *Exercices préparatoires*, espèce de cahiers de rhétorique, où l'on trouve, dans un ordre assez peu méthodique, des règles et des exemples sur la fable, le conte, la sentence, etc. La meilleure édition de ces *Exercices* est celle de Leyde, 1626, in-8°, que l'on doit à Daniel Heinsius. Elle est accompagnée d'une traduction latine plus ancienne, mais revue et corrigée par le savant éditeur. Les *Règles* du genre épistolaire, imprimées par les *Œuvres* de Libanius, sont attribuées à Théon par quelques critiques.

THÉON, célèbre mathématicien, contemporain de Pappus, florissait dans la seconde moitié du 4e siècle, et fut un des plus illustres professeurs de l'école d'Alexandrie. Les deux principaux ouvrages qui nous restent de lui sont destinés à faciliter l'étude des mathématiques: ce sont des *Commentaires* sur les *Éléments* d'Euclide et sur l'*Almageste* ou *Syntaxe* de Ptolémée. Le premier fut publié pour la première fois à la suite d'Euclide, par les soins de Grynée, Bâle, Hervage, 1533, in-fol. Il a été traduit en latin par Commandino, et souvent réimprimé. Le second se composait de 13 livres, qui ne nous sont pas tous parvenus; on regrette la fin du Xe, le XIe tout entier et le commencement du XIIe. Ce second *Commentaire*, quoique faible, n'en est pas moins, après les livres de Ptolémée lui-même, l'ouvrage d'astronomie le plus important et le plus curieux qui nous reste des Grecs. Il parut à la suite de l'édition *princeps* de Ptolémée, Bâle, J. Walder, 1538, in-fol., encore par les

soins de l'infatigable Grynée. Porta publia le premier livre en latin, Naples, 1538, in-4°; et avec le second, ibidem, 1605, in-4°. Une traduction française de ces deux livres a été donnée par l'abbé Halma, Paris, 1821, 2 vol. in-4°, avec le texte grec corrigé et des *notes*. On ignore si Théon est le véritable auteur des *Tables manuelles* qui portent son nom, mais que plusieurs manuscrits attribuent à Ptolémée, et que Halma publia en entier, d'après un manuscrit de la Bibliothèque du roi, Paris, 1822-25, 2 vol. in-4°, avec une traduction française et des *notes*. Pour l'honneur de Théon, il n'est pas démontré qu'il soit l'auteur du *Commentaire sur Aratus,* qu'on lui attribue généralement, et qui ne contient que des remarques puériles et des observations astrologiques. Cependant Halma l'a traduit et publié à la suite des *Tables manuelles.*

THÉOPHANE, historien et poëte grec, était de Mitylène dans l'île de Lesbos, qu'il abandonna probablement à l'époque où les Mityléniens, par une trahison dont il ne voulut pas être complice, livrèrent à Mithridate Manius-Aquilinus, l'un des généraux romains. Il s'attacha bientôt à la fortune de Pompée, auquel il montra beaucoup de dévouement, et qui le récompensa en lui faisant accorder le droit de bourgeoisie romaine. Après la mort de ce grand homme, il implora la clémence de César, dont on croit qu'il favorisa de tout son pouvoir les vues ambitieuses. Il est probable qu'il ne survécut que peu d'années au dictateur. De tous ses ouvrages, le plus important était l'*Histoire des guerres des Romains sous le commandement de Pompée.* Il ne nous en reste que 4 fragments, 3 dans Strabon, et le 4e dans Plutarque. L'abbé Sévin croit en avoir découvert un 5e dans Stobée. De toutes les poésies de Théophane, on ne connaît que 2 *Épigrammes* insérées dans l'*Anthologie.*

THÉOPHANE (Saint George), confesseur et l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine,* né vers l'an 1751, épousa par pure obéissance une jeune et riche héritière avec laquelle il vécut dans la continence; il la détermina ensuite à embrasser la vie religieuse, et se retira lui-même dans le monastère de *Megal-Agre* (grand champ), qu'il avait fondé dans la Mysie, et dont il fut le premier abbé. Sa réputation de sagesse, de sainteté et d'éloquence fit bientôt accourir vers lui, de toutes les provinces de l'Orient, les fidèles qui avaient besoin de conseils. Le zèle qu'il mit à défendre le culte des images, sous Léon l'Arménien, lui coûta la liberté, et l'exposa à de mauvais traitements, auxquels il succomba en 818. On lui doit une *Chronographie,* qui s'étend depuis 284 jusqu'à 813, et qui a été publiée par les soins du père Combefis, avec la *version* du père Goar, Paris, 1655, in-fol.

THÉOPHANE ou **THÉOPHANON**, impératrice d'Orient, était fille d'un cabaretier, et se livra, dès sa plus tendre jeunesse, à de honteux désordres. Douée de quelques attraits, de beaucoup d'esprit d'intrigue, et dévorée d'ambition, elle parvint à se faire épouser par le jeune Romain, fils de l'empereur Constantin VII, en l'an 959. Bientôt après, elle poussa son époux à un parricide qui le fit monter sur le trône; et lorsqu'elle eut régné pendant 4 ans avec Romain II, elle donna à ce prince un breuvage empoisonné (963), pareil à celui qu'elle avait préparé pour son père. Déclarée alors régente de l'empire, elle s'aperçut bientôt, dit Gibbon, de l'instabilité d'un trône qui n'avait pour appui qu'une femme qu'on ne pouvait estimer et deux enfants qu'on ne pouvait craindre. Dès lors elle songea à se donner un soutien, et par ses intelligences avec Nicéphore-Phocas, elle prépara l'usurpation de ce guerrier, qu'elle épousa ensuite, et que plus tard (962) elle fit assassiner dans son lit. Le chef des assassins, Zimiscès, méprisant lui-même l'infâme épouse qui, en dirigeant sa main, lui avait procuré l'empire, exila Théophane dans l'île de Drote : mais après la mort de ce prince, les fils de cette femme, étant remontés sur le trône, eurent la faiblesse de la rappeler auprès d'eux; et l'auteur de tant de crimes vécut encore, pendant plusieurs années, à la cour et dans tout l'éclat et les honneurs du pouvoir. On ignore la date de sa mort.

THÉOPHANE. *Voyez* **PROCOPOWITZ.**

THÉOPHILE (Saint), évêque d'Antioche et l'un des Pères de l'Église, était né de parents idolâtres, qui le firent instruire dans les sciences et les lettres. Frappé des vérités sublimes du christianisme, il en embrassa la croyance, et mérita d'être élevé au siége épiscopal d'Antioche vers l'an 168 de J. C. Ce saint prélat, qui mourut vers l'an 190, avait écrit beaucoup d'ouvrages pour la défense des pures doctrines contre les erreurs de Marcion et d'autres philosophes païens; mais il ne nous est resté de lui qu'une *Apologie de la foi chrétienne,* en 3 livres, adressée à son ami Autolyque. Cet ouvrage a été plusieurs fois imprimé en latin et en grec, notamment à Zurich, 1546, à Oxford, 1684, in-4°, et à Hambourg, 1724, in-8°.

THÉOPHILE, dit *l'Indien,* parce qu'il était né à Diu, d'où, jeune encore, il avait été envoyé comme otage à la cour de Constance II, embrassa la vie monastique, et, consacré évêque par les ariens, il fut mis à la tête d'une mission partie vers l'an 343 pour l'Arabie heureuse, et chargée de solliciter auprès du chef de la tribu des Homérites ou Hamyarides, en échange de riches présents, la permission de bâtir dans ce pays des églises pour les sujets de l'empire qui y voyageraient, ainsi que pour les naturels qu'on réussirait à convertir. Cette mission eut un grand succès; le prince lui-même embrassa la foi chrétienne, et érigea à ses frais trois églises, à Tasar, à Adane ou Aden, et dans une autre ville qu'on croit être El-Katif. Théophile retourna ensuite à l'île Diu, poussa ses pieuses excursions dans les Indes, visita même les Éthiopiens Axumites, et à son retour jouit d'un grand crédit à la cour de Constance. S'étant attaché particulièrement au César Fl.-Const.-Gallus, il fut enveloppé dans la catastrophe de ce prince, et envoyé en exil (354). De nouveau compromis dans les tentatives des ariens, après le concile de Sirmium (358), Théophile fut relégué à Héraclée, dans le Pont, et y finit ses jours.

THÉOPHILE (Théophilos), jurisconsulte grec, qui florissait l'an 533 de J. C., professa le droit avec distinction à Constantinople, et fut, avec son collègue Dorothée, chargé par Justinien de rédiger, sous la direction de Tribonien, les *Institutions,* ou *Éléments de droit,* qui, réunis au Digeste, au Code et aux Novelles,

forment toute la compilation justinienne. Théophile est auteur d'une paraphrase grecque des Institutes, qui en est encore aujourd'hui le meilleur commentaire. Cet ouvrage, vraiment précieux, quoique trop peu connu, ne fut découvert qu'au commencement du 16e siècle, par Viglius Zuichem, professeur de droit à Louvain, qui s'empressa de le publier, et le dédia à Charles-Quint. De toutes les éditions de cette paraphrase, la plus récente, la plus complète et même la plus correcte est celle qu'a donnée du texte grec, avec une traduction latine en regard, Guillaume-Otton Reiz, la Haye, 1751, 2 vol. in-4°.

THÉOPHILE, surnommé *Protospatharius*, moine grec, qui vécut, suivant Fabricius, au 7e siècle, sous le règne de l'empereur Héraclius, se distingua comme philosophe péripatéticien et comme médecin. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De hominis fabricâ libri V* (en grec), Paris, 1540, in-16; ibid., 1555, in-8°; réimprimé plusieurs fois, et notamment avec une traduction latine, ibid., 1576, in-8°; *De urinis liber singularis*, imprimé avec une traduction latine, ibid., 1608, in-12.

THÉOPHILE, surnommé tantôt *Monachus*, tantôt *Presbyter*, vécut dans le 10e ou le 11e siècle, et fut un artiste très-recommandable pour cette époque. Il paraît que son vrai nom était *Roger*. Quant à sa patrie, elle est inconnue. On lui doit, sur les procédés usités de son temps, un ouvrage très-intéressant pour l'histoire des arts. Il y traite successivement de la peinture et des couleurs les plus propres à être employées sur les murs, la toile, le bois et le vélin; l'art de peindre sur le verre et d'exécuter des mosaïques avec des cristaux colorés; de l'orfévrerie et des arts qui en dépendent, tels que l'art de *nieller*, celui de damasquiner, celui de monter les pierres fines. Cet ouvrage a été imprimé sous le titre de : *Diversarum artium schedula*, dans les *Mémoires d'histoire et de littérature tirés de la bibliothèque du duc de Wolfenbuttel*, Brunswick, 1781, 6e partie. On en voit un exemplaire manuscrit à la Bibliothèque royale à Paris, intitulé : *De omni scientiâ picturæ artis*. L'article le plus remarquable est celui de la peinture à l'huile. Quelques personnes, d'après une lecture trop peu réfléchie de ce passage, ont cru y reconnaître la peinture à l'huile telle que nous la pratiquons; mais c'est une erreur. Théophile ne parle que de peintures exécutées avec de l'huile de lin pure ou seulement concentrée au feu; il ajoute que, lorsqu'il veut s'en servir pour représenter des fleurs ou des figures, il trouve fort long et fort incommode d'attendre qu'une couleur ait séché pour en établir une autre par dessus. Cette confidence nous prouve qu'il ne faut pas se presser d'enlever à Van Eyck l'honneur d'avoir inventé la véritable peinture à l'huile.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, né à Amorium en Phrygie, monta sur le trône de Constantinople, après la mort de Michel le Bègue, son père, et fut couronné le 3 octobre 829. Son premier soin fut de punir les assassins de Léon l'Arménien, quoique la fin tragique de ce prince eût fait entrer le sceptre dans sa famille. Lorsqu'il demanda les noms des conjurés, tous vinrent se dévoiler eux mêmes, croyant que Théophile songeait à les récompenser : il leur fit trancher la tête. Les commencements de son règne annoncèrent un prince juste et sévère. Il rechercha les hommes de mérite, les éleva et les soutint contre les attaques de l'envie. Il maria même une de ses filles à l'un deux, Alexis Mosèle, et le chargea d'une expédition contre les musulmans d'Afrique, qui ravageaient l'Italie. Alexis la termina glorieusement, mais ayant perdu sa femme peu de temps après, il se retira dans un couvent. De tous côtés l'empire était pressé par les mêmes ennemis. D'autres armées arabes, commandées par le calife Al-Mamoun ou par ses généraux, firent des ravages affreux dans les provinces d'Asie. Théophile marcha contre eux, fut défait, et ne leur échappa qu'à la faveur d'un stratagème. L'année suivante, il les battit à son tour; mais, en 832, il essuya de nouveau une sanglante défaite, et ne dut son salut qu'au courage d'un général nommé Manuel, qui lui ouvrit un chemin au milieu des ennemis victorieux. Théophile oublia ce service; abusé par de perfides insinuations, ou peut-être poussé par une secrète jalousie, il résolut de priver Manuel de la vue. Celui-ci prévenu à temps, se réfugia chez les musulmans. Théophile sentit bientôt la perte qu'il avait faite; il écrivit à Manuel, et lui promit de le rétablir dans son rang et dans ses biens. Manuel se fia à la parole de son prince, qui le combla d'honneurs. Cependant la guerre continuait avec peu de succès de part et d'autre; mais, en 837, l'empereur s'empara de la Syrie, et malgré les instantes prières du calife sarrasin, il détruisit Zapetra, lieu de sa naissance; le calife Montasem furieux assembla toutes ses forces, et vint assiéger Amorium, ville natale de Théophile. Celui-ci courut pour la défendre; une bataille livrée sous les murs n'eut aucun résultat décisif; mais un traître ayant ouvert les portes aux Sarrasins, ils passèrent les habitants au fil de l'épée, et rasèrent Amorium de fond en comble. Cette catastrophe pénétra Théophile d'une sombre tristesse : il ne voulut plus prendre de nourriture, ne consentit à boire que de l'eau de neige, et fut bientôt atteint d'une dyssenterie qui le conduisit au tombeau en 842. Avant de mourir, il assembla les grands de l'empire, et les pria d'être toujours fidèles à son fils Michel, et à sa femme Théodora qu'il nomma régente, en lui désignant pour ministres, Manuel, cet illustre général dont on vient de parler, l'eunuque Théoctiste, grand chancelier, et le patrice Bardas, frère de l'impératrice. On prétend que Théophile, sachant que la puissance de son beau-frère Théophobe pouvait causer des troubles dans le gouvernement, ordonna, de son lit de mort, qu'on lui tranchât la tête, se la fit apporter, et s'écria en la voyant : « Je ne suis plus Théophile, et tu n'es plus Théophobe. » Zonare et Cedrenus contredisent ce récit, et assurent que ce prince fut mis à mort à l'insu de l'empereur. Il est probable enfin que l'esprit de parti a cherché à flétrir la mémoire de Théophile, qui paraît avoir excité des haines assez vives en suivant l'exemple des princes iconoclastes qui l'avaient précédé. Les disgrâces militaires enlevèrent à son règne une partie de l'éclat que pouvaient lui donner ses vertus, ses talents, sa justice et son amour pour le bien public.

THÉOPHILE VIAUD, ou plutôt *De Viau*, mais plus connu par son prénom, naquit à Boussères-Sainte-Radegonde, village de l'Agénois, en 1590, et vint à Paris

en 1610. Ce fut alors qu'il forma avec Balsac une liaison très-étroite, qui donna même lieu à des médisances, mais qui ne dura pas longtemps. Ils se brouillèrent à la suite d'un voyage en Hollande (1612); et l'on a quelque raison de penser que les torts étaient du côté de Balsac. A son retour, Théophile se fit connaître par des poésies assez médiocres, par des saillies spirituelles et des impromptus fort heureux, qui le mirent en faveur auprès de quelques jeunes seigneurs, dont le rapprochaient d'ailleurs son goût pour les plaisirs et ses manières de bonne compagnie; mais quelques vers satiriques lui suscitèrent de puissants ennemis, qui prirent le prétexte de ses mœurs déréglées pour le perdre. Il reçut du roi, en 1619, l'ordre de sortir de France, et se rendit à Londres, où il ne put obtenir l'honneur d'être présenté à Jacques Ier. La meilleure de ses pièces est peut-être celle qu'il adressa à Louis XIII pendant cet exil. Ayant obtenu la permission de rentrer dans sa patrie, il abjura le calvinisme, probablement pour vivre à l'avenir plus en sûreté, mais il ne réforma ni ses mœurs ni son penchant à la satire, et il se vit exposé à de nouvelles accusations. On lui attribua la publication du *Parnasse des vers satiriques* (1622) : recueil rempli d'obscénités sacriléges. Quoiqu'il fût bien l'auteur de plusieurs pièces de ce recueil, tout porte à croire que l'impression en avait eu lieu par le fait seul des libraires et sans sa participation. Il n'en fut pas moins poursuivi criminellement, grâce à la cruelle activité de plusieurs membres de la société de Jesus, parmi lesquels on cite les PP. Garasse, Guérin, Raynaud et Voisin. Condamné par contumace, en 1623, à être brûlé vif, comme coupable de lèse-majesté divine et humaine, il fut protégé quelque temps contre la rigueur de cette sentence et contre le ressentiment des jésuites par le duc de Montmorenci, qui lui donna asile à Chantilly, et par le roi lui-même, qui lui continua sa pension, sans oser toutefois prendre sa défense ouvertement; enfin il fut arrêté et emprisonné, et, après une procédure de 18 mois, il parvint, malgré la haute influence de ses persécuteurs, à faire commuer sa peine en un simple bannissement de la capitale. Bientôt même, par le crédit du duc de Montmorenci, qui devait plus tard porter sa tête sur l'échafaud, il put revenir à Paris; mais il y mourut des suites de ses souffrances en 1626, à l'âge de 36 ans. Malherbe ne tenait Théophile *coupable de rien, que de n'avoir rien fait qui vaille au métier dont il se mêlait*, celui de poëte. Ce jugement paraît avoir été généralement ratifié par la postérité. Cependant, tout en rendant à Théophile la justice de croire qu'il ne méritait pas tant de persécutions, il faudrait peut-être aussi lui accorder quelques talents comme poëte et comme prosateur : c'est de quoi l'on serait convaincu, si l'on voulait se donner aujourd'hui la peine de parcourir ce qu'il a écrit. Ses *OEuvres*, en 2 parties, furent imprimées pour la première fois, de son aveu et avec privilége, en 1621. Il s'en fit une seconde édition dès l'année suivante. La 3e partie ne parut qu'en 1626 à Rouen, par les soins de Scudéri. Dix-huit ans après la mort de l'auteur, sa correspondance fut publiée par Mairet sous ce titre : *Nouvelles OEuvres de M. Théophile, composées d'excellentes lettres latines et françaises*.

THÉOPHRASTE, né à Érésos, dans l'île de Lesbos, la 2e année de la 102e olympiade (371 ans avant J. C.), se rendit, jeune encore, à Athènes pour y suivre les leçons de Platon, qui ne tarda pas à le distinguer, mais qui pourtant laissa la direction de son école à Speusippe, son neveu. Celui-ci ayant adopté les dogmes de Platon sans en garder les mœurs austères, une foule de disciples quittèrent l'Académie : Théophraste fut de ce nombre. Il parcourut en voyageur éclairé toute la Grèce et ses îles, délivra Lesbos, sa patrie, des tyrans qui l'opprimaient, se rendit ensuite en Macédoine, et, après la bataille de Chéronée, rentra dans Athènes, qu'il avait quittée douze ans auparavant. Bientôt Aristote vint l'y retrouver, et ce fut pour ouvrir dans le Lycée une école nouvelle, dont Théophraste ne dédaigna pas d'être l'un des auditeurs, quoiqu'il eût été chez Platon le compagnon d'études du philosophe de Stagyre. Il le remplaça dans la direction du Lycée vers la 114e olympiade, et donna un nouveau lustre à cette école déjà célèbre, où l'on vit des rois s'asseoir parmi ses nombreux disciples. Ce succès presque merveilleux, dans un temps où les malheurs d'Athènes faisaient fuir ses principaux habitants, où l'exil frappait ceux qui n'avaient pas pris la fuite, où les places publiques et les théâtres étaient déserts, ce succès et plus encore les censures éloquentes et vraies que le vertueux philosophe lançait hardiment sur tout ce qu'il trouvait de condamnable, éveillèrent contre lui l'envie et la persécution. On le dénonça comme coupable d'impiété; mais il lui suffit de développer devant ses juges l'ensemble de sa morale, et il fut absous. Cependant ses ennemis ne se tinrent pas pour battus. Afin de l'atteindre plus sûrement et de lui ôter les moyens d'une juste défense, ils obtinrent une loi qui fermait toutes les écoles et interdisait aux philosophes d'enseigner, soit publiquement, soit en particulier. Cette loi inconcevable fut rapportée au bout d'un an, et Théophraste reparut dans les jardins du Lycée avec plus d'éclat que jamais. Il y jouit de la tranquillité d'âme que donnent la vertu, l'habitude du bien, l'absence de toute ambition et l'étude des merveilles de la nature, et mourut entouré de ses disciples, à l'age de 85 ans, dans la 3e année de la 123e olympiade. On compte jusqu'à 229 ouvrages de lui, dont la liste a été conservée par Diogène Laërce. Ils roulent sur la grammaire, la logique, la rhétorique, la poésie, l'art musical, les sciences mathématiques et physiques, la morale et l'économie politique. Ces écrits ne sont pas tous arrivés jusqu'à nous; mais il en reste de nombreux fragments épars, qu'en 1826 M. Thiébaut de Berneaud annonçait avoir l'intention de réunir. Les trois principaux ouvrages de Théophraste sont l'*Histoire des plantes*; le *Traité des causes de la végétation*, et le livre des *Caractères*. Le seul énoncé de ces titres montre qu'il y a deux hommes à considérer dans Théophraste, le naturaliste et le philosophe. Pour apprécier son mérite comme naturaliste, il suffira de dire que l'élève et l'ami d'Aristote fut comme lui un prodige de science, et qu'il devina presque ces secrets de la nature qui ne se révèlent aujourd'hui qu'aux observations les plus laborieuses. Comme philosophe et comme moraliste, tout le monde a jugé Théophraste, car tout le monde a lu son livre des *Caractères*, qui a

servi de modèle à la Bruyère, et dont il existe plusieurs traductions françaises, parmi lesquelles nous citerons celle de la Bruyère lui-même, donnée en 1688, et celle du docteur Coray de Smyrne, publiée en 1799. C'est une suite de tableaux esquissés de la main d'un maître. Partout on y admire un esprit vif et original, un jugement sûr et délicat, un style plein d'élégance, une grande finesse d'aperçus et un atticisme délicieux. Le désordre que l'on y remarque parfois vient de ce que nous ne possédons pas l'ouvrage entier. Schneider l'a très-bien observé : nous n'en connaissons réellement que des extraits dus à des plumes inexpérimentées, à des rapsodes, pour trancher le mot. On a plusieurs éditions et traductions partielles de divers traités de Théophraste. L'édition la plus complète de ses *OEuvres* est celle de Daniel Heinsius, Leyde, 1613, in-fol.

THÉOPHILACTE, surnommé *Simoeatta*, l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, nous apprend lui-même qu'il était né dans la Locride. Il remplit, à la cour de l'empereur Maurice, plusieurs charges importantes. On présume qu'il mourut vers l'an 640 : à cette époque il devait être âgé d'environ 70 ans. On a de lui : *Historiæ rerum à Mauricio gestarum libri VIII, ab anno* 502 *ad annum* 602, Paris, 1648, in-fol. : cet ouvrage, qui fait partie de la *Byzantine*, a été traduit en français par le président Cousin ; *Physica problemata*, grec-latin, Leipzig, 1653, in-4° ; et des *Lettres* au nombre de 85, plusieurs fois imprimées, notamment en 1599 par les soins de J. Gruter, avec la version latine de Kimedoncius.

THÉOPOMPE, roi de Sparte, l'un des successeurs de Lycurgue, vécut vers le milieu du 8e siècle avant J. C. Sous son règne, une guerre s'étant élevée entre les Lacédémoniens et les Argiens, pour la possession d'un petit pays nommé Thyréa, les deux peuples, dans la vue d'épargner le sang de leurs concitoyens, nommèrent chacun 300 champions pour décider cette querelle. Presque tous périrent dans le combat : il ne resta que deux Argiens et un Lacédémonien, nommé Othriades. L'un et l'autre parti s'attribuant la victoire, le combat continua. Les deux Argiens périrent ; mais Othriades vainqueur ne voulut pas survivre à ses compagnons d'armes : il se tua lui-même sur le champ de bataille. Ce fut après cette guerre que, jaloux du sénat, et profitant des sujets de plainte que ce corps avait donnés au peuple, le roi Théopompe créa cinq nouveaux magistrats, nommés éphores, qui devaient surveiller la conduite des sénateurs, et même celle des rois. Sa femme lui reprochant de transmettre à ses enfants, par cette institution, une autorité plus faible que celle qu'il avait reçue de ses pères, il répondit : Je la leur laisserai plus grande, car elle sera plus durable. On rapporte encore de lui divers mots, dont voici le plus remarquable : comme on lui disait un jour que la république se maintenait florissante parce que les rois savaient commander : Dites plutôt, répondit-il, parce que les sujets savent obéir. Les Lacédémoniens avaient coutume de se rendre à un temple limotrophe de la Messénie. Là, au milieu des fêtes qui suivirent un sacrifice, quelques filles lacédémoniennes furent enlevées par les Messéniens, qui les déshonorèrent. Les habitants de Sparte voulurent venger cet outrage. Alors commença cette série de guerres qui, après une longue alternative de succès et de revers, se terminèrent par la destruction de Messène. Les Lacédémoniens, après avoir défait le roi Messénien Euphaès, qui mourut des suites de ses blessures, furent battus à leur tour par son successeur Aristodème, qui prit leur roi Théopompe, et l'égorgea avec 300 autres Spartiates, en l'honneur de Jupiter d'Ithome, ville assiégée par eux, et qui a donné son nom à cette bataille.

THÉOPOMPE, de l'île de Chio, orateur et historien, vivait dans la 105e olympiade, vers l'an 358 avant J. C. Il suivit son père Damasistrate dans l'exil, ne fut rétabli dans sa patrie qu'à l'âge de 46 ans par Alexandre le Grand, et après la mort de ce prince passa en Égypte, où il ne put trouver d'asile. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Il était disciple d'Isocrate, et la Grèce n'offrait aucune ville un peu considérable, où il n'eût prononcé avec succès quelque harangue. Comme historien, il passe pour être beaucoup plus digne de foi quand il loue que quand il blâme. Il eut toutefois plusieurs des qualités nécessaires pour écrire l'histoire : aussi Strabon, Athénée, Denys d'Halicarnasse, Pausanias, Diodore de Sicile, Plutarque, Laërce et une foule d'autres anciens auteurs le citent souvent. Il s'était fait connaître surtout par deux ouvrages historiques. L'un était l'*Histoire de la Grèce* en XII livres, commençant où Thucydide avait fini, et se terminant à la bataille navale de Gnyde ; l'autre, intitulé *Philippica*, était destiné à retracer le règne de Philippe de Macédoine, et se divisait en LVIII livres. Aucun des ouvrages de Théopompe n'est parvenu jusqu'à nous.

THÉOS ou **THÉOT** (Catherine), misérable visionnaire, née en 1725 dans un village près d'Avranches, vint à Paris pour chercher des moyens d'existence. Elle se persuada qu'elle était tantôt la mère de Dieu, tantôt une nouvelle Ève, appelée à régénérer le genre humain. Le gouvernement la fit renfermer, et, quand sa détention l'eut calmée, la remit en liberté, et l'on ne parla plus d'elle qu'en 1794. Ce fut alors que les sectaires de la déesse Raison allèrent la chercher, dans un galetas qu'elle habitait et où elle débitait ses rêveries. Senart fut chargé de l'arrêter par ordre du comité de sûreté générale, et Vadier présenta les conférences qui se tenaient chez cette femme comme les actes d'une ligue de prêtres perturbateurs ; on l'accusa d'entretenir des liaisons avec Pitt, avec le baron de Batz, avec la duchesse de Bourbon, la marquise de Chastenay et d'autres personnages qu'elle n'avait sans doute jamais connus, et on la mit à la Conciergerie, où elle mourut, à l'âge d'environ 70 ans. On trouve les plus grands développements sur Catherine Théos dans l'opuscule de Vilate intitulé : *les Mystères de la Mère de Dieu dévoilés*, formant la 3e partie des *Causes secrètes de la révolution* (du 9 au 10 thermidor), réimprimées dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution française*, 20e livraison, pages 271 et suivantes.

THÉRAMÈNES, orateur athénien, fameux par sa versatilité, qui lui fit donner le surnom de *Cothurne*, était né dans l'île de Céos vers le milieu du 5e siècle avant J. C. Adopté par Agnon, l'un des principaux citoyens d'Athènes, il fut élevé avec soin, et eut pour maître d'éloquence le rhéteur Prodicus de Céos. Après avoir

contribué, avec Pisandre et l'orateur Antiphon, à abolir la démocratie pour y substituer la tyrannie des Quatre-Cents, il se mit à la tête du parti qui rétablit l'ancien gouvernement, et rappela Alcibiade (411 avant J. C.). Il eut deux ans après le commandement de 20 galères, avec lesquelles il maltraita rudement les villes alliées dont la foi paraissait douteuse; l'aristocratie fut renversée par lui dans l'île de Paros, et, chargé d'un immense butin fait dans cette campagne, il porta des secours au roi de Macédoine, puis vint se joindre à Thrasybule sur les côtes de Thrace. Maintenu dans le commandement d'une portion de la flotte athénienne réunie à Sestos, au printemps de l'an 409, il contribua à la défaite de l'armée navale du Péloponèse, et l'année suivante mit à contribution Calcédoine, dont il avait fait le siége à la tête de 50 vaisseaux, et eut part avec Alcibiade à la prise de Byzance. Théramènes eut à se justifier devant le peuple, en 405, de n'avoir pas exécuté la mission qu'il avait eue de faire rendre les honneurs funèbres aux Athéniens morts au combat naval des Arginuses, où lui-même avait commandé l'aile droite de l'armée. Il réussit à rejeter le blâme sur les généraux qui lui étaient subordonnés. Personne n'était coupable, puisqu'une tempête violente avait dispersé les 47 galères envoyées pour ramasser les dépouilles des morts; mais l'adroit orateur comprit qu'il ne pourrait faire admettre aucune justification, et il aima mieux se sauver seul que de risquer de se perdre en joignant sa cause à celle de ses généraux, qui, de leur côté, n'avaient pas balancé à chercher leur salut en l'accusant de négligence. Il se fit députer à Lysandre après la malheureuse journée d'Ægos-Potamos, et fut retenu par le vainqueur pendant 3 mois, au bout desquels, envoyé avec de pleins pouvoirs à Lacédémone, il n'obtint des éphores, pour Athènes, que des conditions qui la réduisirent à entrer dans la ligue lacédémonienne. Malgré les efforts qu'il opposa à l'établissement de l'oligarchie des 30 tyrans, il se laissa comprendre dans leur nombre, partagea d'abord le système de conduite de Critias, puis s'honora en opposant toute son influence aux odieux desseins de cet homme sanguinaire, qui dès lors songea à le perdre. Accusé par lui devant le sénat d'avoir des intelligences avec Thrasybule, Théramènes rejeta sur son adversaire tout l'odieux de ses inculpations; mais l'audace prévalut sur l'éloquence : Critias introduisant dans le sénat ses satellites en armes, prononça la condamnation de son rival au nom de tout ce conseil suprême, que l'épouvante rendit muet. Théramènes se réfugia en vain au pied des autels : il en fut arraché pour être traîné au supplice (l'an 403 avant J. C.). Cicéron, dans les *Tusculanes*, dit qu'il but la ciguë, comme s'il eût étanché sa soif. Lançant à terre ce qui restait au fond du vase, il s'écria avec un accent à la fois ironique et inspiré : *Je passe la coupe au beau Critias*, prédisant la mort prochaine de son plus cruel ennemi.

THÉRÈSE, comtesse souveraine de Portugal, était une des filles naturelles d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, qui la donna pour épouse, l'an 1094 ou 1095, suivant l'*Art de vérifier les dates*, avec la partie septentrionale de la Lusitanie, à Henri de Bourgogne, prince français, dont il voulait récompenser les services contre les Mores. Thérèse ne fut ni moins ambitieuse, ni moins galante que sa sœur Urraque, reine de Castille et de Léon. Devenue veuve et régente, l'an 1112, elle livra l'État à de méprisables favoris. Cependant elle ne manquait pas de courage. L'an 1120, profitant des troubles qui déchiraient les États de Castille, elle entra en Galice à la tête d'une armée, et s'empara de Tuy. Une bataille eut lieu entre les deux sœurs, sur les bords du Minho. Thérèse fut vaincue, et le Portugal ravagé. On prétend que cette princesse sut arrêter les progrès de l'ennemi, en gagnant par ses charmes ou par son argent l'archevêque de Compostelle, qui affaiblit l'armée castillane, en rappelant ses troupes. Thérèse, au mépris de la trêve, osa faire, en 1127, une nouvelle invasion en Galice : poursuivie et vaincue par son neveu Alphonse VIII, roi de Castille, elle s'humilia, et fut forcée d'accepter la paix, dont le vainqueur dicta les conditions. Elle conserva la souveraineté jusqu'à l'année suivante. Mais comme elle était gouvernée elle-même par son amant, Castillan de naissance, et que son fils, Alphonse-Henriquez, éloigné des affaires, quoiqu'il fût parvenu à l'âge de maturité, avait à souffrir de l'orgueil du favori; les seigneurs portugais mécontents déterminèrent ce prince à se faire proclamer comte en 1128. Thérèse excita un soulèvement contre son fils; mais elle fut vaincue et confinée dans une prison où elle mourut, le 1er novembre 1130. C'est à tort que l'historien Mariana donne à cette princesse le titre de reine, qu'elle n'a jamais porté, à moins qu'il n'ait voulu exprimer par cette qualification qu'elle était souveraine et fille de roi, quoique comtesse; ce fut son fils qui, 9 ans après, reçut le titre de roi de Portugal.

THÉRÈSE (Sainte), réformatrice de l'ordre des carmélites, née le 28 mars 1515 à Avila (Castille-Vieille), était la cadette des trois filles d'Al-Sanchez de Cépède et de Béatrix d'Ahumade. Élevée dans les principes d'une ardente piété, elle éprouva dès l'enfance de si vifs élans de l'amour divin, qu'elle résolut un jour d'aller, avec un de ses frères, chercher dans le pays des Mores la couronne du martyre. Ils se mirent en chemin, mais à quelque distance de la ville, ils furent rencontrés par un oncle qui les ramena. La ferveur de Thérèse ne fit qu'augmenter jusqu'à l'époque où elle perdit sa mère (1527); mais alors elle se relâcha, et bientôt elle prit un goût très-vif pour les frivolités et les amusements du monde. Son père qui veillait sur sa conduite, après lui avoir fait en vain les plus sages réprimandes, la plaça chez les religieuses augustines d'Avila. Les bons exemples qu'elle eut sous les yeux dans cette maison et les entretiens de la supérieure, ramenèrent Thérèse aux sentiments de piété. Tels furent même ses progrès dans la dévotion, qu'au bout de quelque temps elle prit la résolution de se consacrer à Dieu dans un monastère; elle en demanda la permission à son père qui la lui refusa; mais croyant devoir agir d'après ses propres pensées, elle alla se présenter aux carmélites, demandant à y être admise au nombre des novices. A peine Thérèse eut-elle prononcé ses vœux (septembre 1534), qu'elle fit une maladie si grave que son père obtint de la faire soigner dans sa maison. Elle n'y voulut demeurer que 4 mois, au bout desquels une crise

terrible succéda à d'affreuses souffrances; elle se fit ramener dans son couvent, afin, dit-elle, de ne point *mourir dans une terre étrangère*. Après huit mois passés entre la vie et la mort, elle resta encore trois ans privée de l'usage de ses membres. Son retour aux vanités mondaines suivit promptement sa convalescence (1537); car, ainsi qu'elle nous l'apprend avec autant d'ingénuité que de componction dans sa *Vie* écrite par elle-même, elle était retombée tout à fait dans la dissipation lorsqu'elle perdit son père (1539). Le prêtre qui avait assisté don Sanchez se chargea de diriger la jeune religieuse. Il lui fit reprendre le salutaire usage des méditations; mais, nonobstant ses pieux avis, Thérèse continua de se laisser entraîner au monde, et, suivant ses propres paroles, elle passa 20 ans encore dans les tourments d'une lutte intérieure, s'efforçant d'*allier le ciel avec la terre*. Les seuls moments de souffrance et de maladie la rendaient tout entière à Dieu, pour retomber bientôt après. De là cette invocation qu'elle faisait souvent : *Seigneur, ou souffrir ou mourir*. Ce fut la lecture des Confessions de saint Augustin qui ranima la ferveur dans le cœur de Thérèse; elles lui suggérèrent l'inébranlable résolution de fuir les occasions qui l'avaient plongée dans les distractions coupables. Déjà, dans ses instants de grâce, elle avait travaillé à gagner d'autres âmes au Seigneur : ce fut désormais l'un de ses goûts les plus vifs, comme la pratique des œuvres extérieures devint son infaillible remède contre les peines d'esprit dont elle fut souvent accablée. Plusieurs traits de sa vie attestent que l'humilité, la douceur et la simplicité s'alliaient à une piété ardente et à une charité toute céleste. Se sentant bien affermie dans les voies de la vertu, Thérèse se mit en devoir de travailler à la sanctification des autres. D'abord elle entreprit de réformer son ordre, où de grands relâchements s'étaient introduits. En 1562, elle vint à bout d'établir à Avila un monastère où la règle était observée dans toute sa sévérité, et qui fut mis sous l'invocation de saint Joseph. Non-seulement elle obtint, à force de persévérance, la permission de demeurer dans le nouvel institut, dit des *Carmélites déchaussées*, mais 4 ans plus tard elle eut l'autorisation de fonder d'autres maisons sur un même plan que celle de Saint-Joseph. La seconde fut celle de Medina-del-Campo. Elle ne se borna pas à établir la réforme dans les couvents des femmes; elle la porta aussi dans plusieurs couvents d'hommes, aidée dans cette entreprise par saint Jean de la Croix. Le nombre des uns et des autres s'élevait à 14, lorsque sainte Thérèse mourut dans un monastère de sa règle à Albe, le 5 octobre 1582, jour qui, par suite de l'introduction du calendrier grégorien, fut compté pour le 15. C'est à cette date que l'Église célèbre la fête de sainte Thérèse, qui fut canonisée en 1621 par Grégoire XV. Son corps, transporté d'Albe en 1585 au couvent de Saint-Joseph à Avila, y fut rétabli l'année suivante par un ordre du souverain pontife. Ces précieuses reliques y sont conservées au couvent des carmélites, sous un riche mausolée. Indépendamment de sa *Vie*, dont on a plusieurs traductions françaises, entre autres par de Villefore, réimprimée à Lyon, 1824, 2 vol. in-12, on a de sainte Thérèse des *lettres* (cartas), des *statuts* pour les couvents des carmélites, un traité *Sur la manière de visiter les monastères*, un autre *Sur le chemin de la perfection*, des *Avis à ses religieuses*, des *Méditations sur le Pater*, le *Château de l'âme*, des *Pensées sur l'amour de Dieu*, des *Méditations sur la communion*, et enfin un *Cantique* après la communion, dit *Glose de sainte Thérèse*. Ses *OEuvres* (*Obras de Santa Teresa de Jesu*) ont été publiées par fra Diego de la Conception, général des carmélites, Bruxelles, 1675, 2 vol. in-fol. Don Juan de Palafox, évêque d'Osma, a commenté ses *lettres*, Sarragosse, 1658, in-4°; et Arnaud d'Andilly a publié des traductions de ces divers écrits dont on a d'autres traductions partielles par l'abbé Chanut, Pelicot, Chappe de Ligni, Saint-Victor (*Bibliothèque des dames chrétiennes*), etc. Cette édition a été surpassée par celle de Madrid, 1778 ou 1793, 6 vol. in-4°, dont 4 pour les *lettres*. On peut consulter sur les détails de la canonisation de sainte Thérèse : *Beatæ Theresiæ vitæ relationes Paulo V factæ*, Barcelone, 1621, in-8°, et à la Bibliothèque du roi à Paris : *Acta authent. canonisat. Sanctæ Theresiæ*. L'abbé Eymery a publié l'*Esprit de sainte Thérèse*, etc., avec ses *opuscules*, 3e édition, Paris, 1820, in-8°. On a plusieurs *Vies* abrégées de sainte Thérèse. La traduction française des *OEuvres* et des *Lettres* a été réimprimée, Lyon, 1818, 6 vol. in-12, et Avignon, 1828, 6 vol. in-8°.

THERMES (Paule de la Barthe, seigneur de), maréchal de France, naquit à Couserans, l'an 1482, d'une famille noble, mais sans fortune. On ignore les événements de sa vie jusqu'à l'âge de 46 ans. Seulement Brantôme nous apprend que Thermes, dans sa jeunesse, tua en duel un courtisan fort aimé du roi, ce qui le força de quitter la France. Ce n'est qu'en l'année 1528 qu'on le trouve servant, sous les ordres de Lautrec, au siége de Naples, qui se termina par la mort de ce général et de plus de 20,000 Français. Les débris de son armée ayant obtenu, en vertu d'une capitulation, la faculté de revenir par mer en France, Thermes, dans la traversée, tomba entre les mains de corsaires turcs. Sa captivité fut si rude, que, bien qu'il dût parvenir à un âge très-avancé, sa santé en demeura toujours altérée. Racheté au bout de deux ans (1530), il revint en France. Le roi François Ier lui donna une compagnie de 100 chevau-légers, à la tête desquels il se signala dans le Piémont, qui fut conquis en une seule campagne. L'année suivante, avec 200 chevaux, Thermes fit entrer un secours dans Thérouane, qu'assiégeaient les Impériaux. Il servit encore en Piémont, l'an 1537, et y fut chargé par le roi d'aller demander au marquis de Vasto justice de l'assassinat de Fregose et de Rinçon, ambassadeurs de France. Le seigneur de Thermes, doué d'une infatigable activité, malgré son âge (il avait 60 ans), commanda 1,600 chevau-légers au siége de Perpignan, en 1542; mais cette entreprise échoua par la faute de Montpezat, qui en était le chef. Thermes alla ensuite joindre en Piémont l'amiral d'Annebaut, dont il commanda la cavalerie légère (1543). Ses exploits lui méritèrent le gouvernement de Savillan, qu'il défendit avec succès contre les efforts réunis du duc de Savoie et du marquis de Vasto. Le gouvernement de Lans, château près de Turin, fut le prix de ces nouveaux services. Bien qu'il

n'eût pas à se louer des procédés de Boutlières, lieutenant du roi en Piémont, Thermes, dont la sagesse égalait la valeur, servit utilement sous ce chef. Ce fut alors que, malgré la terreur panique qui avait saisi l'armée française et Boutlières lui-même, au milieu de l'action, il parvint, avec le brave Montluc, à rompre le pont de Carignan; ce qui ôta toute communication avec le pays occupé par les Français. Le roi, mécontent de Boutlières, lui donna pour successeur le comte d'Enghien. Boutlières assiégeait alors Yvrée. Déjà, grâce aux efforts de Thermes, il était sur le point de s'en rendre maître; mais apprenant l'arrivée du prince, il leva le siége, ne voulant pas lui laisser la gloire de cette conquête. Le comte d'Enghien, qui remporta la victoire de Cerisoles, la dut en grande partie à la valeur impétueuse de Thermes. L'armée française paraissait prête à reculer, lorsque la cavalerie légère, que commandait cet habile officier, fit de nouveaux efforts, et reprit l'avantage. Après avoir culbuté la cavalerie florentine, Thermes, emporté par son ardeur, veut enfoncer les escadrons du prince de Salerne; mais au moment où il les poursuit, son cheval est tué sous lui, et il demeure prisonnier. Sa captivité ne fut pas de longue durée. Le marquis de Vasto, qui se plaisait à s'entretenir avec un guerrier si expérimenté, le combla des attentions les plus flatteuses. Bientôt le comte d'Enghien, qui ne pouvait se passer des conseils de Thermes, l'échangea contre trois capitaines ennemis de la première distinction. La paix de Crépy lui donna quelques années de repos; mais la guerre ayant recommencé dès l'an 1547, Thermes s'empara du marquisat de Saluces, et prit Revel, une des plus fortes places du Piémont. Envoyé, deux ans après (1549), dans le royaume d'Écosse, qui était envahi par les Anglais, il les combattit vigoureusement, leur prit Adington, et les chassa de toutes les places qu'ils avaient conquises dans ce pays. La paix conclue entre la France et l'Angleterre, en 1550, termina cette glorieuse expédition. Thermes n'avait pas seulement su vaincre avec les Écossais; il était parvenu à plier à l'obéissance militaire ces montagnards indisciplinés. Au siége d'un fort, un soldat, quittant son rang malgré la défense du général, monta le premier à l'assaut et décida de la prise de cette place. Thermes récompensa d'abord la valeur de l'Écossais, et le fit pendre quelques jours après pour sa désobéissance. A son retour d'Écosse, il fut envoyé par Henri II, auprès du pape Jules III, pour l'engager à déposer les armes, que ce pontife avait prises contre les princes de la maison de Farnèse, alliés de la France. Jules III n'ayant pas voulu désarmer, Thermes, qui avait le titre de lieutenant du roi, alla se renfermer dans Parme, qu'il défendit avec Octave Farnèse, contre toutes les forces du pontife et des Impériaux (1551), qui se virent contraints de demander une suspension d'armes pour le Parmesan. Thermes fit ensuite révolter la république de Sienne contre l'Empereur (1552), et mit ce petit État à l'abri de tous les efforts des Impériaux. De là, passant dans l'île de Corse, il s'empara de Bastia, et de plusieurs autres places avec le secours de Dorgoudjé, amiral du sultan Soliman; mais la retraite inopinée de la flotte ottomane arrêta un instant les progrès des Français. Les infidèles ne pouvaient pardonner au seigneur de Thermes d'avoir admis à capituler la ville de Bonifacio, dont ils avaient espéré l'assaut et le pillage. Il fut forcé, par l'amiral génois Doria, de lever le siége de Calvi; et perdit plusieurs autres places; mais la reprise de Corté, jointe à la défaite d'un parti ennemi (1554), en lui rendant l'avantage, remit presque toute l'île sous l'obéissance du roi de France. La défense de Parme, celle du Siennois et la conquête de la Corse, sont des faits d'armes oubliés aujourd'hui; mais ces brillants résultats, obtenus avec des forces toujours inférieures, placèrent Thermes au rang des premiers capitaines d'un siècle si fécond en grands généraux. Il reçut alors une marque de confiance bien précieuse de la part de Henri II, qui le désigna pour remplacer, dans le commandement général en Piémont, l'illustre maréchal de Brissac, que ses infirmités forçaient momentanément à quitter l'armée. Les princes et les principaux seigneurs parurent d'abord peu disposés à reconnaître un chef qui n'était pas maréchal de France; mais Thermes, secondé par Brissac, sut, dès son arrivée, gagner les esprits (1555). Il se fit aimer; dès lors il lui fut aisé de se faire obéir; et il continua d'exercer avec succès le commandement, jusqu'à ce que Brissac fût en état de le reprendre. Thermes n'avait jamais réclamé les grâces de la cour; il laissait parler ses services : mais les difficultés pour le commandement en chef qu'on avait voulu lui susciter en Italie l'engagèrent enfin à solliciter un avancement que la modicité de sa fortune rendait nécessaire, et que son âge ne lui permettait plus d'attendre (il avait 74 ans). Brissac appuya sa demande; le premier bâton de maréchal vacant fut promis au seigneur de Thermes, et en attendant le roi lui fit don du comté de Comminges (le 10 février 1555). Après avoir fait deux nouvelles campagnes pendant les années 1555 et 1557, il fut appelé, avec le duc de Guise, à défendre la France et la capitale menacées. La défaite de Saint-Quentin avait répandu l'alarme dans Paris : Thermes y arriva comme Henri II en faisant rétablir les remparts ruinés. Il fit sentir au roi l'impossibilité de fortifier suffisamment une cité aussi vaste, et le danger de l'exposer aux horreurs d'un siége. Au reste, Philippe II, loin de songer à marcher sur Paris, perdit un temps précieux à s'emparer de quelques places de la Picardie. Thermes, après avoir employé une partie de l'hiver à former une armée, vint, avec le duc de Guise, assiéger Calais, qui fut emporté au bout de huit jours, et dont le gouvernement lui fut donné par le roi. Il justifia cette marque de confiance en s'emparant de Dunkerque. Ce fut alors qu'il reçut le bâton de maréchal. Il venait encore de prendre Bergue-Saint-Vinox, et menaçait Gravelines, lorsque le comte d'Egmont vint à sa rencontre avec 15,000 hommes. Le vieux maréchal, qui en avait à peine 8,000, céda au génie ou plutôt au bonheur de son rival : il fut vaincu à Gravelines : tout malade qu'il était, on le vit combattre avec l'ardeur d'un jeune homme, et après une action des plus vives, il était sur le point de remporter la victoire, lorsque l'artillerie d'une escadre de douze navires anglais, survenue tout à coup, commença à foudroyer son aile droite. Cette attaque imprévue, jointe à une charge impétueuse exécutée par le comte d'Egmont, porta le désordre dans l'armée de Thermes,

qui, déjà blessé, fut fait prisonnier comme il cherchait à rallier les fuyards. Quinze cents Français restèrent sur le champ de bataille; mais il en périt un bien plus grand nombre par la main des paysans, qui se vengèrent ainsi du pillage et de tous les excès que Thermes avait laissé commettre à ses troupes. Aussi fut-il vivement blâmé à la cour. Cette défaite, selon l'expression de l'historien P. Mathieu, *rouvrit la plaie de celle de Saint-Quentin, qui n'estoit pas encore fermée*. Le gouvernement de Calais fut retiré au maréchal de Thermes pendant sa captivité, qui dura jusqu'à la paix de Cateau-Cambresis (2 juillet 1559), qui, entre autres conditions humiliantes, fit perdre à la France toutes les conquêtes que lui-même avait faites en Italie et en Corse. A son retour, il trouva le royaume partagé en diverses factions, et livré aux mains inexpérimentées de François II, fils de Henri II. Il s'attacha au parti des Guises, ennemis des princes de la maison de Bourbon; mais on peut croire qu'il ne pressentait pas les vues criminellement ambitieuses des princes Lorrains. Il fut d'abord chargé d'apaiser quelques troubles qui s'étaient élevés à Paris. Lors de la convocation des états généraux d'Orléans, il se rendit à Poitiers avec des troupes, sous prétexte d'aller au-devant du roi de Navarre, Antoine de Bourbon et du prince de Condé, afin de leur servir d'escorte d'honneur, mais dans le fait pour surveiller leurs démarches. Cependant Paris était toujours dans l'agitation. Thermes, nommé gouverneur de cette ville, prit, avec le prince de la Roche-sur-Yon et le maréchal de Montmorenci, les mesures nécessaires pour y rétablir le calme. Ce fut lui qui empêcha le prince de Condé d'entrer dans cette capitale avec des troupes (1562). La modération que ces trois seigneurs déployèrent dans cette mission difficile déplut aux fanatiques. Les huguenots, dans leurs libelles, rendirent à cet égard pleine justice au maréchal de Thermes qui mourut le 2 mai de la même année.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT, fameuse dans l'histoire des troubles civils en France, était fille d'un riche cultivateur des environs de Liége. C'était une petite personne assez jolie, qui, ayant eu, dans son village, une première faiblesse, s'était enfuie de la maison paternelle pour aller à Paris se livrer à de plus grands désordres. Elle y ruina plusieurs de ses adorateurs, et quelques grands seigneurs furent, sous plus d'un rapport, victimes de ses séductions. A peu près délaissée en 1789, et se voyant, selon l'usage, rejetée dans la foule des courtisanes de bas étage, elle imagina de chercher fortune dans le bouleversement révolutionnaire. S'étant affublée d'un ajustement d'amazone, et ayant posé sur sa jolie tête un petit chapeau à la Henri IV, elle alla se mêler aux nombreux discoureurs qui occupaient sans cesse les avenues et les galeries de l'assemblée nationale. La singularité d'un tel personnage attira l'attention; et l'on imagina d'abord qu'une jeune fille bien faite, mise avec une certaine élégance, pouvait avoir un autre but que des motions politiques; mais on fut très-étonné de la voir repousser les plus légères provocations; et cette sévérité fit des dupes. Plusieurs personnages, qui acquirent depuis une grande importance, furent très-sérieusement ses adorateurs. Dans les premiers mois de 1789, le rédacteur de cette Notice, obligé, par le travail dont il s'était chargé, de suivre les opérations de l'assemblée, se rendait tous les jours à Versailles; et il ne manquait presque jamais de rencontrer Théroigne dans les voitures publiques. Elle lui apprit un jour qu'il y avait tous les soirs chez elle une réunion, et elle l'invita à en faire partie. Il s'y rendit trois ou quatre fois, et y rencontra plusieurs personnes qui par elles-mêmes, ou par leurs rapports, ont joué des rôles assez importants. Si les principaux chefs de la révolution n'y venaient pas, on y voyait au moins des hommes qui les approchaient chaque jour, entre autres, le frère puîné de l'abbé Sieyès, qui y était attiré sans doute par l'encens qu'on offrait à son aîné; car Sieyès était le héros exclusif de la présidente. C'était aux vertus, aux talents de cet abbé qu'elle adressait toujours ses hommages, tandis que l'immoralité de Mirabeau l'offensait. Lorsqu'on lui demandait grâce pour celui-ci, en considération de son empressement auprès des femmes, elle témoignait son dégoût par les signes les moins équivoques. Romme, depuis député conventionnel, y conduisait tous les jours le jeune comte Strogonow, son élève, fils d'un des plus grands seigneurs de Russie, qui était venu à Paris, sous le nom d'Otcher, pour perfectionner son éducation. La plupart des personnes qui fréquentaient le club de Théroigne n'avaient pas d'ailleurs d'autres motifs que la curiosité. Elles n'y reparurent plus lorsqu'elles virent que cette fille était un agent des violences qui dès lors déshonoraient la révolution. Théroigne avait souvent avec Péthion des conférences que chacun interprétait à sa manière. Il est bien démontré aujourd'hui que ce coryphée de la faction orléaniste n'avait de communications avec la courtisane liégeoise que pour la faire agir dans les intérêts de ce parti; et sa prédilection pour l'abbé Sieyès vient à l'appui de cette opinion. Les auteurs de l'ouvrage périodique intitulé : *les Actes des apôtres*, s'amusaient souvent aux dépens de Théroigne et de ses admirateurs. Ils lui donnèrent pour amant le député *Populus*, qui ne la connaissait même pas, mais par la seule raison que le mot *populus* prêtait davantage à leurs plaisanteries. Théroigne joua un rôle très-actif dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789. On la rencontra pérorant les soldats du régiment de Flandre, et leur distribuant de l'argent. On sait que ces soldats, d'abord dévoués au roi, finirent par se joindre à la populace. Pendant toute la session de l'assemblée constituante, Théroigne montra beaucoup d'activité. Lorsque Paris fut peuplé de clubs, on la voyait, le même soir, se présenter à tous, et après avoir, dans la journée, harangué les groupes du Palais-Royal, et les galeries de l'assemblée, revenir chez elle faire les honneurs du club particulier. Quoi qu'en aient pu dire ses nombreux partisans à cette époque, cette fille n'avait à peu près que la mesure d'esprit que comportaient ses premières habitudes. Ayant recueilli, dans quelques-uns des poëtes français, les vers qui pouvaient le plus contribuer à exalter les esprits, elle en avait meublé sa mémoire, et elle les débitait avec emphase dans son jargon moitié français, moitié liégeois, ce qui faisait sourire et paraissait quelquefois séduisant dans une assez jolie bouche. On se rappelle qu'avant de s'attacher à la cause

du roi, Mirabeau avait dit que la cocarde tricolore ferait le tour du monde. Il paraît que Théroigne fut choisie pour un des apôtres de la nouvelle propagande; et l'on ne peut pas douter qu'elle ait été chargée d'une mission spéciale, lorsqu'elle se rendit dans les Pays-Bas, au commencement de l'année 1791. Elle fut bientôt arrêtée par les agents de l'Empereur, qui la conduisirent à Vienne, où elle fut détenue pendant près d'un an. Sur le rapport des commissaires chargés de l'interroger, Léopold désira la voir et lui parler. Après cet entretien, elle fut mise en liberté, mais avec ordre de sortir des États de l'Empereur. De retour à Paris, au mois de janvier 1792, elle reparut dans les groupes et dans les tribunes, affectant d'bord ce qu'on appelait alors du *modérantisme*. Mais la royauté existait encore; et on lui fit entendre qu'il n'était pas temps de prêcher la république: elle rentra alors dans les rangs des révolutionnaires régicides, et joua un des rôles les plus tristes dans la journée du 10 août. Le matin, 11 personnes armées et faisant de fausses patrouilles avaient été arrêtées aux Champs-Élysées, et conduites à la section des Feuillants, que présidait un sieur Bonjour, chef de bureau au ministère de la marine. La fermentation était extrême; Théroigne survient, et au lieu de recommander la paix, elle excite au massacre. Sur sa demande la multitude nomme des commissaires pour se rendre au comité, et requérir qu'on lui livre les 11 victimes; ces commissaires, à la tête desquels était Théroigne elle-même, furent suivis de la populace; et sur les 11 personnes qu'on avait arrêtées, 9 furent successivement enlevées et traînées sur la place Vendôme, où on leur coupa la tête. Bientôt après, l'attaque du château des Tuileries commença. L'un des malheureux à qui Théroigne en voulait le plus se nommait Suleau; c'était un très-beau jeune homme, marié depuis deux mois, qui s'était fait remarquer par des écrits très-violents contre le duc d'Orléans, et quelquefois contre Théroigne. Celle-ci avait sans doute la mission spéciale de le faire égorger; cependant elle ne le connaissait pas; une méchante femme le lui indiqua; elle s'élance aussitôt sur lui, le saisit au collet, et le malheureux est mis en pièces. Après le 10 août, Théroigne se jeta dans la parti de Brissot qui, au commencement de la révolution, était le même que celui d'Orléans. Mais déjà elle n'avait plus d'influence: on l'arrêta un jour dans le jardin des Tuileries, et elle fut fouettée publiquement. Dès lors on ne la revit plus dans les groupes, ni dans les tribunes; son exaltation politique avait dégénéré en folie réelle. Elle fut longtemps détenue dans une maison de fous au faubourg Saint-Marceau. Ce fut de là qu'elle écrivit, le 26 juillet 1794, à Saint-Just, une lettre qui a été retrouvée dans les papiers de celui-ci, et dans laquelle on ne peut méconnaître son aliénation. Transférée plus tard à la Salpêtrière, elle y vécut encore plus de 20 ans, dans l'état de démence et d'abrutissement le plus complet, ne se plaisant que dans la fange, et ne recherchant, comme les animaux immondes, que les aliments les plus dégoûtants. Cette malheureuse mourut en 1817. Il existe une pièce de théâtre sur *Théroigne et Populus*, qui n'a jamais été jouée.

THERMUSE, reine des Parthes, était une esclave italienne que l'empereur Auguste envoya avec d'autres présents à Phraates IV, après qu'il eut conclu la paix avec ce monarque. Elle fut d'abord la concubine de Phraates, mais dans la suite il devint tellement épris de la beauté de cette femme, qu'en ayant eu un fils, il la déclara son épouse et lui accorda tous les honneurs dus à ce rang. La nouvelle reine abusa bientôt de son ascendant sur l'esprit du vieux monarque. Ayant conçu le projet de faire passer la couronne sur la tête de Phraatacès, le fils qu'elle lui avait donné, elle lui rendit suspects les quatre enfants légitimes qu'il avait eus d'une autre femme, et le détermina sans peine à les éloigner, en les envoyant comme otages à Rome. Ce premier pas fait, il ne lui fut pas difficile de persuader à Phraates de désigner Phraatacès pour son successeur. Mais le jeune prince, impatient de régner, et secondé par sa mère, hâta la mort de son père pour monter sur le trône, vers l'an 9 de J. C., suivant la chronologie arménienne, qui s'accorde avec le récit de l'historien Josèphe, ou quelques années plus tôt, suivant d'autres autorités. Phraatacès ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Ayant joint, dit-on, l'inceste au parricide, il se rendit si odieux aux Parthes, qu'ils l'assassinèrent la même année, avec la complice de tant d'horreurs. D'autres auteurs assurent qu'il fut seulement chassé du royaume, et ne parlent plus de Thermuse, qu'ils accusent seulement comme épouse, et non point comme mère. Quoi qu'il en soit, cette princesse est la seule reine des Parthes dont on voie l'effigie et le nom sur les monnaies des Arsacides, ce qui prouve jusqu'à quel point cette femme ambitieuse disposait du cœur et de l'autorité de son époux.

THÉSIGNY (François-Denis DOMILLIER de), fils d'un trésorier de France, qui lui laissa avec cette charge honorifique une fortune plus qu'aisée, fréquenta de bonne heure les coulisses des théâtres, et travailla quelquefois pour celui du Vaudeville, dont il épousa une des actrices (Mlle Desmares). Deux enfants étaient nés de cette union que Thésigny fit rompre par le divorce. A sa mort, le 15 mai 1825, un procès s'engagea au sujet de sa succession, entre les fils de l'actrice et des collatéraux qui obtinrent gain de cause. M. Beuchot a recueilli les titres des diverses pièces données au théâtre du Vaudeville par Thésigny (*Bibliographie de la France*, 1826, page 264). Il suffira de mentionner: *la petite Métromanie* (avec Chazet), an VI, in-8°, et *Catinat à Saint-Gratien* (avec Philippon de la Madeleine), an XI (1802), in-8°.

THESPIS, le créateur de la tragédie, était né dans un petit bourg de l'Attique, nommé *Icarie*. Il existait avant lui des poëtes; mais tout leur art consistait à faire chanter par le chœur des hymnes en l'honneur de Bacchus. Thespis eut l'idée d'introduire dans ces jeux un personnage, dont les récits, en délassant le chœur, soutiendraient l'attention de l'auditoire. Ces récits, qui n'étaient dans le principe que l'accessoire, formèrent bientôt le corps de la tragédie, et les chœurs n'en furent plus que l'accompagnement. La chronique de Paros fixe à la première année de la 61e olympiade (536 ans avant J. C.) la représentation de sa tragédie d'*Alceste*; mais Corsini prouve (*Fasti attici*) que ce n'était pas la pre-

mière qu'il eût donnée dans le genre dont il était l'inventeur. On a les titres de quelques autres de ses pièces : le *Combat de Pélias*, ou *Phorbas*, *les Prêtres*, *les jeunes Grecs et Penthée*. Banni d'Athènes, Thespis courut les bourgs voisins avec ses acteurs sur un chariot qui leur servait de théâtre. Pour remplacer la lie dont ils se barbouillaient le visage, il imagina de leur faire prendre des masques, qui furent d'abord de simple toile. Voilà tout ce que fit le baladin grossier d'Icarie pour cet art, qui devait être un jour le plus noble amusement des nations civilisées. On peut consulter, pour plus de détails, les *Recherches sur l'origine et les progrès de la tragédie*, par l'abbé Vatry, dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, tome XV, page 255; et le *Voyage du jeune Anacharsis*, chapitre 69.

THEUDIS, douzième roi des Visigoths et le premier d'entre eux qui ait résidé en Espagne, y fut envoyé par Théodoric le Grand, roi d'Italie, pour la défendre contre les invasions des Francs, qui, après la mort d'Alaric II, avaient conquis la plus grande partie de l'Aquitaine. Théodoric étant devenu alors souverain des Visigoths pendant la minorité d'Amalaric, son petit-fils, Theudis gouverna l'Espagne en qualité de vice-roi, et s'y rendit si puissant, surtout par son mariage avec une riche Espagnole, qu'il sut s'y faire craindre et respecter, et qu'il inspira même de la défiance à son maître. En vain Théodoric tenta tous les moyens de le rappeler en Italie : Theudis ne voulut point quitter l'Espagne, et se maintint dans son poste. Lorsque Amalaric, dernier roi de la race des Visigoths, vaincu par Childebert, roi des Francs, eut péri, soit dans la bataille, soit par le fer d'un assassin, aux portes de Narbonne ou en Espagne, Theudis, qui, sous ce prince, avait conservé son crédit et son autorité, et qui, bien qu'Ostrogoth de naissance, avait su se concilier l'amour des Visigoths, autant par ses qualités personnelles qu'en maintenant les institutions paternelles de Théodoric, parvint aisément à se faire élire roi, en 531 ou 532. Comme il établit sa résidence à Barcelone, les Francs profitèrent de son éloignement pour lui enlever tout ce qu'il possédait au nord des Pyrénées. Cependant, après le départ de Childebert, il recouvra Elne, Narbonne, Carcassone, Béziers, Nîmes et tout le bas Languedoc jusqu'au Rhône. L'année 534 fut mémorable par la chute de la monarchie des Vandales en Afrique et par celle des Bourguignons dans les Gaules. Theudis, témoin passif des conquêtes de Bélisaire en Afrique, refusa de secourir Gelimer, dernier roi des Vandales; mais les troupes qu'il envoya à Gondemar ne purent conserver à ce prince le trône et la vie, et attirèrent sur les Visigoths la vengeance des Francs. Theudis força ces derniers à renoncer à leur entreprise sur le Languedoc; mais il commit la faute de ne pas secourir les Ostrogoths, qui, pressés en Italie par les Grecs, furent chassés de la Provence par les Francs. Ceux-ci firent une nouvelle invasion en Languedoc, en 542, franchirent les Pyrénées, et vinrent mettre le siége devant Sarragosse. La disette des vivres, la résistance des habitants, les habiles mesures de Theudis et de Theudisèle, son général, et, suivant Grégoire de Tours, la puissante intercession du martyr saint Vincent, forcèrent Childebert et Clotaire de décamper, et d'acheter la liberté du passage; ce qui n'empêcha pas que leur arrière-garde ne fût taillée en pièces dans les gorges des Pyrénées. Maître des États des Vandales et des Ostrogoths, l'empereur Justinien Ier, qui voulait rendre à l'empire romain ses anciennes limites, et chasser tous les peuples barbares qui s'y étaient établis, enleva aux Visigoths Ceuta, sur la côte d'Afrique. Theudis envoya des troupes pour reprendre cette place. La scrupuleuse dévotion des Goths les fit échouer complétement dans cette entreprise. Ayant suspendu leurs attaques un dimanche, ils furent assaillis par les Grecs, qui les repoussèrent vers la mer, en passèrent une partie au fil de l'épée, et précipitèrent le reste dans les flots. Theudis, après cet échec, vécut paisiblement. Quoique attaché à la secte des ariens, il se montra plus tolérant que ses prédécesseurs, et laissa aux catholiques pleine liberté de culte et de conscience. Il fut assassiné dans son palais, à Barcelone, en 548, par un homme déguisé en mendiant ou contrefaisant le fou. Avant d'expirer, il lui pardonna, parce que, dit-il, ma mort est le juste châtiment qu'a mérité mon attentat contre la vie de mon maître. Le sens vague de ce dernier mot a persuadé à quelques auteurs qu'il avait fait périr le roi Amalaric; d'autres pensent qu'il s'agissait seulement d'un général. Theudis était oncle de deux rois ostrogoths d'Italie, Théodebald et le célèbre Totila. Il régna 16 ans, et eut Theudisèle pour successeur.

THEUDISÈLE ou **THÉODISÈLE**, 13e roi des Visigoths, était Ostrogoth de naissance, et probablement neveu de Theudis, dont il avait commandé les armées. Ce fut lui qui vainquit Childebert Ier, roi des Francs, dans sa retraite précipitée après la levée du siége de Sarragosse. Sa parenté avec Theudis, sa réputation, son rang et son crédit, mais plus encore ses intrigues, déterminèrent les Goths à lui mettre la couronne sur la tête, l'an 548. Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur choix. Theudisèle avait eu l'art de dissimuler son caractère et de contenir ses passions. Parvenu au trône, il cessa de se contraindre. Cruel et dissolu, il n'épargnait que les femmes que leur âge ou leur laideur mettaient à l'abri de sa lubricité, et s'assurait la jouissance des autres, en faisant périr leurs pères et leurs époux. Ce monstre, après avoir déshonoré la royauté un an et quelques mois, suivant les auteurs espagnols, fut assassiné vers la fin de 549, ou au commencement de l'année suivante, par ses courtisans, dans un festin nocturne qu'il leur donnait à Séville. Mais Grégoire de Tours rapporte une anecdote qui donne lieu d'attribuer la fin tragique de Theudisèle à une autre cause, et de soupçonner ces écrivains de l'avoir calomnié. Suivant cet impartial et véridique historien, le clergé avait répandu, parmi les chrétiens, le bruit que les fonts baptismaux d'Osset en Lusitanie se remplissaient d'eau naturellement. Theudisèle, plus guerrier que pieux, voulut vérifier le fait. Il vit le baptistère plein d'eau, et se douta qu'on l'alimentait par quelque voie secrète. Afin de s'assurer qu'il n'avait pas de communication souterraine avec quelque source, il y fit apposer les scellés, et creuser tout autour un fossé très-profond. Il attendait un jour solennel pour voir si, par le résultat de ses précautions, il découvrirait la cause du prétendu miracle; mais il fut assassiné

la veille de cette expérience. Agila fut son successeur.

THÉVENARD (Antoine-Jean-Marie), vice-amiral, naquit à Saint-Malo, en 1733. Entré dans la marine à l'âge de 14 ans, il commença à naviguer sur le vaisseau *le Neptune*, que commandait son père pour la compagnie des Indes; et dès son début, il participa à trois combats que ce vaisseau eut à soutenir en moins de 6 mois. Bientôt il eut l'occasion de signaler son courage. Lorsqu'il était lieutenant, à bord de *la Comète*, en 1754, on mit sous ses ordres une patache armée; et il fut chargé d'aller détruire les établissements des Esquimaux, à la côte nord de Terre-Neuve. Ceux-ci défendirent vivement leurs huttes : mais ils durent céder à la valeur française; et Thévenard remplit complétement sa mission. Persuadé que l'art du constructeur est une des connaissances les plus nécessaires à un officier de marine, il s'y adonna avec une telle ardeur, qu'à l'âge de 23 ans, il fit construire, sur ses plans, deux frégates et une flûte à Saint-Malo, et deux autres frégates à Granville. Le célèbre ingénieur Groignard trouva les frégates de Thévenard si belles, qu'il le chargea de suivre la construction de celles que lui-même fit mettre sur les chantiers de Saint-Malo, en 1757. C'est Thévenard qui construisit, dans le même port, les deux premières canonnières qui furent faites en France. On lui en confia le commandement; et il protégea efficacement le commerce sur les côtes de la Manche, et donnant la chasse aux corsaires de Guernesey, dont il prit plusieurs. Il avait été nommé capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, en 1767; mais le roi, appréciant son mérite, le réclama à la marine marchande. Il entra dans le corps royal en 1769, avec le grade de capitaine de port; nommé capitaine de frégate, l'année suivante; capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis, en 1773; brigadier des armées navales, en 1782; il parvint au grade de chef d'escadre, en 1784, et à celui de vice-amiral, en 1792. Dès 1773, il avait été nommé académicien de la marine, et par des Mémoires savants et lumineux, il était parvenu à prouver l'utilité de l'établissement de nouveaux phares, et à démontrer la nécessité de raccourcir les canons employés sur les vaisseaux. Admis, en 1778, correspondant de l'Académie des sciences, il fut nommé académicien ordinaire, en 1785, et il entretint une correspondance suivie avec cette compagnie, à laquelle il soumit divers projets et découvertes dont plusieurs furent adoptés, et qui tous lui méritèrent des éloges. Ayant embrassé la cause de la révolution, il resta en France avec le petit nombre d'officiers de l'ancienne marine qui ne voulurent pas émigrer, et fut appelé, au mois de mai 1791, par Louis XVI, au ministère de la marine. Mais les circonstances étaient difficiles; ses vues et ses dispositions se trouvèrent sans cesse contrariées par les hommes qui méditaient le renversement du trône, en sorte qu'il se vit dans la nécessité d'abandonner, peu de mois après sa nomination, un poste où, dans des temps meilleurs, il eût pu opérer de grandes choses. En quittant le ministère, Thévenard se rendit à Brest pour y prendre le commandement de la marine et du port; il passa, l'année suivante, à Toulon, en la même qualité, ensuite à Rochefort; et partout il donna des preuves de ses talents comme marin, comme ingénieur et comme administrateur. Lors de la création des préfectures maritimes (1801), Thévenard fut appelé à celle de Lorient, et quelques années après, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur. A l'époque de la restauration, étant sénateur depuis 1810, il fut désigné par le roi pour faire partie de la chambre des pairs. Mais les ans et les infirmités s'étaient accumulés sur lui, et il termina sa carrière, le 9 février 1815, au moment où Louis XVIII venait de le nommer commandeur de Saint-Louis. On a de lui des *Mémoires relatifs à la marine*, Paris, 1800, 4 vol. in-8°.

THÉVENEAU (Nicolas), savant jurisconsulte, né à Poitiers dans le 16e siècle, a publié un *Commentaire* (estimé) *sur la coutume du Poitou*, Poitiers, 1595, in-8°; une traduction de l'*Enchiridion* d'Imbert, Lyon, 1559, in-8°; un traité de la *Nature des contrats*, Poitiers, 1599; un abrégé de *Paradoxes forenses*.

THÉVENEAU (Charles-Simon), mathématicien et poète, né à Paris en 1759, mort le 4 juillet 1821, professa les mathématiques, dès l'âge de 15 ans, à l'école de la marine à Brest, revint à Paris pendant la révolution, et obtint dans une administration un emploi, dont la roideur de son caractère ne lui permit pas de jouir longtemps. Il passa le reste de sa vie souvent dans une extrême indigence et toujours dans la dépendance la plus humiliante, aidant des poètes dans leurs travaux, à raison de 6 francs pour 3 heures ou pour un bon repas, dînant chaque jour de la semaine chez un hôte déterminé, et perdant le reste de son temps au lit et au café, dans des excès de débauche qui pouvaient passer pour de vrais tours de force. On a de lui : *Cours d'arithmétique à l'usage des écoles centrales et du commerce*, 1800, in-8°, et à la suite des *Éléments d'algèbre*, par Clairaut, 1801, 2 vol. in-8°; *Table des logarithmes*, dans le *Cours d'arithmétique* de Bezout, 1802, in-8°; *Plan du poëme de Charlemagne*, suivi du 1er chant, etc., 1804, in-8°; l'*Illusion*, poëme, précédé et suivi d'autres *poésies*, 1816 et 1818; des articles dans les *Annales Dramatiques*, 1808 et années suivantes, 9 vol. in-8°.

THÉVENIN (François), célèbre chirurgien, mort à Paris, son lieu de naissance, en 1656, poussa très-loin l'habileté dans toutes les opérations de son art. Il traitait l'hydrocèle au moyen de caustiques et de l'introduction des bourdonnets dans la cavité de la tunique vaginale, et était le partisan déclaré de l'opération de la bronchotomie. Bien qu'il se soit borné le plus souvent à emprunter ses idées aux ouvrages d'Ambroise Paré, il n'en est pas moins placé au rang des hommes qui contribuèrent aux progrès de la chirurgie en France. Ses ouvrages, recueillis après sa mort par Guillaume Parthon, parurent sous le titre d'*OEuvres de Thévenin, contenant un Traité des opérations, un Traité des tumeurs, et un Dictionnaire des mots grecs servant à la médecine*, Paris, 1658, 1669, in-4°.

THÉVENOT (Melchisedech), voyageur, né à Paris, vers 1620, eut à peine achevé ses études qu'il montra un désir extrême de voir les pays étrangers; il fit quelques voyages, mais ses courses ne s'étendirent pas au delà de l'Europe. Il fut ensuite envoyé, par le gouvernement, à Gênes, en 1645, et à Rome, en 1652. Il assista, par ordre du roi, en 1654, au conclave où Alexandre VII

fut élu. De retour à Paris, il se livra entièrement à l'étude et aux sciences. Il prenait plaisir à réunir des livres sur toutes sortes d'objets, et principalement sur la philosophie, les mathématiques, la politique et l'histoire. Il cherchait l'occasion d'entretenir les personnes qui avaient parcouru les pays les plus éloignés, et tâchait d'obtenir d'elles des *relations* et des *mémoires*. Sa connaissance de plusieurs langues de l'Europe et de l'Orient, ses rapports avec les savants et les voyageurs, sa place de garde de la bibliothèque du roi à Paris, à laquelle il fut nommé en 1684, lui donnèrent de grands moyens de satisfaire son goût pour les livres rares, surtout pour ceux qui concernaient la géographie et les voyages. Ce fut chez lui que se continuèrent les assemblées qui s'étaient tenues d'abord chez Montmor, et qui ont donné naissance à l'Académie des sciences. Ses infirmités l'engagèrent, en 1692, à quitter ses fonctions; il mourut la même année, le 20 octobre, dans sa maison d'Issy, près Paris. On a de lui : *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés, et qu'on a traduits ou tirés des originaux des voyageurs français, espagnols*, etc., Paris, 1663-1672, 4 parties en 2 tomes in-fol.; *Recueil des voyages*, Paris, 1781, in-8°; *De l'art de nager*, Paris, 1695, in-8°; 1781, in-8°, augmenté d'une *Dissertation sur les bains orientaux*, par P. de L. C. aa P.

THÉVENOT (Jean de), voyageur et neveu du précédent, né à Paris le 6 juin 1633, reçut une éducation soignée. Après avoir fait ses études avec succès au collége de Navarre, il s'était adonné aux exercices du corps. Bientôt la lecture des voyages lui inspira le désir d'en entreprendre. Possesseur d'une fortune considérable, par la mort de son père, il put se livrer à sa passion sans aucune des vues mercantiles qu'avaient eues Tavernier et d'autres. Il partit, en 1652, pour parcourir l'Europe, et visita successivement l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie. Sa curiosité étant plus aiguillonnée que satisfaite par la vue de ces différents pays, il hésitait sur le choix des régions où il devait porter ses pas, lorsque le hasard lui fit connaître l'orientaliste d'Herbelot : ils se donnèrent rendez-vous à Malte; mais le savant n'ayant pu partir assez tôt, Thévenot quitta Rome le 31 mai 1655, et le 2 juin s'étant embarqué à Cività-Vecchia, il aborda successivement en Sicile et à Malte. Au bout de cinq mois, il fit voile pour Constantinople. Le 30 août 1656, il partit pour la Natolie, dont il visita les principales places et s'embarqua ensuite pour l'Égypte. Après une longue navigation, laquelle ordinairement se fait en sept jours, la saïque qui le portait arriva de Chio à Alexandrie, d'où Thévenot passa à Rosette; puis, remontant le Nil, il prit terre à Boulac. Les détails qu'il donne sur l'Égypte sont en général assez vrais; nous avertirons seulement que la planche du Mekkias, ou nilomètre, qui se trouve dans son voyage, est tout à fait fautive. Il ne manqua pas d'aller visiter les pyramides. Quelque temps après, il saisit l'occasion d'une caravane pour Suez; et alla voir la mer Rouge et les monuments de notre foi qui se trouvent encore dans cette contrée. S'étant embarqué pour retourner en Égypte, il fut attaqué et dépouillé par des pirates arabes, et, ce qui était plus fâcheux, par des Maltais. Revenu au Caire, il y fit de nouvelles observations; et sa relation renferme en cet endroit des détails fort intéressants sur le Nil et sur plusieurs autres curiosités de l'Égypte. Il paraît que la fatigue et les dangers de tous ces voyages commencèrent alors à lui inspirer quelques dégoûts, et qu'il songea à revenir dans sa patrie. Ayant pris passage sur un vaisseau anglais, il relâcha à Tunis et visita les ruines de Carthage. Il fut ensuite témoin, acteur et presque victime d'un combat sanglant que trois corsaires espagnols livrèrent au vaisseau anglais, sur lequel il se trouvait, et qui entra triomphant dans le port de Livourne. Thévenot parcourut encore une fois l'Italie, et revint en France, où ses amis et sa famille, enchantés de le revoir, se flattaient qu'un voyage de sept ans aurait calmé son ardeur. Mais les connaissances qu'il avait acquises n'étaient pour lui qu'un attrait de plus pour en acquérir de nouvelles; et dans le moment même où on le félicitait d'avoir si bien vu plusieurs contrées de l'Orient, il regrettait vivement de n'en avoir pas visité davantage. Ayant secrètement mis ordre à ses affaires, il quitta Paris le 16 octobre 1663. Il s'était depuis quatre ans livré aux études qui peuvent être utiles à un voyageur, et dont il avait senti le besoin dans ses courses précédentes. Lorsque sa famille le croyait en Bourgogne, il était déjà à Marseille, où il s'embarqua le 24 janvier 1664. On n'arriva que le 14 février devant Alexandrie; il en partit bientôt pour Seïde. Damas, Alep, Mossoul furent successivement le but de ses excursions. Il descendit le Tigre jusqu'à Bagdad, entra en Perse par la route d'Hamadan. Après un séjour de cinq mois à Ispahan, il dirigea sa route vers Bender-Abassi, espérant s'embarquer pour les Indes; mais, voyant que cela était impossible, il revint sur ses pas, et visita les antiquités de Schiras et celles de Tchehlminar. Il se rendit ensuite à Bender-Rik, port sur le golfe, d'où il put passer à Bassora. Il y trouva un vaisseau anglais qui le conduisit à Surate, où il débarqua au commencement de 1666. Il ne tarda pas à parcourir le Guzerate et vit Ahmedabad et Cambaye. Plus tard il traversa la péninsule de Surate à Masulipatan, et passa par Brampour, Aurengabad et Golconde : il ne négligea pas, étant à Aurengabad, d'aller visiter les fameuses pagodes d'Élora. Il revint à Surate vers la fin de l'année. En février 1667, il s'embarqua pour Bender-Abassi et revit Schiras et Ispahan. Il comptait retourner en Europe par l'Arménie et l'Asie Mineure : mais ses longues fatigues avaient altéré sa santé. En partant de Com, il était déjà malade; cependant il continua de décrire sa route jusqu'au bourg de Farsank; les douleurs qu'il ressentait l'obligèrent de quitter la plume dans ce lieu. Néanmoins il avança encore trente lieues au delà jusqu'à Miana, petite ville éloignée d'une égale distance de Tauris. Ce fut là qu'il expira le 28 novembre 1667. On a de lui : *Voyage au Levant, contenant*, etc., Paris, 1664, 1665, in-4°; *suite* du même voyage, etc., in-4°; *Voyage contenant la relation de l'Indoustan, des nouveaux Mogols et des autres peuples et pays des Indes*, Paris, 1684, in-4°. Ces diverses relations ont été réunies sous le titre de *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique*, Paris, 1689, 5 vol. in-12; Amsterdam, 1705, 1725, 1727,

5 vol. in-12, et traduits en hollandais et en allemand.

THÉVENOT (Magloire), instituteur, né le 22 février 1746 à Dampierre, près d'Arcis-sur-Aube, mort le 19 février 1821 à Troyes, où il avait établi un pensionnat qui, même dans les temps les plus orageux de la révolution, ne fut point fermé, a donné, entre autres ouvrages : *Éléments des langues latine et française*, Troyes, 1783, in-12; *Principes de grammaire française*, ibid., 1801, in-12; *Questions sur les principes généraux de la langue française*, 1810, in-8°; *Anthologia poetica latina*, Paris, 1811, 2 vol. in-8°.

THÉVENOT. *Voyez* **COULON**.

THÉVENOT. *Voyez* **MORANDE**.

THÉVENOT DE SAULES (Claude-François), jurisconsulte, né en 1723 à Coiffi-la-Ville, en Champagne, plaida la cause des jésuites au parlement avec distinction. Il accepta la place d'avocat général à Orléans, lors de la création des conseils supérieurs par le chancelier Maupeou. Le parlement de Paris ayant été rétabli en 1774, il se vit exclu du barreau, et se retira à Vesoul, où il mourut en 1797. On a de lui : *Traité sur les substitutions fidéi-commissaires, avec des commentaires sur l'ordonnance de* 1747, in-fol., et in-4°; *Dictionnaire du Digeste, ou Substances des Pandectes justiniennes*, 1808, 2 vol. in-4°.

THEVET (André), voyageur, né à Angoulême en 1502, mort à Paris en 1590, à l'âge de 88 ans, a été taxé d'ignorance et de mensonge, et ne méritait peut-être que le reproche d'une excessive crédulité. Jeune, il entra dans l'ordre des cordeliers, et, après avoir achevé ses études, il conçut le désir de perfectionner ses connaissances par les voyages. Ayant obtenu de ses supérieurs le permission de visiter l'Italie, il saisit l'occasion qui lui fut offerte de parcourir l'Asie Mineure, la Grèce, la terre sainte. Il fit ensuite un voyage au Brésil, qu'il ne put examiner, parce qu'il tomba malade, et, de retour en France, il fut nommé aumônier de la reine Catherine de Médicis, et pourvu de la charge d'historiographe et de cosmographe du roi. On a de lui : *Cosmographie du Levant*, Lyon, 1554, 1556, in-4°; *Les singularités de la France antarctique*, Paris, 1556, in-4°; Anvers, 1558, in-8°; traduit en italien, Venise, 1584, in-8°; *Les vrais Portraits et Vies des hommes illustres grecs, latins et païens*, etc., Paris, 1584, 2 vol. in-fol., et 1621, 8 vol. in-12, sous ce titre : *Histoire des plus illustres et savants hommes*.

THEW (Robert), graveur, né en 1758 à Padington, dans l'Yorkshire, mort en 1802 à Stevenage, en Hertfortshire, se forma lui-même, et ses premiers essais parurent si surprenants que, sur la recommandation de Fox, de la duchesse de Devonshire et de lady Duncannon, il fut nommé graveur d'histoire du prince de Galles. On cite parmi ses estampes celle du tableau de Westall, représentant *le Carlin, Wolsey, entrant dans l'abbaye de Leicester*.

THIARD (PONTUS de), évêque de Châlons-sur-Saône et l'un des poëtes composant cette ridicule *Pléiade* dont Ronsard était le chef, né vers 1521 au château de Bissy, mort en 1605 dans son château de Bragny, fut député de sa province aux états de Blois en 1588, y défendit avec courage l'autorité royale attaquée par la Ligue, et ne démentit point sa fidélité à l'autorité légitime pendant les troubles qui suivirent la mort de Henri III. On a de lui : *Deux discours de la nature du monde et de ses parties*, Paris, 1578, in-4°; *Extrait de la généalogie de Hugues Capet, roi de France*, etc., Paris, 1594, in-8°; *OEuvres poétiques*, Paris, 1573, in-4°.

THIARD (Henri de), dit le cardinal de Bissy, de la famille du précédent, était fils de Claude de Thiard, 3e du nom, comte de Bissy, qui, sous Louis XIV, servit avec distinction en Italie, en Catalogne, en Flandre et en Lorraine, et à qui sa conduite brillante, lors du passage de la Raab, valut, de la part de ce prince, la lettre la plus flatteuse (1664). Henri de Thiard était né le 25 mai 1657. Destiné à l'Église, il fit sa licence en Sorbonne, et prit le bonnet de docteur en 1685. Le roi, voulant récompenser les services du père, nomma le fils, en 1687, à l'évêché de Toul; mais les différends que Louis XIV avait alors avec Rome, empêchèrent l'expédition des bulles. On a lieu de croire que Bissy fut du nombre des prélats nommés qui administrèrent les diocèses avec des pouvoirs des chapitres. Comme il n'avait été d'aucune des assemblées du clergé, il fut un des premiers qui obtinrent leurs bulles, et fut sacré le 24 août 1692. Un Rituel qu'il publia pour son diocèse éprouva quelques difficultés de la part des magistrats du pays. Le prélat prit part aux contestations qui s'élevèrent en Lorraine, à l'égard de quelques édits du duc Léopold Ier, qui étaient jugés contraires à la juridiction et à l'autorité de l'Église. Clément XI condamna ces édits par un bref du 22 septembre 1703; Léopold crut calmer les esprits par son ordonnance du 19 février 1704; mais le clergé réclama encore. Il se tint, à ce sujet, des conférences au château de la Malgrange; on rédigea beaucoup de *Mémoires* et d'écrits; et enfin Léopold eut la sagesse de faire cesser les plaintes en supprimant de son Code, en 1707, les articles contre lesquels on réclamait. On a un bref de Clément XI, en date du 30 novembre 1710, pour féliciter le duc de Lorraine d'avoir cédé à ses représentations. Cette affaire dans laquelle l'évêque de Toul prit fortement parti, l'avait déjà fait connaître, lorsque, en 1704, Louis XIV lui destina l'évêché de Méaux. C'était une grande tâche, que de succéder à Bossuet; mais si Bissy n'avait point le génie, la réputation et les talents supérieurs de l'illustre prélat, son zèle, sa piété et son savoir lui donnent cependant des droits à l'estime. Mme de Maintenon lui accorda sa confiance après la mort de Desmarais, évêque de Chartres; et depuis ce temps Bissy joua un rôle assez actif dans les affaires de l'Église. Il était lié avec Fénélon, et c'est à lui que sont adressées les deux *Lettres* à un évêque, qui ont été insérées dans la nouvelle édition des *OEuvres* de l'évêque de Cambrai. Le cardinal de Bissy fit trois fois le voyage de Rome pour assister à des conclaves, en 1721, en 1724 et en 1730. Il reçut d'abord le titre des SS. Quirice et Juliette, puis celui de S. Bernard aux Thermes. Le roi le fit commandeur de ses ordres en 1724. Ses derniers écrits furent une *Lettre* pastorale, du 14 juin 1728, avec une *Instruction* contre l'appel, un *Mandement* du 25 décembre suivant contre la *Consultation des avocats*, et une *Instruction pastorale*, du 12 décembre 1729, sur la *Défense*

de la Consultation. Ce prince de l'Église mourut, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 26 juillet 1737. Il avait succédé, dans ce bénéfice, au cardinal d'Estrées, et il y fut remplacé par le comte de Clermont. Il possédait, de plus, les abbayes de Noaillé et des Trois-Fontaines. On ne doit point juger de lui par ce qu'en dit Dorsanne, et après celui-ci Villefore et Duclos. Le système constant des premiers est qu'on n'a ni honneur ni religion quand on se déclare contre l'appel; et le dernier trouvait un singulier plaisir à immoler les évêques à sa causticité.

THIARD (Claude de), plus connu sous le nom de *comte de Bissy*, et neveu du précédent, naquit en 1721. Il entra dans les mousquetaires en 1736, fit avec distinction les campagnes de 1742 à 1761, en Bavière, en Bohême, en Flandre, aux Pays-Bas et en Allemagne; fut nommé lieutenant général, en 1760, et obtint le commandement du Languedoc en 1771. Il passa 30 ans à la cour de Louis XV, mais il n'y eut point l'existence de courtisan. Mme de Genlis, dans les *Souvenirs de Félicie*, rapporte une anecdote curieuse de la jeunesse du comte de Bissy et du comte de Thiard, son frère, anecdote qui explique la froideur avec laquelle ils furent, depuis ce temps, traités par Louis XV, ne recevant pas le moindre signe de bienveillance, mais aussi n'ayant jamais à se plaindre de la plus légère injustice. L'amour des lettres était le goût dominant de Bissy l'aîné; et, parmi ceux qui les cultivaient, il était lié avec les hommes les plus marquants. L'attrait de la nouveauté, joint aux progrès de cet esprit abusivement philosophique qui avait envahi la France dans le 18e siècle, et qui a fini par classer cette époque parmi les plus malheureuses pour l'humanité, entraina le descendant de Pontus de Thiard à faire connaître en France l'audace de pensée, et la liberté d'expression qui caractérisent un grand nombre d'écrivains anglais modernes. Il traduisit d'abord le *Roi patriote*, de Bolingbroke, et quelques-unes de ses *Lettres sur l'histoire*, puis les deux premières *Nuits* d'Young. On trouve cette dernière traduction dans les *Variétés littéraires* de Suard et Arnaud. C'était en 1750 que le comte de Bissy avait remplacé l'abbé Terrasson à l'Académie française. Collé prétend, à ce sujet, dans son *Journal*, que le nouvel académicien ne savait pas l'orthographe, et que la traduction qu'on lui attribue d'un des ouvrages du philosophe anglais, cité plus haut, était de son maître de langues Mather-Flint; qu'elle avait ensuite été revue par Duclos et Crébillon. Le même Collé donne toute une correspondance relative au mécontentement de la Place, qui avait espéré être nommé académicien au lieu de Bissy. La révolution vint surprendre celui-ci, au bout de vingt années, dans sa terre de Pierre, en Bourgogne, où ses études s'étaient ennoblies par ses bienfaits. Témoin, mais non victime de l'anarchie, il ne fut pas atteint par la foudre qui frappait son frère, dont l'article suit. A la fin de sa carrière, chargé d'âge, mais sain de corps et d'esprit, il resta étranger aux orages politiques, et presque toujours aussi aux occupations du corps littéraire dont il avait été nommé membre à la deuxième formation de l'Institut, c'est-à-dire à sa composition en quatre classes ou académies. Il avait conservé cependant, à Paris, des relations intimes avec plusieurs de ses anciens collègues de l'Académie française. Il est mort, le 26 septembre 1810, laissant un fils, M. le comte Théodore de Thiard.

THIARD (Henri-Charles, comte de), frère puîné du précédent, né en 1726, entra d'abord comme lieutenant en second dans le régiment du roi, infanterie, et passa successivement par divers grades, et dans différentes armes, jusqu'en 1760, qu'il fut fait maréchal de camp. Il prit part, comme son frère, aux campagnes de 1742 à 1761, en Westphalie, en Bohême et en diverses autres parties de l'Allemagne; devint lieutenant général, et fut nommé premier écuyer du duc d'Orléans, en 1762. Louis XVI l'appela, en 1782, au commandement en chef de la Provence, où il se fit généralement aimer par l'aménité de son caractère, la noblesse et la grâce de ses manières. Il passa, en 1787, au commandement de la Betagne, et fut aussi, dans la même année, nommé membre de l'assemblée des notables. Enfin il fut fait chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, vers la fin de 1788. Dans les derniers jours d'avril de cette année, il avait reçu l'ordre de se rendre à Rennes, avec l'intendant de Bertrand-Molleville. La mission de ces deux commissaires du roi, chargés d'installer un grand bailliage à la place du parlement, fut également pénible pour l'un et l'autre, et leur fit courir des dangers de plus d'une espèce. Bertrand-Molleville, dans ses *Annales de la révolution*, donne de grands développements au récit de ce qui se passa alors dans la capitale de la Bretagne, province toujours réputée difficile à administrer. Il inculpe tour à tour la prévoyance ou la fermeté du commandant Thiard. Celui-ci crut devoir punir par l'exil la conduite du parlement, et fit tenir, dans le courant de juin, à tous les magistrats, des lettres de cachet que lui avait remises le garde des sceaux Lamoignon. Il fit fermer deux cabinets de lecture où se tenaient des assemblées qui troublaient la tranquillité publique. L'une n'était composée que de gentilshommes; l'autre l'était principalement de membres du présidial, d'avocats, de procureurs, de bourgeois; il est à remarquer que ce fut dans la première de ces assemblées que Moreau, alors prévôt des écoles de droit à Rennes, et depuis si célèbre comme général, alla, offrir au nom de ses camarades, leur réunion en armes, avec la jeunesse de la ville, pour attaquer le régiment de Rohan; mais cette proposition fut écartée par la sagesse des nobles qui se trouvaient présents. Cependant l'esprit d'insubordination et de révolte allait toujours croissant. Douze gentilshommes bretons furent arrêtés par les ordres de l'archevêque de Sens, Loménie, et conduits à la Bastille, ce qui ne pouvait que porter jusqu'au délire la fermentation générale. Thiard étant accusé de faiblesse par le principal ministre, le maréchal de Stainville fut appelé de Strasbourg pour le remplacer. Mais il revint au mois de décembre de cette année, pour l'ouverture des états de 1788, que l'animosité du peuple contre la noblesse ne permit pas de tenir. La municipalité de Rennes avait pris un arrêté par lequel elle interdisait à ses députés, aux états de la province, de délibérer sur les demandes du roi, et sur aucune autre matière quelconque, avant que l'ordre du tiers eût obtenu justice de deux autres ordres relativement à une affaire engagée dans les sessions précédentes,

et qui avait occasionné les débats les plus orageux, celle de l'imposition dite *le fouage*. A l'exemple de la municipalité de Rennes, toutes celles de la Bretagne donnèrent à leurs députés le mandat impératif de ne prendre part à aucune délibération, avant que l'affaire en question fût terminée. Le refus de la noblesse acheva d'aigrir les esprits. Dès la seconde séance, l'animosité la plus ardente se manifesta entre elle et le tiers. Le comte de Thiard, qui voulait repousser les attroupements populaires, résultat inévitable de ce qui se passait aux états, manquait alors de forces militaires suffisantes. Il fut plus heureux dans les journées des 26 et 27 février 1789, où éclatèrent de nouveaux troubles. Sa vigilance préserva Rennes des plus grands malheurs; mais bientôt il fut obligé de quitter son commandement; sentant lui-même qu'il était peu propre à gouverner, dans des circonstances graves, un peuple agité et jaloux de ses droits. Le roi, en le rappelant, lui envoya le cordon bleu; dès lors il ne quitta plus Louis XVI et Marie-Antoinette. Blessé dans la journée du 10 août 1792, il vécut errant pendant deux années, fut arrêté et périt sous la hache révolutionnaire, le 26 juillet 1794, jour même de la chute de Robespierre. Il existe une lettre du comte de Thiard écrite dans le moment où il fut conduit à la mort. Cette lettre est pleine de cette fermeté que lui conteste Bertrand-Molleville, animé peut-être par quelque rivalité du pouvoir qu'ils avaient exercé ensemble en Bretagne. Outre des chansons, d'assez jolis vers de société et une nouvelle intitulée *la Folle de saint Joseph,* le comte de Thiard avait composé un roman, qui ne fut imprimé qu'après sa mort : on y trouvait, si l'on en croit les *Mémoires* de Mme de Genlis, beaucoup d'intentions et d'allusions malignes.

THIBAULT (Jean-Thomas), peintre et architecte, né le 27 novembre 1757 à Montierender (Haute-Marne), fut attaché d'abord aux travaux du prince de Conti à l'Ile-Adam, et se livra spécialement à la peinture du paysage et à l'architecture. Les conseils de Boullé et Pâris le mirent en état de se présenter avec avantage à plusieurs concours académiques. Il fit le voyage de Rome, y perfectionna ses heureuses dispositions par des études aussi nombreuses que variées, d'après les monuments antiques et les meilleurs auteurs. De retour en France, il fut employé aux travaux du palais de Neuilly, de Malmaison, de l'Élysée, etc., etc. On le chargea aussi de divers travaux à l'étranger, notamment de la restauration de l'hôtel de ville d'Amsterdam, de l'embellissement du palais de la Haye, ainsi que de la construction ou de l'achèvement de divers autres monuments en Hollande. Il mourut à Paris en 1826, membre de l'Académie des beaux-arts, et professeur de perspective à l'école de peinture. Comme professeur, il avait surtout le mérite d'être simple et précis. Il s'occupait à ses derniers moments d'un ouvrage qui a été publié par Chapuis, son élève, sous le titre d'*Application de la perspective linéaire aux arts du dessin,* Paris, 1827, in-4°, 55 pl. Vaudoyer, son collègue à l'académie, prononça sur sa tombe un *discours* inséré au *Moniteur* du 1er juillet.

THIBAULT (N.) était curé de Souppes quand il fut nommé par le clergé de Nemours député aux états généraux de 1789. Il se réunit des premiers au tiers état, prêta aussi, l'un des premiers, serment à la nouvelle constitution du clergé, et devint évêque constitutionnel du Cantal en 1791. Élu député à la Convention, il vota la détention du roi, et fut dénoncé, en 1793, par Carrier, Couthon et Robespierre, pour sa correspondance et ses opinions favorables au parti girondin : mais sa prudence le sauva dans cette circonstance critique. Il parla, au mois de juin, contre la tyrannie du comité central révolutionnaire; réclama en décembre, la mise en liberté des comédiens français, et se démit ensuite de son évêché. Après le 9 thermidor, il demanda instamment la réintégration dans l'assemblée, de Larévellière-Lepaux, attaqua fortement Carrier, fit de nombreux rapports sur les finances, les subsistances et autres objets d'administration, fit donner à Pichegru les pouvoirs nécessaires pour protéger la Convention, et insista pour qu'on mît un terme aux mesures qui décimaient ses membres. Envoyé en mission en Hollande, il entra à son retour dans le conseil des Cinq-Cents, et s'occupa de nouveau d'objets de finances. Sorti du conseil en mai 1797, il accepta les fonctions de régisseur des octrois, fut reporté au même conseil par le département de Loir-et-Cher, et s'y consacra encore aux finances. Comme il avait approuvé la révolution du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), il fit partie de la commission intermédiaire du conseil et du tribunat, où il s'occupa de ses matières favorites. Il montra une fierté vraiment républicaine quand, le 30 nivôse, on lut au tribunat le traité de paix conclue avec la Russie, où étaient ces mots : *Les sujets des deux puissances, etc.* : il déclara que les Français n'étaient sujets de personne. Cette conduite hardie et son opposition à différents projets sur les finances, ayant déplu au gouvernement, il fut compris dans la première élimination de 1802, et il n'a plus reparu depuis sur la scène politique. Thibault mourut dans la retraite en 1812.

THIBAUT, 6e du nom, comte de Champagne et de Brie, né en 1201, fut élevé à la cour de Philippe Auguste, sous la tutelle de sa mère Blanche, fille de Sanche le Sage, roi de Navarre. Sa minorité fut troublée par les prétentions au comté de Champagne du seigneur de Brienne, mari d'une de ses cousines. La cause, portée devant une assemblée de pairs et de barons du royaume, fut décidée en faveur de Thibaut, qui, en 1221, accorda des dédommagements au seigneur de Brienne, et prit l'administration de ses États. Il accompagna Louis VIII dans son expédition contre les Albigeois, l'abandonna bientôt après, et, à la mort de ce prince, entra dans une ligue formée contre Blanche de Castille, régente du royaume; mais il se sépara bientôt de la ligue, voulut ensuite se joindre au comte de Bretagne, l'un des chefs des rebelles, renonça encore à ce projet, et ne réussit, par cette conduite toujours irrésolue, qu'à mécontenter les grands vassaux, qui appuyèrent les prétentions de la reine de Chypre, cousine du comte, entrèrent dans ses États, et ne lui accordèrent la paix qu'à l'intercession du roi, et à condition que des dédommagements seraient donnés à la reine de Chypre. Thibaut fut obligé en outre de céder à Louis IX ses droits sur les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre et de Châteaudun, qu'il essaya depuis, mais vainement,

de racheter quand il fut devenu roi de Navarre, en 1234. Il partit en 1239 pour une nouvelle croisade contre les infidèles, et après une absence de deux années, marquée par des revers continuels, il rentra dans ses États, où il mourut en 1253. Il reçut en naissant le titre de *Posthume*, plus tard celui de *Grand*, qu'il dut à la flatterie, enfin le surnom plus mérité de *Faiseur de chansons*, qu'il tint de ses *OEuvres* légères accueillies par ses contemporains avec enthousiasme, mais dont le charme est presque perdu pour nous. Sa prétendue passion pour Blanche de Castille n'est qu'une fable. (*Voy.* à l'appui de cette opinion, les *Chansons* de Thibaut, Paris, 1742, 2 vol. in-12.)

THIBOUST (Claude-Louis), imprimeur, né à Paris en 1667, mort en 1737, s'appliqua surtout à l'impression des livres classiques élémentaires, et donna des éditions qui furent longtemps recherchées pour la correction et la pureté du texte. On a de lui un poëme : *De typographiæ excellentiâ.*

THIBOUST (Claude-Charles), imprimeur et littérateur, fils du précédent, né en 1701, mort à Bercy en 1757, a publié une traduction du poëme de son père sur l'*Excellence de l'imprimerie*, 1754; *Claustrum carthusiæ Parisiorum, à celeber. Lesueur coloribus expressum, carmen historicum gallicè redditum*, etc., 1755, 1756, in-4°.

THICKNESS (Philippe), écrivain anglais, né en 1719 à Farthinghoe en Northamptonshire, mort subitement en 1792, dans une voiture publique à quelque distance de Boulogne, servit quelque temps en Géorgie, à la Jamaïque et en Angleterre, acheta le gouvernement du fort Landguard, le résigna en 1766, et se mit à voyager avec sa nombreuse famille, voulant se fixer tantôt en Espagne, tantôt en France ou ailleurs, ne se fixant nulle part et consumant en courses vaines et en folles dépenses toute sa fortune. On distingue parmi ses nombreux ouvrages : *Observations sur les coutumes et les mœurs de la nation française, où cette nation est justifiée des calomnies de quelques écrivains; Esquisses et caractères des personnages les plus éminents et les plus singuliers, actuellement vivants*, 1770; *Mémoires de Philippe Thickness, ex-gouverneur du ford Landguard, et malheureusement père de George Touchet, baron Audley*, 1788, 2 vol. in-8°.

THIÉBAULT (Dieudonné), né le 26 décembre 1733, à la Roche, bailliage de Rémiremont, département des Vosges, manifesta de bonne heure son goût pour l'étude, et obtint à force d'instances que le curé de sa paroisse lui donnât des leçons de latin. Au bout de trois ans d'un travail opiniâtre, il fut reçu en seconde au collége des jésuites de Colmar, fit sa logique et sa philosophie à leur collége de Dijon, et termina ses classes par la physique, à Epinal. Des considérations de famille le décidèrent à entrer dans la compagnie de Jésus, où il professa les humanités. Cependant la ruine des jésuites allait se consommer : ne trouvant plus chez eux les avantages qu'il s'était promis, et ne pouvant supporter l'étude de la théologie, il forma la résolution de rentrer dans le monde, fit son droit, par bénéfice d'âge, et étudia la jurisprudence : son but était de devenir avocat à Colmar, mais une circonstance particulière l'ayant appelé à Paris, il s'y consacra à la littérature, et donna le *Dictionnaire de l'élocution française*, imprimé sous le nom d'un M. Demandre; trois *Lettres critiques sur Paris*, et un opuscule intitulé : *Apologie des jeunes ex-jésuites*, pour justifier ceux qui avaient prêté le serment prescrit. Cet ouvrage anonyme produisit une forte sensation. M. de Sartines en ayant découvert l'auteur, lui témoigna sa satisfaction. Ce fut à cette époque que l'abbé d'Olivet, d'Alembert et Cérutti lui proposèrent la chaire de grammaire générale à l'école militaire, que Frédéric II fondait à Berlin. Il accepta cette chaire, gagna la confiance du roi dès la première entrevue qu'ils eurent ensemble, fut nommé de suite membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Prusse, et gratifié d'une pension. Thiébault demeura 20 ans dans ce royaume, y jouit de la plus grande faveur, devint l'organe du souverain pour tout ce qu'il fit lire à son académie, mérita l'estime des princes et princesses de la famille royale, et particulièrement du prince Henri et de la reine de Suède, sœur de Frédéric. Il rédigea un grand nombre d'ouvrages, et fonda un journal littéraire qui forme 24 volumes. Revenu pour toujours dans sa patrie, en 1784, il écrivit sur le magnétisme une brochure originale. Il conçut divers projets : l'un sur une compagnie d'assurance mutuelle contre l'incendie exécuté depuis, et regardé comme inexécutable en 1785; un autre sur la réorganisation de la librairie en France. Ce dernier travail, présenté à Vidaud de la Cour, chargé de cette branche de l'administration, valut à l'auteur la place de chef des bureaux de la librairie avec laquelle il cumula celle de garde des archives et inventaires du garde-meuble de la couronne. Lorsqu'on s'occupa des assemblées provinciales, etc., le garde des sceaux pensa qu'un seul journal devait rendre compte des séances de ces assemblées, et en offrit le privilége pour 50 ans à Thiébault. A la même époque, on décida que ses plans seraient exécutés; qu'il serait sous-directeur de la librairie, et président d'une académie de censure; mais la révolution rendit nuls tous ces plans. Il fut ensuite employé au département de la liquidation, et alla résider avec sa famille à Epinal, comme inspecteur des rôles. Cette place ne tarda pas à être aussi supprimée. Grouvelle envoya alors Thiébault à Tournai, en qualité de commissaire, pour la réunion de ce pays à la France, mais il en sortit au bout de deux mois, lorsque les armées françaises évacuèrent la Belgique. Nommé chef du secrétariat au Directoire, il quitta ce poste pour présider l'école centrale de la rue Saint-Antoine : et trois ans après il devint proviseur du lycée de Versailles, où il termina sa carrière, le 5 décembre 1807. Depuis son retour de Berlin, Thiébault avait publié divers ouvrages.

THIELMANN (J. A. Frédéric, baron de), né en Saxe, entra de bonne heure au service, se distingua dans les guerres que son pays eut à soutenir tantôt contre la Prusse, tantôt contre la France, et parvint en peu de temps au grade de lieutenant général. En 1810, il commandait à Dresde, et lorsqu'il se fut réuni à un corps saxon pour l'expédition de Russie, on vit son nom cité honorablement dans les bulletins de la grande armée. Après la retraite de Moscou, il reçut le commandement de Torgau, place forte qu'il eut ordre de remettre, en 1813, au général français Reynier. Convaincu que Torgau ne pouvait être

cédé sans compromettre les intérêts de sa patrie, il refusa d'obéir sur ce point à son souverain, et résista aux troupes françaises. Le roi de Saxe approuva sa conduite, et les Français ne tardèrent point à quitter les bords de l'Elbe. Il y avait déjà des rapports secrets entre les Saxons et les Russes, mais il rejeta toutes les propositions qui lui furent faites, tant qu'elles n'obtinrent pas l'assentiment de son souverain; enfin le roi de Saxe s'expliqua, et lui recommanda, le 5 mai, de ne point ouvrir les portes de Torgau aux Français, si les chances de la guerre les rappelaient sur l'Elbe. Le 9, un membre de la commission franco-saxonne requit au nom de Napoléon la remise de cette place à l'armée française : et le lendemain arriva un ordre du gouvernement saxon, retombé sous l'influence des Français, de les recevoir dans la place, et de réunir les Saxons au 7e corps commandé par le général Reynier. Alors Thielmann se crut obligé d'obéir : mais il envoya sa démission au roi de Saxe et offrit ses services à l'empereur Alexandre qui les accepta avec joie et lui confia un corps d'avant-garde. Le 18 septembre, il attaqua Mersebourg, qui capitula : le 19 il prit 200 chariots chargés d'effets pour la cavalerie, et assista, le 29, au combat d'Altenbourg, à côté des Cosaques de l'hetman Platoff. En octobre, il fut chargé, de concert avec le prince de Lichtenstein, d'arrêter la marche du maréchal Augereau sur Leipzig; attaqua le 10, la cavalerie française, près de Naubourg, et entra le premier dans les Pays-Bas, à la tête d'un corps prussien. En 1814, il harcela continuellement les Français, et commanda, en 1815, le 3e corps prussien, à la tête duquel il soutint le combat de Wavre contre le maréchal Grouchy. Après la capitulation de Paris, il prit ses cantonnements dans le département de Maine-et-Loire, et jouit ensuite d'un assez grand crédit auprès du roi de Prusse, qui lui donna le commandement militaire des provinces du Rhin. Le général Thielmann est mort à Coblentz, le 10 octobre 1824, d'une attaque d'apoplexie.

THIÈME (Martin-Henri), né à Verben en Saxe, le 15 janvier 1749, étudia à Leipzig, occupa différentes places d'instituteur et de gouverneur chez divers grands seigneurs, et fut nommé, en 1782, sous-recteur au collége dit Kloster à Berlin. D'un caractère sombre et mélancolique, malheureux d'ailleurs sous beaucoup de rapports dans sa vie privée, il tomba, en 1797, dans un état complet de démence, et mourut le 7 juin de la même année. Doué d'une grande érudition, il a donné une édition estimée de la *Cyropédie* de Xénophon, 1784, et du *Tableau de Cébès,* 1786.

THIÈME (Charles-Auguste), professeur à Leipzig, mort le 24 octobre 1795, a donné une bonne édition de *Xenophontis Opera, græcè et latinè, ex rec. Fr. Welsii,* 4 vol. in-8°, *Lips.,* 1763-66, in-8°: avec un nouveau titre, ibid., 1801, in-8°.

THIÈME (Charles-Traugott), né, le 28 janvier 1745, à Canitz près d'Oschatz, où son père était pasteur, fit ses études à l'université de Leipzig, et occupa, de 1777 jusqu'en 1802, la place de recteur des écoles latines à Lübben, à Merseburg et à Lobau, et mourut le 3 mai 1802. Professeur habile et écrivain éloquent, il a publié des ouvrages très-estimés, et qui ont été adoptés dans toutes les écoles; ils sont intitulés : *Première nourriture pour le bon sens,* Leipzig, 1776; 6e édition, 1806, in-8°; *Gutmann, ou l'ami des enfants en Saxe,* ibid., 4 vol., 1794; 6e édition, 1815, in-8°; *Sur les obstacles du libre développement de l'esprit en Allemagne,* Leipzig, 1788, in-8°; *Sur le rang dû à la morale dans les écoles publiques,* ibid., 1789, in-8°; *Erdmann, histoire psychologique,* ibid., 3 tomes, 1801, in-8°.

THIÉMON, autrement appelé *Diethmar,* peintre, sculpteur, fondeur et doreur, comme la plupart des artistes du moyen âge, naquit, dans la Bavière, de parents très-nobles, *alto genere oriundus,* vers l'an 1045, et fit ses études dans le monastère dit *Altahense inferius* (Nieder-altaich). Il s'y attacha particulièrement à l'étude des beaux-arts, de la mécanique et de tout ce qui entrait de son temps dans les connaissances d'un artiste. Plusieurs églises s'enrichirent de ses ouvrages de peinture et de sculpture, notamment celle de Saint-Blaise, dépendante du monastère dit *Admuntense,* près de l'Ens; et ces productions y subsistaient encore à la fin du 12e siècle. Ses talents et sa naissance le firent nommer, en 1079, abbé de Saint-Pierre dans le diocèse de Salzbourg. En 1090, il fut élu archevêque de cette ville, et vers 1099, il partit pour la terre sainte, où il mourut en l'an 1101. On racontait, après sa mort, qu'ayant été fait prisonnier par les infidèles (l'historien ne dit pas de quelle nation), le chef de la troupe qui l'avait arrêté lui demanda: Qui es-tu, quelle est ta profession? et qu'il répondit : « Je suis peintre, on m'a enseigné à exécuter des tableaux, et à restaurer ceux qui se dégradent; je sais aussi dorer et sculpter. » Le prince fit alors apporter une statue à laquelle il manquait les bras, et lui commanda de la restaurer. Le religieux artiste refusa de réparer une idole, et fut mis à mort. Cette aventure, vraie ou fausse, le fit placer au rang des martyrs. Un des historiens de l'église de Salzbourg a écrit l'histoire de sa *Passion.* L'habileté de ce maître à peindre, à sculpter et à restaurer les vieux tableaux nous a paru mériter d'être mentionnée dans l'histoire de l'art.

THIERRI Ier, ou **THÉODORIC**, fils aîné de Clovis, n'est pas compté parmi les rois de France, les historiens, pour se tirer, autant que possible, de l'embarras que cause le partage continuel du royaume, ayant pris l'habitude de ne mettre de ce nombre que les rois qui ont régné à Paris. Clovis avait laissé quatre fils : ses conquêtes furent divisées en quatre parts et tirées au sort, et Thierri, quoique né d'une concubine, eut en partage l'Austrasie, dont la ville de Metz était la capitale, et par préciput l'Auvergne, le Rouergue et d'autres provinces. L'histoire le désigne sous le nom de roi d'Austrasie ou roi de Metz. Ce mot Austrasie s'appliquait à la partie orientale de la France, comme le mot Neustrie signifiait la partie occidentale; ces deux grandes divisions étaient subdivisées selon le nombre des enfants que laissait le monarque à sa mort, et même selon les royaumes qu'il créait de son vivant en faveur de ses fils. Il faut donc suivre, de règne en règne, les changements qui s'opèrent, pour connaître les provinces dont se composaient ces divers États; et si l'on n'oublie pas que les mœurs des Francs les portaient sans cesse à envahir, que les princes de la maison de Clovis étaient tous guerriers, qu'ils étaient toujours disposés à atta-

quer leurs voisins et à se battre entre eux, on sentira que l'étendue de leurs royaumes variait autant par les victoires et les défaites que par les héritages. L'union entre des frères, rois, rivaux et successeurs les uns des autres, était impossible; aussi, sur un faux bruit de la mort de Thierri, son frère Childebert courut s'emparer de l'Auvergne, qui faisait partie du royaume d'Austrasie; et lorsqu'il apprit que Thierri revenait victorieux, il se retira, et chercha d'autres contrées à envahir; car le repos était insupportable aux Francs. Thierri, aidé de ses frères, détruisit le royaume de Thuringe; Hermenfroi, qui gouvernait cette contrée, fut précipité du haut des murs de Tolbiac, malgré les promesses données pour l'engager à quitter l'asile où il s'était réfugié après sa retraite. Des Danois, qui avaient fait une descente sur les terres de la domination de Thierri, et qui s'en retournaient chargés d'un riche butin et avec un grand nombre de captifs furent poursuivis et massacrés par Théodebert, fils de ce prince, qui commença ainsi, à 18 ans, une brillante carrière. Thierri mourut en 534, âgé de 51 ans, après en avoir régné 23, et fut enterré à Metz. Il passe pour avoir, le premier, donné aux peuples de Bavière un Code de lois, qu'il fit rédiger par d'habiles jurisconsultes; mais on doit toujours se défier de l'origine de ces législations, placées à une époque où les mœurs étaient si grossières et les intérêts si peu compliqués, que tout se décidait bien plus par les coutumes et par les armes que par l'autorité des lois.

THIERRI II ou **THÉODORIC** *le Jeune*, roi d'Austrasie et de Bourgogne, aurait dû être appelé Thierri III, puisqu'il est le 3e des princes du sang de Clovis qui régna sous ce nom. Il était fils de Childebert, qui mourut empoisonné, après avoir réuni à sa couronne les royaumes d'Orléans, de Bourgogne et une partie de celui de Paris; il naquit en 587, et passa ses premières années à la cour de Théodebert II, son frère aîné, mineur ainsi que lui. La régence générale était entre les mains de Brunehaut, leur aïeule, toute occupée de gouverner seule, en excluant du conseil les seigneurs qui l'avaient elle-même éloignée des affaires pendant la minorité de son fils. De tous les Français, les Austrasiens se montrèrent en tout temps les plus opposés au gouvernement des femmes. Les mécontents se concertèrent si bien, qu'ils se saisirent de Brunehaut, la transportèrent hors de l'Austrasie, et, l'abandonnant sans secours, lui défendirent, sous les peines les plus rigoureuses, de reparaître dans le royaume. Cette reine altière, incapable d'oublier une injure, se retira à Orléans, qui appartenait à Thierri comme roi de Bourgogne, et prit sur lui un ascendant si extraordinaire, qu'elle lui persuada que Théodebert II, son frère, n'était qu'un enfant supposé, et comme tel, usurpateur du royaume d'Austrasie. Excités ainsi par leur aïeule, selon quelques auteurs, ou, selon d'autres, par Protade, maire du palais, les deux frères se firent une guerre acharnée. Les armées étaient en présence, lorsque les chefs de celle de Thierri eurent horreur de voir l'ambitieux ministre animer les deux frères à s'égorger l'un l'autre. Ils demandèrent sa tête à haute voix, et ils l'assassinèrent dans la tente même du monarque. Les intrigues de Brunehaut, ou peut-être l'ambition de Théodebert, qui voulait rentrer en possession de l'Alsace, son ancien domaine, remit bientôt après les armes aux mains des deux frères. L'aîné attira le cadet dans une conférence particulière, où des gens apostés le contraignirent, le poignard sur la gorge, de signer la cession de la province contestée. Thierri ne fut pas plutôt libre qu'indigné de la trahison, il se jeta sur les États de Théodebert, le vainquit dans deux batailles, dont la dernière, donnée à Tolbiac, fut des plus sanglantes et des plus meurtrières; et après qu'il l'eut exterminé, lui et ses fils, il s'empara de tous ses États. Cette cruauté reçut bientôt la punition qu'elle méritait. Brunehaut, toujours plus ambitieuse à mesure qu'elle vieillissait, redoutait l'ascendant qu'aurait pu prendre sur Thierri une femme légitime. Après lui avoir inspiré, dès sa jeunesse, le goût de la débauche, elle parvint à faire rompre un mariage arrêté avec Hermenberge, fille de Bertric, roi des Visigoths. Cette princesse fut renvoyée honteusement, sans qu'on lui rendît les trésors apportés pour sa dot. Des enfants de son frère, Thierri n'avait épargné qu'une fille dont la beauté fit sur lui une impression si vive qu'il résolut de l'épouser. Brunehaut, prévoyant qu'une reine jeune, séduisante, aimée, parviendrait aisément à lui demander compte de la mort de son père, opposa à Thierri la religion, qui ne lui permettait pas de s'unir à sa nièce. Thierri, qui ne désirait rien qu'avec violence, s'emporta contre Brunehaut jusqu'à menacer ses jours, en lui reprochant tous les crimes qu'elle lui avait fait commettre. Peu de temps après, il mourut empoisonné, en 613, laissant six fils bâtards, dont aucun ne lui succéda, quoique le défaut de légitimité ne fût pas alors un motif d'exclusion; mais la haine qu'inspirait Brunehaut, la crainte de la voir de nouveau régente, décidèrent les grands de l'État à traiter avec Clotaire II, qui devint ainsi roi de la France entière.

THIERRI Ier, roi de France, qui aurait dû être appelé Thierri II, fut le dernier fils de Clovis II, frère de Clotaire III et de Childéric II. Ce prince offre, dans toutes les époques de sa vie, un terrible exemple des désordres qui s'étaient introduits dans le royaume pendant les minorités successives des monarques de la première race. Il fut exclu, dès le berceau, de la succession de son père, et ne put accuser de cette injustice que les grands de l'État, puisque ses frères étaient trop jeunes pour avoir été consultés. A la mort de Clotaire III, Ébroïn, maire du palais, homme ambitieux, avare, cruel, en horreur à tous les Français, se hâta de proclamer Thierri, roi de Neustrie et de Bourgogne, dans l'unique dessein de régner sous son nom; mais la haine qu'il inspirait s'étendit sur le roi qu'il avait proclamé; et Thierri, détrôné par son frère Childéric II, roi d'Austrasie, fut renfermé dans l'abbaye de Saint-Denis. A la mort de Childéric, qui arriva trois ans après, il sortit de ce monastère pour monter de nouveau sur le trône, et le royaume du grand Clovis semblait devoir lui revenir tout entier, puisqu'il se trouvait alors seul héritier de Clovis II; mais un fils de Sigebert, que Grimoald avait fait déporter en Écosse, en répandant le bruit de sa mort, reparut pour réclamer le royaume d'Austrasie, tandis qu'Ébroïn, furieux de

n'être pas appelé par Thierri pour gouverner la France, avec le titre de maire du palais, supposait que Clotaire III avait laissé un fils auquel il donnait le nom de Clovis, et sous ce prétexte armait les peuples contre leur roi légitime. Ébroïn eut des succès assez grands pour obliger Thierri à traiter avec lui, et à lui accorder la mairie du palais. Aussitôt le prétendu fils de Clotaire III disparut, et Ébroïn régna despotiquement sur son maître et sur les Français, jusqu'à ce qu'un seigneur, nommé Ermenfroi, prévint le tyran, qui avait juré sa mort, en l'assassinant au moment où il sortait pour se rendre à l'église. Thierri, débarrassé d'un maire du palais généralement détesté, trouva un ennemi plus dangereux encore dans un maire du palais adoré de la nation entière; ce fut Pepin le Gros, autrement appelé Pepin d'Héristal qui, sans prendre le titre de roi d'Austrasie, gouvernait ce royaume de sa propre autorité. Les victimes de l'ambition et de la cruauté d'Ébroïn avaient cherché un asile à la cour d'Austrasie; après la mort de ce ministre, ils demandèrent à Thierri d'être remis en possession de leurs biens et de leurs honneurs : ils éprouvèrent un refus; et Pepin se chargea de les ramener les armes à la main, unissant ainsi de grands intérêts à la guerre qu'il méditait contre son roi. Cette guerre eut un succès tel, que Thierri, après avoir été vaincu à Testri en Vermandois, sans cesse condamné à s'accommoder avec le vainqueur, nomma Pepin le Gros maire du palais du royaume de Neustrie, ce qui étendit sur la France entière la puissance de ce duc. Depuis cette époque, Thierri retomba dans la nullité où il avait vécu sous Ébroïn, et il n'eut de roi que le nom. Renfermé à Maumaques, maison de plaisance sur l'Oise, il n'en sortait que pour se rendre aux assemblées publiques, monté sur un chariot traîné par des bœufs. Il vécut ainsi jusqu'en 692, qu'il mourut, âgé de 40 ans, laissant deux fils, Clovis III et Childebert II, qui régnèrent après lui et comme lui. Il fut enterré dans l'abbaye de Saint-Waast d'Arras, où l'on voyait encore naguère son épitaphe. Grotilde ou Clotilde, sa femme, y fut placée à côté de lui. Ce prince, malheureux sans l'avoir mérité, fut tour à tour le jouet du caprice et de l'ambition des grands de son royaume. Exclu, dès le berceau, de la succession du roi son père, renversé du trône par un frère ambitieux, il ne rentra dans ses droits que pour être l'esclave de ceux dont le ciel l'avait fait naître souverain. On juge cependant, à travers l'obscurité de l'histoire, dont les auteurs étaient vendus à la famille de Pepin, qu'il ne fut pas dépourvu de grandes qualités. La confiance dont il honora saint Léger lui fait honneur.

THIERRI II, ou Thierri IV, roi de France, surnommé *de Chelles*, parce qu'il avait été élevé dans le monastère de ce nom, succéda à Chilpéric II, en 720, n'étant âgé que de 7 ans. Il aurait dû monter sur le trône presque en naissant, puisqu'il était fils unique de Dagobert II, mort en 725; mais un parti nombreux de seigneurs, qui croyaient le moment favorable pour rendre aux rois de France leur autorité envahie par les maires du palais, préféra Chilpéric, prince de la maison royale, âgé de 44 ans, à cet enfant, qui n'aurait pu gouverner par lui-même. Chilpéric II ne régna que cinq ans : à sa mort, Charles-Martel rendit au jeune Thierri le trône qui lui appartenait, non par un sentiment de justice, mais parce qu'un roi de cet âge convenait à son ambition. En effet, il domina son souverain avec tant de hauteur, que ce malheureux prince ne prit aucune part aux grands événements qui se passèrent sous son règne; ce n'était plus même en son nom qu'on signait les traités, qu'on recevait les ambassadeurs, qu'on exigeait le serment de fidélité des seigneurs; tout se faisait au nom de Charles-Martel. Thierri mourut en 736 ou 737, ayant été appelé roi pendant 16 ou 17 ans. Depuis sa mort, jusqu'en 742, le trône fut vacant, Charles-Martel n'ayant voulu y élever aucun prince du sang de Clovis et n'ayant pas osé prendre pour lui le titre de roi. Cette époque de l'*Histoire de France* est connue sous la dénomination d'interrègne.

THIERRI (Jean), aveugle, né vers la fin du 16ᵉ siècle, à Pin, bailliage de Vesoul, se fit recevoir docteur en théologie et en droit à l'université de Dole, prêcha même avec talent, ouvrit à Besançon une école dont sortirent plusieurs élèves distingués, publia : *Definitiones philosophicæ*, Pin, 1634, in-24, et mourut en 1660.

THIERRIAT, agronome et membre de la Société d'agriculture de Soissons, a publié : *Observations sur la culture des arbres à haute tige, particulièrement les pommiers*, Angers, 1752, in-12; *Instructions familières sur les principaux objets qui concernent la culture des terres;* deux *Mémoires sur les bois*, Paris, 1763 et 1764, in-12.

THIERRY DE NIEM, né au 14ᵉ siècle en Westphalie, fut attaché, pendant plus de 37 ans, à la cour de Rome, sous les papes Grégoire XI, Urbain VI, Boniface IX, Innocent VII et Grégoire XII, accompagna Jean XXIII au concile de Constance, composa ensuite une invective contre lui, et mourut peu après en 1416. L'on a dit, mais cela ne paraît pas prouvé, qu'il fut revêtu du titre d'évêque de Cambrai. On a de lui : *De schismate libri III*, Nuremberg, 1532, in-fol.; Bâle, 1566, 1592, in-fol.; Strasbourg, 1608 et 1629; *De potestate pontificis atque imperatoris* (dans le recueil de Goldast : *Monarchia S. Romani imperii*); et d'autres ouvrages épars dans différentes collections.

THIERRY (Henri), fils d'un libraire, fut le premier imprimeur de son nom; il était, dit Lacaille, très-habile et très-entendu en son art, tant pour la correction que pour la beauté des caractères. Il a imprimé quelques volumes du *Corpus juris civilis*, in-fol, rouge et noir, publié en 1576, 5 volumes; *S. Hyeronymi opera*, 1582, in-4°, etc.

THIERRY (Rolin), neveu et successeur du précédent, se distingua aussi dans son état. Il fut grand ligueur, et l'un des imprimeurs de la *Sainte Union*. C'est de ses presses que sortit le *Dialogue d'entre le maheustré et le manant, contenant les raisons de leurs débats en ces présents troubles au royaume de France*, 1594, in-8° (ouvrage réimprimé dans l'édition de 1771 de la *Satire Menippée*); l'imprimeur fut mandé devant le duc du Maine, qui cependant n'exerça aucune rigueur contre lui. Rolin Thierry faisait partie de la compagnie des libraires (les deux autres étaient ses beaux-frères, Nicolas Dufossé et Pierre Chevalier). Ce fut lui qui publia la *Somme* de saint Thomas, 1607, in-fol.; *Bellarmini opera*,

1613, 4 vol. in-fol. Rolin mourut le 24 avril 1623.

THIERRY (Denis), fils du précédent, né le 12 janvier 1609, fut reçu imprimeur et libraire à l'âge de 20 ans : il était de la compagnie qui avait pour marque la *Grande navire*, et avait pour marque particulière l'image de saint Denis avec ces mots : *Dionysius, Galliarum apostolus*. Il a imprimé beaucoup d'ouvrages, et est mort en 1657.

THIERRY (Denis), fils du précédent, reçu imprimeur-libraire en 1652, fut le libraire de Boileau, qui le nomme dans son Épître X, et dans sa lettre à Brossette du 16 juin 1708, où il se vante de l'avoir enrichi. Denis, second du nom, avait pour enseigne la *Ville de Paris;* mais il a pris quelquefois la marque de Rollin son grand-père. Entre les livres sortis de ses presses on remarque l'édition augmentée et tronquée de l'*Histoire de France par Mézeray,* 1685, 3 vol. in-fol. Le nom de Denis Thierry se trouve sur diverses éditions des *OEuvres de Molière,* entre autres sur celle de 1682, dont les deux derniers volumes sont intitulés *OEuvres posthumes.* C'est dans le septième volume de cette édition qu'est le *Festin de Pierre.* La pièce avait été imprimée conforme à la représentation; mais l'impression achevée, et peut-être la distribution commencée, l'autorité exigea des suppressions : ce fut surtout dans les scènes une et deux du troisième acte qu'on fit beaucoup de retranchements. Il fallut réimprimer la feuille P. du vol. Les exemplaires sans carton sont de la plus grande rareté. Thierry mourut en 1712.

THIERRY DE VILLE D'AVRAY (Marc-Antoine), né à Versailles, fut particulièrement affectionné par Louis XVI, dont il était un des quatre premiers valets de chambre. Ce prince lui conféra le titre de mestre de camp, au régiment Dauphin-dragon, et l'ordre de Saint-Louis; il lui accorda aussi des lettres de noblesse, érigea la terre de Ville-d'Avray en baronnie, et lui confia différents emplois de sa maison, et dont ce monarque s'était réservé la surveillance entière. Outre ce domaine, dans lequel Thierry dépensa des sommes considérables, pour y créer un château et de vastes jardins, ainsi que pour y fonder une église, il avait acquis le beau marquisat de Mauregard, près de Louviers en Parisis. Une fortune si rapide excita l'envie; mais il sut la désarmer par sa modération et son empressement à rendre service à tous ceux qui recouraient à lui. Ami éclairé des lettres et des beaux-arts, Thierry leur donna des encouragements, et souvent il obtint des faveurs du roi pour ceux qui les cultivaient. Au mois de février 1790, il présenta à Louis XVI, en sa qualité de commissaire général de la maison du roi au département des meubles de la couronne, un *Rapport de la Recette des fonds du garde-meuble qui ne sont pas provenus du trésor royal, et de leur emploi, à dater du* 5 *août* 1784; *dépenses du garde-meuble de la couronne pendant l'année* 1783 *et* 1788, *comparées à celles des années* 1774 *et* 1778 *de l'ancienne administration.* Ce rapport, qui atteste l'ordre et l'économie établis par Thierry dans son administration, a été imprimé, in-4°, 1790. Thierry fut désigné comme ayant servi d'intermédiaire dans une prétendue négociation entre le roi, Vergniaud, Brissot, Guadet et Gensonné; et il y eut, à ce sujet, une explication et des débats dans l'assemblée. Quelques journaux ont raconté qu'avant la révolution Louis XVI lui ayant demandé ce qu'il pensait de certains travaux dont ce prince faisait son amusement (la serrurerie), Thierry s'était permis de lui répondre : Sire, quand les rois s'occupent des ouvrages du peuple, le peuple s'empare des fonctions des rois. Ces journaux ont ajouté que le monarque avait repoussé durement cette observation; mais que, renfermé au Temple, il s'en était ressouvenu, et s'était écrié : Thierry, Thierry, que ne t'ai-je écouté! Cette anecdote, qui n'est pas dépourvue de vraisemblance, n'est cependant pas prouvée. Au milieu de la défection des courtisans, Thierry resta constamment fidèle à Louis XVI, et ce fut son attachement bien connu pour son maître, qui, après le 10 août, le fit conduire, sur un ordre signé Chénier, dans la prison de l'Abbaye. Il fut l'une des victimes qui y périrent dans les massacres des 2 et 3 septembre 1792.

THIERS (Jean-Baptiste), théologien, né en 1636 à Chartres, professa dès l'âge de 22 ans avec distinction, et n'obtint d'autres récompenses de ses talents que la cure de Champrond en Gastine, qu'il permuta contre celle de Vibraye, diocèse du Mans, où il mourut en 1703. Sa vie, partagée entre l'étude et les devoirs de son état, n'offre point d'événement remarquable. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, la plupart de critique et de polémique, parmi lesquels nous citerons : *De festorum dierum immunitione liber,* Lyon, 1668, in-12; *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'autel,* Paris, 2 vol. in-12; *L'avocat des pauvres, qui fait voir l'obligation qu'ont les bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Église et d'en assister les pauvres,* Paris, 1676, in-12; *Dissertation sur les porches des églises, dans laquelle on fait voir,* etc., *et qu'il n'est permis d'y vendre aucune marchandise, non pas même celles qui servent à la piété,* Orléans, 1679, in-12; *Traité des superstitions selon l'Écriture sainte,* Paris, 1704, 1741, 4 vol., etc.

THIERY (Nicolas-Joseph), botaniste, né en 1739 à St.-Mihiel, en Lorraine, forma l'entreprise difficile de naturaliser à St.-Domingue la cochenille, qui n'existait alors qu'au Mexique, où les Espagnols la gardaient avec un soin jaloux. Il réussit à conserver et même à multiplier ce précieux insecte dans la colonie; mais après sa mort, en 1780, les colons perdirent le fruit de ses travaux, et St.-Domingue resta privé de la cochenille. Le cercle des *philadelphes* du Cap-Français honora la mémoire de Thiery en publiant son *Traité de la culture du nopal et de l'éducation de la cochenille dans les colonies françaises de l'Amérique,* précédé de l'historique d'un voyage à *Guaxaca,* 1787, 2 vol. in-8°.

THIEULLIER (Louis-Jean le), médecin, né à Laon, mort en 1751, avec la réputation d'un bon praticien, a laissé entre autres écrits : *Observationes medico-practicæ,* Paris, 1722, 1739, in-12; *Consultationes medicæ,* ibid., 1732, in-8°; traduites en français, ibid., 1745, 4 vol. in-12.

THILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), médecin, né le 2 août 1752 à Rouen, étudia la chirurgie sous Lecat, vint ensuite à Paris suivre les cours et obtint l'emploi de prévôt de l'école pratique après y avoir remporté plusieurs prix. Reçu en 1784 membre du collége et de l'Académie royale de chirurgie, il remplit une chaire

d'anatomie jusqu'à l'établissement des nouvelles écoles, époque où il fut nommé professeur à celle de Paris et conservateur des collections. Plus tard on lui confia la chaire de démonstration des drogues usuelles et des instruments de chirurgie. Il mourut à la fin de février 1822, médecin de l'hôpital St.-Antoine. Moins remarquable par la profondeur que par la flexibilité de ses talents, ce professeur improvisait au besoin, avec facilité et méthode, des leçons sur les branches diverses de la médecine. Outre un grand nombre de notes, d'observations et de rapports dans les bulletins de l'ancienne faculté de médecine, il a publié un *Traité des bandages et appareils*, Paris, 1798, 1808 et 1815, in-8°; traduit en allemand par Gruber, 1798, in-8°. Il a traduit de l'anglais et annoté les *Éléments d'électricité et de galvanisme* de G. Singer, 1816, in-8°.

THILORIER (Jean-Charles), avocat et mécanicien, né vers 1750, mort en 1818, publia pour la défense de Cagliostro, dans l'affaire du collier, un *Mémoire* qui fut lu avec plaisir, et deux *Mémoires* dans l'affaire de Favras; il offrit, en 1798, de construire un camp portatif et une montgolfière pour effectuer le projet de descente en Angleterre. On ne fit que rire de sa proposition extravagante, et quelques années après, il donna au public deux inventions plus utiles, le *Radeau plongeur* pour la remonte des fleuves, et ces voitures qu'il appela d'abord *passe-partout*, puis *voitures à croix*. Outre ses *Mémoires*, on a de lui : *Genèse philosophique, précédée d'une dissertation des pierres tombées du ciel*, 1803, in-8°; *Système universel, ou de l'univers et de ses phénomènes, considérés comme les effets d'une cause unique*, 1815, 4 vol. in-8°.

THION DE LA CHAUME (Claude-Esprit), médecin militaire, né à Paris en 1750, fut d'abord destiné au barreau, et avait reçu les degrés de licencié en droit, lorsqu'il alla prendre le doctorat à la faculté de médecine de Reims. Envoyé successivement médecin à l'hôpital militaire de Monaco (1775), puis à celui plus important d'Ajaccio (1778), il mérita, par ses talents et son zèle, d'être attaché comme premier médecin à l'armée destinée à faire le siége de Minorque, et ensuite de Gibraltar. Depuis quelque temps, une épidémie meurtrière (le *typhus gravior*) accablait les escadres française et espagnole combinées, lorsqu'au mois de septembre 1783 elles vinrent mouiller dans la baie d'Algésiras. Le nombre des malades s'élevait à 500, et l'hôpital de la marine n'en pouvait contenir que 50. Thion fit établir un camp sous des tentes, et mit à combattre l'épidémie une constance et un dévouement des plus honorables. Il fut lui-même atteint de ce mal, qui emporta un grand nombre des personnes attachées au service de l'ambulance. Rentré en France à la conclusion de la paix, il y fut accueilli avec une grande distinction, et reçut du comte d'Artois (Charles X), qui avait été témoin de ses succès, la charge de médecin de quartier. Menacé d'une phthisie pulmonaire, qui se décida subitement vers le commencement de 1786, il résolut de passer dans le midi de la France, moins dans l'espoir d'y guérir qu'afin de dérober aux personnes qui lui étaient chères le spectacle de son agonie, et il mourut le 28 octobre à Montpellier. Son *Éloge* (par Roussel) se trouve au tome VI du *Journal de médecine militaire*, 1787; et Vicq-d'Azyr lui a consacré une *Notice* dans les *Mémoires* de la Société royale de médecine pour 1789. Parmi ses ouvrages on distingue : *Mémoire sur la maladie épidémique qui a régné dans les vaisseaux, parmi les troupes de France faisant partie de l'escadre combinée, à leur débarquement à Algésiras* (t. II du *Journal de médecine militaire*). On lui doit aussi une traduction annotée de l'ouvrage anglais de Lind : *Essai sur les maladies des Européens dans les climats chauds et sur les moyens de les prévenir*, Paris, 1785, 2 vol. in-12.

THIOUT (Antoine), horloger, né vers 1694 à Joinville, bailliage de Vesoul, mort à Paris en 1767, soumit à l'Académie des sciences, en 1724, 1726 et 1737, plusieurs pièces de mécanique et d'horlogerie de son invention, décrites dans les tomes IV et VII du *Recueil des machines*, et publia un *Traité de l'horlogerie mécanique et pratique*, 1741, 2 vol. in-4°.

THIRION (Didier) était professeur de rhétorique à Metz, lorsque la révolution éclata : il en adopta les principes avec beaucoup d'ardeur, fut nommé officier municipal, puis député du département de la Moselle à la Convention nationale, où dès les premières séances, il se montra l'un des plus chauds partisans de la république. Dans le procès de Louis XVI il vota contre l'appel au peuple, et pour la mort, en demandant que cette peine fût abolie, parce que, dit-il, personne ne peut être aussi criminel que le tyran. Il défendit vivement Marat, le 26 février 1693; provoqua, le 2 mai, l'établissement du *maximum*, comme un moyen de mettre un frein à l'avarice des accapareurs, s'éleva contre les girondins, qui refusaient la parole à Robespierre; attaqua les rapports de la commission des Douze, qui accusait la commune de conspirer contre la représentation nationale, et dit à ce sujet, que les *contre-révolutionnaires étaient au sein de l'assemblée*. Enfin, il prit beaucoup de part à tout ce qui amena le triomphe de la *Montagne* au 31 mai 1793. On le vit ensuite faire l'éloge de Rossignol mis en arrestation par Biron, et inculper vivement celui-ci. Le 29 juillet, il fut élu secrétaire, et défendit la conduite de Garat attaqué au sujet des subsistances. Dans le mois d'octobre suivant, il fut envoyé dans la Vendée; et le général Danican, qui y commandait alors une division, a publié que, dînant un jour avec Thirion, on leur amena un homme arrêté par des soldats, que le proconsul lui demanda aussitôt qui il était, et sur sa réponse qu'il avait été employé dans les fermes, il déclara qu'il devait être aristocrate, et ordonna sans plus d'information, qu'il fût fusillé. Thirion resta peu de temps dans cette contrée; il en fut rappelé par un décret, sur le rapport de Couthon, qui déclara que, n'étant pas militaire et ne connaissant rien à la guerre, il avait fait marcher vers Chartres une colonne qui devait être dirigée sur Alençon. On prétendit même qu'ayant été prêtre, il ne méritait pas la confiance des républicains. Thirion se justifia aisément de cette dernière imputation; mais les comités ne l'envoyèrent plus en mission. De retour à Paris, il fréquenta très-assidûment les jacobins, et fut nommé président de cette société : mais il gardait le silence à la Convention, et il ne le rompit qu'aux approches du 9 thermidor, où il attaqua Robes-

pierre un des premiers. Ce fut lui qui empêcha de décréter l'impression du fameux discours de Maximilien, le 8 thermidor; et quelques jours après sa chute il prononça contre lui, aux jacobins, une violente philippique, et fit rentrer dans cette société tous ceux qui en avaient été exclus par son influence. La crainte d'être entraîné dans la chute de cette Montagne qu'il avait si longtemps servie, engagea bientôt Thirion à parler contre les comités, les sociétés populaires, et à renoncer à celle des jacobins; mais ce changement fut de peu de durée, et le 29 décembre, il se plaignit de la marche rétrograde que prenait la Convention; il réclama la mise en activité des institutions républicaines et d'une éducation nationale, et défendit Collot-d'Herbois, accusé avec les anciens membres du comité de salut public. Chargé, dans le mois de février 1795, de faire un rapport sur les apprêts d'une fête commémorative de la mort de Louis XVI, il donna à ce rapport toutes les couleurs du temps, et parut dès lors être complétement retourné aux opinions de la Montagne. Quelques mois après, il prit part à la révolte des 2 et 3 prairial an III, où périt le député Féraud; et les insurgés l'ayant nommé secrétaire, pendant qu'ils étaient les maîtres à la Convention, il fut décrété d'arrestation, et resta détenu jusqu'à l'amnistie par laquelle la Convention termina ses travaux, dans le mois d'octobre suivant. Après la session, le Directoire exécutif le nomma son commissaire près le tribunal de Bruges. Thirion rentra ensuite dans l'instruction publique, devint professeur de belles-lettres à Douai, et mourut en 1814.

THIRIOT ou **THIERIOT**, ami de Voltaire, né en 1696, mort en 1772, doit à ce titre la plus grande partie de sa célébrité. Il avait connu Voltaire dans une étude de procureur, où ils travaillaient tous deux contre leur gré, et il lui rendit plus tard le service peu important de réciter et de faire valoir ses vers nouveaux et ses poésies fugitives dans les cafés et dans les salons. Il fut en outre l'éditeur de quelques-unes de ses productions, entre autres des poëmes sur la *Loi naturelle* et sur le *Désastre de Lisbonne*; il se chargea constamment, pendant les longues absences de Voltaire, de ses affaires littéraires à Paris, et fut un de ceux auxquels le grand poëte confiait l'examen de ses ouvrages avant leur publication. Voilà ce qu'il fit pour Voltaire, qui lui abandonna le profit des *Lettres philosophiques* imprimées en anglais en 1733, le fit nommer correspondant littéraire du prince royal, depuis le grand Frédéric, lui céda la moitié de ses droits d'auteur sur le *Droit du Seigneur*, l'aida souvent de sa bourse, et fit même pour lui des vers à Mlle Sallé. Dans les querelles entre Voltaire et Desfontaines, Thiriot tint une conduite assez équivoque, et même eut d'autres torts plus graves envers son ancien ami, qui lui pardonna tout, et ne voulut point, disait-il, trahir *une amitié de soixante années*.

THIROUX-D'ARCONVILLE (Marie-Geneniève-Charlotte), née le 17 octobre 1720, était fille de Darlus, fermier général. Ayant épousé, à l'âge de 14 ans, un conseiller au parlement de Paris, depuis président de l'une des chambres des enquêtes, elle montra pour l'étude un goût très-vif, qui, du reste, ne lui fit jamais négliger ni ses devoirs d'épouse et de mère, ni ce que le grand monde exige d'une personne destinée à y vivre. Étant restée très-marquée de la petite vérole, qu'elle avait eue à l'âge de 23 ans, elle quitta le rouge, prit les grands papillons, la coiffe, enfin tout le costume d'une femme de 70 ans. Elle renonça au spectacle. Elle n'eut plus dès lors que l'existence d'une femme dévote, mais sacrifiant beaucoup aux plaisirs de l'esprit. On la vit s'occuper successivement d'histoire, de physique, de chimie, d'histoire naturelle et même de médecine. Aimant tout ce qui tient aux jouissances intellectuelles, elle ne pouvait manquer de rechercher les hommes les plus marquants, dans les sciences et dans les lettres. Les aumônes de Mme d'Arconville étaient très-abondantes, et on la vit, à toutes les époques de sa vie, généreuse, avec la plus extrême délicatesse, pour les gens qu'elle aimait. Elle se déclara, dès l'origine, ennemie du grand bouleversement politique opéré en 1789, et dont les conséquences lui enlevèrent un de ses trois fils, Thiroux de Crosne, lieutenant général de police dont l'article suit. La même prison, à Picpus, renfermait avec Angran-d'Alleray, dont la femme fut gardée dans sa propre maison tout le temps de la terreur, et se trouva réduite presque à la misère, Mme Thiroux-d'Arconville et son fils, Thiroux de Crosne. La présidente conserva jusqu'à un âge très-avancé la vivacité de son imagination et quelque chose de jeune dans l'exercice de ses autres facultés morales. Elle mourut le 23 décembre 1805, âgée de 85 ans. Arrivée presque au dernier terme, elle écrivait encore des *Souvenirs*, dont il existe un recueil qui forme 13 vol. manuscrits. Elle a fait quelques ouvrages, dont plusieurs, et ses traductions surtout, ont été rassemblés dans 7 volumes de *Mélanges*, in-12.

THIROUX DE CROSNE (Louis), fils de la précédente, né à Paris le 14 juillet 1736, fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement, et maître des requêtes. C'est en cette dernière qualité qu'il eut, à l'âge de 27 ans, la première occasion de se faire remarquer, ayant été choisi par le chancelier Maupeou, pour la révision du fameux arrêt que le parlement de Toulouse avait rendu contre la famille Calas. Nommé adjoint à l'intendance de Rouen en 1767, puis intendant en exercice quelques mois après, Thiroux de Crosne porta dans cette place des lumières, du zèle et de l'activité. La Normandie lui doit différents établissements utiles; et la ville de Rouen, en particulier, la belle avenue qui fait partie du chemin du Havre, les casernes, l'esplanade du Champ-de-Mars, le transport du magasin à poudre hors des murs, enfin un local commode pour les foires, qui obstruaient auparavant le passage des quais. Ce magistrat et sa femme, née la Michodière, étaient extrêmement aimés dans cette ville où ils avaient réussi à calmer les haines entre l'ancien parlement et le parlement Maupeou. Les manières très-simples, bourgeoises même, de Mme de Crosne, plaisaient infiniment au commerce de toutes les classes. Thiroux de Crosne fut appelé, en 1775, à l'intendance de Lorraine; mais il garda celle de Normandie, jusqu'au 30 juillet 1785, époque où il devint lieutenant général de police. Il porta dans cette grande administration, si difficile et si délicate, les mêmes bonnes intentions, les mêmes moyens. Paris lui est redevable de la destruction

du cimetière des Innocents, situé au centre de la capitale, et dans lequel, depuis Philippe le Bel, on enterrait plus de 3.000 cadavres par an. Il s'en exhalait des vapeurs méphytiques tellement actives, qu'elles corrompaient les aliments liquides dans les maisons voisines, et empoisonnaient l'atmosphère, en raison du peu de profondeur des fosses, et de l'obligation où l'on était de déloger les ossements, à mesure qu'il fallait faire place pour de nouvelles sépultures. Ces ossements étaient déposés ensuite dans des soubassements, tout autour d'une vaste enceinte, derrière des grilles de fer, où l'on voyait entassés les restes de plusieurs millions d'hommes. Thiroux de Crosne rendit un service signalé en exécutant, avec courage et promptitude, ce qu'avaient empêché jusqu'alors des préjugés de plus d'une espèce, et la crainte du danger qui pouvait résulter d'un mouvement général; il fit ce que n'avaient pu faire les réclamations publiques, les arrêts du parlement de Paris, et le vœu de tant de magistrats. Des sommes considérables étaient indispensables pour venir à bout de cette grande opération : le lieutenant de police les trouva dans des fonds que le gouvernement laissait à sa disposition, et dont il ne devait pas rendre compte. Il obtint du clergé la destruction d'une église qui faisait partie du cimetière. Le travail entrepris en 1786, au milieu du charnier, par ordre de Thiroux de Crosne, et avec les conseils des meilleurs chimistes de Paris, fit le plus grand honneur à tous ceux qui y prirent part. Le médecin Thouret fut un des commissaires nommés pour y présider. Il y avait nécessité d'enlever tout ce qui existait de corps, ou de débris de corps jusqu'à la profondeur de huit à dix pieds, et d'en faire ensuite la translation. On peut lire, à ce sujet, la description énergique et pittoresque tracée par Mercier dans son *Tableau de Paris*. L'exécution de cette grande entreprise était confiée principalement aux soins, à la vigilance et au talent de Legrand et Molinos, architectes. Nul désordre, nul accident, ne troublèrent l'accomplissement d'un projet si digne d'éloges. Du reste, Thiroux de Crosne fut jugé, au total, comme étant au-dessous de sa place. S'il avait été doué du genre d'intelligence et de capacité de Sartine, il aurait prévu beaucoup d'événements à l'époque de la révolution. On a prétendu, et nous ne pouvons le croire, qu'il avait eu l'idée de donner un uniforme à ces agents si décriés, mais si utiles, que la police est obligée d'employer avec le plus grand mystère. Du reste, il avait la représentation convenable pour un homme qui occupe un poste élevé; il était d'une grande noblesse, d'une délicatesse extrême dans tous ses procédés. Ayant acquis de bonne heure ce qu'on appelle de l'instruction, il entendait très-bien tous les auteurs anciens; mais des manies, des tics, et souvent des questions qui paraissent niaises à l'excès, dans sa bouche, prêtaient chez lui au ridicule. Dans sa jeunesse, il avait été cependant fort goûté de la société du duc de Choiseul; il était resté ami intime de la duchesse de Civrac, de sa fille, la marquise de Donnissan, et de Mme de Lescure, depuis marquise de la Rochejacquelein. En tout, ses relations habituelles étaient dans les plus hauts rangs de la cour et de la ville. En 1789, il remit au maire Bailly les fonctions de sa place. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, le 28 avril 1794, et exécuté le même jour. On le conduisit à l'échafaud en même temps que le lieutenant-civil Angran d'Alleray, le ministre de la guerre La Tour du Pin, le comte d'Estaing, etc. Huit ans après sa mort, le conseil municipal de Rouen ordonna que le nom de *Crosne*, effacé pendant la révolution, serait restitué à la rue qui le portait précédemment.

THIROUX DE MONDESIR, fils du précédent, lieutenant général, né vers 1759. Ayant embrassé jeune l'état militaire, il servit avec distinction, émigra lors de la révolution; ne rentra en France qu'en 1814, et mourut à Paris en 1822. On a de lui : *Manuel du dragon*, etc., 1780, in-12; *Manuel pour le corps de l'infanterie*, etc., 1781, in-12.

THISTLEWOOD (Arthur), conspirateur anglais, naquit, en 1772, d'un fermier établi à Tupholme, village situé à quelques milles de Lincoln, et fut destiné par son père à la profession de régisseur; mais son penchant à l'oisiveté et à la dissipation vint mettre obstacle à ce projet. La levée d'une milice supplémentaire, en 1797, ouvrit à Thistlewood une autre carrière. Par le crédit de sa famille, il obtint une commission de lieutenant dans le 3e régiment de la milice de Lincolnshire. Ce poste honorable, joint à ses avantages extérieurs, l'ayant fait admettre dans une société relevée, il attira l'attention de Mistriss Worsley, jeune personne distinguée, qui, en lui donnant sa main, lui apporta un capital d'environ 200,000 francs. Thistlewood vécut d'abord très-honorablement à Bawtry, dans le Yorkshire; mais ayant perdu sa femme au bout de 18 mois, il retourna à Lincoln, où il se jeta dans les paris et le jeu, perdit des sommes considérables, et se plongea dans tous les désordres. Enfin, forcé de quitter le pays, il vint à Londres chercher une retraite et des ressources. Il habita longtemps cette capitale, dont il s'absenta néanmoins à diverses reprises pour des voyages en France et en Amérique, voyages qui ne parurent pas avoir pour résultat d'augmenter sa fortune. En France, il s'était lié avec des révolutionnaires, dont il partageait les opinions et les espérances. Après la paix d'Amiens, il rentra en Angleterre, où il retrouva quelque aisance par un second mariage. Mais déjà incapable de mener une vie régulière, il était devenu joueur de profession, et avait formé des liaisons intimes avec des hommes qui manifestaient les vues les plus hostiles contre le gouvernement. Lors des troubles de Spa-Fields, il fut arrêté comme l'un des complices de Watson. Détenu quelque temps, et enfin relâché, parce qu'il ne se trouvait pas contre lui de charges suffisantes, il se plaignit avec beaucoup d'amertume de la durée de sa détention, et, l'attribuant à lord Sidmouth, il en demanda satisfaction à ce ministre, dans un cartel, par lequel il laissait le choix du lieu et des armes. Ce défi occasionna de nouvelles poursuites contre son auteur, qui ne les arrêta qu'en s'engageant à ne point attenter à la sûreté de lord Sidmouth. Devenu plus circonspect, Thistlewood, pour détourner les regards du ministère, demeura dans une inaction apparente, mais sans cesser d'avoir des conférences mystérieuses avec les plus fougueux radicaux, et toujours occupé de projets de vengeance et de révolu-

tion. Tout le midi de l'Europe était alors dans un état de fermentation et de crise, dont le meurtre du duc de Berry, en France, et la révolte des soldats de l'ile de Léon, en Espagne, venaient de révéler le danger. Les radicaux d'Angleterre, qui avaient donné le signal des révolutions, se concertaient dans des conciliabules, tandis que les souverains délibéraient à Troppau sur les moyens de préserver l'Europe des constitutions demandées à la pointe des baïonnettes. Ce fut vers la fin de janvier, et dans les premiers jours de février 1820, que Thistlewood, lié intimement avec Thomas Brunt, cordonnier, et James Ings, boucher, homme d'une audace désespérée, résolut de tenter une révolution par l'assassinat de tous les ministres du roi. Il eut plusieurs conférences avec une vingtaine de ses complices. D'abord, ils convinrent d'exécuter leur projet le jour de la cérémonie des obsèques de George III, pendant que la police et le régiment des gardes seraient à Windsor; ensuite ils changèrent d'idée en réfléchissant que cette grande réunion des forces à quelque distance de la capitale, serait plus nuisible que favorable à leurs desseins. Enfin, informés qu'il devait y avoir, le 23 février, chez lord Harrowby, président du conseil, un dîner diplomatique, ils fixèrent à ce jour l'exécution de leur complot. Pour être plus près du lieu de la scène, ils avaient fait louer par l'un d'eux, dans la rue étroite et obscure de Caton (*Cato street*), un local voisin de l'hôtel Harrowby. Là, Brunt fit porter dès le matin une grande quantité d'armes, de sabres, d'épées, de fusils, d'espingoles, de pistolets, et des grenades qu'ils avaient fabriquées, comme de petites machines infernales et incendiaires destinées à produire le plus terrible effet. Thistlewood devait frapper à la porte de lord Harrowby, et remettre au domestique une lettre, qu'il eût dit très-importante, et devant à l'instant être portée aux ministres réunis : comme on supposait que le domestique exécuterait aussitôt le message, Thistlewood et un autre de ses complices, restés dans la salle basse pour attendre la réponse, auraient ouvert la porte de la rue, et d'autres conspirateurs seraient entrés avec des grenades incendiaires qu'ils auraient jetées dans la maison. Pendant la confusion qui en serait résultée, ils devaient se précipiter dans la salle à manger et massacrer pêle-mêle les quatorze ministres du cabinet, de là ils se seraient répandus dans les rues de Londres, appelant à eux les radicaux; ils auraient mis le feu aux casernes, pillé la banque, saisi quelques pièces de canon dans le parc d'artillerie, et proclamé la subversion du gouvernement en annonçant au peuple que *ses tyrans étaient détruits,* que les amis de la liberté étaient invités à se lever, que le roi était déchu, et qu'un gouvernement provisoire allait être mis en activité à l'hôtel du lord maire, qu'ils comptaient surprendre par un coup de main. Mais les ministres étaient prévenus du complot, et la veille de l'exécution, lord Harrowby, se promenant à cheval dans Hyde-Parck, avait été joint par Thomas Hidon, l'un des conjurés, qui lui en avait révélé tous les détails. Lord Harrowby n'en laissa pas moins continuer les préparatifs du dîner qui ne fut contremandé qu'à huit heures du soir. Mais ses collègues, avertis, étaient sur leurs gardes, et la police prit ses mesures pour arrêter les conspirateurs au moment même de leur réunion, où les chefs se rendirent à sept heures et demie du soir, bien armés et pleins de confiance. Les autres, d'abord effrayés de se voir en si petit nombre (ils n'étaient que 20 à 25), pour attaquer 14 ministres au milieu de leurs gens, et faire une révolution, parlaient déjà de se retirer; mais l'audace de Thistlewood, de Brunt et du boucher Ings ranima les plus timides. Ils se disputaient l'honneur de porter les premiers coups. A présent, s'écria Brunt, je commence à croire qu'il y a un Dieu, puisqu'il nous les livre tous à la fois! Ings se chargea de couper les têtes. Thistlewood assura qu'ils seraient surpris sans défense; que rien n'était éventé; que d'autres conjurés nombreux, répandus dans plusieurs quartiers de Londres, n'attendaient que le signal du massacre pour éclater; que le succès de la révolution était infaillible. Il rédigea lui-même une proclamation en deux lignes, adressée au peuple; et conçue en ces termes : Vos tyrans sont détruits; les amis de la liberté sont appelés à agir; le gouvernement provisoire est en séance. Une autre proclamation était adressée à l'armée: elle promettait aux militaires qui se réuniraient aux chefs de la révolution une solde entière et une pension pour toute la vie. On était à faire plusieurs copies de la proclamation adressée au peuple, et signée par Ings, comme secrétaire, lorsque 12 officiers de police, suivis d'un détachement des gardes, vinrent pour arrêter les conspirateurs. A cette apparition, Thistlewood, se levant, plonge son sabre dans le corps d'un des officiers de police; un combat s'engage à coups de pistolet et de sabre; Thistlewood et Brunt parviennent à s'échapper; neuf de leurs complices sont arrêtés. Dès leur premier interrogatoire, ils avouèrent les principales circonstances du complot; mais on n'en tenait point le chef principal. Le ministère, impatient de trouver Thistlewood fit publier, dans la nuit même, une récompense de 1,000 livres sterling pour celui qui aiderait à le découvrir ou à le faire arrêter. Quelques heures après, il fut surpris dormant paisiblement dans une maison fort éloignée de son quartier; il ne fit aucune résistance. Lui et ses complices furent interrogés immédiatement, en conseil privé des ministres; et tous furent traduits, deux mois après, devant le tribunal d'Old-Bailey. Les faits y furent établis de la manière la plus évidente; seulement les défenseurs essayèrent de prouver qu'une tentative d'assassinat contre les ministres ne constituait pas le crime de haute trahison; ensuite plusieurs des coupables s'élevèrent contre l'immoralité des témoins, qui avaient été leurs complices. Thistlewood et Brunt se plaignirent de ce qu'on ne faisait point paraître dans la cause, comme on l'avait annoncé, un nommé Edwards, l'un des promoteurs de la conspiration, et qui, après avoir fourni de l'argent et suggéré les résolutions les plus féroces, avait disparu au moment de l'exécution. Cette procédure occupa 10 audiences. Enfin les 11 prévenus furent déclarés coupables par le jury, et condamnés à la peine capitale. Lorsque cette condamnation eut été prononcée avec la solennité des cours criminelles d'Angleterre, Thistlewood renouvela ses accusatio s contre Edwards, et il ne désavoua pas l'intention d'avoir voulu renverser le gouvernement, ni d'avoir conspiré contre la vie des ministres; il nia seulement qu'il eût voulu satisfaire une

vengeance particulière. Son but était, dit il, de venger la mort des infortunés si horriblement massacrés ou mutilés à Manchester, et de rendre sa patrie heureuse et libre.... Se comparant à Brutus et à Cassius, immortalisés pour avoir voulu tuer César, il se regardait comme assassiné par une déclaration illégale du jury. Lui et ses principaux complices entendirent leur sentence presque sans émotion. Six de ces conspirateurs avaient imploré la merci du tribunal, en avouant leurs fautes : leur peine fut commuée en celle de la déportation. Des cinq destinés à la mort, un seul, Davidson, homme de couleur, montra quelque repentir, et consentit à recevoir les secours de la religion. Les autres conservèrent jusqu'à l'échafaud la même audace, le même mépris de la vie, de la religion et du gouvernement. L'exécution eut lieu, le 1er mai, devant un peuple immense. De nombreux détachements de la garde royale environnaient la prison et la place voisine. L'échafaud était en communication immédiate avec la prison; il était entièrement tendu de noir. Les condamnés y montèrent avec beaucoup de fermeté. Au moment où l'exécuteur mit la corde au cou de Thistlewood, qui devait être pendu le premier, un homme placé sur le toit d'une maison cria d'une voix forte : Que Dieu tout-puissant vous bénisse! Thistlewood répondit en inclinant la tête; il dit à l'un de ses complices : Nous saurons bientôt le grand secret! Cet homme mourut avec beaucoup de calme et de résolution. La populace ne donna d'abord aucune marque de mécontentement; mais quand, aux termes de l'arrêt, l'exécuteur commença à séparer la tête de chaque corps déjà privé de vie, pour la présenter à la multitude, un cri de rage et d'horreur s'éleva parmi le peuple; on entendit même une apostrophe contre l'exécuteur.

THIULEN (Laurent-Ignace), né à Gottembourg, en 1746, d'une famille honorable de Stockholm, portait dans ses premières années le nom de Birger. On voulut le placer parmi les pages de la reine; mais il préféra voyager pour apprendre le commerce. Il se rendit à Lisbonne, puis à Cadix, où se trouvaient les jésuites du Mexique qu'on allait déposer en Italie, et s'embarqua secrètement sur le bâtiment qui devait les y transporter. Les jésuites ayant été débarqués en Corse, il partagea d'abord leur prison; mais le commandant français d'Ajaccio le fit mettre en liberté. Il se rendit à Gênes et de là à Ferrare, où il abjura le luthéranisme. Un mariage avantageux lui fut proposé; mais sa résolution d'entrer dans l'institut de St.-Ignace était déjà prise irrévocablement, et de Bologne, où il fit ses premiers vœux, il fut envoyé au collége de Modène. A la suppression de la société en 1773, il accepta l'asile, que le marquis Malvezzi lui offrait à Bologne, et, après avoir reçu les ordres dans cette ville, il y enseigna la rhétorique aux écoles pies. A l'époque de la révolution française, il rédigea la *Gazette de Bologne*, où il insérait beaucoup de morceaux des gazettes allemandes. Les autres ouvrages qu'on a de lui sont : la traduction italienne du *Tableau général de la Suède*, de Catteau-Calleville, 2 vol. in-8°; *Rébellion des animaux contre l'homme*, 1794, in-8°; apologue ingénieux en vers; *Vocabulaire* pour entendre la langue révolutionnaire, Venise, 1790, 2 vol. in-8°; *Réfutation de Bolgeni sur le serment civique* : il avait déjà publié sur ce sujet un opuscule sous le titre d'*Opinion...., fastes de la révolution française*, 3 vol. in-8°; *Histoire universelle, sacrée et profane*, avec une continuation d'Hardion et Linguet, 1804 et 1806, 11 vol.; *Sur le zodiaque d'Égypte*, traduit de l'allemand du jésuite Gussmann, Venise, 1802; *Dialogues des morts*, 1816, in-12. Thiulen, encouragé dans ses travaux par Pie VI, reçut du cardinal Vincenti des marques d'estime. Gustave III, roi de Suède, lui accorda de son propre mouvement mainlevée du bannissement et de la confiscation. Mais ce prince n'existait plus quand le rescrit royal arriva en Italie. Banni de Bologne dans les premières années de la république cisalpine, il se retira à Rome chez le chargé d'affaires de Suède, jusqu'en 1799 que les Autrichiens occupèrent Bologne. Alors il se hâta d'y retourner; mais après la victoire de Marengo, Venise lui servit d'asile. De retour à Bologne, il y mourut en 1832.

THOFAIL (Ibn-Abou-Djafar), philoosophe et médecin, né à Séville en 571 de l'hégire (1175), donna des leçons à Averroës, à Maimonide, etc. C'est sous son nom, et sous le titre de *Philosophus autodidactus*, que Pococke publia, en 1650 et 1700, à Oxford, en arabe et en latin, le fameux roman d'*Hai ben Jaktan*, qu'on trouve en manuscrit à la bibliothèque Bodléienne à Oxford, n° 133, et qui a été traduit en anglais, en hollandais, en hébreu, en persan, etc.

THOGHRUL Ier ou **THOGHRUL-BEY** (Abou-Thaleb Rokn-eddyn MOHAMMED), fut le fondateur de la dynastie des Seldjoucides, devenue célèbre dans le moyen âge, par sa puissance, qui s'étendait sur la Perse, la Syrie et l'Asie Mineure, et par le rôle que ses lieutenants ont joué dans les premières croisades. Il était petit-fils de Seldjouk, chef de la tribu à laquelle celui-ci donna son nom. Sans nous arrêter à l'opinion qui fait descendre Seldjouk, à la 34e génération, d'Afrasiab, roi fabuleux, ou du moins romanesque du Turkestan ou Touran, ni à celle qui lui donne pour ancêtres un des aïeuls de Gengiskan, il suffit de dire que la horde turque dont Seldjouk était le chef, chassée probablement par les Chinois ou par d'autres tribus tartares, de ses habitations dans l'Asie centrale, vint s'établir à l'est du fleuve Sihoun (le Iaxartes), où régnait une famille de princes turcs qui détruisirent la dynastie des Samanides, et s'emparèrent de la vaste province de Mawar-el-Nahr ou Transoxane. Seldjouk et son fils Mikhaïl, s'étant distingués dans les guerres qui avaient amené cette catastrophe, obtinrent, pour prix de leurs services, des établissements dans le Mawar-el-Nahr. Lorsque le fameux Mahmoud, sultan de Gazna, eut à son tour conquis cette province, soit qu'il craignît que les Seldjoucides, profitant de son éloignement, n'y devinssent trop puissants, soit qu'il crût affermir sa domination en ajoutant à ses forces militaires les bras d'une tribu belliqueuse avec laquelle son père avait une commune origine, il leur fit traverser le Djihoun (l'Oxus), et les cantonna dans les districts septentrionaux du Khoraçan. Quoi qu'il en soit, la faute impolitique ou les précautions de Mahmoud tournèrent contre ses propres descendants. Devenus plus nombreux, les Seldjoucides, commandés alors par Thoghrul, fils de Mikhaïl, et par ses frères, faisaient des incursions dans le Kharizme et

dans diverses parties du Khoraçan. Cependant Thoghrul, austère dans ses principes, se montrait déjà si exact observateur de la justice, que les peuples de ces contrées le prenaient pour arbitre de leurs différends. Il battit les généraux que lui opposa le sultan Mas'oud, fils de Mahmoud; et profitant de l'absence de ce prince, qui, aveuglé sur le danger dont le cœur de ses États était menacé, ne s'occupait qu'à reculer ses frontières dans l'Indoustan, il s'empara de Nischabour, l'an de l'hégire 429 (de J. C. 1037), et préserva cette ville du pillage. Herat subit aussi le joug du vainqueur. Thoghrul, maître alors de tout le Khoraçan, s'autorisa d'une ambassade du calife de Bagdad, qui réclamait son appui contre les princes de la maison de Bowaïd, ses tyrans, et contre les Gaznevides qui, complices du démembrement de l'empire musulman, refusaient d'en secourir le chef; Thoghrul se fit reconnaître souverain de Nischabour, et promit à Caïm de le venger de ses ennemis. Une victoire qu'il remporta sur Mas'oud en personne, l'an 431 (1039), consolida sa puissance. On fit alors la kothbah en son nom dans toutes les mosquées du Khoraçan, et cette année est regardée comme la première de l'ère des Seldjoucides, qui étendirent bientôt leurs conquêtes sur la Perse entière. On avait vu déjà quelques esclaves turcs parvenir au rang suprême, et se former des États considérables, aux dépens de l'empire des califes, en Égypte, en Perse, etc. Les Seldjoucides furent les premiers qui, formant un corps de nation, envahirent l'Asie occidentale et y amenèrent à leur suite d'autres tribus de Turcs et de turcomans, dont les chefs devinrent dans la suite les fondateurs de nouvelles dynasties. A l'exemple de tous les peuples barbares, les Seldjoucides partagèrent entre eux leurs conquêtes, et Thoghrul, en consentant à ce partage, en établissant un gouvernement féodal, préparait involontairement la ruine de sa famille et l'usurpation de ses vassaux. Il ne tarda pas lui-même à éprouver les effets de cette dangereuse politique. Son frère Ibrahim-Inal, à qui il avait cédé le Djordjan et le Kouhistan, et son cousin Koutoulmich, qu'il avait fait gouverneur du Diarbekr, manifestèrent bientôt leurs projets ambitieux, et devinrent ses plus dangereux ennemis. Le premier, ayant conquis l'Arménie sur les Grecs, vers l'an 440 (1049), fit prisonnier le prince Libarid, leur général, et l'envoya à Thoghrul, qui lui rendit généreusement la liberté. Thoghrul, de son côté, enleva Ispahan au dernier rejeton d'une branche des Bowaïdes, en moharrem 443 (mai 1051), et choisit cette ville pour la capitale de son empire. Ce fut alors que, cédant aux instances du calife Caïm, il marcha vers Bagdad pour délivrer ce pontife de la tyrannie du rebelle Bessasiry, qui s'était rendu maître de la plus grande partie de l'Irak. Thoghrul entra dans Bagdad, en ramadan 447 (décembre 1055), malgré la résistance des habitants, qui étaient attachés à la domination des Bowaïdes, et il fit arrêter Melik-errahim, dernier prince de cette dynastie, moins pour le punir de son indifférence à défendre le calife, et pour mettre un terme à l'oppression qu'exerçaient depuis plus d'un siècle, sur les successeurs du prophète, les ancêtres de ce prince, qu'afin de s'arroger toute l'autorité qu'ils y avaient usurpée. En effet, Thoghrul fut revêtu de la charge d'émir al-omrah, et son nom fut prononcé dans la kothbah après celui du calife, qui épousa une sœur du nouveau maître qu'il s'était donné. Cependant Bessasiry, ayant reçu des secours du calife d'Égypte, s'avançait dans la Mésopotamie, et menaçait Bagdad. Thoghrul alla à sa rencontre, l'obligea de s'éloigner, et s'empara de Moussoul, dont l'émir avait pris part à la révolte. De retour à Bagdad, en moharrem 449 (mars 1057), il y entra en triomphe et fut reçu en audience solennelle par le chef de l'islamisme, qui le confirma dans la souveraineté des pays qu'il avait conquis, lui mit sur la tête un voile d'étoffe d'or, imprégné de musc, le fit revêtir de sept robes d'honneur, lui donna deux couronnes et deux épées, en signe d'investiture, et le proclama monarque de l'Orient et de l'Occident. Bessasiry, ayant repris Moussoul, avait mis dans son parti l'ambitieux Ibrahim-Inal, frère du sultan, en lui promettant le trône, et des secours pour s'y maintenir. Thoghrul, qui se disposait à combattre Bessasiry, l'abandonna pour se mettre à la poursuite d'Ibrahim. Il l'atteignit près d'Hamadan, le vainquit et le fit étrangler avec la corde d'un arc, l'an 450 (1058). Tandis que le sultan cherchant la trace d'un des principaux fauteurs de la rébellion de son cousin, Koutoulmich, qui s'était sauvé de la dernière bataille, ravageait l'Arménie et la Géorgie où les deux princes s'étaient ménagé des intelligences et des partisans; Bessasiry, rentré dans Bagdad, se saisit de la personne du calife abbasside, fit piller son palais, mettre à mort son vizir, prononcer la kothbah au nom de Mostanser-Billah, calife d'Égypte, et força les oulémas, les grands de Bagdad, et même les princes de la famille des Abbassides, à sanctionner cette innovation. C'en était fait de l'influence religieuse de ces derniers, unique reste de leur ancienne puissance; et le grand schisme qui divisait les musulmans depuis un siècle et demi allait se terminer par le triomphe des Fathimides, lorsque Thoghrul accourut à Bagdad, délivra Caïm, le rétablit dans tous ses droits pontificaux, le 8 dzoulhadjah 451 (janvier 1059), mit en fuite Bessasiry, et apaisa tous les troubles de l'Irak par la défaite et la mort de ce dangereux rebelle. Le sultan retourna ensuite se venger des Arméniens et des Géorgiens, qui avaient favorisé la révolte d'Ibrahim-Inal et de Koutoulmich. Vainqueur de tous ses ennemis, il voulut épouser la fille du calife, auquel il avait rendu de si importants services. Mais l'orgueil de Caïm et peut-être le cœur de la jeune Seïda s'indignèrent d'une telle alliance, qui, après de longues négociations, eut pourtant lieu par l'adresse du vizir du sultan. Les fiançailles se firent à Tauris; et Thoghrul vint aussitôt à Bagdad, où ses noces avec la princesse abbasside furent célébrées avec une grande magnificence. Mais à peine était-il de retour à Reï avec sa nouvelle épouse, que l'âge, les fatigues de la guerre, et peut-être l'abus des plaisirs de l'hymen, lui causèrent une maladie dont il mourut le 8 ramadan 455 (septembre 1063), il était âgé d'environ 70 ans, et en avait régné 24 ou 26. Thoghrul est représenté, par les auteurs orientaux, comme un prince sage, habile, juste, brave, clément, aimé de ses peuples et redouté de ses ennemis. Malgré la barbarie de son origine, on ne le voit point, comme d'autres conquérants asiatiques plus modernes, se re-

paître froidement des horreurs de la guerre et des plaisirs d'une vengeance féroce. Le seul reproche que ces écrivains font au fondateur de la dynastie seldjoucide et à la plupart de ses successeurs, c'est de n'avoir point protégé les lettres et les arts. Thoghrul, n'ayant pas d'enfants, laissa l'empire qu'il avait formé à son neveu Alp-Arslan.

THOGHRUL II (Aboul-Mozhaffer-Rokn-eddyn), 8e sultan seldjoucide. *Voyez* **MASOUD** (Aboul-Fethah.)

THOGHRUL III (Mogaïth-eddyn), 14e et dernier sultan de la même dynastie, succéda, l'an 571 (1175), ou 18 mois plus tard, suivant Abou'l-feda et Hadji-Khalfa, à son père Melik-Arslan. L'atabek Pehlevan Mohammed, profitant de l'extrême jeunesse de ce prince, ne lui laissa que les honneurs et la vaine représentation de la souveraineté, et se réserva un pouvoir absolu, dont il n'usa que pour l'avantage et la prospérité de l'État. Sa mort, arrivée en 1186, changea la face des affaires. Thoghrul, âgé alors de 16 à 18 ans, plein d'ardeur et de courage, joignant à sa bonne mine, à sa taille avantageuse, une adresse incomparable à manier toutes sortes d'armes et à combattre à pied et à cheval, voulut jouir de toute la plénitude du suprême pouvoir, et s'indigna d'être sous la tutelle de Kizil-Arslan, frère et successeur de Pehlevan. L'atabek, plus ambitieux que ses deux prédécesseurs, garda moins de mesures, se révolta ouvertement contre son souverain; et la guerre éclata entre ces deux princes. Thoghrul, vainqueur d'abord et maître de tout l'Irak-Adjem, fit demander au calife Nasser d'insérer son nom dans la kothbah à Bagdad, et de restaurer le palais des sultans dans cette ville. Nasser, au lieu d'acquiescer, congédia l'ambassadeur sans réponse, fit raser le palais, et envoya des troupes à Kizil-Arslan. Thoghrul triompha de l'armée califale; mais, s'étant laissé tromper par les soumissions apparentes des émirs rebelles, ceux-ci l'arrêtèrent, et le conduisirent prisonnier dans un château fort. L'usurpation de Kizil-Arslan et sa mort tragique relevèrent le parti du sultan. Il s'échappa de sa prison, rassembla des troupes, et vainquit les factieux, qui n'avaient assassiné l'usurpateur qu'afin de partager les provinces qu'ils avaient enlevées à son maître. Mais de nouveaux dangers menaçaient sa vie : la veuve de Pehlevan, héritière de la haine de son père Ynanedj contre les Seldjoucides, tenta, à l'instigation de son fils Coutlouk Ynanedj, d'empoisonner le sultan. Instruit de son projet, Thoghrul la força d'avaler le poison; mais au lieu de faire condamner juridiquement son complice, il rendit la liberté à ce perfide, et par cette clémence impolitique il creusa lui-même le précipice où il devait tomber. Les intrigues du rebelle appelèrent dans l'Irak les armes du sultan de Kharizme; mais bientôt la retraite de ce prince et la reprise de toutes les places dont il s'était emparé en Perse, la défaite et la fuite d'Ynanedj, plongèrent Thoghrul dans une funeste sécurité. Enflé de ses prospérités, il s'endormit au sein des plaisirs, et s'abandonna à la débauche. Il méprisa les conseils de ses émirs, et ne prit aucune mesure pour s'opposer à une nouvelle invasion des Kharizmiens. Takasch revint, et arriva aux portes de Reï, tandis que le prince seldjoucide était encore noyé dans le vin. Thoghrul ne laissa pas de voler au combat; mais il déchargea un si grand coup de sa masse d'arme sur une des jambes de son cheval, que l'animal s'abattit et le renversa. Ynanedj, voyant tomber le sultan, courut sur lui, et le tua, le 24 raby II 590 (mars 1194). Takasch fit attacher son corps à un gibet, et envoya sa tête au calife. Telle fut la fin d'un prince que les Orientaux mettent au rang de leurs héros et de leurs plus grands poëtes. Thoghrul était le plus spirituel et le plus éclairé de sa race. C'est à lui que le poëte Nizami dédia son poëme des *Amours* de Khosrou et Schirin, suivant le Loub al-Tawarikh; ce qui n'est pas plus vraisemblable que de l'avoir dédié à l'atabek Kizil-Arslan, s'il est vrai, comme l'a dit Sylvestre de Sacy, dans la *Notice* de Nizami, que ce poëte soit mort en 1181. Thoghrul était encore dans la fleur de la jeunesse, et avait régné 17 ou 19 ans. Il laissa un fils en bas âge, qui fut emmené dans le Kharizme, où il périt, dans le massacre ordonné, plusieurs années après, par la veuve de Takasch. Avec ce prince s'éteignit la célèbre et puissante dynastie des Seldjoucides, qui avait régné environ 160 ans sur toute la Perse, et formé diverses branches, dont une s'établit en Syrie, et une autre dans l'Asie Mineure, où elle se maintint encore plus d'un siècle. C'est des débris de celle-ci que s'est formé le berceau de l'empire ottoman.

THOGHTEKIN (Abou-Mansour-Dhahir-eddyn), fondateur de la dynastie des Thoghtekinides à Damas, était Turc de naissance, et fut d'abord mameluk ou esclave de Toutousch, prince seldjoucide, souverain de la plus grande partie de la Syrie. Parvenu aux premiers grades militaires, il était auprès de son maître, lorsque celui-ci périt dans une bataille qu'il livra en Perse, l'an 488 (1095), au sultan Barkyaroc, son neveu. Il revint à Damas, et se soumit à Redhwan, qui avait succédé à son père; mais Dekak, second fils de Toutousch, ayant enlevé Damas à son frère, fit périr le gouverneur, qui lui avait livré cette ville, et donna sa place à Thoghtekin, qui épousa bientôt la mère de son souverain. Cet affranchi, devenu alors atabek et premier ministre, jouit d'un crédit sans bornes, et joua un rôle important dans les affaires de Syrie. Il assista à la bataille d'Antioche, où l'armée combinée des musulmans fut vaincue par celle des croisés. Lorsque les chrétiens eurent pris Jérusalem et plusieurs places de la Syrie et de la Palestine, le cadi de Djabala, voulant conserver cette ville aux musulmans, la céda à Thoghtekin, qui envoya son fils Bouzy pour en prendre possession; mais l'inconduite de ce jeune homme détermina les habitants à appeler le gouverneur de Tripoli, qui vainquit Bouzy, le fit prisonnier, le renvoya à son père, et prit Djabala, qui, soumise alors au calife d'Égypte, ne tarda pas à être conquise par les Francs. Après la mort de Dekak, en 497 (1104), Thoghtekin fit proclamer roi un fils de ce prince, enfant au berceau, le déposa 11 mois après, mit sur le trône Yaltasch, frère du feu roi, et y replaça bientôt le jeune prince, dont la longue minorité devait laisser plus longtemps toute l'autorité entre les mains du ministre ambitieux. Ces révolutions parurent favorables aux chrétiens. Hugues de Tibériade fit une incursion dans le royaume de Damas, l'an 1106; Thoghtekin le surprit dans sa retraite, le tua et reprit tout le butin qu'il avait enlevé. Il sut encore attirer dans une embus-

cade Gervaise, successeur de ce prince, et l'ayant fait prisonnier, il le conduisit à Damas, où on le perça de flèches sur la place publique. Quoique Thoghtekin fût continuellement menacé, harcelé par les Francs, il les craignait moins qu'il ne redoutait d'être dépouillé des États qu'il avait usurpés sur les Seldjoucides. Aussi lorsque le sultan de Perse eut envoyé en Syrie une armée de 200,000 hommes sous les ordre de Maudoud, roi de Moussoul, pour en expulser les chrétiens, le roi de Damas conclut secrètement la paix avec ces derniers, et fit manquer l'expédition. L'an 506 (1112), il seconda le courage des habitants de Tyr, harcela l'armée du roi Baudouin Ier, coula à fond ses vaisseaux, et le força de lever le siége de cette ville. L'année suivante, il se réconcilia avec Maudoud, et prit part à sa victoire sur le roi de Jérusalem : mais les larmes qu'il versa sur la mort du roi de Moussoul n'empêchèrent pas que l'assassinat de ce prince ne lui fût généralement attribué. L'an 509 (1115), un intérêt commun l'unit à Ylghazy, roi de Mardin, pour résister aux forces que le sultan de Perse avait envoyées en Syrie, sous les ordres d'Acsencar, nouvel émir de Moussoul; il lui en coûta la ville de Hamah, que les Turcs prirent d'assaut; mais il se joignit alors aux princes chrétiens pour triompher de celui qu'ils regardaient comme l'ennemi commun. Après l'expulsion des troupes seldjoucides, il recommença la guerre contre les Francs. Il était alors le plus puissant prince musulman de Syrie : mais son influence fut, pour un temps, balancée par la soumission du royaume d'Alep à Ylghazy, roi de Mardin. Les chrétiens assiégèrent Tyr, dont le tiers appartenait à Thoghtekin; et malgré ses sollicitations auprès du calife d'Égypte, avec lequel il entretenait des relations; malgré ses intrigues et ses efforts, il ne put éviter que cette ville ne tombât au pouvoir des Francs, l'an 518 (1124). Il s'était déjà dédommagé de cette perte, aux dépens des musulmans : il avait ravagé Hémesse et recouvré Hamah. La prise de Tyr ayant ramené Acsencar en Syrie, Thoghtekin fit cause commune avec lui : ils obtinrent d'abord quelques succès; mais ils essuyèrent bientôt une défaite totale. Baudouin, leur vainqueur, pénétra dans le cœur du royaume de Damas, et livra, dans les environs de la capitale, une bataille vivement disputée, dont chaque parti s'attribua le succès. Thoghtekin survécut peu à cet événement : il mourut en safar 522 (février 1128), après un règne d'environ 22 ans; prince habile, actif et vaillant, mais perfide, injuste, cruel, et ne connaissant d'autre loi que son intérêt. Les historiens des croisades ont défiguré son nom par ceux de *Hertoldin*, *Boldechin*, *Doldechin* et *Dundechin*. Il eut pour successeur son fils Tadj-el Moulouk Bouzy, dont trois fils occupèrent successivement le trône; mais sous le règne du faible Modjir-eddyn Abek, fils du troisième, le royaume de Damas passa, l'an 549 (1154), sous la domination des Atabeks, et avec ce prince finit la dynastie des Thoghtekinides, qui avait duré un demi-siècle, et que de Guignes et les auteurs qui l'ont suivi ne semblent pas avoir distinguée de celle des Seldjoucides.

THOIRAS. *Voyez* RAPIN-THOYRAS et TOIRAS.

THOMAN DE HAGELSTEIN (David), sénateur d'Augsbourg, et député de cette ville à la diète de Ratisbonne, a publié en allemand, vers l'an 1700 : *Actes publics, constitutions et propositions relatifs au système monétaire en Allemagne*, Augsbourg, in-fol., sans date. Ce *Traité*, classique pour l'histoire des monnaies en Allemagne, est divisé en 3 parties. Dans la première, l'auteur donne l'histoire des anciennes monnaies chez les Hébreux, les Grecs, les Romains; de là il vient à celles des peuples d'Allemagne, depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du 17e siècle. Dans la seconde partie, il publie les règlements, ordonnances et constitutions qui ont rapport aux monnaies; et dans la troisième, les propositions faites à la diète de l'Empire, relativement au système monétaire. Dans la première partie, l'auteur a donné en extrait ce que Goldast et les autres savants avaient fait paraître en Allemagne sur le système monétaire, de sorte que son travail peut suppléer tout ce qui avait été imprimé sur cet objet dans ce pays.

THOMAN (Maurice), né à Leutkirch en Souabe, le 19 avril 1722, a publié en allemand : *Vie et voyage de Maurice Thoman, ex-jésuite et missionnaire en Asie et en Afrique, écrits par lui-même*, Augsbourg, 1788, in-8°. Ce petit volume est intéressant pour la géographie des contrées que l'auteur a visitées; on y voit aussi le récit des maux qu'il eut à souffrir lors de la suppression des jésuites en Portugal, par suite des mesures rigoureuses adoptées par Pombal. Embarqué à Goa, il fut transporté à Lisbonne, avec 160 de ses confrères, tous entassés dans le fond d'un vaisseau, où plusieurs périrent dans la traversée. A son arrivée en Portugal, Thoman fut jeté, ainsi que ses confrères, dans les cachots de la citadelle de Saint-Julien, sur les bords du Tage, et pendant 16 ans, il habita un souterrain humide, qui se remplissait d'eau dans les saisons pluvieuses, n'ayant de communication qu'avec ses geôliers. Enfin, le roi étant mort en 1777, et l'ambassadeur d'Autriche ayant réclamé pour les jésuites allemands, 11 de ces malheureux, au nombre desquels était Thoman, purent retourner dans leur patrie. Le 11 septembre de la même année, ils arrivèrent à Vienne et furent présentés à l'impératrice Marie-Thérèse, qui les consola et les félicita sur leur délivrance. Thoman se retira à Botzen dans le Tyrol, où il composa ses *Mémoires* et mourut vers 1790.

THOMAS (Saint), ou *Didyme*, (deux mots, l'un hébreu, l'autre grec, qui signifient *jumeau*), était né en Galilée d'une famille de pêcheurs. Il est nommé le huitième parmi les apôtres de Jésus, qu'il suivit dans les trois dernières années de sa prédication, et auquel il montra le plus tendre attachement. Il ne voulut pas croire à la résurrection du Sauveur sur le rapport qui lui en fut fait. Jésus ayant apparu une seconde fois à ses disciples, s'adressant à Thomas, lui dit : *Portez ici votre doigt, voyez mes mains et mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle.* Thomas s'écria : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Alors Jésus reprit : *Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu, mais heureux ceux qui croiront sans avoir vu!* Thomas alla prêcher l'Évangile aux Parthes, mais on ignore les particularités de son apostolat. On présume qu'il reçut la palme du martyre à Calamine, ville que Tillemont conjecture être Calamone,

dans l'Arabie. Les divers ouvrages qui lui ont été attribués sont apocryphes, et ont été condamnés par le pape Gélase.

THOMAS D'AQUIN (Saint), naquit en 1227 au château de Roche-Sèche, près du Mont-Cassin, ou, selon quelques auteurs, dans la ville même d'Aquinas, d'une ancienne et illustre famille. Il commença ses études dès l'âge de cinq ans, à l'abbaye du Mont-Cassin, et fut envoyé, lorsqu'il en eut treize, à l'université de Naples. A peine y eut-il passé 2 ans, que, sentant le besoin de la retraite, il prit la résolution d'embrasser la vie monastique. Sur ses pressantes instances il fut admis au nombre des novices dans le couvent de Saint-Dominique à Naples. Ses parents s'efforcèrent de le détourner de sa vocation : prières, menaces, mauvais traitements, détention, piége tendu à son innocence, tout fut employé, mais sans succès. Des ordres de l'empereur Frédéric II et du pape Innocent IV ayant fait cesser la violence contre laquelle il luttait depuis un an, il put faire sa profession en 1243. Il se rendit alors à Cologne pour y étudier la philosophie et la théologie sous Albert le Grand, et il suivit à Paris ce savant professeur lorsqu'il y fut appelé pour enseigner au collége Saint-Jacques. Il revint avec lui à Cologne en 1248, et il y fut ordonné prêtre. Quel que fût son amour de la retraite, il prêchait souvent, parce que c'était l'esprit de son ordre et la volonté de ses supérieurs; mais il s'attachait moins à se faire admirer qu'à instruire et à édifier : c'était aussi dans ce but qu'il donnait des leçons de théologie, et qu'il composait, quand il était rendu à lui-même, ces ouvrages qui ont assuré sa réputation. Il retourna en 1253 à Paris, où il trouva bientôt l'occasion de signaler son zèle et ses talents en faveur de la vie monastique. Les priviléges accordés par les souverains pontifes aux franciscains et aux dominicains portèrent ombrage à l'université de Paris, qui ne voulut pas admettre ces religieux dans son sein. Guillaume de Saint-Amour composa à ce sujet un ouvrage où, sous prétexte de défendre les droits de l'université, il attaquait l'institution même des ordres mendiants. Thomas écrivit un livre pour faire l'apologie de ces ordres. L'affaire fut évoquée à Rome, et les deux écrivains, qui venaient déjà de mesurer leurs forces, furent choisis pour aller plaider dans cette grande querelle. Thomas l'emporta, et cela devait être, puisque le juge était un pape, Alexandre IV; mais il faut dire que, s'il gagna une mauvaise cause devant un tribunal incompétent, du moins il eut le mérite, bien remarquable dans un controversiste, un avocat et un moine (car tel était son triple caractère), de garder une sage réserve dans son langage, et de ne point substituer les injures aux raisons. Il revint en France, en 1255, prendre ses degrés et le bonnet de docteur à l'université de Paris, puis il retourna en Italie, sur l'invitation d'Urbain IV, qui le chargea de composer l'office de la fête du Saint-Sacrement. Ce travail lui fit beaucoup d'honneur. De retour à Paris en 1269, il continua de se livrer à la prédication et à l'enseignement; car il avait eu la modestie de vouloir demeurer simple religieux, et de refuser toutes les distinctions auxquelles l'amitié des papes Innocent IV et Clément IV, et du roi saint Louis, lui permettait de prétendre. En 1272, sur les pressantes sollicitations de Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, il fut envoyé à Naples par le chapitre général de son ordre pour y enseigner la théologie. Deux ans après, le pape Grégoire X l'invita à se rendre à un concile général qu'il venait de convoquer à Lyon, dans la vue de réunir les Grecs schismatiques à l'Église romaine. Le saint docteur tomba malade en route, et s'étant fait transporter à l'abbaye de Fosse-Neuve, diocèse de Terracine, il y mourut dans les sentiments de la plus fervente piété, en 1274. Jean XXII le canonisa en 1323, et Pie V le déclara docteur de l'Église en 1567. On a lieu de regretter que Thomas se soit trop attaché à la méthode scolastique en usage de son temps. On peut aussi faire bien des reproches à sa latinité; mais il faut lui reconnaître un génie vaste, des connaissances étendues, une justesse et une solidité de raisonnement qui lui assurent le premier rang parmi les théologiens scolastiques, et qui l'ont fait surnommer l'*Ange de l'école* ou le *Docteur évangélique*. Sa doctrine sur la grâce et la prédestination est la plus adoptée dans les écoles : on appelle ceux qui la suivent *thomistes*, pour les distinguer des *scotistes*, des *congruistes*, etc. Il y a un grand nombre d'éditions de ses *OEuvres*, parmi lesquelles se distinguent celle de Venise, 1594, et d'Anvers, 1612; mais on y a souvent inséré des ouvrages apocryphes, et l'on en a omis plusieurs de très-authentiques. La plus exacte est celle de Rome, 1570, 17 vol. in-fol., sur laquelle ont été faites la plupart des éditions subséquentes. La Bibliothèque du roi à Paris en possède un exemplaire *sur vélin*. Le P. Touron a donné la *Vie de saint Thomas d'Aquin*, Paris, 1737, in-4°.

THOMAS (Antoine-Léonard), littérateur distingué, né à Clermont-Ferrand, en 1732, fit ses études à Paris, avec beaucoup d'éclat, et entra chez un procureur, afin de satisfaire au vœu de sa mère, qui espérait trouver dans ses talents une ressource pour elle-même et pour ses autres enfants. Pendant quelque temps il trouva dans sa piété filiale le courage de sacrifier aux formes arides de la procédure son amour passionné des lettres; mais enfin sa vocation l'emporta et lui fit accepter une humble chaire de sixième ou de cinquième dans un des colléges de Paris, celui de Beauvais. Il débuta dans la littérature par les *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la religion naturelle*, publiées en 1756, sans nom d'auteur, et qu'il condamna plus tard à l'oubli. La même année il adressa une *Ode à Moreau de Séchelles, contrôleur général des finances*, au nom de l'université, dont les revenus furent augmentés de 20,000 fr. : le poëte avait atteint son but, c'est le seul éloge que l'on puisse faire de sa pièce. En 1757, à l'occasion du désastre de Lisbonne, il présenta à l'Académie de Rouen un *Mémoire sur les causes des tremblements de terre*, qui obtint un accessit, et qui n'a d'autre mérite que d'avoir été dicté par un sentiment religieux. En 1759, il publia *Jumonville*, poëme en IV chants, dont le sujet est le meurtre d'un jeune officier, assassiné en Amérique par les Anglais. Ce poëme, dans lequel on trouve de généreuses inspirations et quelques beaux vers, commença la réputation du jeune écrivain. A cette époque l'Académie française proposa pour sujets des prix d'éloquence, les éloges des grands hommes de la nation. Son *Éloge du comte de Saxe* obtint le prix en 1759; mais lorsque fu-

rent passés les premiers transports d'un enthousiasme, qui s'adressait plus au héros qu'à l'orateur, où il jugea qu'il avait trop oublié l'une de ses propres maximes, qui se trouvait à la fin de son discours et qu'il supprima depuis, probablement parce qu'on lui en faisait l'application : « *Les grands mots expriment faiblement les grandes douleurs.* » Son *Éloge du chancelier d'Aguesseau* fut couronné en 1760 : c'était le second que proposait l'Académie, et cette fois l'orateur, ne cherchant pas à émouvoir, mais à instruire, évita les écarts d'une fausse chaleur. Il avait concouru, la même année, pour le prix de poésie, et il n'eut que le premier accessit; mais l'Académie exprima le regret de n'avoir pas un prix à lui donner, et un hommage plus doux encore lui fut rendu par un curé de campagne, qui fit imprimer à ses frais l'*Épître au peuple* (c'était la pièce de Thomas), la lut publiquement dans son église et en distribua les exemplaires à ses paroissiens. En 1761, son *Éloge de Duguay-Trouin*, où l'on admire quelques beaux morceaux et beaucoup de patriotisme, vint ajouter à sa réputation; en 1762, le prix de poésie fut décerné à son *Ode sur le temps*, où l'on trouve une strophe sublime. Au milieu des études par lesquelles il lui fallait acheter ses succès littéraires, Thomas ne négligeait aucun de ses devoirs de professeur; mais pour suffire à ce double travail, il dérobait au sommeil une partie des nuits et ruinait insensiblement sa santé, dont le déplorable état le força de quitter la carrière de l'enseignement : il occupait alors une chaire de troisième. Il accepta une place de secrétaire particulier du duc de Praslin, ministre des affaires étrangères. Son *Éloge de Sully*, couronné en 1763, jugé diversement par les critiques, eut le suffrage du public, parce que l'auteur avait eu le courage d'attaquer les courtisans et les fermiers généraux. Il montra bientôt une autre sorte de courage, non moins difficile : il refusa d'entrer en concurrence avec Marmontel pour un fauteuil à l'Académie, parce que c'eût été servir le ressentiment du duc de Praslin, qui croyait avoir à se plaindre de l'auteur des *Incas*. Thomas sortit de chez son protecteur, et écrivit son *Éloge de Descartes*, qui fut couronné en 1765, et lui acquit plus d'honneur que tous les précédents. Il partagea pourtant le prix avec Gaillard; le public cassa cet arrêt, et Gaillard lui-même reconnut la supériorité de son rival. En 1766, quatre mois après la mort du jeune prince sur qui reposaient les espérances de l'État, parut l'*Éloge de Louis, dauphin de France*. Cette fois Thomas n'avait point en perspective une couronne académique : il évita la plupart des défauts qu'on reproche à ses autres discours, l'enflure, la prétention à l'effet, le vague des idées, l'abus des termes abstraits et des ornements inutiles, et il eut quelques-unes des qualités qu'on regrette trop souvent de ne pas rencontrer chez lui; enfin, ce qui ne lui était jamais arrivé, il sut toucher et émouvoir, parce que sa douleur était vraie. En 1767 les portes de l'Académie s'ouvrirent pour lui. Il termina son discours de réception par la promesse de ne rien écrire, de ne rien faire dont il ne pût s'honorer auprès de ses confrères et de ses compatriotes. Son style parut avoir dépouillé presque tous ses défauts pour revêtir de nouvelles qualités, lorsqu'il lut son *Éloge de Marc-Aurèle* à l'Académie, le jour de Saint-Louis 1770. Il y est encore rhéteur, même dans la simplicité qu'il affecte; mais il s'élève souvent à une haute éloquence, et c'est, sans contredit, son meilleur ouvrage. En 1772, il publia un *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans tous les siècles*. C'était encore un panégyrique qui pourtant ne plut guère à celles qui en étaient l'objet. Les femmes furent moins touchées des doctes flatteries d'un si froid raisonneur qu'elles ne l'avaient été des reproches amers et véhéments de ce Rousseau, dont la colère même prouvait l'ardente sensibilité. En 1773, Thomas donna une édition de ses ouvrages en prose, 4 vol. in-8°, et 4 vol. in-12. Les deux premiers entièrement nouveaux, renfermaient l'*Essai sur les Éloges*. L'auteur après avoir donné l'exemple à ceux qui le remplaceraient, voulut leur donner aussi des préceptes, et il faut convenir qu'il fit, pour tracer l'histoire et les règles de ce mauvais genre, un bon livre et un livre intéressant. Voilà à peu près tous les écrits publiés par Thomas, dans le cours d'une vie tourmentée de continuelles souffrances. Son caractère était honorable, il aima la gloire avec passion et ne connut point l'envie; il était pauvre, et il ouvrit plus d'une fois sa bourse à des écrivains malheureux; il sut conserver dans le monde une pureté de mœurs vraiment virginale, et il n'en eut pas moins d'indulgence pour des faiblesses qu'il ne connaissait pas. Enfin il eut des amis véritables parmi les hommes distingués de son temps, tels que Marmontel, Delille, Chamfort, Chabanon, Barthe et Ducis. Il mourut, en 1785, à Oullins, village voisin de Lyon, avec le calme d'une conscience irréprochable. En 1802, presque tous ses ouvrages connus furent publiés par Desessarts en 7 vol. in-8°, dont les 2 derniers contiennent les *OEuvres posthumes*, savoir : *le Czar Pierre Ier*, poëme épique, dont on a six chants, et qui devait en avoir douze, mais dont la médiocrité ne permet pas d'éprouver de vifs regrets pour ce qui nous en manque; un *Traité de la langue poétique*; une *Correspondance* assez considérable; enfin quelques pièces de vers et quelques morceaux d'histoire et de critique. Une édition compacte, augmentée de plusieurs morceaux d'histoire, parut chez Belin, 1819, 2 vol. in-8°, avec une *Notice* très-exacte, par Villenave. La plus récente est celle de 1825, 6 vol. in-8°, avec une *Notice* fort étendue par Saint-Surin.

THOMAS (Antoine-Jean-Baptiste), peintre, né à Paris en 1791, obtint au concours de 1816 le premier grand prix de peinture, fut envoyé à Rome, et, à son retour en France, chargé de travaux importants, se concilia l'estime publique. Il mourut en 1833. Ses principales compositions sont : *le Christ chassant les vendeurs du Temple*, à l'église Saint-Roch; *Achille de Harlai résistant aux menaces de Bussy-Leclerc*, et *la Journée des Barricades*; ces deux tableaux appartiennent au conseil d'État; *la Procession de Saint-Janvier à Naples*, tableau de genre d'un grand mérite; *l'Ermite cherchant un asile dans un temps orageux*. Thomas a publié ses souvenirs d'Italie sous ce titre : *Un an à Rome et dans ses environs*. Ce bel ouvrage se compose de 72 lithographies avec un texte.

THOMAS DE CANTIMPRÉ ou **CATIMPRÉ**, légendaire et versificateur latin, né, suivant l'opinion la plus

probable, en 1201 à Lewes ou Lewis, près de Bruxelles, fut élevé à Liége dans le goût des lettres et de la piété, de 1206 à 1216, et devint en 1217 chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin dans l'abbaye de Cantimpré, d'où lui est venu son surnom. Il y séjourna un peu plus de 15 ans, et y reçut la prêtrise. Vers 1232, il embrassa la règle des dominicains ou frères prêcheurs dans le couvent de Louvain. Ses supérieurs l'envoyèrent à Cologne suivre les leçons d'Albert le Grand. Dès 1237 il avait quitté cette ville pour se rendre à Paris, où il acheva ses études, et où il était encore en 1238. On le retrouve à Louvain en 1246, remplissant les fonctions de sous-prieur et de lecteur ou professeur. On a supposé qu'il avait été élevé à l'épiscopat; mais il y a toute apparence que sa plus haute dignité a été celle de prédicateur général dans une province monastique, composée de cantons de l'Allemagne, de la Belgique et de la France. Juste-Lipse et J.-Alb. Fabricius le font mourir en 1263; mais cette date n'est pas certaine. On a de lui quelques *Vies* dans les *Acta sanctorum*. Son principal ouvrage, qui, sous le titre singulier de *Bonum universale de apibus*, n'annonce pas très-clairement 2 livres d'histoires édifiantes et miraculeuses, est une sorte de recueil hagiographique, où l'auteur fait connaître par leurs *œuvres*, les plus saints personnages de son pays et de son temps. On en doit à Colvener des éditions, Douai, 1597, 1607, 1625, in-8°, et au dominicain Vincent Willard une traduction française, Bruxelles, 1650, in-4°.

THOMAS DE JÉSUS (le père), écrivain ascétique, né à Lisbonne en 1529, embrassa la règle des ermites de Saint-Augustin, et tenta d'y introduire de nouvelles austérités; mais ses confrères l'en empêchèrent. Il suivit le roi Sébastien dans sa funeste expédition d'Afrique, fut fait prisonnier et tomba entre les mains d'un *marabout* ou moine musulman, qui le maltraita beaucoup, mais inutilement, pour le faire changer de religion. Ayant été délivré par l'ambassadeur portugais, il ne voulut point retourner dans sa patrie, et il dévoua le reste de sa vie à instruire et à consoler les malheureux chrétiens, esclaves chez les Mores. C'est au milieu de ces saints exercices qu'il mourut à Maroc en 1582. On a de lui un traité de la *Passion de J. C.*, qui a été traduit en français par le P. G. Alleaume, jésuite, sous le titre de *Souffrances de Jésus-Christ*, Paris, 1695, 2 vol. in-12; 1705, 4 vol. in-12.

THOMAS DE PARIS (le père), capucin, né vers 1670, fut destiné par ses supérieurs aux missions du Levant et se rendit à Constantinople. Le P. Alexis de Sommevoir, gardien des missions de l'ordre dans l'Orient, lui remit, à ses derniers moments, les manuscrits d'un ouvrage auquel il travaillait depuis 40 années, en le priant de le publier. Le P. Thomas repassa en France pour remplir cette tâche, et, grâce à lui, parut le *Trésor de la langue grecque vulgaire et de la langue italienne*, 1709, 2 vol. in-4°. Comme complément nécessaire de ce *Dictionnaire* de son ami, il publia, la même année, une *Nouvelle Méthode pour apprendre les principes de la langue vulgaire, divisée et partagée en douze heures*, in-8° de 353 pages.

THOMAS DE VILLENEUVE (le Bienheureux GARCIAL, connu sous le nom de), né à Fuenllana, diocèse de Léon, vers 1487, professa la philosophie à l'académie d'Alcala, puis à l'université de Salamanque, embrassa ensuite la règle des ermites de Saint-Augustin, et ayant reçu les ordres en 1520, se dévoua entièrement à la prédication et à la direction des âmes. Il accepta malgré lui l'archevêché de Valence; et donna dans ce poste éminent l'exemple de toutes les vertus évangéliques. Lorsqu'il vit sa fin approcher, il distribua tout ce qui lui restait aux malheureux, et ordonna que le lit sur lequel il était couché fût, après sa mort, porté aux prisonniers. Il mourut en 1555, et fut canonisé en 1658. Ses ouvrages ont eu plusieurs éditions. La première est de Ségovie, 1681, 2 vol. in-4°; la plus récente d'Augsbourg, 1757, in-fol.

THOMAS. *Voyez* **BECKET, CAJETAN, CARIGNAN, DOUVRE, FOSSÉ, GIRAC, KEMPIS, MICHEL II**, dit *le Bègue*, etc.

THOMASIUS (JACQUES THOMASEN, plus connu sous le nom latanisé de), célèbre philologue, né à Leipzig en 1622, y professa successivement, pendant plus de 40 ans, la philosophie, la dialectique et l'éloquence, et mourut en 1681. Au nombre de ses élèves il compta l'illustre Leibnitz. Outre une édition des *OEuvres* de Muret, Leipzig, 1672, on lui doit une foule de programmes, de thèses et de dissertations parmi lesquelles nous citerons : *Origines historiæ philosophicæ et ecclesiasticæ*, Leipzig, 1665, in-4°; Halle, 1699, in-8° : à cette édition est jointe la liste de ses autres dissertations.

THOMASIUS (CHRÉTIEN), savant professeur, fils du précédent, né à Leipzig en 1655, mort à Halle en 1728, rendit à sa patrie le service immense d'attaquer les vieilles routines des écoles, et de substituer la langue allemande à la langue latine pour l'enseignement. Ces innovations donnèrent une vogue extraordinaire à Thomasius, en même temps qu'elles lui firent de tous les partisans d'Aristote et des doctrines anciennes autant d'ennemis, effrayés de la hardiesse du professeur et exaspérés encore par ses railleries peu ménagées. Un ouvrage périodique, qu'il entreprit en 1688, porta au comble le mécontentement de ses rivaux. Ils portèrent leurs plaintes à Berlin; mais le journaliste y trouva un protecteur puissant dans le comte de Haugwitz, grand maréchal de la cour, et s'abandonna plus que jamais à son humeur caustique. Enfin le clergé de Leipzig intervint dans ces débats continuels et le fit bannir. Thomasius se rendit à Halle, où il professa avec plus d'éclat encore et avec la même hardiesse d'opinions, mais protégé par Frédéric, qui l'honorait, et qui lui conféra le titre de conseiller intime. On a de lui, en latin ou en allemand, un très-grand nombre d'ouvrages de philosophie, de jurisprudence, de polémique, etc., parmi lesquels on distingue : *Historia sapientiæ et stultitiæ, sive opuscula et excerpta varia theologico-historico-philologica*, Halle, 1693, 3 vol. in-8°; *Institution de jurisprudence divine, avec les principes du droit naturel et du droit des gens*, ibid., 1709, 4 vol.; *Observations sur le traité de Sam. Pufendorff concernant la puissance spirituelle du saint-siége*, Leipzig, 1717, in-8°; *Pensées libres, plaisantes, sérieuses, mais cependant raisonnables et légitimes, ou Entretiens mensuels sur les ouvrages nouveaux*, Helmstadt, 1723-25, 4 vol. in-4°.

THOMASSIN (Louis), oratorien, né à Aix en 1619, enseigna les belles-lettres dans différents colléges, la philosophie à Pézénas, la théologie à Saumur, puis à Paris, au séminaire de Saint-Magloire. Dans les loisirs que lui laissait ce nouveau poste, il tenta de concilier les doctrines des molinistes et des jansénistes; mais les dissertations latines qu'il composa dans cette intention en 1667, au nombre de 17, sur les conciles, ne réussirent qu'à exciter contre lui et contre sa congrégation même la colère des parlements et de l'archevêque de Paris. Plus tard il se proposa le même but dans ses *Mémoires sur la grâce*, et put se convaincre qu'il ne faut jamais se placer comme médiateur entre deux opinions religieuses. Le général de l'Oratoire, effrayé des conséquences que pouvait avoir pour la congrégation cette irritation générale des esprits, engagea l'auteur à se retirer dans la maison de l'institution. Il y composa la plupart des ouvrages auxquels il doit sa réputation, et mourut à Paris en 1695. On citera de lui : *Ancienne et nouvelle discipline de l'Église*, etc., 1678, 1679, 3 vol. in-fol, dont il donna lui-même une traduction latine, mais dans un autre ordre, 1688, 3 vol. in-fol.: le pape Innocent XI fut si satisfait de cet ouvrage qu'il voulut attirer l'auteur à Rome, où il se proposait de lui donner le chapeau de cardinal; *Dogmes théologiques*, 1680-84 et 1689, 3 vol. in-fol.; *Glossarium universale hebraic.*, Paris, 1697, in-fol. ; *Traité dogmatique et historique des édits et autres moyens dont on s'est servi pour établir et maintenir l'unité dans l'Église*, Paris, 1703, 2 vol. in-4°; des *Traités* sur diverses parties de doctrine et de liturgie, etc.

THOMASSIN (Claude), oratorien, cousin du précédent, né en 1613 à Manosque, dont il fonda et dota le séminaire, et où il mourut en 1692, se fit une réputation par ses talents pour la chaire et pour la poésie. On a de lui : *le Chrétien désabusé du monde*, en vers, 1688, in-12, etc.

THOMASSIN (Philippe), graveur, né à Troyes vers la fin du 16ᵉ siècle, mort à Rome à l'âge de 70 ans, compta parmi ses élèves Cochin, Dorigny et Callot. Son ouvrage le plus remarquable est un *recueil* de portraits des souverains et des capitaines les plus illustres, publié en 1600 et dédié à Henri IV.

THOMASSIN (Simon), membre de l'Académie royale de peinture, neveu du précédent, né à Paris, où il mourut en 1732, a gravé plusieurs estampes d'après les tableaux de grands maîtres, et un grand nombre de portraits; il a donné aussi toutes les statues et bas-reliefs qui ornent le château de Versailles, Paris, 1694, in-8° et in-4°; la Haye, 1723, 2 part. in-4°.

THOMASSIN (Henri-Simon), membre de l'Académie royale de peinture, fils et élève du précédent, né en 1688 à Paris, où il mourut en 1741, fut supérieur à son père et à son grand-oncle pour la pureté du dessin et la vigueur de la touche. Son chef-d'œuvre est une estampe d'après le Fety, intitulée *la Mélancolie*.

THOMASSIN (Thomaso-Antonio VICENTINI, connu sous le nom de), comédien, né à Vicence en 1682, vint en 1716 à Paris, où il remplit à la Comédie-Italienne les rôles d'Arlequin avec une agilité, une grâce et une gaîté surprenantes, et mourut cependant de mélancolie en 1739.

THOMASSIN (Vincent-Jean), fils du précédent, né à Paris en 1717, fut attaché au Théâtre-Italien depuis 1732 jusqu'en 1756, et mourut vers 1769.

THOMASSIN (Guillaume-Adrien), fils du précédent, débuta au même théâtre en 1749, à l'âge de 5 ans, dans un ballet à la suite du *Retour de la paix*, comédie de Boissy, et mourut en 1807 dans une extrême indigence.

THOMASSIN (Louis), ingénieur du roi, né à Paris vers la fin du 17ᵉ siècle, a publié : *Traité des fortifications*, 3 vol., le premier in-4°, les deux autres in-8°; *Lettres sur les canaux proposés pour former la jonction des mers par la Bourgogne*, Dijon, 1726, 1727, in-8°; *Nouveaux mémoires contre le projet de l'examen de la jonction de la Saône à la Seine par Dijon, dans lesquels on démontre l'impossibilité de cette entreprise*, Dijon, 1733, avec carte.

THOMASSIN (Jean-François), chirurgien, né en 1750 à Rochefort, près de Dole, après avoir terminé ses études médicales, fut attaché comme chirurgien au régiment d'Artois (cavalerie). Lors des guerres de la révolution il fut nommé chirurgien en chef à l'armée du Rhin, puis à l'armée des Côtes-de-l'Océan. Plus tard, devenu médecin de l'hôpital militaire de Besançon, il ouvrit dans cette ville des cours d'anatomie et de chirurgie qui furent très-fréquentés. Connu depuis longtemps dans la littérature médicale, il avait remporté en 1777 un prix à l'Académie de Dijon, par une *Dissertation sur la pustule maligne;* d'autres mémoires lui avaient mérité jusqu'à quatre médailles d'or de l'ancienne Académie de médecine, qui avait fini par se l'associer. Il mourut à Besançon en 1828, correspondant de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, etc. Outre un assez grand nombre d'articles dans les journaux de médecine, et une bonne édition des *Observations iatro-chirurgiques* de Corvillart, 1791, in-8°, fig., on lui doit une *Dissertation sur l'extraction des corps étrangers des plaies*, 1788, in-8° ; une *Description abrégée des muscles*, 1799, in-8°, etc.

THOMASSIN DE JUILLY (Bernard-Joseph), né le 13 juin 1723, à Arc en Barois, d'une famille anoblie par Louis XV, reçut pour retraite la place de gouverneur de Nogent-le-Roi, après avoir obtenu le grade de mestre de camp de cavalerie, sous-lieutenant des gardes du corps dans la compagnie du prince de Beauvau. Membre des académies d'Angers, de Dijon, de Montauban, il se livra, dans la retraite, à la poésie, à l'étude de l'art militaire et de l'histoire. Le seul ouvrage qu'il ait fait imprimer, outre quelques *Poésies fugitives*, qui furent insérées dans *le Mercure*, est une *Vie du maréchal de Catinat*, 1775, 1 vol. in-12. Sa famille conserve de lui un grand nombre de manuscrits, dont quelques-uns ne sont pas dépourvus d'intérêt. Il mourut à Arc, le 23 mars 1798, laissant trois fils, dont deux ont, comme lui, suivi honorablement la carrière des armes.

THOMASSIN DE MONT-BEL (Pierre), neveu du précédent, naquit aussi à Arc en Barois, le 5 juillet 1799. Il occupait, au camp de Boulogne, une place

d'inspecteur des vivres, qu'il quitta pour se retirer chez lui, à Arc, où il mourut d'une maladie de poitrine, le 13 septembre 1810. Outre les *Délices de la Pologne*, 1807, in-8°, et la *Diligence philosophique*, 1808, 2 vol. in-18, productions au-dessous du médiocre, Thomassin publia : *la Bataille d'Iéna*, poëme, Paris, 1806, in 8°; *le Siége d'Alise*, ou *la Gaule subjuguée*, tragédie en cinq actes et en vers, Paris, 1809, in-8°. Il était de la Société académique des sciences de Paris, dans laquelle on lut sa *Notice nécrologique*, le 2 décembre 1810.

THOMIRE (......), sculpteur-ciseleur, né en 1751, mort à Paris au mois de juin 1843. Simple ouvrier, né dans un faubourg de Paris, il était arrivé à la fortune et à la célébrité par son talent, sa persévérance, sa probité et un vif amour pour son art. C'est à lui qu'on doit la régénération de l'art de la ciselure. C'est lui qui a donné le premier aux bronzes de la fabrique parisienne cette supériorité de dessin et d'exécution qui n'a pu être atteinte nulle part. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

THOMON (Thomas-Jean THOMAS de), habile architecte, né à Paris en 1759, embrassa la carrière des arts contre le gré de ses parents, et suivit avec un grand succès les leçons de Leroi, premier professeur de l'académie d'architecture. Envoyé à Rome en 1785, aux frais du gouvernement, il s'y trouvait lorsque la révolution éclata. Thomon, que le comte d'Artois venait de nommer son architecte (1791), et que la reconnaissance attachait d'ailleurs à la famille de Polignac, renonça dès lors à revenir en France. Le prince d'Esterhazy l'appela en Hongrie en 1796, et il y demeura jusqu'en 1798, qu'il se rendit en Russie. Nommé architecte de l'empire, il fut chargé de l'exécution d'un grand nombre d'édifices publics et de monuments, tels que le grand théâtre, la Bourse, les magasins à suif de Pétersbourg, trois fontaines sur le chemin de Tsarskoe-Selo, et un temple funéraire à la mémoire de l'empereur Paul à Pavlofsk; à Pultawa, la colonne triomphale en mémoire de la victoire de Pierre le Grand sur les Suédois; à Odessa, le théâtre et l'hôpital. De nombreuses distinctions et un traitement élevé le récompensèrent de ses travaux. Il mourut en 1813, par suite d'une chute qu'il fit en visitant les décombres du théâtre de Pétersbourg, l'un de ses chefs-d'œuvre, qu'un incendie avait consumé. Aux titres de membre de l'Académie des beaux-arts, de professeur à la même académie, il joignait ceux de major au corps du génie des communications de terre et de professeur à l'école d'application de ce corps. Un style pur, élégant et correct distingue tous ses ouvrages. L'architecture ne fut pas d'ailleurs le seul art qu'il cultiva; on a de lui des dessins et des gravures d'une exécution remarquable, et il a peint à l'aquarelle des tableaux qui décorent le palais de l'Ermitage, et que l'on retrouve dans plusieurs galeries particulières de Pétersbourg et de Moscou. Thomon est auteur des deux ouvrages suivants: *Observations sur un ouvrage qui a pour titre* l'Académie impériale des beaux-arts à Pétersbourg, 1807; *Traité de peinture, précédé de l'origine des arts*, 1809.

THOMPSON (Édouard), écrivain, né à Hull, dans le comté d'York, mort en 1786, obtint le grade de lieutenant dans la marine, se distingua par plusieurs actes de bravoure, et publia quelques écrits qui n'ont souvent d'autre mérite que celui de la licence. Il recueillit lui-même ses productions les plus condamnables vers 1769, en 2 vol., sous le titre de la *Cour de Cupidon*. Cependant on a de lui des ouvrages plus estimables : un opuscule en vers irréguliers, intitulé *Échappée de Trinculo au jubilé; Lettres d'un marin* (*Sailor's Letters*), *écrites à quelques-uns de ses amis en Angleterre pendant ses voyages dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, de 1744 à 1759.

THOMPSON (William), poëte anglais, mort vers 1766, doyen de Raphoe, en Irlande, après avoir occupé les cures de South-Weston et Hampton-Poyle, en Oxfordshire, publia par souscriptions, en 1757, ses *Poëmes sur divers sujets* (*Poems on several occasions*), suivis de la tragédie de *Goudibert et Berthe*, 2 vol. in-8°.

THOMPSON (William), peintre, né à Dublin en 1726, mort en 1798, a donné : *les Principes du beau*, 1798, in-4°.

THOMPSON (Alexander), littérateur anglais, mort à Édimbourg en 1803, à l'âge de 41 ans, a publié : *le Whist*, poëme en II chants, 1791, in-8°; *le Paradis du goût* (*the Paradise of taste*); *Essai sur les romans*, épître en vers, etc., 1794, in-4°; *Mélanges germaniques*, recueil de drames, dialogues, contes, etc., traduits de l'allemand.

THOMPSON Gilbert), médecin de la secte des quakers, mort à Londres en 1804, à l'âge de 76 ans, a laissé : *Dissertatio de exercitatione*, Édimbourg, 1753, in-8°; *Mémoires sur la vie et tableau du caractère du docteur J. Fothergill*, 1782, in-8°; *Traductions d'Homère et d'Horace, suivies de poésies originales*, in-8°.

THOMSON (Jacques), célèbre poëte, né le 11 septembre 1700 à Ednam, dans le comté de Roxburh, en Écosse, mort à Kew le 27 août 1748, ne parut pas se disinguer de ses camarades dans ses études. Dès lors cependant il se livrait à son goût pour la poésie, qu'avait développé en lui, avec l'amour de la nature, son séjour à la campagne, où William Bennet, homme d'esprit et amateur de vers, l'emmenait passer les vacances. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il y renonça bientôt; incapable de prendre aucune profession, il vécut quelque temps dans l'indigence, dont ne put le tirer la vente de ses premiers ouvrages. Cependant son beau talent finit par le faire sortir de l'obscurité; il eut alors de nombreux amis et des protecteurs qui le servirent utilement. Son poëme des *Saisons*, dont chaque saison avait été imprimée séparément, fut publié en 1730. L'année précédente, il avait fait représenter sa tragédie de *Sophonisbe*. Dans un voyage qu'il fit vers ce temps en Italie avec le fils aîné du chancelier Talbot, il recueillit les matériaux de son poëme de la *Liberté*, en V chants, qu'il publia à son retour. En 1738, il donna la tragédie d'*Agamemnon*. Le prince de Galles lui assigna sur sa cassette une pension de 100 louis, et plus tard il obtint la place d'intendant des îles Sous-le-Vent sans être forcé de quitter l'Angleterre. Tranquille désormais sur son sort, il donna au théâtre, en 1745, *Tancrède et Sigismond*, la meilleure de ses tragédies, et la même année il publia le *Château de l'indolence*, poëme en II chants. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de 1761,

2 vol. in-4°. Ses *Saisons* ont eu une foule d'éditions, parmi lesquelles on doit distinguer celle de Bodoni, Parme, 1794, in-4°, et celle de 1810, avec gravure, par Bartolozzi et Tomkins. Ce poëme a été traduit en prose par Mme Bontemps, 1759; par Deleuze, 1801 et 1806, in-12; par F. B. 1806, in-8°; et en vers français par J. Poulin, 1802, 2 vol. in-8°.

THORDO, THORD DEGN (Diaconus), ou *Lille Thord Degn*, premier juge de la province du Nord-Juttland, sous Waldemar III, vers le milieu du 14e siècle, a réuni les anciennes lois de la nation danoise dans un code publié à Ripen, 1504, et à Copenhague, 1508, in-4°, en danois, qui lui a fait donner le titre de *Daciæ* (*Daniæ*) *legifer*. Ludevig a publié la version latine de ce code dans ses *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi diplomatum ac monumentorum ineditorum*, tome XII, page 166. Éric Krabbe en a laissé une traduction allemande, publiée dans les *Monumenta* de Westphal.

THORE (Jean), médecin, né en 1762 à Montault, dans l'Armagnac, était fils d'un tisserand. Après avoir terminé ses classes au collége d'Auch, il alla étudier la médecine à Bordeaux, où il suivit avec un goût particulier les leçons de botanique de Latapie. Employé à l'armée des Pyrénées-Occidentales, jusqu'à la paix avec l'Espagne en 1795, il s'établit ensuite à Dax, fut, en 1809, nommé médecin en chef de l'hôpital militaire, et conserva cet emploi jusqu'à la suppression de l'établissement en 1815 : il mourut d'apoplexie en 1823. On a de lui : *Essai d'une chloris du département des Landes*, 1803, in-8°; *Promenade sur le golfe de Gascogne, ou Aperçu topographique, physique et médical des côtes occidentales de ce golfe*, Bordeaux, 1810, in-8°. Cet ouvrage lui a valu une médaille de l'Académie de Bordeaux. Bory de Saint-Vincent a consacré une *notice* à Thore dans le journal d'agriculture de la Gironde (*l'Ami des champs*), août 1823.

THORENTIER (Jacques), oratorien, mort dans la maison de Saint-Honoré, à Paris, en 1713, se distingua par ses talents comme prédicateur et comme professeur de philosophie et de théologie dans plusieurs colléges. On a de lui : *l'Usure expliquée et condamnée par l'Écriture et la tradition*, 1689; *Consolations contre les frayeurs de la mort*, 1695, in-12; *Dissertation sur la pauvreté religieuse*, ouvrage posthume, 1726, in-12.

THORER (Alban), ou **ALBANUS THORINUS**, savant médecin suisse, né à Winthertbur en 1489, mort en 1550, doit être regardé comme l'un des restaurateurs de la méthode d'enseignement mutuel. Il occupa avec distinction une chaire de théorie médicale à Bâle, et n'obtint pas de moindres succès dans la pratique. On a de lui : un *Recueil d'anciens auteurs de matière médicale*, Bâle, 1528, in-fol.; des éditions et des traductions des ouvrages de médecine, etc.; *Cottidiani colloquii libellus*, Bâle, 1541, traité fort rare et qui contient sa méthode d'enseignement.

THORESBY (Ralph), antiquaire, né à Leeds, dans le comté d'York, en 1658, mort en 1725, fonda le *Museum thoresbianum*, et fut reçu, en 1697, membre de la Société royale de Londres. On a de lui : *Ducatus leodensis, ou Topographie de Leeds et des contrées adjacentes*, 1714, *Vicaria leodensis, ou Histoire de l'église de Leeds*, Londres, 1724. On peut voir la liste de ses autres ouvrages dans la *Biographie britannique*.

THORILD (Thomas), poëte suédois, né à Gothenbourg en 1759, mort en 1808, débuta par rédiger le *Nouveau critique*, feuille périodique (1784), composa contre le poëte Kelgren une satire virulente et injuste intitulée *Mercuriale*, et présenta la même année à la Société *Utile dulci*, les *Passioni*, poëme didactique en vers hexamètres, qui n'obtint pas le prix malgré le mérite que l'on reconnut à cette pièce. Il donna ensuite *les Plaisirs de l'imagination*, ode en prose poétique, *dédiée à Kelgren, poëte des Grâces* (traduite en français, en 1788, dans les *Mélanges de littérature suédoise*, publiés par Agander). Il parut alors renoncer à la poésie, et suivit le cours de jurisprudence à Upsal, où il soutint une thèse intitulée : *Critique de Montesquieu*. Il voulut alors entrer dans la carrière administrative, mais sa conduite et ses plaisanteries impolitiques lui fermèrent toute voie à l'avancement, et il n'eut d'autre ressource que de publier sur la politique, la philosophie, la morale, un grand nombre de pamphlets, dont les principaux sont : *Critique des critiques, suivie d'un Essai sur la législation du monde spirituel* (1771), *sur la clémence* (1792), *sur le principe de l'instruction* (1793), *la Justice ou la loi éternelle de toute société* (1794). Ses ennemis le firent condamner à la déportation, et il ne rentra plus dans son pays, quoiqu'on eût reconnu l'injustice de la sentence.

THORILLIÈRE (LENOIR de la), comédien de la troupe de Molière, puis de l'hôtel de Bourgogne, remplit avec succès, à ce dernier théâtre, les rôles de rois et de paysans, et mourut, en 1679, du chagrin que lui causa le mariage de sa seconde fille, Thérèse, avec Dancourt, qui l'avait enlevée. La Thorillière était gentilhomme et avait été capitaine de cavalerie.

THORILLIÈRE (Pierre de la), comédien, fils du précédent, et bien supérieur à son père, né en 1656, mort en 1731, reçut de Molière les premières leçons, et joua les valets et les comiques avec une rare perfection, pendant 47 ans. Dans ce long intervalle, il créa un nombre infini de rôles, depuis Hector dans *le Joueur*, de Regnard, en 1696, jusqu'à Pasquin dans *les Fils ingrats*, de Piron, en 1728.

THORILLIÈRE (Anne-Maurice la), fils du précédent, reçu par faveur, en 1722, sans début, fut sifflé pendant 15 ans dans les rôles de confidents et de seconds amoureux, prit, à la retraite de Duchemin, les rôles de pères et de financiers, dans lesquels il réussit mieux, se retira en 1759, et mourut la même année, à l'âge de 63 ans.

THORISMOND, fils aîné et successeur de Théodoric Ier, roi des Visigoths, avait environ 28 ans lorsqu'il fut élu roi, en 451, sur le champ de bataille de Méri-sur-Seine, où son père venait d'être tué en combattant Attila, de concert avec les Romains. Deux ans après Thorismond fut assassiné par son frère Théodoric II, sous le prétexte qu'il se disposait à rompre l'alliance avec les Romains.

THORKELIN (Grim-Jean), professeur à l'université de Copenhague, gardien des archives royales de Danemark, conservateur de la bibliothèque Arna-Ma-

grécnne, membre de la Société islandaise, a publié : *Diplomatarium arna-magnæanum exhibens monumenta diplomatica*, etc., 1786, 2 vol. in-4°; *Eyrbyggia Saga, sive Eyranorum historia*, etc., 1787, in-4°.

THORLAKSEN (Jean), poëte islandais, pasteur à Baegisa, en Islande, entremêlait ses graves fonctions de traductions de poëtes célèbres, et se consolait en quelque sorte de son indigence présente, par l'espoir de vivre dans l'avenir. Il traduisit d'abord *le Paradis perdu* de Milton, et entreprit ensuite la traduction de *la Messiade* de Klopstock, dont il ne termina que les quatorze premiers chants. Mais il avoue lui-même que trop avancé en âge lorsqu'il commença cet ouvrage, il ne put le conduire à sa fin, ni lui donner la perfection qu'on remarque dans le premier. Rien de plus étrange, au rapport des voyageurs, que la résidence de ce poëte du Nord. Il habitait une petite cabane, dont le site, entre trois hautes montagnes et à la proximité d'un grand nombre de cascades et de ruisseaux, est singulièrement romantique. Sa chambre à coucher, qui était aussi son cabinet de travail, et où l'on entrait par une porte de quatre pieds de haut, contenait à peine un lit, une table et une chaise. Il avait deux paroisses à administrer, et son revenu ne s'éleva jamais au-dessus de 150 francs par an. Cela paraîtra moins surprenant, lorsqu'on saura que la subsistance est si peu dispendieuse en Islande, qu'autrefois les moindres places ecclésiastiques ne rapportaient pas au delà de 25 à 30 francs de revenu fixe par année. Il ne dut l'amélioration de son sort qu'au zèle du voyageur anglais Henderson, qui, frappé de l'extrême exiguïté des revenus de Thorlaksen, la fit connaître à ses compatriotes, qui se cotisèrent pour lui envoyer d'Angleterre un riche présent, en 1819. Le gouvernement danois, averti par cette démarche, accorda à ce respectable ministre une pension dont il ne put jouir longtemps. Il mourut dans un âge très-avancé, au mois d'avril 1820.

THORNHILL (sir James), peintre anglais, né à Weymouth en 1676, mort en 1734, étudia les différentes manières des artistes étrangers en Hollande, en Flandre et en France, fut nommé premier peintre d'histoire de la reine Anne, qui le désigna pour peindre, dans le dôme de la cathédrale de Saint-Paul, l'histoire de ce saint. On cite de lui beaucoup d'autres ouvrages remarquables; son chef-d'œuvre est le réfectoire et le salon de l'hôpital des marins à Greenwich. Il se distingua dans les genres du portrait et du paysage, et eut des succès comme architecte.

THORNTON (Bonnel), littérateur anglais, né en 1724, mort en 1768, entreprit, jeune encore, à l'université d'Oxford, un ouvrage périodique sous le titre de *l'Étudiant*; il travailla ensuite au *public Advertiser*, feuille qui eut une grande vogue, et en 1754 rédigea, en société avec Colman, et avec beaucoup de succès, un ouvrage dans le genre du *Spectateur*, intitulé : *le Connaisseur*, qui fut réimprimé à Londres en 1793, 4 vol. in-12. On lui doit en outre une traduction des comédies de Plaute, des *poésies* satiriques ou badines, et il a inséré plusieurs articles dans l'*Aventurier*, dans la *Chronique de Saint-James*, et dans le *Journal de Covent-Garden*.

THORWALDSEN (Albert-Barthélemy) était fils d'un marin islandais, qui exerçait en outre l'humble métier de tailleur en bois des figures grossières qui se placent aux proues des navires marchands. Il naquit en pleine mer, pendant le trajet que sa mère faisait de Raisciavik (Islande) à Copenhague, en 1769, et il perdit de bonne heure ses parents. Admis comme élève boursier dans la classe de dessin de l'Académie royale des beaux-arts de Copenhague, il remporta, en mars 1794, le grand prix, auquel est attaché une pension de 500 écus de spécies (environ 2,400 francs) par an, pendant quatre années, pour mettre le vainqueur à même d'aller à Rome et de se perfectionner dans son art. Ordinairement l'élève couronné, avant de passer en Italie, parcourt l'Allemagne et la France; mais Thorwaldsen dont l'éducation, par suite de l'état voisin de l'indigence de ses parents, avait été si négligée qu'on crut qu'il serait inutile pour lui de visiter ces deux pays, s'embarqua à Copenhague directement pour Livourne. De là, il se rendit à pied à Rome, où il passa plus de deux années uniquement occupé à contempler les chefs-d'œuvre de l'art antique et moderne, et indécis s'il devait se consacrer à la peinture ou à la sculpture. C'est dans une visite qu'il fit au musée du Vatican qu'il se sentit subitement une vocation pour l'art du statuaire, et dès ce moment il s'y livra avec une ardeur extrême. Son premier ouvrage fut le modèle d'une statue colossale de *Jason*, qui fit une grande sensation dans le monde artistique, et dont l'exécution en marbre lui fut commandée par le banquier hollandais Hope. A cette première œuvre succédèrent une foule d'autres, qui presque toutes ont acquis une célébrité européenne, et parmi lesquelles il suffira de citer les suivantes : *Mars*, un *Adonis*, les *Trois Grâces*, les *Muses*, un *Achille*, un *Mercure*, qui tous ont été exécutés deux, trois et même quatre fois en marbre; une *Madone avec l'enfant Jésus*, pour Naples; *le Christ et les douze Apôtres*, pour la cathédrale de Copenhague; une frise représentant en bas-relief la *personnification du Jour et de la Nuit*, pour le palais Quirinal; le monument du pape Pie VII; celui du prince Poniatowski, pour Varsovie; celui du prince Eugène de Leuchtenberg, pour Munich; celui de Guttemberg, pour Mayence; enfin, l'immense série de bas-reliefs représentant l'*Entrée d'Alexandre à Babylone*, qu'il commença à modeler par ordre de Napoléon, et qui maintenant ornent la grande salle de réception du palais de Christianbourg, à Copenhague, etc., etc. Thorswaldsen a travaillé jusqu'au dernier moment de sa vie. Dans la matinée du jour où il est mort, le 24 mars 1844, il dessinait une statue d'*Hercule*, et peu de moments avant d'aller au théâtre, où il succomba à un accès d'apoplexie foudroyante, il modelait un buste de *Luther*. Il a laissé une fortune qu'on évalua à près de 2 millions de rigzbankdelers (environ 4 millions de francs), et qu'il a léguée toute entière au musée qu'il a fondé à Copenhague et qui porte son nom, établissement où se trouvent déjà ses riches collections d'objets d'art. Thorwaldsen était président honoraire de l'Académie pontificale des beaux-arts de Saint-Luc à Rome et membre associé étranger de l'Institut de France, ainsi que de presque toutes les autres acadé-

mies de l'Europe. Le roi Frédéric VI lui avait accordé des lettres de noblesse, et l'avait créé grand-croix de l'ordre de Dannebrog. Le roi des Français le nomma en 1831, officier de la Légion d'honneur. Le 30 mars 1844, eurent lieu les funérailles de Thorwaldsen, et l'on peut dire, sans crainte d'exagérer, que, depuis l'antiquité grecque, jamais la perte d'un artiste n'a causé une douleur plus générale; jamais il n'a été fait à un artiste des obsèques plus magnifiques qu'à l'illustre sculpteur danois. Toute la population, depuis le roi jusqu'au dernier citoyen, voulut y prendre part. Tous les établissements publics, toutes les boutiques et tous les ateliers étaient fermés, et toutes les affaires suspendues. On ne voyait dans les rues que des personnes vêtues de deuil, ou qui portaient au moins un crêpe au chapeau ou au bras.

THOTT (Othon, comte de), ministre d'État danois, né le 13 octobre 1703, descendait de l'une des plus illustres familles du Danemark, et commença par des emplois subalternes. En 1735, il était membre du bureau d'économie politique et de commerce, nouvellement établi ; dans le même temps il fut nommé censeur de la banque et de la monnaie ; et après avoir aboli le monopole d'une société, il affranchit le commerce des colonies danoises de toutes les entraves auxquelles il était soumis. Il fit, en 1749, l'utile acquisition de la partie de l'île Aröe qui, depuis les partages de terre, était restée séparée des domaines de la couronne, et se trouvait alors dans la possession du duc de Glucksbourg. A toute l'activité d'un homme d'État, Thott réunissait un amour très-éclairé des lettres, et surtout des connaissances historiques très-variées. Il avait formé une bibliothèque considérable, dont le catalogue a été publié sous ce titre : *Catalogus Bibliothecæ Thottsianæ*, Copenhague, 1788-95, 12 vol. in-8°. Il avait eu le projet d'en faire un établissement public avec un fonds nécessaire à son augmentation et à son entretien ; mais il changea d'avis, et laissa seulement à la bibliothèque royale de Copenhague ses éditions des premiers temps de l'imprimerie jusqu'à l'an 1530, dont le nombre était de 7,000. Il fit présent d'un grand nombre de livres à l'école de Herlutsholon, dont il était le protecteur; et il légua à l'université de Copenhague un capital de 5,000 thalers, destiné à l'achat des livres provenant de la vente de sa bibliothèque. Outre ces trésors littéraires, Thott avait un médailler très-riche, un cabinet d'antiquités, de camées et de pierres gravées, des tableaux, et des curiosités de différents genres. La collection des médailles a été publiée sous ce titre : *Thesaurus numismatum ex auro, argento et ære, græcorum et romanorum, nec non medii et rec. ævi, quæ collegit O. de Thott*. Copenhague, t. I, II, 1789, in-8°. Il mourut le 10 septembre 1785.

THOU (Augustin de) était seigneur de Bonneuil et du Bignon près Orléans, d'où cette famille tirait son origine, et non de la Champagne, comme l'a dit le Dictionnaire historique. Son père (Jacques de Thou), l'un des magistrats les plus distingués de son temps, fut avocat général en la cour des aides ; et lui-même parut avec éclat au barreau, d'abord comme conseiller, puis comme président. Il mourut le 6 mars 1544.

THOU (Christophe de), fils aîné du précédent, premier président au parlement de Paris, chancelier des ducs d'Anjou et d'Alençon, commença à se faire connaître dans les charges de conseiller et d'avocat du roi au siége de la table de marbre, de contrôleur de la chancellerie et de prévôt des marchands de la ville de Paris. Ce fut dans ces différents emplois, qu'il servit avec beaucoup de zèle les rois Henri II, Charles IX et Henri III. Ce dernier prince, qui avait peut-être fait trop peu de cas de ses avis, le regretta vivement et le pleura même après sa mort. Il lui fit faire des obsèques magnifiques, et on l'entendit souvent dire avec douleur, que Paris ne se fût jamais révolté si de Thou eût encore été à la tête du parlement. C'était aussi l'opinion de toute la France; et cette opinion était fondée sur le caractère de sagesse et de probité du président. Ce vertueux magistrat avait commencé une histoire de France, que ses occupations et les troubles au milieu desquels il vécut ne lui permirent pas d'achever. Il mourut le 11 novembre 1582, à l'âge de 74 ans. Pasquier a dit que *sa vie fut belle et honorable, et la fin comme la vie*. Cependant il aimait le luxe et la magnificence, et l'on a remarqué que c'est le premier habitant de Paris qui ait eu un carrosse.

THOU (Nicolas de), frère puîné du précédent, fut conseiller clerc au parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé de Saint-Symphorien de Beauvais, puis évêque de Chartres. Il gouvernait ce diocèse depuis peu de temps, lorsque Charles IX mourut. Les troubles qui avaient agité les règnes précédents et ceux auxquels une courte suspension devait donner plus de force, se renouvelèrent bientôt sous le nouveau règne. Les protestants faisaient tous leurs efforts pour être dans l'État une seconde puissance. La faction des Seize voulait anéantir toutes les autorités existantes, afin de s'emparer du pouvoir, et de diriger tout au gré de ses passions. Des barricades avaient été élevées subitement dans Paris, sous le prétexte de se défendre contre des ennemis imaginaires, mais en réalité pour attenter à la vie du roi, qui n'échappa aux dangers les plus imminents qu'en se réfugiant à Chartres, ville dont la fidélité était encore restée intacte. Le duc de Guise, qui suivait Henri III, comme une victime qu'il voulait immoler à son ambition, fut reçu avec les plus grands honneurs dans cette même ville qui venait d'offrir son dévouement à son roi. Cet accueil irrita le souverain malheureux, et peut-être prépara ou détermina la catastrophe dans laquelle le duc et le cardinal de Guise perdirent la vie, à Blois, les 23 et 24 décembre 1588. La presque totalité des villes de France se déclarait contre le roi. Le duc de Mayenne avait été nommé lieutenant général de l'État royal et couronne de France, par le conseil de l'union. Henri III fut assassiné le 1er août 1589; mais les ligueurs d'alors ne brisèrent pas le trône de France; ils voulaient encore avoir un roi, et ne pouvant réunir leurs affections sur leur légitime souverain, ils se créèrent un fantôme royal, dans la personne du cardinal de Bourbon, qu'ils proclamèrent sous le nom de Charles X. Cependant Henri IV avait succédé légitimement à la couronne. Une minorité fidèle le reconnaissait. C'est au milieu de ces troubles que l'évêque de Thou, appartenant à une famille illustrée par son amour pour ses rois, continua l'administration de son diocèse. Les Chartrains, jadis

fidèles, avaient eu le malheur de se réunir aux révoltés. Dès le 17 janvier 1589, ils avaient refusé l'entrée aux troupes envoyées par Henri III. On s'était réuni à l'hôtel de ville; le plus grand nombre voulait obéir au roi; le parti contraire s'y opposa; l'évêque de Thou et son clergé proposèrent de supplier le roi de venir en personne s'assurer de la fidélité des Chartrains. Cette proposition fut rejetée. Quelques députés, appuyés de tout le peuple, crièrent qu'il fallait appeler le duc de Mayenne, et jurer l'union. Sourdis, gouverneur de la ville, soutenait en vain le parti du roi. Le 22 du même mois, les partisans de Henri III se trouvèrent les moins nombreux, et eurent la douleur de voir proclamer l'union. Dès que le duc de Mayenne en fut instruit, il se rendit à Chartres; et tandis qu'une portion des habitants délibérait pour savoir si on lui permettrait d'entrer dans la ville, une autre portion plus considérable lui ouvrit les portes, malgré les efforts de Sourdis. L'évêque de Thou était forcé de comprimer son zèle : il lui aurait été impossible de combattre ouvertement ces factieux; il ne pouvait qu'agir avec une extrême prudence. Le duc de Mayenne, aussitôt après son entrée, se rendit à l'église cathédrale, où l'évêque et le chapitre se présentèrent à lui avec la croix et l'eau bénite. Sa politique lui fit refuser ces honneurs, et même le logement que l'évêque lui avait offert dans son hôtel. Le duc de Mayenne voulait faire trancher la tête à Sourdis, pour le punir d'avoir refusé d'entrer dans l'union; mais Reclainville, qui commandait aussi à Chartres, obtint sa liberté. Le nom de cet officier mérite d'être rappelé. Quoique ligueur, il eut la générosité de sauver la vie à un défenseur du roi. Dès que Sourdis eut quitté la ville, le duc de Mayenne assembla les habitants, et leur fit, dit l'historien Souchet, signer ou jurer l'union de bon gré ou de force. Il repartit le lendemain, après avoir nommé Reclainville gouverneur. Les ligueurs, fiers de ce succès, firent célébrer un service dans l'église cathédrale, pour le duc et le cardinal de Guise. Peu de temps après on vit le pape Sixte-Quint se déclarer contre Henri III, à l'occasion de la mort des Guise. Il excommunia publiquement ce monarque. L'assassinat de Henri III occasionna ensuite de nouveaux troubles. Henri de Navarre succédait à la couronne de France; mais le conseil de l'union, dirigé par le duc de Mayenne, avait reconnu le cardinal de Bourbon pour roi, sous le nom de Charles X. Le parlement de Paris avait vérifié cette déclaration; et, le 5 mars 1590, il déclara Charles X seul vrai et légitime roi de France. Les ligueurs alors voulaient exclure Henri IV du trône; mais ils ne voulaient pas détruire la royauté. L'hérésie était aussi un des fléaux qui s'étaient appesantis sur la France. De Thou se trouvait environné de dangers; déjà même il était soupçonné d'être un des partisans de Henri IV. Cependant il lui fallait sauver toutes les apparences. Ce fut dans ce but qu'il publia son mandement du 2 septembre 1589. Lorsque le cardinal de Bourbon fut mort, et que Henri IV s'approcha de Chartres avec son armée, l'évêque fit secrètement tous ses efforts pour contribuer à ses succès; et lorsque ce prince fut entré dans la ville, il prit son logement dans le palais épiscopal. Quelque temps après le roi réunit à Chartres une assemblée du clergé composée de 28 prélats, au nombre desquels de Thou siégea lui-même. C'est à cette assemblée que fut déférée la bulle d'excommunication fulminée par Grégoire XIV contre Henri IV, et dans laquelle il renouvelait celle de Sixte-Quint, ainsi que les deux monitoires dont ce pape avait accompagné sa bulle. Les évêques français déclarèrent *les bulles nulles, injustes et suggérées par les ennemis de la France.* Cette déclaration porta un coup funeste aux ligueurs et donna à plusieurs occasion d'abandonner la Ligue. Lorsqu'en 1593, Henri IV, ayant résolu de se faire instruire dans la religion catholique, appela auprès de lui, à Saint-Denis, plusieurs archevêques et évêques, il n'oublia pas de Thou. Cependant il manquait encore à Henri IV l'onction sacrée. De Thou eut l'honneur de sacrer ce prince. Cette cérémonie se fit le 27 février 1594, dans son église cathédrale. Comme il n'était pas possible de se procurer la sainte ampoule de Reims, on demanda celle de l'abbaye de Marmoutiers, qui fut apportée par quatre religieux de ce monastère. Nicolas de Thou survécut peu d'années à ce grand événement; il mourut le 5 novembre 1598. On a de lui : *Instruction des curés pour instruire le simple peuple dans le diocèse de Chartres,* Paris, 1579; un rituel sous ce titre : *Manière d'administrer les Saints Sacrements de l'Église, y faire prône et bénédictions, avec instructions convenables pour leur intelligence,* dressées par le révérend père en Dieu, Nicolas de Thou, évêque de Chartres, Paris, 1580, in-4°; *Statuta in Synodo carnutensi promulgata sub Nic. de Thou, anno* 1587, Paris, 1587, in-8° : d'autres statuts synodaux parurent en 1593; *Brief Recueil et Explication de la Messe et du divin Service y faict,* Paris, 1598, in-4°; *Cérémonies observées au sacre et couronnement du très-chrestien et très-valeureux Henri IV, roi de France et de Navarre,* Paris, 1594, in-4°, et 1610, in-8°.

THOU (Jacques-Auguste de), si célèbre comme magistrat et surtout comme historien, naquit à Paris en 1553. Il était le 3ᵉ fils de Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, et fut, en conséquence du hasard qui lui avait donné deux frères aînés, destiné à l'état ecclésiastique. Il se mit en mesure de répondre aux vues de sa famille, et se livra avec ardeur aux études qui lui étaient devenues nécessaires, pour remplir dignement une profession dont il sentait toute l'importance. En 1573 il accompagna Paul de Foix en Italie, et il sut mettre ce voyage à profit pour son instruction. Il était parti sous le règne de Charles IX, il revint à Paris sous celui de Henri III, et ce fut pour reprendre avec une nouvelle activité le cours de ses études. Dès cette époque cependant les factions qui déchiraient le royaume et le poste élevé qu'occupait son père, lui offrirent à lui-même plus d'une occasion de faire admirer sa prudence et son habileté précoces dans les affaires publiques. Il fut pourvu, en 1576, d'une charge de conseiller-clerc; mais il ne tarda pas à quitter ces fonctions et l'état ecclésiastique : il résigna ses bénéfices, devint maître des requêtes, obtint la survivance de la charge de président à mortier qu'avait son oncle, Auguste de Thou, et se maria, pour mieux rompre avec sa première profession. De grands travaux et une gloire pure l'attendaient dans la nouvelle carrière où il entrait : lorsque Henri III, forcé d'abandonner la

capitale, envoya des commissaires dans les provinces, de Thou se rendit en Normandie et en Picardie, et y prépara habilement les esprits en faveur de la cause royale. A son retour, en 1588, il fut nommé conseiller d'État, et depuis cette époque il prit une part active aux affaires. Il était à Paris lorsqu'on y apprit l'assassinat des Guises, et ce ne fut pas sans une peine extrême qu'il réussit à sortir de cette ville. Il rejoignit Henri III, et contribua beaucoup à lui persuader de se réunir franchement au roi de Navarre. Un édit ayant transféré le parlement à Tours, il fut appelé à y exercer la charge de président, dont il n'avait encore que la survivance. Peu après il partit, à travers mille dangers, pour aller solliciter en Allemagne et en Italie des secours d'hommes et d'argent. Il fut informé à Venise de l'attentat de Jacques Clément, et se hâta de retourner en France et d'y offrir ses services à Henri IV, qu'il suivit cinq années dans les camps, persuadé que c'était le poste le plus convenable pour le sujet fidèle d'un prince obligé de conquérir son royaume. Après la reddition de Paris, de Thou, qui, par la mort de son oncle, se trouva président à mortier, parut toujours au premier rang : ce fut lui qui, de concert avec quelques conseillers, rédigea les articles du célèbre édit signé à Nantes en 1598, et qui défendit avec le plus de force et de talents les libertés de l'Église gallicane contre les prétentions ambitieuses de la cour de Rome. Sous la régence faible et orageuse qui succéda au règne de Henri, le vertueux magistrat fut un des trois directeurs des finances qui remplacèrent Sully; mais ce fut à regret qu'il accepta ces fonctions, si peu analogues à ses connaissances et aux travaux de toute sa vie. Une injustice vint ajouter à son dégoût : son beau-frère, Achille de Harlay, que l'âge et les infirmités faisaient songer à la retraite, voulut lui résigner sa charge de premier président du parlement de Paris. Ce projet s'accordait avec les promesses du feu roi et de la régente; cependant la charge fut donnée à Nicolas de Verdun (1611). On avait consulté Rome sur le choix à faire, et Rome s'était gardée de donner son suffrage à celui que désignait l'opinion publique : il était devenu trop odieux et par ses actes et par sa grande *Histoire* mise à *l'index* en 1609. De Thou éprouva un découragement qui manqua lui faire quitter la cour et les affaires. Ses amis le dissuadèrent de cette résolution, et il n'abandonna pas son poste; mais il avait été frappé au cœur, et il demeura inconsolable jusqu'à sa mort, en 1617. L'équitable postérité a trouvé dans de Thou plus d'un titre à son estime et à sa reconnaissance; elle a vu en lui le citoyen sage et vertueux, le sujet fidèle et dévoué dans des temps de désordres et de factions, le magistrat intègre, éclairé et de mœurs sévères, l'habile homme d'État, et surtout le grand historien. Au milieu de la vie la plus occupée, de Thou osa concevoir le projet d'écrire l'histoire de son temps sur un plan si vaste, qu'on a lieu d'être surpris qu'un seul homme ait pu l'exécuter; mais c'est là le moindre mérite de cet ouvrage, proclamé par d'excellents esprits le plus parfait qu'aient vu éclore les temps modernes. Quelques taches pourtant déparent cette immense composition; mais on ne saurait trop admirer l'esprit de sage tolérance, de vertueuse franchise dont chaque page est empreinte et vivifiée, et qu'on s'étonne de rencontrer dans ces temps d'intrigues, de mensonges et de pieuses barbaries. Les contemporains furent frappés comme nous de ce contraste, qui n'était point honorable pour eux : ils s'en vengèrent sur l'audacieux censeur, en versant sur ses derniers jours le poison de l'injustice et de la calomnie. Il trouva quelques consolations dans l'amitié et les suffrages des hommes les plus éclairés de son époque, tels que Casaubon, Jos. Scaliger, P. Pithou, Ant. Loysel, Nicolas Rapin, Ronsard, Florent Chrétien, Pierre Dupuy, Scévole de Sainte-Marthe, et dans le propre témoignage de sa conscience, qui lui disait que son écrit était une bonne action, dont les générations à venir lui tiendraient compte. Cinq éditions de son livre parurent de son vivant, et durent être pour lui un heureux présage de sa renommée. Il mourut pendant qu'on imprimait la sixième. Enfin les 138 livres de son *Histoire*, qui, dans la plupart des éditions précédentes, avait souffert des mutilations exécutées ou ordonnées par lui-même, les *suppléments* donnés par Rigault, son ami, les *Mémoires* de sa vie, dont la rédaction lui est attribuée par les uns, et par les autres à Rigault, ses *Lettres* et d'autres pièces, notamment des morceaux de poésie latine, furent réunis dans la magnifique édition de 1733, que l'on doit à l'Anglais Thomas Carte. C'est sur cette édition qu'a été donnée la traduction en 16 vol. in-4°, Londres (Paris), 1734, dont les auteurs sont l'abbé le Mascrier, Adam, Lebeau, l'abbé Desfontaines et l'abbé Leduc. On a plusieurs *Vies* et *Éloges* du président de Thou. Lemontey lui a consacré une *Notice* dans la *Galerie française*, et MM. Chasles et Patin ont partagé le prix décerné par l'Académie française, en 1824, au meilleur ouvrage sur le grand historien.

THOU (François-Auguste de), fils aîné de l'illustre historien dont l'article précède, naquit à Paris, vers 1607. Placé, dès son enfance, sous la direction du savant Nicolas Rigault et de Pierre et Claude Dupuy, ses cousins, il se familiarisa de bonne heure avec les langues anciennes, et fit de rapides progrès dans les lettres et les sciences. A la mort de son père, il lui succéda dans la charge de maître de la librairie du roi; mais trop jeune pour l'exercer par lui-même, il obtint l'autorisation de se faire suppléer par Pierre Dupuy, dont il s'honorait d'être l'élève et le pupille. Il n'avait que 19 ans quand il fut reçu conseiller au parlement, et il joignit bientôt à ce titre celui de maître des requêtes. Dans le désir de perfectionner ses connaissances, il visita la plupart des États de l'Europe, recherchant l'amitié des savants, auprès desquels son nom lui donnait un facile accès, et notant avec soin tout ce qu'il remarquait de curieux. On sait qu'il profita d'une occasion favorable pour aller à Constantinople, où il s'arrêta quelque temps; mais on n'a pu recueillir aucun détail sur ce voyage, dans les écrits des contemporains. A son retour, il fut nommé conseiller d'État, et employé dans différents postes de confiance. La duchesse de Chevreuse, obligée de sortir du royaume, choisit de Thou pour intermédiaire de la correspondance qu'elle continuait d'entretenir avec la reine. Quelques-unes des lettres qu'il écrivait

à cette dame étant tombées dans les mains du cardinal de Richelieu, le ministre y vit une preuve certaine de sa participation aux complots formés pour le renverser, et donna l'ordre de l'arrêter. De Thou, prévenu de ce qui se passait, s'empressa de se rendre chez le ministre, et parvint à l'apaiser; mais il ne put jamais regagner sa confiance. Convaincu que, tant que le cardinal de Richelieu serait ministre, il n'avait rien à espérer pour son avancement ou pour sa fortune, il se lia d'une manière plus intime avec le grand écuyer Cinq-Mars, l'ennemi le plus déclaré de Richelieu, et eut des rapports fréquents avec Gaston d'Orléans et le duc de Bouillon, ligués pour forcer le roi de renvoyer son ministre. Il ne connut cependant le traité négocié par Fontrailles, avec l'Espagne, qu'après sa conclusion; et il le désapprouva fortement. Une copie de ce traité fut remise au cardinal de Richelieu, dans le temps qu'il était en Languedoc, allant rejoindre le roi à l'armée de Roussillon. Muni de cette pièce importante, il lui fut facile de reprendre sur l'esprit de Louis XIII l'ascendant qu'il avait déjà perdu, et de dissiper tous les complots de ses ennemis. De Thou, qui s'était rendu sans ordre à l'armée, fut conduit au château de Tarascon (6 juin 1642); et Richelieu déjà malade, s'y fit transporter pour l'interroger lui-même, dans l'espoir d'obtenir de sa bouche quelques aveux. Une commission fut assemblée à Lyon, pour juger les coupables. Laubardemont, dont l'histoire a flétri justement le caractère, fut désigné pour remplir les fonctions de rapporteur. De Thou remonta le Rhône jusqu'à Valence, dans un bateau attaché à celui qui portait Richelieu mourant : il fut ensuite transféré au fort de Pierre-Encise, où Cinq-Mars l'avait précédé. Leur procès était instruit; mais les juges, dévoués aux volontés de Richelieu, étaient embarrassés de trouver un prétexte pour condamner de Thou. Cinq-Mars, à qui Laubardemont avait persuadé que c'était le seul moyen d'obtenir sa grâce, consentit, enfin, à charger son ami. Lorsqu'ils furent confrontés, de Thou convint qu'il avait eu connaissance du traité avec l'Espagne; mais il s'excusa de ne l'avoir pas révélé, comme il le devait, sur ce qu'il n'aurait pu fournir aucune preuve d'une allégation qui compromettait le frère du roi. Malgré cette excuse, il fut condamné à mort (12 septembre 1642), d'après une ordonnance de Louis XI, oubliée depuis longtemps, et qui même n'avait jamais reçu d'application. Richelieu, quoique assuré de la docilité des juges, fut si surpris, en apprenant la condamnation de de Thou, qu'il répéta plusieurs fois : *de Thou! de Thou!* Les deux prisonniers entendirent à genoux la lecture de leur arrêt; après quoi de Thou dit à Cinq-Mars : J'aurais droit de me plaindre de vous; mais Dieu sait combien je vous aime; mourons courageusement; et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Il adressa des paroles de consolation aux gardes qui pleuraient; et ayant témoigné le désir de rester seul un instant, il en profita pour écrire deux lettres, l'une à Pierre Dupuy, et l'autre à une dame dont on ignore le nom. Il les donna toutes les deux au père Mambrun, son confesseur; mais ce religieux ne jugea pas à propos de remettre la seconde. Le gardien des Cordeliers de Tarascon ayant rappelé à de Thou que, pendant qu'il était en prison dans cette ville, il avait promis de fonder une chapelle dans leur église, s'il obtenait sa délivrance, il demanda du papier, et écrivit une inscription latine, qu'il désirait qu'on plaçât dans cette chapelle, pour éterniser son vœu. Un domestique était venu lui faire les adieux de sa sœur, Mme la présidente de Pontac: Mon ami, lui dit-il, dis à ma sœur que je connais maintenant mieux que jamais que le monde n'est que mensonge et que vanité; que je meurs content, et, par la grâce de Dieu, avec les sentiments les plus vifs de la religion. On n'a pas assez remarqué la précipitation mise dans cette affaire : les interrogatoires et le récollement des deux accusés, les conclusions du rapporteur, l'arrêt et son exécution, tout fut terminé dans l'espace de huit ou neuf heures. Il en était cinq quand on vint les avertir qu'ils étaient attendus. Ils se placèrent dans le fond de la voiture, ayant chacun son confesseur à la portière, et continuèrent à s'entretenir tranquillement jusqu'à la place des Terreaux, lieu fixé pour leur supplice. Cinq-Mars fut exécuté le premier. De Thou descendit alors de la voiture dont la portière était restée fermée, et monta sur l'échafaud d'un pas ferme, tenant son manteau plié sur le bras droit : il salua les spectateurs avec grâce, jeta son chapeau et son manteau dans un coin et courut embrasser son bourreau. S'étant mis à genoux, il reçut de son confesseur la dernière absolution, tandis qu'il récitait à haute voix la paraphrase du psaume 115, qu'il avait composée dans sa prison. Le billot était teint du sang de son malheureux ami : il le baisa; mais ne pouvant en soutenir la vue, il demanda qu'on lui bandât les yeux. On lui jeta un mouchoir qu'il arrangea lui-même et posa sa tête sur le billot. L'exécuteur, ne l'ayant pas abattue du premier coup, en porta plusieurs autres sur la gorge, avant de pouvoir la séparer du tronc. De Thou était âgé d'environ 35 ans. Son corps, porté dans l'église des Feuillants, avec celui de Cinq-Mars, fut inhumé le lendemain aux Carmélites. Après la mort de Richelieu, les parents du malheureux de Thou présentèrent une requête pour obtenir sa réhabilitation; mais cette justice leur fut refusée, parce qu'on craignit, en reconnaissant son innocence, d'autoriser la non-révélation des complots tramés contre l'État. Pierre Dupuy a publié : *Mémoire pour servir à la justification de François-Auguste de Thou.* On le trouve à la suite de la traduction française de l'*histoire* de son illustre père. Les pièces de son procès sont imprimées dans le *Journal de Richelieu,* dans les *Mémoires* de Montrésor, etc.

THOUIN (André), professeur de culture au Jardin du Roi, né à Paris en 1747, fut encouragé, dès ses premiers pas dans la carrière, par Buffon et Bernard de Jussieu. Appelé en 1764 à la place de jardinier en chef, que son père avait remplie pendant près de 20 ans, il tripla l'étendue du jardin de l'École de botanique, augmenta ses richesses en végétaux exotiques, agrandit les serres, et les remplit de plantes qu'il tira des diverses parties du globe. Ces travaux lui méritèrent l'estime de J. J. Rousseau, de Linné, de Malesherbes, et lui ouvrirent les portes de la Société d'agriculture de Paris et de l'Académie des sciences. Élu membre du conseil général du département de Paris en 1790, il rendit de grands services aux campagnes. Professeur d'économie rurale à

l'école normale, il fut envoyé en Hollande en 1794, dans la péninsule italique en 1796, et fut récompensé de ses recherches dans ces deux contrées par une couronne de chêne et une médaille d'or. Il devint membre de l'Institut à sa formation, reçut un des premiers l'étoile de la Légion d'honneur, obtint en 1806 la création d'une école d'agriculture pratique, et devint, sur la fin de sa vie, l'arbitre des propriétaires et des sociétés savantes. Il mourut en 1823. On a de lui : *Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale, sur la manière d'étudier cette science par principes et sur les moyens de l'étendre et de la perfectionner,* 1815, in-4°; *Monographie des greffes,* Paris, 1821, in-4°; une foule d'autres *Mémoires* et *Instructions,* disséminés dans plusieurs recueils, et dont Thiébaud de Berneaud a donné la liste dans l'*Éloge historique de Thouin,* qu'il lut le 28 décembre à la Société linnéenne. Son *Cours d'agriculture et de naturalisation des végétaux* a été publié par son neveu Oscar Leclerc, Paris, 1827, 3 vol. in-8°, et *atlas* in-4°, de 65 planches, précédé de l'*Éloge* de l'auteur, par Cuvier, et d'une *Notice* par l'éditeur.

THOUIN (Jean), frère du précédent, mort en février 1827, jardinier en chef du Jardin du Roi et membre de la Société d'agriculture, remplit avec autant de zèle que d'intelligence l'utile emploi qui, de génération en génération, s'était conservé dans sa famille. — Gabriel THOUIN, frère du précédent, employé comme architecte au même établissement, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins,* Paris, 1819, in-fol., avec 50 planches.

THOURET (Jacques-Guillaume), l'un des membres les plus célèbres de l'assemblée constituante, et l'un de ses présidents, naquit à Pont-l'Évêque, le 30 avril 1746. Fils d'un notaire, il puisa dans l'étude de son père un goût prononcé pour tout ce qui se rattache aux lois. Les dispositions les plus heureuses, qu'un vif amour du travail ne tarda pas à développer, se révélèrent chez lui de bonne heure. Un jugement sain et une mémoire forte le mirent à même de se distinguer à l'université de Caen, où il fit des études extrêmement brillantes. Le goût de ses premières années ne se démentit point, et aussitôt qu'il fut en âge de choisir une profession, il se détermina sans hésitation pour le barreau. Aussi fit-il tout pour s'y préparer; veilles et fatigues, rien ne lui coûta. A 19 ans, il plaida sa première cause au barreau de Pont-l'Évêque. L'adresse et l'habileté avec lesquelles il la soutint, firent bientôt voir qu'il ne pouvait rester au bailliage de l'endroit, et que son talent demandait à se développer sur un plus grand théâtre. Cependant, s'éloignant avec peine d'un lieu où il avait toute sa famille, et qui avait été le témoin de sa naissance et de son premier succès, il ne quitta Pont-l'Évêque qu'après y avoir perfectionné encore ses études dont le premier fruit fut un ouvrage sur la *Coutume normande.* Enfin, en 1772, il vint s'établir à Rouen, et prit place au premier rang d'un barreau alors très-célèbre. Il s'y fit remarquer par un talent toujours croissant : grand partisan de la méthode analytique, il décomposait tout, fondait les moindres détails, et se formait ainsi une conviction inébranlable, qui, chez lui, prêtait une nouvelle force aux grands mouvements de l'art oratoire. Plus d'une fois, il jouit du plus beau succès qu'on puisse envier dans sa profession, c'est-à-dire de voir ses consultations influer sur la jurisprudence. En 1787, Thouret fut nommé procureur syndic de l'assemblée provinciale de la généralité de Rouen. Le rapport qu'il fit, en cette qualité, sur l'état de la province, et sur les améliorations dont le commerce et les impôts lui paraissaient susceptibles, lui valut de grands éloges, et une réputation de publiciste, dont il ne cessa de se montrer digne. Les états généraux ayant été convoqués pour l'année 1789, Thouret rédigea, l'année précédente, un mémoire qui devait leur être présenté par les avocats au parlement de Normandie. Ce mémoire avait pour but de demander que les députés du tiers état fussent en nombre égal à ceux des deux ordres privilégiés, qu'ils ne fussent pris que par ceux qui étaient réellement membres du tiers, et que les suffrages fussent comptés par tête. Tel fut le début de Thouret dans la carrière politique. Peu de temps après, il fit voir par l'*Avis aux bons Normands,* et par la *Suite à l'avis,* quel esprit devait présider à la rédaction du cahier des doléances; et après avoir prouvé que si les précédents états généraux avaient été sans résultats, l'imperfection des cahiers en était la seule cause, il parvint à obtenir qu'ils seraient uniformes dans tous les bailliages de Normandie, au moins sur les objets essentiels : l'établissement d'une constitution, l'égale répartition des impôts, l'égalité de l'admission aux emplois et aux honneurs, en raison du talent et du mérite, etc. Il est encore un autre point sur lequel il insista beaucoup; il demanda que les députés eussent des mandats libres et illimités, pensant que la restriction des pouvoirs tendrait à paralyser l'assemblée. Il rédigea lui-même au nom du tiers état de Rouen, un cahier de doléances dont plusieurs articles ont passé dans la constitution de 1791. Lorsque deux années auparavant, à la réunion des états généraux à Versailles, le clergé et la noblesse refusaient de se joindre aux communes pour vérifier les pouvoirs en commun, Thouret, qui s'y était rendu comme premier député de Rouen, fut nommé l'un des commissaires chargés de concilier le différend. Sa mission fut suivie d'un plein succès, et, le 26 juin la vérification des pouvoirs étant terminée, on procéda à l'organisation des communes qui, sur la motion de l'abbé Sieyès, furent constituées en assemblée nationale. Le mois suivant, Thouret publia l'*Analyse des idées principales sur la reconnaissance des droits de l'homme en société,* et sur les *bases de la constitution.* Le 1er août, quand il fut question de l'élection du président, il l'emporta de quatre voix sur Sieyès, et fut nommé; mais les murmures des partisans de ce dernier, qui le décriaient comme un ennemi de la révolution et vendu à la cour, accusation banale de ces temps, le forcèrent de donner sa démission. Le 1er septembre suivant, Thouret vota pour que le corps législatif ne fût pas, ainsi qu'on en agitait la question, divisé en deux chambres, et pour que les décrets du même corps fussent soumis au *veto* absolu ou suspensif du roi. Le 15 du même mois, il fut nommé membre du nouveau comité de constitution; le 29, il présenta un travail, dont la discussion fut ajournée, sur les bases de la représentation nationale et de l'administration provinciale et

municipale. Le 13 octobre, il demanda qu'on dépouillât le clergé de la propriété foncière, prétendant qu'on le pouvait légalement ; ce qu'il a dit à ce sujet, consigné dans le *Moniteur*, est ce qu'il y a de plus péremptoire à opposer au clergé considéré comme propriétaire. Il étendit la même demande aux domaines de la couronne, qu'il regardait comme une propriété nationale, puisque le payement de la liste civile et toutes les dépenses du service public étaient à la charge de la nation. Sa motion relative aux ecclésiastiques fut adoptée. Le lendemain il demanda avec Alexandre de Lameth, que les vacances des parlements fussent indéfiniment prolongées, et que la connaissance de toutes les causes fût attribuée aux chambres des vacations, jusqu'à l'établissement de nouveaux tribunaux. Cette nouvelle motion fut encore adoptée. Le même jour, Thouret défendit, contre Mirabeau, un projet de loi sur la division de la France en 83 départements. Le 12 novembre, il fut nommé président, sans que cette fois il se présentât le moindre obstacle à son élection ; on lui vota même des remercîments quand il quitta le fauteuil. Le mois suivant, il présenta un projet relatif à l'établissement des municipalités, et le 7 janvier, il donna des éclaircissements sur les difficultés que pouvait faire naître la première formation des corps administratifs dans les départements et les districts ; il fit prononcer, le 13 février, la suppression des ordres religieux. Au mois de mars, il développa les principes fondamentaux d'un travail dont il avait, dès son entrée au comité de constitution, été chargé relativement à l'organisation judiciaire, et, à sa demande, l'ordre fut reconstitué en entier. Le 6 avril, Thouret proposa d'établir un tribunal d'appel dans chaque département, et c'est à lui que l'on doit l'établissement du jury en matière criminelle. Le 11 mai, il fut porté à la présidence pour la troisième fois. Le 28, il fit un rapport sur la manière de mettre en activité les nouveaux corps administratifs des départements et des districts, et sur leurs premiers travaux. Le 4 août, il démontra le danger de remettre aux officiers du ministère public le droit d'accusation. Thouret parut peu à la tribune le reste de l'année, et médita de nouvelles lois dans le comité de constitution. Le 2 novembre, il proposa les nouvelles formes de la sanction, de la promulgation, de l'envoi et de la publication des lois ; et aux séances suivantes, il vit son opinion prévaloir dans une discussion relative à un projet sur la police de sûreté, et l'institution du jury. Le 22 mars, il fit, sur la régence, un rapport dans lequel il veut qu'elle revienne au plus proche parent du roi, à l'exclusion des femmes, et il la déclare incompatible avec la garde et l'éducation du prince mineur ; il veut en outre que le régent soit nommé par un corps électoral, distinct du corps législatif, dans le cas où les parents ne seraient pas régnicoles, ou n'auraient pas prêté le serment civique, ou se trouveraient héritiers d'une autre couronne. Le 28 mars, il présenta un projet sur la résidence des fonctionnaires publics, sans en excepter le roi. Le 27 juin, il fit décréter que les bulles, rescrits ou brefs de la cour de Rome ne pourraient être publiés et mis à exécution dans le royaume, qu'après avoir été approuvés par le corps législatif, et sanctionnés par le roi. Sur ces entrefaites le départ du roi pour Varennes eut lieu. Thouret fut l'un des premiers à demander la mise en accusation de ceux qui avaient aidé ou conseillé cette fuite. Le 5 août, lors de la révision des décrets constitutionnels, Thouret, qui était rapporteur, monta à la tribune tous les jours pendant le mois entier, et le 1er septembre la rédaction de l'acte constitutionnel étant définitivement arrêtée, Thouret fit décréter qu'il serait rédigé un code civil uniforme pour toutes les parties du royaume. Le 3, il se rendit aux Tuileries à la tête d'une députation de 60 membres, et présenta au roi la constitution. Le 11, il fut nommé président pour la quatrième fois, et fit la clôture des séances le 30 décembre. Après avoir reçu du roi le serment de fidélité à la constitution, il fut nommé juge, puis président du tribunal de cassation. Mais bientôt le règne de la Terreur arriva, et Thouret, qui ne voulut s'expatrier ni se cacher, fut arrêté, le 26 brumaire an II, et conduit au Luxembourg ; il fut mis au secret à la fin de ventôse de la même année, il y resta cinq semaines, et, le 3 floréal, il fut transféré à la Conciergerie. Condamné à mort, il monta sur l'échafaud, le même jour que le Chapelier, d'Espréménil et Malesherbes. Orateur plus habile qu'éloquent, jurisconsulte profond, excellent citoyen, Thouret fut entraîné par la chute de la monarchie qu'il avait voulu fonder sur des institutions républicaines. Il chercha vainement un abri contre l'écroulement de ses débris, en se retirant de la scène politique : ils l'écrasèrent. Outre plusieurs écrits de Thouret, on a encore de lui : *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français, extrait de l'abbé Dubos et de l'abbé Mably*, Paris, an IX (1800), in-18, stéréotype. Ce livre n'est pas un chef-d'œuvre, comme on l'a dit, mais c'est un bon modèle d'analyse. En 1817, la censure a acquis et fait briser la planche de cet ouvrage, et en a fait publier une édition, prétendue clandestine, tronquée en plusieurs endroits, et notamment dans les quatre dernières pages du livre second des *Observations sur l'histoire de France*.

THOURET (Michel-Augustin), médecin, frère du précédent, né à Pont-l'Évêque en 1648, mort en 1810, fut admis à la Société royale de médecine lors de sa formation, en 1776, et désigné l'un des commissaires pour surveiller les fouilles du cimetière des Innocents, qu'on voulait supprimer. Associé plus tard à Colombier comme inspecteur général en survivance des hôpitaux civils et maisons de force du royaume, il fut nommé membre du conseil de santé des hôpitaux militaires et médecin au département de la police. Il perdit toutes ses places en 1792, et fut en butte aux persécutions. Lorsqu'après la chute de Robespierre le gouvernement voulut réorganiser l'instruction publique, Thouret travailla de concert avec son ami Fourcroy, à établir l'école de santé, aujourd'hui la faculté de médecine, fut nommé professeur et directeur de cet établissement utile, et, par ses soins et ceux de Corvisart, on vit renaître le goût des études médicales. Après la révolution du 18 brumaire, il fut appelé à l'administration des hospices et du Mont-de-Piété, fut nommé membre du conseil de salubrité, entra au tribunat, et y resta jusqu'à sa suppression. Il reconnut l'un des premiers l'importance de l'heureuse découverte de Jenner, et contribua beaucoup à la pro-

pagation de la vaccine. Entre autres ouvrages, on a de Thouret : *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 1784, in-12; *Extrait de la correspondance de la Société royale de médecine, relativement au magnétisme*, 1785, in-8°; des *Mémoires*, des *observations* et des *recherches* dans les *mémoires* de la Société royale.

THOURET (Guillaume-François-Antoine), fils du constituant, élu député du Calvados en 1831, signa la protestation du 6 janvier 1832 contre l'expression de *sujets* appliquée aux Français, et mourut la même année. Depuis 15 ans il s'occupait de recueillir les matériaux d'une *Encyclopédie* disposée par ordre alphabétique, dans laquelle il avait consigné pour chaque mot de la langue française tous les renseignements bibliographiques qui peuvent lui être appliqués. Cet ouvrage, en 30 vol. in-4°, a été donné après la mort de Thouret à la bibliothèque de la ville de Paris.

THOUTMOSIS, ou plus exactement **THOOUTMÈS**, paraît être la véritable orthographe d'un nom égyptien que les Grecs ont diversement altéré en *Touthmosis, Tethmosis, Thmosis*, etc. Ce nom, qui signifie *enfant de Thôout* (l'Hermès ou le Mercure des Égyptiens), comme *Ramessès*, ou *Ramsès*, signifie *enfant de Ra* ou du soleil, fut commun à plusieurs des premiers Pharaons de la 18e dynastie, l'une des Diospolitaines ou Thébaines, tandis que celui de *Ramsès* domine parmi les derniers monarques de cette famille royale. Mais les Pharaons de l'Égypte ayant eu, outre leur nom propre, divers noms ou surnoms honorifiques ou populaires, il ne faut pas s'étonner des variantes nombreuses qui se rencontrent au sujet des mêmes personnages, soit dans les différents auteurs, soit dans la comparaison que l'on commence à établir de nos jours avec quelque certitude entre leurs récits et les inscriptions hiéroglyphiques ou autres des monuments. Les prénoms royaux ou noms de règne, constamment invariables et distincts au milieu de la variété et de la confusion des noms propres et des surnoms, fournissent un moyen sûr d'échapper à cette confusion. D'un autre côté, la précieuse découverte de la table généalogique d'Abydus contenant, dans l'ordre chronologique, les cartouches-prénoms d'un grand nombre de rois égyptiens, prédécesseurs de *Ramsès-Sésostris*, le chef de la 19e dynastie, a déjà permis de reconnaître et de classer tous les Pharaons dont se composa la 18e, notamment ceux du nom de *Thoutmosis*. Il en résulte une éclatante confirmation des listes tirées de Manéthon, et, par suite, du fragment original de cet auteur conservé dans Josèphe. Manéthon racontait, dans son second livre, que, sous un ancien roi, nommé *Timaüs* ou *Concharis*, probablement le dernier de la 16e dynastie, une puissante horde nomade, qui était partie de l'Orient, fondit sur l'Égypte, brûlant les villes, renversant les temples des dieux, égorgeant les hommes, réduisant en esclavage les femmes et les enfants, et qu'elle soumit toute la contrée presque sans combat, plus de 2,000 ans avant notre ère. Ces barbares, qui peut-être avaient fui devant les armes victorieuses des Assyriens, avant d'être eux-mêmes conquérants, se fortifièrent dans la partie orientale du Delta contre ces dangereux voisins. Trouvant là une place antique, nommée *Avaris*, sur la limite du désert par où ils étaient venus, ils en firent leur citadelle; et leur chef, qui devint bientôt roi et auteur d'une dynastie nouvelle en Égypte, la 17e, y posta 240,000 guerriers. De Memphis, où il paraît avoir établi sa résidence, et d'où il percevait les tributs, tant de la contrée supérieure que de l'inférieure, dit Manéthon, par conséquent de toute l'Égypte, ce redoutable usurpateur se rendait tous les ans dans son camp retranché d'Avaris, au temps de la moisson, pour faire récolter les blés, pour payer la solde à ses troupes et pour les exercer, afin d'entretenir leur ardeur belliqueuse. Ses successeurs, au nombre de cinq, composèrent avec lui la première dynastie des *Hycsos* ou des *Rois Pasteurs*, nom que reçurent des Égyptiens ces conquérants nomades, et qu'une autre version, peut-être assez suspecte, interprète *Pasteurs-Captifs*, l'appliquant à la race entière de ces étrangers. Quelques-uns les disaient Arabes; d'autres les appellent Phéniciens : s'il est vrai que ce soient eux que l'on trouve représentés sur les monuments de la Thébaïde avec le corps peint en rouge, des cheveux roux et les yeux bleus, grossièrement vêtus, les bras et les jambes tatoués, ces demi-sauvages sembleraient plutôt appartenir à la race Japhétique ou Scythique. Josèphe, égaré par l'amour-propre national, veut absolument reconnaître en eux les Hébreux, ses ancêtres, *pasteurs* et *captifs* en Égypte, idée que semble favoriser la seconde des deux étymologies du nom des *Hycsos*. Mais cette étymologie, en supposant qu'elle n'ait pas pour unique fondement l'hypothèse même de l'historien juif, s'explique bien plus naturellement par l'usage constant des Égyptiens, dont les monuments n'offrent jamais ces peuples que dans un état de défaite, de captivité et d'abjection. Après la première dynastie des Pasteurs, qui dura plus de deux siècles, et qui seule a trouvé place dans la série chronologique des familles royales de l'Égypte, sans doute parce que seule elle domina sur le pays entier, les Égyptiens entreprirent de secouer un joug de plus en plus pesant. Des rois indigènes reprirent le dessus, et il s'éleva contre les Pasteurs, dit Manéthon, une guerre longue et terrible. *Misphra-mouthosis* ou *Misphra-Thoutmosis*, comme écrit Champollion le jeune, battit les barbares, les chassa de l'Égypte, et les força de se renfermer dans leur immense camp retranché d'Avaris. *Amosis* ou *Thoutmosis*, son fils, les y tint inutilement assiégés avec une armée considérable : il finit par conclure avec eux un traité en vertu duquel ils évacuèrent Avaris et l'Égypte, et se retirèrent avec leurs femmes, leurs enfants et tout leur butin, dans la Syrie ou la Palestine, au nombre de 240,000. — THOUTMOSIS Ier, suivant les listes tirées de Manéthon, fut donc le véritable libérateur de l'Égypte; et voilà pourquoi son nom figure à la tête de la 18e dynastie, dont il paraît avoir été le chef, vers l'an 1800 avant notre ère. Si l'on en croit les rapprochements établis par Champollion le jeune, le vrai nom de ce monarque serait *Aménoftèp*, comme on lit sur plusieurs monuments du Musée royal de Turin, trouvés à Thèbes, et qui portent également le nom de son épouse *Nané-Atari*. Il régna 25 ans et 4 mois, après l'expulsion des *Hycsos*, et il eut pour successeur son fils *Chébron*, nommé *Thôoutmès* sur les monuments, et le premier roi de ce nom, à ce qu'il paraît, par conséquent

le véritable THOUTMOSIS Ier. Son prénom royal, placé après celui d'*Aménoftèp*, sur la table d'Abydus, se lit un obélisque appartenant à la portion la plus ancienne du palais de Karnac à Thèbes, et la magnifique collection de Turin nous offre maintenant une statue colossale en granit de ce Pharaon, toute chargée de ses noms et de ses titres. *Aménophis Ier*, l'*Ammon-Mai* des monuments, lui succéda au bout de 13 années, et fut lui-même remplacé, après 20 ans et 7 mois, par *Amensès* ou *Amensè*, sa sœur, qui régna 21 ans et 9 mois. Vint ensuite *Méphrès* ou *Miphris*, 5e roi de la 18e dynastie, que les légendes gravées sur les nombreux monuments de son règne appellent *Thôoutmès*, et que nous regardons, avec Champollion le jeune, comme le Thoutmosis IIe du nom. Certaines parties du palais de Karnac et de l'édifice dit le *Tombeau d'Osymandyas* à Thèbes, un des temples de la Nubie, et l'obélisque de Saint-Jean de Latran, le plus grand de tous ceux que les Césars firent transporter d'Égypte à Rome, attestent la puissance de ce Pharaon, son goût pour les arts et leurs progrès à cette époque reculée. Une superbe statue colossale de la collection Drovetti, conservée au Musée de Turin, le représente sous ses véritables traits, aussi bien qu'une des figures sculptées en plein relief sur un bloc de granit rose, dont la Commission d'Égypte a donné la gravure. Tout porte à croire que Thoutmosis II, surnommé *Méphrès* ou *Miphris*, *Miphrès* ou *Miphra*, c'est-à-dire *Don de Phré* ou du soleil, est identique au *Mœris* d'Hérodote et au *Myris* de Diodore de Sicile, antérieur à Sésostris de huit générations, et qui dut vivre vers la fin du 18e siècle avant notre ère, époque où les listes de Manéthon placent *Miphris*, le même nom que *Myris*, en retranchant l'article égyptien. Ce serait ce monarque qui aurait fait creuser le grand lac appelé, d'après lui, *Lac de Mœris*, dans le nome des Crocodiles, depuis le nome Arsinoïte, aujourd'hui le Fayoum : ce lac, maintenant nommé *Birket el-Keroun*, est un bassin naturel que la main des hommes ne fit qu'agrandir et vivifier, en lui communiquant les eaux du Nil par le moyen d'un canal. Il était destiné à suppléer aux inondations du fleuve, ou à recevoir l'excédant de ses eaux, selon les années. Deux pyramides, dont chacune portait une statue colossale assise sur un trône, et dont on croit encore reconnaître aujourd'hui les deux énormes bases, s'élevaient, selon Hérodote, de 300 pieds au-dessus de la surface du lac, et autant au-dessous, jusqu'au fond. Ainsi elles rendaient témoignage de la création de cette espèce de mer intérieure, qui n'avait pas moins de 35 lieues de tour, par le pouvoir du Pharaon *Mœris*. Ce prince fit aussi construire les propylées au nord du temple de Phtha ou Vulcain, à Memphis, bâti en même temps que la ville par *Ménès*, le premier roi d'Égypte, si l'on en croit Hérodote, tandis que la tradition, plus vraisemblable, suivie par Diodore, attribue la fondation de cette seconde capitale de l'empire égyptien à *Uchoréus*, probablement l'un des rois de la 16e dynastie. *Thoutmosis II* ou *Miphris*, supposé le même que *Mœris*, après un règne de 12 ans et 9 mois, à peine suffisant pour de si grands travaux, laissa le trône à un monarque qui, chez Manéthon, porte précisément le même nom et le même surnom, si l'on admet que *Miphra-mouthosis* doit s'écrire *Miphra-Thoutmosis* : mais le prénom royal qui, sur la table généalogique d'Abydus, suit immédiatement celui de *Thoutmosis II*, se rattache, sur les monuments, au nom propre *Aménof*; et nous aurions par conséquent ici le véritable *Aménophis Ier*, 6e roi de la 18e dynastie. Ce roi, assimilé au précédent par ses autres noms, comme en fait foi la liste du prêtre de Sébennytus, peut avoir été confondu avec lui dans la tradition, d'autant qu'il poursuivit ses projets pour l'embellissement de Thèbes, qu'il fit élever, comme lui, des propylées, des temples, des colosses, dont l'un, transporté de nos jours à Turin, représente le Pharaon lui-même accroupi sur ses talons et offrant le vin aux dieux. Son règne fut de 25 ans et 10 mois, et il eut pour successeur un nouveau et dernier THOUTMOSIS IIIe du nom, appelé ainsi et chez Manéthon, et sur les monuments. Ce roi, qui régna 9 ans et 8 mois dans la première moitié du 17e siècle avant notre ère, fidèle à l'exemple de son père et de son grand-père, continua leurs travaux, et fit achever plusieurs édifices commencés par eux. On trouve son nom à la suite de leurs noms, et sur l'obélisque de Saint-Jean de Latran, et sur le temple d'Amada en Nubie. Son fils et son successeur, encore appelé d'un même nom dans les listes royales et dans les légendes des monuments, fut le célèbre *Aménophis II*, le Memnon égyptien des Grecs ou *Phaménophis*, représenté par la fameuse statue parlante, et qui, durant un règne de plus de 30 années, couvrit de magnifiques constructions la vaste étendue de son empire, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à Soleb, au cœur de l'Éthiopie. Les colonnades du palais bâti dans ce lieu reculé, les salles du temple du dieu Chnouphis à Éléphantine, les ruines du Memnonium et les parties les plus anciennes du palais de Louksor, à Thèbes, portent les cartouches royaux de ce Pharaon, qui fut un conquérant, comme l'attesterait seul le costume un peu barbare d'une de ses statues, conservée au musée de Turin. D'autres statues de la même collection, représentant différentes divinités égyptiennes, témoignent, par leurs inscriptions hiéroglyphiques, qu'elles furent consacrées sous Aménophis II et par lui. Il eut pour épouse une reine du nom de *Taïa*, dont la cartouche accompagne souvent le sien sur les monuments. Enfin c'est sa royale et superbe sépulture qu'il faut reconnaître, selon toute apparence, dans le tombeau isolé de l'ouest à Thèbes. *Horus*, probablement son fils, que les légendes monumentales et le canon de Manéthon appellent encore ainsi d'un commun accord, occupa le trône après lui, pendant 36 ans et 5 mois, et fut lui-même remplacé par sa fille *Achenchrsès* ou *Chenchérès*, nommée *Tmauhmot* sur les monuments, et qui régna plus de 12 années. Un groupe fort précieux de la collection déjà citée offre, l'un à côté de l'autre, le père et la fille ; et, dans le texte hiéroglyphique, gravé au dos du trône qui les porte tous deux, on retrouve, vers l'an 1600 avant notre ère, les formules et tout le fastueux protocole de l'inscription de Rosette et du décret qu'elle contient en l'honneur de Ptolémée Épiphane. Ainsi, dès cette époque et longtemps auparavant, les Pharaons et leurs épouses, leurs mères, leurs sœurs et leurs filles, appelées à leur succéder, étaient assimilés, par les prêtres, aux dieux et aux déesses

ses; leurs images, comme les images divines, prenaient place dans les temples; leurs noms se confondaient avec les noms divins; un culte leur était rendu, et un sacerdoce spécial était chargé de le desservir. Il n'est pas moins certain que, dès ces temps reculés, l'Égypte avait atteint un haut degré de civilisation; que les arts, surtout l'architecture et la sculpture, y avaient pris leur essor; que les législateurs y avaient constitué la société et l'État sur un plan désormais invariable; que de grands rois et des conquérants, soit par le commerce, soit par les armes, avaient fait refluer dans son sein les trésors de l'Orient et du Midi. Thèbes, sa première capitale, et les principales cités de la haute et de la moyenne Égypte s'enrichissaient chaque jour de temples, de palais, d'obélisques, de statues et de magnifiques décorations en tout genre. Au dehors, des nations barbares ou civilisées étaient subjuguées, et rendues tributaires; au dedans et vers le nord, les hordes nomades et les peuplades de race étrangère, qui se maintenaient encore dans les marais du Delta et dans les environs des bouches du Nil, étaient repoussées, contenues, successivement soumises, forcées de se fixer au sol, en acceptant le joug de la police sacerdotale des Pharaons, ou de se dérober par la fuite à leurs persécutions de plus en plus cruelles. Tels furent en partie les résultats de l'expulsion des *Hycsos* par les premiers monarques de la 18e dynastie. Nous l'avons dit ailleurs : « Cet événement, grand par lui-même, plus grand encore par ses conséquences, en préparant la réunion de toute l'Égypte sous un même sceptre, commença sa splendeur. Il acheva de fixer les peuples au sol sur toute la face du pays, développa et consolida le système des castes, posa la barrière entre les agriculteurs et les nomades, fomenta les mépris des Égyptiens pour ceux-ci, leur aversion pour les étrangers en général, et en constituant l'Égypte chez elle, la sépara du reste du monde. En même temps, il porta les forces de la nation vers le nord, lui ouvrit un plus vaste champ d'activité, avec un territoire plus étendu et plus fertile. Des résultats non moins importants, soit de l'invasion des pasteurs, soit de leur expulsion et du système de politique qui s'ensuivit, furent ces colonies d'Égyptiens ou d'étrangers partis de l'Égypte, qui allèrent porter ses arts, ses mœurs, ses traditions sur tant de rivages, en Asie, en Grèce, en Italie. Même après que les Hycsos eurent été chassés, la basse Égypte resta partagée, à ce qu'il semble, entre des peuplades d'origine diverse, dont les unes y avaient formé de petits États, les autres, tribus pastorales, comme les enfants d'Israël, y nourrissaient de nombreux troupeaux....» Ceci nous explique et l'existence de plusieurs dynasties étrangères en Égypte, après la chute de la 1re dynastie des rois pasteurs, suivant Jules Africain, et la situation des Hébreux vis-à-vis des derniers Pharaons de la 18e dynastie, leurs plaintes sur les ouvrages auxquels on les employait, sur les villes qu'on les forçait de bâtir, sans doute pour les tourner à la vie agricole. L'une de ces villes portait le nom de *Ramessès*, qui est, selon les monuments, d'accord, en grande partie, avec Manéthon, celui de cinq des sept rois successeurs de la reine *Tmauhmot* ou *Achencherses*, jusqu'à Ramsès-Sésostris, le 6e *Ramsès* et le chef de la 19e dynastie, vers le milieu du 15e siècle avant J. C. Ajoutons, pour compléter l'histoire des 17 Pharaons de la 18e dynastie, ressuscités par les découvertes nouvelles, avec une partie de leur gloire antique, que le 11e, *Ramsès* Ier du nom, l'*Athoris* ou le *Rathosis* de Manéthon, frère et successeur d'Achencherses, au commencement du 16e siècle, fut suivi de deux rois qui, chez Manéthon, sont appelés d'un même nom, *Achenchérès*, mais que les monuments nomment *Ousiréi* et *Mandouéi*. Ils furent très-probablement frères : leurs prénoms sont les mêmes dans les légendes hiéroglyphiques, comme leurs noms, dans l'annaliste égyptien; et c'est sans doute pour cette raison qu'un seul des deux figure sur la table d'Abydus, disposée par ordre de générations. Les palais de Karnac et de Louksor, à Thèbes, furent continués par eux. L'obélisque Flaminien, aujourd'hui sur la place du Peuple, à Rome, paraît dû au pharaon *Mandouéi*; et c'est pour son frère et prédécesseur *Ousiréi* que fut creusé le magnifique tombeau découvert par Belzoni, dont on a pu voir le modèle à Paris. Vint ensuite l'*Armaïs* de Manéthon, le véritable *Ramsès II* des monuments, dont la légende complète (le prénom et le nom propre) termine la seconde ligne de la table d'Abydus, qui d'abord paraît s'être arrêtée à ce roi. Son successeur, peu avant le milieu du 16e siècle, fut *Ramsès III*, le 15e Pharaon de la 18e dynastie. Quoique son règne ait été encore plus court que celui de son prédécesseur, qui ne régna que 4 ans et 1 mois, ils eurent le temps, l'un de faire élever les deux superbes obélisques de Louksor, à Thèbes, et le vieux temple de Kalabsché en Nubie; l'autre de faire décorer une portion du palais de Karnac, auquel avaient travaillé tous ses aïeux. *Ramsès IV*, surnommé *Méiamoun*, c'est-à-dire, *aimant Ammon* (et non point *aimé d'Ammon*), soit chez Manéthon, soit sur les monuments, construisit le grand palais de Médinet-abou, couvert de ses légendes et de bas-reliefs historiques, qui se rapportent à ses grandes actions. *Ramsès V*, son fils, l'*Aménophis III* de Manéthon, père de Sésostris, lui succéda au bout de 66 ans, dans la première moitié du 15e siècle avant notre ère, et, entre autres ouvrages, orna de bas-reliefs quelques parties de ce palais de Karnac, édifice immense, commencé sur le plan actuel, par les premiers Pharaons de sa race, dit Champollion le jeune, et auquel, 7 siècles après lui, les rois de la 26e dynastie ajoutaient encore de nouvelles décorations.

THOUVENEL (Pierre), médecin, né en 1747 en Lorraine, se fit d'abord connaître par les recherches qu'il entreprit sur les eaux de Contrexeville, et par l'établissement qu'il y fonda à ses frais. La Société royale de médecine le récompensa de son zèle par le titre d'associé, et le ministère, en lui donnant l'emploi d'inspecteur des eaux minérales de France. Cette distinction fut suivie bientôt de plusieurs autres, et Thouvenel, pourvu d'emplois éminents, honoré 10 fois en 14 ans de palmes académiques, semblait destiné à une carrière heureuse et paisible; mais le zèle qu'il déploya pour la défense du magnétisme animal et de la faculté hydroscopique et métalloscopique, ses continuelles recherches sur cette matière, et ses efforts constants pour en confirmer la théorie par de nouvelles expériences, l'engagèrent dans une lutte funeste à son repos et à son bonheur. La ré-

volution, dont il n'adopta point les principes, le força de s'exiler en Italie, où il combattit encore pour son système, et composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un *mémoire* couronné par l'Académie de Rome. De retour en France, le gouvernement impérial lui rendit l'inspection des eaux minérales, et le nomma son premier médecin consultant. Il mourut le 1er mars 1815. On a de lui : *Premier et second mémoire physique et médicinal sur les rapports qui existent entre la baguette divinatoire, le magnétisme et l'électricité*, Paris, 1781 et 1784, in-8°; *Mémoire sur l'électricité organique et minérographique*, Brescia, 1790; *Mémoire sur l'aréologie et l'électrologie*, etc., Paris, 1806, 3 vol. in-8°

THOUVENIN (Joseph), célèbre relieur, né vers 1791, obtint en 1823 une médaille à l'exposition des produits de l'industrie. Il eut l'idée de faire laminer le carton, et renouvela l'usage des matrices en cuivre pour imprimer toutes sortes de dessins sur le maroquin et sur la peau. On lui doit de nouveaux fers à dorer qui sont d'un très-bon emploi. Passionné pour son art, il s'occupait encore d'imaginer de nouveaux perfectionnements lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée en 1834.

THOYNARD. *Voyez* **TOINARD.**

THOYRAS. *Voyez* **RAPIN** et **TOIRAS.**

THRASÉAS (Lucius-Poetus), sénateur romain et sectateur de la philosophie stoïcienne, né à Padoue vers le commencement de l'ère chrétienne, parcourut d'abord la carrière des honneurs militaires, et à l'avénement de Néron, il tenait un rang distingué dans l'État, tant par ses dignités que par la juste considération que lui avaient acquise son mérite personnel et ses hautes vertus. Gendre de Pœtus, il s'efforça de détourner sa belle-mère Arrie de l'héroïque résolution qu'elle prit en voyant son époux impliqué dans la conjuration de C. Scribonius contre Claude; mais il devait bientôt montrer lui-même que la crainte de la mort ne le ferait pas descendre jusqu'à supporter l'infamie. Lorsque se décelèrent les horribles penchants de Néron, Thraséas crut protester assez énergiquement contre ses premiers actes de tyrannie, en s'abstenant de prendre part aux délibérations du sénat. Il n'ignorait pas qu'une opposition moins mesurée, loin d'obtenir un effet salutaire, n'aboutirait qu'à dégrader davantage le sénat. Afin de rendre plus manifestes ses intentions, il se mêla avec quelque chaleur dans une discussion qui concernait la police des spectacles de Syracuse. En vain donna-t-il encore une frappante leçon de courage, en refusant d'entendre l'infâme apologie que Sénèque fit, au nom de l'empereur, du meurtre d'Agrippine. Il savait que sa perte était certaine; mais cette conviction ne l'ébranla point. « Mon nom, disait-il, vivra dans la postérité, au lieu que ces sénateurs prudents, qui se ménagent avec tant de soin, ne seront connus que par leur supplice. » Deux fois sa généreuse indépendance entraîna les suffrages de ses collègues avilis. Ce fut d'abord à l'occasion du jugement d'Antistius, contre qui l'on proposait de remettre en vigueur l'odieuse loi de lèse-majesté, inventée par Auguste et que Claude avait abolie : tous les sénateurs avaient opiné pour la mort, quand, prenant la parole, Thraséas sut intéresser à la justice l'orgueil des magistrats, qui presque tous se rangèrent à son avis, et ne prononcèrent contre Antistius que la peine du bannissement; l'autre fois ce fut dans la délibération relative à une accusation portée contre le proconsul Timarque, coupable de vexations envers les citoyens de Crète et de propos outrageants envers le sénat de Rome. Thraséas saisit cette occasion pour faire abroger l'usage où étaient les provinces de décerner des éloges à leurs gouvernants, qui presque toujours les achetaient au prix de lâches complaisances. La découverte de la conjuration de Pison ayant entraîné la perte de Sénèque et de plusieurs autres personnages illustres, Néron, débarrassé de toute contrainte, ordonna la mise en jugement de Thraséas, et ce vertueux sénateur fut condamné à se donner la mort. Le principal reproche qu'on lui faisait était de n'avoir pas voulu assister à l'apothéose de Poppée : ce fut le farouche Marcellus qu'on chargea de soutenir cette inique accusation. Instruit de sa sentence par le questeur, Thraséas, qui ne s'était montré occupé que du soin de consoler ses amis et de persuader à Arrie, sa digne épouse, de se conserver pour leur fille, dont elle demeurait l'unique appui, se fit ouvrir les veines des bras, et expira dans de violentes douleurs l'an 66 de J. C., laissant avec l'un des plus nobles exemples de fermeté d'âme une mémoire vénérée des Romains. Thraséas avait écrit l'*éloge* de Caton d'Utique; le sien le fut par Rusticus-Arulénus, qui paya de sa tête cette fidélité au grand homme qu'il avait pris pour modèle.

THRASYBULE, l'un des plus grands citoyens d'Athènes, était fils de Lycus. Il commandait l'infanterie pesamment armée à Samos, vers l'an 411 avant J. C., et, se servant de son autorité sur ses soldats, il leur fit jurer de ne point reconnaître le gouvernement des quatre cents, récemment établi sur les ruines de la démocratie, et qui fut à son tour renversé. Réuni à Sestos avec Théramènes, et Alcibiade qu'il avait fait rappeler de l'exil, il eut une part importante à la victoire remportée près de Cyzique sur les Péloponésiens. L'an 408, ayant éprouvé un échec devant Éphèse, il conduisit ses 30 galères en Thrace, et, après la soumission de cette contrée, il alla forcer aussi Thasos et Abdère à se déclarer pour les Athéniens. A l'expiration de son commandement, qui avait été prolongé d'un an, il assista au combat des Arginuses, et fut un des généraux désignés pour rendre les derniers devoirs aux morts dans cette sanglante journée. Banni par les 30 tyrans, il se retire à Thèbes, et, rassemblant ses compagnons d'exil, s'avance avec eux vers l'Attique (402 ans avant J. C.), s'empare de la forteresse Phylé, et se trouve bientôt maître de forces assez considérables pour que les trente crussent devoir lui proposer d'occuper parmi eux la place que la mort de Théramènes laissait vacante. Thrasybule ne songe qu'à les renverser; à la tête de 1,000 hommes il surprend le camp de leurs soldats devant Phylé, et remporte une victoire décisive à Munichie. La modération qu'il montra après ce triomphe accrut le nombre de ses partisans. Cependant un conseil de dix membres, pris dans chaque tribu, remplaça les 30 tyrans, et ce conseil, ayant résolu de renverser Thrasybule, sollicitait des secours de Pausanias, roi de Sparte. Celui-ci ouvre avec lui une correspondance secrète, et se porte médiateur entre les Athéniens. La répu-

blique est reconstituée sur ses anciennes bases, les trente et leurs successeurs sont bannis; mais un décret met leurs biens à l'abri de toute confiscation. Thrasybule ne s'honora pas moins, en faisant rendre une loi portant que personne ne pourrait être recherché ni puni pour ce qui s'était passé durant les troubles. Ce vertueux citoyen se crut plus que récompensé des services qu'il avait rendus à sa patrie par la couronne d'olivier que lui décernèrent les Athéniens. Ennemi de l'ingratitude autant qu'il l'avait été du despotisme, il n'oublia point les secours qu'il avait reçus des Thébains, et, lorsque ceux-ci se trouvèrent menacés par les Spartiates, il détermina les Athéniens à épouser leur querelle. Ce fut lui qu'on chargea de conduire la flotte destinée à les secourir. Après avoir parcouru l'Ionie, s'être assuré de la Thrace et avoir mis Méthyme en état de blocus, etc., il se porta devant Aspende, en Cilicie, et lui imposa une forte contribution. Mais, au mépris de la capitulation, une partie de ses troupes s'y livra au pillage, et les habitants irrités se vengèrent en attaquant de nuit le camp de Thrasybule, qui fut massacré dans sa tente (l'an 390 avant J. C.). La *Vie* de cet illustre Athénien a été écrite par Cornélius Népos. — Il ne faut pas le confondre avec THRASYBULE, fils de Thrason, qui, après la défaite d'Antiochus, lieutenant d'Alcibiade, quitta l'armée pour aller accuser ce général devant le peuple d'Athènes.

THRASYLLE, astrologue, se trouvant avec Tibère à Rhodes, lui prédit son prochain rappel, affirmant, ce qui se trouva exact, qu'un vaisseau prêt à aborder lui en apportait la nouvelle. On rapporte de lui plusieurs autres traits semblables, notamment qu'il devina un jour la résolution que le prince avait formée de se débarrasser de lui, en le faisant précipiter du haut d'une muraille, résolution qu'il fit heureusement révoquer. — Parmi les autres personnages de ce nom, il faut distinguer un général athénien que l'armée, soulevée contre les quatre cents par Thrasybule, mit à sa tête avec ce dernier et quelques autres. — Vers le même temps vivait à Athènes un fou appelé THRASYLLE, lequel s'imaginait que tous les vaisseaux arrivant dans le Pyrée lui appartenaient. — Enfin il y eut du même nom un poëte et musicien célèbre de Philonte, ville du Péloponèse, qui florissait l'an 37 de J. C. On n'est pas sûr qu'il ne soit pas le même que l'astrologue. (*Voyez* à ce sujet deux *dissertations* dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions : l'une au tome X, par l'abbé Sévin, qui les croit identiques; l'autre au tome XIII, par Burette, qui soutient une opinion contraire.)

THROSBY (JOHN), topographe anglais, né vers 1740, dans le comté de Leicester, mort en 1803, a publié : *Mémoires sur la ville et le comté de Leicester*, 1777, 6 vol. in-12; *Histoire et antiquités de l'ancienne ville de Leicester*, 1791, in-4°, etc.

THSAO-THSAO, ministre du dernier empereur chinois de la dynastie des Han, peut être regardé comme le véritable fondateur de la dynastie de Wei ou Goei, quoique ce ne soit que son fils qui ait pris le titre d'empereur. Il descendait de Thsao-tsan, ministre de Kao-ti des Han, et naquit à Koue-thsiao, au milieu du second siècle de notre ère. Son premier nom était O-man-pheï. Un eunuque, nommé Tshao-theng, l'avait adopté. C'est pour cela qu'il prit pour nom de famille celui de Thsao et abandonna celui de Hia-heou, qui était son véritable. L'attachement que l'empereur Ling-ti eut pour les eunuques, l'autorité qu'il leur laissa prendre et leur insolence excitèrent les esprits à la révolte. L'an 173 de l'ère vulgaire, l'empire fut encore affligé par des maladies contagieuses, qui firent d'affreux ravages dans toutes les provinces. Cette épidémie, qui paraît avoir été une véritable peste, continua pendant 11 ans. Enfin un certain Tchang-kio, qui avait fait une étude particulière des livres des Tao-szu ou docteurs de la raison, prétendit avoir trouvé un remède infaillible contre la contagion. Ce remède consistait à boire de l'eau sur laquelle il avait prononcé des paroles mystérieuses. Comme la cure était prompte, elle lui fit bientôt une grande réputation; et il eut une multitude de disciples, qui obtinrent un succès égal à celui de leur maître. Entre leurs mains, les malades recouvraient rapidement la santé. Tchang-kio, augmentant le nombre de ses disciples, les organisa en un corps régulier, leur donna des chefs, et nomma ses deux frères inspecteurs généraux. Cet empirique se vit ainsi bientôt à la tête d'un parti puissant. Par ses émissaires, il répandit que le *ciel bleu* (la dynastie de Han) était à sa fin, et que le *ciel jaune* devait prendre sa place. Voyant que plusieurs districts de la Chine orientale lui étaient dévoués, il porta ses vues vers le trône, et chercha à gagner le cœur du peuple. Pour parvenir plus sûrement à son but, il tâcha, par ses émissaires, de se faire des amis à la cour; mais ses manœuvres furent découvertes, et l'on mit à mort un grand nombre de ses adhérents. Tchang-kio sentit alors qu'une résolution hardie pouvait seule le sauver. Il rassembla avec une célérité incroyable une multitude de soldats, auxquels il donna des bonnets jaunes; et bientôt son armée s'éleva à 500,000 combattants, qu'il divisa en trois corps, lesquels battirent, à plusieurs reprises, les troupes impériales, et mirent l'empire à feu et à sang. Thsao-thsao, qui avait suivi la carrière militaire, eut, pour la première fois, occasion de déployer ses talents dans cette guerre. Ayant chargé l'ennemi à la tête du corps qu'il commandait, il assura par son exemple une victoire complète. Ce coup d'éclat établit sa réputation, et lui ouvrit le chemin des premières dignités de l'empire. Après la mort de l'empereur Ling-ti, arrivée en 189 de J. C., Yuan-tchao, chef militaire, pour venger la mort de son général, assassiné par les eunuques, prit d'assaut le palais impérial, fit main basse sur tous les eunuques, et plaça sur le trône celui qui en était l'héritier présomptif. Celui-ci, étant ensuite tombé dans les mains de Toung-tcho, chef des révoltés, fut ramené à Lo-yang, déposé et mis à mort. Son frère fut élevé au trône à sa place, et adopta, comme empereur, le nom de Hian-ti. Toung-tcho s'était fait proclamer gouverneur de l'empire; mais, craignant Yuan-tchao et Thsao-thsao, il s'efforça de se les attacher, en nommant le premier gouverneur d'une province éloignée, et le second général de la cavalerie. L'entreprenant Thsao-thsao n'accepta pas ce commandement; il vendit ses terres pour enrôler des troupes, forma un corps de 5,000 hommes, et trouva bientôt

d'autres chefs qui firent cause commune avec lui. On leva de tous côtés l'étendard contre Toung-tcho. Celui-ci, ne se croyant pas en sûreté à Lo-yang, transporta sa cour à Tchhang-ngan, ancienne capitale des Han, où il fit conduire l'empereur et tous les habitants. Lo-yang et les villages voisins furent livrés aux flammes. Pendant plusieurs années, la guerre civile ravagea la Chine. Toung-tcho fut assassiné l'an 192 de J. C. A la même époque, les bonnets jaunes, qu'on croyait dissipés, parce qu'ils avaient perdu leur chef, recommencèrent à se montrer dans la province actuelle de Chan-toung. Thsao-thsao se mit en campagne contre eux, et les força de mettre bas les armes. La plus grande partie se donna à lui, et il se trouva, par ce moyen, à la tête de plus de 150,000 hommes. Avec cette armée, il se rendit maître d'un vaste territoire, et parvint à battre plusieurs autres chefs de parti; mais la défection d'un de ses généraux le mit dans un danger qui s'accrut encore par plusieurs défaites, et par une famine qui dévasta le pays. Son génie et ses grandes qualités militaires le sauvèrent de ce péril. Ne pouvant plus vaincre les ennemis qu'il avait en face, il se mit à faire des conquêtes sur un point moins difficile; et malgré le peu de troupes qui lui restaient, il parvint à se rendre si puissant, qu'il se vit bientôt en état de tirer l'empereur de la servitude dans laquelle le retenaient quelques grands de la cour. Ayant réussi à le délivrer, il se fit nommer son premier ministre, et commandant général de toutes les forces de l'empire. Au milieu des occupations que lui donnait, dans ce poste élevé, le besoin de guérir tous les maux résultant de guerres longues et cruelles, il ne négligea pas ses propres intérêts, et se fit un grand nombre de créatures, en plaçant tous ceux qui lui étaient dévoués, et en destituant ceux dont il suspectait les dispositions. S'il ne fut pas assez hardi pour se faire proclamer empereur, il se donna tous les honneurs et toute la puissance de la dignité suprême, et maintint son crédit jusqu'en 220, époque de sa mort. Doué d'une sagacité extraordinaire, il sut toujours admirablement connaître les hommes, et les employer selon leur mérite. Ce genre d'habileté fut la principale cause des succès qu'il obtint dans toutes ses entreprises. Il usait de tant de précautions dans ses expéditions, qu'il était très-difficile de le surprendre. En présence de l'ennemi et dans le plus fort du combat, il conservait un rare sang-froid, et ne laissait jamais apercevoir la moindre inquiétude. Libéral à l'excès quand il s'agissait de récompenser une belle action, il était inflexible à l'égard des gens sans mérite, et ne leur accordait jamais rien. Ne condamnant personne sans de puissants motifs, il était de la plus grande sévérité pour l'exécution de ses ordres; ne cédant ni aux larmes, ni aux sollicitations, jamais on ne l'en vit révoquer un seul. Ces rares avantages l'avaient rendu en quelque façon le maître de l'empire. Son fils, Thsao-phi, plus ambitieux que lui, se garda bien de refuser la couronne que l'empereur Hian-ti lui offrit. Il la reçut publiquement, et donna à sa nouvelle dynastie le nom de *Wei*. Elle ne possédait pourtant que le nord de la Chine, tandis que la partie méridionale de ce vaste pays était partagée entre les *Chouhan* et les *Ou*.

THSENG-TSEU ou plutôt THSENG-SEN, surnommé *Tseu-iu*, l'un des principaux disciples de Confucius, naquit dans le royaume de Lou, et dans la ville de Wou la méridionale, où est maintenant l'arrondissement de Kia-thsiang, du département de Yan-tcheou, qui fait partie de la province actuelle de Chan-toung. Il avait 46 ans de moins que Confucius, et devait être né, par conséquent, vers l'an 505 avant J. C. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude; et quand il se fut rangé parmi les disciples du sage de la Chine, il se distingua par sa pénétration et son assiduité. Il fut le seul de cette école qui mit par écrit les réponses du maître, afin de pouvoir les méditer à loisir, et y revenir dans la suite des leçons. Confucius avait coutume de dire de lui, qu'il possédait à fond sa doctrine, et qu'il excellait dans la piété filiale. Nous devons à cette heureuse alliance de talents et de vertus deux ouvrages célèbres : l'un est le *Taï-hio*, ou le livre de la *Grande Science*, sorte de *Traité* de politique et de morale, où, partant d'un *Discours* de Confucius qui lui sert de texte, Thseng-tseu développe, en 11 chapitres, les principes de son maître sur l'enchaînement des devoirs qui régissent l'homme, la famille et l'État, et confirme la doctrine qu'il enseigne par des citations empruntées à des auteurs anciens. L'autre est le *Hiao-king*, ou le livre de l'*Obéissance filiale*, dans lequel Thseng-Tseu, parlant plus souvent encore au nom de Confucius qu'en son propre nom, expose tout ce qui doit naître de la pratique de cette vertu, regardée par les Chinois comme la reine de toutes les autres, et comme la base de la société. Le *Taï-hio* a été admis au nombre des quatre livres moraux, et y occupe même la première place : il a par conséquent été publié, à la Chine, un grand nombre de fois, et il a servi de sujet à une foule de commentaires. Il a aussi été traduit en mandchou, et plusieurs missionnaires en ont donné des *Traductions*. Il fait partie de l'édition chinoise latine, dite *de Goa*; et la version qui y est comprise, fruit du travail du P. d'Acosta, a été reproduite dans les *Analecta Vindobonensia* et dans le *Confucius Sinarum philosophus*. Noël en a donné une autre *Traduction* dans ses *Libri classici sex*. Bayer a publié le commencement du texte, dans son *Museum sinicum*, et M. Marshman, le texte entier, avec une version anglaise, à la suite de sa *Clavis Sinica*, imprimée à Sirampour. On en trouve encore une *Traduction*, pareillement en anglais, dans les deux éditions du petit *Recueil* de Morrison, intitulé *Horæ sinicæ, Translations of the popular litterature*, et le P. Cibot en a composé une paraphrase en français, qui est insérée au tome Ier de sa collection des *Mémoires* des missionnaires français. Le baron Schilling, à Pétersbourg, en a encore une fois donné le texte sur des planches lithographiées, qui offrent une imitation exacte et très-élégante des plus belles éditions chinoises. On voit que ce petit livre chinois est un de ceux qui ont été le plus souvent reproduits, soit dans la langue originale, soit dans celles de l'Europe. Le *Hiao-king* n'est pas aussi connu : il n'en existe de traduction complète que dans la collection de Noël; mais on en trouve des extraits dans l'ouvrage de Duhalde, dans les *Mémoires* des missionnaires de Pekin, et dans le *Dictionnaire* chinois de Morrison, 2e partie, au mot *Hiao* (obéissance filiale). Quoique ce livre porte le titre de *King* (livre classi-

que), il n'est rangé, dans l'opinion des Chinois, qu'à la suite de ceux de leurs livres à qui ce titre est particulièrement réservé. Le style en est plus varié que celui du *Taï-hio*, et le contenu offre des maximes moins vagues et plus propres à être réduites en pratique. On ignore la durée de la vie de Thseng-tsen. Plusieurs empereurs et lettrés célèbres ont payé un juste hommage à ce digne successeur de Confucius, à qui la postérité a décerné le surnom glorieux de *Tsoung-ching*, celui qui honore la sainteté.

THSIN-CHI-HOUANG-TI ou WANG-TCHING, empereur de la Chine, le premier de la dynastie de Thsin, trouva, à son avénement au trône, le système féodal qui avait été introduit par Wen-wang, fondateur de la dynastie de Tcheou, fort augmenté sous ses successeurs. Plusieurs d'entre eux avaient créé de nouveaux fiefs et des principautés pour leurs favoris; et les descendants de ceux-ci avaient successivement agrandi leur territoire et secoué le joug de l'autorité impériale. Fy-tsu, de la famille de Yng, qui prétendait descendre de l'ancien empereur Tchuan-hiu, fut le fondateur de la maison de Thsin. Ce prince aimait beaucoup les chevaux, et il en nourrissait un grand nombre. L'empereur Hiao-wang, l'ayant chargé de la direction de ses haras, fut si content de lui, qu'il lui fit don de la principauté de Thsin (897 avant J. C.), ancien domaine de la maison de Tcheou. Les 29 premiers successeurs de Fy-tsu portèrent le titre de koung, qui correspond à celui de comte; le 30e qui fut contemporain de l'empereur Hoei-wang des Tcheou, succéda, en 338, à son père Hiao-koung, et prit le titre de wang ou de roi; il s'appelait Hoei-wenwang. Son fils, Wou-wang, ne régna que 4 ans; et il eut, en 307, pour successeur, Tchao-siang-wang, frère de son père. Sur la fin des Tcheou, les princes de cette race s'étaient laissé amollir par le luxe, et la Chine féodale ne présentait plus qu'un corps informe, dont chaque membre voulait être le chef. Sept royaumes indépendants s'étaient formés dans son sein, qu'ils déchiraient par des guerres continuelles. Ce fut au milieu de ces troubles que les princes de Thsin devinrent insensiblement si puissants, qu'après avoir détruit plusieurs royaumes, ils parvinrent à subjuguer les Tcheou mêmes, et à s'emparer de l'empire. Tchao-siang-wang fit, en 258 avant J. C., une guerre sanglante au roi de Tchao, et combattit, deux ans après, celui de Han. Il finit par les vaincre tous les deux. L'empereur Nan-wang, qui était demeuré resserré, mais tranquille, dans son petit patrimoine, craignant enfin que le prince de Thsin ne s'emparât de tout l'empire, travailla à réunir les autres princes : mais ce projet causa sa perte; car dès que Tchao-siang-wang en fut averti, il fit entrer ses troupes sur les terres de l'empire. Nan-wang, frappé de terreur, alla se jeter aux pieds de son vassal, lui livra toutes ses places, et se mit à sa discrétion. Tchao-siang-wang, désarmé par tant d'humilité, le renvoya dans sa capitale; mais le malheureux prince ne put y rentrer, il mourut en chemin. Nan-wang ne laissa point de postérité qui pût hériter de ses droits et disputer un jour l'empire; car pour Tcheou-kiun, qu'on veut bien mettre au nombre des empereurs, parce qu'il était du sang des Tcheou, il n'avait pas même un village en propre. C'est donc en 256 que la dynastie des Tcheou fut détruite. Tchao-siang-wang ne prit cependant pas le titre d'empereur, qui n'eût rien ajouté à sa puissance, et lui eût suscité une foule d'ennemis. Il mourut deux ans après, en 251. Son fils Hiao-wen-wang, malade et hors d'état de gouverner, n'occupa le trône que peu de jours. Il fit reconnaître pour successeur son fils Tchouang-siang-wang, qui poussa avec beaucoup de vigueur la guerre contre les Han et contre les Tchao, gagna plusieurs batailles, enleva des places d'une haute importance, prit 37 villes, et força le roi de Tchhou, un des alliés de ses ennemis, à sortir de sa capitale; mais ses succès eurent un terme, en présence de 5 rois qui s'étaient ligués pour lui résister. Son armée fut mise en déroute et poursuivie jusqu'au défilé de Han-ku. Il conçut un si violent chagrin de ce revers imprévu, qu'il en tomba malade, et mourut en 247, après un règne de trois ans. Son fils Wang-tching est le prince célèbre, sujet de cet article, qui, après avoir soumis toute la Chine, prit le nom de Thsin-chi-houang-ti, sous lequel il est connu dans l'histoire. Ce fut lui qui tira les Chinois de l'état de servitude sous lequel ils gémissaient depuis si longtemps, ou, pour mieux dire, qui leur donna une liberté qu'ils ne connaissaient pas; mais ce changement fut loin de faire naître en eux des sentiments de reconnaissance. Quelques actes de violence, inévitables dans les révolutions, donnèrent lieu d'accuser de tyrannie un des plus grands empereurs qui aient régné en Chine. Le génie de ce prince, embrassant tout ce qui est élevé, rompit souvent les entraves que les lois de sa patrie opposaient à ses volontés. Il méprisa les anciens préjugés; et, en détruisant les petits tyrans, il gouverna en maître absolu, seule condition sous laquelle un talent supérieur puisse vouloir régner. Les Chinois, mécontents de ce qu'il avait troublé le repos dont ils jouissaient depuis tant de siècles, se sont efforcés de jeter des doutes sur la légitimité de sa naissance; et plusieurs de leurs historiens ont prétendu qu'il n'était pas le fils de Tchouang-siang-wang. Selon eux, sa mère était une esclave du marchand Liu-pou-wei, qui fut menée à ce prince, déjà enceinte; mais les auteurs de cette fable sont forcés, pour l'établir, de dire que cette femme ne le mit au monde qu'après une grossesse d'un an, et lorsque le roi Tchouan-siang-wang lui avait fait partager sa couche depuis 10 mois. Wang-tching, étant parvenu au trône à l'âge de 13 ans, ne songea d'abord qu'à se mettre au fait des affaires, et à s'instruire à fond des forces de ses voisins et des siennes. Les rois de Tchao et de Wei, au lieu de se préparer à repousser l'orage qui les menaçait, semblaient ne travailler qu'à se détruire. Wang-tching mit tout en œuvre pour les brouiller entre eux; il y parvint à force de ruse et d'argent; et il gagna ainsi le temps qui était nécessaire à ses préparatifs. Avant d'exécuter le grand projet conçu depuis longtemps par ses prédécesseurs, il voulut se garantir des incursions fréquentes des Turcs-Hioung-nou, qui occupaient les pays situés au nord de la Chine, ou la Mogolie actuelle. Ces Turcs étaient un peuple nomade, vivant de brigandage et du produit de ses troupeaux. Le roi de Thsin, ne voulant plus être obligé d'entretenir une armée pour les observer, fit fermer les principaux passages par où ils pouvaient pénétrer dans ses États. Les princes de Tchao et de Yan avaient fait

construire des murailles, dans le même but. La réunion de ces différentes fortifications fut le commencement de la fameuse grande muraille. Ayant attaqué de nouveau ses compétiteurs en 244, Wang-tching enleva aux Han une douzaine de villes, et aux Wei une province entière. Une sorte de peste, répandue dans ses États, arrêta, pour quelque temps, sa marche victorieuse. Le prince de Tchhou s'étant joint, en 241, à ceux de Tchao, de Han et de Wei, ces alliés étaient sur le point d'entrer sur les terres des Thsin, quand ceux-ci vinrent à leur rencontre, et les battirent complétement. Après cette victoire, Wang-tching, toujours occupé de son grand dessein, allait s'emparer d'une partie des provinces de ses ennemis, lorsqu'une révolte l'obligea de revenir dans ses États. Sa mère, qui n'était pas encore avancée en âge, entretenait un commerce criminel avec un jeune homme introduit dans le palais sous le titre d'eunuque. Deux enfants étaient nés de cette intrigue. Dès que l'empereur en fut informé, Lao-ngai (c'était le nom du prétendu eunuque) effrayé s'enfuit du palais, emportant le sceau de l'empire; et il s'en servit pour rassembler des troupes, afin d'aller, disait-il, délivrer l'empereur de l'état de servitude dans lequel les ministres le tenaient plongé. Cependant cette révolte fut bientôt apaisée. Un des généraux du prince dissipa les troupes de Lao-ngai, et le fit prisonnier. Ce malheureux fut condamné à une mort ignominieuse, ainsi que toute sa famille et les deux enfants que l'impératrice mère avait de lui. Wang-tching relégua cette princesse dans le pays de Young, où elle fut gardée à vue et réduite au plus strict nécessaire. Cependant, quelques années plus tard, l'empereur se laissa fléchir, et lui permit de revenir à la cour. Ce fut à cette époque que commença, auprès de ce prince, le crédit de Li-szu, qui devint bientôt son conseil, son premier ministre, et qui, par son habileté et son courage, contribua si efficacement à étendre sa puissance. Après avoir augmenté le trésor, déjà très-considérable, dont Wang-tching avait hérité de ses prédécesseurs, ce ministre leva des troupes nombreuses; et il les distribua de manière qu'elles fussent toujours prêtes à l'attaque ou à la défense. Dans le même temps, il employa des sommes considérables pour exciter des divisions parmi les 6 rois qui partageaient encore l'empire. Celui de Tchao et celui de Yan, qui occupaient le nord, tandis que les Thsin régnaient dans le nord-ouest, furent les premières victimes des trames ourdies secrètement par ce ministre; il avait su les animer l'un contre l'autre, et son maître attendit l'issue de leurs hostilités pour prendre le parti de celui qui succomberait. En effet, après que les Tchao eurent totalement battu les Yan, le roi de Thsin, se déclarant pour ces derniers, attaqua les Tchao et leur prit 9 villes, qu'il réunit à ses États. Cette expédition heureusement terminée, il marcha au secours de Tchhou contre les Wei, qui furent battus et contraints de recevoir la loi du vainqueur. Bientôt il revint sur les Tchao, et gagna une bataille. Cependant leur général Li-mou réussit d'abord à mettre en fuite les troupes des Thsin; mais ces dernières reparurent bientôt avec de nouvelles forces et s'emparèrent des deux principales provinces du royaume de Tchao. Ce revers perdit le malheureux Li-mou, que son maître fit périr, l'accusant de l'avoir causé par son imprévoyance. Pendant ce temps, Wang-tching recevait les serments de Ngan-wang, roi de Han, qui, frappé de terreur à son approche, offrit de se reconnaître son vassal, son tributaire, et de lui céder un vaste territoire. Peu satisfait de cette humiliation, le roi de Thsin renvoya ses ambassadeurs, et fit entrer dans ses États un corps d'armée, qui parvint jusqu'à sa capitale et le fit prisonnier. Alors le royaume de Han devint une province des Thsin (231 avant J. C.). Deux ans après, celui de Tchao eut le même sort; et le besoin de se venger d'une tentative d'assassinat faite par le fils du roi de Yan fut le prétexte d'une autre invasion. Ce jeune prince, qui était venu à la cour de Wang-tching, y avait été traité avec beaucoup de hauteur. Résolu de s'en venger, il chargea un des ennemis de Wang-tching de le poignarder; mais l'assassin ayant été découvert au moment où il allait consommer son crime, le roi de Thsin fit marcher une armée contre les Yan; ces derniers furent battus, et leur roi, assiégé dans sa capitale, se vit obligé de faire couper la tête de son propre fils, le prince de Tan, et de l'envoyer à Wang-tching. Ce monarque, qui avait alors d'autres ennemis à combattre, retira ses troupes du pays des Yan, et tourna ses armes contre les Wei. Le succès le plus heureux couronna les efforts de son général, qui, en 225, soumit tout ce royaume, et envoya le roi prisonnier à la cour de Thsin. Wang-tching, voyant alors que tout lui réussissait au delà de ses vœux, entreprit de réduire le prince de Tchhou; mais, n'ayant pas suivi les conseils du vainqueur des Wei, il fit marcher une armée trop faible, qui fut repoussée et perdit beaucoup de monde. Désespéré de cette défaite, il fit enfin venir le général Wang-tsian, et lui donna 600,000 hommes avec lesquels celui-ci pénétra jusqu'à la capitale de Tchhou, obtint une grande victoire et fit le roi prisonnier. A la même époque, un autre général des Thsin acheva la ruine du royaume des Yan. Ainsi, dans la 25[e] année de son règne (222 avant J. C.), le prince de Thsin se vit maître de tout l'empire à l'exception des États des Thsi dans la province de Chan-toung, situés de manière qu'ils avaient pour défense d'un côté la mer, et des autres les royaumes de Yan, de Tchao et de Tchhou. Cette position les avait jusque-là garantis des entreprises des Thsin; cependant le dernier roi des Thsi, n'ayant jamais voulu rien entreprendre pour empêcher leur agrandissement, et s'étant refusé à toutes les alliances qu'on lui avait proposées contre eux, reconnut trop tard que sa politique était fausse. L'armée des Thsin, qui revenait de la conquête du pays de Yan, entra dans ses États et s'empara de plusieurs villes; alors ce roi pusillanime se déclara vassal des Thsin, croyant qu'on lui laisserait au moins le gouvernement d'une partie de ses États; mais on le traita en prisonnier de guerre; et il fut gardé à vue. Cependant il parvint à s'évader sous un déguisement; mais n'ayant pris aucune précaution, et marchant au hasard par des chemins détournés, il ne vécut pendant plusieurs jours que de ce qu'il put trouver dans les champs, jusqu'à ce qu'enfin, accablé de lassitude, épuisé par le chagrin, il s'assit au pied d'un cyprès et expira de douleur. Ainsi périt le dernier des sept souverains qui avaient partagé la Chine. Wang-

tching, après avoir réuni tout l'empire, prit, en 221 avant J. C., le titre de *Thsin-chi-houang-ti*, qui signifie *premier empereur auguste des Thsin*, ou le *principe des seigneurs souverains des Thsin*. Jusqu'alors les monarques chinois s'étaient contentés de celui de *heou* (prince), de *wang* (roi), ou de *ti* (empereur). Depuis cette époque, ils ont conservé le titre de Houang-ti. La dynastie de *Thsin* est celle qui a donné à la Chine le nom qu'elle porte dans l'Occident, et qui nous est venu de l'Inde par les Arabes et les Persans. Thsin-chi-houang-ti régnait sur un territoire presque aussi étendu que celui qui forme aujourd'hui la Chine. Il le divisa en trente-six provinces, auxquelles il en ajouta, dans la suite, quatre autres, situées au sud, et qui n'étaient auparavant que tributaires de l'empire. Le siége impérial fut fixé à *Hian-yang*, ville de la province de Chensi, et qui porte encore le même nom. L'empereur l'embellit avec magnificence, et y fit construire des palais exactement semblables à ceux de tous les rois qu'il avait soumis. Il ordonna que les meubles qui avaient décoré les anciens palais y fussent transportés, et il voulut que les mêmes serviteurs continuassent à les habiter. Ces bâtiments, d'un goût si varié, occupaient un espace immense, le long de la rivière Wei. On communiquait de l'un à l'autre par une superbe colonnade qui formait une vaste galerie, où l'on était couvert en tout temps. Le nouveau monarque faisait ses tournées dans l'empire avec un faste inconnu jusqu'alors. Partout il fit construire des édifices destinés à attester son pouvoir et sa magnificence ; et dans le même temps des chemins utiles et des canaux bien entretenus facilitèrent les communications et le commerce, favorisé d'ailleurs par une profonde paix après des guerres funestes. Depuis une longue suite de siècles la Chine septentrionale n'avait pas cessé d'être exposée aux incursions des peuples de la race turque, établis au nord de l'empire. Ces peuplades, qui, pendant le règne de la 3e dynastie chinoise, étaient connues sous le nom de *Hian-yun*, commencèrent à porter, sous les Thsin, celui de *Hioung-nou*, qui leur resta encore plusieurs siècles après. Thsin-chi-houang-ti, résolu de les châtier et de leur ôter tout désir de reparaître sur ses frontières, leva une armée de 300,000 hommes, et la fit partir sous le commandement de Mung-thian, par différents chemins, afin de surprendre l'ennemi. Cette entreprise eut un succès complet; et la plus grande partie des *Hioung-nou*, qui vivaient dans le voisinage de la Chine, furent exterminés. Le reste se retira au delà des montagnes les plus reculées. L'empereur tourna ensuite ses armes contre les peuples situés au sud de la chaîne de Nan-ling, qui traverse la Chine méridionale de l'ouest à l'est. C'étaient des tribus indociles, à demi sauvages, défendues par des fleuves, des rivières, et un grand nombre de montagnes. Résolu de les soumettre, Wang-tching enrôla dans son vaste empire tous ceux qui n'avaient pas de profession, et après les avoir exercés à la hâte, il se mit en marche. Malgré le peu d'expérience de ses troupes, il soumit tout le pays jusqu'à la mer qui borne au sud la Chine actuelle. Après tant de travaux glorieux, il ne lui restait plus qu'à se délivrer d'une multitude d'oisifs et de vagabonds incapables de vivre par des travaux utiles, et toujours prêts à troubler le repos de l'empire. Il les fit enfermer, au nombre de 500,000, dans des forteresses, où ils furent obligés de travailler. Lorsque Mung-thian eut dompté les Hioung-nou, en purgeant toutes les frontières septentrionales, depuis le golfe de Liao-toung jusqu'au Ho-nan, ou le pays appelé maintenant Ordos (d'après la tribu mogole qui l'occupe), l'empereur lui ordonna de réparer et de réunir en une seule les différentes murailles que les princes de Thsin, de Tchao et de Yan, avaient fait construire pour protéger leurs États. Il fit rassembler, pour ce travail, une immense quantité d'ouvriers, et les plaça sous la surveillance de plusieurs corps de troupes. Ce prince était alors dans la 33e année de son règne (214 avant notre ère); il n'eut pas la satisfaction de voir terminer ce travail gigantesque, qui dura dix ans, et ne fut achevé qu'après l'extinction de sa dynastie. Tant d'entreprises heureusement terminées semblaient mériter à Thsin-chi-houang-ti la reconnaissance de ses sujets et la paisible possession de la dignité impériale. Cependant il eut sans cesse à lutter contre des grands qui auraient voulu de nouveau morceler l'empire, et qui n'oubliaient rien pour rétablir le système féodal des Tcheou, en s'appuyant sur l'histoire et sur les anciens livres. Excédé des représentations importunes et réitérées, qui contenaient des passages et des principes extraits de ces livres, il commanda, en 213, à la requête de son premier ministre Li-szu, de brûler tous les anciens ouvrages historiques, et principalement ceux de Confucius, n'exceptant que les annales de la famille royale des Thsin. C'est à l'inexorable rigueur avec laquelle cet ordre barbare fut exécuté que l'on doit attribuer l'ignorance où l'on est resté sur l'histoire des premiers siècles de la Chine. Mais si l'empereur des Thsin a fait essuyer une telle perte aux sciences, son grand Mung-thian les en a dédommagées par la découverte du papier et du pinceau à écrire, dont le premier surtout fut de la plus haute importance pour la Chine. Un autre bienfait littéraire, du même règne, fut l'introduction d'une manière plus facile de tracer les caractères, jusqu'alors composés de traits durs et difficiles à former. Ces nouveaux caractères, appelés *li-chou*, sont ceux qui ont produit l'écriture actuellement en usage, qui, bien que d'une forme plus élégante, en diffère très-peu pour la composition des groupes. Thsin-chi-houang-ti mourut pendant une tournée qu'il faisait, en 210, dans les provinces orientales de son empire. Quelques auteurs prétendent qu'il n'expira qu'après avoir bu le breuvage de l'immortalité, inventé par les Tao-tsu, dont il suivait la doctrine. Son successeur le fit accompagner chez les immortels par un grand nombre de ses femmes et de ses domestiques ; on remplit son tombeau de richesses, et il fut couvert d'une montagne de terre prodigieusement élevée. Malgré les brillantes qualités de Thsin-chi-houang-ti, ses sujets ne se montrèrent pas très attachés à sa personne et à son gouvernement : ses innovations, quoique utiles, ne purent trouver grâce auprès d'un peuple qui chérit par-dessus tout ses anciens usages, et qui, croyant peu à la perfectibilité du genre humain, ne se laisse pas éblouir par l'éclat d'une fausse gloire. L'illustre fondateur de la dynastie de Thsin pouvait bien

surmonter, tant qu'il vécut, les obstacles que les pacifiques Chinois opposaient à ses vues; mais après lui sa famille ne put supporter un tel poids. Le mécontentement produit par les débauches de son fils replongea l'empire dans son ancien désordre. Les bons ministres furent éloignés, et le prince n'accorda ses faveurs qu'à ceux qui flattaient ses passions. Dans toutes les provinces des partis se formèrent; les descendants de plusieurs rois détrônés par les Thsin saisirent le moment favorable pour revendiquer les domaines de leurs ancêtres. Après quelques années de règne, le successeur de Thsin-chi-houang-ti périt par une conspiration tramée dans son propre palais : son neveu, qu'on avait placé sur le trône, fut contraint de se démettre, après 46 jours de règne, entre les mains de Lieou-pang, chef des rebelles, et plus tard fondateur de la grande dynastie des Han. Le dernier rejeton de la race de Thsin, triste exemple de l'ingratitude des peuples, périt par la main d'un autre factieux.

THUCYDIDE, historien grec, né vers 471 avant J. C., était Athénien et descendait de deux familles illustres, l'une en Thrace, l'autre dans l'Attique. Olorus était le nom de son père. On raconte qu'il assista, jeune encore, aux jeux olympiques, où il entendit avec une vive émotion la lecture que fit Hérodote de son ouvrage; ce dut être en 456. Il était à Thasos lorsqu'il reçut ordre d'aller au secours d'Amphipolis. Aussitôt il se mit en mer avec sept vaisseaux pour empêcher les habitants de cette ville d'écouter les propositions de l'ennemi, ou pour occuper au moins le port d'Élion. Il arriva trop tard devant la première place qui avait déjà traité avec Brasidas, général des Lacédémoniens; mais il réussit à mettre la seconde en sûreté. Il fut exilé, et il ne se plaignit pas de cette rigueur, mais il ne faut pas en conclure qu'il était coupable. L'un des hommes les plus riches de son temps, grâce aux mines d'or qu'il possédait et exploitait dans un canton de la Thrace, c'est un motif de penser qu'il ne fit point de bassesses pour s'enrichir. Tout ce qu'il serait permis de conjecturer, c'est que les Athéniens furent en droit de lui reprocher de la négligence et des retards funestes. Son exil dura 20 ans et se termina par conséquent en 403, quand la guerre du Péloponèse finissait. Pline l'Ancien a dit que les Athéniens l'avaient rappelé, faisant ainsi cesser eux-mêmes une de ces rigueurs extrêmes qui touchent de près à l'injustice. Dès l'ouverture de la guerre du Péloponèse, il avait entrepris d'en raconter les événements; ce travail continua de l'occuper durant son exil, et pour le perfectionner il profita des facilités que lui offraient ses relations tant avec les Athéniens qu'avec leurs ennemis. Il vécut au moins jusqu'à 395 et probablement quelques années au delà, peut-être jusqu'aux premiers mois de 391, ainsi que le conjecture Dodwel; mais à la fin de cette même année 391, il n'était plus vivant, car ses héritiers communiquaient ses écrits à Xénophon. On ne saurait dire ni où ni comment il mourut, si ce fut en Thrace ou à Athènes, de vieillesse ou de maladie, naturellement ou sous les coups d'un assassin. Les traditions suivies à ce sujet sont inconciliables. Mais qu'importe? C'est l'ouvrage même de Thucydide qu'il est utile de bien connaître. On doute que ce soit lui qui l'ait divisé en livres, car il paraît que cette division n'a pas été constamment la même. On convient toutefois aujourd'hui assez généralement d'en compter huit. Le premier contient des vues générales sur les plus anciens temps de la Grèce, puis une exposition des causes prochaines, des préparatifs et de l'ouverture de la guerre du Péloponèse. Le livre II embrasse les trois premières années de la guerre, d'avril 431 à juillet 428. Les 6 années suivantes, jusqu'au printemps de 422, fournissent la matière des livres III et IV. Vient ensuite, dans le livre V, le récit de la mort de Cléon et de Brasidas et de tous les événements qui se succédèrent jusqu'au mois d'octobre 416. Le livre VI, prenant les événements au point où les a laissés le précédent, les conduit jusqu'au milieu de 414, où commence le livre VII, lequel se termine à l'automne de 413. Mais quoiqu'il ne corresponde ainsi qu'à une seule année, il est bien celui de tous où l'intérêt historique est porté au plus degré. On a voulu révoquer en doute l'authenticité du livre VIII. Il faut convenir qu'on n'y retrouve pas le grand historien qui, dans le livre précédent, s'était montré avec toutes ses qualités. Mais, selon toute apparence, il se proposait de retoucher et de perfectionner cette partie de son ouvrage, qui d'ailleurs ne devait pas être la dernière, car elle se termine en 412, 21e année de la guerre du Péloponèse, et il avait annoncé le projet d'étendre son travail jusqu'à la 27e et dernière année. Denys d'Halicarnasse est le seul qui ait critiqué sévèrement, ou, pour mieux dire, avec une injustice aveugle et passionnée, l'historien de la guerre péloponésiaque; mais ce grand homme a été bien vengé par les suffrages de Cicéron, de Quintilien, de Lucien et d'autres écrivains, et par l'admiration plus prononcée encore et plus complète des modernes. Il a sur Hérodote, le seul rival que l'antiquité trouvât chez les Grecs à lui opposer, un avantage immense; c'est qu'il sait écarter les fictions et les fables, et ne se propose évidemment d'autre but que d'écrire une histoire exacte. Les harangues sont la seule espèce d'embellissement qu'il se permette. On l'a beaucoup blâmé d'en avoir fait un usage trop fréquent et d'avoir ainsi donné à ses successeurs un exemple dont ils n'ont pas manqué d'abuser. Mais il faut reconnaître que, si l'on trouve chez lui 39 harangues et d'autres morceaux oratoires moins étendus, ils forment une partie essentielle de son histoire, qu'on ne les en retrancherait pas sans amortir l'éclat dont elle brille, et même sans éteindre la lumière qui la doit éclairer. C'est là en effet qu'il peint les personnages, là qu'il prépare où achève ses récits, là qu'il explique les causes et les effets des événements. Les harangues politiques surtout sont admirables, ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve parfois dans les autres beaucoup d'à-propos, d'énergie et d'éloquence. Il est une chose dont on ne peut que lui savoir un gré infini lorsqu'on a lu Hérodote, c'est d'avoir dans son récit à l'exception d'une seule digression considérable sur les Pisistratides, redouté toujours de sortir d'un sujet qu'il avait circonscrit avec scrupule. On pourrait même se plaindre de la sévérité extrême avec laquelle il écarte souvent ce qui avoisine sa matière. Quant à son style, on y trouve cette dignité et cette énergie constante que les anciens rhéteurs dési-

guaient par le nom de sublime. Il n'est pas toujours exempt d'obscurité; et puisque les anciens ont remarqué cette imperfection, il faut bien l'imputer à l'auteur. Cependant on doit présumer que les copistes l'ont fort augmentée. Nous ne citerons point d'édition avant celle de Hudson, Oxford, 1699, in-fol., et reproduite en 1731, Amsterdam, in-fol., dans celle de Duter qui fut reproduite elle-même en 1759 à Glascow, 8 vol. in-8°. On doit aux soins de Bredenkamp l'édition purement grecque de Brême, 1791, ou Leipzig, 1799, 2 tomes in-8°, à l'usage des écoles. Le travail le plus estimable qui ait été publié en France sur Thucydide, est la version de P. Ch. Levesque, Paris, 1795, 4 vol. in-8°. Gall a mis au jour, depuis 1807, 10 vol. in-4°, où se trouvent le texte, les scolies, des variantes extraites de 13 manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris, une version latine corrigée, une version française, qui a été imprimée aussi à part, 4 vol. in-8°; une série de remarques historiques et philologiques, etc., etc.

THUGUT (le baron DE), ministre d'État de l'empereur d'Allemagne, né à Vienne, en 1733, dans un état obscur, s'éleva par ses talents à une étonnante fortune. L'impératrice Marie-Thérèse, visitant un jour le collége des langues orientales, où il avait été admis, frappée du témoignage qu'on lui rendit des succès du jeune étudiant, changea son nom de *Thudigut*, qui, en patois autrichien, signifie vaurien, en celui de Thugut (fais bien), et elle le recommanda aux chefs de l'établissement. Il n'en fallait pas tant pour que tout le monde s'intéressât à son sort. On lui confia d'abord des emplois subalternes : il devint ensuite internonce impérial à Constantinople, d'où il passa comme ministre à Varsovie, et fut nommé, en mars 1789, commissaire en Valaquie. Il devint directeur général des affaires étrangères, en 1793, puis chancelier de cour et d'État. Il obtint, l'année suivante, le poste de ministre des affaires étrangères, et fut enfin nommé, en 1796, premier ministre d'État. Peu de ministres ont joui d'une manière aussi complète de la confiance de leur souverain; et il est vrai qu'on en vit bien peu livrés entièrement comme lui aux affaires, et n'entretenant presque aucun commerce avec les autres hommes. La révolution française n'eut pas d'ennemi plus acharné; il profitait de l'ascendant qu'il avait sur son prince, pour diriger la conduite de la cour de Vienne et pour organiser les guerres qui divisèrent si longtemps la France et l'Autriche. On ne doit pas être surpris dès lors qu'il ait été constamment en butte au ressentiment du gouvernement français. Après la paix de Lunéville, il se retira à Presbourg; là, pour échapper aux ennuis de la vie privée, il se livra de nouveau à la littérature orientale, et sentit bientôt se ranimer pour cette science l'ardeur qu'il avait eue dans sa jeunesse. Il entretint, à ce sujet, une correspondance suivie avec Muller, bibliothécaire de la cour de Vienne, et allait même le visiter de temps en temps. Vers la fin de 1803, le baron de Thugut, jusque-là célibataire, épousa la fille d'un seigneur belge. On crut un instant, en 1806, à l'occasion d'un voyage qu'il fit à Vienne, qu'il avait repris du crédit, et qu'il était question de sa rentrée au ministère. Cette nouvelle ayant été démentie par les journaux français, et la cour de Vienne ayant gardé le silence, on crut avec raison que cette cour craignait d'offenser un voisin puissant, en mettant à la tête des affaires un homme qui s'en était toujours montré le constant et même l'implacable ennemi. Néanmoins, comme pour compenser ses services passés, on lui confia une branche du département des affaires étrangères, qu'il administra jusqu'à la fin de 1808. Il obtint le rang de conseiller d'État, avec la grand'croix de l'ordre do Saint-Étienne, et alla reprendre à Presbourg les occupations qu'il avait interrompues pendant ses deux années d'absence. Il y vécut dans le même isolement qui avait signalé son premier séjour. Quelque temps après, il revint dans la capitale de l'Autriche, et y termina sa longue carrière le 28 mai 1818. Il laissa une fortune considérable, dont il avait établi l'empereur légataire universel.

THUILERIES (CLAUDE DU MOULINET, plus connu sous le nom d'abbé des), écrivain estimable, né à Séez en Normandie en 1667, mort à Paris en 1728, a donné : *Lettres écrites à un ami sur les disputes du jansénisme*, Paris, 1710, in-12, et a consigné ses recherches laborieuses dans un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Dissertation sur la mouvance de Bretagne*, Paris, 1711, in-12; *Mémoire où il est prouvé que le livre des miracles de saint Martin, etc., est d'un imposteur* (*Mémoires de Trévoux*, juin, 1716); *Remarques touchant l'origine de la maison de France et ses prérogatives* (*Mercure*, décembre 1720); *Dictionnaire universel de la France ancienne et moderne*, Paris, 1726, 3 vol. in-fol.

THUILLERIE (GASPARD COIGNET DE LA), ambassadeur de France à la Haye, eut ordre de se rendre à Copenhague et à Stockholm pour proposer, aux rois de Suède et de Danemark, l'ouverture d'un congrès, afin de rétablir la paix entre eux. Il fut médiateur au congrès de Brömsebro, et après une négociation longue et épineuse, qu'il dirigea seul, il parvint à faire signer, le 13 août 1645, le traité de Brömsebro, qui rendait la paix au nord de l'Europe. La négociation avait roulé sur trois points : la navigation du Sund et de la mer Baltique, dont la Suède demandait la liberté; les sûretés que la même couronne exigeait comme garantes de cette liberté de navigation, contre les atteintes des Danois; et la restitution des conquêtes faites par la Suède. Quoique les ministres hollandais eussent renoncé à la qualité de médiateurs, ils prétendirent signer comme tels le traité de paix; mais la Thuillerie, qui avait supporté tout le poids de la médiation, s'y opposa.

THUILLERIE (JEAN-FRANÇOIS JUVENON ou JOUVENOT, dit LA), acteur et auteur dramatique, né vers 1653, débuta sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1672, dans les premiers rôles tragiques, fut reçu, en 1674, pour ceux de rois et de paysans, passa dans la troupe de la rue Guénégaud en 1680, et mourut en 1688. Des quatre pièces qui composent ses œuvres, la seule qui ne lui ait pas été contestée est son *Crispin précepteur*, comédie en un acte et en vers, jouée en 1679, imprimée en 1680 : les trois autres, la tragédie de *Soliman*, celle d'*Hercule*, et *Crispin bel esprit*, comédie en un acte et en vers, jouée avec succès en 1681, imprimée en 1682, ont été attribuées à l'abbé Abeille. La Thuille-

me avait beaucoup de vanité, et n'était pas aimé de ses camarades.

THUILLIER (dom Vincent), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Coucy, diocèse de Laon, en 1685, mort sous-prieur à l'abbaye de Saint-Germain en 1736, se signala parmi les appelants lors des querelles de la bulle, et révoqua ensuite son appel pour écrire l'*Histoire de la constitution* Unigenitus. On a de lui : *Traduction* de Polybe, imprimée avec les *Commentaires* de Folard; une version latine du *Traité* d'Origène du P. de la Rue; une édition des *OEuvres posthumes* de D. Mabillon et D. Ruinart, Paris, 1724, 3 vol. in-4°, etc.

THUILLIER (J. L.) botaniste, mort à Paris en 1822, ne s'éleva qu'à l'aide d'une perspicacité singulière au-dessus de la profession de jardinier; son peu de conduite, d'ailleurs, et la rudesse de son caractère décelaient assez sa première éducation. On a sous le nom de cet homme, qui faisait métier de composer des herbiers pour les amateurs, une *Flore des environs de Paris,* 1790, in-12, et 1799, in-8°, avec augmentation, ouvrage auquel on suppose que L. C. M. Richard a participé.

THULDEN (Chrétien-Adolphe), professeur de théologie et chanoine de l'église Sainte-Marie, à Cologne, né à Wolskmarck, en Westphalie, a publié : *Historia nostri temporis ab anno* 1652 *ad annum* 1659, Cologne, 1659, in-8°; *Tractatus historico-politici ab anno* 1618, ibid., 1679, 8 vol. in-12 et 5 vol. in-8°, etc.

THULDEN (Diodore), premier docteur en lois à l'université de Louvain, conseiller à la cour royale de Malines, a publié : *Comment. ad codicem Justinianæum,* Louvain, 1650, 1701, in-fol.; *Tractatus de principiis juris,* ibid.; *De causis corruptorum judiciorum,* ibid.

THULDEN (Théodore Van), peintre et graveur, né en 1607 à Bois-le-Duc, où il mourut en 1676, fut un des élèves les plus distingués de Rubens, et celui qui, par la grandeur des idées, la manière de composer et de peindre, approcha le plus de ce grand maître. Il paraît même certain qu'il n'a pas été étranger à l'exécution de la fameuse galerie peinte par Rubens, et qui porte son nom. Également habile dans les tableaux d'histoire et dans la peinture de genre, il a peint des foires et des kermesses qui rappellent les chefs-d'œuvre de Téniers. Ses meilleurs tableaux d'histoire sont le *Martyre de saint Adrien,* dans l'église Saint-Michel de Gand, et *Jésus recevant sa mère dans le ciel,* peint pour le maître-autel des jésuites à Bruges. Il a gravé à l'eau-forte beaucoup d'estampes recherchées des amateurs, et marquées ordinairement des lettres T. V. T. Le Musée de Paris possède de ce maître un tableau représentant un *sujet mystique.*

THULEMEYER (Henri-Gunther), professeur de l'université de Heidelberg, né à Lippstadt en 1642, mourut en 1714 dans une forteresse où l'empereur d'Allemagne l'avait fait enfermer comme prévenu d'avoir entretenu une correspondance criminelle avec le maréchal de Villars. On a de lui : *Musur. Labionis homicida excusatus,* Nuremberg, 1679, in-4°; *Continuatio juris Europæi à Stagemeiro cœpti,* Francfort, 1681, in-4°.

THUMMEL (Maurice-Auguste de), né le 27 mai 1738, à Schonfeld, près Leipzig, étudia la jurisprudence à l'université de cette ville, et se lia avec le fameux poëte Gellert, qui fut son maître et lui servit de père. Ce fut Rabener qui lui inspira un goût irrésistible pour la satire et la peinture des folies de tous les états. Il se rendit en 1761, en qualité de page, auprès du prince héréditaire de Cobourg. Ce fut là qu'il composa, en 1763, sa *Wilhelmine* qui, distinguée par son originalité, devint en Allemagne un des premiers modèles de la prose poétique : cet ouvrage eut en peu de temps un grand nombre d'éditions, et fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Ce ne fut qu'en 1768, lorsque le prince de Cobourg prit les rênes du gouvernement, que ce poëte fut nommé conseiller, et élevé ensuite au ministère; mais il n'oublia jamais de sacrifier aux muses : c'est dans la maison de la veuve du conseiller de Wurzbourg, qu'il aimait à s'entretenir avec elles; il y passa les moments les plus heureux de sa vie. Un autre fruit de ses loisirs, ouvrage fort original, *l'Inoculation de l'amour,* parut en 1771. Il fit ensuite un voyage en Hollande et en France : son frère étant mort l'année suivante, il se maria avec sa belle-sœur, en 1778, et vécut avec elle jusqu'en 1783, tant à Cobourg que dans son domaine de Sonneborn, où il composa la relation de ses voyages : cet ouvrage, d'un style agréable et léger, eut le plus grand succès. Son épouse étant morte en 1799, il entreprit, en 1803, un nouveau voyage dans les pays qu'il avait déjà visités, et en 1807, il se rendit avec son frère le ministre à Berlin, où il vit les savants les plus célèbres de l'époque. Il rassembla, en 1812, toutes ses œuvres et les publia en 6 volumes. Il avait composé un petit drame, *Pyrame et Thisbé,* qui aurait fait connaître le talent dramatique de l'auteur, mais il ne s'est pas retrouvé parmi ses manuscrits. En 1816, il fit la connaissance du célèbre Kotzebue qu'il rencontra aux bains de Liebenstein. Après avoir assisté aux fêtes du mariage du duc de Cobourg avec la princesse de Gotha, de Thummel fut atteint d'un mal de gorge dont il mourut le 20 août 1827.

THUNBERG (Daniel de), directeur des ponts et chaussées dans le royaume de Suède, et membre de l'Académie des sciences de Stockholm, mourut à Carlscrona, le 1er janvier 1788, âgé de près de 88 ans, après avoir rendu à sa patrie les services les plus signalés. On montre, entre autres, les écluses et les travaux qu'il a fait exécuter à Trollhetta et à Sweaborg, comme des chefs-d'œuvre qui attestent sa hardiesse et la solidité de ses connaissances. Il a publié en suédois et en français : *Méthode pour faire des constructions sous les eaux,* Stockholm, 1774.

THUNBERG (Charles-Pierre), célèbre botaniste suédois, élève de Linné, vint dès 1770 à Paris, et s'y lia, pendant son séjour, avec les savants les plus distingués. L'année suivante, sur la proposition de Burmann, professeur de botanique à Amsterdam, il fut envoyé par la compagnie hollandaise au Japon, pour en examiner les productions naturelles, dont la plupart étaient alors inconnues. Il demeura trois ans au cap de Bonne-Espérance pour s'y perfectionner dans la langue néerlandaise, et se rendit en 1775 au Japon. Ayant gagné la confiance des interprètes et du gouverneur de l'île de Dezima, seul endroit où les Européens peuvent stationner, il obtint la permission de faire dans les montagnes

voisines quelques excursions, d'où il rapporta un grand nombre de plantes rares; il visita l'île de Ceylan en 1776, avec non moins de fruit. De retour en Europe en 1778, il obtint peu de temps après la chaire de botanique à l'université d'Upsal, et mourut en 1798. On a de lui : *Flora japonica*, 1784, in-8°, figures; *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, traduit en français par Langlès, 1796, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-8°; *Nova insectorum species*, Upsal, 1781-91, in-4°, fig.; *Dissertatio sistens insecta suecica*, 1788-94, in-4°, fig.

THUNMANN (Jean), savant suédois, né dans la province de Sudermanie en 1746, mort en 1778, fut appelé par le ministère prussien à une chaire de l'université de Halle, où il fit de grandes recherches sur l'histoire, et obtint, en 1773, le prix proposé par le prince Jablonowski pour un *Mémoire* sur deux peuples anciens, les Stawanes et les Comanes. Il parlait et écrivait correctement l'allemand, le français, l'italien, l'anglais, l'espagnol, et connaissait le grec classique et le grec moderne, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'albanais, le turc, le valaque, le circassien. On a de lui : *Recherches sur l'histoire ancienne de quelques peuples du Nord*, Berlin, 1772; *Recherches des peuples de l'Europe orientale*, Leipzig, 1774, in-8°; *De confiniis histor. et poeticæ orationis*, Halle, 1772; *Sur l'ancienne littérature poétique du Nord*, ibid., 1775; *Sur la découverte de l'Amérique*, ibid., 1776.

THURIOT DE LA ROSIÈRE (Jacques-Alexis) était avant la révolution avocat au parlement de Paris; il fit partie de la première assemblée électorale, fut l'un des électeurs réunis, le 14 juillet 1789, et envoyés à Delaunay, gouverneur de la Bastille, pour parlementer; mais n'ayant pu en obtenir de réponse satisfaisante, il rendit compte de ses refus, et l'attaque commença. Thuriot devint ensuite juge au tribunal du district de Sézanne (Marne), et fut nommé en septembre 1791, par ce département, député à l'assemblée législative. Dès les premières séances, il parla avec force contre la cour et les ministres. Le 8 mars, il provoqua des mesures de rigueur contre l'émigration. En février 1792, il s'éleva contre le ministre de la guerre, Narbonne, pour avoir envoyé à l'armée, de sa propre autorité, un règlement militaire, et le déclara, pour ce seul fait, digne de mort. Il vota à la même époque une commission en faveur des détenus d'Avignon; menaça d'une insurrection de la part du peuple de Paris, si on ne lui augmentait les secours pécuniaires auxquels on l'avait accoutumé, et s'opposa, sous prétexte d'économie, à la fête que la commune de Paris voulait faire célébrer en l'honneur de Simoneau, maire d'Étampes, tué dans l'exercice de ses fonctions. Dans le même temps, il s'opposait à la suppression du traitement d'un million accordé aux frères de Louis XVI, alors émigrés. Le 25 mai, il se déclara vivement contre les prêtres insermentés, et pressa leur déportation. Le 2 juillet, il chercha à obtenir, par un long discours, le licenciement de l'état-major de la garde parisienne, et la permanence des sections de Paris et de tout le royaume, et fit envoyer Tarbé à l'Abbaye pour avoir insulté l'assemblée. Le 27, il obtint la vente des biens des émigrés. Dans la journée du 10 août, il fut, à la tribune de l'assemblée législative, l'organe de la municipalité usurpatrice, provoqua un décret d'accusation contre d'Abancourt, ministre de la guerre, et de la Porte, ministre de la liste civile, et fit décréter des visites domiciliaires, ainsi que la réélection des juges de paix de Paris. Le 11, il s'opposa à la formation d'un nouveau directoire du département de Paris, et obtint que les statues des rois seraient brisées. Le 14, on retira, sur sa motion, la loi qui ordonnait la formation d'une cour martiale; on y substitua le tribunal du 10 août, et le 29 il fit attribuer à ce tribunal le droit de juger sans appel les prévenus de contre-révolution. Nommé, le 2 septembre suivant, l'un des commissaires à l'effet d'arrêter le massacre des prisons, il revint bientôt avec ses collègues déclarer à l'assemblée qu'ils n'avaient obtenu aucun succès. Le 4 septembre, il fit rejeter la proposition de prêter serment de haine aux rois et à la royauté, prétendant que ce serait anticiper sur les droits de la Convention qui allait se réunir. Élu membre de cette assemblée, il fut dénoncé peu de jours après par l'ex-ministre Narbonne, comme ayant reçu de lui des sommes considérables; mais aucun fait n'appuyant cette dénonciation, on passa à l'ordre du jour. Nommé à la Convention, il fit décréter, le 4 décembre, que tous les membres absents eussent à revenir à leur poste, et demanda, le 12, que Louis fût jugé sous trois jours, et qu'il portât sa tête sur l'échafaud. Il fut un des quatre commissaires chargés, dans la même séance, d'aller demander à ce prince le nom des conseils qu'il voulait choisir; et lors des appels nominaux sur le jugement, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Il avait annoncé d'avance à la tribune des jacobins, que si la Convention usait d'indulgence envers le tyran, il irait lui-même lui brûler la cervelle. On a prétendu que si les puissances étrangères étaient intervenues en faveur de Louis XVI, elles auraient préservé ses jours; on se trompait. Dans l'état d'effervescence où se trouvait alors la France, l'assemblée aurait passé à l'ordre du jour sur les ouvertures de tous les cabinets. Quelques jours avant le jugement, Thuriot attaqua violemment Brissot, Vergniaud, Louvet et autres chefs de la Gironde, et les accusa de s'être vendus au roi, et d'avoir intrigué pour maintenir son trône. Le 24 janvier, il fut élu secrétaire, fit rétablir la loi des passe-ports; et le mois suivant, il fit déclarer Dumouriez traître à la patrie, et mettre sa tête à prix. En citant tout le mal qu'a fait Thuriot, la justice veut qu'on dise le bien qui lui est échappé. Après s'être montré un des ennemis les plus acharnés des girondins, comme membre du comité de salut public, président de l'assemblée, il prit la défense d'Aubert Dubayet, de Merlin de Thionville et de Rewbell, inculpés pour la défense et la reddition de Mayence, et quelque temps après il fit réhabiliter la mémoire des infortunés Labarre et d'Étalonde, condamnés à un supplice horrible pour avoir commis la nuit, et dans un état d'ivresse, une irrévérence envers une image du culte catholique; enfin il délivra le département de la Loire du proconsul Javoques, le *Carrier* de ces contrées. Bientôt des divisions s'élevèrent entre lui et Robespierre: il est accusé de modérantisme; et malgré le tableau qu'il fait des mesures terribles provoquées ou déjà exécutées, Thuriot est obligé de sortir du comité

et ensuite exclu des jacobins, où il ne reparut qu'après le 9 thermidor. Il s'était distingué comme président, à cette fameuse époque : chaque fois que Robespierre voulait élever la voix, il agitait sa sonnette en criant de toutes ses forces : *Tu n'as pas la parole!* Thuriot mérita ainsi de s'associer aux vainqueurs, et dès le lendemain du 9 thermidor, il fit comprendre de nouveaux conventionnels au nombre de ceux mis hors la loi la veille. Adoptant bientôt de nouveaux principes, il signala sa rentrée aux jacobins par la défense des complices du tyran qu'il venait d'abattre, et fit rejeter comme calomnieuse la première dénonciation de Lecointre de Versailles, contre les anciens comités de gouvernement. Après avoir parlé, à la fin de 1794, contre les mesures qui, selon lui, amenaient la ruine du commerce et de la morale, il se comportait, au commencement de 1795, de manière à être signalé par Legendre, à la tribune de l'assemblée, comme chef des terroristes. Il s'en défendit vivement, mais ayant coopéré, deux mois après, le 1er avril 1795, à l'insurrection jacobine, qui éclata contre la Convention, il fut décrété d'accusation le 2 prairial, comme ayant eu part au nouveau mouvement qui avait éclaté le 1er, et dont le but était en grande partie de délivrer et de faire absoudre les membres arrêtés ou proscrits en germinal. Thuriot échappa par la fuite à l'exécution de ces deux décrets, fut amnistié le 26 octobre 1795, et employé ensuite par le Directoire, en qualité de commissaire civil près le tribunal de Reims. Après la révolution du 18 brumaire, il fut nommé membre de la commission des émigrés et juge au tribunal criminel du département de la Seine; il en exerçait encore les fonctions en 1804. Chargé d'interroger Moreau, Pichegru, George et autres, il fit le rapport de tout le procès. En février 1805, Thuriot fut nommé substitut du procureur général impérial près la cour de cassation, et membre de la Légion d'honneur. Il perdit sa place à la première restauration, et la reprit en 1815, pendant les cent jours. Après le second retour du roi, contraint de quitter la France, par la loi du 12 janvier 1816, il se retira à Liége, où il exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il mourut en juin 1829.

THURLOE (Jean), secrétaire d'État, était fils de Thomas Thurloe, recteur d'Abbots-Roding dans le comté d'Essex, en Angleterre, où il naquit en 1616. Il suivit la carrière du barreau, et obtint la protection d'Olivier Saint-Jean, qui fut successivement solliciteur général de Charles Ier, lord président de la cour des plaids-communs, et qui le fit nommer l'un des secrétaires des commissaires du parlement au traité d'Uxbridge. En 1647, il fut admis à Lincoln's Inn, et nommé, l'année suivante, receveur ou clerc des amendes de la chancellerie. Quoiqu'il eût adopté le parti du parlement, il déclare lui-même que non-seulement il ne participa en aucune manière au meurtre de Charles Ier; qu'il n'assista à aucun des conseils qui furent tenus à ce sujet, mais qu'il n'eut pas la moindre communication des résolutions adoptées par les ennemis de ce souverain. Cependant, après l'établissement de la république, il abandonna la profession des lois, et s'engagea dans les affaires publiques. Au mois de mars 1651, il accompagna, en qualité de secrétaire, Saint-Jean et Walter Strickland, ambassadeurs près des Provinces-Unies, et revint avec eux en Angleterre, vers la fin de la même année. Au mois d'avril 1652, il obtint le poste de secrétaire d'État lorsque Cromwel eut pris le titre de protecteur (1653). Celui-ci lui confia, au mois d'août 1655, la direction du *Postage* intérieur et extérieur; et l'année suivante l'île d'Ély le choisit pour la représenter au parlement. Ce corps lui adressa, peu de temps après, des remercîments pour les preuves de vigilance qu'il avait données en découvrant le complot d'Harrison et des autres royalistes, et pour d'autres services rendus à l'État. Le 13 juillet 1657, il entra au conseil privé, et fut élu au mois de novembre l'un des gouverneurs de *Charter-House*. Burnet raconte que, vers cette époque, Thurloe ayant fait peu d'attention aux bruits qu'on répandait sur des projets d'assassiner le protecteur, celui-ci lui reprocha ce qu'il appelait sa négligence; mais ils se réconcilièrent bientôt, et Thurloe parvint à lui prouver qu'un excès de précaution à cet égard le ferait soupçonner d'une timidité indigne de lui. Au mois de février 1658, il fut nommé chancelier de l'université de Glascow. A la mort du protecteur, il conserva auprès de son fils le poste de secrétaire d'État et de conseiller-privé. Mais la haine qu'il avait inspirée aux chefs de l'armée, par le soin qu'il mettait à les empêcher d'intervenir dans le gouvernement, et la jalousie qu'ils avaient conçue de son crédit auprès du nouveau protecteur, le forcèrent à demander sa retraite, que Richard refusa. Au mois de décembre, l'université de Cambridge, et les bourgs de Wisbeck et d'Huntington, le présentèrent simultanément pour leur candidat au parlement; il préféra l'université de Cambridge, où il avait obtenu une immense majorité de votes, et fit de grands efforts, en avril 1659, pour détourner le protecteur du projet qu'il avait formé de dissoudre le parlement. Le 14 janvier 1660, Thurloe cessa ses fonctions de secrétaire d'État; mais il paraît que, le mois suivant, le parlement l'invita à les reprendre. Au mois d'avril 1660, il offrit ses services à Charles II; et ce fait résulte d'une lettre écrite à sir John Grenville par le chancelier Hyde, dans laquelle ce dernier annonce que les offres de Thurloe lui paraissent pleines de franchise, et qu'elles sont accompagnées des protestations les plus fortes de servir Sa Majesté, non-seulement par lui-même, mais encore par ses amis. Hyde fait observer que Thurloe montre une vive curiosité sur ce qui concerne le général Monk, et sur le degré de confiance qu'on lui accordait. Charles répondit qu'il désirait avoir quelques preuves de son zèle, et qu'alors il accepterait ses services. Thurloe fut envoyé en prison par la chambre des communes, le 15 mai suivant, sous le poids d'une accusation de haute trahison; mais on lui rendit bientôt la liberté. Il se retira alors à Great-Milton, dans le comté d'Oxford. Il fut très-utile à Clarendon, qui le consultait souvent sur les affaires étrangères : les papiers d'État en fournissent un exemple remarquable dans la récapitulation qu'il fit de toutes les négociations qui avaient eu lieu entre l'Angleterre, la France et l'Espagne, depuis l'époque où Cromwel se déclara protecteur jusqu'à la restauration. Charles II lui fit proposer plusieurs fois des places dans l'administration; mais il refusa toujours. Thurloe mourut soudainement à Lincoln's Inn, le 21 février 1668.

Les écrivains anglais s'accordent dans l'éloge qu'ils font de son caractère et de son extrême modération à l'égard de tous les partis. Son style est remarquable par la concision, la clarté et la force. Sa collection des *Papiers d'État* (*State Papers*), qui forme 7 vol. in-fol., publiés par le docteur Birch, en 1742, est un vaste répertoire où l'on trouve les documents les plus importants sur l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Europe en général, pendant cette période remarquable.

THURLOW (lord ÉDOUARD), lord-chancelier d'Angleterre, né au village d'Ashfield, dans le comté de Suffolk, en 1732, fit de très-mauvaises études à l'université de Cambridge, qu'il quitta sans avoir pris aucun degré. Mais une fois reçu au barreau, en 1758, il y déploya un grand talent qui, soutenu de protections puissantes, lui donna entrée au parlement. Nommé conseiller du roi, puis, en 1770, solliciteur général, et en 1771 procureur général, il appuya, dans la chambre des communes, avec beaucoup d'éloquence, l'accusation intentée par le général Burgoyne contre lord Clive, et se montra l'un des plus habiles défenseurs de l'administration de lord North, qui le fit créer pair de la Grande-Bretagne, et lui fit donner le grand sceau en 1778. Après la chute de lord North, Thurlow conserva, sous le nouveau ministère, sa place de chancelier, mais en 1783, lors de la formation du ministère qu'on appela de la *coalition*, il résigna son emploi pour se mettre, avec lord Cambden, à la tête de l'opposition. Il rentra dans l'administration comme lord-chancelier, lorsque Pitt fut placé à la tête des affaires, et agit de concert avec lui dans la discussion du bill de régence : mais, n'ayant point partagé son opinion sur la nécessité de déclarer la guerre à la France, il se retira en 1792, et, malgré la franchise de son langage dans la chambre haute, ne se mit point dans les rangs de l'opposition. Il continua ainsi, le reste de sa vie, de censurer les mesures qui lui semblaient injustes ou funestes, ou d'approuver ce qui lui paraissait bon et salutaire, avec une fermeté inébranlable et une rare impartialité. Lord Thurlow mourut le 12 septembre 1806. On a imprimé de lui plusieurs traductions, entre autres celle du *Combat des rats et des grenouilles*, d'Homère, à la suite du *Clair de lune* (*Moon-Light*), petit poëme d'Ed. Thurlow, son neveu.

THURMANN (GASPARD), bibliographe, né à Rostock dans le Mecklembourg en 1634, mort à Hambourg en 1704, exerça quelque temps la profession d'avocat et fut nommé conseiller du duc de Saxe-Lauenbourg. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, entre autres : *Bibliotheca academica de rebus et juribus academiarum et academicorum*, etc., Halle, 1700, in-4°.

THURNEISSER (LÉONARD), né à Bâle le 6 août 1531 ; fils d'un orfèvre, il apprit en même temps le métier de son père et celui de graveur. Placé chez un médecin il y prit du goût pour la chimie et l'histoire naturelle, et il se fortifia dans ce goût par les écrits de Paracelse. Des écarts de jeunesse lui firent quitter Bâle, quelque temps après un mariage qu'il avait conclu à l'âge de 16 ans. Il établit à Tarcuz dans la vallée du haut Inn (Tyrol), une fabrique de soufre, qui n'eut point de succès, et voyagea ensuite en Allemagne, en France et en Angleterre. Après avoir servi dans l'armée du margrave de Brandebourg, il entra au service de l'archiduc Ferdinand, frère de l'empereur Maximilien II, qui lui confia, en 1558, l'administration des mines du Tyrol. Après 12 ans de travaux dans cette place, où il acquit de grandes richesses, Thurneisser entreprit de nouveaux voyages, parcourut l'Écosse, les îles Orcades, où il examina les mines de plomb ; ensuite l'Espagne et le Portugal, l'Éthiopie, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, la terre sainte, le Levant, l'Italie, et enfin la Hongrie. Dans toutes ces courses, il s'était beaucoup occupé de médecine. A son retour, il reprit l'administration des mines, mais avec moins de succès que la première fois. En 1569, il revint en Allemagne, pour soigner l'édition de divers ouvrages, tels que le *Microcosmus*, l'*Archidoxia*, l'*Urodocimastica*, qui devaient révéler de grands secrets d'alchimie et de médecine. L'évêque de Munster, et peu après l'électeur de Brandebourg, le prirent à leur service. Ce dernier le nomma son médecin, en 1571, et le combla de faveurs. Pendant plusieurs années, Thurneisser joua un grand rôle à Berlin, où il établit un laboratoire de chimie, une fonderie de caractères et une imprimerie destinée exclusivement à l'impression de ses *OEuvres* ; enfin il y fut à la fois médecin, chimiste, alchimiste, magicien, libraire, auteur et homme de cour. Il se fit surtout une grande réputation par la publication d'un alphabet polyglotte en 32 langues d'Europe et en 63 langues des autres parties du monde. Enfin il prêtait sur gages à très-gros intérêts, faisait des horoscopes, et publiait un Calendrier astrologique, qui avait un succès extraordinaire. Il vécut ainsi de la manière la plus brillante ; mais s'étant rendu, en 1578, à Bâle, il vit que nul n'est prophète dans son pays, car il fut reçu très-froidement par ses compatriotes. Cependant il s'y maria pour la troisième fois ; mais ce mariage fut malheureux. Étant retourné à Berlin, Thurneisser se sépara de sa nouvelle épouse, et eut avec elle un procès scandaleux, qui lui coûta fort cher. Alors tomba de plus en plus le prestige dont il s'était environné. Se voyant, en 1582, complétement ruiné et décrédité, il quitta la Prusse furtivement, et se rendit en Italie. Ce fut à Rome qu'en présence du cardinal, depuis grand-duc, François de Médicis, il trempa dans une certaine huile la moitié d'un clou qui paraissait tout de fer, et le retira changé en or, pour la partie trempée. Cette expérience fit grand bruit ; cependant elle ne put rendre à Thurneisser le crédit dont il avait joui en Allemagne. En 1591, il se rendit à Cologne, où il mourut le 9 juillet 1596. Cet homme avait beaucoup de rapports avec Paracelse, par ses principes, son caractère et sa manière de vivre ; et sa philosophie mystique rappelle celle de cet auteur. Il était très-laborieux, doué d'une mémoire prodigieuse, et possédait des connaissances variées ; mais il était essentiellement menteur, débauché, fastueux ; enfin c'était un véritable charlatan. Le catalogue de ses nombreux ouvrages se trouve dans l'*Adumbratio eruditorum Basileensium*, par Herzog.

THURNEISSER (JEAN-JACQUES), graveur, né à Bâle, le 15 juin 1636, y mourut le 17 février 1718. Pierre Aubry lui apprit l'art de la gravure, dans lequel il eut de grands succès. Il avait saisi la manière de Claude Mélan, et il le surpassa sous quelques rapports.

Son burin est plus ferme, plus brillant et plein d'art. Il travailla successivement à Lyon, à Bourg en Bresse, à Turin, à Vienne, à Augsbourg et à Bâle, où il était de retour en 1699. Le nombre de ses gravures est immense; on en trouve quelques-unes dans l'*Académie de Sandrart*; notamment celles de *Latone*, de *Laocoon* et d'*Antinoüs*. — Son fils fut aussi un graveur habile, et il eut part aux *OEuvres* de son père. Il mourut en 1730.

THUROCZ ou **THUROCZI** (Jean), historien hongrois, né vers 1420, embrassa l'état ecclésiastique et joignit à un talent distingué pour la prédication le goût des recherches historiques. On a de lui une compilation sous le titre de *Chronicon regum Hungariæ* (commençant à Attila au 5e siècle, et finissant en 1464, au couronnement de Mathias Corvin), Augsbourg, Ehr. Ratoldt, in-4°. La seule bonne édition de la chronique de Thurocz est celle qui a paru dans les *Scriptores rerum hungaricarum veteres ac genuini*, Vienne, 1746, 3 vol. in-fol.

THUROCZ (Ladislas), historien hongrois, de la même famille que le précédent, né vers la fin du 17e siècle, était jésuite. On a de lui un abrégé de l'histoire de Hongrie, sous ce titre : *Hungaria cum suis regibus*, Tirnau, 1729, in-fol.; ibid., 1772, in-4°, avec des additions.

THUROT (François), capitaine de corsaires, naquit en 1727, à Nuits en Bourgogne. Son père, qui le destinait à la chirurgie, le plaça de bonne heure chez les jésuites à Dijon. Sorti de ce collége à l'âge de 16 ans, pour entrer chez un chirurgien, il y passa deux années, pendant lesquelles il étudia l'art de guérir; mais se sentant une vocation secrète pour la marine, il quitta Dijon furtivement, et se dirigea sur Dunkerque où il s'embarqua sur un corsaire comme chirurgien. Sa première expédition ne fut point heureuse : le bâtiment qu'il montait ayant été attaqué et pris, Thurot resta prisonnier. Étant parvenu à s'évader, il revint à Dunkerque; tout autre se serait dégoûté d'un métier commencé sous des auspices aussi défavorables; mais doué d'une volonté ferme et d'un caractère ardent, il résolut de poursuivre sa carrière. Abandonnant la chirurgie, il s'enrôla comme matelot. Après diverses courses en cette qualité, il devint pilote, et enfin capitaine. Les armateurs de Dunkerque n'hésitèrent point à lui confier leurs corsaires, et il justifia cette confiance en les enrichissant par les nombreuses prises qu'il fit sur les Anglais, et souvent après des combats sanglants. La paix, qui fut signée en 1748, vint mettre un terme à ses courses. Ne pouvant plus commander de corsaires, il entra dans la marine du commerce, et fit, en qualité de capitaine, divers voyages très-fructueux. Enfin, il se vit en état d'acheter un bâtiment, de l'armer pour son compte, et cette opération lui procura des bénéfices considérables. Lorsque la guerre éclata de nouveau, en 1755, les armateurs le sollicitèrent de recommencer ses courses; il se rendit à leurs instances, arma plusieurs corsaires, dont il prit le commandement, et en moins de six mois ruina le commerce anglais dans les mers du Nord. Le bruit de la valeur et des exploits du capitaine Thurot étant parvenu à la cour, on lui offrit d'entrer dans la marine royale. Séduit par la perspective de gloire qu'il entrevoyait, il accepta, et se voua dès lors tout entier au service du roi. On lui confia le commandement de la corvette *la Friponne*, avec la mission de croiser dans la Manche. Pendant la campagne qu'il fit sur ce bâtiment, il se distingua dans plusieurs combats, et prit environ 60 navires du commerce. Le maréchal de Belle-Isle, qui avait apprécié ses talents, lui fit donner le commandement d'une division composée de deux frégates et de deux corvettes. Le but de cet armement était surtout d'intercepter un convoi chargé de pelleteries, venant d'Archangel, et qu'on savait devoir relâcher aux Orcades. Thurot appareilla de Saint-Malo, le 12 juillet 1757, et alla mouiller d'abord sur le *Vieux-Banc*. Il y était depuis quelques jours, lorsqu'il s'empara du *Rotterdam*, qui venait de Saint-Christophe, chargé de sucre et de café. Le 24, une frégate anglaise se trouvant dans ses eaux, il l'attaqua : le combat dura près de trois heures, et cette frégate fut si maltraitée, qu'elle fut obligée de relâcher à Plymouth, coulant bas d'eau. Thurot fit ensuite diverses prises; mais ayant éprouvé une série de mauvais temps et de contrariétés de vents, il fut contraint de relâcher à Gothenbourg, pour y réparer ses bâtiments. Sorti de ce port le 11 mai 1758, il se rendit sur la côte d'Angleterre, où il s'empara de six gros bâtiments chargés de charbon de terre. Il était le 26 à la hauteur d'Édimbourg, lorsqu'il eut connaissance de quatre voiles. Croyant que c'étaient des bâtiments marchands, il leur donna la chasse; mais en les approchant, il s'aperçut qu'ils étaient armés. Deux d'entre eux étaient des frégates supérieures à la sienne; mais il n'était pas homme à reculer : il met en panne et attend les Anglais qui avaient reviré sur lui. Le combat fut long et opiniâtre, et la valeur égale de part et d'autre. Le capitaine Craig, qui commandait *le Solebay*, reçut, à la gorge, une blessure dangereuse, et le feu s'étant manifesté à bord de la frégate, il fut obligé de cesser le combat. *Le Dauphin* tint encore une demi-heure; mais son capitaine ayant été tué, et la frégate étant entièrement désemparée, elle prit le large; et Thurot, qui s'était couvert de gloire, demeura vainqueur. *Le Belle-Isle*, qu'il montait, ayant besoin de réparations, il se rendit à Christiansand en Norwége, emmenant avec lui 13 navires marchands, qu'il avait capturés. Ses avaries réparées, il appareilla le 12 juillet. Le même jour, au soir, il découvrit environ vingt bâtiments; il les observa toute la nuit, et au jour, il reconnut que c'étaient des pinques armées en guerre et marchandises. Fiers de la supériorité du nombre, ces bâtiments manœuvrèrent pour entourer la frégate de Thurot, et firent pleuvoir sur elle une grêle de boulets et de mitraille. Celui-ci, que le nombre de ses ennemis n'intimidait jamais, leur riposta vivement, et son feu fut tellement bien dirigé, qu'en moins de deux heures, il parvint à les mettre en déroute, et même à s'emparer de deux de ces pinques, qu'il conduisit à Christiansand, où il séjourna quelque temps pour vendre ses prises et laisser reposer ses équipages. Pendant cette relâche, il apprit que le ministère britannique avait fait sortir plusieurs vaisseaux et frégates chargés spécialement de se mettre à sa poursuite, et de s'emparer de lui. Cette nouvelle hâta son départ : il appareilla le 1er septembre; le lendemain, il captura près d'Isla (côtes d'Écosse) un brick de 18 canons, et peu d'heures après deux gros

bâtiments qui sortaient du canal Saint-George. Thurot fit encore diverses prises, et enfin, après avoir balayé la mer du Nord, et causé un tort immense au commerce anglais, il rentra dans le port de Dunkerque, le 3 décembre 1758, épuisé de fatigues, mais couvert de gloire. Appelé à Versailles, il y reçut l'accueil le plus honorable : il n'était bruit que de ses exploits, et tout le monde voulait voir ce capitaine Thurot si redoutable aux Anglais. Consulté par le ministère sur les moyens de nuire le plus efficacement à l'Angleterre, il proposa de faire une descente sur ses côtes et démontra si clairement la possibilité du succès, qu'il parvint à faire adopter son projet. Le ministre de la marine Berryer en parla au roi, avec intérêt, et le monarque y donna son assentiment. En conséquence, on ordonna l'armement, à Dunkerque, de cinq frégates et une corvette, dont Thurot devait prendre le commandement. On embarqua sur cette escadre un corps de 1,500 hommes choisis dans différents régiments, et qui furent mis sous les ordres de Flobert, brigadier d'infanterie. Le 15 octobre 1759, Thurot appareilla de Dunkerque, et alla mouiller le soir même dans le port d'Ostende. Le lendemain il en sortit à la faveur d'une brume épaisse, qui le déroba à la croisière anglaise, se dirigea sur les côtes de la Hollande et du Jutland, et entra dans le Catégat. Un coup de vent violent, qu'il éprouva vers les premiers jours de décembre, le sépara de trois de ses bâtiments, et son escadre se trouvait ainsi réduite de moitié, lorsqu'il arriva, le 10 janvier suivant, dans la baie de Carrick-Fergus. Il débarqua immédiatement ses troupes, réduites alors à environ 1,000 hommes, et la place fut investie. Après un siége de quelques jours, elle se rendit, et la garnison, prisonnière de guerre, fut embarquée sur les frégates. Thurot, privé de trois de ses bâtiments, ne put se livrer à d'autres entreprises; il rembarqua ses troupes, et appareilla pour revenir en France. Un autre coup de vent le sépara de deux de ses bâtiments. Rencontré, près de l'île de Mars, par trois frégates anglaises, il ne put leur échapper, malgré l'habileté de ses manœuvres. Le combat qui s'engagea fut très-meurtrier ; Thurot se battit en désespéré ; mais atteint, vers le milieu de l'action, d'une balle de pierrier qui le frappa dans le creux de l'estomac, il expira le 20 janvier 1760. Sa perte produisit un tel découragement dans l'équipage du *Belle-Isle,* qu'il amena quelques instants après. Un anonyme a publié une *Vie du capitaine Thurot,* 1791, in-8°.

THUROT (Jean-François), helléniste, né en 1768 à Issoudun, fit d'excellentes études dans son pays natal, et vint ensuite à Paris pour s'y perfectionner dans la connaissance des langues anciennes. Entré dans la carrière de l'enseignement, il s'y fit remarquer, et obtint, en 1811, le titre de professeur adjoint de philosophie à la faculté des lettres, puis, en 1824, la chaire de grec au collége de France. Il fut admis à l'Académie des inscriptions le même jour que Champollion le jeune, et mourut du choléra en 1832. Parmi ses ouvrages on distingue : l'*Apologie de Socrate,* d'après Platon et Xénophon, grec-français, 1806, in-8°; les *Phéniciennes* d'Euripide, avec un choix de scolies grecques, des notes françaises et le texte, 1813, in-8°; plusieurs *Dialogues* de Platon, la *Morale* et la *Politique* d'Aristote; *Vie de Laurent de Médicis,* traduite de Roscoe, 1799, 2 vol. in-8°; *Hermès, ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle,* traduites de Harris, avec des remarques et des additions.

THURY. *Voyez* **CASSINI.**

THY. *Voyez* **MILLY.**

THYSIUS (Antoine), historien et philologue, né à Harderwick vers 1603, fut nommé professeur de poésie à Leyde en 1635, obtint quelques années après, la chaire d'éloquence et une chaire de droit, succéda, en 1655, à Heinsius dans la place de bibliothécaire, et mourut en 1665. Outre des éditions de *Salluste,* de *Justin,* de *Sénèque* le tragique, de *Valère-Maxime,* de *Lactance,* de *Velléius-Paterculus,* d'*Aulu-Gelle,* de l'*Histoire de Polydore Virgile,* etc., on a de lui : *Discursus politicus de magistratibus Atheniensium, collatio atticarum ac romanarum legum,* Leyde, 1645, in-16, à la suite de l'ouvrage de Postel, *De republicâ Atheniensium; Compendium historiæ bataviæ à Julio Cæsare usquè ad hæc tempora,* ibid., 1645; et avec quelques additions, 1652, in-16, etc.

TIARA (Petreius ou Pierre), humaniste et médecin, né en 1514 à Worcum, dans la Frise, professa successivement la langue grecque à Louvain, à Douai, à Leyde et à Franeker, où il mourut en 1586. On a de lui des traductions latines du *Sophiste* de Platon, Louvain, 1533, in-12; de la *Médée* d'Euripide, Utrecht, 1543, in-12, etc.; et des poésies latines, parmi lesquelles on cite : *Poemation de nobilitate et disciplinâ militari veterum Frisiorum,* Franeker, 1597, in-12. (*Voyez* pour plus de détails le *Parnassus lat.-belgicus* de Hoeufft, Amsterdam, 1819, in-8°, et les *Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt,* Bruxelles, 1822, in-8°.)

TIBALDO ou **TIBABDI.** *Voyez* **PELEGRINI.**

TIBBON (Juda-Aben), savant rabbin du royaume de Grenade à la fin du 12e siècle, a laissé un grand nombre de traductions estimées de l'arabe en hébreu. Les principales sont : *Chovad allevavoth* (le Devoir des cœurs), Naples, 1490; *Agiographa, seu Proverbia, Job, Daniel, Esdras, Ruth,* etc. (*Voyez* le *Dictionnaire historique* de Rossi.)

TIBBON (Samuel-Ben Juda-Aben), fils du précédent, mérita comme lui le titre de *Prince des Traducteurs.* Parmi ses nombreuses traductions, nous citerons : *Abunasaris alpharabii liber principiis naturatibus; Aristotelis Liber de meteoris, seu de signis cœli.* (*Voyez* la *Biblothèque des rabbins espagnols* par Rodriguez de Castro.)

TIBBON (Moïse-Ben-Samuel-Aben), appelé aussi *Tibbonide,* fils du précédent, florissait dans le royaume de Grenade vers 1720. Il fit, comme son père et son aïeul, des traductions estimées des hébraïsants, parmi lesquelles on distingue : *R. Mosis Maïmonidis liber præceptorum ; ejusdem liber de vocabulis logicis, seu logicæ compendium,* Crémone, 1566. Il a traduit aussi de l'arabe en hébreu presque tous les ouvrages d'Averroës, ceux d'Aristote et des plus célèbres philosophes et médecins de l'antiquité.

TIBÈRE (Claudius-Néro), empereur romain, né à Rome le 16 novembre de l'an 34 avant notre ère, de Tibérius-Néro, grand pontife, et de Livie, fille de Drusus-Claudianus, courut de grands dangers dans son enfance,

après l'assassinat de César, dont son père avait été l'un des partisans les plus dévoués; mais sa destinée fut bientôt fixée par le mariage de Livie avec le triumvir Octave, qui dès le principe lui montra une tendresse paternelle. Le jeune Tibère paraissait mériter cet attachement du maître du monde par ses progrès rapides et par ses talents prématurés; mais ses vices aussi se développaient, au point qu'un Grec, son précepteur, avait coutume de dire de lui: « *C'est de la boue détrempée avec du sang.* » Nommé questeur dès l'âge de 19 ans, il s'occupa de l'intendance des vivres avec beaucoup d'habileté. Il alla ensuite, comme tribun militaire, se former contre les Cantabres à un plus rude apprentissage. De là il passa en Orient, subjugua l'Arménie, dont il rendit le trône à Tigrane, et reçut du roi des Parthes les aigles romaines enlevées sur Crassus. Au sortir de cette glorieuse expédition, il gouverna pendant un an la Gaule, nommée *Chevelue.* Il soumit les Rhœtes et les Vindéliciens, combattit avec succès en Germanie, en Pannonie, en Dalmatie, et, après avoir ramené à Rome le corps de son frère Drusus, mort dans cette guerre, il alla achever la défaite et la soumission des Germains. A son retour, il eut les honneurs de l'ovation, avec les ornements du grand triomphe, privilége jusque-là sans exemple, puis fut créé consul et décoré de la puissance tribunitienne pour cinq ans. Cependant il se détermina tout à coup à quitter Rome et les affaires. Il se retira dans l'île de Rhodes, et y vécut en simple particulier, fréquentant les écoles des sophistes et les gymnases, et n'ayant près de sa personne qu'un seul ami du rang de sénateur, quelques compagnons obscurs de ses débauches et un astrologue. Cette affectation de modestie ne l'empêchait pas de recevoir les visites des proconsuls et des lieutenants de l'empereur qui se rendaient en Asie. Lorsque le temps de son tribunat fut expiré, il sollicita son retour à Rome, ne pouvant plus craindre, disait-il, ce qu'il avait voulu surtout prévenir, une apparence de rivalité avec le fils de l'empereur; il éprouva un refus, et dès lors sa retraite volontaire devenant un exil forcé, il vécut non-seulement en homme privé, mais en homme suspect et menacé. Enfin Auguste se laissa fléchir par les prières de Livie, qu'appuyait le consentement de Caïus, l'héritier présomptif de l'empire; et Tibère, après huit ans d'éloignement, revint à Rome, pour y vivre d'abord aussi retiré et aussi modeste que dans son île. Mais la mort prématurée de Caïus et de son frère Lucius vint tout changer. Tibère, adopté par l'empereur, en même temps qu'Agrippa, dernier frère de Caïus, fut de nouveau revêtu de la puissance tribunitienne, et mis à la tête des légions de Germanie. Plusieurs campagnes, marquées par des victoires sur différents peuples germains, tels que les Marcomans, les Pannoniens, les Dalmates, les Illyriens, prouvèrent qu'il n'était point un général inhabile, et la défaite de Varus, qui survint à la même époque, fit encore ressortir l'éclat de sa fortune et de son talent. Chargé de réparer ce grand désastre, il y réussit par sa vigilance, son activité, son courage, quelquefois aussi par la ruse. Il revint triompher à Rome, puis il repartit pour la guerre d'Illyrie; mais il rebroussa chemin pour assister aux derniers moments de l'empereur. A peine ce prince eut-il cessé de vivre, que le dernier fils d'Agrippa, cet autre enfant adoptif d'Auguste, déjà relégué loin de la cour par les intrigues de Livie, reçut la mort dans sa prison : « *Ce fut,* dit Tacite, *le premier crime du nouveau règne.* » Cependant Tibère voulait préparer et légitimer son avénement. En vertu de la puissance tribunitienne, il convoqua le sénat, et feignant une profonde douleur, fit lire par son fils Drusus le discours qu'il avait composé; il entendit ensuite la lecture du testament d'Auguste, qui, agissant comme particulier et non comme prince, disposait de sa fortune et non de l'empire. Le fils de Livie, institué héritier pour les deux tiers de cette belle succession, dont l'autre tiers était dévolu en diverses parts au peuple romain, se fit supplier d'accepter aussi l'empire. Dans ce débat si énergiquement dépeint par Tacite, on ne sait ce qu'il faut le plus mépriser, la servitude du sénat, ou l'hypocrisie du futur despote. Cette comédie paraîtra moins ridicule, si l'on songe que l'établissement impérial n'avait encore été confirmé par aucune transmission, qu'Auguste lui-même avait feint de n'en jouir que pour 10 ans, enfin que les légions s'agitaient dans plusieurs provinces. Les vertus de Germanicus et les promesses de Drusus firent taire la révolte, et le nouvel empereur entra en possession d'un pouvoir aussi paisible qu'étendu. Il parut d'abord en user avec modération, et marqua beaucoup de déférence pour le sénat, et même pour les fantaisies du peuple; mais sous le voile de cette fausse modestie, il cachait des projets despotiques, que trahissaient de temps à autre ses paroles hautaines, et dont l'exécution ne tarda pas à commencer par la suppression des comices : Auguste en avait conservé l'image comme une dernière forme de la liberté populaire. Insensiblement l'habile tyran essaya son influence, d'abord par la surveillance sévère de la justice, puis par la réforme des mœurs; et lorsqu'il fut assuré de cette influence, il la tourna bientôt au profit du despotisme : c'est ainsi qu'après avoir écarté les accusations de lèse-majesté, il parut disposé à les accueillir. Cependant il n'osait encore mettre à découvert ses affreux penchants : la gloire de son neveu Germanicus l'inquiétait et le contenait. Mais ce jeune prince mourut, et l'on peut soupçonner, avec Tacite, que l'empereur n'était point étranger à cette mort qui fit verser tant de larmes. A partir de cette époque, le gouvernement de Tibère, jusque-là mêlé de quelque bien, devint chaque jour plus cruel. Il quitta Rome cette année pour aller habiter la Campanie, laissa aux mains de Séjan, déjà ministre, une partie de son pouvoir, mais ne renonçant pas à donner ses ordres du fond de sa retraite. La paix de l'empire était faiblement troublée de temps en temps par quelques guerres dans l'Afrique ou la Thrace, et quelques révoltes dans les Gaules. Les seuls événements remarquables de ce règne sont donc l'avilissement, les iniques sentences, les délations du sénat et l'attention continuelle du tyran à s'élever sur les débris de ce corps jadis puissant et respecté. Il sut l'asservir au point d'en faire un instrument docile de ses vengeances, même lorsqu'elles frappaient quelques-uns de ses membres : cependant il lui laissa, avec une sorte de dérision, un simulacre de pouvoir dans les choses indifférentes, la liberté, par exemple, de discuter longuement les titres sur lesquels se fondait le droit d'asile réclamé pour les

temples de quelques villes d'Ionie. Si quelque chose pouvait justifier les envahissements tyranniques de Tibère, ce serait la bassesse empressée qu'il trouva dans le sénat : un seul trait suffit pour en donner une idée. L'empereur effaça un jour de la liste des accusations le nom d'un citoyen ; et aussitôt un sénateur lui reprocha, comme un abus de pouvoir, cet acte qui dérobait à la justice du sénat un homme coupable de lèse-majesté : c'était là une des bassesses bien faites pour fatiguer Tibère dont l'esprit, au milieu des cruautés et de la débauche, avait conservé sa perspicacité et sa justesse naturelles. Une chose étonne surtout dans l'histoire de ce tyran ; c'est qu'avec un tel esprit et un tel caractère il se soit laissé quelque temps dominer par Séjan : cette faiblesse était portée si loin, que Tacite n'en trouve d'autre explication que le caprice du sort et la colère des dieux contre Rome. Peut-être vaut-il mieux l'expliquer par ce dégoût des hommes et des choses qui lui faisait sentir la nécessité d'un aide dans tous ses crimes, et par le dévouement apparent et maintes fois éprouvé de ce Séjan, qui avait ses motifs pour paraître docile. Se croyant sûr de la fidélité de son favori, Tibère passa dans l'île de Caprée, où il essaya de cacher son ennui, ses crimes et ses infâmes plaisirs. Les sophistes, dont il aimait l'érudition frivole, qu'il honorait de son amitié et de ses questions pédantesques et capricieuses, furent plus d'une fois aussi exposés à ses cruautés imprévues. Quoiqu'il parût souvent négliger le soin des affaires, son activité n'en était pas moins grande pour le mal ; et du fond de son affreux repaire, il faisait peser sa tyrannie sur Rome, et de Rome sur l'univers. Les délateurs continuaient leur métier et le sénat ses atroces jugements, comme sous les yeux du maître. La mort de Livie enleva une dernière protection aux Romains. Déjà, depuis quelque temps, et par le crime de Séjan, était mort Drusus, le fils du tyran, qui ne le regretta point ; car il se trouvait encore affranchi, par ce meurtre, d'un des hommes qui le forçaient à dissimuler ses horribles penchants. Il chercha alors à perdre Agrippine et son fils ; mais tel était le prestige du nom de Germanicus, que le sénat hésita, que le peuple murmura, et que la persécution de cette illustre famille dut être ajournée. C'est à cette époque du règne de Tibère, et pendant les premiers temps de sa retraite à Caprée, que se place le martyre du divin législateur. L'on a dit que ce monstre, qui gouvernait alors le monde romain, avait eu l'idée de protéger la religion nouvelle ; mais on a plutôt des motifs de présumer que, s'il s'occupa jamais du christianisme, ce fut en frappant quelques-uns de ses sectateurs dans la foule de ces malheureux juifs qu'il envoyait périr en Sardaigne : les Romains alors ne distinguaient pas les chrétiens des juifs, et les confondaient dans une commune haine. Séjan lui-même finit par devenir l'objet des soupçons de son maître, qui, après s'être préparé lentement à le faire tomber, envoya au sénat une longue lettre, dans laquelle, à la suite des vagues digressions et de quelques éloges donnés au puissant favori, non sans mélange de blâme, l'ordre était prononcé de l'arrêter et de le faire mourir. Cet ordre fut accueilli par des transports de joie du sénat et du peuple. A partir de ce jour les fureurs de Tibère n'eurent plus de bornes, et, sous prétexte de punir les complices de son ancien ministre, il frappa une foule de victimes innocentes. Dans son ardente soif du sang, il se chargea lui-même d'une partie des poursuites, fit torturer les prévenus sous ses yeux, et s'avança même jusqu'à Sorrente et aux portes de Rome, afin de surveiller le zèle des bourreaux. Bientôt il alla de nouveau cacher derrière les rochers de son île, non plus seulement ses cruautés, mais ses débauches, qu'une plume moderne ne saurait exprimer, et dont l'empire faisait les frais par le sacrifice honteux de tout ce qu'il renfermait de beauté et de jeunesse. Les prétendus partisans de Séjan ne furent pas seuls condamnés à périr, mais ses ennemis mêmes furent enveloppés dans une pareille proscription. Le jeune Drusus, petit-fils du tyran, mourut de faim en prison, et son aïeul fit lire dans le sénat les détails de son affreuse agonie ; Agrippine périt de la même manière, et son meurtrier chercha à flétrir sa mémoire par des calomnies. Le sénat, pendant ce temps, applaudissait ou restait muet. Un souverain étranger, Artaban, roi des Parthes, fut le seul homme qui osa écrire à Tibère pour lui reprocher ses infamies, ses meurtres, ses parricides, sa vieillesse inutile et souillée : Tibère le punit en excitant dans ses États des troubles qui finirent par lui faire perdre la couronne. Enfin ce monstre alla rejoindre toutes ses victimes le 16 mars de l'an 37, dans la 78e année de son âge, après un règne de 23 ans. Les uns disent que sa mort fut naturelle ; d'autres, et c'est l'opinion la plus générale, assurent qu'il fut étouffé par les ordres de Macron. La joie des Romains, lorsqu'ils apprirent cet événement, égala au moins celle qui avait suivi la mort de Séjan. Tibère avait écrit sur sa *Vie* des *Mémoires* fort abrégés et pleins de la même hypocrisie que ses discours. Domitien n'avait pas d'autre lecture.

TIBÈRE (Alexandre), fils d'Alexandre, alabarque d'Alexandrie, le plus riche et le plus puissant parmi les Juifs établis dans cette ville, s'est acquis une célébrité funeste pendant les derniers malheurs qui accablèrent la nation juive. Ayant abandonné la religion de ses pères pour embrasser le paganisme, il fut nommé gouverneur de la Judée, et s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de zèle pour les Romains. Il fit crucifier Jacques et Simon, fils de ce Judas galiléen qui avait porté les Juifs à se soulever contre les maîtres du monde. Son père étant mort après l'avoir déclaré son successeur dans la dignité d'alabarque, Tibère céda le gouvernement de la Judée à Cumanus, et se rendit à Alexandrie l'an 63 de J. C., peu de temps avant l'affreux désastre qui devait accabler dans cette ville la malheureuse nation juive. Les habitants s'étant assemblés dans l'amphithéâtre, pour délibérer sur une députation qu'ils devaient envoyer à Néron, plusieurs Juifs entrèrent dans le lieu de leurs séances ; on se jeta sur eux avec fureur, en criant que c'étaient des espions dont il fallait se défaire : ils s'enfuirent ; et l'on ne put en arrêter que trois que l'on traînait par les cheveux pour les brûler tout vifs, lorsque leurs compatriotes qui, depuis cinq siècles, s'étaient établis en grand nombre à Alexandrie, se rassemblèrent pour arracher leurs frères à la mort. Les uns jetaient des pierres sur les habitants grecs, les autres s'avançaient avec des torches vers l'amphithéâtre, menaçant d'y

mettre le feu et de brûler ceux qui s'y trouvaient rassemblés; ce qu'ils auraient fait, si Tibère Alexandre ne s'y fût opposé. Ayant fait venir près de lui les principaux de la nation juive, il les engagea à user de leur influence pour étouffer ce mouvement et pour faire rentrer la foule dans le devoir; mais les chefs de l'émeute repoussèrent tous les avis, se moquant hautement du gouverneur qu'ils appelaient apostat et traître à sa nation. Tibère, craignant les suites d'une sédition si fortement déclarée, fit avancer deux légions romaines et un corps de 5,000 soldats lybiens, qui, par malheur pour les mutins, venaient d'arriver à Alexandrie. Ayant rangé ses troupes en bataille, il leur commanda de marcher sur les Juifs, de passer par les armes ceux qu'ils rencontreraient, de piller leurs biens, et de mettre le feu à leurs habitations. Les troupes marchèrent vers le Delta, quartier occupé par les Israélites, et elles y entrèrent après avoir essuyé de grandes pertes. Les Juifs ayant été à la fin mis en fuite, le soldat les poursuivit dans leurs maisons et s'abandonna sans aucun frein à toutes ses fureurs. Ceux que le feu épargnait furent brûlés dans leurs demeures. Il n'y eut ni respect pour les vieillards, ni compassion pour les enfants; on poursuivait dans les campagnes ceux qui s'enfuyaient de la ville, et l'on égorgeait tout sans distinction d'âge ni de sexe. Ce malheureux quartier, avec les campagnes environnantes, couvert, en peu de temps, par 50,000 morts, fut inondé de sang. Aucun Israélite n'eût échappé, si le gouverneur, se souvenant peut-être enfin que lui-même était né Juif, n'eût ressenti quelque mouvement de pitié. Il donna ordre d'arrêter cette horrible boucherie; et le soldat romain, accoutumé à une sévère discipline, rentra dans ses rangs au premier signal du gouverneur. Il n'en fut pas de même des habitants acharnés contre les Juifs; on eut beaucoup de peine à les retenir et à arracher d'entre leurs mains les corps morts, auxquels ils insultaient avec une joie barbare. Néron s'étant donné la mort (an 68), Galba, Othon et Vitellius se disputant l'empire, Vespasien, qui se trouvait à Césarée en Judée, fut proclamé empereur par l'armée de Syrie qu'il commandait. Les chefs et les légions le pressaient de les conduire à Rome; mais il crut devoir d'abord s'établir à Alexandrie. Voulant prévenir ses compétiteurs, il se hâta d'adresser à Tibère une lettre dans laquelle, flattant sa vanité, il lui disait : l'armée m'a élevé à l'empire avec une si noble affection, avec tant d'ardeur, que je n'ai pu refuser; j'ai jeté les yeux sur vous comme sur celui qui peut m'aider le plus efficacement à soutenir le poids d'un si grand fardeau. Dès que Tibère eut reçu cette lettre, il se hâta de proclamer Vespasien, de lui faire prêter serment par les deux légions, par les habitants; il prépara tout ce qui était nécessaire pour sa réception; et l'on accourut de toutes parts à Alexandrie, pour voir le nouveau maître du monde. Peu de temps après, on voit, à l'occasion d'une nouvelle émeute, suscitée par les Juifs d'Alexandrie, que Lupus était gouverneur de cette ville. Tibère Alexandre avait sans doute été appelé à d'autres fonctions. Les empereurs romains faisaient grand cas de sa fidélité et de sa bravoure : comme il entendait bien le métier de la guerre, Titus le choisit pour son lieutenant dans celle qu'il alla faire contre les Juifs de Jérusalem; et il paraît que cette terrible expédition où il seconda de tout son pouvoir les Romains contre ses patriotes, fut le terme de sa vie.

TIBÈRE-CONSTANTIN, empereur d'Orient, naquit en Thrace, d'une famille obscure. Maître d'écriture dans sa jeunesse, il fut ensuite soldat : doué de tous les avantages extérieurs et de beaucoup de vertus et de talents, il parvint rapidement au grade de capitaine des gardes de l'empereur Justin II. Ce prince, se voyant sans enfants, et dans un état de faiblesse qui ne lui permettait pas de résister aux prétentions de sa famille et à celles des courtisans, voulut se donner un successeur que la reconnaissance seule déterminât à faire son bonheur et celui de l'empire. Ce fut par les conseils de sa femme Sophie, qu'il choisit Tibère, son capitaine des gardes. La cérémonie eut lieu, en 574, dans le portique du palais, en présence du patriarche et du sénat. Justin, après avoir réuni le peu de forces qui lui restaient, remit au nouvel empereur les marques de sa dignité, et lui adressa des conseils si évidemment pleins de sagesse, que l'opinion publique les considéra comme une inspiration divine; il finit son discours en lui disant : Je vivrai si vous y consentez; si vous l'ordonnez, je dois mourir. Tibère eut pour son bienfaiteur tous les égards qu'il lui devait; et Justin passa les quatre dernières années de sa vie dans une paisible obscurité; mais la fierté et les prétentions de sa veuve Sophie troublèrent quelquefois les projets de félicité conçus par son successeur. Après sa mort, qui arriva en 578, Sophie crut, en épousant celui qu'elle-même avait tant contribué à faire monter sur le trône, pouvoir conserver son rang et son crédit; mais si l'ambition de Tibère avait porté ce prince à flatter par sa dissimulation les désirs d'une protectrice, il ne lui était pas possible de satisfaire l'espoir qu'elle avait conçu, ou la promesse que peut-être il lui avait faite. Le peuple demandait avec impatience une impératrice; et ce fut avec une extrême surprise que Sophie vit proclamer, en cette qualité, Anastasie, l'épouse secrète. Ce prince fit, pour calmer sa mère adoptive, tout ce qu'il crut capable d'apaiser sa douleur. Elle reçut de lui de grands honneurs, et le titre d'impératrice avec une maison nombreuse et un palais magnifique; il allait même la consulter dans les occasions importantes : mais cette princesse ambitieuse et hautaine dédaigna ce vain simulacre de souveraineté; et le titre respectueux de mère que lui donnait un étranger, un homme sorti des derniers rangs, irritait son orgueil au lieu de l'adoucir. Elle suscita des ennemis à Tibère, et forma avec Justinien, fils de Germanus, qui était environné de quelque popularité, un complot pour le détrôner. Tibère, qui goûtait dans une retraite champêtre les plaisirs de la solitude, se hâta de revenir à Constantinople, où sa présence et sa fermeté étouffèrent bientôt la conspiration. Toute la vengeance de cet excellent prince se borna à priver l'impératrice douairière de la pompe et des honneurs dont elle abusait, et à la mettre hors d'état de lui nuire. Il adressa quelques reproches paternels à Justinien; et cette modération fit croire qu'il songeait à former une double alliance avec son rival, afin d'affermir son trône; mais pour cela Tibère comptait encore plus

sur ses vertus et sur les bienfaits qu'il voulait répandre. Il ajouta à son nom odieux de Tibère, celui de Constantin, devenu populaire, et il prit véritablement pour modèles les Titus et les Antonins. Après avoir gémi si longtemps des vices et des extravagances de tant d'empereurs, les peuples purent à la fin contempler sur le trône un prince aussi remarquable par sa douceur et son humanité que par la justice et la fermeté de ses décisions. Affable dans son palais, religieux au pied des autels, et toujours impartial dans ses fonctions de juge, il soulagea tous ceux dont les affaires domestiques avaient été dérangées par les malheurs des temps ou par la dureté des financiers. Il manda aux gouverneurs des provinces qu'il ne voulait pas qu'on vît de pauvres dans son empire; remit une année entière du tribut, et le diminua considérablement pour l'avenir. Il dédommagea, en même temps, les provinces frontières des ravages que la guerre de Perse leur avait causés, et il mit fin à cette guerre par les victoires de ses généraux. Mais le trait le plus touchant de ce beau règne est sans doute le renvoi généreux que fit Tibère de tous les prisonniers persans, après les avoir rachetés de ses soldats et de ses officiers. Voyant ce souverain toujours prêt à réparer, par des bienfaits imprévus, toutes les infortunes et tous les désastres de la nature et de la guerre, le peuple crut qu'il avait découvert un trésor inépuisable; mais le véritable trésor de Tibère était l'économie et le mépris de toutes les dépenses vaines et superflues. Le règne de cet empereur fut trop court : attaqué d'une maladie grave, il eut à peine le temps de se donner un successeur parmi les plus dignes d'un tel choix. Comme lui, son héritier Maurice fut choisi dans la foule. Après lui avoir accordé la main de sa fille, Augusta, il lui remit le diadème en présence du patriarche et du sénat réunis autour de son lit de mort : Je ne vous demande pas d'autre mausolée, lui dit-il, que celui que m'élèveront vos vertus. Je serai assez grand dans l'esprit des Romains, si je leur ai donné un prince qui les gouverne avec sagesse.... Tibère mourut le 14 août 582, après un règne de huit ans. On a de lui des médailles en bronze, en argent et en or.

TIBÈRE-ABSIMARE (Tiberius-Augustus), empereur d'Orient, d'une naissance obscure, parvint, sous le règne de Léonce, à la dignité de drungaire, et sut donner aux soldats une haute idée de sa valeur et de ses talents. L'armée que commandait le patrice Jean, découragée par une suite de revers, crut Absimare propre à les réparer, et le proclama empereur (698). Le nouvel Auguste prit le nom de Tibère, marcha sur-le-champ contre les Sarrasins, et les défit complétement. Profitant de l'enthousiasme des soldats, il les conduisit à Constantinople, dont il s'empara malgré la résistance de Léonce, qu'il fit enfermer dans un monastère, après lui avoir fait couper le nez. Il confia le commandement de l'armée à son frère Héraclius; et tandis que celui-ci continuait de remporter des victoires sur les Sarrasins, Tibère s'occupa de gagner l'affection des peuples, en réformant les abus les plus monstrueux. Quoique adoré dans Constantinople, l'usurpateur ne pouvait croire son autorité suffisamment affermie tant que Justinien, héritier légitime de l'empire, serait en état de réclamer ses droits. Il chargea des sicaires de l'assassiner. Justinien, averti du danger qu'il courait, prit la fuite; et quelque temps après, avec l'aide des Bulgares, remonta sur un trône dont sa cruauté l'avait fait descendre. Le malheur n'avait point adouci son caractère féroce. Il se vengea de Tibère et de Léonce en barbare. Après avoir rassasié ses yeux du spectacle de leur humiliation, il leur fit trancher la tête, en 707. On a des médailles de Tibère : celles d'or sont moins rares que celles d'argent et de petit bronze. Voyez le *Traité* de Mionnet, *sur le degré de rareté des médailles*.

TIBON. *Voyez* **TIBBON.**

TIBULLE (Albius TIBULUS), chevalier romain, est l'un des poëtes les plus distingués de son siècle, qui fut celui de Virgile. Ce que l'on sait de sa vie se réduit à bien peu de chose. Les commentateurs n'ont même pu s'accorder sur l'époque précise de sa naissance et sur celle de sa mort. On est seulement certain qu'il fut enlevé jeune aux lettres et à ses amis, parmi lesquels il faut nommer Horace et Ovide. Il suivit M.-Valérius-Messala-Corvinus à la guerre des Gaules, et y mérita même, dit-on, des récompenses militaires. Mais la douceur de son caractère, son amour des plaisirs, son humeur indolente, son goût pour la campagne et la faiblesse de sa santé durent lui faire préférer une vie plus paisible. La nature et la fortune avaient beaucoup fait pour lui : il vécut heureux dans le calme d'une condition privée et ne connut d'autres peines que celles de l'amour auxquelles il doit son immortalité. Nous avons sous son nom 4 livres d'élégies : elles respirent une sensibilité profonde, une exquise délicatesse et cette douce mélancolie qu'on ne trouve ni chez Properce, ni chez Ovide, qui le suivirent dans la même carrière. Gallus l'y avait précédé. Il est remarquable que Tibulle n'a pas laissé un seul vers en l'honneur de Mécène et de son maître tant flatté. On a lieu de croire qu'il avait été dépouillé d'une partie de ses biens au temps des proscriptions. C'est peut-être la cause de son silence. Parmi les nombreuses éditions de Tibulle, dont la plus ancienne est de 1472, on distingue celles des Aldes, dont la dernière, de 1515, servit de base à celles de Muret, 1554, et d'Achille Statius, 1567; celle de Broukhusius, 1708, contenant de bonnes leçons dont le mérite serait plus grand sans la partialité de l'éditeur pour Scaliger, dont le travail est moins estimé; enfin celles de Brindeley, de Barbou, de Baskerville, etc. La plus estimée est la 2e de Heyne, Leipzig, 1777, reproduite par Voss, Heidelberg, 1811. Ses traducteurs français en prose sont : l'abbé de Marolles, 1618, Pezay, 1771; Longchamps, 1776; Pastoret, 1783; Mirabeau et Lachabeaussière, 1796; en vers : Mollevaut, 1806, in-12, 6e ou 8e édition, 1821, in-18; et Baderon-Saint-Geniez, 1814, in-8°. Des traductions ou imitations de morceaux de Tibulle ont été publiées par beaucoup d'écrivains.

TICHO. *Voyez* **BRAHÉ.**

TICKELL (Thomas), poëte anglais, l'un des premiers du second ordre, né en 1681 à Brédekiek dans le Cumberland, entra dans la carrière des emplois sous les auspices d'Addison, et se fit connaître par des poésies de circonstances qui eurent un grand succès. Il fit paraître une traduction en vers du premier livre de

l'*Iliade*, au moment où Pope publia la première partie de la sienne. Addison préféra l'œuvre de Tickell, et fut trompé cette fois par son goût. Pope crut qu'Addison même était l'auteur de l'ouvrage qu'il vantait, et il se trompait aussi. Telle fut cependant la cause de leur rupture. Addison, devenu secrétaire d'État, le nomma sous-secrétaire, et ce fut lui qu'il chargea de publier ses *OEuvres*. Tickell était secrétaire des lords-juges d'Irlande, quand il mourut en 1740. Outre la *Notice* biographique qu'il a placée en tête des *OEuvres* d'Addison, ainsi qu'une touchante élégie sur sa mort, on lui doit les articles relatifs à la poésie pastorale insérée dans le *Guardian*. Le plus connu de ses petits poëmes est le *Voyage royal* (*the royal Progress*), imprimé dans le *Spectateur*, ainsi que plusieurs autres de ses compositions.

TICKELL (Richard), de la famille du précédent, commissaire de l'administration du timbre, mort à Hamptoncourt en 1793, est auteur de quelques poésies et autres opuscules, et d'un pamphlet original intitulé : *Anticipation des débats de la chambre des communes*, qui ont été réimprimés en 1800.

TIEDEMANN (Diétrich), professeur de philosophie et de langue grecque à l'université de Marbourg, né le 3 avril 1745 dans le duché de Brême, mort le 24 mai 1803, commença par être instituteur de jeunes Russes, puis professeur de langues anciennes au collége Carolin à Cassel. Devenu l'ornement de l'université de Marbourg, il étendit le cercle de ses leçons en proportion du nombre de ses auditeurs, qui fut très-considérable. Ses principes furent d'abord ceux de Wolf, un peu modifiés par la doctrine de Locke ; mais dans la suite il se confia à la méthode expérimentale. On a de lui, entre autres ouvrages : *Dialogorum Platonis argumenta exposita et illustrata*, Deux-Ponts, 1786, in-8° ; *De antiquis quibusdam Musæi Fredericiani simulacris*; et en allemand : *Recherches sur l'origine des langues*, Riga, 1772, in-8°; *Système de la philosophie stoïcienne*, Leipzig, 1776, 3 vol. in-8°; enfin *Esprit de la philosophie spéculative, depuis Thalès jusqu'à Berkeley*, Marbourg, 1787-1797, 6 vol. in-8° : c'est son principal ouvrage.

TIEFFENTHALER (le P. Joseph), célèbre missionnaire, né, vers 1715, à Bolzano dans le Tyrol, embrassa jeune la règle de Saint-Ignace. Résolu de se dévouer aux fatigues des missions, il partit, en 1740, pour l'Espagne, où il attendit 2 ans l'occasion de passer aux Indes. Le vaisseau sur lequel il s'embarqua relâcha aux îles Philippines, d'où Tieffenthaler se rendit, en 1743, dans l'empire mogol. Tout entier à ses travaux apostoliques, il employa ses loisirs à étudier la littérature, les mœurs et la religion des Indous, et à recueillir des objets d'histoire naturelle. Pendant un séjour de 30 années, il eut occasion de parcourir plusieurs districts peu connus de cette vaste contrée, surtout dans le territoire des Marattes et les cantons situés plus au nord. Ses talents ne tardèrent pas à le faire remarquer par les Européens qui visitaient cette contrée. Anquetil-Duperron, se trouvant, en 1759, à Surate, écrivit au P. Tieffenthaler, pour lui demander quelques détails sur les troubles de la cour du Mogol, et sur les antiquités du pays. Le savant missionnaire reçut sa lettre à Narvac, et s'empressa de lui offrir la communication de ses recherches, se bornant à demander en retour quelques ouvrages de science, et la longitude de Surate. On voit, par ce détail, que le P. Tieffenthaler s'occupait déjà de la géographie de l'Inde; et en effet on lui doit plusieurs observations de latitude. En 1776, Anquetil-Duperron reçut de ce missionnaire, avec une lettre datée d'Agra, sa résidence habituelle, 3 *Cartes*, dont il donna la *Notice*, accompagnée de ses observations, dans le *Journal des savants*, du mois de décembre, même année. Il l'informait, par sa lettre, qu'il venait d'adresser à l'un des professeurs en médecine de Copenhague, les ouvrages suivants : *Description géographique de l'Indoustan ; De la religion brahminique; Astronomie et astrologie indiennes*, et *Système du monde selon les gymnosophistes; Des idoles des Indiens et de leur forme, et des plus célèbres pélerinages de l'Inde; Histoire naturelle de l'Indoustan*, contenant la description des animaux, des oiseaux et des plantes, avec des figures enluminées. Jean Bernoulli, de Bâle, découvrit bientôt que le possesseur de ces précieux manuscrits était Krutzenstein, professeur à Copenhague, et il s'empressa de faire l'acquisition de la partie géographique, qu'il traduisit du latin, en allemand et en français, sous le titre de *Description géographique de l'Indoustan*, Berlin, 1785, et Paris, 1786, in-4°. Cet ouvrage curieux est estimé, surtout à raison des notions qu'il présente sur la nation des Seiks, l'une des quatre grandes puissances actuelles de l'Indoustan.

TIELCKE (Jean-Gottlieb), né en 1731, mort en 1787, était, de simple grenadier, devenu capitaine de génie et d'artillerie dans l'armée saxonne, après avoir pris part aux principaux événements de la guerre de sept ans. On a de lui plusieurs ouvrages destinés aux gens de guerre, entre autres : *Mémoires pour servir à l'art militaire et à l'histoire de la guerre de* 1756 à 1763, avec plans et cartes, 5 vol., Freyberg, 1776, 2e édition.

TIEPOLO (Jacob), doge de Venise, fut donné, en 1229, pour successeur à Pierre Riani, avant que ce dernier eût expiré. Il alla rendre visite à son prédécesseur mourant, qui le reçut avec mépris. Tiepolo prit part, en 1240, à la guerre des Guelfes contre Ferrare; et Salinguerra, s'étant confié entre ses mains, fut, contre la foi publique, conduit prisonnier à Venise, où il mourut. Jacob Tiepolo, parvenu à un âge très-avancé, abdiqua sa dignité en 1249. Il mourut le 9 juillet de la même année. Marin Morosini lui succéda.

TIEPOLO (Laurent), doge de Venise, en 1268, à la mort de Renier Zeno, fut le premier pour la nomination duquel on adopta la méthode bizarre et compliquée du tirage au sort et d'élection, qui a été pratiquée ensuite à Venise tant que la république a subsisté. Il mourut le 16 août 1275. Jacob Contarini lui succéda.

TIEPOLO (Boémond) fut le chef d'une conspiration formée à Venise, en 1310, pour empêcher l'affermissement de l'aristocratie établie peu d'années auparavant. Tiepolo, que l'illustration de sa famille appelait aux premiers emplois, voyait avec jalousie l'aristocratie nouvelle réduire tous ses membres au même niveau, en même temps qu'elle opprimait le peuple. Il réunit tous les chefs de la plus ancienne noblesse aux citoyens et à la bourgeoisie; tous avaient également à se plaindre du

changement survenu dans les anciens principes de la constitution. Les conjurés, après s'être assuré les secours des Guelfes de Lombardie, résolurent de s'emparer de force, le 16 juin, du palais ducal et de la place de Saint-Marc, de tuer le doge Pierre Gradenigo, élu en opposition au vœu très-prononcé du peuple, en faveur de Jacques Tiepolo, frère de Boémond; de dissoudre le grand conseil, et de le remplacer selon l'ancien usage par une élection annuelle; mais cette conspiration fut révélée au doge, la veille du jour où elle devait avoir son exécution : il se prépara au combat, et remporta l'avantage sur les conjurés qui avaient cru le surprendre. Ce fut à cette occasion que s'établit à Venise le fameux conseil des Dix. Boémond Tiepolo fut obligé de sortir de la ville par capitulation, et il mourut dans l'exil en Dalmatie. Cette conspiration est le sujet d'un poëme intitulé *Bajamonte Tiepolo.*

TIEPOLO (Jean-Baptiste), peintre célèbre, appelé communément *le Tiepoletto,* naquit à Venise, en 1692. Il étudia sous Grégoire Lazzarini, le meilleur peintre vénitien de son temps. Dès l'âge de 16 ans, Tiepolo donna des preuves d'un talent spirituel et facile dans divers sujets de son invention; aussi de fréquentes commissions lui furent-elles bientôt adressées de toutes parts. Il alla travailler à Milan, et dans d'autres villes d'Italie. Nous n'énumérerons pas ici les ouvrages magnifiques dont il embellit les églises, les palais et autres édifices publics. Étant enfin passé à Madrid, il y mourut le 25 mars 1769. On a de lui, en estampes, différents caprices qu'il a gravés à l'eau-forte, in-fol. Zanetti, dans son *Histoire de la peinture vénitienne,* et Alexandre Longhi, dans ses *Vies des peintres vénitiens,* ont donné diverses *Notices* sur cet artiste, ainsi que sur plusieurs personnes de la même famille qui se sont illustrées dans l'ordre civil, dans les arts et dans les lettres. Un pinceau heureux et sûr, une prompte exécution, telles sont les qualités qui distinguent Jean-Baptiste Tiepolo. Plus sa manière s'éloigne de celle de son maître, et plus elle se rapproche de celle de Paul Véronèse. L'abbé Bettinelli lui a dédié, en 1755, un *Poëme* sur la peinture, dans lequel il le loue d'avoir fait revivre les chefs-d'œuvre et le plus bel âge de cet art.

TIEPOLO (Jean-Dominique), fils du précédent, suivit la profession de son père, et réussit aussi dans la gravure. Ses productions les plus remarquables sont une estampe de la *Fuite en Égypte,* qui eut beaucoup de succès, plusieurs morceaux de plafond et 26 têtes de caractères dans le goût de Benoît Castiglione. Il grava encore plusieurs tableaux de son père.

TIEPOLO (Nicolas), patricien de Venise, poëte et philosophe, fut intimement lié avec l'Arioste et le Bembo : il florissait vers 1525. Ses *Rime* ont été insérées dans le *Recueil* de Giolito, imprimé à Venise, en 1547.

TIEPOLO (Jacques), autre patricien, florissait au milieu du 16ᵉ siècle, et se distingua dans la poésie lyrique. On cite particulièrement de lui les *Lis d'or,* ode pindarique, imprimée en 1575, et le *Chant de Nérée,* qui fait partie des pièces composées, tant en italien qu'en latin, à l'occasion de l'arrivée à Venise, de Henri III, roi de France et de Pologne, et dont Dominique Ferrari a publié la collection.

TIERNEY (George), publiciste anglais, né à Gibraltar en 1761, était fils d'un négociant. Après une première tentative infructueuse, il fut nommé à la chambre des communes en 1796, par le bourg de Sottewark. En 1788, sous le ministère de Pitt, il avait publié des *Essais sur la situation réelle de la compagnie des Indes comparée à ses droits et à ses privilèges,* où il se déclarait contre le ministère. Il fut donc de l'opposition, et en devint même le chef. Partisan de la révolution française, il la soutint avec ardeur : ce fut là une de ses idées fixes. Une autre fut la réforme parlementaire. Ennemi acharné de Pitt, dont il attaquait indistinctement tous les actes, ce ministre l'ayant une fois accusé d'avoir parlé en ennemi de l'Angleterre, Tierney demanda qu'il fût rappelé à l'ordre. Le ministre insista, et il s'ensuivit un duel où tous deux firent feu deux fois et se manquèrent; Pitt termina le différend en tirant son 3ᵉ coup en l'air. Tierney, fidèle à son système, combattit continuellement le système de coalition et de subside payé par l'Angleterre aux puissances en guerre avec la France. Il fit une motion pour la paix. Un changement de ministère survenu en 1802 lui procura des emplois lucratifs. Aussi sous Pitt, sous Fox et sous lord Grenville, il fut secrétaire en chef du gouvernement d'Irlande, puis chef du corps de contrôle pour les affaires de l'Inde. Les électeurs de Southwark lui préférèrent un autre candidat; mais il fut nommé dans un bourg qui dépendait du gouvernement. Depuis 1800 il se rapprocha de l'opposition, blâma la traite des nègres, l'attaque de Copenhague, l'entrée des Anglais en Espagne, la publicité donnée aux affaires de la princesse de Galles, etc. En 1817 il fut malade; mais quand il reparut au parlement, il montra qu'il n'avait rien perdu de son talent. Il fut un temps où beaucoup d'Anglais faisaient baptiser leurs enfants sous le nom de Tierney; plus tard les mêmes électeurs signalaient leur mépris pour lui, en donnant à leurs chiens un nom qu'ils avaient tant vénéré. Tierney mourut en 1830.

TIFERNAS (Grégoire), né vers 1415 à Città di Castello, mort à Venise à l'âge de 50 ans, enseigna successivement le grec dans sa patrie, à Naples, à Milan, à Rome et même à Paris, où cette langue était alors presque inconnue. On conjecture que des envieux mirent fin à ses jours par le poison. De tous les écrits qu'avait laissés Tifernas, il ne reste qu'un *Recueil de vers latins,* imprimé à la suite d'*Ausone,* Venise, 1472, in-fol., et souvent reproduit notamment à Strasbourg, 1508, in-4°. (*Voyez* les *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle,* par Joly.)

TIGELLIN (Sofenius), ministre et favori de Néron, ne doit qu'à ses crimes la place qu'il tient dans l'histoire. Il était d'une naissance obscure. Sa jeunesse ne présente qu'une suite de débauches. Exilé, l'an 39, par Caligula, pour le scandale de son commerce avec Agrippine, il ne tarda pas d'obtenir son rappel à Rome. Sa réputation d'homme dépravé fut précisément ce qui lui mérita la faveur de Néron; car il n'était doué d'aucune de ces qualités brillantes qui ne rachètent pas, mais qui peuvent faire excuser des vices. En flattant le goût de Néron pour les plaisirs grossiers, Tigellin gagna sa confiance; et il s'en servit pour achever de le corrompre. Après la mort de Burrhus, il eut le commandement

d'une partie des gardes prétoriennes. La retraite de Sénèque le laissa bientôt maître de diriger le jeune César au gré de ses caprices. Il le rendit féroce en lui montrant des ennemis dans tous les gens de bien, et en l'excitant à sacrifier tous ceux qu'il pouvait craindre. La mort de Sylla, relégué à Marseille, et celle de Plautus, en Asie, furent la suite de ses affreux conseils. Il n'hésita pas à favoriser le penchant de Néron pour Poppée; et il porta l'audace jusqu'à vouloir jeter des soupçons sur la vertu d'Octavie. Personne n'avait encore poussé si loin tous les raffinements de la débauche. Tacite n'a tracé qu'en rougissant les honteux détails d'une fête, ou plutôt d'une orgie, que Tigellin offrit à Néron. Ce fut dans ses jardins que se manifesta d'abord l'incendie qui réduisit en cendres une partie de Rome; et cette circonstance a dû sans doute influer sur l'opinion que Néron n'était point étranger à cette effroyable événement. On ignore si sa vigilance fit échouer la conspiration de Pison; mais l'activité qu'il mit à en punir les auteurs lui valut, avec les ornements du triomphe, deux statues, l'une dans le Forum, l'autre dans l'enceinte du palais impérial. La mort de Néron, qu'il abandonna lâchement dans le malheur, lui fit perdre la place de préfet du prétoire; mais il dut la vie à Vinius, favori de Galba, dont il avait su se ménager adroitement la protection. Un édit du nouvel empereur ayant dissipé toutes ses craintes, il offrit aux dieux un sacrifice d'actions de grâces, et rassembla, le soir, dans un festin, tous ceux qui ne rougissaient pas de conserver avec lui quelques liaisons. Vinius y vint au dessert, accompagné de sa fille. Tagellin la salua par une santé d'un million de sesterces, et lui fit présent d'un collier d'un grand prix, qu'il détacha du cou d'une de ses femmes. L'âge de Galba ne pouvant pas promettre un long règne, Tagellin, pour se mettre à l'abri des événements, se retira dans une campagne près de Sinuesse, et ajouta la précaution d'avoir des galères prêtes à le recevoir avec ses richesses, si la nécessité le forçait de fuir. Vaine prévoyance! Son supplice retardé n'en était désiré qu'avec plus d'impatience par tout le peuple. En arrivant au trône, Othon lui envoya l'ordre de mourir. Tigellin, n'ayant pu s'échapper, après de longues hésitations, au milieu des embrassements de ses femmes, se coupa la gorge avec un rasoir, l'an 69.

TIGNY (Marin GROSTÊTE de) doit aux travaux de sa femme l'honneur d'occuper une place parmi les naturalistes du 18e siècle. Né à Orléans, le 3 septembre 1736, d'un père trésorier de France, il fit ses études au collége de la Flèche, et servit pendant plusieurs années dans une des compagnies rouges de la maison du roi. A la mort de son père, il quitta le service, et lui succéda dans sa charge. Ses goûts l'entraînèrent vers l'histoire naturelle. Il s'occupa d'abord de la botanique; mais il l'abandonna pour se livrer exclusivement à l'entomologie ou à l'étude des insectes. Il épousa une femme qui seconda et partagea ses penchants, et ils formèrent ensemble une des plus belles collections d'insectes indigènes qu'on eût encore vues à Paris. Ce fut avec le secours de cette collection et des connaissances que son mari et elle avaient acquises en la formant, que Mme de Tigny entreprit d'écrire l'*Histoire naturelle des insectes* pour faire suite à l'édition de Buffon, abrégée par Castel. Mme de Tigny avait déjà fait preuve de persévérance et d'aptitude pour les travaux littéraires, en composant une table raisonnée des 30 premiers volumes des *Annales de chimie*. Elle fut guidée dans la composition de son histoire naturelle des insectes par Brongniart, savant professeur, et depuis membre de l'Institut de France. Celui-ci composa l'introduction de cet ouvrage, qui parut en dix volumes in-12, 1801 : mais de Tigny était mort dès le 1er mai 1799. Cependant l'*Histoire des insectes* n'en fut pas moins publiée sous son nom, parce qu'on jugea, sans doute, que le nom d'une femme pouvait nuire au débit d'un livre scientifique. Ce livre eut du succès et en méritait. Il n'avançait pas la science, mais il en présentait les éléments et la généralité sous une forme claire, méthodique et agréable; il a contribué à en répandre le goût, et il distingue honorablement le nom de Tigny parmi les auteurs utiles.

TIGRANE ou **DIKRAN Ier**, roi d'Arménie, de la race des Haïganiens, succéda, l'an 565 avant J. C., à son père Érovant Ier. Doué des qualités les plus brillantes, il fit connaître, pour la première fois, le nom des Arméniens aux nations étrangères. Contemporain de Cyrus, qui n'était pas encore roi de Perse, il l'accueillit à sa cour, lui fit épouser une de ses sœurs, et se lia d'une étroite amitié avec lui. Lorsque Cyrus se fut révolté contre Ajtahag (Astyages), celui-ci, pour ôter à son petit-fils son plus ferme appui, résolut de se défaire de Tigrane; et afin de mieux tromper le roi d'Arménie, il lui demanda sa sœur aînée en mariage. Devenu l'époux de cette princesse, le roi de Mèdes, qui voulait la faire servir d'instrument à ses perfides desseins, feignit pour elle un amour extrême, et la laissa jouir d'une autorité sans bornes. Puis il chercha à lui rendre suspects et odieux Tigrane et la reine son épouse, et à lui persuader qu'ils avaient le projet de régner sur la Médie, et de les faire périr : il finit par lui déclarer qu'ils n'avaient d'autre moyen d'échapper au sort qui les menaçait qu'en donnant la mort à leurs ennemis. La reine dissimula l'horreur que cette proposition lui inspirait. Tigrane, averti secrètement par elle, au lieu de se trouver à une entrevue qu'Astyages lui avait demandée, fit des préparatifs de guerre; mais il ne commença les hostilités qu'après que sa sœur se fut sauvée d'Ecbatane, et que Cyrus fut arrivé avec son armée. Les deux princes attaquèrent alors les Mèdes, les taillèrent en pièces et s'emparèrent d'Ecbatane. Astyages leur échappa par la fuite, et reparut bientôt avec de nouvelles forces. Ils lui livrèrent bataille au pied des monts Hyrcaniens; et Tigrane, dans la mêlée, fendit, d'un coup de hache, la tête de son ennemi. Il laissa le trône de Médie à Cyrus, et se contenta des trésors d'Astyages et de 10,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les femmes et les enfants de ce prince. Tigrane les établit sur les bords de l'Araxe, près de Nakhjiwan, où leur postérité fonda une principauté qui a subsisté jusqu'au milieu du 2e siècle de l'ère chrétienne. Il remaria sa sœur, veuve d'Astyages, à un prince arménien, fit bâtir, en son honneur, la ville de Tigranocerte ou Digranagerd, sur les bords du Tigre, et y joignit la souveraineté des pays voisins.

Tigrane aida Cyrus dans ses guerres contre Crésus, roi de Lydie, et contre Nabanid ou Balthazar, roi de Babylone. Ils partagèrent ensemble les dépouilles des vaincus; mais ils convinrent de donner le royaume d'Assyrie et de Babylone à l'un des fils d'Astyages. Suivant les historiens nationaux, Tigrane possédait la Cappadoce, la Géorgie, l'Albanie et le mont Caucase : aussi est-il regardé comme un des plus grands rois de l'Arménie, à laquelle il avait rendu ses premières limites et son ancienne puissance. Il mourut l'an 520 avant J. C., après un règne glorieux de 45 ans, et eut pour successeur son fils Vahakn, que sa valeur et ses exploits ont fait mettre au rang des dieux et regarder comme l'Hercule des Arméniens.

TIGRANE II ou plutôt **ARTAXÈS** ou **ARDASCHÈS**, roi d'Arménie, de la race des Arsacides, était petit-fils de Vagharschag, ou Valarsace, fondateur de cette dynastie en Arménie, et succéda, l'an 118 ou 114 avant J. C., à son père Arsace ou Arschag I[er]. Sa beauté extraordinaire, sa force, son esprit vif et pénétrant l'avaient rendu, dès l'enfance, l'objet de la prédilection de son aïeul, qui avait conçu de lui les plus grandes espérances. Ambitieux et guerrier, Ardaschès marcha sur les traces de ses ancêtres, continua d'agrandir ses États aux dépens de ses voisins, et se crut bientôt assez puissant pour oser attaquer son parent Mithridate II, roi des Parthes; mais il fut vaincu et obligé de donner son fils pour gage de la paix, qui ne lui fut accordée qu'à de dures conditions. Ce revers n'abattit point son courage. Jaloux de la prééminence dont les rois parthes s'enorgueillissaient, il rassembla une armée plus nombreuse, s'attribua le titre de *roi des rois;* et ayant défait Mithridate ou (suivant d'autres) Artaban, il le força de se contenter du titre de roi, fit en signe de suzeraineté battre monnaie à son coin sur les terres de son voisin, et y fonda un palais. Ayant donné sa fille Ardaschacna en mariage à Mithridate VII (le Grand), roi de Pont, il resserra son alliance avec ce prince par un traité en vertu duquel il s'obligea de lui abandonner la souveraineté de tous les pays dont il ferait la conquête, ne se réservant que les prisonniers et le butin. Ardaschès remit en effet au fils de Mithridate la Cappadoce, que la fuite d'Ariobarzane avait laissée en son pouvoir sans combat. Le roi d'Arménie, s'étant rendu dans l'Asie Mineure, à la tête de son armée, pour agir de concert avec son gendre dans une nouvelle expédition, fut assassiné par un de ses généraux, l'an 91 avant J. C. Ardaschès ou Tigrane II avait régné environ 25 ans. Les troubles qui suivirent sa mort donnèrent aux rois parthes la facilité de reprendre les prérogatives dont il les avait dépouillés.

TIGRANE III, dit *le Grand,* roi d'Arménie, fils du précédent, ne put s'asseoir sur le trône de son père qu'en cédant aux Parthes une portion de ses États; mais, profitant habilement des divisions des princes Arsacides, il ne tarda pas à se remettre en possession des provinces qu'ils lui avaient arrachées. Héritier des vertus guerrières et des vues politiques de son père, il étendit sa domination sur tous les pays voisins de l'Arménie, et porta ses armes jusque dans l'intérieur de la Perse. Les troubles qui déchiraient la Syrie et le caractère inquiet de ces peuples lui offrirent l'occasion de joindre ce royaume à ses États. Antiochus-Eusèbe et Philippe, deux des derniers rois Séleucides, chassés par leurs propres sujets, traînèrent dans l'exil une vie obscure et malheureuse. Tigrane établit un vice-roi en Syrie, et eut la générosité de laisser à la reine Séléné, veuve de plusieurs rois et épouse d'Antiochus-Eusèbe, quelques villes de la basse Syrie. Cette princesse ayant voulu, quelques années après, rétablir la domination des Séleucides en Syrie, Tigrane l'assiégea dans Ptolémaïs, la fit prisonnière, et ordonna sa mort. Il prit alors le titre de *roi des rois.* Ayant épousé sa nièce Cléopâtre, fille de Mithridate le Grand, roi de Pont, il rétablit son beau-père dans la Cappadoce, dont les Romains l'avaient expulsé; mais il emmena de cette province 300,000 captifs, qu'il employa, non pas à construire Tigranocerte, qui reconnaît un autre fondateur, mais à l'agrandir et à lui procurer de nouveaux embellissements. Enflé des triomphes qu'il avait obtenus sur les Romains, Mithridate avait oublié que le roi d'Arménie était le monarque suprême de l'Orient, et il s'arrogea les titres les plus pompeux. Tigrane, mécontent que le roi de Pont parût décliner sa suzeraineté, ne l'aida que faiblement dans la nouvelle guerre qu'il eut bientôt à soutenir contre les Romains. Après la défaite de Mithridate, il consentit à lui donner un asile dans ses États; mais il ne l'admit point en sa présence, et le relégua dans une province éloignée, où il le fit garder plutôt comme un prisonnier que comme un monarque allié et un proche parent. Lucullus ayant réclamé Mithridate, Tigrane, indigné, congédia l'ambassadeur avec mépris; et, oubliant les motifs de plainte qu'il avait contre son beau-père, il ne s'occupa plus que de le venger. Cependant Lucullus, maître de tous les États de Mithridate, n'éprouva presque aucun obstacle à s'emparer de la Syrie et de la Mésopotamie, et pénétra bientôt dans l'Arménie. Tigrane, dont les forces étaient bien supérieures à celles de Lucullus, attendait avec impatience le moment d'en venir aux mains; mais Mithridate, qui connaissait les ennemis que Tigrane allait avoir à combattre, ne cessait de l'exhorter à ne point engager une action générale. Lucullus, en se portant sur Tigranocerte, força le roi d'Arménie à quitter ses positions, pour venir au secours d'une ville qui renfermait la plus grande partie de ses richesses. Averti de sa marche, Lucullus détacha seulement 10,000 hommes, avec lesquels il se posta sur son passage. Suivant Plutarque, Tigrane, en voyant cette poignée de soldats, dit : « Si les Romains m'envoient des ambassadeurs, ils sont en trop grand nombre ; mais s'ils viennent pour me combattre, ils sont trop peu (*Vie de Lucullus*). » L'événement ne tarda pas à le détromper. Les Arméniens, enfoncés dès le premier choc, et ne pouvant pas se rallier, à cause de la pesanteur de leurs armures, ne firent plus aucune résistance. Obligé de chercher son salut dans la fuite, Tigrane rencontra son fils, et lui remit, en pleurant, son bandeau royal, le priant de s'éloigner par un autre chemin. Ce bandeau tomba, quelques instants après, entre les mains d'un soldat romain, qui s'empressa de le porter à son général. La défaite de Tigrane entraîna la prise de Tigranocerte; mais ce fut la trahison qui livra cette ville importante

à Lucullus. Mithridate, informé de l'état d'abandon dans lequel se trouvait Tigrane, vint à sa rencontre, et releva son courage, en lui faisant entrevoir la possibilité d'un avenir plus heureux. De nouvelles levées d'hommes mirent bientôt les deux rois à la tête d'une armée moins nombreuse, mais mieux aguerrie que la première. Ils se placèrent au milieu des montagnes du Taurus, dans des positions avantageuses. Lucullus, n'ayant pu les attirer dans la plaine par ses provocations, feignit de vouloir entrer dans l'intérieur de l'Arménie, pour assiéger Artaxate, la capitale. Tigrane aussitôt se porta sur les bords de l'Arsanias, afin de s'opposer à son passage. S'il fut encore défait dans cette rencontre, il disputa du moins la victoire. Artaxate, que Lucullus se flattait d'emporter à la première attaque, l'arrêta jusqu'à la fin de la campagne; et, forcé de lever un siége dont la durée avait lassé la patience de ses soldats, il alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Mésopotamie. Tigrane enleva sur-le-champ aux Romains tout ce qu'ils avaient dans l'Arménie, et opéra sa jonction avec Mithridate. Les deux princes entrèrent dans la Cappadoce. La révolte de son fils, Tigrane le jeune, soutenu par Phrahates, roi des Parthes, son beau-père, obligea le roi d'Arménie à suspendre le cours de ses conquêtes, pour s'occuper de rétablir la paix dans ses États. Mithridate, resté seul pour lutter contre Pompée, que le sénat venait d'envoyer en Asie, fut contraint d'opérer sa retraite; mais son armée, ayant été cernée par les Romains, fut entièrement détruite. Ce malheureux prince, dans son désastre, eut encore recours à son gendre; mais Tigrane lui fit signifier l'ordre de sortir de ses États. On croit qu'il le soupçonnait d'avoir favorisé secrètement la révolte de son fils. Il songeait aussi, sans doute, à se ménager les moyens de traiter avec les Romains, puisqu'il ne pouvait se flatter de leur opposer une longue résistance. Dès que Pompée fut entré dans l'Arménie, Tigrane le jeune alla le trouver, s'alliant ainsi publiquement à l'ennemi de son père. Le vieux roi d'Arménie, assiégé dans Artaxate, offrit de rendre cette ville à des conditions qui ne furent point acceptées. S'abandonnant alors à la générosité de Pompée, il se rendit, sans escorte, au camp des Romains. Conduit devant le général, il voulut se jeter à ses pieds; mais Pompée le retint dans ses bras, et, l'ayant mené dans sa tente, lui fit reprendre les insignes de la royauté, qu'il avait déjà dépouillées, et le combla de témoignages de respect. Un traité, qui confirmait à Tigrane le titre de roi des rois, lui rendit l'Arménie et la Mésopotamie, à condition de payer, pour les frais de la guerre, 6,000 talents. Cette somme devait être fournie presque en totalité par la Godyène et la Sophène, deux provinces que Pompée avait détachées des États de Tigrane, pour en former une espèce d'apanage à son fils. Tigrane le jeune ayant déclaré qu'il n'acceptait point ces conditions, Pompée indigné le retint prisonnier. Un autre fils de Tigrane suscita bientôt à son père une nouvelle guerre contre Phrahates. Le roi d'Arménie remporta d'abord une victoire sur les Parthes; mais ayant ensuite éprouvé des revers, il réclama l'assistance de Pompée, dont la médiation rétablit, du moins en apparence, la bonne harmonie entre les deux rois. Reconnaissant de la manière dont les Romains l'avaient traité, Tigrane fut leur allié le plus fidèle. Lorsque son âge ne lui permit plus de vaquer aux devoirs de la royauté, il s'associa son fils Artabaze ou Artavasde, qui lui succéda, vers l'an 55 avant J. C. Ainsi Tigrane le jeune, malgré la protection du roi des Parthes, n'a jamais occupé le trône d'Arménie. On a des médailles et des médaillons de Tigrane le Grand, en argent et en bronze.

TIGRANE, fils d'Artabaze ou Artavasde, fut emmené captif avec son père, à Alexandrie par Marc-Antoine. Conduit ensuite à Rome, il paraissait destiné à terminer ses jours dans l'oubli, lorsque les Arméniens, mécontents d'Ardachès ou Artaxias, leur roi, demandèrent qu'on lui substituât Tigrane, son frère. La prière qu'ils adressèrent à cet égard à Auguste, alors dans l'Orient, ayant été favorablement accueillie, Tibère fut chargé d'établir Tigrane sur le trône de l'Arménie. La mort d'Artaxias, tué par ses proches, vint encore lui en faciliter l'excès. Tigrane, oubliant bientôt la reconnaissance qu'il devait aux Romains, s'unit aux Parthes pour leur faire la guerre. Les Romains s'avançaient pour le châtier, quand il mourut, vers l'an 6 avant J. C.

TIGRANE IV, fils du précédent, fut exclu du trône par les Romains, qui choisirent, à sa place, Artavasde, prince du sang royal. Avec le secours de Phrahatacès, roi des Parthes, il rentra dans l'Arménie (l'an 5 avant J. C.), et parvint à chasser son compétiteur. Artavasde étant mort peu de temps après, Tigrane envoya des députés à Auguste pour lui demander de le maintenir sur le trône. Auguste invita Tigrane à se rendre en Syrie, près de Caïus César, chargé de pacifier les troubles de l'Orient. Comme il était le seul auteur de ces troubles, il ne jugea pas prudent d'obéir. Alors Caïus lui donna pour successeur Ariobarzane, prince Mède. Comptant sur l'appui du roi des Parthes, Tigrane ne sortit cependant point de l'Arménie; mais il fut tué (l'an 2 avant J. C.), dans une guerre contre certains peuples barbares, que l'histoire ne nomme pas, 485). Ariobarzane étant mort dans le même temps, ainsi que le fils d'Artavasde qui lui avait succédé, Érato, sœur et veuve de Tigrane, tenta de se maintenir sur le trône; mais elle en fut dépossédée et chassée de l'Arménie.

TIGRANE V était, par Alexandre, son père, petit-fils d'Hérode, roi de Judée, et par Glaphyra, sa mère, d'Archelaüs, roi de Cappadoce. Amené, dans son enfance, à Rome, il y fut élevé dans les croyances du polythéisme. Ainsi le reproche qu'on lui fait d'avoir abandonné sa religion ne paraît pas fondé. L'Arménie était devenue une province romaine, gouvernée par des rois élus par les empereurs. Après la mort d'Artaxias III, Tigrane fut choisi pour lui succéder; mais ayant été convaincu d'entretenir des intelligences avec les Parthes, Tibère le fit mettre à mort, vers l'an 34 de J. C.

TIGRANE VI, neveu du précédent, avait été retenu longtemps en otage à Rome, et il y avait contracté des habitudes serviles. Corbulon ayant expulsé Tiridate de l'Arménie, Néron en détacha plusieurs provinces dont il agrandit les royaumes voisins, et donna le reste à Tigrane, auquel Corbulon laissa quelques troupes pour se

maintenir sur le trône. Mais les Arméniens, aidés des Parthes, chassèrent Tigrane, et rappelèrent Tiridate, l'an 61 ou 62.

TIGRANE VII ne nous est connu que par les Tables chronologiques des rois d'Arménie. Il était de la seconde branche des Arsacides d'Arménie, et il succéda, vers l'an 142, à Diran Ier, son frère. Après avoir occupé le trône pendant 20 ans, sans s'illustrer par aucune action remarquable, il en fut expulsé par Lucius Verus, qui mit en sa place, vers l'an 161, Sohème, prince d'une autre branche de la race des Arsacides. Cependant les *Tables* que nous venons de citer, donnent pour successeur à Tigrane son fils Vologèse ou Vagarsch, dont elles fixent l'avénement au trône à l'année 178.

TIGRANE VIII était fils d'Arsace IV, mort, vers l'an 408, instituant héritiers de ses États Tigrane et Arsace, par portions inégales. Arsace, mécontent de son lot, quatre fois moindre que celui de son frère, eut recours à l'empereur Théodose pour faire casser le testament de son père. Tigrane, craignant que la décision ne lui fût pas favorable, s'enfuit à la cour du roi de Perse, auquel il céda tous ses droits sur l'Arménie; Arsace céda les siens à Théodose. Alors l'Arménie fut divisée en deux provinces, gouvernées, l'une par les Persans, et l'autre par les Romains.

TIL (Salomon Van), théologien de l'Église réformée, né en 1644 à Wesop, près d'Amsterdam, remplit pendant 10 ans avec distinction une chaire de théologie à l'université de Leyde, et mourut en 1731. Il approuvait la doctrine de Jean Coccéïus. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse et de théologie, tant en latin qu'en hollandais; les principaux sont: *la Poésie et la musique des anciens, mais principalement des Hébreux, éclairées par des recherches curieuses*, Dordrecht, 1692, plusieurs fois réimprimé; *le Paradis des Gentils ouvert à tous les incrédules*, ibid., 1694, in-4°, avec une suite publiée deux ans après; *Malachias illustratus*, ibid., 1701, in-4°; *La paix de Salem affermie en charité, en confiance et en vérité*, ibid., 1687, in-4°; des *Commentaires* latins sur l'Écriture sainte, etc., 1744, 3 vol. in-4°.

TILENUS (Daniel), ministre calviniste, né le 4 février 1563 en Silésie, mort à Paris le 1er août 1633, avait suivi d'abord la doctrine d'Arminius; il adopta ensuite celle des *remontrants*, s'engagea dans des discussions théologiques à Sedan avec le ministre Dumoulin, à Paris avec l'évêque d'Évreux, J. Davy Duperron, à Orléans avec G. Caméron, etc. La protection du roi d'Angleterre ne le préserva point d'une accusation d'hérésie qui lui fut intentée à Londres. Daniel Tilenus passa toute sa vie à disputer, à blâmer et à être blâmé. Il a laissé un grand nombre d'écrits, entre lesquels on distingue ses *Observations sur le concile de Laodicée*, dont la préface contient quelques circonstances de sa vie.

TILING (Jean), médecin, né en 1688 à Brême, reçut le doctorat à Leyde, et de retour dans sa ville natale, y professa successivement la médecine, la logique, la physique et la métaphysique, et mourut en 1715, médecin pensionné. Outre des éditions de l'*Arsenal* de Schultet, augmentées de *notes*, Leyde, 1693, in-8°, et des *Observations* de Nuck, Iéna, 1698, in-8°, il a publié beaucoup de *dissertations* latines, au nombre desquelles on distingue : *De constitutione et usu bilis*, 1695, in-4°; *De fœtûs in utero nutritio*, 1698, in-4°; *De lue venereâ*, 1711, in-4°.

TILING (Mathieu), membre de l'Académie des Curieux de la nature sous le nom de *Zephyrus II*, était né à Jevern, dans la Westphalie, et prit, en 1625, le grade de docteur à l'université de Rinteln, où il remplit bientôt une chaire. Dans la suite, il fut nommé médecin de la cour de Hesse, et mourut à Cassel en 1685. Quelques-uns de ses *opuscules* ont eu les honneurs de la réimpression. De ce nombre sont : *De admirandâ renum structurâ ac usu*, in-12, Francfort, 1672, 1699 et 1719; *Anatomia lienis ad circulat. sanguinis accommodata*, in-12, Rinteln, 1673, 1676. On distingue parmi les autres : *Anchora salutis sacra, sive de laudato opiato, medicamento cœlitùs demisso liber singularis*, Francfort, 1671, in-8°; *De recidivis tractatus aureus*, Minden, 1679, in-12.

TILLADET (Jean-Marie de la MARQUE de), d'une famille ancienne de l'Armagnac, où il naquit vers 1650, suivit d'abord le parti des armes, puis professa pendant 15 ans la théologie et la philosophie chez les pères de l'Oratoire à Paris. Admis à l'Académie des inscriptions en 1701, il mourut à Versailles le 15 juillet 1715. On trouve de ses dissertations dans le *Recueil* de l'Académie, t. I à III. Son *Éloge*, par de Boze, tome III, pages 331-34, a été reproduit par Niceron, littérateur, et avec des additions dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, etc. Tilladet est l'éditeur d'un recueil de *Dissertations sur diverses matières de religion et de philosophie*, Paris, 1712, 2 vol. in-12.

TILLEMONT (Sébastien le NAIN de), historien, né en 1637 à Paris, fit ses études à Port-Royal, où il reçut des leçons de logique de Nicole. Dès cette époque il avait lu Tite-Live et Baronius, et avait pris du goût pour l'histoire; il étudia ensuite la théologie, les livres sacrés et les écrits des Pères. Cependant, malgré les sollicitations de Buzanval, évêque de Beauvais, il hésita à embrasser l'état ecclésiastique, et ne reçut la prêtrise qu'en 1676, vaincu par les instances d'Isaac de Saci, qui voulait lui léguer la direction spirituelle de Port-Royal. Tillemont s'honora par ses vertus dans cette carrière où il était entré si tard. Chassé de cette retraite en 1679 avec les autres solitaires, il alla demeurer à Tillemont, entre Montreuil et Vincennes; il fit un voyage en Hollande en 1681, pour visiter Arnauld et les autres réfugiés. De retour en France, le reste de sa vie s'écoula doucement au sein de l'amitié, de l'étude et de la religion, et il mourut à Paris en 1698. Sans parler des écrits d'Arnauld, d'Hermant, de du Fossé, de Goibaud-Dubois, de Lambert, de Filleau de la Chaise, auxquels Tillemont a coopéré, on a de lui : *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Église*, etc., 6 vol. in-4°, qui parurent de 1693 à 1738; *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, etc., 16 tomes in-4°, qui parurent de 1693 à 1712 : l'histoire du 16e siècle n'est pas complète; l'auteur ne l'a conduite qu'à l'année 513. On a publié : *Idée de la vie et de l'esprit de M. le Nain de Tillemont par l'abbé Tronchay*,

Nancy, 1706, etc.; sa *Vie*, Cologne, 1711. (*Voyez* les *Éloges* de Perrault, la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Dupin, le *Dictionnaire* de Chauffepié, et le tome XV des *Mémoires de Niceron*.)

TILLET (Mathieu), agronome, né à Bordeaux vers 1720, admis à l'Académie des sciences de Paris, en 1758, mort en 1791, a publié : *Dissertation sur la ductilité des métaux et les moyens de l'augmenter*, Bordeaux, 1750, in-4°; *Précis des expériences faites à Trianon sur la cause qui corrompt les blés*, 1756, in-8°, et 1785, in-4°; *Histoire d'un insecte qui dévore les blés de l'Angoumois*, 1763, in-12; et avec Abeille : *Observation de la Société royale d'agriculture sur l'uniformité des poids et mesures*, 1790, in-8°.

TILLET (Louis-Guillaume du), évêque d'Orange, né au château de Montramay en 1729, fut, pendant 20 ans, le modèle de l'épiscopat et le père des pauvres, qu'il accueillit tous, sans exclure de ses aumônes les juifs et les protestants. On le vit, en 1784, braver avec une intrépidité héroïque la fureur des eaux de l'Ouvèze pour secourir des malheureux. Lors de la convocation des états généraux dont il fit partie, il publia : *Sentiments d'un évêque sur la réforme à introduire dans le temporel et la discipline du clergé*, in-12, ouvrage dans lequel il engageait les ecclésiastiques à combler le déficit des finances. Il ne voulut point prêter le serment civique, et se retira dans le château de Blunay-Lezmetz-sur-Seine, où il mourut en 1794. On a de lui un *Abrégé chronologique de l'histoire sacrée*, qu'il avait fait imprimer pour les écoles de son diocèse. Ses *Sermons* mériteraient d'être recueillis.

TILLET (Du). *Voyez* **DUTILLET** et **TITON**.

TILLI (Jean TZERCLAES, comte de), d'une illustre famille de Bruxelles, et dont le père, Martin Tzerclaes, était sénéchal héréditaire du comté de Namur, porta d'abord l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière, sous le duc Maximilien. Entré, en 1620, dans la haute Autriche, il contribua puissamment au gain de la bataille de Weissemberg, qui fit perdre en un jour au comte palatin Frédéric les États de ses aïeux et ceux que lui-même avait conquis. Mansfeld, un des soutiens de la maison Palatine et des protestants contre la maison impériale, proscrit par Ferdinand, après la défaite de Prague, avait conservé sa petite armée, malgré la puissance autrichienne, et faisait la guerre en partisan habile, Tilli marche contre lui, en 1621, reprend Pilsen et Thabor, dont il s'était emparé deux ans auparavant, et le force à la retraite sur le bas Palatinat. En 1622, il se porte vers Aschaffenbourg, et défait, auprès de cette ville, le prince Christiern de Brunswick, surnommé, à bon droit, l'ennemi des prêtres, puisqu'il venait de piller l'abbaye de Fulde et toutes les terres ecclésiastiques de cette partie de l'Allemagne. Il ne restait plus que Mansfeld qui pût défendre le Palatinat; et il en était capable, à la tête d'une petite armée qui, avec les débris de celle de Brunswick, allait jusqu'à 10,000 hommes; mais Frédéric, dans l'espoir d'obtenir de l'empereur Ferdinand des conditions plus favorables, pressa lui même Brunswick et Mansfeld de l'abandonner. Ces deux chefs errants passent en Lorraine et en Alsace, et cherchent de nouveaux pays à ravager. Alors Ferdinand, pour tout accommodement avec l'électeur palatin, envoie Tilli victorieux prendre Heidelberg, Manheim et le reste du pays. L'année suivante (1623), Tilli presse le cercle de basse Saxe de l'aider. Brunswick et Mansfeld avaient reparu dans l'Allemagne. Le premier s'était établi d'abord dans la basse Saxe et ensuite dans la Westphalie. Tilli campe, avec 2,000 hommes, dans la Vétéravie et la Hesse; il prend Hirschfeld, entre dans l'Eisfeld, et, malgré la disette qui se manifestait dans son armée, remporte d'assez grands avantages. Enfin, le 26 juillet, il livre bataille dans le pays de Munster, près de l'Ems. Les protestants sont défaits; et les Croates en font un si horrible massacre, que Tilli lui-même prend pitié d'eux et fait cesser le carnage. Cependant Mansfeld demeurait inébranlable et invincible. Tilli fut obligé de se retirer; mais bientôt Ferdinand lève une nouvelle armée sous Wallenstein, pour occuper la Franconie et la Souabe. Tilli se rend alors maître des passages sur le Weser, prend Hæxter, Hameln, Munden, et ravage les États de Brunswick. Wallenstein le rejoint bientôt, et tous deux obtiennent du cercle de basse Saxe que ses troupes seront licenciées, qu'il se soumettra à l'Empereur, et que Mansfeld l'évacuera. En 1626, Tilli passe du Weser en Westphalie, et revient ensuite de Paderborn en Hesse pour s'opposer à Brunswick et à Maurice. Il prend plusieurs villes sur la Fulde et la Werra, entre autres Minden. Cette place ayant été sommée de se rendre, et le trompette, porteur de la sommation, ayant été insulté, la ville fut forcée; soldats, bourgeois, femmes, enfants, tout fut égorgé : sur 2,500 soldats qui composaient la garnison, à peine y en eut-il 20 d'épargnés. Gœttingen avait été pris par capitulation; mais les Danois forcèrent bientôt Tilli à se retirer. Quelques corps de Wallenstein étant venus à son secours, il ne tarda pas à reprendre l'offensive. Alors eut lieu la célèbre bataille de Lutter, près de Wolfenbuttel, dans laquelle Christiern IV, roi de Danemark, déclaré chef de la ligue, ramena trois fois ses troupes au combat. Enfin les Danois furent complétement battus; et cette défaite parut laisser le Palatin sans ressource; car Mansfeld et le prince de Brunswick, ses deux principaux soutiens, étaient morts peu de temps auparavant. Le pape Urbain VIII écrivit à Tilli pour lui exprimer la joie que toute l'Église avait d'une victoire si avantageuse aux catholiques. Tilli, poursuivant ses succès, s'empare de Verden et de toutes les places fortes du pays de Brunswick, Brandebourg, Raten, Pineberg, etc. Cependant les troupes danoises commettaient beaucoup d'excès dans les États du duc de Lunebourg. Christiern n'ayant pas voulu accepter, en 1627, les conditions offertes par Tilli et Wallenstein, fut chassé par ces deux généraux, chacun de leur côté, dans le Holstein, puis dans le Schleswig et le Jutland. Tout réussissait à Ferdinand; il jouissait de l'autorité absolue, et rien n'interrompait son bonheur. Le roi de Danemark s'était pourtant relevé quelques instants, et avait pris, en 1628, plusieurs villes du comté d'Oldenbourg. Tilli y vient de l'Ost-Frise; mais les paysans étant disposés en faveur du roi, les succès furent variés. En 1629, ce général, aussi habile diplomate que

guerrier valeureux, fut envoyé à Lubeck, en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemark. Dans le même temps, d'épouvantables excès ayant été commis par l'armée de Wallenstein dans le Mecklembourg, l'électeur de Bavière, qui aurait voulu la commander, exigea de Ferdinand la déposition de ce général. L'Empereur consentit à cette demande; mais le commandement de l'armée impériale fut déféré à Tilli. Cependant l'électeur de Saxe se repentait d'avoir aidé à accabler le Palatin, et, de concert avec les autres princes protestants, il engagea secrètement Gustave-Adolphe, roi de Suède, à venir en Allemagne, au lieu du roi de Danemark dont le secours avait été si inutile. Gustave arrive, en 1631, et se porte, avec 16,000 hommes, sur le Mecklembourg. Tilli marche à sa rencontre et prend Feldsberg d'assaut; mais il perd plus de 2,000 hommes à l'attaque de New-Brandebourg. Renonçant alors au projet de chasser Gustave de la Poméranie, il laisse tout le nord de la Silésie exposé, et se porte sur Magdebourg. Cependant Gustave menaçait Francfort-sur-l'Oder : Tilli veut secourir cette place; mais bientôt il apprend sa reddition et revient promptement devant Magdebourg. Il resserre cette place de jour en jour, et exige sa soumission avec menaces; elle refuse. Vainement le duc de Holstein et le colonel Wrangel essaient d'inquiéter Tilli : il négocie encore, mais toujours sans succès. Enfin il redouble d'efforts, et le 9 mai Magdebourg est emporté d'assaut, et réduit en cendres; les habitants périssent par le fer et les flammes, et leurs corps sont jetés dans l'Elbe : événement horrible et que Schiller a peint des plus vives couleurs. Tilli, maître de l'Elbe, comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant: il écrit à la Saxe et aux États protestants, qu'ils aient à se soumettre franchement à l'Empereur et à licencier leurs troupes. Sur le refus de la Saxe, il entre en Thuringe, et y répand la terreur. Bientôt après, il pénètre dans la Hesse. Gustave approche, jette un pont sur l'Elbe à Tangermünd, et veut attaquer Magdebourg. Mais Tilli, qui était à Mulhausen, revient sur Magdebourg, et se porte sur la Saxe, faisant sa jonction avec le comte Furstenstein, qui avait 15,000 hommes; il entre dans Mörsburg, et prend Leipzig par capitulation. Cependant l'électeur avait donné à Gustave ses propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipzig. Tilli marche au-devant de lui et de l'électeur de Saxe, à une lieue de la ville. Les deux armées étaient, chacune, d'environ 30,000 combattants. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, ne font aucune résistance, et l'électeur lui-même est entraîné dans leur fuite. La discipline suédoise répara ce malheur, et Tilli, qui jusqu'alors avait été considéré comme le meilleur général de l'Europe, vit s'évanouir cette réputation en présence de Gustave-Adolphe. La bataille se donna le 27 septembre. Tilli, blessé de trois coups de feu et de plusieurs coups de pique à la tête et au bras droit, fuyait dans la Westphalie, avec les débris de son armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait, et il ne faisait aucun mouvement pour s'opposer aux progrès de Gustave. Ce prince, après avoir suivi les Impériaux dans la Franconie, soumit tout le pays, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. L'empereur Ferdinand, déchu tout à coup de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redoutable, eut enfin recours au duc de Wallenstein, qu'il avait privé du généralat, et lui remit le commandement de l'armée, ne laissant plus à Tilli que quelques troupes pour se tenir au moins sur la défensive. Cependant le roi de Suède avait repassé le Rhin vers la Franconie, au commencement de 1632; Tilli le suit, et attaque Nuremberg, qui lui oppose une défense énergique; mais bientôt il lève le blocus, sans motif apparent, en disant seulement qu'il n'était plus heureux. Il essaie ensuite, sans succès, de dégager Heilbroun, prend la citadelle de Wurzbourg, et se porte avec 20,000 hommes sur Forckheim, dans l'évêché de Bamberg, qui avait demandé des secours à la Bavière, contre Horn, chef du parti protestant. Gustave ayant ensuite quitté les bords du Rhin pour rentrer en Allemagne, Tilli se retire à son tour sur la Bavière, et se retranche dans la petite ville de Rain sur le Lech, où il était maître d'un bois. Mais Gustave, par des batteries élevées sur l'autre rive, domine et protége l'établissement de ponts sur le Lech. Les Bavarois sont écrasés par l'artillerie et par les arbres que coupent les boulets. Gustave enfin force le passage malgré Tilli, qui tombe mortellement blessé à la cuisse droite. Altringer prend le commandement de l'armée bavaroise, et ordonne la retraite. Tilli fut transporté avec beaucoup de peine à Ingolstadt, où l'on tira quatre esquilles de sa cuisse. Peu de jours après, il mourut, le 30 avril 1632. On a dit qu'avant d'expirer il exprimait des regrets sur le sac de Magdebourg, dont il rejetait tout le blâme sur Pappenheim. Jean de Tilli ne fut point marié. — La postérité de la famille fut continuée par Jacques de TILLI, son frère aîné, qui servit les empereurs Rodolphe et Matthias, et qui était mort dès 1624. Le second fils de celui-ci, Werner Tzerclaes de TILLI, depuis gouverneur d'Ingolstadt, fut institué par son oncle Jean, héritier de tous les biens qu'il possédait en Allemagne, à l'exception de 60,000 écus, légués à de vieux régiments qui avaient combattu sous lui. — Jacques eut trois petits-fils, dont l'un, Albert de TILLI, fut promu à la dignité de prince, par le roi d'Espagne. — Le second, François de TILLI, fut tué au siége de Bude, en 1684. — Le troisième, Claude de TILLI, est le dernier de cette famille que l'on connaisse. Il s'avança par de longs services, aux premiers emplois dans l'armée hollandaise; fut gouverneur de Namur, puis de Bois-le-Duc, et mourut le 10 avril 1723.

TILLI (Michel-Ange), botaniste, né à Castelfiorentino en 1655, mort à Pise en 1740, partagea toute sa vie entre l'étude de l'histoire naturelle, la pratique de la médecine et l'instruction de la jeunesse. On lui doit : *Catalogus plantarum horti pisani*, Florence, 1723, in-fol. Honoré de l'amitié du célèbre naturaliste Redi, qui le fit nommer médecin des galères toscanes, il enrichit la science d'un grand nombre d'observations et d'expériences, entretint une correspondance active avec les plus illustres botanistes de l'Europe, fut reçu membre de la Société royale de Londres, et s'occupa surtout d'agrandir le jardin public de Pise et d'y naturaliser les plantes exotiques les plus précieuses. Il avait fait plusieurs voyages, un, entre autres, à Constantinople, où il

avait été appelé pour soigner la santé du Grand Seigneur, et un à Tunis, où il rendit la santé au bey. Fabroni a fait l'*Éloge* de Tilli, tome IV, page 175 des *Vitæ Ital.* (*Voyez* aussi le *Commentaire* de Calvi.)

TILLI. *Voyez* **TILLY.**

TILLIOT (JEAN BÉNIGNE LUCOTTE, seigneur DU), philologue et antiquaire, né en 1688 à Dijon, où il mourut en 1750, s'était formé à grands frais un cabinet de médailles, de livres, de tableaux, etc., que l'abbé Papillon cite comme un des ornements de la capitale de la Bourgogne. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête des fous,* Lausanne, 1741, ou Genève, 1745, in-4°; ibid., 1751 ou 1752, in-8°, et des manuscrits dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque de Bourgogne.*

TILLOCH (ALEXANDRE), écrivain anglais, né à Glascow en 1759, mort en 1825, coopéra très-activement à la rédaction du journal *the Star* (l'Étoile), et fonda le *philosophical Magazine,* ouvrage périodique pour les sciences mathématiques et physiques. Il avait inventé un nouveau procédé typographique, qui n'est autre que la stéréotypie, et travaillé au perfectionnement des machines à vapeur.

TILLOTSON (JEAN), célèbre prédicateur, né dans le Yorkshire en 1630, se livra d'abord aux fonctions pénibles de l'enseignement dans le collége de Clare-Hall. La société de Cudworth, la lecture de Chilingworth et les entretiens de Wilkins l'ayant arraché au calvinisme en 1661, il ramena plusieurs non-conformistes à l'Église anglicane. Il commença dès lors à se faire une réputation par son talent pour la chaire, et devint aumônier de la société des avocats de Lincolns-Inn, à Londres, puis en 1672, doyen de Cantorbéry. Un de ses sermons, prêché devant le roi en 1680, fut attaqué par quelques théologiens comme contraires aux principes fondamentaux de l'Église anglicane. Il se maintint pourtant assez en crédit sous l'insouciant Charles II. Il n'en fut pas de même sous Jacques II, qui ne put lui pardonner ses efforts antérieurs pour le faire exclure du trône. Mais bientôt les règnes de Guillaume et de Marie, dont il se montra le zélé partisan, vinrent l'élever aux plus hautes dignités. Il obtint successivement le doyenné de Saint-Paul de Londres, une prébende dans la même église, la place de secrétaire du cabinet du roi, enfin l'archevêché de Cantorbéry en 1691, et en même temps l'entrée au conseil privé. On l'accusa de *socinianisme* publiquement, on l'accabla de pamphlets. Fort d'ailleurs de la protection royale, il souffrit tout avec une dignité pleine de modération, et mourut à Lambeth le 22 novembre 1694. La meilleure et la plus complète édition de ses *OEuvres* est celle que le docteur Warburton a publiée en 12 vol. in-8°. Burnet, Dryden Addison, ont porté sur les sermons de Tillotson le jugement le plus favorable; mais le cardinal Maury, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire,* en porte un jugement bien différent.

TILLY (PIERRE-ALEXANDRE, comte DE), naquit en 1764, au Mans. Il était fils aîné de Jacques marquis de Tilly Prémarais, et le seul fils de sa première femme, née Chasille : il descendait de l'ancienne famille des Tilly de Normandie dont on voit le château près de la ville de Caen. Mais les Tilly s'étaient subdivisés en tant de branches que la plupart n'avaient déjà plus aucune affinité entre elles. Alexandre de Tilly fut reçu à 15 ans page de la reine; il ne sortit des pages que pour entrer, avec un brevet d'officier, dans les dragons de Noailles. Sa carrière militaire se ressentit d'une jeunesse excessivement orageuse et dissipée. Son avancement fut d'autant plus borné que par un coup de tête, il donna, de bonne heure, sa démission, préférant à tout la vie bruyante et agitée de Paris, la société des actrices à la mode, la séduction et la conquête des plus jolies femmes. Le comte de Tilly aimait les voyages, il en fit plus d'un en Angleterre avant et depuis la révolution. Partout où il porta ses pas, il se montra observateur fin, et raisonneur plein de discernement. Il n'était guère possible qu'avec une imagination aussi avide et aussi mobile que la sienne, il ne prît pas *couleur* dans la révolution. Il en fut l'adversaire, et donna, dans *les actes des Apôtres* et la *Feuille du jour,* des morceaux remarquables par l'énergie du style et la chaleur des opinions. Quelques jours avant l'attaque du château des Tuileries par le peuple, le 27 juillet 1792, il ne craignit pas de prendre la défense de Louis XVI, et écrivit à ce prince une lettre encore plus remarquable que ce qu'il avait publié jusqu'alors, par les avis courageux qu'il lui donnait, et par les prédictions effrayantes, mais profondes, qu'il osait lui faire. Il l'a publiée à Paris lui-même aussitôt, et elle parut en 1794 à Berlin. Après le 10 août, voyant ses jours menacés, Tilly se réfugia en Angleterre : il y resta jusqu'en 1797, et passa aux États-Unis. En septembre 1799, il vint à Hambourg, où il trouva Rivarol qu'il avait connu particulièrement à Paris. Il se rendit ensuite à Berlin par Leipzig et Dresde. En 1801, le roi de Prusse le nomma son chambellan, et l'empereur Paul lui donna la croix de Malte. C'est probablement à cette époque qu'il prit le grade de colonel de cavalerie. Il regardait ces faveurs comme un moyen de lui ouvrir les portes de la capitale. Il n'en fut point ainsi, le second sénatus-consulte du 6 floréal an x (avril 1812), qui permettait la rentrée des émigrés en France, l'exclut nommément du bénéfice de la radiation. Il obtint cependant, en 1807, par la protection du général Hullin, à qui Napoléon, alors maître de la Prusse, avait confié le gouvernement de cette capitale, l'autorisation de rentrer en France, et il revint à Paris. Là, reprenant, soit pour s'étourdir, soit par habitude, ses anciens penchants, il vécut de nouveau avec des femmes galantes, et fit des dettes. Ce genre de vie, qui, dans l'état où était la société avant la révolution, pouvait jeter sur un homme aimable et de bon ton un certain éclat, ne conduisait plus alors qu'à l'abaissement et presque au mépris. Il vécut ainsi obscurément à Paris, jusqu'en 1812, et ensuite tantôt à Paris et tantôt à Bruxelles, où la funeste passion du jeu qui le dominait l'ayant porté à commettre une action dont son âme, naturellement fière et indépendante, ne put tolérer l'idée, il se donna la mort, le 26 décembre 1816, se débarrassant ainsi du fardeau de la vie dont il n'aurait pu supporter le poids sans déshonneur. Telle fut la fin déplorable d'un homme qui, par son esprit et par ses qualités brillantes, eût pu faire l'ornement de la société s'il avait su maîtriser ses passions, et éviter le sentier du vice. On a de lui : *OEu-*

vres mêlées, 1785, in-8°, Berlin, 1803; *Lettre à M. Philippe d'Orléans,* in-8°, brochure; *De la révolution française en* 1794, Londres, 1794.

TILLY (le comte DE), grand-croix de l'Aigle rouge de Prusse, issu d'une famille noble, entra de bonne heure au service, se déclara pour la révolution, et devint colonel de dragons dans la nouvelle armée française. Dumouriez le prit pour aide de camp en 1792, et lui donna l'année suivante le commandement de Gertruydenberg, où il avait concentré ses moyens pour pénétrer en Hollande. Ce général lui ayant recommandé de ne remettre la place que sur son ordre positif, Tilly, après la perte de la bataille de Neerwinden, la capitulation d'Anvers et de Bréda, sommé de se rendre par le comte de Wartensleben, chef d'état-major du prince d'Orange, se borna à répondre au parlementaire : « M. le comte de Wartensleben s'est trompé d'adresse. » Sommé une seconde fois, il consentit à capituler, si le général en chef Dumouriez l'y autorisait. On lui fit observer que ce général n'était plus au service de France. « Je l'ignore, répliqua-t-il, mais sans son ordre très-positif, je ne capitulerai pas. » Le 1er avril 1793, Dumouriez lui envoya l'ordre qu'il exigeait, et il ne demanda plus d'autre condition que d'épargner à la garnison de défiler devant des troupes étrangères. La Convention approuva sa conduite. Le général Tilly se rendit ensuite à l'armée des Côtes de Cherbourg, en prit le commandement le 12 novembre 1793, et, en décembre suivant, il remporta des avantages sur les Vendéens au Mans. Destitué comme noble, il obtint cependant de demeurer à Paris, sur la recommandation de Carrier, Lacroix, etc., et fut réemployé peu de temps après à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il commandait la réserve quand cette armée passa le Rhin en 1795, et se distingua à Hoecht près la Nidda, le 20 vendémiaire, en arrêtant l'ennemi, qui voulait traverser cette rivière. En nivôse 1796, il commanda les neuf départements réunis de la Belgique, et mérita les plus grands éloges pour sa modération et sa justice. Après avoir rempli les fonctions de chef d'état-major de l'armée du Nord, il alla, en 1798, avec la même qualité à celle de Sambre-et-Meuse, et eut l'inspection générale des troupes françaises en Hollande. Il avait sous ses ordres, en 1792, les 24e et 25e divisions militaires. Envoyé l'année suivante à l'armée de l'Ouest, en qualité de lieutenant général, il commanda en chef par *intérim* durant seize mois. Il fut placé, en 1804, à la tête de la cavalerie au camp de Boulogne, et servit ensuite avec honneur en Allemagne, en Prusse, en Pologne et en Espagne. A la bataille d'Occana, il montra une rare intrépidité, ainsi qu'une habileté consommée dans l'art de faire manœuvrer la cavalerie, et força beaucoup d'Anglais à mettre bas les armes. Le 8 avril 1814, il adhéra à la chute de Napoléon, et en juin de la même année il reçut la croix de Saint-Louis, avec la décoration de grand officier de la Légion d'honneur. Pendant les cent jours, il se rallia à l'empereur, fut élu président du collége électoral du Calvados, et adressa à Napoléon, en cette qualité, un discours qui le fit mettre à la retraite, lors de la seconde restauration. Il avait été député du Calvados à la chambre des représentants, mais il y garda le silence. Le général Tilly est mort à Paris, le 10 janvier 1822, avec la réputation d'un des généraux les plus distingués de l'armée de la révolution.

TIMAGÈNES, historien, né à Alexandrie, fait prisonnier par les Romains lorsque cette ville tomba en leur pouvoir, l'an 699 de Rome, fut vendu à Faustus, fils de Sylla, qui lui rendit quelque temps après la liberté. Sa détresse le réduisit à exercer d'abord le métier de cuisinier et ensuite celui de porteur de chaise. Plus tard il ouvrit une école de rhétorique ; mais il paraît qu'il eut moins de célébrité comme rhéteur que comme historien. Il eut bientôt des amis puissants, parmi lesquels on compte l'illustre Pollion (C.-Anisius), et Auguste lui-même. Ses sarcasmes lui ayant ôté la faveur de ce prince et l'ayant même fait chasser du palais, il fut recueilli dans sa disgrâce par Pollion, dont il quitta pourtant aussi la maison pour aller terminer sa vie à Dabanum, ville de l'Oschoène. Il avait écrit une *Histoire d'Auguste,* qu'il jeta au feu lors de sa disgrâce; un *Périple* de la mer entière en V liv. ; une *Histoire des rois,* c'est-à-dire d'Alexandre et de ses successeurs, dont Quinte-Curce paraît avoir fait usage, et enfin une *Histoire des Gaules,* à laquelle Ammien-Marcellin a beaucoup emprunté.

TIMAGÈNES, rhéteur et historien, né à Milet, écrivit en V livres l'histoire d'Héraclée, ville de Pont, et des hommes qui l'avaient illustrée.

TIMANTHE, né à Cithne, l'une des Cyclades, vers l'an 400 avant J. C., est regardé comme un des peintres les plus célèbres de l'antiquité. Il entra en lice avec Parrhasias, Colotès et d'autres artistes renommés, et plusieurs fois obtint sur eux l'avantage. Le tableau qui lui fit le plus d'honneur fut celui du *Sacrifice d'Iphigénie,* que l'on voyait encore à Rome sous Auguste. Après avoir épuisé toutes les ressources de l'art pour donner à chaque personnage le caractère propre à sa situation, il sentit que le pinceau était insuffisant pour rendre la douleur paternelle; et, par un de ces traits de génie qui n'appartiennent qu'aux grands maîtres, il peignit Agamemnon le visage caché dans sa draperie, laissant à l'imagination le soin de représenter l'état déplorable de ce père, décidé à sacrifier au bien public l'objet de ses plus chères affections. Un autre tableau de Timanthe prouve qu'il réussissait dans plus d'un genre; nous voulons parler de ce *Cyclope endormi,* auprès duquel il avait placé des satyres mesurant la longueur de son pouce avec un thyrse.

TIMÉE DE LOCRES, philosophe, ne fut sans doute pas un des disciples immédiats de Pythagore, comme on l'a cru longtemps; mais, né dans la Grèce chez les Locriens-Épizéphyriens, il put recueillir les traditions encore récentes de cette école mystérieuse. Si l'on s'en rapporte au témoignage des divers interlocuteurs du dialogue de Platon qui porte le nom de *Timée,* cet héritier des doctrines pythagoriques avait un génie capable d'embrasser tout le cercle des connaissances humaines. Il jouissait d'une grande considération dans sa patrie, où il remplit les premières magistratures, et il passait surtout pour un très-habile astronome. Suidas cite de lui un *Traité de mathématiques,* une *Vie de Pythagore* et un livre *sur la Nature,* qui est peut-être celui que nous avons encore sous ce titre: Περὶ ψυχᾶς κόσμω καὶ φύσιος (*sur l'âme*

du monde et sur la Nature). Ce manuel philosophique, divisé ordinairement en 6 chapitres, ressemble à l'extrait d'un plus grand ouvrage. C'est une analyse un peu sèche, mais précise et méthodique, du système de l'idéalisme. Quelques savants ont prétendu que ce traité n'était qu'un abrégé du *Timée* de Platon. Il est certain que les doctrines religieuses, et parfois des phrases entières du *Traité de l'âme du monde*, se retrouvent dans le sublime écrit de l'élève de Socrate. Mais le traité qui nous est parvenu sous le nom de Timée de Locres sera toujours bien précieux, quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur son authenticité. Nous en avons deux traductions françaises, accompagnées du texte, l'une du marquis d'Argens, *avec des Dissertations sur les principales questions de la métaphysique, de la physique et de la morale des anciens*, Berlin, 1763; l'autre, de l'abbé Batteux, Paris, 1768.

TIMÉE, rhéteur et historien grec, naquit, vers l'an 350 avant J. C., à Tauromène, en Sicile, ville fondée par son père Andromaque, au temps d'Agathocles et de Ptolémée Philadelphe. Il écrivit plusieurs livres, entre autres une *Histoire générale de la Sicile*, une *Histoire des guerres de Pyrrhus*, et un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets de rhétorique : ces productions ne sont point parvenues jusqu'à nous. Gœller en a recueilli divers fragments dans un ouvrage intitulé : *De situ et origine Syracusarum*, Leipzig, 1818, in-8°. Cicéron a fait l'éloge de l'éloquence de Timée, dans le deuxième livre de l'*Orateur*. Longin n'en a pas parlé aussi avantageusement; il l'accuse de trop de penchant à la critique. Diodore de Sicile en dit autant, et il ajoute que ce défaut lui fit donner avec raison le surnom d'*Épitimée*, c'est-à-dire *correcteur*. Chassé de l'île par Agathocles, et ne pouvant se venger de ce prince, tant qu'il fut sur le trône, Timée l'accabla, après sa mort, de toute sorte de reproches, ajoutant à ses vices réels un grand nombre de vices imaginaires, rabaissant toujours ses succès, et lui imputant les torts de sa fortune. Bien qu'il soit constant, par le témoignage de tous les anciens, qu'Agathocles excella dans la science et la prudence militaires, et que, dans les plus grands dangers, il fit preuve d'une singulière présence d'esprit et d'une hardiesse merveilleuse, Timée ne cesse, dans tout le cours de son histoire, de l'appeler un homme *lâche et sans ressource*. Diodore, tout en louant l'exactitude de Timée dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité, le reprend de son affectation à rendre peu de justice à Agathocles, et d'avoir sacrifié à sa vengeance personnelle l'amour de la vérité. Chassé de la Sicile, pour des menées oligarchiques, Timée, selon Cicéron, vécut fort tranquille à Athènes, lieu de son exil, où il termina sa carrière à l'âge de 96 ans, si l'on en croit Lucien.

TIMÉE LE SOPHISTE, grammairien, vivait du 2e au 4e siècle; il est auteur d'un *Dictionnaire* spécial de locutions platoniques, qui ne s'est retrouvé que dans un manuscrit du 10e siècle qui renferme d'autres glossaires. On a deux excellentes éditions dues au savant David Ruhnken, Leyde, 1754, in-8°; ibid., 1789, in-8°. Ce n'est peut-être qu'un recueil alphabétique des gloses marginales éparses dans les manuscrits de Platon, ou l'abrégé des dictionnaires platoniques d'Harpocration et de Boëthus, perdus aujourd'hui.

THIMMERMANN (Théodore-Gérard), médecin, né en 1727 à Duisbourg, où il prit ses grades, vint exercer à Erberfeld, fut nommé en 1670 professeur d'anatomie à Rinteln, et quelques années après se retira à Mœurs, où il mourut en 1792. On ne connaît de lui que des *opuscules* académiques, tels que *Progamma de emphysemate*, Rinteln, 1765, in-4°; *Periculum med. belladonnæ*, ibid, 1765, in-4°; *Dissertation de spinâ ventosâ*, ibid., 1765, in-4°; *De herniis*, ibid., 1767, in-4°; *De opii abusu*, ibid., 1784, in-4°; *Diatribe antiquario-medica de dæmoniacis Evangeliorum*, ibid., 1786, in-4°; *Dissertatio de ossium structurâ eorumque carie et spinâ ventosâ*, ibid., 1778, in-8°.

TIMOCRÉON, athlète et poëte comique rhodien, né vers l'an 476 avant J. C., se rendit fameux tout à la fois par sa voracité et par son humeur satirique. Il ne reste de lui que quelques fragments dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

TIMOLÉON, né à Corinthe vers l'an 410 avant J. C., annonça de bonne heure autant de haine pour la tyrannie, que Timophanes, son frère aîné, avait montré d'adresse à capter la confiance des Corinthiens. Abusant de son crédit et de ses richesses, ce dernier s'était entouré d'hommes corrompus, qui l'exhortaient sans cesse à s'emparer du pouvoir; et il avait obtenu de ses imprudents concitoyens, pendant la paix, une garde de 400 hommes. Cette concession l'enhardit, et dès lors il agit en tyran. Timoléon, après avoir veillé quelque temps avec une sollicitude discrète sur la conduite de son frère, se décide à lui faire de vives représentations. Il le conjure d'abdiquer un pouvoir odieux : Timophanes reste sourd aux sages avis qui lui sont donnés; son frère revient à la charge, et cette fois il est accompagné de deux citoyens respectables, leurs amis communs. Timophanes répond d'abord par une dérision amère, puis par des menaces et des violences. Fatigués de sa résistance, les deux compagnons de Timoléon poignardent le tyran. Les uns exaltèrent la démarche de Timoléon comme un sublime effort de vertu, les autres la regardèrent comme un forfait; le plus grand nombre, en apprenant la mort de Timophanes, regrettaient que son frère en fût le complice. On lui intenta une action qui n'eut pas de suite; mais, frappé de l'improbation presque générale, Timoléon, après avoir voulu mettre fin à ses jours, prit l'inébranlable résolution de quitter Corinthe. Son exil volontaire dura plusieurs années. Il était de retour dans sa patrie, mais sans s'y mêler aux affaires publiques, lorsqu'après 20 ans (345 avant J. C.), on le nomma par acclamation chef d'une armée destinée à aider les Syracusains à secouer pour la 2e fois le joug de Denys le Jeune. Sa conduite devait, suivant une décision des juges, ou l'absoudre de toute culpabilité dans le meurtre de son frère, ou être tenue comme une preuve concluante contre lui, s'il ne montrait en cette circonstance l'héroïsme qu'on était en droit d'attendre de sa haine pour la tyrannie. Dix galères faiblement équipées sont mises sous les ordres de Timoléon, qui doit traverser une flotte carthaginoise apostée pour lui intercepter le passage, et vaincre Icétas, tyran de Léontium, lequel, avec l'appui de Carthage, songe à soumettre Sy-

racuse, dont il ne semble que menacer le tyran. Il aborde en Sicile, y voit accroître ses forces par l'alliance des insulaires qui ont pénétré les perfides desseins d'Icétas; et, après avoir envoyé à Corinthe le tyran Denys, qui s'est remis entre ses mains avec ses trésors et ses troupes, il établit une garnison dans la citadelle de Syracuse, et força Icétas à s'éloigner. Une courte expédition lui suffit pour purger l'île de tous les petits tyrans, et il se contenta de les réduire à la condition de simples particuliers, cette punition lui semblant avec raison, et plus terrible pour les coupables, et plus profitable à la morale des peuples. De retour à Syracuse, il y affermit de plus en plus la liberté en lui donnant pour base le respect des lois et la répression de la licence. La prospérité de Syracuse alarma les Carthaginois, qui débarquèrent 70,000 hommes à Lilybée, sous la conduite d'Asdrubal et d'Amilcar. Timoléon marche à leur rencontre avec 7,000 soldats, dont 5,000 désertent en route. Il se félicite de ce que les lâches se sont déclarés avant le combat. L'exemple de son intrépidité entraîne les braves qui lui restent, et, secondé par l'opportunité de son attaque, il demeure vainqueur au combat de Crimèse. Outre un immense butin, il y fit un nombre de prisonniers égal à ce qu'il comptait de combattants. Avec l'aide des Carthaginois, Icétas avait repris les armes, ainsi que Mamercus, tyran de Catane. Timoléon, forcé d'aller combattre en personne, les défit l'un après l'autre. Le premier, fait prisonnier, fut traduit devant le peuple, qui le voua au supplice, ainsi que sa femme et ses filles. Hippon, tyran de Messine, qui avait donné asile à Mamercus, ne put échapper, non plus que son hôte, à la vengeance populaire, et subit une peine infamante. Cependant Carthage avait demandé la paix. Délivrée de ses tyrans, la Sicile renaissait à son antique splendeur : l'agriculture et le commerce florissaient dans cette île naguère déserte, sous la protection des lois. Timoléon put alors, conformément à la décision de ses anciens juges, se croire lavé de toute incrimination relative au meurtre de Timophanes. Il abdiqua l'autorité qu'il avait exercée pendant 4 ans, pour vivre en simple citoyen de sa patrie adoptive. Devenu aveugle dans sa vieillesse, c'est alors surtout que durent paraître plus touchantes les marques de vénération dont ne cessa d'être entouré le bienfaiteur de la Sicile. Les Syracusains décrétèrent que le jour de sa naissance serait regardé comme un jour de fête, et qu'ils demanderaient un général aux Corinthiens toutes les fois qu'ils auraient à soutenir une guerre étrangère. Ce grand homme mourut dans un âge très-avancé, vers la dernière année de la 110e olympiade, l'an 337 avant J. C. De magnifiques obsèques lui furent décernées, et ses enfants conservèrent les riches domaines que lui avait donnés la république. Une vie aussi glorieusement remplie n'a pas manqué d'historiens. Outre ses biographes, Plutarque, Cornélius-Nepos et Diodore de Sicile, on peut consulter sur Timoléon divers écrivains modernes, notamment Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, chapitres IX et LXIII.

TIMON LE MISANTHROPE était de Collyte, bourg de l'Attique. Né quelque temps avant la guerre du Péloponèse, il est très-probable que le spectacle de cette époque, si féconde en malheurs, en vices et en crimes, contribua à développer en lui ce caractère morose, auquel il doit son surnom et sa célébrité. Il paraît aussi qu'il ne prit en haine ses semblables qu'après avoir éprouvé leur fausseté et leur ingratitude. Il avait fait l'emploi le plus généreux d'une fortune légitimement acquise. Lorsqu'elle fut épuisée, il vit la perte de ses amis suivre celle de ses biens, et, rompant dès lors tout commerce avec le genre humain, il alla se livrer, dans une solitude profonde, aux sombres méditations d'une philosophie chagrine; où, s'il rentrait quelquefois dans Athènes, c'était pour applaudir, par une cruelle ironie, aux erreurs et aux folies de ses concitoyens. Sa mort fut digne de la dernière partie de sa vie : il fit une chute, se cassa la jambe, et porta le dégoût de l'existence ou l'aversion pour les hommes, au point de refuser les secours de l'art et de laisser la gangrène se mettre à sa plaie. On a dit qu'il était parvenu, sans doute par les travaux de l'agriculture, qui seuls pouvaient se concilier avec son humeur sauvage, à se créer une nouvelle fortune, et qu'alors il se montra aussi avare et aussi dur qu'il avait été libéral et généreux. Cette assertion, probablement calomnieuse, ne paraît pas avoir été admise par Pline, qui met Timon au rang des sages (*Histoire naturelle*, tome VII, page 19), ni par Stobée, qui lui attribue cette maxime : La cupidité et l'avarice sont la cause de tous les maux de l'humanité.

TIMON, poëte et philosophe grec, né à Phlionte, dans le Péloponèse, vers le milieu du 3e siècle avant l'ère vulgaire, fréquenta l'école de Stilpon, puis celle de Pyrrhon le Sceptique, dont il devint le plus illustre disciple. Comme il n'avait qu'une fortune à peine suffisante aux besoins de sa famille, il se rendit à Chalcédoine, pour y enseigner la philosophie et l'art oratoire. Après s'y être enrichi, il alla visiter l'Égypte, et fut accueilli par Ptolémée Philadelphe, qu'il n'épargna pourtant pas dans ses vers satiriques. Il passa ensuite à la cour du roi de Macédoine, Antigone, surnommé *Gonatas*, qui lui montra aussi de la bienveillance et de l'estime, et il finit par se fixer à Athènes, où il mourut presque nonagénaire. Son caractère, empreint de légèreté ironique et de gaieté railleuse, semblait merveilleusement propre à développer et à faire valoir sa doctrine, qui était le scepticisme absolu. Il se moquait de tous les philosophes, mais surtout d'Arcésilas, chef de la seconde Académie, qui nuisit le plus au pyrrhonisme, en sachant se renfermer dans le doute méthodique. Comme poëte, Timon jouissait d'une assez haute estime, justifiée du moins par une grande fécondité. Ses poésies les plus célèbres étaient *les Silles*, qui l'ont fait appeler le *Sillographe* : c'étaient trois livres de railleries mordantes contre les philosophes, excepté Pyrrhon et peut-être Xénophane. On voit que les Romains n'étaient pas les inventeurs de la satire, comme l'ont prétendu Horace et Quintilien. Les fragments peu nombreux de Timon, recueillis dans Athénée, Diogène Laërce, Plutarque, Sextus Empiricus, Eusèbe, etc., ont été imprimés plusieurs fois, et tout récemment par F. Paul, dans un traité *de Sillis Græcorum*, Berlin, 1821, in-8°.

TIMON (Samuel), jésuite et historien hongrois, né dans le comté de Treuschin en 1675, mort dans la maison de son ordre à Cassovie en 1736, est auteur des ou-

vrages suivants : *celebriorum Hungariæ urbium et oppidorum Chorographia,* Tirnau, 1702, in-4°, plusieurs fois réimprimé avec les additions du P. G. Szerdahelyi; *Imago antiquæ et novæ Hungariæ,* Vienne, 1754, in-4°, 2ᵉ édition, contenant un supplément qui avait paru en 1755; *Epitome rerum hungar.,* Cassovie, 1756, in-fol.; *Purpura pannonica,* ibid., 1745, 2ᵉ édition.

TIMONI (Emmanuel), médecin grec, membre des universités de Padoue et d'Oxford, de la Société royale de Londres, ayant entrepris d'étendre et d'accréditer l'inoculation, en donna une description détaillée, dans une lettre au docteur Woodward, écrite de Constantinople, en décembre 1713, où il fait voir qu'elle était pratiquée, de temps immémorial, en Circassie, en Géorgie et dans les pays voisins de la mer Caspienne. On trouve un extrait de cette Lettre dans les Transactions philosophiques, n° 1339, dans le voyage de la Motraye, 1712. Il donna, dans le même temps, l'*Histoire de l'inoculation,* imprimée à Constantinople, et substitua pour la première fois la méthode d'inoculer par incision aux piqûres que les inoculatrices grecques faisaient en diverses parties du corps. Maitland, qui apporta le premier cette méthode en Angleterre, la tenait de Timoni. La traduction de sa Lettre, par Hulin, fut lue au conseil de régence; elle n'a point paru. Le fils de Timoni a été premier interprète d'Angleterre à la Porte. On a encore de lui : *Tractatus de novâ variolas per transmutationem excitandi methodo,* Leyde, 1721, in-8°.

TIMOPHANES, tyran de Corinthe, fut assassiné dans une conjuration dont son frère Timoléon était l'un des chefs. *Voyez* TIMOLÉON.

TIMOTHÉE, général athénien, fils de Conon, si célèbre pour avoir relevé les murailles d'Athènes, devait soutenir la haute renommée de son père aussi dignement que Cimon, fils de Miltiade, avait soutenu la gloire du sien. Comme la mère de Timothée était une courtisane née en Thrace, Athènes aurait perdu les services de ce grand homme de guerre, si l'on y avait suivi constamment la loi de Solon, qui ne reconnaissait pour citoyens que les enfants d'une citoyenne. Il fut le disciple et l'ami d'Isocrate, et se montra, par son éloquence, digne d'un pareil maître, à la fortune duquel il contribua. Lorsque Conon, vainqueur des Lacédémoniens à Gnide, vint délivrer Athènes, Timothée seconda son père dans cette noble entreprise (394 avant J. C.). L'histoire le perd ensuite de vue pendant 18 ans, et nous laisse ignorer par quelles actions glorieuses il mérita d'être mis à la tête des forces navales de sa patrie, l'an 376 avant J. C., au moment d'une rupture qui éclata entre Athènes et Sparte. Après avoir ravagé les côtes de la Laconie, Timothée n'eut qu'à se montrer, dit Xénophon, dans la mer d'Ionie, et aussitôt il prit Corcyre, sans asservir ni bannir personne, sans rien changer à la constitution ni aux lois, ce qui lui mérita l'affection des peuples et des princes de l'Épire et de l'Acarnanie, entre autres d'Alcétas, roi des Molosses, qui devint son ami. En quelques jours, plus de 75 villes se rangèrent sous la domination du général athénien, qui, selon Diodore, avait le don de la persuasion quand il s'agissait de traiter, et celui de la vigilance et de la promptitude quand il fallait agir. Les ennemis de Timothée, pour ne pas reconnaître son mérite, l'accusèrent d'être heureux : ils le firent représenter endormi sous une tente, tandis que la Fortune, planant au-dessus de sa tête, rassemblait auprès de lui les villes prises dans un filet. Quand Timothée vit le tableau, il s'écria : *Que ne ferai-je donc pas si j'étais éveillé!* A la nouvelle de la prise de Corcyre, les Lacédémoniens envoyèrent contre lui une flotte qui fut vaincue près de Leucade. Dès ce moment, les Athéniens entièrement maîtres de la mer, virent leur supériorité reconnue par Lacédémone, en vertu d'un traité conclu sous la médiation du roi de Perse Artaxercès Mnémon (375). Ils en ressentirent une si grande joie, que, pour la première fois, ils érigèrent un temple à la déesse de la Paix, et dressèrent à Timothée une statue sur la place publique, à côté de celle de Conon, son père. La paix ne fut pas de longue durée : en ramenant sa flotte à Athènes, Timothée, cédant à une imprudente compassion, rétablit dans leur île les bannis de Zacinthe, qui avait servi sur sa flotte, et qui se trouvaient sans asile. Les habitants de Zacinthe envoyèrent à Lacédémone, pour se plaindre de cette infraction au traité : aussitôt les Lacédémoniens équipent une flotte, qui vient attaquer Corcyre. Timothée, à peine de retour à Athènes, reçoit ordre de partir pour une nouvelle expédition. Ne trouvant pas dans le port d'Athènes les forces suffisantes, il vogua vers les îles et vers la Thrace, pour lever des subsides sur ces pays sujets d'Athènes, et pour mettre sa flotte au complet. Les Athéniens, estimant qu'il aurait mieux fait d'aller ravager les côtes de la Laconie, le destituèrent, et lui donnèrent pour successeur Iphicrate, qui s'était porté son accusateur avec l'orateur Callistrate. Le peuple était si animé contre Timothée, qu'Antimaque, son trésorier, fut condamné à mort, et que lui-même n'obtint sa grâce, qu'à la sollicitation de ses parents, de ses amis, et surtout d'Alcétas, roi des Molosses, et de Jason, tyran de Phères en Thessalie. Ce prince, dit Cornélius Népos, qui ne se croyait pas en sûreté dans sa patrie, sans satellites, vint à Athènes sans aucune escorte, et fit tant de cas de son hôte, qu'il aima mieux exposer sa propre vie que de ne pas venir à son aide dans cette occasion. Le même auteur ajoute que Timothée, mettant les droits de sa patrie au-dessus de ceux de l'hospitalité, fit dans la suite la guerre à Jason, par ordre des Athéniens; mais ce fait est controuvé : Jason mourut assassiné trois ans après (l'an 370 avant J. C.), sans avoir cessé d'être l'ami des Athéniens. La carrière militaire de Timothée était loin d'être terminée : placé encore plusieurs fois à la tête des armées, il s'illustra par de nouveaux exploits; soumit les Olyntiens et les Byzantins; prit Torone, Potidée, et secourut Cizyque. Il se rendit aussi maître de l'île de Samos, au siége de laquelle les Athéniens, pendant la guerre de Péloponèse, avaient en pure perte dépensé 1200 talents; et cette conquête de Timothée ne coûta rien au trésor public. Dans une heureuse expédition qu'il fit en Asie Mineure, il porta dans le trésor public 1200 talents pris sur l'ennemi. Ayant conduit une armée au secours d'Ariobarzane, gouverneur persan de la Lydie, il aima mieux agrandir le domaine de ses concitoyens, que d'accepter les sommes d'argent que lui offrait pour lui ce satrape, et il reçut, au nom d'Athènes, les places d'Érichtion et

de Sestos. Dans la guerre que les Athéniens eurent à soutenir contre leurs alliés, et qui pour cette raison fut appelée *sociale*, Timothée se vit entièrement abandonné par la fortune à laquelle il s'était toujours défendu de devoir ses succès. Il avait été élevé au commandement des forces maritimes avec Iphicrate et Charès (année 359 avant J. C.). Depuis longtemps il s'était réconcilié avec le premier, dont le fils Mnesthée avait épousé la fille de Timothée. La flotte que commandait Charès échoua devant Samos. Ce général malhabile écrivit à Athènes, qu'il lui aurait été facile de prendre cette île, s'il n'avait pas été abandonné de Timothée et d'Iphicrate. Le peuple, léger, passionné, soupçonneux, et naturellement jaloux des hommes puissants, rappela ces deux chefs pour leur faire leur procès. La faction de Charès, qui était toute-puissante à Athènes, s'étant déclarée contre Timothée, il fut condamné à une amende de 100 talents, injuste salaire d'un général qui tant de fois avait enrichi des dépouilles enlevées à l'ennemi le trésor public épuisé. Hors d'état de payer une si forte somme, il se retira à Chalcis, ensuite à Lesbos, deux contrées que sa valeur avait rendues à la république. Le choix de ces retraites prouvent suffisamment la douceur de son administration, et combien il avait été modéré dans la prospérité. C'est à Lesbos que mourut Timothée. Le peuple ne tarda pas à se repentir d'un jugement si sévère; mais n'avouant son tort qu'à demi, il réduisit l'amende, et exigea de Conon, fils de cet illustre général, 10 talents pour le rétablissement d'une partie des murs de la ville.

TIMOTHÉE, poëte et musicien, né à Milet, ville de Carie, dans la 83e olympiade, l'an 446 avant J. C., fut accueilli par des murmures, lorsqu'il se fit entendre pour la première fois en public; mais les encouragements d'Euripide le retinrent dans une carrière où il devait rencontrer la gloire. Il excella sur la lyre ou cithare, qu'il enrichit de quatre cordes selon Pausanias, ou de deux seulement selon Suidas. Cette innovation déplut aux Lacédémoniens, qui la condamnèrent par un décret que Boëce a conservé (*de Musicâ*, 1, ch. 1). Elle trouva d'ailleurs de nombreux adversaires, et ne fut guère ménagée par les poëtes comiques; mais leurs attaques ne servirent qu'à étendre la réputation de Timothée. Après avoir brillé dans les principales villes de la Grèce, il vint à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, et mourut dans ce pays deux ans avant la naissance d'Alexandre le Grand. Il ne reste de Timothée que des fragments recueillis par Grotius dans les *Excerpta ex tragediis et comediis græcis*, etc., Paris, 1626, in-4°.

TIMOTHÉE, célèbre musicien de Thèbes, fut un des artistes invités à concourir à l'embellissement des fêtes qui devaient signaler le mariage d'Alexandre le Grand. Il excellait surtout à jouer de la flûte; et l'on rapporte qu'avec cet instrument, il excitait ou apaisait à son gré les passions du héros macédonien. Avant Burette on le confondait avec le Timothée dont l'article précède. (*Voyez* ses *Remarques sur le Dialogue de Plutarque touchant la musique*.)

TIMOTHÉE (St.), disciple de saint Paul, naquit en Lycaonie, probablement à Lystre, d'un père païen, mais d'une mère chrétienne, et mérita d'être associé aux travaux du grand apôtre, l'an 51 de J. C., quoiqu'il fût bien jeune encore. Ils parcoururent ensemble les autres provinces de l'Asie, et prêchèrent l'Évangile à Philippes, à Thessalonique et à Bérée. Resté seul dans cette dernière ville, Timothée alla consoler et fortifier les fidèles de Thessalonique dans une persécution violente; puis il vint à Corinthe rendre compte à son maître de sa mission. Plus tard, il fut envoyé en Macédoine pour y recueillir des aumônes destinées à soulager les chrétiens de Jérusalem, et de là à Corinthe pour rappeler les fidèles de cette église à la pureté des doctrines évangéliques. A son retour, il fut mené en Macédoine et en Achaïe par St. Paul, dont il partagea ensuite la première captivité à Rome. Il est probable qu'il se rendit encore dans cette ville lors du second emprisonnement de ce maître chéri, qui souffrit le martyre en l'an 66. Selon toute apparence, il obtint lui-même cette palme sanglante et sacrée sous l'empire de Nerva, l'an 97, après avoir été le premier évêque d'Éphèse. Au reste, il n'est généralement connu que par les *épîtres* que lui adressa St. Paul.

TIMOUR. *Voyez* **TAMERLAN.**

TINCTOR (Jean), célèbre musicien dont on ne connaît point la patrie, florissait à la fin du 15e siècle. Il avait d'abord étudié le droit; plus tard il embrassa l'état ecclésiastique, alla perfectionner en Italie son goût pour la musique, fut l'un des fondateurs de l'école napolitaine et l'un des musiciens de Ferdinand d'Aragon, roi de Sicile. Parmi ses traités sur la musique, tous écrits en latin, dont on conserve le recueil à la bibliothèque San-Salvador, à Bologne, on en distingue un sur l'*Origine de la musique*, un autre de l'*Art du contre-point*, un autre de la *Valeur des notes*, etc.

TINDAL (Mathieu), écrivain anglais, fameux par son audacieuse incrédulité, né en 1656, mort à Oxford en 1733, après avoir changé plusieurs fois de parti et de religion, suivant les circonstances, est auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque : *Droits de l'Église chrétienne défendus contre les prêtres romains et contre tous les autres qui prétendent à un pouvoir indépendant*, 1706, il en publia la 2e partie en Hollande sous le titre de *Traité des fausses églises; le Christianisme aussi ancien que le monde*, 1730, in-4°. Le premier de ces ouvrages fut condamné au feu par les tribunaux, et lui attira des poursuites auxquelles il n'échappa que par la fuite.

TINDAL (Nicolas), neveu du précédent, né en 1687, mort en 1774, a donné des traductions en anglais des *Antiquités sacrées et profanes* de D. Calmet, 1724; de l'*Histoire de l'Angleterre* de Rapin-Thoyras, 1726, 6 vol. in-8°, ainsi qu'une continuation de cette histoire, réimprimée avec l'ouvrage en 1757, 21 vol. in-8°; enfin une traduction de l'*Histoire de l'empire ottoman*, par le prince Cantemir, in-fol.

TINDAL (Guillaume), membre de la Société des antiquaires et chapelain de la Tour de Londres, se tua en 1804, à l'âge de 50 ans. On a de lui : *Excursions d'un jeune homme* (*Juvenile excursions*) *dans la littérature et la critique*, 1791, in-12; *Les malheurs et les avantages du génie mis en contraste*, essai poétique en 5 chants, en vers blancs, 1804.

TINELLI (Tibère), peintre, né à Venise en 1586,

reçut les premières leçons de son art du chevalier Contarino, élève du Titien, et passa ensuite à l'école du Bassan, qui lui enseigna l'art du portrait. Voulant s'élever au premier rang, il s'appliqua à étudier la nature, l'histoire et tout ce qui y a rapport. Il commença, dans un couvent de religieuses, à représenter plusieurs sujets de l'Évangile. Les ouvrages de cet artiste, qui se trouvent dans les églises de Venise, de Vérone et de Padoue, sont d'une touche facile, d'une belle couleur et d'un dessin correct; ses portraits, qui sont en grand nombre, n'ont pas moins de mérite que ses tableaux d'histoire. Un de ses portraits ayant été présenté, en 1633, au roi Louis XIII, ce prince, qui s'occupait de la peinture au pastel, désira le faire venir auprès de sa personne. Tinelli promit de se rendre à Paris, et dans cet espoir, Louis XIII le fit décorer du cordon de Saint-Michel, faveur qu'on n'accordait qu'aux personnes distinguées par leurs places ou par leurs talents. Ce fut le duc de Créquy, ambassadeur de France près de la république de Venise, qui le reçut chevalier au nom du roi. Malgré cette distinction et d'autres grâces qui lui étaient offertes, Tinelli ne remplit point ses engagements. Sa mère, qui craignait de le perdre pour toujours, l'empêcha de venir en France, et d'y jouir des bienfaits du roi. Il resta à Venise, et y mourut en 1638.

TINGRY (Pierre-François), professeur de chimie et d'histoire naturelle, né à Soissons en 1743, mort en 1821 à Genève, où il était établi depuis 1770, et qu'il regardait comme sa seconde patrie, y fit des cours publics et particuliers de chimie et de minéralogie, et fut un des savants qui, avec Saussure, donnèrent l'idée et commencèrent la formation de la Société des arts. Par un acte de dernière volonté, il attacha à la chaire de chimie de l'académie de Genève la jouissance de sa maison de campagne. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue : *Prospectus pour un cours de chimie à l'usage des artistes*, 1777, in-4°; *Mémoire sur les remèdes antiscorbutiques* qu'on peut tirer de la *famille des crucifères*, couronné par l'académie de Dijon en 1785; *Traité théorique et pratique sur l'art de faire et d'appliquer les vernis sur les différents genres de peinture, les couleurs simples et composées*, Genève, 1803, 2 vol. in-8°; plusieurs *observations* ou *dissertations* dans le *Journal de physique*, les *Mémoires* de la Société des Curieux de la nature, etc.

TINSEAU (Jean-Antoine), savant prélat, né à Besançon, le 20 avril 1697, obtint, jeune encore, la confiance de l'archevêque Antoine-Pierre II de Grammont, qui se reposa sur lui des soins de l'administration du diocèse. Appelé en 1745 à l'évêché de Belley, il y fit refleurir l'ancienne discipline, et tint chaque année des assemblées synodales, dont il publia les décisions, Lyon, 1749, in-12. Il fut transféré en 1751 sur le siége de Nevers, où il mourut en 1782, laissant la réputation d'un pasteur vertueux, simple, bienfaisant et zélé pour l'instruction des jeunes ecclésiastiques.

TINSEAU D'AMONDANS (Charles-Marie-Thérèse-Léon), de la même famille que le précédent, naquit, à Besançon, le 19 avril 1749. Admis comme élève à l'école du génie, à l'âge de 20 ans, il ne tarda pas à se signaler par son application à l'étude et par la rapidité de ses progrès dans les mathématiques. Il n'était que lieutenant quand il obtint le titre de correspondant de l'Académie des sciences (1773), sur la présentation de deux Mémoires insérés depuis dans le tome IX du Recueil des savants étrangers; et il se serait, sans aucun doute, placé parmi les premiers mathématiciens de l'époque, si la révolution n'eût interrompu ses travaux. Il prit une part active aux délibérations de la chambre et de la noblesse franc-comtoise, assemblée à Quingey, en 1788, et fut l'un des quatre députés chargés de porter à Versailles un *Mémoire* dont il était le principal rédacteur, et qui contenait des représentations très-énergiques sur les dangers du système adopté par le ministère. La marche des événements l'ayant obligé de quitter la France, il rejoignit, en 1791, le prince de Condé, à Worms; et il y publia, sous le titre d'*Essai sur les deux déclarations du roi*, une protestation contre toute espèce de réforme : « Je n'admettrai, dit-il, jamais, sous aucun prétexte, le moindre changement à la constitution par laquelle la monarchie a prospéré pendant tant de siècles. » Il fit la campagne de 1792, à l'armée des princes, en qualité de capitaine du génie. L'année suivante, il fut envoyé à Toulon, que les habitants venaient de livrer aux Anglais; et il concourut de tous ses moyens à retarder la prise de cette place par les républicains. Après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, il visita la haute Italie et la Suisse, et rejoignit l'armée de Condé. Le roi de Prusse ayant reconnu la république par le traité de Bâle (5 avril 1795), Tinseau, qui n'avait rien négligé pour rompre les négociations entamées par le ministère prussien, proposa, dans un écrit rendu public, de déclarer déchus de tous leurs droits les princes qui traiteraient à l'avenir avec la France. Les relations qu'il avait conservées en Franche-Comté lui donnèrent l'espoir d'organiser, dans cette province, une insurrection royaliste. Il fit, dans ce but, un voyage à Besançon; mais ayant été découvert, il se hâta de regagner la Suisse. Craignant d'être poursuivi dans sa fuite, il jeta tous les papiers qu'il avait sur lui. On y trouva la liste des personnes sur la coopération desquelles il avait compté pour le succès de son plan. Elle fut envoyée au Directoire, qui donna l'ordre d'arrêter les principaux chefs royalistes. Cette affaire n'eut cependant aucune suite fâcheuse. Ayant rejoint l'armée de Condé, Tinseau fit, sous les ordres de ce prince, les campagnes de 1796 et 1797. Il reçut, en 1796, des mains de Louis XVIII la croix de Saint-Louis, qu'il avait refusée en 1790, n'ayant pas cru pouvoir l'accepter d'un ministre constitutionnel; et, en 1797, il fut nommé major, puis lieutenant-colonel du génie. Après le licenciement de l'armée de Condé, Tinseau se rendit en Angleterre; et il y publia successivement plusieurs écrits, dans l'intérêt de la cause à laquelle il s'était dévoué tout entier. L'un des plus remarquables est celui qu'il fit pour engager le cabinet britannique à mettre les princes français en possession de l'île de Saint-Domingue, qui serait devenue un point de réunion pour tous les Français attachés à l'antique monarchie. Ayant réussi à calmer le peuple de Londres sur les craintes d'une descente, il reçut du gouvernement anglais, avec une lettre très-flatteuse, un présent considérable. Il contribua beaucoup aussi à ras-

surer le cabinet de Saint-James sur les suites que pouvait avoir la prise de Malte par Bonaparte (12 juin 1798), en démontrant la possibilité de reprendre cette île dans 15 jours. Une nouvelle coalition s'étant formée contre la république, il se rendit en Italie, par l'ordre des princes, fut nommé, par Suvarow, chef de son état-major; et après la bataille de Zurich, gagnée par Masséna, sauva les débris de l'armée russe. A son retour en Angleterre, il fut accueilli par le comte d'Artois (Charles X), qui le nomma son aide de camp, et le chargea de différentes missions importantes sur le continent. Il était à Lisbonne lors de l'entrée des Français en Portugal; et ce fut lui qui donna au roi le conseil de se retirer au Brésil avec sa famille. Il refusa les offres du gouvernement anglais, qui désirait s'attacher un officier d'un si rare mérite. Bonaparte, devenu empereur, lui fit proposer par Monge, son ancien condisciple, de rentrer en France, lui promettant un avancement rapide; mais rien ne put ébranler sa fidélité à une cause que tout le monde alors regardait comme perdue. Sans cesse occupé de susciter de nouveaux ennemis à Napoléon, il fournit des plans à toutes les coalitions qui se succédèrent jusqu'en 1813. Devenu veuf et resté seul sur une terre étrangère, il trouva, dans un second mariage, les consolations dont il avait besoin. L'affaiblissement de ses forces, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, ne lui permit pas de suivre le roi à sa rentrée en France, en 1814. Il ne revit la terre natale qu'en 1816. Promu, depuis plusieurs années, au grade de maréchal de camp du génie, il sollicita sa retraite, et vint, avec sa nouvelle famille, habiter Montpellier, où il est mort, le 21 mars 1822. Parmi les nombreux écrits sortis de sa plume, on citera: *Essai sur les deux déclarations du roi*, du 23 juin 1789; *les Suisses peuvent-ils et doivent-ils reconnaître la république française ?* 1793, in-8°; *Précis historique du siége de Toulon*, Londres, 1794, in-8°; *Mémoires sur l'état de l'armée de Condé* (en Allemagne), 1796, in-8°; *Lettres* à milord Hawkesbury sur la paix d'Amiens, insérées dans l'*Annual register*, sous le nom de Wil. Cobbette; l'*Empire germanique divisé en départements, sous la préfecture de l'électeur de Brandebourg*, Londres, 1802, in-8°, etc.

TINTÉNIAC (le chevalier DE), chef dans le parti vendéen. Né d'une famille qui avait depuis 500 ans des biens considérables en Bretagne, il fut reçu, dès que son âge le permit, dans la marine royale; mais malgré les espérances que donnait son courage déjà remarquable, il s'en vit expulsé à la suite d'une aventure d'amour à Brest, où on jugea que sa légèreté l'avait trop gravement compromis. Il était difficile qu'avec sa fierté chevaleresque, cet événement ne fît pas sur lui une impression durable : il reconnut ses torts, et sentit qu'il fallait en effacer le souvenir par de belles actions. Malheureusement cette résolution même était propre à l'égarer, dans un temps où la noblesse, à laquelle il appartenait, faisait consister l'honneur à provoquer une guerre civile. Admis au nombre des premiers conspirateurs de l'Ouest, il devint aide de camp de la Rouarie, et montra autant d'intelligence que de hardiesse dans plusieurs missions secrètes. Il eut ensuite l'art de se soustraire aux poursuites, et se trouvant en Angleterre au milieu d'émigrés de sa province, il contribua au parti que prit le ministère anglais, de fomenter la révolte qu'ils espéraient étendre, de l'ancien Poitou jusque de l'autre côté de la Loire. Pitt lui-même, appréciant son audace, jugea qu'on pouvait l'employer pour nuire aveuglément à la France, et le chargea de porter jusqu'au centre de la Vendée d'encourageantes promesses. Agent encore subalterne, il n'obtint pas d'être transporté près du lieu de sa destination : il fallut que du rivage de Saint-Malo, où on le jeta pendant la nuit, il fît tout le reste du trajet furtivement, et à pied, sans passe-port, et presque toujours sans guide. Il trouva dans une ferme des adhérents qui le déguisèrent en laboureur. Cinq nuits courtes de juillet lui suffirent pour franchir 50 lieues, et des matelots dont on était sûr, le transportèrent sur la rive gauche de la Loire, malgré la surveillance armée des républicains. Tinténiac arriva ainsi, en 1793, au camp royaliste d'Isigni, d'où il se rendit auprès des chefs assemblés au château de la Boulaye. Sa jeunesse et son ancienne réputation empêchaient presque d'ajouter foi à ses dépêches; mais il allégua que d'autres gentilshommes s'étaient peu souciés de ce pénible office, et il observa que, quant à lui, après les fautes de sa première jeunesse, il avait dû saisir les moyens, quels qu'ils fussent, d'en faire perdre le souvenir. Cette franchise lui fit faire, dans la confiance des chefs, un rapide progrès; ils le chargèrent de lettres pour les princes français, et de témoignages de reconnaissance pour les offres fallacieuses de l'étranger. Content de ce premier succès, le négociateur promit de revenir bientôt, et partit pour Londres, où, après un trajet aussi périlleux que le premier, il eut la joie de voir préparer l'expédition de lord Moira, si connu depuis sous le nom d'Hastings. A la vérité, les Anglais arrivèrent trop tard sur les côtes; les insurgés qui n'avaient pu prendre Granville pour les y recevoir, avaient été défaits ensuite dans les environs du Mans et de Nantes. Toutefois, de nouvelles colonnes se formèrent dans la Vendée, à la voix de Stofflet et de Charette. Au mois d'août 1794, Tinténiac eut ordre de les rejoindre. Ayant débarqué cette fois sur les côtes de Bretagne, puis ayant gagné la Loire par d'autres chemins, il attacha ses dépêches de manière à les préserver de l'eau, se mit à la nage à quelque distance des batteries ou des chaloupes canonnières, et aborda au moulin Saint-Jean. Charette et Stofflet lui donnèrent des lettres avec lesquelles il retourna en Bretagne, où il conféra avec le comte de Puisaye de qui il reçut le grade de chef de division. Si les exploits du chevalier de Tinténiac n'avaient pas encore eu d'éclat, sa fidélité éprouvée dans l'ombre était celle dont son parti avait surtout besoin, et Puisaye le pressa de se glisser de nouveau jusqu'au rivage pour passer dans la Grande-Bretagne. L'adroit et courageux émissaire donna, dans Londres, au ministère du pays, comme aux émigrés français, tous les documents désirés sur les forces ou les dispositions des royalistes de l'Ouest. Il commençait à jouir d'une assez grande considération dans leur esprit, mais déjà leurs principales espérances s'affaiblissaient. Toutefois Tinténiac, de concert avec Boishardy, effectua, sur les côtes voisines de Saint-Brieux, un débarquement d'armes et de munitions, soutenu par une centaine de volontaires.

Commandant ensuite, avec ce même chef breton, un bataillon de 1,200 rebelles, il eut avec les troupes régulières quelques engagements qui honorèrent sa valeur; mais on ne put rien entreprendre de sérieux, et d'ailleurs les chouans des deux côtés de la Loire, désabusés par leurs revers et par la continuelle absence des princes qu'ils auraient voulu voir à leur tête, commençaient à négocier. N'ayant pas consenti à signer l'espèce de trêve de la Mabilais, Tinténiac s'éloigna; mais il ne tarda pas à revenir d'Angleterre, précédant le comte de Puisaye, et annonçant comme très-importante une prochaine expédition. Elle eut lieu pour le malheur des émigrés. Tinténiac se chargea de donner lui-même, le 26 juin 1795, le signal convenu avec le commodore anglais, et le débarquement étant effectué près de Quiberon, Puisaye lui confia une des colonnes de chouans qu'on arma aussitôt. Après avoir pris et abandonné une position à Landevan, il eut à opérer une diversion sur les derrières de l'armée de Hoche. Le 6 juillet, voulant se mettre en communication avec d'autres colonnes vendéennes, il embarqua sur de légers bâtiments 4,000 hommes, et descendit près de Vannes. Cette troupe, nommée alors l'armée rouge, renversa quelques détachements trop faibles qui lui furent opposés, traversa la forêt de Nollac, incendia le faubourg de la place de Josselin qui refusait de capituler, et chercha à pénétrer dans le département des Côtes-du-Nord. Au château de Coëtlogon 300 grenadiers se mirent en devoir de résister à l'avant-garde. Le commandant les chargea et les dispersa; mais, s'avançant avec trop d'ardeur jusque dans l'avenue du château, il somma de se rendre un grenadier qu'il poursuivait, et qui, pour réponse, l'ayant renversé d'un coup de feu, le dépouilla avant qu'on pût le secourir. Le chevalier de Tinténiac fut regretté parmi les siens, comme un de leurs officiers les plus braves et le plus sincèrement dévoués.

TINTORET (Jacques ROBUSTI, plus connu sous le nom de), peintre célèbre, né en 1512 à Venise, où il mourut en 1594, était fils d'un teinturier, et de là lui vient le nom de *Tintoret*. Admis au nombre des élèves du Titien, qui ne put voir sans jalousie ses rares dispositions et se hâta de le renvoyer, il redoubla d'ardeur, et, tout en se proposant d'imiter le dessin de Michel-Ange et le coloris du Titien, résolut de devenir le chef d'une nouvelle école. On le vit jour et nuit s'appliquer à copier le nu, dont il corrigeait les imperfections par l'étude de l'antique, chercher à se former un clair-obscur plus vigoureux, en dessinant le modèle à la lampe, s'instruire, à force de travaux et d'expériences réitérées, dans la science des raccourcis. Tant de qualités acquises étaient réunies en lui à un génie que Pierre de Cortone qualifie de *fureur pittoresque*. C'est principalement dans l'art de donner la vie à ses figures que le Tintoret l'emporte sur tous les maîtres, et les artistes disent proverbialement : *C'est chez le Tintoret qu'il faut étudier le mouvement*. Il était doué d'une étonnante facilité; mais il en a malheureusement abusé pour multiplier des productions peu dignes de lui, et qui ont fait dire à Annibal Carrache que le Tintoret est souvent inférieur au Tintoret. Paul Veronèse lui a reproché d'avoir suivi trop de manières différentes, et les gens de goût regretteront toujours de ne pas trouver dans ses figures cette noblesse et cette dignité qui caractérisent Titien. On doit mettre au premier rang des chefs-d'œuvre du Tintoret le *Crucifiement de Jésus-Christ*, que l'on voit dans l'école de Saint-Roch, et surtout le *Miracle de saint-Marc*, qui se trouvait dans l'école de Saint-Marc à Venise. Parmi les 6 tableaux de ce maître que possède le musée de Paris, on distingue son *Portrait* et un tableau de *Suzanne au bain*. — Dominique ROBUSTI, fils du précédent et son meilleur élève, né en 1565 à Venise, où il mourut en 1637, a imité son père; mais il en est resté à une distance immense. On cite pourtant de lui quelques vastes *machines*, particulièrement celles qu'il a remplies de portraits, talent dans lequel le Zanetto le regarde comme égal à son père; on estime aussi son tableau de la *Madeleine pénitente*, que l'on voit au Capitole.

TINTORET (Maria ROBUSTI), fille et élève de Jacques, connue sous le nom de *Marietta Tintoretta*, née à Venise en 1560, morte en 1690, pouvait se distinguer dans la peinture historique, mais se borna à peindre le portrait. De son temps on mit ses ouvrages presque au niveau de ceux de Titien.

TINVILLE. *Voyez* **FOUQUIER-TINVILLE.**

TIODA, architecte, né dans le 9e siècle, fut chargé par Alphonse le Chaste, roi des Asturies, de construire à Oviédo la basilique de Saint-Sauveur, démolie en 1380, et deux autres églises sur les côtés, l'une dédiée à la Vierge, l'autre à saint Michel, qui subsistent encore. Il construisit aussi le *Palais du roi*, que l'on croit être celui qu'habite actuellement l'évêque d'Oviédo. On lui doit encore l'*Église de Saint-Julien, extra muros*, et deux autres églises non loin d'Oviédo, l'une et la plus grande, appelée *Santa-Maria*, l'autre sous l'invocation de saint Michel. Cette dernière a servi de modèle à un grand nombre des églises les plus remarquables de l'Espagne.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE (Charles-François), médecin et littérateur, né en 1729 à Montebourg, diocèse de Coutances, où il mourut en 1774, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : *l'Amour dévoilé, ou le Système des sympathistes*, 1751, in-12; *Giphantie*, 1760, 2 parties in-8° : ce roman moral, critique et satirique, a été traduit en anglais; *Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France*, 1760, in-8°; *Sanfrein, ou Mon dernier séjour à la campagne*, 1765, in-12, reproduit sous le titre de *la Girouette, ou Sanfrein*, 1770, in-12; ce petit roman obtint le suffrage de Fréron (*Année littéraire*, 1765, tome IV, page 175).

TIPHAINE (Claude), jésuite, né à Paris en 1571, mort à Sens en 1641, professa la philosophie et la théologie pendant plusieurs années, et fut recteur de différents colléges; il avait, dit-on, sur la grâce des sentiments opposés à ceux de sa compagnie. On a de lui : *Declaratio ac defensio scholastica doctrin. sanctor. Patrum de hypostasi et personâ*, Pont-à-Mousson, 1634, in-4°.

TIPHERNAS. *Voyez* **TIFERNAS.**

TIPPOU-SULTAN BEHADOUR, dernier nabab de Maïssour (ou Mysore, suivant l'orthographe anglaise), naquit en 1749, et porta d'abord le nom de

Feth-Aly Kan. Il reçut celui de Tippou-Saheb, soit à la circoncision, soit lorsque, à l'âge de 16 ans, il fut nommé divan ou intendant de Bednor, par son père Haïder-Aly Kan; et comme il donna des preuves de bravoure et de capacité en plus d'une occasion, sous le règne de ce prince, son nom de *Tippou-Saheb* semble avoir prévalu sur ceux de *Tippou Kan* et *Tippou-Sultan*, qu'il prit en montant sur le trône, le 7 décembre 1782. Il se trouvait dans le Tanjaour, avec un corps de troupes, lorsque Haïder mourut. Les Anglais, alors en guerre avec ce dernier, profitèrent de cette double circonstance. Le brigadier général Matthews, qui les commandait, se mit en campagne dès la fin de février 1783, et s'empara successivement d'Onor, de Condapour, de Mangalor, de Bednor et d'Anampour, où une partie de la famille du nouveau souverain tomba au pouvoir des vainqueurs. Tippou arrêta bientôt le cours de ces succès. A la tête de 25.000 hommes, parmi lesquels était un corps de 1,000 Français, il parut devant Bednor, le 9 avril, et força Matthews d'évacuer la place, par suite d'une capitulation, où il fut stipulé que les Anglais retourneraient à Bombay, par Goa, après qu'ils auraient rendu Bednor, Anampour et Colidrong, ainsi que l'argent, les armes, et les magasins appartenant à leur gouvernement. Cette capitulation fut violée de part et d'autre. Les Anglais ayant voulu soustraire une somme considérable, en la distribuant aux officiers qui devaient la rendre au trésor public, un accident fit découvrir leur supercherie. Alors Tippou retint prisonniers le général anglais et sa garnison, les fit fouiller, dépouiller, charger de chaines, et les accabla de mauvais traitements. S'il faut en croire les auteurs anglais, il poussa la barbarie jusqu'à faire empoisonner Matthews et plusieurs de ses officiers, et trancher la tête, en sa présence, au frère de ce général, qui fuyait chargé d'or et de bijoux. Il assiégea ensuite Mangalor, qu'il ne put prendre, quoiqu'il eût découvert et puni la trahison de son général en chef, qui se disposait à passer du côté des Anglais avec une partie de ses troupes. Le siége durait encore, lorsque Tippou reçut la nouvelle de la paix de Versailles entre la France et l'Angleterre. Il suspendit à l'instant les hostilités, et prêta l'oreille à des négociations qui se terminèrent par un traité signé à Mangalor, le 11 mars 1784. Les Anglais rendirent toutes les places qu'ils avaient conquises, et promirent de ne point aider les ennemis de ce prince. Tippou, de son côté, restitua aux Anglais leur comptoir de Calicut, que Haïder leur avait enlevé; promit d'évacuer les États des rajas de Tanjaour et de Travancor, leurs alliés, et renonça à ses prétentions sur le Carnate. Telle fut l'issue de la première guerre que Tippou eut à soutenir contre les Anglais. Les légers avantages qu'il y avait obtenus le remplirent de présomption, et entretinrent cette haine héréditaire qu'il leur avait vouée, et qui fut la pensée de toute sa vie. Heureux, si à l'ambition et à la bravoure qu'il tenait de son père, il eût joint la prudence, la modération et les talents politiques qui n'avaient pas moins contribué que les armes à fonder la puissance de ce prince. Haïder n'avait pris que le titre de *naib* (lieutenant), et montrait souvent au peuple le raja légitime de Maïssour, au nom duquel il promulguait les actes de la souveraineté. Tippou se délivra de cette entrave. Il laissa le raja et sa famille dans l'oubli et dans la misère. Il prit les titres de sultan, de vainqueur, et s'arrogea ceux de tous les princes de la presqu'île de l'Inde, dont il prétendait être le suzerain. Plus tard même, à l'époque où la majesté royale fut violée par un rebelle, dans la personne du souverain titulaire de l'Indoustan, il ajouta à tous ses titres celui de *Padischah* (empereur). Pour soutenir le rang, auquel il s'était placé, il suppléa, par le faste, à la véritable grandeur; et sa cour devint une des plus brillantes de l'Orient. Il porta son armée jusqu'à 200,000 hommes; mais ces dépenses n'étant pas en proportion avec l'étendue et la richesse de ses États, il vit ses revenus diminuer et ses ressources s'épuiser. Toujours bercé néanmoins du vain espoir de dominer sur l'Indoustan ou d'en expulser du moins les Anglais, il voulut s'assurer de l'appui et des secours de la France. Il fit partir à la fois six ambassadeurs, en 1787. Trois prirent leur route par le golfe Persique, Bassora, Bagdad, l'Asie Mineure et Constantinople, et éprouvèrent toutes sortes d'accidents et de contrariétés dans ce pénible et périlleux voyage. Celui des trois qui survécut à ses deux collègues n'osa ou ne put continuer sa mission. Il se joignit à la caravane des pèlerins de la Mecque, et gagna un port de la mer Rouge, où il trouva un navire qui le ramena dans l'Inde. Les trois autres ambassadeurs s'embarquèrent à Pondichéry, le 22 juillet 1787, et arrivèrent à Toulon le 9 juin de l'année suivante. Ils furent, pour la France, qu'ils traversèrent, un objet de curiosité, et alimentèrent, pendant quelques mois, les conversations et les journaux. Ils obtinrent une audience publique de Louis XVI, le 3 août 1788; mais au lieu des secours qu'ils venaient solliciter on ne leur donna que des spectacles et des fêtes. Le mauvais état des finances, la crainte de troubles intérieurs, empêchèrent le roi de France de réaliser les espérances du nabab de Maïssour. Il se borna au renouvellement de l'alliance avec Tippou, alliance qui demeura sans effets, ces deux princes ayant péri peu d'années après, l'un pour avoir trop aimé la paix, l'autre victime de son ambition guerrière. Les ambassadeurs furent de retour à Seringapatnam au mois de mai 1789. Comme ils n'avaient pas réussi dans la demande qui était l'objet principal de leur mission, et qu'ils ne cessaient d'exalter l'étendue, la population, la richesse du royaume qu'ils venaient de parcourir; Tippou, qui, zélé musulman, croyait qu'aucun potentat chrétien n'égalait sa puissance, fut blessé dans sa vanité : trompé d'ailleurs dans son attente par le peu de succès de son ambassade, il s'en prit à ses agents, et en fit assassiner deux. Il saisit bientôt une occasion de recommencer la guerre. Les Hollandais possédaient les forts de Cochin, d'Akkotah et de Granganor, dans le Malabar, près des frontières de Maïssour. La médiation des Français les avait rétablis dans la possession de Granganor, que Haïder-Aly leur avait enlevé. Tippou éleva des prétentions sur ces places, situées dans les États du raja de Cochin, son vassal, et marcha sur Granganor avec des forces considérables, au mois de juin 1789. Les Hollandais, pour sauver leur établissement de Cochin, vendirent les deux

autres au raja de Travancor. Tippou ne voulut pas reconnaître une vente faite sans son aveu; et, le 29 décembre, il envahit les frontières de Travancor. Sur les représentations du gouvernement de Madras, il offrit de s'en rapporter à des arbitres impartiaux, et resta dans ses lignes, en attendant le résultat des négociations. Il y fut attaqué, le 1er mars 1790, par le raja de Travancor. Les Anglais prirent part à cette action, comme alliés du raja, et ne furent pas fâchés de recommencer la guerre contre un prince qu'ils désiraient humilier. Dès la première campagne, les hostilités s'étendirent au delà de la chaîne des Ghâts. Tippou opéra une diversion dans le Carnate, et sut éviter habilement toute action décisive avec l'ennemi. La seconde campagne s'ouvrit par le siége de Bangalor, dont la prise fixa le théâtre de la guerre sur le territoire de Maïssour. Deux armées anglaises, l'une commandée par lord Cornwallis, qui avait fait cette conquête, l'autre venue de Bombay, sous les ordres du général sir John Abercromby, qui s'empara de Cananor, pénétrèrent, après une suite de succès, près des murs de Seringapatnam, en 1791. Elles se disposaient à former le siége de cette capitale, lorsque les pluies, le débordement des rivières, la disette et les maladies, les forcèrent, au mois de juin, de se retirer. Ce fut vers ce temps-là que Tippou chargea Léger, commissaire français dans l'Inde, d'un message particulier, dont l'objet était d'obtenir de Louis XVI un corps de 6,000 hommes. Il offrait de payer le voyage, la solde et l'entretien des troupes françaises, se faisant fort de détruire, avec leur secours, l'armée et les établissements des Anglais dans l'Inde, et d'en assurer la possession à la France. Cette proposition, présentée secrètement à Louis XVI, par le ministre Bertrand de Molleville, fut sans résultat, parce que ce prince se repentait alors d'avoir favorisé l'indépendance des États-Unis d'Amérique, et qu'il était déjà sans autorité. Cornwallis revint, l'année suivante, renforcé par les troupes du Nizam et par les Marattes, qui s'étaient coalisés avec les Anglais contre un inquiet et ambitieux voisin. Cette dernière campagne fut fatale au sultan. La prise de Coïmbettour, qu'il força de se rendre, et dont il viola la capitulation, ne put balancer les revers qu'il éprouva. Les alliés ayant réduit plusieurs places, entre autres la forteresse de Nundydroug et celle de Savendroug, ou le *Rocher de la mort*, qui passait pour imprenable, arrivèrent devant Seringapatnam, le 5 février 1792. Deux jours après, Tippou, chassé de son camp retranché, fut contraint de se renfermer dans sa capitale, où il fut vigoureusement assiégé jusqu'au 24. Menacé d'un assaut, il accepta les conditions qui lui furent proposées, et le traité fut signé le 18 mars. Il céda aux alliés la moitié de ses États, et leur paya une somme considérable à titre d'indemnité. Mais la clause la plus dure et la plus humiliante fut celle qui l'obligea de donner, pour garanties de l'exécution du traité, deux de ses fils, Abd-el-Khalil et Moezz-eddyn, enfants de 8 à 10 ans. Ainsi se termina une guerre qui avait coûté au sultan 67 forts, 800 pièces d'artillerie et 50,000 hommes. Depuis cette époque, sa cour cessa d'être le séjour des plaisirs. Le deuil régna dans son palais; et son caractère devint plus irascible, plus dur, plus impérieux. Tippou ne parut désormais pénétré que d'un seul sentiment, celui de la vengeance. Il ne s'occupa qu'à susciter des ennemis aux Anglais. Entouré de puissances gagnées par eux, il envoya, en 1797, une ambassade jusque dans le nord de l'Inde, auprès de Zeman-Schah, roi de Kaboul, pour l'engager dans une alliance dont le but devait être de chasser les Européens de l'Indoustan, d'y anéantir la religion des Brahmes, et de rétablir l'antique splendeur du trône du Dehly, en y plaçant un autre prince de la famille de Tamerlan, et en l'affranchissant du joug honteux des *infidèles*. Quoique le roi de Kaboul fût ambitieux et entreprenant, il ne goûta point ce projet, soit qu'il prévît trop de difficultés dans son exécution, soit qu'il craignît de n'être que faiblement secondé par le sultan de Maïssour, qui, depuis ses derniers revers, ne pouvait plus être compté parmi les puissances prépondérantes de l'Inde. Tippou, ayant encore échoué dans cette négociation, conçut l'espoir d'être soutenu par le gouvernement républicain qui s'était élevé en France sur les ruines de la monarchie, et qu'un intérêt commun devait unir avec lui contre l'Angleterre. Les Français avaient toujours été accueillis à la cour de Maïssour. La perte de Pondichéry y en attira un plus grand nombre, la plupart gens ruinés ou aventuriers, sans principes et sans éducation. Tippou, entretenu par eux dans ses espérances imaginaires, s'avilit en les admettant dans sa familiarité, en se prêtant à leurs manies démagogiques. Ils établirent à Seringapatnam un club de jacobins, qui tint sa première séance le 5 mai 1797. Ils y jurèrent haine à la royauté, aux tyrans, excepté au *citoyen* Tippou le Victorieux. Dix jours après, ils arborèrent solennellement le drapeau tricolore, et se rendirent sur la place d'armes où ils plantèrent l'arbre de la liberté, au bruit des salves d'artillerie, et en présence du *citoyen* prince. Ce fut par les conseils d'un nommé Ripaud, capitaine corsaire, qui s'était établi le président de cette société populaire et le représentant de la nation française dans l'Inde, que Tippou se décida à envoyer secrètement deux ambassadeurs à l'île de France, pour y proposer une alliance avec le gouvernement français, et demander des troupes. Ils y arrivèrent le 17 janvier 1798. La publicité que le général Malartic, gouverneur de la colonie, donna à cette ambassade, devint funeste au sultan, et les secours qu'il lui envoya, insuffisants pour le défendre, servirent de prétexte aux Anglais pour l'attaquer. Ces secours consistaient en 3 commandants, 2 officiers d'artillerie, 6 officiers de marine, 4 charpentiers de vaisseau, 26 officiers, sergents et interprètes, et 62 soldats européens ou mulâtres. L'invasion de l'Égypte par les Français, deux lettres adressées par le général Bonaparte au sultan de Maïssour, et interceptées par les Anglais; et plus que tout cela, le système d'agrandissement que ces derniers ne cessaient de mettre en pratique dans l'Inde, décidèrent du sort de Tippou. Le gouverneur général, marquis de Wellesley, après s'être assuré de la neutralité des Marattes, et de l'alliance du Nizam, fit marcher une armée nombreuse, sous les ordres du général Harris, tandis que les troupes de Bombay, commandée par le général Stuart, arrivaient à Cananor. L'imprudent Tippou, qui avait répondu d'une manière évasive à toutes

les propositions d'accommodement, ouvrit les yeux sur les dangers dont ses États étaient menacés par cette double invasion. Il rassembla toutes ses forces, mit des garnisons dans ses places, et vint camper avec 60,000 hommes à Périapatnam, pour s'opposer au général Stuart. Battu le 6 mars 1799, à Sidasir, il laissa à Périapatnam quelques troupes, pour disputer cette position, et marcha à la rencontre du général Harris, qu'il attaqua avec impétuosité, le 27 mars, à Malaveli, à 8 lieues de Seringapatnam. Mais, au bout d'une heure de combat, son armée fut mise dans une déroute complète, et il ne lui resta d'autre parti à prendre que de se renfermer dans cette dernière place. Il y fut investi, le 4 avril. Après des efforts inutiles pour repousser les attaques des assiégeants, Tippou tenta de renouer les négociations; mais les conditions que le général Harris lui imposa lui semblèrent si dures, qu'il n'y répondit pas, et il ne songea plus qu'à vaincre ou à s'ensevelir sous les ruines de sa capitale. Pendant un mois que dura le siége, il montra plutôt le courage et l'activité d'un soldat que l'habileté d'un général. Enfin, le 4 mai, la brèche étant devenue praticable, les Anglais traversèrent la rivière à une heure après midi, et donnèrent un assaut général. On se battit encore dans la ville. Les Français rallièrent plusieurs fois les Maïssouriens. Tippou périt dans la mêlée, atteint de plusieurs blessures, et l'on trouva son corps sous un monceau de cadavres. Il était âgé de 50 ans, et en avait régné 16 et demi. Avec lui s'anéantit la puissance éphémère que Haïder-Aly avait fondée, et qu'on a ridiculement nommée *empire de Maïssour* ou *Mysore*, puisque sa plus grande étendue ne surpassa jamais de beaucoup la moitié de la France. Formé par les armes, par l'usurpation, et composé d'éléments divers, ce prétendu empire, qui ne subsista que 38 ans, aurait pu durer davantage, et se consolider sous un prince doué de vertus pacifiques et de talents administratifs, qualités qui manquaient absolument au dernier nabab de Maïssour. Il en a été de la personne et du caractère de Tippou comme de ses États : on n'en a parlé qu'avec exagération, soit en mal, soit en bien. Au temps de sa prospérité, il avait, tous les soirs, à sa cour, une comédie mêlée de chants et de danses. Il était curieux de beaux chevaux, d'éléphants, de tigres apprivoisés et dressés pour la chasse. Superstitieux, comme la plupart des princes musulmans, il consultait ses astrologues dans toutes ses entreprises. Il tenait lui-même un journal exact et minutieux de tous les détails de sa vie, et jusqu'au registre de ses songes. On a trouvé ce registre dans sa bibliothèque, qui se composait d'environ 2,000 volumes. Cette bibliothèque provenait principalement de celle dont son père s'était rendu maître à Tchitor. Elle fut envoyée à Londres, en 1800, ainsi que son cabinet de médailles, sa messagerie, et un lion accroupi, en or, de grandeur naturelle, déposé dans les caveaux de Windsor, on s'en sert encore aujourd'hui comme dessus de table, dans les diners d'apparat. On a publié : *Les Indiens* ou *Tippoo-Saïb*, etc., avec quelques particularités sur ce prince, ses ambassadeurs en France, etc., Paris, 1788, in-8°; *Révolution de l'Inde pendant le 18e siècle, ou Mémoires de Typoo-Zaëb, sultan du Maïssour, écrits par lui-même, et traduits de la langue indostane,* Paris, 1796, 2 vol. in-8°; 1797, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage apocryphe n'est qu'une compilation romanesque, dont l'auteur (Fantin des Odoards, qui a pris la qualité d'éditeur) n'a pas su mieux imiter le style oriental que déguiser sa propre ignorance.

TIQUET (Marie-Angélique CARLIER, dame), née à Metz en 1657, perdit son père à l'âge de 15 ans, et demeura maîtresse d'une fortune considérable. Joignant à cet avantage l'esprit et la beauté, Mlle Tiquet aurait pu choisir un époux parmi les jeunes gens les plus aimables; mais elle fut sacrifiée à M. Triquet, conseiller au parlement, déjà sur le retour de l'âge. L'aversion qu'elle conçut bientôt pour lui devenant plus forte de jour en jour, elle sollicita une séparation qu'elle ne put obtenir. Forcée de demeurer avec un mari qui lui était odieux, c'est alors qu'elle chercha à s'en débarrasser par l'assassinat et le poison. Condamnée à mort par le Châtelet, cette sentence fut confirmée par le parlement, et elle périt sur l'échafaud, le 17 juin 1699. Gastaud, alors avocat, publia l'*Oraison funèbre de Mme Tiquet,* dont le P. Chauchemer publia la *critique*. Ces pièces ont été recueillies en un vol. in-8°. On les trouve aussi dans les *Causes célèbres*.

TIRABOSCHI (Jérôme), célèbre littérateur, né à Bergame en 1731, entra dans l'ordre des jésuites, et, s'étant fait connaître par des ouvrages importants, fut placé, en 1770, à la tête de la bibliothèque ducale de Modène. Il consacra sa vie à d'utiles travaux, et mourut en 1796, décoré des titres de chevalier et de conseiller du duc de Modène. Ses principaux ouvrages sont : *Vetera humiliatorum monumenta, annotationibus ac dissertationib. prodromis illustrata,* Milan, 1766, 3 vol. in-4°; *Bibliotheca modenese,* 5 vol. in-4°, suivi d'un 6e, intitulé : *Notizie di pittori, scultori, incisori ed architetti modenesi,* 1787, in-4°, etc.; *Storia della letteratura italiana,* Modène, 1772-82, 13 vol. in-4°; ibid., 1787-1793, 16 vol. in-4°; Florence, 1805-12, 20 vol. in-8°, etc. Cet ouvrage, le meilleur qui existe en ce genre, et dont Ginguené a beaucoup profité pour son *Histoire de la littérature italienne,* a été abrégé en français par Landi, Berne, 1784, et ce résumé a été traduit en italien par G. A. M. (le père Mostagani), Venise, 1801, 5 vol. in-8°. L'abbé Zannoni en a donné un autre abrégé en italien, 1800, 8 vol. in-8°. La partie relative à la poésie italienne a été publiée séparément par Matthias sous ce titre : *Istoria della poesia italiana,* Londres, 1803, 3 vol. in-12. Jageman a reproduit en allemand tout ce qui a rapport aux arts, Leipzig, 1777, 5 vol. in-8°.

TIRAQUEAU (André), jurisconsulte, né à Fontenai-le-Comte vers 1480, mort en 1558, occupa longtemps la charge de sénéchal dans sa ville natale, fut nommé, en 1515, conseiller au parlement de Bordeaux sans l'avoir sollicité, passa en 1541 au parlement de Paris, où, par une distinction sans exemple, il fut admis à la grand'chambre, sans débuter par les enquêtes; enfin, il fut employé utilement dans plusieurs affaires importantes par François Ier et Henri II. Citoyen aussi utile que magistrat éclairé, il donna à l'État 15 enfants. Son vaste savoir l'avait fait surnommer *le Varron* de son siècle. Dans ses nombreux ouvrages, publiés par son fils Michel en 5 vol. in-fol., Paris, 1574, on distingue : *De*

legibus connubialibus et de opere maritali; De judicio in rebus exiguis; De pœnis legum; De nobilitate et jure primogenitorum.

TIRIDATE, prince du sang des Arsacides, fut élu roi des Parthes, à la place de Phrahates IV, banni par ses sujets, à cause de sa cruauté. Phrahates étant rentré dans ses États, avec une armée scythe, Tiridate se réfugia en Syrie, près d'Octave qui se disposait alors à passer en Égypte, pour achever la défaite d'Antoine. Octave, ne voulant point entrer dans les querelles des princes Arsacides, refusa de lui donner des secours, mais il lui permit de rester dans la Syrie. La barbarie de Phrahates l'ayant fait chasser du trône une seconde fois, Tiridate, rappelé par ses créatures, s'empara des trésors de son rival, et le poursuivit si vivement, que Phrahates fit égorger toutes ses femmes, dans la crainte qu'elles ne tombassent entre les mains du vainqueur. Phrahates ayant encore recouvré son royaume, avec l'aide des Scythes, Tiridate fut obligé d'aller de nouveau demander un asile aux Romains. Il rejoignit Auguste en Espagne, et lui remit comme otage le plus jeune des fils de Phrahates, qu'il avait enlevé. Une médaille publiée par Vaillant (*Arsacidarum imperium*, 172), représente Auguste recevant cet enfant des mains de Tiridate. Persistant dans la politique qu'il avait adoptée à l'égard de l'Orient, Auguste ne voulut point aider Tiridate à reconquérir le trône des Parthes, ni le livrer à ses ennemis. Ce prince passa le reste de sa vie à Rome, où il fut traité constamment avec une grande distinction.

TIRIDATE, prince Arsacide. On sait que Tibère, irrité contre Artaban III, roi des Parthes, parce qu'il s'était emparé de l'Arménie, regardée alors comme une province romaine, lui substitua Phrahates V. Ce prince étant mort de fatigue, il lui donna pour successeur Tiridate, son neveu, et chargea Vitellius, alors préfet de Syrie, de le mettre en possession de ses États. La présence de Tiridate excita, dit Tacite, une joie universelle. Les Parthes se flattaient qu'un prince accoutumé, dès son enfance, aux mœurs et aux arts des Romains, régnerait avec plus de douceur qu'Artaban, élevé parmi les Scythes. Toutes les villes, à son approche, s'empressaient d'ouvrir leurs portes, et la plupart des généraux d'Artaban venaient grossir l'armée de son rival, ou lui faisaient donner l'assurance de leur fidélité. Il s'avança sans obstacle jusqu'à Ctésiphon, et y fut couronné solennellement, aux acclamations d'un peuple immense. Alors Vitellius, croyant sa mission terminée, s'en retourna, laissant à Tiridate quelques légions pour achever de soumettre les villes qui ne s'étaient point encore déclarées en sa faveur. Au lieu de profiter de ce premier moment d'enthousiasme pour faire reconnaître partout son autorité, Tiridate perdit un temps précieux au siége d'un château, dans lequel Artaban avait enfermé, avec ses femmes, tous ses trésors. Les Parthes, qui l'avaient jugé d'abord d'une manière si favorable, en s'habituant à le voir, ne lui trouvèrent plus que des défauts. Bientôt Artaban, rappelé par les mécontents, rentra dans ses États à la tête d'une armée qui se grossit de tous ses anciens partisans. Tiridate, effrayé, prit la fuite, sans combat (l'an 36 de J. C.). La lâcheté qu'il avait montrée dans cette occasion lui fit perdre, sans retour, une couronne qu'il n'avait pas même tenté de défendre; et l'histoire n'a pas conservé son nom parmi ceux des rois Parthes. La tragédie de Campistron, intitulée *Tiridate*, a trait à Thamar et non au prince Arsacide.

TIRIDATE I[er], roi d'Arménie, fit la conquête de ce pays, avec le secours de son frère Vologèse, roi des Parthes, sur Rhadamiste, qui s'était emparé du trône par un crime odieux. Dès que les Parthes se furent retirés, Rhadamiste rentra dans ses États, et traita les Arméniens en rebelles. Un soulèvement général, excité par l'horreur qu'inspirait sa cruauté, l'obligea bientôt d'abandonner sa capitale. Poursuivi vivement dans sa fuite, Rhadamiste poignarda sa femme Zénobie, alors enceinte, et la précipita dans l'Araxe, de peur qu'elle ne vînt à tomber entre les mains de ses ennemis. Des bergers sauvèrent cette princesse, et la conduisirent à Tiridate, qui la reçut avec les égards dus à son rang et à ses malheurs. La guerre entre les deux compétiteurs fut longue: elle finit à l'avantage de Tiridate; mais les Romains, accoutumés à donner des souverains à l'Arménie, ne voulurent pas laisser un roi qui ne tenait pas d'eux sa couronne. Corbulon, l'un des plus grands capitaines de son siècle, reçut l'ordre d'attaquer Tiridate, et de l'expulser de l'Arménie. Ce prince, soutenu par Vologèse, se défendit longtemps avec autant d'habileté que de courage; mais Corbulon s'étant emparé de toutes les places, il fut obligé de se retirer dans la Médie. Tigrane VI fut alors établi sur le trône. Tiridate ne tarda pas à venir l'assiéger dans sa capitale. Les Romains marchèrent au secours d'un roi leur allié; mais Pætus qui les commandait, n'avait ni les talents ni la prudence de Corbulon; et Tiridate le força d'évacuer l'Arménie. Vologèse fit alors demander pour son frère, à Néron, l'investiture de ce royaume. Cette démarche fut regardée comme une dérision; et Corbulon fut chargé de continuer la guerre. Les négociations recommencèrent bientôt, et Tiridate consentit enfin à se rendre à Rome, pour y recevoir des mains de Néron la couronne d'Arménie. Dion et Tacite ont recueilli les détails du voyage de ce prince. Néron vint à sa rencontre jusqu'à Naples, et le conduisit en triomphe à Rome, où il fut traité avec une magnificence extraordinaire. Tiridate sut gagner les bonnes grâces de l'empereur en flattant ses goûts capricieux, et surtout en exaltant son adresse à diriger un char. Il en obtint des sommes considérables, qui lui servirent à réparer ses forteresses et à rebâtir sa capitale, détruite par Corbulon, et dont il changea le nom d'*Artaxate* en celui de *Néronée*. Ce prince mourut vers l'an 75, après avoir occupé le trône 11 ans.

TIRIDATE II, roi d'Arménie, était fils de Khosrou, assassiné par Anag, prince Arsacide, l'an 232. Ardechyr, premier roi de Perse de la dynastie des Sassanides, s'étant emparé de l'Arménie, Tiridate, encore enfant, fut conduit à Rome, par Ardavazt Montagouni, et y reçut une éducation conforme à son rang. Les talents que ce jeune prince montrait pour la guerre lui méritèrent l'estime des Romains, et il finit par obtenir une armée pour reconquérir le trône de ses pères. Accueilli par les princes arméniens, comme leur souverain légitime, l'an 259 il chassa sans peine de ses États les Persans, qu'il poursuivit jusqu'au centre de leur

empire. N'oubliant point les services qu'il avait reçus d'Ardavazt, il le créa *sbarabied*, et se reposa sur lui d'une partie des soins du gouvernement. Pendant un voyage que Tiridate avait fait à Rome, les Persans rentrèrent dans l'Arménie, et se rendirent bientôt maîtres des principales provinces. Instruit de ce désastre, il se hâta de revenir dans son royaume, et avec le secours des légions de Syrie il repoussa les Persans sur lesquels il remporta une victoire complète : le fidèle Ardavazt perdit la vie. Tandis que les Romains pénétraient dans la Perse, par la frontière méridionale, Tiridate l'attaqua du côté de l'Atropatène, et revint chargé de riches dépouilles. Touché des vertus et de la piété de saint Grégoire, ce prince embrassa le christianisme, qu'il avait longtemps persécuté, et reçut le baptême, la 16e année de son règne, avec sa sœur et sa femme, des mains du vénérable patriarche. Cet exemple fut suivi par les grands; mais le peuple ne put se détacher aussi facilement de ses anciennes croyances. Tiridate fit venir dans ses États les prêtres grecs et syriens, établit des évêchés, et fonda dans toutes les provinces des églises et des monastères. Cependant il fallut livrer des combats sanglants dans plusieurs parties du royaume, et en particulier dans le pays de Daron, que les Arméniens regardaient comme une terre sacrée, à cause de la multitude de temples et d'idoles qu'on y voyait. Tiridate, auquel ses peuples décernèrent le surnom de *Grand*, mourut en 314, après un règne de 56 ans. Khosrou II, son fils, lui succéda.

TIRIN (Jacques), jésuite, né en 1580 à Anvers, mort en 1636, se distingua par son zèle dans la mission de Hollande, et publia : *Commentarii in vetus et Novum Testamentum*, Anvers, 1632, 3 vol. in-fol.; ibid., 1656, 2 vol. in-fol. : c'est une compilation utile.

TIRON (Tullius TIRO), affranchi de Cicéron, dont il avait été successivement le secrétaire, puis l'intendant, contribua beaucoup à perfectionner chez les Romains la *tachygraphie* ou l'art d'écrire aussi vite que la parole. C'est à lui que l'on est redevable du recueil des *lettres* de son maître. On sait qu'il avait composé une *Vie* de l'orateur romain, le *recueil* de ses bons mots (*joci*), en 3 livres, et quelques autres ouvrages. Les notes ou signes tachygraphiques de Tiron, ainsi que celles de Sénèque, ont été publiées avec des explications par Gruter dans le *Corpus inscript.* Le travail le plus complet qu'on ait sur cette matière est l'*Alphabetum tironianum* de Carpentiers, Paris, 1741, in-fol. La sténographie, si utilement employée aujourd'hui, est un dérivé de la tachygraphie des anciens.

TIROU, compilateur, né en Flandre, a publié le premier une *Histoire de Lille et de sa châtellenie*, 1730, in-12. Elle est curieuse et intéressante, mais on y trouve quelques traditions fabuleuses, et le style n'en est pas châtié.

TISCHBEIN (Jean-Antoine), né, le 28 août 1720, à Haina, dans le pays de Hesse, était le 4e fils d'un boulanger, qui en eut sept, tous voués à la culture des arts, mais dont les plus distingués furent celui qui est le sujet de cet article, et son frère qui suit. Après avoir reçu ses premières leçons de dessin à Francfort, où il ne s'occupa d'abord que de peinture en tapisserie, Jean-Antoine alla étudier à Paris et à Rome, et après avoir fait de grands progrès, il vint établir une école de dessin à Hambourg, où il mourut le 26 juillet 1784. Il a publié en allemand : *Instructions pour apprendre la peinture par principes*, Hambourg, 1771, in-8°.

TISCHBEIN (Jean-Henri), frère puîné du précédent, né comme lui à Haina, le 3 octobre 1722, fut d'abord placé chez un mauvais peintre en tapisserie. Un tapis qu'il mit en vente à la foire de Francfort, et qui décelait un véritable talent, lui mérita la protection du comte de Stadion. Grâce à ce seigneur généreux, il put venir en France, où il étudia cinq ans à Paris sous Vanloo. Il visita ensuite les écoles et les antiquités de Florence, de Bologne, de Rome et de Venise, où il prit des leçons de Piazetta. De retour en Allemagne, Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, le nomma son peintre, puis directeur de l'académie fondée en 1776, enfin professeur de peinture au collége Carolin. Il fit abandonner à ses nombreux élèves la manière et Rembrandt, pour leur faire étudier la nature de cet heureux mélange de couleurs qui caractérise l'école vénitienne. On peut lui reprocher toutefois d'avoir donné dans l'excès contraire à celui de Rembrandt, et d'avoir mis dans ses tableaux un coloris trop vif. Tischbein mourut à Cassel en 1789. Cet artiste s'est exercé principalement sur des objets mythologiques, et s'il a traité quelquefois des sujets de l'histoire sainte et de l'ancienne histoire d'Allemagne, il s'est donné dans ses compositions la même liberté que s'il se fût agi de la Fable.

TISCHBEIN (Jean Henri-Conrad), peintre de paysage et d'histoire naturelle, neveu du précédent, né à Haina en 1742, mort à Cassel en 1808, s'exerça aussi dans la gravure à l'eau-forte et sur le bois, et publia : *Traité élémentaire de la gravure à l'eau-forte, avec 84 feuilles de gravures tirées selon cette méthode*, Cassel, 1790, in-fol. (en allemand).

TISCHBEIN (Jean-Henri-Guillaume), peintre d'histoire, frère du précédent, né en 1751, travailla à Hambourg, en Hollande, à Hanovre, à Berlin, et visita Rome et Naples, où il fut nommé directeur de l'Académie de peinture. On a de lui : *Têtes de différents animaux dessinées d'après nature*, Naples, 1796, in-fol.; *Collection of engravings from antique vases*, Naples, 1791, 4 vol. in-fol., dont on a publié la copie en France sous ce titre : *Recueil de gravures d'après des vases antiques*, etc., Paris, 1803-1806, 4 vol. contenant 240 planches; *Homère dessiné par Tischbein, d'après des antiques expliqués par Heine* (en allemand), Gœttingen, 1801 à 1804, publié en France sous ce titre : *Figures d'Homère dessiné d'après l'antique*, etc., Metz, tome I, 1801, tome II, 1802.

TISCHBEIN (Jean-Frédéric-Auguste), frère du précédent, naquit à Maestricht, le 9 mars 1750, fit ses premières études près de lui, et se rendit à Cassel pour se perfectionner à l'école de son oncle (Jean-Henri). Par la protection généreuse du prince de Waldeck, il se vit en état d'aller, pendant sept ans, fréquenter les écoles de France et d'Italie. Le nom de sa famille étant déjà connu à la cour de Naples, la reine se fit peindre par lui et le chargea d'aller à Vienne remettre à sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, le portrait qu'il

avait fait. Revenu près de son protecteur, le prince de Waldeck, il fut nommé peintre de sa cour, avec le titre de conseiller. Il passa plus tard en Hollande. Il se trouvait en 1795 à Dessau, et en 1800 il fut nommé professeur et directeur de l'école des beaux-arts à Leipzig. Il mourut à Heidelberg, le 21 juin 1812. Ses portraits sont très-recherchés.

TISIAS, orateur, né en Sicile, auquel Aristote et Cicéron attribuent l'honneur d'avoir le premier fixé des règles pour l'éloquence, florissait vers l'an 406 avant J. C. Il accompagna Géorgias Léontin, son élève, dans une ambassade à Athènes, et eut la gloire de donner des leçons à Isocrate.

TISIUS. *Voyez* **THYSIUS.**

TISSAPHERNES, satrape de Perse sous Artaxercès Mnémon, commandait un corps de troupes à la célèbre bataille de Cunaxa. Pour récompense d'autres services qu'il rendit à ce prince, notamment en lui livrant les chefs grecs qu'il avait attirés dans un piége, il en obtint la main de sa fille et le gouvernement des provinces qui avaient obéi au jeune Cyrus avant sa révolte. Mais un échec que Tissaphernes essuya contre les Lacédémoniens offrit à la reine Parysatis, qui lui imputait la mort de son fils Cyrus, une occasion de le perdre auprès d'Artaxercès, et il fut assassiné par ses ordres à Colosse en Phrygie.

TISSARD (François), natif d'Amboise, fit ses études à Paris, suivit les écoles de droit à Orléans, et s'étant rendu en Italie, y devint habile dans l'hébreu et dans le grec. De retour en France, il fut nommé professeur à l'université, s'occupa beaucoup d'y établir l'enseignement du grec; et comme on était obligé de tirer de Venise les livres écrits dans cette langue, ce qui les rendait très-chers, il fit imprimer à Paris, en 1507, in-4°, un *Recueil* qui contenait les *Sentences* des sept sages, les *Vers dorés* de Pythagore, le *Poëme* de Phocylide et quelques autres *Opuscules*, avec un *Discours* latin de sa façon, pour exciter à l'étude de la langue grecque. Ce *Recueil* fut suivi de plusieurs éditions grecques, accompagnées de préfaces. Tissard composa aussi, et dédia au jeune duc de Valois, depuis François Ier, la première grammaire hébraïque qu'on ait vue en France, 1508, in-4°. Tissard est le premier qui ait fait imprimer des livres grecs et hébreux; et son imprimeur, Gilles Gourmont, le premier qui ait employé à Paris des caractères de ces deux langues. Il mourut en 1508.

TISSARD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1740, après avoir professé avec distinction les humanités et la théologie, publia à Troyes, conjointement avec son confrère Vinot, un petit *Recueil* de fables de la Fontaine, traduites en vers latins, où ils ont su mettre toute l'élégance et toutes les grâces dont ces pièces inimitables étaient susceptibles en passant dans une langue morte. Ce *Recueil* a été réimprimé en 1738, in-12, à Rouen, sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé Saas. Il comprend aussi d'autres pièces latines des deux auteurs. On a encore de Pierre Tissard plusieurs écrits anonymes sur les contestations de l'Église.

TISSERAN (Jean), cordelier de Paris, se distingua, sur la fin du 16e siècle, par ses prédications. Ayant converti un grand nombre de filles de mauvaise vie, il fonda pour elles, en 1494, une maison de refuge, sous l'invocation de sainte Madelaine. Plus de 200 filles pénitentes s'y retirèrent; et comme les revenus de la maison devenaient insuffisants, on permit à quelques-unes d'aller faire des quêtes, à l'exemple des ordres mendiants. Jean Simon, évêque de Paris, leur dressa des statuts, et les mit sous la règle de Saint-Augustin. Le duc d'Orléans, qui régna plus tard sous le nom de Louis XII, leur ayant donné son hôtel, elles furent astreintes à la clôture, et restèrent dans ce local jusqu'en 1572. Alors Catherine de Médicis, qui voulait construire un hôtel à la place du couvent des filles pénitentes, les transféra rue Saint-Denis, dans l'abbaye de Saint-Magloire, où elles demeurèrent jusqu'à l'époque de la révolution. Il y avait déjà longtemps qu'on n'y recevait plus que des filles vertueuses; mais d'autres maisons de refuge, telles que les Madelonnettes et Sainte-Pélagie, fondées par des personnes animées du même zèle que Tisseran, étaient ouvertes aux filles pénitentes.

TISSET (François-Barnabé), mort à Paris en 1814, à l'âge de 55 ans, est auteur des ouvrages suivants: *Vie privée du général Bonaparte*, Paris, an IV, in-8° (ce livre fut mis à l'index à Vienne); *Relation exacte et véritable de tout ce qui vient de se passer à Rome, et découverte d'un grand ouvrage mis à l'index à Rome par le pape et les inquisiteurs, contenant les noms et portraits, d'après nature, des prêtres, nobles et agioteurs de France et d'Europe*, an IV, in-8° de 32 pages; *Abrégé des principaux événements de la vie de J. C., ou Pot-Pourri sacré à l'usage des fidèles croyants, amateurs du Nouveau Testament*, messidor, an IV, in-8° de 32 pages; *Tisset au citoyen politique Fouché de Nantes*, an IV, in-8°; *Vie politique et privée des sept ministres de la république* (Scherer, Lambrecht, Talleyrand, le Tourneux, Dondeau, Ramelle, Pleville), in-8° de 8 pages; *Vie privée de Pierre Gaspard Chaumette, dit Anaxagoras, ex-procureur de la commune de Paris, traduit au tribunal révolutionnaire avec plusieurs de ses complices, présentée aux sans-culottes*, an II, in-8° de 8 pages, et beaucoup d'autres *opuscules*.

TAISSIER (le P. Bertrand), religieux de Cîteaux, introduisit, en 1664, la réforme dans l'abbaye Bonnefontaine, diocèse de Reims, dont il était prieur, et mourut vers 1670. On lui doit la publication du recueil intitulé: *Biblioth. Patrum cisterciensium*, etc., Bonnefontaine, 1660-69, 8 tomes en 4 vol. in-fol., très-rare. Il s'en trouve un exemplaire complet à la Bibliothèque du roi à Paris.

TISSOT (Jean-Maurice), mathématicien, né à Pontarlier dans le 16e siècle, mort vers 1650, 2e président de la chambre des comptes à Dole, servit avec distinction en Italie sous le duc de Longueville, à l'armée du roi d'Espagne, en Flandre et dans le comté de Bourgogne, lors de l'invasion de cette province par les Français en 1636. On lui doit, entre autres ouvrages, la *carte* du comté de Bourgogne, en 4 feuilles, 1642, reproduite plusieurs fois avec des corrections, notamment en 1675.

TISSOT (Simon-André), médecin, né à Grancy, dans le pays de Vaud, en 1728, étudia la médecine à Montpellier, et vint se fixer à Lausanne, où il se fit con-

naître par une nouvelle manière de traiter la petite vérole. Il publia successivement divers écrits estimables qui lui valurent une pension de la république de Genève, une médaille de la chambre de santé du canton de Berne, la chaire de médecine au collége de Lausanne, le titre de membre de la Société royale de Londres, et les offres les plus honorables de la part des rois de Pologne et d'Angleterre. Il les refusa; mais en 1780, il accepta de Joseph II une chaire à l'université de Pavie, où il ne fut pas d'abord apprécié comme il devait l'être. Il fallut une épidémie, dont les ravages se répandirent sur la Lombardie, pour prouver la sagesse de sa méthode et son expérience consommée : l'enthousiasme pour Tissot fut dès lors porté au comble, et on grava même en son honneur, sur le portique des écoles, une inscription commençant par ces mots : *Immortali præceptori*, etc. Après trois ans de professorat, il revint à Lausanne, où il put jouir encore quelques années de sa gloire. C'est là qu'il mourut, le 15 juin 1797. On a un *Recueil* de ses ouvrages, latins et français, publié par lui-même, Paris, 1769 et années suivantes, 18 vol. in-12; et une édition de ses *OEuvres choisies*, Paris, 1809, 8 vol. in-8°, avec des *notes* du Dr Hallé. Le plus répandu, comme le plus célèbre de ses ouvrages, est son *Tentamen de morbis ex manustupratione ortis*, Louvain, 1760, qui parut en français dans le même temps, sous le titre de l'*Onanisme, ou Dissertation*, etc. Son *Avis au peuple sur sa santé*, Lausanne, 1761, in-12, souvent réimprimé et traduit dans toutes les langues, n'est pas moins connu, et bien des personnes le préfèrent encore à la *Médecine domestique* de Buchan; mais quelque simples que soient ses prescriptions, quelque clairs que soient ses conseils, il est encore plus prudent, en cas de maladie, de recourir à un médecin.

TISSOT (Clément-Joseph), médecin, parent du précédent, né à Ornans en 1750, fut, pendant près de 20 ans, chirurgien dans plusieurs corps d'armée ou dans les hôpitaux militaires; il porta du secours, en 1806, aux prisonniers autrichiens cantonnés dans la Souabe, qui souffraient d'une dyssenterie épidémique, et, pour prix de son zèle, reçut de l'archiduc Charles une lettre flatteuse avec un riche présent, et le diplôme de membre honoraire de l'Académie de médecine et de chirurgie de Vienne. Il eut le titre de médecin consultant du duc d'Orléans, et mourut à Paris, en 1826, vice-président de la Société de médecine pratique. Outre trois mémoires couronnés par l'Académie de chirurgie, de 1779 à 1783, on a de lui : *Gymnastique médicale*, Paris, 1781, in-12; des *Observations sur les causes des épidémies dans les hôpitaux militaires*, et des *Recherches topographiques*, insérées dans le XVe vol. des *Mémoires de médecine militaire*, en décembre 1824.

TISSOT (Alexandre-Pascal), magistrat et littérateur, de la même famille que les précédents, né en 1782 à Mornas (département de Vaucluse), mort à Paris en 1823, avait occupé l'emploi de chef de bureau au ministère des cultes. Outre divers ouvrages laissés en manuscrits ou imparfaits, et des *articles* fournis aux *Tablettes universelles* (t. I-IV), on lui doit : *Code et Novelles de Justinien, Novelles de l'empereur Léon, fragments de Caïus, d'Ulpien et de Paul, traduction unique faite sur l'édition d'Elzevir, revue par D. Godefroy*, Metz et Paris, 1807-10, 4 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12, faisant partie d'une collection intitulée : *Corps de droit romain en latin et en français*, 14 vol. in-4° ou 68 vol. in-12; *Le trésor de l'ancienne jurisprudence romaine*, etc. (avec A. G. Daubenton), Metz, 1811, in-4°; *Manuel du négociant*, Paris, 1808, in-4°. etc.

TITE, disciple de saint Paul, né de parents idolâtres, devint, après sa conversion, le compagnon fidèle de ce grand apôtre. L'an 51 de J. C., il assista avec lui au concile tenu à Jérusalem sur les observances légales. Il remplit ensuite heureusement plusieurs missions dont le chargea son maître, qui lui adressa deux *Épîtres* et l'établit évêque de Crète. Tite gouverna sagement cette Église, répandit la foi dans les îles voisines, et mourut dans un âge avancé.

TITE-LIVE (Titus-Livius), célèbre historien latin, naquit à Padoue, d'une ancienne famille, sous le consulat de Pison et de Gabinus, l'an de Rome 695. Uniquement occupé de la composition de ses ouvrages, il passait une partie de l'année à Rome et l'autre à Naples, attiré par la beauté du climat et le besoin d'être seul. Après la mort d'Auguste, il retourna à Padoue, où il mourut à l'âge de 76 ans, la 4e année du règne de Tibère (770 de Rome). Auguste l'honora de son amitié, et lui confia même l'éducation du jeune Claude, depuis empereur; mais cette bienveillance du maître du monde n'altéra point l'impartialité de l'historien, qui se permit de louer Brutus, Cassius, et surtout Pompée : il est vrai aussi que le maître du monde ne sut pas mauvais gré à l'historien de cette impartialité, et l'appela quelquefois en riant *le Pompéien*. Tite-Live s'était exercé dans plus d'un genre; mais son principal titre à l'immortalité est l'*Histoire romaine*, qu'il avait écrite en CXL ou CXLII livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an de Rome 743. On a lieu de présumer qu'il mit à composer ce grand ouvrage tout le temps qui s'écoula depuis la bataille d'Actium jusqu'à la mort de Drusus, c'est-à-dire environ 21 ans. Mais il en produisait en public de temps en temps quelque partie, et ces publications répandirent au loin sa renommée. On dit qu'un Espagnol vint exprès de Cadix à Rome pour le voir, et s'en retourna aussitôt après avoir eu cet honneur. On ne sait pas si c'est l'historien lui-même qui a partagé son ouvrage en décades, c'est-à-dire de 10 en 10 livres. A l'égard des sommaires qui sont à la tête de chacun de ces livres, on ne croit pas devoir les lui attribuer; mais ils ont leur utilité, puisqu'ils servent à faire connaître les faits rapportés dans les livres qui nous manquent. Or, il ne nous en est parvenu que 35, dont quelques-uns même ne sont pas entiers. C'est à diverses époques, et par portions, que ce trésor littéraire a été tiré de la poussière. Plus d'une fois on a eu l'espoir de le compléter par de nouvelles découvertes; mais cet espoir a été bientôt trompé. Seulement, en 1772, Paul-Jacques Bruns et Giovenazzi, en examinant un manuscrit du Vatican, timbré 24, du format in-8°, parvinrent à déchiffrer un fragment du livre XCIe, que le premier fit paraître à Leipzig, en 1770, et qui a été réimprimé assez souvent depuis, notamment dans l'édition de Deux-Ponts, t. XII. Jean Frenshémius a eu l'idée de combler les lacunes de

Tite-Live par des suppléments, comme il l'a fait aussi, mais avec moins de bonheur, pour Quinte-Curce. Ni Frenshémius ni d'autres ne pourront jamais nous consoler de cette perte immense. On trouvera dans plusieurs historiens une critique plus sévère, une abnégation plus absolue, des préjugés nationaux et une raison plus impartiale : mais où trouvera-t-on une narration plus rapide et plus vive, un style plus admirable, qui sache être simple sans bassesse, élégant et orné sans affectation, grand et sublime sans enflure, nombreux ou serré, doux ou véhément, selon les circonstances, mais toujours clair et parfaitement intelligible? Les harangues que l'historien latin prête à ses personnages lui ont été reprochées par les modernes comme des hors-d'œuvre et des infidélités; mais elles sont si éloquentes et si belles qu'on les regretterait pour elles-mêmes si elles venaient à disparaître. A la renaissance des lettres, les savants se prirent pour Tite-Live d'une admiration passionnée : aujourd'hui on le juge plus froidement; mais l'estime que l'on conserve pour lui est plus raisonnée. Les éditeurs de Deux-Ponts ont partagé en six âges les éditions de Tite-Live qui se sont succédé depuis 1469 jusqu'en 1738-46, époque où Drakenborch publia la sienne. La plus rare est celle de Venise, 1470, et parmi les meilleures on distingue celles d'Elzévir, 1634, 3 vol. in-12; 1665, 3 vol. in-8°; de Doujat, *ad usum delphini,* 1676 et 1680, 6 vol. in-4°; de Drakenborch, 1738-46, 7 vol. in-4°; de Crévier, 1735, 6 vol. in-4°; de Deux-Ponts, 1784, 13 vol. in-8°; et enfin de Lemaire, 13 vol. in-8°; dans sa *Collection des auteurs latins.* La plus ancienne version complète de Tite-Live en français est celle de Pierre Bercheure ou Berchoire, Paris, 1514-15, in-fol.; la meilleure est celle de Dureau de la Malle, achevée par Noël, Paris, 1810 à 1812, 15 vol. in-8°; réimprimés en 1824, 17 vol. in-4°.

TITI ou **TITO** (Santi di), architecte et peintre, né en 1538 à Borgo San-Sepolcro en Toscane, sut tirer parti de sa connaissance des effets de la perspective, pour donner à la scène de ses tableaux quelque chose de grand et de majestueux. On cite de lui un *Baptême* et une *Résurrection de J. C.*, et la *Cène d'Emmaüs*, à Florence.

TITI (Robert), littérateur, de la même famille que le précédent, né en 1551 à San-Sepolcro, mort en 1609 à Pise, où, sur l'invitation du grand-duc Ferdinand, il était allé, vers les dernières années de sa vie, occuper une chaire de belles-lettres, a publié : *Carminum liber primus,* dans le Recueil des poésies latines de Pierre Gherardi, Florence, 1571, in-8°; *Locorum controversorum libri X,* etc., ibid., 1583, in-4° : cet ouvrage fut attaqué par Joseph-Juste Scaliger, et Titi lui répliqua par un écrit intitulé : *Pro suis controversis assertio,* ibid., 1589, in-4°; *Ad Cæsaris commentarios de bello gallico prælectiones IV,* ibid., 1598, in-4°.

TITIEN (Titiano VECELLI, dit le), le plus grand peintre de l'école vénitienne, naquit en 1477, à Piève de Cadore. Envoyé de bonne heure à Venise, il y suivit quelque temps les leçons de Sébast. Zuccato; mais il quitta cet artiste médiocre pour s'attacher à Gentil Bellini, et se perfectionna ensuite près de Giorgione dont il allait être bientôt l'émule. En 1505 on les chargea tous deux des peintures extérieures du nouveau *Fondaco de' Tedeschi.* La façade principale fut confiée au Giorgione; mais le *Triomphe de Judith* qu'exécuta le Titien sur l'un des côtés du bâtiment, le plaça dans l'opinion au-dessus de son compétiteur. Un autre grand ouvrage, l'*Assomption,* qui se voit aujourd'hui dans l'une des salles de l'Académie des beaux-arts, le mit tout à fait hors de ligne. Le sénat le chargea d'achever les peintures commencées dans la salle du grand conseil par J. Bellini, et pour le récompenser lui accorda le titre de premier peintre de la république. Appelé par Alphonse d'Este, duc de Ferrare, à concourir à la décoration de son palais de Castello, il peignit le *Triomphe de l'Amour,* et ces fameuses *Bacchanales* qu'un siècle plus tard Augustin Carrache qualifia les premiers tableaux du monde. Pendant son séjour à Ferrare, le Titien peignit la fameuse Lucrèce Borgia, et le beau tableau connu sous le nom du *Denier de César,* qui fait l'ornement de la galerie de Dresde. Il était de retour à Venise en 1515; et peu de temps après il reçut du pape Léon X l'invitation de se rendre à Rome; mais ses amis, en le détournant de faire ce voyage, lui firent perdre l'occasion la plus favorable pour agrandir son talent. Il résista également aux offres de François Ier, satisfait de sa fortune et de l'estime que lui témoignaient ses compatriotes. L'Arétin, le fléau des grands et des rois, était le flatteur du Titien. Il ne s'était guère éloigné de Venise, lorsqu'en 1529 il se rendit à Bologne pour faire le portrait de Charles-Quint. Ce monarque posa jusqu'à trois fois devant lui, le créa chevalier, puis comte palatin, le combla de richesses, et finit par ne pouvoir plus se passer de lui. Le Titien ne le quitta que pour aller enfin voir Rome, où Paul III le pressait de se rendre. L'âge où il était parvenu ôtait à ce voyage tout l'intérêt que 20 ans plus tôt il aurait eu pour les arts. Pendant le séjour d'un an qu'il fit à Rome, il travailla pour le pape et pour les Farnèse. La *Danaé,* qu'il fit pour le duc Octave, est un de ses plus admirables chefs-d'œuvre; Michel-Ange y trouva pourtant quelque défaut. « Quel dommage, dit-il à Vasari, qu'à Venise on n'apprenne pas à bien dessiner ! Si le Titien était secondé par l'art comme il a été favorisé par la nature, personne au monde ne ferait si vite ni mieux que lui. » Peu apprécié à Florence où il alla en sortant de Rome, le Titien se hâta d'arriver à Venise, où l'appelaient ses amis et ses affections domestiques. Il se trouvait disposé plus que jamais à vouer ses talents au magnifique Charles-Quint. Il rejoignit ce prince à Augsbourg, et le suivit à Inspruck, où il ébaucha son beau tableau représentant la *Trinité* accueillant les membres de la famille impériale, et qui ne fut terminé qu'en 1555. A son retour à Venise le sénat voulut le charger d'une partie des peintures de la chambre du conseil; mais accablé de travaux, il fit admettre à sa place son fils, Horace Véronèse et le Tintoret, réparant ainsi envers ce dernier le tort qu'il avait eu de l'écarter de la salle de la Bibliothèque, alors qu'il redoutait de trouver en lui un rival. Après la mort de Charles-Quint, il continua de travailler pour Philippe II. *Diane et Actéon, Andromède et Persée, Médée et Jason, Pan et Syrinx, Vénus et Adonis,* tiennent le premier rang parmi les compositions que Titien exécuta

pour le monarque espagnol. Elles respirent une fraîcheur d'imagination à peine concevable de la part d'un vieillard qu'avait dû épuiser plus d'un demi-siècle de la vie la plus active. La gravure a pu seule faire connaître le nombre prodigieux des tableaux du Titien. Entre les derniers qu'il exécuta, on distingue le *Martyre de saint Laurent*, la *Flagellation de Jésus-Christ*, une *Madeleine*, et cette *Cène* qu'il proclamait son meilleur ouvrage, fruit précieux de sept ans d'étude. Presque centenaire, il mourut de la peste qui ravagea plusieurs quartiers de Venise en 1576; et, par une dérogation aux règlements sanitaires, ses restes, soustraits à la destruction prescrite pour les corps pestiférés, furent déposés dans l'église des *Frari*. Un fils dénaturé, Pomponio Vecelli, dissipa indignement l'héritage du Titien, sans même lui consacrer une pierre sépulcrale. Ce ne fut que 45 ans après la mort de ce grand peintre que Palme le Jeune érigea son buste dans l'église Saint-Jean et Saint-Paul. On avait eu le projet, en 1794, de lui dresser un magnifique sarcophage, dont Canova présenta le projet. Parmi les 22 tableaux que le musée de Paris possède du Titien, outre les beaux portraits de *François Ier*, d'*Alphonse d'Avalos*, d'un *commandant de Malte*, etc., on distingue, *le Christ aux roseaux*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, *sainte Agnès*, *saint Jérôme*, *Jupiter* (sous la forme d'un satyre) *et Antiope*. Le cabinet des estampes, aussi à Paris, possède un Recueil d'environ 850 gravures faites d'après le Titien. Mayer, auteur du livre *Dell' imitazione pittorica, dell' eccellenza delle opere di Tiziano, e della vita de Tiziano* (Venise, 1818, in-8°), a rassemblé une collection considérable d'estampes d'après le Titien, dont il promettait le catalogue. Un tableau du Titien qui mérite d'être mentionné particulièrement, c'est le *Martyre de saint Pierre*, dont un édit du sénat défendait, sous peine de mort, la sortie de Venise, et qui toutefois, enlevé par le conquérant de l'Italie, s'est vu au Louvre jusqu'en 1815.

TITIEN (Horace, etc.). *Voyez* VECELLI.

TITIUS (Gottlieb ou Théophile-Gérard), jurisconsulte, né à Nordhausen, le 5 juin 1661, fut nommé en 1709 professeur en droit à l'université de Leipzig, l'année suivante conseiller au tribunal d'appel de Dresde, en 1713, assesseur au tribunal supérieur de Leipzig, et mourut le 10 avril 1714. Il avait été l'un des commissaires nommés, en 1706, pour examiner la conduite des ministres de l'électeur qui avaient signé le traité d'Alt-Ranstadt entre Charles XII et Auguste II. Il avait vécu pendant 20 ans dans la solitude, et consacré tout son temps à examiner les différentes parties de la jurisprudence, en s'appuyant sur les principes d'une philosophie droite et simple. Outre des *dissertations* sur divers objets de jurisprudence, recueillies par Hommel, Leipzig, 1729, in-4°, on cite de lui : *Specimen juris publici romano-germanici*, etc.; Leipzig, 1698, in-12, 1705, in-8°, et 1717; *Droit féodal germanique*, etc. (allemand), 1699, in-12; 1730, in-8°; *Observationes in Puffendorf libros II, de officio hominis et civis*, 1703, in-12; *Essai sur le droit canonique d'Allemagne pour les États protestants* (allemand), 1701.

TITIUS (Jean-Daniel), professeur de mathématiques et de physique à l'université de Wittenberg, naquit le 2 janvier 1729, à Konitz, dans la Prusse occidentale. Ayant étudié à Dantzig et à Leipzig, il fut, en 1756, nommé à la chaire qu'il a remplie pendant 40 ans. Il mourut à Wittenberg le 16 décembre 1797. Cette ville ayant été assiégée en 1760, et presque entièrement réduite en cendres, Titius y perdit le fruit de ses travaux, entre autres ses manuscrits qu'il allait donner à l'imprimeur.

TITON DU TILLET (Évrard), célèbre amateur des lettres, né à Paris, le 16 janvier 1677, mort le 26 décembre 1762, conçut l'idée de consacrer un monument durable à Louis XIV et aux grands hommes qui ont illustré son règne, et en fit exécuter un modèle en petit par Louis Garnier, élève du fameux Girardon, qui mit 10 ans à son travail. C'est ce modèle, si connu sous le nom de *Parnasse français*, qui a préservé Titon du Tillet de l'oubli. Cet homme généreux, à peine au-dessus d'une modeste aisance, ne put élever ce monument en grand, comme il en avait eu l'intention, dans un jardin ou sur une place publique; mais les lettres ne sont pas ingrates pour ceux qui les aiment, et elles ont placé le nom de Titon avec honneur dans leurs fastes. Il faut lui savoir gré d'avoir fait frapper à ses frais une suite de *médailles* représentant Louis XIV et les principaux poëtes ou musiciens de son règne, d'avoir encouragé et secouru les jeunes écrivains peu aisés avec une générosité qui n'eut d'égale que sa discrétion, enfin d'avoir accueilli le neveu du grand Corneille et recommandé sa petite-nièce à Voltaire. Le modèle du *Parnasse français* est aujourd'hui à la Bibliothèque du roi à Paris. On a de Titon du Tillet : la *Description* de ce monument, 1726, in-12; réimprimée, 1732, in-fol., figures; *Essais sur les honneurs et les monuments accordés aux illustres savants pendant la suite des siècles*, Paris, 1734, in-12. On trouve des *éloges* de Titon du Tillet dans l'*Année littéraire* de Fréron, 1763, I, 265, et dans le *Mercure*, mai 1764.

TITSINGH (Isaac), voyageur hollandais, était né, à Amsterdam, vers 1740. Il passa de bonne heure aux Indes orientales, entra dans l'administration de la compagnie, et, par son zèle et son assiduité, parvint à l'emploi de conseiller. Grâce à son tempérament vigoureux et à son humeur égale et enjouée, il brava, pendant 17 ans, les effets désastreux du climat de Batavia, si funeste aux Européens; il y vit deux fois se renouveler en totalité, par la mort de ses membres, le corps dont il faisait partie. En 1778, il fut envoyé au Japon comme chef du commerce. La guerre qui, de l'océan Atlantique étendit ses ravages jusqu'aux extrémités les plus orientales de l'Asie, empêcha la compagnie des Indes d'expédier, comme à l'ordinaire, le grand navire qui de Batavia va chaque année à Nangasaki. Ainsi Titsingh resta bien plus longtemps que ses prédécesseurs dans la petite île de Desima, où les Hollandais étaient à peu près prisonniers. Il alla plusieurs fois, comme ambassadeur de la compagnie, à Yédo, saluer le Djogoun ou empereur séculier du Japon; et, par ses manières prévenantes, réussit à se faire des amis chez une nation remplie de défiance pour les Européens, mais moins éloignée qu'on ne le croit communément de leur emprunter des usages qui ne pourraient que lui être avantageux. C'est un fait dont Titsingh eut lieu de se

convaincre en plusieurs occasions. Parmi les personnes avec lesquelles il forma une liaison intime, il suffit de citer un prince, beau-père de l'empereur, qui régna de 1780 à 1786. Titsingh, même après qu'il eut quitté le Japon, entretint avec ce personnage éminent et avec d'autres Japonais de distinction une correspondance réglée, qui lui fournit des renseignements précieux sur un pays si peu connu. Mais tel est l'esprit soupçonneux du gouvernement, que, malgré l'affection toute particulière que l'on témoignait à Titsingh, durant son séjour à Yédo, en 1782, il ne put obtenir la permission d'aller, à ses frais, visiter le temple de Nilo, qui est à trois journées de chemin de la capitale, où est la sépulture du chef de la dynastie actuellement régnante, et dont il avait entendu vanter la magnificence. On lui objecta qu'il n'existait point d'exemple d'une pareille faveur. Au mois de novembre 1784, Titsingh partit du Japon, d'où il rapporta une quantité d'objets curieux, et où il avait habilement profité d'une circonstance heureuse, en stipulant avec le gouvernement une augmentation considérable sur les marchandises hollandaises pour un terme de 15 ans. Peu de temps après, il fut nommé gouverneur de Chinchoura, comptoir du Bengale, sur les rives du Gange, à une lieue au-dessus de Chandernagor. Titsingh revint à Batavia. Il y exerçait ses fonctions de conseiller du gouvernement, lorsqu'il fut appelé de nouveau à représenter sa nation, comme ambassadeur, auprès d'un monarque de l'Asie orientale. Van Braam, chef de la compagnie hollandaise à Canton, désirait depuis longtemps d'aller à Pékin, comme envoyé du stathouder. Ses premières lettres, adressées, à cet effet, à Batavia, n'ayant pas produit le résultat qu'il en attendait, il en écrivit de plus pressantes; et, pour en assurer le succès, il annonça que les représentants des diverses nations établies à la Chine devaient envoyer complimenter l'empereur sur la 60e année de son règne. A la même époque, les mandarins de Canton, craignant que les plaintes faites par lord Macartney n'excitassent l'attention de leur souverain, cherchaient de leur côté le moyen de produire à sa cour un Européen qui présentât leur conduite sous un jour favorable, en remerciant le prince des faveurs répandues sur le commerce des étrangers. Van Braam espérait bien être choisi pour chef de l'ambassade; mais il fut trompé dans son attente, ainsi que dans l'espoir d'engager les autres nations européennes à suivre son exemple. Toutes refusèrent, il se vit réduit à n'être que le second. Le gouvernement de Batavia nomma Titsingh ambassadeur. Il ne pouvait mieux choisir; car où trouver un autre Européen accoutumé, comme lui, aux usages et aux mœurs des Asiatiques, et habitué à traiter avec eux? Après être convenu avec les mandarins de Canton de tout ce qui concernait le cérémonial, il partit de cette ville le 22 novembre 1794. Indépendamment de son adjoint Van Braam, il avait avec lui quatre autres Hollandais et deux Français, Agie et de Guignes. Ce dernier l'accompagnait comme un de ses secrétaires. Les Chinois eux-mêmes avaient demandé, par l'entremise des missionnaires, que deux personnes, parmi les étrangers résidant à Canton et entendant le latin et un peu le chinois, fissent partie de l'ambassade. Elle arriva le 9 janvier 1795 à Pékin, après un voyage très-fatigant, fait presque toujours par terre. L'ambassadeur, familiarisé avec le cérémonial des cours de l'Asie orientale, n'avait fait aucune difficulté, étant à Canton, d'exécuter le salut nommé *keou-teou*. Il eut, ainsi que son collègue, l'occasion de le répéter très-souvent durant son séjour à la cour. Les Européens d'un rang inférieur en étaient quittes pour un simple salut. Le 12, Titsingh remit ses lettres de créance. Il obtint ensuite d'autres audiences, fut invité à des fêtes et à des divertissements de la cour; enfin il fut admis dans les jardins d'Yuen-min-yuen. Il ne put pas toujours profiter des marques d'intérêt dont on le comblait; car une indisposition produite par la coutume incommode pour un Européen, d'être sur pied avant le jour, pour aller au palais du prince, l'obligea plusieurs fois de rester chez lui. Van Braam jouissait alors, avec son fils, du pénible honneur qu'il avait tant convoité. Le 28 février, Titsingh vit pour la dernière fois l'empereur, qui lui recommanda de raconter à ses compatriotes la manière distinguée dont il avait été traité. Le lendemain, il reçut les présents de ce monarque, et sortit de la capitale le 15 mars. Ce fut la veille seulement qu'un des missionnaires français put l'aborder. Titsingh voulait, dès le commencement, converser avec eux, et était déterminé à se plaindre du refus qu'on lui faisait éprouver; mais il en fut détourné. Le retour à Canton se fit en partie par eau. L'ambassadeur fut, en plusieurs endroits, régalé au nom de l'empereur, et en général mieux traité qu'en allant à Pékin. Cependant, lorsqu'il descendit à terre, à Canton, le gouverneur de la ville ni aucun Chinois ne se présenta pour le recevoir. Le 11 mai, l'ambassade fut terminée. Un édit relatif à cette mission et l'exemption de droits pour le navire qui avait amené l'ambassadeur parurent aux Chinois plus que suffisants pour dédommager les Hollandais de leurs dépenses. Titsingh, à son départ de Canton, fut accompagné jusqu'à Macao par trois officiers, parce que si les Chinois traitent lestement les étrangers qu'ils reçoivent, néanmoins ils veillent à ce qu'il ne leur arrive aucun accident. Après un séjour de 35 ans en Asie, Titsingh revit l'Europe. Il y était avantageusement connu de plusieurs savants, et correspondait avec eux, entre autres avec sir W. Marsden, à qui nous devons un ouvrage si important sur Sumatra. Possesseur d'une fortune considérable, Titsingh la fit partager à sa famille. Il s'occupait de mettre en ordre les matériaux nombreux qu'il avait apportés du Japon, et voulait publier le résultat de ses recherches, à la fois en Hollande, dans sa langue maternelle, et à Paris, en français. Il venait fréquemment dans cette capitale, et avait même fini par y fixer à peu près son séjour, lorsqu'une maladie aiguë l'emporta, en février 1812.

TITUS SABINUS VESPASIANUS (Flavius), empereur romain, fils aîné et successeur de Vespasien, né l'an de Rome 794 (de J. C. 40), grandit à la cour de Néron dans l'intimité de Britannicus, dont il faillit partager le sort en goûtant au breuvage empoisonné que Néron destinait à ce jeune prince. Les plus heureux dons de la nature, joints à des talents variés, firent admirer Titus avant que ses vertus lui gagnassent tous les cœurs.

D'abord tribun légionnaire en Germanie et dans la Grande-Bretagne, il avait passé de cette charge aux emplois civils, et exercé la questure, lorsqu'à 26 ans il suivit son père, chargé par Néron de soumettre la Judée révoltée. A la tête de deux légions qu'il amenait d'Alexandrie, il commença par la prise de Jotapat et la réduction de Jaffa, où Titus-Trajan lui réserva l'honneur d'entrer le premier. Le siége de Tarichée, opiniatrément défendue, l'assaut de Gimale et enfin la soumission de Giscale couronnèrent cette glorieuse campagne, durant laquelle il vit, pour la première fois, Bérénice, qui lui inspira une vive passion. Sur la nouvelle de l'avénement de Galba, Titus fut envoyé par Vespasien saluer le nouvel empereur au nom des légions de Judée. Il arrivait à Corinthe, quand, informé de la mort de Galba, il reprit la route d'Orient, et, par son retour, détermina les légions de Syrie en faveur de Vespasien, qui fut proclamé empereur. Tandis que celui-ci va se faire reconnaître en Égypte, puis à Rome, Titus se rend devant Jérusalem, seule ville de Judée qui n'a pu encore être soumise. Trois chefs, Éléazar, fils de Simon, Jean de Giscale et Simon, fils de Gioras, s'en étaient partagé les divers quartiers, et se montraient disposés à la plus opiniâtre résistance. Au mois de mars 70, Titus était campé devant ses murs. Maître des deux premières enceintes, il tente encore d'ébranler la constance des assiégés par des promesses de pardon; mais telle était l'opiniâtreté des Juifs, animés aux combats par les lévites, que, si le vainqueur s'arrêtait pour les épargner, c'était l'instant qu'ils choisissaient pour revenir à la charge avec une nouvelle fureur. La résolution de Titus de les épargner ne faisait que prolonger la résistance; enfin il redoubla d'efforts, moins par le désir de vaincre que pour faire cesser les horreurs auxquelles la ville était en proie. Un assaut est ordonné; l'impuissance de la sappe et du bélier contre les murailles du temple l'oblige à en faire incendier les portes, et, malgré l'ordre donné par l'empereur d'épargner le *saint des saints*, un légionnaire, lançant une poutre embrasée dans l'une des salles qui entourent ce sanctuaire, le livre aux flammes, qui le devaient consumer (10 août 70). Sa destruction fut le signal de la soumission des Juifs et du massacre des lévites, que Titus n'avait plus de raison pour épargner. Une partie de la ville restait encore debout; les murs en furent battus par les beliers, et le 8 septembre un nouvel incendie acheva la destruction de Jérusalem, dont il ne resta sur pied que les 3 tours bâties par Hérode. Onze cent mille Hébreux, suivant l'historien Josèphe, avaient péri dans le siége de Jérusalem, et il porte à 200,000 ceux qui, dans le reste de la Judée, étaient tombés sous le fer des Romains depuis le commencement de la guerre. Après avoir pris les mesures nécessaires pour assurer la conservation de sa conquête, Titus, que quelques circonstances firent soupçonner d'aspirer à l'empire, traversant l'Égypte, vint visiter à Argos le célèbre Apollonius, et, s'embarquant de là pour Rhége, vint en toute hâte surprendre Vespasien à Rome. Il lui suffit, pour dissiper les injustes soupçons élevés contre lui, de s'écrier en l'embrassant : « Me voici! mon père, me voici! » Toute l'Italie partagea la joie de l'empereur et du sénat, et un double triomphe fut décerné à Vespasien et à son fils. L'arc érigé en mémoire de cet événement subsiste encore, et porte en relief les insignes de la religion des Hébreux qui servirent à orner ce triomphe. Associé dès lors au pouvoir suprême, Titus exerça, conjointement avec Vespasien, la censure, le tribunat et sept consulats : loin d'abuser de la confiance de son père, il se montra toujours le ministre le plus respectueux et le plus fidèle. Mais il ne fut pas également à l'abri de tout reproche quant à l'exercice même de sa haute autorité : ce ne fut qu'après que la mort de Vespasien (juin 79), eut mis en ses mains l'empire, que Titus abjura totalement les écarts de sa jeunesse et ses scandaleuses dissipations. On le vit commencer une vie nouvelle, en réformant ses entours et en renvoyant de Rome la reine Bérénice que les Romains craignaient qu'il n'épousât, ayant répudié Marcilla-Furnilla, sa femme, dont il avait une fille (Julia-Sabina). La passion du bien public parut occuper désormais tout entière l'âme de Titus; son respect pour les lois allait jusqu'au scrupule; il se croyait d'autant moins libre dans ses actions que, par l'autorité absolue dont il était investi, elles échappaient à tout contrôle. *Autre chose est,* répondit-il à un courtisan dont il avait appuyé les demandes près de Vespasien, *de solliciter un autre ou de juger soi-même, d'appuyer une demande ou d'avoir à l'accorder.* Il se montra rigoureux envers les délateurs, et flétrit par des peines infamantes ces suppôts de la tyrannie. Une autre mesure, qui ne lui fait pas moins honneur, fut l'abolition des poursuites pour crimes de lèse-majesté. La plus belle des prérogatives du pouvoir fut aussi celle dont il était le plus jaloux. *J'ai perdu un jour!* s'écria-t-il à la fin d'une journée qu'il avait passée sans accorder de grâce. En prenant possession du grand pontificat, il avait déclaré qu'il ne souillerait jamais ses mains du sang d'aucun citoyen, et ce ne fut pas un vain engagement : il montra en plusieurs occasions qu'il le tenait pour sacré, notamment en comblant de ses bontés deux jeunes patriciens qui avaient conspiré contre lui, et en associant au pouvoir son frère Domitien, qui ne cessait de lui tendre des embûches. Sa clémence, sa générosité et son amour de la justice le firent proclamer *l'amour et les délices du genre humain.* Malheureusement un si beau règne fut de courte durée : Titus mourut presque subitement, le 13 septembre 81, au village de Réate, dans la maison même où Vespasien avait rendu le dernier soupir. La rumeur publique accusa Domitien de l'avoir empoisonné, mais cette accusation ne paraît point fondée; toutefois il est certain qu'il ordonna qu'on abandonnât Ttitus avant même qu'il fût mort, et que pas même un esclave ne se trouva pour lui fermer les yeux. Le musée du Louvre à Paris, possède un buste et une statue de ce prince.

TIXIER DE RAVISI. *Voyez* **RAVISIUS.**

TOALDO (Joseph), professeur de géographie physique et astronomique à l'université de Padoue, né à Pianezze, près de Vicence, en 1710, mourut en 1798. Padoue lui dut un observatoire et le premier paratonnerre qu'on ait élevé dans les États vénitiens. Il s'occupa beaucoup de phénomènes météorologiques, et, ayant remarqué qu'au bout de 18 mois ils recommencent et se succèdent à peu près dans le même ordre, il dressa les tables de trois de ces périodes, auxquelles il donna le

nom de *Saros*, et que les astronomes appelèrent aussi *cycles Toaldini*. On a de lui plusieurs *dissertations* dans les journaux italiens, les *actes* de la Société palatine, les *mémoires* des Académies de Paris, de Berlin et de Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Trigonometria piana e sferica*, Padoue, 1769, in-4°; ibid., 1772, 1794, in 4°; *Saggio meteorologico sulla vera influenza de astri*, 1770, in-4°, traduction française par Daquin, 1784, in-4°; *Nuova apologia de conduttori metallici*, 1774, in-4° : ce mémoire en faveur des paratonnerres a été traduit en français, 1779, in-8°; *La meteorologica applicata all' agricoltura*, 1775, in-4°, traduite en français; *Trattato di gnomonica*, 1789, in-4°; *Schediasmata astronomica*, 1791, in-4°; *Completa Raccolta d'opuscoli, osservazioni e notizie diverse*, etc., Venise, 1802, 4 vol. in-8°. Salmon a donné une *Notice* sur Toaldo, *Magasin encyclopédique*, 5e année, VI, 469.

TOBIE (*bon maître*), de la tribu et de la ville de Nephtali ou Thesbe, fit, dès sa tendre jeunesse, preuve d'une vertu austère, et continua d'adorer le Seigneur au milieu des superstitions qui entraînaient tout Israël aux autels élevés par Jéroboam. Il épousa une femme de sa tribu, nommée Anne, dont il eut un fils élevé dans ses principes. Emmené captif à Ninive avec sa famille et toute sa tribu, du temps de Salmanazar, roi des Assyriens, il sut gagner la confiance du monarque, qui le fit son pourvoyeur, et lui laissa une grande liberté. Dans la persécution que Sennachérib, fils de Salmanazar, suscita contre les Hébreux, Tobie trouva l'occasion d'exercer sa charité envers ses frères, et alluma ainsi la fureur du roi; mais il parvint à s'y soustraire. Après la mort de Sennachérib il fut rétabli dans ses biens, et put recommencer le cours de ses bonnes œuvres, non sans péril. Dieu voulut éprouver sa résignation, en permettant qu'il devînt aveugle, par un accident singulier, à l'âge de 56 ans. Tobie, dans cette situation, demanda la mort comme une grâce, et croyant que sa prière allait être exaucée, il fit venir son fils pour lui donner de tendres et sages avis. Il lui dit en même temps qu'il avait autrefois prêté 10 talents d'argent à Gabélus, habitant de la ville de Ragès, et qu'il fallait retirer cette somme de ses mains. Le jeune Tobie partit sous la conduite de l'ange Raphaël qui prenait le nom d'Azarias, et que le Seigneur même avait chargé de veiller au succès de son voyage. Dès la première nuit il vit sur les bords du Tigre un grand poisson, qui l'effraya; mais, d'après les instructions de l'ange, il le tira de l'eau et en prit *le cœur, le fiel et le foie*, pour des remèdes qui devaient plus tard lui être indiqués. A Ecbatane, d'après les conseils de l'ange, il alla loger chez Raguel, son parent, dont il épousa, le soir même de son arrivée, la fille unique, Sara, quoiqu'elle eût eu déjà sept maris, étranglés par le démon Asmodée la première nuit de leurs noces; mais il évita ce sort en passant avec sa femme les 3 premières nuits dans la continence et la prière, *et en mettant dans le feu une partie du cœur et du foie du poisson*, ainsi que l'ange le lui avait prescrit. Pendant les fêtes du mariage, l'ange partit pour Ragès, et en ramena Gabélus qui s'acquitta de sa dette. Le jeune Tobie reprit alors le chemin de Ninive, avec sa femme, et, par le conseil de l'ange, il prit le fiel du poisson, et en frotta les yeux de son père, qui recouvra aussitôt la vue. Azarias, pressé vivement d'accepter une récompense pour tant de services, se fit connaître et disparut. Ce fut alors que Tobie entonna ce superbe cantique, que l'on peut voir dans le livre de *Tobie*, chapitre XIII. Le saint vieillard vécut encore 42 ans, et mourut à Ninive à l'âge de 102 ans. Le jeune Tobie demeura dans cette ville tant que sa mère vécut; mais aussitôt qu'il l'eut perdue, il se retira à Ecbatane auprès de Raguel, dont il recueillit le riche héritage. Il y mourut âgé de 99 ans. (*Voyez* D. Calmet, la *Bible* de Vence, et Jahn, *Introductio in libros sacros*.)

TOBIESEN. *Voyez* **DUBY**.

TOBIN (Jean), auteur dramatique anglais, né à Salisbury en 1770, manifesta de bonne heure un goût très-vif pour le théâtre : toutefois il était destiné à n'y obtenir des succès qu'après sa mort. Opéras, comédies, tragédies, drames, tout ce qu'il présenta aux acteurs fut refusé, à l'exception d'une farce, jouée avec succès au profit d'un comédien, mais qu'il retira bientôt, voulant débuter plus glorieusement dans la carrière dramatique. Enfin il parvint, non sans peine, et après avoir essuyé encore un refus à Covent-Garden, à faire recevoir par les directeurs de Drury-Lane une pièce dont il avait calqué les plans sur ceux des pièces de Shakspeare et de Fletcher, *la Lune de miel* (*the Honey-Moon*). Cependant sa santé étant ruinée, on lui conseilla de voyager pour la rétablir, et il mourut sur le navire qui le conduisait à Bristol, en 1804. *La Lune de miel*, représentée en 1805, fut applaudie depuis sur tous les théâtres d'Angleterre et en Amérique, et elle a été traduite par Ch. Nodier, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*; *le Couvre-Feu* fut représenté vers 1806 et imprimé en 1807; *l'École des auteurs*, en 1808; *la Table de Pharaon, ou le Tuteur* (*the Guardian*), en 1816; toutes eurent du succès. Miss Benger a publié des *Mémoires sur John Tobin*, Londres, 1820, in-8°. MM. Scribe, Mélesville et Carmouche ont donné, en 1826, *la Lune de miel*, comédie-vaudeville en 2 actes, in-8°.

TOBIN (James), frère du précédent, mort en 1815, cultiva la poésie avec succès dans sa jeunesse. On a de lui des *Observations sur l'Essai de Ramsay, relatif au traitement et à la conversion des esclaves africains dans les colonies à sucre*, 1785, 1787 et 1788, in-8°.

TOBLER (Jean), prêtre, née en 1732 à Ste-Marguerite, village de Rhintal, mort à Zurich en 1808, fut l'élève et l'ami des Breitenger, des Bodmer, des Gesner, et prit part à leurs travaux et à leurs succès pour la réforme qu'ils introduisirent dans les lettres en Allemagne et en Suisse. On a de lui des écrits ascétiques, des *poésies* religieuses et une excellente traduction allemande des *Saisons* de Thomson, Zurich, 1757, in-8°.

TOCHON D'ANNECY (Joseph-François), numismate, né au château de Metz, près d'Annecy, en 1772, fut contraint par la réquisition d'entrer dans l'état militaire, se distingua dans plusieurs occasions, mais parvenu en 1797 au grade de capitaine, donna sa démission pour pouvoir se livrer tout entier à l'étude. Il visita l'Italie, et lorsque les troubles de ce pays l'obligèrent, en 1800, de revenir en France, il se fixa à Paris, rapportant de ses voyages une collection de bronzes, de vases et de médailles, etc., qui, cédée par le possesseur

au gouvernement en 1817, est un des ornements du Musée royal. Élu membre de la chambre des députés en 1815 par le département du Mont-Blanc, il n'y siégea que quelque temps, la Savoie ayant cessé de faire partie de la France. En 1816, l'Académie des inscriptions l'admit à la place que Ginguené laissa vacante; il mourut en 1820. On a de lui : *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus Sidetes, roi de Syrie*, 1815, in-4°; *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan*, 1816, in-4°; *Dissertation sur l'inscription grecque d'un vase trouvé à Tarente*, etc., 1816, in-4°; *Mémoire sur les médailles de Marinus, frappées à Philippopolis*, 1817, in-4°. Son plus important ouvrage a été publié après sa mort, sous ce titre : *Recherches sur les médailles des nomes ou préfectures de l'Égypte*, 1822, imprimerie royale, in-4°.

TODD (Hugh), théologien anglais, né en 1658 à Blencow, dans le Cumberland, mort en 1720, a publié une *Description de la Suède*, une *Vie de Phocion*, etc.

TODE (Henri-Julien), naturaliste, né à Zolenspieker, dans le duché de Holstein, en 1755, mort en 1797 surintendant à Schwerin, a publié: *Cantiques chrétiens*, 1771, in-8°; *Fungi meklenburgenses selecti*, Lunebourg, 1790 et 1791, 2 vol. in-4°, avec 17 planches; des *dissertations* dans les *Mémoires* de la Société d'histoire naturelle de Berlin.

TODE (Jean-Clément), médecin du roi de Danemark et professeur de médecine à l'université de Copenhague, né à Zollenstocker, près de Hambourg, en 1736, mort en 1805, a mis son nom, comme rédacteur ou collaborateur, à la tête de 127 productions médicales, philosophiques, littéraires ou polémiques, dont 70 ont paru en danois, 33 en allemand, 22 en latin et 2 en français. Les principales sont : *Bibliothèque médico-chirurgicale*, Copenhague, 1774-87, 10 vol. in-8°; *Annales médicales*, ibid., 1787-92, 13 nos in-8°; *Science médicale en général*, ibid., 1798, 2 vol. in-8°; *OEuvres en prose*, ibid., 1793, 8 vol. in-8°; *Fables originales et contes pour la jeunesse des deux sexes*, ibid., 1795, in-8°; plusieurs comédies, dont deux eurent du succès, *les Officiers de marine*, et *le Démon des mariages*.

TODERINI (Jean-Baptiste), littérateur, né en 1728 à Venise, où il mourut en 1799, professa la philosophie chez les jésuites, et, après la suppression de cet ordre, s'attacha au baïle Gazzoni, qu'il suivit, en 1781, dans son ambassade à Constantinople. Le plus connu de ses ouvrages est son histoire de la littérature des Turcs, dont il connaissait à peine la langue : *Dellà letteratura turchescha*, Venise, 1787, 3 vol. in-8°, traduit en français par Cournand, Paris, 1789, 3 vol. in-8°, et en allemand par Hansleutner, 1790, in-8°.

TODI (Maria-Francesca), née en Portugal vers 1748, une des plus célèbres cantatrices du siècle dernier, était élève de David Perez. En 1772, elle se rendit en Angleterre, où elle fut engagée dans l'opéra bouffon; mais comme elle avait une superbe voix de contralto, elle sentit qu'elle aurait plus de succès dans l'opéra sérieux. En quittant Londres, elle vint à Paris en 1779. Elle parut au concert spirituel, où elle fit une sensation prodigieuse. C'est par l'expression que cette cantatrice sut plaire: cette expression qui animait sa voix, son âme, sa figure, parut ne rien laisser en elle à désirer. Les amateurs qui entendirent depuis Mme Pasta trouvaient qu'il existait beaucoup de rapport entre ces deux cantatrices. En 1782, Mme Todi eut Mme Mara pour rivale. La voix de la première était large, noble, sonore, intéressante; elle était fort étendue au grave, et l'était assez à l'aigu pour les airs qu'elle se permettait de chanter. La voix de Mme Mara était brillante, légère, et d'une facilité étonnante; son étendue dans le haut, était extraordinaire, surtout par son extrême égalité. Mme Todi avait sur la voix, lorsqu'elle chantait la grande expression, un certain voile qui la rendait encore plus touchante. Le timbre de la voix de Mme Mara était très-éclatant, très-pur; il ébranlait toutes les fibres de ceux qui l'entendaient. La voix de Mme Todi était plus favorable à l'expression qu'à la bravoure; mais son art savait tout vaincre, et elle faisait des passages très-difficiles avec beaucoup d'habileté. Le genre le plus familier à Mme Mara était la bravoure; mais, comme elle avait beaucoup d'âme et d'intelligence, elle chantait les rondeaux et les airs d'expression avec beaucoup de grâce et de sensibilité. Un soir au concert spirituel, une querelle s'élève entre deux amateurs sur la prééminence de ces deux virtuoses. Quelle est la meilleure des deux? dit l'un. — C'est la Mara, dit l'autre. — C'est bien Todi (c'est bientôt dit), reprit un troisième. En 1743, Mme Todi vint en Allemagne, et s'engagea, la même année, au théâtre de Berlin, où elle ne resta qu'un an. Elle alla à Pétersbourg en 1784; elle y fut nommée cantatrice de la cour, et reçut de Catherine II un collier de diamants, au sortir d'une représentation de l'*Armida* de Sarti. En 1787, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, l'appela une seconde fois au théâtre de Berlin, en lui assurant un traitement de 6,000 écus (24,000 francs). Elle quitta la Prusse, au mois de mars 1789, pour retourner à Paris. En passant par Mayence, elle se fit entendre devant l'électeur. Les troubles qui éclatèrent en France l'empêchèrent de s'y rendre; et, en 1790, elle se rendit à Hanovre, où elle resta quelque temps. Depuis lors, elle se fixa en Italie, et y mourut vers 1810.

TOFINO DE SAN-MIGUEL (don Vicente), astronome espagnol, né en 1740, mort à Madrid en 1806, entra de bonne heure dans la marine, et fut, en 1770, nommé professeur de l'académie des gardes-marines de Léon; il entreprit, en 1783, par l'ordre de Charles III, de relever les côtes d'Espagne, ainsi que les îles reconnues par les marins dans les voyages d'Amérique. Les talents dont il fit preuve et ses services furent récompensés; il devint successivement directeur des compagnies des gardes royales de la marine, brigadier des armées navales, et membre de l'Académie d'histoire de Madrid; il était correspondant des Académies des sciences de Paris et de Palma. On a de lui : *Compendio de la geometria elementat y trigonometria rectilina*, île de Léon, 1771, in-4°: cet ouvrage, souvent réimprimé, est encore en usage dans les écoles espagnoles; *Observaciones astronomicas hechas en Cadix en el observatorio real*, Madrid, 1776 et 1777, 2 vol. in-4°; *Atlas des côtes d'Espagne*, 1786, in-fol. max., etc.

TOGRAI (Mouayyad-Eddyn-Abou-Ismaïl-Hocein al-), né à Ispahan, s'est rendu célèbre par ses écrits en

prose et en vers, qui lui ont fait donner les titres de *Fakhr-Elcattab* (l'honneur des hommes de plume), et de *Alostad* (le maître ou le docteur). Vizir de Mas'oud, fils de Mohammed, Seldjoucide, sultan de Mossul, il fut pris dans une bataille que son maître perdit contre son frère Mahmoud, et mis à mort à l'âge d'environ 60 ans. Le plus célèbre de ses écrits est un poëme intitulé : *Lamiyya al-adjem,* publié avec une version latine d'Éd. Pococke, Oxford, 1661, et avec une autre version latine de Golius, Utrecht, 1707; Francker, 1769. Il en existe des traductions en français, en anglais et en allemand, dont on trouve l'indication dans la *Bibliotheca arabica* de Schnurrer. Le texte seul de ce poëme a été publié avec le poëme de Schanfara, qui porte le même titre, Cassan, 1814.

TOICT (Nicolas de), jésuite, né à Lille en 1611, signala son zèle apostolique au Paraguay; il devint supérieur de cette province, et mourut vers 1680. On a de lui : *Historia provinciæ paraguariæ societatis Jesu,* Liége, 1673, in-fol., traduit en anglais dans la *Collection des voyages de Churchill,* t. VI, p. 3-116.

TOINARD ou **THOYNARD** (Nicolas), seigneur de Villan-Blin, né à Orléans le 5 mars 1629, mort à Paris le 5 janvier 1706, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des langues anciennes et des médailles, et se fit la réputation d'un savant antiquaire. On a de lui deux *dissertations* latines, dont l'une sur des médailles de Galba, de Caracalla et de Trajan, 1689, in-4°, et l'autre sur l'empereur Commode, 1690, in-4°; une *Concorde grecque des quatre évangélistes,* qui ne parut qu'après sa mort (1707, in-fol.), et quelques opuscules dans une polémique qu'il soutint contre les jésuites au sujet de la traduction du *Nouveau Testament* de Mons.

TOIRAS (Jean du CAYLAR de SAINT-BONNET, maréchal de), naquit à Saint-Jean de Gardonnenque dans les Cevennes, le 1er mars 1585. D'abord page du prince de Condé, il devint lieutenant de la vénérie et capitaine de la volière du roi. Comme le connétable de Luynes, il dut sa faveur auprès de Louis XIII à son habileté dans l'art de prendre les oiseaux, et jusqu'à l'âge de 35 ans, il sembla n'avoir pas d'autre vocation; mais à cette époque, s'éveillèrent tout à coup en lui, la passion de la guerre et l'amour de la gloire. Deux actions principales ont suffi pour donner un grand lustre à son nom, et pour l'élever à la plus éminente des dignités militaires. Capitaine aux gardes, il avait d'abord servi avec distinction aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, de Montauban et de Montpellier. Devenu maréchal de camp, il eut la plus grande part, avec Saint-Luc et la Rochefoucauld, à l'expulsion du duc de Soubise de l'ile de Ré, dont ce chef des protestants s'était emparé. Mais la défense de cette même île, en 1627, contre les Anglais, commandés par le duc de Buckingham, et celle de Casal, en 1630, contre les forces réunies de l'Autriche et de l'Espagne, sous les ordres de Spinola, le plus grand capitaine de ce siècle, jetèrent un éclat qui fit oublier ses précédents exploits. Enfermé à Saint-Martin de Ré, avec une faible garnison, dans une citadelle non encore achevée, mal armée, mal approvisionnée, dépourvue d'eau douce, investie par mer, et presque sans espoir de secours, il y résista pendant cinq mois aux efforts redoublés de l'ennemi, et ne se laissa décourager ni par la faiblesse de ses moyens, ni par le long abandon où on le laissa, ni par la mutinerie de ses propres soldats livrés à toutes les horreurs de la famine, ni par le chagrin de la mort d'un de ses frères, tué sous ses yeux, et c'était le second qu'il perdait dans cette île. La levée du siége et l'embarquement précipité des Anglais, à l'arrivée d'un secours auquel Toiras les avait mis hors d'état de tenir tête, telles furent les conséquences glorieuses de son courage, de la fermeté de son caractère et de son habileté. A Casal, attaqué par des forces bien plus imposantes, et par un adversaire bien autrement redoutable que Buckingham, aux mêmes obstacles qu'il avait eu à surmonter dans l'île de Ré se joignirent le défaut d'argent, la malveillance des habitants, la trahison, la défection des troupes italiennes que le duc de Mantoue entretenait dans la place, et une maladie grave dont Toiras fut atteint. Il subvint à l'épuisement des caisses par le sacrifice de sa vaisselle et par son crédit; il se rendit personnellement responsable de la monnaie obsidionale qu'il fut forcé de créer, et il la retira en effet après le siége, avec une extrême fidélité. Sa vigilance et sa sévérité rendirent vaines les trames ourdies contre lui; et la bravoure des soldats français, animés par l'exemple de leur chef, déconcerta toutes les entreprises de l'ennemi. Indépendamment des nombreux combats qui furent livrés sur les remparts mêmes de la place, Toiras fit plus de 60 sorties, presque toutes heureuses, pendant la durée du siége, qui fut de près de 6 mois. Une trêve et ensuite la paix mirent fin à de si héroïques travaux. Le bâton de maréchal de France en fut la récompense pour Toiras. Il eut, peu de temps après, à la place du maréchal de la Force, le commandement en chef de l'armée française au delà des Alpes, et le titre d'ambassadeur extraordinaire, conjointement avec Servien, pour les négociations de la paix entre le duc de Savoie et le duc de Mantoue. Il signa, en cette qualité, les trois traités de Cherasco, qui mirent fin à la guerre en Italie, et celui par lequel Pignerol fut cédé à la France. Il avait aussi été chargé de confédérer toutes les républiques et tous les princes d'Italie, pour rendre cette contrée tout à fait indépendante des autres puissances; mais il ne réussit qu'à liguer le duc de Savoie avec Venise. Tandis qu'il augmentait ainsi au dehors la considération de la France et sa propre renommée, il tomba dans la disgrâce du cardinal de Richelieu. Soit que l'indépendance de son caractère n'eût pas fléchi sous la toute-puissance du premier ministre, soit qu'il l'eût peu ménagé dans quelqu'un de ces emportements auxquels il était très-sujet, il est certain que le cardinal nourrissait dès longtemps contre lui une secrète malveillance. On en avait regardé comme un symptôme le mauvais accueil fait par le garde des sceaux Marillac à Toiras, après son héroïque défense de l'île de Ré. Depuis, Richelieu avait voulu s'opposer à ce qu'on le fit maréchal de France : forcé de céder à l'enthousiasme qu'avaient excité à la cour et dans le public les services de Toiras au siége de Casal, il avait conservé un secret dépit de cette espèce de violence; peut-être aussi ne voyait-il pas sans jalousie et sans crainte la gloire dont s'était couvert le maréchal, et l'importance qu'elle lui donnait dans l'État et chez l'é-

tranger. Peu de temps après, la part que deux frères de Toiras prirent à la révolte de Gaston et de Montmorency devint un nouveau motif de ressentiment contre le maréchal, bien que celui-ci, sollicité d'entrer dans ces mouvements, les eût dénoncés au ministre. Quoi qu'il en soit, le cardinal cacha ses mauvaises dispositions, et pour faire rentrer Toiras en France sans qu'il pût en soupçonner le motif, il le fit nommer chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, et l'invita à venir recevoir le cordon; mais le maréchal ne donna pas dans le piége, et s'obstina à rester en Italie. Quand Richelieu vit qu'il ne pouvait pas atteindre sa personne, il leva le masque, et se déclara ouvertement son ennemi. Il le priva de ses gouvernements, de ses traitements, de ses pensions, et le réduisit, en quelque sorte, à la misère. Des puissances étrangères se disputèrent aussitôt la possession de cet illustre proscrit, et cherchèrent à l'attacher à leur service : mais il repoussa toutes ces offres; et ces refus l'élevèrent encore dans l'estime de l'Europe. Il en reçut de fréquents et glorieux témoignages dans les principales villes d'Italie, qu'il visita pendant son exil. La guerre s'étant rallumée, et le duc de Savoie ayant uni ses intérêts à ceux de la France, il choisit Toiras pour son lieutenant général, et Louis XIII autorisa le maréchal à servir son allié en cette qualité. Étant entré dans le Milanais, à la tête de l'armée qu'il commandait, et présidant lui-même à l'attaque de Fontanelle, il fut atteint, en visitant la brèche, d'un coup de feu, qui l'étendit sans vie, le 14 juin 1636.

TOKTAMISCH-AGLEN, kan ou empereur du Kaptchak, était issu à la 5e génération de Touschy ou Djoudjy, fils aîné de Gengiskan. Son mérite et son courage ayant donné de l'inquiétude à Ourousch-kan, souverain de cet empire, à la cour duquel il vivait, ce monarque ne vit plus en lui qu'un rival dangereux, et voulut le poignarder. Toktamisch, échappé à la mort par la fuite, entreprit de ravir le trône à Ourousch; mais il fut vaincu, l'an 777 de l'hégire (1375 de J. C.), et obligé de se sauver à Samarkand, où Tamerlan lui fit une brillante réception, le combla de présents, et lui donna le pays de Sabran, d'Otrar, de Saganak, de Seraï et plusieurs autres districts de l'empire du Kaptchak. Toktamisch fut bientôt attaqué par Couthloug-Bouga, fils d'Ourousch-kan, et perdit une seconde bataille qui coûta la vie au vainqueur. Forcé d'abandonner le Kaptchak, il se disposait à y rentrer avec les secours que lui fournit Tamerlan, lorsqu'il essuya une troisième défaite près de Sabran, dans un combat que lui livra Tokta-kaya, autre fils d'Ourousch-kan. Toktamisch n'évita les fers ou la mort qu'en se cachant trois jours dans des roseaux, et en traversant le Djihoun à la nage. Seul, nu et blessé, il fut rencontré dans un bois par un émir de la tribu de Tamerlan, qui le ramena à Bokhara. Ourousch l'ayant vainement réclamé, vint camper dans la plaine d'Otrar; mais la rigueur du froid réduisit les hostilités à des actions peu décisives. Dans la campagne suivante, Toktamisch, à la tête de l'avant-garde de l'armée de Tamerlan, surprit une ville frontière du Kaptchak. Il y fut battu par Timour-Mélik, qui, après la mort de son frère Tokta-kaya, s'était emparé du Kaptchak. Ces circonstances déterminèrent Tamerlan à faire de plus grands efforts en faveur de Toktamisch, qui se rendit maître de Saganak, et y fut installé kan avec les cérémonies accoutumées, en 778 (1376). Il battit Timour-Melik, qui était devenu méprisable par ses débauches et son incapacité, et conquit Seraï et le Kaptchak entier, à l'exception des provinces du nord où un général mogol se maintint quelques années avec le titre de régent, par le secours de quelques princes russes et de Jagellon, duc de Lithuanie. Vainqueur de ce compétiteur, Toktamisch pénétra en Russie, l'an 1382, et, profitant de l'anarchie où l'autorité méprisée du grand-duc Démétrius avait plongé ses États, il prit et brûla Moscou, quoique les habitants fussent venus en procession, avec les reliques et les croix, implorer sa clémence. Il traita de la même manière Vladimir-Svienogorod, Mojaïsk, Perejeslavie, et dans sa retraite, il incendia aussi Kolumna, et ravagea la principauté de Rezan. Bien qu'il eût usé de perfidie pour faire mourir le gouverneur de Moscou, il fut plus généreux envers le grand-duc, et lui renvoya ses deux fils. Mais ces incursions dans les contrées septentrionales, peuplées de chrétiens, ne satisfaisant point l'ambitieux et avide Toktamisch, il forma une entreprise imprudente qui fut la cause de ses longs malheurs. L'an 787 (1385), il envoya une nombreuse armée, qui, ayant franchi le détroit de Derbend, entra en Perse, prit et saccagea Tauris, devasta l'Adzerbaïdjan, et exerça d'horribles cruautés sur les musulmans. Tel fut le motif de sa rupture avec Tamerlan, dont ses plus sages émirs lui conseillèrent vainement de ménager l'amitié, sinon par reconnaissance, du moins par politique et par intérêt. Aveuglé par la prospérité, maître d'un vaste empire, Toktamisch oublia les bienfaits du conquérant, pour ne voir en lui que l'usurpateur de l'empire de Djagataï : il se déclara le vengeur de la famille de Gengiskan, et ayant rassemblé une armée que les poëtes orientaux comparent aux *feuilles des arbres* et aux *gouttes de pluie,* il commença les hostilités, en 789 (1389). Il obtint d'abord quelques succès sur les généraux de Tamerlan; mais la fortune lui fut toujours contraire, quand il osa se mesurer avec ce conquérant. L'an 793 (1391), une partie des troupes de Toktamisch étaient occupées, sous les ordres de son fils, à subjuguer le pays de Viatka au nord de Kasan, lorsque Tamerlan fit sa première invasion dans le Kaptchak. Il tenta d'arrêter sa marche en lui envoyant des présents, avec une lettre remplie de protestations de respect, de soumission et de reconnaissance : toutefois, informé que ce monarque, malgré sa réponse pacifique, s'avançait dans le Kaptchak, il le laissa pénétrer jusqu'au delà du Iaïck, persuadé que son armée périrait de fatigue et de misère, ou qu'épuisée et affaiblie, elle serait aisément exterminée. Dans cette confiance, il attendit Tamerlan avec des forces supérieures, entre le Iaïck et le Volga; mais il fut totalement défait. Sa fuite et la retraite du vainqueur mirent une partie du Kaptchak au pouvoir de Timour-Coutloug, prince du sang des Kans. Toktamisch, qui avait triomphé de ce compétiteur, se laissa entraîner par de funestes conseils : il répondit avec fierté aux ouvertures amicales de Tamerlan, et s'exposa encore aux terribles effets de sa colère. Vaincu de nouveau, en 797 (1395), entre le Terek et le Volga; et

poursuivi dans sa fuite à travers les provinces au nord de ce dernier fleuve; il vit son empire dévasté, et ses sujets égorgés ou traînés en esclavage. Le départ de Tamerlan ne rendit pas meilleure la position de Toktamisch. Timour-Coutloug chassa du trône le kan que le conquérant y avait placé, et força Toktamisch lui-même de se réfugier auprès de Vithoud, grand-duc de Lithuanie. Vithoud, dans le dessein de rendre à ce prince l'empire du Kaptchak, marcha contre les Mogols, à la tête d'une nombreuse armée de Polonais et d'Allemands; mais il fut battu par les généraux de Timour-Coutloug, qui ravagèrent toute la Lithuanie, en 1400. Toktamisch, déçu dans ses espérances, mena depuis une vie errante et aventureuse. Il eut recours encore une fois à Tamerlan, envers lequel il s'était montré si ingrat; et ce monarque, voyant l'état d'anarchie qui déchirait le Kaptchak, songeait à replacer sur le trône son ancien protégé, lorsque la mort anéantit ses projets. Toktamisch lui-même, qui s'était réfugié en Sibérie, y fut tué par Djanibeig, prince de sa famille, l'an 1406. Il laissa des fils qui régnèrent un moment au milieu des troubles : mais l'empire du Kaptchak ne tarda pas à être démembré, et de ses débris se formèrent les royaumes d'Astrakan, de Kasan et de Crimée.

TOLAND (Jean), écrivain irréligieux, né en 1670 à Redcastle, près de Londonderry en Irlande, de parents catholiques, embrassa de bonne heure le presbytérianisme, et, dès l'année 1696, fit paraître à Londres son livre intitulé : *le Christianisme sans mystère,* qui excita contre lui un tel orage qu'il fut obligé de prendre la fuite. L'orage passé, il en excita un autre, par la publication de la *Vie de Milton* et sa *défense,* ouvrage dirigé contre l'authenticité des livres du Nouveau Testament. Ces livres furent suivis de plusieurs autres, dans lesquels il ne respecta pas plus les grands principes fondamentaux de la morale et de la théologie naturelle que les vérités qui forment la base de la révélation. Quelques-uns ont été honorés d'une réfutation par Leibnitz, Clarke et Gordon. Toland, regardé comme un homme sans probité par Collins même, l'un de ses protecteurs, et traité par Swift de misérable, mourut en 1722. On a publié ses *OEuvres posthumes,* 1726, 2 vol. in-8°; 2° édition, 1747, avec une *notice* sur la vie et les écrits de l'auteur, par Desmaiseaux.

TOLÈDE (don Pèdre de), surnommé le Grand, vice-roi de Naples, était né, en 1484, à Alva de Tormets ville de Castille, qui donnait à son père, don Frédéric, le titre de duc d'Albe. Placé comme page au service de Ferdinand le Catholique, il gagna l'amitié de ce monarque, qui lui fit épouser l'héritière du marquisat de Villefranche : il servit avec distinction dans la guerre de Navarre contre Jean d'Albret ; mais il mérita la confiance de Charles-Quint surtout, par le zèle avec lequel il embrassa son parti pendant les guerres contre les Flamands. L'empereur, attaqué en Servie par Soliman, et sachant qu'une flotte turque devait, dans le même temps, envahir le royaume de Naples, y envoya don Pèdre comme vice-roi, pour défendre ce royaume contre les musulmans. Il fit son entrée à Naples le 4 septembre 1532. Son gouvernement fait époque par la vigueur et la sagesse avec laquelle il réforma les tribunaux, les lois, et corrigea les abus. Il traitait, il est vrai, les délinquants avec une excessive sévérité; mais l'on était tellement accoutumé à l'impunité de tous les crimes, que la sévérité impartiale de la justice parut au peuple un bienfait suprême. Tolède se signala encore par ses soins pour l'ordre, la propreté et l'élégance de la ville. La plus grande rue de Naples, qu'il fit paver et aligner, s'appelle encore rue de Tolède. En 1540, il chassa du royaume tous les juifs, qui s'y étaient rendus odieux par l'usure; d'ailleurs les peuples ont rarement accordé leur compassion à cette nation persécutée. Dans le même temps les prédications du père Bernardin Occhino et de don Juan Valdès commencèrent à repandre la réforme dans Naples. Tolède, animé du zèle le plus ardent contre toute hérésie, s'efforça de mettre obstacle à toute culture littéraire, persuadé que le progrès des lumières devait nuire à la foi. Il fit supprimer toutes les académies instituées à Naples, et en 1546, il entreprit, d'après les ordres de Charles-Quint, d'y établir les tribunaux de l'inquisition sur le modède de ceux d'Espagne. Il s'y prépara cependant avec beaucoup de ménagement, et en trompant sans cesse le peuple par de vaines promesses; car les Napolitains, malgré leur fanatisme et leur superstition, avaient l'aversion la plus décidée pour l'inquisition. Enfin un édit de Tolède, du 11 mai 1547, en mettant à découvert ses projets, excita un soulèvement universel; le peuple prit les armes et s'unit à la noblesse par un serment qu'on nomma de *Sainte Union;* de fréquents combats entre les Espagnols et les Napolitains se renouvelèrent pendant plusieurs mois. Ces derniers, voulant éviter la tache de rébellion, et Tolède manquant de forces, il n'y eut point d'action décisive; et les troubles finirent le 12 août 1547, lorsque les ordres de Charles-Quint, qui supprimait l'inquisition et pardonnait à la ville, furent communiqués au peuple. Tolède, obéi et craint, mais détesté des Napolitains, mourut à Florence, le 12 février 1553. Il y avait conduit une armée espagnole pour faire le siége de Sienne. Il laissa trois fils et quatre filles, dont la seconde, Éléonore, avait épousé Cosme de Médicis, alors duc de Florence. L'un des fils, Ferdinand, fut le fameux duc d'Albe.

TOLÈDE (don Pèdre de), connétable de Castille, était de la même famille que le précédent. Il suivit d'abord la carrière des armes ; et ayant été nommé général des galères de Naples, il se signala contre les Turcs, et fit, en 1595, une descente sur les côtes de la Morée, d'où il rapporta un immense butin. Il devint l'un des favoris et des confidents les plus intimes de Philippe III, qui le revêtit de la dignité de connétable de Castille. L'honneur qu'il avait d'être parent de la reine Marie de Médicis fit jeter les yeux sur lui pour l'ambassade de France. Le but de sa mission était de proposer à Henri IV le mariage du Dauphin avec une infante, pourvu qu'il se détachât de l'alliance des Provinces-Unies. Don Pèdre se rendit à Fontainebleau, où la cour se trouvait alors, et fut admis devant le roi, le 7 juillet 1608. Cet ambassadeur retourna à Madrid, au mois de février 1609, après avoir complétement échoué dans sa mission.

TOLÈDE (don François de), de la maison d'Oropesa, fut nommé vice-roi du Pérou, et fit son entrée à Lima en 1566. Il renouvela aussitôt la persécution

contre les princes du sang des Incas. Les ayant fait rechercher et poursuivre dans leur retraite de Vilcapumpa, il attira, en 1571, dans sa capitale, par de fausses et perfides promesses, le jeune inca Tupac Amaru, fils de Manco II, le fit ensuite arrêter et condamner à perdre la tête sur un échafaud. Les Espagnols eux-mêmes demandèrent sa grâce, exhortant François de Tolède à ne point souiller son administration par le meurtre d'un prince infortuné, privé de son héritage, et qui méritait plutôt sa compassion que sa colère. Le vice-roi fut inexorable et ordonna le supplice d'Amaru. De retour en Espagne, en 1581, comblé de prospérités et de richesses, François de Tolède se présente à la cour de Philippe II; ce prince lui lance un coup d'œil foudroyant : « Retirez-vous, lui dit-il, je ne vous avais pas envoyé au Pérou pour tuer les rois; mais pour les servir. » Atterré par ce reproche du monarque, et accusé de malversation, François de Tolède fut dépouillé de ses biens et jeté dans une prison, où il mourut accablé de chagrins et de remords.

TOLET (François), cardinal, né à Cordoue en 1532, fut, à l'âge de 15 ans, nommé professeur de philosophie; il entra ensuite dans la compagnie de Jésus, et fut envoyé à Rome, où il professa avec distinction la philosophie et la théologie. Prédicateur de Pie V, de Grégoire XIII, de Sixte V et d'Urbain VII, il obtint aussi l'estime et la confiance de Grégoire XIV, d'Innocent IX et de Clément VIII, qui le nommèrent leur théologien ordinaire, et lui confièrent des missions importantes. Il accompagna le cardinal Commendon dans sa légation d'Allemagne, dont le but était de former, avec l'empereur Maximilien et le roi de Pologne Sigismond-Auguste, une ligue contre les Turcs. Il y déploya les talents d'un habile négociateur, reçut en 1593. le chapeau de cardinal, en récompense de ses services, et contribua puissamment, en 1595, à lever les scrupules de Clément VIII, pour faire absoudre Henri IV. Il mourut à Rome en 1596, sincèrement regretté de ce prince, qui lui fit faire des services solennels à Paris et à Rouen. On a de lui : *Commentarii et annotationes in Evangelium Joannis*, Rome, 1588, in-fol.; *Commentarii in Lucam*, Rome, 1600, in-fol.; *Commentarii in epist. ad Romanos*, 1602, in-4°; *Summa conscientiæ*, Rome, 1618, traduite en plusieurs langues, notamment en français, sous le titre d'*Instruction des prêtres*. Bossuet a loué cet ouvrage.

TOLET (Jean), religieux anglais de l'ordre de Cîteaux, fut créé cardinal en 1244 par Innocent IV, nommé évêque de Porto en 1261 par Urbain IV, et mourut en 1274. Il a laissé des *élégies*, des *satires*, des *harangues*, et quelques écrits théologiques, philosophiques et historiques. — François TOLET, lithotomiste de l'hôpital de la Charité, mort à Paris en 1724 à 77 ans, est auteur d'un *Traité de lithotomie ou de l'extraction de la pierre hors de la vessie*, Paris, 1681, in-12, réimprimé plusieurs fois. — Pierre TOLET, médecin de l'hôpital de Lyon au milieu du 16e siècle, a laissé quelques *opuscules* aujourd'hui sans intérêt.

TOLLET (Élisabeth), Anglaise, fille d'un commissaire de la marine sous le règne de Guillaume et Marie, naquit en 1694, et reçut une éducation soignée. Elle cultiva les sciences et les beaux arts, et ne se distingua pas moins par ses vertus que par son esprit. L'illustre Newton, qui l'honora de son amitié, encouragea ses premiers essais, remarquables par une teinte de philosophie et par une profondeur de pensée qui frappe toujours davantage chez les personnes de son sexe. Malgré un pareil suffrage, Élisabeth ne voulut pas courir la chance des jugements du public; et ce ne fut qu'un an après sa mort, arrivée le 1er février 1754, que parut un volume de ses poëmes, dont un choix a été inséré dans la collection de Nichols. On y trouve des beautés de sentiment et de style. Quelques-uns de ces poëmes sont en latin. — George TOLLET, son neveu, mort le 21 octobre 1779, est auteur de *Notes* estimées sur Shakspeare.

TOLLIUS (Corneille), philologue, né vers 1620 à Utrecht, obtint en 1648 la chaire d'éloquence et de langue grecque à l'académie d'Harderwyck, où il exerça la plus grande influence sur le choix des professeurs, et mourut vers 1662. On a de lui des éditions de l'ouvrage de J. P. Valeriano, *de Infelicitate litteratorum*, Amsterdam, 1647, in-12; de Paléphrate, *de Incredibilibus*, ibid., 1649, in-12; de l'*Histoire* de Jean Cinnamus, ibid., 1612, in-4°.

TOLLIUS (Alexandre), frère cadet du précédent, mort en 1675 à Harderwyck, où il était professeur, a donné l'édition d'*Appien*, Amsterdam, 1670, 2 vol. in-8°, qui fait partie de la collection *Variorum*.

TOLLIUS (Jacques), philologue et alchimiste, frère des précédents, né vers 1630 à Utrecht ou aux environs de cette ville, mort dans la misère en 1696, quoiqu'il crût avoir trouvé le secret de faire de l'or, fut d'abord commis de J. Blaeuw, libraire d'Amsterdam, puis secrétaire de Heinsius, qui, s'apercevant qu'il gardait des copies de ses notes, le renvoya. Nommé recteur du gymnase de Gouda, quelques intrigues dans lesquelles il se trouva mêlé lui firent perdre cette place. Il se rendit alors à Noordwyck, où il donna des leçons particulières et exerça la médecine; mais ces ressources étant insuffisantes, il sollicita et obtint, en 1679, la chaire d'humanités au collége de Duysburg. Chargé en 1687, par l'électeur de Brandebourg, de visiter les mines d'Allemagne et d'Italie, à son retour il trouva l'électeur prévenu contre lui et se retira en Hollande, où il ouvrit sans autorisation une école que bientôt on le força de fermer, et n'eut plus désormais pour se soutenir que ses rêves d'alchimiste. Outre une édition d'*Ausone*, Amsterdam, 1669 ou 1671, in-8°, qui fait partie de la collection *Variorum*, et une excellente édition de *Longin*, Utrecht, 1694, in-4°, on a de lui des traductions latines de divers ouvrages et des écrits originaux, dont le seul qui soit encore recherché est : *Epistolæ itinerariæ, observat. et fig. ordonnatæ, curâ et studio Henr. Chr. Henninii*, Amsterdam, 1700 ou 1714, in-4°.

TOLLIUS (Hermann), philologue, né à Breda en 1742, mort à Leyde en 1822, fut appelé en 1767 à une chaire d'histoire, d'éloquence et de grec à l'académie d'Harderwyck. Ayant perdu sa femme, il fit, pour se distraire de sa douleur, un voyage à Paris, où il fréquenta les savants, et recueillit des matériaux précieux à la Bibliothèque du Roi. Nommé successeur de

Burmann à l'athénée d'Amsterdam, il fut, en 1784, chargé de l'éducation des enfants du stathouder Guillaume V, dont il partagea la mauvaise fortune avec un rare dévouement. Obligé de s'exiler, il refusa de l'emploi en Allemagne, en Angleterre et ailleurs, et, de retour dans sa patrie, fut nommé, en 1809, professeur de statistique et de diplomatie à Leyde. Au bout de quelque temps il échangea cette chaire contre celle de littérature grecque et latine. Ses principaux ouvrages sont : *Apollonii lexicon homericum, græce, cum notis Villoisonii,* Leyde, 1788, in-8°; un *Recueil d'écrits politiques, ou Mémoires concernant la république des Provinces-Unies,* 1814-16, 3 vol. in-8°.

TOLOMAS (Charles-Pierre-Xavier), jésuite, né en 1705 à Avignon, professa les belles-lettres à Lyon, et fut admis à l'académie de cette ville. Ayant, en 1755, attaqué dans une harangue les encyclopédistes, tous les amis de d'Alembert déclarèrent qu'ils se retireraient de l'académie, si Tolomas ne donnait sa démission : il y consentit, et mourut en 1763. On a de lui : *Dissertation sur l'hyène,* 1755, in-12; *Dissertation sur le café,* 1757, in-12; *Discours sur la philosophie d'Épictète,* 1750, in-8°, et un assez grand nombre de *Mémoires* et de *dissertations,* manuscrits, notamment un sur l'*architecture des Égyptiens.*

TOLOMEI (Jean-Baptiste), cardinal, né en 1653 à Florence, entra dans l'institut des jésuites et ne tarda pas d'obtenir de grands succès dans l'enseignement. Employé dans toutes les affaires importantes de Clément XI, il reçut de ce pontife le chapeau de cardinal en 1712, et ne voulut rien changer pour cela à sa manière de vivre simple et modeste. Il mourut en 1726. On a de lui : *Philosophia mentis et sensuum,* Rome, 1696, in-fol.

TOLOMEI (Nicolas), jésuite, de la famille du précédent, né à Sienne en 1699, montra du talent pour la chaire à Rome et à Florence où il mourut peu de temps après la suppression de son ordre, en 1774. On a de lui : *Vocation de saint Louis de Gonzague, jésuite,* souvent réimprimée.

TOLOMMEI (Claude), littérateur, né en 1492 à Sienne, mort à Rome en 1555, se fit recevoir docteur en droit et voulut ensuite être dépouillé publiquement de son laurier doctoral. En 1516, il se rendit à Rome, où il entra dans le parti papal qui méditait la ruine de Sienne; banni de sa patrie, il servit successivement Hippolyte de Médicis et Pierre-Louis Farnèse, dont il gagna la faveur; il en obtint une place de magistrat à Parme, qu'il perdit à la mort de son protecteur; s'étant retiré alors à Padoue, il y ouvrit un cours de morale, et fut bientôt informé de sa nomination à l'évêché de Corsola. Ses compatriotes, oubliant ses torts, le rappelèrent et le mirent au nombre des citoyens chargés de réformer les lois. Il fut même envoyé auprès de Henri II pour resserrer les nœuds entre Sienne et la France. Sienne lui doit la fondation des académies de *la Vertu* et de *la Sdegno,* dont la première surtout ne s'occupa guère que de questions ridicules et d'innovations malheureuses, si l'on excepte les travaux pour éclaircir le texte de Vitruve. Outre un ouvrage polémique contre le Trissin, *delle Lettere nuovamente aggiunte* (à l'alphabet italien) *libro di Adriano Franci intitolato* il Polito, Rome, 1524, in-4°, on a de Claude Tolommei, entre autres opuscules, *Versi e regole della nuova poesia toscana,* ibid., 1539, in-4°; *Lettere lib. VII,* Venise, 1547, in-4°, traduit en français par Vidal, Paris, 1572, in-8°; *De corruptis Verbis juris civilis,* etc. (*Voyez* la *Lettere ital.* de Tiraboschi, et les *Exercitationes vitruvianæ,* de Poleni, p. 50.)

TOLOSANI (Antoine), général de l'ordre de Saint-Antoine de Vienne, né en 1555 à Toulouse, mort en odeur de sainteté en 1615, soumit son ordre à la réforme, fut un des bons prédicateurs de son temps, combattit avec vigueur l'usure et les mauvaises mœurs, et fut le fléau des calvinistes. Il a écrit contre eux : *Démonstration que ce que l'Église enseigne de la présence réelle n'est que la parole de Dieu,* etc., Lyon, 1608; l'*Adresse du salut éternel et Antidote de la corruption qui règne dans ce siècle,* etc., Lyon, 1612, in-8°; ces deux ouvrages furent dédiés l'un au roi, l'autre à la reine. La *Vie* de Tolosani par J. de Loyac a été publiée sous le titre du *Bon Prélat,* Paris, 1645, in-8°.

TOLOTSCHANINOF (Nicéphore-Mateievitsch), boyard russe, fut envoyé par son souverain en ambassade auprès du czar d'Imireltie l'an 1650, avec le diacre Ievlef, et rédigea la relation de ce voyage que l'on conserve manuscrite à la bibliothèque du synode à Moscou.

TOLSTADIUS (Éric), ministre d'une paroisse de Stockholm, né en 1673, mort en 1759, fut un des premiers qui donnèrent en Suède quelque éclat à l'éloquence de la chaire. Ses *Sermons* imprimés, au nombre de 11, sont encore très-répandus dans sa patrie. On en trouve la *notice* dans Stricker, *homilet. Bibl.*, p. 140.

TOLSTOY (le comte Pierre), issu d'une ancienne famille allemande qui vint s'établir en Russie, dans le 14e siècle, naquit vers le milieu du 17e, et occupa, sous trois règnes, divers emplois à la cour de Moscou. Il était capitaine dans le régiment de Préobajenski, lorsque Pierre le Grand l'envoya à Constantinople, en 1702, comme ambassadeur. Les négociations qu'il dirigea dans cette ville assurèrent la paix entre les deux puissances; et le czar lui témoigna sa satisfaction, en 1710, par le don de plusieurs terres et le titre de conseiller privé; mais l'ambassadeur russe n'obtint pas le même succès lorsqu'il se plaignit de l'asile que la Porte avait donné à Charles XII, après la bataille de Pultawa : le sultan Achmet III, au lieu de faire droit à cette réclamation, publia une déclaration de guerre contre la Russie, et, selon l'usage, fit conduire aux Sept-Tours le comte de Tolstoy. Tout ce que possédait cet ambassadeur fut livré au pillage de la populace de Constantinople; et il resta prisonnier pendant deux ans. Rendu à la liberté, dans le mois de novembre 1714, il retourna à Moscou, et fut amplement dédommagé par les bienfaits de son souverain, qui lui fit encore don de plusieurs terres, et le créa sénateur. En 1716, il accompagna ce prince dans son voyage de Hollande, et fut chargé de quelques négociations avec le roi d'Angleterre. Il suivit ensuite Pierre Ier en France; et ce fut de Paris que ce monarque l'envoya à Vienne avec une lettre menaçante pour Charles VI, qui avait donné asile au fils du czar. L'empereur qui voulait éviter la guerre, livra le malheureux Czarévitch;

Tolstoy alla le chercher à Naples, et le ramena prisonnier à Moscou. Le czar fut tellement satisfait du zèle que Tolstoy avait mis à exécuter ses ordres dans cette occasion, qu'il le nomma président du collége de commerce, conseiller privé, et le décora du cordon de Saint-André. En 1719, il l'envoya à Berlin, pour une négociation moins fâcheuse; et dans la campagne de Perse, en 1722, il se fit accompagner de ce zélé serviteur, qu'il créa comte de l'empire le 7 mai 1725, et dont il ne se sépara qu'à sa mort. Sous le règne de Catherine Ire, Tolstoy jouit de la même faveur; et cette princesse le fit siéger dans son conseil privé; mais lorsqu'elle eut fermé les yeux, il dut craindre que le jeune empereur Pierre II ne voulût un jour se venger sur lui des malheurs de son père, et bientôt il fut en effet accusé, dans un manifeste, d'avoir cherché à l'éloigner du trône, et de s'être opposé à son union avec la fille de Menzikoff. Cette dernière accusation était surtout bien grave aux yeux du père, devenu l'arbitre des destinées de la Russie. Le comte Tolstoy fut dépouillé de ses titres, de ses biens, et renfermé avec son fils, le comte Jean, dans le couvent de Soloretskoï, où il mourut, en 1728, avant la chute de son ennemi. Son fils, qui ne voulut pas quitter cette prison, y mourut aussi peu de temps après.

TOMACELLI (Pierre). *Voyez* BONIFACE IX.

TOMASELLI (Joseph), naturaliste, né en 1755 à Soave, près de Vérone, embrassa l'état ecclésiastique, et consacra ses loisirs à la culture des sciences; il a plutôt fait preuve, dans ses ouvrages, de patriotisme que de savoir. Plusieurs cependant furent couronnés par la Société agricole de Vérone, qui l'admit au nombre de ses membres en 1795 : il faut surtout lui savoir gré de s'être fait le champion des théories nouvelles contre les vieux préjugés de la routine et d'avoir défendu la nomenclature de Lavoisier contre le P. Pini; il mourut à Vérone le 2 décembre 1818. On a de lui : *Dialoghi sopra l'arte di fare il nitro,* Vérone, 1792, in-8°; *Risposta all' osservazioni del A. Pini sulla nuova teoria e nomenclatura chimica,* ibid., 1795, in-8°; *Teorie generali di agricoltura,* ibid., 1796, in-8°. (*Voyez* son *Éloge* en italien par del Bene, 1825, in-8°.)

TOMASINI (Jacques-Philippe), biographe, né à Padoue en 1597, mort en 1654 à Città-Nuova, en Istrie, dont Urbain VIII l'avait fait évêque pour le récompenser de son amour éclairé pour les lettres, eut le courage de lutter contre le mauvais goût de son siècle et d'opposer sans cesse Pétrarque à Marini. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Éloges des hommes illustres de Padoue* (en latin), 1630, in-4°; réimprimés en 1654, 2 vol.; *Petrarcha redivivus, Laurâ comite,* Padoue, 1650, in-4°, figures; c'est à cet ouvrage, qu'il présenta au pontife, que Tomasini fut redevable de sa fortune.

TOMITANO (Bernardin), médecin, né à Padoue en 1506, écarté d'une nouvelle chaire qu'il avait sollicitée, fut admis à l'académie des *Infiammati,* alla s'établir à Venise, et s'attacha au célèbre Baglioni, qu'il suivit en Chypre. La fin tragique de son protecteur le conduisit au tombeau en 1576. On a de lui : *Quattro libri della lingua toscana, ove si prova la filosofia esser necessaria al perfett' oratore e poeta,* Padoue, 1570, in-8°; *Corydon, sive de Venetorum laudibus,* églogue, Venise, 1556, in-4°; *Consiglio sopra la peste di Venezia del* 1556, Padoue, 1556, in-8°; *Contradictionum solutiones in Aristotelis et Averrois dicta,* etc., ibid., 1562, in-4°; *De morbo gallico lib. II,* dans le recueil des écrits sur le même sujet; *Vita e fatti di Astorre Baglioni libri VIII,* biographie dont il existe plusieurs copies à Pérouse, et qui mériterait d'être publiée. Morelli, dans ses *Opuscoli,* tom. III, p. 255, donne des détails sur B. Tomitano.

TOMKUS (Jean-Mernawchiew), savant hongrois, né à Sebenico, mort à Rome en 1639, s'y était fait connaître avantageusement des cardinaux Baronius, Pazmany, Barberini et Sacheti, qui le firent nommer évêque de Bosnie, en 1631, visiteur de l'ordre des barnabites, censeur des livres religieux et protonotaire apostolique. On a de lui : *Unica gentis Aureliæ, Valeriæ, Salonitanæ, Dalmatinæ, nobilitas,* Rome, 1628, in-4°; *Dialogi de Illyrico et rebus dalmaticis,* Rome, 1634; *Pro sacris ecclesiarum ornamentis et donariis contra eorum detractores,* Rome, 1635, in-8°.

TOMMASI (Joseph-Marie), cardinal célèbre par son érudition, par ses ouvrages et par ses vertus, était fils de Jules Tommasi, duc de Palma et prince de Lampedosa. Il naquit à Alicate en Sicile, le 12 septembre 1649, et fut élevé dans la piété. Toute sa famille vivait dans les pratiques de la religion et des bonnes œuvres. Un oncle et trois sœurs du jeune Tommasi étaient déjà entrés dans le cloître. Joseph-Marie obtint, à force d'instances, de suivre la même vocation; et, après s'être désisté de ses droits en faveur d'un frère cadet, il fut admis chez les théatins de Palerme, et prononça ses vœux le 25 mars 1666. Sa ferveur, son amour pour la prière, ses austérités, et son zèle pour toutes les pratiques de la vie religieuse ne l'empêchaient pas de se livrer à l'étude. La théologie, les langues savantes, les antiquités ecclésiastiques et la liturgie l'occupèrent tour à tour. Il apprit l'hébreu, le chaldéen, l'éthiopien, l'arabe, le syriaque, et prit les leçons d'un savant juif de ce temps-là, Moïse de Cavi, qui se fit ensuite chrétien. Ses recherches dans les bibliothèques et dans les couvents de Rome le conduisirent à des découvertes importantes sur toutes les parties de l'ancienne liturgie; et c'est sur ce sujet que roulent plusieurs de ses ouvrages. Malgré son amour pour la retraite et son application à l'étude, il remplit différents emplois dans son ordre, et fut attaché par les papes à diverses congrégations. Clément XI faisait une estime toute particulière du père Tommasi, et avait voulu avoir son avis, lorsqu'il fut élu pape, pour savoir s'il devait accepter une si haute dignité. Il le nomma cardinal le 18 mai 1712; et le modeste religieux lui ayant écrit pour lui exposer ses raisons de refus, le pape le contraignit d'accepter. Le nouveau cardinal conserva, autant qu'il put, les habitudes et la simplicité de son couvent. Sa maison, sa table, ses équipages, tout chez lui annonçait son horreur pour le luxe. En même temps ses revenus étaient employés en bonnes œuvres. Non content de distribuer de l'argent aux pauvres de Rome, il envoyait des secours au loin. Il fit passer 500 écus aux catholiques suisses, qui soutenaient alors la guerre contre les cantons protestants. Il avait soin de faire distribuer des aumônes dans tous les lieux où il avait

des bénéfices ou du bien, entre autres à Carpentras, où il jouissait d'une pension de 1000 écus sur la mense épiscopale. A Rome, il décorait les églises, spécialement celle de Saint-Martin du Mont, qui était son titre de cardinal; et il se plaisait à y faire le catéchisme aux enfants. C'est au milieu de ces soins pieux que la mort frappa le cardinal Tommasi, le 1er janvier 1713. Par son testament, il laissa au collége de la Propagande tout ce qu'il possédait. Nous ne pouvons citer ici les ouvrages de ce savant. On en trouve la liste au tome VIII de l'édition de ses OEuvres, par Vezzosi, et dans une *Vie* du cardinal, qui parut à Rome, en 1805.

TOMMASI (JEAN DE), dernier grand maître titulaire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit à Crotone, dans le royaume de Naples, le 6 octobre 1731, et fut envoyé à Malte, dès l'âge de 12 ans, pour être page d'honneur du grand maître Emmanuel de Pinto. Ce service terminé, il commença ses caravanes sur mer, se fit remarquer parmi les meilleurs marins de l'ordre, et parvint jusqu'à la charge éminente de commandant en chef de la marine de Malte, qu'il remplit longtemps avec autant de zèle que de talent. S'étant démis de ces fonctions, il obtint la grand'croix, entra dans le grand conseil, et remplit successivement les emplois les plus considérables dans l'administration. Après la mort du bailli de Mazzei, en 1784, le grand-duc de Toscane, Léopold, le nomma son ministre auprès du grand maître. Une expédition aux ordres de Bonaparte s'étant emparée de Malte, le titre de grand maître fut transmis à l'empereur de Russie, Paul Ier; mais cette île ayant été conquise par les Anglais et le titre de grand maître abdiqué par Alexandre, fils et successeur de Paul, un accord eut lieu entre les grandes puissances qui s'intéressaient à l'ordre de Malte, et l'Angleterre y adhéra en 1802: la nomination du grand maître fut alors déférée pour cette fois au saint-siége, sur la présentation des prieurés de l'ordre. En conséquence de cet arrangement, le pape nomma, au mois de septembre 1802, le bailli de Ruspoli, prince romain, né en 1754, qui avait été quatre ans général des galères de l'ordre. Ruspoli, qui se trouvait alors en Écosse, ayant refusé la dignité qui lui était offerte, Pie VII, dans un second consistoire, nomma le bailli de Tommasi, le 19 février 1803, sur la recommandation du roi de Naples et de l'empereur de Russie. Le nouveau grand maître envoya aussitôt le commandeur de Bussy, comme son fondé de pouvoir et son lieutenant, à Malte, pour réclamer l'évacuation de l'île par les Anglais, conformément à l'article 10 du traité d'Amiens, et la cession du palais du gouvernement au fort la Valette. Le ministre britannique, Alex.-J. Ball, répondit, le 2 mars, que le retard de quelques puissances à reconnaître l'indépendance de Malte autorisait l'Angleterre à garder cette île en dépôt; que le palais du gouvernement étant occupé par les chefs anglais, civils et militaires, on offrait provisoirement au grand maître celui de la Boschetta; mais que, comme il n'y avait plus de meubles, le prince ferait bien de ne pas venir à Malte, et de résider provisoirement en Sicile. Tel fut le résultat de cette négociation inutile. Tommasi n'eut d'autre parti à prendre que de suivre le conseil qu'on lui donnait. Il convoqua une assemblée générale de tous les chevaliers, dans l'église prieurale de l'ordre, à Messine, le 27 juin. On y lut la bulle pontificale de son élection, et lorsqu'il eut prêté, à genoux, le serment accoutumé, et reçu le baiser de tous les chevaliers, il prononça un discours où il les exhortait à la concorde, si nécessaire pour rendre à l'ordre son existence et ses anciens statuts. Plus tard il fut question de transférer la cour du grand maître à Corfou; mais il établit sa résidence à Catane en Sicile. Ce fut là que tous les chevaliers qui étaient restés à Malte se rendirent, à la fin de novembre, avec la chancellerie et les archives de l'ordre. Le couvent des Augustins fut mis à leur disposition, et le grand maître Tommasi habita un palais voisin. Il y mourut, le 13 juin 1805, après avoir désigné pour son lieutenant le bailli de Guevara, qui fut confirmé par le pape et par le sacré conseil de l'ordre dans les fonctions de *lieutenant du magistère*, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 15 avril 1814. On lui donna un successeur; mais l'ordre de Malte, dépouillé de ses biens dans la plupart des États de l'Europe, et divisé par les factions qui se sont formées entre les divers chevaliers, ne paraît pas destiné à recouvrer son ancienne puissance.

TOMORÉE (frère PAUL), archevêque de Coloza, et généralissime de l'armée de Hongrie sous le jeune roi Louis II, était de l'ordre des frères mineurs. Avant de prendre l'habit monastique il avait porté les armes, et s'était marié deux fois : sa première femme était morte le jour même de la célébration de son mariage; la seconde était une veuve qui mourut presque aussitôt après leur union. Tomorée, frappé de ce concours de circonstances malheureuses, le prit pour un avis que lui donnait le ciel de se revêtir de l'habit religieux, et il le garda depuis ce moment, même à la tête des armées. Le jeune roi Louis II avait tant de confiance dans ses talents, ses conseils et son courage, qu'il lui donna le gouvernement des pays et des places fortes situés entre la Saxe, la Drave et le Danube. Frère Paul avait de la valeur, mais l'opiniâtreté et l'ardeur lui tenaient lieu de l'habileté et de la prudence qui lui manquaient. Il sut par sa vigilance avertir le jeune roi de ses dangers, et de l'approche de Soliman : mais il eut ensuite la folie de l'engager à l'attaquer plutôt que de l'attendre dans ses positions avantageuses. Le roi Louis et son conseil voulaient qu'on ne combattît que lorsque les secours qui étaient en marche seraient arrivés : frère Paul empêcha le prince et l'armée de se retirer, il fit résoudre la funeste bataille de Mohacz qui décida les malheurs de la Hongrie. Ce moine se montra aussi brave soldat que mauvais général : il fut tué des premiers en combattant avec intrépidité; les vainqueurs lui coupèrent la tête, et l'exposèrent comme un trophée à la vue de leur armée, le 29 août 1526, jour de la victoire de Mohacz.

TOMRUT. *Voyez* TOUMERT.

TONDU dit *Lebrun* (PIERRE-HENRI-MARIE), ministre de la république française, naquit à Noyon, en 1754, dans une telle obscurité que personne aujourd'hui ne se rappelle y avoir connu sa famille. Il fut élevé aux frais du chapitre de cette ville, et placé au collége de Louis le Grand, à Paris, où il acheva ses études. On l'admit ensuite à l'Observatoire, au nombre des élèves dont le roi payait la pension. Il embrassa l'état ecclé-

siastique, et fut connu dans le monde sous le nom de l'*Abbé Tondu;* mais trouvant ce nom ignoble, il le changea en celui de Lebrun. Il s'ennuya bientôt de porter la soutane, et s'engagea comme soldat dans un régiment d'infanterie, où il resta à peine deux ans. Il déserta et se réfugia dans le pays de Liége, où il se fit ouvrier imprimeur, puis journaliste, et joua une espèce de rôle dans la révolution qui obligea le prince-évêque à sortir de ses États, en 1787. Forcé bientôt de s'en éloigner lui-même par la répression des troubles, Tondu vint s'établir dans la petite ville de Herve, province de Liége, où il se fit encore prédicateur de révolutions dans une gazette intitulée le *Journal général de l'Europe;* blâmant néanmoins, avec beaucoup de violence, celle qui se faisait alors dans la Belgique, par l'influence du clergé. Ses déclamations politiques furent remarquées par les meneurs de la révolution française, qui était, à cette époque (1790), dans toute son effervescence; ils crurent avoir aperçu dans ce journaliste de profondes connaissances en diplomatie, et ils l'engagèrent à venir à Paris, où Dumouriez, devenu ministre des affaires étrangères, lui donna un emploi dans ses bureaux. Lebrun parut alors plusieurs fois à la barre de l'assemblée législative, avec des députations de patriotes liégeois, et il ne manqua aucune occasion de signaler son patriotisme. Lié avec tous les meneurs du parti qui renversa le trône au 10 août 1792, il fut aussitôt après cette catastrophe nommé ministre des relations extérieures, et fit divers rapports à l'assemblée, sur la situation politique de l'Europe, entre autres le 25 septembre 1792, où il annonça mystérieusement une *négociation importante, et qui intéressait l'existence de la république.* Cette négociation qui ne fut point livrée au public, était probablement celle qui venait d'être entamée avec le roi de Prusse. Le 1er octobre suivant, Lebrun donna encore quelques détails sur les ouvertures de paix faites par le duc de Brunswick; et ces détails, où l'on ne trouve pas tout le secret de l'inexplicable retraite des Prussiens, sont néanmoins très-précieux pour l'histoire. Le 22 du même mois, le nouveau ministre fit encore un rapport curieux sur le refus de la Porte Ottomane de recevoir comme ambassadeur de Sémonville. Dans les séances du 19 et du 31 décembre, il fit part des dispositions hostiles de l'Angleterre, et déclara, au milieu des applaudissements de la Convention nationale, qu'il avait menacé le ministère britannique d'en appeler à la nation anglaise. Enfin il communiqua les déclarations de la cour d'Espagne, en faveur de Louis XVI; et après la mort de ce prince, il annonça l'expulsion de l'ambassadeur Chauvelin, par ordre du roi d'Angleterre. Lebrun fut ainsi l'organe ou le directeur des plus importantes affaires de la diplomatie de cette époque; et l'on doit dire que ses rapports ou ses discours, si on les compare à ceux des autres orateurs, ne sont pas trop empreints de la fougue et de l'exaltation du temps. Il paraît même certain que, de concert avec son protecteur Dumouriez, il avait formé un plan pour sauver Louis XVI. Du reste, comme beaucoup d'hommes du même genre, Lebrun avait sans doute pensé qu'après la ruine de l'édifice monarchique, il serait possible de rétablir l'ordre et le calme avec les hommes et les éléments qui avaient servi à le renverser; mais il fut bientôt cruellement détrompé. Robespierre et d'autres montagnards le dénoncèrent plusieurs fois à la tribune de la Convention; et, ce qui caractérise bien la folie du temps, ils accusèrent celui qu'eux-mêmes avaient nommé leur ministre des affaires étrangères, d'être un *homme d'État.* Lebrun fit d'inutiles efforts pour résister à ces attaques. Enveloppé dans la proscription du parti de la Gironde, après le 31 mai, il fut décrété d'accusation, le 25 septembre, et mis en arrestation. Ayant eu le bonheur de s'évader, il fut repris bientôt après, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, le 27 décembre 1793.

TONDUZZI (Jules-César), historien, né en 1617 à Faenza, mourut en 1673. On a de lui : *Faventinæ historiæ breviarium*, Faenza, 1670, in-8°; *Istorie di Faenza,* ibid., 1675, in-fol., ouvrage posthume, continué par Cavina depuis la fin du 14e siècle jusqu'en 1600.

TONE (Théobald-Wolf), fondateur de l'association des *Irlandais-Unis,* naquit, à Dublin, le 20 juin 1764, fit ses études à l'université de cette ville, et son cours de droit à Londres. Destiné au barreau, il l'abandonna bientôt pour se livrer à la politique, et fut entraîné dans cette périlleuse carrière par l'indignation qu'excita en lui la triste position de sa patrie, l'un des pays les plus favorablement situés, et cependant l'un des plus malheureux par l'oppression où y gémissent les catholiques. Quoiqu'il professât la religion anglicane, Tone n'en montra pas moins un très-vif intérêt au sort des catholiques ses compatriotes, et il publia, en 1790, une brochure véhémente contre les abus de l'administration anglaise. Cet écrit le fit admettre dans la Société des Whigs de Bedford, et un second ouvrage du même genre le fit nommer secrétaire du comité central de l'opposition. Dès lors, attaché pour toujours à la cause de la liberté irlandaise, il rédigea les pétitions, les défenses des catholiques, et fut chargé, en 1793, de demander au roi d'Angleterre l'abolition des lois pénales sous lesquelles ils gémissaient. Il fonda ensuite la Société des Irlandais-Unis, que le gouvernement anglais vit avec tant de peine. Tone fut appelé dans le parlement, où le chancelier le traita de *serpent nourri dans le sein de l'État.* Menacé dans sa liberté, il se retira en Amérique, puis en France, où il se concerta avec le général Hoche sur les expéditions de la baie de Bantry et du Texel. Nommé adjudant général, il servit dans différentes armées françaises, et enfin dans l'expédition du général Hardi, en 1798. Le vaisseau sur lequel il se trouvait ayant été pris par les Anglais, il fut conduit à Dublin, et traduit devant une cour martiale qui le condamna à être pendu. Ayant vainement demandé à être fusillé, il se tua lui-même dans sa prison.

TONELLI (Jacques). *Voyez* **DIMAS DE LA CROIX.**

TONG (Ezrael), ministre puritain, né en 1621 à Holby, mort en 1680, possédait parfaitement l'histoire naturelle et la chronologie; il obtint des succès comme instituteur, et il avait du talent pour la poésie; mais il n'en serait pas moins oublié sans la part qu'il prit avec Oates à la dénonciation du prétendu complot des catholiques contre Charles II. On a de lui *Abrégé de la gram-*

maire; le royal Martyre; plusieurs *pamphlets* contre les jésuites, etc.

TONNELIER (LE). *Voyez* **CHASTELET**.

TONSI (JEAN), biographe, né en 1528 à Milan, entra dans l'ordre des *humiliés*, et, pour n'avoir pas dévoilé le complot tramé par quelques-uns de ses confrères contre l'archevêque de Milan, fut relégué dans la chartreuse de Garignan. Il obtint bientôt la permission de se retirer en Toscane, et gagna l'estime de François de Médicis, qui le nomma grand prieur de Saint-Étienne et recteur de l'université de Pise. Rappelé à Milan en 1586, il y mourut en 1601. On a de lui : *Disceptationes calvinicæ*, traduites de l'italien de Panigarola, Milan, 1594, in-4°; *De vitâ Emmanuelis Philiberti, Allobrogum ducis, libri II*, Turin, 1596, in-fol.; traduite en italien par l'auteur, Milan, 1602, in-4°.

TONSTALL (CUTHBERT), savant prélat anglais, né vers 1476 à Tacford, dans le Hertfordshire, mérita, par ses talents et ses connaissances, d'être appelé au conseil de Henri VIII, et, s'étant montré assez complaisant pour écrire en faveur de la dissolution du mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, il en fut récompensé par l'évêché de Londres en 1522, et celui de Durham en 1530, Après la mort de Henri VIII, qui l'avait désigné l'un des régents du royaume pendant la minorité d'Édouard, le duc de Northumberland supprima son évêché, et le malheur lui rendant le sentiment de ses devoirs, il désavoua publiquement sa faiblesse. Il mourut en 1559 dans une prison où l'avait fait enfermer Élisabeth. On a de lui : *De arte supputandi libri IV*, Londres, 1522, in-4°; Paris, Rob. Estienne, 1529, 1535, 1538, in-4°; *Compendium et synopsis in X libros Ethicorum Aristotelis*, Paris, 1554, in-8°, etc.

TONTI, banquier italien, qui se fixa en France, imagina les emprunts en rentes viagères, appelés, de son nom, *Tontines*. La différence de ce mode d'emprunt avec les autres consiste en ce que les extinctions tournent au profit des prêteurs survivants. Le ministère établit, pour la première fois, une *Tontine* en 1653; et le trésor se trouva surchargé d'une dette annuelle d'un million 25,000 livres. On eut encore recours au même moyen en 1689, 1696 et 1709. De tous les expédients de finances, c'est peut-être le plus onéreux pour l'État. On a depuis fait une heureuse application de ce système en organisant des associations mutuelles sur la vie, qui assurent de très-bons résultats aux particuliers.

TONTI (le chevalier), fils du précédent, ayant embrassé la profession des armes, servit, 8 ans, sur terre et sur mer, et se conduisit partout avec honneur. Dans une affaire en Sicile, il eut la main emportée d'un éclat de grenade; mais il la fit remplacer par une main de fer, dont il se servait fort adroitement. Étant revenu à Paris solliciter de l'emploi, la Salle, sur la recommandation du prince de Conti, l'associa à l'expédition qu'il était sur le point d'entreprendre, et dont le résultat fut la découverte du Mississipi. En partant pour reconnaître si, comme il le soupçonnait, le fleuve qui donne son nom à cette contrée avait son embouchure dans le golfe du Mexique, la Salle laissa 30 hommes à Tonti, pour la garde du fort Niagara, qu'il venait d'établir entre les lacs Érié et Ontario. Tonti s'occupa d'abord d'assurer la subsistance de sa garnison, et ensuite, avec un détachement, s'avança dans la rivière des Illinois. Il ne négligea rien pour gagner l'amitié des chefs de cette nation, et réussit à les mettre dans les intérêts de la colonie naissante. Malheureusement il ne put aider ses nouveaux alliés dans la guerre qu'ils eurent bientôt à soutenir contre les Iroquois excités par les Anglais, qui voyaient avec envie la France étendre ses établissements dans un pays dont ils convoitaient le commerce exclusif. Les pertes que les Illinois éprouvèrent dans cette guerre les refroidirent beaucoup à l'égard des Français. En 1680, Tonti fut chargé, par la Salle, de construire un fort sur la rivière des Illinois, dans une position avantageuse. Informé que le fort de Crève-Cœur était menacé par les Iroquois, il s'y rendit aussitôt; mais jugeant impossible de le défendre, il prit le parti de l'abandonner, et ramena la garnison réduite à 5 hommes par les désertions et par les maladies. Il acheva, l'année suivante, le nouveau fort auquel il donna le nom de Saint-Louis. Étonné de ne pas recevoir de nouvelles de la Salle, dont il ignorait la fin tragique, il descendit le Mississipi jusqu'à son embouchure, et remonta ce fleuve avec le chagrin de n'avoir pu découvrir le sort de son ami. Resté presque seul, par la mort de la Salle et de la plupart de ses compagnons, il se fixa dans le pays des Illinois, desquels il s'était fait aimer, et y vécut plusieurs années du produit de sa chasse et de la vente des pelleteries. C'est de son nom que les cantons qu'il avait habités sur les bords du Mississipi furent appelés *Petits et grands Tonticas*. D'Iberville, nommé commandant de la Louisiane, y trouva Tonti en 1700 ; mais on ignore la suite de ses aventures ainsi que l'époque de sa mort. On a sous le nom de Tonti : *Les dernières découvertes de la Salle dans l'Amérique septentrionale*, Paris, 1697, in-12. Il déclara à d'Iberville, ainsi qu'au P. Marest, missionnaire, qu'il n'avait aucune part à cet ouvrage, plein d'inexactitudes, et dans lequel les productions de la Louisiane et les ressources qu'elle offre au commerce étaient ridiculement exagérées.

TONTOLI (GABRIEL), historien, né vers 1610, à Manfredonia, dans la Pouille, mort en 1665, évêque de Ruvo, n'avait point les qualités requises pour écrire l'histoire, et manquait surtout de la fermeté nécessaire pour ne respecter que la vérité. On a de lui : *Il Masaniello, ovvero discorsi narrativi sopra la sollevazione di Napoli*, Naples, 1648, in-4°; *Memoriæ diversæ metropolitanæ ecclesiæ sypontinæ, ex apostolicis in Vaticano monumentis, et aliundè deductæ*, Rome, 1654, in-4° ; *Collectio jurium ecclesiæ Garganicæ contra Sypontinam*, ibid., 1655, in-4°.

TOOKE (le révérend GUILLAUME), littérateur anglais, né à Islington en 1744, remplit d'abord les fonctions de ministre de l'Église anglicane à Cronstadt, fut appelé, en 1774, à l'emploi de chapelain de la factorerie anglaise de Pétersbourg, et, pendant un séjour de 18 ans qu'il fit dans cette ville au milieu de la société la plus brillante, il composa plusieurs ouvrages importants relatifs à la Russie. De retour à Londres en 1792, il y consacra ses loisirs à la culture des lettres, et mourut en 1820. On a de lui : *La Russie, ou Tableau historique de toutes les nations qui composent cet empire*, 1780, 4 vol.

in-8°; *Variétés littéraires*, 1795, 2 vol. in-8°; *Extraits de journaux étrangers et manuscrits originaux imprimés pour la première fois*, 1798, 2 vol. in-8°; *Vie de Catherine II, impératrice de Russie*, 1797, 3 vol. in-8°; *Tableau de l'empire russe sous le règne de Catherine II, jusqu'à la fin du 18e siècle*, 1799, 3 vol. in-8°; *Histoire de la Russie depuis la fondation de cet empire jusqu'à l'avénement de Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8°, etc. — George et Andrew TOOKE, aïeuls du précédent, méritent d'être mentionnés : le premier, après avoir pris une part active à l'expédition contre Cadix en 1625, vint passer le reste de ses jours dans le Hertfordshire, sa patrie, et composa quelques opuscules en prose et en vers, notamment une élégie sur la mort du prince Rupert. Andrew, mort en 1731, premier maître de l'école de Charter-House, avait d'abord professé la géométrie au collége de Gresham. Outre un *Synopsis græcæ linguæ*, 1711, on a de lui plusieurs traductions anglaises, notamment celle du *Panthéon* de Pomey, dont la 10e édition parut en 1726.

TOOKE. *Voyez* **HORNE-TOOKE.**

TOPAL-OSMAN ou **OSMAN** *le Boiteux*, grand vizir de Mahmoud Ier, entra, dans son enfance, au collége des Itch-Coglans. Son amabilité, sa douceur, son intelligence, son adresse, le firent distinguer dans toutes les études et les exercices de corps en usage chez les Ottomans. En 1699, il fut chargé de porter au Caire un ordre du sultan. Pour ne pas tomber au pouvoir des Arabes qui parcouraient la Natolie, il s'embarqua à Séide, et son bâtiment fut attaqué en route par un corsaire de Maïorque; il reçut dans le combat plusieurs blessures, entre autres un coup de feu à la cuisse qui lui fit donner le nom de Topal. La saïque fut conduite à Malte, où un Marseillais nommé Arnaud, employé en chef dans la marine de l'ordre, vint visiter la prise, et ne vit pas sans intérêt le jeune Turc blessé. Tu devrais me racheter, lui dit Osman avec confiance, tu ne t'en repentirais pas. — Arnaud lui répondit qu'il n'était pas assez riche pour risquer de perdre la somme qu'on exigerait pour sa rançon. — Tu as raison, reprit Osman, je n'ai d'autre sûreté à te donner que ma parole : es-tu assez généreux pour y croire? L'honnête Français, touché de la noble confiance du captif, le racheta du corsaire pour 600 sequins. Osman lui ayant donné le choix d'attendre seulement pour être payé de sa rançon qu'il eût pu écrire à Constantinople, ou de le laisser aller, sur sa parole, achever sa commission, le Marseillais se montra aussi délicat que le jeune Turc était confiant : le navire même d'Arnaud fut mis à sa disposition : arrivé au Caire, Osman récompensa généreusement le capitaine et envoya 1,000 sequins à son libérateur. Il suivit la carrière des honneurs qu'il méritait si bien de remplir. Dans la guerre de Morée de 1715, il se distingua assez pour exciter la jalousie et même la haine du grand vizir. Son mérite lui tint lieu de sauvegarde, et, en 1722, il fut élevé à la dignité de pacha et de serasquier dans la Morée. Jusque-là il n'avait pas cessé d'entretenir un commerce de lettres avec Arnaud : il fit, à cette époque, venir auprès de lui le fils de ce généreux Français, et aida de toute sa protection à sa fortune. Le noble Osman ne tarda pas à être nommé beiglerbeig de la Romélie. Enfin, en 1731, il obtint les sceaux de l'empire. Arnaud vint à Constantinople, et présenta à son ami Osman des orangers, des fruits, des fleurs, et 12 esclaves turcs qu'il avait rachetés. Topal-Osman combla Arnaud d'amitiés et de soins, et lui accorda la liberté de faire entrer à Salonique deux chargements de blé sans payer de droits. Ce grand vizir était aussi sage et habile que noble et vertueux. Il fit la paix avec la Perse, et en obtint, par le traité de Cazbin, en 1731, la cession de la Géorgie. Il entretint l'abondance dans la capitale, protégea le commerce, et se montra toujours l'ami des chrétiens, surtout des Français. Ce fut lui qui le premier fit adopter l'essai des évolutions militaires européennes, déjà proposées par le fameux comte de Bonneval. Ces innovations, qui choquaient les préjugés nationaux, furent le prétexte dont le kislar-aga et la sultane Validé se servirent pour nuire à Topal-Osman dans l'esprit de Mahmoud. Cet illustre grand vizir fut déposé en 1732; mais en lui retirant les sceaux, le sultan fut trop juste pour le punir. Il l'envoya remplacer son successeur au vizirat dans le commandement des frontières asiatiques, du côté de la Perse. Thahmas-Kouli-Kan venait de détrôner Schah-Thahmasp, et régnait sous le nom d'un enfant au berceau. La paix de la Perse avec la Russie était conclue; et, au mépris du traité de Cazbin, les armes du régent tenaient déjà Bagdad bloqué depuis 8 mois. Topal-Osman accourut avec 150,000 hommes pour délivrer cette place. Il eut la gloire de combattre Thahmas-Kouli-Kan, le 19 juillet 1733, sur les bords du Tigre, à 12 lieues de Bagdad, après l'avoir trompé par une lettre supposée qu'il fit tomber entre ses mains, et dans laquelle il informait le pacha de Bagdad des motifs qui retardaient sa marche; de mettre son armée en déroute, et de le voir fuir, laissant environ 30,000 morts sur le champ de bataille. Le défaut de vivres l'empêcha de suivre plus loin ses succès. Cependant, trouvant dans son génie les ressources que la jalousie de ses ennemis, et surtout du grand vizir Ali-Pacha, lui refusaient, de peur qu'il n'acquît trop de gloire, Topal-Osman, le 22 octobre de la même année, battit encore le régent de la Perse, près de Kerkouk. Quelques jours après, il y eut à Leilan, à six lieux de cette ville, une troisième affaire dont chacun s'attribua le succès. Topal-Osman, se fiant sur ses avantages, avait refusé la paix; et quoiqu'il n'eût que des troupes qu'il avait été obligé de disséminer, il osa de nouveau attaquer le général persan, avec des forces très-inférieures. Il fut vaincu et tué dans le combat. Telle fut la fin malheureuse de l'illustre Topal-Osman, dont la perte ne fut bien sentie qu'après sa mort, aussi inutilement que justement reprochée à ses envieux.

TOPFER (Henri-Auguste), philosophe et mathématicien, né à Leipzig en 1758, se fit une grande réputation comme professeur, tant à Leipzig qu'à l'école nationale de Grunma. Admis à la retraite en 1828, il mourut à Dresde en 1833. La plupart des grands géomètres allemands furent ses élèves ou ses amis. On lui doit plusieurs ouvrages estimables, entre autres : *Analyse combinatoire*, 1793, et cartes générales sur l'*Encyclopédie des sciences et des beaux-arts, l'anthropologie et la morale*, publiées de 1806 à 1808.

TOPHAM (Édouard), littérateur, mort à Doncaster

en 1820, avait été major dans les gardes du corps du roi d'Angleterre et propriétaire du journal *le Monde* (*the World*). On a de lui : *Lettres écrites d'Édimbourg, contenant des observations sur la nation écossaise*, 1776, in-8°; *Adresse à Edmond Burke sur sa lettre aux shérifs de Bristol*, 1777, in-4°; *Vie de John Elwes*, 1790, in-8°, et 1805.

TOPINO-LEBRUN (François-Jean-Baptiste), peintre d'histoire, né à Marseille en 1769, connut à Rome David, qui l'admit au nombre de ses élèves à Paris. Le disciple partagea l'exaltation républicaine de son maître. Nommé, en 1793, juré au tribunal révolutionnaire, malgré la bonté et la douceur de son caractère, il se laissa entraîner à voter un grand nombre de condamnations injustes. Plus tard il refusa la place de président de la commission populaire d'Orange, et prouva ainsi, comme l'a dit Chauveau-Lagarde, qu'il était *plutôt un ami exalté de la révolution qu'un ennemi de l'humanité*. Plusieurs fois même, au milieu de ses redoutables fonctions, il se prononça en faveur des victimes. Éliminé de la liste des jurés, un arrêté, signé de presque tous les membres du comité de salut public, le traduisit lui-même devant le terrible tribunal, et il ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Il se déclara pour la Convention au 13 vendémiaire, et fut compris l'année suivante dans les mandats décernés contre les complices de Babœuf. Plus tard il suivit, en qualité de secrétaire, Bassal, chargé d'une mission secrète du Directoire en Suisse. De retour en France en 1797, il s'occupa un peu de son art, mais plus encore des affaires politiques, se fit remarquer parmi les jacobins du Manége, et, s'étant trouvé impliqué dans la conspiration contre le premier consul, qui échoua le 10 octobre 1800, il fut condamné à mort et exécuté en 1801. Son tableau de la *Mort de Caïus Gracchus*, couronné au salon, lui valut une récompense du gouvernement.

TOPLADY (Auguste-Montague), théologien anglican, né en 1740 à Farnham, en Surrey, mort en 1778, n'eut jamais, malgré ses talents, d'autre bénéfice que la cure de Bread-Hembury, en Devonshire, où il vécut pauvre et honoré de ses paroissiens. On a donné après sa mort une édition complète de ses *OEuvres*, 6 vol. in-8°, suivis d'un volume de pièces posthumes. Le plus estimé de ses ouvrages est : *Preuve historique du calvinisme doctrinal de l'Église d'Angleterre*, 1774, 2 vol. in-8°.

TOPPI (Nicolas), historien, né vers 1603 à Chieti, étudia la jurisprudence, et prit ses degrés à l'université de Naples, dont il obtint deux fois la place d'archiviste. Il mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *De origine omnium tribunalium nunc in Castro capuano fidelissimæ civitatis Neapolis existentium, deque eorum viris illustribus*, Naples, 1655, 1666, 3 vol. in-4°; *Biblioth. neapolitana, ed apparato agli uomini illustri in lettere di Napoli e del regno*, ibid., 1678, in-fol. Il faut joindre à ce volume les additions de Nicodemi.

TORCHE (l'abbé de), littérateur médiocre, né vers 1635 à Beziers, entra chez les jésuites, mais son goût pour le plaisir le força bientôt d'en sortir. Il vint à Paris, où il écrivit des nouvelles, des contes et des poésies d'un genre frivole. Mais de nouvelles intrigues eurent pour lui des suites fâcheuses qui l'obligèrent de revenir à Beziers : étant allé voir un de ses parents à Montpellier, il y mourut en 1675. On a de lui : *le Berger fidèle*, traduit de l'italien en vers français, Paris, 1664, in-12; l'*Aminte* du Tasse, traduit de l'italien en vers français, Paris, 1666, 1676, in-12; la Haye, 1679 et 1681, in-12; la *Philis* de Scyre, traduite de l'italien en vers français, 1669, in-12; *le Démêlé de l'esprit et du cœur*, Paris, 1668, in-12; *le Chien de Boulogne, ou l'Amant fidèle*, Paris, 1668, in-12; Cologne, 1669, 1679, in-12.

TORCY (François de), prêtre, approuva par ses sermons et par ses écrits les décrets de l'assemblée constituante sur le clergé, devint grand vicaire de l'évêque constitutionnel de la Marne, fut promoteur du synode tenu à Reims en 1801, et assista, comme procureur fondé de son évêque, au concile national de la même année; il y fut même nommé vice-promoteur. Mais on a lieu de croire qu'après le concordat il ne fut pas employé, et on ignore ce qu'il devint. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse, parmi lesquels nous citerons : *Éclaircissements sur la constitution civile du clergé de France*, 1791, in-8°; *l'Église gallicane vengée de toute accusation de schisme, et préjugés légitimes de schisme contre ceux qui l'en accusent*, Saint-Omer, in-8°; *Traité de l'accord des institutions républicaines avec les règles de l'Église*, in-8°.

TORCY. *Voyez* **COLBERT.**

TORDENSKIOLD (Pierre), vice-amiral danois, né en 1691, à Drontheim, fils de Jean Wessel, porta le nom de son père jusqu'à ce qu'en récompense de ses exploits le roi lui donna celui de *Tordenskiold* ou *Tordenschild*, qui signifie *foudre-bouclier*. Placé d'abord dans la maison d'un barbier, il en sortit secrètement en 1704, et vint à Copenhague, où il fut mis à l'école de navigation. Le dévouement et l'activité dont il donna des preuves comme matelot, puis comme cadet de la marine royale, lui firent confier successivement un corsaire et une frégate avec le titre de lieutenant. En 1714, après un combat furieux contre une grosse frégate suédoise, il s'aperçut qu'il n'avait plus que quatre coups à tirer, et, ne pouvant d'ailleurs tenter l'abordage parce que la mer était trop haute, il envoya un trompette au capitaine ennemi pour lui emprunter de la poudre. Le capitaine ne lui en envoya pas ; mais il l'invita d'aller à bord du bâtiment suédois, dont les officiers voulaient boire à sa santé. Il accueillit cette offre amicale avec une cordialité égale à sa bravoure, et les deux frégates se séparèrent au milieu des salutations les plus courtoises de leurs équipages. Cette action un peu chevaleresque fit traduire Wessel devant un conseil de guerre; mais il fut acquitté et nommé aussitôt capitaine de vaisseau. Il aurait même obtenu le commandement d'une petite division qu'il demandait pour balayer les mers du Nord, si l'amirauté n'avait fortement déclaré qu'on ne pouvait accorder tant d'honneurs si rapidement à un si jeune homme. Il commença donc avec une seule frégate la campagne de 1715, qui n'en fut pas moins glorieuse pour lui. Ses nombreux faits d'armes lui valurent, après la prise de Stralsund, des lettres de noblesse, le nom honorable de *Tordenskiold*, le titre d'adjudant général

de son souverain et l'inspecteur des flottes danoises. Il acheva de mériter ces récompenses en 1716, en capturant dans le port de Dynckiln l'escadre suédoise, composée d'une frégate, de 11 galères, de 21 bâtiments de transport chargés de munitions. A son arrivée à Copenhague, il reçut le grade de commandeur, le cordon bleu et une médaille, puis il se remit en mer, et gagna par de nouveaux services le commandement en chef des armements qui se faisaient pour les flottes du Nord. Charles XII ayant été tué (1718), Tordenskiold se hâta de porter cette nouvelle au roi de Danemark, qui le nomma vice-amiral. Encouragé par cette dernière distinction, il termina sa carrière militaire par un fait d'armes plus beau que tous les précédents : ce fut la prise de la ville de Marstrand et de la citadelle de Carlstein, qui la domine (1719). Deux médailles furent frappées pour éterniser le souvenir de cette importante conquête, et le vainqueur, nommé membre de l'amirauté, fut comblé de bien d'autres marques de la faveur de son maître. La paix entre la Suède et le Danemark ayant été signée à Friederichsbourg en 1720, Tordenskiold tourmenta le roi pour obtenir la permission de voyager et se rendit à Hambourg, puis à Hanovre, fêté et honoré en tous lieux comme un héros. Mais il eut, dans cette dernière ville, une querelle avec un colonel Stahl, joueur déterminé, auquel il avait eu des motifs de reprocher son vice honteux : un duel s'ensuivit, dans lequel il succomba, par un de ces coups malheureux où la supposition d'un guet-apens est assez vraisemblable. Le brave marin entrait alors (1720) dans sa 31e année. Un jeune Danois a publié en 1747, en 3 vol. in-4°, la biographie de quelques hommes illustres, où l'on trouve la vie très-détaillée de Tordenskiold. Le même ouvrage a paru en allemand, Copenhague, 1753, 3 vol. in-8°.

TORDESILLAS. *Voyez* **HERRERA.**

TORELLI ou **TORELLO** (Guido-Salinguerra Ier), guerrier, dont le nom vient par contraction de *Saliens in guerra*, fut d'abord gouverneur de Ferrare, et s'en fit reconnaître, en 1118, seigneur souverain. Il favorisa le commerce, étendit la ville, la fortifia, et bâtit l'église de Tous-les-Saints, où il fut enterré.

TORELLI II, fils du précédent, lui succéda comme seigneur de Ferrare, en 1150, fit un traité avec l'empereur Henri VI, vit éclater entre sa maison et celle des marquis d'Este cette haine qui fit verser tant de sang pendant un siècle dans le Ferrarais, le Padouan et la Marche de Trévise, et mourut en 1197.

TORELLI (Giacomo), petit-fils du précédent et fils de Salinguerra II, fut rappelé par les Ferrarais, et obligé de se retirer ensuite à la cour d'Ezzelin II, son beau-père.

TORELLI (Salinguerra III,) fils du précédent, fut créé, en 1301, chef de la ligue des villes de Bologne, Forli et Imola, fit plusieurs campagnes avec honneur, et, rappelé par les Ferrarais, fut proclamé 5e seigneur de Ferrare en 1308 : mais il ne put se maintenir dans cette souveraineté, dont le dépouillèrent les marquis d'Este en 13.0.

TORELLI (Guido II), descendant de Salinguerra III, apprit le métier de la guerre sous son père et sous le général Carmagnole, et mérita l'estime du duc de Milan, Jean-Marie Visconti, dont il reçut, en 1406, l'investiture des fiefs de Guastala et de Montechiarugolo. Il servit ensuite sous les drapeaux d'Otton de Tersi et du marquis d'Este, et, rappelé au service du nouveau duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, lui resta fidèle. Il enleva plusieurs places au marquis d'Este, entre autres Parme, soumit Gênes, s'empara de Gaëte, et délivra la reine de Naples Jeanne II Durazzo. Cette princesse le récompensa de ses services par l'investiture de plusieurs fiefs et le titre de baron de la Pouille et du Capouan. De retour à Milan, il contribua puissamment à rendre à François Sforce l'affection du duc, et il fut ainsi la première cause de la grandeur de cette illustre maison. Il battit, dans le Crémonais, en 1431, Carmagnole, son ancien maître dans l'art de la guerre, fut nommé commandant, en 1432, dans la Valteline, la Valcamonique, le Bressan et le Bergamasque, et mourut à Milan, en 1449, comblé d'honneurs et de dignités par son souverain.

TORELLI (Orsina), femme du précédent, aussi remarquable par son courage que par sa rare beauté, fut chargée par son mari, depuis 1422, de la régence de Guastalla, où elle soutint un siége en 1426, contre une division vénitienne de l'armée commandée par Carmagnole. On raconte qu'elle s'arma d'un casque et d'une cuirasse, mena elle-même ses troupes au combat, tua de sa main plusieurs guerriers ennemis, et revint victorieuse et couverte de sang. On voit encore sur les murs de l'église Saint Barthélemi, à Guastalla, une fresque destinée à consacrer le souvenir de ce glorieux fait d'armes. — Une petite fille de la précédente, Donella SANVITALI, est célèbre aussi par sa courageuse défense de Sala en 1483, contre Amurath Torelli, son cousin, qu'elle tua d'un coup d'arquebuse, après avoir fait des prodiges de valeur sur la brèche.

TORELLI (Lélio), en latin *Taurellus*, jurisconsulte, connu surtout par l'édition qu'il a donnée des *Pandectes florentines*, né à Fano, en 1489, reçut le grade de bachelier, à l'âge de 22 ans, dans la faculté de droit de Pérouse, devint le chef de la magistrature de sa ville natale, et fut député par son corps au pape Léon X en 1520. Scanderberg-Comnène, qui avait obtenu du saint-siége la seigneurie de Fano, s'étant rendu odieux à ses nouveaux sujets, Torelli, secondé par les jeunes patriciens, le chassa de cette ville; il se justifia aisément de cette action courageuse; et le pape Clément VIII le nomma même gouverneur de Bénévent, qu'il sut préserver de la peste et de la famine qui désolaient une partie de l'Italie. Plus tard il alla s'établir à Florence, où il fut accueilli avec empressement par le grand-duc Cosme de Médicis. Nommé l'un des cinq auditeurs de la Rote, il fut ensuite élu podestat de Florence, chancelier et premier secrétaire du grand-duc, membre et bientôt après l'un des chefs de l'Académie florentine, sénateur enfin, et mourut en 1576, après avoir vu son nom inscrit sur le livre de la noblesse. On a de lui des vers latins et italiens, et quelques discours, 3 opuscules de droit : *Ad Gallum et legem Velleam; Ad Catonem et Paulum Enarratiunculæ; De militiis ex casu.* Mais son principal titre à la reconnaissance des savants, c'est son édition des Pandectes, intitulée : *Digestorum seu Pandectarum libri L, ex Pandectis florentinis repræsentati*, Florence,

Torrentino, 1553, 3 vol. in-fol. Outre sa *Vie*, publiée à Florence, 1770, in-4°, on peut consulter les *Fasti consolari dell' acad. fiorent.* et les *Osserv. istor. sopra i sigilli ant.* de Manni, t. IX et XXI.

TORELLI (Pomponio), littérateur, né en 1536, descendant des comtes de Guastalla, épousa la nièce du pape Pie V, et fut admis à l'Académie des *Innominati* de Parme. Chargé en 1584, par le duc Octave Farnèse, d'une mission en Espagne, son heureux résultat devint pour lui une source de nouvelles faveurs. Il mourut à Parme en 1608. On a de lui : *Rime amorose,* Parme, 1575, in-4°; *Trattato del debito del cavaliero,* ibid, 1596, in-4°; *Carminum libri VI,* ibid., 1600, in-4°; des tragédies, entre autres : *Il Tancredi,* ibid., 1597, in-4°; *la Mérope,* ibid., 1589, in-4°.

TORELLI (Jacques), architecte-machiniste, né en 1608 à Fano, de la famille de Lélio, s'acquit une telle réputation qu'il fut invité par Louis XIV à venir à Paris. Il y exerça son talent au théâtre du *Petit-Bourbon,* et contribua beaucoup au succès de l'*Andromède* de Corneille en 1650. Les Parisiens, étonnés de la nouveauté et de la hardiesse de ses essais, le surnommèrent *Grand-Sorcier;* de retour en Italie en 1662, il fit construire à Fano, d'après ses desseins, le théâtre de la *Fortune,* dont il fit présent à la ville, et mourut en 1678.

TORELLI (Louis), biographe, né en 1609, à Bologne, conduit par des chagrins domestiques dans un cloître, embrassa la règle de Saint-Augustin, parcourut avec talent la double carrière de l'enseignement et de la prédication, et mourut en 1683. On a de lui : *Ristretto delle vite degli uomini e delle donne illustri dell' ordine agostiniano,* etc., Bologne, 1647, in-4°; *Secoli agostiniani, ovvero storia generale dell' ordine di Sant' Agostino, vescovo d'Ippona, diviso in 13 secoli,* ibid., 1659, 1686, 8 vol. in-fol.

TORELLI (Joseph), littérateur, né en 1721 à Vérone, où il fit son cours de droit à Padoue, fut reçu docteur. Afin de n'être pas distrait de son ardeur pour l'étude, il refusa toutes les places qui lui furent offertes, et mourut dans sa patrie en 1781. Outre une édition d'Archimède, la plus complète que l'on ait de cet ancien géomètre, et qui, précédée d'une *Notice* sur Torelli, par Sibiliato, parut sous ce titre : *Archimedis quæ supersunt omnia cum Eutocii Ascalonitæ commentariis, cum novâ versione lat.,* etc., Oxford, 1792, in-fol. On remarque parmi ses ouvrages : *De principe gulæ incommodo, ejusque remedio,* Cologne (Vérone), 1744, in-12; *Traduzioni poetiche, o sia tentativi per ben tradurre in verso,* 1746, in-8°; *De Nihilo geometrico, libri II,* 1758, in-8°; *Geometrica,* 1769, in-8°; *Il Pseudolo, commedia di Plauto, con alcuni idilli di Teocrito et di Mosco,* Florence, 1765, in-8°; *De probabili vitâ mornmque regulâ,* Cologne (Vérone), 1774, in-12; *Lettera sopra Dante contra Voltaire,* 1781, in-8°. Pindaminte a donné l'*Éloge* de Torelli, tome II, partie 2e des *Memorie della societa ital.* (*Voyez* aussi Ugoni, *Lett. ital. del* 18° *secolo.*)

TOREN (Olaus), voyageur suédois, était né dans la province de Vestrogothie, près de Gothenbourg. Animé du désir de visiter les contrées lointaines, il pensa qu'il les parcourrait avec plus de fruit en se préparant à ses voyages par l'étude de l'histoire naturelle. Il suivit assidûment les leçons de Linné, à Upsal, et fit une première navigation à Cadix. Il s'embarqua ensuite, comme aumônier, sur un vaisseau de la compagnie des Indes orientales, et partit le 1er avril 1750. Dans la traversée, on toucha aux Commores, et l'on mouilla sur la rade de Surate. Le 1er mars 1751, on fit voile pour Mangalor, Mahé, Quéda, dans la presqu'île de Malacca. Enfin, le 7 juillet suivant, on arriva dans la rivière de Canton. Le 4 janvier 1752, le vaisseau partit de la Chine; et le 26 mai, il entra dans le port de Gothenbourg. Toren ne survécut pas longtemps à cette longue navigation, qui avait altéré sa santé naturellement délicate. Il mourut à Næsinge près Stræimstad, le 17 août 1753. Depuis son retour, il avait successivement envoyé ses observations à Linné, dans les lettres qu'il lui écrivait. Elles ont été insérées à la suite du *Voyage* d'Osbeck, sous ce titre : *Voyage des Indes orientales à Surate, à la Chine,* etc. Cet ouvrage a été traduit en français par Dominique Blackford, Milan, 1771, in-12. Cette version ne rend pas du tout l'agrément de l'original. Toren donne des détails intéressants sur les divers pays qu'il a vus. Il écrit avec facilité, et raconte d'une manière agréable. Durant son voyage, il avait recueilli beaucoup de plantes rares, dont il enrichit les herbiers de son illustre maître. Celui-ci a nommé *Torenia* un genre de la famille des scrofulaires, qui renferme deux plantes vivaces de l'Inde, que Toren avait le premier fait connaître.

TORFÉE ou **TORFASON** (Thormode), historiographe, né en 1640 à Engoe, petite île sur la côte méridionale d'Islande, fut, en 1660, nommé par Frédéric II interprète pour les antiquités islandaises, et chargé de recueillir les manuscrits qu'il pourrait découvrir dans ce pays alors très-peu connu. Il fut récompensé de ses recherches utiles par le titre d'historiographe des deux royaumes de Danemark et de Norwége, et mourut en 1719. On a de lui : *Commentatio historica de rebus gestis Færeyensium seu Farœensium,* etc., Copenhague, 1695, in-8°; *Series dynastarum et regum Daniæ, à primo eorum, Skioldo, Odini filio, ad Gormum Grandævum,* etc., ibid., 1702, in-4°; *Trifolium historicum, seu dissertatio historico-chronol.-critica, de tribus potentissimis Daniæ regibus, Gorvo Grandævo,* etc., ibid., 1703, in-4° : c'est une continuation de l'ouvrage précédent; *Hrolfi Krakii inter potentissimos in ethnicismo Daniæ reges celeberrimi,* etc., ibid., 1705, in-8°; *Historia Vinlandiæ antiquæ, seu partis Americæ septentrionalis,* etc.; *Gronlandia antiqua, seu veteris Gronlandiæ descriptio, etc.,* ibid., 1706, in-8°; *Hist. rerum norvegicar.,* etc., 1711, ibid., 4 vol. in-fol.; *Orcades, seu rerum orcadensium historia,* ibid., 1715, in-fol.; enfin, un grand nombre de manuscrits conservés à la bibliothèque royale de Copenhague, et d'après lesquels Suhm a publié : *Torfæana, sive Tarmodi Torfæi notæ posteriores in seriem regum Daniæ,* 1797, in-4°.

TORIBIO ou **TURIBE** (Saint), archevêque de Lima, né en 1538 en Espagne, avait rempli pendant 5 ans les fonctions de président ou de premier magistrat de Grenade, quand le siége de Lima vint à vaquer. Philippe II voulant faire cesser les désordres dans ce malheureux pays, jeta les yeux sur Toribio comme le plus

capable de remplir ses intentions. Toribio refusa d'abord, se fondant sur les canons de l'Église qui défendent à un laïque de recevoir l'épiscopat; mais le roi persista dans son choix; il prit donc le parti de se soumettre, et ayant reçu les ordres sacrés, il arriva à Lima en 1581. Le nouveau prélat ne se laissa point décourager par la vue de tant de maux ni par le souvenir des efforts infructueux de Las-Casas pour les réparer. On ne saurait comprendre ni dire quelles fatigues et quels dangers il eut à essuyer et avec quelle héroïque persévérance il accomplit sa noble mission. Il employa 17 ans à faire 3 visites dans toutes les parties de son diocèse, fondant partout où il en était besoin des séminaires, des églises, des établissements pour les pauvres et pour les malades. Pendant les affreux ravages d'une peste, il renouvela l'exemple sublime que Charles Borromée avait donnée à l'ancien monde, et se montra partout enfin, aux yeux de l'Indien étonné, comme un dieu bienfaisant. Ce vertueux prélat mourut dans l'exercice de la charité en 1606, et fut béatifié en 1679 par Innocent XI, puis canonisé en 1726 par Benoît XIII.

TORLOCHON. *Voyez* **ÉLISÉE** (le P.).

TORNÉ (Pierre-Anastase), évêque constitutionnel, né le 21 janvier 1727 à Tarbes, entra dans la congrégation des doctrinaires, et professa la philosophie à Toulon. Il se livra ensuite au ministère de la chaire, et y obtint des succès qui lui valurent la place d'aumônier de Stanislas, le titre d'associé à l'Académie de Nancy, un canonicat de la cathédrale d'Orléans et le prieuré de Saint-Paul de Bagnères de Bigorre. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé évêque du département du Cher et métropolitain du centre, en 1791. Député à l'assemblée législative, il montra d'abord de la modération, et parla même en faveur des prêtres non assermentés; mais jeté bientôt dans les rangs des jacobins, soit par la peur, soit par l'effet d'une exaltation progressive, il provoqua la suppression du costume ecclésiastique, vota pour la destruction des congrégations religieuses, et fit supprimer les préfets apostoliques des colonies. En 1793, il maria dans sa cathédrale un prêtre avec une religieuse, et annonça qu'il placerait avantageusement dans son diocèse les prêtres mariés qui seraient inquiétés ailleurs. L'un des premiers il abjura son état, il écrivit à la Convention qu'il avait été jusque-là un fourbe et un imposteur, se maria depuis, et fit dire à ses confrères eux-mêmes qu'il *épouvanta l'Église par une des plus horribles apostasies qu'on ait vues*. Il mourut dans sa ville natale le 12 janvier 1797. Outre des *Sermons*, Paris, 1765, 3 vol. in-12, on cite de lui : *Oraison funèbre de Louis XV*, Tarbes, 1775, in-4°; *Leçons élémentaires de calcul et de géométrie*, 1775, in-8°. Barbier lui attribue : *Esprit des cahiers présentés aux états généraux, augmenté de vues nouvelles, par L. T.*, 1789, 2 vol. in-8°.

TORNIEL ou plutôt **TORNIELLI** (Augustin), savant annaliste, né en 1543 à Barengo dans le Novarèse, entra dans la congrégation des barnabites, dont il fut élu trois fois général, refusa l'évêché de Mantoue et celui de Casal, content de cultiver en paix les lettres et l'histoire, et mourut à Milan en 1622. Au nombre de ses amis il compta Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, saint Charles Borromée et le cardinal Baronius. On a de lui : *Annales sacri et profani, ab orbe condito ad eumdem Christi passione redemptum*, Milan, 1610; Francfort, 1611; Anvers, 1620, 2 vol. in-fol.; Lucques, 1757, 4 vol. in-fol. : un *Abrégé* de cet ouvrage, précédé de la *Vie* de l'auteur, a été publié par Sponde. (*Voyez* les *Mémoires* de Nicéron, tome XXI, pages 134-38, et la *Bibl. Script. mediol.* d'Argelatti, tome II, page 11, 2179.)

TORNIELLI (Jérôme-François), prédicateur, né en 1693 à Cameri, mort en 1752, entra chez les jésuites, et suivit la carrière de l'enseignement, puis celle de la prédication, dans laquelle il eut de grands succès. Il cultiva aussi la poésie, et eut l'idée, blâmée comme trop profane, de mettre des paroles pieuses sur les airs les plus connus, voulant par ce moyen habituer le peuple d'Italie, passionné pour la musique et les vers, à ne chanter que des hymnes sacrés. Outre son recueil de *sette Canzonnette in aria marinaresca, sopra le sette principali feste di nostra Signora*, Milan, 1758, in-8°, et Modène, 1818, in-16, on a de lui : *Prediche quaresimali*, Milan, 1753, in-4°; Bassano, 1820, in-4°; *Panegirici e Discorsi sacri*, Milan, 1767, in-8°, et Bassano, 1822, in-8°. Loya a donné l'*Éloge* de Jérôme Tornielli dans les *Piemontesi illustri*.

TORQUATUS. *Voyez* **MANLIUS.**

TORQUEMADA (Jean de), en latin *de Turre cremata*, cardinal, né à Valladolid en 1388, prit l'habit de Saint-Dominique, et devint prieur de la maison de son ordre à Valladolid, puis à Tolède. Appelé à Rome par le pape Eugène IV, ce pontife lui conféra la dignité de maître du sacré palais, et le nomma son théologien au concile de Bâle. Il y fit condamner les erreurs de Wiclef et de Jean Huss, soutint plusieurs dogmes attaqués par les hérétiques, entre autres celui de l'immaculée Conception, et quitta Bâle en 1437. Il assista aux dernières séances du concile indiqué par le pape à Ferrare, et transféré depuis à Florence, y travailla avec beaucoup d'ardeur à terminer le schisme des Grecs, et mérita d'obtenir du pape le titre de *Défenseur de la foi*. Député par Eugène vers Charles VII pour l'engager à faire la paix avec les Anglais, il fut nommé cardinal pendant sa légation. Il contribua puissamment à maintenir l'assemblée de Bourges dans la communion d'Eugène, que le concile de Bâle venait de déposer. Après la mort de ce pontife, il fut nommé par Calixte III évêque de Palestrine, transféré par Pie II sur le siége de Sabine, et mourut en 1468. Il a laissé 27 ouvrages imprimés et 14 manuscrits. Parmi les premiers on distingue : *Expositio brevis et utilis super toto psalterio*, Rome, Ulrich Han, 1470, grand in-4°; Augsbourg, J. Schutsler, 1472, in-fol.; Mayence, Schoyeffer, 1474, in-fol.; *Commentarii in decret. Gratiani part. V*, Lyon, 1519, 6 t. in-fol.; Venise, 1578, 4 vol. in-fol.; Rome, 1725. (Voyez l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par Touron.)

TORQUEMADA (Thomas de), premier inquisiteur général de l'Espagne, était de la même famille que le précédent. Né à Valladolid vers 1420, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. L'inquisition, établie en Espagne depuis 1233, était devenue si redoutable sous le règne d'Isabelle et Ferdinand, que Sixte IV, voulant modé-

rer le zèle des inquisiteurs, leur donna des adjoints pris comme eux parmi les dominicains. Thomas fut un de ces nouveaux inquisiteurs. Mais loin de remplir les intentions du pontife, il surpassa tous ses prédécesseurs en cruauté et en avarice. Nommé inquisiteur général de Castille en 1483, puis la même année inquisiteur général d'Aragon, il reconnut cette double faveur par son zèle à propager les maximes dominatrices de la cour de Rome, et à multiplier les confiscations dont Ferdinand était avide. Fort de l'appui du pape et du roi, il créa d'abord 4 tribunaux subalternes à Séville, Cordoue, Jaën et Ciudad-Réal, promulgua la constitution de son nouvel empire sous le titre d'*Instructions*, en 1484, auquel il ajouta 11 art. en 1498. Ces instructions laissèrent la vie des prévenus aux caprices et à la passion des juges. Cependant les inquisiteurs éprouvèrent une vive résistance à Terruel, à Valence, à Lérida, et surtout à Barcelone. Des émeutes éclatèrent de toutes parts, et Innocent VIII fut obligé, pour affermir l'autorité de Torquemada, de le confirmer par deux bulles dans la charge de grand inquisiteur d'Espagne, et de lui conférer le titre honorifique de *confesseur des souverains*. Dès lors il ne mit plus de bornes à ses excès. Il obtint une ordonnance du conseil de la *Suprême*, qui enjoignait de ne payer les bons royaux qu'après l'acquit des dépenses du tribunal; il poussa l'audace jusqu'à faire pénitencier don Jacques de Navarre, neveu du roi Ferdinand, fit comparaître devant lui le capitaine général de Valence, brûla plusieurs bibles hébraïques et plus de 6,000 autres volumes, fit bannir de l'Espagne plus de 80,000 juifs non baptisés, obtint le droit de se faire escorter par 40 fusiliers de l'inquisition à cheval et 200 à pied, enfin excita tant de plaintes, qu'il fut forcé d'envoyer à Rome un de ses successeurs pour faire l'apologie de sa conduite, et qu'Alexandre VI, après avoir d'abord eu l'idée de le dépouiller de son office, lui adjoignit quatre collègues sous le prétexte de donner un appui nécessaire à sa vieillesse. Torquemada mourut le 16 septembre 1498. Quoique l'inquisition existât avant lui, on peut l'en regarder comme le véritable fondateur. Pour achever le portrait de ce monstre d'avarice et de cruauté, il suffira de dire que, pendant les 16 années de son ministère, il fit brûler 8,800 victimes en réalité, et 6,500 en effigie, et qu'il en condamna 90,000 à l'infamie, à la prison perpétuelle, à la confiscation ou à l'exclusion des emplois.

TORRE (PAGANO DE LA), seigneur de Valsassina, au pied des Alpes milanaises, secourut, en 1237, les Milanais, après leur déroute à Corte-Nova; il soigna leurs blessés, recueillit les fugitifs, et ramena leur armée à Milan. Il acquit, par cette conduite généreuse, un grand crédit auprès du peuple et du parti guelfe : aussi les Milanais, dans les dissensions qui déchirèrent leur république en 1242, choisirent-ils Pagano de la Torre pour chef de l'État. Il conserva ce rang, et l'influence qui y était attachée, jusqu'à sa mort, survenue en 1256. Noble lui-même, et d'une naissance très-illustre, il fut constamment l'adversaire des nobles; mérita l'affection du peuple milanais, par sa modération autant que par ses talents, et fonda sur l'amour de ses concitoyens la grandeur de sa famille.

TORRE (MARTINO DE LA), neveu du précédent, lui succéda, en 1256, dans le titre de podestat de la crédenze. Il avait tous les talents d'un chef de parti, et plus de vertus que la plupart des usurpateurs. Parvenu au faîte de la puissance, après avoir sauvé Milan des mains du féroce Eccelin de Romano, que la noblesse avait voulu y introduire, il arracha au supplice ses ennemis, que les tribunaux avaient condamnés comme conspirateurs, déclarant que lui, qui n'avait point de fils, qui n'avait jamais su donner la vie à un homme, ne l'ôterait jamais à personne. Martino de la Torre fut nommé, en 1259, seigneur de Lodi, par le peuple de cette ville; et en 1263, il obtint aussi la seigneurie de Novare, tandis qu'un rival dangereux de sa famille, Othon Visconti, était pourvu de l'archevêché de Milan, que Martino avait destiné à son neveu Raimond. Cette élection engagea, en 1263, Martino de la Torre dans une guerre, contre l'archevêque et la noblesse, dont il ne vit que le commencement. Il tomba malade, et mourut à Lodi, au mois de septembre même année, après avoir demandé au peuple de Milan de lui donner son frère Philippe pour successeur.

TORRE (PHILIPPE DE LA) ne survécut à son frère que deux ans, mais pendant cet espace de temps il affermit l'autorité de sa maison, et l'étendit sur les villes de Come, Verceil et Bergame, qui se soumirent volontairement à lui. Il congédia le marquis Palavicino, qui, en se mettant à la solde des Milanais, avait voulu empiéter sur leur liberté. Il se rattacha au parti guelfe, dont son prédécesseur avait paru s'éloigner. Il promit son assistance à l'armée française qui marchait contre Manfred, pour conquérir le royaume de Naples; mais comme il se préparait à la joindre (août 1265), il fut saisi d'une maladie dont il mourut en peu de jours.

TORRE (NAPOLÉON DE LA), neveu du précédent, lui succéda dans la seigneurie de Milan, au mois d'août 1265. Il exécuta les conventions conclues par Philippe avec la maison d'Anjou, et tandis qu'il favorisait le passage de l'armée de Charles au travers de la Lombardie, il reçut lui-même une garnison provençale dans Milan. La ville de Brescia se soumit à lui, en 1266; mais celle de Verceil ayant été surprise par les Gibelins, son frère Paganino, qui y commandait, fut massacré. Le général des Provençaux à Milan vengea cette mort sur 52 Gibelins milanais, qu'il tira des prisons pour les faire égorger. Le sang répandu appela de nouvelles vengeances et des scènes plus féroces encore. Napoléon lui-même s'écria en l'apprenant : *Le sang de tant d'innocents retombera un jour sur mes enfants!* Cependant ce seigneur voyait avec douleur la cour pontificale, alliée de son ennemi Othon Visconti, tenir Milan sous l'interdit; en vain il fit représenter à Clément IV, qu'Othon et les nobles ses partisans étaient Gibelins et ennemis de l'Église; en vain Charles d'Anjou intercéda pour lui, le pape insista pour que les Milanais acceptassent l'archevêque qu'il leur avait donné, et relâchassent les revenus ecclésiastiques qu'ils avaient séquestrés. Napoléon se soumit enfin, en 1268; mais dès qu'il apprit la mort du pape, survenue à cette époque même, il chassa de la ville les officiers de l'archevêque, qu'il venait d'y recevoir, et séquestra de nouveau ses biens. L'année suivante, ayant été insulté à

Lodi, par la famille puissante des Vestarini, il en tira la vengeance la plus atroce : il prit la ville d'assaut, fit mourir les Vestarini dans les supplices, et bâtit à Lodi deux forteresses pour priver les citoyens des derniers restes de leur liberté. Cependant le joug de Napoléon de la Torre s'appesantissait sur les peuples qui, dans l'origine, s'étaient volontairement donnés à lui; il punissait ses ennemis par des supplices cruels; il les enfermait dans des cages de fer, et il croyait affermir son autorité par la terreur : il ne réussit qu'à l'ébranler davantage. Come, qui était demeuré 10 ans sous sa domination, se révolta en 1271; et Napoléon, pour recouvrer ses officiers qui y avaient été arrêtés, fut obligé de rendre la liberté aux Comasques qu'il retenait dans ses prisons. En 1273, le pape Grégoire X éleva son frère Raymond au patriarcat d'Aquilée; l'année suivante, Napoléon fut reconnu comme vicaire impérial à Milan, par Rodolphe de Hapsbourg, Empereur élu; mais Othon Visconti, rassemblant autour de lui les vassaux du siége épiscopal, les nobles, les Gibelins et tous les mécontents, forma une armée supérieure en forces comme en courage à celle de Napoléon. Il surprit ce dernier à Desio, le 21 janvier 1277; après la bataille la plus sanglante, il mit en déroute son armée, et le fit prisonnier lui-même, avec un de ses fils et plusieurs de ses parents. L'autre fils, Gaston de la Torre, qui ne s'était pas trouvé au combat, voulut maintenir Milan dans l'obéissance; mais il en fut chassé, ainsi que de Lodi, et, après avoir erré quelque temps en Italie, il se réfugia auprès de Raymond, patriarche d'Aquilée, son oncle. Napoléon de la Torre, renfermé par les Comasques dans une cage de fer, à Monte Baradello, y finit ses jours, au commencement de septembre 1278, après 19 mois et demi de souffrances. Deux de ses parents moururent dans les mêmes prisons; trois autres furent relâchés en 1284. Guido de la Torre, qui fut ensuite seigneur de Milan, s'était échappé de ces prisons avant cette époque.

TORRE (Guido de la), fils de François et neveu de Napoléon, avait été fait prisonnier avec lui dans la bataille de Desio, le 21 janvier 1277, et conduit par les Comasques sur le mont Baradello, où il avait été enfermé avec son oncle dans une cage de fer. Après la mort de celui-ci, les Comasques refusaient toujours de rendre la liberté à leurs autres prisonniers. Quelques amis de Guido réussirent enfin à corrompre ses gardes, et à le faire échapper vers la fin de l'année 1278. Ses compagnons d'infortune ne furent relâchés qu'en 1284. Guido, avec le secours du patriarche d'Aquilée, son oncle, commença une guerre de partisan dans la Lombardie, en réunissant autour de lui les Guelfes ruinés par le triomphe du parti contraire, les exilés de Milan et tous les mécontents. Il n'aurait point réussi cependant à recouvrer la seigneurie de ses pères sans l'aide d'Albert Scotto, seigneur de Plaisance. Ce prince, qui voulut se venger de Mathieu Visconti, vint l'attaquer dans le Lodesan, en même temps qu'il excitait à Milan une sédition contre lui. Les insurgés rappelèrent, le 13 juin 1302, Guido de la Torre à Milan, d'où Mathieu Visconti venait de sortir. Il rentra comme simple particulier après 23 ans d'exil : mais cette ville, si longtemps accoutumée à obéir, le regarda bientôt comme son souverain. En 1306, la ville de Plaisance lui déféra aussi la seigneurie, et le 17 septembre 1307, le pouvoir suprême lui fut expressément accordé par un décret. Gaston, son parent, fut promu, en 1308, au siége archiépiscopal de Milan, et la maison de la Torre paraissait de nouveau affermie dans la souveraineté. Mais dès l'année suivante, Albert Scotto, que Guido avait dépouillé de sa seigneurie avec une extrême ingratitude, lui reprit Plaisance. En même temps le seigneur de Milan, jaloux du crédit de l'archevêque, le fit arrêter le 1er octobre 1309, et enfermer avec ses trois frères dans la tour d'Anghiari, rompant ainsi l'union de sa famille, et se créant des ennemis parmi ses plus anciens partisans. Les Milanais, qui l'avaient rétabli avec joie sur le trône, ne le considéraient plus qu'avec horreur; il avait encouru l'excommunication en arrêtant l'archevêque; et lorsque Henri VII entra en Italie, cet Empereur entendit de toutes parts des plaintes contre le seigneur de Milan. Guido de la Torre n'osa point lui fermer les portes d'une ville où il prétendait être vicaire impérial, il l'y reçut le 23 décembre 1310, et avec Henri entrèrent tous les ennemis de Guido et tous les exilés. Comme il ne prenait d'autre titre que celui de vicaire impérial, son autorité était suspendue par la présence de l'Empereur. Dans les conseils, Guido, se trouvant en présence de son ancien rival, Mathieu Visconti, ne pouvait dissimuler sa jalousie et son irritation. Il chercha enfin, le 12 février 1311, à soulever les Guelfes pour chasser de la ville Henri VII et tous ses ennemis; mais cette entreprise n'ayant pas réussi, il fut obligé de s'enfuir, et se retira à Crémone, où il mourut en 1312. Sa famille ne put jamais recouvrer la souveraineté de Milan, qui retourna aux Visconti.

TORRE (Marc-Antoine MAMMUCCA della), d'une famille noble de Capo-d'Istria, fut appelé, en 1650, par l'ambassadeur de l'empereur d'Allemagne Ferdinand III près la Porte Ottomane, à remplir concurremment avec Panajotti les fonctions de drogman de la légation impériale. L'ambassadeur de qui il reçut cette nomination était le baron de Schwartzenhorn. Il remplit les mêmes fonctions pendant 33 ans sans interruption, auprès de huit ministres impériaux qui se succédèrent à la Porte, sous les divers titres d'ambassadeur ordinaire, d'internonce ou de résident, et plusieurs fois il risqua sa vie par suite du zèle avec lequel il s'acquitta des missions qui lui furent confiées : une fois même il allait être pendu, pour avoir favorisé une correspondance secrète entre un internonce et un résident, que les Turcs avaient séparés l'un de l'autre et gardaient à vue; et déjà on le traînait au lieu de l'exécution, quand il fut rencontré par le defterdar ou ministre des finances, qui était son ami, et qui l'arracha des mains de ceux qui le conduisaient au supplice. Un des plus grands services qu'il rendit à la cour d'Autriche fut d'épier et de contrecarrer toutes les démarches que faisaient auprès de la Sublime Porte les insurgés de la Hongrie, à la tête desquels était Tékély, et dont la France secondait les intrigues. Il parvint à démasquer un jésuite français, le P. Bénin, qui se tenait caché parmi la suite des députés de l'insurrection hongroise, et qui était l'âme de cette députation, et à le mystifier complétement, en se présentant à lui sous le caractère d'un prince grec, et sous le faux

nom du Bigzadeh Dimitraser. Le succès qu'il obtint dans cette circonstance lui valut la haine de la société à laquelle appartenait le P. Bénin; et quoiqu'il méritât bien dans la suite de cette même société, en rachetant un autre jésuite, le P. Lango, qui avait été enlevé par des partisans ennemis, on croit que le ressentiment de la compagnie nuisit à son avancement, et contribua à le priver longtemps des récompenses auxquelles il avait droit. La guerre entre la Turquie et l'Empire ayant éclaté en 1683, Mammucca, obligé de suivre le grand vizir, fut traîné jusque sous les murs de Vienne, et son costume turc faillit lui coûter la vie, le jour même de la levée du siége. Arraché par le prince Jérôme Lubomirski à des Polonais qui se disposaient à le sabrer, le prenant pour un Turc, il ne sauva que sa vie : tous ses bagages furent pillés. Mammucca n'osa point retourner en Turquie, jusqu'à l'entier rétablissement de la paix entre l'Empire et la Porte par le traité de Carlowitz; et il fut ainsi, durant 15 ans, séparé de sa famille, qu'il avait laissée à Constantinople. Pendant ce temps, il fut employé à Vienne à lire et à traduire les correspondances turques interceptées et autres, au nombre d'environ 16,000 pièces, et à composer divers *Mémoires* qui prouvent la profonde connaissance qu'il avait des affaires de la Turquie. Il était déjà fort âgé, lorsque les services qu'il avait rendus furent enfin récompensés, en 1701, par les titres de comte du saint-empire, et de conseiller aulique effectif. Il survécut peu à ces marques de la reconnaissance de son souverain. Mammucca a contribué à enrichir la bibliothèque impériale de Vienne, à laquelle, sur la demande du docte Lambecius et du célèbre orientaliste Mesgnien de Méninsky, il a procuré plusieurs manuscrits orientaux de grand prix.

TORRE (Philippe del), archéologue, né en 1657, d'une famille noble de Cividal de Frioul, se fit recevoir docteur en droit à l'université de Padoue, entra dans l'état ecclésiastique, pour succéder à son oncle dans la possession d'un riche bénéfice. S'étant rendu à Rome, il s'y fit connaître par ses recherches historiques, et fut emmené à Bologne, en qualité d'auditeur, par le cardinal Imperiali. Après six ans d'absence il revint à Rome, où il publia des éclaircissements sur divers points relatifs à la religion des anciens Persans. Admis par Clément XI dans la commission chargée d'examiner les dispositions du concile de Nicée et de Grégoire XIII sur la réformation du calendrier, il fut récompensé de ses travaux par l'évêché d'Adria, en 1702. Il continua de se livrer avec la même ardeur à ses recherches. On a de lui : *Monumenta veteris Antii*, Rome, 1700 et 1714, in-4°, fig.; *De annis imperii M. Aurelii Antonini Eliogabali, et de initio imperii ac duobus consulatibus Justini junioris*, Padoue, 1713, in-4°, et Venise, 1741, avec la *Vie* de l'auteur; *Lettera intorno alla generazione de' vermi*, dans l'ouvrage de Vallisnieri, *Nuove Osservazioni ed esperienze intorno all' ovaja*, etc., ibid., 1713, in-4°.

TORRE (Jean-Marie della), physicien, né à Rome en 1713, remplit avec distinction une chaire au séminaire archiépiscopal de Naples, et se fit remarquer de Charles III, qui lui confia la direction de sa bibliothèque, de l'imprimerie royale et du musée d'antiquités. Au milieu de ces occupations, peu conformes à ses goûts, il ne négligea pas les sciences naturelles, et, s'il fut quelquefois égaré par l'esprit de système, il montra du moins toujours un zèle estimable pour l'avancement des sciences; il eut le courage de descendre plusieurs fois dans les flancs du Vésuve, pour en explorer les cavités, et tenta d'en prédire les éruptions; il fut récompensé de ses généreux efforts par les suffrages des savants et des principales académies d'Europe, dont il devint membre correspondant, et mourut à Naples en 1782. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Scienza della natura generale e particolare*, Naples, 1774, 3 vol. in-4°; *Institutiones physicæ*, 1753, in 8°; *Elementa physices generalis et particularis*, 1767, 9 vol. in-8°; *Storia e fenomeni del Vesuvio, col catalogo degli scrittori vesuviani*, 1755, in-4°; *Supplemento alla storia del Vesuvio fino all' anno 1759*, 1759, in-4°, traduit en français par l'abbé Péton, Paris, 1760, in-8°. (*Voyez* son *Oraison funèbre*, par Ant. Bianchi, en italien, Naples, 1782, in-4°.)

TORRE (Bernard de la), né à Naples en 1736, fut en 1791 nommé évêque de Marsico-Nuovo, et bientôt après de Lettere et Gragnano. Ayant, lors de l'invasion des Français en 1799, manifesté des idées démocratiques dans une lettre pastorale, il fut arrêté et banni dès que l'ancien gouvernement eut été rétabli. Il se retira en France, et rentré en Italie, demeura à Rome jusqu'en 1806. A cette époque, il fut choisi par Joseph Bonaparte pour administrer le diocèse de Naples; il devint plus tard aumônier des enfants de Murat, et, lors du retour de Ferdinand IV, en 1815, il se retira dans son diocèse de Lettere et Gragnano. Il mourut à Portici en 1820. On a de lui : *Caractères des incrédules*, 1799; *le Rétablissement du christianisme*, poëme, 1806, etc.

TORREMUZA. *Voyez* **LANCELOT-CASTELLO.**

TORRENTINO (Laurent), imprimeur, né à Zwol, vers le commencement du 16e siècle, fut attiré à Florence par le duc Cosme. Sa réputation s'étendit dans toute l'Italie, et bientôt même effaça celle des plus habiles typographes de son temps. Il fut invité par Emmanuel-Philibert de Savoie, à venir fonder une imprimerie en Piémont; mais comme il se disposait, avec le consentement de Cosme, à se rendre à Mondovi, il mourut en 1563. La série des ouvrages sortis de ses presses se compose de 244 articles, parmi lesquels on distingue : les *OEuvres* de Saint Clément d'Alexandrie, 1551, 3 vol. in-fol.; la 1re édition des *Pandectes florentines*, 1553, in-fol., et celle de l'*Histoire* de Guichardin, 1561, in-fol. Moreni a publié : *Annali della tipografia fiorent. di Lor. Torrentino*. Florence, 1811, in-8°, réimprimé en 1819.

TORRENTINUS (Herman), vulgairement *Van Beeck*, grammairien, né vers le milieu du 15e siècle à Zwol, dans l'Overyssel, mort vers 1520, fit partie de la congrégation des clercs de la vie commune, qui possédaient alors plusieurs écoles dans les Pays-Bas, et professa pendant quelques années la rhétorique au collége de Groningue. On a de lui : *De generibus nominum, de Heteroclitis*, etc., Deventer, sans date, in-4°; *Alexandri* (de Villedieu) *doctrinale cum commentariis*, ib., 1503, in-4°; *Elucidarius carminum et historiarum, vel vocabularius poeticus, continens historias, provincias, urbes, insulas,*

fluvios et montes illustres, etc., Haguenau, 1510, in-4° : cet opuscule, souvent réimprimé, est le premier essai que l'on connaisse d'un dictionnaire historique. (*Voyez* les *Mémoires* de Paquot, édition in-fol., tome I, page 499-501.)

TORRENTIUS ou **VANDER BEKEN** (Liévin), prélat belge, humaniste et poëte latin, né à Gand en 1525, fut chargé de plusieurs missions importantes, et se fit connaître avantageusement à Rome, où il séjourna quelques années, des hommes les plus distingués par leur mérite ou leurs dignités. Nommé en 1576 évêque d'Anvers, il fut créé en 1594 archevêque de Malines ; mais il n'avait pas même pris possession de son siége lorsqu'il mourut à Bruxelles en 1595. Par son testament il fonda le collége des jésuites de Louvain, auquel il légua sa bibliothèque, estimée 30,000 florins. L'historien de Thou et après lui Gérard Brandt disent qu'il désapprouva les violences en matière de religion; mais on sait qu'il fit, dans une pièce de vers latins, l'apothéose du fanatique assassin de Guillaume de Nassau. On a de lui : *Poemata*, Anvers, 1579 et 1594, in-12; une édition de *Suétone*, Anvers, 1578 et 1592, et dans la collection des *Variorum*, une édition d'*Horace*, avec *commentaire*, Anvers, 1602, in-4°.

TORRENTIUS (Jean), peintre, né à Amsterdam en 1589, sut mettre dans ses tableaux en petit une finesse, une grâce et un ton de couleur admirables. Mais il s'est déshonoré par le choix de ses sujets, dont l'obscénité surpasse ce que l'on connaît de l'Arétin. Ses mœurs d'ailleurs étaient conformes à ses honteuses compositions. Prévenu d'avoir présidé les assemblées d'une secte d'adamites, dont les principes de morale étaient plus que blâmables, il fut arrêté, subit la question sans faire le moindre aveu, et fut néanmoins condamné à 20 ans de prison. On lui permit, à la recommandation d'amis puissants, de passer en Angleterre, où il recueillit quelques succès et le mépris. Plus tard il revint à Amsterdam, et fut obligé de s'y cacher jusqu'à sa mort en 1640. Le gouvernement fit brûler par le bourreau tous ceux de ses ouvrages que l'on put découvrir.

TORRÈS (Louis de), archevêque de Mont-Réal, né, à Malaga, le 6 novembre 1533, fut appelé à Rome, en 1550, par Louis de Torrès, archevêque de Salerne, son oncle, qui lui résigna le protonotariat apostolique, et un riche bénéfice. L'année suivante, il fut nommé président de la chambre apostolique. Pie V faisait un si grand cas de ses talents et de sa prudence dans les affaires, qu'en 1570, il l'envoya comme légat extraordinaire en Espagne, pour engager Philippe II à se liguer avec les Vénitiens contre les Turcs, et à donner des secours aux catholiques en Angleterre. Torrès revint à Rome après avoir complétement réussi dans sa mission. Depuis ce moment Philippe correspondit avec lui, et lui recommanda les affaires importantes qu'il avait à traiter avec la cour de Rome. En 1572, le duc d'Albe, qui se trouvait en Flandre, ayant un besoin pressant d'argent, et personne ne voulant lui ouvrir sa bourse, Torrès offrit à l'ambassadeur d'Espagne 40,000 scudis. En 1573, Philippe le proposa pour l'archevêché de Mont-Réal, et dans un bref que Grégoire XIII lui accorda l'année suivante, le pape rappelle les services que Torrès avait rendus à la chrétienté, en négociant une ligue entre le roi d'Espagne et la république de Venise, par où il avait puissamment concouru à la victoire que les chrétiens remportèrent sur les Turcs, le 7 octobre 1571. Torrès fut envoyé deux fois à Malte par le pape Grégoire XIII, qui lui confia plusieurs autres missions importantes. Il mourut à Rome le 31 décembre 1584.

TORRÈS (Louis de), neveu du précédent, né à Rome, le 27 octobre 1552, fut nommé référendaire de l'une et l'autre signature. Successeur de son oncle, dans l'archevêché de Mont-Réal, il fut proclamé cardinal, en 1606, par Paul V. Il mourut en 1609 à Rome, après avoir fondé le séminaire de Mont-Réal, et lui avoir fait don de sa riche bibliothèque, qui fut pillée par des pirates dans le trajet. Il avait été chargé par son oncle de recueillir dans les archives d'Italie et de Sicile les diplômes et documents relatifs à l'église de Mont-Réal. Étant archevêque, il publia son travail, sous le nom de Lello, son secrétaire, dans un ouvrage savant, qui a pour titre : *Historia della chiesa di Monreale, scritta da Gio. Luigi Lello*, Rome, 1596, in-4°, divisé en 4 parties.

TORRÈS (Louis da MOTTA FEO, etc.), amiral portugais, né à Lisbonne en 1769, d'une ancienne famille, fit ses études à l'académie royale des gardes-marines, et fut employé, dès l'année 1786, comme lieutenant de vaisseau. Il fit partie de la flotte qui se rendit à Naples en 1792, sous les ordres du contre-amiral Brito, et qui se réunit à la flotte anglaise de l'amiral Howe, pour croiser sur les côtes de France. Rentré dans le port de Lisbonne, après 18 mois de navigation, Torrès fut nommé capitaine de vaisseau, et reçut la mission de porter un présent du roi de Portugal à l'empereur de Maroc. Devenu chef de division, il eut, en 1797 et 1798, le commandement des batteries flottantes destinées à défendre l'entrée du Tage ; et dans le mois de septembre 1799, il partit pour le Brésil, chargé d'y conduire un convoi considérable. La paix ayant été faite, il fut nommé gouverneur de la partie du nord du Brésil, et il remplit cet emploi pendant trois ans. Il revint en Portugal en 1805, et fut envoyé, à la tête d'une escadre, devant Alger pour y traiter de la paix, et racheter les captifs ; mais il ne put rien terminer, et croisa sur les côtes d'Afrique, où il s'empara de plusieurs corsaires d'Alger et de Tunis. Il ne dépendit pas de lui de suivre la famille royale au Brésil, en 1807 ; et lorsque sa patrie fut attaquée par les Français, en 1808, il fit preuve du plus grand dévouement en donnant, pour les besoins de l'État, une forte somme d'argent, et en combattant à la tête de trois légions qui furent organisées pour la défense de la capitale. Appelé au Brésil, en 1811, il y fut créé vice-amiral, puis envoyé dans le royaume d'Angola avec le titre de capitaine général. Il arriva dans cette colonie en 1816, et, pendant quatre ans, qu'il y commanda, il s'y fit chérir par sa bienfaisance et l'habileté de son administration. Revenu à Lisbonne avec son souverain, en 1821, il fut employé dans les conseils de l'amirauté jusqu'à la révolution des cortès, en 1822; cet événement lui causa un tel chagrin qu'il y succomba le 27 mai de la même année.

TORRICELLI (Evangelista), célèbre géomètre, né en 1608 à Faenza, commença son éducation chez les jésuites de cette ville, alla ensuite étudier à Rome, où il se lia bientôt avec Castelli, disciple chéri de Galilée, et composa son premier ouvrage : *Sur la chute accélérée des corps, et la Courbe décrite par les projectiles.* Sa réputation commençant alors à s'étendre, il entra en relation avec Roberval, Fermat, Mersenne et d'autres géomètres français, qui s'occupaient de problèmes difficiles sur l'air et le centre de gravité de la cycloïde, et quoique les plus habiles y eussent échoué, en donna une solution, dont Roberval lui disputa vivement la priorité. Torricelli fit bientôt après une découverte bien autrement importante, celle du *baromètre,* que personne ne lui a contestée, et grâce à laquelle son nom ne périra jamais. Galilée, plein d'estime pour le jeune savant, dont Castelli d'ailleurs lui avait fait l'éloge, l'invita à venir le trouver à Florence, et lui fit un accueil tout paternel; mais Torricelli ne jouit que trois mois des conversations de l'illustre vieillard, et sembla n'être venu que pour lui fermer les yeux et lui succéder dans la place de professeur de mathématiques à l'académie de Florence, que lui offrit le grand-duc, avec le titre de son mathématicien. Torricelli mourut comme Pascal, à l'âge de 39 ans. On a de lui : *OEuvres géométriques,* en latin, Florence, 1644, in-4° ; *Travail sur le cours de la Chiana,* tome IV du *Recueil* des écrits sur le mouvement des eaux, 2e édition, Florence, 1768, in-4°; une *Lettre* à Roberval sur le centre de gravité de la parabole, sur la cycloïde, etc., dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Paris, tome III, page 159.

TORRIGIANO (*Turrisanus*), médecin, né vers 1270 à San-Sepolcro, sur le territoire de Florence, mort, à ce que l'on croit, à Bologne vers 1350, après avoir renoncé à l'exercice de la médecine pour entrer dans l'ordre des chartreux, a laissé : *Crusiani monaci cartusiensis, plus quàm commentum in librum Galeni qui* Michrotechni *intitulatur,* Cologne, 1489, in-fol., Venise, 1504-47 et 1557, in-fol.

TORRIGIANO (Pierre), sculpteur florentin, né vers 1472, florissait à Rome au temps de Michel-Ange. Appelé, sur sa réputation, en Angleterre, il y exécuta, en concurrence avec d'autres artistes, beaucoup de beaux ouvrages, tels que le *catafalque* de Marguerite, comtesse de Richmond et mère de Henri VII, ainsi que celui de ce prince lui-même. Torrigiano se rendit ensuite en Espagne, où il fit, entre autres, pour la chapelle royale à Grenade une figure de la Charité et un *Ecce Homo,* qui passent pour des chefs-d'œuvre, et qu'on ne compare qu'aux statues de saint Jérôme et de saint Léon, qu'il exécuta pour le couvent des hiéronymites de Séville. La fin de cet artiste fut déplorable. Un grand seigneur lui ayant commandé une statue de la Vierge, il y donna les soins accoutumés ; mais comme on ne la lui voulait payer que 30 ducats, il la brisa de colère. L'inquisition, instruite de cette circonstance, se saisit du malheureux Torrigiano, qui fut condamné à payer de sa vie l'outrage fait, non à la mère de Dieu, mais à l'indigne patron qui lui avait commandé cette image. Pour échapper à la honte ou au bûcher, il se laissa mourir de faim l'an 1522.

TORRIGIO (François-Marie), érudit, né à Rome vers 1580, mort vers 1649, a composé un grand nombre d'ouvrages presque tous insignifiants, parmi lesquels cependant on distingue : *Notæ ad vetustissimum Ursi Togati ludi pilæ vitreæ inventoris inscriptionem,* Rome, 1630, in-4°; *Le sacre grotte vaticane, cioè narrazione delle cose più notabili che sono sotto il pavimento di San Pietro,* ibid., 1639, in-8°.

TORRIJOS, général espagnol, naquit à Madrid, le 3 mars 1791, d'une famille jouissant d'une grande considération. Il prit du service dans les armées de Napoléon en Espagne, reçut plusieurs blessures, dut à son courage plusieurs décorations, et s'éleva à des grades supérieurs. Lors de la paix de 1814, Ferdinand VII avait voulu confier à Torrijos, qui était brigadier général, le commandement en second de l'expédition contre la Colombie, sous les ordres du général Morillo ; mais ne voulant point trahir ses principes politiques, il se résigna à recevoir une démission honorable plutôt que d'aller combattre les patriotes du nouvel hémisphère. Lors de l'arrestation du général Van Halen, un de ses amis, il se trouvait à Murcie à la tête d'un des plus braves régiments espagnols, et fut lui-même arrêté au moment où il faisait les plus grands efforts pour l'indépendance de sa patrie. Il fut enfermé avec plusieurs de ses officiers dans les cachots du saint-office, où il resta 27 mois au secret, et où on lui fit supporter les plus cruelles souffrances. Il ne recouvra sa liberté qu'à l'époque où le peuple seconda la révolution de Riégo et de Quiroga. Il servit depuis 1820 jusqu'en 1823, à la tête d'un régiment de la garnison de Madrid; il eut aussi le commandement des troupes envoyées dans la Catalogne pour y réprimer l'insurrection. Quoique âgé de 31 ans seulement, Torrijos fut nommé général en chef des forces de de la Biscaye : il remplit ces hautes fonctions de la manière la plus honorable. Après avoir défendu avec la plus grande valeur Carthagène et Alicante contre l'armée française qui avait envahi l'Espagne, il succomba le dernier; et, plutôt que de se soumettre au joug de Ferdinand, il fit le sacrifice de tous ses grades, et de la perspective d'une brillante carrière. Il se décida à se laisser conduire en France, où il fut accablé d'outrages et d'humiliations. Contraint de se réfugier en Angleterre, il y reçut le plus généreux accueil, ainsi que les compagnons de son infortune. Il employa ses moments de loisir à des ouvrages littéraires, et traduisit en espagnol les mémoires de Gourgaud et de Montholon. Mais il ne perdait pas de vue la cause de sa patrie, et il sollicita sans cesse des secours pour l'affranchir du joug sous lequel elle gémissait. Le gouvernement espagnol, qui craignait son influence ainsi que son esprit entreprenant, le dénonça au ministère anglais, à la tête duquel se trouvait le duc de Wellington, qui suspendit la faible pension que l'hospitalité lui avait fait accorder, le général Torrijos supporta les plus grandes privations avec courage. Il avait toujours entretenu, par différentes voies, des relations assez fréquentes avec les patriotes de l'intérieur de l'Espagne; et au mois de juin 1830, il fit une descente en Espagne avec plusieurs de ses compagnons; mais sa tentative échoua comme toutes celles qui furent faites à la même époque, à cause du défaut d'ac-

cord entre les patriotes espagnols, et le général Torrijos fut forcé de se retirer à Gibraltar, où il fut exposé à de nouvelles persécutions de la part des autorités anglaises. C'est dans ces circonstances, qu'accablé de malheurs, et résolu de quitter Gibraltar pour se rendre en France, il tomba victime de la perfidie la plus atroce. Des émissaires, qui se disaient du parti constitutionnel d'Espagne, l'invitèrent ainsi que d'autres réfugiés espagnols à se rendre sur les côtes de ce pays, pour se joindre, à ce qu'ils prétendaient, à des troupes qui n'attendaient que son arrivée pour se réunir à lui; mais il ne fut pas plutôt débarqué sur ces côtes inhospitalières qu'il fut cerné ainsi que ses compagnons d'infortune, et sur un ordre arrivé de Madrid, on le fit fusiller.

TORRITA (Fra Giacomo Degli ALTIMANNI de), ouvrier en mosaïque, né vers 1205 à Torrita, près de Sienne, mort vers 1295, exécuta, tant à Rome qu'à Florence, des ouvrages qui le firent considérer comme le premier artiste de son temps. Ce qui reste de lui dans ces deux villes suffit pour justifier les éloges de ses contemporains, et c'est avec raison qu'on le désigne comme le restaurateur de son art en Italie. L'abbé Louis de Angelis a publié *Notizie istor di Frà Giacomo Torrita*, Sienne, 1821, in-8°.

TORRUBIA (Joseph), historiographe des franciscains, né vers la fin du 17e siècle à Grenade, entra dans l'ordre de Saint-Pierre-d'Alcantara. Nommé secrétaire du P. Fogueras, commissaire général du Mexique, et chargé d'y réformer les ordres religieux, il fut mis en prison avec son maître par ces ordres soulevés contre eux. De retour en Europe, il entra dans l'ordre des franciscains, où il parvint aux premières dignités. Il recommença ses voyages, résida aux îles Philippines, à Canton, parcourut toutes les provinces de l'Amérique méridionale, se livrant à des recherches sur l'histoire naturelle, et mourut au monastère d'Aracœli en 1768. On cite de lui, en espagnol : *Dissertation historico-politico-géographique des îles Philippines; propagation du culte mahométan en icelles*, etc., Madrid, 1736, in-4°, et 1753, in-8°; *Description poétique de la plante Gia qui se trouve dans les campagnes de la Havane*, 1749, in-4°; *Introduction à l'histoire naturelle de l'Espagne*, Madrid, 1754, tome 1er, in-fol.; en allemand, Halle, 1773, in-4°; *Chronique de l'ordre séraphique*, Rome, 1756, in-fol.

TORSELLINO ou **TURSELLIN** (Horace), jésuite et historien, né en 1545 à Rome, professa 20 ans les belles-lettres au collége romain, fut ensuite chargé de la direction du séminaire que son ordre possédait à Rome, remplit enfin les fonctions de recteur à Florence et à Lorette, et revint à Rome où il mourut en 1599. On a de lui : *De vitâ S. Francisci-Xaverii libri VI*, Rome, 1596, in-4°, traduit en français et en espagnol; *De particulis latinæ orationis*, ibid., 1598, in-12; *Epitome historiarum à mundo condito ad annum* 1598, Rome, in-12, continué par le P. Ch. Caraffa, et jusqu'en 1658 par le P. Phil. Briet, Utrecht, 1703, 1710, in-8°; traduit en français par l'abbé Lagneau, Paris, 1706, 1757, 4 vol. in-12; Amsterdam, 1708, 3 vol. in-12 : cet ouvrage fut condamné au feu par le parlement en 1761, comme renfermant des maximes pernicieuses.

TORSELLO. *Voyez* **SANUTO.**

TORSTENSON (Léonard, comte de), l'un des plus grands capitaines du 17e siècle, né en 1595, au château de Forstena, d'une des plus illustres familles de la Suède, fut d'abord page de Gustave-Adolphe, qui l'emmena en Livonie, et eut l'occasion de reconnaître son intelligence dans une affaire importante. « Le roi, dit Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, chapitre 3), près d'attaquer un corps de Lithuaniens et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier général pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis; Torstenson part et revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche; le roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné: « Sire, dit Torstenson, daignez me pardonner; voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contraire. » Le roi ne dit mot; mais le soir ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui, et lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment. » Lorsque Gustave entreprit la guerre d'Allemagne en 1630, Torstenson se signala, dès l'ouverture de la première campagne, par la prise de plusieurs villes, et contribua puissamment aux succès des Suédois à Leipzig et au passage du Leck; mais fait prisonnier au combat de Nuremberg et conduit à Ingolstadt, il ne fut échangé qu'après la bataille de Lutzen. Il prit alors la ville de Landsberg, alla en Suède recevoir de la régence, en 1634, le titre de grand maître de l'artillerie, retourna en Allemagne, et y servit avec distinction sous Banier, auquel il succéda dans le commandement général de l'armée suédoise. Il eut d'abord à rétablir l'ordre et la discipline; il y réussit, marcha contre les Autrichiens, les défit en 1642, dans la plaine de Breitenfeldt, et pénétra en Bohême et en Moravie; il fut envoyé contre les Danois, et leur enleva en quelques mois le Holstein, le Sleswig et le Jutland; il détruisit ensuite une grande partie de l'armée de Gallas, et remporta une victoire décisive en 1645, contre une nouvelle armée autrichienne à Jankowitz. Obligé, par ses infirmités, de demander sa retraite, il la reçut en 1646, avec le titre de comte, le don de terres considérables, et le gouvernement général de la Vestrogothie et de plusieurs provinces voisines. Il assista, en 1650, au couronnement de Christine, et détourna, pour un moment, cette princesse du projet qu'elle conçut dès lors d'abdiquer. Torstenson mourut, en 1654, dans de longues souffrances, et fut enterré dans l'église des Chevaliers à Stockholm, non loin du tombeau de Gustave-Adolphe. Sa *Vie* a été écrite en suédois par Charles-Reinhold Berch. Son *Éloge* par Gustave III, qui avait fait proposer ce sujet pour prix d'éloquence à l'académie qu'il venait de fonder à Stockholm, obtint le prix.

TORTELLIUS (Joannes Aretinus), grammairien, né à Arezzo vers 1400, y obtint la dignité d'archiprêtre de la cathédrale. Plus tard il se rendit à Rome, et fut nommé par Eugène IV sous-diacre de l'église romaine, puis camérier d'honneur, conseiller, secrétaire de Nicolas V, qui lui confia le soin de sa bibliothèque. Tortellius, mort en 1466, jouit pendant sa vie de la réputation d'un savant du premier ordre; mais aujourd'hui il n'est connu que par ses livres de grammaire, encore ne

peuvent-ils servir qu'à retracer l'état de la science au milieu du 15e siècle. On a désigné ces livres sous divers titres : *De potestate litterarum; De orthographiâ; Lexicon; Commentariorum grammaticorum lib. II.* Quelques bibliographes, trompés par ces dénominations diverses, en ont fait autant d'ouvrages distincts : ce n'est pourtant que le même ouvrage. On en compte 15 éditions dans ce siècle qui vit naître l'imprimerie; la 1re, et par conséquent la plus recherchée, est celle de Rome, 1471, in-fol. Il s'en trouve un exemplaire à la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

TORTI (François), médecin, né à Modène en 1658, obtint dans sa ville natale une chaire de médecine à l'âge de 23 ans, reçut le titre de médecin ordinaire du duc François, et fut admis à la familiarité de ce prince; il conserva la même faveur sous son successeur, qui fonda à sa sollicitation un amphithéâtre d'anatomie. Torti honora sa vieillesse par des actes nombreux de bienfaisance et par la fondation d'une chaire de médecine, et mourut en 1741. On a de lui : *Therapeutice specialis ad febres quasdam perniciosas, inopinatò ac repentè lethales, unâ veró chinâ-chinâ peculiari methodo ministratâ*, Modène, 1709, in-8°, réimprimé plusieurs fois: la meilleure édition est celle de Louvain, 1781, 2 vol. in-8°; *Responsiones iatro-apologeticæ ad criticam dissertationem de abusu chinæ-chinæ*, Modène, 1715; *Mutinensium medicorum methodus antipyretica vindicata*, etc., Modène, 1819. Sa *Vie* a été publiée par Muratori.

TORTOLETTI (Barthélemi), poëte, né à Vérone vers 1560, mort à Rome, peu après 1647, entra dans les ordres, et fit partie de l'académie des *humoristes*, où il prononça jusqu'à huit discours pour défendre le grand Pompée contre les accusations d'Alexandre Guarini. On a de lui : *Ossuniana conjuratio, quâ Petrus Ossunæ regnum neapolitanum sibi despondverat*, Venise, 1623, in-4° (anonyme); *Giuditta vittoriosa*, poëme héroïque, Rome, 1628, in-8°; *Juditha vindex et vindicata*, poëme en V chants, ibid., 1628; in-4°; *Academia Pompeïana, seu defensio Magni Pompeii in administratione belli civilis*, Rome, 1639, in-8°.

TORY (Geoffroy), en latin *Torinus*, libraire et graveur, né vers 1480 à Bourges, mort en 1536, avait pour enseigne un vase antique percé d'un foret et placé sur un livre clos à trois chaînes et cadenas, avec les mots *non plus* : de là lui est venu le nom de *Maître au pot cassé*, que lui donnent les amateurs d'estampes. Outre des traductions françaises de quelques ouvrages de Lucien, des *Politiques* de Plutarque, etc., on lui doit la révision de plusieurs impressions de Henri Estienne, et un ouvrage très-recherché des curieux : *Champ fleury auquel est contenu l'art et la science de la due proportion des lettres attiques, qu'on dit autrement antiques, et vulgairement lettres romaines, proportionnées selon le corps et le visage humain*, Paris, 1529, petit in-fol., figures; réimprimé sous le titre de l'*Art et la science de la vraie proportion des lettres antiques*, etc., Paris, 1549. in-8°.

TOSCAN (George), un des conservateurs du Jardin du Roi à Paris, né à Grenoble en 1756, mort à Paris en 1826, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, a publié : *Histoire du lion du muséum national et de son chien*, 1795, in-8°; *Mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une bibliothèque au Jardin des Plantes*, in-8°; *l'Ami de la nature, ou Choix d'observations*, etc., 1800, in-8°. Toscan avait été l'un des rédacteurs de la *Décade philosophique;* il a eu part, avec Amaury-Duval, à la traductions des *Voyages dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins*, de Spallanzani, 1796, réimprimé en 1800, 6 vol. in-8°, avec des notes de Faujas de Saint-Fond. Enfin Barbier lui attribue : *De la musique et de Nephté*, aux mânes de l'abbé Arnaud, 1790, in-8°.

TOSCANE (ducs de). *Voyez* **BONIFACE, MÉDICIS**, etc.

TOSCANELLA (Horace), littérateur du 16 siècle, fut un de ces infatigables écrivains qui fourmillaient alors en Italie, et qui avaient trouvé un moyen commode de se donner une certaine réputation, celui de s'entre-louer. Mais cette gloire distributive ne l'empêcha point de passer toute sa vie dans un état voisin de l'indigence, dont ne purent le tirer ni ses nombreuses traductions, ni ses ouvrages élémentaires, ni les faibles émoluments attachés à ses modestes fonctions de précepteur. Ses principaux écrits sont : *Istituzioni oratorie di Quintiliano*, Venise, 1566, in-4°; *Nomi antichi e moderni delle provincie, città*, etc., *dell' Europa, Africa ed America*, ibid., 1567, in-8°; *Belleze del furioso, con gli argomenti ed allegorie de' canti*, ibid., 1574, in-4°.

TOSCANELLI (Paul del pozzo), ou *Paul le Physicien*, astronome, né en 1397 à Florence, s'était fait dès l'âge de 30 ans, une telle réputation par ses connaissances, qu'il fut nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque que Nicolas Nicoli plaçait sous la tutelle des plus illustres citoyens de Florence. Rempli de la lecture des voyages de Marco Polo, il adopta ses rêves sur le prolongement excessif de l'Asie vers l'Orient, écrivit même à ce sujet au roi de Portugal Alphonse V, qui le consultait, et lui proposa une nouvelle route pour arriver aux Indes. Mais il raisonnait sur cette donnée fausse que l'Asie orientale n'est éloignée de l'Europe occidentale que de 120°, quoiqu'il y ait réellement entre ces deux terres 230°; et d'ailleurs il ne tenait aucun compte de la barrière insurmontable opposée aux navigateurs par l'Amérique, dont il ne soupçonnait pas même l'existence. Il communiqua le même plan à Colomb par une lettre, en 1474, lui fit partager son erreur, et ne contribua, comme on voit, qu'indirectement à la découverte du nouveau continent. Il a rendu toutefois des services incontestables à l'astronomie en établissant un gnomon, en 1468, sur le dôme de Florence, et en faisant usage de cette méridienne pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et surtout pour corriger les *tables alphonsines*, employées jadis par les astronomes à représenter les mouvements solaires et la quantité de l'année tropique. Paul mourut en 1482.

TOSCANO (Jean-Mathieu), littérateur, né à Milan vers la fin du 15e siècle, fut particulièrement protégé par Catherine de Médicis, et mourut en France peu après l'année 1576. On a de lui : *Octo cantica sacra, è sacris Biblis, latino carmine expressa*, Paris, 1575, in-8°; *Psalmi Davidis, ex hebraïcâ veritate, latinis versibus expressi*, ibid., 1575, in-8°; *Carmina illustrium poetarum italorum*, ibid., 1576, 2 vol. in-16; *Peplus Italæ, in quo illustri viri tùm carmine tùm solutâ oratione recensentur*, ib.,

1578, in-8°. — Un autre MATHIEU TOSCANO, Romain, mort à Condom en 1624, a publié : *Anthologia epigrammatum, nunc primùm edita,* Bordeaux, 1620, in-8°.

TOSCHI (DOMINIQUE), cardinal, né en 1535, à Castellarano, diocèse de Reggio, étudia la jurisprudence à Rome, où tout en éclairant son esprit, il était obligé de pourvoir à son existence. Il obtint le siége épiscopal de Tivoli en 1595, revint à Rome en qualité de gouverneur, fut décoré de la pourpre par Clément VIII en 1599, et après la mort de Léon XI, en 1605, fut sur le point d'être élu son successeur. Toschi, dont le cardinal Baronius fit échouer l'élection, n'en témoigna aucun ressentiment; il mit la dernière main à ses livres de droit civil et canonique, et les dédia même au pape Paul V, qui avait obtenu les suffrages du conclave. Il accordait une active protection aux jeunes gens studieux et sans fortune, leur rappelant, pour exciter leur émulation, qu'il était lui-même le fils d'un pauvre notaire de village. Il mourut en 1620. On a de lui : *practicæ conclusiones juris,* Rome, 1605-08, 8 vol. in-fol.; Francfort, 1612; Venise, 1617; Cologne et Anvers, 1620; Lyon, 1634 et 1661 ; *Tractatus de jure statuum in imperio romano,* Francfort, 1620, in-4°; *Theologicarum quæstionum actractationum omnium series,* Bologne, 1663, in-4°. (*Voyez* Tiraboschi, *Biblioteca modenese.*)

TOSELLI (FLORIAN), biographe, né en 1699 à Bologne, où il mourut en 1768, prit l'habit des capucins, parvint aux plus hautes dignités de son ordre, et remplit diverses missions à Malte, à Rome et à Milan. On a de lui : *Manuale confessariorum ordinis capuccinorum,* 1757, in-16 ; *Institutio theologica, juxta omnia dogmata, scholastico nervo instructa,* 1746, 4 vol. in-4°; *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum sancti Francisci capuccinorum,* etc., 1747, in-fol.

TOSETTI (URBAIN), philosophe, né à Florence, professa la philosophie à Rome, sous les pontificats de Benoît XIV et de Clément XIII, et mourut en 1758, au moment où il venait de recevoir sa nomination de recteur au collége de Parme. On a de lui : *De societate mentis et corporis dissertatio psycologico-physica,* Rome, 1754, in-4°.

TOSTAT (ALPHONSE), célèbre théologien espagnol, né à Madrigalejo, petit bourg de l'Estramadure, en 1400, parcourut le cercle des connaissances humaines, et fut regardé comme l'esprit le plus vaste de son siècle. Il remplit avec éclat dans sa grande jeunesse, une chaire de théologie, et fut député au concile de Bâle, où il se fit remarquer par son érudition et son éloquence. De là il se rendit en Italie, et y soutint, en presence du pape Eugène IV, 21 propositions théologiques, dont quelques-unes furent désapprouvées par le pontife, et réfutées par le cardinal Jean de Torquemada. De retour en Espagne, il fut nommé évêque d'Avila, membre du conseil royal de Castille et grand référendaire. Il mourut en 1454, et fut inhumé dans le chœur de la cathédrale. On a de lui des *Commentaires* sur les livres historiques de la Bible et sur l'évangile de saint Mathieu, Venise, 1507, 1596, 13 vol. in-fol., suivis d'*opuscules* sur diverses matières; un *Commentaire* (en espagnol) *sur la Chronique d'Eusèbe,* Salamanque, 1596, 5 vol. in-fol.; *Quatorze questions* (en espagnol) *sur l'histoire sacrée et la mythologie païenne,* Anvers, 1551 ; enfin, d'autres écrits, en si grand nombre que ses compatriotes ont calculé qu'il avait employé cinq feuilles par jour, l'un portant l'autre. (*Voyez* la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Dupin.)

TOTILA, roi des Ostrogoths, surnommé Baduella, était duc de Frioul, en 541, pendant les règnes d'Hildibald et d'Éraric. La monarchie des Ostrogoths, ébranlée par les victoires de Belisaire, ne comprenait plus, à cette époque, que les provinces situées entre le Pô et les Alpes. Des divisions funestes avaient éclaté entre les chefs de cette nation ; et Totila, neveu de l'avant-dernier roi Hildibald, craignant d'être à son tour victime des assassins de son oncle, était déjà rentré en négociation avec les Grecs; mais avant que le traité fût conclu, à la fin de l'année 541, les Goths massacrérent Éraric, et proclamèrent Totila à sa place. Ce jeune prince, dont la prudence égalait la valeur, dut cependant ses premiers succès à l'ineptie et aux divisions des généraux grecs qui lui étaient opposés, bien plus qu'au courage de ses troupes. Les Goths étaient tellement abattus par leurs précédentes défaites, qu'ils abandonnaient, à l'approche de l'ennemi, les villes les plus fortes. Ce fut au hasard seul que Totila dut, en 542, la conservation de Vérone; et ce succès, peu glorieux, lui ayant donné le moyen de rassembler une armée de 5,000 Goths, il alla chercher les Grecs qui s'étaient retirés près de Faenza, avec une armée non moins forte; il les attira dans une embuscade et les battit, après quoi, il entra en Toscane, où il fut entouré par des forces supérieures ; mais une terreur panique, qui saisit ses ennemis, le délivra de leur armée. Les prisonniers que fit Totila dans cette occasion étant presque tous des soldats mercenaires et sans patrie, il les détermina aisément à se ranger sous ses étendards. Alors, avec une armée plus respectable, il s'avança dans le midi de l'Italie, quoiqu'aucune ville ne voulût lui ouvrir ses portes. Il prit Bénévent, dont il rasa les murailles, et ensuite Cumes, où les femmes de plusieurs sénateurs romains s'étaient retirées. Il les envoya généreusement à leurs maris, sans qu'on leur fît aucun outrage. Naples, qu'il avait longtemps assiégée, et que les Grecs avaient vainement tenté de ravitailler, se rendit à Totila en 543, et le généreux vainqueur soigna lui-même, avec une rare humanité, le régime de ses ennemis, afin qu'en passant tout à coup d'une extrême disette à une extrême abondance, ils ne fussent pas victimes de leur voracité. Totila, en étendant chaque jour son gouvernement sur des provinces nouvelles, faisait bénir sa justice, tandis que l'Italie entière accusait les Grecs d'avarice, de débauche et de cruauté. Totila, qui ne voulait point affaiblir son armée en en détachant des garnisons, et qui rasait partout les murs des villes, pour n'être pas exposé à les reprendre une seconde fois, avait besoin de compter sur l'affection des habitants. En 545, Justinien sentit la nécessité de rappeler Bélisaire de la guerre de Perse, pour l'opposer à Totila ; mais il lui donna si peu de soldats et d'argent, que ce grand général ne put empêcher le roi goth de prendre Spoléte, Assise, Pérouse, Plaisance et enfin Rome elle-même, presque sous les yeux de Bélisaire, qui était alors à Porto. La capitale de l'empire, avant d'être livrée aux Goths, avait éprouvé les dernières

extrémités de la faim et de la misère; la veuve de Boèce, Rusticiana, après avoir distribué son immense fortune aux pauvres, s'était trouvée réduite elle-même à mendier son pain. Quoique cette dame illustre eût fait renverser dans tous les quartiers de la ville les statues de Théodoric, par une vengeance tardive du supplice de son mari et de son père, Totila ordonna qu'elle fût traitée avec respect. Le roi goth, voulant ensuite marcher dans la Lucanie, fit abattre les murailles de Rome, afin de n'être pas obligé d'y laisser une garnison. On assure qu'il voulait aussi raser les plus somptueux édifices de cette ville, de crainte que les Grecs ne s'y fortifiassent ensuite contre lui; mais Bélisaire lui écrivit ponr le conjurer de respecter ces monuments d'une gloire passée, et Totila préféra le culte des souvenirs à son propre intérêt. Quarante jours après le départ du roi goth et de son armée, en 547, Bélisaire rentra dans Rome, qu'il trouva déserte, et il s'y fortifia de manière à pouvoir bientôt y soutenir un nouveau siége. Cependant de petits combats se répétaient chaque jour d'une extrémité à l'autre de l'Italie, et telle était la désolation de cette contrée, que des corps de deux ou trois cents hommes, Grecs ou Ostrogoths, étaient réputés former une armée. En 548, Bélisaire fut rappelé par Justinien pour être chargé de la guerre de Perse; et l'année suivante, Totila reprit Rome, qu'il résolut cette fois de ne point abandonner. Ne pouvant obtenir la paix de Justinien, toujours insensible aux désastres de ses sujets, il attaqua la Sicile, qu'il dévasta en grande partie, et il réduisit les Grecs à n'avoir plus en Italie que quelques partis errants, et quelques forteresses éloignées, sans liaison les unes avec les autres. Enfin Justinien envoya Narsès en Illyrie, en 551; et ce général, après y avoir rassemblé une armée plus considérable qu'aucune de celles qui jusqu'alors avaient soutenu le parti impérial, entra en Italie, en suivant les rives de l'Adriatique, et vint chercher Totila dans l'Apennin entre Matelua et Gubbio, dans un lieu nommé Tagina, où les Goths furent défaits en 552, après la bataille la plus sanglante. Totila, blessé mortellement, expira peu de jours après. Teja, un de ses généraux, recueillit les restes de son armée, et porta encore une année le titre de roi des Ostrogoths; cependant ce fut la mort de Totila qui entraîna la ruine d'une monarchie qu'il était seul en état de défendre encore.

TOTT (Claude-Akeson), général suédois dans le 16e siècle, remporta, en 1573, sous le règne de Jean III, sur les Russes, une victoire signalée près de Lode, en Livonie : avec 600 cavaliers et 100 fantassins, il battit 16,000 Moscovites, leur enleva une immense quantité de bagages, les drapeaux, les canons, et un grand nombre de très-beaux chevaux, dont il se servit pour faire une entrée triomphante à Revel. Quelques années après, il eut, sur la frontière, une entrevue avec les ambassadeurs du czar, pour conclure une trêve, et en même temps il fut nommé gouverneur et sénéchal de toute la Finlande. Accusé, en 1590, d'avoir eu part à un complot, qui avait pour but de changer la succession en Suède, il obtint sa grâce à la demande du roi de Pologne Sigismond, fils de Jean III, qui régnait en Suède. Claude Tott mourut en 1596.

TOTT (Claude, comte de), sénateur de Suède, naquit en 1616, et descendait, par les femmes, du roi Éric XIV. Après avoir rempli plusieurs charges importantes, il fut nommé, en 1672, ambassadeur en France, et en cette qualité, il ouvrit, l'année suivante, un congrès à Cologne, pour la pacification générale; mais il mourut, en 1674, à Paris. Le comte de Tott fut en grande faveur auprès de Christine; et l'on rapporte que cette princesse voulut l'élever au trône de Suède, parce qu'elle était mécontente de Charles-Gustave, qu'elle avait fait désigner pour son successeur, en 1649. Elle avait le dessein de donner auparavant au comte le titre de duc, et pour cacher son but, elle offrit le même titre au chancelier Oxenstiern et au grand sénéchal Brahé, qui le refusèrent. La reine abdiqua peu après, et Charles-Gustave lui succéda. La famille de Tott, une des plus anciennes de Suède, s'éteignit avec lui.

TOTT (François, baron de), secrétaire d'ambassade, d'origine hongroise, naquit près de la Ferté-sous-Jouarre, à Champigny, le 17 août 1733. Son père, attaché à la maison de Ragotzky, était encore page du prince de ce nom, lorsqu'en 1720 il le quitta, et se rendit en France avec le maréchal de Berchiny. Chargé, d'après sa propre position, d'aller lever dans son pays un régiment de hussards pour servir en France, il fut nommé à son retour aide-major, puis lieutenant-colonel de ce corps, et plus tard, brigadier des armées du roi. Il remplit, en outre, diverses missions, soit en Allemagne, surtout en 1735, et dans les premiers mois de 1737, soit auprès du kan des Tartares, et enfin dans diverses autres occasions, de 1738 à 1740. Il connaissait si bien la manière de négocier des peuples voisins de la mer Noire, que cette considération, jointe à ses premiers succès, et à la facilité avec laquelle il parlait le polonais et le turc, le fit choisir pour accompagner Vergennes à Constantinople, au mois d'avril 1755; mais, en 1757, il mourut à Rododschig, sur la mer de Marmara, où il était allé voir ceux de ses anciens compagnons qui survivaient à l'infortuné Ragotzky. François Tott, alors âgé de 24 ans, avait accompagné son père à Constantinople, et y resta. Il avait déjà mis à profit son séjour dans la capitale des Osmanlis pour parler leur langue, et connaître leurs institutions. L'ambassadeur français obtint pour le fils une partie du traitement accordé jusqu'alors au père, et, outre ces 4,000 francs, Tott continua à recevoir la solde de capitaine dans le régiment de Berchiny, où il avait fait la guerre de Bohême. Il ne quitta Constantinople qu'en 1763, en vertu d'un congé qui lui permit de revenir en France. Une longue inaction n'eût pu s'accorder avec son caractère; il conçut l'idée d'introduire le pavillon français dans la mer Noire, moyennant un traité de commerce avec le kan de la contrée qu'on appelait alors petite Tartarie. Ce projet, présenté en 1766, ne pouvait qu'être agréé du duc de Choiseul qui attachait de l'importance pour la France à la navigation même du lac de Genève. En effet, Tott fut nommé consul dans la Crimée, en remplacement de Fornetti; et, sans la crainte d'offenser les Turcs, qui n'étaient nullement disposés à reconnaître l'indépendance des Tartares, on lui eût donné un titre plus élevé, dans le dessein de flatter le kan. Le chef avec

lequel on voulait traiter, Arslan-Guéraï, mourut pendant que Tott traversait la Pologne; mais il ne fut pas arrêté par cet événement, bien que l'on n'eût pas autant à compter sur les dispositions de son successeur, Makhsoud-Guéraï. En 32 jours Tott se rendit de Varsovie auprès du kan, à Bakhtchéséraï, où il arriva, le 17 octobre 1767. Prompt à justifier la confiance du ministre de Louis XV, Tott sut prendre quelque ascendant sur le prince auprès duquel il résidait, et il envoya à Paris d'utiles documents relatifs à la politique du divan, ainsi qu'aux affaires de la Pologne. Tout le service qu'on pouvait attendre de lui dans cette position, il le rendit, en profitant de la poursuite de quelques Polonais par les Russes jusqu'à Balta, pour faire prendre à la Porte des résolutions plus fermes. Cette détermination des Turcs de rompre avec la Russie, comblait les vœux de Choiseul, trop éclairé pour méconnaître, comme on l'a tant fait depuis, la nécessité de déjouer l'ambition mesurée, mais insatiable du cabinet de Saint-Pétersbourg. Cependant, ne voyant pas ses vues adoptées sans réserve par le kan, il paraît avoir contribué à le faire déposer, pour mettre à sa place Crym-Guéraï qui avait déjà exercé le pouvoir, et dont la mort, en 1769, fut suivie, au bout de peu de temps, de l'élévation de son neveu Dewlet-Guéraï. Le vizir, avec l'ennemi duquel Tott avait eu trop de liaisons, continuait à lui en vouloir, et décida le nouveau prince les Tartares à le tenir éloigné, comme chrétien, de son camp et de toute la Crimée. Tott revint donc à Constantinople, où il fit une carte du théâtre de la guerre. Le sultan en fut très-satisfait, et d'après les autres renseignements que l'auteur lui soumit, il fit entrer en Ukraine un corps de troupes commandé par le pacha Bender. Tott lui présenta aussi une carte de Russie, et le convainquit si bien du besoin de porter la réforme dans l'artillerie de l'empire, qu'il fut chargé lui-même de mettre ses plans à exécution, et qu'il y travailla tant que dura la guerre avec les Russes. Mais les Osmanlis devaient éprouver qu'il convient peu à des nations de caractère asiatique de rester longtemps en contact avec la civilisation de l'Occident : leur position veut qu'ils en imitent le mouvement progressif, tandis que leur génie s'y refuse. Un étranger ne pouvait, sans essuyer bien des dégoûts, modifier les usages, changer la tactique, et améliorer les procédés des arts chez un peuple qui, même aujourd'hui, a tant de peine à souffrir, dans son propre gouvernement, cette prétendue faiblesse d'innover à la manière des infidèles. Les efforts de Tott ne restèrent pas néanmoins sans résultats. En 1770, on lui confia la défense des Dardanelles, au moment où les vaisseaux russes, que commandait Orloff, répandirent l'alarme dans le sérail même. Ils furent arrêtés par l'exécution, très-imparfaite pourtant, des mesures de défense proposées par Tott. Elles consistaient à placer dans le détroit des bâtiments changés en batteries flottantes, afin que six autres batteries de 30 pièces de canon sur la côte d'Europe, et 5 sur le rivage opposé, missent entre trois feux bien nourris la flotte d'Orloff. L'année suivante, on eut également recours au zèle et aux lumières de Tott pour préserver de l'invasion des Moscovites la Crimée et le voisinage d'Oczakow. Cent cinquante canons furent fondus alors sous sa direction, et il étendit sa vigilance sur le personnel de l'artillerie avec tant de bonheur, que ses canonniers turcs tiraient trois coups par minute, à la grande surprise des pachas, et de leur maître même. En 1772, les travaux ne furent point discontinués; le jet des bombes faisait partie de ces exercices. Il accompagna le reis-effendi pour examiner de vieilles fortifications à l'entrée de la mer Noire, et pour déterminer le lieu où il convenait d'en établir de nouvelles, dont il posa la première pierre, le 16 février 1773. Ces châteaux forts ne furent presque achevés qu'en 1775; mais ils n'avaient pas absorbé toute son attention. Il fournissait des dessins pour la construction des navires, et, en donnant toujours un soin spécial à l'artillerie, il ne négligeait rien de ce qui pouvait porter graduellement les forces de terre et de mer de la Sublime Porte, au niveau de celles que possédaient alors ses ennemis les plus redoutables. Mais la lenteur des Turcs contrariait toutes les opérations. Il en était aimé pourtant; il savait qu'à l'exception de la violence et de l'arbitraire, poussés assez loin pour être reçus comme des arrêts du destin, un mélange de douceur et de dignité était le seul moyen qui convînt à leur caractère, beaucoup moins avili qu'on ne le pense communément en Europe. Parlant d'ailleurs leur langue comme eux-mêmes, il avait acquis toute leur confiance; mais leur éloignement pour les arts de l'Europe restait insurmontable en partie. Les ministres turcs avaient donné à Tott de fréquentes marques de considération, et il dut même à leur entremise le grade de brigadier des armées du roi, qui lui fut accordé au mois de juillet 1773. Il est vrai que quand son retour en France fut décidé, cela produisit peu de sensation à Constantinople; mais il y reçut encore des honneurs particuliers en prenant congé du grand vizir. Peut-être aussi le baron de Tott, dans l'impatience que lui causait l'apathie de ses subordonnés, se décida-t il à la retraite un peu légèrement. Quoi qu'il en soit, son activité, ses talents et ses connaissances spéciales étaient de nature à le retenir ou à le ramener dans le Levant. En 1776, peu de mois après son arrivée à Paris, le ministre de la marine le chargea de l'inspection générale des consulats sur toutes les côtes méridionales de la Méditerranée. Ses instructions renfermaient un double objet : indiquer les abus introduits dans la plupart de ces établissements, et rassembler, dans la Barbarie, dans l'Égypte, dans l'Asie Mineure, des documents précieux pour le commerce, et même pour l'histoire naturelle. Sous ce dernier rapport, Buffon obtint que Sonnini accompagnât Tott, et commençât ainsi ses laborieuses excursions. Ils s'embarquèrent à Toulon au commencement de 1777, et environ 18 mois après, Tott était de retour à Paris. Cette inspecpection à Smyrne, à Alep, dans l'Archipel, au Caire, à Alexandrie, à Tunis, fut le dernier de ses voyages diplomatiques. Les services qu'il avait rendus étaient également dans les attributions du ministre des affaires étrangères, et du ministre de la marine; il reçut de chacun d'eux une pension, et se mit à rédiger ses diverses observations, et le précis de ses opérations faites particulièrement vers la mer Noire. Ces *Mémoires* auraient satisfait davantage s'il y avait évité une assez forte nuance de charlatanisme, et s'il y avait indiqué la date

de tant de faits dont le récit n'est pas exempt chez lui de confusion; mais enfin ce fut lui qui le premier, à l'égard des coutumes politiques et privées des Osmanlis, opposa des notions exactes et impartiales aux préventions invétérées de l'Occident. Les Savary, les Anquetil du Perron, les Volney, qui depuis ne contribuèrent pas moins à ébranler ces mêmes préjugés, n'ont pu encore les détruire dans beaucoup d'esprits. Devenu maréchal de camp en 1781, Tott commanda la ville de Douai pendant les deux ou trois années qui précédèrent la révolution; mais en 1790, la garnison, ayant formé un projet qu'il voulut déjouer, s'insurgea, et menaça de le mettre à la lanterne. Il échappa à ce péril, et des officiers d'artillerie du régiment de la Fère trouvèrent le moyen de protéger sa sortie de Douai. Il se rendit à Paris, puis, après une année de séjour chez les Suisses, il sollicita à Vienne les lettres de grâce dont il avait besoin, comme fils d'un des plus zélés soutiens du prince Ragotzky; et les ayant obtenues, il chercha une retraite en Hongrie, dans les terres du comte Théodore Bathiany. Il ne jouit pas longtemps d'un repos acheté par tant de fatigues : il mourut en 1793, à l'âge de 60 ans, et ne laissant que des filles. Neuf à dix ans plus tard, un de ses frères mourut à Paris dans une extrême infortune. L'ouvrage du baron de Tott a pour titre: *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, 4 vol. in-8°, Amsterdam (Paris), 1784. Peyssonel l'ayant critiqué, fut réfuté lui-même par Ruffin. La seconde édition des *Mémoires*, 2 vol. in-4°, 1785, contient cette *Réponse à la critique de Peyssonel*. Tott fut traduit deux fois en allemand (avec les observations de Peyssonel), à Nuremberg et à Elbing, 1785, et deux fois en anglais, même année. Il le fut aussi en danois, par Morten Hallanger, 1785; en hollandais, par Yshr-Van Hammelsveld, Amsterdam, 1789, en suédois, Upsal, 1800.

TOTTLEBEN (Gottlob-Henri, comte de), aventurier, né en Saxe vers 1710, annonça de bonne heure ses perverses inclinations par la préférence qu'il donnait sur toute autre lecture à la *Vie de Cartouche* et à la *Pratique des filous*. Admis au nombre des pages du roi Auguste III, il plut à ce prince par le récit de ses tours d'adresse, et devint gentilhomme de la chambre. Peu de temps après le roi lui donna pour épouse la comtesse de Siewertz, avec la charge de conseiller du premier tribunal de justice. Il se livra plus que jamais alors à son goût pour la débauche. S'étant rendu coupable de prévarications, il fut dépouillé de sa place et forcé de se soustraire par la fuite aux enquêtes ordonnées contre lui. L'empereur Charles VII ayant refusé ses services, il se rendit à la Haye, où le stadhouder consentit à le charger de la formation d'un régiment, dont il le nomma d'avance colonel. Mais lorsque le stadhouder vint passer la revue de ce corps, il le trouva dans un si mauvais état, qu'il en prononça sur-le-champ le licenciement. Chassé de Berlin, il se rend à Pétersbourg, où il est autorisé à lever un corps franc de 12,000 hommes, dont il obtient le commandement, pénètre en Prusse sous les ordres du général Fermor, contribue à la victoire de Gross-Jagersdorf, obtient le grade de lieutenant général, et entre en vainqueur dans la Poméranie prussienne, où il exerce des brigandages effroyables. En 1760, il force Berlin à capituler, et traite cette ville aussi inhumainement que la Poméranie. Frédéric le force de s'éloigner; il se dirige du côté de Belgrade où il est battu, prend Kolin par capitulation et s'y conduit encore en brigand. Mais le temps de ses prospérités n'était plus. On intercepte une correspondance qu'il entretenait avec le roi de Prusse; il est mis en jugement et condamné à mort en 1763; mais les sollicitations de sa fille font commuer sa peine. Banni de la Russie, il rentre, en 1769, au service de Catherine, qui l'envoie en Géorgie soutenir le prince Héraclius. Il soumet la Circassie, revient, en 1771, à Pétersbourg recevoir l'ordre de Saint-Alexandre-Newski, commande en Lithuanie en 1772, et meurt en 1773 à Varsovie.

TOTZE (Eobald), professeur de droit public et d'histoire à l'université de Butzow, etc., né en 1715 à Stolpe, en Poméranie, mort à Butzow en 1789, a publié : *Histoire des Provinces-Unies, ou nouvelle Histoire du monde*, Halle, 1770, 17 vol. in-4°; *Introduction à la statistique en général, et en particulier à celle des États européens*, Butzow et Wismar, 1779, 4e édition; 1790 à 1799, 2 vol. in-8°; *Histoire du moyen âge, depuis l'émigration générale des peuples jusqu'à la réformation*, Leipzig, 1790, Ier vol. (Le 2e n'a point paru.)

TOUCHE (la), grammairien, né dans le 17e siècle, d'une famille protestante, fut obligé de quitter la France après la révocation de l'édit de Nantes, passa en Angleterre et y obtint la bienveillance du duc de Glocester. C'est sous le patronage de ce prince qu'il publia : *l'Art de bien parler français*, etc., Amsterdam, 1696, in-12; réimprimé en 1710, ibid., 2 vol. in-12, et pour la 4e fois en 1730. La grammaire de la Touche fut longtemps en usage à l'étranger (Goujet, *Bibliothèque française*, t. 1er). Au nombre des raisons que faisait valoir l'auteur de la *Dédicace* pour recommander l'étude de la langue française, on voit avec peine qu'il ait présenté l'utilité qu'offrirait sa connaissance pour abaisser cette monarchie « devenue si redoutable par mer et par terre depuis 30 ans, qu'il est de la gloire et de l'intérêt de l'Angleterre de ne souffrir jamais qu'elle s'étende au delà de ses justes bornes. »

TOUCHE. *Voyez* **GUIMOND.**

TOUCHE-TRÉVILLE. *Voyez* **LA TOUCHE.**

TOUCHET (Marie), née en 1549, fille d'un apothicaire d'Orléans, fut la maîtresse de Charles IX, dont elle eut 2 fils; l'un mourut enfant, et l'autre, Charles, bâtard de Valois, reçut le titre de duc d'Angoulême, et fut père du dernier duc de ce nom. Après la mort du roi qui lui conserva jusqu'à la fin le plus tendre attachement, elle épousa François de Balsac d'Entraigues, gouverneur d'Orléans et chevalier des ordres du roi, et se montra digne d'une aussi brillante existence par une conduite sage et même sévère. Elle termina sa vie dans la retraite, s'y livrant à des lectures solides et dignes de son esprit qui, selon le Laboureur, était *incomparable*. L'exemple de ses désordres fut plus puissant que son active vigilance sur ses deux filles : l'aînée, la célèbre marquise de Verneuil, fut maîtresse de Henri IV; l'autre vécut 10 ans avec le maréchal de Bassompierre.

TOU-FOU, surnommé *Tseu-Meï*, l'un des plus célèbres poëtes de la Chine, né vers le commencement du

8e siècle à Siang-yang, dans la province de Hou-kouang, annonça dès sa jeunesse d'heureuses dispositions, et n'obtint pourtant pas de succès dans ces concours littéraires qui ouvrent aux Chinois la route des emplois et de la fortune. Entraîné vers la poésie, il renonça volontiers aux grades que les lettrés recherchent avec tant d'ardeur, et de 742 à 755, donna trois de ces poëmes descriptifs qu'on nomme *Fou*. Le succès qu'il obtint fixa sur lui l'attentionde l'empereur, qui voulut lui confier l'administration d'une province. Tou-Fou, en vrai poëte, n'accepta qu'un titre honorifique, et demeura dans la détresse; mais bientôt il songea à implorer les secours du souverain, et obtint une pension. Malheureusement l'empereur fut contraint d'abandonner sa capitale à un rebelle. Le poëte, fait prisonnier, trouva moyen de s'échapper, et se réfugia en 757 à Foung-thsiang, dans le Chen-si. S'étant adressé au nouvel empereur, Sou-Tsoung, il en reçut une charge importante. Mais son noble courage à défendre un magistrat qui avait encouru la disgrâce du prince, le fit destituer et reléguer à Tsin avec un emploi très-inférieur. Il se démit de cette place et vint à Tching-tou, dont le commandant militaire, nommé Yan-Wou, lui obtint une place qui fournissait à ses besoins sans lui imposer de fonctions. Son bonheur fut de courte durée, et la mort de son protecteur le força bientôt de reprendre sa vie errante. Enfin, vers 768, surpris par la crue soudaine d'un fleuve au milieu duquel il s'était hasardé sur une barque, il resta 10 jours dans un temple abandonné, sans secours ni provisions. Lorsqu'à la suite d'une si longue abstinence on lui apporta des vivres, il mangea beaucoup, et mourut d'indigestion. Il partage avec Li-thaï-pe, son rival et son contemporain, la gloire d'avoir réformé la poésie chinoise.

TOULAN (François-Adrien), membre de la commune du 10 août, né à Toulouse en 1761, s'établit à Paris en 1787, comme libraire marchand de musique, et embrassa la cause de la révolution avec ardeur. L'un des commissaires chargés de surveiller les prisonniers du Temple, il en fut d'abord l'un des plus exagérés; mais bientôt, vivement touché des vertus de Louis XVI, il travailla, de concert avec Cléry et Turgy, à adoucir la captivité de ce prince et de sa famille. Après le 21 janvier, il conçut le hardi projet de faire évader Louis XVII et les princesses, s'entendit pour cela avec le chevalier de Jarjayes, et détermina le commissaire Lepitre à s'engager dans l'entreprise; mais les irrésolutions et les frayeurs de ce dernier la firent manquer. De nouveaux débats s'étant élevés dans la Convention sur les mesures à prendre contre les Bourbons, les municipaux devinrent plus vigilants et plus sévères, et le projet de faire évader toute la famille royale devint impossible. Toulan voulut du moins sauver la reine, dont la vie était menacée, et il est permis de croire qu'il eût réussi, sans l'obstacle que Marie-Antoinette mit elle-même à l'exécution du projet, en refusant de se séparer de ses enfants. Toulan devenu suspect, et d'ailleurs trahi par de faux amis auquel il avait eu l'imprudence de montrer un présent de la reine, fut arrêté; mais il parvint à s'évader pendant qu'on dressait le procès-verbal de son arrestation, et, caché dans Paris, continua de rendre quelques services à la famille royale. Forcé de s'éloigner, il se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il s'établit écrivain public, et vécut six mois tranquille et ignoré sous le nom de *Roch Alimertre*. Mais sa femme, en demandant un passe-port pour Bordeaux, fit soupçonner que Toulan était refugié dans cette ville. Arrêté par ordre du comité de sûreté générale, il fut envoyé à Paris, traduit au tribunal révolutionnaire, et mourut sur l'échafaud en 1794. (*Voyez* les articles Jarjayes et Lepitre, et le *Précis des tentatives qui ont été faites pour arracher la reine à la captivité du Temple*, in-8°; les *Mémoires historiques sur Louis XVII*, etc.)

TOULICHEN, diplomate et administrateur Mandchou, vit le jour, en 1667, dans le canton de Yekhé, situé au nord de la province de Liao-toung. Sa famille, nommé Ayan Ghioro, quoique peu fortunée, fut pourtant une des plus respectables du pays. A l'époque où la tribu des Mandchous commença à devenir puissante et étendit ses conquêtes sur les peuplades voisines, le bisaïeul de Toulichen se soumit à elle, comme d'autres chefs de ces contrées. Dans sa jeunesse, Toulichen était d'une complexion délicate, qui ne lui permit pas de suivre ses études avec la même assiduité que ses compagnons. Sa faiblesse l'empêcha de se livrer, comme les autres jeunes mandchous, à l'exercice des armes et à celui de la chasse. Il choisit, pour cette raison, la carrière administrative, qui parut plus convenable à ses forces physiques. Après avoir subi plusieurs examens, il fut employé dans la cour des traducteurs de l'empereur, où il servit avec tant de zèle, qu'un an après on lui donna la charge de rédacteur des pièces officielles. Dix ans plus tard, l'empereur Khang-hi l'envoya, à l'occasion d'une disette affreuse, dans les provinces de Chan-si et de Chen-si, pour distribuer des grains aux pauvres paysans. Ayant terminé cette mission, il reçut l'ordre de se rendre dans plusieurs districts méridionaux, afin d'y inspecter les cours des rivières et les canaux, et d'y faire en même temps fabriquer des cuirasses pour l'armée. L'empereur, content de ses services, le créa *amban*, ou grand de l'empire, et lui conféra d'autres titres; il le chargea aussi de se rendre à la grande muraille pour y faire percevoir les impôts. A son retour à Pekin, Toulichen fut nommé directeur des haras impériaux, qui se trouvent en dehors de la grande muraille. Il paraît qu'il les administra mal; car il tomba en disgrâce, et perdit ses places et ses titres. En véritable philosophe, il se retira dans un village, où vivaient encore son père et sa mère. Il s'y occupa d'agriculture, et voulait y finir ses jours, quand un ordre de la cour le rappela dans le cercle des affaires. Les Torgoots, une des quatres branches de la nation des Oeloets ou Kalmuks, établis auparavant dans l'empire de Dzoungars, s'étaient avancés, vers le milieu du même siècle, jusqu'aux bords du Iaïk. Leur kan Ayouka Tardzi monta sur le trône en 1672, obtint des princes russes l'autorisation de se fixer dans les Pepper, qui séparent le Don et le Volga. Son neveu *Arabdjour* vint avec sa mère, en 1703, offrir ses hommages au grand Lama. Pendant leur séjour au Thibet, une guerre s'éleva entre Ayouka et Tsevaug arabdan, souverain des Oeloets. Le jeune prince, n'osant traver-

ser les États de l'ennemi de son oncle, vint à la cour de l'empereur de la Chine, qui le reçut fort bien, et lui donna des terres en Mogolie. Quelques années après (en 1712), Arabdjour voulant rejoindre sa famille, Khang-hi envoya Toulichen, comme ambassadeur à la cour d'Ayouka-Kan, pour préparer et annoncer le retour du prince kalmuk; mais vraisemblablement pour inviter le kan des Torgoots à retourner dans l'ancienne patrie de sa horde. Parti de Pekin au commencement de l'été de 1712, il traversa la Mogolie méridionale, le désert de Gobi et le pays des Khalka, et arriva, après 63 jours, à Selenghinsk, alors première ville russe vers la frontière chinoise. Les autorités russes le reçurent avec honneur, et le firent partir pour Irkoutsk, où il fut obligé d'attendre la permission du prince Gagarin, gouverneur de la Sibérie, pour pouvoir continuer son voyage. Il y resta jusqu'au printemps suivant, et s'embarqua sur l'Angara pour aller à Ieniseïsk. De là il se rendit par le *Volok* de Makovski, pour s'embarquer sur le Kiet, qu'il descendit jusqu'à Narym, où il se jette dans l'Obi. Il remonta ce fleuve jusqu'à Tobolsk; le prince Gagarin fit à toute l'ambassade une honorable réception. Dans le journal de son voyage, Toulichen a donné un précis de la plupart des conversations qu'il eut avec ce prince; on y démêle le secret mécontentement de Gagarin et son aversion pour le czar Pierre Ier : cette aversion présageait déjà la révolte qu'il méditait et qui le conduisit à l'échafaud. De Tobolsk, l'ambassade se rendit, partie par terre, partie sur les rivières, à Kazan, à Simbirsk et à Saratov, où la narration chinoise place la frontière qui divise la Russie et les Torgoots. Toulichen avait été 18 mois en route depuis Pekin jusqu'à cet endroit. Des honneurs plus grands l'attendaient encore au campement d'Ayonka, placé à Manou Tokhai, canton situé à une sinuosité du Volga. Il y resta 15 jours, sans avoir entièrement réussi dans sa négociation. Cependant Ayouka avait reçu avec respect la patente par laquelle l'empereur Khang-hi lui donnait l'investiture comme kan des Torgoots. Il se reconnut, par cet acte de soumission, vassal de la Chine; et c'est pour cette raison que les Torgoots ont figuré depuis sur la liste des peuples tributaires, jusqu'à ce qu'ils soient venus, en 1771, se ranger tout à fait sous les lois de cet empire. Toulichen retourna à Pekin, à peu près par le même chemin qu'il était venu. Il arriva dans cette capitale vers la fin de juin 1715. L'empereur, satisfait de la manière dont il avait rempli sa commission, le nomma sous-secrétaire de la guerre, et bientôt après premier secrétaire du même ministère. Il était investi de cette charge, quand il publia, en 1723, la relation de son voyage chez les Torgoots, qui parut en même temps en chinois et en mandchou. Elle porte en chinois le titre *I yu lou*, et en mandchou, *Laktchkaha dchetchen de takourakha edchekhe bitkhe*. Sous le règne de Khang-hi, en 1689, la Chine avait conclu avec la Russie un traité de paix, par lequel les limites des deux empires se trouvaient en partie fixées. Ce traité permettait aux marchands russes d'entrer en Mogolie pour y trafiquer, et d'envoyer même des caravanes à Pekin. Cependant la conduite des Russes avait trop souvent excité le mécontentement du gouvernement chinois, et Khang-hi finit par renvoyer, en 1722, tous ceux de cette nation qui se trouvaient à Ourga, campement du khoutoukhtou mogol. Son successeur, Yonng-tching, insista sur la fixation définitive des frontières entre les deux empires; et le cabinet de Saint Pétersbourg se vit forcé d'accéder à sa demande, en envoyant, en 1726, un ambassadeur plénipotentiaire à Pekin. Le congrès pour la fixation des limites s'assembla l'année suivante auprès de la rivière Boso, qui se jette dans la Selenga. Toulichen en fut un des principaux membres du côté des Chinois. Il était alors vice président du ministère de la guerre. Le traité qui régla les frontières depuis la mer orientale jusqu'à l'endroit où le Ieniseï entre en Sibérie, fut conclu le 21 octobre 1727, et ratifié le 14 juin 1728. C'est encore aujourd'hui la base des relations qui existent depuis un siècle entre les deux empires. Nous ignorons la date de la mort de Toulichen, qui, à cette époque, était âgé de 60 ans.

TOULLIER (C. B. M.), savant jurisconsulte, surnommé le *Pothier moderne*, né vers 1760 en Bretagne, était, avant la révolution, agrégé à la faculté de droit de Rennes. Pendant les troubles politiques il vécut dans la retraite; mais lors du rétablissement des écoles, en 1805, il fut nommé professeur à celle de Rennes, et bientôt il en devint doyen. Accusé, en 1815, d'avoir montré des principes hostiles à la dynastie des Bourbons, il fut remplacé dans le décanat par de Corbières, un de ses élèves, et depuis ministre de l'intérieur. Cette disgrâce fut utile à Toullier; jaloux d'acquérir de nouveaux droits à l'estime publique, il s'occupa de perfectionner l'ouvrage auquel il devait sa réputation, et eut le plaisir de le voir accueilli par les jurisconsultes, et cité comme une autorité par les tribunaux. Toullier mourut à Rennes en 1835. Son ouvrage est intitulé: *le Droit civil français suivant l'ordre du code*, etc., 1811-20, 9 vol. in-8°. La 5e édition, Paris, 1829-31, est en 15 vol. in-8°, dont le dernier contient une table générale analytique des matières. Cet ouvrage a été réimprimé à Bruxelles.

TOULMIN (JOSHUA), anabaptiste, né à Londres, mort en 1815 à Birmingham, ministre d'une congrégation ancienne, signala son zèle pour la défense des principes du docteur Priestley, et publia plusieurs ouvrages, entre autres : *Mémoires sur la vie et les écrits de Fauste Socion*, 1777, in-8°; *Dissertations sur les preuves du christianisme*, 1785, in-8°; *Tableau historique de l'état des protestants non-conformistes en Angleterre*, 1814, in-8°.

TOULONGEON (FRANÇOIS-EMMANUEL, vicomte DE), historien et littérateur, né au château de Champlitte en 1748, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, qu'il abandonna pour suivre la carrière des armes. Partisan des idées de réforme que Voltaire avait mises à la mode, il lui rendit, en 1776, une visite à Ferney, et reçut du philosophe un accueil plein de bienveillance. Il cultivait les lettres et les arts avec succès et recherchait la société des hommes instruits. Lors de l'assemblée des états en 1788, il s'unit à la minorité de la noblesse pour supplier le roi d'établir l'égale répartition de l'impôt et de supprimer d'autres abus signalés par les cahiers. Député aux états généraux, il crut devoir re-

mettre alors au roi son brevet de colonel des chasseurs de Franche-Comté, pour s'occuper uniquement de ses nouveaux devoirs. Il fit partie du petit nombre de nobles qui se séparèrent de leur ordre pour se réunir au tiers état; mais il vota toujours avec le parti modéré. Nommé plusieurs fois secrétaire de l'assemblée, il prit beaucoup de part à la nouvelle organisation de l'armée, ainsi qu'à celle des ponts et chaussées et de l'instruction publique. Après la session, il ne voulut accepter aucun emploi, et, retiré dans le Nivernais, fut assez heureux pour échapper aux persécutions de la terreur. Il devint membre de l'Institut (classe des sciences morales) peu après sa création; et s'empressa de lui communiquer différents mémoires. Élu, en 1802 et en 1809, député de la Nièvre au corps législatif, puis nommé commandant de la Légion d'honneur, il ne se laissa point entraîner par ces faveurs inattendues loin de ses études chéries, et mourut en 1812. On a de lui : *Principes naturels et constitutifs des assemblées nationales* (Besançon), 1788, in-8°; *Manuel révolutionnaire*, etc., Paris, 1796, in-18, 1802, in-8°; traduit en allemand; *Histoire de France, depuis la révolution de 1789*, Paris, 1801-1810, 4 vol. in-4° ou 8 vol. in-8°; *Recherches historiques et philosophiques sur l'amour et le plaisir* (poëme en III chants), Paris, 1807, in-8°; *les Commentaires de César*, traduits en français, Paris, 1813, 2 vol. in-12, réimprimés en 1825.

TOULOUBRE (Louis VENTRE, seigneur de la), jurisconsulte, né en 1706 à Aix, y remplit la chaire de professeur de droit français et l'office de substitut du procureur général au parlement, et mourut le 5 septembre 1767. On a de lui : *OEuvres de Scipion du Périer, avec des observations sur l'état actuel de la jurisprudence*, 1760, 3 vol. in-4°; *Recueil des actes de notoriété* donnés par les avocats et procureurs généraux au parlement de Provence, 1753, 1772, in-8°; *Jurisprudence féodale suivie en Provence*, 1756, in-8°, réimprimée sous ce titre : *Jurisprudence féodale observée en Provence et en Languedoc*, 1765, 2 vol. in-8°.

TOULOUSE (Louis-Alexandre de BOURBON, comte de), 3e fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, né à Versailles en 1678, était à peine âgé de 5 ans, lorsqu'il fut créé amiral de France, et n'en avait que 12 lorsqu'il fit preuve d'une étonnante intrépidité aux siéges de Mons et de Namur. La guerre de la succession d'Espagne vint lui offrir de nouvelles occasions de se distinguer. En 1702, il se porta successivement à Messine et à Palerme avec six vaisseaux, et fit reconnaître dans ces deux villes l'autorité de Philippe V. En 1704, il sortit de Brest avec 33 vaisseaux de ligne, et se dirigea sur Toulon, dans l'intention de se réunir à l'amiral Duquesne, dont il rallia l'escadre, composée de 19 vaisseaux, à la hauteur d'Alicante. On eut bientôt connaissance de l'armée anglaise, commandée par l'amiral Rooke, et forte de 70 bâtiments de guerre, dont 45 vaisseaux. Malgré l'infériorité de ses forces, le comte de Toulouse fit ses dispositions pour soutenir le combat, s'il lui était présenté, et profita toutefois du vent pour se rapprocher de Toulon, où il rentra sans avoir été attaqué. Mais il brûlait de se mesurer avec l'amiral Rooke, et il ne tarda pas à se remettre en mer avec 49 vaisseaux de ligne et 65 galères. Il rencontra, à environ 11 lieues nord et sud de Malaga, l'armée des alliés, composée de 65 vaisseaux et de plusieurs galiotes. Un combat meurtrier s'engagea, dans lequel les alliés, malgré leur supériorité, furent battus sur tous les points et perdirent beaucoup de monde. Le comte de Toulouse eut tout l'honneur de cette journée. La paix vint le rendre au calme de la vie privée, et lui permettre de déployer des vertus d'un autre genre. Un seul fait pourrait suffire à son éloge : il a trouvé grâce devant Saint-Simon, l'ennemi déclaré des enfants légitimés de Louis XIV, et a forcé ce frondeur impitoyable à dire qu'il était *l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité même*. Il n'entra point dans toutes les intrigues de sa belle-sœur, la duchesse du Maine, et fut récompensé de sa conduite modérée par l'estime générale et même par la bienveillance du duc d'Orléans, régent, qui ne le dépouilla point, comme les autres princes légitimés, des honneurs et des prérogatives réservés aux princes du sang royal. Il épousa, en 1723, Marie-Victoire-Sophie de Noailles, marquise de Gondrin, et il goûta dans cette union un bonheur sans mélange jusqu'à sa mort, arrivée en 1737. Un fils, le duc de Penthièvre, fut l'unique fruit de ce mariage. La comtesse de Toulouse passa le reste de ses jours à Rambouillet, où elle avait tenu, du vivant du comte, une cour qui rivalisait, par son élégance, avec celle de Sceaux, et n'en avait ni l'affection prétentieuse ni le faux bel-esprit. L'étude, la bienfaisance, les devoirs d'une religion éclairée, occupèrent ses tristes et longs loisirs dans cette douce retraite, où elle mourut en 1766.

TOULOUSE-LAUTREC (le comte de), né au commencement du 18e siècle, d'une ancienne famille du Languedoc, était entré jeune dans la carrière militaire, et se trouvait maréchal de camp, lorsqu'il fut envoyé par la sénéchaussée de Castres aux états généraux de 1789, où il se montra tout d'abord l'adversaire des réformes, et dont il ne tarda pas à s'éloigner, pour aller, disait-il, prendre les eaux. Mais s'étant arrêté quelque temps dans les environs de Toulouse, il fut arrêté par ordre de la municipalité de cette ville, comme prévenu de manœuvres contre-révolutionnaires. On en référa à l'assemblée nationale, et il fut acquitté. Après la session il émigra en Espagne, et fut dénoncé comme entretenant une correspondance avec les royalistes du midi de la France. En 1794, il passa au service de Russie, avec le grade de lieutenant général. S'étant rendu à Berlin en 1795, il y fut arrêté et emprisonné pour avoir vendu, prétendit-on, de faux assignats. Il mourut en prison, et l'on répandit le bruit qu'il s'était tué. Mais cette assertion ne paraît pas prouvée.

TOUMAN-BEY Ier (al-Melik-al-Adel-Seif-Eddyn), sultan d'Égypte, n'occupait le trône que depuis trois mois lorsqu'à la suite d'une révolte de l'armée il en fut renversé (ramadan 906—avril 1501). Il périt peu après de la main des rebelles, et Kansouh-al-Gauri fut proclamé en sa place.

TOUMAN-BAY II (Al-Melik-Al-Aschraf), dernier sultan de la seconde dynastie des Mameluks, était né en Circassie : il était neveu du sultan Kansouh Al-Gauri, qui l'éleva et le fit monter par tous les emplois, jusqu'au poste important de *dewadar* ou secrétaire d'É-

tat. Ce prince, en partant pour la Syrie, où il allait s'opposer à la marche du sultan ottoman Sélim Ier, confia le gouvernement de l'Égypte à Touman Bay. Après la mort de Kansouh-al-Gauri, qui fut tué en 1516, à la bataille de Mardj-Dabek, gagnée par Sélim Ier, les Mameluks échappés à la déroute, et ceux qui étaient restés en Égypte, élurent unanimement Touman Bay pour sultan, le 1er chawal 922 (30 octobre 1516), et lui donnèrent le titre de *Melik-al-Aschraf* (le roi illustre). Aussitôt qu'il eut été installé en présence de l'armée, il sortit du Caire, alla établir son camp hors du faubourg Reidanieh, et y fit élever une redoute formidable, hérissée de canons du plus gros calibre. Ce fut là qu'il attendit Sélim, qui, après avoir conquis Alep et Damas, avait franchi le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte. Ce fut là aussi que se livra, le 22 janvier 1517, la sanglante bataille qui décida le sort de la monarchie des Mameluks. Touman-Bay était à la tête de 40,000 soldats, tous résolus, comme lui, à vaincre ou à périr : mais l'émir Kanberdy al-Gazaly, l'un des deux traîtres qui avaient facilité la victoire des Ottomans, et qui, pour achever son ouvrage, était revenu en Égypte, où il cachait sa défection sous un zèle apparent, avertit Sélim de ne pas attaquer Reidanieh, où les troupes ottomanes devaient être écrasées. Sélim profite de cet avis, dirige tous ses efforts du côté de la montagne Mokattam, tourne l'armée égyptienne, et en fait un horrible carnage. Après des prodiges de valeur, l'intrépide Touman-Bay, forcé de céder au nombre, donna en frémissant le signal de la retraite qu'il protégea avec autant de bonheur que de succès. Il se jeta dans la ville du Caire, dont il changea chaque rue en retranchement et chaque maison en forteresse. Au bout de 3 jours et 3 nuits de combats continus, Touman-Bay passa le Nil, dans l'intention de gagner la haute Égypte, refuge ordinaire des Mameluks vaincus. Mais poursuivi par les janissaires, il se retrancha dans Djizeh, où il tint ferme encore pendant un mois, avec une poignée de soldats : il fut vaincu une troisième fois, et forcé de fuir déguisé. Trahi par un cheik auquel il s'était confié, on le découvrit dans un marais où il était caché au milieu des joncs. Sélim, devant qui Touman-Bay fut amené, parut touché de son infortune et du grand caractère qu'il avait montré. Il songeait à lui confier, le gouvernement du pays dont il avait été le souverain, lorsque la calomnie vint accuser le malheureux prince de n'attendre que le départ du vainqueur pour le trahir et remonter sur le trône. Sélim céda à ces impressions honteuses, et, démentant sa générosité, il fit pendre le brave et malheureux Touman-Bay, dans la ville même du Caire, à la porte de Zuveilé, le 1er rabi Ier 923 (23 avril 1517). L'Égypte devint alors une province de l'empire ottoman.

TOUMERT, TOUMROUT et vulgairement **TOMRUT** (MOHAMMED AL MAHDY BEN ABDALLAH BEN), célèbre imposteur et fondateur, en Afrique, de la secte et de la dynastie des *al-Mowahedoun*, plus communément nommés *Al-Mohades*, prétendait descendre, à la 15e génération, du calife Haçan, fils d'Aly et petit-fils de Mahomet; mais on lui contesta toujours cette illustre origine. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'il était de la tribu de Haraga, branche de celle de Moussamédah, et qu'il naquit vers l'an 480 de l'hégire (1087 de J. C.). Avide de gloire et d'instruction, il s'expatria de bonne heure, pour aller à Bagdad étudier la théologie et la philosophie sous le célèbre Ghazaly. Ce docteur, frappé des dispositions du génie de Mohammed, lui prédit sa fortune future. L'an 510 (1116), il revint en Mauritanie, prêchant dans tous les villages où il passait, et il s'arrêta dans un bourg près de Tremecen, où il fit connaissance avec le jeune Abd'el-Moumen. A peine ces deux novateurs se furent-ils fréquentés qu'ils se jurèrent une amitié qui dura jusqu'à la mort du premier. Ce fut alors qu'Ibn Toumert, s'annonçant pour le véritable Mahdy ou 12e iman, qui doit paraître à la fin du monde, commença à débiter ses principes sur l'unité de Dieu; d'où vient que les princes de la dynastie qu'il fonda et ses sectateurs furent appelés *Al-Mowahedoun*, ou unitaires, par opposition aux nations idolâtres, et même aux chrétiens, auxquels ils reprochaient le dogme de la trinité. Pour en imposer à la multitude, il prend un extérieur farouche, se couvre de haillons, brise les instruments de musique dans les places publiques, renverse le vin, défendu par le Coran, et excite les peuples à se soulever contre les Al-Moravides (Morabétoun), dont la dynastie dominait alors sur la Mauritanie et sur une grande partie de l'Espagne. En 514 (1120), sous le règne d'Aly, il se transporta de Fez à Maroc, où il prêcha publiquement dans une mosquée sa doctrine séditieuse. Aly, instruit de ses menées, le fit venir en sa présence; mais le prétendu Mahdy, sans être ébloui de la majesté du diadème, se mit à reprendre l'empereur de ses défauts, et à lui exposer si éloquemment sa doctrine, qu'Aly, ébranlé, fit assembler les docteurs de Maroc pour la juger. Mohammed avait beaucoup d'instruction et plus encore de finesse; en sorte qu'éludant les questions des théologiens, il leur en proposa de si captieuses qu'ils ne purent y répondre. Indignés d'être vaincus, ils eurent le crédit de faire chasser Ibn Toumert de Maroc. Loin d'être découragé par ce revers, il fit construire une tente hors de la ville; et là il continua ses prédications et ses déclamations contre les vices du prince. Une telle audace le fit condamner à mort par Aly; mais, averti à temps, il s'échappa et se réfugia à Tynamal, accompagné d'Abd'el-Moumen et de neuf autres amis fidèles ou disciples. Il resta près d'un an à Tynamal. Jugeant alors le nombre de ses disciples assez considérable, il déclara hautement et sa prétendue mission, et ses prétentions. Le 15 de ramadan 515 (novembre 1121), ses dix disciples lui prêtèrent serment comme roi; et le lendemain, suivi d'un cortége nombreux, il alla à la mosquée du Tynamal, où il fit, en son nom, la kothbah (prière), et s'annonça pour le Mahdy, ou 12e iman. Tout le peuple de la ville, et les tribus d'alentour le reconnurent pour tel, et lui prêtèrent serment. Cependant Aly, effrayé des progrès de cette secte, avait levé une armée et s'avançait, sûr de la victoire. Mahdy, aussi actif qu'éloquent, parvient à rassembler une armée de 10,000 prosélytes, dont il donne le commandement à Mohammed-ben-Beschir; et les troupes d'Aly sont mises en fuite. Depuis l'an 516 jusqu'en 519 (1122 à 1125), Mahdy ne cessa de combattre les Lamthounis et autres tribus, contre lesquelles

il remporta plusieurs victoires. La défaite des Al-Moravides avait porté un coup sensible à cette dynastie, et fourni à Mahdy des chevaux pour monter sa cavalerie. Aidé de ces secours, il lève une nouvelle armée, et va établir son camp sur une montagne près de Maroc, d'où il harcela, pendant trois années consécutives, les troupes ennemies. Enfin, lassé de cette position, il descend dans la plaine, et suivant le cours du Nafis, soumet toutes les tribus des pays et des montagnes qui le bordent, et pousse ses conquêtes jusque dans le Moussamédah, qu'il réduit. Nous ne suivrons point Mahdy dans ses conquêtes d'Agmat, d'Haroudjah, et d'une partie du mont Atlas. Il suffit de dire que ses guerres furent signalées par des succès éclatants, et que la secte des Al-Mohades s'étendit bien avant dans l'Afrique. Mahdy, de retour à Tynamal, et fatigué de ses expéditions, donna le commandement de ses troupes à Abd'el-Moumen, qu'il décora du titre d'iman ou grand prêtre. Abd'el-Moumen, revêtu de cette dignité, se mit à la tête des troupes, et défit, en 524, les restes des Al-Moravides. Mahdy, charmé de cet exploit, sortit de Tynamal, pour aller à la rencontre de son fidèle ami; à son retour, il fut attaqué d'une violente maladie. Alors, sentant sa fin approcher, il donna à Abd'el-Moumen des conseils suggérés par sa longue expérience, et qui pouvaient affermir sa dynastie. Il lui recommanda principalement de cacher sa mort aux Al-Mohades, afin d'éviter les guerres que cette nouvelle pourrait susciter. Peu à peu la maladie s'aggrava, et Mahdy mourut, dans la 9e année de son règne, le 13, 23 ou 25 ramadan 524 (août 1130). Une éloquence vive et persuasive, beaucoup de dissimulation, et un courage et une audace à toute épreuve, l'art de se faire aimer de ses officiers et de ses soldats, et surtout le talent de séduire et de tromper les hommes, tels sont les traits caractéristiques de cet imposteur. Il joignait à ces avantages une taille, une figure et une voix imposantes. Les historiens nationaux, qui ont vanté sa justice, sa sagesse, sa doctrine et son habileté, conviennent qu'il était perfide et cruel, et qu'il n'épargnait pas même les savants et les pieux personnages lorsque son intérêt l'exigeait. Ne pouvant enseigner l'islamisme aux Moussamèdes, tribu ignorante et grossière, il s'avisa de donner d'abord à chaque individu le nom d'un mot du premier chapitre du Coran. Puis il leur dit que Dieu n'exaucerait pas leurs prières, jusqu'à ce qu'ils eussent appris tous ces mots réunis. Il leur inculqua de la même manière les autres chapitres. Comme Mahdy avait besoin d'employer les prestiges afin d'affermir sa puissance, il fit enterrer vivants, après une bataille, quelques-uns de ses sectateurs, en ayant soin de leur laisser de l'air, au moyen d'un tuyau, et après leur avoir prescrit la réponse qu'ils devaient faire lorsqu'on les interrogerait, et leur avoir promis de brillantes récompenses, s'ils exécutaient fidèlement ses ordres. Il conduisit alors sur le champ de bataille, les chefs et les notables des tribus qu'il voulait s'attacher, et leur dit d'interroger les cadavres de leurs frères, sur la vérité de ses promesses; ceux qui étaient cachés, répondirent aussitôt : Notre symbole de l'unité de Dieu, et la guerre que nous avons faite aux Lamthounis, nous ont valu, dans le ciel, une double récompense : combattez donc vaillamment les ennemis de votre maître, et comptez sur la réalité de ses promesses. Après que ces oracles eurent joué leur rôle, il les étouffa en faisant boucher les tuyaux, afin de prévenir leur indiscrétion. Ce fut par de pareils moyens que Mohammed ben Toumert réussit à fanatiser les Moussamèdes, ses compatriotes, à leur persuader qu'ils étaient destinés à maintenir la *Sunnah* (le recueil des traditions orales de Mahomet), et à exterminer les infidèles Al-Moravides, que le prophète avait réprouvés. La dynastie fondée par ce prétendu Mahdy soumit une grande partie de l'Afrique et de l'Espagne, régna depuis l'an 515 de l'hégire (1121 de J. C.), jusqu'en 667 (1269), et fournit 14 princes.

TOUP (Jean), célèbre philologue, né à St.-Yves, dans le comté de Cornouailles, en 1713, mort en 1785, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'une cure dans le comté où il avait vu le jour, ne se maria point, et consacra toute sa vie à des recherches utiles. Mais son éloignement de la société lui donna, dans ses critiques, un ton d'âpreté qui lui attira de la part de Reiske les qualifications d'*homo truculentus et maledicus*, quoiqu'au fond il fût le plus doux des hommes. On a de lui : *Emendationes in Suidam, in quibus plurima veterum Græcorum loca, cùm explicantur, tùm emaculantur*, Londres, 1760, 1764, 1766, 1775, 4 vol. in-8°; réimprimées sous ce titre : *Opuscula ad Suidam cum appendiculâ notarum et emendationum*, Leipzig, 1781, in-8°; Oxford, 1790, 4 vol. grand in-8°, rare; *Glossæ selectæ ineditæ, epistola de Syracusiis*, dans l'édition de *Théocrite*, par Warton, Oxford, 1770, grand in-4°; *Curæ posteriores, sive appendicula notarum atque emendationum in Theocritum Oxonii publicatum*, Londres, 1772, in-4°; une édition de *Longin*, Oxford, 1778, grand in-4°, 1778, 1789 et 1806, in-8°.

TOUQUET, ex-colonel et libraire, un instant célèbre par ses éditions économiques de Voltaire et de la charte, mourut en mars 1834, âgé de 54 ans, à Blankenberg, près d'Ostende, où il s'était retiré depuis sa faillite.

TOUR (Pierre-François de la), 6e supérieur général de l'Oratoire, né à Paris en 1653, professa les belles-lettres dans plusieurs collèges de sa congrégation, et devint directeur, puis supérieur du séminaire de Saint-Magloire. Il fut élu, en 1696, supérieur général de l'Oratoire par la protection de Bossuet, de le Tellier et du cardinal de Noailles, qui estimaient ses talents, son érudition et sa rare prudence. Il prévit les troubles qui devaient résulter de la bulle *Unigenitus*, proposa, pour les prévenir, des mesures énergiques qui ne furent pas adoptées, et prit une très-grande part à l'accommodement de 1720. Il mourut en 1733. Ses lumières lui méritèrent la confiance des plus grands magistrats, entre autres de d'Aguesseau. Il fut le confesseur de Mme de Montespan, des princes de Condé et de Conti, et d'autres illustres pénitents. Il avait refusé l'évêché d'Évreux, sous Louis XIV, et l'administration de l'archevêché de Rouen, sous la régence. On n'a d'imprimé de lui que quelques *lettres* circulaires pour la convocation des assemblées triennales de sa congrégation.

TOUR (Bertrand de la), prédicateur et fécond écrivain, né vers 1700 à Toulouse, se consacra aux missions

étrangères, et fut, en 1729, nommé doyen du chapitre de Québec et conseiller-clerc au conseil supérieur de cette ville. De retour en France peu de temps après, il fut pourvu d'une cure à Montauban, et devint l'un des fermes appuis de l'académie de cette ville, à laquelle il établit des prix de littérature et d'agriculture, etc. Il mourut en 1780, léguant une somme dont le revenu devait être employé à doter chaque année deux filles pauvres de sa paroisse. On a de lui : *Apologie de Clément XIV*, in-12; *Réflexions morales, politiques, historiques et littéraires sur le théâtre*, in-12, d'abord en 7, puis étendues jusqu'à 20 volumes.

TOUR (Maurice-Quentin de la), peintre de portraits, né en 1704 à St.-Quentin, où il mourut en 1788, s'est surtout distingué dans la peinture au pastel. On cite de lui le *Portrait de Restout, peintre du roi*, sur lequel il fut, en 1746, reçu membre de l'Académie; ceux de *Louis, Dauphin de France*, gravé par Daullé; de *Charles, prince de Galles*, gravé par Aubert; de *René Frémin, sculpteur du roi*, gravé par Surrugues fils; du *maréchal de Lowendal*, gravé par Wille; enfin ceux du *maréchal de Saxe* et de *J. B. S. Chardin, peintre de portraits*, que l'on voit au musée du Louvre. La Tour fonda deux prix de 500 francs, l'un applicable au meilleur tableau de perspective linéaire et aérienne, l'autre qui devait être décerné par l'académie d'Amiens, à la plus belle action ou à la découverte la plus utile dans les arts; enfin sa ville natale lui doit une école gratuite de dessin.

TOUR (Denis-François GASTELLIER de la), généalogiste, né, le 30 mars 1709, à Montpellier, d'une famille honorable, consacra sa vie à l'étude de l'art héraldique et de l'histoire, principalement du Languedoc. N'ayant d'autre ressource que le produit de sa plume, il refusa plusieurs fois des sommes considérables qui lui furent offertes pour l'engager a recevoir des titres suspects. Il supportait les privations avec une indifférence dont un philosophe aurait pu se faire honneur. Mais une riche succession l'ayant fait passer tout d'un coup d'un état voisin de la misère à l'opulence, il fut tellement frappé de cette révolution inattendue, qu'il tomba malade et mourut, quelques jours après, le 25 janvier 1781. La Tour a eu part à l'ouvrage de Dubuisson : *Armorial des principales maisons et familles du royaume*, Paris, 1757, 2 vol. in-12. On a de lui : *Dictionnaire étymologique des termes d'architecture*, 1753, in-12; *Description de la ville de Montpellier*, 1764, in-4°; *Armorial des États de Languedoc*, 1767, in-4°, de 246 pages : il est très-bien exécuté.

TOUR (Jean-Baptiste BONAFFOS de la), jésuite, né en 1712 à Montréal, diocèse de Carcassonne, après la suppression de son ordre, se consacra aux missions dans les provinces méridionales de la France, où il s'acquit la réputation d'un grand prédicateur. Épuisé de fatigues, il revint dans sa ville natale, où il mourut en 1777. On a de lui : *Cantiques ou Opuscules lyriques sur divers sujets de piété*, souvent imprimés in-12 et in-8°.

TOUR (Simon de la), autre jésuite, né à Bordeaux en 1697, fut instituteur du prince de Conti, principal du collége Louis le Grand, et procureur général des missions étrangères. Il est surtout connu par la lettre que lui adressa Voltaire, et dans laquelle il se plaît à exalter les talents et les vertus de ses anciens maîtres. Lors de la suppression de la société, exilé à Besançon, il y mourut en 1766.

TOUR (Charles-Jean-Baptiste des GALOIS de la), vicomte de Glené, seigneur de Chezelles, etc., né en 1715 à Paris, fut successivement conseiller au parlement d'Aix (1735), maître des requêtes, président du grand conseil, puis intendant et premier président du parlement de Provence; à ces dernières fonctions il joignit, par un singulier cumul, celles d'inspecteur du commerce du Levant et de président du conseil d'Afrique, ce qui n'empêcha pas que, lors de la guerre d'Italie, il fut encore chargé de *certains détails* d'administration militaire. Député à l'assemblée des notables en 1787, il y fut assez mal venu des gens de sa robe, qui, par rapport aux faveurs singulières qu'il avait reçues de la cour, le regardaient comme aussi peu indépendant en sa nouvelle qualité qu'il ne l'avait été comme magistrat. Il sut toutefois s'arranger de telle sorte que l'assemblée des communes de Provence lui décerna, en 1788, une médaille avec cette inscription : *Le tiers état de Provence à C. J. B. des Galois de la Tour, intendant du pays, son ami depuis plus de* 40 *années*. Arrêté pendant la Terreur, il eut le bonheur d'échapper aux massacres, et mourut à Paris en 1802. — Étienne-Jean-Baptiste de la TOUR, son fils, mourut en 1820, archevêque de Bourges, à l'âge de 70 ans.

TOUR (BAILLET, comte de la), général autrichien, né au château de la Tour dans la province de Luxembourg, vers le milieu du 18ᵉ siècle, d'une ancienne et noble famille, d'origine française, prit de bonne heure le parti des armes, fit ses premières campagnes dans la guerre de la succession de Bavière, en 1778, contre les Turcs, sous Lascy et Laudon; fut nommé colonel du régiment des dragons de son nom, l'un des plus beaux de l'armée autrichienne, puis général-major. C'est en cette qualité qu'il fut employé, en 1789, par Joseph II, contre les habitants des Pays-Bas révoltés. Ce qu'il devait à ses compatriotes ne l'empêcha pas d'exécuter avec fidélité les ordres de son souverain : il se rendit maître de Charleroi, et par sa fermeté et sa valeur contribua beaucoup au rétablissement de l'ordre dans ces contrées. Mais la révolution de France vint bientôt y causer d'autres troubles; et le général de la Tour y fut encore employé. Il commandait à Tournay lors de la bataille de Jemmapes, en novembre 1792; et après y avoir soutenu pendant plusieurs jours les efforts de la gauche des Français, il se retira sur le Rhin, rentra dans la Belgique au printemps de l'année suivante, avec le prince de Cobourg, et contribua aux succès de cette campagne, notamment à la bataille de Neerwinden et à l'attaque du camp de Famars. Nommé feld-maréchal-lieutenant, il commandait l'aile gauche de l'armée autrichienne devant Maubeuge; et son corps fut le seul qui obtint des succès à la bataille de Watignies (16 octobre 1793). Dans les premiers mois de l'année suivante, il se fit encore remarquer par divers exploits près de Landrecies et sur la Sambre; mais lorsque les armées de la coalition abandonnèrent les Pays-Bas, en 1794, le comte de la Tour fut chargé de couvrir leurs mouvements rétrogrades,

d'abord derrière la Meuse, et ensuite derrière le Rhin. Il résista longtemps sur les hauteurs de Liége; se retira en bon ordre et ne put être entamé lorsqu'il fut attaqué par sa gauche sur l'Ourthe, le 18 septembre 1794, et à Duren le 2 octobre suivant. Il fit encore la campagne de 1795, en Franconie, où il conduisit l'arrière-garde devant des forces très-supérieures; mais qui ne purent l'accabler. Nommé feld-zeug-meister ou général d'artillerie, en 1796, il fut chargé, sous l'archiduc Charles, sur le haut Rhin, du corps d'armée que le départ de Wurmser pour l'Italie avec l'élite des troupes, ainsi que la défection des Saxons et des Bavarois, qui venaient de faire une paix séparée avec la république française, avaient fort affaibli. La Tour ne put empêcher le passage du fleuve par l'armée de Moreau, et se retira derrière le Lech, après avoir éprouvé divers échecs à Friedberg et à Langen-Bruck. Les armées autrichiennes se trouvant alors dans une position concentrique au milieu de l'Allemagne, l'archiduc Charles, leur généralissime, en profita habilement pour attaquer successivement les Français qui avaient commis la faute de séparer leurs efforts. Le général Jourdan fut d'abord repoussé et forcé d'abandonner la Franconie; et toutes les forces impériales s'étant ensuite dirigées vers Moreau, ce général fut obligé d'opérer une retraite qui lui fit le plus grand honneur, et dans laquelle La Tour, qui était chargé de le poursuivre, fut loin de profiter des avantages que lui donnaient la supériorité du nombre et surtout celle de sa cavalerie. Il éprouva même le 2 octobre, à Biberach, un échec important. L'année suivante (1797), La Tour commandait encore le corps d'armée qui fut chargé de disputer à Moreau le passage du Rhin; il n'y réussit pas mieux, et il avait commencé sa retraite sur la Bavière, lorsque les préliminaires de Léoben mirent fin aux hostilités. Il fut alors nommé gouverneur de la Styrie, puis de la haute Autriche. En 1805, il présidait le conseil aulique de guerre, lorsqu'il mourut presque subitement à Vienne. Son fils, qui servait sous ses ordres en 1795, fut tué, le 27 août, à l'attaque d'une redoute près de Manheim. — Son frère, le comte BAILLET, fit comme lui, les campagnes de la révolution contre les Français, parvint au grade de feld-maréchal-lieutenant, et ayant quitté le service d'Autriche, fut fait lieutenant général au service de France, par Napoléon, puis mis à la retraite après la chute de celui-ci.

TOUR ET TAXIS (DE LA), nom d'une ancienne maison princière d'Allemagne, originaire de Lombardie. On prétend qu'il lui vient de saint Ambroise, évêque de Milan, qui le donna au premier de cette famille, à qui il avait confié, dans une émeute populaire, le poste de la Tour, appelée de la *Porte-Neuve,* où il se défendit avec un grand courage. Un de ses descendants s'appela *Tacius;* et c'est de cet aïeul que plus tard (1515) *Lamorald* prit le nom de *Taxis*. Son arrière-petit-fils, *Roger Ier*, comte de Thurn, Tassis et Valsassina, se rendit en Allemagne, y fut reçu chevalier, en 1450, par l'empereur Frédéric II, et immortalisa son nom par l'invention des postes, qu'il organisa d'abord dans le Tyrol. — Son fils, FRANÇOIS, qui fit établir, en 1516, un service de postes entre Bruxelles et Vienne, fut nommé maître des postes général par l'empereur Maximilien Ier. Ses descendants ajoutèrent encore de nouveaux perfectionnements à cette utile invention, qui s'étendit bientôt à toutes les contrées. — LÉONARD DE TAXIS, qui s'était distingué, en 1543, par l'établissement d'un service de poste à franc-étrier entre les Pays-Bas et l'Italie, à travers la Souabe et le Tyrol, et par d'autres améliorations du même genre, fut élevé, par l'empereur Rodolphe II, au rang de baron et à celui de maître de poste général de l'empire d'Allemagne. — Son fils, LAMORALD DE TAXIS, obtint, en 1615, la dignité de comte de l'Empire, et reçut en fief de l'empereur Matthias, pour lui et ses descendants, le privilége des postes de l'Empire, qui fut étendu, en 1621, par l'empereur Ferdinand II, à la branche féminine. — EUGÈNE-ALEXANDRE fut élevé, en 1681, par le roi d'Espagne Charles II, à la dignité de prince, et en 1686, par l'empereur Léopold Ier, à celle de prince de l'Empire, jusqu'à ce que la charge de maître de poste général ayant été établie en fief princier, relevant immédiatement du trône impérial, le prince Alexandre-Ferdinand en fut investi par l'Empereur, et nommé, en 1754, membre du collége des princes de l'Empire à la diète de Ratisbonne. Cette maison, qui possédait d'ailleurs encore la dignité de maréchal du Hainaut, s'était donc élevée si haut par l'introduction des postes.

TOUR-D'AUVERGNE (DE LA). *Voyez*. **BOUILLON** et **TURENNE**.

TOUR-D'AUVERGNE-CORRET (THÉOPHILE MALO DE LA), né le 25 décembre 1743, à Carhaix, dans la basse Bretagne, d'une ancienne et illustre famille, la même que celle de Turenne, fit ses études au collége de Quimper, où il se distingua par son application et ses progrès dans les langues anciennes. En 1767, il entra dans les mousquetaires, et quelques mois après il reçut un brevet de sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois. Sa douceur et son attachement à ses devoirs lui méritèrent bientôt l'estime de ses chefs et l'amitié de ses camarades. Il employa ses loisirs à s'instruire dans toutes les parties de l'art de la guerre. Polybe et Vegèce, Folard et Montecuculi formaient sa lecture habituelle; mais les commentaires de César avaient un attrait de plus pour le jeune officier, parce qu'il y trouvait des détails précieux sur les Gaulois, dont il méditait d'écrire un jour l'histoire. Fatigué de sa longue inaction, il sollicita un congé pour aller défendre contre les Anglais l'indépendance de l'Amérique. Il ne put pas l'obtenir; mais on lui accorda la permission de rejoindre, comme volontaire, l'armée espagnole, commandée par le duc de Crillon. Il signala sa valeur au siége de Mahon par de nombreux exploits. Un jour, après un combat très-meurtrier, il retourna seul sur les glacis de la place, enlever, au milieu d'une grêle de balles, un de ses camarades blessé, et le rapporta sur ses épaules jusqu'aux avant-postes. Le duc de Crillon, n'ayant pu lui faire accepter le commandement des volontaires, le choisit pour son aide de camp. Il reçut du roi d'Espagne, Charles III, la décoration de son ordre, mais il refusa la pension de 3,000 francs que ce prince lui fit offrir en même temps. Après la paix de 1783, il rejoignit ses drapeaux, et reprit, avec une nouvelle ardeur, son dessein d'éclaircir les

antiquités gauloises. Aidé par le Brigant, il fit une étude plus approfondie de la langue des Celtes, que ce savant avait retrouvée dans l'idiome populaire de quelques cantons de la basse Bretagne, et reconnut les emprunts faits à cette langue primitive par les Romains, et surtout par les Grecs. Il se disposait à publier le résultat de ses recherches, lorsque la révolution, en soulevant toute l'Europe contre la France, vint l'enlever à ses paisibles travaux, et lui fournir de nouvelles occasions de signaler son courage. Ayant, par une modestie bien rare, refusé toute offre d'avancement, il était encore alors simple capitaine de grenadiers. Il fit, en cette qualité, la campagne de 1792, à l'armée des Alpes, sous Montesquiou et revint avec son régiment vers les Pyrénées, qui devaient être le principal théâtre de ses exploits. Appelé par les généraux dans un conseil de guerre, il donna son avis sur le plan d'attaque, et se chargea ensuite de l'exécuter. Il tourne avec sa compagnie la vallée d'Aran par des chemins que la neige et les glaces rendaient impraticables, en chasse les Espagnols, s'empare d'une maison crénelée, traverse la Bidassoa, et enlève à la baïonnette toutes les redoutes qui en défendaient le passage. Son manteau plié sur le bras gauche, il fondait le premier sur l'ennemi, l'épée à la main, et le mettait en fuite. Humain, généreux même avec les vaincus, il était le père de ses soldats, s'imposant des privations pour adoucir leurs besoins, mangeant avec eux et couchant sous la même tente. Dans les marches, il allait toujours à pied, tenant son cheval par la bride; et si quelqu'un de ses grenadiers lui paraissait fatigué : « Camarade, lui disait-il, monte à cheval; je suis las de le conduire; » et il fallait obéir. Affligé des maux qui pesaient sur la France, il n'aimait pas en entendre raconter les détails. Il ne voulait pas que les soldats s'occupassent de politique : « Nous savons, leur disait-il, que l'ennemi est là; voilà tout ce que nous devons savoir. » Il refusa le titre de général; mais comme le plus ancien capitaine de l'armée, il accepta le commandement des grenadiers qui devaient former l'avant-garde. Il ne laissa que rarement au corps d'armée le temps de rejoindre l'ennemi : dans toutes les rencontres il défit les Espagnols, toujours plus nombreux, et conduisit sa colonne victorieuse jusqu'à Saint-Sébastien. Quoiqu'il n'eût d'autre artillerie qu'une pièce de huit, il se présente devant cette forteresse importante, et le commandant espagnol intimidé se hâte de capituler. La paix avec l'Espagne lui ayant permis de demander un congé, il voulut en profiter pour venir au milieu de sa famille, rétablir sa santé délabrée. S'étant embarqué à Bordeaux (5 juin 1795) sur un transport, le bâtiment fut enlevé par un corsaire anglais, à la vue du port de Brest. La Tour-d'Auvergne, confiné dans le Cornwall, revint à ses études favorites, dont à peine la guerre avait pu le distraire; car il portait toujours avec lui quelques livres. En comparant les mœurs de la langue des Gaulois avec les mœurs de la langue des Bretons, il se confirma dans l'idée que ces deux peuples ont la même origine. A sa rentrée en France, il apprit qu'il venait d'être mis à la réforme. Il ne se plaignit point d'une injuste mesure qui le privait d'un grade acquis par 40 années de service. Heureux de pouvoir désormais se livrer tout entier à l'étude, il s'établit dans une ferme à Passy, afin d'être plus à portée de recevoir les secours qui lui étaient nécessaires pour terminer son grand travail. Toute sa fortune consistait dans 800 livres de rente. « C'est beaucoup, disait-il, pour un grenadier sous les armes : c'est assez pour un homme qui ne s'est pas fait de besoins, dans la retraite. Il écrivait alors à l'un de ses plus intimes amis : Du pain, du lait, la liberté et un cœur qui ne puisse jamais s'ouvrir à l'ambition, voilà l'objet de tous mes désirs. Il avait abandonné sa pension à une pauvre famille, et il trouvait encore dans son superflu de quoi soulager quelques indigents de son voisinage; mais le discrédit des assignats le réduisit bientôt à la nécessité de demander des secours pour lui-même. Il s'adressa au ministre de la guerre, qui donna l'ordre de lui compter 400 écus. Il ne prit que 125 francs, en disant : Si j'ai de nouveaux besoins, je reviendrai. Le duc de Bouillon, son proche parent, à qui il avait fait rendre ses biens, voulut le forcer d'accepter la terre de Beaumont-sur-Eure, qui valait 10,000 francs de rentes. A toutes ses instances la Tour-d'Auvergne répondit : *Je vous remercie*. Informé que le dernier fils de son ami le Brigant allait être enlevé par la conscription, il demanda comme une faveur d'être admis à le remplacer comme soldat. Il rejoignit l'armée en Suisse, combattit à Zurich, et, après la victoire, sauva la vie à des soldats russes qui, cernés, refusaient de se rendre. A la fin de la campagne il revint à Paris, rapportant des médailles et des inscriptions qu'il avait déterrées dans les ruines de l'antique Windonissa (Windish). Après la révolution du 18 brumaire, il fut élu par le sénat membre du corps législatif. Il refusa d'y siéger. Le premier consul lui décerna, sur le rapport de Carnot, alors ministre de la guerre, un sabre d'honneur avec le titre de *premier grenadier de France*. Il accepta le sabre; mais il se défendit de recevoir un titre qui pouvait blesser la délicatesse de ses camarades. La guerre allait recommencer en Allemagne; il fit ses dispositions pour rejoindre l'armée; rédigea son testament, distribua ses meubles entre ses amis, et légua ses livres avec ses manuscrits à Johanneau. A son arrivée au quartier général, il choisit son rang dans les grenadiers de la 46e demi brigade. Six jours après, il fut tué d'un coup de lance, en avant d'Uber-Hauzen, le 27 juin 1800. Il fut enseveli sur le champ de bataille, dans des branches de laurier et de chêne. L'ordre du jour par lequel le général Dessoles instruisit l'armée de la perte qu'elle venait de faire est un modèle en ce genre. On ne peut le lire sans attendrissement. Le cœur de la Tour-d'Auvergne fut enfermé dans une boîte d'argent, recouverte de velours noir, et confié à la compagnie qu'il avait adoptée. Son nom resta sur le contrôle, et dans tous les appels, le plus brave grenadier répondait : *mort au champ d'honneur*. L'épée qu'il avait reçue pour prix de sa valeur fut placée à l'église des Invalides, dite alors le *temple de Mars*, et un arrêté des consuls décida qu'un monument lui serait élevé dans la ville de Brest; mais cet ordre n'a point reçu d'exécution. La Tour-d'Auvergne possédait toutes les langues de l'Europe, et d'ailleurs était très-versé dans les différentes branches de l'histoire ancienne. L'Académie espagnole d'histoire l'avait admis au nombre de ses membres. L'ouvrage qui nous reste de lui a eu trois éditions : la

première est intitulée : *Nouvelles Recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Bretons, pour servir à l'histoire de ce peuple,* Bayonne, 1792. Elle est très-rare.

TOUR-DU-PIN-GOUVERNET (René de la), né en 1543, à Gouvernet, près de la petite ville du Buis en Dauphiné, d'une branche cadette de la maison dont étaient les derniers dauphins de Viennois, et que l'on voit portée sur l'état de la noblesse qui prêta serment au roi de France, en 1343, lors de la cession du Dauphiné à Philippe de Valois, fut élevé dans la religion calviniste, et devint le compagnon d'armes de Lesdiguières et de Dupuy-Monbrun. N'ayant pu empêcher la fin malheureuse de celui-ci, il fut, après sa mort, un des chefs du parti protestant dans le Dauphiné, et résista, dans ces contrées, aux attaques de la Ligue et du duc de Savoie. En 1586, il tua, dans un combat singulier, le chevalier de Loriol, prit son cheval, qui était le plus beau de l'armée ennemie et l'envoya en présent au roi de Navarre. Dans les années suivantes, il s'empara de plusieurs forteresses, et se distingua par de nombreux exploits, surtout le 15 décembre 1591, au passage du Verdon, où il tua de sa main le comte de Vincheguerre, officier de l'armée du duc de Savoie. Nommé maréchal de camp, dans la même année, il eut avec Henri IV une correspondance très-honorable, et ce prince, qui l'avait fait chambellan n'étant que roi de Navarre, le nomma, lorsqu'il fut monté sur le trône de France, conseiller en ses conseils d'État et privé, commandant du bas Dauphiné et gouverneur de Die, de Mévouillon, Montélimart, etc. Enfin Louis XIII lui accorda, en 1611, une pension de 10,000 francs, somme alors considérable, et dont Gouvernet de la Tour-du-Pin jouit jusqu'à sa mort, en 1619. Sa terre de la Charce avait été érigée en marquisat au mois de mai précédent. Brantôme, de Thou et Videl parlent avec éloge de ce guerrier, dont la devise était *courage et loyauté.* Ayant eu le malheur de tuer en duel du Pouet, un de ses amis, il acheta le terrain sur lequel avait eu lieu ce combat funeste ; et, quoique protestant, il en fit don aux capucins, chargeant ces religieux de célébrer, tous les ans, l'obituaire de du Pouet. Pour réparer autant qu'il était en lui, un tort qu'il pleura toute sa vie, il voulut être le tuteur du fils de du Pouet ; et il le maria avec une de ses filles. C'est de lui et de Jacques, son frère, que sont descendues toutes les branches de la Tour-du-Pin qui existent encore.

TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (Hector de la), fils puîné du précédent, fut le chef des protestants du Dauphiné, au commencement du 17e siècle, se soumit à Lesdiguières, en 1626, et remit les places de Mévouillon et de Soyans, où il avait fait une vigoureuse défense. Louis XIII le fit maréchal de camp, et lui donna 100,000 livres, avec le gouvernement de Montélimart, qui resta dans sa famille jusqu'à la révolution de 1789. — Un fils de Gouvernet, appelé comme lui René, et député de la noblesse de Languedoc aux états généraux de 1614, fut tué dans la guerre de Piémont, en 1616.

TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (René, marquis de la), lieutenant général, était le fils aîné d'Hector et naquit en Dauphiné vers 1620. Élevé dans la religion protestante, il embrassa, au sortir de l'enfance, la religion catholique, et fut présenté à la cour de Louis XIII, où il eut beaucoup de succès, par tous ses avantages extérieurs et par une rare habileté dans les exercices du corps. Le cardinal de Richelieu le remarqua et lui fit donner une compagnie de cavalerie, à la tête de laquelle le jeune de Montauban combattit en Catalogne en 1641. Il fit ensuite plusieurs campagnes en Italie et en Allemagne ; et s'étant démis de sa compagnie, en 1650, il leva un régiment de cavalerie de son nom (Montauban), qu'il commanda en Espagne avec une distinction telle que le roi lui confia le commandement de l'armée qui était en Catalogne sous les ordres du prince de Conti. En 1664, il fut envoyé, avec le comte de Coligni, au secours de l'Empereur, qui, pressé par les Turcs, avait demandé des secours à la France ; et il combattit, ainsi que ses frères Louis et Alexandre, au passage du Raab, et à Saint-Godard. Rappelé en France, l'année suivante, le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban rétablit son régiment, qui avait été licencié, et fut nommé brigadier. Il servit en Flandre en cette qualité, et concourut, en 1668, à la conquête de la Franche-Comté, sous le prince de Condé, puis à celle de la Hollande, en 1672. Sa conduite dans ces dernières campagnes le fit nommer gouverneur de Zutphen et de Nimègue, puis maréchal de camp (1674). Il assista en cette qualité au combat de Seneffe, où il fut blessé. On le chargea ensuite de conduire à Turenne 20 escadrons et 8 bataillons, avec lesquels il combattit à Mulhausen. On voit, dans la relation de cette affaire, que le maréchal rendit hommage à la valeur de la Tour-du-Pin, en cette occasion. Malgré sa valeur, Montauban fut fait prisonnier dans cette bataille ; mais il obtint son échange aussitôt après, et fit encore, sous Turenne, la belle campagne de 1675. Après la mort de ce grand homme, il contribua à la victoire d'Altenheim, que remporta le maréchal de Lorges. Nommé lieutenant général en 1677, Montauban fut envoyé en Sicile sous le maréchal de Vivonne, et y obtint plusieurs avantages ; fut gouverneur de Messine, et passa à l'armée de Roussillon, où il contribua à la prise de Puy-Cerda, dont il fut nommé gouverneur même avant la reddition de la place. Le roi récompensa alors ses longs services en lui conférant la lieutenance générale au gouvernement de Franche-Comté. Il mourut à Besançon, le 19 juillet 1687.

TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (Louis-Pierre de la), neveu du précédent, fut d'abord chanoine de Lyon, puis vicaire général d'Apt, et enfin évêque de Toulon (1712), où il se montra le digne émule de Belsunce, dans la peste qui désola la Provence, en 1720. Ce prélat mourut en 1737.

TOUR-DU-PIN DE LA CHARCE (Jacques-François-René de la), célèbre prédicateur, né à Ypres, le 14 novembre 1720, de la famille des précédents, fut d'abord abbé d'Ambournai, puis grand vicaire de Riez, ensuite chanoine de Tournay, et s'étant fait remarquer par son éloquence, fut chargé de prononcer le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française, en 1751, et de prêcher l'Avent en présence de la cour, en 1755. Son débit était noble et persuasif ; mais il l'outrait quelquefois. Ses *Sermons* sont l'ouvrage d'une ima-

gination brillante. Il les a publiés lui-même, en 6 vol. in-12. Ce prédicateur mourut à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, le 26 juin 1765.

TOUR-DU-PIN-GOUVERNET (Jean-Frédéric de la), comte de Paulin, ministre de la guerre, naquit, à Grenoble, le 22 mars 1727, et débuta, en 1741, dans la carrière des armes en Westphalie, puis en Bohême. Il combattit ensuite sur le Rhin, comme lieutenant de cavalerie; obtint une compagnie, et passa en Flandre, où il fit les campagnes de 1746 à 1748, sous le maréchal de Saxe. En 1749, il fut nommé colonel au corps des grenadiers de France, et fit, en cette qualité, la guerre de sept ans. Il fut ensuite colonel des régiments de Guienne, de Poitou et de Piémont, puis maréchal de camp, lieutenant général, et enfin commandant des provinces de Poitou, Aunis et Saintonge, emploi qu'il conserva jusqu'à la révolution. La noblesse de Saintes l'ayant nommé, en 1789, un de ses députés aux états généraux, il s'y montra, dès le commencement, partisan des idées nouvelles, et se réunit, avec la minorité de son ordre, à l'assemblée des communes. Cette conduite, si étonnante de la part d'un ancien officier général comblé des bienfaits du roi, mais connu par une rare probité, n'empêcha pas Louis XVI de le nommer ministre de la guerre, dans le mois d'août de la même année. Le nouveau ministre écrivit aussitôt à l'assemblée pour lui faire connaître sa nomination, et protester de son zèle pour les décrets. Il présenta ensuite un plan pour l'organisation de l'armée; mais ce plan, quoique tout à fait nouveau, était encore bien loin de remplir les vues du parti révolutionnaire : il ne fut point adopté; et de la Tour-du-Pin, voyant bientôt éclater de toutes parts la révolte et la sédition des troupes, commença à s'apercevoir de son erreur. Il s'en plaignit souvent à l'assemblée, et n'obtint d'autre résultat que d'affaiblir le crédit que son patriotisme lui avait d'abord obtenu. A l'époque de l'insurrection de Nancy, il parvint cependant à faire adopter des mesures répressives. Mais les révolutionnaires connurent bientôt leur méprise; et ils se répandirent en invectives et en accusations de tous les genres contre le ministre qui les y avait entraînés. Celui-ci offrit sa démission au roi, qui, après l'avoir refusée, fut enfin obligé de l'accepter en novembre 1790. De la Tour-du-Pin vécut jusqu'au mois de mai 1793 dans la retraite à Auteuil, où il fut arrêté; puis mis en liberté, et arrêté de nouveau le 31 août suivant, pour être appelé en témoignage dans le procès de la reine Marie-Antoinette. Cette circonstance devait le perdre; il s'y attendait, sans doute; mais elle devait honorer à jamais son nom. Confronté, devant les juges avec l'auguste accusée, le comte de la Tour-du-Pin salua respectueusement l'épouse de son roi, et il répondit aux interpellations du président avec une franchise et un courage qui ne pouvaient manquer de le conduire lui-même à l'échafaud. Ce fut le 28 avril 1794, qu'on le traduisit devant le tribunal révolutionnaire; et il fut condamné et exécuté le même jour.

TOUR-DU-PIN-GOUVERNET DE LA CHARCE (Philippe A. G. Victor-Charles, marquis de la), cousin du précédent, était aussi lieutenant général, avait fait les mêmes campagnes en Flandre et en Allemagne, et s'était particulièrement distingué à la bataille de Lawfeld, à la tête du régiment de la Tour-du-Pin. Il avait été nommé commandant et lieutenant général de Bourgogne, en 1765, et membre des assemblées des notables, en 1787 et 1788, bureau du prince de Condé. Arrêté en même temps que le ministre de la guerre, son cousin, et traduit le même jour au tribunal révolutionnaire, il périt sur le même échafaud. Il avait été aussi confronté avec la reine dans le procès de cette princesse qu'il connaissait à peine, et s'était borné à de simples dénégations.

TOUR-DU-PIN (Philis de la). *V.* **LA CHARCE.**

TOURAN-SCHAH Ier, 22e roi d'Hormuz, succéda, l'an 1346, à son père Cothb-eddyn Ier. Son cousin Schady lui ayant enlevé, par trahison, l'île de Keisch, il marcha en personne pour lui faire la guerre. A peine eut-il débarqué, que Schady, abandonné par la plus grande partie de ses troupes, se sauva dans l'île de Keischme, d'où il eut beaucoup de peine à gagner les îles Bahr-aïn, qui lui appartenaient : il y mourut bientôt après, laissant un fils que Touran-Schah ne dépouilla point de l'héritage paternel. Mais Schambah, frère de Schady, revint de Chyraz, où il vivait retiré par suite de ses guerres contre son frère, se mit en possession des îles Bahr-aïn, et fit périr son neveu ainsi que plusieurs partisans de son frère. Il se rendit si odieux par ses cruautés, qu'il fut assassiné. Le chef de la conspiration ayant voulu se faire roi de Bahr-aïn, l'opposition qu'il éprouva de la part de quelques seigneurs offrit à Touran-Schah une occasion favorable de recouvrer ces îles. Il y aborda et fit mettre à mort l'usurpateur qui osait lui en demander le gouvernement, comme une récompense du service qu'il prétendait lui avoir rendu, en le débarrassant d'un prince rebelle. Le roi d'Hormuz, après avoir rétabli la tranquillité à Bahr-aïn, s'embarqua pour El-Katif, d'où il alla visiter une partie de ses États de terre ferme en Arabie. De retour dans sa capitale, il y passa le reste de sa vie en repos, et mourut, après un règne de 32 ans, en 1377. Touran-Schah a écrit en persan une histoire fort étendue en vers et en prose, des rois d'Hormuz ses prédécesseurs. Cette histoire, dont Jean de Barros ne paraît pas avoir eu connaissance, puisqu'il n'en a point fait usage dans son Asie portugaise, semble aussi n'être connue en Europe que par l'extrait qu'en a donné Pierre Texeira.

TOURAN-SCHAH II (Fakhr-Eddyn), 26e roi d'Hormuz, chassa du trône, en 1436, son frère Seif-eddyn III, qui en avait privé son père Cothb-eddyn II. Il fut confirmé dans sa souveraineté par Schah-Rokh, son suzerain, fils de Tamerlan. Abd'el-Rezzak, ambassadeur et historien de Schah-Rokh, parle dans sa relation, de Touran-Schah, auquel il ne donne que le titre de *Wali* (souverain indépendant) et d'*émir* (prince). Au retour de son ambassade dans l'Inde, il repassa par Hormuz et eut avec Touran-Schah quelques difficultés qui furent jugées par Schah-Rokh. Le roi d'Hormuz mourut vers l'an 1466, après avoir régné en paix 30 ans, suivant Jean de Barros. Texeira ne dit rien de Touran-Schah II dont il ne fait qu'un même prince avec Touran-Schah Ier, omettant ainsi les trois règnes

qui se trouvent entre ces deux rois d'Hormuz, ce qui forme, dans sa chronologie, une lacune d'environ 90 ans. Touran-Schah II laissa quatre fils qui se disputèrent le trône les armes à la main, et qui, en affaiblissant, en désorganisant le royaume d'Hormuz, en préparèrent la conquête aux Portugais.

TOURAN-SCHAH III, 32e roi, fut mis sur le trône, vers l'an 1513, par Reïs Nour-eddyn, qui, ayant fait périr Seif-eddyn IV, frère et prédécesseur de ce prince, ne laissa au nouveau souverain que les prérogatives extérieures et honorifiques du rang suprême. Mais cet ambitieux se voyant avancé en âge, et voulant conserver l'autorité dans sa famille, la confia à son neveu Reïs Ahmed et ne se réserva que l'administration des revenus de l'État. Le jeune ministre acheva d'asservir le faible roi et l'entoura tellement d'espions, que Touran-Schah n'osait dire dire un mot, de peur d'être sacrifié à la vengeance de son tyran. Cependant Alphonse d'Albuquerque, voulant assurer le succès de l'entreprise qu'il avait commencée sur Hormuz, y envoya son neveu Pierre d'Albuquerque, en 1514, pour exiger, du nouveau roi, le tribut, la confirmation du traité et la restitution de la citadelle bâtie par les Portugais. Le roi, ou plutôt son ministre, paya une partie du tribut, prit des termes pour le reste, promit de ratifier le traité, mais refusa de rendre la citadelle. Pierre dissimula, et pour ôter même à Touran-Schah tout soupçon des préparatifs de guerre qui se faisaient contre lui, il lui donna vingt navires hormuziens qu'il avait repris sur les Persans. Au printemps de l'année 1515, Alphonse d'Albuquerque parut devant Hormuz avec une flotte de 27 voiles et quelques bâtiments indiens qui portaient 1,500 Portugais et 700 naturels du pays. Il ramenait un ambassadeur que Touran-Schah avait envoyé en Portugal. Le roi Emmanuel avait promis de diminuer le tribut de moitié si le roi d'Hormuz laissait bâtir une citadelle dans sa capitale; de rendre la navigation libre pour les Hormuziens et les étrangers, à condition qu'ils ne porteraient aucune marchandise prohibée, ni aucun individu des nations en guerre avec les Portugais. Il avait ordonné de mettre en liberté tous les prisonniers d'Hormuz; mais il avait rejeté les autres demandes de Touran-Schah. Pressé par Albuquerque, le prince musulman s'en remit à la générosité de ce vice-roi, qu'il pria de le traiter en père. Un traité fut signé par Nour-eddyn et par Albuquerque au nom de leurs souverains. Un étendard, aux armes de Portugal, fut placé au sommet du palais, en signe d'alliance ou plutôt de servitude volontaire, et l'on commença de bâtir la citadelle sur les fondements élevés sept ans auparavant. Touran-Schah ne craignit pas alors de se plaindre de Reïs-Ahmed à Albuquerque. Ce ministre retardait les travaux de la citadelle, contrariait les Portugais, et, pour les brouiller avec les Persans et avec son maître, il avait forcé celui-ci à recevoir le tadj (ou couronne), que Schah Ismaël lui avait envoyé, et la doctrine d'Aly, que ce monarque venait d'établir en Perse. Ahmed et Albuquerque s'observaient et cherchaient à se défaire l'un de l'autre. Le second fut plus heureux ou plus adroit; il fit assassiner le ministre en présence de Touran-Schah. Les frères d'Ahmed, sous prétexte de venger sa mort, excitèrent une sédition; mais le roi s'étant montré au peuple sur le balcon, avec Albuquerque, les mutins se dissipèrent; les chefs, assiégés dans le palais où ils étaient barricadés, furent forcés de demander quartier et bannis à perpétuité des États d'Hormuz, sous peine de mort, ainsi que toute leur famille. Touran-Schah se croyait libre, parce qu'Albuquerque, lui témoignant beaucoup d'égards, et semblait ne se mêler en rien des affaires du gouvernement; mais l'habile Portugais ne négligeait aucune mesure pour empêcher Hormuz de secouer le joug. Sur le bruit répandu, peut-être à dessein, par lui ou par les musulmans, de l'arrivée d'une flotte égyptienne, il feignit d'avoir besoin de son artillerie pour aller au-devant de l'ennemi, et fit placer dans la citadelle toute celle qui était dans le palais et dans la ville. Quinze rois ou princes du sang, privés de la vue, étaient renfermés dans un palais avec leurs femmes et leurs enfants. Sous prétexte de prévenir les troubles auxquels ils pouvaient donner lieu, il se les fit livrer et les envoya sous bonne escorte à Goa, ne laissant à Hormuz que les deux fils de Seif-eddyn IV. Loin de s'offenser de ces mesures, Touran-Schah vit partir Albuquerque avec regrets, et pleura sa mort. Les successeurs de ce grand homme gâtèrent son ouvrage. Les ministres d'Hormuz furent dépouillés de la direction et du maniement des finances; mais en perdant la partie la plus importante de leurs attributions, ils reprirent leur ascendant sur le roi. Afin d'affaiblir les Portugais, ils déterminèrent, en 1521, le vice-roi Lope de Siquiera, à réduire le prince de Lahsa, qui s'était révolté. Le succès couronna cette expédition, à laquelle prirent part les troupes d'Hormuz, sans s'exposer : le rebelle fut vaincu et tué; El-Katif et les îles Bahr-aïn furent soumises, et Mir-Aschraf, ministre et général des Hormuziens, en eut le gouvernement. Après le départ de Siqueira, il revint à Hormuz, et persuada au roi de s'affranchir de la tyrannie des Portugais. Une conspiration se trama; des ordres furent envoyés aux gouverneurs de Kalhat et de Maskat, pour que, dans un même jour et à la même heure, tous les Portugais fussent égorgés : le premier obéit; le second refusa. Dans la capitale, les conjurés massacrèrent une soixantaine de Portugais; mais ils ne purent s'emparer de la citadelle. Les assiégés firent un feu si terrible, qu'ils incendièrent le palais et la ville. Touran-Schah et toute sa cour se retirèrent dans l'île de Keischme, d'où ce prince, manquant de tout, envoya demander la paix et faire ses excuses au gouverneur portugais. Mais Aschraf, craignant de recevoir le châtiment de sa perfidie, assassina le roi en 1522, et mit sur le trône son neveu, Mahmoud ou Mohammed Padischah, fils de Seif-eddyn. Les aventures de Touran-Schah, improprement nommé *Tor*, par Maffei et d'autres auteurs, et celles de son frère Seif-eddyn, forment le fond du roman de Mme de Gomez, intitulé *Anecdotes persanes*. Les successeurs de ce prince, pendant un siècle, ne furent que des mannequins couronnés, esclaves de la puissance portugaise, jusqu'au dernier, Mohammed-Schah, qui fut conduit prisonnier à Ispahan, après la conquête d'Hormuz par les Persans, en 1622.

TOURAN-SCHAH. *V.* **MELIK EL MOADHAM.**

TOURAN-DOKHT ou plus exactement **POURAN-DOKHT**, reine de Perse, de la dynastie des Sassanides, était la fille aînée de Khosrou-Perwiz et la sœur de Kobad-Schirouieh. Après la mort de ce dernier et de son fils Ardeschir, elle fut l'âme des conspirations dirigées contre l'usurpateur Schahryar ou Schahrbarz. Trois frères intrépides, persuadés par ses discours ou gagnés par ses promesses, assassinèrent le tyran à la porte de son palais, au moment où il allait monter à cheval. Comme il ne restait d'autres descendants mâles de la famille royale que deux ou trois princes dont on ignorait la résidence et même l'existence, Touran-Dokht fut reconnue reine, l'an 629 ou 631. Douée d'un grand discernement, d'un esprit mâle et d'un zèle éclairé pour le bonheur de ses sujets, cette princesse choisit pour premier ministre et pour général de ses armées Feroukh-Zad, l'aîné des trois frères qui avaient immolé l'usurpateur. Secondée par ses talents, elle s'appliqua à faire fleurir la justice, à rétablir la tranquillité au dedans, et à maintenir la paix au dehors. Elle fit périr tous ceux qui avaient trempé dans le massacre des princes ses frères. Pour faire rentrer dans le devoir les gens de guerre, devenus insolents dès lors qu'ils avaient mis un de leurs chefs sur le trône, elle se défit de ceux qui commandaient sur les frontières de l'empire grec, et qui tous étaient partisans de l'usurpateur. Depuis que le désordre s'était introduit dans l'État, les grands opprimaient le peuple. La reine employa d'abord les voies de la douceur pour les ramener à des sentiments plus humains. N'ayant pu y parvenir, elle fit arrêter et condamner à mort plusieurs de ces petits tyrans. Cette conduite ferme et vigoureuse lui mérita les bénédictions du peuple et intimida les nobles : mais, pour le malheur de la Perse, une mort imprévue enleva Touran-Dokht, après un règne de 16, ou suivant d'autres, de 7 mois. On soupçonna, non sans fondement, quelques seigneurs de l'avoir empoisonnée, pendant que son ministre se trouvait sur les frontières. Avec elle s'évanouirent les espérances et les derniers beaux jours de la Perse. Quelques auteurs lui donnent pour successeur un de ses parents, sur le nom duquel ils ne sont pas d'accord. Ce prince inepte, ouvrage de la faction des nobles, déplut au peuple, et disparut au bout d'un mois. Il fut remplacé par la princesse Azourmi-Dokht, qui, plus belle que sa sœur, dont elle ne possédait pas le génie et les talents, mais non moins fière que belle, punit de mort l'imprudent amour de Ferakh-Hormouz, gouverneur du Khoraçan, dont le fils fut le vengeur, en faisant périr Azourmi-Dokht. On donna pour successeur à cette reine son frère Ferakh-Zad, dont on avait découvert la retraite, et qui, victime des révolutions, fut bientôt remplacé par le malheureux Iezdedjerd III. Les auteurs qui rapportent des détails de guerre entre les Arabes et les Persans, sous les règnes de Touran-Dokht et de sa sœur, ont commis des anachronismes ; car ces deux reines moururent avant Mahomet, par conséquent avant le califat d'Aboubekr, époque des premières hostilités entre les deux nations.

TOURAN-DOKHT, femme du calife Al-Mamoun, était fille de Haçan Ibn-Sahl, gouverneur de l'Irak et nièce du vizir Fadhl Ibn-Sahl. Son père étala une magnificence extraordinaire et inouïe jusqu'alors, pour célébrer, l'an de l'hégire 210 (825 de J. C.), ses noces avec le calife. Cette princesse paraît avoir été aussi bonne que belle, savante et spirituelle, et on lui fait honneur de plusieurs traits de clémence de son époux. Elle mourut, l'an 271 (884) à l'âge de 84 ans, ayant survécu 55 ans à ce monarque.

TOURLET (René), médecin et helléniste, né en 1770 à Amboise, acheva ses humanités au collége de Pont-le-Roi, où il apprit les mathématiques, le grec et les langues vivantes, et de là se rendit à Orléans, où il suivit les cours de droit et de philosophie. Venu à Paris, il y étudia la physique, et il alla ensuite à Montpellier, où il reçut ses grades en médecine. Fixé dès l'année 1799 à Paris, il y concourut à la rédaction de différents journaux, tels que les *Annales littéraires*, le *Magasin encyclopédique*, etc., et fut chargé de la partie scientifique et littéraire du *Moniteur*. Cet estimable savant mourut au mois de janvier 1836. Indépendamment de nombreux articles, remarquables par un style clair et pur, une critique raisonnée et judicieuse et la plus stricte impartialité, on doit à Tourlet des traductions de Quintus de Smyrne : *la Guerre de Troie*, 1800, 2 vol. in-8° ; des *OEuvres* de Pindare, 1818, 2 vol. in-8°, adoptée en 1822 par la commission des livres classiques, et des *OEuvres* de l'empereur Julien, 1831, 3 vol. in-8°.

TOURNEFORT (Joseph PITTON de), célèbre botaniste, né à Aix en 1656, annonça de bonne heure les plus rares dispositions et le penchant le plus prononcé pour la science qui devait l'immortaliser. Aussi connut-il en peu de temps toutes les plantes de la Provence qu'il habitait. Entré au séminaire malgré lui, il sut dérober chaque jour plusieurs heures à la théologie pour les donner à l'étude de la physique, de la chimie, de la médecine et surtout de la botanique. Rendu à la liberté par la mort de son père, en 1677, il parcourut les montagnes du Dauphiné et de la Savoie, alla étudier deux ans la médecine et l'anatomie à Montpellier, visita la Catalogne, puis les Pyrénées, et rapporta de ses courses une riche collection de plantes. Appelé en 1683 à Paris, par Fagon, qui se démit en sa faveur de la place de professeur de botanique au Jardin du Roi, il donna à ce jardin un accroissement considérable. Voulant lui conquérir de nouvelles richesses, il retourna en Espagne en 1688, visita le Portugal, pénétra jusqu'en Andalousie, voyagea en Angleterre, en Hollande, et, après avoir refusé la chaire de botanique à Leyde, revint en France, et fut nommé, en 1691, membre de l'Académie des sciences. Il fit paraître, en 1694, son premier ouvrage intitulé : *Éléments de botanique, ou méthode pour connaître les plantes*, Paris, 3 vol. in-8°. Tournefort eut la gloire d'entrer plus avant que ses prédécesseurs dans les vrais principes : la description méthodique des parties de la fleur et du fruit, ainsi que l'établissement rationnel et systématique des genres, lui assurent l'honneur d'avoir été le *premier restaurateur de la science*. Reçu, en 1698, docteur en médecine de la faculté de Paris, il fut envoyé, en 1700, par Louis XIV dans le Levant, et visita l'île de Candie, l'Archipel, Constantinople, les côtes méridionales de la mer Noire, l'Arménie turque et persane, la Géorgie, le mont Arara, et revint

par l'Asie Mineure, visitant Tocat, Angora, Pruse, Smyrne et Éphèse. De tous les lieux où il fit quelque séjour, il faisait passer en France des descriptions et des dessins d'antiquités, de plantes et d'objets des autres règnes. A son retour, il obtint la chaire de médecine au collège de France, et jouit paisiblement des faveurs du souverain, de l'estime de ses compatriotes et de l'admiration de l'Europe. Il était encore dans l'âge de la force, lorsque victime d'un accident, il mourut en 1708. Outre l'ouvrage cité plus haut, on a de lui : *De optimâ methodo instituendâ in rem herbariam*, 1697, in-8° de 27 pages; *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage en médecine*, 1698, in-12; *Institutiones rei herbariæ* (traduction latine de ses *Éléments*), 1700, 3 vol. in-4°; *Voyage du Levant*, imprimé au Louvre, 2 vol. in-4°; à Lyon, 1717, 3 vol. in-8°; Amsterdam, 1718, 2 vol. in-4° : cette édition est précédée de l'*Éloge* de Tournefort par Fontenelle, et d'un abrégé de sa *Vie*, contenu dans une *lettre* de Lauthier à Begon; un *Traité de matière médicale*, et une *Histoire et Usage des médicaments et leur analyse chimique*, Paris, 1717, 2 vol. in-12, publiée par Bernier.

TOURNELY (Honoré), docteur et professeur de Sorbonne, né en 1658 à Antibes, mort en 1729, avait, après 24 ans d'exercice, quitté sa chaire de théologie lors des divisions qui s'élevèrent dans la Faculté en 1716. S'il faut en croire l'anecdote que raconte Voltaire (article ZÈLE, *Dictionnaire philosophique*), comme la tenant d'un des confrères du P. Tournely, ce docteur avait une merveilleuse facilité d'argumentation. C'est de 1725 à 1730 qu'il fit paraître ses traités de théologie, à la révision desquels il avait consacré les premiers loisirs de sa retraite. Le lazariste Collet fut le premier continuateur de ses cours de théologie, dont on a un abrégé par J. Montaigne.

TOURNEMINE (le P. René-Joseph), jésuite, né à Rennes le 26 avril 1661, après avoir professé avec éclat les humanités, la philosophie et la théologie dans différents collèges, fut appelé à Paris, en 1701, pour prendre la direction du *Journal de Trévoux* (1702-1736), qu'il a enrichi d'une foule *d'analyses* et de *dissertations* sur des sujets d'histoire, de chronologie, de littérature, de géographie, de numismatique, etc. Il mourut à Paris le 16 mai 1739, fort regretté de ses nombreux amis. On vante sa bienveillance envers les jeunes auteurs et l'empressement qu'il mettait à les aider de ses conseils. Le tome XLII des *Mémoires* de Niceron, et le *Dictionnaire* de Chauffepié, contiennent la liste détaillée de ses ouvrages. Indépendamment des nombreuses *Dissertations* dont on vient de parler, on lui doit les *Tables chronologiques* de la Bible de J. B. Duhamel, 1705, in-fol.; des *Réflexions sur l'athéisme*, imprimées avec le *Traité de l'existence de Dieu* par Fénelon; une édition des *Commentaires de Ménochius sur l'Écriture sainte*, Paris, 1719, 2 vol. in-fol., etc.

TOURNERIE (Étienne le ROYER de la), jurisconsulte et magistrat, naquit en 1730 à Mantilli, près de Domfront. Avocat avant la révolution et pourvu de différentes charges, il fut après 1790 nommé successivement commissaire près le tribunal du district de Domfront, juge au tribunal de département à Alençon, puis juge au tribunal de la première de ces villes, et mourut en 1812. On a de lui : *Traité des fiefs à l'usage de la province de Normandie*, Rouen, 1763, in-12; nouvelle édition augmentée d'un *Traité des droits honorifiques*, ibid., 1773, in-12, 1784; *Nouveau commentaire portatif de la coutume de Normandie*, ib., 1771, 1773, 1784, 2 vol. in-12.

TOURNET (Jean), avocat, né à Paris dans la dernière moitié du 16e siècle, a publié : *Oraison funèbre de Pomponne de Bellièvre*, 1607, in-8°; *J. Tourneti, advocati parisiensis, Gallia*, 1629, in-4°; *Arrêts notables des conseils du roi et des cours souveraines, donnés en matières bénéficiales et causes ecclésiastiques*, 1631, 2 vol. in-fol., et des traductions d'ouvrages de jurisprudence, notamment de ceux de Chopin.

TOURNEUR (Pierre le), littérateur, né à Valognes en 1736, mort à Paris en 1788, débuta dans la carrière des lettres par deux *discours académiques*, couronnés à Montauban et à Besançon. Il donna ensuite une traduction des *Nuits d'Young*, dont le succès toujours croissant, l'engagea à entreprendre, avec Cathuelan et Rutlidge, la traduction du théâtre de Shakspeare. Cette publication, et surtout la *préface* des traducteurs, fut vivement critiquée par Voltaire, qui crut y voir l'intention de sacrifier au dramaturge anglais la gloire des plus grands poëtes français. Le Tourneur, par sa modération, mit le bon droit de son côté. On peut distinguer, parmi ses nombreuses traductions, les *Nuits et OEuvres diverses d'Young*, Paris, 1769-70, 4 vol. in-8° et in-12; *Méditations sur les tombeaux*, par Hervey, ibid., 1770, in-8°; *Histoire de Richard Savage, suivie de la vie de Thompson*, ibid., 1771, in-12; *Théâtre de Shakspeare*, ibid., 1776, et années suivantes, 20 vol. in-8°. Cette version a été produite, avec des *corrections*, par Guizot, 1824, 13 vol. in-8°; *Ossian, fils de Fingal, poésies galliques*, ibid., 1777, 2 vol. in-4°; *Clarisse Harlowe*, Paris ou Genève, 1784-87, 10 vol. in-8°, fig.; *Choix d'élégies de l'Arioste*, 1785, in-8°; *Voyage de Sparmann au cap de Bonne-Espérance*, ibid., 1787, 5 vol. in-8°; *Vie de Frédéric, baron de Trenck*, 1788, 3 vol. in-12.

TOURNEUR (Le). *Voyez* **LETOURNEUR**.

TOURNIER (Jacques-Joseph), mécanicien, né en 1690, à Saint-Claude, où il mourut en 1768, avait, en faisant ses cours de théologie, appris sans maître la sculpture, la peinture, la gravure, l'horlogerie et l'optique. Imaginant pouvoir concilier les systèmes de Copernic et de Tycho-Brahé, il fabriqua une sphère, qui n'obtint pas de l'Académie des sciences l'approbation qu'il en avait attendue. Le cabinet de MM. de Saint-Sulpice posséda longtemps des *planisphères* de son invention.

TOURNON (François de), né en 1489 à Tournon en Vivarais, fut nommé archevêque d'Embrun à 28 ans. L'un des conseillers de la régente pendant la captivité de François Ier, il négocia la délivrance de ce prince, et signa le traité de Madrid. Il eut ensuite la principale part aux négociations qui amenèrent la paix de Cambrai. Renvoyé en Espagne pour demander la main d'Éléonore, il ramena cette princesse, et fit en Guienne la cérémonie de son mariage avec François Ier. En récompense de ses services, il obtint l'archevêché de Bourges, l'ab-

baye de Saint-Germain-des-Prés et le chapeau de cardinal. Il n'eut pas le même bonheur dans la mission qu'il eut de raccommoder le roi d'Angleterre avec le saint-siége; mais il réussit à détacher les princes d'Italie de l'alliance de l'Empereur. La guerre s'étant rallumée, François Ier lui donna le titre de son lieutenant général; et il se trouva ainsi mêlé à toutes les opérations de la guerre, dont on lui attribue en partie les succès. Choisi, en 1538, pour représenter le roi aux conférences de Nice, entre Paul III et l'Empereur, il y signa une paix de 10 ans. Il devint bientôt après, par la disgrâce du connétable de Montmorency, l'unique arbitre des destinées de l'État; et, faisant de son pouvoir un usage tantôt louable tantôt condamnable, il ordonna ou du moins il toléra des cruautés horribles contre les calvinistes et les Vaudois, dans le même temps qu'il augmentait la bibliothèque du roi à Paris, fondait l'imprimerie royale, protégeait les gens de lettres et les savants les plus illustres, et amassait 4 millions dans le trésor royal. A l'avénement de Henri III, il fut envoyé en Italie, où les Guises, qui redoutaient son influence, le laissèrent 8 ans. Il y coopéra à l'exaltation de Jules III, négocia un traité avec le nouveau pontife, et souleva contre l'Empereur plusieurs princes d'Italie. Ce service lui valut l'archevêché de Lyon, et de la part du pape le titre d'évêque de Sabine : c'est également à cette occasion que les Vénitiens frappèrent une médaille en son honneur. A son retour en France, en 1555, trop fier pour subir la loi de la duchesse de Valentinois, qui gouvernait l'État, il se retira dans son diocèse, et s'y déchaîna contre les calvinistes. Obligé de retourner à Rome avec la mission d'entraîner Paul IV dans une guerre contre Charles-Quint, il fit tous ses efforts pour maintenir la paix; mais il ne réussit point dans ce projet, que dictait la prudence. Il resta cependant en Italie, chargé des affaires de France. Après la mort de Paul IV il balança le choix des cardinaux, et n'en obtint pas moins la confiance de Pie IV, qui le nomma évêque d'Ostie et doyen du sacré collége. Rappelé après la mort de Henri II, il fit recevoir dans le royaume l'ordre, déjà célèbre, des jésuites, croyant s'opposer par cette mesure aux progrès du calvinisme. Enfin, après avoir empêché François II d'assassiner le roi de Navarre, il vit s'ouvrir le règne funeste de Charles IX. Il se fit remarquer aux états d'Orléans en 1560 et au colloque de Poissy, qu'il présida l'année suivante, et mourut à Saint-Germain en Laye en 1562. Il avait pris, pendant 59 ans et sous quatre rois, la part la plus active aux affaires. « C'était, dit Varillas, un ministre laborieux, capable selon le temps, qui avait l'esprit pénétrant et le jugement net, et qui se piquait d'aller au solide. » Divers auteurs ont écrit sa *Vie*, notamment le P. Ch. Fleury, Paris, 1779, in-12.

TOURNON (Charles-Thomas MAILLARD de), né à Turin en 1668, gagna la confiance du pape Clément XI, qui lui conféra la dignité de patriarche et le nomma son vicaire apostolique aux Indes et à la Chine, avec la mission d'interdire aux nouveaux chrétiens tous les usages qu'il jugerait contraires à la pureté de la foi catholique. Arrivé en 1703 à Pondichéry, il vit les rites pratiqués par les chrétiens malabares, les proscrivit par un décret, en 1704, et partit aussitôt pour Manille, d'où il continua sa route jusqu'à la Chine. A peine y eut-il mis le pied, que, réunissant à Canton les chefs des missions, il leur déclara le but de son voyage, et leur imposa l'obligation de faire disparaître des églises les signes des emblèmes relatifs au culte du ciel et des ancêtres. Admis, par le crédit des jésuites, à l'audience de l'empereur Khang-hi, il lui fit des propositions qui lui déplurent, et reçut l'ordre de sortir de Pekin, en 1706. Il s'arrêta à Nankin, et y publia, en 1707, le fameux mandement par lequel il interdit aux nouveaux chrétiens la pratique des anciennes cérémonies, et enjoint aux missionnaires de se conformer à cette instruction, sous les peines canoniques. L'empereur irrité le fit saisir et conduire à Macao, où les Portugais, chargés de le garder, lui firent subir des traitements rigoureux, auxquels il succomba en 1710, après avoir été créé cardinal par le pape, et revêtu dans sa prison des insignes de sa nouvelle dignité. Ses mémoires authentiques ont été publiés par les soins du cardinal Passionei, sous ce titre : *Memorie storiche della legazione e morte del card. di Tournon, esposticon monumenti rari ed autentici, non più dati in luce*, Rome, 1762, 8 vol. in-8°.

TOURNON (Philippe-Camille-Casimir MARCELIN de), pair de France, comptait parmi ses ancêtres le cardinal-archevêque de Lyon. Auditeur au conseil d'État en 1806, il fixa dès cette époque l'attention de Napoléon, qui ne tarda pas à lui confier des fonctions importantes. Nommé d'abord intendant à Bareuth, il fut enlevé par un parti autrichien en 1809, et conduit prisonnier en Hongrie. L'armistice qui suivit la victoire de Wagram lui ayant rendu la liberté, il fut chargé la même année de la préfecture de Rome, qu'il administrait encore lors des événements de 1814, qui mirent momentanément Rome et les États du saint-siége au pouvoir des Napolitains. Napoléon, pendant les cent jours, voulut lui confier la préfecture du Finistère, puis celle de l'Hérault, mais il ne crut pas devoir les accepter. Après la seconde restauration, Louis XVIII le nomma préfet de la Gironde; en 1818, maître des requêtes en service extraordinaire; préfet du Rhône en 1821, et conseiller d'État. Il entra, en 1824, à la chambre des pairs, dont il se proposait d'écrire l'*histoire*, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1833. Il avait publié l'année précédente un ouvrage intéressant sous ce titre : *Études statistiques sur Rome et la partie occidentale des États romains*.

TOURON (le P. Antoine), biographe et controversiste, né dans le diocèse de Castre en 1668, mort à Paris en 1775, a publié : *Vie de saint Thomas d'Aquin*, Paris, 1737, in-4°; *Vie de saint Dominique de Guzman*, ibid., 1739, in-4°; *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, ibid., 1743-49, 6 vol. in-4°; *De la Providence*, etc., ibid., 1752, in-12; *Histoire générale de l'Amérique*, ibid., 1768-70, 14 vol. in-12: c'est, comme l'auteur le dit lui-même, une *Histoire ecclésiastique du nouveau monde*.

TOURREIL (Jacques de), littérateur, né à Toulouse en 1656, mort à Paris en 1715, se voua d'abord à l'étude du droit. Il obtint, en 1681 et 1683, deux prix d'éloquence à l'Académie, et, se livrant dès lors à la littérature, il publia, en 1691, une *version* française de la

première *Philippique*, des trois *Olynthiennes* et de la *Harangue sur la paix*, qui lui valut les bonnes grâces du contrôleur général Pontchartrain et son admission à l'Académie des inscriptions et à l'Académie française. Après avoir prononcé, comme académicien, plusieurs *discours*, et publié des *Essais de jurisprudence*, Paris, 1694, in-12, où il traite les questions les plus graves de la manière la plus frivole à la fois et la plus fastidieuse, il eut le bon esprit de refaire sa *version* de Démosthène, en ajoutant aux cinq *harangues* déjà traduites trois autres *Philippiques* et les *discours* sur la Chersonèse et sur la lettre de Philippe. Ce second travail n'ayant pas eu l'approbation générale, il eut le courage de le refaire une troisième fois, et y consacra les quinze dernières années de sa vie, tout en s'occupant de quelques autres écrits, entre autres de l'*Histoire du règne de Louis XIV*, conjointement avec les autres membres de l'Académie des inscriptions. Il est fâcheux qu'il ait su trouver du temps aussi pour empêcher par ses intrigues l'admission de Chaulieu à l'Académie française. On a une édition complète des *OEuvres de Toureil*, publiées par Massieu, son confrère, Paris, 1721, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12.

TOURREIL (Amable de), frère du précédent, mort en 1719 à Rome, où il venait d'être détenu dans les prisons de l'inquisition, après l'avoir été pendant 4 ans au château Saint-Ange, passe pour le véritable auteur du livre intitulé : *l'Innocence opprimée par la calomnie, ou Histoire de la congrégation des filles de l'enfance de Jésus*, 1688, 2 parties in-12, attribué aussi à Antoine Arnauld et à Quesnel.

TOURRETTE (Marc-Antoine-Louis CLARET de la), naturaliste, né en 1729 à Lyon, y remplit, pendant 20 ans, une charge de magistrature, qu'il quitta pour se livrer tout entier à son goût pour l'histoire naturelle. Il se forma une collection très-considérable d'insectes, un herbier très-riche et une suite très-nombreuse d'échantillons des mines du Lyonnais, du Dauphiné et de l'Auvergne; il recueillit dans un vaste parc, transformé en pépinière, tous les arbres et arbustes étrangers qui purent s'y acclimater, et dans un jardin à Lyon plus de 3,000 espèces de plantes rares; il voyagea pendant plusieurs années en Italie et en Sicile, herborisa avec J. J. Rousseau, son ami, à la Grande-Chartreuse, et entretint une correspondance suivie avec Linné, Haller, Adanson, Jussieu et les plus célèbres naturalistes de son temps. Il mourut à Lyon à la fin du siége de cette ville en 1793. On a de lui : *Démonstrations élémentaires de botanique*, 1766, 2 vol. in-8° (avec Rozier, son ami); *Voyage au Mont-Pila*, 1770, in-8°; *Chloris Lugdunensis*, 1785, in-8°; *Conjectures sur l'origine des belemnites*, dans le Dictionnaire des fossiles de Bertrand; *Mémoires sur les monstres végétaux*, dans le Journal économique, juillet 1761; *Mémoire sur l'helmenthocorton ou mousse de Corse*, dans le Journal de physique.

TOURTECHOT-GRANGER. *Voy.* **GRANGER.**

TOURTELLE (Étienne), médecin, né le 27 février 1756 à Besançon, montra d'abord pour l'étude une ardeur infatigable, dont un malheureux amour vint le distraire, au point que, prenant conseil de sa seule douleur, il s'enferma dans un cloître. Mais le calme de cette retraite lui rendit la paix intérieure et le goût du travail, et dès lors il traça le plan de son *Histoire philosophique de la médecine*. Il alla suivre pendant 4 ans les leçons des plus habiles professeurs de Montpellier et de Paris, revint pratiquer son art dans sa ville natale, s'occupa de quelques questions d'économie rurale proposées par les académies, et remporta deux prix, l'un à Besançon, l'autre à Grenoble. En 1788 il obtint au concours une des chaires de médecine de l'université de Besançon, et lors de la suppression des universités, il fut attaché comme médecin principal à l'armée du Rhin. En 1794, il passa comme professeur à l'école spéciale de Strasbourg, et y obtint pendant 4 ans le plus brillant succès; mais le mauvais état de sa santé le força d'abandonner sa chaire pour venir occuper à Besançon la place de médecin en chef de l'hôpital militaire. Il y mourut en 1801. On a de lui : *Éléments d'hygiène, ou de l'influence des choses physiques et morales sur l'homme*, Strasbourg, 1797, 2 vol. in-8°; ibid., 1802; Paris, 1815, 1822, 2 vol. in-8° (traduits en espagnol, Madrid, 1801, 2 vol. in-8°); *Éléments de médecine théorique et pratique*, Strasbourg, 1799, Paris, 1815, 3 vol. in 8°; *Éléments de matière médicale*, Paris, 1802, in-8°; *Histoire philosophique de la médecine*, ibid., 1804, 2 vol. in-8°; enfin de nombreux manuscrits.

TOURTELLE (Marie-François), fils du précédent, né en 1785 à Besançon, mort professeur suppléant à l'école de médecine de Strasbourg, en 1813, est auteur d'un *Traité d'hygiène publique*, Strasbourg, 1812, 2 vol. in-8°.

TOURVILLE (Anne-Hilarion de COTENTIN, comte de), naquit à Tourville en 1642, et fut reçu chevalier de Malte à 14 ans. Après avoir fait, avec une grande distinction, ses caravanes sur les vaisseaux de la religion et avoir mérité pour de brillants services une récompense glorieuse de la république de Venise, il fut fait capitaine de vaisseau par Louis XIV en 1667, et désigné 6 ans plus tard pour faire partie de l'expédition que le duc de Beaufort conduisit à Candie. Il se distingua aussi sous le comte d'Estrées dans les guerres de 1671 à 1673, notamment au fameux combat de Soulth Bay (juin 1672). Il commanda, en 1675, un des vaisseaux de l'escadre du chevalier de Valbelle, envoyée au secours des Messinois révoltés contre l'Espagne, et l'année suivante, sa belle conduite à la bataille d'Agousta, gagnée par Duquesne sur l'amiral Ruyter (21 avril 1676), lui valut le grade de chef d'escadre. Il commanda, en 1677, l'avant-garde de la flotte du marquis de Vivonne dans le combat livré en vue de Palerme aux Espagnols et aux Hollandais réunis, combat où il coula ou fit sauter 12 vaisseaux de l'escadre des alliés. Après la paix de Nimègue, il prit part aux diverses expéditions de Duquesne contre Alger et Tripoli, ainsi qu'au bombardement de Gênes. Il avait été promu, en 1682, au rang de lieutenant général des armées navales. Des corsaires algériens ayant infesté de nouveau la Méditerranée, il les balaya dans une campagne de 6 mois, et rentra à Toulon avec quantité de leurs bâtiments, à bord desquels s'étaient trouvés des captifs chrétiens. Lorsqu'en 1688 Louis XIV déclara la guerre à la Hollande, Tourville eut le commandement de cinq vaisseaux qui devaient se joindre à l'armée navale aux ordres du maréchal

d'Estrées. Il ne la rallia qu'après avoir capturé deux bâtiments de la compagnie des Indes richement chargés et les avoir expédiés pour la France sous l'escorte de deux de ses vaisseaux. Avec les trois qui lui restaient, il avait aussi forcé, après 3 heures de combat, deux vaisseaux espagnols qu'il rencontra à saluer son pavillon. La ruine d'Alger en 15 jours de bombardement marqua le terme de cette expédition. Nommé depuis peu de temps vice-amiral des mers du Levant, le comte de Tourville commanda, en 1689, une des deux escadres qui portèrent en Irlande d'inutiles secours au roi Jacques II renversé de son trône. La campagne suivante, la plus importante par ses résultats, mais dont aussi le succès coûta plus d'efforts, ajouta à la réputation de Tourville, qui, de concert avec le comte d'Estrées, termina l'expédition en se rendant maître d'un convoi considérable mouillé dans la baie de Tingmouth. Tandis qu'un armement considérable se formait à la Hogue pour transporter de nouveau Jacques II en Angleterre, deux escadres furent équipées, l'une à Brest sous le commandement de Tourville, l'autre à Toulon sous celui du comte d'Estrées. Une tempête empêcha cette dernière de rallier le pavillon de Tourville, qui, lui-même retenu par les vents contraires dans la rade de Brest, y reçut ordre de chercher l'armée anglaise, dont on venait d'apprendre la sortie, et de la combattre forte ou faible. Louis XIV n'eut pas plutôt fait expédier ces instructions à Tourville, que, mieux informé sur le nombre des ennemis, dont l'armée combinée comptait 88 vaisseaux, il lui dépêcha de nouveaux ordres pour qu'il différât toute attaque jusqu'à ce qu'il fût rejoint par 25 vaisseaux que devaient lui amener le comte d'Estrées, le marquis de la Porte et le comte de Château-Regnault. Mais Tourville était en mer à la tête de 44 vaisseaux, et lorsque, le 29 mai, l'escadre française rencontra la flotte ennemie à la hauteur de la Hogue, une brume épaisse empêcha d'abord qu'on n'en reconnût le nombre, et lors même que ses premières instructions eussent été moins précises, Tourville n'eût pu que difficilement tenter une retraite. Dans ce combat jusque-là sans exemple, les dispositions de Tourville furent si admirablement combinées, la bravoure des matelots et des chefs fut si héroïque, qu'il tint à peu de choses que la victoire ne restât à l'escadre française. La perte en hommes avait été à peu près égale de part et d'autre. Les vaisseaux anglais ne furent pas moins maltraités que les vaisseaux français, dont l'opiniâtre résistance suggéra enfin aux alliés l'idée de cesser le combat pour empêcher la retraite d'un ennemi si redoutable. Cette retraite effectivement était devenue presque impossible, et Louis XIV put, en apprenant un si grand désastre, se féliciter de n'avoir pas du moins à regretter la perte de Tourville. Cet échec ne nuisit point à la réputation de Tourville. L'amiral Russel lui écrivit pour lui témoigner son admiration sur l'extrême valeur qu'il avait montrée en l'attaquant avec des forces si inférieures. Nommé maréchal de France en 1693, il eut cette même année l'occasion de prendre sa revanche du désastre de la Hogue. Chargé avec 71 vaisseaux d'intercepter un riche convoi de bâtiments anglais et hollandais, il l'attaqua le 28 juin à la hauteur du cap Saint-Vincent, prit en peu d'heures 27 bâtiments et en brûla 45, tant de guerre que de commerce. Cette expédition causa aux alliés une perte de plus de 80 bâtiments et d'environ 36 millions. La paix de Ryswick (1697) lui donna un repos qu'il n'avait pas encore connu et que sa santé lui rendait nécessaire; il fut même réduit bientôt à renoncer au service de mer, et vint se fixer à Paris, où il mourut le 28 mai 1701. On a sous son nom des *Mémoires* (1743 et 1758, 3 vol. in-12), roman informe de l'abbé Margon. C'est d'après les ordres et sous les yeux de Tourville que le P. Lhoste, alors aumônier sur les vaisseaux de son commandement, écrivit le *Traité de la tactique navale*, qui servit longtemps à la marine française. — Le comte de Tourville marié à la veuve du marquis de la Popelinière, en eut un fils unique, Louis-Hilarion, qui périt à 20 ans au combat de Denain (1712), étant colonel d'infanterie.

TOUSSAIN (Jacques), en latin *Tussanus*, savant helléniste, né à Troyes vers la fin du 15e siècle, vint de bonne heure à Paris, où il se rendit fort habile dans les lettres grecques et latines, la philosophie et la jurisprudence. Il obtint, vers 1532, une chaire de langue grecque au collége royal, et eut l'honneur de former des élèves tels que Frédéric Morel, Turnèbe et Henri Estienne, et mourut en 1547. Sans parler de quelques pièces de *vers* et de la part qu'il prit à la traduction latine de la *Grammaire* de Théodore Gaza, on lui doit la publication des *Lettres* de Budé, avec *Notes*, Paris, Badius, 1526, in-4°; Bâle, 1528, in-4°; une édition des *Épigrammes* de Jean Lascaris, 1527, in-8°; un *Dictionnaire grec et latin*, 1552, in-fol. (*Voyez* son *Éloge*, par Turnèbe, et les *Mémoires* de l'abbé Goujet, *sur le collége royal*, t. I, page 415-19.

TOUSSAIN (Daniel), théologien protestant, né en 1541 à Montbéliard, professait la langue hébraïque à Orléans, lorsque, contraint de sortir de France dans les guerres de religion, il s'attacha à l'électeur palatin. Il mourut à Heidelberg, en 1602. Entre autres ouvrages, il a publié l'*ancienne doctrine de la personne et du mystère de Jésus-Christ*, Neustadt, 1585, in-4°. — Son fils, Paul TOUSSAIN, fut conseiller ecclésiastique de l'électeur palatin, et député au synode de Dordrecht. Outre une *Notice* sur la vie et les travaux de son père, Heidelberg, 1603, in-4°, il a laissé quelques écrits de controverse et de théologie.

TOUSSAINT (François-Vincent), littérateur, né à Paris vers 1715, suivit d'abord la carrière du barreau, qu'il ne tarda pas à abandonner pour celle des lettres. Il connut bientôt quelques-uns des chefs de parti philosophique, adopta leurs principes, et se chargea de rédiger la partie jurisprudence pour l'*Encyclopédie*. En 1748, il publia le livre des *Mœurs*, le premier ouvrage, dit la Harpe, où l'on se soit proposé un plan de morale naturelle, indépendant de toute croyance religieuse et de tout culte extérieur. Les magistrats le laissaient circuler librement, quand l'auteur s'avisa de donner la justification de plusieurs points de sa doctrine sous le titre d'*Éclaircissements*; le livre et son apologie furent condamnés au feu. Toussaint se retira à Bruxelles, où il fut chargé de la rédaction d'une *Gazette française*, publiée sous l'influence de l'Autriche, et dans laquelle d'atroces injures étaient prodiguées au roi de Prusse. Frédéric ne l'invita pas moins à se rendre à Berlin en 1764, pour y occu-

per la chaire de logique et de rhétorique à l'école militaire. Accueilli avec bonté par le roi, il se permit des familiarités et des indiscrétions qui lui firent promptement perdre cette faveur, dont il n'était pas digne, et tomba dans une maladie de langueur à laquelle il succomba en 1772, après avoir condamné hautement le scandale de sa conduite et de ses écrits. Outre des traductions de l'anglais et de l'allemand, et des articles dans le *Journal étranger*, le *Journal* de Gauthier d'Agoty, le *Journal littéraire*, publié par les professeurs français à Berlin, de 1772 à 1776, 27 vol. in-12, on cite de lui : *les Mœurs* (Paris), 1748, in-12; Berlin, 1767, in-12; ibid., 1771; traduites en allemand, Breslau, 1762, in-8°; *Éclaircissements sur les livres des mœurs*, 1762, in-12; traduits en allemand, Breslau, 1763, in-8°.

TOUSSAINT DE SAINT-LUC (le Père), carme réformé des Billettes de Bretagne, mort en 1694, a publié: *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*, Paris, 1691, 3 parties en 2 vol. in-8°; *Mémoire de l'institution, progrès et privilèges de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1666, in-12, et d'autres écrits sur le même ordre.

TOUSSAINT-LOUVERTURE, homme noir d'un génie extraordinaire, et qui, durant les troubles de Saint-Domingue, s'est élevé à un pouvoir sans bornes dans cette colonie, y était né en 1743. Nourri dans l'esclavage, il ne dut que fort peu au commencement d'instruction qu'il avait reçue d'un autre noir, son parrain. Toutefois, à l'époque où éclata la première insurrection, il avait déjà mérité d'être tiré du rang des autres esclaves, pour devenir surveillant d'une partie de ceux de son maître, le comte Noé. Les convulsions auxquelles l'ancienne colonie française fut en proie, ayant fait disparaître les propriétaires d'esclaves, Toussaint fut un de ceux qui songèrent à rendre Saint-Domingue un État indépendant. Il s'attacha dans ce but au parti qui repoussait le nouveau régime, tout en acceptant la liberté. Au reste, peu disposé à servir d'instrument à l'ambition d'aucun des chefs noirs, il passa du côté des Espagnols avec Jean-François; mais il le quitta quand il le vit, revêtu de la grandesse d'Espagne et du titre de lieutenant général, prêt à livrer Saint-Domingue à de nouveaux maîtres. Dès ce temps, ses succès militaires lui avaient acquis un ascendant prodigieux sur les noirs. Ceux qui composaient sa troupe entrèrent avec lui dans le parti de la France, et par lui les républicains recouvrèrent sur les Espagnols et les Anglais la plupart des places de la côte ouest de l'île. Toussaint, qui avait beaucoup contribué à faire reconnaître l'autorité du général Laveaux, fut confirmé par le Directoire dans le grade de général de brigade. Il justifia cette élévation dans une nouvelle campagne contre les Anglais, et fut nommé, environ six mois après, général de division et lieutenant au gouvernement de Saint-Domingue. Cependant les Anglais, se flattant de le gagner, lui firent en secret des offres auxquelles il parut disposé à se rendre; ce ne fut de sa part qu'un stratagème, et il pensa ainsi s'emparer du major Thomas Brisbanne. De nouveaux commissaires étaient arrivés de France, présidés par Santhonax. Celui-ci parut d'abord apprécier les services immenses qu'avait rendus Toussaint-Louverture : cependant il s'éleva bientôt entre eux des rivalités de pouvoir, et Toussaint, reconnu chef des armées de Saint-Domingue, se débarrassa de Santhonax, en l'obligeant à se rembarquer pour la France, et, comme pour attester au Directoire qu'il n'avait pris cette mesure extrême que dans des vues d'intérêt public, il envoya immédiatement en France ses deux fils, sous prétexte d'y faire leur éducation, mais dans le fait pour y servir d'otages. Dans le même temps, et pour lutter plus efficacement contre le général Rigaud, qui s'était fait un parti très-puissant parmi les mulâtres, Toussaint se saisissait du pouvoir civil dans la colonie, en faisant nommer député au corps législatif le commissaire Raymond. Cependant le Directoire donnait pour successeur à Raymond le général Hédouville, avec la mission spéciale d'observer et de contenir Toussaint. Lorsque Hédouville arriva à Saint-Domingue, les Anglais allaient évacuer les places qu'ils occupaient encore. Le général français crut devoir intervenir dans ces accommodements; mais sa participation fut éludée. La prise de possession du môle Saint-Nicolas et des autres places fut, pour Toussaint, l'occasion de fêtes triomphales. Il s'occupa promptement d'y établir le même ordre que dans le reste de la colonie. Une insurrection ne tarda pas à éclater contre Hédouville, qui fut contraint à se rembarquer. Il s'en manifesta une autre presque aussitôt parmi les mulâtres dévoués à Rigaud. Toussaint fond sur eux, arrache de leurs mains les prisonniers blancs qu'ils sont au moment d'immoler, et déclare *que les hommes de couleur ont été assez punis, qu'ils doivent être pardonnés par tout le monde, comme ils le sont par lui-même, qu'ils peuvent rentrer dans leurs domiciles, qu'ils seront protégés et traités comme frères.* Cet acte de clémence ne put apaiser les mulâtres; leur insurrection ne put être éteinte que dans des flots de sang. D'incroyables efforts avaient enfin rendu la tranquillité à Saint-Domingue; Toussaint en avait conquis la partie espagnole; un soulèvement des noirs, aussitôt comprimé, n'avait fait qu'affermir l'autorité de Toussaint : tout à coup, et au moment où l'on apprenait en France qu'une constitution proclamée par l'assemblée centrale de Saint-Domingue lui déférait le titre de président à vie, une escadre de 54 bâtiments de guerre, sous les ordres du général Leclerc, beau-frère de Bonaparte (décembre 1801), est envoyée contre la colonie, qu'elle doit replonger dans de nouveaux et plus déplorables désastres. L'approche de l'escadre annonçait des intentions violentes; la réponse que fit Christophe, alors lieutenant de Toussaint, fut que la terre brûlerait avant que l'escadre mouillât dans la rade, et en effet, le débarquement se fit à la lueur de l'incendie du Cap. Toussaint, pendant ce temps, se préparait à la plus opiniâtre résistance. On s'était flatté de l'ébranler par l'appareil de la force, et de le gagner ensuite par des promesses flatteuses. Ce fut de la bouche même de ses deux fils qu'il entendit et les louanges et les protestations d'amitié du nouveau chef de la France. La lettre dont Bonaparte avait chargé les fils de Toussaint ne produisit pas l'effet qu'on en attendait; il renvoya ses enfants au capitaine général, qui eut à son tour la générosité de permettre qu'ils retournassent près de leur père. Une proclamation du général Leclerc mit hors la loi Toussaint et Christophe. Ce dernier

et le général Dessalines se soumirent successivement, imitant l'exemple d'un autre chef noir, appelé Maurepas, qui commandait dans la partie du sud. La guerre jusque-là avait été fort meurtrière, et en plusieurs occasions Toussaint avait donné de nouvelles marques d'une valeur peu commune; mais, abandonné des siens, il consentit à entrer en arrangement. Sa soumission mit la colonie au pouvoir de Leclerc; mais retiré dans l'une de ses habitations, Toussaint ne parut qu'y attendre l'occasion de recouvrer l'intégralité de sa puissance. Ce fut du moins sur de tels soupçons qu'on lui tendit un piége pour s'emparer de sa personne et le transférer en France avec sa famille. Débarqué à Landerneau, il fut amené à Paris, enfermé au Temple, et de là conduit au fort de Joux, près de Besançon, où il mourut le 27 avril 1803, après 10 mois de captivité. La restauration rendit la liberté à ceux des membres de sa famille qui lui avaient survécu. On trouvera les plus amples détails sur Toussaint-Louverture dans l'ouvrage de M. A. Métral, *Histoire de l'expédition des Français à Saint-Domingue*, Paris, 1825, in-8°, dans laquelle sont insérés des *Mémoires d'Isaac Toussaint*. En tête est un portrait du général noir, et à la fin des *notes* de son fils Isaac sur sa vie. Il y a plusieurs autres *Vies* de Toussaint-Louverture.

TOUSTAIN (dom Charles-François), bénédictin, né au Repas, diocèse de Séez, le 13 octobre 1700, mort à Saint-Denis, le 1er juillet 1754, a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, soit imprimés, soit manuscrits, dont on trouve la liste dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*. Le plus important est le *Nouveau Traité diplomatique*, Paris, 1650-65, 6 vol. in-4°. Il fut aidé dans ce travail par son confrère dom Tassin. Parmi les autres, on distingue : *la Vérité persécutée par l'Erreur, ou Recueil de divers ouvrages des saints Pères sur les grandes persécutions des huit premiers siècles de l'Église*, etc., la Haye, 1753, 2 vol. in-12; *de l'Autorité des miracles dans l'Église*, in-4°.

TOUSTAIN (Gaspard-François de), chevalier-seigneur de Richebourg, né à Richebourg en 1716, de la famille du précédent, fut successivement garde du corps, mousquetaire et lieutenant des maréchaux. Emprisonné sous le règne de la terreur, il fut rendu à la liberté après le 9 thermidor, et mourut en 1799. Il a laissé plusieurs opuscules manuscrits, entre autres une *Dissertation sur l'origine de l'échiquier en Normandie*, qui remporta le prix en 1786, à l'académie de Rouen.

TOUSTAIN-DUMANOIR, de la famille des précédents, fut une des dernières victimes des lois contre les émigrés. Condamné à mort par un conseil de guerre, il fut exécuté dans la plaine de Grenelle le 23 janvier 1800, et mourut avec un grand courage.

TOUTOUSCH (Tadj-ed-Daulah), fondateur d'une branche de la dynastie des Seldjoucides en Syrie, était frère du sultan de Perse Melik-Schah Ier, qui l'envoya, l'an 469 de l'hégire (1076 de J. C.), pour achever la conquête de la Syrie, commencée par son général Atziz qui, défait par les troupes égyptiennes, passait pour avoir été tué dans le combat. Atziz, qui était revenu à Damas, informé de l'arrivée de Toutousch, éloigna, à force d'argent, un prince qui venait lui enlever la gloire de son expédition. Toutousch alla faire des courses de divers côtés, sans pouvoir se former un établissement. Il assiégeait Alep, en 471 (1078), lorsque Atziz, investi dans Damas par les Égyptiens, réclama son secours. Toutousch accourut aussitôt; mais après avoir forcé les Égyptiens à décamper, il fit périr Atziz, qui était venu au-devant de son libérateur, et il s'empara de Damas. Il reçut bientôt les soumissions de Balbek, qui appartenait au calife d'Égypte, et soutint, dans Damas, un siége que les troupes de ce dernier furent obligées de lever en 475 (1083). Trois ans après, il se rendit maître du château d'Alep, et attaqua la ville; mais l'émir ayant imploré la protection du sultan Melik-Schah, Toutousch se retira à l'approche de son frère, avec lequel il fit bientôt la paix. Cependant les Égyptiens étant revenus en Syrie avec des forces plus considérables, lui enlevèrent Tyr, Seïde, Saint-Jean-d'Acre, où il avait des trésors immenses, et Balbek. Toutousch fut réduit à son tour à recourir à des auxiliaires. Secouru par Acsancar Cacem-ed-daulah, émir d'Alep, et par celui de Roha, il reprit Balbek; mais ayant assiégé Tripoli, que possédait le cadi Ibn-Ammar, vassal de Melik-Schah, il se brouilla avec ses alliés, qui lui reprochaient l'injustice de cette guerre; et comme il affectait des airs de hauteur, ils l'abandonnèrent, et le forcèrent, par cette défection, de retourner à Damas. Il se plaignit au sultan de la conduite d'Acsancar; mais ce monarque n'eut aucun égard aux plaintes d'un frère dont l'ambition ne respectait rien. La mort de Melik-Schah, en 485 (1092), et les troubles qui eurent lieu pour sa succession, ranimèrent les espérances de Toutousch. Dès l'année suivante, il fit prononcer la kothbah, en son nom, à Damas, et envoya demander au calife de Bagdad de le proclamer sultan. Le calife fit une réponse évasive; mais les émirs de Syrie s'étant déclarés pour Toutousch, il entra dans la Mésopotamie, prit Nisbin, vainquit l'émir de Moussoul, qu'il fit mettre à mort; s'empara de sa capitale, et détermina, par ses succès, l'irrésolution du calife. Maître de tout le Diarbekr et de l'Adzerbaïdjan, il avait pénétré jusqu'à Reï et Hamadan, lorsque la défection d'Acsancar, qui passa dans le parti du sultan Barkiarok, obligea Toutousch de retourner en Syrie, où les Égyptiens avaient fait une invasion. Il leva de nouvelles troupes, pour résister à son neveu Barkiarok. L'an 487 (1094), il vainquit, à quelques lieues d'Alep, l'armée de ce prince; fit mourir Acsancar, qui était resté prisonnier; épargna Korbouga, général de Barkiarok; s'empara d'Alep, et fit rentrer sous sa domination la Mésopotamie et les autres provinces jusqu'à Hamadan. Après d'autres avantages, il marchait sur Reï, lorsque son neveu lui livra bataille près de cette ville, et le défit complétement, en safar 488 (février 1095). Toutousch fut tué sur le champ de bataille; et sa puissance s'anéantit en quelque sorte avec lui; car il n'en resta que la Syrie, pas même entière, qui fut partagée entre deux de ses fils, après lesquels les États d'Alep et de Damas passèrent à de nouvelles dynasties.

TOUTOUSCH, ou plutôt **TAKASCH** ou **TANASCH**, frère du précédent, avec lequel la ressemblance de nom l'a fait confondre par divers auteurs, tels que Hadji Khalfah et De Guignes, se révolta, dans le Khoraçan, contre le sultan Melik-Schah, son frère, qui

le vainquit, l'assiégea dans Termed, l'an 476 (1089), et lui pardonna. Ayant pris la ville de Mérou, il avait donné le scandale de boire publiquement du vin, dans la grande mosquée, pendant le jeûne de Ramadan. Après la mort de Melik-Schah, il refusa de reconnaître Barkiarok pour son successeur, et prit le titre de sultan; mais il fut vaincu, l'an 486 (1093), par ce prince, qui le fit noyer avec son fils.

TOUTTÉE (dom ANTOINE-AUGUSTIN), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Riom, en Auvergne, en 1677, mort à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en 1718, professa deux ans la philosophie à Vendôme, quatre ans la théologie à Saint-Benoît-sur-Loire, et fut appelé, en 1708, à Saint-Denis pour y enseigner la même science. On lui doit une excellente édition des *OEuvres de saint Cyrille* de Jérusalem, Paris, 1720, in-fol.

TOWERS (JOSEPH), écrivain anglais, né à Londres en 1737, fut d'abord placé chez un papetier pour faire les commissions, et mis ensuite en apprentissage chez un imprimeur. Il profita des avantages de cette position pour s'instruire, devint imprimeur lui-même à Sherborne, puis dans la capitale, et se livra dès lors ardemment à son goût pour les lettres. En 1766, il se chargea de rédiger la *Biographie britannique*, dont les 7 premiers volumes sont de lui. Il ne laissait passer aucun événement politique, sans lancer une brochure contre le ministère ou ses partisans. Plusieurs de ses opuscules lui ayant paru mériter de survivre aux circonstances qui les avaient fait naître, il les réunit en 1796, 3 vol. in-8°. On y remarque : *Justification des opinions politiques de Locke; Observations sur l'Histoire d'Angleterre; Observations sur les droits et les devoirs des jurés; Essai sur la vie, le caractère et les écrits de Samuel Johnson*. Towers mourut en 1799.

TOWERS (JOHNSON), maître de l'école grammaticale de Tunbridge, mort en 1772, a donné une traduction anglaise des *Commentaires de César*, 1755.

TOWERSON (GABRIEL), théologien anglais, né dans le Middlesex, mort en 1697, a publié entre autres ouvrages : *A brief Account of some expressionis in St. Athanasius' Creed*, Oxford, 1663, in-4°; *An Explicat. of the Decalogue and of the Catechism*, Londres, 1676-1680, 3 parties in fol.

TOWNLEY (CHARLES), antiquaire anglais, né en 1737, mort à Londres en 1805, fit un long séjour à Rome, et visita les parties les plus reculées de la Grande-Grèce et de la Sicile, examina partout les monuments de la sculpture antique, et parvint à se former une collection nombreuse de morceaux d'un travail exquis ou curieux. Après sa mort, les conservateurs du muséum britannique obtinrent du parlement une somme de 20,000 francs, pour acheter les *marbres de Townley*. On y remarque une tête d'Homère, une apothéose de Marc-Aurèle, un jeune Vérus, une Isis, etc. On ne cite de lui qu'une *Dissertation sur un casque* (*the ribchester Helma*), dans les *vetusta Monumenta* de la Société des antiquaires. Sa passion pour les arts ne l'empêcha pas, dans une année de détresse, de distribuer aux pauvres une somme équivalant au quart de ses revenus.

TOWNLEY (JAMES), ecclésiastique et professeur, né à Londres en 1715, mort en 1778, fut intimement lié avec le célèbre acteur Garrick, et composa même quelques pièces qui eurent du succès, notamment *High life below stairs* (le beau monde hors du salon, 1759). Il fut aussi l'ami du peintre moraliste Hogarth, et eut quelque part à son *Analyse de la beauté*.

TOWTSON (GUILLAUME), voyageur anglais, dont on connaît les voyages sur les côtes de Guinée. Dans le premier, fait en 1555, on ne trouve que quelques indications sur les lieux où il put traiter avec les nègres, et sur ceux où il fut attaqué par les Portugais. Cette nation, jalouse à l'excès de son commerce d'Afrique, ne voyait qu'avec inquiétude les entreprises des Anglais. D'ailleurs il n'arriva rien que de fort ordinaire à Towtson, qui recueillit de grands profits de son entreprise. L'année suivante le revit sur les côtes d'Afrique, et ses profits n'y furent pas moindres. Il s'y lia d'amitié et d'intérêt avec quelques capitaines français, et ils se défendirent conjointement des attaques des Portugais, qui prétendaient toujours être les seuls à commercer sur cette côte. On ne trouve d'ailleurs, dans ce second voyage, aucun événement qui mérite d'être recueilli. En 1558, il en entreprit un troisième. Son historien, qui craint, à bon droit, qu'on ne le taxe d'une ambition insatiable, insinue qu'il est probable que Towtson n'était que l'agent d'une compagnie. Ce qui met quelque différence entre ce voyage et le précédent, c'est la mésintelligence entre les Anglais et les Français. Towtson revint fort maltraité; ses vaisseaux étaient sans voiles, presque sans mâts et sans équipages.

TOZZI (LUC), médecin, né à Frignano, près d'Aversa, en 1638, mort à Naples le 11 mars 1717, se fit connaître d'abord par quelques observations sur la comète de 1664. Il se mit vers 1666 à la tête de l'Académie des *discordanti*, pour balancer l'influence des *investiganti* et s'opposer aux progrès des *secreti*. Ses talents le firent nommer suppléant de Thomas Cornelio à la faculté de médecine, et bientôt professeur à l'université de Naples. Il se rendit en 1695 à Rome, où il réunit aux fonctions d'archiâtre pontifical celles de professeur de médecine à la Sapience. A la mort d'Innocent XII il revint à Naples, et fut nommé par le duc de Medina-Cœli protomédecin du royaume. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Venise, 1721, 5 vol. in-4°.

TRABEAS (QUINTUS), poëte comique de l'ancienne Rome, florissait dans le 5e siècle de la république, du temps de Régulus. Cicéron a cité de lui divers fragments que Maittaire a insérés dans son *Corpus poetarum*.

TRACHALUS (GALÉRIUS), orateur romain, fut désigné consul avec Silius Italicus, pour l'an 68, par Néron, qui se subrogea seul à leur place. Il obtint la faveur d'Othon, dans les discours duquel on crut reconnaître sa manière, et n'échappa qu'avec peine aux proscriptions qui signalèrent l'avénement de Vitellius. Voilà tout ce que l'on sait de sa vie. Quintilien a fait un grand éloge de son éloquence; la beauté de son organe est constatée par le proverbe : *Trachalo vocatior*.

TRACY (le père BERNARD DESTUTT DE), écrivain ascétique, né au château de Parai-le-Fresi, près de Moulins, en 1720, mort à Paris en 1786, entra, dès

l'âge de 16 ans, dans la congrégation des théatins, et de tous les emplois qui lui furent offerts, n'y accepta que celui de maître des novices, pour n'être point détourné de ses occupations littéraires. On a de lui : *Conférences ou exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques,* Paris, 1768, in-12; *Traité des devoirs de la vie chrétienne,* 1770, 2 vol. in-12; *Vie de saint Gaëtan de Thienne, fondateur des théatins,* 1774, in-12; *Vie de saint Bruno, fondateur des chartreux,* 1785, in-12.

TRACY (ANTOINE-LOUIS-CLAUDE DESTUTT DE) naquit en 1753. Son père était d'origine écossaise, sa grand'mère était petite-nièce du célèbre Arnaud. De Tracy avait 8 ans lorsque son père mourut. Après avoir achevé son éducation, il entra dans le corps des mousquetaires du roi, et, à l'âge de 22 ans, il devint colonel en second du régiment Royal-cavalerie. A la révolution française, il embrassa la cause des réformes sociales. Il fut nommé député aux états généraux par le Bourbonnais, et siégea à côté de la Rochefaucauld et du général la Fayette. Bientôt il fut nommé maréchal de camp et eut le commandement de toute la cavalerie de l'armée du Nord, que commandait son ami la Fayette. Après l'écroulement du trône de Louis XIV, de Tracy se retira à Auteuil avec sa mère, sa femme et ses trois enfants; il y trouva Condorcet, Cabanis, Mme Helvétius et d'autres amis. Incarcéré avec beaucoup d'autres, ce fut le 5 thermidor que de Tracy résolut les problèmes d'analyse intellectuelle qui, échappés à Locke et à Condillac, le tourmentaient depuis quelque temps ; il se mit ainsi en possession de son propre système. Il l'écrivait comme il l'avait conçu, lorsque se fit entendre dans les longs corridors des Carmes, le sinistre appel des 45 prisonniers qui devaient être traduits devant le tribunal révolutionnaire pour être envoyés le lendemain à la mort. L'appel dura plus de deux heures; le nom de M. de Tracy pouvait suivre chaque nom prononcé, sa cellule s'ouvrir pour se fermer à jamais derrière lui, et il ne s'interrompit pas un instant! Son esprit, aussi ferme que son âme, déduisit sans trouble et exposa sans lacune la longue et forte série de ses pensées. La théorie qu'il composa durant ces heures funèbres servit plus tard de base à tous ses ouvrages qui n'en furent que le développement. Sorti des prisons après le 9 thermidor, de Tracy continua à vivre dans la retraite et s'occupa exclusivement de travaux philosophiques et littéraires. Dès la création de l'Institut, il en fut nommé membre, il le fut aussi du comité d'instruction publique en 1799, et en 1806, il succéda à son ami Cabanis à l'Académie française. Napoléon, malgré son éloignement pour les idéologues, le nomma membre du sénat conservateur, où ce savant eut peu d'influence. Le 1er avril 1814, il vota la formation du gouvernement provisoire et le lendemain la déchéance de l'empereur. Louis XVIII nomma le comte de Tracy pair de France et pendant les cent jours il ne fut ni employé ni inquiété. Il se retira enfin complétement de la vie politique. Rendu, en 1832, à l'Académie des sciences morales et politiques, qu'il avait autrefois illustrée, il ne parut qu'une seule fois à ses séances. De Tracy mourut le 9 mars 1836. On a de lui : *Observations sur le système actuel d'instruction publique,* 1801, in-12; *Éléments d'idéologie,* 1801, in-8°: cette 1re partie fut suivie de quatre autres; *la Grammaire,* 1803; *la Logique,* 1805, et *le Traité de la volonté et de ses effets,* 1815 : ce dernier ouvrage, qui forme les 4e et 5e parties de *l'Idéologie,* est un traité d'économie politique; *Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu,* 1808, in-8°; plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de l'Institut, classe des sciences morales et politiques. Destutt de Tracy, comme philosophe, appartient à l'école sensualiste dont l'abbé de Condillac est le chef en France, et qui depuis quelque temps a trouvé de nombreux adversaires.

TRADENIN (PRZIBICON DE) fut chargé en 1374, par l'empereur Charles IV, d'écrire l'histoire du royaume de Bohême, et commença dès lors à mettre en ordre les matériaux précieux que le prince lui confia ou lui donna les moyens de recueillir. Il devait examiner attentivement les faits et n'admettre dans son ouvrage aucun des récits hasardés et fabuleux qui défiguraient les chroniques anciennes. C'est ce qu'il fit avec bonheur dans sa *Chronique* dite *Pulkava.* Mais il n'a conduit son travail que jusqu'à l'année 1330, la mort l'ayant empêché de donner la dernière partie du règne de Jean et celui de Charles IV.

TRADESCANT (JEAN), naturaliste et voyageur hollandais, mort avant 1656, dans un âge très-avancé, parcourut plusieurs pays de l'Europe, et se fixa en Angleterre, d'où il alla recueillir des plantes aux Baléares et dans d'autres îles de la Méditerranée. A son retour il établit un jardin à Lambeth, reçut le brevet de jardinier du roi en 1629, et fut le premier dans sa patrie adoptive qui forma une collection d'histoire naturelle.

TRADESCANT (JEAN), fils du précédent, mort en 1662, voyagea en Virginie, d'où il rapporta, entre autres plantes, celle qui porte son nom (*Tradescantia*), et continua la collection commencée par son père, connue alors sous le nom d'*Arche de Tradescant.* On a de lui en anglais : *Musæum Tradescantianum, ou Recueil de raretés conservées à South-Lambeth, près de Londres,* 1656, in-8°.

TRADONICO (PIERRE), doge de Venise, élu dans une sédition du peuple en 837, fut tué en 864 par des nobles dans un couvent où il célébrait la fête de saint Zacharie. Il était originaire de Pola en Istrie. Il eut pour prédécesseur Jean, et pour successeur Urso-Participatio, qui poursuivit ses meurtriers.

TRAETTA (THOMAS), célèbre compositeur, né à Bitonto, dans le royaume de Naples, le 19 mai 1727, mort à Venise le 6 avril 1779, débuta à l'âge de 23 ans par l'opéra *di Farnace,* qui eut un grand succès. Après avoir figuré sur les principaux théâtres de l'Italie, il obtint un engagement au théâtre impérial de Vienne; en 1765, il fut nommé professeur au conservatoire de l'*Ospedaletto* à Venise. Appelé par l'impératrice Catherine, il demeura 7 ans à Pétersbourg, vint à Londres, où la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de se fixer. Musicien profond et rêveur, Traetta excelle surtout dans les effets sombres et pittoresques de l'harmonie. Ses principaux opéras sont : *Ezio,* à Naples, 1750; *Ippolito ed Aricia,* à Parme, 1757 ; *Ifigenia,* à Venise, 1759; *Armida,* ibid., 1760; *l'Isola disabitata,* à Pé-

tersbourg, 1769; l'*Olimpiade*, ibid., 1770; la *Didone*, ibid., 1772; *Germonda*, à Londres, 1776; *la Disfatta di Dario*, à Naples, 1778.

TRAGUS. *Voyez* BOCK.

TRAJAN (Marcus-Ulpius TRAJANUS CRINITUS), empereur romain, surnommé *Optimus* (très-bon), naquit à Italica, près de Séville, l'an 52 de J. C., d'une famille très-ancienne, mais sans illustration. Il fit ses premières armes avec assez d'éclat pour être distingué par Domitien, et se conduisit avec assez de prudence pour ne point éveiller les soupçons de ce tyran, qui lui laissa obtenir le consulat l'an 91, et le mit ensuite à la tête des légions de la basse Germanie. Ce fut dans ce poste important qu'il acquit les titres qui, plus tard, le recommandèrent à l'estime de Nerva. Il fut adopté à l'âge de 42 ans par cet empereur, dont il devint le plus ferme appui dans ces temps de troubles et de séditions. Après la mort de son père adoptif (l'an 98), il fut reconnu empereur d'une voix unanime par le sénat, le peuple et les armées; mais il était alors dans les contrées que baignent le Rhin et le Danube, et il crut devoir y rester quelque temps encore pour contenir les barbares dans les limites de leur territoire, et pour rétablir la discipline dans les armées de l'empire. Il ne prit le chemin de Rome que dans la seconde année de son règne. L'ordre et la régularité de sa marche triomphale, sa simplicité, sa modestie, son affabilité lui firent décerner par le sénat le titre de *Père de la patrie*. Il accepta cet honneur après quelque hésitation, et ne voulut y voir qu'un engagement de rendre heureux les peuples qui se confiaient en lui. Accessible à tout le monde, il eut des amis, tous distingués par leur mérite et leur vertu, et il plaça en eux une confiance que l'on chercha vainement à altérer. Il n'eut que deux vices : le penchant aux excès de table et le goût de débauches qui nous paraissent inconcevables, et que les anciens pardonnaient même à leurs sages. Mais chez Trajan les faiblesses de l'homme n'influèrent jamais sur la conduite de l'empereur. Ainsi, quoiqu'il ne bût jamais jusqu'à perdre la raison, il défendit d'exécuter les ordres qu'il pourrait donner après de longs repas. Plus empressé de satisfaire les citoyens que les soldats à son avénement au trône, il fit en entier la gratification destinée au soulagement du peuple avant d'avoir complété celle qu'il accordait aux troupes. Il dispensa ses sujets des contributions prétendues volontaires qui se percevaient à l'occasion de chaque nouveau règne. Il donna la plus grande attention à l'approvisionnement de Rome, et la purgea de cette race malfaisante de délateurs qui avait régné sous Domitien et était demeurée impunie sous Nerva. En même temps il rechercha les hommes indépendants, élevés et fermes, pour leur donner de préférence les dignités. Il renonça à une grande partie du domaine impérial, et laissa rentrer dans la circulation, par des ventes ou par des dons, cette multitude de palais, de maisons de plaisance, de jardins superbes que les premiers Césars avaient acquis par des confiscations odieuses. Peu curieux de rien bâtir pour lui-même, il couvrit tout l'empire de monuments, dont quelques-uns subsistent encore en entier ou ruinés. Tels sont à Rome la colonne Trajane, le pont d'Alcantara sur le Tage, et un grand nombre de routes et de voies militaires dans diverses contrées. La reconnaissance de l'univers se manifesta envers lui par le titre d'*Optimus*, qui lui fut donné par la voix des peuples. Malheureusement ce prince, nourri au milieu des camps et passionné pour la gloire, voulut remettre en vigueur l'ambitieux projet, abandonné depuis Auguste, de pousser la domination romaine jusqu'aux limites du monde. Il se signala d'abord contre les Daces, et quoiqu'il eût trouvé un rival digne de lui dans le brave Décébale, leur roi, il le vainquit, et lui ayant permis de racheter son royaume à des conditions que le sénat romain fut appelé à ratifier, il revint dans la capitale de l'empire, l'an 103, pour y triompher et prendre le surnom de *Dacique*. Vinrent alors deux années de paix qui furent employées à introduire dans l'administration publique d'utiles réformes. Mais Décébale ayant violé le traité qui lui avait été imposé, la guerre recommença l'an 105, et ne fut terminée que l'année suivante par la mort volontaire de ce prince et la réduction de la Dacie en province romaine. C'est à cette occasion que fut élevée la colonne Trajane. Pendant qu'il gagnait des batailles et du terrain au delà du Danube, un de ses lieutenants, Cornélius Palma, subjuguait l'Arabie Pétrée, qui fut réduite en province romaine l'an 107 de J. C. Après 8 ans de paix marqués par la refonte générale des monnaies et par la construction d'une immense chaussée qui traverse les marais Pontins, Trajan profita, pour porter la guerre en Asie, d'un prétexte que lui fournit le roi des Parthes Chosroès, en disposant du trône vacant d'Arménie, dont Rome prétendait avoir seule le droit de donner l'investiture. Il partit à la tête de ses légions l'an 114 de J. C., et sans se laisser arrêter par les concessions tardives de Chosroès, il se mit en possession de l'Arménie. S'il n'eût voulu que réhabiliter la gloire de l'empire, son but était atteint; mais il voulait conquérir le royaume des Parthes, et il entra dans la Mésopotamie, dont plusieurs villes importantes se rangèrent rapidement sous sa loi. Tant d'exploits lui firent décerner les surnoms glorieux d'*Arménique* et de *Parthique*. Dans le même temps il forçait l'Arabie Pétrée de recevoir un gouverneur romain, portait ses aigles victorieuses entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, donnait un roi aux Albaniens, subjuguait les princes de l'Ibérie et de la Colchide, et par les armes de son lieutenant Lucius-Quiétus, triomphait des Mardes, peuple belliqueux et féroce, de la Médie. L'année suivante (115), il entreprit une seconde campagne contre les Parthes. Il soumit sans peine l'Adiabène et toute l'Assyrie, et redescendit ensuite vers le pays de Babylone sans éprouver de résistance. Il n'eut qu'à se montrer devant Ctésiphon pour s'en rendre maître. Suze, ancienne métropole des Perses, lui ouvrit ses portes. La prudence demandait qu'il s'occupât d'affermir ses conquêtes, moins difficiles à faire qu'à conserver. Mais il était possédé du désir d'égaler, de surpasser même Alexandre. Après avoir parcouru dans toute sa longueur le golfe Persique, il s'avança jusqu'au grand Océan, et, regrettant de n'être plus assez jeune pour porter la guerre chez les Indiens, il se rabattit sur l'Arabie Heureuse, dont il ravagea les côtes et soumit le territoire; puis il revint par le Tigre

et l'Euphrate à Babylone, où il offrit des sacrifices aux mânes du héros macédonien. Mais les Parthes avaient profité de son fastueux voyage pour reprendre l'offensive, et avec succès, ce qui le força de recommencer la guerre. Il rétablit à peu près dans ces contrées sa domination; mais renonçant à l'idée de réduire le royaume des Parthes en province romaine, il se contenta de lui imposer, à la place de Chosroès, un monarque de son propre choix, qui fut Parthamaspatès, prince arménien, du sang des Arsacides (117 de J. C.). Après avoir pris quelques autres arrangements analogues, qui eurent pour résultat d'étendre les limites de l'empire au delà du Tigre et de lui donner une longueur d'environ 2,000 lieues d'occident en orient, il se disposait à marcher contre les Juifs, qui, depuis deux ans, épouvantaient l'Afrique et l'Asie des plus horribles cruautés pour venger la perte de leur existence politique. Il fut alors attaqué d'une maladie de langueur à laquelle il succomba le 11 août 117 de J. C., dans la 64e année de son âge et la 20e de son règne. Ce fut à Sélinunte en Cilicie, qui prit le nom de Trajanopolis. Il eut la douleur de voir avant d'expirer Chosroès rappelé, Parthamaspatès détrôné, et l'Arménie et la Mésopotamie rendues à leurs anciens maîtres. Un autre chagrin pour lui fut de savoir qu'Adrien serait son successeur, grâce aux intrigues de Plotine. Trajan, malgré les vices dont on rougit pour lui, malgré ses persécutions dirigées isolément contre quelques chrétiens, malgré sa folle passion des conquêtes, est regardé comme le souverain le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Son règne, si glorieux. se recommande encore comme époque littéraire. C'est sous lui que fleurirent Plutarque, Pline le Jeune, Tacite, Quinte-Curce, Suétone, Florus, Quintilien, Juvénal, Frontin, etc. Les seuls écrits de l'antiquité où l'on puisse trouver des renseignements sur lui sont sa correspondance avec Pline le Jeune, le panégyrique qu'a fait de lui cet écrivain sans altérer la vérité, parce que cela eût été inutile, et les extraits de Dion Cassius, par Xiphilin, avec les abrégés d'Eutrope, d'Aurélius Victor et de Paul Orose. Parmi les modernes qui ont écrit sa *Vie* ou qui l'ont jugée, on citera Tillemont, Crévier, Gibbon, Voltaire, Montesquieu. *Le Triomphe de Trajan,* opéra d'Esménard, fut représenté en 1807 avec un grand éclat.

TRAKHANIOT (George), diplomate russe, dans le 15e siècle, suivit Thomas Paléologue à Rome lorsque Mahomet II eut soumis le Péloponèse, et accompagna, en 1472, la princesse Sophie, fille de Thomas, lorsqu'elle se rendit à Moscou pour y épouser Ivan III. Honoré de la confiance du grand duc, il reçut de ce prince plusieurs missions importantes. Depuis l'invasion des Tartares, la Russie ayant perdu son indépendance, les souverains de l'Europe avaient interrompu leurs relations avec le grand-duché. Ivan, ayant brisé les liens qui assujettissaient la Russie à la grande horde, l'empereur Frédéric et son fils Maximilien envoyèrent, en 1488, Nicolas Poppel à Moscou, pour y faire différentes propositions. Le grand-duc chargea Trakhaniot d'y répondre, et tout fut réglé à la satisfaction des deux souverains. Ce diplomate fut ensuite envoyé en Allemagne pour y engager au service de Russie des mineurs, des architectes, des médecins et autres artistes; ayant reçu pour frais de voyage 80 martres-zibelines et 3,000 écureuils, il se rendit à Francfort, où il fut présenté à Maximilien qu'il harangua en italien; il lui donna, de la part de son maître, 40 zibelines, une pelisse d'hermine et une autre d'écureuil, et fut comblé de politesses. L'empereur descendit de son trône, alla au-devant de lui, et le fit asseoir à ses côtés. Le 16 juillet 1490 il revint à Moscou, emmenant avec lui un ambassadeur de Maximilien. Mathias Corvin étant mort dans ces circonstances, Maximilien, qui voulait faire valoir ses droits à la couronne de Hongrie, mit une grande importance à ses relations avec la cour de Moscou, et il conclut avec elle un traité d'alliance offensive et défensive, qui fut le premier entre les deux puissances. Ivan, l'ayant signé, fit serment de l'observer, en baisant la sainte croix; Trakhaniot partit pour le faire jurer à Maximilien de la même manière; et, ce qui est assez bizarre, il fut chargé de demander à ce prince, pour la maison du grand-duc, un médecin qui *sût guérir toutes sortes de maladies,* et qui *ne laissât point mourir ses malades.* Après avoir passé trois mois à Nuremberg, il revint à Moscou avec un ambassadeur de l'Empereur, et rapporta le traité d'alliance confirmé et juré par ce prince. L'année suivante, il fut envoyé de nouveau près de Maximilien, avec l'ordre de s'informer seulement de sa santé, sans le *saluer,* l'ambassadeur d'Autriche, dans l'audience qui lui avait été accordée, s'étant borné à demander, de la part de Maximilien, comment se portaient le grand-duc et la grande-duchesse, sans les *complimenter.* Il devait aussi s'informer s'il ne trouverait point une princesse royale qui fût digne de devenir l'épouse du prince Wassili. Pendant ce voyage, il fit à Ivan des rapports curieux sur les affaires politiques et commerciales de l'Europe. En passant par Lubeck, il engagea au service du grand-duc un imprimeur appelé Barthélemi, lequel, dans ce premier âge de l'art typographique, s'était acquis une grande réputation. Maximilien ayant fait la paix avec Vladislas, roi de Hongrie, et n'étant occupé que de la guerre contre la France, mit alors beaucoup moins d'importance à ses relations avec la Russie. Trakhaniot revint à Moscou au mois de juillet 1493, et depuis cette époque, il ne fut plus chargé de communiquer avec l'Autriche. Il fut en grande faveur près de Wassili III, qui lui donna encore des missions diplomatiques en Italie; il fut admis dans son conseil, et nommé grand dignitaire de l'empire. Trakhaniot est le premier qui ait fait venir en Russie des hommes habiles dans l'art d'exploiter les mines; et ce fut par eux que l'on découvrit alors, aux environs de Petchora, une mine de cuivre qui occupait un espace de dix verstes. Ce grand homme d'État mourut dans les premières années du 16e siècle.

TRALLES (Balthazar-Louis), médecin du roi de Pologne, né en 1708 à Breslau, refusa les offres qui lui furent faites par plusieurs souverains, voulant vivre indépendant, et mourut dans sa ville natale en 1797, membre de l'Académie impériale de Vienne et de la Société royale de Berlin. On cite de lui : *Précautions que doit prendre une bonne mère pour la santé de son enfant nouveau-né* (allemand), Breslau, 1750, in-8°; *Usus opii salubris et noxius in morborum medelâ, solidis et certis*

principiis superstructus, ibid., 1757, in-4°, réimprimé sept fois jusqu'en 1784; *Vexatissimum nostrâ œtate de insitione variolar. vel admittendâ vel repudiandâ argumentum*, ibid., 1765, in-8°, réimprimé à Naples, 1780, in-8°; *De animœ existentis immaterialitate et immortalitate cogitata*, Breslau, 1774, in-8°; en allemand, ibid., 1776, in-8°. L'impératrice Marie-Thérèse fut si satisfaite de cet ouvrage qu'elle envoya à l'auteur une tabatière en or.

TRANCHANT DE LA VERNE. *Voyez* **VERNE.**

TRANQUILLE (le P.), de Bayeux, capucin, persécuté dans son ordre, pour son opposition à la bulle *Unigenitus*, se réfugia en Hollande en 1727, et fixa son séjour à Utrecht, où il vivait encore en 1770, sous le nom d'*Osmont du Sellier*. On a de lui : *Instruction théologique en forme de catéchisme sur les promesses faites à l'Église*, Utrecht, 1733; *Justifications des discours et de l'histoire de l'abbé Fleury*, 2 tomes, dont le 1er parut en 1736, et le 2e en Hollande (Nancy), 1738.

TRANSTAMARE. *Voyez* **HENRI.**

TRAPEZUNTIUS. *Voyez* **GEORGE DE TRÉBIZONDE.**

TRAPP (Joseph), poëte anglais, né à Cherington, dans le comté de Glocester, en 1679, remplit diverses fonctions ecclésiastiques dans l'Église anglicane, fut professeur à l'université d'Oxford, et mourut en 1747. On a de lui : *Abramule, ou l'amour et l'Empire*, tragédie représentée en 1704; *Caractère du parti actuel des whigs*, Londres, 1711; *Virgile*, traduit en vers libres; *Anacréon et le Paradis perdu* de Milton, traduit en latin.

TRAPP (Joseph), fils du précédent, a traduit en anglais : *Vie de Linné*, avec la liste de ses ouvrages et la vie de son fils, Londres, 1794, in-4°; *Voyage à Madagascar et dans les Indes orientales, avec les Mémoires sur le commerce de la Chine*, par Brunel, 1793, in-8°.

TRATTNER (Jean-Thomas, baron de), célèbre imprimeur, né à Johrmannsdorf, près de Guns en Hongrie, en 1710, mort à Vienne en 1798, quoique sans parents et très-pauvre, sut, par sa probité et son intelligence, se procurer des amis par le secours desquels il acheta, en 1748, une imprimerie peu considérable et presque tombée. Il l'eut bientôt relevée et agrandie, et il y ajouta cinq succursales, à Agram, à Pest, à Inspruck, à Lintzet à Trieste; il eut aussi 8 librairies et 18 dépôts de livres, tant dans les États autrichiens que dans des villes étrangères. Enfin, par ses efforts et ses voyages, il donna à l'imprimerie et à la librairie une impulsion très-favorable au développement intellectuel de la nation autrichienne. Pour récompenser son zèle, Marie-Thérèse le mit à la tête de l'imprimerie de la cour, François Ier le nomma chevalier de l'Empire, et Léopold II baron du royaume de Hongrie. On lui a reproché toutefois de nombreuses contrefaçons.

TRAUCAT (François), jardinier, né à Nîmes dans la première moitié du 16e siècle, est le premier qui ait rendu l'important service de propager en France la culture des mûriers. A l'époque où Olivier de Serres recevait de Henri IV l'ordre de planter 20,000 mûriers aux Tuileries et d'en fournir aux généralités de Lyon, de Tours, d'Orléans et de Paris, les pépinières de Traucat, mises en rapport dès 1561, en avaient déjà enrichi le Languedoc et la Provence de plus de 4 millions. Il développa les moyens de donner à cette culture la plus grande extension, et en démontra tous les avantages dans un *Discours abrégé sur les vertus et propriétés des mûriers*, etc., dédié au roi, Paris, 1606.

TRAUN (Othon-Ferdinand, comte de), feld-maréchal au service d'Autriche, né le 27 août 1677, était fils unique du comte d'Eschelberg, chef d'une des plus anciennes familles de la Bavière. Après avoir achevé ses études à Halle, il entra au service d'Autriche. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il se distingua d'une manière si brillante, qu'en 1704, à l'âge de 27 ans, il était colonel et général-adjudant. Il fut d'abord envoyé en Espagne, et de là il vint en Lombardie, puis en Sicile, à la tête de son régiment, qui avait porté le nom du comte d'Eck. L'Empereur le nomma, en 1723, général-major; gouverneur de Messine, en 1727; puis commandant général des troupes de l'Autriche en Sicile. Ne pouvant tenir la campagne en présence d'un ennemi qui lui était de beaucoup supérieur en forces, il passa le détroit, et se jeta dans Capoue, où il se défendit de la manière la plus distinguée. Dans une seule sortie, il fit perdre à l'ennemi 500 hommes : mais n'ayant aucun espoir de secours, après un siége de deux mois, il se retira à la tête de 3,000 hommes. La cour de Vienne le nomma, en 1733, général d'artillerie; et, en 1736, gouverneur de Milan. En 1748, il défendit avec succès son gouvernement, de concert avec le roi de Sardaigne, contre des forces supérieures, et le 8 février 1743, il gagna la bataille de Campo-Santo, sur les bords du Tanaro. Mais cette victoire ne satisfit point la cour de Vienne, qui trouva que son général n'en avait pas assez fait. Cependant, selon Frédéric II, c'était le premier des généraux autrichiens. Il éprouva une sorte de disgrâce; et après avoir remis son commandement au général de Lobkowitz, il alla servir sous le prince de Lorraine en Allemagne, où ses avis furent extrêmement utiles. Le roi de Prusse lui attribue même la plus grande partie de la gloire qu'obtint dans cette campagne l'armée autrichienne. En 1746, Traun se rendit à Vienne où il fut reçu de la manière la plus flatteuse. L'année suivante il fut nommé gouverneur de la Transilvanie, et le 18 février 1748, il mourut à Hermanstadt.

TRAUTSON (Jean-Joseph, comte de), cardinal et archevêque de Vienne, né en 1704, fit ses études à Rome et à Sienne, et à son retour, fut nommé successivement chanoine à Saltzbourg, à Passau, à Breslau, abbé commandataire de deux maisons religieuses, coadjuteur en 1750, et archevêque de Vienne en 1751, avec le titre de conseiller intime de l'Impératrice. Devenu dès lors le prélat le plus puissant à la cour, il adressa, en 1752, aux ecclésiastiques de son diocèse, une lettre pastorale dans laquelle il se plaignait de l'ignorance où le clergé entretenait les fidèles au lieu de leur expliquer les vérités fondamentales de la religion. Cette lettre excita des plaintes dans toute l'Allemagne; mais son influence ne fit qu'augmenter. Marie-Thérèse le chargea de réformer l'université de Vienne, et l'en nomma *protecteur*, en lui confiant la surintendance des études dans son diocèse. Trautson força les jésuites de partager les places de l'en-

seignement avec les autres ordres religieux ; il détermina la cour de Rome à diminuer le nombre des fêtes, obtint la direction du *Collegium Theresianum*, fondé pour l'éducation des nobles destinés au métier des armes, reçut le chapeau de cardinal en 1756, et mourut d'apoplexie en 1757.

TRAVASA (Cajetan-Marie), historien, né à Bassano en 1698, prit l'habit des théatins à Venise, où il professa la philosophie dans l'école de son ordre, et se fit connaître par son talent comme prédicateur. Il y mourut en 1774. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Storia critica della vita d'Ario, primo eresiarca del IV° secolo*, Venise, 1746, in-8° ; *Storia critica delle vite degli eresiarchi de' tre primi secoli*, ibid., 1752-62, 3 vol. in-8°, portrait ; *Istruzioni e regole per tacere e per parlare come conviensi in materia di religione*, ibid., 1764, in-8°.

TRAVERS (Nicolas), prêtre appelant, né à Nantes en 1686, mort en 1750, soutint que tout prêtre, sans être approuvé d'aucun évêque, pouvait absoudre validement, et souvent même licitement, publia à ce sujet, en 1734, une *Consultation sur la juridiction et l'approbation nécessaires pour confesser*, en 7 questions. Cet ouvrage ayant été censuré et réfuté, Travers publia : *la Consultation défendue par l'auteur contre le mandement de M. Languet, le livre du P. Bernard et la censure de 86 docteurs*, 1736, in-4°. Il refondit cette réponse qu'il fit imprimer sous ce titre : *Pouvoirs légitimes du premier et du deuxième ordre dans l'administration des sacrements et du gouvernement de l'Église*, 1744, in-4°. L'apologie fut, comme l'ouvrage, censurée et réfutée, et l'auteur exilé dans le couvent des cordeliers de Savenay, d'où on lui permit de sortir en 1748, mais avec défense de rien faire imprimer sur les affaires de l'Église. Outre les ouvrages indiqués et plusieurs manuscrits qui ont passé dans la bibliothèque publique de Nantes, on cite de lui : *Catalogue des princes et comtes, seigneurs de Nantes, depuis les Romains jusqu'en* 1750, Nantes, 1750, in-12.

TRAVERSARI (Charles-Marie), religieux servite, né à Lugo dans le Ferrarais, professa la théologie à Mantoue, fut un des adversaires de Hontheim, et mourut vers 1790. On a de lui : *Ennodii Faventini de romani pontificii primatu, adversùs Justinum Febronium, theologico-historico-critica dissertatio*, Faenza, 1771, in-4° ; une *Dissertation* (en latin) *théologico-polémique sur la communion du sacrifice non sanglant de la loi nouvelle*, Pavie, 1779 ; *Instruction sur le sacrifice de la messe* (en italien), Pavie, 1780. Ces deux derniers écrits furent mis à l'index, 1781.

TRAVERSARI. *Voyez* **AMBROISE LE CAMALDULE.**

TRAVOT (le baron Jean-Pierre), lieutenant général, commandeur de la Légion d'honneur, né le 6 janvier 1767, entra comme simple soldat dans un régiment d'infanterie, et s'éleva rapidement par ses talents, sa brillante valeur et sa conduite exemplaire, au grade d'adjudant général. Après s'être distingué dans les premières campagnes de la révolution et avoir souvent été cité pour sa belle conduite, il fut employé dans la Vendée sous le général Hoche. Dans cette guerre déplorable, il déploya autant d'habileté que de bravoure, et sut inspirer aux Vendéens une grande confiance par son caractère vertueux et plein de modération. Chargé par le général Hoche de poursuivre Charette, il l'atteignit à la Chabotière, en Poitou, le fit prisonnier le 23 mars 1796, et le traita avec tous les égards dus au malheur. Nommé général de brigade, il commanda encore dans les départements de l'Ouest en 1799 et 1800, et contribua beaucoup à la pacification de ces contrées dont la population ignorante et superstitieuse fut longtemps l'instrument docile des agitateurs. Il fut nommé membre de la Légion d'honneur en 1803, et commandant du même ordre le 14 juin 1804, général de division le 1er février 1805, et élu candidat au sénat conservateur au mois de mai suivant. Vers la fin de la même année il fut appelé au commandement de la 12e division militaire à Nantes et, à la fin de 1807, il passa dans l'armée assemblée à Bayonne sous le commandement du général Junot et destinée à s'emparer du Portugal. Pendant l'occupation de ce royaume, le général Travot, par sa droiture et ses manières, parvint à se concilier à tel point l'estime des Portugais, que, malgré leur exaltation contre les Français et l'espoir de les voir bientôt expulsés par les efforts de la nation, aidée de l'armée anglaise qui venait de triompher à Vimeiro, les habitants de Lisbonne ne firent pas la plus légère tentative de soulèvement contre le général Travot, qui était resté dans cette capitale avec une poignée de soldats pour y maintenir l'odre. Il s'y promenait seul ou suivi d'un aide de camp, et jamais il ne fut insulté ; le peuple en le voyant passer disait : C'est un homme de bien, il faut le respecter. Après la convention de Cintra et le retour de l'armée de Junot en France, le général Travot passa à l'armée d'Espagne, et prit le commandement de la division du général Harispe qui avait été blessé, et ne cessa de servir avec distinction et désintéressement. Après la première entrée de Louis XVIII, en 1814, il se retira dans son département. Pendant les cent jours, en 1815, il eut un commandement dans la Vendée, fit une proclamation aux habitants pour les engager à ne point prendre les armes et livra ensuite quelques combats aux Vendéens, commandés par le marquis de la Rochejaquelein, mais il s'acquitta de sa mission difficile plutôt en pacificateur qu'en guerrier. Le général Lamarque, son ancien en grade, prit bientôt le commandement en chef, et le général Travot, appelé par Napoléon à la chambre des pairs créée pendant les cent jours, quitta la Vendée avant le second retour du roi. Il se retira de nouveau, à cette époque, dans sa famille, où il était loin de s'attendre au coup qui devait bientôt le frapper. Il venait de recevoir du duc de Feltre, alors ministre de la guerre, une lettre flatteuse dans laquelle il lui annonçait qu'une pension de retraite était *accordée à ses services*. Son nom n'était point porté sur les listes publiées par l'ordonnance du 24 juillet 1815, et celui de son général en chef, Lamarque, n'était inscrit que sur la seconde liste, dites des trente-huit, qui furent exilés. Ces listes étaient définitivement closes, et le général Travot, à qui sa conscience ne reprochait rien, se croyait à l'abri de toute poursuite lorsque, la veille de la promulgation de la loi d'amnistie du 12 janvier 1816, le télégraphe transmit, de la part du duc de Feltre, à un conseil militaire siégeant à Rennes,

l'ordre de commencer une procédure contre le général Travot, et à cet effet de faire entendre, s'il se pouvait, un témoin à l'instant même, ce qui devait rendre inapplicables au général les dispositions de cette même loi, qui accordait une amnistie à tous les individus contre lesquels il n'y avait point de procédure entamée. Le témoin ne put cependant être si promptement entendu, et les poursuites judiciaires ne purent être commencées dans la journée où la dépêche télégraphique était arrivée, mais on y suppléa en considérant l'ordre lui-même comme un commencement légal de poursuites. Une circulaire du ministre de la justice, explicative de la loi d'amnistie, déclara, il est vrai, que la détention même ne constituait pas le commencement de poursuites, mais le conseil de guerre passa outre. Le général Travot récusa le général qui présidait ce conseil, comme étant son ennemi personnel et ayant combattu contre lui. Le conseil se déclara compétent, et le président prononça lui-même négativement sur la récusation portée contre lui comme juge. Un délai de quelques jours, sollicité par les défenseurs de l'accusé, fut également rejeté par le conseil, qui condamna le général Travot à mort. Parmi les délits qui lui furent imputés, on est étonné d'en trouver un jusqu'alors inconnu dans les fastes de la jurisprudence criminelle : *la modération*, est-il dit dans le réquisitoire, *ne fut point une des armes les moins redoutables entre ses mains, la clémence elle-même fut un de ses moyens de succès*. Le général Travot se pourvut en révision contre l'arrêt qui le condamnait à mourir de la mort des criminels ; de nombreux moyens de cassation s'offraient à ses défenseurs, et le barreau de Rennes presque en totalité voulut plaider une cause qui paraissait si juste à tous les avocats de cette ville; mais leurs efforts furent vains, et l'arrêt du conseil de guerre fut confirmé par le conseil de révision. Le président du premier conseil dénonça au garde des sceaux et au ministre de la police la *consultation* et autres *mémoires* signés par treize avocats ; mais cette accusation n'eut point de suite et excita l'indignation générale. Cependant S. M. Louis XVIII accorda des lettres de grâce dans lesquelles il est dit : *Nous avons reconnu que certaines considérations provoquent notre indulgence*, et la peine de mort fut commuée en 20 années de prison. Le général Travot presque sexagénaire, ne put supporter un pareil coup : sa raison s'aliéna entièrement, et il fut conduit en cet état au château de Ham, où son épouse l'accompagna : elle vint ensuite à Paris solliciter l'élargissement d'un époux qu'elle chérissait et dont elle était tendrement aimée, mais elle n'eut pas le bonheur de réussir dans sa courageuse démarche. Ce ne fut qu'après une captivité de deux ans que les fers du général Travot furent brisés ; il fut rendu à sa famille, mais sa raison ne revint plus, et il languit quelque temps encore dans une maison de santé à Montmartre, où il termina sa glorieuse et déplorable vie en 1836. Jamais l'infortune n'accabla un homme plus estimable, un militaire plus brave, un citoyen plus vertueux.

TRÉBATIUS (Caïus), surnommé *Testa*, savant jurisconsulte romain, eut pour maître dans la science du droit Maximus-Cornélius, et fut probablement celui de Labéon. Il était de la secte d'Épicure, et ce fut sans doute à la conformité de ses opinions philosophiques avec celles de César, qu'il dut l'amitié de ce généreux protecteur, qui le nomma tribun dans ses légions, et lui permit de toucher les émoluments de cette place, sans en remplir les devoirs. Trébatius demeura constamment attaché au parti de César pendant la guerre civile, et sut se maintenir en faveur sous Auguste. Au reste, il était éloquent, plein de probité et de prudence. Macrobe et Aulu-Gelle lui attribuent divers traités sur les *religions*, qui ne nous sont pas parvenus. Il avait en outre publié plusieurs ouvrages sur le droit civil; car on trouve un grand nombre de ses décisions dans les *Pandectes* de Justinien.

TREBATTI (Paul-Ponce), sculpteur, né à Florence ou dans les environs vers 1500 ou 1505, dut arriver en France, avec le Rosso, en 1530, ou avec le Prematice, en 1531. Il se fit connaître à Paris, en 1535, par le tombeau du prince *Alberto Pio da Carpi*, officier savoyard, au service de François Ier. Ce monument, qu'on a vu longtemps au Musée des monuments français, est maintenant déposé au Musée des sculptures modernes à Paris. Tout porte à croire que Trebatti, qui, comme nous l'apprend Vasari, fut employé tout d'abord à Fontainebleau à exécuter des figures de stuc, en ronde bosse, continua d'être employé sous Henri II. Jean Goujon, chargé des décorations du Louvre (le vieux Louvre), dut s'associer des collaborateurs; aussi Brice nous dit-il qu'*il y a dans l'attique quelque chose de Paul-Ponce*. Il est certain qu'il travailla aussi à décorer l'intérieur de ce bâtiment, surtout la chambre de parade et la chambre particulière du roi. Cette dernière subsistait encore en 1807, et les connaisseurs y admiraient principalement un petit cabinet de travail. Une partie des décorations du petit château de Meudon, appelé *la Grotte*, et, selon toute apparence, les tombeaux de Charles de Maigné ou de Magny, capitaine des gardes de la porte, et d'André Blondel de Roquancourt, enfin trois génies placés sur un monument en l'honneur de François II, furent encore l'ouvrage du même maître. Catherine de Médicis l'employa ensuite à décorer le château et le jardin des Tuileries, et la rotonde appelée *la Chapelle ou le Tombeau des Valois* : c'est là qu'il plaça ce *Christ mort, qui est*, dit Sauval, *la plus belle pièce que Ponce ait jamais faite*. On cite d'autres ouvrages de Trebatti, ou qui lui ont été attribués avec plus ou moins de vraisemblance.

TREBELLIEN (Caius-Annius), célèbre pirate, se fit déclarer empereur dans l'Isaurie, sous le règne de Gallien, en l'an 264, et donna d'abord à sa puissance une assez grande étendue : mais Gallien ayant envoyé contre lui son général Causisolée, frère de Théodote, à la tête d'une armée, et Trebellien s'étant laissé attirer hors des montagnes et des détroits de l'Isaurie, il perdit une bataille sanglante, et y fut tué, un an après son usurpation. Voyez les *Trente-Tyrans* de Trebellius-Pollio — TREBELLIEN (Rufus), poëteur sous Tibère, ayant été accusé de lèse-majesté, se tua lui-même.

TREBELLIUS. *Voyez* **POLLION.**

TRÉDIAKOFSKI (Wassili-Kirilowitsch), poëte et littérateur russe, né en 1703, sentit le besoin de s'instruire par les voyages, et visita, fort jeune, la Hollande, l'Angleterre et la France. Il suivit à Paris les leçons de

Rollin, se fit recevoir à l'université, et après avoir étudié cinq ans les lettres françaises, retourna à Pétersbourg, où il fut secrétaire de l'Académie, professeur de rhétorique et plus tard conseiller de cour. C'est là qu'il mourut en 1769. Trédiakofski a beaucoup contribué par ses préceptes au perfectionnement de la littérature russe, qu'il ne lui fut pas donné d'avancer par son exemple. Un style lourd et sans élégance dépare la correction qu'il a mise dans ses ouvrages en prose; quant à ses poésies, elles sont au-dessous du médiocre. Il a été fait à Pétersbourg une édition complète de ses nombreux ouvrages, tous écrits en russe, et parmi lesquels il suffira d'indiquer la traduction de l'*Histoire ancienne* et de l'*Histoire romaine* de Rollin, en 26 vol. in-12, 1749-62, et 1761-67; *l'Art de la versification russe*, 1735; *Déidamie*, tragédie en 5 actes; la *Télémachide*, ou traduction en vers du Télémaque de Fénélon, 1766; *Considérations sur la versification russe dans les temps anciens, moyens et modernes* (Mémoires de l'Académie, juin 1755); *Considérations sur les antiquités les plus célèbres de la Russie*, 1773; et les traductions de l'*Argénide* de Barclay, de l'*Art poétique* de Boileau; et des *Mémoires sur l'artillerie*, par Saint-Remi, 1732, 2 vol. in-12.

TREIBER (Jean-Philippe), professeur en droit à l'université d'Erfurt, né à Arndstadt en 1675, enseigna d'abord à l'université d'Iéna, et fut réprimandé par le sénat académique et mis aux arrêts pour s'être expliqué avec trop de liberté sur ce qui tient à la religion. Il n'en publia pas moins, quelque temps après, en allemand, une feuille périodique intitulée : *Manière de confondre, par la seule raison, la raison qui veut aller trop loin dans les choses de la foi*, Iéna, 1704. Cette feuille ayant produit une vive et fâcheuse sensation parmi les ministres protestants, l'auteur fut emprisonné pendant six mois, et plus révolté que vaincu par cette punition, embrassa la religion catholique en 1706. Nommé bientôt professeur à l'université d'Erfurt, il ne s'occupa plus que du droit romain comparé avec la jurisprudence d'Allemagne, et mourut en 1727. Ses principaux ouvrages sont : *Series dichotomica titulorum in institutionibus imperialibus conspicuorum*, Erfurt, 1707, in-fol.; *Conspectus dichotomicus juris feudalis atque publici romano-germanici*, etc., ibid., 1717, in-fol.; *Gemina per spicuitas institutionum Justiniani*, etc., ibid., 1725, in-4°.

TRELLIARD et non **TREILHARD** (le comte Jean-Baptiste), ancien membre du Directoire exécutif, etc., né à Brive, dans le bas Limousin, fut d'abord avocat au parlement de Paris, où il commença sa réputation par des plaidoiries pour sa ville natale contre la maison de Noailles. Lors de l'institution du parlement Maupeou, il se retira du barreau, et n'y reparut qu'au retour des anciens magistrats. C'est alors que sa clientèle s'accrut encore : la maison de Condé, la ferme et la régie générale le choisirent pour conseil, et il fut nommé inspecteur des domaines. Élu député aux états généraux par la ville de Paris en 1789, il y débuta par quelques observations conciliatrices sur la réunion des ordres, se prononça pour que le pouvoir législatif résidât dans une seule chambre, et pour le *veto* absolu. Devenu membre et rapporteur habituel du comité ecclésiastique, il présenta et fit adopter tous les décrets relatifs au clergé, proposa la suppression des ordres religieux, appuya la demande d'aliéner des biens ecclésiastiques jusqu'à concurrence de 400 millions, s'opposa à ce que l'administration de ces biens fût laissée au clergé, et insista fortement pour que les actes de naissance, de mariage et de décès fussent exclusivement reçus par les autorités municipales. En 1791, il sollicita pour Voltaire les honneurs du Panthéon, fut porté à la présidence, qu'il remplit avec une fermeté remarquable en présence des tribunes tumultueuses, et fit partie de la députation qui présenta la nouvelle constitution à Louis XVI. Pendant la session de l'assemblée législative, il présida le tribunal criminel de Paris. Élu député à la Convention par le département de Seine-et-Oise, il fut porté bientôt après à la présidence; il vota dans le procès du roi, contre l'appel au peuple, pour la mort et le sursis, et cependant, en sa qualité de président, osa censurer Robespierre, dont l'influence était dès lors effrayante et qui remplissait les tribunes de furieux et de brigands. Nommé membre du comité de salut public, il fut envoyé dans le département de la Gironde après le 31 mai; mais il fut mis en arrestation pendant quelques jours, et quitta Bordeaux pour se rendre dans le département de la Dordogne, d'où il fut bientôt rappelé comme trop modéré. Il rentra au comité de salut public 3 jours après la mort de Robespierre, remplaça Barrère comme rapporteur, proposa la ratification du traité conclu avec la Prusse, et fit adopter l'échange de la fille de Louis XVI contre les députés prisonniers en Autriche. Admis au conseil des Cinq-Cents, il le présida plusieurs fois; il en sortit en 1798, devint membre du tribunal de cassation, ministre plénipotentiaire à Lille, ambassadeur à Naples, puis envoyé au congrès de Rastadt, et enfin porté au Directoire exécutif. Un an après, il en fut exclus avec la Révellière-Lépeaux et Merlin. Lors de l'établissement du gouvernement consulaire, il fut nommé vice-président, puis président du tribunal d'appel de Paris, fut appelé au conseil d'État, où il prit une part active à la discussion des Codes. Comblé dans sa vieillesse d'honneurs et de dignités, il mourut à Paris, en 1810, à l'âge de 68 ans.

TRELLIARD (Anne-François-Charles, comte), lieutenant général, fils du précédent, né à Parme, le 9 février 1764, entra au service comme cadet dans le régiment de dragons de la reine, à l'âge de 16 ans, fut nommé sous-lieutenant, le 19 octobre 1781, et lieutenant, le 28 avril 1788. Nommé capitaine après une action d'éclat, il fut nommé lieutenant-colonel, le 7 avril 1793, et envoyé sur le Rhin et dans le Palatinat avec 300 hommes de cavalerie, destinés à éclairer la marche de l'armée. Il se signala pendant toute la durée de la campagne; assista à la prise des lignes de Weissembourg et au déblocus de Landau. A la bataille de Fleurus, le lieutenant-colonel Trelliard justifia sa réputation de vaillance et d'habileté: il soutint à la tête de son régiment plusieurs charges de cavalerie légère, et contribua au gain de la journée. Il fut promu au grade de colonel, le 1er septembre 1794. La campagne de 1796 venait de s'ouvrir : le passage du Rhin s'effectuait sur trois colonnes, et l'infatigable Trelliard secondait puissamment les efforts de ses généraux, et contribuait au

triomphe des armées françaises; il franchit le fleuve à la tête de la division Grenier, s'empare des redoutes formidables de Neuwied, et fait 2,000 prisonniers. Il fit la campagne de 1797 en Allemagne, et celle de 1798 en Suisse, sous les ordres du général Souham, et toujours à l'avant-garde. Nommé général de brigade, le 11 septembre 1799, le gouvernement lui confia le commandement de la cavalerie française en Hollande. Il prit une part active aux différentes affaires qui obligèrent les Anglais à abandonner la portion de terrain qu'ils avaient envahie; fit ensuite partie de l'armée gallo-batave qui, en 1800, se trouvait sous les ordres du général en chef Augereau, et commanda l'avant-garde du général Duhesme. À Forkem, il se distingua par son audace et par son intrépidité; contint pendant toute la journée, avec sa cavalerie, qui formait l'aile gauche de l'armée, les efforts d'un corps autrichien de beaucoup supérieur en nombre. Le 12 décembre 1804, l'empereur l'appela au camp de Boulogne, et lui donna le commandement d'une brigade de hussards. En 1805, il suivit en Allemagne les troupes destinées à former la grande armée. Après s'être distingué à la bataille d'Ulm et au combat de Wertingen, où il déploya le plus grand courage et prit trois pièces d'artillerie et 700 prisonniers, il alla cueillir sa part de gloire à la bataille d'Austerlitz. Il y fut chargé de la poursuite de l'ennemi, l'atteignit, et lui fit un grand nombre de prisonniers. Pendant la campagne de 1806, le général Trelliard eut le commandement d'une division de cavalerie, formant l'avant-garde du 5e corps. Le 12 octobre, appuyé d'une brigade d'infanterie, il charge l'ennemi en retraite, lui prend 3 généraux, 3 drapeaux, 30 pièces d'artillerie et 6,000 hommes. A la bataille d'Iéna, il s'élance sur un corps ennemi, à la tête de sa division, charge 4 carrés d'infanterie, les enfonce, fait 8,000 prisonniers, prend 2 généraux, 4 drapeaux et 8 bouches à feu; poursuit vivement le corps de Blucher, fait quelques prisonniers à son arrière-garde, et continue son mouvement rapide jusqu'à la Vistule, qu'il traverse presque en même temps que l'ennemi. Il se distingua particulièrement au combat de Pultusk où il fut grièvement blessé, et donna des preuves éclatantes de valeur. Le maréchal Lannes lui fit connaître, le soir de cette brillante journée, par un de ses aides de camp, que l'empereur, satisfait de sa brillante conduite, l'avait nommé général de division. Envoyé en Espagne au commencement de 1808, il y prit le commandement de la province de Vittoria, et, peu de temps après, celui de la Castille. Il fit, avec beaucoup d'éclat, les campagnes de 1810 à 1813, en Espagne et en Portugal. Dans ce royaume, il eut le commandement de la réserve de cavalerie, se distingua à l'affaire de Coïmbre, et soutint la retraite de l'armée sur Madrid: rentré en Espagne, il y commanda la province de la Manche et la 4e division de dragons: battit le général Morillo à Almagro, protégea la retraite du roi Joseph, et culbuta l'avant-garde anglaise entre les villages de Macalahouda et de la Rosa. Après les désastres de l'armée française en Russie, Napoléon, obligé de défendre pied à pied le sol de la patrie, rappela d'Espagne presque tous ses vieux généraux et une partie de leurs immortelles phalanges. Le général Trelliard reçut l'ordre de se mettre en mouvement et de se diriger, à marches forcées, sur les plaines de la Champagne. Le 15 février 1814, il arriva avec sa division, la deuxième de cavalerie, à Nangis, au moment où une action s'engageait, et contribua puissamment au succès de la journée. Sa conduite fut la même pendant toute cette campagne; il se fit surtout remarquer à la retraite de Bar-sur-Aube du maréchal Oudinot; il soutint, pendant cette retraite, le feu meurtrier de l'artillerie ennemie, sans se laisser entamer. Le 18 juillet 1814, le roi le décora de la croix de Saint-Louis, et, pendant les cent jours, l'empereur le nomma au gouvernement de Belle-Ile-sur-Mer. Le général Trelliard était à la retraite, depuis le 1er octobre 1815, mais les événements de juillet 1830 vinrent l'en faire sortir: il était placé dans le cadre de réserve depuis le 7 janvier 1831, lorsque la mort l'enleva à sa famille et à ses compagnons de gloire. Cet officier général est décédé à Charme, près Paris, le 14 avril 1832.

TRELLON (Claude), poëte militaire au 16e siècle, a été tiré d'un long oubli par l'abbé Goujet, qui n'a pu toutefois déterminer l'époque de sa naissance ni de sa mort. On a de lui: *le premier Livre de la flamme d'amour, avec l'histoire de Padre Miracle et de l'Amant fortuné, en prose, plus diverses poésies*, Paris, 1591, in-8°; Lyon, 1592, in-8°. Il existe quatre autres éditions du même livre, dont deux sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Lyon, 1594, 1595, in-12, et deux sous le titre de la *Muse guerrière*, 1597, 1604, in-12. Le seul ouvrage que Trellon ait avoué est celui qu'il donna lui-même sous ce titre: *le Cavalier parfait, du sieur de Trellon, où sont comprises toutes ses OEuvres*, Lyon, 1605, in-12; 1614, 2 vol. in-12.

TREMBECKI (Michel), chambellan du roi de Pologne Stanislas-Auguste, et l'un des meilleurs, peut-être le premier des poëtes de sa nation, a laissé une belle traduction en vers du 4e livre de l'*Énéide*; celle de l'*Enfant prodigue* de Voltaire; de petits *poëmes*, des *odes*, dss *épîtres* et des *fables*. La majeure partie de ses ouvrages est inédite, et mériterait d'être rassemblée et publiée. Il a dû laisser dans ses papiers une grande histoire de Pologne, en latin et en polonais, dont il s'est longtemps occupé.

TREMBLAY. *Voyez* **FRAIN** et **JOSEPH.**

TREMBLAYE (le chevalier de la), né dans l'Anjou en 1759, mort en 1807, n'est guère connu que par les vers que lui adressa Voltaire et les lettres qu'il recevait de temps en temps du patriarche de Ferney, et qui, selon l'expression de d'Alembert, *lui tournaient la tête de vanité*. On a cependant de lui des *poésies* dans divers recueils; *Sur quelques contrées de l'Europe*, 1788, 2 vol. in-8°, en prose, mêlée de vers; *OEuvres posthumes*, 1808, 2 vol. in-12.

TREMBLEY (Abraham), célèbre naturaliste, né à Genève en 1700, résolut de voyager pour perfectionner ses connaissances et trouver un emploi; il se chargea de l'éducation des enfants du comte de Bentinck, résident anglais à la Haye, et employa ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle. Le premier il découvrit les mœurs, les habitudes et la singulière organisation du polype à bras, déjà vu par Leuwenhoeck et dessiné par Jussieu, et se voyant encouragé par Bonnet et par Réaumur, au-

quel il faisait part de ses découvertes, il publia : *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce, à bras en forme de cornes*, Leyde, 1744, in-4°, avec 13 planches; Paris, 2 vol. petit in-8°. Il suivit son protecteur à Londres, où la Société royale l'admit dans son sein, et dans un voyage qu'il fit à Paris, l'Académie des sciences le nomma son correspondant. Attaché bientôt après comme gouverneur au duc de Richmond, il parcourut avec son élève l'Allemagne et l'Italie; de retour à Genève en 1757, il devint membre du grand conseil, et fit partie de la commission chargée de l'approvisionnement. Dans les troubles qui désolèrent sa patrie, il sut mériter l'estime générale et mourut en 1784, emportant les regrets de tous les partis. Outre l'ouvrage cité plus haut et des *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*, on a de lui : *Instructions d'un père à ses enfants sur la nature de la religion*, Genève, 1775, 2 vol. in-8°; *Instructions d'un père à ses enfants sur la religion naturelle et révélée*, ibid., 1779, 3 vol. in-8°; *Instructions d'un père à ses enfants sur le principe de la religion et du bonheur*, ibid., 1782, in-8°. On a : *Mémoire historique sur la vie et les écrits d'Abr. Trembley*, Neuchâtel, 1787, in-8°.

TREMELLIUS (Emmanuel), professeur et théologien, né vers 1510 à Ferrare, de parents juifs, embrassa la religion catholique, puis la réformée, et, forcé de quitter l'Italie, se retira d'abord à Strasbourg d'où il passa bientôt en Angleterre. Il revint ensuite en Allemagne après la mort d'Édouard VI en 1553, et professa publiquement à Hornbach et à Heidelberg. Il se rendit ensuite à Metz, puis à Sedan, où il accepta une chaire d'hébreu, et mourut en 1580. On a de lui : *Targum in duodecim prophetas minores*, Heidelberg, 1567, in-8°; *Novum Testamentum ex syriaco latinum*, 1579 et 1621, in-4°; *Biblia sacra, id est*, 1° *Libri quinque Moschis lat. recens ex hebræo facti, brevibusque scholiis illustrati*, Francfort, 1575, in-fol.; 2° *Lib. histor.*, etc., ib., 1576; 3° *Lib. poetici*, etc., ibid., 1579; 4° *Libri prophetici*, ibid., 1579; 5° *Lib. apocryphi... cum notis brevibus Franc. Junii*, ibid., 1579.

TREMOILLE ou **TRIMOUILLE** (Louis II du nom, sire de la), vicomte de Thouars, prince de Talmont, né en 1460, était le fils de Louis de la Tremoille et de Marguerite d'Amboise; il contribua, plus qu'aucun autre, au lustre de sa famille, l'une des plus anciennes du royaume, et qui tire son nom de la terre de la Tremoille en Poitou. Dès l'âge de 27 ans, ses talents lui méritèrent le commandement des troupes que Charles VIII envoya contre le duc de Bretagne : à la tête de cette armée, la Tremoille gagna, en 1488, la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, où il fit prisonniers le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et le prince d'Orange. Les succès qui suivirent cette glorieuse journée amenèrent le traité de Sablé, par lequel le duc François II se vit contraint de rendre hommage de ses États au roi. La Tremoille repassa dans cette province en 1491, et hâta, par le siége de Rennes, le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII, qui réunit la Bretagne à la France. Les guerres d'Italie ouvrirent un nouveau champ à ses talents. On le vit, en 1495, faire transporter, avec des peines incroyables, l'artillerie française à travers l'Apennin, excitant les travailleurs de la voix et du geste, et portant lui-même deux boulets de canon. Lorsqu'il vint saluer le roi après le succès de cette pénible corvée, ce prince fut quelque temps sans le reconnaître, tant il avait le visage noirci et brûlé. La victoire de Fornoue, où il commandait le corps de bataille, lui valut la lieutenance générale du Poitou, de l'Angoumois, de l'Aunis, de l'Anjou et des Marches de Bretagne. A l'avénement de Louis XII au trône, quelques courtisans voulurent exciter ce prince contre la Tremoille, qui, après l'avoir fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, semblait avoir cherché à le mortifier, en faisant exécuter sous ses yeux plusieurs officiers pris les armes à la main contre le roi; le monarque fit cette réponse : « Un roi de France ne venge point les querelles d'un duc d'Orléans. Si la Tremoille a bien servi son maître contre moi, il me servira de même contre ceux qui seraient tentés de troubler l'État. » Deux ans après, Louis lui confia le commandement de l'armée d'Italie. La Tremoille conquit la Lombardie, obligea les Vénitiens de lui livrer le duc Louis Sforce de Milan et son frère. Au retour, il eut pour récompense le gouvernement de Bourgogne, et fut fait amiral de Guienne, puis de Bretagne. Chargé, en 1503, de faire la conquête du royaume de Naples, cette expédition manqua, parce qu'on l'obligea de perdre un temps précieux aux environs de Rome, pour favoriser l'ambition du cardinal d'Amboise, qui aspirait à la papauté. Lorsqu'il fallut agir, une maladie le ramena en France. La Tremoille donna de nouvelles preuves de valeur à la journée d'Agnadel, en 1509, sous les yeux de son maître : il se laissa surprendre, et fut battu en 1513, par les Suisses, à Novare; mais il sut bien rétablir sa gloire la même année, par ses sages dispositions pour défendre, sans troupes, la Bourgogne contre les vainqueurs, et par l'adresse avec laquelle il leur fit évacuer cette province, au moment où elle ne paraissait pas pouvoir échapper à leur invasion. Deux ans plus tard, il combattit contre les Suisses à la bataille de Marignan, avec l'intrépidité d'un guerrier qui voulait réparer l'affront de Novare. Il y perdit son fils, le prince de Talmont, qui donnait les plus belles espérances. Pendant les années 1522 et 1523, il défendit, avec peu de troupes, la Picardie contre les armées combinées de l'Empire et de l'Angleterre, sans se laisser entamer. Enfin, il termina glorieusement sa carrière, en 1525, à la bataille de Pavie, livrée contre son avis, et dans laquelle il fut percé d'une balle au cœur, en donnant les plus grandes preuves de valeur. Ce grand homme servit honorablement sous quatre rois : Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier.

TREMOILLE (François de la), petit-fils du précédent, épousa, en 1521, Anne de Laval, fille de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qui apporta dans la maison de la Tremoille ses prétentions sur la couronne de Naples, que ses descendants ont fait valoir aux congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswick, et qui leur fait accorder le titre d'altesse dans les pays étrangers. Foucher avait composé une *Histoire* de cette maison, qui n'a pas vu le jour.

TREMOILLE (Henri-Charles, duc de la), *prince de Tarente*, était fils de Henri duc de la Tremoille, et de Marie de la Tour-d'Auvergne, et naquit à Thouars,

le 17 décembre 1620. Son père étant rentré dans le sein de l'Église par une abjuration solennelle, le fit instruire des vérités de la religion; mais sa mère, protestante zélée, ne négligea rien pour préparer son retour au culte de ses ancêtres. Il fut presque continuellement malade dans son enfance; sa santé s'étant fortifiée à l'âge de 7 ans, il fut placé chez les jésuites au collége de Poitiers; et avec le secours d'un précepteur attentif, il apprit bientôt les éléments de la langue latine, le dessin et les mathématiques. Dès qu'il eut terminé ses exercices, il résolut d'aller en Hollande faire ses premières armes, sous le prince d'Orange (Frédéric-Louis), son grand-oncle. Certain que sa mère ne consentirait point à son départ, il s'enfuit avec son valet de chambre, et arrivé à Dieppe, se jeta dans le premier vaisseau dont le capitaine voulut bien le recevoir. Ce bâtiment avait sa destination pour l'Angleterre, et la Tremoille y resta deux mois malade, avant de pouvoir passer en Hollande. Il y fut accueilli de la manière la plus affectueuse par le prince d'Orange, qui lui promit de le regarder comme son propre fils. Peu de temps après, il fut désigné pour accompagner le prince Guillaume en Angleterre, et assister à son mariage avec la fille aînée du malheureux Charles Ier. N'étant pas prêt au départ du vaisseau sur lequel il devait s'embarquer, il prit un bateau pour le rejoindre, et ne l'atteignit qu'après avoir couru plusieurs fois le risque d'être submergé. A Londres, il eut une vive querelle avec le comte Henri de Nassau, et il l'aurait terminée sur-le-champ par un duel, si l'on ne fût venu les séparer. A son retour en Hollande, le prince d'Orange, instruit de ce qui s'était passé, lui donna l'ordre de se rendre à Nimègue, et envoya son adversaire à Graves, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen de les réconcilier. Le duc de la Tremoille ayant fait la campagne de 1640, comme volontaire, obtint un régiment de cavalerie, et acquit bientôt la réputation d'un excellent officier. Il avait conçu l'amour le plus vif pour la princesse d'Orange, qui partageait ses sentiments; et comme il était rentré dans la religion réformée, il ne prévoyait aucun obstacle à leur union. Cette princesse fut pourtant mariée au fils de l'électeur de Brandebourg. Le chagrin qu'il en éprouva, et la mort du prince d'Orange (1647), le décidèrent à quitter la Hollande, pour revenir dans sa famille. Peu de temps après, sa mère lui fit épouser la princesse Amélie, fille du landgrave de Hesse-Cassel. Avec l'agrément du roi, il leva deux régiments, l'un d'infanterie et l'autre de cavalerie, et se montra dévoué aux intérêts de la cour; mais irrité de n'avoir pu tirer du cardinal Mazarin que *de belles paroles et des promesses sans effet,* il entra dans la ligue des princes contre le premier ministre, et prit l'engagement de faire déclarer en leur faveur des villes de la Saintonge et du Poitou, dans lesquelles il avait des intelligences. La Tremoille se signala dans les guerres de la Fronde : au combat du faubourg Sainte-Antoine, il eut un cheval tué sous lui d'un coup de canon; l'armée des princes ayant été forcée de se replier, il enleva plusieurs villes de Champagne aux troupes du roi; mais il ne put pas les conserver : manquant d'argent, et le prince de Condé ne pouvant lui en donner, il fit un voyage en Hollande, et en rapporta quelques sommes qui lui suffirent pour apaiser ses créanciers. Il rejoignit l'armée des princes en Picardie, et fut chargé de diriger le siége de Rocroy. Après la prise de cette place (1653), voyant l'armée s'affaiblir de jour en jour par la mauvaise disposition des Espagnols, il obtint du prince de Condé la permission de se retirer en Hollande. Fatigué bientôt d'une vie oisive, il sollicita l'autorisation de rentrer en France, et revint à Paris, sur la fin de l'année 1655. L'accueil qu'il reçut de la reine mère et du roi lui causa beaucoup de surprise et de plaisir; mais il n'en restait pas moins attaché par la reconnaissance au prince de Condé, et il ne voulut jamais consentir à rien faire contre ses intérêts. Mazarin, furieux de sa résistance à ses vues, le fit arrêter à Compiègne, où il s'était rendu pour avoir une explication avec le ministre, et il fut conduit à la citadelle d'Amiens, où il resta plusieurs mois au secret. Il n'obtint sa liberté qu'à la condition de sortir du royaume; mais cet ordre fut révoqué, et il lui fut permis de se retirer dans ses terres en Poitou. Les troubles qui éclatèrent dans cette province ayant donné des inquiétudes à la cour sur la présence du duc de la Tremoille au milieu des mécontents, il reçut l'ordre de se rendre à Auxerre, puis à Laval, où il resta jusqu'à la paix des Pyrénées. Des affaires l'ayant appelé en Allemagne, en 1663, il voulut passer par la Hollande, pour y revoir ses anciens amis; mais les États profitèrent de cette circonstance pour lui faire accepter le titre de général, et l'employèrent utilement dans la guerre qu'ils eurent bientôt à soutenir contre l'évêque de Munster. Il fit un voyage en France, en 1668, pour présider les états de la province de Bretagne, et dans cette circonstance, il se conduisit de manière à mériter l'approbation du roi. Ayant fait agréer, peu de temps après, sa démission aux Hollandais, il revint en France avec la résolution de se réconcilier avec l'Église romaine. Il fit son abjuration entre les mains de l'évêque d'Angers, au mois d'octobre 1670. Le duc de la Tremoille mourut le 14 septembre 1672, et fut inhumé dans le tombeau de sa famille à Thouars. Il avait laissé, pour l'instruction de son fils aîné, des *Mémoires,* que Griffet a publiés, Liége, 1767, in-12. On y trouve des détails intéressants sur la guerre de la Fronde. Le portrait du duc de la Tremoille est gravé dans divers formats.

TREMOILLE (Charles-Armand-René de la), mort en 1741, est auteur des paroles et de la musique d'un opéra intitulé : les *Quatre parties du monde,* et de diverses *chansons* imprimées dans les recueils du temps.

TREMOILLE (Charles-Bretagne-Marie-Joseph, duc de la), prince de Tarente, né à Paris en 1764, reçut une éducation des plus distinguées. Colonel à 23 ans, il rejoignit, en 1790, les princes français à Coblentz, et concourut avec son oncle, le prince Maurice de Salm, à lever et à organiser un corps de hussards à la tête duquel il fit la campagne de 1792. Il abandonna l'année suivante le commandement de ce corps à son frère, et passa au service de la cour de Naples, avec le titre de colonel d'état-major aide de camp du roi. Il fit en cette qualité plusieurs campagnes dans la Lombardie, et se signala particulièrement à l'affaire du pont de Lodi, où il protégea la retraite de l'armée autrichienne assez efficacement pour mériter les éloges des généraux. Après

l'invasion du royaume de Naples par les Français en 1798, il donna sa démission, et se joignit au comte de Frotté pour opérer un débarquement sur les côtes du Poitou, et prendre part comme volontaire à la dernière tentative des Vendéens en faveur des Bourbons. Rentré en France en 1814, il fut fait par le roi lieutenant général et créé membre de la chambre des pairs. Lors des événements de 1830, il habitait son château près de Rambouillet; il s'empressa de venir offrir ses services à Charles X; ce prince lui ayant dit que le devoir des pairs était de se rendre à leur poste, il regagna Paris, où il arriva quand tout était décidé. La crainte de l'anarchie l'engagea à se rallier au nouveau gouvernement, et il continua de siéger à la chambre des pairs. Le duc de la Tremoille mourut en novembre 1838.

TREMOILLE (le prince Louis de la), frère du précédent, né en 1767, termina très-jeune de fort bonnes études au collége du Plessis, et visita ensuite l'Angleterre et les principales cours d'Allemagne. De retour en France, il entra dans le régiment de Colonel-général; et, lors de l'émigration, il suivit le prince de Condé qui le nomma son aide de camp. Chargé de missions importantes en diverses cours de l'Europe et en France, il fut arrêté et mis en prison; mais il eut le bonheur d'échapper aux dangers qu'il avait bravés pour remplir son devoir. A la restauration, il ne sollicita pour lui-même ni grâces ni faveurs, et ne se servit de son crédit que pour être utile à ses anciens compagnons d'infortune. Il cessa de faire partie de la chambre des pairs en 1830, et mourut aux eaux d'Aix-la-Chapelle en 1837. L'abbé de Feletz lui a consigné une touchante notice dans ses *Jugements historiques,* 1840, in-8°.

TREMOILLE (Charlotte de la). *Voyez* **CONDÉ**.

TRENCHARD (Jean), publiciste anglais, né en 1669, étudia les lois avec succès, mais renonça de bonne heure au barreau pour se livrer entièrement aux discussions politiques. Il fit paraître, en 1698, un pamphlet qu'il avait composé avec Moyle sous le titre de : *Argument pour montrer qu'une armée permanente est en opposition avec un gouvernement libre,* et donna la même année une *Histoire succincte des armées permanentes en Angleterre.* En 1720, il publia sous le nom de *Caton,* avec Thomas Gordon, d'abord dans le *London Journal,* et ensuite dans *British Journal,* une série de *lettres* qui se succédèrent pendant près de 3 ans sur les affaires publiques. Gordon réunit ses écrits aux siens, et les publia sous le titre de *Lettres de Caton, ou Essais sur la liberté civile et religieuse et sur d'autres sujets importants,* 4e édition, 1737, 4 vol. in-12. Trenchard, élu membre du parlement par un bourg de Sommerset, mourut en 1723. On cite encore de lui *le Whig indépendant,* et Antoine Collyns lui attribue, entre autres écrits : *Histoire naturelle de la superstition,* 1709, traduite en français par d'Holbach, Londres, 1767, in-12; *Considérations sur les dettes publiques,* 1709; *Réflexions sur l'ancien whig,* 1719.

TRENCK (François, baron de), commandant des pandours au service d'Autriche, né à Reggio, en Calabre, en 1711, fut conduit à l'âge de 6 ans en Slavonie par son père, qui y possédait de riches domaines, et retourna encore enfant en Italie, où il assista à la bataille de Melazzio; il fut ensuite placé au collége à Vienne, où il se fit craindre et détester de ses maîtres et de ses condisciples. Nommé à l'âge de 16 ans officier dans le régiment de Palfy, il eut plusieurs duels, et fendit la tête d'un coup de sabre à un fermier qui lui refusait de l'argent. Aux avantages d'une taille gigantesque et d'une force extraordinaire, il joignait le talent de l'ingénieur, le goût de la musique, la connaissance de la plupart des langues vivantes. Il entra, en 1738, capitaine au service de la Russie, et fit deux campagnes contre les Turcs avec distinction : mais deux fois il fut sur le point d'être fusillé pour avoir frappé son colonel; deux fois le général Munnich le sauva de la mort; et toutefois Trenck alla, pour sa seconde faute, faire six mois de travaux forcés dans la forteresse de Kief. De retour dans ses terres en Slavonie, il organisa des compagnies de *pandours* pour détruire les brigands établis sur les frontières de ce pays et de la Turquie, et parvint à les faire disparaître. En 1740, il offrit de lever à ses frais, pour Marie-Thérèse, un régiment de *pandours,* et, avant de se rendre à Vienne, il se jeta sur les brigands qu'il put rencontrer, et en incorpora 300 dans sa troupe. Il ne put maintenir sous la discipline ces hommes féroces qu'en les étonnant par ses cruautés, et les cruautés ne lui coûtaient rien. En 1741, il joignit l'armée autrichienne dans les environs de Neiss, puis, accourant sur les bords du Danube, il en ouvrit le passage, poursuivit les Bavarois et les Français jusqu'en Bavière, et mit tout à feu et à sang. En 1742, il prit d'assaut Deckendorf, Reichenhall, Cham, et dans cette dernière ville exerça des atrocités inouïes. Appelé à Vienne pour rendre compte de sa conduite, il fut rendu à la liberté au bout d'un mois, porta le nombre de ses *pandours* à 4,000, et s'empara d'une île du Rhin, vis-à-vis le fort Mortier; à la fin de la campagne, il avait fait 4,000 prisonniers et enlevé 25 canons et 10 drapeaux. En 1743, il traversa successivement deux bras du Rhin, emportant un fort tenant à Philipsbourg, et se répandit dans l'Alsace. Forcé l'année suivante de repasser le Rhin avec l'armée autrichienne, il se tint à l'arrière-garde dont il protégea la retraite avec succès. A la bataille de Sorr ou Soraw, en 1745, chargé d'attaquer Frédéric II par ses derrières, il s'arrêta à piller son camp tandis que le prince Charles se faisait battre, et fut accusé d'avoir relâché le roi de Prusse. Il comparut à Vienne devant un conseil de guerre : condamné seulement à payer 120,000 florins aux officiers qu'il avait chassés arbitrairement de son régiment, il refusa longtemps de se soumettre à cette sentence. Cité devant un nouveau conseil de guerre pour avoir fait une offense publique à Marie-Thérèse, on lui reprocha les cruautés commises à Cham. Comme il sentait que sa justification serait bien faible, il gagna ses gardiens, et s'enfuit en Hollande avec la baronne de Lestock, qu'il devait épouser. Il y fut découvert, et condamné, par un nouveau jugement, à être enfermé dans la citadelle de Brunn, où il s'empoisonna, à ce que l'on assure en 1749. Sa *Vie* a été écrite par Frédéric Trenck, son cousin. (*Voyez* aussi : *Mémoires de François, baron de Trenck, commandant des pandours, etc., écrits par lui en italien, traduits en français,* Paris, 1788, 2 vol. in-12.

TRENCK (Frédéric, baron de), cousin du précédent, né à Kœnigsberg en 1726, possédait à 13 ans les langues et l'histoire anciennes, et dès l'âge de 17 ans fut présenté à Frédéric II comme l'élève le plus remarquable de l'université de Kœnigsberg. Le roi l'engagea à quitter ses études pour entrer dans la carrière des armes, et le jeune étudiant n'eut pas à se repentir d'avoir accepté les offres de son souverain; car il obtint l'avancement le plus rapide, fut choisi pour montrer la nouvelle manœuvre à la cavalerie silésienne, et, par une faveur que ne pouvait guère espérer un officier de 18 ans, fut admis dans la société de Voltaire, de Maupertuis, de Jordan, de la Mettrie, etc. Trenck réunissait aux dons naturels de l'esprit et à la plus brillante éducation les avantages, quelquefois si précieux, de la force, de la beauté et de la jeunesse: mais ces avantages mêmes, qui lui procurèrent un bonheur éphémère, devaient faire le malheur du reste de sa vie. La princesse Amélie le remarqua dans les fêtes qui furent données en 1743, à l'occasion du mariage de la princesse Ulrique avec le roi de Suède: le jeune officier fut assez hardi pour répondre à l'amour de la sœur de son roi, et bientôt, comme il le dit dans ses *Mémoires*, il fut le plus heureux mortel de Berlin. Le secret de cette intrigue demeura caché pendant quelque temps, et Trenck, comblé de grâces et de bontés par Frédéric, qui le traitait plutôt en père qu'en souverain, fit les campagnes de 1744 et 1745, et s'y distingua; mais de graves imprudences effacèrent l'éclat de ses services. Ses ennemis profitèrent, pour le perdre, de la correspondance, nullement coupable, qu'il entretenait avec son cousin François Trenck, commandant des pandours, et ce fut là le motif ou plutôt le prétexte de sa première détention. Enfermé dans la forteresse de Glatz, où Frédéric voulait le laisser seulement une année, il crut y être pour toute la vie, et s'en échappa quand il n'avait plus qu'un mois à attendre. Après avoir essuyé toutes les privations, et fait plus de 500 lieues à pied, il arriva presque nu à Elbing en Pologne. Les secours qu'il y reçut de sa mère et de la princesse Amélie lui permirent d'aller à Vienne, où il eut à défendre sa vie contre des spadassins armés contre lui par son cousin, alors impliqué dans un procès criminel. Il se rendit de là en Hollande avec l'intention de passer aux Indes, et renonça à ce projet pour entrer au service de Russie, en qualité de capitaine des dragons de Tobolsk. Après diverses aventures, dans lesquelles il dut à son audace et à son rare sang-froid le bonheur de n'être pas repris par les Prussiens, il arriva à Moscou, et bientôt il eut gagné la faveur d'Élisabeth, inspiré une vive passion à une princesse russe, plus jeune et plus belle qu'Amélie, et séduit la femme jusqu'alors vertueuse du chancelier de Russie, son protecteur. Il quitta la Russie, en 1749, pour aller recueillir à Vienne l'héritage de son cousin François Trenck. Il passa par Stockholm, où la reine de Suède, sœur de son Amélie, lui fit l'accueil le plus affectueux, et arriva en 1750 à Vienne, où, pour être habile à succéder à son cousin, il abjura le luthéranisme, et, après trois ans de peines pendant lesquels il avait eu à soutenir 63 procès, ne recueillit de l'immense fortune qui devait lui appartenir que 63,000 florins. Pour oublier tant de tracasseries, il fit un voyage en Italie, et, à son retour à Vienne, fut nommé capitaine de cuirassiers. La mort de sa mère l'ayant forcé, en 1758, de se rendre à Dantzig, il y fut arrêté par l'ordre de Frédéric, conduit à Berlin, et de là à Magdebourg, où il resta 9 ans et 5 mois dans un affreux cachot. Enfin les portes de sa prison s'ouvrirent en 1763, vraisemblablement à la sollicitation de la reine de Prusse, et surtout de la princesse Amélie. De retour à Vienne, il fut détenu six semaines dans les casernes impériales, par les intrigues des spoliateurs de la succession de François Trenck. Remis en liberté, il ne fut dédommagé de cette injustice que par le grade de major, et alla se fixer à Aix-la-Chapelle, où il épousa, en 1765, la fille du bourgmestre. Là, tout en faisant avec succès le commerce des vins en Hongrie, il correspondait avec Joseph II, publiait chaque année quelques nouveaux écrits, rédigeait la feuille hebdomadaire intitulée *l'Ami des hommes*, et fondait (1772) une gazette très-bien reçue du public, mais qu'il eut la sagesse de supprimer, dès que Marie-Thérèse l'eut désapprouvée. De 1774 à 1777, il parcourut la France et l'Angleterre; en France, il se lia avec Franklin et le ministre Saint-Germain, qui lui firent les propositions les plus avantageuses pour l'engager à passer en Amérique; mais il préféra continuer, au sein de sa famille, son commerce de vins, qui prospérait. Obligé d'y renoncer par une escroquerie concertée entre des négociants et des magistrats de Londres, il retourna à Vienne, où les bontés de Marie-Thérèse et les missions confidentielles dont il fut chargé lui firent concevoir des espérances de fortune, que la mort de cette souveraine vint bientôt détruire. Retiré dans son château de Zwerbach en Hongrie, il s'y livra pendant 6 ans, sans succès, à des exploitations agricoles, et, décidé enfin à chercher de nouvelles ressources dans sa plume, publia par souscription ses *poésies*, ses divers ouvrages et l'*histoire* de sa vie, qui lui rapportèrent prodigieusement. En 1787, après 42 ans d'exil, il revit sa patrie et la princesse Amélie, qui lui promit de protéger ses enfants, et qu'il eut le malheur de perdre la même année. Il fit alors un voyage à Kœnigsberg, et trouva son patrimoine dissipé; mais la vogue de ses *Mémoires* put le consoler un moment de tant d'infortunes. Diverses brochures politiques, qu'il publia sur la révolution française, lui attirèrent le ressentiment de la cour impériale. Conduit prisonnier à Vienne, il resta 17 jours aux arrêts, et ne recouvra sa liberté qu'en perdant une pension de 2,000 florins, qu'on lui avait accordée à condition qu'il n'écrirait plus. Il revint en France en 1791; mais il n'y reçut point l'accueil qu'il espérait, et vécut à Paris dans un état voisin de la misère. Les hommes qui dirigeaient le parti de la Montagne, sans pitié pour sa vieillesse et ses longues infortunes, l'enfermèrent à Saint-Lazare comme émissaire secret du roi de Prusse, et, n'ayant pu trouver contre lui de preuves suffisantes, l'accusèrent d'avoir pris part à la conspiration des prisons; conduit à l'échafaud, en 1794, le même jour que les poëtes Roucher et André Chénier, il mourut avec un courage digne de sa renommée. De tous les écrits de Trenck, l'histoire de sa vie mérite surtout d'être lue. Il y en a deux traductions françaises, l'une du baron de Bock, Metz, 1787, 2 vol.

in-12; l'autre par le Tourneur, Paris, 1705, 3 vol., même format. On lira encore avec intérêt l'*Examen politique et critique de l'histoire secrète de la cour de Berlin,* dans lequel il réfute les assertions de Mirabeau contre les souverains du Nord.

TRENCK (Maurice-Flavius, baron de), journaliste, de la même famille que les précédents, naquit à Dresde, où son père résidait comme envoyé de Pologne. Ayant été élevé au collége de Marie-Thérèse à Vienne, il fit, comme officier du génie et avec la permission de la cour, un voyage en Espagne, pour diriger les travaux des fortifications de Carthagène. Ayant quitté le service de l'Autriche, et voyagé pendant cinq ans, il se fixa à Neuwied sur le Rhin, où il établit, en 1785, un journal politique allemand qui, sous le titre de *Dialogues des morts,* eut un succès prodigieux. Dès la seconde année, on en débita 3,000 exemplaires, et la révolution ayant éclaté en France, les souscriptions s'augmentèrent à un tel point que la recette d'une seule année allait jusqu'à 70,000 florins. Les maîtres de postes se virent obligés de faire construire des voitures particulières pour transporter les *Dialogues des morts.* Cette faveur extraordinaire fit naître l'idée de plusieurs contrefaçons : il en parut deux en Autriche, et l'on y publiait même les *Dialogues* traduits en latin. Trenck s'exprima avec beaucoup de force contre l'audace des contrefacteurs; mais il ne put les empêcher. Obligé, par les événements, de quitter Neuwied, il alla s'établir à Francfort, où il continua, pendant quelque temps encore, ses *Dialogues.* Il mourut dans cette ville, le 21 septembre 1810.

TRENEUIL (Joseph), littérateur, né à Cahors le 27 juin 1763, fit son droit et prit ses grades à Toulouse; mais trois couronnes obtenues successivement au concours des *Jeux Floraux* le déterminèrent à suivre son goût pour la poésie. Il se chargea de l'éducation d'un enfant de la famille Castellane, à laquelle il s'attacha et dont il partagea l'exil et la captivité. Malgré le dévouement qu'il montra en cette occasion, il ne publia son poëme des *Tombeaux de Saint-Denis,* composé depuis longtemps, que quand un décret impérial, du 20 février 1806, qui ordonnait l'érection de *trois autels expiatoires,* l'eut assuré que les jours de péril étaient passés. Nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, à la sollicitation de Murat, son condisciple, il ne put se dispenser de célébrer le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche et la naissance du roi de Rome. Il fit ensuite paraître *l'Orpheline du Temple,* le *Martyr de Louis XVI,* et la *Captivité de Pie VI,* quand le retour des Bourbons lui permit de les publier. Nommé directeur de la bibliothèque de l'Arsenal, il mourut en 1818. Il avait donné l'année précédente le *Recueil* de ses poésies, in-8°, précédé d'un *Discours sur l'élégie héroïque;* une 2e édition a paru en 1824, in-8°, précédée d'une *notice* et augmentée de plusieurs pièces.

TRENTA (Philippe), prélat, né en 1731 d'une famille noble d'Ascoli, embrassa l'état ecclésiastique, obtint divers emplois, et, nommé évêque de Foligno en 1785, mourut dans cette ville en 1795. On a de lui : un *Recueil de six tragédies,* Foligno, 1757, in-4°; Lucques, 1766, in-4°; une 7e tragédie, l'*Ange,* qui remporta le 2e prix au concours dramatique de Parme en 1774, Bodoni, in-4°; *Limon* (jardin orné de fleurs), *sive urbanarum quæstionum Libri III,* Rome, 1782, in-4°.

TRENTO (Jérôme), jésuite, né à Padoue en 1728, mort à Venise en 1784, est cité comme un des meilleurs modèles de l'éloquence sacrée en Italie. On a de lui : *Prediche quaresimali,* Venise, 1785, in-4°; 1798 et 1816, in-4°; *Panegirici e Discorsi morali,* 1786, in-4°, 1818, in-4°.

TRENTSCHIN (Mathieu de) commandait, comme palatin du royaume, les troupes hongroises, au nom de Vladislas III, à la bataille de Stillfried (26 août 1278), où le roi Ottocare perdit la couronne et la vie. Il fit ensuite tous ses efforts pour arracher Vladislas à la vie honteuse qu'il menait, entouré de femmes débauchées. Après la mort de ce prince et celle d'André III, apprenant que Charles Robert, accompagné par un légat du pape, était entré en Hongrie pour se faire sacrer roi, Trentschin réunit les magnats les plus puissants, et leur fit jurer qu'ils ne reconnaîtraient point Charles, et qu'ils enverraient à Prague, vers le roi Wenceslas, pour offrir la couronne de Hongrie au jeune prince Wenceslas, alors âgé de 12 ans (1301). Pendant que les magnats emmenaient à Bude leur jeune roi, et qu'ils repoussaient à la fois le légat Charles Robert, la cour de Rome ayant reconnu celui-ci (1308), Trentschin, de concert avec Vladislas de Dobrogos, fit répandre dans tout le royaume une circulaire par laquelle il protestait contre l'influence que les papes voulaient s'arroger sur la Hongrie. Le légat excommunia Trentschin, qui, en appelant à son épée, leva des troupes, fit armer ses places fortes qu'il tenait comme fiefs royaux, vint assiéger Gran, résidence de l'archevêque-primat du royaume, le força de signer une capitulation, et mit le siége devant Kaschau. Le roi Charles Robert étant accouru pour délivrer la place, on en vint aux mains le 15 juin 1312. Le combat fut sanglant et le succès incertain. Cependant Trentschin s'empara du pouvoir souverain, et fit battre monnaie en son nom. Profitant du mécontentement de la nation bohémienne, il se jeta, en 1315, sur la Moravie qu'il dévasta. Le roi Jean arriva, à marches forcées, au secours de cette province, et Trentschin se retira; mais il forma ensuite une ligue contre Charles Robert qui se livrait à la débauche et se disposait à abandonner la Hongrie, où il désespérait de se soutenir. Le haut clergé mécontent se rassembla en 1318, et invita ce prince, sous peine d'excommunication, à convoquer la diète pour se concerter sur les mesures à prendre contre Trentschin. Un bref du pape, conçu dans le même sens, arriva simultanément; et le roi fut contraint d'ordonner la convocation. On s'attendait à une diète orageuse; mais on apprit la mort inopinée de Trentschin. Ses partisans n'ayant plus de chef, se soumirent; le roi s'empara de ses biens, et depuis ce moment son trône fut affermi.

TRESCHOW professa la théologie à l'université de Copenhague, puis à celle de Christiania. En 1814, il devint membre du gouvernement norwégien, conseiller d'État et directeur du ministère des cultes et de l'instruction. Son ouvrage sur *l'Esprit du christianisme, ou Instruction évangélique,* est très-estimé. Ce philosophe, homme d'État, mourut à Christiania en 1833, à 82 ans.

TRESHAM (Henri), peintre anglais, natif d'Irlande, mort en 1814, joignit la culture des lettres à celle des beaux-arts. On a de lui plusieurs morceaux de poésies, entre autres une pièce intitulée *the sea-sick Minstrel* (le ménestrel atteint du mal de mer).

TRESSAN (Pierre de la Vergne de), missionnaire, né en 1618, au château de ce nom, dans le Languedoc, fut élevé dans la religion réformée. S'étant converti à la foi catholique, il résolut d'entrer dans les ordres sacrés; mais, loin de rechercher les dignités auxquelles sa naissance lui permettait de prétendre, il voulut s'enfermer dans un cloître, et y passer sa vie dans les exercices de la pénitence. Le pieux évêque d'Aleth, Nicolas Pavillon, sous la conduite duquel il s'était placé, le détourna de ce projet, l'envoya en Palestine visiter les lieux saints, et, à son retour, l'engagea à entrer dans les missions du Languedoc, où il se fit bientôt une grande réputation de vertu et de talent. Directeur d'un grand nombre de dames distinguées, parmi lesquelles il suffira de citer la princesse de Conti, la maréchale de Schomberg et Mme de Grignan, il n'en fut pas moins exilé du Languedoc pour avoir pris part à la *Théologie morale;* mais cet ordre sévère ne tarda pas d'être révoqué. Il se noya en voulant traverser le Gardon en 1684. On lui attribue un ouvrage qui parut quatre ans après sa mort, sous ce titre : *Relation nouvelle d'un voyage de la terre sainte*, ou *Description de l'état présent des lieux où se sont passées les principales actions de la vie de Jésus-Christ,* Paris, in-12. Mais l'abbé Goujet et d'autres critiques jugent cet ouvrage tout à fait indigne de lui. On lui doit : *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on peut y commettre,* Paris, 1670, 3 vol. in-12.

TRESSAN (Louis-Élisabeth de la Vergne, comte de), littérateur distingué, né au Mans le 5 octobre 1705, fut admis dès l'âge de 13 ans à partager les études et les amusements de Louis XV, encore enfant, et se fit bientôt remarquer des écrivains qui formaient alors la société du Palais-Royal. Il leur communiqua ses premiers essais, et en reçut des conseils et des encouragements. Obligé toutefois de s'appliquer aux sciences propres à l'homme de guerre, il y fit de rapides progrès. Il obtint bientôt le brevet de mestre de camp dans le régiment du régent, et devint par son esprit, ses grâces et son enjouement, l'un des ornements d'une cour jeune et brillante. Son oncle, l'archevêque de Rouen, pour l'arracher à cette vie si pleine de dissipation, le fit voyager en Italie. Tressan découvrit à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, une collection unique des romans français de chevalerie, écrits en langue romane, et revint à Paris avec un goût décidé pour ce genre d'ouvrages. La guerre ayant éclaté en 1733, il partit comme aide de camp du duc de Noailles, assista au siége de Kehl, se distingua l'année suivante à l'attaque des lignes d'Eslinghen et dans la tranchée devant Philipsbourg, où il fut blessé. Nommé à la paix brigadier et enseigne de la compagnie écossaise des gardes du corps, lorsque la guerre se ralluma en 1741, il fut employé à l'armée de Flandre; il obtint le grade de maréchal de camp en 1744, servit en cette qualité aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, fit l'année suivante le siége de Tournai, sous les ordres de Louis XV, et fut son aide de camp à la bataille de Fontenoi, où il reçut deux blessures. Nommé gouverneur du Toulois en 1750, il fut appelé peu de temps après à la cour de Lunéville, avec le titre de grand maréchal, et n'usa de son crédit sur Stanislas que pour seconder les vues bienfaisantes de ce prince; mais des épigrammes contre des courtisans, et surtout des couplets contre des dames en faveur à la cour de France, refroidirent Louis XV à son égard, et bientôt il faillit perdre aussi la bienveillance de Stanislas pour avoir affecté, dans un discours à l'Académie de Nancy, des sentiments trop philosophiques. Tressan fit approuver son discours par la Sorbonne, et s'honora en refusant les propositions que lui fit faire le roi de Prusse pour l'attirer à son service; mais il ne montra ni franchise ni dignité dans la querelle de Palissot et des philosophes qui demandaient que son nom fût rayé du tableau des académiciens de Nancy. Lorsque l'éducation de ses enfants fut terminée, il vint s'établir à Paris, puis à Franconville, dans la vallée de Montmorency. C'est à cette époque qu'il fournit, à la *Bibliothèque des romans,* les *extraits* des anciens romans français de chevalerie, auxquels il doit en grande partie sa réputation. Il fut admis à l'Académie française en 1781. Depuis longtemps il était de l'Académie des sciences, de la Société royale de Londres et de beaucoup d'autres sociétés. Il mourut le 31 octobre 1783. Ses *OEuvres choisies,* publiées par Garnier, Paris, 1787-91, 12 vol. in-8°, fig., ont été réimprimées, notamment en 1823, ibid., 10 vol. in-8°, fig., précédées d'une *notice* sur l'auteur et ses ouvrages, par M. Campenon, et augmentées de plusieurs morceaux inédits. On doit citer de Tressan *l'Essai sur le fluide électrique considéré comme agent universel,* ibid., 1783 ou 1786, 2 vol. in-8°, qui lui assure, d'une manière incontestable, l'honneur d'avoir expliqué le premier les principaux phénomènes de cet agent de la nature. Condorcet fit son *Éloge* à l'Académie des sciences.

TRESSAN (la Vergne, abbé de), fils puîné du précédent, né dans le Boulonnais, en 1749, était grand vicaire de l'archevêque de Rouen quand la révolution éclata. Il parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Russie, et s'établit en Angleterre. Éditeur de la traduction par son ami Delille du *Passage de Saint-Gothard,* poëme de la duchesse de Devonshire, il publia dans le même temps, comme une œuvre posthume de son père, le roman de *Robert le Brave,* réimprimé, Paris, 1800, in-8° et in-18; Londres, 1801, in-8°. Rentré en France après le 18 brumaire, il partagea son temps entre l'étude et le soin d'un troupeau de mérinos, et mourut en 1809. Outre le roman déjà cité, on lui doit : *Mythologie comparée avec l'Histoire,* Londres, 1776, in-8°; Paris, 8e édition, 1826, 2 vol. in-12, et la traduction des *Sermons* de Hug. Blair, Paris, 1807, 5 vol. in-8°.

TRESSEOL. *Voyez* **ROUBAUD.**

TRÉTER (Thomas), savant polonais, fut emmené à Rome par le cardinal Hosius, évêque de Varmie. Chargé d'affaires près du saint-siége par la reine Anne Jagellon, il remplit les mêmes fonctions sous les rois Bathory et Sigismond III, de manière à gagner la bienveillance de Grégoire XIII et de Clément VII. On a de lui : *Q. Horatii Poemata cum annotationibus et indice,* Anvers,

1576, in 8°; *Romanorum imperatorum Effigies cum elogiis,* Rome, 1583, in-8°; *Vitæ episcoporum warmiensium, ex Annalibus heilsbergensibus collectæ,* Cracovie, 1685, in-fol.

TREUER (Gottlieb-Samuel), professeur de droit public à l'université de Gœttingen, né à Francfort-sur-l'Oder le 24 décembre 1683, mort à Gœttingen en 1743, a publié un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue : *Observations sur le droit absolu que les princes s'arrogent* (allemand), Leipzig, 1719, in-8°; *Origine des cercles de l'empire germanique et circonstances dans lesquelles ils ont été établis* (allemand), Helmstadt, 1722, in-4°; *Monstrum arbitrarii juris territorialis, legibus imperii è Germaniâ profligatum,* Francfort, 1739, in-4°; *Pædia juris feudalis universalis,* 1753, in-8°.

TREUTLER (Jérôme), célèbre jurisconsulte, né le 14 février 1565, fils d'un tailleur de Schneidnitz, en Silésie, obtint plusieurs chaires qu'il remplit avec une haute distinction; nommé syndic du magistrat de Bautzen et *procurateur* de la chambre de la haute Lusace, il fut anobli par l'empereur Rodolphe II, sous le nom de Treutler de *Kroschortz,* et mourut en 1607. Son ouvrage le plus connu est : *Selectarum disputationum ad jus civile Justinianeum volumina II,* Marbourg, 1592, 2 vol. in-4°, souvent réimprimé et commenté par plusieurs jurisconsultes.

TREUTTEL (Jean-George), libraire, né à Strasbourg en 1744, consacra quelques années à voyager dans le midi de la France, en Suisse et en Italie, et partout forma des relations avec les savants. De retour dans sa ville natale, il s'associa à Bauer, libraire instruit, dont plus tard il devint le successeur. A l'époque de la révolution, il rendit à sa ville, entre autres services, celui de préserver du pillage une partie de ses archives. Membre du conseil municipal, il fut destitué après le 10 août, et se retira à Versailles, où il resta près de deux ans en surveillance. C'est à cette époque qu'il jeta, de concert avec M. Würtz, son neveu et depuis son beau-frère, les fondements du grand établissement de librairie devenu l'un des plus importants de la capitale. Ainsi que Panckoucke le père, il mérita, par ses procédés envers les gens de lettres et les savants, quelque chose de plus que leur estime. Plusieurs villages de l'Alsace ayant été incendiés dans l'invasion de 1815, il appela l'intérêt sur les victimes de ce désastre, et recueillit de fortes sommes qui concoururent à le réparer. Il en fit de même lors de la terrible inondation qui ravagea une partie de son pays en 1824. Il était le doyen d'âge du consistoire de la confession d'Augsbourg à Paris, quand il mourut en 1826. Ses restes ont été déposés à Grolai, où il avait fondé, en faveur des pauvres enfants catholiques, un établissement d'instruction primaire, ainsi qu'un lieu de refuge pour les vieillards. On a recueilli, sous le titre d'*Obsèques de J. G. Treuttel,* etc., son *Éloge funèbre,* par MM. les pasteurs Goepp et Boissard, ainsi que quelques autres *discours,* et des *strophes* (en allemand) sur sa mort, par M. le pasteur Jaeglé.

TREUVÉ (Simon-Michel), chanoine et théologien de Meaux, né à Noyers, en Bourgogne, le 8 août 1651, mort à Paris en 1730, travailla au *Bréviaire* de Meaux sous la direction de Bossuet. Quelques-uns de ses ouvrages eurent de la vogue dans le temps, entre autres les *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacrements de pénitence et d'eucharistie,* 1670, in-12.

TRÉVILLE. *Voyez* LATOUCHE.

TREVISANI (François), peintre, né à Capo-d'Istria en 1656, est souvent désigné par le surnom de *Romain,* pour le distinguer de son frère Angiolo, qui ne quitta jamais Venise. Il eut pour premier maître un peintre flamand qui avait un talent particulier pour peindre de petits sujets, et fit de tels progrès dans ce genre qu'avant l'âge de 12 ans il exécuta un tableau de son invention, dont les connaisseurs furent étonnés. Il se rendit alors à Venise pour y étudier sous le Zanchi, puis vint à Rome où le cardinal Flavio-Chigi lui confia des travaux importants, tandis que le duc de Modène le chargeait de copier les plus beaux ouvrages du Corrége et de Paul Véronèse. Bientôt après le cardinal son protecteur lui obtint la dignité de chevalier. Clément XI l'honora de son estime et lui confia l'exécution d'un des prophètes du palais de Saint-Jean de Latran et d'une partie de la coupole du dôme d'Urbin. Il représenta, dans les pendentifs, les *Quatre parties du monde,* peinture admirable par le coloris, l'imagination et la beauté du dessin. Sa réputation s'étendit jusqu'en Russie, et Pierre le Grand lui demanda plusieurs tableaux qu'il paya magnifiquement. Personne ne posséda jamais au même degré que ce maître le talent d'imiter toutes les manières. Celui de ses ouvrages qu'il regardait comme son chef-d'œuvre est un crucifiement de petite dimension qu'on voit à Forli, dans la galerie des seigneurs Albiccini. On trouve de ses ouvrages à Bologne, à Camerino, à Pérouse, à Forli et surtout à Rome, où il mourut en 1746. Le musée de Paris possède deux tableaux de Trevisani : *la Vierge couvrant d'une draperie l'enfant Jésus qui dort,* et *Jésus, assis sur une table, montrant à sa mère une grenadille, symbole mystérieux de la passion.*

TREVISANI (Angiolo), frère du précédent, né à Capo-d'Istria, fut aussi élève de Zanchi, mais ne quitta point Venise comme son frère, et devint un des premiers artistes de l'école. On voit de lui dans la Chartreuse et et dans plusieurs autres églises de Venise, des tableaux remarquables; mais c'est dans le portrait surtout qu'il s'est mis hors ligne.

TREVISANO (Paul), voyageur, né à Venise, vers 1452, d'une ancienne famille, parcourut la Syrie, l'Égypte, l'Arabie, la Palestine et l'Éthiopie, et fit un assez long séjour en Chypre, où il épousa, en 1484, une riche veuve. Son habileté dans les affaires le fit choisir par le grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, pour négocier un traité de paix avec le soudan d'Égypte. Il fut ensuite provéditeur de la république de Venise, à Salo dans le Bressan, où il était encore en 1504. Il avait écrit, pendant son séjour en Chypre : *De Nili origine et incremento : item de Æthiopum regione et moribus liber singularis, compositus per me Paulum Trevisanum, nobilem venetum, in insulâ Cypri, anno reparatæ salutis M. CCCC. LXXXIII.* L'abbé Morelli, qui a recueilli tous les détails relatifs à Trevisano, regrette que ce manuscrit, dont il n'existait peut-être qu'une copie, se soit égaré. Trevisano était connu pour avoir porté dans ses voyages cet esprit d'observation qui les rend utiles.

TREVISANO (Marc-Antoine) fut élu doge de Venise, le 4 juin 1553, pour succéder à François Donato. On vantait sa piété et sa sagesse; mais il eut peu d'occasions d'en donner des preuves pendant son gouvernement, étant mort le 31 mai suivant. Sous son règne, quoique l'Italie fût embrasée par la guerre entre Charles-Quint et Henri II, Venise, fidèle à sa politique, conserva et fit respecter sa neutralité. Il eut pour successeur François Venieri.

TREVISIO (André), célèbre médecin, né à Occimiano dans le Montferrat, ou, selon quelques-uns, à Fontanello dans le Novarais, fit et publia des observations sur les fièvres épidémiques qui régnèrent, en 1587 et 1588, dans le duché de Milan, et s'acquit par là une grande réputation, fut nommé premier médecin et gentilhomme de la chambre de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie et de l'archiduc Albert, son époux, gouverneur des Pays-Bas. De retour en Italie, il s'établit à Pavie, et fonda dans le couvent des Augustins de Casal, en 1614, un collége avec des bourses pour 7 pauvres étudiants du Montferrat. On cite de lui : *De causis, nat., moribus et curatione pestilentium febrium vulgò dictarum cum signis sive petechiis*, Milan, 1588, in-4°; *Phœnix principum, sive Alberti Pii morientis Vita.*

TREW (Abdias), mathématicien, né à Anspach en 1597, mort en 1669 à Altdorf, où il avait professé la physique, et élevé, en 1657, le premier observatoire qu'on ait vu dans ces contrées, fit des découvertes heureuses dans la théorie de la musique. On a de lui : *Compendium fortificatorum*, Nuremberg, 1641, in-12; *Directorium mathematicum, quo tota mathesis et omnes ejus partes..... methodicè disci possunt*, 1657, in-4°; fig.; *Théorie du calendrier* (allemand), Lunebourg, 1666, in-4°.

TREW (Christophe-Jacques), médecin et botaniste célèbre, petit-fils du précédent, né à Lauf en Franconie, en 1695, après avoir terminé ses études, parcourut la Suisse et une partie de l'Allemagne, demeura 13 mois à Paris, visitant les hôpitaux, les bibliothèques, les cabinets d'histoire naturelle, les établissements d'anatomie, de botanique et de chimie, se rendit de là en Hollande, vit Hambourg et Dantzig, et revint en 1720 à Nuremberg, d'où sa réputation ne tarda pas à s'étendre dans toute la Franconie. En 1727, il fut admis à l'Académie de Nuremberg, qui le choisit pour son directeur en 1746; il fit partie, en 1730, de la société *Norique* nouvellement formée à Altdorf, et qu'il dirigea de 1734 à 1745, et fut membre honoraire des académies des sciences de Londres, de Berlin et de Florence. Il mourut en 1769. Se souvenant des services rendus à son grand-père par la ville de Nuremberg, il fit à l'université d'Altdorf, un don digne de la munificence d'un prince. C'étaient des manuscrits, des livres rares, des dissertations, des gravures, des tableaux, des machines et instruments de chirurgie et de physique, enfin des productions des trois règnes de la nature. Sa bibliothèque était composée de plus de 34,000 vol., sans compter les dissertations reliées en 346 vol. Sa veuve ajouta à ce legs un capital de 6,000 florins. Les principaux ouvrages de Trew sont : *De differentiis quibusdam inter hominem natum et hominem nascendum*, Nuremberg, 1736, in-4°; *Traité élémentaire de l'anatomie, autant que cette science peut être nécessaire aux peintres* (allemand), 1767, in-fol.; *Plantæ selectæ nominibus propriis notisque illustratæ, in æs et incisæ vivis coloribus repræsentatæ*, ibid., 1750 à 1760, in-fol.; *Hortus nitidissimus omnem per annum superbiens floribus*, etc., ibid., 1750 à 1768, in-fol.; *Cedrorum Libani historia earumque character botanicus, cum illo laricis, abietis, pinique comparatus*, etc., ibid., 1757 à 1767, in-fol.

TRIAL (Antoine), acteur, né à Avignon en 1736, après avoir joué la comédie pendant quelques années en province, débuta en 1764 au Théâtre-Italien, par les rôles de *Bastien* dans le *Sorcier*, de *Colin* dans le *Maréchal*, etc. Il quitta cet emploi pour prendre celui des comiques, des paysans, des valets poltrons, dans lequel il se fit une réputation méritée. Ayant embrassé avec une ardeur exagérée les principes de la révolution, il entra au comité révolutionnaire de la section Lepelletier en 1793, et fut chargé des actes civils de son arrondissement. Il remplissait encore ces fonctions au 9 thermidor. Accusé d'avoir envoyé plus d'une victime à l'échafaud, ce qui n'était que trop vrai, quoiqu'il ne fût pas né méchant, on le força de se mettre à genoux et de chanter le *Réveil du peuple*, au milieu des huées et des sifflets. Le lendemain, quand il se présenta pour remplir ses fonctions municipales, on lui fit essuyer de nouvelles mortifications. Désespéré il rentra chez lui, et la honte, les remords, ou le poison peut-être, terminèrent ses jours (1795).

TRIAL (Marie Jeanne MILON), épouse en secondes noces du précédent, née à Paris en 1746, morte en 1818, débuta sur le Théâtre-Italien en 1766, sous le nom de Félicité Mandeville, par les rôles de *Laurette* dans *le Peintre amoureux*, et de *Perrette* dans *les deux Chasseurs*, et fut obligée, par le mauvais état de sa santé, de quitter le théâtre en 1786. Elle partagea les opinions révolutionnaires de son mari, et contribua même, dit-on, à lui donner cette exaltation qui fit son malheur.

TRIAL (Armand-Emmanuel), fils unique des précédents, né à Paris en 1770, mort en 1803, montra de bonne heure des dispositions pour la musique. Il composa celle de 3 opéras comiques, joués sur le théâtre Favart : *Julien et Colette, ou la Milice*, paroles de Parisau, 1788; *Adélaïde et Mirval*, avec Patrat, 1791; les *deux petits Aveugles*, poëme de Noël, 1792.

TRIAL (Jean-Claude), violoniste et compositeur, oncle du précédent, né à Avignon en 1734, mort subitement en 1771 à Paris, où il était avec Berton l'un des directeurs de l'Opéra, a fait la musique de *Sylvie*, de *Théonis*, de *la Chercheuse d'esprit*, d'*Ésope à Cythère*, de plusieurs *cantates*, etc. Il fut un des bons violonistes de son temps; mais ses compositions sont froides, sans couleur et sans caractère.

TRIBOLO (Nicolo, dit le), sculpteur, né à Florence en 1500, fut d'abord placé comme apprenti chez un menuisier, qu'il quitta pour suivre les leçons de Sansovino. Il s'appliqua sans relâche à modeler et à dessiner, et devenu bientôt assez habile pour travailler de lui-même, fut appelé à Bologne, où il fit, pour la façade de l'église Sainte-Pétrone, deux statues en marbre de Sibylles qui enlevèrent tous les suffrages. Employé à Pise par Anastase de Pietra-Santa, sculpteur habile et

son intime ami, il travailla ensuite pour François Ier, et pour Clément VII, auquel il facilita la prise de Florence en 1529. Les grands-ducs de Toscane, Alexandre et Cosme Ier, l'employèrent aussi, notamment à l'occasion des fêtes offertes à Charles-Quint lors de son passage à Florence, après l'expédition de Tunis, et pour celles du mariage d'Éléonore de Médicis avec le vice-roi de Naples. Les plus remarquables ouvrages de Tribolo sont : une statue de la *Nature*, placée par François Ier dans le château de Fontainebleau; deux figures de *Victoires*, sculptées sur une des faces de la citadelle élevée à Florence par le grand-duc Alexandre; les groupes de marbre dont il orna, par l'ordre de Cosme Ier, la fontaine de son château de Castello, et parmi lesquels on admire surtout une *Nymphe* qui, en pressant ses cheveux, en fait sortir de l'eau. Son siècle enfin ne lui offrit pas de rival dans la sculpture; mais il ne réussit pas aussi bien quand il voulut être ingénieur et diriger le cours des eaux du territoire de Florence. Il mourut en 1550.

TRIBONIEN (Tribounianos), célèbre jurisconsulte, né à Side en Pamphilie vers le commencement du 6e siècle, d'une famille obscure, sut réunir aux connaissances les plus étendues et les plus variées beaucoup de douceur et d'urbanité, un esprit souple, insinuant, persuasif, une grande facilité d'élocution et un talent merveilleux pour apprêter la louange. Avec tous ces avantages, il ne pouvait manquer de s'élever aux plus hautes dignités. Il plaida quelque temps devant les hautes cours de Constantinople, appelées *préfectures judiciaires*, et ne tarda pas à être admis comme rapporteur au conseil de Justinien qui le nomma successivement questeur, maître des offices, préfet du prétoire, consul, et en fit vraiment un premier ministre sous ces titres divers. Lorsque l'empereur voulut reconstruire l'édifice d'une nouvelle législation avec les matériaux nombreux, mais épars et confus, que lui offrait l'ancienne, ce fut Tribonien qu'il mit à la tête de cette vaste entreprise. C'est donc à lui qu'il faut rapporter la plus grande partie des éloges et des reproches qui ont été adressés à la compilation ordonnée par le chef de l'empire. Tribonien s'associa, il est vrai, pour collaborateurs, Théophile, Dorothée, les deux Constantin, Cratinus, Étienne, Mennas, Prosdocius-Fulthomius, Thimothée, Thalalée, Léonide, Léontinus, Platon, Jacques et Jean ; mais leurs travaux furent entièrement subordonnés à sa direction. Les trois collections qui sortirent de leurs mains sont : le *Code*, le *Digeste* (qu'on appelle aussi les *Pandectes*) et les *Institutes*. Le *Code* fut destiné à réunir toutes les constitutions des empereurs et à établir entre elles une parfaite harmonie. Terminé au bout d'un an, il fut question de rassembler aussi en un corps d'ouvrage les lois proprement dites, les plébiscites, les sénatus-consultes, les édits prétoriens, en un mot, l'ancienne et la plus belle jurisprudence de Rome. Cette tâche était immense. Il est vrai que le chef de la compilation justinienne reçut toute latitude pour modifier et supprimer ce qui pouvait gêner son plan et pour ajouter au besoin. Quant aux points controversés entre les auteurs, la solution en fut donnée par 50 décisions impériales dont c'était là l'unique objet. Ainsi s'éleva, dans l'espace de trois années, l'immense monument qui reçut le nom de *Digeste* ou de *Pandectes*. L'on eut aussi l'idée toute nouvelle de rédiger des *Institutes* ou *Éléments* de droits qui fussent en harmonie avec la nouvelle législation et en rendissent l'étude plus facile. Pour ce travail, moins important que les autres, Tribonien ne s'associa que deux collaborateurs, Théophile et Dorothée. Toute la compilation, ainsi formée de trois parties, ne coûta que quatre années à ses rédacteurs. Commencée en 530, elle fut achevée en 534. Toutefois on ne s'en tint pas là; on publia une seconde édition du *Code* pour y faire quelques modifications et pour y introduire les 50 décisions postérieures dont nous avons parlé. Ce nouveau *Code*, appelé par les légistes le *Codex repetitæ prælectionis*, est le seul qui nous soit parvenu. Plus tard, Justinien ne se fit pas scrupule d'ajouter ou de retrancher, de déroger même à sa propre législation par de nouvelles constitutions qu'on recueillit aussi après sa mort sous le titre de *Novelles*, et qui composent aujourd'hui avec le *Code*, le *Digeste* et les *Institutes*, ce que nous nommons le *Corpus juris Justinianeum*. Ce ne sont là pour nous sans doute que des lois mortes; mais c'est la raison écrite qui a présidé à la rédaction de toutes nos lois modernes. A ce titre, l'habile jurisconsulte, par qui fut rédigé un si grand ouvrage, a des droits à notre reconnaissance. Ce n'est pas que ses compilations soient parfaites ni qu'elles aient atteint le degré de perfection qu'elles auraient eu s'il se fût moins pressé de remplir sa tâche. Il méritait de sévères reproches qui ne lui ont point été épargnés. Seulement nous considérons en lui l'homme et le magistrat, et nous rappellerons que plus d'une fois il fit un trafic honteux de la justice. Dire qu'il eut Justinien pour complice, ce n'est point le justifier, c'est expliquer son impunité. Il était encore en pleine faveur lorsqu'il mourut vers l'an 547 de Jésus-Christ. (*Voyez* Ludewig : *Vita Justiniani Magni atque Theodoræ Augustorum, necnon Triboniani*, Halle, 1731, in-4°.)

TRIBOULET, fou en titre d'office, né à Blois vers la fin du 15e siècle, suivit Louis XII en 1509 dans son expédition contre les Vénitiens, et, après la mort de ce bon maître, fut pris en affection par François Ier, qui se plaisait, dit-on, à lui demander son avis sur des cas embarrassants. Les réponses que l'on prête à ce pauvre idiot prouveraient qu'il avait à lui seul plus d'esprit et de jugement que tous les membres du conseil royal. Elles ont été imaginées à plaisir et recueillies sans examen par les compilateurs d'*anas*, de *dictionnaires* et de *récréations historiques*. Suivant Bernier (*Histoire de Blois*), Triboulet, loin d'être un de ces fous spirituels qui réjouissent par de bons mots ou qui disent au hasard quelque chose de sentencieux, n'était, malgré sa célébrité, qu'un misérable imbécile dont les naïvetés sans doute n'auraient point été remarquées sans le bonheur qu'il eut d'obtenir la bienveillance de deux rois. Jean Marot et Rabelais ont daigné s'occuper de Triboulet, et Victor Hugo, dans sa comédie : *le Roi s'amuse*, lui a donné une importance à laquelle le pauvre idiot ne se serait sans doute jamais attendu.

TRIBUNO (Pierre), doge de Venise, élu par le peuple, en 888, pour succéder à Jean II, et à Pierre Candiano Ier, qui avaient régné alternativement. Il fut

également considéré de l'empereur d'Orient, qui le revêtit de la dignité de protospapathaire, et de Gui ou Guido de Spolette, empereur d'Occident, qui, à sa recommandation, accorda plusieurs priviléges aux Vénitiens. Il eut le premier à combattre les invasions des Hongrois, les défit, le 28 juin 906, devant Rialto et Malamocco, et procura ainsi un peu de repos à sa patrie. Il mourut en 912, après avoir gouverné l'État de Venise avec autant de sagesse que de bonté. Orso Participacio II lui succéda.

TRIBUNO MEMMO, doge de Venise, succéda, en 979, à Vital Candiano. Au lieu de chercher à maintenir la balance entre les partis, qui, sous son gouvernement, se formèrent à Venise, il se déclara pour celui des *Caloprini* contre les *Morosini*, et recommença lui-même une guerre civile qu'il ne fut plus maître de terminer. Les Caloprini se détachèrent de lui, en 983, pour rechercher la protection d'Othon II. Ils auraient attiré sur Venise la guerre la plus funeste sans la mort prématurée de cet empereur. Tribuno Memmo se vengea sur leurs maisons, sur leurs femmes et leurs enfants, avec un courroux aussi implacable que s'il avait en effet éprouvé lui-même tous les outrages. En 988, les Caloprini obtinrent, à la sollicitation de l'impératrice Adélaïde, un sauf-conduit de Tribuno Memmo, moyennant lequel ils rentrèrent à Venise; mais comme ils revenaient en gondole du palais ducal, ils furent attaqués par les Morosini, et massacrés, probablement avec le consentement du doge. En 991, Tribuno Memmo envoya son fils Maurice à Constantinople, pour assurer d'avance sa succession dans la dignité ducale; mais avant le retour de ce fils, Tribuno tomba malade, et mourut dans le couvent de Saint-Zacharie, où il s'était fait porter. Son fils fut écarté par le peuple; et Pierre Oviéolo lui fut donné pour successeur.

TRICALET (Pierre-Joseph), écrivain ascétique, né à Dole le 30 mars 1696, destiné, jeune encore, à l'état ecclésiastique, fut envoyé à Nozeroy pour y faire son cours de philosophie sous les cordeliers; mais on fut obligé de le renvoyer à sa famille. Ni cet affront, ni la douleur qu'en éprouva sa mère ne purent le déterminer à changer de conduite. Arrivé à l'âge de prendre un état, après une retraite au séminaire, il retourna secrètement aux cordeliers de Nozeroy, résolu de rompre avec toutes ses habitudes; il prit quelque temps après ses degrés en théologie, fut ordonné prêtre, et fit dès lors de rapides progrès dans l'étude des sciences sacrées et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Pourvu d'une cure considérable, il la résigna sur-le-champ et vint à Paris, où il entra, en 1721, dans la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet; il y remplit successivement les fonctions de professeur et de supérieur, fut nommé l'un des grands vicaires de l'archevêque de Paris, et se retira en 1744 à Villejuif, où il mourut le 31 octobre 1761. On a de lui : *Abrégé du Traité de l'amour de Dieu*, de saint François de Sales, Paris, 1756, in-12; *Bibliothèque portative des Pères de l'Église*, ibid., 1758-72, 9 vol. in-8°; ibid., 1787, 8 vol. in-8°; *Précis historique de la vie de J. C.*, ibid., 1760, in-12; 1777; *les Motifs de crédibilité*, etc., ibid., 2 vol. in-12.

TRICAUD (Anthelme), littérateur, né à Belley le 4 mai 1671, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat du chapitre d'Ainay, à Lyon. Mais ayant excité des troubles dans le chapitre par son opposition à la bulle *Unigenitus*, il fut exilé en 1735 à Paris, et il y mourut en 1739. Il est souvent désigné par le titre d'abbé de Belmont. On a de lui : *Remarques critiques sur la nouvelle édition du Dictionnaire historique de Moréri donnée en* 1704 (par Vaultier), Paris, 1706, in-12 : Bayle les fit réimprimer avec un avertissement et des notes, 1706, in-8°; et depuis 1730 on les retrouve dans toutes les éditions de son *Dictionnaire*; *Histoire des Dauphins français et des princesses qui ont porté en France la qualité de Dauphines*, Paris, 1713, in-12; *Campagnes de M. le prince Eugène en Hongrie et des généraux vénitiens en Morée pendant les années* 1716 *et* 1717, Lyon, 1718, 2 vol. in-12; *Relation de la mort du feu pape* (*Innocent XIII*) *et du conclave assemblé pour l'élection de Benoît XIII*, Nancy, 1724, in-12.

TRICHET-DUFRESNE (Raphael), numismate et bibliophile, né à Bordeaux en 1611, s'attacha au duc d'Orléans (Gaston), qui lui fit entreprendre plusieurs voyages pour recueillir des antiquités et des objets d'art. Lors de la fondation de l'imprimerie royale, il en fut nommé le correcteur. Il succéda plus tard à Gabriel Naudé dans la place de bibliothécaire de la reine Christine, qu'il accompagna dans son premier voyage en Italie, où il acheta pour son propre compte, et à vil prix, une foule de livres rares et curieux. Il mourut à Paris en 1661. On a de lui les *Vies de Léonard de Vinci et de L. B. Alberti*, insérées dans le *Trattato della Pittura*, dont il donna la première édition, 1651; *Fables diverses tirées d'Ésope et d'autres auteurs, avec des explications*, Paris, 1659, 1689, in-4°, fig. de Sadeler.

TRICOT (Laurent), maître ès arts et instituteur en l'université de Paris, mort dans cette ville en 1778, est auteur de deux ouvrages élémentaires pour l'enseignement de la langue latine : *Nouvelle méthode*, Paris, 1754, in-12, réimprimée plusieurs fois; *Rudiment*, 1756, in-12; ibid., 13e édition, 1776. Ces deux ouvrages utiles eurent un grand succès et le méritaient. S'ils ont cessé de figurer parmi les livres élémentaires, il faut en chercher la cause dans les progrès qu'a faits, depuis un demi-siècle, l'art d'apprendre les langues.

TRICOT (l'abbé), chanoine de Saint-Quentin, né en 1754 à Paris, où il mourut sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, a publié plusieurs pièces en vers et en prose dans l'*Almanach des muses* et dans d'autres recueils, notamment dans celui de la *Société nationale des Neuf-Sœurs*.

TRIER (Jean-Paul), directeur des mines de Glucksbrunn, né à Mora, dans le duché de Saxe-Meinungen, le 28 novembre 1687, mort le 24 avril 1768, vit le czar Pierre le Grand, en 1711, à Dresde, et sut gagner son estime. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de la religion réformée, dans lesquels il ne ménagea pas les ministres. A leur tour les ministres ne l'épargnèrent point en chaire, et le consistoire de Meinungen porta même plainte contre lui au duc régnant. Ses écrits les plus connus sont : *Observations sur le livre de la Concorde*, etc. (allemand), Francfort et Leipzig, in-4°; *Observations sur le catéchisme de Heidelberg*; *Biographie de*

J. P. Trier, écrite par lui-même, et publiée après sa mort par un de ses amis, Eisenach, 1770, in-8°.

TRIEST (Antoine), prélat belge, né au château d'Auwegem, près d'Audenarde, en 1576, obtint l'évêché de Bruges en 1616, et passa peu de temps après sur le siége de Gand. Il édifiait par son exemple plus encore que par ses discours; charitable envers les pauvres, il protégea les lettres et les arts, cultiva la botanique avec amour, et fut l'ami de Rubens, de Vandyck, de Téniers et de tous les grands artistes de son temps. Il mourut en 1657, léguant sa bibliothèque aux carmes déchaussés, des sommes considérables au mont de piété, afin que cet établissement pût prêter aux pauvres sans intérêt, d'autres sommes pour l'embellissement de son église, enfin le tiers de sa fortune aux pauvres de Gand, auxquels, par une autre de ses fondations, on répartissait chaque jour 50 pains, et tous les mois un certain nombre de chemises. (Voyez l'*Éloge* de ce prélat dans le *Discours sur l'état ancien et moderne de l'agriculture et de la botanique dans les Pays-Bas* (par Van Hulthem), 1817, in-8°.)

TRIEWALD (Samuel), conseiller du duc de Holstein, naquit à Stockholm, en 1688, et fit ses études à Upsal. Après avoir été employé en Allemagne par Charles XII, il entra au service du duc de Holstein Gottorp, neveu du roi de Suède, et fut chargé de se rendre à Stockholm avec l'ambassadeur du duc, qui se flattait de parvenir au trône de Suède : mais son parti succomba; et Triewald fut renvoyé, ainsi que toute l'ambassade. Il passa le reste de ses jours en Holstein, où il mourut en 1742. On prétend qu'il parlait et écrivait neuf langues. Il se livra surtout à la poésie suédoise, et contribua à la perfectionner, en traduisant plusieurs morceaux de Boileau et de la Fontaine. On a aussi de lui des *Poésies* allemandes. L'Académie des sciences de Stockholm l'avait placé parmi ses membres; et il fournit à cette société savante plusieurs *Mémoires,* qu'elle fit insérer dans le *Recueil* de ses travaux.

TRIEWALD (Martin), frère du précédent, ingénieur et mécanicien habile, naquit à Stockholm en 1691. Il fit un voyage en Angleterre, où un riche marchand de Londres lui confia l'intendance d'une mine de charbon de terre. Ayant vu, dans cette mine, une pompe à feu, il l'examina avec soin, la perfectionna, et construisit plusieurs autres machines qui le firent connaître avantageusement. A Londres, il suivit les cours de physique de Desaguliers, et gagna la confiance de Newton. Après un séjour de dix années en Angleterre, il retourna en Suède, où il obtint des emplois importants et répandit le goût des sciences physiques. Il enrichit aussi les mines et les forges du pays de plusieurs inventions utiles. S'étant occupé d'une machine au moyen de laquelle on pouvait vivre sous l'eau, il écrivit, à ce sujet, en suédois, un *Traité* qui fut imprimé deux fois, Stockholm, 1741, in-4°, fig. Il perfectionna la méthode de purifier l'air dans les vaisseaux, ainsi que la culture des plantes exotiques. Il fut nommé membre de la Société royale d'Upsal, de l'Académie de Stockholm et de la Société royale de Londres. Les *Recueils* de ces sociétés savantes contiennent plusieurs *Mémoires* de Triewald. Il mourut en 1747.

TRIGAN (Charles), historien, né en 1694 à Quétreville, diocèse de Coutances, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure de Digoville et mourut en 1764. On a de lui : *Histoire ecclésiastique de la province de Normandie,* Caen, 1756-61, 4 vol. in-4°. Elle finit en 1204 ; mais l'auteur en a laissé la continuation manuscrite jusqu'au 14e siècle.

TRIGAUT (Nicolas), en latin *Trigautius*, jésuite, né à Douai en 1577, s'embarqua pour Goa en 1607, arriva dans cette ville la même année, et n'en partit qu'en 1610 pour Macao, d'où il aborda enfin à la Chine. Chargé bientôt après d'aller exposer en Europe l'état et les besoins des missions, il résolut, à son arrivée dans l'Inde, de poursuivre son voyage par terre, et traversa en pèlerin la Perse, l'Arabie déserte et une partie de l'Égypte; il fut présenté par ses supérieurs, à Rome, au pape Paul V, qui lui fit l'accueil le plus flatteur, et, ayant obtenu ce qu'il désirait, il repartit pour la Chine, où il arriva 7 ans après en être sorti, amenant avec lui près de 44 missionnaires. Malgré l'extrême délicatesse de sa santé, il accepta l'administration spirituelle de trois vastes provinces, se livra sans relâche aux fonctions de son ministère, et sut trouver du temps pour étudier l'histoire et la littérature des Chinois. Épuisé de fatigues, il mourut à Nankin en 1628. On citera de lui : *Epistola de suâ in Indiam navigatione*, insérée dans l'ouvrage de P. Jarric; *Histoire des choses les plus remarquables advenues dans les Indes,* tome III, pages 1-41 ; *De christianâ expeditione apud Sinas suscepta a societate Jesu, ex Matthæi Riccii comment. lib. V,* Augsbourg, 1615, in-4°; Lyon, 1616, in-4°; Cologne, 1617, in-8°, avec addition; traduit en français sous le titre de *Voyage des pères jésuites en Chine,* Paris, 1617, in-8°, et en espagnol par Ed. Fernandez, 1621, in-4°; *De Christianis apud Japonios triumphis, sive de gravissimâ ibidem persecutione contra fidem Christi, exortâ anno* 1612. *libri V,* Munich, 1623, in-4°, fig.; traduit en français par le P. Pierre Morin sous ce titre: *Histoire des martyrs du Japon depuis l'an* 1612 *jusqu'en* 1620, Paris, 1624, in-4°; un *Vocabulaire chinois*, 3 vol.; une *Paraphrase latine des cinq King,* etc. (*Voyez* la *Bibl. societ.* du père Southwel, page 636.)

TRIGLAND (Jacques), théologien, né à Harlem en 1652, mort en 1705 à Leyde, où il avait été deux fois recteur de l'université, se signala par son ardeur intolérante dans les disputes sur le système de Jacques Arminius et des remontrants. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *De civili et ecclesiast. potestate, et utriusque ad se invicem tùm subordinatione, tùm coordinatione,* Amsterdam, 1642; *De Josepho patriarchâ in sacri bovis hieroglyphico ab Ægyptiis adorato*, Leyde, 1700, in-4°; *Conjectanea ad quædam obscura fragmenti de Dodone loca,* dans le *Thesaur. antiq. græc. Gronovii,* tome VII.

TRIGUEROS (don Candide-Marie), littérateur espagnol, né le 4 septembre 1736 à Orgaz, en Castille, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un bénéfice à Carmone, et profita de ses loisirs pour écrire un grand nombre d'ouvrages, où généralement l'on remarque de la précipitation et de la négligence. Ses ouvrages les plus estimés sont : *el Poeta filosofo, o poesias filosoficas,*

en vers pentamètres, sans nom d'auteur, Séville, 1777, in-4°; *Poesias de Melchior Diaz de Toledo, poeta del siglo XVI*, Séville, 1776, poëte supposé, sous le nom duquel l'auteur fit passer ses propres vers avec succès; *S. Felipe Neri al clero*, Séville, 1784, in-4°; *la Riada* (l'inondation), poëme allégorique sur le débordement du Guadalquivir, Séville, 1784; *Los Menestrales* (les artisans), l'une des meilleures comédies du théâtre espagnol, au jugement de Sempère, Madrid, 1784. On lui doit encore des *Dissertations*, des *Discours*, des *Rapports*, sur des objets d'antiquités, d'histoire naturelle et d'économie politique; enfin il a laissé de nombreux manuscrits, parmi lesquels on cite 9 tragédies, 9 comédies, 5 pastorales, des traductions, en vers castillans, du *Livre des psaumes*, des *Églogues* et de l'*Énéide* de Virgile, de divers morceaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, de plusieurs *Odes* d'Anacréon, de Sapho, de Pindare, d'Horace, de divers passages de Sophocle et d'Euripide. Tigueros fut membre de l'Académie des bonnes lettres, de la Société économique de Séville, correspondant du Jardin Royal de Madrid, associé honoraire de la Société économique de San-Lucar, et bibliothécaire des études royales à Madrid.

TRILLER (Daniel-Guillaume), poëte, né à Erfurt le 10 février 1695, mort en 1782, professeur à l'université de Wittenberg avec le titre de conseiller et de médecin de l'électeur de Saxe, avait été médecin du prince de Nassau-Saarbruck, avec lequel il fit un voyage en Suisse, en France et en Hollande. Ses *Poésies* se distinguent surtout par la propriété, la clarté et l'élégance de l'expression; mais on n'y trouve ni cette force de génie ni cette ardeur d'imagination, premières qualités du vrai poëte. Il eut de plus le tort d'écrire contre la *Messiade* de Klopstock, pour tourner en dérision les hexamètres de la poésie allemande. Ses principaux ouvrages, tous en allemand, sont: *Considérations poétiques sur différents objets pris dans l'histoire naturelle et la morale, avec des morceaux traduits du grec et du latin*, Hambourg, 1750 55, 5 vol. in-8°; *Nouvelles fables à la manière d'Ésope*, Hambourg, 1750, in-8°; *Enlèvement du prince de Saxe, ou le Charbonnier bien récompensé, en IV livres, avec gravures et observations historiques*, Francfort, 1743, in-8°; *Wurmsamen, ou la Semence de vers*, poëme épique, premier chant, 1751, in-8°; *l'Inoculation*, poëme physique et moral, 1766, in-8°.

TRIMMER (mistriss Sara), dame anglaise, morte en 1815, a consacré une partie de sa vie à l'instruction et au perfectionnement moral de la jeunesse, et a composé dans ce but plusieurs ouvrages estimables, parmi lesquels nous citerons: *Introduction à la connaissance de la nature et à la lecture des écritures saintes*, traduite en français; *Histoires fabuleuses, destinées à enseigner le traitement qu'on doit aux animaux*, traduites en français par David de Saint-George, Genève, 1789, 2 vol. in-12; *l'Économie de la charité*, 1787, in-12; l'auteur y fait un appel aux dames riches et bienfaisantes en faveur des écoles gratuites ouvertes le dimanche aux jeunes filles sans fortune, etc. On a publié en 1816: *Mémoire sur la vie et les écrits de mistriss Trimmer*, Londres, 2 vol. in-8°.

TRIMOND (Charles de), prieur de Cabrières, né à Nîmes en 1620, mort à Fontainebleau en 1686, s'acquit une si grande réputation par ses remèdes contre toutes sortes de maladies, que Louis XIV le fit venir à Paris en 1680, pour la duchesse de Fontanges, attaquée d'une hémorragie rebelle à tous les efforts de la médecine. Toute la cour cria merveille, et crut la duchesse guérie; mais elle mourut l'année suivante de la maladie dont on la disait délivrée. Louis XIV appela cependant une seconde fois le prieur de Cabrières en 1686, sans doute pour lui demander quelque recette contre la fistule, dont il subit toutefois l'opération la même année. C'était surtout contre les hernies que l'habile prieur prétendait avoir un puissant spécifique. Le roi voulut en apprendre la composition, promit de garder le secret jusqu'à la mort de l'inventeur, et, pour rester fidèle à sa parole, prépara longtemps lui-même le breuvage et l'emplâtre qui formaient le remède. Aussitôt après le décès de Trimond, on publia la formule de son spécifique sous le titre de *Remède du prieur de Cabrières*. On trouve à ce sujet quelques détails dans l'*Histoire du Moxa* de Valentin. Dionis, dans son *Cours d'opérations de chirurgie*, dit que le prieur de Cabrières n'était point un charlatan, et qu'il donnait volontiers ses remèdes aux indigents, bien qu'il en gardât le secret.

TRINCANO (Didier-Grégoire), ingénieur, né à Vaux, le 26 décembre 1719, obtint la place de professeur adjoint à l'école d'artillerie de Besançon. Il servit comme ingénieur au siége de Fribourg (1744), en Provence, en Italie et enfin au siége de Berg-op-Zoom (1747), et revint à la paix reprendre ses modestes fonctions de professeur suppléant. En 1754, il remporta le prix des arts à l'Académie de Besançon, par un mémoire sur cette question: *Quelle serait la manière la plus économique de fabriquer le sel en Franche-Comté?* Deux ans après il fut envoyé au dey de Tunis, qui demandait à la France des ingénieurs, et fit fortifier la ville de Kairovan. Nommé à son retour professeur de mathématiques des chevau-légers et des pages, il établit à Versailles une école qui a fourni des élèves distingués et imagina plusieurs systèmes de fortification, qui, malgré son espoir, n'ont pas prévalu contre ceux de Cohorn et de Vauban. Il mourut vers 1792. On a de lui: *Discours sur les fortifications*, etc., Besançon, 1755, in-4°; *Éléments de fortification*, etc., Paris, 1768, in-8°, 1786, 2 vol. in-8°, avec 51 planches; *Traité complet d'arithmétique*, ibid., 1781, 1787, in-8°.

TRINCANO (Louis-Charles-Victoire), fils du précédent, né à Besançon en 1754, fut, jeune encore, adjoint à son père comme professeur à l'école de Versailles. Il obtint de l'emploi dans les bureaux de la guerre, se fit ensuite recevoir avocat au parlement et ne tarda pas à se faire connaître au barreau. Il venait de concourir pour une chaire à la faculté de droit, quand la mort l'enleva en 1785. On a de lui: *Nouveau système d'ordre renforcé*, dans les *Éléments de fortification de son père*, tome I, page 266; *Mémoires sur les logarithmes et quantités négatives*, à la suite du *Traité d'arithmétique* de son père.

TRINCAVELLI (Victor), l'un des plus grands médecins du 16e siècle, né en 1496 à Venise, se distingua, jeune encore, comme praticien habile et comme savant helléniste, et ne tarda pas à être pourvu d'une chaire de

philosophie; il s'occupa dès lors de préparer de nouvelles éditions d'une foule d'auteurs grecs, qui n'étaient connus que par des versions latines infidèles ou défectueuses. S'étant dévoué généreusement pour le salut des habitants de l'île Murano, atteints d'une maladie épidémique, il vit s'accroître sa réputation, fut à son retour reçu en triomphe par ses concitoyens et admis, par acclamation, au collége de médecine. Choisi, en 1551, pour succéder à J. B. Monti dans la faculté de Padoue, il exerça sur cette école une influence prodigieuse, dont il usa pour rappeler les élèves à l'étude des médecins grecs et notamment d'Hippocrate, sans être injuste pourtant à l'égard des Arabes. Il servit l'humanité jusqu'aux derniers jours de sa vieillesse avec un zèle qui ne put être égalé que par son désintéressement, et mourut en 1568. On a de lui des éditions *princeps* des *OEuvres* de Thémistius, 1534, petit in-fol.; des *Commentaires* de Jean le Grammairien sur Aristote, 1535-36, 4 vol. in fol.; de l'*Histoire de l'expédition d'Alexandre* par Arrien, 1535, in-8°; des *Sentences* de Stobée, 1535, in-4°; des *Poëmes* d'Hésiode, 1537, in-4°, etc. Ses *OEuvres médicales* ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Lyon, 1586, 1592; Venise, 1599, avec la *Vie* de l'auteur par Maruccini. (*Voyez* les *Scrittori venez.* du P. Degli Agostini, tome II, page 529.)

TRINCI (Conrad de), prince de Foligno, fut élevé à la souveraineté, le 22 décembre 1377, après que son frère Trincio de Trinci eut été assassiné. Il devait à l'appui du parti gibelin la souveraineté de Foligno, qui était déjà demeurée un demi-siècle dans sa famille. Tantôt traité par les papes comme rebelle, tantôt reconnu comme vicaire de l'Église, dans sa petite principauté, il conserva son indépendance au milieu des guerres civiles qui désolaient l'Italie. Enfin, par les ordres d'Eugène IV, le patriarche Vitelleschi assiégea Foligno en 1439, et ayant été introduit dans la ville par trahison vers la fin de l'année, il fit trancher la tête à Conrad de Trinci et à ses deux fils, et réunit cette petite principauté à l'état de l'Église.

TRIONFETTI (Jean-Baptiste), botaniste, né à Bologne en 1656, peut être regardé comme le fondateur du jardin botanique de Rome, quoiqu'il existât avant lui. Nommé directeur de cet établissement en 1698, il parvint à y rassembler 6,000 espèces tirées en grande partie des États romains, collection considérable qui avait le mérite de recomposer la flore du *Latium*. Il mourut en 1708. On a de lui : *Observationes de ortu et vegetatione, cum novarum stirpium historiâ*, Rome, 1685, in-4°; *Sylloge plantarum horto romano additarum*, ibid., 1687, in-4°, etc.

TRIONFETTI (Lelio), frère aîné du précédent et meilleur botaniste que lui, mort à l'âge de 75 ans, en 1722, à Bologne, où il avait professé, pendant 40 ans, la philosophie et l'histoire naturelle, a beaucoup écrit, mais n'a rien fait imprimer. On trouve le catalogue de ses ouvrages inédits dans les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi, tome VIII, page 118.

TRIP (Luc), poëte hollandais, né à Groningue, dont il fut magistrat, et où il mourut en 1783, s'est placé parmi les poëtes les plus distingués de sa nation par un recueil de méditations poétiques sur des sujets religieux, portant le titre de *Loisirs utilement employés*, Leyde, 1774, in-8°.

TRIPIER (Jean), célèbre avocat, né en 1765 à Autun, vint fort jeune achever ses études à Paris, au collége de Montaigu, où, dès la première année, il obtint au concours général le grand prix de sa classe. Sans fortune, sans patron, sans prôneur, il ne dut qu'à ses persévérants efforts les succès qu'il obtint dans la suite. Il débuta seulement en 1790 au barreau, devant des tribunaux de district, dans des causes d'un intérêt privé qui peuvent fournir au jurisconsulte l'occasion de faire preuve de savoir, mais ne prêtent point à l'éloquence. Ce fut là qu'il contracta l'habitude de ne voir jamais que l'affaire dont il était chargé, et de n'employer dans ses plaidoiries que les ressources de la dialectique. Esprit froid, juste et logique, très-laborieux, doué d'un excellent jugement, il se plaça par ses qualités au rang des premiers avocats de Paris. Quoiqu'il ne fût nullement orateur, il ne crut pas devoir refuser son ministère à des accusés politiques. Ce fut lui qui défendit Lavalette sous la seconde restauration, et plus tard Gévaudan dans l'affaire de la souscription nationale. Membre de la chambre des députés en 1822, malgré son incontestable talent de tribune, il ne s'y fit point remarquer. Le soin de sa santé l'ayant forcé de renoncer à la plaidoirie, il accepta la place de conseiller à la cour royale de Paris. Nommé en 1831 conseiller à la cour de cassation, deux ans plus tard il fut élevé à la pairie, et mourut en 1840.

TRIPPEL (Alexandre), sculpteur, né à Schaffhouse, en 1747, se distingua par sa noble simplicité de l'invention, non moins que par la finesse, la netteté et la justesse de l'exécution. Dans un séjour de trois ans qu'il fit à Paris, il conquit l'estime des connaisseurs par le beau modèle de son groupe allégorique sur la Suisse. Il se rendit ensuite à Rome où il fut chargé de différents travaux pour la Russie; et il y mourut en 1793.

TRISSINO (Giovan-Giorgio), poëte italien, appelé en France Trissin ou le Trissin, naquit à Vicence, le 8 juillet 1478. Il perdit son père en bas âge, et il ne paraît pas que sa mère ait pris un grand soin de son éducation littéraire. Il commença ses études assez tard; mais il répara promptement le temps perdu, et la littérature ancienne lui devint bientôt familière. Dès les premières années du pontificat de Léon X, il revint à Rome, où ses talents et son savoir lui concilièrent l'estime publique. Il n'était encore connu que par quelques essais, lorsqu'il donna, en 1514 ou 1515, sa célèbre *Sophonisbe*, la première tragédie raisonnable et purement écrite que l'Europe ait vue, dit Voltaire, après tant de siècles de barbarie. Cette pièce, son principal titre de gloire, malgré de nombreuses imperfections, fait époque dans l'histoire de la versification italienne : elle est écrite en vers non rimés (*versi sciolti*), à l'exception d'un fort petit nombre de passages, tels que les chœurs; et cette liberté, qu'on lui reprocha d'abord, a été généralement adoptée par les auteurs dramatiques de l'Italie. Au 16e siècle la culture des lettres ne paraissait point incompatible avec l'esprit des affaires. Trissin fut chargé par Léon X de plusieurs négociations importantes à Venise, auprès du roi de Danemark, Christian II, et des empereurs Maxi-

milien et Charles-Quint, et il sut s'en acquitter à la satisfaction de tout le monde : ces deux derniers souverains lui accordèrent plus d'une marque honorable de leur estime. Après la mort de Léon X (1521), il revint à Vicence, où il profita de ses loisirs pour publier, en 1529, plusieurs écrits relatifs à l'orthographe italienne, à la grammaire, à la poétique. Entre autres réformes grammaticales, il proposait de ne plus confondre les voyelles *i* et *u* avec les consonnes *j* et *v*; c'est la seule de ses idées que les Italiens aient adoptées : les autres furent vivement combattues et n'eurent guère de défenseurs. Il fut arraché par Clément VII à ses études critiques et philologiques, et envoyé de nouveau à Venise et à la cour de Charles-Quint ; mais il ne tarda pas à revenir à Vicence, d'où il faisait habituellement quelques voyages à Rome. L'état de sa fortune était florissant, grâce aux bienfaits des papes et des empereurs; mais de grands chagrins étaient réservés à sa vieillesse. Il eut à plaider d'abord contre des communes qui dépendaient de lui, et ensuite contre un de ses fils, né d'un premier mariage, qui réclama l'héritage de sa mère et réussit à le dépouiller de la plus grande partie de ses biens. Pour dissiper la douleur que lui causait ce scandaleux procès, le Trissin poursuivait dans le même temps ses travaux littéraires avec beaucoup de courage, soit à Vicence ou à l'Isola di Murano, près de Venise, ou à Rome. Il avait entrepris, depuis 1525, le poëme de l'*Italia liberata da' Gotti*; et en 1547, outre sa comédie des *Similimi* ou des *Ménechmes*, il publia les neuf premiers chants de ce grand ouvrage; les autres parurent l'année suivante, au nombre de dix-huit. La comédie est bien médiocre : le poëme est tombé depuis longtemps dans l'oubli, et le mérite. Après avoir perdu son procès contre un fils dénaturé, il se réfugia, en 1549, à Rome, et il y mourut l'année suivante. Une édition de ses *OEuvres complètes* a été donnée par Scipion Maffei, Vérone, 1729, 2 vol. petit in-fol., dont le premier contient ses poésies, le second ses écrits en prose. Quelques autres personnages, selon toute apparence de la même famille, sont mentionnés dans les articles suivants.

TRISSIN (Léonard), habitant de Vicence, ayant embrassé contre Venise le parti de l'empereur Maximilien, essaya, en 1509, de prendre possession de Trévise au nom de ce prince, et n'y réussit point. La même année, commandant pour le même souverain dans Padoue, il ne put empêcher la faible garnison de se rendre à André Gritti. Fait prisonnier de guerre, il n'échappa au supplice que par sa qualité de commissaire impérial. (*Voyez* l'*Histoire de Venise*, de Daru, livre 20, nos 10-13.)

TRISSIN (Louis), de Vicence, professeur de philosophie à Ferrare, dès l'âge de 20 ans, mort en 1543, victime de son inconduite, à peine âgé de 26 ans, est auteur d'un in-8° intitulé : *Problematum medicinalium libri VI, ex Galeni sententiâ*, Bâle, 1547, et réimprimé à Padoue en 1629.

TRISSINO (Antonio-Maria), chevalier vicentin de l'ordre des camaldules, fit imprimer, en 1549, sous le nom du Solitaire (*del Solitario*), des *Poésies* sacrées et morales, in-12.

TRISSINO (Gaspard), de Vicence, clerc régulier somasque, a traduit en vers latins la *Sophonisbe* de Giovan-Giorgio Trissino, et dédié cette version au pape Urbain VIII (1623-1644). On ne l'a point imprimée, mais il s'en conserve deux manuscrits chez les somasques de Vicence.

TRISTAN (Nuno), voyageur portugais, partit de Lisbonne en 1440, peu après Gonzalez, qu'il trouva sur les côtes d'Afrique, et qui, pour couronner ses premiers succès, lui conféra la dignité de chevalier, dans le lieu qui en prit le nom de *Puerto del Cavallero*. Après avoir quitté ce navigateur, qui retourna en Portugal avec quelques prisonniers, Tristan s'avança jusqu'au Capo Bianco ou Cap Blanc; mais n'y ayant trouvé personne, quoiqu'il y découvrît des traces d'hommes, il remit à la voile pour le Portugal. La vue de l'or apporté d'Afrique par Antoine Gonzalez, et l'espérance d'une aussi riche capture, engagèrent Tristan à faire un nouveau voyage. En 1443, il s'avança sur la côte d'Afrique, découvrit quelques îles, et ramena des esclaves avec quelques richesses. En 1446, il fit un autre voyage, dans lequel il enleva 20 esclaves. Ces succès engagèrent le prince Henri à le presser de partir de nouveau, en 1447. Cette fois il s'avança jusqu'au Rio-Grande, à 60 lieues au delà du Cap Vert. Ayant entrepris de remonter ce fleuve, dans une chaloupe, avec quelques-uns de ses gens, il fut attaqué par une multitude de nègres armés de flèches empoisonnées. Presque tout son monde périt dans cette attaque; et lui-même y fut blessé à mort. Quatre de ses compagnons, après avoir erré longtemps, rapportèrent enfin en Portugal la nouvelle de la mort de Tristan, dont le prince fut vivement affligé.

TRISTAN (Louis), grand prévôt de Louis XI, né dans les premières années du 15e siècle, servit avec quelque distinction dans les guerres de Charles VII contre les Anglais, et fut créé chevalier par Dunois en 1451, sur la brèche de Fronsac, où il avait fait preuve d'une rare intrépidité. Il servit ensuite sous Louis XI, et fut remarqué de ce prince, qui l'attacha à sa personne avec le titre de grand prévôt de son hôtel : dès lors il ne fut plus que l'exécuteur des ordres de son souverain. Louis XI le menait partout à sa suite, l'appelant son *compère*, familiarité qui caractérise à la fois et le monarque et le ministre digne d'être l'ami d'un tel prince. Valet en tout semblable à son maître, il le surpassa peut-être par son insouciante facilité à commettre le crime, et par l'affreux talent de plaisanter au milieu de ses terribles fonctions. Le *compère* de Louis XI mourut dans un âge avancé laissant de grands biens à son fils Pierre TRISTAN L'ERMITE.

TRISTAN (Louis), peintre, né en 1586 à Tolède, où il mourut en 1640, fut l'élève de Dominique Théotocopulos, surnommé *le Grec*, dont il sut, avec un rare discernement, acquérir les qualités brillantes en évitant ses défauts. Vélasquez le préféra pour maître à tous les artistes qui florissaient en Europe, et ce choix suffit pour prouver de quelle réputation il jouissait alors. Il n'avait que 30 ans lorsqu'il peignit les célèbres tableaux du grand autel d'Ypres. Son tableau de la *Trinité* est de 1626 : le *Moïse frappant le rocher*, et *Jésus au milieu des docteurs de la loi*, passent pour ses deux chefs-d'œuvre. On les conserve à Madrid.

TRISTAN (Jean), *sieur de St.-Amand et du Puy-*

d'Amour, savant et laborieux numismate, né à Paris vers la fin du 16e siècle, forma de bonne heure une collection de médailles, la plus nombreuse et la plus belle qu'on eût vue jusqu'alors en France, et fit paraître, en 1635, la première partie d'une *histoire des empereurs par les médailles,* dont il promettait la continuation si l'ouvrage était accueilli. Cette première partie s'arrêtait à Commode. L'édition en ayant été promptement épuisée, l'auteur en donna une 2e en 1644, avec des corrections et des additions, et y joignit deux autres volumes qui vont jusqu'à Valentinien. La vie de Tristan ne présente plus guère dès lors qu'une suite de querelles sur différents points d'érudition, quelquefois avec ses meilleurs amis. Il mourut en 1656. On a de lui : *Commentaires historiques, contenant l'histoire générale des empereurs,* etc., Paris, 1644, 3 vol. in-fol.; *Traité du Lis, symbole divin de l'espérance,* contenant la juste défense de sa gloire, dignité et prérogative, ibid., 1656, in-4o; trois ouvrages polémiques contre son ami le P. Sirmond, jésuite, et un contre Angeloni.

TRISTAN L'ERMITE (François), poëte dramatique, né au château de Soliers, dans la Marche, en 1601, se prétendait issu de Tristan l'Ermite, grand prévôt de Louis XI, et comptait aussi au nombre de ses ancêtres Pierre l'Ermite, auteur de la première croisade. Ayant eu le malheur, à l'âge de 13 ans, de tuer en duel un garde du corps, il s'enfuit en Angleterre, et bientôt sans ressource, résolut d'aller en Espagne trouver Juan de Velasquez son parent; mais en passant par le Poitou, il eut recours à la bienveillance de Scévole de Sainte-Marthe, qui, charmé de ses dispositions pour les lettres, le retint chez lui 15 ou 16 mois, et lui obtint la place de secrétaire du marquis de Villars-Monpezat. Ce poste l'ayant mis en évidence, il fut reconnu par d'Humières, premier gentilhomme de la chambre, qui le fit rentrer en grâce. Il s'attacha bientôt après comme gentilhomme, à Gaston, duc d'Orléans, et travailla pour le théâtre. Sa tragédie de *Marianne,* représentée en 1637, eut un succès jusqu'alors sans exemple. Depuis il compta ses triomphes par ses pièces, toutes oubliées maintenant, si l'on en excepte *Marianne.* Il entra à l'Académie française en 1649. Mis par ses contemporains à côté de Corneille, Tristan mena toute sa vie une conduite déréglée qui répondait parfaitement au désordre habituel de son extérieur. Il mourut en 1655. On a de lui 5 tragédies, une tragi-comédie, une pastorale et une comédie. Sa *Marianne* a été réimprimée avec deux autres de ses tragédies, dans le tome II du *Théâtre-Français,* Paris, 1737, 12 vol. in-12. On cite encore de lui : *les Amours,* 1638, in-4o; *la Lyre, l'Orphée* et *Mélanges poétiques,* 1641, in-4o; *les Vers héroïques,* 1648, in-4o; *Lettres mêlées,* 1642, in-8o; *Plaidoyers historiques,* 1643 ou 1660, in-8o; *le Page disgracié,* etc., 1643, in-8o; 1665 ou 1667, 2 vol. in-12 : c'est l'histoire de la jeunesse de l'auteur, etc., etc.

TRISTAN L'ERMITE (Jean-Baptiste), seigneur de Soliers, frère du précédent, mort vers 1670, chevalier de St.-Michel et gentilhomme ordinaire du roi, cultiva aussi la poésie; mais il s'appliqua surtout à l'histoire et à la science héraldique. Outre quelques pièces de vers disséminées dans les *recueils* du temps, et une édition du *Cabinet de Louis XI,* Paris, 1664, in-12, on a de lui un assez grand nombre de compilations généalogiques peu estimées, parce qu'il ne les composait que pour flatter ceux dont il espérait des pensions ou de l'argent. On cite *les Forces de Lyon,* etc., 1658, in-fol.; *les Corses français,* etc., Paris, 1662, in-12; *Naples française,* ibid., 1663, in-4o; *Histoire généalogique de la noblesse de Touraine,* etc., ibid., 1667 ou 1669, in-fol.

TRITHÈME ou **TRITHEIM** (Jean), historien et théologien, né à Trittenheim, dans l'électorat de Trèves, le 1er février 1462, était au berceau quand il perdit son père, et fut tenu longtemps dans la plus profonde ignorance; à peine à 15 ans avait-il commencé à lire. Emporté par sa passion pour l'étude, que les obstacles n'avaient fait qu'enflammer encore, il prit le parti de quitter la maison maternelle, alla s'instruire à Trèves, puis dans quelques autres villes, particulièrement à Heidelberg, et ne se décida qu'en 1482 à retourner à Trittenheim. Mais, forcé par le mauvais temps de s'arrêter au monastère de Spanheim, à peine y eût-il séjourné une semaine, qu'il demanda à y faire profession. Il était le dernier des profès quand ses confrères l'élurent pour abbé en 1483. Tout en s'occupant de remédier à l'état déplorable de l'abbaye, il montra plus de zèle encore pour la réforme intérieure et morale de sa communauté, exigea des mœurs plus régulières et s'efforça surtout de bannir l'ignorance et l'oisiveté. Il n'avait trouvé dans le couvent que 14 volumes, comme il le dit lui-même, et dès 1502 il en avait réuni 1,646, et bientôt après 2,000, collection très-considérable pour le temps, et qui ne tarda pas à attirer d'Italie, de France et de toutes les parties de l'Allemagne, une foule de seigneurs, de prélats, de littérateurs, charmés d'ailleurs de voir et d'entendre l'auteur d'une réforme si rapide. Les princes qui ne pouvaient le visiter eux-mêmes lui envoyaient des nonces et des orateurs pour traiter avec lui d'affaires littéraires. Quoique ses vertus et sa piété fussent au moins égales à son savoir, il n'en fut pas moins exposé aux accusations banales de sorcellerie, de nécromancie et de magie. En 1505, pendant qu'il était à Heidelberg, où Philippe, comte palatin du Rhin, l'avait appelé pour conférer avec lui sur une affaire monastique, il reçut la nouvelle d'une révolte de ses moines, incapables de supporter plus longtemps un abbé qui prétendait les obliger à s'instruire et à mener une vie régulière. Il se décida à ne jamais retourner auprès d'eux, et fut dédommagé de son sacrifice par l'abbaye de St.-Jacques à Wurtzbourg, dont il prit possession en 1506, et où il passa les 10 dernières années de sa vie, ne voulant accepter aucune des places plus éminentes qu'on s'empressait de lui offrir. Il mourut en 1516. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, les seuls qui aient conservé quelque intérêt sont : *Chronique d'Hirsauge de 830 à 1513,* renfermant beaucoup de détails importants qui appartiennent à l'histoire de l'Allemagne et de la France, St.-Gal, 1690, 2 vol. in-fol.; *de Scriptoribus ecclesiasticis,* Paris, 1497, 1512, in-4o; Hambourg, 1718, in-fol.; deux livres de *Lettres familières à des princes d'Allemagne,* etc., Haguenau, 1536, in-4o; deux livres de *Sermons, ou Exhortations,* etc., Anvers, 1574, in-8o; Florence, 1577, in-4o; Milan, 1644, in-4o; *la Polygraphie,*

en VI livres, Francfort, 1550, in-4°; Cologne, 1564 et 1571, in-8°; Strasbourg, 1609 et 1613, in-8°; traduite en français, sous le titre de *Polygraphie et universelle escriture cabalistique*, etc., Paris, 1541, in-4°; *Stenographia, hoc est, Ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi*, etc., Cologne, 1635, in-4°. Neuf de ses ouvrages ont été réunis par Marquard Freber, sous le titre d'*Opera historica*, Francfort, 1601, in-fol.; et 20 autres par le jésuite J. Busée, sous le titre d'*Opera spiritualia*, Mayence, 1604, in-fol.

TRITTO (Jacques), compositeur, né à Altamura, en 1735, mort à Naples en 1824, fut l'élève de Nic. Fago, surnommé *le Tarentino*, qu'il remplaça dans la direction du conservatoire de la *Pietà*, et, lors de la fondation du *Collége royal de musique*, il fit partie du comité chargé de diriger cette nouvelle école. Quoique plusieurs de ses pièces de théâtre soient applaudies encore aujourd'hui en Italie, il a montré beaucoup plus de talent dans les musiques d'église. On cite de lui un *Crédo* à 5 voix et une grand'messe à 8, avec accompagnement de deux orchestres. Il a publié *Scuola del contrappunto, ossia teorica musicale*, Milan, 1816, in-4°.

TRIVETH ou **TREVETH** (Nicolas), historien et philologue à Londres, né vers 1258, et mort en 1324, entra dans l'ordre des dominicains et fut élu prieur dans son couvent. Il reste de lui des ouvrages de théologie, de philologie et d'histoire, écrits en style barbare, mais qui prouvent l'étendue et la variété de ses connaissances. Les principales sont : des *Commentaires* sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Paralipomènes et les Psaumes; l'*Exposition des XXII livres de la Cité de Dieu*, de saint Augustin, dans l'édition de Mayence, Schoeffer, 1473, in-fol.; *Annales ab anno* 1136 *ad annum* 1307, dans le *Spicilegium* de dom d'Achery, tome VIII de l'édition in-4°, et III de l'édition in-fol.; et Oxford, 1717, in-8°.

TRIVISANO (Marc), biographe italien, né au commencement du 17e siècle, mort à Venise vers 1674, mérita, par un trait extraordinaire de générosité envers son ami Nicolas Barbarigo, d'être surnommé *le Héros*, et justifia ce titre dans la guerre du Frioul en 1616. On a de lui : *Pompe funebri celebrate a' suoi concittadini morti nell' ultima guerra contro il Turco*, Venise, 1673, in-4°, etc.

TRIVISANO (Bernard), neveu du précédent, né à Venise, en 1652, étudia avec succès les langues, la géographie, l'histoire, la politique, la philosophie et les mathématiques; il voyagea ensuite en Allemagne, en France, en Angleterre, et fut accueilli partout avec distinction, notamment à la cour de Louis XIV. De retour en Italie, il consacra une partie de sa fortune à l'augmentation de sa bibliothèque et de ses collections de statues et de médailles, fut nommé gouverneur de Bellune, puis magistrat *de la quarantia*, enfin professeur de philosophie, et mourut en 1720 dans sa terre de Vogliano. Entre autres ouvrages, on a de lui : *l'Immortalità dell' anima*, Venise, 1699, in-4°; *Meditazione filosofice*, ibid., 1704, in-4°; *Praelectiones fundamentales*, ibid., 1719, in-8°. Son *Éloge* par Lioni, se trouve dans le *Giorn. de' lett. d'Italia*, tome XXXIV.

TRIVISANO. *Voyez* **BERNARD LE TRÉVISAN** et **TREVISANO**.

TRIVULCE (Jean-Jacques), Milanais, d'une famille ancienne et illustre, était né, vers l'année 1447, d'Antoine Trivulzio, seigneur de Codogno et de Pontenura, et de Franceschina Visconti. Il fit ses premières armes sous François Sforza, duc de Milan, qui l'envoya, à peine âgé de 18 ans, avec son fils Galeas Marie, servir en France le roi Louis XI. Dans la ligue du duc et du pape contre les Vénitiens, en 1483, il fut un des lieutenants généraux de l'armée alliée. Galeas Marie l'avait désigné pour être un des conseillers de régence de son fils Jean Galeas; mais l'ambition de Louis le More, oncle et tuteur du jeune duc, l'ayant éloigné des affaires, il reprit la carrière militaire et servit chez divers princes étrangers. Il s'était engagé avec Alphonse II, roi de Naples, en 1494, au moment où Charles VIII porta la guerre en Italie, et il accompagna, dans la Romagne, Ferdinand fils d'Alphonse, qui ne sut point arrêter la marche des Français. Chargé ensuite de la défense de Capoue, il rendit cette ville, après une si courte résistance, qu'on le soupçonna d'avoir trahi la maison d'Aragon. En effet il entra bientôt dans l'armée française; et suivant Charles VIII, à son retour, il combattit vaillamment pour ce prince à la bataille du Taro. Avant de repasser les Alpes, le roi lui confia la défense d'Asti, qui appartenait au duc d'Orléans, et lui laissa 500 gendarmes pour garder cette ville; mais ces cavaliers français, ne voulant point obéir à un étranger, l'abandonnèrent presque tous. Trivulce, cependant, réussit à garder cette ville avec le secours des Guelfes de Lombardie, dont il s'efforça de réveiller l'ancienne animosité. Lorsque le duc d'Orléans, devenu roi de France, se prépara à la conquête du Milanais, le commandement d'Asti devint plus important. Trivulce y conduisit, en 1499, une nouvelle armée, et il étendit de là ses intrigues parmi les Lombards. Aidé par les Guelfes, il conquit, en moins d'un mois, tout le duché de Milan, et contraignit Louis le More à s'enfuir en Allemagne. Louis XII, pour récompense, lui donna en fief la ville de Vigevano, et le nomma maréchal de France et gouverneur du Milanais. Mais autant l'esprit de parti de Trivulce avait favorisé ses conquêtes, autant il devint fatal à son administration, lorsqu'il accabla ses ennemis de tout le poids d'un gouvernement despotique, et de tout l'acharnement d'un chef factieux. Ces violences excitèrent, en 1500, la révolte du Milanais et le retour en Italie de Louis le More. Trivulce, cependant, eut le bonheur d'arrêter tout à coup cette révolution, en faisant prisonniers les deux Sforze dans Novare. Il se distingua de nouveau dans la guerre qu'excita en Italie la ligue de Cambrai, et conduisit l'avant-garde de Louis XII à la bataille d'Agnadel. La mort de Charles d'Amboise (10 mars 1511) lui fit déférer le commandement général : Gaston de Foix fit ses premières armes sous lui dans cette campagne. Trivulce avait marié sa fille Françoise à Louis Pic, le plus jeune des frères du comte de la Mirandole. Il excita son gendre et ensuite sa fille à demander, au nom de son petit-fils Galeotto, la possession de cette forteresse importante, qui lui fut livrée en effet. Avant la fin de la même campagne, Gaston de Foix fut nommé général de l'armée française, et Trivulce ne fut plus que son lieutenant et son conseil;

mais peut être est-il juste de lui attribuer la plus grande part dans les victoires du jeune héros. La mort de Gaston rappela Trivulce au commandement suprême. Il se croyait sur le point de conquérir encore une fois le duché de Milan, et de faire prisonnier Maximilien Sforze, comme il avait fait de son père, lorsque l'arrivée imprévue d'une armée suisse rompit ses mesures : il fut battu à la Rioute, près de Novare, le 6 juin 1513, et les Français attribuèrent sa défaite à l'obstination avec laquelle il avait établi son camp dans un mauvais emplacement. Cependant Trivulce fut employé de nouveau en 1515, sur les frontières d'Italie, par François Ier. Il ouvrit à ce monarque le passage des Alpes, et il le mit à même, le 15 août, de surprendre, à Villefranche, Prosper Colonne, général ennemi. Plus tard, il eut une grande part à la victoire de Marignan. A la fin de la campagne, François Ier le chargea de conduire des secours aux Vénitiens ; mais il ne put se rendre maître de Brescia, dont il entreprit le siége avec eux. A son retour, ayant éprouvé quelques dégoûts à la cour, où François Ier manifesta des soupçons contre lui, et ne voulut point entendre sa justification, il s'éloigna et ne fut plus employé. Il mourut à Châtres ou Arpajon, le 5 décembre 1518. Il avait demandé qu'on inscrivît cette épitaphe sur son tombeau : « *Hic quiescit qui nunquàm quièvit.* » Quoique dans l'habitude de sa vie il fût très-avare, on le voyait, dans de certaines occasions, surpasser les plus riches monarques en magnificence et en prodigalité. Il avait amassé une immense fortune par des moyens quelquefois peu honorables. Il avait épousé, en premières noces, Marguerite, nièce du fameux Barthélemi Coleoni ; il n'en eut point d'enfants. Il épousa ensuite Béatrix d'Avalos, sœur du marquis de Pescaire, et il en eut un fils, nommé Jean-Nicolas, qui mourut avant lui. *Voyez* Rosmini, *Istoria della vita e delle Gesta di Gian-Giacopo Trivulzio, soprannominato il Grande,* Milan, 1815, 2 vol. in-4°, fig.

TRIVULCE (René), frère du précédent, s'attacha au parti opposé au sien, et se déclara Gibelin au moment où son frère cherchait à renouveler le parti guelfe. Il demeura fidèle à Louis le More, qui le chargea du commandement de ses armées. Luttant contre une fortune toujours contraire, René montra autant de bravoure que de dévouement à son maître. Après la captivité de Louis le More, il entra au service des Vénitiens, et il y demeura jusqu'à sa mort.

TRIVULCE (Théodore), fils de Pierre et neveu de Jean-Jacques, entra au service de France pendant la guerre de Naples, et fut un des généraux qui se virent contraints, en 1504, de livrer Gaëte à Gonsalve de Cordoue. Il effaça le souvenir de ce premier revers par sa brillante conduite à la bataille d'Agnadel, en 1509, et à celle de Ravenne, en 1512. Après la mort de Barthélemy d'Alviano, il fut, du consentement du roi de France, chargé du commandement général de l'armée vénitienne. Il l'exerça plusieurs années avec gloire ; mais lorsque Milan fut surpris, le 19 novembre 1521, par Prosper Colonne et le marquis de Pescaire, Théodore Trivulce, qui était accouru désarmé pour apaiser le tumulte, fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté qu'au prix de 20,000 florins d'or. Les Vénitiens ayant quitté l'alliance de la France pour celle de l'Empereur, Trivulce, tout dévoué à la première puissance, renonça au commandement de l'armée de la république, et entra au service de François Ier. Chargé par lui du gouvernement de Milan, en 1524, pendant le siége de Pavie, il évacua cette ville lorsque le roi fut fait prisonnier. Il obtint, en 1524, le bâton de maréchal de France, et fut chargé du gouvernement de Gênes ; mais il s'y laissa surprendre par André Doria, auquel il fut obligé de livrer cette ville et sa citadelle. Il devint ensuite gouverneur de Lyon ; et c'est dans cette ville qu'il mourut, en 1531, ne laissant qu'une fille.

TRIVULCE (Antoine), frère du précédent, se déclara pour les Français lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanais, et fut fait cardinal en 1500, à la demande du roi, par le pape Alexandre VI. Il mourut en 1508.

TRIVULCE (Scaramutia), neveu de Jean-Jacques, fut un excellent jurisconsulte, puis conseiller d'État en France, sous Louis XII, et successivement évêque de Côme et de Plaisance, et cardinal. Il mourut le 9 août 1527.

TRIVULCE (Augustin), neveu de Théodore, fut abbé de Fromont, en France, et camérier du pape Jules II, puis évêque de Bayeux, de Toulon, de Novare et archevêque de Reggio. Après la prise de Rome par les troupes de Charles-Quint, il fut emmené en otage à Naples, où il fit paraître une grande fermeté. Il était ami de Bembo et de Sadolet, et il avait composé une histoire des papes et des cardinaux ; mais il mourut à Rome, le 30 mars 1548, avant de l'avoir fait imprimer.

TRIVULCE (Antoine), neveu de Jean-Jacques, fut référendaire des deux signatures, puis évêque de Toulon, et ensuite vice-légat d'Avignon. Il s'opposa avec force à l'entrée des hérétiques dans le Comtat ; fut envoyé légat en France, où il eut part à la conclusion du traité de Cateau-Cambresis : puis, s'étant mis en chemin pour retourner en Italie, il mourut d'apoplexie, à une journée de Paris, le 26 juin 1559.

TRIVULCE (Jean-Jacques-Théodore), petit-neveu du précédent, après avoir servi avec gloire dans les armées de Philippe III, embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait cardinal en 1626. Il devint ensuite vice-roi d'Aragon, puis de Sicile et de Sardaigne, gouverneur général du Milanais, et ambassadeur d'Espagne à Rome. Il mourut à Milan, le 3 août 1657. Son petit-fils étant mort sans postérité, en 1678, la famille Gallio prit le nom de Trivulce, et c'est de cette famille que descendait Alexandre TRIVULCE, qui commanda la garde nationale de Milan, après l'invasion des Français, en 1796, et qui, devenu bientôt après général et ministre de la guerre, mourut le 3 mars 1805, à Paris, où il était venu pour assister au couronnement de Napoléon.

TROC (Michel-Abraham), jurisconsulte et littérateur, né à Varsovie et établi à Leipzig, pendant une partie du 18e siècle, a publié dans cette dernière ville, un recueil intitulé : *Bibliotheca polono-poetica,* 2 vol. in-8°, contenant des poésies polonaises, dont la plupart sont des traductions du latin et du français. On a aussi de lui un *Dictionnaire polonais, allemand et français.* Il a eu part à l'*Inventaire des Lois et Constitutions de Pologne,* commencé par Ladovius, et continué par Zaluski ;

l'édition, soignée par Troc, a paru à Leipzig en 1735.

TROGUE. *Voyez* **POMPÉE.**

TROILI (Placide), historien, né à Montalbano vers 1687, entra dans l'ordre de Citeaux, et fut bientôt appelé à diriger un couvent, dit *le Sagittaire*, en Calabre. Mais, accusé d'avoir trahi les intérêts de ses confrères, il fut expulsé du couvent, et se retira dans le monastère de Realvalle, où il mourut en 1757. On a de lui : *Istoria generale del reame di Napoli...; una colle prime popolazioni, costumi, leggi, polizia, uomini illustri e monarchi*, Naples, 1748-54. 5 tomes en 11 vol. in-4°, etc. *Voyez Storici napol.*, page 600.)

TROILIUS (Samuel), archevêque d'Upsal, né en 1706 dans la Dalécarlie, mort en 1764, fit briller son éloquence aux diètes en qualité d'orateur de son ordre, et mérita, par ses connaissances, d'être admis à l'Académie des sciences de Stockholm. Il a laissé des *Mandements*, des *Oraisons funèbres*, etc.

TROILIUS (Uno de), fils du précédent, né à Stockholm en 1746, ayant obtenu de brillants succès dans ses études, voyagea aux frais de l'université d'Upsal. Il parcourut l'Allemagne et la France, vit à Paris J. J. Rousseau et d'autres écrivains célèbres, passa en Angleterre, d'où il partit, avec Banks et Solander, pour aller visiter l'île de Staffa et l'Islande. En 1775, il retourna par la Hollande en Suède, obtint la modeste place d'aumônier d'un régiment, bientôt après celle de prédicateur ordinaire, et, s'étant fait connaître par la publication de son voyage, fut promu, de dignités en dignités, à l'archevêché d'Upsal en 1786. Il travailla dès lors sans relâche au bien de l'Église suédoise, à l'amélioration du clergé, et, en sa qualité de vice-chancelier de l'université d'Upsal, aux progrès des études. Il fut l'orateur de son ordre aux diètes de 1789, 1792 et 1800, et mourut en 1803. On a de lui : *Lettres sur un voyage en Islande*, Upsal, 1777, in-8°; *Mémoire relatif à l'histoire de l'Église et de la réforme en Suède*, ibid., 1790-95, 5 vol. in-8°.

TROLLE (Gustave), archevêque d'Upsal, né, en Suède, vers la fin du 15e siècle, était d'une des familles les plus puissantes du royaume; et son père, Éric Trolle, avait prétendu à la dignité d'administrateur, après la mort de Swantz-Sture, mais Suénon Sture le jeune, fils de Swantz, l'avait emporté, et régnait avec gloire. Gustave Trolle était alors à Rome. Sture, connaissant son ambition, et désirant le gagner par un procédé généreux, le fit nommer archevêque d'Upsal. Trolle accepta la dignité, mais s'en servit pour perdre l'administrateur. Arrivé en Suède, il entra en négociation avec Christian II, roi de Danemark, et se refusa à toutes les mesures de conciliation que Sture lui proposa. Les états le déposèrent, et son château fut rasé; alors il appela le roi de Danemark, et lança, de concert avec le pontife de Rome, l'interdit de l'Église contre l'administrateur et ses partisans. Sture ayant été blessé mortellement dans un combat contre Christian, Trolle reprit les fonctions d'archevêque à Upsal, et plaça, en 1510, la couronne de Suède sur la tête du monarque danois, qui signala son avénement par le massacre de Stockholm. Gustave Wasa entreprit de venger les Suédois; l'archevêque voulut l'arrêter, mais il fut battu et réduit à quitter le royaume. Il s'attacha à la fortune de Christian. Ce prince, détrôné en Suède, en Danemark et en Norwége, se retira en Flandre, où Trolle le suivit. Il l'accompagna ensuite dans l'expédition qu'il fit en Norwége, et qui le rendit prisonnier de Frédéric, son successeur en Danemark. Trolle fut réduit quelque temps à l'inaction; mais il reparut sur le théâtre de l'intrigue et des combats, lorsque, après la mort de Frédéric, il s'éleva, en Danemark, un parti pour Christian. Il se flattait que le monarque détrôné rentrerait dans ses États, et que Gustave Wasa succomberait dans la lutte qui allait s'engager; mais il périt dans un combat sanglant, près de la ville de Malmoë, en 1535.

TROLLE (George-Herman de), contre-amiral de Suède, né en 1680, servit dans sa jeunesse en Angleterre et en Hollande, et acquit une grande expérience. Étant devenu capitaine de haut bord, il combattit, pendant la guerre de Charles XII, contre les Danois et les Russes : tombé comme prisonnier entre les mains de ceux-ci, il fut présenté à Pierre le Grand, qui voulut le retenir à son service; mais il refusa, et après avoir essuyé une longue et pénible captivité, il retourna en Suède. La compagnie des Indes de Gothenbourg ayant été fondée, en 1752, Trolle prit le commandement du premier navire que cette compagnie expédia pour la Chine, et fut le premier Suédois qui fit ce voyage; il ramena son vaisseau avec une riche cargaison, malgré l'opposition des Hollandais qui le retinrent quelque temps à Batavia. Après avoir commandé plusieurs expéditions dans la Baltique pendant la guerre de 1742, il fut nommé contre-amiral, et reçut des lettres de noblesse. Il mourut en 1765, laissant un fils, qui fut amiral de Suède, sous le règne de Gustave III. Ce prince l'employa pour rétablir la flotte suédoise, de concert avec Chapmard.

TROLLÉ (Herluf), amiral danois, né le 16 janvier 1516, était fils d'un amiral, et fut destiné à la marine. Il faisait ses études à Copenhague, lorsque cette ville, dont le comte d'Oldenbourg s'était emparé, fut assiégée par le roi Christian III. Il devait être emmené, comme un des otages, à Mecklenbourg; mais, sur les représentations de son oncle l'archevêque, on le laissa à Copenhague, pour continuer ses études. Les troubles du royaume étant apaisés, il vint à la cour de Christian III, qui lui donna constamment des marques d'une haute confiance. Il se trouvait, en 1558, à la suite de ce prince, lorsqu'il se rendit à Kallundborg, pour y visiter Christian II, qui y était prisonnier. En 1559, au couronnement de Frédéric II, il fut créé chevalier. En 1561, il fut chargé d'établir des mines dans plusieurs domaines du roi : on découvrit des veines d'argent; mais le produit n'ayant pu couvrir la dépense, l'entreprise tomba. Nommé amiral en 1564, il quitta le port de Copenhague, à la tête de 25 vaisseaux de guerre, et fit sa jonction avec la flotte de Lubeck. Ayant découvert la flotte suédoise sous les ordres de l'amiral Baggé, il n'hésita pas à l'attaquer, et se dirigea contre le vaisseau amiral, qu'il prit à l'abordage; c'était le plus grand que l'on eût vu dans les mers du Nord : il sauta en l'air par l'imprudence d'un matelot, et l'on n'eut que le temps de sauver une partie des prisonniers, parmi lesquels se trouvait l'amiral. Éric XIV, roi de Suède, mit en mer une autre

flotte sous les ordres de l'amiral Horn, et l'on en vint une seconde fois aux mains, près de l'île d'Æland, où le roi de Suède s'était rendu lui-même. Le combat dura deux jours, et les Suédois perdirent de nouveau le vaisseau amiral qui, avec deux autres vaisseaux, se brisa contre les rochers. Les flottes ayant été séparées par le vent, les Suédois s'emparèrent de trois vaisseaux danois, qui s'étaient égarés. Avant l'entrée de l'hiver, Trollé regagna le port de Copenhague, d'où il sortit le 1er juin 1565, pour aller à la recherche des Suédois : les ayant rencontrés, il dirigea de nouveau ses efforts sur le vaisseau amiral, qu'il chercha en vain à prendre à l'abordage. Il avait entouré deux autres vaisseaux ennemis, et il leur criait de se rendre, lorsqu'il reçut deux blessures au bras gauche et aux reins. La douleur et le sang qu'il perdait ne l'empêchèrent pas de continuer à donner ses ordres, et il ne voulut être pansé qu'après ses officiers et ses soldats. Ce retard rendit sa situation plus dangereuse. On gagna les côtes du Danemark, et il mourut le 25 juin 1565.

TROMBELLI (Jean-Chrysostome), philologue, né près de Nonantola en 1697, embrassa l'institut des chanoines réguliers de St.-Sauveur, dont il devint le chef en 1760. Engagé malgré lui dans une dispute littéraire avec Kiesling, il mit dans sa défense une modération qui lui conquit l'estime et l'amitié de son adversaire lui-même. Il mourut en 1784. Ses principaux ouvrages sont : *le Favole di Fedro, tradotte in versi volgari*, Venise, 1735, in-8o; *De cultu sanctorum dissertationes decem, quibus accessit appendix de cruce*, Bologne, 1751, et suivantes, 6 vol. in-4o; *Priorum quatuor de cultu sanctorum dissertationum Vindiciæ*, ibid., 1751, in-4o (sous le nom de *Philalethes Aphobos*); *Veterum patrum latinorum opuscula, nunquàm antehàc edita*, ibid., 1751-55, 2 parties in-4o; *Tractatus de sacramentis per polemicas et liturgicas dissertationes distributi*, ibid., 1772 et suivantes, 13 vol. in-4o. Garofalo Vincent a publié : *de Vitâ J. Chrys. Trombelli commentarius*, Bologne, 1788, in-8o. (*Voyez* Fantuzzi, *Scritt. bologn.*, VIII, 122.)

TROMELIN (le comte de), lieutenant général, né à Morlaix, en 1772, d'une famille noble de Bretagne, fut élevé à l'école militaire de Vendôme, et nommé, en 1788, sous-lieutenant au régiment de Limousin. Le jeune Tromelin se crut obligé par devoir de quitter la France au commencement de la révolution. Il parcourut l'Allemagne, la Turquie, la Syrie et l'Égypte, où il fut attaché comme lieutenant-colonel au grand vizir Joussouf-pacha et au capitan-pacha Hussein. Il fut ensuite aide de camp de l'amiral Sidney-Smith, qu'il parvint plus tard à faire évader de la prison du Temple à Paris. Enfermé lui-même à l'Abbaye en 1804, il sortit de cette prison pour entrer dans le 112e régiment de ligne; attaché ensuite à l'état-major du duc de Raguse en Dalmatie, il fut chargé, avec le général Guilleminot, de la démarcation de la nouvelle frontière par suite de la paix de Vienne. Colonel du 6e régiment de Croates, maréchal de camp après la bataille de Leipzig où il s'était distingué, il commanda une brigade à la bataille de Waterloo, puis fut élevé au grade de lieutenant général. On doit à Tromelin d'excellentes *Observations* sur la route par terre de St.-Jean-d'Acre à Constantinople. Il a puissamment contribué, avec le général Guilleminot, au perfectionnement des belles cartes géographiques de la Grèce et de la Turquie d'Europe. Il s'occupait de la traduction de l'ouvrage du colonel Leake sur la Macédoine, et faisait des recherches sur l'Asie Mineure, lorsque la mort interrompit ses travaux, le 3 mars 1842, dans une terre qu'il possédait près de Morlaix.

TROMMIUS (Abraham van der TROM, en latin), savant théologien, né à Groningue, perfectionna son éducation par un voyage en Allemagne, en France et en Angleterre, et, à son retour en Hollande, fut nommé pasteur du village de Haren. Il quitta cet emploi en 1671 pour venir exercer à Groningue les fonctions du saint ministère qu'il y remplit, pendant 48 ans, avec un zèle que l'âge ne put affaiblir, et mourut en 1719, à l'âge de 86 ans. Son ouvrage le plus remarquable est : *Concordantiæ græcæ versionis, vulgò dictæ LXX interpretum, cujus voces secundùm ordinem elementorum sermonis græci digestæ recensentur*, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-fol. (*Voyez Mémoires* de Paquot, in-fol., I, 505.)

TROMP (Martin, fils d'Harpert ou d'Herbert), célèbre marin hollandais, né à la Brille en 1597, fit son apprentissage de mer auprès de son père, qui, au combat de Gibraltar, sous l'amiral Heemskerk, commandait une frégate, et qui, quelque temps après, fut tué à son bord dans une action contre un forban anglais, à la côte de Guinée. « Camarades, ne vengerez-vous pas la mort de mon père? » tel est le cri que ne cessait de pousser Martin, alors âgé de 11 ans. Le bâtiment lui-même ayant été pris, il tomba au pouvoir du vainqueur, qui pendant deux ans et demi l'employa comme mousse. Rendu à sa patrie, il était lieutenant à bord d'un vaisseau de ligne, en 1622, et reçut, deux ans après, du prince Maurice, le commandement d'une frégate. En 1629, l'illustre amiral Pit-Hein ayant passé à bord du bâtiment de Tromp, réputé le meilleur voilier, y fut tué à côté de lui. Des dégoûts, occasionnés par des passe-droits, lui firent, pendant quelque temps, abandonner une carrière où il s'était déjà fait connaître avec tant d'avantage ; mais, en 1637, on lui rendit de nouveau justice : le stathouder Frédéric-Henri le créa lieutenant-amiral, et lui confia le commandement d'une escadre de 11 vaisseaux, avec laquelle il battit les Espagnols, très-supérieurs en nombre, leur prit deux bâtiments et dispersa le reste. Cette victoire lui valut une chaîne d'or de la part des États, et l'ordre de Saint-Michel, de la part du roi de France. Tromp continua, dans le cours de cette même campagne, à signaler sa valeur contre les Espagnols, malgré la partialité que l'Angleterre manifestait en leur faveur. Ayant reçu de Hollande des renforts considérables, et sa flotte ayant été successivement portée à 70 bâtiments, il attaqua, le 21 octobre, les Espagnols, devant les Dunes, et, quelques efforts que ceux-ci fissent pour éviter un engagement, il parvint à brûler le vaisseau de l'amiral d'Oquendo, qui sauta en l'air avec 1,500 hommes d'équipage, força un grand nombre de bâtiments à se jeter à la côte, et s'empara de 13 galions richement chargés. Peu de temps après cette victoire, la famille de Tromp s'accrut d'une fille, qui reçut au baptême les noms de *Anna-Maria-Victoria-Martensis-Harpensis-Trompensis-Dunensis*. Cet amiral rendit

encore d'importants services à sa patrie, surtout dans les campagnes de 1640 et 1641; mais après l'avénement de Cromwel au protectorat d'Angleterre, l'Anglais devint un adversaire plus digne de la vaillance de Tromp. Ce fut lui qui commença les hostilités avec l'amiral Robert Blake, le 20 mai 1652. Tromp avait sous son commandement 42 vaisseaux, et Blake 50 : l'engagement dura 4 heures, et la nuit mit fin au combat, où Tromp perdit deux vaisseaux. Il éprouva ensuite un plus grand chagrin, ce fut de voir Ruyter et de Witt prendre le commandement des flottes hollandaises et combattre les Anglais. Rappelé au commandement, il eut une nouvelle affaire avec Blake, sur les côtes d'Angleterre, le 3 décembre 1652, prit deux vaisseaux, et un troisième le lendemain. L'avantage resta complétement aux Hollandais, Blake s'étant retiré vers la Tamise; mais ce combat ne fit que préluder à un autre bien plus acharné. Pendant 3 jours consécutifs, c'est-à-dire du 28 février au 2 mars 1653, Blake et Tromp se mesurèrent de nouveau à la hauteur de Portland et de Bevesier : de part et d'autre on avait environ 70 vaisseaux; mais ceux des Anglais étaient de plus fort calibre. Ruyter et l'élite des marins bataves secondaient Tromp; il eut fort à se plaindre des autres chefs. La flotte marchande, qu'il escortait, ne laissa pas que d'entraver aussi ses opérations. L'ennemi se retira le troisième jour vers les côtes d'Angleterre. Tromp fit entrer la presque totalité de son convoi. La perte des Hollandais fut de 9 vaisseaux, celle des Anglais de 6; mais, leurs équipages étant plus forts, ils perdirent plus de monde. Les Hollandais se hâtèrent de réparer leurs pertes, et le commandement fut encore remis entre les mains de Tromp, qui ne s'en chargea qu'avec répugnance. Il témoigna des inquiétudes sous le rapport de la quantité et de la qualité des bâtiments, et sous celui de l'équipement et des équipages. Toutefois il se dévoua. Un premier combat eut lieu à la hauteur de Nieuport, le 12 juin 1653. Richard Deane commandait la flotte anglaise, forte d'environ 100 voiles. Les Hollandais étaient à peu près égaux par le nombre, mais non par la force des vaisseaux. Deane fut tué au commencement du combat. L'action dura de 11 heures du matin à 9 heures du soir : elle recommença encore le lendemain à la hauteur de Dunkerque. On se fit beaucoup de mal; sans que l'affaire fût décisive. Il y eut une seconde bataille sur les côtes de la Hollande, à la hauteur de Catwick, le 8 août. Ce jour demeura sans résultat; enfin on recommença le lendemain. Le vice-amiral de Witt avait eu le temps de rejoindre la flotte hollandaise avec son escadre de 27 vaisseaux. Tromp comptait sous son commandement 105 voiles. L'amiral anglais Monk s'éloigna; Tromp le poursuivit toute la nuit. Le surlendemain il y eut un nouvel engagement. Les Hollandais traversèrent la flotte anglaise; mais Tromp fut tué à son bord, ce qui n'empêcha pas la continuation du combat. Ruyter et Jean Evertszoon firent de prodiges des valeur. La flotte anglaise fut traversée jusqu'à quatre fois; plusieurs de ses bâtiments coulèrent, un sauta en l'air : sa perte fut de 8 vaisseaux : celle des Hollandais de 10. De part et d'autre on chanta victoire; toutefois les Anglais avouèrent qu'elle leur avait coûté cher. Une perte irréparable fut celle de Tromp. Son corps reçut de pompeux honneurs à Delft, et un monument y fut élevé à sa mémoire. On peut voir les médailles frappées en son honneur, dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon.

TROMP (Corneille), fils du précédent, né à Rotterdam le 9 septembre 1629, s'illustra dans la même carrière. Son éducation ayant été toute dirigée vers ce but, on le vit, dès l'âge de 21 ans (1650), capitaine de haut-bord dans l'escadre du commandeur de Witt, qui fut chargé de réprimer l'empereur de Maroc, et le réduisit à conclure un traité dans les intérêts de la Hollande. En 1652, il se trouva à la bataille que Van Galen livra aux Anglais devant Porto-Longone, et il y prit à l'abordage leur vaisseau *le Samson* : il passa sur ce bâtiment, le sien ayant été extrêmement maltraité dans le combat, et il eut, peu de temps après, le chagrin de se le voir enlever par surprise, et au mépris du droit des gens, dans la rade de Livourne. Le 13 mars de l'année suivante, il se mesura de nouveau avec les Anglais devant Livourne. Van Galen avait sous son commandement 16 bâtiments et un brûlot. Les Anglais étaient au nombre de 14 vaisseaux de plus fort calibre, et de deux brûlots. Tromp s'acharna particulièrement contre *le Samson,* qui sauta au moment d'être pris à l'abordage. La victoire resta aux Hollandais; mais ils la payèrent cher par la mort de leur amiral Van Galen. Tromp fut promu au grade de contre-amiral. Les affaires du nord de l'Europe ayant donné lieu, en 1656, à un grand déploiement de forces de la part de la Hollande, Obdam, Ruyter et Tromp y figurèrent avec distinction; mais la voie des négociations aplanit les difficultés. Après cette courte campagne, Tromp vécut dans la retraite, et il ne reparut sur le théâtre des événements, qu'en 1662. Envoyé, à cette époque, dans la Méditerranée pour escorter un convoi marchand, il châtia rudement les pirates algériens. Mais de plus graves intérêts ne tardèrent pas à calmer son activité. Charles II oubliait les obligations qu'il avait eues aux États-Généraux pour remonter sur le trône d'Angleterre, et l'on avait de l'inquiétude pour un riche retour attendu de l'Inde. Tromp fut chargé d'en couvrir la rentrée. Ayant sous lui une escadre de 22 vaisseaux, il reconnut la flotte marchande auprès de Faithil, et, sans aucune rencontre hostile, il la conduisit à sa destination. La guerre avec l'Angleterre éclata en 1665. Il y eut, le 13 juillet, une action entre les flottes des deux puissances, chacune forte d'une centaine de vaisseaux de ligne. Le duc d'York commandait celle de l'Angleterre. Wassenaer d'Obdam, avec le grade d'amiral-lieutenant, commandait celle des États. L'action fut désastreuse pour la Hollande. Tromp se signala par sa bravoure. Son vaisseau *l'Amour,* de 82 canons, fut extrêmement maltraité. On se préparait à de nouveaux efforts; mais on n'était pas d'accord sur le choix du chef. On rendait justice au courage et à l'expérience de Tromp; mais il était repoussé à cause de son dévouement à la maison d'Orange. Il fut cependant nommé, avec adjonction de trois plénipotentiaires des États-Généraux, de Witt, Huygens et Boreel, qui furent chargés de modérer ses pouvoirs. Déjà il était au Texel, à bord de son vaisseau, quand la rentrée de Ruyter, qui arrivait de la côte de Guinée, vint tout déranger. Cet amiral reçut aussitôt le commandement de la flotte. Tromp re-

fusa de servir sous ses ordres; mais il consentit à rester sur la flotte en attendant son rappel. L'escadre hollandaise essuya, cette année, deux désastres imprévus : ce fut une violente tempête, et une maladie épidémique qui se déclara parmi les équipages. Au commencement de l'année suivante, Tromp obtint d'être transféré de l'amirauté de la Meuse à celle d'Amsterdam, et il reçut le commandement du vaisseau *Hollandia*, de 82 canons. Le 1er juin, la flotte hollandaise, forte de 85 vaisseaux, et commandée par Ruyter, mit en mer, et se dirigea sur les côtes d'Angleterre. Le 11, elle eut en vue la flotte anglaise, d'environ 80 bâtiments commandée par Albemarle. L'engagement commença vers une heure après-midi, et dura avec beaucoup d'acharnement, des chances inégales et de courtes interruptions, pendant 4 jours. La perte fut considérable de part et d'autre. Tromp, dans un moment très-critique, fut dégagé par Ruyter, et lui dut son salut. L'issue du combat fut des plus glorieuses pour les armes hollandaises, ce qui n'empêcha pas les Anglais de chanter victoire, et de faire de grandes réjouissances que leur propre historien, l'évêque Burnet, appelle *une moquerie de Dieu et un mensonge à la nation*. On se battit de nouveau le 4 et le 5 août; mais Tromp encourut, dans cette affaire, de graves reproches. Loin de seconder Ruyter, comme il l'aurait dû, il semble avoir joui du danger où il le voyait, et cet amiral ne dut son salut qu'à la plus savante et la plus courageuse retraite. L'avantage que remporta Tromp sur le vice-amiral Smith fut loin de couvrir une faute aussi grave. Le champ de bataille resta aux Anglais quoiqu'ils eussent perdu quatre vaisseaux, ce qui était le double de la perte des Hollandais. Ruyter se plaignit amèrement de Tromp, qui récrimina sans succès. Les États de Hollande, sur la représentation du grand pensionnaire de Witt, retirèrent à Tromp sa commission de lieutenant-amiral; et il lui fut enjoint de rester provisoirement à la Haye, et défendu de communiquer avec la flotte. C'est alors que le comte d'Estrades, ambassadeur de France, lui fit des propositions pour passer au service de cette puissance; mais elles ne le tentèrent point. Cependant on ne lui tint pas longtemps rigueur pour l'obligation de résider à la Haye, et il lui fut permis de se retirer dans une maison de plaisance qu'il s'était construite à Gravesand. Cette maison offrait, dans la bizarrerie de son architecture, l'aspect d'un vaisseau de guerre, et elle porte encore aujourd'hui, le nom de *Trompenburg*. Tromp était à la Haye en 1672, à l'époque du massacre des frères de Witt, et il est accusé d'avoir assisté et même applaudi à cette horrible boucherie. La canaille criait : « Vive Tromp ! à bas les de Witt ! » Au bout de sept ans de repos il fut rétabli dans ses fonctions (1673) par Guillaume III, la république étant en guerre à la fois avec l'Angleterre et la France. Une réconciliation eut lieu, sous d'imposants auspices, entre Ruyter et Tromp : toutes les personnalités furent sacrifiées au besoin de la patrie. Ruyter eut le commandement de la flotte, forte de 52 vaisseaux de ligne et de 50 autres bâtiments dont 25 brûlots. La flotte des alliés était de 150 voiles, dont 90 vaisseaux de ligne. On se trouva en présence de l'ennemi, le 7 juin. Le combat s'engagea vers une heure après-midi. Tromp commandant l'avant-garde; il changea de bord jusqu'à trois fois. Dans un moment de détresse, Ruyter vint à son secours et le dégagea. La nuit mit fin au combat. Dix vaisseaux ennemis avaient été brûlés ou coulés à fond. Les Hollandais n'avaient perdu que quelques brûlots, point de navire de haut bord; ils couchèrent sur le champ de bataille. Le but des alliés, qui était de faire une descente, fut manqué. On se battit encore le 14 du même mois. L'affaire fut moins grave; mais elle ne finit encore qu'avec le jour. Les alliés se retirèrent le lendemain. Dans les premiers jours de juillet, Ruyter alla vainement défier les alliés, à la hauteur de Harwich; mais le 21 août, une nouvelle bataille s'engagea sur les côtes de la Hollande, près du Helder. Tromp eut encore des obligations d'assistance à Ruyter. Celui-ci se battit avec un acharnement extrême contre le prince Robert. Les Anglais perdirent quelques bâtiments; les Hollandais n'en perdirent aucun. De part et d'autre, on était fort endommagé; et l'ennemi se retira, le lendemain, vers les côtes d'Angleterre. Les alliés avaient menacé la Hollande d'une descente. Les États projetèrent d'en faire une sur les côtes de France; et Tromp fut chargé de l'expédition. Il sortit du Texel, le 17 mai 1674. Les troupes étaient commandées par le comte de Horn, qui, le 23 juin, fit un débarquement à Belle-Isle; mais la forteresse ayant été jugée inattaquable, on se rembarqua. Un nouveau débarquement eut lieu à Noirmoutiers, le 3 juillet. On y leva des contributions, etc. De là Tromp alla chercher, à Cadix, un convoi marchand, avec lequel il rentra au Texel. Le roi d'Angleterre ayant témoigné, l'année suivante, un extrême désir de voir Tromp, il se rendit à Londres, où sa présence fut une espèce de triomphe. Le roi le nomma baron, et le combla des distinctions les plus flatteuses. En 1676, les États ayant résolu de prêter secours au Danemark contre la Suède, Tromp fut envoyé à Copenhague avec une flotte. Le roi le décora de l'ordre de l'Éléphant. Peu de jours après son arrivée, la flotte danoise dut au renfort qu'il avait amené une victoire signalée. Il rendit encore d'autres services aux Danois, et retourna auprès du prince d'Orange, qui était dans son camp à Saint-Omer. Il fut revêtu du titre de lieutenant-amiral général des Provinces-Unies, dignité devenue vacante par la mort de Ruyter. En 1691, Guillaume III lui confia le commandement de la flotte destinée à agir contre la France; mais il mourut à Amsterdam, le 29 mai. Son corps fut transporté à Delft et solennellement déposé dans le mausolée paternel, le 6 juin. Ses héritiers (il ne laissa point d'enfants) honorèrent sa mémoire d'une médaille, que l'on peut voir dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon, tome IV, page 45. Ce même ouvrage en offre une autre, tome II, page 530. Sa *Vie* a été publiée à la Haye, 1694, in-12.

TRON (Nicolas), doge de Venise, succéda, en 1471, à Christophe Moro. C'était un homme riche, libéral et magnanime; mais la brièveté de son règne, et les limites étroites de l'autorité ducale, ne lui permirent de se distinguer par aucune action remarquable. Il mourut le 28 juillet 1473. Nicolas Marcello lui succéda.

TRONCHAY (George du), littérateur, né à Morannc, près d'Angers, en 1540, mort au Mans en 1582, était

très-versé dans la connaissance des médailles et dans celle du grec et du latin. Ménage dit que l'on faisait grand cas de sa *Remontrance des plaintes du tiers état du Maine*, de sa *Grammaire française*, de son *Livre des étymologies*, de celui des *Proverbes*, etc.

TRONCHAY (Louis du), frère du précédent, tué par des soldats en 1569, comme partisan de la religion réformée, avait écrit une *Histoire des troubles religieux*, restée inédite.

TRONCHAY (Louise-Agnès de BELLÈRE du), religieuse, née au château du Tronchay, près d'Angers, en 1639, morte à Paris en 1694, avait fait concevoir à ses parents les plus belles espérances par tous les avantages naturels dont elle était douée, et que rehaussait encore la plus brillante éducation; mais elle avait résolu de se consacrer à Dieu, et parvint à suivre sa vocation. Elle fut quelque temps folle par le souvenir de ses fautes passées; mais, dès qu'elle revint à elle, ce fut pour se vouer tout entière au service des pauvres. Sa vie a été publiée sous ce titre : *le Triomphe de la pauvreté et des humiliations, ou la Vie de Mlle du Tronchay*, appelée *Sœur Louise*, Paris, 1733, in-12.

TRONCHET (François-Denis), célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1726, ne fit qu'une courte apparition au barreau, dont les débats éclatants lui convenaient moins que les travaux paisibles de la consultation. Pendant la courte existence du parlement Maupeou, il ferma son cabinet, et, après le retour des anciennes cours souveraines, il n'épargna aucun effort pour rétablir l'harmonie entre ceux de ses confrères qui avaient imité son exemple et ceux qui s'en étaient écartés. Il était bâtonnier des avocats lorsque la ville de Paris le nomma député aux états généraux. Persuadé de la nécessité des réformes, il s'opposa cependant aux innovations qui devaient amener la chute de la monarchie. Mirabeau l'appelait le *Nestor de l'aristocratie;* mais ses intentions étaient pures, et il se fit écouter quelquefois au milieu de tant de passions. Il appuya la suppression des droits de progéniture et de masculinité, et l'égalité dans les partages. Quoiqu'il aperçût les vices de la constitution à laquelle il avait travaillé, sentant le danger de la retoucher dans un moment de fermentation, il vota pour qu'elle ne pût être révisée qu'après plusieurs législatures. Il était président de l'assemblée lors de la mort de Mirabeau. Quand Louis XVI le choisit pour l'un de ses défenseurs, il accepta cette dangereuse mission sans hésiter; mais il n'était qu'avocat et jurisconsulte, et il fallait être plus que cela dans cette grande circonstance. Obligé de se soustraire aux recherches des comités révolutionnaires, il ne recouvra sa tranquillité qu'après la chute de Robespierre. Il avait rouvert son cabinet lorsqu'il fut député par le département de Seine-et-Oise au conseil des Anciens, où il siégea pendant 4 ans, occupé d'importants travaux sur la législation. Après le 18 brumaire, nommé premier président de la cour de cassation, et chargé ensuite de rédiger un projet de code civil avec Bigot-Préameneu, Portalis et Malleville, il fit adopter une grande partie des lois françaises municipales préférablement aux institutions de droit romain. Quoiqu'il n'aimât point Bonaparte et n'en fût point aimé, il fut porté au sénat en 1801, et doté de la riche sénatorerie d'Amiens. Tronchet mourut en 1806, et fut inhumé au Panthéon. François de Neufchâteau, président du sénat, prononça son *Éloge* funèbre; de la Malle célébra aussi dans un *discours* les vertus de son ancien confrère, et Lavallée publia sur lui une *Notice historique*. Tronchet a laissé manuscrits : un *Tableau de l'établissement du mahométisme*, des traductions en vers de quelques *fragments* de l'Arioste, de Milton, de Thomson, une tragédie de Caton d'Utique, etc.

TRONCHIN (Théodore), théologien protestant, né en 1582 à Genève, fut successivement professeur d'hébreu et de théologie, et recteur de l'Académie. Il prit part au synode de Dordrecht, en 1618, comme député de sa ville natale. Chargé par l'Église calviniste, en 1655, de conférer avec le théologien écossais Jean Dury, pour tâcher de réunir les luthériens et les réformés, il composa divers écrits à ce sujet. Il mourut à Genève en 1657.

TRONCHIN (N. Dubreuil), de la même famille que le précédent, né, en 1640, mort en Hollande, en 1721, rédigea longtemps la *Gazette française* d'Amsterdam, qui eut la plus grande célébrité, et publia divers ouvrages de politique. (*Voyez l'histoire littéraire de Genève*, par Senebier.)

TRONCHIN (Théodore), célèbre médecin, de la même famille que les précédents, né à Genève en 1709, suivit les cours à l'université de Cambridge, étudia la médecine sous Boerhaave, et fut nommé président du collége de médecine et inspecteur des hôpitaux d'Amsterdam. Il épousa une petite-fille du grand pensionnaire Jean de Witt, et refusa la place de premier médecin du stathouder. De retour à Genève en 1657, il reçut le titre de professeur honoraire de médecine. Plusieurs princes se disputèrent l'avantage de l'attirer dans leurs États; mais il refusa les offres les plus brillantes. Appelé par le duc d'Orléans, en 1756, pour inoculer ses enfants, ce prince parvint à lui faire accepter la place de son premier médecin. La France, devenue son pays adoptif, lui dut la propagation d'une hygiène simple et naturelle, et le perfectionnement des procédés de l'inoculation. Il consacrait régulièrement deux heures par jour à recevoir les pauvres, et, pendant ces consultations, il avait près de lui un sac d'argent pour donner à chaque malade de quoi se procurer les médicaments qu'il prescrivait : aussi, malgré le produit considérable de sa pratique, il ne laissa à ses enfants qu'une fortune médiocre : mais il leur légua une réputation sans tache, et un nom que ses talents, ses vertus et quelques vers de Voltaire ont rendu immortel. Non moins distingué par l'élégance de ses manières, le charme de sa conversation et les agréments de sa personne, que par la profonde connaissance qu'il avait de son art, Tronchin compta parmi ses amis Voltaire, J. J. Rousseau, Diderot, Thomas, etc. Il mourut à Paris, le 30 novembre 1781. Si l'on en excepte des *articles* de médecine dans l'*Encyclopédie*, et une édition des *OEuvres* de Baillon, avec une *Préface*, on n'a de lui que deux thèses, *De nympha* et *De clytoride*, Leyde, 1736, in-4°; un petit traité *De colicâ pictorum*, Genève, 1757, in-8°, et enfin des *observations* sur la cure d'une ophthalmie et sur des hernies épiploïques internes, dans le t. V des *Mémoires de l'Académie*

de chirurgie. Senebier assure (*Histoire littéraire de Genève*, t. III, p. 140) que Tronchin avait laissé en manuscrit un grand nombre d'ouvrages précieux sur presque toutes les parties de l'art de guérir; mais on ignore ce qu'ils sont devenus. Son *éloge* fut prononcé par Louis à l'Académie de chirurgie, et par Condorcet à l'Académie des sciences. On trouvera une *Notice* sur Tronchin dans la *Nécrologie des hommes célèbres de France*, t. XVII, p. 257-79. Son *portrait* a été gravé d'après Liotard, in-4°, avec une rare perfection.

TRONCHIN (Jean-Robert), jurisconsulte, parent du précédent, né à Genève, en 1711, fut, dès l'âge de 28 ans, chargé de négocier un traité entre le roi de Sardaigne et la république. Nommé bientôt après procureur général, il se vit à la tête de l'ordre judiciaire de son pays, et fut regardé généralement comme fort supérieur à sa place. Lors de la persécution dirigée contre l'*Émile* et le *Contrat social* de Rousseau, Tronchin prit la défense du gouvernement dans les *Lettres écrites de la campagne*, auxquelles Jean-Jacques répondit par les fameuses *Lettres de la montagne*. L'effervescence du peuple genevois fut portée au comble par ce dernier écrit, et la démocratie triompha. Tronchin renonça aux affaires publiques et se retira à la campagne, où il fit le plus noble usage de sa fortune considérable. Il mourut dans le pays de Vaud, en 1793.

TRONCY (Benoît du), littérateur, fut contrôleur du domaine du roi et secrétaire de la ville de Lyon du temps de la Ligue. Destitué lorsque Lyon se soumit à Henri IV, il réclama vainement contre cette disgrâce, qu'il prétendait n'avoir pas méritée, et mourut vers 1600. Il a publié, en 1584, une traduction du *Traité de la consolation* (attribué à Cicéron), sous ce titre : *Excellant opvscvle de Marc-Tvlle Ciceron, par leqvel il se console soy-mesme svr la mort de sa fille Tvllia*, etc., in-8° de 80 feuillets. On conjecture qu'il est l'auteur de l'ouvrage facétieux intitulé: *Formvlaire fort récréatif de tovs contracts, donations, testaments, codicilles et avtres actes qvi sont faicts et passés par devant notaires et témoins*, etc., Lyon, Rigaud, 1594, 1603, 1610 et 1618, petit in-12, réimprimé à Lyon, 1627.

TRONSON (Louis), supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, né en 1622, à Paris, compta parmi ses élèves Fénélon. Il refusa lui-même plusieurs fois l'épiscopat, et mourut en 1706. On cite de lui : *Examens particuliers à l'usage des séminaires*, Lyon, 1690, souvent réimprimés, et sous le titre d'*OEuvres de Tronçon..., édition revue et mise dans un meilleur ordre par MM. de Saint-Sulpice*, Lyon, 1827, in-12; *Forma cleri, ou Recueil des mœurs des ecclésiastiques*, nouvelle édition, 1824, 3 vol. in-8°; *Traité de l'obéissance*, 1822, in-12; *Manuel des séminaristes, ou Entretiens sur la manière de sanctifier ses principales actions*, avec quelques autres opuscules, 1823, 2 vol. in-12; *Retraite ecclésiastique, suivie de méditations sur l'humilité*, 1823, in-12.

TRONSON DU COUDRAY (Philippe-Charles-Jean-Baptiste), officier d'artillerie, naquit à Reims, le 8 septembre 1738, d'une famille de commerce très-ancienne dans cette ville. Il comptait parmi ses ancêtres Louis Tronson, seigneur du Coudray, secrétaire du cabinet du roi et intendant des finances en 1653. Le jeune Tronson du Coudray prit de très-bonne heure le parti des armes; entré dans le corps des mineurs, il s'y distingua par des talents supérieurs. Il avait surtout fixé la confiance de Gribeauval, l'un des meilleurs juges en cette matière. L'amitié tendre et éclairée de cet officier général avait accéléré l'avancement du jeune Tronson du Coudray, d'autant plus qu'aux talents capables de justifier la faveur celui-ci joignait cette adresse, ce caractère insinuant et souple qui la donnent. Dans les divisions qui, de son temps, agitèrent le corps de l'artillerie, il avait joué un rôle et soutenu avec courage le parti auquel il avait cru devoir s'attacher. A l'époque de la guerre d'Amérique, le congrès, instruit de sa réputation, lui fit des offres séduisantes, qu'il accepta. Arrivé aux États-Unis, et ayant obtenu le grade de général-major d'artillerie dans l'armée de *Washington*, il semblait n'avoir plus qu'à recueillir les honneurs et la fortune; du moins ne paraissait-il avoir à redouter que les dangers attachés au métier des armes : mais il ne put éviter son malheureux sort, et en passant sur un bac la rivière de Schuy-lkill pour rejoindre l'armée, un cheval ombrageux le précipita dans le courant, où il se noya, le 11 septembre 1777, venant à peine d'atteindre sa 39ᵉ année. On a de lui : *Artillerie nouvelle, ou Examens des changements faits dans l'artillerie française depuis* 1765, Amsterdam, 1772, in-8°; *Mémoire sur la meilleure méthode d'extraire et de raffiner le salpêtre*, Paris, 1774, in-8°; *Mémoire sur la manière dont on extrait en Corse le fer de la mine d'Elbe*, ibid., 1775, in-8°; *Discussion nouvelle des changements faits dans l'artillerie*, 1766, in-8°.

TRONSON DU COUDRAY (Guillaume-Alexandre), frère du précédent, né à Reims, le 18 novembre 1750, le dernier de dix enfants, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique; mais malgré les succès que ses talents précoces lui promettaient dans cette carrière, il se refusa à des engagements qu'il ne se sentait pas capable de remplir, et embrassa celle du commerce. Une circonstance personnelle lui révéla bientôt à lui-même sa véritable vocation. Attaqué dans ses intérêts par un associé infidèle, et obligé de recourir à la loi, il plaida sa cause avec une énergie et une éloquence telles que dès lors sa place fut marquée parmi les plus célèbres avocats de l'époque. Il vint à Paris, et y débuta par une cause sur laquelle tous les yeux de la France étaient fixés, par l'intérêt qu'y attachait le vertueux abbé de l'Épée. Cet instituteur avait parmi ses élèves un sourd-muet qu'il regardait comme l'unique rejeton de la famille illustre de Solar; et le sieur Cazeaux était accusé d'avoir, de concert avec la comtesse de ce nom, supprimé l'état du jeune infortuné. On sent quelles mesures l'avocat avait à garder dans cette cause; son habileté sut triompher de tous les obstacles, l'innocence du sieur Cazeaux fut proclamée par ses juges, et l'honnête abbé de l'Épée, en quelque sorte le plus intéressé dans cette affaire, ne lui sut pas mauvais gré de son triomphe. Un succès aussi brillant attira sur lui l'attention publique, et une nombreuse clientèle en fut la récompense méritée. On doit à cette confiance une foule de plaidoiries et de mémoires dont l'attrait n'a pas disparu avec les circonstances qui les ont fait naître : on n'a pas oublié surtout le mémoire qu'il composa pour le barreau de Nogent-le-Rotrou,

contre le savetier de cette ville qui prétendait se faire admettre dans l'ordre des avocats. Si l'on veut savoir quels sont les devoirs que *les chefs d'emploi* ont à remplir avec leurs *doubles,* on en trouvera un traité complet dans son mémoire pour la demoiselle *Sainval* contre madame *Vestris,* toutes deux comédiennes. La révolution vint interrompre la carrière brillante de Tronson : il l'accueillit avec modération : il n'avait pas à se plaindre de l'ancien régime; mais il n'adopta pas aveuglément les espérances de l'avenir. Le pillage de la manufacture de Réveillon ne tarda pas à justifier ses craintes : il conçut et fit entendre tout ce qu'on avait à redouter d'une révolution qui se montrait à sa naissance aussi sanguinaire que la tyrannie. Au milieu des débris qui signalèrent les premiers pas de cette révolution, et du mépris des formes de l'ancienne monarchie, Tronson conserva le respect qu'il lui avait jadis voué, et se rangea parmi les plus fidèles serviteurs du roi malheureux. Target avait refusé de défendre Louis XVI devant la Convention; le bruit se répandit bientôt que Tronchet lui refusait également son ministère. Tronson passa sur toutes les considérations pour solliciter de la Convention l'honneur de remplir un devoir sacré. Sa lettre resta sans réponse, et ne fut pas même insérée dans les procès-verbaux de la Convention. Tronson ne perdit pas courage : il écrivit une nouvelle lettre, qu'il adressa à tous les journaux, dans laquelle il demandait avec tous les ménagements possibles, à être chargé d'une mission qui n'était pas sans quelque danger. La généreuse ambition de Tronson du Coudray ne fut point satisfaite; mais il s'en dédommagea en prêtant son éloquence aux nombreuses victimes du tribunal révolutionnaire. Marie-Antoinette était encore dans les prisons du Temple; on l'en arracha dans les premiers jours d'octobre, pour la traîner devant les juges que l'on avait chargé de l'immoler. Tronson du Coudray fut, avec Chauveau-Lagarde, choisi d'office pour défenseur de Marie-Antoinette. C'est surtout dans cette circonstance fameuse qu'il montra toute la force de son éloquence; l'illustre défenseur et l'auguste cliente déployèrent tour à tour le plus noble et le plus énergique caractère. Pour prix de son dévouement sans bornes, Tronson fut dénoncé et arrêté, mais un reste de pudeur força la Convention de décréter son élargissement. Depuis ce moment, il cessa de rester en évidence, et attendit dans la retraite un meilleur temps. Il parut enfin ce jour tant désiré, et les électeurs de Seine-et-Oise le portèrent au conseil des Anciens. L'opinion se prononçait alors avec force contre le Directoire. Tronson n'hésita pas à se montrer ouvertement l'interprète des vœux de la France; et dans ces moments difficiles où il fallait réparer de grandes infortunes, il sembla redoubler de talents et d'énergie : le 26 janvier 1796, il parla avec autant de force que de sensibilité en faveur des parents d'émigrés. Le 29 mars 1797, il vota le rejet de la résolution qui assujettissait les électeurs au serment à la royauté, et présenta cette institution comme dangereuse, inutile, et propre à amener des troubles. Il fut nommé secrétaire le 10 mai, puis invoqua inutilement la clémence nationale en faveur des fugitifs de Toulon. Dans la séance du 20 août, il fit un rapport sur un message du Directoire, relatif à la marche des troupes appelées vers Paris; mais lui et ses amis dans les deux conseils manquèrent de vigueur, se laissèrent prévenir par leurs ennemis, et le 18 fructidor éclata sur la tête de Tronson et de ses collègues. Arrêtés d'abord, et enfermés au Temple, ils furent ensuite traînés sur un chariot et dans une cage de fer à Rochefort, d'où ils furent embarqués pour Cayenne, et de là transportés à Synamari, où il mourut en 1798. On a de lui : *Instructions rédigées pour ses enfants et ses concitoyens,* 1798, in-8°.

TROOST (Corneille), peintre d'Amsterdam, né en 1697, se montra également supérieur dans la peinture historique, dans celle de genre et dans le portrait. On regarde comme son chef-d'œuvre le tableau dans lequel il a représenté les principaux chirurgiens d'Amsterdam, assis autour d'une table sur laquelle est un cadavre, tandis que le professeur, debout et le scalpel en main, fait une démonstration d'anatomie. Ses petits tableaux étaient peut-être plus recherchés encore. Ce sont des scènes familières, dont la composition spirituelle et gaie, la touche légère et facile, la couleur délicate et transparente l'ont fait surnommer le *Watteau hollandais.* On vante surtout un *Corps de garde* où sont assemblés des officiers; une *Dame et un jeune Seigneur faisant de la musique;* une composition ingénieuse tirée du *Tartufe* de Molière, etc. Troost mourut, en 1750, laissant 5 filles, dont l'une, nommée Sara, peignit le portrait avec un talent remarquable.

TROSCHEL (Jean), graveur au burin, né à Nuremberg vers 1592, mort à Rome en 1633, se distingua par une étonnante facilité et une grande finesse d'exécution. Ses ouvrages les plus remarquables sont : la *Conception de la Vierge,* d'après Bernard Castelli; *l'empereur Julien, auquel on montre le cœur d'un taureau, sur lequel se trouve empreinte une croix surmontée d'une couronne,* d'après Ant. dalle Pomarance; le *portrait de Louis XIV,* que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. Plusieurs de ses estampes sont marquées de lettres HT, entrelacées.

TROSCHEL (Pierre), fils du précédent, et son élève, né à Nuremberg vers 1620, a gravé quelques pièces au burin, marquées des lettres P. T., avec la date.

TROST (Martin), orientaliste, né en 1588 à Hoexter en Westphalie, mort à Wittenberg, en 1636, a publié : *Novum Testamentum syriacè cum vers. lat., item variantes lectiones ex quinque impressis editionibus collectæ,* Koethen, 1621, in-4°; *Lexicon syriacum ex inductione, omnium exemplarium Novi Testamenti syriaci adornatum, adjectâ vocabulorum significatione lat. et germ.,* Koethen, 1623, in-4°; *De mutatione punctorum hebræorum generali,* Wittenberg, 1653, in-4°, etc.

TROST (Jean-Marie), médecin, fils du précédent, a publié : *De dysenteriâ,* Runthel, 1677, in-4°; *De lithiasi,* ibid., 1678, in-4°; *De febre per se nunquàm lethiferâ,* Halle, 1714, in-4°.

TROTTI (le chevalier Jean-Baptiste), peintre, né à Crémone en 1555, mort après 1602, avait des qualités pittoresques extrêmement séduisantes, qui expliquent la préférence qu'il obtint de son temps sur des artistes plus habiles. Dans la plupart de ses ouvrages, il s'efforça surtout d'imiter le style riant, aimable, franc et brillant

du Sojaro. Peut-être prodigua-t-il trop le blanc et d'autres couleurs éclatantes. C'est ce qui fait que l'on reproche à quelques-uns de ses tableaux de ressembler à la peinture sur porcelaine. Il avait encore plusieurs autres défauts qui l'empêchèrent d'être mis au premier rang des maîtres de l'art, mais ses têtes sont d'une beauté ravissante. Parmi ses tableaux fort nombreux on distingue : la *Décollation de saint Jean,* à Saint-Dominique de Crémone; les différentes *Conceptions de la Vierge,* dans les églises Saint-François et Saint-Augustin de Plaisance; la *Sainte Marie égyptienne repoussée du temple,* dans l'église Saint-Pierre de Crémone.

TROTTI (Euclide), neveu et élève du précédent, fut un de ses plus heureux imitateurs. On lui attribue le tableau de l'*Ascension,* à Saint-Antoine de Milan, et deux autres, dont les sujets sont tirés de la *Vie de l'apôtre Saint-Jacques.* Jeune encore, il se rendit coupable de haute trahison, et fut jeté dans une prison, où il mourut, à ce que l'on croit, du poison que lui firent prendre ses parents pour lui épargner l'infamie du supplice.

TROTZ (Chrétien-Henri), jurisconsulte, né en 1701 à Colberg, mort en 1773 à Utrecht, où il était professeur de droit hollandais, a publié : *De termino moto,* Utrecht, 1730, in-4° (c'est un traité de l'origine des *bornes*); une édition estimée de l'ouvrage de Herm. Hugon : *De primâ scribendi origine et universâ rei litterariæ antiquitate,* etc., ibid., 1738, in-8°; *De libertate sentiendi dicendique jurisconsultis propriâ,* Franeker, 1741, in-4°; *Theses juris publici ad fundamentales fœderati Belgii,* ibid., 1745 à 1747, in-4°; *Jus agrarium fœderati Belgii,* ibid., 1753, 2 vol. in-4°; *Jus agrarium Romanorum,* 1753, in-4°.

TROUILLE (Jean-Nicolas), né à Versailles, le 1er avril 1750, entra dans le corps du génie maritime, et fut employé, tant qu'il vécut, au port de Brest, où il rendit de grands services. Ayant été nommé par le département du Finistère au conseil des Cinq-Cents en 1795, il y vota avec ceux qui voulaient l'ordre et la justice. En 1796, il dénonça le journal intitulé *l'Ami du peuple,* combattit le projet d'amnistie présenté par Camus, et demanda la continuation des poursuites commencées pour les délits révolutionnaires. Il se prononça contre le Directoire lors du débarquement de 1,500 Français jetés sur les côtes d'Irlande, défendit la liberté de la presse en invoquant la question préalable sur l'établissement d'un journal tachygraphique, où les autres journaux auraient puisé textuellement le compte rendu des séances du corps législatif, parla en faveur des prêtres catholiques, et s'opposa à ce qu'on exigeât d'eux des déclarations capables d'inquiéter leurs consciences. Rapporteur d'une commission nommée sur un message du Directoire, tendant à aliéner le Palais-Royal, avec le jardin qui en dépend, Trouille obtint l'ordre du jour en invoquant des motifs puisés dans l'intérêt des arts. Il réussit encore à empêcher l'aliénation du château de Versailles, et proposa d'y réunir l'école générale des beaux-arts, les ateliers de peinture et de sculpture, les manufactures de tapis de la Savonnerie, d'horlogerie automatique, etc. A l'exposition du Louvre, en 1798, Trouille présenta deux plans d'*hôpitaux maritimes,* qui furent désignés par une commission de l'Institut pour obtenir la récompense promise par le gouvernement aux meilleurs ouvrages d'architecture. Ces deux plans étaient projetés pour Brest; l'un de 6,000 hommes pour être exécuté à Brest sur le local de l'ancien hôpital, incendié en 1776; l'autre du même nombre d'hommes, et destiné à servir de lazaret, pour être placé en dehors des murs, sur les bords de la rade, à environ 5 kilomètres du port. Ces projets furent approuvés sous le rapport sanitaire, et le ministre, en adressant à l'auteur des témoignages particuliers de sa satisfaction, ajoutait qu'il les plaçait au rang de ceux dont la marine retirera les plus grands avantages. Trouille, pendant plus de 50 années de service dans ce département, s'est occupé de plusieurs travaux pour Brest et Rochefort : voici les principaux : *Port de Brest.* Élévation d'un observatoire sur le pavillon central du quartier de la marine; établissement de deux bassins de construction et de radoubs, à toutes marées, placé à Recouvrance, près de la levée de Pontanion; plan approuvé d'une grande couverture en cuivre, portée sur une charpente en fer coulé, pour abriter ces deux bassins; plan d'un port particulier pour le commerce, avec le port militaire, en passant sous un monument consacré à Louis XVI, et qui a été voté en 1784 par les états de Bretagne. *Port de Rochefort.* Plan général des travaux à exécuter dans ce port; élévation d'un atelier de sculpture, avec une salle de modèles établie dans le comble; accroissement et amélioration dans la distribution du magasin général, nouveau plan d'artillerie, avec ateliers, magasins et une salle d'armes. Diverses constructions à la fonderie de Ruelle, placée dans l'arrondissement de Rochefort. Trouille obtint sa retraite en 1821, et mourut le 3 août 1825.

TROUILLET (Jacques-Joseph), savant ecclésiastique, né le 19 février 1716 à Ornans, fut admis en 1771 à l'Académie de Besançon, où il lut plusieurs mémoires d'érudition, et le *plan d'une Histoire des saints de Franche-Comté* qu'il se proposait de publier. Le savant abbé Bullet, son maître et son ami, l'institua son héritier; mais il s'empressa de faire l'abandon de tous ses droits aux parents pauvres de ce professeur. Ayant refusé le serment, il fut mis en reclusion pendant la Terreur, et se retira plus tard à Lons-le-Saunier, où il mourut en 1809. Outre l'ouvrage dont on a parlé, on a de lui les quatre dissertations suivantes : *Quel était l'Hercule appelé Ogmius par les Gaulois, et pourquoi la représentation de ce dieu était-elle accompagnée des attributs que rapporte Lucien?* couronné par l'Académie de Besançon en 1756; *Quelles étaient les voies romaines dans le pays des Séquanais,* 1756; *Est-ce à titre de conquête ou d'hospitalité que les Bourguignons furent admis dans les Gaules?* couronné en 1758; *Quelles ont été les villes principales du comté de Bourgogne depuis le 11e siècle?* Ce mémoire partagea le prix en 1759.

TROUVILLE (Jean-Baptiste-Emmanuel-Hermand de), ingénieur-hydraulicien, né à Paris en 1746, cultiva la physique dès sa jeunesse avec beaucoup d'ardeur, et dépensa en expériences des sommes considérables. Il conçut alors de magnifiques projets d'utilité publique, où l'on trouva souvent des vues ingénieuses,

mais inexécutables et d'ailleurs peu avantageuses. En 1787, il remit à l'Académie des sciences de Paris la description d'une machine qui, dit-il, doit transporter les fleuves et les mers sur les plus hautes montagnes. Il présenta, en 1792, à la municipalité de Paris un projet d'inondation artificielle au moyen de deux grands réservoirs, servis chacun par une nouvelle machine à vapeur capable d'élever à 30 pieds de hauteur 33,792 toises cubes d'eau en 48 heures, avec 720 livres de charbon. Enfin, en 1798, il présenta le plan pour l'établissement d'un canal du Havre à Paris par le parc de Versailles, dont il n'évaluait la dépense qu'à 50 millions. Trouville mourut pauvre et ignoré en 1813. Ses mémoires et ses machines sont déposés au conservatoire des arts et métiers. On trouve une courte *notice* sur cet artiste dans le *Moniteur* du 16 septembre.

TROYA D'ASSIGNY (Louis), prêtre appelant du diocèse de Grenoble, vint à Paris, et soupçonné de travailler aux *Nouvelles ecclésiastiques*, fut mis à la Bastille en 1728. Relâché l'année suivante, il continua de publier des brochures anonymes sur les disputes du temps, et mourut en 1772. Nous citerons de lui : *Dénonciation faite à tous les évêques de France par le corps des pasteurs ou autres ecclésiastiques du second ordre, des jésuites et de leurs doctrines*, 1727, in-4°; *La vraie doctrine de l'Église au sujet des abus qui se sont introduits dans son sein*, 1751, 2 vol. in-12; *Dissertation sur le caractère essentiel à toute loi de l'Église en matière de doctrine*, 1755, in-12, etc., etc.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), trésorier de l'église de Nantes, archidiacre et chanoine de St.-Malo, né en 1697 dans cette ville, où il mourut en 1770, se fit connaître de bonne heure dans la littérature. Lorsque le *Télémaque*, proscrit pendant les dernières années du règne de Louis XIV, put enfin paraître librement, il fit à ce sujet dans le *Mercure* (1717) un article qui mérita l'attention de Fontenelle et de la Motte. Trublet s'était mis sur les rangs pour l'Académie dès 1736; il prévoyait sans doute qu'on le ferait attendre, et voulait se ménager longtemps à l'avance les droits de l'ancienneté. Il fit bien, car il ne parvint à se glisser au fauteuil tant désiré qu'en 1761. Au demeurant, l'abbé Trublet était un honnête homme, qui joignait à des qualités estimables et à un esprit solide, mais privé d'originalité, le charme d'une conversation instructive et amusante. On a de lui : *Essais de littérature et de morale*, 1736, in-12; réimprimé plusieurs fois en 4 vol. in-12, et traduits en plusieurs langues; *Panégyrique des saints*, etc., 1755, in-12; 1764, 2 vol.; *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de la Motte et de M. de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12.

TRUCHET (Jean), mécanicien, né à Lyon en 1657, mort en 1729, fit profession dans l'ordre des carmes sous le nom de père Sébastien. Envoyé à Paris pour y faire ses cours de philosophie et de théologie, il ne s'y occupa guère que des études relatives à la mécanique. Il ne tarda pas à se faire connaître de Colbert, qui lui donna le brevet d'une pension de 600 livres, et l'engagea à étudier l'hydraulique. Le père Sébastien eut une très-grande part à la conduite des eaux dans les jardins de Versailles, et plus tard on ne fit en France aucun grand canal sans prendre son avis; il eut seul la direction de celui d'Orléans. Admis comme honoraire à l'Académie des sciences de Paris en 1699, il fut chargé par ses confrères d'examiner les machines soumises au jugement de l'Académie. C'est à lui que l'on doit celle que les charpentiers nomment un *diable* à cause de sa force, et au moyen de laquelle on transporte les plus grands arbres sans les endommager. On a de lui, dans le recueil de l'Académie : *Explication de la machine qui a été faite pour examiner l'accélération des boulets qui roulent sur un plan incliné, et la comparer à celle de la chute des corps*, année 1699, page 283; *Mémoire sur les combinaisons des carreaux mi-partis*, année 1704, p. 363; *Observation de la hauteur du baromètre*, faites à Clermont et sur le Mont-d'Or, comparées avec celle de Maraldi, année 1705, page 219. Le *Recueil des machines* de l'Académie en contient trois du père Sébastien. L'*Éloge* de cet habile mécanicien a été fait par Fontenelle.

TRUCHSÈS (Gebhard) fut élu archevêque de Cologne en 1577, et nommé deux ans après l'un des commissaires de l'Empereur à la diète convoqué à Cologne pour aviser aux moyens de pacifier les troubles des Pays-Bas. Dans une procession qu'il avait proposée lui-même, à l'effet d'appeler sur cette assemblée les bénédictions du ciel, il s'éprit d'une passion violente et subite pour la belle Agnès de Mansfeld, chanoinesse de Guerichen, et l'épousa secrètement (1582). Voulant conserver à la fois sa femme et l'électorat de Cologne, il embrassa la réforme et tenta de l'introduire dans son diocèse; mais le chapitre et les magistrats de Cologne se réunirent pour s'opposer à son dessein. Gebhard conduisit alors la belle Agnès à Rosenthal, et fit bénir son mariage par un ministre luthérien. Excommunié par le pape, il leva des troupes pour se maintenir dans la possession de son siége; mais il fut chassé de Bonn et se réfugia en Hollande en 1584. Il y prit du service et fit la campagne de 1586 sous les ordres du comte de Leicester. Il manifesta le désir et ne put obtenir la permission de passer en Angleterre. La belle Agnès, qui se rendit à Londres auprès de la reine Élisabeth, ne réussit pas mieux. Gebhard se vit enfin réduit à mendier en Allemagne des secours qu'on ne lui accorda pas, et y mourut misérable en 1601. Michel d'Issel a donné l'histoire des guerres de Gebhard et d'Ernest de Bavière.

TRUDAINE (Daniel-Charles), conseiller d'État, intendant général des finances, et membre de l'Académie des sciences, naquit à Paris le 3 janvier 1703. Son père, magistrat d'une probité rigide, était prévôt des marchands du temps des billets de banque. Law ayant proposé une opération sur les rentes dues par le domaine à la ville de Paris, il crut ne devoir pas s'y prêter : il fut disgracié par le régent, qui, en le déplaçant, lui conserva son estime et ses bontés, et lui dit : *Nous vous avons ôté de votre place parce que vous êtes trop honnête homme.* Le fils, après avoir été successivement conseiller au parlement et intendant d'Auvergne, devint directeur des ponts et chaussées, place qui lui a valu l'estime de la nation, par l'étendue de ses projets, la justice qu'il mettait dans les détails, et l'économie avec laquelle il en dirigeait tous les travaux. Il forma une école d'ingénieurs d'où sont sortis tant d'hommes ha-

biles qui ont commencé, sous sa direction, la construction de ces superbes routes qui rendent les communications si faciles dans toute l'étendue du royaume : les ponts d'Orléans, de Moulins, de Tours, de Saumur, les projets et les premiers fondements du pont de Neuilly, sont les résultats du zèle particulier qu'il avait mis à cet objet important. Il fit servir sa place au conseil du commerce, à favoriser l'industrie, et à lui procurer une liberté trop restreinte jusqu'alors. Il avait porté ses vues sur toutes les parties de l'administration, et s'était occupé de tous les projets qui pouvaient contribuer à la prospérité de l'État. Il mourut le 19 janvier 1769. Son fils l'informant, dans sa dernière maladie, de l'intérêt universel qu'on prenait à son état, et de la considération dont il jouissait : *Eh bien, mon ami,* lui dit-il, *je te lègue tout cela.*

TRUDAINE DE MONTIGNY (Jean-Charles-Philibert), fils du précédent, né en 1733 à Clermont, fut adjoint en 1757 à son père, devenu intendant général des finances, et le remplaça dans cette charge importante en 1769. L'abbé Morellet a porté de lui ce jugement impartial : « Voulant un peu plus qu'il ne pouvait, il n'en était pas moins un homme estimable et bon, éclairé, juste et ami du bien. » Nous ajouterons qu'il donna des preuves d'un noble désintéressement, et qu'aux vertus du magistrat et du citoyen, il sut réunir les agréments de l'homme du monde. Il vit sa charge d'intendant des finances supprimée en 1777, et mourut la même année. Il possédait des connaissances presque universelles, qui lui avaient valu une place de membre honoraire à l'Académie des sciences. — Ses deux fils, qui s'étaient montrés favorables aux réformes que promettait 1789, périrent sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. Le plus jeune, connu sous le nom de TRUDAINE DE LA SABLIÈRE, avait été conseiller au parlement de Paris. C'est lui qui esquissa sur un des murs de sa prison, un arbre, faible encore, avec cette devise : *Fructus matura tulissem.*

TRUGUET (Laurent-Jean-François), amiral, né à Toulon en 1752, fils d'un chef d'escadre, entra dès l'âge de 15 ans dans la marine comme élève, et fut bientôt admis dans la compagnie des gardes de pavillon. Il avait déjà fait huit campagnes soit comme garde, soit comme enseigne de vaisseau, lorsque éclata la guerre d'Amérique, dans laquelle il servit avec beaucoup de distinction. Attaché à l'état-major du comte d'Estaing, il l'accompagna dans ses différentes expéditions, et eut le bonheur de lui sauver la vie après le malheureux assaut de Savannah. Cette action lui valut la croix de Saint-Louis, qui ne s'accordait à de jeunes officiers que pour des faits éclatants. De retour en Europe, il suivit dans son voyage en Grèce M. de Choiseul, qui demanda l'autorisation de l'emmener dans son ambassade en Turquie. Truguet obtint le commandement d'une corvette qui devait rester aux ordres de l'ambassadeur, et fut en outre chargé de l'instruction des officiers de la marine turque, pour lesquelles il composa un Traité pratique de la manœuvre des vaisseaux et des Éléments de tactique navale, qui furent traduits en langue ottomane et imprimés à Constantinople. Pendant son séjour dans le Levant, il leva des cartes exactes de l'Archipel, de la mer de Marmara et de la mer Noire, et d'après les instructions secrètes du gouvernement, entra, dans l'intérêt du commerce français, en négociation avec les beys d'Égypte, ainsi qu'avec les principaux chefs arabes du désert. A son retour en France en 1787, il reçut du roi des témoignages de satisfaction pour la manière dont il s'était acquitté de ses différentes missions, et fut envoyé en 1791 en Angleterre pour étudier les ressorts de la puissance navale britannique. Nommé capitaine de vaisseau en 1792, la même année il fut élevé au grade de contre-amiral. La chute du trône ayant fait ajourner l'exécution du vaste plan qui lui avait été confié, son escadre fut destinée à seconder les opérations de l'armée employée à la conquête du Piémont, et il reçut ensuite l'ordre d'aller attaquer la Sardaigne; mais il échoua dans cette entreprise, et ramena son escadre à Toulon. Dénoncé alors il fut mis en arrestation, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé ministre de la marine par le Directoire, il se hâta de la réorganiser, en rappelant les anciens officiers qui comme lui avaient été destitués et incarcérés, assura le service des ports malgré des obstacles sans nombre, et s'occupa de mettre les colonies françaises d'Amérique en état de repousser les attaques des Anglais. Il avait conçu le projet d'opérer une descente en Angleterre ainsi qu'en Irlande. L'expédition d'Irlande échoua; celle d'Angleterre ne fut pas même tentée. Truguet, remplacé dans le ministère de la marine, fut nommé ambassadeur à Madrid; mais au moment où d'accord avec les ministres espagnols il s'occupait de prévenir, par d'utiles modifications dans le gouvernement une révolution, aussi facile alors à diriger qu'à prévoir, il fut rappelé de Madrid, et pour prix de ses services exilé en Hollande. Après le 18 brumaire, nommé conseiller d'État, il fut peu de temps après chargé du commandement de diverses flottes que les circonstances ne lui permirent pas de mettre en mer. Il commandait l'armée navale de Brest lors de l'avénement de Napoléon à l'empire; cette armée ayant montré de la répugnance pour cet acte, le nouvel empereur en rendit Truguet responsable, et, après l'avoir destitué de son commandement ainsi que du conseil d'État, le raya de la liste de la Légion d'honneur. Après cinq ans de disgrâce, Truguet fut nommé préfet maritime à Rochefort, puis directeur de la marine de Hollande lors de sa réunion à la France. Les événements de 1813 le ramenèrent à Paris. En 1815, il fut chargé par le roi de prendre les mesures nécessaires pour s'opposer à l'occupation de Brest par les étrangers. Nommé pair en 1819, il ne cessa de prendre part aux discussions relatives à la marine, qui lui est redevable d'un grand nombre d'améliorations qu'elle a reçues depuis cette époque. Il mourut vivement regretté en 1839.

TRUMBULL ou **TRUMBAL** (Guillaume), homme d'État anglais, naquit, en 1636, à East-Hampsted dans le comté de Berks, où son père était juge de paix. Son grand-père avait rempli les fonctions d'envoyé de Jacques Ier auprès de l'archiduc Albert d'Autriche. Il fut élevé dans la maison paternelle et à l'école d'Oakingham, puis à l'université d'Oxford. Devenu bachelier ès lois, en 1659, il voyagea en France et en Italie. En 1666, il retourna au collége pour terminer ses études de droit,

et pratiqua, l'année suivante, comme avocat à la cour du vice chancelier. Ce fut vers cette époque qu'il se fit remarquer du chancelier Clarendon, et qu'il fut chargé des affaires de la cour de la chancellerie. Reçu docteur ès lois, en 1667, il suivit les cours de justice. Sa clientèle fut très-nombreuse; et il obtint, vers 1672, la survivance de la place du clerc du petit sceau (*signet*), occupé par sir Philippe Warwick, et qui lui échut, en 1682, par la mort de ce dernier. Il accompagna, en 1683, lord Darmouth à Tanger, en qualité de juge-avocat de la flotte; de retour en Angleterre, il fut choisi, en 1685, pour remplir les fonctions d'envoyé extraordinaire auprès de la cour de France. Il s'y trouvait à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, contre laquelle, disent les historiens anglais, il crut devoir faire des observations qu'on n'écouta pas. Ses démarches en faveur des protestants ayant déplu, il fut rappelé en 1686, et nommé ambassadeur extraordinaire auprès de la Porte Ottomane. La révolution de 1688 n'apporta aucun changement à sa position; et il continua de rester à Constantinople jusqu'en 1691. En 1695, il obtint l'emploi de lord de la trésorerie, devint membre du conseil privé, et enfin principal secrétaire d'État. Il était aussi gouverneur de la compagnie de Turquie. Il avait longtemps siégé à la chambre des communes, comme représentant l'université d'Oxford. Il résigna tous ses emplois en 1697, et se retira à East-Hampsted, où il mourut le 14 décembre 1716. Trumbull était fort lié avec Pope et avec Dryden. Ces deux poëtes célèbres attachaient le plus grand prix à ses jugements. On croit que ce fut lui qui donna à Pope l'idée de traduire l'Iliade, et à Dryden l'Énéide. Le premier a composé l'épitaphe de Trumbull; et l'on a conservé, dans ses *OEuvres*, quelques *Lettres* qu'il en avait reçues.

TRUSLER (John), né en 1735 à Londres, mort à Bathwick en 1820, avait quitté la profession de pharmacien pour embrasser le ministère évangélique. Sans moyen de fortune et reconnaissant lui-même son incapacité, il s'avisa d'un projet dont l'exécution lui donna quelque aisance. Il abrégea les sermons des théologiens les plus distingués, et publia ces abrégés sous la forme de manuscrits, de manière à épargner aux ecclésiastiques non-seulement le soin de composer leurs discours, mais aussi la peine de les transcrire. Entre autres écrits, on a de lui: *Hogarth moralisé*, 1766, in-8°; *Agriculture pratique*, 1780, in-8°; *Vue sommaire des lois constitutionnelles d'Angleterre*, 1788, in-8°; *Vie et Aventures de William Ramble*, 1793, 3 vol. in-12; *Essais sur la propriété littéraire*, 1798, in-8°; *Pensées philosophiques sur l'homme*, 1810, 2 vol. in-12.

TRYPHIODORE, grammairien et poëte grec, était Égyptien, suivant Suidas, qui nous a conservé les titres de quelques-uns de ses poëmes : ce sont les *Marathoniques*, *Hippodamie*, la *Destruction de Troie*, et une *Odyssée lipogrammatique*, ce qui veut dire que dans chacun des 24 chants qui la composent, une lettre de l'alphabet est omise. On conjecture que Tryphiodore écrivait à la fin du 5e ou au commencement du 6e siècle. La *Destruction de Troie* est le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu. Ce petit poëme, de 681 vers, n'est qu'une sèche analyse, où l'on trouverait difficilement deux passages dignes d'être remarqués. Il a pourtant eu plusieurs éditions parmi lesquelles on distingue celle de Cambridge, 1791, et de Londres, 1804, in-8°, que l'on doit aux soins de Thom. Northmore. Une traduction française de ce poëme fait partie des *Nouveaux mélanges de poésies grecques*, etc. (par Scipion Allut), 1799, in-8°.

TRYPHON ou **DIODOTE**, né, suivant Strabon, à Cassiana, forteresse sur le territoire d'Apamée, combattit pour l'usurpateur Alexandre Bala contre Démétrius Nicator, et après la mort d'Alexandre, devint le tuteur de son fils Antiochus, qu'il avait fait déclarer roi de Syrie; mais il ne tarda pas à ravir le trône avec la vie à son pupille. Ce fut alors qu'il prit le nom de Tryphon : il n'avait encore porté que celui de Diodote. Il devint bientôt odieux à ses nouveaux sujets, à ses alliés et même à ses soldats, et fut obligé de prendre la fuite devant Antiochus (Évergètes ou Sidètes), frère de Démétrius Nicator, qui profita habilement de la disposition des esprits. Tryphon se réfugia d'abord à Dora, puis à Orthriade et enfin à Apamée, où il périt, selon les uns, de sa propre main, selon les autres, par l'ordre d'Antiochus. On place cet événement à l'an 134 avant l'ère vulgaire. Il avait régné trois ans.

TSAI-YU, prince chinois de la famille des *Ming*, florissait dans le 16e siècle de notre ère. Il cultiva les arts, et développa le vrai système de la musique chinoise dans un ouvrage intitulé *Liu-liu-tsing-y*, c'est-à-dire Explication claire sur ce qui concerne les *liu* ou tons musicaux. C'est dans cet ouvrage surtout que le P. Amiot a puisé pour composer son *Traité* de la musique des Chinois, tant anciens que modernes, inséré dans le 6e vol. des *Mémoires* sur la Chine.

TSCHARNER (Bernard), membre du conseil souverain de Berne, mort en 1778, a rédigé presque tous les articles du *Dictionnaire de la Suisse*, et publié en 3 vol. une *Histoire de la Suisse* (allemand), qui n'a pu soutenir la concurrence avec celle de Müller.

TSCHARNER (Nicolas-Emmanuel), frère du précédent, né à Berne en 1727, mort en 1794, avait rempli d'une manière distinguée les premiers emplois de l'administration de son pays. Il a laissé plusieurs petits ouvrages qui se recommandent par l'utilité de leur objet et la simplicité de leur style. On les trouve dans les *Mémoires de la Société économique de Berne*, dans les *Éphémérides d'Iselin* et dans le *Muséum de Fuessli*. On lui doit aussi quelques pièces de vers que Burkli a insérées dans son *Recueil de poésies helvétiques*.

TSCHARNER (Béat-Rodolphe), frère des deux précédents, a publié en 2 vol. et en allemand une *Histoire de Berne*.

TSCHEBOTAREF (Charitas-Andrevitsch), mort en 1815, conseiller d'État, premier recteur et professeur émérite de l'université de Moscou, a fondé dans cette ville la société russe d'histoire et d'antiquités. Ses ouvrages, parmi lesquels on remarque une *Histoire de Russie*, à l'usage de ses auditeurs, sont restés manuscrits.

TSCHERNING (André), poëte, né le 18 novembre 1611, à Bunzlau en Silésie, mort le 27 septembre 1659, professeur à l'université de Rostock, seconda les efforts des savants de son siècle, qui cherchaient à donner des

formes plus régulières à la langue allemande, et fit paraître dans ce dessein : *Observations sur les fautes que l'on commet en écrivant et en parlant notre langue, avec des morceaux choisis dans les meilleurs poëtes allemands, comme Opitz et Flemming*, Lubeck, 1639, in-12. On a de lui en outre : *Printemps des poésies allemandes*, Breslau, 1642, in-8°, 1646; *Pièces qui précèdent l'été de mes poésies*, Rostock, 1655. Il n'a fait paraître ni l'*Été*, ni l'*Automne*, ni l'*Hiver*, comme il se le proposait.

TSCHIRNHAUSEN (Ehrenfrid WALTER de), physicien et géomètre, seigneur de Kieslingswald et de Stolzenberg dans la haute Lusace, né le 13 avril 1651, montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences. Après avoir servi quelque temps comme volontaire, dans la guerre de la Hollande contre la France, il visita l'Angleterre, l'Italie, la Sicile, l'île de Malte et l'Allemagne, et revint à Kieslingswald mettre en ordre ses recherches. En 1682, il se rendit à Paris pour la 3e fois, exposer ses découvertes à l'Académie des sciences. La plus importante était celle des verres brûlants, qu'on appelle les *caustiques de Tschirnhausen*, et qui lui valut une place d'associé, puis de membre de l'Académie. De retour dans son pays, il résolut de perfectionner les instruments d'optique, et pour cela il établit plusieurs verreries en Saxe, avec l'autorisation de l'électeur. Bientôt on vit sortir de ses mains un nouveau verre de lunette, convexe des deux côtés, ayant 32 pieds de foyer et plus d'un pied de diamètre : il en aurait même eu deux, s'il n'eût été endommagé. Il ne voulut accepter de l'empereur Léopold que son portrait, et refusa le titre de baron, ainsi que celui de conseiller intime d'État que l'électeur de Saxe voulait lui conférer. En 1701, il retourna pour la 4e fois à Paris, y lut plusieurs mémoires à l'Académie, et communiqua à l'un de ses confrères le secret de fabriquer de la porcelaine parfaitement semblable à celle de la Chine. De retour en Saxe, il éprouva de vifs chagrins, et mourut le 11 octobre 1708. Outre ses travaux contenus dans les mémoires de l'Académie, on a de lui : *Medicina corporis, seu cogitationes admodùm probabiles de conservandâ sanitate*, Amsterdam, 1686, in-4°; *Medicina mentis, seu tentamen genuinæ logicæ, in quâ disseritur de methodo detegendi incognitas veritates*, ibid., 1687, in-4°; réimprimés tous deux avec des corrections, Leipzig, 1695, in-4°.

TSCHOULKOF (Michel-Dmitrievitsch), secrétaire général du sénat de Russie, mort en 1793, est auteur d'une *Histoire du commerce de la Russie*, Pétersbourg, 1781, 41 vol. Il fut aussi l'éditeur du *Dictionnaire juridique*, ibid., 1792-95, 5 vol.

TSCHUDI (Valentin), curé de Glaris, mort en 1555, ne cessa de recommander la concorde et la tolérance à ses paroissiens qu'il voyait partagés entre l'Église romaine et le parti de la réforme. Désirant de tout son cœur que la diversité des opinions ne les empêchât pas de s'aimer, le matin il disait la messe pour ceux qui voulaient la messe, et le soir il prêchait pour ceux qui préféraient le sermon. Il renonça toutefois au catholicisme et se maria. Il fit fonder à Glaris un hôpital où les malades des deux communions étaient soignés avec le même zèle. Il a laissé une *Histoire de la réformation du canton de Glaris*, manuscrite à Glaris et à Zurich.

TSCHUDI (Gille), *le Père de l'Histoire suisse*, né à Glaris en 1505, mort en 1572, occupa dans sa patrie divers emplois de magistrature, et sut se concilier l'estime et la confiance du parti protestant comme du parti catholique, auquel il était resté fidèle. Ses principaux ouvrages sont : *Descriptio de priscâ ac verâ Alpinâ Rhætiæ cum alpinarum gentium tractatu*, Bâle, 1538 et 1560; *Cartes de la Suisse*, 1560 et 1595; *Chronique de la Suisse* (en allemand), Bâle, 1734, 2 vol. in-fol.; *Description de l'ancienne Gallia comata*, Constance, 1758; *De Lentiensium, Germanorum, Aug. Vindelic., Octoduri Veragrorum, equestris Coloniæ, nomine et situ*, dans les *Scriptores rer. germ.* de Sikard. Ses manuscrits, beaucoup plus nombreux, sont disséminés dans les bibliothèques de Zurich, Saint-Gall, Glaris, etc. (Voyez les *Mémoires sur sa vie et ses écrits*, par Ildephonse Fuchs, Saint-Gall, 1805, 2 vol. in-8°, en allemand.)

TSCHUDI (Dominique), abbé et l'un des restaurateurs du monastère de Muri, né en 1596, à Baden, où il mourut en 1654, a publié : *Origo et genealogica gloriosissimorum comitum de Hapsburg. monast. murensis, ord. S. Bened. in Helvetiâ fundatorum*, etc., Constance, 1651, in-8°. On a de lui plusieurs manuscrits.

TSCHUDI (Jean-Henri), curé de Schwanden, né à Glaris en 1670, mort en 1729, est auteur d'un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue : *Histoire du canton de Glaris*, 1714, *Conversation du mois*, journal curieux, en 12 vol., qui parurent de 1714 à 1726; *Histoire des jésuites*, 1716.

TSCHUDI (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron de), bailli de Metz, puis ministre du prince de Liége, mort à Paris en 1784, s'était occupé d'agriculture et de poésie. On a de lui : *Traité des arbres résineux conifères, extrait et traduit de l'anglais de Miller, avec des notes*, 1768; *De la transplantation, de la naturalisation et du perfectionnement des végétaux*, 1778, in-8°; des articles de botanique dans l'*Encyclopédie* d'Yverdun; les *Danaïdes*, tragédie lyrique en cinq actes, musique de Gluck et de Salieri, jouée en 1784, imprimée in-4°.

TSCHUDI (le baron de), conseiller au parlement de Metz, fut réduit par les circonstances à se faire comédien en Russie, puis devint secrétaire du comte Ivan Schouvaloff et en même temps de l'académie de Moscou, puis enfin gouverneur des pages de l'impératrice Élisabeth. De retour en France, il s'occupa beaucoup de franc-maçonnerie, et mourut en 1769. Nous citerons de lui : *l'Écossais de Saint-André d'Écosse, contenant le développement total de l'art royal de la franc-maçonnerie*, 1780, in-12. On le croit auteur du roman obscène de *Thérèse philosophe*.

TSE-TIEN-HOUNG-HEOU, la Sémiramis des Chinois, était fille du gouverneur de la ville de King-Tcheou dans le Hou-Koang, et fut appelée Ou-chè, du nom de son père. Douée de beaucoup d'esprit et d'une vaste mémoire, elle montra, dès son enfance, des talents si supérieurs à son âge, qu'elle passait pour un prodige. Sa réputation parvint jusqu'à la cour de l'empereur Tay-tsoung. Ce prince voulut la voir, et, charmé de sa conversation à la fois agréable et instructive, il l'admit au nombre de ses femmes de second ordre. Ou-chè, qui reçut alors le nom d'*Ou-mei*, ne négligea rien pour

plaire à son nouveau maître; mais elle s'appliqua surtout à gagner l'affection de ses compagnes par son empressement à leur rendre tous les services qui étaient en son pouvoir. Après la mort de Tay-tsoung, Ou-chè s'enferma dans le monastère de Kan-yé-sec, avec les autres dames du palais, pour y pleurer la mort de l'empereur; mais son dessein n'était pas d'y finir sa vie dans les larmes. Elle ne songeait qu'aux moyens d'entrer à la nouvelle cour. La troisième année de deuil étant expirée, l'empereur Kao-tsoung vint, suivant l'usage, à Kan-yé-sec, brûler des parfums devant l'image de son père. Pendant la cérémonie, Ou-chè fit éclater une douleur si vive qu'elle attira l'attention du prince. Kao-tsoung se souvint de l'avoir vue dans les appartements de son père; il rougit en la reconnaissant. L'impératrice s'aperçut de son trouble, et, voulant prévenir ses vœux, lui demanda la permission d'emmener Ou-chè, et de l'attacher à sa personne. Dans les entretiens fréquents qu'elle avait avec l'empereur, Ou-chè parvint aisément à l'enflammer; mais plus ambitieuse que tendre, elle refusa de satisfaire sa passion, à moins qu'il ne lui donnât le titre d'épouse, et ayant réussi à le convaincre qu'elle n'avait jamais été la femme de son père, elle fut élevée, du consentement de l'impératrice, à la dignité de reine. Où-chè se servit de son ascendant sur l'esprit de Kao-tsoung pour éloigner de la cour les grands qui lui déplaisaient, et elle fit donner leurs emplois à ses parents et à ses créatures. Elle aspirait elle-même à remplacer l'impératrice, et elle attendait avec impatience une occasion favorable d'exécuter ce projet. Étant accouchée d'une fille, elle reçut une visite de l'impératrice qui demanda l'enfant, le prit dans ses bras, et le caressa comme le sien propre. Dès que cette princesse se fut retirée, Ou-chè, se trouvant seule, étrangla son enfant, et n'hésita pas à faire planer sur l'impératrice le soupçon de ce crime odieux. Ayant persuadé à Kao-tsoung qu'il devait se reposer sur elle d'une partie des soins du gouvernement, elle obtint d'assister au conseil secret, d'abord derrière un voile; et voyant qu'aucun mandarin n'avait réclamé contre sa présence, elle cessa de se contraindre, et présida, placé sur un trône, les assemblées des ministres. Le premier usage qu'elle fit de son pouvoir fut de provoquer la dégradation de l'impératrice. En vain quelques voix courageuses osèrent prendre la défense de cette malheureuse princesse, elle fut déposée, et Ou-chè prit sa place sans obstacle. Ce n'était pas assez pour elle d'avoir chassé sa bienfaitrice; elle la fit enfermer dans une étroite prison, avec une de ses rivales. Ayant su que Kao-tsoung les avait visitées, et craignant de la part de ce prince, un retour de tendresse, elle donna l'ordre à l'un de ses eunuques de couper les pieds et les mains aux deux captives, et fit jeter leurs membres mutilés dans du vin, pour en faire, disait-elle, un ragoût à celui qui aurait pu se laisser encore séduire par leurs appas. L'impératrice étant morte, Ou-chè fit substituer l'un de ses fils au prince héritier, et, pour lui assurer la succession au trône, fit périr dans l'exil ou dans les supplices tous les généraux et les ministres qu'elle soupçonna de conserver quelque attachement à l'héritier légitime. Son ambition satisfaite, elle s'occupa de gagner l'affection du peuple par de sages mesures dont elle confia l'exécution à des hommes également instruits et dévoués; elle protégea les lettres et les arts, fit fleurir le commerce et l'agriculture, et donna tous les emplois au mérite. Elle recula les frontières de l'empire, bâtit des villes et des forts pour maintenir sa domination dans les provinces nouvellement conquises, et accorda des récompenses magnifiques à tous ceux qui avaient fait preuve de dévouement à sa personne. Parvenue au faîte des grandeurs, Ou-chè n'était pas heureuse. Souvent, elle croyait voir l'ombre sanglante de l'ancienne impératrice, et entendre ses reproches. Croyant étouffer ses remords en s'éloignant du théâtre de ses crimes, elle transporta la cour dans le palais de Lo-yang, et le fit rebâtir entièrement, afin que rien ne pût lui rappeler le souvenir de celle dont elle tenait la place. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, elle chercha dans les opérations de la magie un secret pour apaiser sa conscience. Elle fit venir à la cour un bonze étranger, qui passait pour un habile magicien, lui donna sa confiance, et l'admit dans l'intérieur de son appartement où, contre toutes les bienséances, elle restait des jours entiers enfermée seule avec lui. Malgré sa faiblesse pour Ou-chè, Kao-tsoung, averti de sa conduite, en fut indigné, et laissa voir le dessein de la déposer. La crainte de perdre un pouvoir qu'elle avait acquis par tant de crimes lui rendit toute sa fureur. Tous ceux qu'elle soupçonna d'avoir pu conseiller à l'empereur de la renvoyer furent exilés ou périrent dans les supplices; et les princes de la famille impériale ne furent point à l'abri de sa vengeance. La facilité qu'elle trouvait à se faire obéir accrut encore son ambition; et voulant préparer les Chinois à la voir régner seule quand le temps en serait venu, elle usurpa les fonctions du sacerdoce, et offrit, avec l'empereur, des sacrifices au ciel, à la terre, aux esprits du premier ordre et aux ancêtres. Craignant que les lettrés ne lui reprochassent cette usurpation impie, elle voulut se les rendre favorables, affecta le plus grand respect pour Confucius, et répandit tant de grâces, que l'année qui commençait en reçut le nom de *king-foung*, c'est-à-dire, des bienfaits insignes. Cependant elle ne tarda pas de reprendre, avec ses soupçons, le cours de ses cruautés; et cette fois, ce fut sur ses proches qu'elle signala sa fureur. Ses deux frères, qu'elle avait élevés aux premiers emplois, furent proscrits, et avec eux tous leurs amis et leurs serviteurs. Ses généraux ayant achevé, dans le même temps, la conquête du royaume de Corée, elle profita des fêtes publiques célébrées à cette occasion, pour faire décerner à son père et à sa mère des titres honorables; et elle prit pour elle celui d'*impératrice céleste*. Les talents et les vertus qu'annonçaient ses fils lui faisant craindre que s'ils parvenaient au trône ils ne l'éloignassent des affaires, elle les fit successivement dégrader et bannir de la cour, sous les prétextes les plus frivoles. Après la mort de l'empereur Kao-tsoung (683), elle ne put empêcher Tchoung-tsoung, déclaré prince héritier, d'être reconnu pour son légitime successeur; mais elle saisit adroitement une circonstance favorable pour le faire déposer, comme incapable de régner, et le relégua dans une province frontière. Restée seule maîtresse de l'empire, elle résolut d'éloigner du trône tous les princes de la dynastie régnante (celle des *Tsoung*). Ces

princes s'étant révoltés, furent entièrement défaits. Les uns périrent en combattant ; et les autres se donnèrent la mort pour éviter les supplices. Une seconde guerre civile fut étouffée également dans des torrents de sang. Ou-chè, sous le prétexte de découvrir les abus qui pouvaient exister dans le gouvernement, encouragea la délation. Les magistrats dénoncés comme prévaricateurs furent mis à mort, et elle fit ensuite périr leurs accusateurs, comme ayant porté de faux témoignages. Les bonzes de la secte de Fo, pour se rendre l'impératrice favorable, publièrent un écrit dans lequel ils assurèrent qu'Ou-chè descendait de leur fondateur, et qu'elle était destinée par son père à devenir la tige d'une dynastie puissante; mais c'est en vain qu'elle fit parler le ciel dans les intérêts de son ambition : le peuple réclamait les *Tsoung*, comme ses légitimes souverains. L'âge n'avait point affaibli la fermeté de cette princesse. Les nouvelles guerres qu'elle entreprit ne furent pas toutes heureuses; mais elle eut le talent de faire servir les revers mêmes de ses généraux à cimenter sa domination, et à l'étendre sur les nations étrangères. Forcée de partager le pouvoir, pour ne pas le compromettre, elle rappela son fils Tchoung-tsoung, lui rendit le titre de prince héréditaire, et bientôt après le déclara généralissime de l'armée qu'elle envoyait contre les Tartares. Ou-chè se repentit de l'avoir rendu si puissant; mais le temps où elle créait ou défaisait à son gré les princes était passé sans retour. Une conspiration, ourdie par ses ministres eux-mêmes, rétablit Tchoung-tsoung dans tous ses droits. Ou-chè, précipitée du trône, fut enfermée dans ses appartements, et ne survécut que peu de mois à ce changement de fortune. Elle mourut à l'âge de 82 ans. Cette princesse avait toutes les qualités d'un grand prince; mais elle les souilla par son ambition et sa cruauté, que les historiens chinois sont soupçonnés cependant d'avoir exagérées. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* d'Ou-chè, dans les *Mémoires sur les Chinois*, par Amiot.

TSEU-SSÉ, dont le véritable nom était *Youan-hian*, petit-fils de Confucius, fut l'un de ses principaux disciples. Il avait 57 ans lorsqu'il perdit son aïeul : ne se jugeant pas encore assez instruit, il se fit le disciple de Tching-seu, formé comme lui par les leçons de l'illustre philosophe. Plus tard, il alla s'établir dans une chaumière pour y cultiver en paix la sagesse. Son premier titre est l'ouvrage intitulé: *Tchoung-young*, ou *l'Invariable milieu*, dans lequel il traite, en XXIII chapitres, du *milieu*, sorte d'état moral qu'il considère comme l'état moyen auquel doivent tendre toutes les actions humaines, auquel doivent se réduire toutes les passions, et qui seul est compatible avec les inspirations du ciel, les vues de la nature, la voix de la raison et la pratique de la vertu. Abel Remusat, dans le tome X des *notices et extraits des manuscrits*, en a donné une édition critique renfermant, outre le texte chinois, la version mandchoue et une double traduction entièrement nouvelle, en français et en latin. Tseu-ssé mourut vers 455 avant J. C., à l'âge de 62 ans.

TUAIRE (François), peintre, né à Aix en Provence, le 29 juillet 1794, montra des dispositions aussi heureuses que précoces pour les arts, et vint étudier à Paris dans l'atelier de Prudhon. Une ardeur excessive pour le travail le conduisit au tombeau le 28 janvier 1825, au moment où ses talents commençaient à se développer et sa réputation à croître avec sa fortune. Il avait peint avec succès, pour l'impératrice Joséphine, *Vénus et les Amours*, et, pour le château de Fontainebleau, *Psyché en prison, condamnée à séparer des grains de blé et secourue par l'Amour*.

TUBALCAIN ou **TUBAL-CAIN**, fils de Lamech, né vers 2975 avant J. C., passe pour avoir inventé l'art de travailler les métaux. « Il se servit du marteau, dit l'Écriture, et fabriqua toutes sortes d'objets en fer et en airain (Genèse, chapitre IV, 22). » On ne peut s'empêcher de remarquer la ressemblance qui existe entre Tubalcain et Vulcain, sous le double rapport du nom et des fonctions.

TUBERO (Quintus-Ælius-Pætus), Romain, petit-fils de Paul-Émile et neveu du dernier Scipion l'Africain, était d'une famille aussi illustre que pauvre, et qui, composée dans un temps de 17 individus, n'avait qu'une seule habitation de ville et de campagne et une seule place au cirque. Quintus était lui-même si dépourvu des choses les plus nécessaires que, dans un festin de cérémonie, il ne put asseoir ses convives que sur des couchettes en bois, couvertes de peaux de chèvre, et qu'il ne les fit servir qu'en vaisselle de terre. Le peuple, qui admire plus qu'il n'aime cette simplicité, ne lui accorda pas ses suffrages pour la préture. Tubero, vrai stoïcien, se consola de cette disgrâce en se retirant dans son cabinet, où il donna des consultations qui eurent une grande influence sur les décisions des juges.

TUBERO (Quintus-Ælius), jurisconsulte, de la famille du précédent, était disciple d'Ofilius, et fut d'abord orateur; mais l'éloquence de Cicéron lui fit quitter le barreau. Il n'avait pas craint de se porter accusateur dans l'affaire de Ligarius. Sans doute, Ligarius était coupable; mais défendu par Cicéron il fut déclaré innocent. Le jeune Ælius, qui avait cru pouvoir rivaliser de talent avec le prince des orateurs, regarda ce jugement comme une mortification d'autant plus grande, que son éloquence était appuyée de la justice de sa cause. Malgré son application à approfondir les lois, ce jurisconsulte est peu estimé. Ses ouvrages, tant sur le droit public que sur le droit particulier, sont cités quelquefois dans les *Institutes;* mais les expressions anciennes et inusitées dont il se sert les rendent peu agréables à la lecture. Le style a dû faire beaucoup de tort à la réputation de Tubero, qui vivait dans le siècle où la langue latine avait acquis toute sa pureté. — Un historien du même nom fut contemporain de Cicéron. Ses écrits sont souvent cités par les anciens; mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous.

TUBERON (Louis), abbé d'une maison religieuse en Dalmatie, dans le 16e siècle, a laissé : *Commentariorum de rebus suo tempore, nimiràm ab anno Christi* 1490 *usquè ad annum* 1522, *in Pannoniâ et finitimis regionibus gestis, libri XI*, publié à Francfort en 1603, et à Vienne en 1746, dans les *Scriptores rerum hungaricarum*, tome II.

TUBI (Jean-Baptiste), dit *le Romain*, sculpteur, né à Rome vers 1630, fut membre de l'Académie de Paris,

et mourut dans cette ville en 1700. On admire sa copie de *Laocoon*, et parmi ses compositions originales, la *Fontaine de Flore*, les figures de *l'Amour*, de *Galathée*, du *Poëme lyrique*, qu'on trouve également à Versailles. Il a aussi sculpté, d'après les dessins de Lebrun, le mausolée de Turenne; excepté les figures de *la Sagesse*, et de *la Valeur*, qui sont de Marsy. Ce monument, qu'on voyait à Saint-Denis, a été transporté, en 1800, dans l'église des Invalides.

TUCCARO (ARCHANGE), fameux acrobate, né à Aquila, dans les Abruzzes, vers 1535, eut l'honneur de *sauter* devant la cour de France, à Mézières, en 1570, lors du mariage de l'archiduchesse Isabelle avec Charles IX. Ce jeune prince se l'attacha avec le titre de *saltarin du roi*, et devint un de ses plus grands admirateurs. On a de Tuccaro trois *Dialogues de l'exercice de sauter et voltiger en l'air, avec les figures qui servent à la parfaite démonstration et intelligence dudit art*, Paris, 1599, in-4°. On ignore la date de la mort de Tuccaro, mais on conjecture qu'elle eut lieu après la publication d'un petit poëme qui a pour titre : *La presa et il giudizio d'amore, in rima*, Paris, 1602, in-12.

TUCKER (ABRAHAM), littérateur, né à Londres en 1705, se maria en 1736, perdit sa femme en 1754, et fit imprimer, sous le titre de *Peinture d'un amour sans art*, toutes les lettres qu'elle lui avait écrites pendant qu'il voyageait dans les différentes parties de l'Angleterre et de l'Écosse; mais il est surtout connu par son grand ouvrage intitulé : *The ligt of nature pursued*, 7 vol. in-8°, dont les trois premiers furent publiés en 1768, sous le nom supposé d'Édouard Search, et les 4 autres ne parurent qu'après la mort de l'auteur arrivée en 1774.

TUCKER (JOSIAS), écrivain politique anglais, né dans un village du pays de Galles en 1711, embrassa l'état ecclésiastique et remplit successivement différents emplois dans le clergé de Bristol. Son exactitude à remplir ses devoirs religieux ne l'empêcha pas de se livrer à des études que des esprits austères ou envieux voulaient regarder comme incompatibles avec sa profession. Il publia plusieurs *traités* sur la science du commerce, écrivit en faveur des deux bills proposés, en 1751 et en 1753, à l'effet de naturaliser en Angleterre les protestants étrangers et les juifs, et mit au jour, en 1774, quatre *discours* (*Four tracts*), sur des sujets politiques et commerciaux. En 1781, il publia un *Traité concernant le gouvernement civil*, où il combat les principes de Locke touchant l'origine, l'étendue et la fin des institutions civiles. On cite encore de lui plusieurs écrits, un entre autres, où il se déclare pour la liberté entière du commerce. Il mourut en 1799.

TUCKEY (JACQUES-KINGSTON), navigateur anglais, né, en août 1776, à Greenhill en Irlande, montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les voyages lointains. En 1791, il s'embarqua pour les Antilles, et bientôt après pour la baie de Honduras. La guerre ayant éclaté deux ans après, il servit avec distinction dans les mers des Indes et des Moluques, puis dans le golfe Arabique, dont la chaleur excessive produisit un effet si préjudiciable à sa santé, qu'il fut obligé de retourner dans sa patrie. Nommé, en 1802, premier lieutenant du *Calcutta*, qui devait aller former une nouvelle colonie dans la New-South-Wales, il reconnut avec beaucoup d'exactitude le Port-Philip, ainsi que la côte voisine sur le détroit de Bass; et il revint en Europe avec les certificats les plus honorables. En 1805, il était sur le même vaisseau, qui fut pris par les Français. Conduit prisonnier à Verdun, Tuckey y épousa la fille d'un capitaine de la compagnie des Indes. Les personnes qui s'intéressaient à lui, firent inutilement des demandes répétées pour qu'il pût être échangé. Ce ne fut qu'en 1814, qu'il revit son pays : on n'y avait pas oublié ses services, il fut avancé en grade. Le gouvernement britannique ayant, en 1815, résolu d'envoyer à la côte de Congo une expédition pour explorer le cours du Zaïre, Tuckey s'empressa, malgré le délabrement de sa santé, de demander à être chargé de cette mission, dont l'objet répondait si bien à ses études constantes. Plusieurs officiers de mérite et des savants s'embarquèrent avec lui; il partit le 19 mars 1816, ayant sous ses ordres *le Congo* et *la Dorothée*, qui était un bâtiment de transport. On mouilla le 30 juin près de Malembe, sur la côte de Congo par 4°,39' de latitude sud. Le douanier du roi nègre fut très scandalisé d'apprendre que l'on ne venait pas pour acheter des esclaves, et vomit un torrent d'imprécations contre les rois de l'Europe, qui le ruinaient. Le 18 juillet, Tuckey entra dans le Zaïre et le remonta avec *le Congo*; le 5 août, il s'embarqua avec une partie de son monde dans des chaloupes et des canots, parce que la hauteur des rives du fleuve ne permettait plus d'avancer à la voile; le 10, la rapidité du courant et la quantité des rochers qui remplissaient le fond du fleuve lui firent penser qu'il conviendrait mieux de continuer le voyage tantôt par terre et tantôt par eau. Le 20, on trouva le cours interrompu par une grande cataracte; alors on prit définitivement la route de terre : les difficultés croissaient à chaque instant; les nègres refusaient de porter les fardeaux; Tuckey avait laissé en arrière une partie de ses gens malades : enfin, parvenu à 280 milles de la mer, il se vit obligé de revenir sur ses pas; et le 16 septembre, il fut de retour à bord du *Congo*. Mais la saison des pluies était commencée; chaque jour le nombre des malades augmentait, la plupart succombèrent, entre autres le lieutenant. Tuckey lui-même, profondément affligé de tant de pertes, fut conduit dans un état complet d'épuisement à bord de *la Dorothée*, et il y mourut le 4 octobre 1816. On a de lui : *Relation d'un voyage fait pour établir une colonie au Port-Philip dans le détroit de Bass, sur la côte méridionale du New-South-Wales*, 1802 à 1804, Londres, 1805, in-8°; *Géographie et statistique maritime*, ibid., 1815, 4 vol. in-8° : cet ouvrage, que Tuckey entreprit pour charmer les ennuis de la captivité, contient un tableau des divers phénomènes de l'Océan; la description de ses côtes et de ses îles; des caps et des fleuves les plus remarquables; des notices sur la navigation intérieure qui aboutit à la mer; enfin l'histoire du commerce, des pêches et des colonies : l'auteur, qui avait beaucoup navigué, a augmenté de ses propres observations les matériaux qu'il a tirés d'autres auteurs; mais son livre laisse beaucoup à désirer, même pour l'époque à laquelle il fut composé; *Relation d'une*

expédition entreprise, en 1816, pour explorer le fleuve Zaïre, ordinairement appelé le Congo *dans l'Afrique méridionale,* Londres, 1818, in-4°, cartes et fig.

TUDELE (Benjamin de). *Voyez* **BENJAMIN.**

TUDOR (Owen-Meredith), d'une famille obscure du pays de Galles, suivant quelques auteurs, parmi lesquels nous citerons le président Hénault, et que Hume fait descendre des anciens princes gallois, n'occupe une place dans la Biographie que parce qu'il est la souche de la maison de Tudor, qui a donné plusieurs rois à l'Angleterre. Nous ignorons l'époque de sa naissance. Il parvint à se faire aimer de Catherine, fille de Charles VI, roi de France et veuve de Henri V, roi d'Angleterre; et il l'épousa secrètement. Dans les longues querelles entre la maison d'York et la maison de Lancastre, il embrassa le parti de cette dernière, et se trouva à la bataille de *Mortimer's Cross* (1461), où il combattit avec Jasper Tudor, comte de Pembroke, son second fils. Celui-ci, plus heureux que son père, parvint à se sauver; mais Owen Tudor fut fait prisonnier et décapité sur-le-champ, par ordre du duc d'York, qui monta sur le trône, sous le nom d'Édouard IV. Owen Tudor avait eu, de son mariage avec Catherine de France, outre le fils dont nous avons déjà parlé, Edmond Tudor, créé comte de Richemond par le roi Henri VI, son frère utérin, et qui fut le père du roi d'Angleterre Henri VII.

TUET (Jean-Charles-François), chanoine de Sens, né à Ham en 1742, mort en 1797 à Sens, avait été professeur au collége de cette ville, de 1764 à 1782. On a de lui : *Éléments de poésies latines,* Sens, 1778, 1783, 1787, in-12; *Le guide des humanistes, ou Principes de goût développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres bons poëtes latins et français,* 1780, in-12; *Matinées senonaises, ou Proverbes français suivis de leur origine,* etc., 1798, in-8° : c'est le meilleur ouvrage qui eut paru sur cette matière avant le *Dictionnaire* de la Mésangère; plusieurs manuscrits conservés dans la bibliothèque de Tarbé, de Sens.

TUET (Esprit-Claude), frère puiné du précédent, né vers 1745, fut prêtre du diocèse de Noyon, puis premier vicaire de Saint-Médard à Paris, où il mourut vers 1787. Nous citerons de lui : *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques chargés de la partie des mariages,* 1785, in-8°, 2e édition, augmentée des *Empêchements dirimants,* 1786, in-8°.

TUFO (Jean-Baptiste del), historien, né vers 1546 à Averse, prit l'habit des clercs réguliers connus en France sous le nom de théatins, fut placé par Sixte-Quint, en 1587, sur le siége d'Acerra, et, s'étant démis de son évêché en 1603, revint à Naples, où il mourut le 15 juin 1622. On lui doit une *Histoire* de son ordre, depuis sa fondation jusqu'en 1609, sous ce titre : *Istoria della religione de' Padri clerici regolari,* Rome, 1609, 1616, 2 vol. in-fol.

TULL (Jetro), agriculteur, né dans le comté d'York vers 1680, visita toutes les contrées de l'Europe pour en observer le sol, la culture et les différentes productions, et, de retour dans sa patrie, y fit l'essai de diverses méthodes, qui ne furent pas toujours heureuses, mais qui attestaient son zèle infatigable. Il publia en 1731 son *Specimen,* en 1733 son *Essai sur l'Économie domestique,* traduit en français par Duhamel, et mourut en 1740.

TULLIA, l'aînée et la plus perverse des filles de Servius Tullius, roi des Romains, fut mariée au meilleur des Tarquins, Aruns, l'aîné des fils de Tarquin l'Ancien; tandis que sa sœur, aussi douce que sage, épousa le plus violent et le plus ambitieux, celui que l'histoire a nommé Tarquin le Superbe. Il résulta bientôt, de deux unions si mal assorties, que les deux époux du caractère le plus odieux formèrent une liaison criminelle, et firent périr, l'un son frère et l'autre sa sœur, pour pouvoir s'unir ensuite. Cette seconde union fut à peine formée, que Tullia, impatiente de voir régner son nouveau mari, l'excita par les plus violents discours, à renverser du trône Servius Tullius; et lorsque ce malheureux prince eut été tué dans la rue par ordre de Tarquin, cette fille dénaturée, accourant pour proclamer roi l'assassin de son père, fit passer son char sur le cadavre sanglant de celui-ci. Les Romains indignés, donnèrent le nom de *Scélérate* à la rue dans laquelle avait été commis cet horrible crime; et Tullia fut chassée de Rome peu de temps après, ainsi que son époux. Quelques historiens ont pensé que c'était par les ordres de cette femme que Servius, son père, avait été tué.

TULLIA, fille de Cicéron, naquit à Rome l'an 677 de la fondation de cette ville, 77 ans avant J. C., le 5 du mois d'août. Elle était le premier enfant de Terentia, qui avait épousé Cicéron vers la fin de l'année précédente. Celui-ci, âgé de 31 ans, venait d'obtenir la questure, à l'unanimité des suffrages, dans les comices par tribus : cette charge, qui donnait alors le droit d'entrer au sénat, était le premier degré des honneurs, et il alla l'exercer, l'année d'après, à Lilybée en Sicile. On voit, par ses lettres, qu'au milieu des soins et des inquiétudes de la vie publique, dans son édilité, dans sa préture, les grâces et l'esprit de sa fille, quoique bien jeune encore, faisaient son bonheur et sa joie. Dès l'âge de 10 ans, elle fut promise à C. Pison Frugi, dont Cicéron parle toujours avec une profonde estime; et le mariage se fit trois ans après, en 689, vers l'époque même ou Terentia venait de donner un fils à son époux, désigné consul. Tullia, veuve en 696, pendant l'exil de son père, vint le trouver à Brindes, lorsqu'il revit sa patrie après une absence de 17 mois. Fiancée, le 4 avril de l'année suivante, à Furius Crassipès, le même peut-être qui fut questeur en Bithynie, elle se sépara de lui par le divorce, on ne sait pour quel motif : il paraît du moins que Cicéron conserva toujours avec Crassipès des liaisons d'amitié. En 703, nous voyons Tullia prendre un troisième époux, P. Cornelius Dolabella, dont le nom fut depuis tristement célèbre par les intrigues, les combats et les cruautés des guerres civiles. Il s'était présenté pour elle des partis plus avantageux et plus honorables, entre autres Tib. Claudius Néron, qui épousa ensuite la fameuse Livie, et dont le fils devint, après Auguste, le maître du monde. Mais pendant qu'il écrivait en Asie, pour demander l'aveu de Cicéron, chargé alors d'un gouvernement proconsulaire, l'adresse et les prévenances de Dolabella déterminèrent Tullia et sa mère à le préférer. Cicéron, qui connaissait

l'humeur prodigue et le caractère violent de ce jeune praticien, qu'il avait défendu deux fois, n'apprit point ce mariage sans quelque douloureux pressentiment. En effet, Tullia cessa bientôt, du moins pour quelque temps, de vivre avec Dolabella, dont les emportements et les infidélités lui avaient fait trouver beaucoup d'amertume dans cette union. Cependant on n'alla pas d'abord jusqu'au divorce, à cause de la situation politique de Cicéron, qui avait besoin de son gendre, tout-puissant auprès de César, pour le protéger contre les défiances du dictateur. Les *Lettres* où Cicéron nous apprend que Tullia vint une seconde fois à Brindes, le 12 juin 706, consoler son père après la défaite de Pharsale, comme autrefois après son exil, ne s'expriment pas d'une manière positive sur la séparation des deux époux. Quoiqu'elle paraisse avoir eu lieu sans retour l'année suivante, il est certain qu'elle n'amena point de rupture entre le beau-père et le gendre, et qu'ils se rendirent réciproquement des services, jusqu'au moment où Dolabella, souillé du sang de Trebonius, qu'il avait fait égorger à Smyrne, fut déclaré, par Cicéron lui-même, ennemi de la patrie. Un texte assez douteux de Plutarque, justifié cependant par une note d'Asconius Pedianus sur le *Discours contre Pison*, ferait croire que ce fut dans la maison même de son mari que Tullia, au commencement de 708, mit au monde le fils dont la naissance lui coûta la vie; mais en lisant avec attention les *Lettres* de Cicéron à Atticus, on trouvera plus vraisemblable de supposer que Tullia mourut après sa séparation, à Rome, ou peut-être même à Tusculum, dans la maison de son père.

TULLIN (Chrétien BRAUMAN), poëte, né en 1728, à Christiana en Norwége, mort en 1765, est considéré comme le premier poëte classique de sa nation. Ses *OEuvres* ont été publiées par sa veuve, Copenhague, 1770, 3 vol. in-8°, dont les deux derniers contiennent ses *Pensées*, en prose.

TULLUS-HOSTILIUS, 3ᵉ roi des Romains, fut élu par le peuple après la mort de Numa-Pompilius, l'an de Rome 83. Son élection fut ratifiée par le sénat. Il est représenté par les historiens comme non moins guerrier que Romulus. Son expédition contre les Albains est devenue célèbre par le combat des Horaces et des Curiaces, qui donna à Rome la victoire et l'empire. Il existait encore, au temps d'Auguste, des monuments incontestables de ce combat, qui prouvent du moins l'authenticité du règne de Tullus-Hostilius; or, c'est un avantage qui manque aux règnes de Romulus et de Numa. On doit remarquer que le procès du jeune Horace donna lieu au premier exemple d'un appel au peuple d'une sentence royale, droit dont les tribuns surent si bien abuser dans la suite contre les consuls et le sénat. La soumission des Albains fut suivie de l'attaque des Fidénates et des Véiens, qui donna lieu au supplice de Métius-Suffétius. Albe fut ensuite rasée, et ses habitants transportés à Rome dont ils doublèrent la population, et où quelques-uns d'eux furent admis dans le sénat et dans l'ordre équestre. La guerre fut déclarée alors aux Sabins dont la défaite accrut beaucoup la prépondérance des Romains; mais ceux-ci furent affligés bientôt d'une contagion cruelle dont Tullus-Hostilius fut atteint lui-même. Dès lors ce prince ne fit plus que languir au milieu des plus minutieuses pratiques de la superstition, et mourut l'an de Rome 114, sans que l'on ait pu savoir précisément de quelle manière. Selon Tite-Live, il aurait été frappé de la foudre. D'après la chronologie la plus ordinairement adoptée, son règne fut de 32 ans.

TULP (Nicolas), médecin et magistrat d'Amsterdam, né en 1594, mort en 1674, remplit pendant plus de 50 ans les fonctions de conseiller-échevin, et fut élu quatre fois bourgmestre. On lui dut la fondation du collége de médecine, et il y donna pendant longtemps des leçons d'anatomie. On a de lui : *Observationes medicæ*, in-12, dont il parut cinq éditions de 1641 à 1716. L. Wolzogen fit son *Oraison funèbre*.

TUNELD (Éric), géographe et historien suédois, mourut vers la fin du 18ᵉ siècle. Sa *Géographie de la Suède* est un ouvrage classique dans le pays. Elle a eu six éditions, dont la dernière, en trois volumes, est revue et augmentée considérablement par *J. Biuerkegrin*, bibliothécaire du roi. L'ouvrage de Tuneld est encore indispensable quoiqu'il ait paru depuis une autre Géographie de Suède très-détaillée, par Dan Diurbeg. Tuneld est aussi auteur d'une *Histoire d'Engelbrecht Engelbrechtson*, administrateur de Suède au 15ᵉ siècle, et l'un des hommes les plus remarquables de ce pays.

TUNSTALL (James), critique anglais, né vers 1710, étudia dans l'université de Cambridge, au collége Saint-Jean, dont il devint un des associés et des instituteurs. En 1741, il fut élu orateur public de cette université : il était dès 1739 recteur de Sturme, dans le comté d'Essex. L'archevêque de Cantorbery Potter l'admit au nombre de ses chapelains, et lui donna un rectorat, dont le revenu se trouva insuffisant pour faire subsister sa famille. Rongé de soucis domestiques, il mourut, en 1772, laissant sa veuve et deux filles dans l'indigence. Nous citerons de lui : *Epistola ad virum eruditum Conyers Midleton, vitæ M. T. Ciceronis scriptorem*, Cambridge, 1741, in-8°; *Observations sur le Recueil des épîtres entre Cicéron et Brutus*, 1744; *Justification du droit qu'a l'État de prohiber les mariages clandestins, sous peine de nullité absolue*, etc., 1755, in-8°.

TUNSTALL (Cuthbert). *Voyez* **TONSTALL**.

TUPAC-AYMARU ou **TUPA-MARU** (Joseph-Casimir-Boniface), cacique péruvien, né en 1743, dans le district de Tintaï, qui fait partie de la vice-royauté de Lima, descendait de la famille royale des incas, que les Espagnols avaient privés du trône du Pérou depuis plus de deux siècles. Élevé dans la religion catholique, il avait fait ses études au collége de Cusco; mais ni l'instruction qu'il y avait reçue, ni la morale du christianisme n'avaient pu éteindre sa haine et ses désirs de vengeance contre les tyrans de son pays, bourreaux de ses aïeux. Dès qu'une occasion de manifester ses sentiments se présenta, il la saisit avec ardeur. Don Antonio Arriaga, corrégidor de Tintaï, ayant fait arrêter un curé qu'il avait averti en vain de renoncer à sa vie scandaleuse, fut excommunié par l'évêque de Cusco; mais le métropolitain de Lima leva l'excommunication. Deux partis se formèrent alors; et ce fut dans ces circonstances que les tentatives du ministère espagnol pour établir au Pérou le monopole du tabac achevèrent d'exaspérer les esprits.

Une sédition éclata dans la ville d'Arequipa. Les mutins détruisirent la douane, et pillèrent la maison du directeur. Le corrégidor Arriaga se disposait, suivant les ordres de la cour, à dresser le rôle des habitants de son district, lorsque le premier cacique Tupac-Aymaru, l'ayant invité à dîner, le fit saisir et conduire en prison, ordonna d'instruire son procès, et le força de signer des circulaires qui mandaient à tous les caciques de la province de se rendre à Tintaï, pour y assister à une exécution commandée par le roi. Le 4 novembre 1780, jour de la fête de Charles III, le malheureux corrégidor, après avoir entendu sa sentence et reçu les secours de la religion, fut conduit au supplice à travers une foule immense, par un détachement d'Indiens, à la tête desquels marchait Tupac, monté sur un cheval blanc, et suivi des autres caciques. Un mulâtre, esclave d'Arriaga, fut chargé de pendre son maître ; et comme il s'en acquitta mal, la corde cassa, et ils tombèrent ensemble. Le barbare Tupac, sourd à toutes les représentations, à toutes les prières, fit recommencer l'exécution ; et après avoir laissé le cadavre exposé trois jours entiers, lui rendit les honneurs funèbres. Au premier bruit de cet attentat, le corrégidor de Cusco envoya 1,500 hommes pour arrêter le cacique rebelle; mais celui-ci avait rassemblé des troupes. Il surprit les Espagnols endormis dans un village indien, qui leur avait paru abandonné, y égorgea les uns, et brûla les autres dans l'église. Enflé de ce succès, il prit le titre d'Inca, arbora l'étendard de ses ancêtres, ordonna aux caciques des provinces de se saisir des corrégidors, de lever des troupes ; et il se vit bientôt à la tête de 25,000 hommes armés et disciplinés. Il porta ses premiers ravages dans la province d'Azangaro, où la lettre qu'il avait envoyée à son cousin, remise par ce cacique fidèle au corrégidor, avait valu au messager d'être pendu. Tupac se vengea en mettant le pays à feu et à sang. Cependant l'évêque de Cusco, les corrégidors de cette province, de Gampa, de Montevideo et jusqu'au vice-roi de Buénos-Ayres, firent des levées considérables, pour opposer une prompte et vigoureuse résistance aux progrès de la révolte. On ignore les détails des affaires qui durent avoir lieu entre les deux partis, le gouvernement espagnol n'ayant rien publié d'officiel sur des événements que sa politique mystérieuse voulait tenir secrets. On sait seulement que Tupac-Aymaru, faisant la guerre en barbare, commit tant de dévastations, et exerça tant de cruautés dans le Pérou, sans distinctions d'amis ou d'ennemis, qu'un grand nombre de naturels se joignirent aux Espagnols, et marchèrent contre lui. Il fut pris et écartelé vers le milieu de l'année 1781, et plusieurs de ses complices furent exécutés dans diverses provinces du Pérou. Tupac, avec des talents, du courage, une illustre naissance, et une fortune considérable, aurait pu opérer une grande révolution dans l'Amérique méridionale, s'il eût été mois aveugle dans sa haine et plus modéré dans sa vengeance.

TUPAC-AYMARU (Diego), contenu d'abord par la terreur qu'avait inspirée le supplice de son frère et de ses partisans, se cacha, et la révolte parut quelque temps assoupie; mais elle recommença en 1782. Diégo se déclara alors le successeur et le vengeur de son frère. Quoiqu'il passât pour être plus fier et plus audacieux, il se contenta d'abord de faire massacrer tous les Espagnols qui tombaient entre ses mains, et d'exciter à la révolte toutes les peuplades indiennes du Pérou. Bientôt il parut en armes, et s'étant joint à un autre cacique, son neveu, nommé Cutari, ils commirent d'horribles dévastations. Après avoir exterminé les blancs dans plusieurs provinces riches en mines d'or, ces deux chefs vinrent bloquer la ville de la Paz, où la disette fit monter les chiens et les chats à 30 piastres. La ville était à moitié brûlée et saccagée, et 15,000 habitants y avaient péri, lorsqu'un corps de troupes espagnoles accourut de Lima, et força les Indiens de lever le siége. Le gouvernement espagnol voyant que les mesures de rigueur n'avaient produit qu'un mauvais effet, eut recours à la douceur. On publia une amnistie. Diégo et son neveu vinrent au camp espagnol, à la fin de 1782, et y furent bien accueillis. Ainsi fut apaisée une révolte qui, suivant le voyageur Townsend, avait coûté la vie à plus de 200,000 hommes. Les *Mémoires* que nous avons consultés ne disent pas ce que devint Diégo Tupac ; si sa soumission et son pardon furent sincères. Il est probable qu'il mourut dans les fers.

TUPAC-AYMARU (Jean), frère des précédents, dernier rejeton de cette famille des Incas, arrêté, en 1785, par ordre du vice-roi du Pérou, et envoyé en Espagne avec tous ses parents, fut enfermé au fort Saint-Sébastien, à Cadix ; et après 37 ans de détention, recouvra sa liberté, en janvier 1821.

TUPPO (François), jurisconsulte napolitain, né vers 1445, mort probablement vers la fin du 15e siècle, fut l'ami et l'associé de Sixte Riessinger, qui vint en 1471 fonder à Naples le premier établissement typographique. Il publia alors un grand nombre d'ouvrages inédits, qui malheureusement ne sont guère que des *Commentaires* sur le Code, des *Gloses* sur le droit coutumier, et tous ces inutiles travaux qui composaient le fond de l'ancienne jurisprudence. Après le départ de Riessinger (1479), il resta seul à la tête de l'imprimerie. On a de lui : *Favole di Esopo*, Naples, 1485; Aquila, 1493, in-fol.; Venise, 1492, 1495, in-4°; ibid., 1553, in-8°. C'est une traduction en mauvaise prose de 66 apologues, précédés de la *Vie d'Ésope* en latin et en italien.

TURA (Côme), appelé aussi par Vassari *Cosmè*, peintre, né à Ferrare, en 1406, fut élève du Squarcione. Borso d'Este, seigneur de Ferrare, l'attacha à sa cour, en qualité de peintre ; et Tito Strozzi, son contemporain, a célébré plusieurs fois son talent, dans ses vers. Son style est sec et sans élévation ; mais il faut attribuer ces défauts à son siècle, où l'on était encore éloigné de la véritable morbidesse et du véritable grandiose. Les figures sont drapées sur le faire de Mantègne; les muscles sont très-prononcés, les lignes de l'architecture tirées avec la plus scrupuleuse exactitude; et les bas-reliefs, ainsi que tous les autres ornements, sont exécutés avec un soin qui va jusqu'à la minutie, et une vérité poussée aussi loin que possible. Ces qualités se font surtout remarquer dans les miniatures dont il a orné les livres de plain-chant de l'église du Dôme et des Chartreux de Ferrare, et que l'on fait voir aux étrangers comme des objets extrêmement rares et précieux. Il conserve le même caractère dans sa peinture à l'huile,

comme le prouvent le tableau de la *Crèche*, que l'on voit dans la sacristie de la cathédrale; les *Actes de la vie de saint Eustache*, dans le couvent de Saint-Guillaume; et la *Vierge entourée de saints*, qui décore l'église Saint-Jean. Ses figures de grande dimension sont moins estimées. Cependant on fait un grand éloge des fresques qu'il a exécutées dans le palais de Schivanoja, par ordre de son protecteur Borso d'Este. La composition, qui remplit une vaste salle, est distribuée en 12 compartiments; et on peut l'appeler un petit poëme, dont Borso est le héros. Dans chacun des tableaux, est représenté un des mois de l'année, désigné scientifiquement par les signes astronomiques et par une figure de divinité. Borso reparaît ensuite chaque mois, dans l'exercice auquel ce prince était accoutumé de se livrer pendant ce mois, tels que justice, chasse, spectacles. Chaque sujet est rempli de variété et de poésie; et les mêmes qualités se font distinguer dans l'exécution. Cet habile artiste mourut en 1469.

TURAMINI (Alexandre), jurisconsulte, né à Sienne vers 1558, professa le droit dans sa ville natale, à Naples et à Ferrare, et remplit pendant quelque temps à Florence les fonctions d'auditeur *della rota*. Son plus grand travail est un *Commentaire* sur un livre du *Digeste* (*De legibus*). Ses ouvrages de jurisprudence ont été réimprimés à Sienne, 1769, in-fol. Ses essais littéraires n'ont pas encore été rassemblés. Nous citerons seulement : *Sileno, favola boschereccia*, Naples, 1599, in-8°.

TUBILLY (Louis-François-Henri de MENON, marquis de), agronome et militaire, né en 1717, d'une famille distinguée d'Anjou, entreprit de grandes améliorations dans ses terres qui étaient considérables, et imagina de distribuer des prix pour le plus beau blé et le plus beau seigle récoltés dans son canton. C'est le premier encouragement de ce genre donné en France. On lui doit en outre l'idée de l'établissement des sociétés d'agriculture et les premières tentatives faites en France pour détruire la mendicité. Malheureusement son imagination trop vive le jeta dans des entreprises difficiles, qui, jointes aux procès et aux dilapidations dont il fut victime, le ruinèrent. Cependant ses créanciers, tout en saisissant son bien, lui en laissèrent l'administration jusqu'à sa mort en 1776. Les agriculteurs consultèrent avec fruit son *Mémoire sur les défrichements*, 1760, in-12, dont la première partie seulement a été réimprimée sous le titre de *Pratique de défrichements, revue et corrigée*, 1760, in-12; 1811, in-8°.

TURCHI (Alexandre), peintre, né à Vérone en 1580, mort à Rome en 1650, se forma un style qui n'est pas dépourvu de vigueur, mais dont la grâce et la noblesse sont les qualités dominantes. C'est surtout dans la distribution des couleurs qu'il se montra supérieur. Il avait adopté une teinte d'un rouge doré qui égaie sa toile, et qui est un des signes auxquels on le reconnaît. On cite de lui : à Vérone, le *Supplice des XL martyrs*, dans l'église Saint-Étienne, et la *Mère de douleur*, dans celle de la Miséricorde; et à Rome, la *Fuite en Égypte* dans l'église Saint-Romuald. Le musée du Louvre possède de lui cinq tableaux : le *Déluge, Samson endormi livré aux Philistins par Dalila*, la *Femme adultère amenée devant Jésus-Christ*, le *Mariage mystique de Ste Catherine d'Alexandrie*, la *Mort de Marc-Antoine*.

TURCHI (Charles), évêque de Parme, né dans cette ville en 1724, mort en 1803, était de l'ordre des capucins, où il remplit plusieurs charges importantes. Le duc de Parme, Ferdinand, le nomma son prédicateur et le chargea de l'éducation de ses enfants. On imprima plusieurs ouvrages de Turchi de son vivant. Après sa mort il parut à Rome une édition magnifique de ses *Œuvres inédites*, 3 vol. in-fol. Elles ont été réimprimées depuis dans plusieurs villes d'Italie. On a, en outre, un *Recueil* de ses mandements, lettres pastorales et homélies épiscopales, en 4 vol.

TURCKHEIM (Jean, baron de), publiciste, né à Strasbourg, d'une ancienne famille alsacienne, y remplissait, avant la révolution, les premières fonctions municipales. Député de cette ville à l'assemblée constituante, il y plaida les intérêts de ses concitoyens. Au temps de la Terreur, il se retira sur l'autre rive du Rhin, et fut employé en diverses occasions comme négociateur par plusieurs princes d'Allemagne. Il mourut en 1824 dans sa terre d'Altorf, grand-duché de Baden. Parmi ses ouvrages, on cite avec distinction les *Histoires généalogiques des maisons de Bade et de Hesse*.

TURENNE (Henri de la TOUR-D'AUVERGNE, vicomte de), l'émule du grand Condé, sur lequel il l'emporta comme tacticien, né à Sedan le 16 septembre 1611, était le 2e fils de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume Ier, prince d'Orange. Son goût pour la profession des armes se manifesta dès l'enfance par une admiration exclusive pour l'histoire des grands capitaines de l'antiquité. Pour montrer à ses parents que la faiblesse de sa constitution ne l'empêcherait pas de supporter les fatigues de la guerre, il passa toute une nuit d'hiver sur les remparts de Sedan : on l'y trouva le lendemain endormi sur l'affût d'un canon. Après avoir fait un apprentissage de 5 années dans la guerre de Hollande sous ses oncles Maurice et Henri de Nassau, il obtint, à son retour en France, un régiment d'infanterie. Dès ses débuts en Lorraine, sous le maréchal de la Force, une action d'éclat lui valut le brevet de maréchal de camp. Chacune des campagnes suivantes ne fit qu'ajouter à la réputation du jeune guerrier, qui fut nommé lieutenant général en 1639. Les événements qu'entraîna la mort de Louis XIII lui préparèrent un rôle plus important. Dans le but de le lier plus étroitement au parti de la cour dont le duc de Bouillon, son frère, se séparait décidément, Mazarin lui fit donner le bâton de maréchal. Mais le cauteleux ministre, voulant l'éloigner de l'Italie, l'envoya recueillir en Allemagne les débris de l'armée défaite à Duttlingen. L'ayant promptement réorganisée, il la conduisit devant Fribourg. L'arrivée du prince de Condé à la tête d'un renfort le plaça au second rang dans cette campagne (1641), où l'on put déjà remarquer l'avantage du sang-froid de Turenne sur la brillante impétuosité de son émule de gloire. Le comte de Mercy, laissant le premier occupé de quelques siéges sur le Rhin, suivit Turenne en Franconie, où il tenta vainement de le surprendre avec toutes ses forces en avant de Mariendal. La belle retraite du maréchal réduisit à peu de chose l'avantage de Mercy, qui l'expia trois mois après à la journée de

Nordlingen. Les exploits de Turenne, après qu'il eut opéré sa jonction dans la Hesse avec le général suédois Wrangel, hâtèrent la conclusion du traité de Westphalie, après lequel les dissensions intérieures prirent un nouveau degré de violence. La vive passion qu'il nourrissait pour la duchesse de Longueville le détermina, bien plus que les sollicitations du duc de Bouillon, à se prononcer contre Mazarin, qui le remplaça dans son commandement. Retiré en Hollande, il reparut un moment à la cour après la paix de Ruel, et ne se lia que plus étroitement avec le parti de la Fronde lors de l'arrestation des princes. Ayant levé une armée, il s'empara du Catelet, de la Capelle, etc. Son projet était de venir délivrer les princes à Vincennes; mais la défection de ses alliés l'empêcha de rien entreprendre de considérable. Battu à Rhétel par l'armée royale aux ordres du duc de Praslin, cette défaite l'éclaira sur la misérable jactance du parti où il s'était laissé entraîner. Il ne tarda pas à se rapprocher de la cour; ce fut avec beaucoup de zèle qu'il reprit les armes pour le jeune roi, lorsqu'il le vit dans un extrême péril. La victoire qu'il remporta sur Condé près de Gien, mit une seconde fois la couronne sur la tête de Louis XIV, comme le dit la reine mère, dans l'enthousiasme qui lui causa ce succès inespéré. Il aurait écrasé l'armée des princes au fameux combat du faubourg Saint-Antoine, sans l'assistance que les Parisiens prêtèrent au prince de Condé. Turenne, qui à deux reprises différentes, s'était excusé d'accepter la main d'une nièce de Mazarin, sous prétexte de la différence de religion, épousa en 1653 la fille du duc de la Force. Peu de mois après il fut envoyé de nouveau contre les Espagnols, dont Condé était resté l'auxiliaire. La levée du siége d'Arras termina cette brillante campagne de 1654, où il avait débuté par la prise de Rhétel, de Mouzon et de Sainte-Menehould. En 1656, il répara, par sa belle retraite sur le Quesnoy, l'échec essuyé par le maréchal de la Ferté à Valenciennes. La victoire des Dunes, qu'il avait remportée sur Condé, hâta la conclusion de la paix des Pyrénées (7 novembre 1659), qui lui permit enfin de goûter quelque repos après 30 années d'agitations et de combats. Il avait depuis 1657 le titre de colonel général de la cavalerie : à l'époque de son mariage avec l'infante Marie-Thérèse, Louis XIV lui donna celui de maréchal général des armées. Il paraît que les croyances auxquelles Turenne était demeuré attaché jusque-là, et qu'il devait abjurer bientôt, empêchèrent seules qu'il ne fût fait alors connétable. Son abjuration (23 octobre 1668), est généralement attribuée à Bossuet, qui composa dans ce but son *Exposition de la foi.* Tant que dura la paix, il ne cessa de se rendre utile en prenant part aux affaires les plus importantes. Mais son initiation aux secrets de la politique devint l'occasion d'une des fautes qu'il se reprocha le plus, celle de s'être laissé arracher, par une belle personne qu'il courtisait, la confidence des motifs du voyage de Madame en Angleterre. Louis XIV dut la lui pardonner facilement. Lorsque ce monarque eut ouvert, par une campagne d'apparat, la guerre de Hollande, il laissa Turenne à la tête de l'armée avec le titre de généralissime. Ce parti était prudent, car le bruit de ses conquêtes, aussi aisées que rapides, devait faire surgir la coalition que le maréchal eut bientôt sur les bras. Quoiqu'il eût en tête Montécuculli, il n'en porta pas moins, avec des forces très-inférieures, le théâtre de la guerre au cœur de l'Allemagne. A peine revenait-il triomphant, qu'on l'envoya combattre une nouvelle ligue à la tête de laquelle se trouvait l'électeur de Brandebourg, au mépris de la foi jurée. Le guerrier, jusque-là si prudent, osa tenter la fortune au fameux combat de Sintzeim, qu'heureusement il gagna : ce succès décida du reste de la campagne, et c'est alors que, maître du Palatinat, Turenne souilla son triomphe par la dévastation de ce malheureux pays, dont 30 villages furent livrés aux flammes. La fortune ne permit pas à Turenne d'ajouter à ce ravage celui de la rive gauche du Rhin, où il s'était porté dans ce dessein. Ces condamnables duretés avaient ramené au combat les Impériaux en force: une nouvelle campagne s'ouvrit (1674) sous les plus défavorables auspices pour les Français. Gorgés de butin, ils n'avaient pu du moins s'amollir dans les cantonnements du Palatinat. Obligé à la retraite, Turenne, feignant d'abandonner précipitamment ses positions, attira les Impériaux à sa poursuite, et rentrant par les Vosges dans l'Alsace, d'où il les avait délogés, les battit à Mulhausen, puis à Turkeim, et enfin les réduisit à repasser le Rhin (6 janvier 1675). La gloire du maréchal parut d'autant plus éclatante, qu'on n'ignorait pas qu'il avait osé prendre sur lui de vaincre, tandis qu'on lui enjoignait d'éviter toute rencontre par une prompte retraite. Ce grand homme fut tué par un boulet, le 27 juillet 1675, au moment où, joyeux d'avoir attiré Montécuculli sur un terrain de son choix près de Salzbach, il se croyait déjà sûr de la victoire. Un monument marque encore le lieu où il expira. Son corps, placé dans Saint-Denis à côté du tombeau des rois, fut transporté en 1800 dans l'église des Invalides par l'ordre du 1er consul Bonaparte. Outre le *Siècle de Louis XIV,* les *Oraisons funèbres* de Mascaron et de Fléchier, divers *Éloges,* notamment par le président Lamoignon, et les *lettres* de Mme de Sévigné, on pourra consulter sur Turenne les *Mémoires* de ses deux dernières campagnes par Deschamps, 1756, 3e édition; la *Collection de ses Mémoires* publiée par Grimoard, 1782, 2 vol. in-fol.; l'*Histoire* des quatre dernières campagnes par le même, sous le nom de Beaurain; enfin plusieurs *Vies* de ce grand capitaine par Courtitz, Raguenay et Ramsay. La dernier contient les *Mémoires* du vicomte de Turenne écrits par lui-même.

TURGOT (Saint), né en Écosse vers l'an 1045, comptait parmi ses aïeux Togut, roi danois, dont le règne remonte à 1000 ans avant l'ère chrétienne. Premier ministre du roi Malcolm III, il avait quitté le cloître pour venir à la cour; il mourut évêque de Saint-André en 1115. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Vie du roi Malcolm et de la reine Marguerite,* en langue vulgaire; l'*Histoire du monastère de Dunelm,* en latin.

TURGOT (Michel-Étienne), prévôt des marchands sous Louis XV, de la même famille que le précédent, dont une branche passa d'Écosse en Normandie au temps des croisades, naquit à Paris le 9 juin 1690. Dès l'an 1272, le nom de Turgot figure dans le rôle de gentils-

homme de cette province. Vers la même époque on voit un Turgot parmi les gentilshommes qui formaient la compagnie du vicomte de Rohan. En 1281, un des ancêtres de celui dont il est parlé dans cet article fonda l'hôpital de Condé sur Noireau : Jacques Turgot de Saint Clair, son bisaïeul, orateur et guerrier, fut un des présidents de la noblesse aux états généraux, convoqués en 1534, sous Louis XII; il eut une grande part aux remontrances énergiques qui furent faites par ces états. Il mourut à Paris, et fut inhumé aux Incurables, où son épitaphe faisait allusion à sa présidence de l'ordre de la noblesse : *Nobilibus patriæ bis deno lectus in anno.* Claude Turgot des Tourrailles, cousin germain de ce dernier, éteignit, en s'armant avec ses vassaux, en 1621, le feu de la guerre civile que Vatteville était près d'allumer en Normandie. Tous les membres de cette famille avaient suivi le parti des armes, lorsque le père de Michel-Étienne Turgot embrassa la carrière de la magistrature, ce qui, dans les idées d'alors, était une sorte de dérogation à la noblesse d'épée. Il acquit la réputation d'un magistrat intègre et courageux, et fut successivement intendant de la généralité de Metz et de celle de Tours. Michel-Étienne, son fils, était président de la seconde chambre des requêtes du palais, lorsqu'en 1729 il fut nommé prévôt des marchands. Ce digne magistrat s'occupa sans relâche de l'assainissement et de l'embellissement de la capitale. C'est lui qui fit construire cet immense égout qui embrasse tout le côté de la ville situé sur la rive droite de la Seine; ouvrage comparable à ceux des Romains. Par ses soins le quai de l'Horloge, auparavant étroit et dangereux, fut rendu plus large et plus commode, prolongé jusqu'à l'extrémité de l'île du Palais, et joint au reste de la ville par un beau pont de pierre (1731). La belle fontaine bâtie rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, sous la direction et d'après les dessins de Bouchardon, est encore un monument de l'administration de Turgot. Chez lui l'ordre et l'économie se joignaient à la grandeur des entreprises, à la noblesse des vues. Ses soins pour la santé, pour les intérêts du peuple, son zèle pour faire régner l'abondance dans la capitale durant les années de disette, le courage avec lequel il se jeta au milieu des gardes françaises et des gardes suisses qui s'entr'égorgeaient sur le quai de l'École, désarmant un des plus furieux, les contenant, les arrêtant tous, et faisant seul cesser le carnage : tels furent les titres qui engagèrent Louis XV à le continuer prévôt des marchands plus longtemps qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. Après avoir exercé cette charge pendant 11 ans, il fut fait conseiller d'État, puis président du grand conseil en 1741, et mourut dans la retraite, le 1er février 1751. Voltaire a fait l'éloge de ce magistrat, dans le *Temple du Goût,* et dans le *Siècle de Louis XV.*

TURGOT (ANNE-ROBERT-JACQUES), baron de l'Aulne, contrôleur général des finances, né à Paris en 1727, était le 3e fils du précédent. Destiné à la carrière ecclésiastique, il étudia la théologie avec zèle, tout en s'appliquant aux lettres et aux sciences. Il avait à peine 23 ans lorsque, dans un discours d'apparat qu'il dut prononcer en sa qualité de prieur de Sorbonne, il prédit (1750) comme inévitable la séparation des colonies américaines de leur métropole. Vers le même temps il démontrait, dans une bonne dissertation, les inconvénients du papier-monnaie, réfutait, dans deux lettres sur l'existence des corps, les paradoxes de Berkeley, dont il avait entrepris de traduire l'ouvrage, et composait, pour le concours de l'Académie de Soissons, un traité sur la question : *Quelles peuvent être, dans tous les temps, les causes de la décadence du goût dans les arts, et des lumières dans les sciences?* Ne se sentant aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il y renonça du consentement de son père, et fut fait maître des requêtes (28 mars 1753), après avoir été pourvu successivement des charges de substitut du procureur général et de conseiller au parlement. Ses liaisons antérieures, plus peut-être qu'aucun calcul, l'avaient mis dans le parti du ministère. Il fit partie de la chambre royale créée pour remplacer le parlement exilé (mai 1753) : de là les dispositions hostiles que plus tard il devait trouver dans ce corps, dont il avait encore combattu le rappel à l'avénement de Louis XVI. Des traductions en prose et en vers des chefs-d'œuvre des anciens, ainsi que de bons ouvrages modernes, et la publication de divers écrits d'économie politique, remplirent les loisirs de sa charge, et le mirent en relation avec les littérateurs et les publicistes de l'époque. L'un des plus zélés adeptes de la secte des *économistes,* il était lié particulièrement avec Quesnay et Gournay, chefs de cette société, alors partagée en deux écoles, et se proposa de fondre leurs théories en un système. Plein de l'idée qu'un bien immense résulterait pour l'État de l'introduction des réformes qu'il méditait, il aspirait aux premières places de l'administration, et il s'en ouvrit le chemin en s'attachant à l'intendant du commerce Gournay, qu'il accompagna, en 1755 et 1756, dans ses excursions à l'est et au midi de la France, pour y visiter les principales places du commerce. Un voyage que Turgot fit en Suisse et son *pèlerinage* à Ferney se rapportent à la même époque. Appelé, en 1761, à l'intendance de la généralité de Limoges, il put enfin commencer à réaliser quelques-unes de ses réformes. Procédant sur une échelle restreinte, il parvint à y mettre en pratique ses théories, qu'accueillit la reconnaissance. Les corvées supprimées, la construction de canaux et de routes nouvelles, la limitation des chemins vicinaux, la répartition de l'impôt rectifiée par le cadastre, les encouragements donnés à l'agriculture, l'établissement d'ateliers de charité, des mesures sanitaires et d'autres innovations, toutes également dirigées vers l'amélioration de l'état des artisans et des pauvres cultivateurs, telles furent les *singularités* qu'eurent à lui reprocher les autres intendants de provinces. Aux actes de justice il avait joint ceux d'une bienfaisance active et éclairée : ces bonnes intentions n'auraient pu être méconnues des Limousins. Il en fut de même dans tout le royaume après que le choix du roi l'eut appelé au ministère; mais là trop d'obstacles s'opposaient à ce qu'il atteignit d'aussi heureux résultats avec les mêmes moyens : une austère probité, le zèle du bien, des vues saines, mais peu de connaissance des hommes et une confiance puérile dans l'ascendant que l'équité doit avoir sur eux dans le conflit même de leurs intérêts. Il tenait depuis un mois le portefeuille de la marine, lorsque la chute des ministres Ter-

ray et Maurepas (20 juillet 1774) le poussa au contrôle général des finances. Comme Louis XVI, que ce choix fit bénir des amis du peuple, Turgot était l'homme d'un meilleur temps: il se forma contre les vastes plans qu'il combinait une ligue formidable du clergé, qui le taxait d'athéisme parce qu'il entendait l'assujettir aux impôts fonciers, des gens de finances dont il allait réprimer les exactions, de la noblesse dont il limitait les priviléges, et enfin du parlement qu'il avait dès longtemps mécontenté en faisant par sa conduite la censure de cette opposition systématique aux vues du roi qu'affectait imprudemment cette compagnie, trop jalouse de ses prérogatives. Les malveillants s'unirent aux nombreux ennemis du ministre, dont on parvint à ruiner le crédit par les attaques mortelles du ridicule, à défaut de bonnes raisons. Plusieurs édits avaient proclamé la liberté du commerce des blés. Cette mesure, commandée au ministre par la conséquence de ses principes, se trouva malheureusement en coïncidence avec une disette que la cupidité des propriétaires de grains ne manqua pas d'exagérer beaucoup : de là des émeutes populaires soudoyées par ceux qui avaient intérêt à décréditer le système du contrôleur général. Moins de deux ans s'étaient écoulés au milieu d'une lutte vigoureuse, lorsque Turgot fut remplacé au ministère par Clugny (mai 1776). Il s'était honoré par tous les genres de courage : il eut, en se retirant, celui d'adresser à Louis XVI un avertissement qui eût dû frapper davantage cet infortuné monarque, puisqu'il avait été à même d'apprécier l'homme dont il disait un jour : « *Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple.* » Voici en quels termes s'exprimait le contrôleur général dans cette lettre : « Je conjure Votre Majesté de se tenir en garde contre la faiblesse ; elle est la cause principale de la misère des peuples et du malheur des rois : c'est la faiblesse, Sire, qui a conduit Charles Ier à l'échafaud. » Cet homme de bien, qui, s'il n'avait d'autre titre à la célébrité, occuperait encore comme savant une place fort distinguée dans les souvenirs de la postérité, fut emporté par une attaque de goutte le 20 mars 1781. Il était membre de l'Académie des inscriptions, où son *Éloge* fut prononcé par Dupuy (*Mémoires*, XLV, p. 124). Ses *Œuvres*, recueillies par Dupont de Nemours, qui les a fait précéder de *Mémoires* très-étendus sur l'auteur, ont paru de 1808 à 1811, 9 vol. in-8°. On a une *Vie* de Turgot, par Condorcet, 1786, in-8°. On peut consulter aussi les *Mémoires* de l'abbé Morellet; *Particularités et observations sur les ministres des finances*, par Monthyon, et l'*Histoire du XVIIIe siècle*, de Lacretelle.

TURGOT (le chevalier Étienne-François), marquis de Consmont, frère du précédent, né à Paris en 1721, alla faire ses caravanes à Malte, dont il commandait une galère, et, après avoir fait ses preuves comme officier, se signala dans cette île par des talents administratifs. De retour en France en 1764, il fut élevé au grade de brigadier des armées du roi. Il proposa au duc de Choiseul de régénérer la colonie de Cayenne, et de former dans la Guiane un nouvel établissement sous le nom de *France équinoxiale*. Nommé gouverneur général de ce pays, il ne réussit point dans ses projets de colonisation, et revint dire en France qu'il était impossible de réussir. On en a jugé autrement depuis; mais il était difficile à cette époque de ne pas s'effrayer de tant d'obstacles. Après avoir subi une détention, dont ses différends avec l'intendant Chanvallon furent la cause, il se voua entièrement à l'étude. Il avait de grandes connaissances en histoire naturelle, en chirurgie, en médecine et en agriculture, et dès 1762 il était associé libre de l'Académie des sciences. Entre autres *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de cette Société, on a de lui des *Observations de l'espèce de résine élastique de l'île de France, à peu près semblable à celle de Cayenne* (1769). Il mourut à Paris en 1789.

TURGY (Louis-François), né à Paris le 18 juillet 1763, entra dans la maison du roi en 1784. Son dévouement à Louis XVI lui suggéra l'idée de s'introduire au Temple, le jour même où ce prince y fut conduit avec sa famille; et il a raconté, dans ses *Fragments historiques*, de quels moyens il s'était servi pour s'y établir. Quoiqu'il fût l'objet de la surveillance particulière des municipaux, à cause des relations que son service exigeait au dehors, il ne cessa de correspondre avec la reine et avec Madame Élisabeth, et de les instruire, soit par écrit, soit par des signaux, de ce qui se passait d'important à la Convention, dans Paris et aux armées. Il s'acquitta également des commissions données par le roi, avec tant de prudence et d'adresse, qu'il ne fut jamais soupçonné. Des billets nombreux des princesses sont des témoignages non équivoques qu'il fut un de leurs plus utiles serviteurs pendant leur captivité. Enfin, Louis XVI, le jour même de sa mort, remit pour lui à Cléry ce billet honorable : « Je vous charge de dire à Turgy combien j'ai été content de son fidèle attachement pour moi, et du zèle avec lequel il a rempli son service; je lui donne ma bénédiction et le prie de continuer ses soins avec le même attachement à ma famille, à qui je le recommande. » Après le 21 janvier, Turgy parvint à se maintenir auprès de Louis XVII, et à suivre la même correspondance avec la reine et Madame Élisabeth. Ainsi, il fut en quelque sorte, et surtout dans les quatre mois qui précédèrent son renvoi, le seul point de communication que la famille royale eût conservé avec le reste du monde. Contraint de sortir du Temple, le 13 octobre 1793, il suivit la fille de Louis XVI à Vienne, puis dans les différents lieux où cette princesse alla résider. A Mittau, Louis XVIII lui exprima, dans un diplôme écrit de sa main, combien il était satisfait de la fidélité, du courage et de l'intelligence qu'il avait montrés au Temple. Ces faveurs excitèrent l'envie, et Turgy aurait succombé à ses efforts, si l'abbé de Firmont ne se fût pas déclaré son appui. En 1814, il devint premier valet de chambre et huissier du cabinet de Madame. Le roi lui conféra des lettres de noblesse, et le nomma officier de la Légion d'honneur. Il mourut à Paris, le 4 juin 1823. Ses *Fragments historiques sur le Temple*, insérés dans la troisième édition des *Mémoires* sur Louis XVII, ont été rédigés par Eckard.

TURHEIM (Ulrich de), l'un des plus célèbres troubadours ou minnesingers allemands du 12e siècle, continua le poëme de *Tristan*, de Gottfried de Strasbourg, qui se trouve sous le no 154, parmi les manuscrits transportés de Heidelberg à la bibliothèque du

Vatican. Il est aussi l'auteur des *Aventures d'Élies* (V. les *Miscellanea* de Docen, II, 154, 300 et 304), et, s'il faut en croire Rodolphe de Montfort, son ami, *du roi Artus* (ou *Arthur*), *ou la Table ronde*, poëme dont le Vatican possède six copies. Turheim et Eschenbach travaillèrent ensemble à un poëme épique intitulé : *Wilhelm der Heilige markgraf von Oranze*, ou *le saint Guillaume, margrave d'Orange*, qui se trouve au Vatican sous les nos 395 et 404. Des trois parties dont il se compose, la 2e seulement est d'Eschenbach.

TURLOT (François-Claude), littérateur estimable, né à Dijon le 25 janvier 1745, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé de l'éducation d'un des fils naturels de Louis XV, l'abbé de Bourbon, qu'il accompagna dans un voyage à Naples, où son élève mourut en 1787. Il était aumônier de Madame Victoire, et bientôt après il fut nommé vicaire général de l'évêque de Nancy. La révolution le priva de ses places et de ses bénéfices; mais il supporta ce revers avec courage, et s'en consola par l'étude. Il obtint, en 1796, l'une des places de conservateur à la bibliothèque nationale, la conserva sous l'empire et la restauration, et mourut le 21 décembre 1824. Ses principaux ouvrages sont : *Études sur la théorie de l'avenir*, Paris, 1810, 2 vol. in-8o; *de l'Instruction*, 1816 et 1819, in-12; *Abeilard et Héloïse, avec un aperçu du 12e siècle*, etc., 1822, in-8o.

TURNÈBE (Adrien), savant professeur, né en 1512 aux Andelys, en Normandie, fut un des restaurateurs des lettres en France. Nommé par le crédit du cardinal de Châtillon professeur d'humanités à Toulouse, il s'y était fait une grande réputation, lorsque, en 1547, il fut appelé à Paris, où il remplit d'abord la chaire de grec au collége royal, puis celle de philosophie grecque et latine. A ses leçons se formèrent les élèves les plus distingués, parmi lesquels on distingue Henri Estienne et Génebrard; la douceur de ses mœurs, autant que son esprit, lui donna pour amis les hommes supérieurs de l'époque, Montaigne, Lhôpital, de Thou, etc. Son amour pour les lettres lui fit accepter la direction de l'imprimerie royale pour les livres grecs, et de 1552 à 1556 il y donna plusieurs éditions estimées. Turnèbe mourut en 1565. Ses *ouvrages*, publiés d'abord séparément, ont été recueillis, Strasbourg, 1600, 3 tomes in-fol. Indépendamment des ouvrages recueillis dans ce vol., on lui doit, sous le titre d'*Adversaria*, des observations détachées sur les anciens auteurs, en 3 parties, qui furent réunies pour la première fois dans l'édition de Paris, 1580. — Ses deux fils, Adrien, mort en 1594, et Étienne-Adrien, conseiller au parlement, publièrent quelques-uns des ouvrages de leur père avec des *corrections* et des *augmentations*.

TURNER (Guillaume), naturaliste anglais, naquit à Morpeth, dans le commencement du 16e siècle. Il s'attacha au célèbre réformateur Ridley, et quitta l'université de Cambridge, où il achevait ses études, pour aller, comme missionnaire réformé, prêcher les principes de son ami. Il donna dans de tels écarts qu'il fut arrêté. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Ferrare, où il se fit recevoir docteur en médecine. De là il parcourut l'Allemagne jusqu'à la mort de Henri VIII. Alors il retourna en Angleterre, où le duc de Sommerset l'ayant nommé son médecin, il se fit une clientèle nombreuse par le moyen de laquelle il fut promu à de riches bénéfices, dans l'Église anglicane. Marie ayant succédé à son frère, Édouard VI, Turner quitta de nouveau le royaume, pour voyager en Allemagne et en Suisse. De retour en Angleterre, après la mort de la reine, il fut rétabli dans ses bénéfices ecclésiastiques. Il mourut le 7 juillet 1568. Dans ses voyages, il avait fait des observations sur les bains et les eaux minérales des contrées qu'il visitait. Il a publié ses *Notes* sur ce sujet, ainsi que sur les vins dont on fait usage en Angleterre. Il est le premier qui ait publié un *Herbier* en Anglais (*New herbal*). La première partie de son ouvrage parut à Londres, en 1551; la seconde à Cologne, en 1562; et il y en ajouta une troisième, lorsqu'il en publia une édition plus complète, à Cologne, en 1568. Cet ouvrage est remarquable pour le temps où il parut. L'auteur y montre une connaissance très-variée des plantes qu'il s'était procurées dans ses voyages. Les gravures furent soignées en grande partie par Fuchs. Comme zoologiste, Turner a publié : *Avium præcipuarum, quarum apud Plinium et Aristotelem, mentio fit, brevis et succincta historia*, Cologne, 1554, in-8o.

TURNER (Robert), prêtre, né à Barnstaple, dans le Devonshire, mort à Gratz en 1599, remplit avec succès plusieurs fonctions honorables hors de sa patrie, entre autres celles de recteur de l'université d'Ingolstadt et de conseiller privé de Guillaume, duc de Bavière. On lui doit entre autres ouvrages : *Vita et martyrium Mariæ, reginæ Scotiæ*, in-8o; *Orationes XVII*, Ingolstadt, 1602, in-8o; *Tractatus VII*, ibid., in-8o; *Epistolarum centuriæ II*, ibid., in-8o.

TURNER (William), théologien anglais, né dans le Flinshire, fut vicaire de Walberton, et publia en 1695 une *Histoire de toutes les religions*, Londres, in-8o.

TURNER (Daniel), né en 1701, mort en 1798, pasteur d'une congrégation de la secte des *baptistes*, a publié entre autres écrits : *Défense de la poésie sacrée contre le docteur Johnson*, 1785; *Pensées détachées* (free thoughts), *sur l'esprit de libre examen en matière de religion*, 1792.

TURNER (Daniel), médecin et chirurgien anglais, de la Société royale de Londres, est surtout connu par les deux ouvrages suivants : *Traité des maladies de la peau*, Londres, 4e édition, 1731, in-8o; traduit en français par Boyer de Pébrandier, Paris, 1743, 2 vol. in-12; *des Maladies honteuses*, Londres, 1732, 2 vol. in-8o; traduit en français par Lassus, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

TURNER (Dawson), botaniste anglais, mort en 1818, membre de la Société royale et de plusieurs académies allemandes, a publié sur la *mousse*, ses genres et ses espèces, un ouvrage savant sous ce titre : *Muscologiæ herberniceæ spicilegium*, Yarmouth et Londres, 1804, in-12, avec 16 planches. L'auteur garda tous les exemplaires pour en faire des présents.

TURNER (Samuel), voyageur anglais, né vers 1749, dans le comté de Glocester, prit du service dans l'armée de la compagnie des Indes, et se distingua d'une manière qui fixa l'attention du célèbre Hastings. Ce gouverneur général des possessions britanniques avait, en 1774, envoyé en ambassade au tchou-lama, George Bo-

gle, qui fut très-bien accueilli par ce pontife du Thibet, alors tuteur du dalaï-lama. Le tchou-lama mourut en 1780, à Pékin, où l'empereur de la Chine l'avait invité à venir. Bogle termina ses jours vers la même époque. Quelque temps après le bruit se répandit que le tchou-lama venait de s'incarner de nouveau dans le corps d'un enfant. Hastings pensa qu'il convenait d'envoyer une seconde ambassade au Thibet, pour féliciter le tchou-lama de sa réapparition, et proposa de confier cette mission à Turner. Celui-ci partit de Calcutta vers le milieu de janvier 1783, traversa les montagnes situées entre le Bengale et le Boutan et arriva le 1er juin à Tassi-Soudon, ville capitale de ce pays, et résidence du deb-raja, qui est le souverain. Après trois mois d'attente, pendant lesquels il fut comblé de marques d'attention par le deb-raja, Turner reçut du régent de Tchou-Loumbo la permission d'entrer dans le Thibet, mais à condition qu'il n'amènerait qu'un seul Anglais avec lui. Le 8 septembre, il sortit de Tassi-Soudon, franchit bientôt le mont Soumounang, qui forme la limite entre le Boutan et le Thibet, et après un voyage très-pénible dans une contrée couverte de montagnes extrêmement hautes, il entra, le 19, dans le monastère de Tchou-Loumbo, qui est au sud de la ville de Jikadzé. Dès le lendemain il eut son audience du régent. Il aurait bien voulu assister à la cérémonie de la reconnaissance solennelle du lama, qui devait avoir lieu quelques jours après; mais il ne put l'obtenir, parce que les délégués chinois, qui devaient y être présents, auraient trouvé mauvais qu'on y admît des étrangers. Le 30 novembre, Turner reçut son audience de congé du régent qui lui remit ses dépêches pour Hastings, et protesta de sa sincère amitié pour les Anglais. Le 3 décembre, Turner reprit la route du Bengale; le lendemain il alla au couvent de Terpaling, où le jeune tchou-lama résidait avec ses parents; le 4, il lui rendit ses hommages, et lui offrit des présents. Le 6, il lui fut présenté pour la dernière fois. Il rentra ensuite dans les États du deb-raja, ayant fait toute la diligence possible pour se rapprocher d'un climat plus tempéré que celui du Thibet. Nous le trouvâmes, dit-il, à Panouka, résidence d'hiver du deb-raja. » Le 30 décembre, il obtint son audience de congé de ce prince; au commencement de mars 1784, il fut de retour auprès d'Hastings, qui était alors à Patna, dans la province de Bahar. En 1792, dans la guerre contre Tippou-Sultan, Turner se signala au siége de Seringapatnam. Plus tard, il fut nommé ambassadeur près de ce monarque, et s'acquitta si bien de sa mission que la compagnie lui accorda 500 livres sterling, en témoignage de son approbation et de son estime. Turner qui avait acquis une grande fortune dans l'Inde, revint en Europe; ce ne fut pas pour longtemps. Le 21 décembre 1801, passant le soir dans une rue écartée à Londres, il fut frappé d'une attaque de paralysie. Transporté au corps de garde, puis à la maison de travail, car on ne trouva sur lui aucun papier qui pût le faire reconnaître, ce ne fut qu'en ôtant ses bottes que l'on vit son nom écrit dans l'intérieur. Un imprimeur qui était là par hasard se souvint qu'une personne de ce nom avait fait imprimer un livre deux ans auparavant, et indiqua son domicile. Cependant des secours lui avaient été prodigués. Ses amis avertis écrivirent à ses parents, qui demeuraient hors de la capitale. Ce ne fut que le 30 qu'il recouvra la parole. Les médecins pensèrent que l'on ne pouvait sans danger le faire changer de place : il mourut le 2 janvier 1802. On a de lui : *Relation d'une ambassade à la cour du Tchou-Lama en Thibet, contenant la relation d'un voyage en Boutan et dans une partie du Thibet, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales, par Saunders, et des vues dessinées par Davis*, Londres, 1800, in-4°.

TURNER (JOHN-MATTHIAS), prélat anglais, né à Oxford, d'une famille pauvre, et orphelin dès son jeune âge, fit dans son village natal d'excellentes études sous la direction d'amis charitables. Attaché quelque temps à la famille de Londonderry, il occupa de 1823 à 1829 diverses fonctions pastorales où il se fit remarquer. A la mort de Héber, évêque de Calcutta, on lui offrit ce siége vacant, qu'il accepta malgré sa santé chancelante. Il ne tarda pas à être la victime du climat, et mourut en 1831 dans sa ville épiscopale.

TUROCZI. *Voyez* **THUROCZ**.

TUROT (JOSEPH) remplissait au 18 brumaire la place de secrétaire général du ministère de la police; dès lors aussi il travaillait à la *Gazette*. Il en devint propriétaire vers le même temps, et la vendit à Bellemare, depuis commissaire général de police. Turot, qui était entré dans une entreprise de fournitures, fut impliqué dans des accusations auxquelles cette affaire donna lieu en 1806, et traduit devant un conseil de guerre qui l'acquitta. Depuis ce temps jusqu'en 1815, il vécut à Paris sans emploi. Durant les cent jours, il devint commissaire général de police dans les départements du Nord. La 2e restauration le rejeta dans sa nullité. Il mourut à Paris le 21 décembre 1824. Il a publié quelques brochures anonymes, entre autres : *de l'Opposition et de la liberté de la presse*, 1799, in-8°.

TURPIN, **TULPIN** ou **TILPIN**, à qui l'on donne quelquefois le prénom de *Jean*, n'est fameux que par le roman qui lui a été longtemps attribué. On sait fort peu de chose sur sa vie. Il avait été moine de St.-Denis avant d'être archevêque de Reims, et dans le tableau chronologique des prélats de cette église, son nom est le 29e, entre Abel et Wlfar. Turpin assista en 769, avec 11 autres prélats français, au concile de Rome, où Étienne III fit condamner l'antipape Constantin. Il était révéré dans son diocèse comme un saint personnage, et, entre autres bonnes œuvres, il enrichissait la bibliothèque de son église de manuscrits qu'il faisait copier par ses clercs. Trithème et d'autres écrivains disent qu'il fut le secrétaire, l'ami, le compagnon d'armes de Charlemagne; mais là commence une suite de détails indignes de l'histoire, et que nous ne rapporterons pas. On conjecture qu'il mourut vers 800. Le livre qui porte le nom de Turpin renferme des faits qui ne permettent pas de lui assigner une date antérieure à la fin du 11e ou au commencement du 12e siècle. Le premier qui en ait parlé est Rodolphe de Tortaire, moine à l'abbaye de Fleuri de 1096 à 1145. De toutes les conjectures que l'on s'est permises sur le véritable auteur de cette chronique, la plus plausible est celle de Gui Alard, qui croit qu'elle fut rédigée vers 1092, à Vienne en Dauphiné,

par un moine de St.-André. Il en avait déjà paru plusieurs traductions françaises lorsque le texte latin vit le jour pour la première fois, en 1566, dans un *Recueil* in-fol., publié par Schard à Francfort-sur-le-Mein. L'édition la plus récente est celle qu'en a donnée M. Ciampi, Florence, 1822, in-8°. Cet ouvrage, intitulé assez inexactement *de Vitâ Caroli magni et Rolandi*, n'a pour sujet que les exploits de Charlemagne et de son neveu Roland en Espagne. Ce fond historique est presque méconnaissable au milieu des détails imaginaires qui le surchargent. Cette fabuleuse chronique doit une grande partie de sa célébrité à l'Arioste, qui prétend s'appuyer sur le prétendu Turpin, lorsqu'il ne suit en effet que les caprices de sa folle imagination. (*Voyez* la *Bibliothèque des romans*, juillet 1770, et les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, tome F.)

TURPIN (François-Henri), historien, né à Caen en 1709, mort en 1799 à Paris, dans l'indigence, fut souvent forcé de mettre sa plume aux gages des libraires. Cependant il ne négligeait rien pour s'assurer la protection des dispensateurs des grâces et de la fortune. On peut en juger par ce passage de la dédicace de son *Histoire de Siam* à M. de Boynes, devenu ministre de la marine : Je suis dans l'habitude de chérir et de respecter les ministres qui vous ont précédé; et ma reconnaissance, qui les suit jusque dans leur retraite, en justifiant ce qu'ils ont fait pour moi, me rend plus digne de vos bienfaits. Ce n'est pas sur ce ton que les gens de lettres de notre époque parlent aux grands et aux ministres. Parmi les ouvrages de Turpin, on distingue les *Vies de Louis II de Bourbon, prince de Condé*, de *Charles* et de *César de Choiseul*, maréchaux de France (formant les tomes XXIV à XXVI des *Hommes illustres de la France*, commencés par d'Auvigny et continués par l'abbé Pérau); *Histoire universelle*, Paris, 1770-78, 5 vol. in-12; *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, ibid., 1771, 2 vol. in-12; *la France illustrée, ou le Plutarque français*, etc., ibid., 1775-85, 4 vol. in-4°.

TURPIN (Jean-Charles-Fr.), botaniste et dessinateur célèbre, né en 1775 à Vire, se fit soldat à l'époque de la révolution, et fut, en 1796, conduit avec son bataillon à Saint-Domingue, où il étudia l'histoire naturelle de cette île. Ses progrès dans la connaissance des végétaux et de leur application en médecine lui firent promptement une grande réputation parmi les colons. Le général Leclerc, lors de son expédition à Saint-Domingue, en 1802, le nomma pharmacien en chef de son armée. Il ne quitta point la colonie avec l'armée française, et profitant de l'ascendant que ses talents et ses services lui avaient donné sur les chefs des nègres, il visita l'île dans toutes ses parties pour en composer l'herbier. De retour en France où sa réputation l'avait précédé, il ne tarda pas à prendre part à la publication de plusieurs ouvrages importants, tels que la *Flore médicale* et la *Flore parisienne*. En 1833, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, à laquelle il avait précédemment communiqué une foule de *Mémoires* et d'*Observations* très-remarquables. Il continua de prendre une part active aux travaux de cette compagnie, et mourut à Paris le 1er mai 1840. On peut consulter, pour des détails sur les travaux de Turpin, son article dans la *France littéraire* de Quérard.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot, comte), célèbre tacticien, membre des Académies de Berlin, de Nancy et de Marseille, né dans la Beauce vers 1715, obtint, en 1780, le grade de lieutenant général après 40 ans de services et 17 campagnes, et fut nommé l'année suivante gouverneur du fort de Scarpe à Douai. Il émigra, et mourut en Allemagne vers 1795. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'art de la guerre*, Paris, 1754, 3 vol. grand in-4° avec 25 planches, traduit en allemand par ordre du grand Frédéric, en anglais et en russe; *Commentaires sur les mémoires de Montecuculli*, ibid., 1769, 3 vol. in-4°, figures; Amsterdam, 1770, 3 vol. petit in-8°, figures; *Commentaire sur les institutions de Végèce*, Montargis, 1770, 3 vol. grand in-4°, avec 20 planches; *Commentaires de César avec des notes historiques, critiques et militaires*, ibid., 1785, 3 vol. grand in-8°, avec 42 planches, Amsterdam, 3 vol. in-8°.

TURREAU DE GARAMBOUVILLE (le baron Louis-Marie), lieutenant général, né à Évreux en 1756, était capitaine d'infanterie quand la révolution éclata. Il en embrassa les principes et fut employé, en 1792, à l'armée de la Moselle, passa dans la Vendée en qualité de chef de brigade, et après la défaite des républicains à Coron, partit, quoique blessé, pour aller prendre le commandement de l'armée des Pyrénées orientales. On lui donna les provisions de général en chef avec le brevet de général divisionnaire. Après quelques avantages, il n'éprouva que des revers, et reçut du comité de salut public l'ordre de retourner à l'armée de l'Ouest. Charette, resté seul à la tête d'un parti, entretenait encore la guerre civile que la Convention croyait près de s'éteindre. Turreau voyait, au contraire, la Vendée renaître de ses cendres : cédant d'ailleurs aux instructions et aux menaces du terrible comité, il partagea 15,000 hommes d'élite en 12 colonnes, auxquelles il donna la mission de dévaster en tous sens le territoire vendéen (1794). Ce système d'extermination n'ayant réussi qu'à donner une nouvelle force morale aux royalistes, il finit par renfermer entièrement son armée dans des camps retranchés, répartis sur les limites de la Vendée. On accepta son plan, mais on lui ôta le commandement des troupes. Après la mort de Robespierre, il fut dénoncé par Merlin de Thionville pour ses cruautés dans l'Ouest et montra dans cette circonstance une fermeté qui prouve qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de la Convention. Pouvant profiter de l'amnistie du 13 vendémiaire (14 octobre 1795), il persista à demander des juges, en obtint et fut acquitté. Vers la fin de 1796, il fut chargé d'un commandement en Suisse, se distingua dans la campagne de 1799, et servit avec zèle et habileté le premier consul dans sa seconde irruption en Italie. En récompense il eut d'abord un commandement en Piémont, puis la mission d'organiser le Valais et de diriger les travaux de la route du Simplon, et enfin la place de ministre plénipotentiaire aux États-Unis (1804). Mécontent du congrès, il demanda son rappel et revint en France en 1811. On s'aperçut qu'il avait de l'humeur contre les Américains en lisant son *Aperçu sur la situation politique des États-Unis*, qu'il ne put faire imprimer

qu'en 1818. Il fit la campagne d'Allemagne en 1813, fut nommé par Louis XVIII chevalier de St.-Louis, servit ensuite Napoléon et le gouvernement provisoire, fit partie de l'armée de la Loire, et mourut en 1816 à Conches, département de l'Eure. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*, ont été traduits en plusieurs langues.

TURREAU DE LINIÈRES (Louis), cousin germain du précédent, né à Orbec en Normandie vers 1770, fut nommé, en 1790, administrateur du département de l'Yonne, et l'année suivante, député suppléant à l'assemblée législative, où il ne fut point appelé. Il siégea au directoire du département, se lia bientôt avec le président Lepelletier de Saint-Fargeau, et parvint à se faire nommer député à la Convention. Il se rangea tout d'abord parmi les montagnards les plus forcenés, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, alla bientôt après propager les doctrines les plus anarchiques à Noyers, à Tonnerre, à Ravières, et fut envoyé la même année (1793), dans la Vendée où il déploya le même zèle que ses collègues. Dénoncé pour ses cruautés à la Convention, il fut défendu par Carrier, qui lui obtint même un congé *pour se remettre de ses fatigues*. Nommé secrétaire en 1794, après la chute de Robespierre, oubliant alors le sang qu'il avait lui-même fait couler, il se prononça contre les terroristes. Il fut envoyé quelques mois après commissaire à l'armée d'Italie, et il y fit célébrer, en 1795, l'anniversaire de la mort du roi. Tous ses actes postérieurs prouvèrent que, s'il avait un instant montré un peu de modération, il était au fond toujours attaché au parti de la Montagne. N'ayant point été réélu aux conseils législatifs à la fin de la session, il devint garde-magasin à l'armée d'Italie, où il mourut quelque temps après.

TURRECREMATA. *Voyez* **TORQUEMADA.**

TURREL (Pierre), en latin *Turellus*, recteur du collége de Dijon, né à Autun, mort vers 1547, fut traduit en justice comme coupable de sortilége, et acquitté. On lui doit, entre autres ouvrages : *le Période, c'est-à-dire la fin du monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu et l'influence des corps célestes*, Lyon, 1531 ; *Histoire de Bourgogne, et Table chronologique du même pays*, qui se conservaient manuscrites dans la bibliothèque de Philibert de la Mare.

TURREL, Champenois, avocat au parlement de Paris, publia, en 1576, contre le *Franco-Gallia* de Hotman, un ouvrage dans lequel il soutient la réalité de la loi salique et nie l'élection des anciens rois francs.

TURRETTINI (Benedict), né à Zurich en 1558, était de l'une de ces familles qui sortirent d'Italie au 16e siècle, pour professer librement les doctrines de la réformation. Nommé pasteur et professeur de théologie à Genève en 1612, il fut député au synode d'Alais en 1620, et chargé l'année suivante d'aller solliciter, auprès des Etats-Généraux et des villes hanséatiques, les secours nécessaires pour mettre Genève en état de défense, mission qu'il remplit avec un succès complet. Il mourut en 1631, laissant un grand nombre d'écrits dont on peut voir le détail dans Senebier, *Histoire littéraire de Genève*.

TURRETTINI (François), fils du précédent, né en 1623, mort en 1687, remplit auprès des Hollandais, en 1661, une mission semblable à celle de son père, et se plaça, comme professeur de théologie et comme pasteur, parmi les hommes les plus distingués de l'Église de Genève. On cite de lui principalement un cours de théologie encore consulté : *Institutiones theologiæ elenchticæ*, Genève, 1679-85, 3 vol. in-4°.

TURRETTINI (Jean-Alphonse), fils du précédent, né en 1671, termina ses études théologiques en 1691, visita ensuite la Hollande, l'Angleterre et la France, et se lia avec quelques-uns des hommes les plus célèbres de ces contrées. De retour dans sa patrie, il se consacra en 1694 au ministère évangélique, fut agrégé l'année suivante au corps des pasteurs, et nommé professeur extraordinaire d'histoire ecclésiastique en 1697. A cette place il joignit la chaire de théologie en 1705, et les remplit toutes deux jusqu'à sa mort arrivée en 1737. Il avait conçu le projet de réunir les diverses branches de l'Église réformée dont il était une des principales lumières. Son esprit de sagesse et de modération a exercé une heureuse et durable influence sur le clergé de Genève. On a réuni ses ouvrages sous ce titre : *Turrettini (J. A.) opera omnia*, Leuwarde, 1775, 3 vol. in-4°.

TURRETTINI (Michel), de la famille des précédents, né en 1646, mort en 1721, fut pasteur et professeur des langues orientales à Genève. On a de lui un *Catéchisme français à l'usage des commençants*, et quelques *sermons*.

TURRETTINI (Samuel), fils du précédent, né en 1688, le remplaça dans la chaire des langues orientales en 1718, fut nommé professeur de théologie l'année suivante, et mourut en 1727. On a de lui des thèses *De iis qui ultimis seculis divinas revelationes jactârunt*, 1722, in-4°, traduites en français par Jacques-Théodore Leclerc, depuis professeur à Genève, et publiées avec un supplément, par l'auteur, sous ce titre : *Préservatif contre le fanatisme, ou Réfutation des prétendus inspirés des derniers siècles*, Genève, 1723, in-8°.

TURRIEN (François TORRES, plus connu sous le nom de *Turrianus*), né vers 1504 à Herrera, diocèse de Valence en Espagne, fut envoyé par Pie VI, en 1562, au concile de Trente, où il se déclara fortement contre la communion sous les deux espèces. De retour à Rome, il y prit l'habit de la société de Jésus, et mourut dans cette ville en 1584. On a de lui un grand nombre d'ouvrages théologiques et une traduction d'auteurs ecclésiastiques, dont on trouve la liste dans Niceron, tome XXIX, pages 129-42. Le plus connu est son traité : *Pro canonibus apostolorum, et pro epistolis decretalibus pontificum apostolicorum defensio adversus centuriatores magdeburgenses*, Florence, 1752 ; Paris, 1673 ; Cologne, 1575, in-8°. L'auteur y soutient l'authenticité des fausses *décrétales*, assertion qui a été facilement réfutée par David Blondel.

TURSELIN (Horace) *Voyez* **TORSELINO.**

TUSSER (Thomas), agronome, surnommé le *Varron anglais*, né en 1515, dans le comté d'Essex, mort à Londres vers 1580, essaya deux fois d'établir une ferme qui ne prospéra point. On trouve pourtant des connaissances et des vues sages dans l'ouvrage qu'il publia en vers sous ce titre : *Cinq cents objets de bonne agriculture* (*Five hundred points of good husbandry*). Ce livre, qui parut en 1557, obtint 12 éditions dans l'espace de 50

années. Les meilleures sont celles de 1580 et 1585; mais elles sont très-rares. Le docteur W. Mavor en a donné une nouvelle en 1812, précédée d'une *Notice* biographique sur l'auteur, et accompagnée de notes et d'un glossaire.

TUTCHIN (JEAN), écrivain anglais sous le règne de Jacques II, devint la terreur du gouvernement par la virulence de ses pamphlets. A l'époque de la rébellion de Montmouth, il publia un libelle pour lequel il fut condamné par Jefferies à être fouetté dans les principaux marchés des provinces de l'Ouest. Afin d'éviter un châtiment aussi honteux, il adressa au roi une pétition dans laquelle il demandait à être pendu. A la mort du malheureux monarque, il écrivit contre sa mémoire avec tant de violence, qu'il s'attira le mépris de tous les partis. Il est auteur de l'*Observateur*, qu'il commença le 1er avril 1702. Outre ses ouvrages politiques et ses poésies, on lui doit un drame intitulé : *Le malheureux berger*, 1685, in-8°, qui a été imprimé dans la collection de ses poëmes. Vers la fin de sa vie, Tutchin, qui est appelé dans des vers faits en son honneur, *le capitaine Tutchin*, tomba dans la plus affreuse misère. Il mourut le 23 septembre 1707. On trouve quelques détails sur cet écrivain dans la *Biographie dramatique*, dans les OEuvres de Swift, et dans l'édition des OEuvres de Pope par Bowles.

TUTILON, bénédictin de St.-Gall, mort vers l'an 908, fut peintre, statuaire, poëte et musicien. Après s'être perfectionné par les voyages dans la théorie et la pratique des arts, il exécuta, tant pour son monastère que pour les pays voisins, divers ouvrages qui lui firent une grande réputation. On admirait surtout une image de la Vierge, qu'il sculpta dans la ville de Metz, et dont la perfection parut miraculeuse. Il faut conjecturer que Tutilon avait été richement doté par la nature, et qu'il ne lui manqua que de naître dans un meilleur temps.

TUTINI (CAMILLE), historien, né à Naples vers 1600, entra dans les ordres, et s'occupa d'éclaircir l'histoire de sa patrie. Mais quelques idées hardies, jetées au milieu de beaucoup de détails insignifiants, le compromirent gravement et le forcèrent de se retirer à Rome, où il continua ses travaux sous la protection du connétable Colonne et du cardinal François-Marie Brancaccio, et mourut en 1667. Ses principaux ouvrages sont : *Dell' origine e fondazione de Seggi di Napoli, del tiempo in cui furono istituiti, della separazione de nobili dal popolo*, etc., Naples, 1644, in-4° ; *Prospect. historiæ ordinis carthusiani*, etc., Viterbe, 1660, in-8°. (*Voyez* Soria, *Storici napoletani*, p. 608.)

TWARDOWSKI (SAMUEL), gentilhomme polonais et poëte célèbre, a publié des *odes*, des *épîtres* et deux poëmes, l'un dont le héros est Vladislas IV, 1649, et l'autre a pour sujet *la Guerre avec les Cosaques, les Tartares, les Moscovites, les Suédois, les Hongrois*, etc., 1666. (Voyez *Bibliot. poet. polonor.* de Saluski.)

TWARTKO Ier, roi de Bosnie, était fils d'Étienne Cotromanowich, et beau-frère de Louis, roi de Hongrie, qui, en 1353, épousa la princesse Élisabeth, sa sœur. Il fut, à cette occasion, nommé duc de Croatie, de Dalmatie et de Slavonie. Son père étant mort en 1359, il lui succéda dans le duché de Bosnie. En 1376, vivement appuyé par Louis, il fut proclamé roi de Bosnie, de Rascie et de Pomorie. Le roi de Hongrie, croyant pouvoir compter sur la reconnaissance et la bravoure de Twartko, le plaça comme en avant-garde contre les musulmans, dont la puissance se déployait d'une manière effrayante pour la Hongrie. En 1383, Twartko, profitant lâchement des troubles qui, après la mort du roi Louis, divisèrent la Hongrie et la Pologne, entra dans la Dalmatie, prit Clissa, Scardona et Cattaro. En 1385, il se réconcilia avec la reine Élisabeth, veuve de Louis, promettant avec serment qu'il honorerait les filles du roi, Marie et Hedwige, qu'il les chérirait et les protégerait comme ses propres sœurs; mais dès l'année suivante il oublia ses promesses. La reine Élisabeth et sa fille Marie, ayant été arrêtées par Horvathi, duc de Croatie, et traînées de prison en prison, la première fut décapitée sous les yeux de sa fille, et celle-ci ne fut délivrée qu'après une longue captivité, sans que Twartko, son oncle, eût fait aucune démarche en sa faveur. Il s'entendit au contraire avec le duc de Servie, qui s'était révolté contre la Hongrie, donna asile aux meurtriers de la reine, et s'empara d'Ostrowicza et de Cattaro, où il fit armer une flotte pour attaquer Spalatro, Sebenigo, et soumettre toute la Dalmatie. Enfin, en 1388, Sigismond marcha contre ce prince félon, qu'il força de se soumettre; mais à peine était-il retiré, que Twartko entra dans la Dalmatie; Spalatro et Trau allaient se rendre, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'Amurath Ier menaçait la Bosnie. Il se hâta de réunir ses troupes à celle de Lazare, prince de Servie, et le 15 juin 1389 fut livrée la sanglante bataille de Cossowo ou Cassovie, dans laquelle Amurath et Lazare perdirent la vie. Le fils de Lazare, ayant fait sa paix avec Bajazet, se reconnut vassal de la Porte Ottomane, et Twartko conclut aussi un traité ignominieux, d'après lequel il reçut du sultan un corps de troupes auxiliaires qui devait l'aider à enlever toute la Dalmatie et la Hongrie. Le 30 septembre 1389, ce prince, traître à la cause des chrétiens, vint à la tête de ses Turcs et de Bosniaques mettre le feu aux faubourgs de Zara. En 1390, il s'empara de Spalatro, de Trau, de Sebenigo, de Brazza et de Lezina : dans toute la Dalmatie, Jadra fut la seule place qui resta fidèle à la Hongrie. Twartko, qui mourut le 23 mars 1392, eut pour successeur son fils, dont l'article suit.

TWARTKO II, dit *Scurus*, continua les projets de son père, pour rendre la Bosnie indépendante. En 1398, et en 1402, Sigismond entra dans cette contrée; mais cette expédition n'eut point de succès. Twartko affermit sa domination en Dalmatie, et ayant établi un duc, il fit avec Vladislas, roi de Naples, une ligue offensive et défensive contre Sigismond. Celui-ci s'avança contre Twartko, qui assiégeait Srebernik. La place fut dégagée, en 1408. Sigismond, poussant ses avantages, enleva Dobor, capitale de la Bosnie : 162 rebelles, auxquels Twartko donnait protection furent arrêtés et décapités. Le royaume de Bosnie et de Rascie fut partagé et de nouveau rendu tributaire de la Hongrie; mais, en 1416, pendant que Sigismond était occupé au concile de Constance, les Turcs s'en emparèrent. Sigismond les ayant défaits le 4 octobre 1419, entre Nissa et Nicopolis, Twartko, qui sans doute s'était réconcilié avec lui, ré-

tablit sa domination dans la Bosnie septentrionale. Le 2 septembre 1427, voyant qu'il n'avait point d'héritier, il donna, par testament, ses États à la famille des Cilley, à laquelle il tenait par les femmes.

TWEDDEL (John), littérateur et voyageur anglais, né, en 1769, à Threepwood près d'Hexham en Northumberland, fut enlevé aux lettres lorsqu'il avait à peine atteint sa trentième année. Il mourut de la fièvre dans le cours de ses voyages à Athènes, le 25 juillet 1799. Ses restes mortels furent déposés dans le Theseum, et indiqués par une inscription en langue grecque. Élève du collége de la Trinité, à Cambridge, il y fut souvent couronné pour des compositions, que des littérateurs du plus grand mérite l'encouragèrent à mettre au jour. Elles parurent en 1795, un vol. in-8°, intitulé : *Prolusiones juveniles, præmiis academicis dignatæ*. Ce recueil se compose de poëmes grecs et latins, d'Essais et de *Discours* en anglais, notamment sur la politique de Henri VII, et sur le caractère de Guillaume III.

TWELLS (Léonard), théologien de l'université de Cambridge, mort en 1742, est auteur d'une *Vie de Pokocke*, en anglais, et de quelques écrits de critique sacrée ou de controverse, tels que: *A critical examination of the late new text and version of the Testament*, *in greek and english*, et *a Vindication of the Gospel of St. Matthew*, in-8°.

TWINGER. *Voyez* **KOENIGSHOVEN.**

TWINING (Thomas), savant anglais, né vers 1734, était fils d'un marchand de thé. Il étudia à l'université de Cambridge, où il dirigeait les concerts qui se donnaient aux jours des exercices académiques. Il était également versé dans la théorie et dans la pratique de la musique. Il joignait à la connaissance des langues classiques celle du français et de l'italien. Entré dans la carrière ecclésiastique, il y eut peu d'avancement malgré son mérite. Il avait été nommé recteur de White-Notley au comté d'Essex, en 1765; l'évêque de Londres lui donna, en 1770, la cure de Sainte-Marie à Colchester, et là s'arrêta sa fortune. Il mourut le 6 août 1804. On lui doit une traduction anglaise de la *Poétique d'Aristote*, avec des notes et deux *Dissertations* sur l'imitation poétique et musicale, 1789, in-4°; ouvrage qui l'a fait avantageusement connaître comme helléniste et comme critique. On a aussi de lui : *Précis historique sur les Pharisiens, avec un parallèle entre les anciens et les modernes*, 1798, in-8°.

TWISS (Richard), homme de lettres et voyageur, né en 1747 à Rotterdam, était fils d'un marchand anglais établi dans ce pays. Il visita successivement l'Angleterre, l'Écosse, la Hollande, la Belgique, la France, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, la Bohême, le Portugal, l'Espagne, et finit par l'Irlande, dont il ménagea peu les habitants dans une relation qu'il donna de son voyage. Les Irlandais se sont vengés sans faire de grands frais d'esprit ni de malice, en attachant son nom à un meuble de nuit aussi nécessaire que peu noble. Twiss mourut en 1821 à Comdon-Town, membre de la Société royale. On trouve dans l'*Annual biography and Obituary*, 1822, pages 446 et suivantes, des détails curieux sur son entrevue avec le patriarche de Ferney dans une de ses excursions. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Voyage en Espagne et en Portugal, fait en 1772 et 1773*, Londres, 1775, in-4°, cartes et fig.; traduit en français, Berne, 1776, in-8°; *Voyage en Irlande fait en 1775, avec la vue du saut des Saumons à Ballyshannon*, Londres, 1776, in-8°, fig.; traduit en français par Millon, an VII, in-8°, avec cartes et fig.; *Tournée à Paris pendant la révolution*, 1792, in-8°; des *Mélanges*, 1805, 2 vol. in-8°.

TWYNE (Jean), antiquaire, né dans le Hamptonshire, mort en 1581, est auteur d'un ouvrage intitulé : *De rebus albionicis, britannicis atque anglicis commentar. lib. II*, Londres, 1590, in-8°.

TWYNE (Brian), petit-fils du précédent, est auteur d'un ouvrage sur l'université d'Oxford, intitulé : *Antiquitatis acad. Oxoniensis apologia in tres libros divisa*, Oxford, 1608, in-4°. Le but de cet écrit est de prouver, contre l'opinion de Caïus, qu'Oxford est plus ancien que Cambridge.

TYCHO. *Voyez* **BRAHÉ** et **CURTZ.**

TYCHSEN (Olaus ou plutôt Olouf-Gerhard), célèbre orientaliste, né en 1734 à Tondern, duché de Sleswick, sut profiter dès sa jeunesse de toutes les occasions qu'il trouva d'apprendre les langues. On le vit étudier avec succès les antiquités grecques et latines, l'anglais, l'arabe, l'éthiopien, l'indoustani et le tamoul ; mais ce furent sans contredit l'hébreu rabbinique et le patois juif allemand qui l'occupèrent toujours de préférence. La facilité avec laquelle il parvint à parler et à écrire l'un et l'autre langage, attira sur lui les regards du docteur J. H. Callenberg, qui l'employa, mais sans succès, dans une mission dont le but était de convertir les juifs du nord de l'Allemagne, de la Prusse, du Danemark et de la Saxe. Tychsen, appelé à Butzow par le duc Frédéric de Mecklembourg, qui venait d'y fonder une université, n'y eut d'abord que le titre d'agrégé (1760); mais trois ans après, il fut nommé professeur ordinaire des langues orientales. Lorsque l'université de Butzow fut réunie à celle de Rostock, il y continua ses fonctions. Il obtint successivement du duc de Mecklembourg les titres de conseiller aulique, de conseiller de la chancellerie et de vice-chancelier, fut nommé membre de la Société royale d'Upsal et de l'Académie des inscriptions de Stockholm, honoraire de l'Académie royale de Padoue, de la Société royale des sciences de Copenhague, de celles de Berlin, de Munich, et enfin de l'université de Casan. Toutes ces distinctions flattèrent beaucoup sa vanité, qui d'ailleurs fut quelquefois assez grande pour lui faire rechercher un triomphe d'un moment dans des opinions paradoxales, dont il ne pouvait méconnaître la fausseté; toutefois il a rendu d'importants services à la littérature orientale dans deux de ses branches, l'interprétation des inscriptions arabes écrites en caractères coufiques, l'éclaircissement des monnaies musulmanes. Quant à ce qui regarde le premier objet on trouve ses explications dans divers recueils, tels que le *Journal pour servir à l'histoire de la littérature et des arts*, de Murr ; les *Morceaux pour la littérature arabe* (*Beytraege zur arabischen litteratur*) ; la *Description des ornements impériaux et autres curiosités de la ville de Nuremberg*, du même auteur, etc. Sur l'autre objet favori de ses études, on se contentera d'indi-

quer : *Introductio in rem nummariam muhammedanorum*, Rostock, 1794, in-8°; et un supplément intitulé : *Introductio in rem nummariam muhammedanorum additamentum I*, ibid., 1796, in-8°. Tychsen mourut à Rostock en 1815.

TYDEMAN (Minard), savant hollandais, né le 20 mars 1741 à Zwolle en Ower-Yssel, mort le 1er février 1825, professa l'éloquence, le grec, le droit naturel et public dans plusieurs académies de sa patrie, et montra qu'il n'était pas moins propre aux affaires qu'à l'enseignement, par la manière dont il remplit les fonctions de greffier des états de sa province en 1790. Sans parler de plusieurs harangues académiques, des thèses ou dissertations publiées sous le nom de ses disciples, mais auxquelles il eut au moins beaucoup de part, on citera de lui : un *Mémoire sur l'origine du langage et sur le cratyle de Platon*, dans le *Recueil* de la Société philologique hollandaise de Leyde; *Syntagma dissertationum ad philosophiam moralem pertinentium, enchiridion studiosi jurisprudentiæ naturalis.*

TYERS (Thomas), écrivain anglais, né vers 1726, mort le 1er février 1787, avait des connaissances variées, résultat d'une immense lecture, mais peu de profondeur et d'originalité. Son esprit, sa fortune considérable et la douceur de son commerce, lui assurèrent beaucoup d'amis, parmi lesquels on compte Johnson, lord Hardwicke et l'évêque Lowth. Nous citerons de lui : *Rapsodies sur Pope*, 1781, 2e édition, 1782; *Essai historique sur Addison*, 1782, 1783; *Conversations politiques et familières*, 1784; *Esquisses biographiques sur le docteur Johnson* (dans le *Gentleman's Magazine*, 1784.)

TYMOUR. *Voyez* **TAMERLAN.**

TYMOUR-SCHAH, second souverain de la monarchie moderne à laquelle les voyageurs, les géographes et les historiens ont donné les divers noms d'*États des Abdallis*, de *pays d'Ahmed-Schahy*, de *royaume de Candahar et de Kaboul*, et enfin d'*Afghanistan*, naquit en décembre 1746 à Meschehd, dans le temps où son père Ahmed n'était encore que commandant de la garde Afghane du fameux roi de Perse Nadir-Schah. L'année suivante, Ahmed emmena son fils à Candahar, où il se fit proclamer roi. Tymour, élevé à la cour de son père, le suivit dans toutes ses expéditions. Il résida, pendant ses premières années, dans le Pendj ab; mais lorsqu'il eut atteint l'adolescence, il fut chargé du gouvernement de Hérat principalement habité par des Persans: aussi, quoiqu'il appartînt à la nation des Afghans, il n'eut jamais leur caractère dur et sauvage, ni leurs mœurs grossières, et l'on prétend même que leur langue ne lui fut jamais bien familière. Ayant appris la dernière maladie de son père, il partit pour Candahar; mais des ordres suprêmes le forcèrent de retourner à Hérat. Ces ordres étaient dictés par le vizir, qui voulait placer sur le trône son gendre Soliman, l'un des frères de Tymour. Dès que le roi fut mort (juin 1773), le vizir, malgré l'opposition qu'il éprouva dans le divan, donna la couronne à Soliman; mais il ne put réussir à lui former un parti puissant. Tymour accourut avec des forces supérieures, triompha, sans coup férir, du perfide qu'il fit mettre à mort, condamna Soliman à la reclusion, et resta paisible possesseur des États de son père. Ces États, plus vastes que la France, et formés aux dépens de la Perse, de l'Indoustan et de la Tartarie Ouzbeke, avaient plus de 250 lieues du nord au sud, depuis le fleuve Djihoun ou Amou (l'Oxus), jusqu'au Beloutchistan, et plus de 350 de l'est à l'ouest, depuis le Cachemire jusqu'à Hérat. Tymour n'avait pas l'humeur belliqueuse et conquérante de son père : loin de chercher à étendre les bornes de sa puissance, il ne s'obstina même point à garder la province de Pendj-ab ou de Lahor, sujet de continuelles hostilités entre le feu roi et les Seiks, et il finit par l'abandonner à ces dangereux voisins. Il mit tous ses soins à maintenir la tranquillité intérieure, à rendre ses sujets heureux, et il ne fit la guerre que pour leur défense. Le gouvernement des Afghans était féodal; les charges étaient héréditaires dans les principales familles, surtout dans celle de la tribu des *Douranis*, à laquelle appartenait la maison régnante. Tymour, se défiant du caractère remuant et ambitieux de cette tribu, débuta par changer le siége du gouvernement, qu'il transféra de Candahar, centre du pays des Douranis, à Kaboul, ville habitée par les Tadjiks, les plus paisibles et les plus soumis des sujets de la monarchie Afghane. Il suivit le même système dans le choix de ses ministres, qu'il conserva durant tout son règne. Sans priver les chefs douranis de leurs charges et de leurs dignités, il affaiblit réellement leur crédit et leur considération extérieure, en créant de nouveaux emplois, dont les titulaires lui furent entièrement dévoués. Il confia le gouvernement des provinces à des hommes nouveaux et sans influence, et sut par ce moyen se mettre à l'abri des révoltes et assurer le recouvrement des impôts. Ses finances furent réglées avec tant d'économie qu'il eut toujours un trésor disponible pour les circonstances imprévues, sans avoir besoin, pour faire face aux dépenses de son gouvernement, de recourir aux avanies et aux expéditions militaires, si en usage chez les nations à demi civilisées. Il retint les chefs douranis à sa cour; mais pour qu'ils n'eussent aucun moyen de troubler l'État, il n'admettait point de soldats de leur tribu dans la capitale. Quoiqu'il pût mettre 200,000 hommes sur pied, ses troupes réglées ne consistaient qu'en un corps de 30,000 cavaliers, composé de Persans et de Tadjiks, qui formaient sa garde et portaient le nom de *Gholam-schah* (esclaves du roi). Ces troupes (sorte de Mameluks), bien payées, et jouissant de beaucoup de priviléges, furent assez puissantes pour maintenir dans le devoir les provinces voisines de la capitale. Quelques troubles éclatèrent à Balkh, dans le Khoraçan, dans le Seïstan, à Cachemire, à Moultan : Tymour-Schah les déjoua par sa vigilance, ou les réprima par ses trésors ou par ses armes. La seule révolte qui compromit la sûreté de l'État et la vie du roi fut celle qui eut pour but, en 1779, de lui donner pour successeur Iskander, un de ses frères : elle fut machinée par un derviche qui s'était fait une grande réputation de sainteté, et l'exécution en fut confiée à Feyz-Ullah kan, chef d'une puissante tribu. Ce général, chargé d'aller attaquer les Seiks dans le Pendj-ab, marcha sur Peïschour, sous prétexte d'y exercer ses troupes devant le roi, et surprit d'abord cette place, après avoir égorgé la garde de l'une des portes. Tymour n'eut que le temps de gagner l'étage le plus élevé de son palais. Ses fidèles gholam-schah le délivrè-

rent bientôt, et firent un carnage horrible des troupes de Feyz-Ullah, qui, pour la plupart, ignoraient les projets de leur chef. Ce rebelle fut mis à mort; mais le prince et le coupable derviche furent seulement incarcérés. En 1781, Tymour-Schah alla en personne recouvrer le Moultan que le gouverneur avait livré aux Seiks. Ceux-ci furent mis en déroute près de Moultan, et la ville fut prise après un siége de quelques jours. Vers la même époque, les Talpouris, s'étant révoltés, chassèrent le nabab du Sind, tributaire du roi de Kaboul. L'arrivée d'une armée Afghane obligea les rebelles à se retirer dans leurs déserts, et les habitants naturels à s'enfuir sur les montagnes. Les troupes de Tymour-Schah mirent tout le pays à feu et à sang, et rétablirent le nabab dans son poste : mais aussitôt qu'elles se furent éloignées, les Talpouris reparurent, et défirent, en 1786, un général afghan : malgré cet avantage, ils eurent recours aux négociations, et moyennant un tribut qu'ils s'obligèrent à payer au roi de Kaboul, ils demeurèrent maîtres du pays, et obtinrent un de leurs chefs pour nabab. Tymour-Schah, à l'exemple de son père, prit quelque part aux affaires de la Perse orientale : héritier de sa reconnaissance envers les descendants de Nadir-Schah, il protégea le vieux et aveugle Schah-Rokh contre les usurpations de ses fils, et les agressions de ses voisins, et il le maintint dans la souveraineté de Meschehd et d'une partie du Khoraçan. Les Tartares Ouzbeks ne se bornaient pas, suivant leur antique usage, à infester par leurs incursions continuelles et leurs ravages les frontières de la Perse et de l'Afghanistan. Conduits par le fameux Schah Mourad, régent du royaume de Bokhara, ils reprenaient sur les Afghans quelques portions du territoire que ceux-ci avaient usurpé sous leur premier roi. Tymour, avant de déclarer la guerre à Schah-Mourad, lui écrivit une lettre pleine de sagesse et de modération, qui ne produisit aucun effet : au printemps de 1789, il marcha vers Coundouz à la tête de 100,000 hommes, mais à petites journées, afin de laisser le temps au souverain des Ouzbeeks de faire des propositions pacifiques. Quelques hostilités peu importantes eurent lieu près d'Akchehr; elles se terminèrent par une paix dont le rusé Schah-Mourad recueillit tout le profit, et laissa tous les honneurs au confiant et généreux Tymour-Schah. L'un garda toutes ses conquêtes; l'autre perdit beaucoup de monde par le froid et la neige, en traversant le Caucase indien pour revenir dans sa capitale. Le chagrin d'avoir manqué le but de cette expédition aigrit, sans doute, le caractère du roi de Kaboul, et provoqua le seul acte d'injustice et de cruauté que l'histoire ait à lui reprocher. Pendant sa dernière absence, un rebelle, après avoir causé beaucoup de maux à la province de Peïschour, s'était rendu volontairement au prince qui en était gouverneur. Tymour ne laissa pas de livrer ce malheureux à la vengeance d'un ennemi implacable. Il est fâcheux qu'on n'ait à consulter, pour l'histoire moderne de l'Inde et d'une grande partie de l'Asie, que les voyageurs et les compilateurs anglais, dont les ouvrages sont presque tous, plus ou moins, pleins d'erreurs, d'inexactitudes, d'omissions et de contradictions. Ce n'est pas ici le lieu de signaler les fautes qu'ils ont commises à cet égard : qu'il suffise de remarquer que Forster, Taylor, Elphinston, Pottinger et Malcolm, qui ont parlé de Tymour-Schah, méritent le même reproche : ils ne s'accordent que sur un point, et c'est pour l'accuser d'indolence, d'avarice et de lâcheté. On sait que les auteurs anglais ont coutume de traiter de barbares, de tyrans, les princes de l'Orient qui peuvent causer de l'inquiétude à la puissance britannique, ou qui osent résister à sa despotique ambition. Il paraît qu'ils ne ménagent pas même les princes humains et pacifiques. Aussi n'est-ce point dans leurs écrits, mais dans notre correspondance diplomatique, que nous avons trouvé un trait qui suffit pour placer Tymour-Schah au rang des meilleurs rois : il est extrait d'un Mémoire persan, envoyé de Bagdad. Deux années de sécheresse ayant occasionné une extrême disette dans les beaux pays de Badakschan et de Cachemire, le roi de Kaboul, touché du malheur des peuples de cette dernière province, marcha à leur secours, au commencement de 1785, avec toute sa cour, emmenant des convois immenses de provisions de toute espèce, et plusieurs milliers de bœufs, qui, employés au transport des comestibles, devaient ensuite servir à la nourriture des musulmans. Son camp ressemblait à une foire. Des distributions de vivres s'y faisaient aux malheureux affamés, qui accouraient en foule de toutes parts; mais la peste, suite ordinaire de la famine, exerça bientôt les plus cruels ravages parmi cette multitude de gens rassemblés sur un même point. Les soins bienfaisants et les précautions que prit Tymour-Schah ne purent empêcher la mort d'un très-grand nombre d'individus. Les chaleurs de l'été firent enfin cesser le fléau : des pluies abondantes vinrent féconder les campagnes. Alors Tymour, après avoir fait reconduire dans leurs foyers les habitants échappés à l'épidémie, et leur avoir accordé tous les moyens d'indemnité et d'encouragements dont ils avaient besoin, partit comblé des bénédictions de ses sujets. Ce monarque bienfaisant mourut le 20 mai 1793, et eut pour successeur le fougueux et imprudent Zeman-Schah, l'un de ses fils.

TYMPE (Jean-Gottfried), savant théologien, né en 1699 à Biedritz, dans le duché de Magdebourg, mort professeur à l'université d'Iéna en 1768, avec la réputation d'un des premiers orientalistes de l'Allemagne, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons seulement : *Schediasma, quo iteranda concordantiarum, pronominum tàm separatorum... scripturæ sacræ Vet. Test. originalis rationes exponuntur*, Iéna, 1723; *Prima quinque Geneseos capita et pars sexti hebraicè...; in usum auditorum*, Iéna, 1727, in-8°.

TYNDAL. *Voyez* **TINDAL.**

TYPOTIUS (Jacques TYPOEST, plus connu sous le nom latinisé de), historien, né à Bruges vers le milieu du 16e siècle, étudia le droit à Louvain, mais il ne l'y professa jamais, comme on l'a prétendu. Appelé à la cour de Jean III, roi de Suède, il s'y fit beaucoup d'ennemis par son humeur satirique, fut mis en prison en 1582, et ne recouvra la liberté qu'à l'avénement de Sigismond III (1594). Alors il se retira près de l'empereur Rodolphe II, qui le nomma son historiographe, et mourut à Prague en 1601. Outre un livre d'emblèmes (*Symbola divina et humana*), recherché pour les belles

estampes de Sadeler, on citera de lui : *Relatio historica de regno Sueciæ bellisque ejus civilibus et externis, non regis Sigismundi tantùm et principis Caroli, sed et majorum,* Francfort, 1605, in-8°, très-rare. Bayle lui a donné un curieux article dans son dictionnaire.

TYPOU. *Voyez* **TIPPOU.**

TYRCONNEL (Richard TALBOT, duc de), fils de Pierre Talbot, gentilhomme irlandais, fut accusé, en 1677, d'avoir trempé, avec son père, dans une conspiration qui aurait été, dit-on, formée par les catholiques d'Angleterre, d'accord avec les puissances étrangères, pour assassiner le roi Charles II, massacrer les protestants, et rétablir le culte romain. Mais ce n'était qu'une fable inventée par les protestants, et J. Gordon, auteur d'une *Histoire d'Irlande,* quoique peu favorable aux catholiques, avoue lui-même qu'elle ne prit quelque consistance que parce qu'elle coïncidait avec les vues de certains personnages et avec les notions populaires. Quoi qu'il en soit, Richard Talbot fut arrêté, mais comme on ne trouva rien de suspect dans sa conduite, on lui permit, après avoir donné caution, de sortir du royaume. Il rentra bientôt en faveur à la cour, par la protection que lui accordait le duc d'York, depuis Jacques II, et fut promu au grade de lieutenant général. La même influence lui fit donner, en 1684, le commandement absolu du département militaire de l'Irlande. Il n'était pas encore arrivé à son poste, dont il n'aurait peut-être jamais exercé les fonctions, parce que Charles II paraissait disposé à changer de mesures et de conseillers, lorsque ce souverain mourut le 6 février 1685. A son avénement au trône, Jacques II créa Talbot comte de Tyrconnel, et l'envoya, l'année suivante, en Irlande pour commander l'armée, avec un pouvoir indépendant du lord lieutenant. Il avait des instructions particulières pour l'admission des catholiques aux franchises des corporations, aux offices de shérifs et de juges de paix, et il était autorisé à admettre indistinctement dans les troupes tous les sujets du roi, quelle que fût leur religion; mais il paraît que, par ses ordres, on n'y admit que des catholiques. Le zèle que Tyrconnel mettait à servir les projets de Jacques II fut récompensé par le titre de vice-roi et de lord député d'Irlande. Gordon, dont le témoignage ne doit cependant être admis qu'avec beaucoup de défiance, affirme qu'il se montra «précipité dans ses desseins, furieux et implacable dans ses ressentiments, insolent à l'égard de ses supérieurs et despote envers ses inférieurs.» Accusé par le parlement, il se rendit à Chester auprès du roi, et n'eut pas de peine à se justifier. Il lui fut plus difficile de résister à la cabale formée contre lui par le P. Peters, confesseur de Jacques II, qui voulait faire nommer à sa place le comte de Castlemain. Soutenu avec chaleur par les ministres de France, Tyrconnel voulut convaincre son souverain de son habileté et de son zèle en renversant tout l'établissement des protestants d'Irlande. Quoique les mesures qu'il avait prises à ce sujet parussent devoir faire réussir son projet, Jacques II fut forcé d'y renoncer en voyant combien il excitait la désapprobation générale. Tyrconnel, instruit des menées du prince d'Orange, en informa son maître; mais celui-ci, plongé dans une imprudente sécurité, refusa d'y croire et ne prit aucune mesure. Lorsque les préparatifs du prince ne furent plus contestés, Tyrconnel résolut de tenter quelques efforts pour soutenir son légitime souverain : il ordonna des levées nombreuses, fit sortir de Dublin la garnison qui était composée de protestants, et y envoya le régiment du comte d'Antrim, formé entièrement de catholiques romains, de montagnards irlandais et d'Écossais au nombre de 1200. Mais la crainte qu'on avait su inspirer aux habitants, en répandant le bruit qu'on allait faire un massacre général des protestants, les détermina à se soulever et à s'opposer à l'entrée de ses troupes; et ce ne fut qu'après une vive résistance, qu'ils consentirent à ce que la nouvelle garnison fût composée au moins pour la moitié de protestants. Apprenant avec effroi l'état désespéré des affaires de Jacques II, Tyrconnel témoigna un moment le désir de résigner son emploi; mais il se décida bientôt après à continuer de servir son malheureux souverain, à cette époque réfugié en France. Lorsque ce prince revint en Irlande, avec les secours que Louis XIV lui avait accordés, Tyrconnel, qui venait d'être créé duc, le reçut à Corke, et l'accompagna quand il fit son entrée à Dublin. Jacques II eut d'abord quelque succès, mais il fut bientôt forcé d'abandonner l'Irlande. Tyrconnel y resta pour soutenir ses intérêts; envoyé pour solliciter des secours en France, il n'en rapporta que des vêtements et environ 8,000 livres sterling, somme bien insuffisante pour apaiser le mécontentement des soldats. Malgré l'injustice qui avait été commise à son égard, puisque Jacques II lui avait ôté l'administration des affaires civiles, il n'en continua pas moins de servir sa cause de tous ses moyens; mais après les succès obtenus par le général Ginckle, il proposa de se soumettre au nouveau souverain d'Angleterre, et mourut bientôt après abreuvé de chagrins, sous le poids du mépris de ceux même dont il avait partagé les opinions, et qui affectaient de le considérer comme un traître.

TYRRELL (Jacques), historien et écrivain politique, né à Londres en 1642, mort à Shotover, près d'Oxford, en 1718, concourut de tout son pouvoir à la révolution qui renversa Jacques II, et tenta d'établir les droits de Guillaume III à la couronne, dans 14 dialogues (en anglais), qu'il recueillit en un vol. in-fol., sous ce titre : *Bibliothèque politique, ou Recherches sur l'ancienne constitution du gouvernement anglais,* etc. Son principal écrit est l'*Histoire générale, ecclésiastique et civile d'Angleterre depuis les temps les plus anciens,* publiée de 1700 à 1704, 5 vol. in-fol.

TYRTÉE, poëte fameux par ses chants guerriers, était Athénien, et florissait vers la 4e année de la 25e olympiade (an 684 avant J. C.). Fatigués de la résistance que leur opposaient les Messéniens, leurs ennemis, les Spartiates, après avoir consulté l'oracle de Delphes, demandèrent aux Athéniens de leur envoyer un homme qui pût les aider de ses conseils; ceux-ci, peu jaloux de contribuer à la puissance d'une nation rivale, leur envoyèrent Tyrtée par une sorte de dérision. Cet auxiliaire était un pauvre maître d'école borgne et boiteux; mais, sous ces dehors, il cachait une âme ardente et un puissant génie. Ses chants guerriers enflammèrent un peuple belliqueux, relevèrent son courage abattu par une première défaite, et terminèrent

par une victoire une guerre qui avait duré 18 ans. Les Lacédémoniens, en reconnaissance des services que Tyrtée leur avait rendus, lui accordèrent le titre de citoyen, et une loi ordonna qu'à l'avenir les généraux fissent réciter ses poésies à l'armée rassemblée autour de leurs tentes. Tyrtée, flatté de ces honneurs, fixa sa demeure à Sparte. L'histoire se tait sur la suite de la vie et sur la mort de ce poëte qu'Horace place à côté d'Homère. Nous ne possédons que trois fragments de ses chants. Ils ont été imprimés, en 1568, dans un *recueil* de poésies publié par Fulvius Ursinus, et par Brunck au tome Ier de ses *Analectes*. Klotz en donna une édition particulière, avec un *commentaire*, Altenbourg, 1764, 1767, in-8°. On en a une traduction italienne, par Lamberti, Paris, 1801, in-4°, et une française, par M. Hautome, ibid., 1826, in-12. M. F. Didot a publié aussi, en 1826, les *Fragments de Tyrtée*, avec une traduction en vers, in 8°.

TYRWHITT (Thomas), habile critique, né à Londres en 1730, mort le 15 août 1786, avait fait une étude approfondie des langues anciennes, et connaissait presque toutes celles de l'Europe. Son goût pour l'étude ne lui permit de garder que peu de temps deux emplois honorables, celui de sous-secrétaire au département de la guerre, et plus tard celui de secrétaire de la chambre des communes. Nous citerons de lui : *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakspeare*, Londres, 1766, in-8°; *Explication de plusieurs inscriptions grecques* dans l'*Archæologia britannica*, ibid., 1770, in-4°; une excellente édition des *Contes de Canterbury*, par Chaucer, avec des *notes* et un *glossaire*, ibid., 1772-1778, 4 ou 5 vol. in-8°; Oxford, 1798, 2 vol. in-4°; *Dissertatio de Babrio, fabularum æsopicarum script.*, ibid., 1776, in-8°; Erlangen, 1785, in-8°.

TYSONS (James), poëte dramatique, né en 1799 à Londres, où il mourut le 12 juillet 1820, n'avait que 15 ans lorsqu'il commença à écrire dans le *Morning Chronicle*, et qu'il publia (1815), un pamphlet d'économie politique (*a Brief historical View*, etc.) qui fut favorablement accueilli. Ses tragédies de *Léoni* et de *Ruffin* avaient été refusées aux théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden, lorsqu'il fit en 1816 un premier voyage en France, où il revint en 1819. C'est pendant ce dernier voyage qu'il rédigea, sous la forme de lettres, ses *Observations* sur plusieurs points de notre état social à cette époque. Un de ses amis, qui a recueilli ses diverses compositions sous le titre de *Letters, Poems*, etc., Londres, 1822, in-12, a placé en tête une *Notice* sur sa vie. Tysons avait entrepris une *Histoire du gouvernement civil de l'Angleterre*, que sa mort prématurée l'empêcha de terminer.

TYSSENS (Pierre), né à Anvers en 1625, obtint, comme peintre d'histoire, une si grande réputation, qu'on le mettait presque au même rang que Rubens. L'amour du gain lui fit abandonner ce genre auquel il devait sa célébrité, pour se consacrer au portrait; et toutes les personnes un peu considérables de la Flandre voulurent avoir le leur de sa main. Sa vogue excita l'envie, et ses ennemis dénigrèrent quelques-uns de ses portraits avec un si grand acharnement, qu'il crut devoir revenir au genre historique. Il s'y appliqua avec une nouvelle ardeur, et les ouvrages qu'il produisit purent faire considérer comme un bonheur pour lui, les attaques de ses envieux. Les tableaux de l'Assomption, qu'il fit pour l'autel de la Vierge dans l'église Saint-Jacques d'Anvers, enleva tous les suffrages, et le mit au premier rang des plus habiles peintres de son pays. Il peignit, pour l'église des Carmes, quelques tableaux qui n'eurent pas moins de succès. Celui du maître-autel des religieux de Liliendael, à Malines, représentant plusieurs saints et saintes de leur ordre, qui adorent la sainte Trinité et révèrent la Vierge, placée dans une gloire au haut du tableau; le martyre de sainte Catherine, dans la collégiale de Saint-Martin, à Alost; saint Guillaume en extase, chez les Guillelmites, et plusieurs autres ouvrages qu'il serait trop long de citer, soutinrent sa grande réputation. Peu de peintres de son pays ont eu un aussi grand goût du dessin; sa composition pleine de feu et d'enthousiasme est encore rehaussée par un pinceau sûr et hardi, et une couleur franche et vigoureuse. Il n'est pas moins supérieur par la manière dont il traite le fond de ses tableaux : il s'y montre savant en architecture et en perspective. En 1661, il était directeur de l'Académie de peinture d'Anvers. Il mourut en 1692.

TYSSENS, peintre, naquit à Anvers en 1660. On croit qu'il était fils du précédent. Après avoir appris son art en Flandre, il se rendit, jeune encore, en Italie, et séjourna longtemps à Rome. Il avait un talent particulier pour peindre des trophées composés de vieilles armures, de mousquets, de damas, de tambours, etc. Il disposait ces différents objets avec beaucoup d'adresse, et les faisait valoir par l'éclat d'une bonne couleur. Arrivé à Rome, un marchand de tableaux l'employa longtemps et sut tirer un parti avantageux de ses ouvrages, dont les artistes faisaient le plus grand cas. De Rome il se rendit à Naples et à Venise, où il étudia le secret de la couleur, et où il vit les artistes rechercher également ses tableaux. Il voulut alors rentrer dans son pays, où le genre de son talent réussit peu. Il se rendit à Dusseldorf, au moment où l'électeur Palatin formait son cabinet : ce prince le chargea d'acheter pour lui les plus beaux tableaux de la Flandre et de la Hollande. Tyssens mit tant d'activité dans cette commission, qu'il eut formé en peu de temps la plus riche collection. Il se maria à Anvers, et résolut de reprendre la peinture; mais voyant que son genre ne réussissait pas, il se mit à peindre des fleurs et des oiseaux. Ses fleurs eurent peu de succès; mais ses oiseaux furent recherchés à l'égal de ceux de Boel et de Hondekoeter. Il passa alors en Angleterre, où il vit ses ouvrages très-estimés, et il y mourut.

TYSSENS (Augustin), peintre d'Anvers, frère du précédent, et né vers l'an 1659, cultiva le paysage avec un talent réel. Ses tableaux représentent ordinairement des troupeaux de moutons, des vaches, des chevaux, etc., dans le goût de Berghem; et les devants sont enrichis de plantes, de ronces, peintes d'après nature : ses figures sont dessinées avec esprit et peintes avec finesse; sa couleur est excellente, et l'ensemble de sa composition est agréable. Il fut directeur de l'académie d'Anvers, en 1691.

TYTLER (William), littérateur, né à Édimbourg en 1711, mort en 1792, cultiva en même temps la poésie, la musique et la peinture, sans négliger les études philosophiques. Nous citerons de lui : *Recherche historique et critique sur les témoignages portés contre Marie, reine d'Écosse, et examen des histoires du docteur Robertson et de Hume, relativement à ces témoignages*, 1759, in-8° : cet ouvrage, traduit en français, a été réimprimé en 1790 en 2 vol. ; *Dissertation sur la musique écossaise*, dans l'*Histoire d'Édimbourg*, par Arnot. Ce fut Tytler qui mit au jour, en 1783, les *Restes poétiques de Jacques Ier, roi d'Écosse*, précédés d'une *Dissertation* sur la vie et les écrits de ce prince.

TYTLER (Alexandre-Fraser), lord Woodhouselee, fils du précédent, mort à Édimbourg en 1813, fut un des juges de la cour de session et de la haute cour de justice en Écosse. Nous citerons de lui : *Essai sur les principes de la traduction*, 3e édition, 1813, in-8° ; *Éléments de l'histoire générale, ancienne et moderne*, etc., 6e édition, Londres, 1617, 2 vol. in-8°.

TYTLER (Henri-William), médecin anglais, mort à Édimbourg en 1808, à l'âge de 56 ans, est auteur d'un *Voyage au cap de Bonne-Espérance en Angleterre* (*Voyage home from the cap of Good Hope*), et de plusieurs traductions en vers de poëtes anciens, très-estimées pour leur fidélité.

TZETZÈS (Jean), poëte et grammairien grec, né vers 1120 à Constantinople, eut une incontestable facilité pour écrire et beaucoup d'érudition, mais plus encore de jactance et de vanité. On ne connaît de sa vie que quelques particularités peu intéressantes. Si, comme on le croit, il est l'auteur d'un petit poëme sur la mort de l'empereur Alexis Comnène, il a dû vivre jusqu'en 1183. Sans attacher à ses ouvrages le prix qu'il y mettait lui-même, on conviendra avec du Theil qu'il est possible d'en tirer un parti avantageux pour l'éclaircissement des passages obscurs chez les anciens auteurs. Ses principaux écrits sont : *Chiliades XIII, sive variarum historiar. liber, versibus politicis gr. conscriptus* : ce recueil, dans le genre des *ana*, publié pour la première fois avec une version latine de Paul Lacisio de Vérone, et une *Préface* de Nicolas Gerbelius, Bâle, 1546, in-fol., à la suite de l'*Alexandra* de Lycophron, très-rare, a été reproduit par Lectius dans les *Poetæ græci veteres*, Genève, 1614, tome II, page 274, et réimprimé par les soins de Kiesling, Leipzig, 1826, in-8° ; *Allegoriæ myth., phys., morales, carmen iambicum*, Paris, 1616, in-8°, avec une version latine ; *Carmina iliaca, cum ipsius Tzetzæ scholiis græcis et notis Fred.-Nath. Mori* (ed. Theoph. Schirach), Halle, 1770, in-8°, réimprimé sous ce titre : *Ante-Homerica, Homerica, Post-Homerica*, Leipzig, 1793, in-8°. (*V.* la *Biblioth. græca* de Fabricius, et l'*Histoire de la littérature grecque*, par Schoell, etc.)

TZETZÈS (Isaac), frère du précédent, fut pourvu d'une des principales dignités de la ville de Berrhoée, près du lac de Bebois, dans la Macédoine. Il partagea le goût de son frère pour les lettres et les sciences : aussi lui a-t-on attribué longtemps, sur la foi de quelques copistes, le *Commentaire sur l'Alexandra* de Lycophron, dû à Jean Tzetzès.

TZETZI ou **DETZI** (Jean-Barovius), en latin *Decius*, littérateur, né à Tolna, dans la Transylvanie, vers le milieu du 16e siècle, s'instruisit dans les langues anciennes, la philosophie et la jurisprudence, et visita, pour perfectionner ses connaissances, la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse et une partie de l'Allemagne. L'époque de sa mort est incertaine. On cite de lui : *Hodoiporicum itineris transylvanici, moldavici*, etc., Wittenberg, 1587, in-4° ; *Syntagma institutionum juris imperialis hungarici, quatuor perspicuis quæstionum ac responsionum libris comprehensum*, Clausenbourg, 1593, in 4°, rare.

TZSCHIRNER (le docteur H. G.), théologien, né en 1778 près de Chemnitz, en Saxe, avait été appelé deux fois à une chaire de théologie à Wittenberg, quand il accepta, en 1809, celle qu'on lui offrit à Leipzig, et se plaça bientôt au premier rang des prédicateurs protestants. Sa carrière fut des plus laborieuses, et sa mort, arrivée en 1828, fit quelque sensation en Allemagne. On a parlé beaucoup de son dernier ouvrage *sur le catholicisme en France*. Cet écrit, publié par Krug, est demeuré incomplet. Nous citerons encore son *Traité sur le catholicisme et le protestantisme considérés sous le point de vue politique*, traduit en français, Strasbourg, 1823.

U

UBALDINI (Roger de'), archevêque de Pise, est célèbre pour avoir fait mourir le comte Ugolin. Il était d'une famille illustre et gibeline de la noblesse immédiate du Mugello dans les Apennins, où possédant un grand nombre de châteaux, elle conserva son indépendance jusqu'au 15e siècle. Roger de' Ubaldini fut élevé à l'archevêché de Pise, en 1276, l'année même où le comte Ugolin de la Gherardesca, qui s'était allié aux Guelfes et aux ennemis de sa patrie, obtint, à la pointe de l'épée, d'être rappelé à Pise. Roger, qui n'avait jamais varié dans son parti, fut dès lors considéré comme le vrai chef des Gibelins, tandis qu'Ugolin, qui n'avait d'autre but que sa propre élévation, passait sans scrupule des Gibelins aux Guelfes : après s'être allié à Roger, il lui manqua de parole, et l'outragea même avec arrogance. En 1288, Ugolin refusa de recevoir Roger pour associé dans la seigneurie, quoique ce partage eût été la condition de leur alliance, et qu'il fût sanctionné par le choix du peuple. Bientôt après il tua de sa main un neveu de l'archevêque, qui lui adressait quelques reproches avec trop de liberté. Roger de' Ubaldini attendit le moment favorable pour appeler les Gibelins à la vengeance ; quand il l'eut trouvé, il donna lui même le signal à son parti de prendre les armes et fit sonner le tocsin. Après avoir arrêté Ugolin, il le fit enfermer avec ses enfants dans une tour, dont il jeta les clefs dans l'Arno. Le

Dante a représenté Ugolin exerçant dans l'enfer une éternelle vengeance sur le crâne de l'archevêque Roger. La maison des Ubaldini a produit quelques généraux distingués dans le 14e et le 15e siècle. Azzo et Jean d'Azzo de' Ubaldini furent formés à l'école d'Albéric de Barbiano. Maguinardo de Susinana acquit quelque réputation au milieu du 14e siècle. Enfin, Berardino de la Carda de' Ubaldini, qui servait avec distinction dans l'État de l'Église, passait pour être père de Frédéric II de Montefeltro, celui qui, en protégeant les lettres et les arts, donna tant de lustre au duché d'Urbin.

UBALDINI (Petruccio), historien, né à Florence vers 1524, mort à la fin du 16e siècle en Angleterre, où ses opinions religieuses l'avaient forcé de chercher un asile, a publié : *la Vita di Carlo Magno*, Londres, 1581, in-4°; *Descrizione del regno di Scozia e delle isole sue adjacenti*, Anvers, 1588, in-fol.; *le Vite delle donne illustri del regno d'Inghilterra e di Scozia*, Londres, 1591, in-4°.

UBALDIS (Balde de). *Voyez* **BALDE**.

UBERTI (Farinata des), chef de la faction gibeline à Florence, au milieu du 13e siècle, avait été chassé de sa patrie avec tout son parti, le 20 octobre 1250. Dès que Manfred se fut affermi sur le trône de Naples, Farinata des Uberti se rendit auprès de lui. Il lui fit sentir de quelle importance il était pour le roi de l'Italie méridionale d'occuper en Toscane une partie de son armée, et d'assurer son influence sur le seul pays par lequel ses ennemis pussent parvenir jusqu'à lui. Il n'obtint cependant qu'avec peine des renforts insuffisants; mais il ne s'empressa pas moins de les conduire au combat, pour engager Manfred, par point d'honneur, à lui envoyer de nouvelles troupes. Par la supériorité de son esprit et de son caractère, il sut diriger en même temps les conseils des Guelfes de Florence, ses ennemis, dont il nourrissait la présomption, pour les faire tomber dans le piége; ceux des Gibelins émigrés, qui, tout en le suivant, étaient jaloux de son autorité; ceux enfin de ses alliés, le roi de Naples et la république de Sienne, qui ne le secondaient qu'avec mollesse, et n'écoutaient ses avis qu'avec défiance. Malgré les Florentins et les Siennois, il réussit, le 4 septembre 1260, à engager la grande bataille de l'Arbia. Le parti gibelin dut la victoire à l'habileté de Farinata des Uberti. Il lui dut encore l'avantage que les Gibelins en retirèrent; Farinata poursuivit l'ennemi avec rapidité, soumit toutes les villes de la Toscane, et entra dans Florence même, qui fut prise par les Gibelins, le 27 septembre; mais peu s'en fallut que Farinata ne vît alors s'échapper de ses mains tous les fruits de sa victoire. La patrie qu'il venait de reconquérir était généralement odieuse au parti gibelin. On savait que le peuple de Florence était attaché aux Guelfes, et qu'il profiterait de la première occasion favorable pour retourner à son ancien parti. Dans une diète tenue par les vainqueurs, il fut résolu d'une voix unanime de raser Florence jusqu'à ses fondements. Farinata seul, dans cette assemblée nombreuse et turbulente, osa prendre la défense d'une patrie qu'il venait de combattre et de vaincre. Il plaida avec l'énergie d'un guerrier qui ne connait point de crainte, avec l'éloquence qui part d'une grande âme. Il entraîna l'assemblée au milieu de laquelle il parlait; il fit rougir ceux qui jusqu'alors avaient écouté l'égoïsme et ses étroits calculs; il fit taire la haine et trembler l'envie, et fit assurer par les Gibelins la conservation de la capitale du pays guelfe. On croit qu'il mourut avant le 11 novembre 1266, jour où les Gibelins furent de nouveau chassés de Florence. Il doit à la manière dont le Dante le présente dans l'*Enfer* une partie de sa célébrité.

UBERTI (Boniface ou *Fazio degli*), petit-fils du précédent, fut enveloppé dès sa naissance dans les malheurs qui pesèrent sur sa famille. Ébloui de la gloire du Dante, il donna une description poétique de la terre à peu près comme le chantre de Béatrix avait rendu compte de son triple et mystérieux voyage; mais il ne put qu'effleurer son sujet, et laissa seulement un aperçu sur l'Italie, la Grèce et l'Asie. C'est là ce qui compose son poëme du *Dittamondo* (les dicts du monde), mauvaise copie d'un grand modèle. Ce poëme, dont les premières éditions fourmillent de fautes, a été réimprimé avec les corrections nombreuses de Perticari (Milan, 1826, in-12). Mais elles n'ont pas suffi pour épurer le texte, et Monti croit impossible qu'on parvienne à le rétablir. L'ouvrage ne vaut pas la peine qu'on se donnerait. Uberti vécut dans la plus grande détresse, et mourut à Vérone peu après l'année 1367. Quelques-unes de ses poésies furent recueillies par Allacci; d'autres parurent à la suite de la *Bella Mano*, de Conti, Paris, 1595, in-12, et dans un *Recueil de poésies toscanes*, publié par Ph. Giunta, Florence, 1527, in-8°,

UCELLO (Paolo), peintre florentin, né en 1389. Jusqu'à lui la perspective était restée dans l'enfance; Philippe Brunelleschi et ses élèves Benoît de Majano et Masaccio l'avaient poussée un peu plus loin que Giotto et son école; mais Paolo Ucello, guidé par les conseils de Jean Manetti, célèbre mathématicien, s'adonna à cette partie de l'art avec tant de zèle, que s'il ne posséda pas à un degré bien éminent les autres parties, il excella du moins dans celle-ci, qui était le but de toutes ses études : on l'entendait répéter souvent : « C'est cependant une belle chose que la perspective. » Il n'exécuta aucun ouvrage où il ne fît faire des progrès à cet art, et n'ajoutât à ses lumières, soit en peignant des *édifices* ou des *colonnades*, qui représentent, dans un cadre resserré, des espaces immenses; soit en composant des figures qui offrent des mouvements et des raccourcis inconnus à l'école de Giotto. Dans le cloître de Ste.-Marie Nouvelle, on voit encore quelques traits de l'*Histoire d'Adam* et de *Noé*, remplis d'une foule d'imaginations tout à fait neuves en ce genre. On y remarque en outre des paysages ornés d'arbres et d'animaux, peints avec tant de perfection et de vérité, qu'on peut l'appeler le Bassan de cette époque. Un de ses plaisirs était d'avoir chez lui une grande quantité d'oiseaux de toutes espèces, qu'il s'occupait sans cesse à dessiner; et c'est de là que lui vient le surnom d'*Ucello*, sous lequel il est connu. Dans l'église du Dôme, il a exécuté, en terre verte, le portrait équestre et d'une proportion colossale de *Jean Aguto* ou *Hawkwood*, condottière anglais au service de la république de Florence. Ce fut la première fois que la peinture osa autant, et elle ne parut point trop oser. Il en donna quelques autres exemples à Padoue, en y

peignant également en terre verte, dans les palais des Vitali plusieurs figures de *Géants*. Cependant il s'adonna plus spécialement à orner les meubles de petites peintures. Les *Triomphes de Pétrarque*, que l'on voit peints sur quelques petites armoires de la galerie de Florence, sont attribués à Paolo par quelques connaisseurs. Il mourut en 1472.

UCHANSKI (Jacques), archevêque de Gnesne et primat de Pologne, se fit connaître à la cour de Sigismond-Auguste, qui, à la recommandation de la reine Bonne, le nomma référendaire du royaume. Ayant rempli cette place pendant 12 ans, il fut, d'après les vives instances du roi, nommé évêque de Culm, où il se fit remarquer par un zèle perfide pour les nouvelles doctrines. Il augmenta le scandale par la manière dont il souscrivit les décrets du synode national assemblé à Lenzeicé, sous la présidence d'un légat apostolique (1556). De Culm, le roi le transféra au siége de Cujavie, qu'il occupa pendant 4 ans sans être approuvé par Paul IV, et contre l'expresse volonté de ce pape, qui le suspendit et l'excommunia. Cependant Paul IV, cédant à la recommandation de Sigismond-Auguste, le transféra à l'église métropolitaine de Gnesne (1552), où il enhardit les nouvelles doctrines par les rapports qu'il avait avec leurs fauteurs. Il fut plus d'une fois sévèrement repris par son chapitre métropolitain; et dans une diète, un sénateur protestant dit hautement que le primat, président du sénat, pensait comme lui sur la foi. Uchanski s'en tira, en lisant la profession de foi que Pie IV avait exigée de lui avant de l'absoudre de l'excommunication. Le roi avait épousé en troisièmes noces Catherine, fille de l'empereur Ferdinand, et veuve du duc de Mantoue. Les deux époux ayant vécu pendant quelques années dans la plus parfaite union, la discorde se mit entre eux à un tel point que l'empereur Maximilien manda à sa sœur de revenir en Autriche. Uchanski conjura le roi, et lui donna des avis salutaires; mais tout fut inutile: l'exaspération était à son comble, et la reine retourna en Autriche. Sigismond étant mort, Uchanski, comme primat et président du sénat, remplissait les fonctions royales, pendant l'interrègne; mais le grand maréchal du royaume, qui avait en main l'autorité exécutive, s'étant mis à la tête des dissidents ou de ceux qui, en Pologne, avaient abandonné la religion catholique, le prélat était peu respecté; Karnkowski qui lui avait succédé à Cujavie et qui lui succéda dans la suite à Gnesne, l'aidait de ses conseils, et le soutenait par son influence. Le primat convoquait des diétines dans les différents palatinats; les dissidents en faisaient convoquer en d'autres lieux. Cependant le primat, aidé par son collègue, réussit à rassembler la diète dans les champs de *Kaskos*, vis-à-vis de Varsovie. Il assigna, selon l'usage, la place que chaque palatinat devait occuper. Les principaux prétendants étaient: le prince Ernest, fils de l'empereur Maximilien; Henri, duc d'Anjou, frère de Charles IX, et Jean III, roi de Suède. Le primat ayant fait éloigner les orateurs des prétendants, leur nomma des patrons ou défenseurs parmi les sénateurs polonais. Le parti qui portait Henri à la couronne obtint une grande majorité, les dissidents s'y étant joints, quoiqu'avec peine, cause de l'impression que la fatale journée de la Saint-Barthélemi avait produite en Pologne. Le primat, qui à ce qu'il paraît, n'était point franchement pour Henri, hésitait à le proclamer roi. Enfin, il s'avança sur la tribune et la foule demandant unanimement Henri, il le proclama roi de Pologne. Quelques jours après, il fit venir Montluc et les autres orateurs de la France, et lorsqu'ils eurent juré que le nouveau roi observerait les conditions qui lui étaient imposées, Henri fut de nouveau proclamé roi de Pologne. Le prince arriva à Cracovie; Uchanski, assisté par les évêques du royaume, et en présence de la noblesse, reçut le serment du nouveau roi. Les dissidents demandaient à grands cris qu'il jurât de protéger leur acte de confédération; les évêques s'y opposant, le roi attendit longtemps sur son prie-Dieu. Enfin on apaisa les dissidents; l'archevêque couronna le monarque et lui donna l'onction sacrée. Il paraît que la fuite de Henri fut agréable à Uchanski; il rassembla aussitôt les états de Pologne, qui fixèrent à ce prince un terme péremptoire jusqu'au 12 mai 1575, après lequel, s'il ne revenait point, ils devaient procéder à l'élection de son successeur. Le primat, que l'empereur Maximilien avait gagné, indiqua la diète pour l'élection, et, sans attendre plus longtemps, il fit déclarer dans tout le royaume qu'il y avait interrègne, Henri ayant abandonné le trône, les partisans du prince témoignèrent vivement au primat leur mécontentement. Sur ces entrefaites, les Tartares s'étant jetés sur la Podolie et la Wolhynie, on imputa ces malheurs à la précipitation d'Uchanski. La diète d'élection s'assembla; le primat, entouré par le parti de l'Empereur, proclama ce prince roi de Pologne, et se rendit aussitôt à Varsovie, où il entonna le *Te Deum*. La noblesse, indignée de ce qu'on ne l'avait point consultée, élut et proclama reine la princesse Anne, fille du roi Sigismond-Auguste, et lui désigna pour mari Étienne Bathory, palatin de la Transylvanie, qui fut aussi nommé roi. Cette dernière élection ayant pour elle l'observation des formes et la grande majorité, on tâcha d'y ramener le primat: mais il fut sourd à toutes les représentations; et le parti de Bathory ayant envoyé des députés vers ce prince, Uchanski leur adjoignit son neveu pour veiller aux intérêts de Maximilien. Ce prélat, avancé en âge, profita de l'interrègne, et nomma pour son coadjuteur un évêque de son parti. Il convoqua, à Lowicz, où il résidait, une diète pour l'opposer à une assemblée nombreuse, qui avait confirmé l'élection de Bathory. Karnkowski, évêque de Cujavie, fut le seul prélat qui se rendit à Lowicz: il y alla dans le dessein d'empêcher le primat de faire autant de mal qu'il en avait le désir. Bathory ayant fait son entrée à Cracovie, le primat refusa d'y venir pour le couronner. La cérémonie fut faite par l'évêque de Cujavie. Cependant informé quelques mois après, que le roi voulait envoyer à Lowicz un détachement de troupes, le primat vint trouver le prince et fit sa paix. Son neveu, Paul Uchanski, fut moins heureux: entré dans Varsovie en grande pompe, escorté par les nombreux clients de son oncle, il affecta, pendant plusieurs jours, de ne pas aller voir le roi. Les gens de sa suite ayant été arrêtés, pour leurs excès, il se présenta enfin chez le roi, qui lui fit un accueil très-sévère. Le primat mourut le 5 avril 1581.

UCHOREUS, nom grécisé, donné par Diodore de

Sicile à l'un des plus anciens pharaons ou rois d'Égypte, qui, suivant cet historien, aurait été le 8e successeur du fameux Osymandyas. Il s'ensuit que cet *Uchoreus* doit avoir appartenu à la seconde moitié du 22e siècle, et à la 16e dynastie égyptienne, l'une des diospolitaines ou thébaines. Il n'est mentionné par aucun autre historien que Diodore. Mais des savants recommandables pensent que ce n'est pas une raison pour révoquer en doute son existence. *Uchoreus*, ainsi nommé d'après son père, suivant Diodore, fut le fondateur de Memphis, la plus belle ville de toute l'Égypte; mais, suivant d'autres récits, il se pourrait qu'il eût été seulement le second fondateur de Memphis, et que cette ville eût commencé d'exister longtemps avant lui.

UDALRICH (Ulric), duc de Bohême, troisième fils de Boleslas II, succéda à Boleslas III et à Jaromir, ses deux frères aînés. Boleslas III, sachant que, par sa cruauté et ses vices, il s'était rendu odieux à la nation, fit honteusement mutiler Jaromir, et donna ordre d'égorger Udalrich; ce prince eut le bonheur de se sauver. Boleslas furieux, méprisant les larmes de sa mère Hemma, l'exila, ainsi que son second fils Jaromir (1002); il fut chassé lui-même, et les Bohémiens choisirent pour leur duc Wladiboy, frère du roi de Pologne, qui ne régna qu'un an. Jaromir et Udalrich, qui s'étaient réfugiés à la cour de Henri II, empereur d'Allemagne, furent rappelés. Udalrich eut pour apanage Melnick et y fixa sa résidence avec sa mère. En 1012, il s'empara de la Bohême, et en chassa son frère Jaromir, qui se réfugia près de l'Empereur; celui-ci, au lieu de le secourir contre son frère, le fit jeter en prison. Udalrich, intéressé à gagner le chef de l'Empire, lui jura fidélité et reçut de lui l'investiture, reconnaissant qu'il tenait la Bohême comme fief de l'Empire. Il chassa les troupes polonaises restées en garnison dans quelques places du duché et s'empara de la Moravie. Le roi de Pologne, ayant fait des efforts inutiles pour reprendre cette province, rentra en Bohême chargé de butin. Prévoyant que bientôt la guerre éclaterait entre la Pologne et l'Empereur, Boleslas envoya vers Udalrich son fils Mieczyslas, pour lui représenter qu'étant proches parents et liés par les mêmes intérêts il l'engageait à se liguer avec lui contre l'ennemi des peuples slaves, l'empereur d'Allemagne. Udalrich fit arrêter le jeune prince ainsi que les seigneurs de sa suite, et il fut très-content d'avoir entre ses mains un pareil otage contre les entreprises de Boleslas. Ayant mis à mort la plupart des seigneurs polonais, il livra à l'Empereur le fils du roi de Pologne. Celui-ci s'avança vers l'Oder, à la tête d'une armée, tandis que le jeune Mieczyslas, que l'Empereur avait renvoyé à son père, entrait dans la Bohême et la ravageait, sans éprouver de résistance. Cependant Udalrich pénétra en Silésie, et alla assiéger Nimptsch, entre Breslau et Glatz. Étant monté à l'assaut, il fut repoussé avec perte. En 1018, la paix se fit entre les trois princes. En 1025, Udalrich envoya son fils Brzétyslas en Moravie, et lorsqu'il s'en fut emparé, il en confia le gouvernement à ce jeune prince. L'Empereur, irrité, lui ordonna de se présenter à sa cour; et ce ne fut qu'avec peine qu'il se laissa fléchir. Udalrich, humilié, revint à Prague, où il mourut en 1037. Le malheureux Jaromir, qu'il avait fait enfermer à Lissa, après l'avoir privé de la vue, sortit de prison et vint à Prague, dans le moment où l'on conduisait le corps de son frère à l'église Saint-George. Après les funérailles, Jaromir prit son neveu Brzétyslas par la main, et le fit asseoir sur le trône de Bohême, en présence des grands du royaume, en leur disant : « Voilà votre duc! » et s'adressant au jeune prince : « Mon fils, dit-il, conduis-toi autrement que ton père; prends l'avis de ces hommes sages et mets ta confiance en eux. »

UDINE (Jean d'), peintre, né en 1489, mort à Rome en 1562, fut élève du Giorgion, puis de Raphaël. On croit que son nom de famille était *Ricamatore*. Ses *chars*, ses *treilles*, ses *colombiers*, ses *volières*, peints dans le Vatican et dans beaucoup d'endroits de l'Italie, sont d'une vérité frappante; et dans la représentation des animaux et des oiseaux, il passe pour avoir atteint le plus haut degré de perfection. Il réussissait également à imiter tous les objets de nature morte, et surtout à peindre dans le genre grotesque.

UFFENBACH (Pierre), médecin, étudia son art en Italie, et revint le pratiquer à Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, où il mourut en 1635. Sans parler des éditions et des traductions qu'il a données de plusieurs ouvrages de médecine, de chirurgie, etc., nous citerons de lui : *Thesaurus chirurgicus*, Francfort, 1610, in-fol.; *Dispensatorium galeno-chimicum*, ibid., 1631, in-4°.

UFFENBACH (Zacharie-Conrad d'), célèbre bibliophile, né à Francfort en 1683, entreprit plusieurs voyages dans le but d'accroître ses collections de médailles, d'antiquités et surtout de livres. De 1703 à 1711, il visita toute l'Allemagne, la Prusse, les Pays-Bas et l'Angleterre. Admis en 1721 au sénat et ensuite au conseil privé de sa ville natale, il mourut en 1734. Il avait publié le catalogue de ses livres sous ce titre : *Bibliotheca uffenbachiana universalis, sive Catalogus librorum tàm typis quàm manu exaratorum, quos summo studio collegit Zach. Conr. ab Uffenbach*, Francfort, 1729-31, 4 vol. in-8°.

UFFENBACH (Jean-Frédéric d'), frère du précédent et membre du sénat de Francfort, né en 1687, fut aussi constamment occupé à enrichir une bibliothèque et un cabinet sur lesquels on trouve des renseignements dans la *Description de la ville de Francfort*, publiée par Muller en 1747. Il mourut en 1769. Il cultivait avec succès la poésie lyrique allemande, et composait lui-même la musique qui devait accompagner son texte. Nous citerons de lui : *Recueil de poésies*, Hambourg, 1733, in-8°; *Succession de J. C.*, 1726.

UGGERI (l'abbé Ange), savant antiquaire, né en 1754 dans la Lombardie, s'appliqua à l'étude des arts sans négliger les devoirs de son état, et s'acquit bientôt la réputation d'un très-habile architecte par les différents édifices dont il embellit plusieurs villes d'Italie. Passionné pour l'antiquité, il s'établit à Rome, où il devait trouver tant d'occasions d'exercer son érudition et son incroyable sagacité. Ses travaux lui ouvrirent les principales académies et lui méritèrent l'amitié des hommes les plus distingués. Le pape Léon XII le désigna, en 1825, secrétaire de la commission chargée de la re-

tauration de l'église Saint-Paul. Il mourut en 1837. Son principal ouvrage est intitulé : *Giornale pittoresche degli edifici antichi di Roma e dei contorni*, Rome, 1800 et années suivantes, 7 vol. in-4° oblong, figures, avec un texte français.

UGHELLI (Ferdinand), né à Florence en 1595, mort en 1670, remplit dans l'ordre des cisterciens divers emplois honorables, dont il était digne par ses vastes connaissances et par ses vertus. On a de lui un ouvrage plein de recherches, intitulé : *Italia sacra, sive de episcopis Italiæ opus*, Rome, 1644 et années suivantes, 9 vol. in-fol.; réimprimé à Venise de 1717 à 1733, 10 vol. in-fol., avec beaucoup d'augmentations.

UGOLIN (le comte). *Voyez* **GHERARDESCA.**

UGONIUS (Mathias), évêque de Famagouste en Chypre, florissait au commencement du 16e siècle. On a de ce prélat : *Tractatus de dignitate patriarchali*, Bresse, 1507, in-fol.; *Synodia Ugonia... de conciliis*, ibid., 1532, in-fol., fort rare. Ce dernier ouvrage est un des plus vigoureux qui aient été écrits en faveur des maximes de la primitive Église.

UHLICH (Gottfried), piariste ou religieux des écoles pies, né en 1743 à Saint-Poelten en Autriche, professa l'éloquence à Vienne, puis la numismatique et la diplomatique à Lemberg en Gallicie, où il mourut en 1794. Nous citerons de lui : *Histoire de la guerre de la succession de Bavière après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph*, Prague, 1779, in-8°; *Vie de Marie-Thérèse*, ibid., 1782, in-8°, etc.

UILKENS (Jacques-Albert), théologien et naturaliste, né à Wierum, village voisin de Groningue, en 1772, mort en 1825, s'occupa particulièrement de rechercher les rapports qui existent entre la religion et l'histoire naturelle. On accorde une mention particulière à ses *Discours sur les perfections du Créateur considérées dans la créature*, 4 vol. in-8°.

UITENBOGAARD (Jean), théologien hollandais, de la communion dite des *remontrants*, né à Utrecht en 1557, fut successivement pasteur dans sa ville natale et à la Haye, et devint l'un des plus ardents défenseurs d'Arminius son ami, dont il avait toutefois embrassé la cause uniquement parce qu'il la regardait comme celle de la vérité. L'arminianisme finit par être violemment attaqué; les remontrants furent traités de jésuites, d'amis de l'Espagne, et désignés par toutes sortes de moyens à la haine du peuple. Après la mort du grand pensionnaire Barnevelt (1619), Uitenbogaard crut devoir quitter la Haye et se retirer à Anvers, puis à Paris en 1621. Il reçut dans ces deux villes l'accueil le plus distingué; mais il n'oublia point sa patrie, et lorsque le prince Frédéric-Henri, son élève, fut parvenu à la tête des affaires, il essaya de rentrer en Hollande. Il n'obtint cette justice que vers 1629. Ayant reparu en chaire en 1632, il excita des plaintes et des protestations auxquelles on ne fit droit qu'en 1637. Il ne prêcha plus depuis cette époque, se contenta de fréquenter les assemblées de sa communion, et arriva ainsi à la fin de sa carrière en 1650. Ses nombreux écrits sont presque tous du genre polémique et en langue hollandaise. On en peut voir le catalogue dans le *Trajectum eruditum* de G. Burmann, pages 433-435.

ULADISLAS. *Voyez* **VLADISLAS.**

ULASTA. *Voyez* **VLASTA.**

ULEFELD (Cornifix ou Corfito, comte d'), 6e fils du grand-chancelier de Danemark, et issu d'une des premières et des plus anciennes maisons du royaume, devint le favori de Christiern IV, qui le nomma grand-maître de ses États, vice-roi de Norwége, et le choisit pour son gendre, en lui faisant épouser sa fille Éléonore qu'il avait eue de Christine de Moneh, laquelle ce monarque avait épousée de la main gauche après la mort de la reine sa femme. Il l'envoya ensuite comme ambassadeur extraordinaire à la cour de France, en 1647, et continua, tant qu'il vécut, à le combler de ses bienfaits; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, ne le traita pas aussi bien : l'esprit et la conduite du comte d'Ulefeld lui déplurent; il lui trouva trop d'ambition et de fierté. Profitant de cette disgrâce, les ennemis du comte se réunirent pour le perdre. Une femme, connue par ses galanteries, l'accusa d'avoir voulu empoisonner le roi. Ulefeld était éloquent : indigné de l'audace de son accusatrice, il la confondit, et la fit condamner à avoir la tête tranchée. Mais le danger qu'il avait couru lui faisant voir ce qu'il devait attendre de ses ennemis, il sortit secrètement de Danemark, et se retira en Suède, où la reine Christine l'accueillit avec distinction. Il montra beaucoup de zèle pour le service de la Suède; mais il ternit sa réputation en aidant de ses conseils les ennemis de sa patrie. Il fut l'un des commissaires de la Suède au traité de Roschild, en 1658; mais il ne put l'être à celui de Copenhague, en 1660. Tombé enfin dans la disgrâce des Suédois, il fut mis en prison, d'où s'étant échappé, il revint à Copenhague, avant d'avoir obtenu le pardon de sa conduite envers son prince. Frédéric III le fit arrêter, et l'envoya avec la comtesse, sa femme, dans l'île de Bornholm. Cependant, peu de temps après, il leur permit de demeurer dans l'île de Funen, et ensuite de voyager hors du royaume. Ulefeld alla aux eaux de Spa, puis à Paris et à Bruges. La comtesse, sa femme, qui avait passé secrètement en Angleterre, fut arrêtée à Douvres, et ramenée à Copenhague, où elle fut mise en prison. On prétendit, à Copenhague, qu'il avait tramé une horrible conspiration pour détrôner le roi de Danemark et faire passer la couronne sur la tête de l'électeur de Brandebourg. On le condamna à mort, comme criminel de lèse-majesté, le 24 juillet 1663, et l'arrêt fut exécuté en *effigie* sur une statue de cire. Le comte reçut cette terrible nouvelle en Flandre, et il se retira aussitôt à Bâle, où il demeura environ cinq mois sans se faire connaître. Mais ayant ouï dire qu'on le cherchait pour s'emparer de lui, il se mit la nuit dans une petite barque afin de gagner Brisach. A peine eut-il fait deux lieues que le froid le saisit; et comme il était déjà malade, il mourut, au mois de février 1664, à 60 ans, laissant trois fils et une fille.

ULFILAS. *Voyez* **ULPHILAS.**

ULITIUS (Jean). *Voyez* **VLITIUS.**

ULLOA (Alphonse de), historien, passa de bonne heure d'Espagne en Italie, et après avoir servi quelque temps sous les ordres de Ferdinand de Gonzague, s'établit à Venise, où il mourut vers 1580. Il était parvenu à écrire l'italien avec la même facilité et la même élé-

gance que sa langue maternelle. Aussi a-t-on de lui une foule de traductions italiennes d'ouvrages espagnols et portugais. Parmi ses écrits originaux, on distingue: *Vita dell' imperator Carlo Quinto,* Venise, 1560, in-4°; ibid., 1566, in-4°; ibid., *Alde,* 1575, in-4°; *Vita del gran capitano don Ferrante Gonzaga,* ibid., 1565, in-4°; *Commentarios de la guerra de Flandes,* ibid., 1568, in-4°.

ULLOA (Antonio de), l'un des hommes dont s'honore le plus l'Espagne, se distingua comme voyageur, marin, administrateur, et enfin comme savant. Né à Séville, le 12 janvier 1716, d'une famille célèbre dans la marine, il reçut une éducation soignée, dirigée dès lors vers cette carrière à laquelle il était destiné, et entra au service comme garde-marine, en 1733. Ses progrès surpassèrent bientôt les espérances qu'avaient fait concevoir ses heureuses dispositions et le firent choisir pour une opération importante où il fut associé à des savants du plus grand mérite. Les ministres de France et d'Espagne, sollicités par l'Académie des sciences de Paris, s'étaient concertés entre eux, pour prendre la mesure d'un arc du méridien à l'équateur, afin de déterminer la figure de la terre. La province de Quito au Pérou paraissait offrir la station la plus favorable à cette entreprise; mais comment obtenir du gouvernement de Philippe V que des savants étrangers allassent faire une curieuse investigation de ces riches contrées? L'intérêt de la science l'emporta cette fois sur la politique, et il fut décidé que deux officiers de la marine royale espagnole accompagneraient les académiciens français, tant pour les protéger auprès des autorités du pays, que pour partager, au nom de leur patrie, l'honneur de cette importante opération. Le jeune Antonio Ulloa, à peine âgé de 19 ans, fut choisi par les chefs à qui ce choix avait été remis, avec un autre officier du même corps, dom Georges Juan, déjà renommé comme mathématicien. C'étaient les hommes les plus propres à remplir la mission qui leur était confiée; ils concertèrent constamment leurs efforts pour le succès de l'entreprise, et évitèrent avec soin ces fâcheuses mésintelligences qui divisèrent trop souvent les savants français. Chacun s'était approprié la partie du travail la plus conforme à ses goûts et à son genre de talent, et chacun publia séparément, après 15 ans de voyages et de recherches, le résultat de ses observations. Partis en 1735 avec le grade de lieutenants de vaisseau, ils arrivèrent à Carthagène où ils attendirent pendant 5 mois les savants français, mais ils mirent ce temps à profit pour se livrer à des observations d'histoire naturelle, de mœurs et de statistique, dont s'enrichit la relation d'Antonio Ulloa. La compagnie se porta ensuite à Quito où commencèrent les travaux trigonométriques auxquels Ulloa ne cessa de contribuer avec le plus grand zèle, malgré les fatigues et les dangers sans nombre auxquels on fut exposé, pendant les quatre années que dura cette opération, ayant à lutter tantôt contre le froid ou la chaleur du climat et tantôt contre l'ignorance ou la barbarie des habitants. Les deux officiers espagnols furent obligés, vers la fin de 1740, de se rendre à Lima, sur un ordre exprès du vice-roi; la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne venait d'éclater, et l'expédition du vice-amiral Anson menaçant les côtes des possessions espagnoles, Ulloa et Juan furent chargés de mettre en état de défense les parages voisins de Lima et de Callao. Ces travaux terminés, ils retournèrent à Quito : mais à peine arrivés, ils furent appelés à Guayaquil où le sac de Payta par l'escadre anglaise avait répandu la terreur. Ils traversèrent ainsi à diverses reprises et avec des peines incroyables les montagnes du Pérou. Quand l'objet de leur voyage fut rempli, on permit à l'un des deux de reprendre le chemin de Quito; ce fut Ulloa qui se dévoua alors : mais à peine y fut-il arrivé, qu'il fut rappelé en toute hâte à Lima où il se trouva de nouveau avec G. Juan. Ils prirent alors le commandement de deux frégates, avec ordre de croiser devant les côtes du Chili et les îles de Juan-Fernandès. L'arrivée de quelques renforts espagnols leur permit de retourner encore une fois à Quito, où ils ne trouvèrent plus qu'un seul des trois académiciens français, avec lequel ils observèrent la comète de 1744. Enfin, impatients de rapporter en Europe le fruit de leurs travaux, ils allèrent s'embarquer à Callao, sur deux navires français qui devaient doubler le cap de Horn, et se rendre à Brest, mais des tempêtes les séparèrent. Celui où se trouvait Ulloa, ayant rejoint deux autres bâtiments français, eut bien de la peine à échapper à des corsaires anglais, supérieurs en force, qui s'emparèrent de ces deux bâtiments chargés de trois millions de piastres fortes. En vain changea-t-on de route et se dirigea-t-on vers l'Amérique du Nord; les Anglais venaient de prendre Louisbourg, au cap Breton, et y avaient laissé flotter à dessein les bannières françaises : ainsi lorsque le vaisseau que montait Ulloa vint y aborder, il fut obligé de se rendre. Ulloa, fait prisonnier, fut transporté en Angleterre et traité avec égards : il recouvra sa liberté et ses papiers par le crédit de plusieurs personnages distingués, et fut nommé membre de la Société royale de Londres. Bientôt il s'embarqua pour Lisbonne et arriva à Madrid, en 1746, au commencement du règne de Ferdinand VI. Il reçut à la cour l'accueil le plus flatteur, fut nommé capitaine de frégate, et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Il s'occupa pendant les deux années suivantes à rédiger la partie de son voyage dont il s'était chargé, et publia, en 1748, aux frais du roi d'Espagne, la *Relation historique du voyage fait à l'Amérique méridionale par ordre du roi, etc.,* Madrid, 1748, quatre parties en deux tomes in-4°, fig., et cartes. Élevé, sous le règne de Charles III, au grade de chef d'escadre, il eut le commandement de la flotte des Indes. A la paix de 1762, il fut envoyé à la Louisiane pour en prendre possession, la gouverner, et y organiser les diverses branches de l'administration espagnole. Il y arriva en 1766, mais manquant d'audace et trop scrupuleux sur le choix des moyens, il fut obligé de se rembarquer et laissa à son successeur la gloire de soumettre cette contrée à son nouveau souverain. Ulloa sut néanmoins tirer parti de ce voyage; il parcourut les deux Amériques et recueillit des matériaux précieux dont il composa un nouvel ouvrage. Il n'en correspondait pas moins avec les savants étrangers, et fut nommé, pendant ses campagnes, associé des académies de Stockholm et de Berlin. Dès 1748, il était devenu correspondant de l'Académie des sciences de Paris. En 1772, il publia à Madrid, en 1 vol. in-4°, un recueil d'observations sous ce

titre : *Noticias Americanas, entretenimientos physico-historicos sobre la America meridional, y la septentrional oriental.* C'est la statistique la plus approximative de tout ce qui concerne ces vastes contrées. A l'égard de l'origine probable de la population de l'Amérique, l'auteur admet sur des autorités fort suspectes, qu'à la suite du déluge les hommes construisirent de petites arches, à l'imitation de celle de Noé, et suppose qu'une de ces arches fut entraînée par les vents jusqu'en Amérique. On sent que des faits aussi graves réclament des hypothèses plus probables. Il publia bientôt après : *la Marine, ou Forces navales de l'Europe et de l'Afrique*, ouvrage présenté au ministère espagnol, en 1775. Il fit encore paraître à Cadix, en 1778, une *Observation faite en mer, de l'éclipse de soleil* qui avait eu lieu cette année, ouvrage traduit en français par Darquier. On y remarque un fait singulier qui occupa quelque temps les astronomes. L'auteur assure avoir vu pendant plus d'une minute, durant l'éclipse, et fait voir à plusieurs personnes un point brillant sur la lune, et il le regarde comme un véritable trou au travers de cette planète. Suivant mon calcul, dit Lalande, ce trou serait à quinze lieues de distance de sa surface, et il aurait 109 lieues de longueur : mais on ne peut le regarder que comme un volcan. Ulloa a puissamment contribué aux progrès de l'astronomie en Espagne, et c'est à lui surtout qu'on doit la construction de l'observatoire de Cadix. C'est surtout comme savant qu'il a laissé un nom honorable. Possédant au plus haut degré toutes les connaissances théoriques de la marine militaire, il ne fut qu'un praticien médiocre : il commanda diverses escadres mais sans éclat. Étant lieutenant général, il fut à différentes reprises chargé de missions importantes : mais l'esprit occupé d'expériences et d'observations, il oubliait de décacheter les lettres qui contenaient les instructions ministérielles, et rentrait au port après des croisières inutiles. Une fois entre autres, il fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre; mais n'étant coupable que de distraction, on l'acquitta honorablement et on lui conserva ses grades et ses titres; mais il cessa de figurer dans l'armée active. On lui confia alors des fonctions plus adaptées à son caractère; il commanda des départements maritimes, devint ensuite directeur général par intérim des armées navales, et en cette qualité chargé d'examiner les élèves d'école d'atillerie de marine à Cadix; enfin il fut nommé président de la junte générale du commerce et des monnaies. Il mourut dans l'île de Léon, le 3 juillet 1795. Sa perte fut vivement sentie par ses compatriotes : peu d'hommes en effet ont rendu de plus grands services et ont fait plus d'honneur à leur pays. L'Espagne lui doit le premier cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait possédés ; la première idée du canal de navigation et d'arrosement de la Vieille-Castille, commencé sous Charles III et abandonné sous ses successeurs ; la connaissance du platine et de ses propriétés, de l'électricité et du magnétisme artificiel. C'est lui qui perfectionna l'art de la gravure et celui de l'imprimerie en Espagne, qui dirigea la géographie espagnole dans la rédaction des cartes de la Péninsule, et qui fit connaître l'utilité des laines *churlas*, très-semblables à celles de Cantorbery, en Angleterre, et le secret de fabriquer des draps fins par le mélange de ces laines avec celles des mérinos.

ULLOA (MARTIN DE), neveu du précédent, né à Séville en 1730, fut président de l'audience royale de sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas de satisfaire son goût pour les lettres et pour les recherches historiques. Il mourut à Cordoue en 1800. Nous citerons de lui : *Mémoire sur l'origine et le génie de la langue castillane*, Madrid, 1760, 2 parties in-4°; *Mémoire sur la chronologie des différents royaumes de l'Espagne*, ibid., 1789, 2 tomes in-4°.

ULLOA Y PEREYRA (LUIS DE), poëte espagnol, né vers la fin du 16e siècle à Toro, petite ville sur le Duero, fut quelque temps corrégidor de la ville de Léon, par la protection du comte-duc d'Olivarez, et, s'étant démis de cette charge, mourut dans la retraite en 1660. Il avait un véritable talent qu'il a trop souvent gâté par la recherche et l'affectation. Ses *OEuvres en prose et en vers* ont été recueillies, Madrid, 1659 et 1674, in-4°. On y remarque un poëme en 76 octaves, intitulé : *Raguel*, que Millin a traduit en français dans le 2e volume des *Mélanges de littérature étrangère*.

ULPHILAS ou **WULFILAS**, évêque des Goths vers le milieu du 4e siècle, était originaire de la Cappadoce. Ses ancêtres, d'après le témoignage de Philostorge, emmenés captifs par les Goths, lorsque ces peuples se jetèrent en 266 sur la Lydie, la Phrygie, la Troade et la Cappadoce, avaient répandu parmi ces barbares la religion chrétienne et un commencement de civilisation. Ils durent conserver ainsi une certaine supériorité morale sur leurs vainqueurs, et être admis facilement aux places qui demandaient de l'instruction. Ulphilas devint l'évêque de sa nation adoptive, pour laquelle il traduisit en langue gothique les saintes Écritures. Après leur défaite par les Huns, les Goths qui restèrent en Orient députèrent Ulphilas à Constantinople en 377, pour prier l'empereur Valens de leur assigner une province dans laquelle il leur fût permis de s'établir. L'évêque obtint pour eux la permission de se fixer sur la rive droite du Danube, dans la Mésie et dans la Thrace. Mais les ordres de Valens furent mal suivis, et les Goths, maltraités par les généraux grecs, se mirent à piller la Thrace, résistèrent à l'empereur lui-même, et après l'avoir complétement battu, le brûlèrent dans une cabane où il s'était retiré. Ulphilas ne paraît pas avoir survécu aux grands événements de l'an 378; car sous l'empereur Théodose, depuis l'an 379 jusqu'en 395, l'évêque des Goths était Théomime, qui sans doute lui avait succédé. La traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament par Ulphilas est pour les savants qui étudient les antiquités du Nord, d'autant plus précieuse, qu'elle présente le plus ancien document écrit dans une des langues septentrionales. Ce qui reste de cette traduction nous est parvenu dans deux manuscrits, dont l'un, appelé *Codex argenteus*, est à présent dans la bibliothèque de l'université d'Upsal; l'autre, le *Codex carolinus*, appartenait à la bibliothèque du duc de Brunswick-Wolfenbuttel. L'un et l'autre *Codex* a eu jusqu'à présent cinq éditions. La plus récente du *Codex argenteus* a paru à Weissenfels en 1805, in-4°, sous ce titre : *Version gothique d'Ulfilas, le plus ancien document en langue germanique, d'après le texte d'Ihre,*

avec une version interlinéaire littérale en latin, une grammaire et un glossaire, par F. C. Fulda, F. H. Reinwald, J. C. Zahn (allemand). La dernière du *Codex carolinus* est celle qu'a publiée Steenwinkel dans ses *Taelgundigen mengelingen*, avec traduction hollandaise en regard, Leyde, 1781 à 1785.

ULPIEN (DOMITIUS ULPIANUS), célèbre jurisconsulte romain, fut un des assesseurs de Papinien, dans la préfecture du prétoire, sous les empereurs Alexandre et Caracalla. Parvenu lui-même à cette dignité sous Héliogabale, il y fut maintenu par Alexandre-Sévère, sous lequel il remplit encore plusieurs autres fonctions honorables, entre autres celles de secrétaire d'État et de préfet des approvisionnements. Sévère le prit même pour tuteur, et ne se conduisit pendant les premières années de son règne que d'après ses sages conseils, dictés autant par la probité que par la science des lois. Mais l'amitié de l'empereur ne put préserver l'habile et vertueux jurisconsulte de la fureur des soldats, dont il avait fait abolir plusieurs privilèges, et qui le massacrèrent vers l'an 230 de J. C., presque dans les bras de son protecteur. Les passages extraits des écrits d'Ulpien, dans les *Pandectes,* forment à eux seuls une masse aussi considérable que ceux qui ont été empruntés à tous les autres jurisconsultes réunis. La *Collatio mosaicarum et romanarum legum* en renferme aussi un grand nombre. Il nous reste de lui, en outre, une espèce de traité scientifique du droit romain, intitulé : *Liber singularis regularum :* c'est ce qu'on désigne aujourd'hui sous le titre de *Fragmenta Ulpiani.*

ULRIC (comte DE CILLEY), l'ennemi du grand Huniade, eut, dans le 15e siècle, sur les affaires de la Hongrie, une influence funeste. Neveu de Barbe Cilley, épouse de l'empereur Sigismond, il fut nommé, en 1437, gouverneur de la Bohême, par Albert d'Autriche; mais ce prince l'éloigna quand il apprit que, de concert avec l'impératrice veuve, il intriguait pour se faire nommer roi. Après la mort d'Albert, Ulric s'insinua dans la confiance d'Élisabeth sa veuve, et d'après ses avis, cette princesse suspendit les pouvoirs qu'elle avait donnés pour aller offrir le trône de Hongrie et sa main à Vladislas, roi de Pologne. Ulric avait fait considérer l'état où se trouvait la princesse; et en effet, trois mois après la mort de son époux elle accoucha d'un prince qui fut depuis Vladislas V, roi de Hongrie. Il y avait dans le royaume un parti puissant opposé aux Cilley; sur ses instances et malgré les nouveaux ordres d'Élisabeth, le roi de Pologne accepta, avec la main de la princesse, la couronne de Hongrie (1440). Ulric arrêta les ambassadeurs qui venaient apporter cette résolution à Élisabeth et s'empara des présents qu'ils devaient offrir. Le roi de Pologne s'étant mis en marche pour venger cet affront, Ulric conduisit la reine et le jeune prince, qui n'avait que trois mois, à Stuhl-Weissenbourg, et après avoir couronné cet enfant, il l'envoya à Presbourg avec sa mère. Le grand Huniade, ennemi des Cilley, s'étant déclaré pour Vladislas, les partisans d'Élisabeth suivirent cet exemple. Ulric, enfermé dans Raab, ayant été pris, jura aussi fidélité à Vladislas, qui, après s'être fait donner en otage 24 des nobles qui suivaient ce fier magnat, le renvoya vers Élisabeth pour l'engager à rendre la *sainte couronne,* que, d'après l'avis d'Ulric, elle avait portée avec elle. Au lieu de revenir, Ulric s'enfuit avec elle à Vienne, d'où il s'avança à la tête de ses partisans contre Vladislas. On était en présence; des amis communs représentèrent combien il serait honteux que des frères combattissent contre des frères, pendant que le brave Huniade couvrait presque seul les frontières du royaume contre les Turcs. Ulric négocia, pour ainsi dire, d'égal à égal, avec le souverain de deux puissants royaumes; il promit seulement *de rester neutre* (1441). Après la malheureuse bataille de Warna (1444), la diète hongroise envoya, à Vienne, prier l'empereur Frédéric de rendre la couronne de Hongrie et le jeune prince Vladislas, qu'il faisait élever à sa cour. D'après l'avis d'Ulric qui se tenait près du jeune prince, Frédéric imposa, entre autres conditions, que Vladislas, à son arrivée en Hongrie, ne serait point couronné, et que le premier couronnement fait par Élisabeth et Ulric serait déclaré légitime. Les députés ayant refusé d'accepter, Cilley s'avança vers la Hongrie, et ses partisans s'emparèrent de la Croatie. Aussitôt Huniade accourt, laissant là les Turcs pour un moment; nommé capitaine générale du royaume, il fond sur Ulric et le force à renouveler sa première soumission (1446). Après la déroute du 18 octobre 1448, Huniade, dans sa fuite, tomba entre les mains d'un des parents d'Ulric, George, duc de Servie, qui l'aurait peut-être livré à Amurath II, si celui-ci n'avait rejeté de lâches propositions, et si le conseil royal de Hongrie n'était intervenu. Huniade fit aux circonstances et au bien du royaume un grand sacrifice; il maria son fils aîné Vladislas Huniade à la fille d'Ulric, et fit nommer celui-ci duc de Slavonie et patron de l'archevêché d'Agram. En 1449, Ulric, qui paraissait agir de bonne foi avec Huniade, défit un magnat rebelle et lui enleva ses places fortes, dont Huniade, comme gouverneur du royaume, prit possession au nom du roi Vladislas. Ce jeune prince était toujours détenu à la cour de l'empereur Frédéric, qui, sous les plus vains prétextes, refusait de le rendre; il le prit même avec lui en allant à Rome. Ulric, qui était également puissant en Autriche, excita la noblesse des états : celles de Hongrie et de Bohême s'y étant jointes, on envoya en Italie une députation à l'Empereur, qui, offensé par le ton menaçant que l'on prenait envers lui, fit excommunier par le pape les membres de cette confédération, et les déclara rebelles. On en appela aux armes et au pape mieux informé, et Frédéric fut forcé de remettre le jeune roi entre les mains d'Ulric (1452), qui l'amena triomphant à Vienne. Il n'avait pu décider Huniade à agir avec lui, ce grand capitaine pensant qu'il fallait ménager l'Empereur dont la coopération contre les Turcs était si importante; d'ailleurs il prévoyait, avec raison, qu'Ulric ne montrait tant de zèle pour délivrer le roi qu'afin de gouverner en son nom. Cependant il envoya à Vienne son fils aîné Vladislas, avec une escorte de 2,000 hommes et de riches présents. Le jeune prince étant aussi roi de Bohême, les états de ce royaume réclamaient pour la Bohême l'honneur de la première visite. D'après l'avis d'Ulric devenu tout-puissant, Vladislas se décida pour la Hongrie, en invitant Huniade à venir lui-même à la tête du conseil d'État pour le prendre à Vienne. Le

roi Vladislas, conduit en Hongrie, fut généralement reconnu, et on ne lui parla plus d'un second couronnement pour ne point offenser Ulric, qui, afin de se faire un nouvel appui, fit conclure le mariage de la princesse Élisabeth, sœur du roi, avec Casimir, roi de Pologne (1455). Malheureusement pour la Hongrie, Vladislas Huniade perdit sa jeune épouse, fille d'Ulric. Cette mort rompait le faible lien qui unissait les deux grandes familles, et depuis elles ne connurent plus de modération. Pendant que Huniade délivrait Semendria, assiégé par Mahomet II, Ulric était tombé sur la Croatie, dont il avait pris plusieurs places. A cette nouvelle, Huniade fut forcé de suspendre la poursuite des Turcs. Ulric, qui pendant quelque temps avait perdu la faveur du roi, rentra à la cour comme en triomphe (1455), et d'après ses insinuations, Huniade reçut ordre de se rendre auprès du roi, qui alors avait atteint sa 15e année. Huniade vint, mais avec une escorte de 2,000 chevaux, au milieu desquels il campa devant le palais où se trouvait le roi : invité à venir le trouver, il répondit qu'il n'avait point l'usage d'entrer dans une place à moins qu'il n'y eût mis lui-même garnison. Le roi lui promit des lettres de sûreté; et son entrée étant concertée, Ulric alla au-devant de lui comme pour lui faire honneur : « Où est la lettre du roi, dit Huniade! — Je l'ai oubliée, répondit Ulric. — Lâche, reprit Huniade, je devrais te faire hacher en pièces; je donne ta vie non à toi, mais au roi. » A ces mots, il lui tourna le dos, et s'éloigna. Peu de temps après, le pape, effrayé, envoya en Hongrie un légat, qui opéra une espèce de réconciliation. Huniade conserva le commandement de l'armée et la direction suprême du ministère de la guerre; mais il dut céder au roi les places fortes qu'il occupait, et envoyer à la cour son second fils Mathias, que le roi nomma son chambellan. Ulric fut créé duc de Dalmatie, de Croatie et de Slavonie. Mahomet étant entré en Bulgarie (1455), Vladislas devait se mettre à la tête d'une armée puissante, et aller joindre Huniade. Ulric, au lieu de conduire le jeune prince au chemin de l'honneur, l'emmena à Vienne, laissant à Huniade le soin de protéger la Hongrie. Ce héros ne manqua point à ses devoirs : dans les journées glorieuses des 14, 21 et 22 juillet 1455, il délivra Belgrade, et repoussa Mahomet jusque dans la Romélie. Il conjurait Vladislas, ou plutôt Ulric d'arriver, l'assurant que la terreur parmi les Turcs était telle, que 10,000 Hongrois en feraient fuir 50,000; mais il mourut, n'ayant joui de ses dernières victoires que pendant 15 jours. A cette nouvelle, le roi et Ulric marchèrent vers la Hongrie, et la diète déclara celui-ci capitaine général du royaume, à la place de Huniade. Une réconciliation apparente ayant été négociée entre les Cilley et les Huniade, le roi déclara qu'il irait à Belgrade, alors entre les mains de ces derniers. Vladislas Huniade, qui s'y était rendu, afin de tout préparer pour recevoir le monarque, surprit une lettre d'Ulric qui annonçait à un de ses amis l'espoir d'en finir bientôt avec ceux qu'il appelait une *race de chiens*. La famille se rassembla et la mort d'Ulric fut résolue. Le roi arriva à la tête de l'armée, avec Ulric. Quatre-vingts personnes étaient à peine entrées dans Belgrade, que les portes se fermèrent, et Vladislas leur fit poser les armes. Le lendemain ayant fait prier Ulric de passer chez lui, il lui montra la lettre que l'on venait d'intercepter; le traître voulut alors résister, et Vladislas fut blessé à la tête et à la main; mais ses gardes se jetèrent sur Ulric et lui coupèrent la tête.

ULRIC (Philippe-Adam), jurisconsulte, né en 1692 à Louda, dans l'évêché de Wurtzbourg, visita dans sa jeunesse les principaux États de l'Europe, dans le but d'étudier les différentes méthodes d'agriculture. De retour dans sa patrie, il s'occupa d'y répandre les connaissances utiles qu'il avait acquises, et quitta l'enseignement du droit pour se faire lui-même fermier. Toutes ses entreprises lui réussirent, et son exemple fut un puissant encouragement pour ses voisins. Devenu riche, il employa sa fortune au bien public : il réforma les écoles, fonda un hôpital, et se signala par une foule d'autres actes de charité. On a la *Vie* de cet homme de bien, par le docteur Oberthor, Wurtzbourg, 1783, in-8°.

ULRIC. *Voyez* **UDALRIC.**

ULRICH (Jean-Jacques), né en 1569 à Zurich, où il mourut en 1638, après y avoir longtemps professé la théologie, a publié un très-grand nombre d'écrits parmi lesquels on remarque : *De religione Ecclesiarum græcanicarum, tùm vetere, tùm hodiernâ*, 1621.

ULRICH (Jean-Jacques), né en 1683 à Zurich, où il mourut en 1731, professeur de morale et de droit naturel, a publié entre autres ouvrages : *Historia Jesu Nazareni à Judæis blasphemè corrupta, versione ac notis illustrata*, Leyde, 1705, in-8°; *Miscellanea ligurina*, 1722-1724, 3 vol. in-8°, etc.

ULRICH (Jean-Gaspard), né en 1705 à Zurich, où il mourut en 1768, occupa dans sa patrie divers emplois ecclésiastiques. Son *Histoire des juifs en Helvétie*, 1765, est très-curieuse.

ULRICH (Jean-Rodolphe), né en 1728 à Zurich, où il mourut en 1795, y professa le droit naturel et la morale, et y devint premier pasteur. On a de lui des *Sermons* et des écrits ascétiques.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, reine de Suède, femme de Charles XI et mère de Charles XII, était née, en 1656, de Frédéric III, roi de Danemark, et de Sophie-Amélie de Brunswick-Lunebourg. Son mariage avec Charles XI facilita le rétablissement de la paix entre la Suède et le Danemark, en 1679. Charles, captivé par sa mère Hedwige-Éléonore de Holstein, ne témoigna jamais une grande tendresse à Ulrique-Éléonore; mais cette princesse se conduisit toujours avec beaucoup de prudence, et se fit aimer de la nation en tempérant par ses bienfaits les mesures rigoureuses que prenait quelquefois son mari. Elle se distingua aussi par ses connaissances et son goût pour les lettres. Jean Paschius, dans son *Gynæceum doctum*, dit en parlant de cette princesse qu'elle savait le latin, le français, l'italien, le danois, le suédois, l'allemand, et qu'elle était capable de répondre à des ambassadeurs de diverses nations, et de lire des livres, des dédicaces et des placets en plusieurs langues. Cette princesse mourut, en 1693, quelques années avant son mari, qui, pendant sa maladie, se rapprocha d'elle, et qui, à sa mort, rendit publiquement justice à ses vertus.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille de Charles XI et

d'Ulrique-Éléonore de Danemark, naquit en 1688. Pendant que Charles XII, son frère, était en Turquie, les états, qui se trouvaient assemblés, engagèrent cette princesse à prendre séance au sénat; mais le roi désapprouva cette mesure. En 1715, Charles, étant de retour dans son pays, engagea sa sœur à épouser le prince Frédéric de Hesse-Cassel, qui devint en même temps généralissime au service de Suède. Ulrique-Éléonore, qui n'avait point revu son frère depuis le commencement de la guerre, en 1699, eut une entrevue avec lui à Christinehamm, pendant qu'il s'occupait de son expédition en Norwége. Quand Charles eut péri devant Frédéricshall, il se forma deux partis pour décider de la succession au trône. L'un travaillait pour le duc de Holstein, fils de la sœur aînée du roi; l'autre pour Ulrique-Éléonore et son époux. Les états ayant été assemblés en 1719, il fut décrété que, selon les lois et les conventions, ni la princesse Ulrique ni le prince de Holstein n'avaient des droits à la couronne, et qu'il fallait procéder à une élection. Cependant la résolution était déjà prise de nommer Ulrique-Éléonore, qui, pour en être plus sûre encore, promit de renoncer au pouvoir absolu, introduit par Charles XI, et de laisser aux états le choix d'une forme de gouvernement. Elle fut proclamée le 21 février 1719, et couronnée le 17 mars, à Upsal. On introduisit une constitution qui partageait le pouvoir entre le monarque, le sénat et les états. Le duc de Holstein fut abandonné; et son principal appui, le baron de Goërtz, eut la tête tranchée. Cependant la guerre continuait, et les Russes ravageaient les frontières suédoises: ils menacèrent même la capitale, dont ils approchèrent avec des galères et des frégates. La reine assembla les états, au commencement de l'année 1720, et leur fit la proposition de donner les rênes du gouvernement à Frédéric de Hesse-Cassel, son époux. Elle avait pour ce prince un attachement sans réserve, et sentait qu'elle allait succomber aux difficultés de l'administration. Les états acceptèrent la proposition de la reine; et Frédéric devint roi de Suède. Ulrique-Éléonore, depuis ce moment, ne prit plus de part au gouvernement. Elle vécut dans la retraite, se livrant à la lecture, applaudissant aux succès de son mari, et lui pardonnant ses fréquentes infidélités. Pendant un voyage qu'il fit à Cassel, elle reparut, pour quelque temps, à la tête de l'administration. Cette princesse avait plusieurs qualités estimables, mais ne brillait point par un esprit supérieur. La nature l'avait plutôt destinée à l'obscurité de la vie privée qu'à l'éclat des grandeurs et aux soins du trône. Elle sacrifia sans peine l'ambition à la tendresse conjugal. Elle mourut en 1744; et avec elle s'éteignit la dynastie de Deux-Ponts, qui avait occupé le trône de Suède depuis Charles X, successeur de Christian, et qui, outre ce prince, avait donné les deux rois Charles XI et Charles XII.

UMEAU (Jean), professeur de droit à l'université de Poitiers, né dans cette ville en 1598, mort en 1682, a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue les *Conventus juridici Parnassi*, dont Gueret a su profiter.

UMEAU (François), père du précédent, mort en 1599, doyen de la faculté de médecine de Poitiers, est connu par deux ouvrages, dont l'un est un *Traité sur la rate* (en latin), Paris, 1578, in-8°. — Son frère, Pierre UMEAU, avocat à Poitiers, se fit connaître comme un furieux ligueur.

UMEAU (François), fils du précédent, mort en 1685, doyen de la faculté de médecine de Poitiers, combattit la circulation du sang dans un opuscule intitulé: *In circulationem sanguinis Herveanum exercitatio anatomica*, Poitiers, 1759, in-8°.

UNFROI, troisième fils de Tancrède de Hauteville, succéda, en 1051, à Drogon, son frère, dans le commandement des aventuriers normands qui conquirent la Pouille et fondèrent le royaume de Naples. Ce fut lui qui remporta, le 18 juin 1053, la grande victoire de Civitella sur le pape Léon IX, et qui obtint de ce pontife, qu'il avait fait prisonnier, l'investiture des mêmes provinces d'où le saint Père avait voulu, peu de jours auparavant, chasser les Normands par une croisade. Unfroi avait déjà pour lieutenant, dans cette bataille, son frère Robert Guiscard, à qui tout l'honneur de cette guerre est demeuré. Unfroi, jaloux des talents supérieurs de ce frère, lui donna ensuite un commandement en Calabre, et chercha de plusieurs manières à traverser ses succès; mais Unfroi mourut en 1057, et Robert lui succéda.

UNGER (Jean-Frédéric), secrétaire intime du duc de Brunswick, né en 1716, mort à Brunswick en 1781, est auteur de plusieurs écrits parmi lesquels on distingue le suivant: *Du prix des blés, de sa marche, de ses variations et de l'influence qu'il a sur les affaires les plus importantes de la vie humaine*, Gœttingen, 1752.

UION (don Louis-Firmin DE CARVAJAL Y VARGAS, comte de la), général espagnol, fils puîné du chef de la famille de Carvajal issue des rois de Léon. Né à Lima en 1752, et envoyé en 1759 au collége des nobles à Madrid, il fut reçu en qualité du cadet, à l'âge de 25 ans, dans le régiment des gardes espagnoles qu'il quitta bientôt pour celui de Maïorque-infanterie. Ce dernier fit partie de l'armée combinée devant Gibraltar en 1779, et défendit Minorque en 1781. Devenu lieutenant-colonel, le comte de la Union commanda la colonne de grenadiers faisant le service d'éclaireurs. Il fut élevé au grade de colonel, en 1783, de brigadier en 1789, et de maréchal de camp au commencement de 1791. La même année, il fit remarquer sa valeur et sa présence d'esprit sous les ordres du général Courten chargé de protéger la ville d'Oran, sur la côte d'Afrique. Une circonstance particulière, où il ne prit d'ordre que de lui-même, lui fit le plus grand honneur. La place ne recevait d'eau que d'une source extérieure enfermée dans un fort que l'ennemi allait emporter d'assaut. Ne pouvant attendre des ordres sans perdre le moment opportun, le comte de la Union prit sur lui de se jeter avec 200 hommes dans ces retranchements que sauva ce secours inespéré, et dont la conservation empêcha aussi la prise de la ville. Reçu au nombre des gentilshommes de la chambre du roi, en 1792, il fut nommé, au commencement de l'année suivante, premier gouverneur du fort San-Fernando de Figueras, et ayant passé dans l'armée de Ricardos en Catalogne, il fut fait lieutenant général, dès le commencement de la campagne contre les Français. A la prise de Ceret il commandait une division, et à Saint-Ferreol l'armée lui dut en grande partie son salut. Malheu-

reusement pour les Espagnols, et peut-être même pour le comte de la Union, Ricardos et son successeur O'Reilly moururent presque en même temps; le commandement de l'armée castillane dans le Roussillon fut donné au comte avec le titre de capitaine général de la Catalogne, et de président de l'audience royale. Des officiers généraux plus anciens, et dont on venait de commander l'armée par *interim*, furent blessés de cette faveur; ils secondèrent leur chef avec peu de bonne volonté. Il parut lui-même moins propre à un commandement supérieur que ne l'avaient fait croire précédemment des succès dus surtout à sa valeur personnelle et obtenus sur un grand théâtre. Il s'en fallut de peu toutefois que les Espagnols n'évitassent leur entière défaite : le gouvernement français de cette époque n'était pas aussi porté à la guerre qu'on le suppose ordinairement. Dans le dessein de faciliter de secrètes négociations par une paix que cependant on ne put conclure, le nouveau général fit arrêter et conduire à Figueras le commissaire français chargé ostensiblement de l'échange des prisonniers, et muni de pouvoirs plus étendus de la part du comité de salut public. C'est dans ce fort que le comte était resté tout l'hiver, sans parvenir à rétablir sa santé affaiblie durant l'expédition d'Afrique. Lorsque enfin il prit le commandement de l'armée, où les soldats du moins le reçurent avec enthousiasme, les Français venaient d'obtenir de grands avantages, et les Espagnols, déjà resserrés au pied des Pyrénées, y étaient même menacés dans leurs positions. Le 30 avril le comte parcourut toute la ligne, et résolut d'enlever d'abord la position de Notre-Dame-du-Villar qui dominait des batteries espagnoles; mais ses ordres ne purent être exécutés, et il se vit attaqué sur tous les points par Dugommier qui s'attacha surtout à couper aux Espagnols la retraite sur Bellegarde. Il y parvint, malgré un renfort de 11,000 hommes envoyé au prince de Monforte par le comte de la Union, qui de son côté, dans ses tentatives pour déborder l'aile droite des Français, ne réussit qu'à faire admirer son ardeur intrépide. Le centre ainsi enfoncé et la route de Bellegarde fermée aux colonnes espagnoles, elles s'alarment, se dirigent vers d'autres issues, et s'apercevant que déjà deux régiments sont coupés, se jettent dans les gorges en abandonnant toutes leurs positions. Collioure et quelques autres places occupées par les Espagnols, restèrent sans appui, et le général la Union, obligé de se retirer lui-même auprès de Figueras, vit les troupes républicaines campées sur le territoire espagnol. Tandis qu'il cherchait tous les moyens de réorganiser son armée, le général Navarro, n'ayant plus de secours à attendre, rendait les places de Collioure, de Port-Vendre, de Saint-Elme, et obtenait d'emmener les garnisons, en jurant qu'elles ne serviraient plus jusqu'à ce qu'elles eussent été échangées. Le comte de la Union eut le tort impardonnable de violer cette capitulation et d'incorporer ces 8,000 hommes dans son armée. Les représailles de la Convention furent terribles, elle défendit de faire des prisonniers espagnols, ce qui augmenta parmi eux le découragement. Leur général ne se laissa cependant pas abattre; n'ayant pu dégager Bellegarde le 13 août, il enleva à la baïonnette, le 21 septembre, un poste central, et ce succès lui en promettait de plus décisifs. Mais tout à coup ses troupes, se croyant coupées, se retirèrent dans un désordre dont profita Dugommier pour combiner en se concentrant un mouvement général qui semblait menacer la Catalogne, et dont l'objet réel était l'attaque de Figueras. Sa mort laissa le commandement à Pérignon qui, malgré l'opiniâtre résistance du général espagnol, culbuta sa gauche. Le comte de la Union ne pouvant se résoudre à abandonner sa première ligne, en devint plus faible et fut attaqué au centre même, dans la nuit du 19 au 20 novembre. Tandis qu'il protégeait en personne la défense de sa principale redoute, près du pont de Moulins, une balle le frappa dans la poitrine. Sa mort décida les Espagnols à se replier; ils perdirent ainsi les positions du Lampourdan, regardées jadis par Vauban comme les plus fortes de cette frontière. La Union avait reçu le commandement dans des circonstances très-difficiles; mal secondé par des généraux mécontents de lui obéir, il ne put rendre une entière confiance à des troupes ébranlées par le revers dont las Amarillas, successeur momentané de Ricardos, n'avait pas su les garantir. Il ne tarda pas à perdre aussi l'attachement des officiers par une sévérité extrême, qu'il crut nécessaire pour le rétablissement de la discipline, et en sévissant, après une terreur panique, comme on châtierait une trahison. Général de division, il avait été plus heureux; mais si quelquefois ensuite il manqua de prudence, aucun doute ne put s'élever sur sa valeur, et c'est en ranimant les soldats par son exemple qu'il mourut âgé de 42 ans. Il était grand-croix de l'ordre de Charles III et commandeur des ordres d'Alcantara et de Saint-Jacques. Charles IV fit célébrer pour lui un service funèbre à l'Escurial.

UNROCH (Henri ou Érich), duc de Frioul, qui fut l'allié de Charlemagne, fit avec gloire les campagnes de Pannonie, et contribua puissamment à la soumission des Huns. Ces peuples barbares, qui, sous Attila, s'étaient établis sur les bords du Danube, dans cette partie de la Pannonie qui depuis a pris le nom de Hongrie, étaient entrés dans la ligue que les ducs de Bavière et de Bénévent avaient formée avec les Grecs contre Charlemagne. Ce prince, après avoir triomphé d'autres ennemis, voulut aussi se venger des Huns, et descendit le Danube, en 791, avec deux corps d'armée, dont l'un était parti de la Bohême, et l'autre de la Bavière, pendant que le duc de Frioul s'avançait sur la droite, à la tête des troupes de l'Italie. Celui-ci fut le seul qui vit l'ennemi; il jeta une telle épouvante parmi les Huns, qu'ils se dispersèrent dans leurs montagnes, laissant les forteresses sans garnisons, et le pays sans défense. Charlemagne, à la tête des deux autres corps, vint jusqu'aux bords de la Raab; la saison avancée l'obligea de se retirer sans résultat important. Il se proposait de retomber sur la Pannonie au printemps suivant; mais les Saxons s'étant soulevés à l'instigation des Huns, il ne put reprendre son projet qu'en 795. Occupé ailleurs, il confia le commandement de l'armée à Unroch, qui pénétra dans la Pannonie sans trouver de résistance; prit d'assaut la principale forteresse des Huns, et enleva leur trésor. Enrichis par les dépouilles que ces barbares, sous la conduite d'Attila, avaient enlevées aux provinces de l'empire, les soldats, dit Éginhard, re-

vinrent de cette expédition chargés d'or et d'argent. Theudon, l'un des petits rois ou chefs des Huns qui partageaient la Pannonie, s'étant soumis, vint à Aix-la-Chapelle, et rendit hommage à Charlemagne. L'année suivante (796), ce prince confia le commandement de l'armée à Pepin, son second fils, et lui donna le duc de Frioul pour lieutenant. Les Huns, qui avaient fait de grands préparatifs, opposèrent une vive résistance. Ayant été vaincus, et leur capitale prise de nouveau, ils furent poussés jusqu'à la Theisse, et tout le pays fut livré au pillage. Il y eut une quatrième campagne, en 797 : les Huns, défaits et domptés, envoyèrent des ambassadeurs à Charlemagne pour se soumettre. La Pannonie fut tranquille pendant l'année 708; mais l'année suivante, Theudon s'échappa et appela les Huns aux armes; alors Unroch entra dans la Pannonie, et défit complétement Theudon, qui fut fait prisonnier; mais le brave lieutenant de Charlemagne tomba dans une embuscade, et périt malheureusement, pleuré de son prince, qui regretta une victoire achetée par la mort d'un de ses vaillants généraux. Theudon eut la tête tranchée, et avec lui tomba la puissante république ou monarchie des Huns, ce reste de la gloire d'Attila.

UNTERBERGER (Ignace), peintre distingué, né en 1744, à Karales dans le Tyrol, d'une famille qui a produit plusieurs artistes célèbres, travailla jusqu'à 20 ans sous les yeux de son père, qui l'envoya alors à Rome, auprès de son frère aîné, sous la direction duquel il acheva de se perfectionner. Il se fit bientôt connaître par quelques tableaux d'histoire, où il fut aisé de remarquer les progrès qu'il avait faits dans l'étude des antiquités grecques et romaines. Sa réputation lui valut d'être un des artistes chargés de copier les *Loges* de Raphaël au Vatican, chef-d'œuvre dont l'impératrice de Russie voulait embellir son palais. Il était à Vienne en 1776, lorsque, sur l'invitation de l'académie des beaux-arts qui avait engagé les artistes de cette ville à exposer leurs ouvrages, il enrichit cette exposition de quelques tableaux historiques, et surtout d'arabesques et de camées d'un genre nouveau qui obtinrent l'admiration générale. Depuis ce moment, devenu le peintre favori du ministre Kaunitz, il put à peine suffire aux demandes qui lui furent faites de toutes parts. Son premier chef-d'œuvre produisit une illusion complète; c'est un *Bacchus* qui entre dans son temple : le travail en est si parfait que le tout paraît être d'ivoire; une *Minerve* dans le même genre vint ensuite, et obtint le même succès. Une *Jeune Grecque* lui succéda, et fut suivie de plusieurs tableaux d'église parmi lesquels on distingua la *Descente du Saint-Esprit,* faite pour l'église principale de Kœnigsgratz. Le plus important de ses tableaux est son *Hébé,* qui présente l'ambroisie à Jupiter, sous la forme d'un aigle; la lumière y est surtout distribuée avec une perfection qu'aucun peintre n'a encore pu imiter. Il plut à l'empereur François II, qui l'acheta 10,000 florins et le fit placer dans sa chambre à coucher. Le pendant d'*Hébé* représente l'*Hyménée :* c'est une riante allégorie sur la *Paix* et l'*Amour,* sous la figure d'une jeune fille caressant un agneau. Ces quatre pièces ont placé Unterberger parmi les artistes du premier ordre. Ses compositions sont dessinées avec toute la noblesse qui caractérise la manière des Grecs. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer dans ses tableaux, ou ses groupes, des masses de lumières, des draperies, ou enfin son coloris. Toutes ses figures paraissent vivantes, tant l'expression en est parfaite. Ses tableaux sont en outre enrichis d'antiques, de paysages, de morceaux détachés d'architecture, d'animaux, de fleurs, enfin de différents objets tirés de la nature ou des beaux-arts, dont il avait fait une étude particulière. Quelques-uns de ses travaux ne sont pas terminés, entre autres deux *Ovide* de même grandeur, pour lesquels on lui avait déjà offert 30,000 florins. Son génie s'était aussi exercé sur la mécanique : il inventa pour une société qui faisait creuser un canal en Hongrie, un char dont l'utilité pour transporter plus promptement les terres et le sable, fut tellement reconnue par l'expérience, que le gouvernement lui accorda avec une récompense considérable, un brevet d'invention pour plusieurs années. Il inventa ausssi d'autres machines pour polir les planches des graveurs. Il mourut le 4 décembre 1797.

UNZER (Jean-Auguste), médecin et littérateur, né le 29 avril 1727 à Halle, dans le duché de Magdebourg, exerça la médecine avec succès dans sa ville natale, à Hambourg et à Altona. On lui doit un assez grand nombre d'écrits en allemand, dont les plus remarquables sont : *Pensées sur le sommeil et les songes,* Halle, 1746, in-8°; *Le médecin, ou Journal de médecine,* Hambourg, 1759 à 1764; réimprimé 1769, 6 vol. in-8°; *Physiologie de la nature animale dans les corps vivants,* Leipzig, 1771, in-8°; *Recherches physiologiques, relatives aux critiques adressées à la Physiologie d'Unzer,* ibid., 1773, in-8°.

UNZER (Jeanne-Charlotte), femme du précédent, morte en 1782, membre honoraire de plusieurs académies, publia quelques poésies et en outre des *Principes de conduite et de sagesse pour les femmes,* Halle, 1754, in-8°; 1767.

UNZER (Louis-Auguste), né en 1748 à Wernigerode, où il mourut en 1775, est auteur de quelques écrits, parmi lesquels nous citerons son *Traité sur les jardins chinois,* Lemgo, 1773, in-8°.

UPHAM (W.-Édouard), connu dans le monde littéraire par un ouvrage en anglais, intitulé : *Rameses,* par une *Histoire de l'empire ottoman,* ainsi que par la traduction des *Livres sacrés de Ceylan,* qui lui assure un rang distingué parmi les orientalistes, mourut en 1833 dans un âge peu avancé.

URBAIN (Saint), né au commencement du 4e siècle, au village de Colmiers près Grancez-le-Château, de parents nobles et très-riches, consacra sa jeunesse à l'exercice de toutes les vertus, et acquit une telle réputation de piété, qu'après la mort d'Honoré, cinquième évêque de Langres, il fut élu pour lui succéder, avec l'applaudissement de tous les fidèles. Il remplit constamment les devoirs d'un saint pasteur, rétablit les églises ruinées, pourvut à leur décoration, et fit revivre la splendeur du culte; en sorte qu'il mérita d'être appelé plutôt le fondateur que le restaurateur de l'église de Langres. Urbain assista au concile de Valence, en 375, et mourut l'année suivante. Son corps fut déposé à Dijon, dans l'église Saint-Jean-Baptiste, qu'il avait

fait élever à ses frais. Sa fête se célèbre le 23 janvier.

URBAIN Ier (SAINT), pape, successeur de saint Calixte Ier, Romain de naissance, fut élu le 15 octobre 222. Il gouverna l'Église pendant les jours de paix dont elle jouit sous l'empereur Alexandre-Sévère. Cependant quelques magistrats subalternes exercèrent des persécutions. On croit que ce pape en fut une des victimes, et qu'il subit le martyre, le 25 mai 230. Il eut pour successeur saint Pontien.

URBAIN II, élu pape le 12 mars 1088, succéda à Victor III, qui l'avait désigné, en mourant, pour le remplacer. Il était Français, et portait le nom d'Eudes ou Odon, fils du seigneur de Lagny, près Châtillon-sur-Marne, ce qui l'a fait quelquefois désigner sous le nom d'Eudes de Chastillon. Il avait fait ses études à Reims, sous saint Bruno, et il devint chanoine de la cathédrale, puis archidiacre de la même ville. Retiré ensuite à Cluny, il y fut nommé prieur par saint Hugues, qui en était abbé et qui l'envoya à Grégoire VII. Ce pape, frappé du mérite et des talents d'Odon, le nomma évêque d'Ostie, et lui donna toute sa confiance. Quoique sincèrement attaché à Grégoire, Odon soutint fermement même à Didier, en présence de Henri, que le consentement de l'Empereur était nécessaire pour l'installation du pape. Cette dissidence d'opinion ne brouilla point, ainsi qu'on a pu le remarquer, l'évêque d'Ostie avec Didier, puisque celui-ci contribua puissamment à l'élévation d'Odon. Dès le lendemain de sa nomination, le nouveau pape, qui avait pris le nom d'Urbain II, en fit part à tous les catholiques, et leur déclara par écrit qu'il suivrait en tout les traces de Grégoire VII. Cependant l'antipape était toujours dans Rome. Urbain ayant manifesté de l'indulgence pour ses partisans, les Romains se réunirent pour chasser honteusement Guibert, auquel ils firent promettre par serment qu'il n'usurperait plus le saint-siége, mais il conservait toujours celui de Ravenne. La disposition des esprits ne tarda pas à changer. La prise de Mantoue par Henri rehaussa le courage des schismatiques, c'est-à-dire de ses partisans et de ceux de l'antipape qu'ils rappelèrent alors dans les mêmes murs d'où ils venaient de l'expulser. Ces mouvements si fréquents, en sens contraires, se firent encore sentir plusieurs fois pendant le pontificat d'Urbain II, et ne finirent que sous Pascal, son successeur, par la mort de l'auteur de ces troubles déplorables. La France attira bientôt l'attention d'Urbain. Le roi Philippe Ier venait de répudier sa femme Berthe, pour épouser Bertrade, femme de Foulques, comte d'Anjou, et encore vivant. Ce divorce doublement criminel excita l'animadversion d'Urbain contre l'évêque de Senlis, qui avait donné la bénédiction nuptiale. Urbain écrivit à ce sujet une lettre très-sévère à l'archevêque de Reims, pour lui intimer de faire réparer le scandale donné par son suffrage, de remontrer au roi la faute qu'il avait commise, et la nécessité de l'effacer. Philippe fut excommunié dans le concile d'Autun et dans celui de Clermont, mais avec des formes moins sévères que celles qui avaient été employées contre Robert, son aïeul. On sait, au surplus, que Philippe fut enfin absous, après avoir promis de quitter Bertrade. En 1095, un projet plus vaste appela Urbain II dans cette même France, où déjà avait éclaté le dessein de la première croisade. L'éloquence d'Urbain acheva, au concile de Clermont, ce que les inspirations de Pierre l'Ermite avaient si glorieusement commencé. Les peuples se crurent appelés par la voix même du ciel à ces succès infaillibles, lorsque le chef suprême de la religion eut promis l'absolution des péchés, et béni les armes de tous ceux qui combattraient dans cette sainte entreprise : leurs espérances ne furent point trompées. Mais ces grands tableaux historiques sortent du cercle dans lequel nous devons nous renfermer. Nos faibles esquisses pâliraient auprès des compositions brillantes dues à la plume des Choiseul et des Michaud. Qu'il nous suffise de remarquer que ce fut un pape français qui vint dans sa patrie donner le premier mouvement à cette révolution mémorable où le triomphe de la religion chrétienne amena des changements prodigieux dans les mœurs et dans la politique de tous les États civilisés, et prépara, par des résultats inespérés, l'affermissement des trônes et la liberté des peuples. En 1098, Urbain II revint en Italie; il y tint le concile de Bari, où les Grecs se trouvèrent, et où il discuta la question de la procession du Saint-Esprit avec la supériorité de talent dont il avait déjà donné tant de preuves. Urbain vécut assez pour apprendre les premiers succès des croisés, qui s'étaient rendus maîtres d'Antioche, le 3 juin 1098; Jérusalem fut prise encore de son vivant, le 15 juillet 1099 : il mourut à Rome le 29, après onze ans quatre mois et dix-huit jours de pontificat. On trouve 59 lettres d'Urbain II dans le *Recueil* des conciles du P. Labbé. Sa *Vie*, écrite en latin par *Ruinart*, d'une manière très-intéressante, est insérée dans les *OEuvres posthumes* de dom Mabillon. Urbain eut pour successeur Pascal.

URBAIN III (HUBERT PRIVELLI ou CRIVELLI, pape, sous le nom d') fut élu le 21 novembre 1185, et succéda à Luce III. Il avait été archidiacre de Bourges, et ensuite de Milan, où il était né. Le pape Luce l'avait fait archevêque de cette même ville, puis cardinal en 1182. Sept mois après, il remplaça son bienfaiteur sur le trône pontifical. Sa nouvelle dignité le mit bientôt en contradiction avec l'empereur Frédéric Barberousse. Il se plaignit des usurpations de Frédéric, qui s'était emparé des biens que la comtesse Mathilde avait laissés au saint-siége, prenait la dépouille des évêques morts, en sorte que leurs successeurs étaient réduits à faire des extorsions pour vivre, et supprimait des monastères de filles, afin d'en confisquer les revenus, sous prétexte de déréglement des abbesses. L'Empereur, de son côté, ne pardonnait pas à Urbain d'avoir fait cardinal Volmar au lieu de Rodolphe, qu'il protégeait. Volmar avait été élu archevêque de Mayence; Frédéric fit saisir son temporel et l'attribua à son compétiteur Rodolphe. Le pape menaça l'Empereur d'excommunication, et celui-ci fit fermer tous les chemins des Alpes pour empêcher qui que ce fut d'aller à Rome; ce qui obligea Urbain d'établir, pour son légat en Allemagne, Philippe, archevêque de Cologne. Mais le plus grand chagrin qu'éprouva Urbain et qui avança ses jours, ce fut la nouvelle de la reprise de Jérusalem par les infidèles, après que cette ville eut été pendant 88 ans au pouvoir des chrétiens. Urbain, déjà très-âgé, succomba à sa douleur, et mourut à Ferrare, le 19 octobre 1187, après un an et près de onze

mois de pontificat. Il eut pour successeur Grégoire VIII.

URBAIN IV (JACQUES PANTALÉON), pape, sous le nom d'), succéda à Alexandre IV. Il était de Troyes en Champagne, et d'une naissance obscure. Mais son mérite l'avait fait élever à plusieurs places dont il avait été trouvé digne. D'abord archidiacre de Laon, ensuite évêque de Verdun, il était patriarche de Jérusalem, et se trouvait à Viterbe, où l'avait appelé une affaire de son église, au moment de la mort d'Alexandre IV. Huit cardinaux seulement étaient réunis à Viterbe pour donner un successeur à Alexandre. Ne pouvant s'accorder sur le choix de l'un d'entre eux, ils jetèrent les yeux sur Jacques Pantaléon, qui fut élu le 29 août 1261. Le premier soin d'Urbain IV fut d'augmenter le nombre des cardinaux. Il en nomma 14, dont 2 lui succédèrent par la suite. Urbain s'occupa ensuite, mais inutilement, de concilier le différend entre Alphonse, roi de Castille, et Richard, comte de Cornouailles, tous deux prétendant à l'empire d'Allemagne vacant depuis 12 ans. La couronne de Sicile fut ensuite l'objet de sa sollicitude. Il l'offrit à saint Louis pour un de ses enfants. Le saint roi la refusa malgré les instances réitérées du pontife. On sait que Charles d'Anjou l'accepta ensuite malgré les droits de Conrad, que saint Louis n'avait pas voulu violer. Ce fut Urbain IV qui institua la fête du St.-Sacrement, qu'il fixa au jeudi après l'octave de la Pentecôte. Le pape demeurait à Orviette depuis deux ans, lorsque les habitants se déclarèrent contre lui, et prirent un des forts appartenant à l'Église. Cet événement détermina Urbain à se faire porter en litière à Pérouse, où il mourut le 2 octobre 1264, après deux ans, trois mois et quatre jours de pontificat. Sa modération et sa facilité à pardonner les injures ont honoré sa mémoire. On cite surtout la douceur dont il usa envers trois gentilshommes du pays de Trèves, qui l'avaient autrefois pris et dépouillé pendant qu'il était légat d'Innocent IV en Allemagne. Ces malfaiteurs sollicitèrent son indulgence et lui offrirent des restitutions convenables depuis qu'il fut pape. Non-seulement il leur pardonna; il refusa même les restitutions, et se contenta de leur écrire pour les exhorter à ne plus commettre de pareils crimes. On a de ce pape une Paraphrase du *Miserere* dans la *Bibliothèque des Pères*, et 61 lettres dans le *Trésor des anecdotes* du P. *Martenne*.

URBAIN V, élu pape à Avignon, vers la fin d'octobre 1362, succédait à Innocent VI. Il s'appelait Guillaume Grimaud ou Grimoard, fils d'un chevalier de ce nom, seigneur de Grisac en Gévaudan au diocèse de Mende. Après avoir étudié avec succès le droit civil et canonique, qu'il enseigna lui-même ensuite tant à Montpellier qu'à Avignon, il avait été pourvu de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, puis de celle de Saint-Victor de Marseille, qu'il possédait lorsqu'il fut élu. Les cardinaux ne nommèrent point l'un d'entre eux, parce qu'ils furent longtemps à s'accorder, et préférèrent choisir un étranger. Urbain V donna un évêque à l'église d'Avignon, qui n'en avait pas eu sous les deux derniers papes, Clément et Innocent. Ils en touchaient les revenus et les faisaient administrer par des grands vicaires. Urbain y nomma son frère, qui était chanoine régulier de Saint-Pierre de Die. Le roi de France, Jean, vint visiter le pape dans Avignon, et y attendre le roi de Chypre, Pierre de Lusignan, que ses exploits contre les infidèles avaient rendu fameux. Ces deux princes projetèrent une nouvelle croisade, à laquelle Urbain donna son consentement, et qu'il favorisa de tous ses vœux; mais elle n'eut point lieu. Les Romains sollicitaient vivement Urbain de revenir à Rome pour faire cesser les maux causés en Italie par la longue absence des papes. L'empereur Charles IV l'en pressait également. Le roi Jean tâchait au contraire de le retenir à Avignon. Urbain crut que son devoir le rappelait à Rome; et en conséquence il partit de Marseille le 19 mars 1367, avec une flotte de 23 galères, et d'autres bâtiments que la reine de Naples et les Vénitiens lui avaient fournis. Il arriva à Rome le 16 octobre, et y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie. Après avoir été installé dans la chaire pontificale, il passa au Vatican, qu'il fit rétablir avec magnificence. Il n'en déploya pas moins dans le nouveau reliquaire qu'il fit exécuter pour enchâsser les chefs des deux saints apôtres Pierre et Paul. Saint Pierre y est représenté en pape avec une tiare chargée de trois couronnes. Ce monument, très-riche pour la matière, mais d'un mauvais goût d'ornement, fut déposé à Saint-Jean de Latran, sur un grand tabernacle soutenu de quatre colonnes de marbre, au-dessus du grand autel. L'empereur Charles IV vint en Italie, en 1368, à la prière du pape, avec une nombreuse armée pour soumettre les usurpateurs des terres de l'Église. Mais auparavant il avait confirmé, par une bulle d'or, tous les priviléges et donations accordés aux papes par les empereurs. Le dénombrement des domaines et des droits de l'Église de Rome y était fait avec exactitude, parce que la longue absence des papes et des empereurs y avait apporté une grande confusion, et avait donné lieu à plusieurs usurpations. L'Empereur trouva le pape à Viterbe, et alla l'attendre à son tour à un mille de Rome, où Urbain fit son entrée à cheval; l'Empereur et le comte de Savoie marchaient à pied et tenaient la bride, chacun de son côté. L'impératrice s'y rendit quelques jours après, et le pape la couronna, le jour de la Toussaint, à la messe. L'Empereur y remplissait la fonction de diacre, mais il ne lut point l'évangile, ce qu'il ne pouvait faire que le jour de Noël. L'empereur d'Orient, Jean Paléologue, vint aussi visiter Urbain à Rome, pour demander des secours aux princes d'Occident contre les Turcs. Il fut très-bien accueilli du pape; mais il ne retira point d'autre fruit de sa démarche. En 1370, Urbain déclara le dessein où il était de retourner à Avignon pour rétablir la paix entre la France et l'Angleterre. Il écrivit aux Romains pour les rassurer sur son absence. Sainte Brigitte de Suède fit de vains efforts pour le retenir, l'assurant qu'il mourrait bientôt s'il retournait à Avignon. Urbain partit le 26 août et arriva le 24 septembre. On le reçut avec une grande joie. Mais, peu de temps après, il tomba dangereusement malade, et mourut le 19 décembre, après un pontificat de huit ans, et deux mois. Urbain V exerça son zèle contre les clercs déréglés, simoniaques, et contre les usuriers. Il réforma, autant qu'il put, la pluralité des bénéfices. Pendant son pontificat, il entretint 100 étudiants en différentes universités; il fonda à Montpellier un collége pour 12 élèves

en médecine, et donna, en plusieurs occasions, des marques de sa tendre affection pour les pauvres. Il fit bâtir plusieurs églises et fonda plusieurs chapitres de chanoines. Le palais d'Avignon fut construit par ses soins. On a remarqué qu'il avait un goût singulier pour les bâtiments. Il aimait à expédier les affaires et à réprimer la chicane des avocats et des procureurs. Il ne se laissa point dominer par l'affection naturelle pour ses parents. On a de lui quelques *lettres* peu importantes. Urbain V eut pour successeur Grégoire X.

URBAIN VI, élu pape le 8 avril 1378, était né à Naples, et s'appelait Barthélemi de Prignano. Son père était Pisan, et sa mère Napolitaine. Docteur fameux en droit canon, humble, pieux, désintéressé, grand ennemi de la simonie, zélé pour la chasteté et pour la justice, mais se fiant trop sur sa prudence et trop disposé à prêter l'oreille aux flatteries, tel est le caractère moral que l'historien ecclésiastique remarque en lui ; et comme aucun trait de cet homme singulier ne doit échapper à l'histoire, en faisant la peinture de sa personne, il ajoute qu'il était de petite taille, épais, le teint basané, et âgé d'environ 60 ans, lorsqu'il fut élu pape. Il avait exercé successivement à Avignon et à Rome, des emplois distingués, et était parvenu d'abord à l'archevêché d'Auronte ou Auruntia, puis à celui de Bari, en 1376. Il disait tous les jours la messe, portait un cilice jour et nuit, jeûnait même outre les jours d'obligation, et tous les soirs se faisait lire la Bible, jusqu'à ce qu'il s'endormît. Son élection fut orageuse : elle est remarquable, parce qu'il fut le premier à qui l'on donna un compétiteur dans la personne de Clément VII, et que ce fut à cette époque qu'éclata le schisme d'Occident. Urbain succédait à Grégoire XI, qui avait enfin rétabli la résidence du pape à Rome. Pour la maintenir, le peuple voulait un pape romain : il le demandait avec tumulte autour du conclave, composé en ce moment de seize cardinaux, dont quatre seulement étaient Italiens. Ils prirent à la hâte un Napolitain, afin de ne pas paraître céder tout à fait aux clameurs populaires; mais ils l'intronisèrent avec toutes les formes accoutumées; ils écrivirent même aux six cardinaux restés à Avignon, et qui ratifièrent l'élection. Urbain ne fut pas plutôt en possession du souverain pontificat, qu'il voulut user avec une sévérité excessive de son droit de réforme et de réprimande. Il blâma publiquement les évêques qui résidaient en ce moment à Rome, et les traita de parjures. Il reprocha, dans un sermon très-violent, aux cardinaux et aux prélats, leurs mœurs scandaleuses. Cette conduite le rendit odieux : les cardinaux mécontents sortirent de Rome, et se retirèrent à Anagni, où ils appelèrent des troupes pour leur sûreté. Urbain sentit, mais trop tard, le tort qu'il avait eu d'aliéner ainsi les esprits. Il fit de vaines démarches pour rappeler à Rome ces fugitifs. Ceux-ci prétendirent bientôt que l'élection d'Urbain était nulle, comme ayant été forcée; et ce fut sur ce prétexte qu'ils se déterminèrent à élire Clément VII, ainsi qu'il a été dit à son article. Il est inutile de reproduire le tableau affligeant des dissensions qui naquirent de cet état de choses. Les puissances se partagèrent entre les deux pontifes, varièrent dans leur attachement, et plusieurs finirent par adopter la neutralité. Il faut se borner ici à ce qui regarde Urbain. Il créa 26 cardinaux pour remplacer ceux qui l'avaient abandonné, et se vit obligé de prendre des mesures de défense plus énergiques. Il appela de Hongrie Charles de Duras, pour le couronner roi de Naples, et l'opposer à Louis d'Anjou, que la reine Jeanne avait fait donataire de ses États; mais Urbain ne tarda pas à se brouiller avec son protecteur, dont il trouvait les opérations trop lentes. L'impatience d'agir ne lui permit pas de l'attendre, et il se mit en chemin pour Naples, malgré les représentations de la plupart de ses cardinaux, qui refusaient de l'accompagner, et qu'il menaça de dépouiller de leurs dignités, s'ils ne venaient le joindre. Charles l'atteignit près d'Aversa, et l'accompagna à Naples, où, sous le prétexte de le traiter avec honneur, il le fit environner d'une garde nombreuse, qui le retenait en effet prisonnier. Urbain se plaignit, et Charles lui demanda publiquement pardon avec larmes. Urbain profita de sa liberté pour se retirer à Nocera; et cet acte de défiance acheva de le brouiller avec Charles. Les cardinaux, craignant d'être victimes de cette division, refusèrent d'abord de le suivre. Ils méditèrent ensuite un autre projet; ce fut d'interdire Urbain, de s'emparer de sa personne, et de lui donner un curateur. Le pape, furieux en apprenant cette conjuration, fit instruire contre les prévenus, et les mit entre les mains de François de Prignano, son neveu, qui en fit appliquer six à la question *des cordes*, et en tira l'aveu du complot. Urbain les dégrada, et procéda ensuite à l'excommunication de Charles, de Marguerite sa femme, de l'antipape Clément, et de tous leurs fauteurs et adhérents. Le pape prêcha du haut d'une tour très-élevée; l'excommunication fut prononcée avec la croix et les cierges qu'on éteignit ensuite et qu'on jeta sur les assistants. Charles irrité des censures lancées contre lui, vint assiéger Nocera, dont il s'empara bientôt; mais Urbain, réfugié dans le château, en soutint le siége pendant sept mois. On le voyait tous les jours à sa fenêtre, une clochette et un flambeau dans les mains, excommunier l'armée assiégeante. Les six cardinaux emprisonnés souffrirent une seconde torture plus cruelle encore que la première. Urbain reçut enfin un secours que lui amenaient Raimond de Beauce, et un capitaine allemand nommé Lother de Souabe, au moyen de quoi il put s'échapper et gagner Salerne. Dans sa marche, Urbain menait avec lui toute sa cour, ses cardinaux prisonniers et l'évêque d'Aquila, qu'il avait fait arrêter également, et qu'il fit tuer en route, parce qu'il retardait sa fuite. Urbain s'embarqua à Salerne, et après avoir touché en Sicile, où il était reconnu, parvint à Gênes, le 23 septembre 1385. Là il s'occupa de créer de nouveaux cardinaux. Une conspiration formée pour s'emparer de sa personne n'eut point de succès. Il en fut de même d'un projet conçu pour l'empoisonner. On accusa deux cardinaux, Pile de Pratz et Galiot de Tarlat de Pietramala, d'avoir ourdi ces complots, et leur fuite les rendit suspects. Quant aux prisonniers, cinq disparurent dans une nuit : on racontait diversement leur mort. On crut que quelques-uns avaient été jetés à la mer, d'autres égorgés et enterrés dans une écurie. Il n'y eut d'épargné que le cardinal de Sainte-Cécile, à la prière de Richard, roi d'Angleterre. Cependant, Charles de Duras ou de la

Paix était mort en retournant en Hongrie. Sa veuve avait fait proclamer le jeune Ladislas, son fils, âgé de 10 ans. Urbain ne voulut point le reconnaître à cause des censures portées à Nocera, et se mit en chemin pour s'emparer du royaume de Naples, qu'il regardait comme sa propriété. Il quitta Gênes, et s'établit à Pérouse, d'où il partit avec une armée pour accomplir son projet; mais à peine était-il à dix milles de la ville, que sa mule tomba rudement par terre, et le blessa dangereusement. Il se fit transporter à Tivoli, et de là revint à Rome, qui le reçut avec indifférence : il y mourut, le 15 octobre 1389, après onze ans, six mois et huit jours de pontificat.

URBAIN VII (Jean-Baptiste CASTAGNA, pape, sous le nom d'), élu le 16 septembre 1590, succéda à Sixte-Quint. Il avait été d'abord professeur de droit civil et de droit canon. Son mérite l'avait fait distinguer de bonne heure, et l'avait fait nommer nonce en Allemagne et en Espagne. Il avait, dans cette dernière légation, obtenu l'affection de Philippe II, et tenu sur les fonts de baptême une des filles de ce monarque. Il avait été enfin élevé à la pourpre, et créé cardinal du titre de Saint-Marcel. Le nom d'Urbain, qu'il choisit au moment de son élection, ne convint jamais mieux à personne, par la douceur de son caractère et par la modestie de sa conduite. En se revêtant de la chape blanche, il disait que, quoique légère, elle lui paraissait pesante et bien au-dessus de ses forces. Son expérience dans les affaires, l'intégrité, l'esprit de justice, qui animaient toutes ses actions, le firent recevoir avec acclamation des Romains, fatigués, pour la plupart, de l'administration violente, mais peut-être nécessaire, de son prédécesseur. Urbain avait éloigné sa famille de toute la faveur qu'elle se promettait de son exaltation. Jamais peut-être Rome n'avait pu se promettre un tel bonheur sous un tel prince : malheureusement ces espérances furent trop tôt déçues : Urbain VII fut, dès le lendemain de son élection, attaqué d'une fièvre maligne à laquelle il succomba, le 26 septembre, après treize jours seulement de pontificat. Il eut pour successeur Grégoire XIV.

URBAIN VIII (Maffeo BARBERINI, pape, sous le nom d'), succéda à Grégoire XV, et fut élu le 6 août 1623. Il était d'une famille noble et ancienne de Florence, où elle avait occupé des places considérables. Dès son plus jeune âge, Barberini s'était distingué par ses heureuses dispositions. A l'âge de 19 ans, il fut fait prélat. Sixte-Quint l'avait nommé référendaire; Clément VIII lui avait donné le gouvernement de Fano, à l'âge de 24 ans; ensuite la charge de protonotaire apostolique et depuis l'archevêché de Nazareth : enfin, Paul V l'avait élevé à la pourpre. Il avait dressé l'acte de possession de Ferrare, et signé le contrat de mariage de Philippe III avec la reine Marguerite. Barberini, envoyé nonce en France, y était venu pour complimenter Henri IV sur la naissance du Dauphin, depuis Louis XIII. L'élection d'Urbain VIII fut généralement approuvée, à cause de l'intégrité de ses mœurs et de l'habileté avec laquelle il s'était acquitté de tous ses emplois. Son zèle pour les intérêts de la religion confirma les heureuses espérances que son élection avait fait concevoir. Il s'attacha à la conversion des hérétiques, surtout des schismatiques d'Orient, et réussit à l'égard de quelques-uns. Il exhorta les évêques à procéder contre les femmes qui paraissaient à l'église d'une manière contraire à la modestie. Ce qui l'occupa souvent, ce fut la béatification et la canonisation de quelques personnes célèbres par la piété de toute leur vie, tels que André Avellin, Gaëtan de Thienne, Félix de Cantalice, François de Borgia, Élisabeth de Portugal, Ignace de Loyola et saint Roch. Ces actes solennels de la puissance des clefs lui paraissaient essentiels à confirmer de plus en plus d'une manière irrévocable, parce qu'ils avaient fait un sujet de contestation dans les premiers siècles, où chaque Église s'attribuait particulièrement ce pouvoir. Urbain VIII, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, défendit de rendre aucun culte à ceux qui étaient morts, même en odeur de sainteté, avant qu'ils eussent été béatifiés ou canonisés par la cour de Rome. Ce pape fit bâtir de nouvelles églises, et en répara beaucoup d'anciennes. Il conféra, le premier, le titre d'*Éminence* aux cardinaux, et leur donna ainsi le rang de princes de l'Église. Il renouvela plusieurs fois la fameuse bulle *In cœnâ Domini,* proscrite en France, et depuis abolie par Clément XIV. Il supprima, en 1630, l'ordre des jésuitesses, qui s'était multiplié en Italie et dans les Pays-Bas, comme étant contraire aux saines doctrines et aux bonnes mœurs. La vie politique d'Urbain VIII mérite aussi d'être remarquée par des événements et des actes d'une grande importance. Pendant la guerre de la Valteline, sous le ministère du cardinal de Richelieu, il imposa un tribut à tout le clergé d'Italie, qui était sous la domination espagnole; il fit fortifier le château Saint-Ange, et plusieurs endroits de Rome; il réussit à réunir au domaine du saint-siége le duché d'Urbin, les comtés de Montefeltro et de Gubio, la seigneurie de Pesaro, et le vicariat de Sinigaglia. En 1639, Urbain VIII déclara la guerre au duc de Parme, et lui enleva Castro, dont il voulait réunir le duché au saint-siége, faute par le duc de rembourser les sommes qu'il devait au mont-de-piété de Rome, et pour lesquelles il avait engagé son duché. Ce fut une guerre de chicane, prolongée par des négociations infructueuses, et qui ne fut terminée qu'en 1644. La France, les Vénitiens, le grand-duc de Toscane et le vice-roi de Naples furent les médiateurs de la paix; et le duc de Parme rentra dans la possession de Castro. Ce fut Urbain VIII qui condamna le livre de Jansenius, par sa bulle de 1642. On sait trop ce qu'il en résulta de troubles et de dissensions jusqu'à la fin de ce siècle, et dans tout le cours du suivant, pour que nous ayions à nous appesantir davantage sur ce sujet. Urbain VIII mourut, le 29 juillet 1644, après avoir gouverné l'Église pendant 21 ans et 22 jours. Il eut pour successeur Innocent X.

URBAIN (Ferdinand de SAINT-), célèbre artiste, né à Nancy en 1654, quitta sa patrie fort jeune encore, et visita les académies les plus renommées d'Allemagne et d'Italie, pour se perfectionner dans tous les arts du dessin. Il remplit pendant 10 années les fonctions de premier graveur et de premier architecte du conseil municipal de Bologne, et passa ensuite au service des papes Innocent XI, Alexandre VIII et Innocent XII, avec les titres de premier architecte et de directeur de leur

cabinet de médailles. En 1705, cédant aux instances de son souverain, Léopold Ier, duc de Lorraine, il revint à Nancy, où il fut investi des mêmes fonctions qu'il avait remplies en Italie, et où il mourut en 1731, comblé de faveurs. C'est surtout comme graveur, et spécialement graveur pour médailles et monnaies, qu'il s'est fait un nom. Toutes les matrices sorties de son burin ont été transportées à Vienne, où on les montre dans le cabinet des médailles de l'empereur.

URBAN. *Voyez* **FORTIA D'URBAN.**

URBANUS (Henri). *Voyez* **CORDUS.**

URBIN (ducs d'). *Voyez* **MONTEFELTRO** et **ROVÈRE.**

URCEUS CODRUS (Antoine). *Voyez* **CODRUS.**

URFÉ (Anne d'), poëte plus que médiocre, né dans le Forez en 1555, d'une ancienne et illustre famille, alliée aux maisons de Lascaris et de Savoie, s'éprit d'amour pour la belle Diane de Châteu-Morand, la plus riche héritière de sa province, et l'épousa selon toute apparence en 1575, mais au plus tard en 1577. Ce mariage, résultat d'une inclination mutuelle, fut pourtant annulé, sur la demande des deux époux, par sentence de l'officialité de Lyon en 1598. D'Urfé entra dans les ordres l'année suivante, obtint successivement plusieurs bénéfices, et mourut en 1621. Il avait été bailli, puis lieutenant général du Forez, et Henri IV, dont il défendit avec un zèle constant les droits au trône, l'avait nommé membre de ses conseils d'État et privé. La *Diane* d'Anne d'Urfé est un recueil de 150 sonnets, demeurés manuscrits à l'exception de 5 que Duverdier a publiés dans sa *Bibliothèque française*, où il cite quelques autres ouvrage du même auteur.

URFÉ (Honoré d'), l'auteur de l'*Astrée*, frère cadet du précédent, naquit à Marseille le 11 février 1567. Étant en 1583 au collége de Tournon, il y représenta avec ses camarades une espèce de drame de sa composition. Il embrassa la profession des armes, obtint une compagnie de 50 hommes, et signala sa valeur dans la guerre de la Ligue, ainsi que son habileté dans les négociations dont il fut chargé en Savoie et à Venise. Après la dissolution du mariage de son frère, il épousa Diane de Château-Morand, pour ne pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avait apportés. L'âge et surtout la malpropreté de Diane, toujours environnée de gros chiens, qui entretenaient dans sa chambre et presque dans son lit une odeur insupportable, finirent par rebuter son second époux. Il se sépara d'elle, et alla vivre dans une terre qu'il possédait aux environs de Nice. Ce fut là qu'il composa son *Astrée*, dont la Ire partie, publiée en 1610, eut un succès extraordinaire. Il n'avait pas entièrement achevé ce roman, lorsqu'il mourut à Villefranche en 1625. Baro, son secrétaire, le termina sur ses manuscrits. Les meilleures éditions de l'*Astrée* sont celles de Paris, 1637, et de Rouen, 1647, 5 vol. petit in-8°. Les bergers de Lignon vinrent remplacer les héros de chevalerie dont on était las; et les esprits fatigués du spectacle continuel des troubles civils, durent trouver beaucoup de charme dans la description, même fausse et maniérée, des plaisirs calmes et simples de la campagne. Un examen plus approfondi des circonstances au milieu desquelles parut ce livre singulier et la lecture de l'*Astrée*, si quelqu'un aujourd'hui pouvait s'y résigner, feraient concevoir cet engouement des contemporains, partagé dans l'âge suivant par Segrais, Pelisson et la Fontaine. Parmi les autres écrits, bien moins connus, du même d'Urfé, nous citerons : *la Syreine*, Paris, 1611, 1618, in-8°, et *la sylvanire, ou la Morte vive*, fable bocagère, 1625, in-8°.

URIE HÉTÉEN (*Feu du Seigneur*), était le mari de Bethsabée. Quand David s'aperçut qu'elle était enceinte, il fit venir Urie à Jérusalem, où il le retint deux jours, l'engageant à aller passer la nuit dans sa maison. David poussa la précaution jusqu'à l'enivrer; mais Urie persista à se tenir aux portes du palais, avec les officiers de garde, pendant les deux nuits qu'il passa à Jérusalem. Alors le roi l'envoya au siége de Rabba, où, par son ordre, il fut exposé à l'endroit le plus dangereux; il y fut tué. (2e *Livre des Rois*, chap. 11.)

URIE, souverain pontife, fut successeur de Sadoc II. Achaz, roi de Juda, étant allé à Damas, au-devant de Théglathphalasar, roi des Assyriens, et ayant vu un autel dont la forme lui plut, il en envoya à Urie un modèle qui représentait exactement tout l'ouvrage. Le pontife en éleva un tout semblable, sur lequel le roi, à son retour, immola des holocaustes, et fit des sacrifices. Le pontife poussa la complaisance plus loin : aprés avoir transféré l'*autel d'airain* à côté de celui qu'il avait élevé, il le négligea entièrement, et n'immola plus dessus l'holocauste du soir et du matin. Il n'offrit plus les sacrifices et les oblations que sur le nouveau, au mépris des lois du Seigneur, et au grand scandale d'Israël.

URIE, fils de Séméi de Cariathiarim, contemporain de Jérémie, prophétisait les mêmes choses que ce prophète devant le roi Joachim, les princes et les plus puissants de sa cour. Le roi voulut le faire mourir; Urie le sut, il eut peur, il s'enfuit, et se retira en Égypte. Le roi envoya Elnathan et des hommes avec lui pour le prendre. Ils s'emparèrent d'Urie, et l'amenèrent à Joachim, qui le fit mourir par l'épée, et voulut que son corps fût enseveli sans honneur dans les sépulcres des derniers du peuple.

URQUIJO (Don Marianno-Luiz de), ministre d'État espagnol, naquit en Biscaye et reçut une partie de son éducation en Angleterre : après avoir fait plusieurs voyages, il retourna en Espagne et suivit la carrière diplomatique, d'abord sous les ministres Florida-Blanca, d'Aranda, le duc d'Alcudia, et ensuite sous M. de Saavedra qu'il remplaça en 1798. Ses talents et ses qualités éminentes le firent distinguer de la reine et de son favori Godoy. Mais des intrigues de cour ne tardèrent pas à le brouiller avec le prince de la Paix. Voici ce qui y donna lieu. Après la conclusion de la paix avec l'Espagne, le Directoire exécutif de la république française ayant résolu de former une alliance avec ce royaume, fit choix de l'amiral Truguet pour représenter la France à la cour de Madrid, choix d'autant plus judicieux, qu'il s'agissait de la coopération des forces navales des deux États et d'intérêts coloniaux, objets sur lesquels cet habile marin possédait les connaissances les plus étendues. Mais pour que l'Espagne devînt un allié utile, il fallait opérer de grands changements dans ses institutions, soustraire ce beau pays à la funeste influence des moines

et de la superstition, et modifier les lois sur les successions de manière à effectuer une plus grande division de la propriété foncière. Urquijo, qui connaissait la nécessité de ces réformes, crut l'occasion favorable, et, fort de l'appui de la France, il se concerta avec ses collègues et entreprit la tâche difficile de reconstituer l'Espagne. Le premier acte du ministère fut de rendre publiques les procédures de l'inquisition, ce qui devait diminuer considérablement le pouvoir de ce tribunal aussi inique que redoutable; il fut ensuite question d'abolir les majorats et de rétablir l'autorité des cortès, en modifiant cette antique institution nationale si chère aux anciens Espagnols, d'après l'esprit et les besoins du siècle. Cependant le prince de la Paix, qui s'était d'abord montré favorable aux réformes, surtout à celles qui avaient pour but la diminution de la puissance ecclésiastique, était trop jaloux de son autorité, trop opposé à l'ambassadeur français et aux vues du Directoire, et avait d'ailleurs trop d'empire sur l'esprit de la reine, pour que Urquijo pût se flatter de venir à bout d'exécuter le vaste plan qu'il avait conçu. Il fut donc résolu qu'on écarterait le prince de la Paix, et Urquijo eut assez d'adresse pour y faire consentir la reine: le favori fut disgracié, et il n'était plus question à Madrid et à Paris que de la constitution que le roi d'Espagne allait accorder à ses sujets, mais cet espoir ne tarda pas à s'évanouir; Urquijo s'aperçut bientôt que la reine l'avait joué et que la disgrâce du favori n'était qu'apparente : Godoy et sa protectrice jurèrent la perte du ministre réformateur, et mirent tout en œuvre auprès du Directoire français pour le décider à rappeler l'amiral Truguet de Madrid. Ces intrigues eurent un plein succès; Barras, qui ne songeait qu'à amasser des richesses et qui ne se souciait guère des intérêts de la France, entra parfaitement dans les vues de la reine d'Espagne; non-seulement l'ambassadeur français fut rappelé, mais on lui donna pour successeur un homme docile dont la reine et le prince de la Paix surent s'emparer à force de cajoleries et de bons procédés. Sur ces entrefaites, le favori était rentré au ministère et Urquijo se trouva en butte aux accusations du clergé dirigées par l'inquisition. Cevallos, allié de Godoy, devint un des ennemis les plus acharnés d'Urquijo, qui fut renvoyé du ministère et enfermé dans un cachot; il en sortit après deux ans de détention et obtint comme une grâce, et malgré les instances des prêtres, d'être exilé. Bientôt Charles IV le rappela de nouveau auprès de lui, mais il n'y jouit pas longtemps de cette faveur et se retira dans sa province. Lors des événements d'Aranjuez, il se trouvait à Bilbao et se rendit à Vittoria, le 11 avril 1808, pour se présenter à Ferdinand et le détourner du projet insensé d'aller à Bayonne se livrer à Napoléon. Le nouveau roi accueillit Urquijo avec la plus grande bienveillance, mais Cevallos et Escoiquiz eurent plus d'empire sur l'esprit de leur maître, et tous les efforts d'Urquijo furent inutiles; Napoléon avait fasciné toute la cour de Ferdinand, et l'aveuglement de ses conseillers ne pouvait se comparer qu'à leur présomption. Urquijo conseilla au roi de se retirer en Aragon, et offrit d'aller entamer des négociations avec l'empereur des Français, mais ses conseils furent dédaignés et ses offres rejetées. Il se retira alors à Bilbao, le cœur navré des malheurs qui allaient fondre sur la malheureuse Espagne. Avant de quitter Vittoria, il adressa à son ami don Gregorio de la Cuesta, capitaine général de la Vieille-Castille, une lettre très-remarquable, datée du 13 avril, dans laquelle il lui donne le détail de son entrevue avec Ferdinand, et des conversations qu'il venait d'avoir avec ses conseillers, et où il envisage les suites funestes de la résolution impolitique qu'on avait fait adopter à Ferdinand. Les événements ne tardèrent pas à réaliser les prévisions d'Urquijo; et la double abdication de Charles IV et de son fils livra le trône d'Espagne à Napoléon qui en investit son frère Joseph. Dans cette conjoncture Urquijo crut, avec les hommes les plus éclairés de l'Espagne, tels que l'amiral Mazaredo, O'Farril, Azanza, que la seule chance de sauver la patrie, de lui éviter des malheurs incurables et de lui donner des institutions sans lesquelles elle ne pourrait se régénérer, était de se rallier au roi Joseph, dont l'excellent caractère et la conduite qu'il avait tenue comme roi de Naples, étaient de sûrs garants de ce qu'il pourrait faire pour le bonheur de l'Espagne, sous la direction de ministres éclairés et patriotes. Il consentit donc à faire partie d'un ministère que Joseph choisit parmi ce qu'il y avait plus capable et de plus digne en Espagne, et ne cessa de se livrer avec le plus grand dévouement au service de la patrie. Malheureusement le caractère de Napoléon, les fautes multipliées que son ignorance du caractère espagnol lui fit commettre, et la nullité de son frère dans le rang où il se trouvait placé, rendirent inutiles les efforts de tant d'hommes de mérite. Après avoir été longtemps témoin des maux de sa patrie et avoir eu la douleur de ne pouvoir y porter aucun remède, Urquijo la quitta lorsque le sort des armes força Joseph à quitter l'Espagne. Il le suivit en France, où il vécut très-retiré, entouré de quelques amis qui savaient apprécier ses talents et ses vertus. Au mois d'avril 1817, il reçut du roi Charles IV un témoignage éclatant d'affection, auquel il fut très-sensible, car c'était une preuve certaine que ce vieux monarque rendait la justice aux intentions d'un homme, qui, à toutes les époques de sa vie publique, n'avait eu en vue que le bonheur de l'Espagne. C'est une vérité que tous les partis ont reconnue, et l'auteur de cet article a entendu Cevallos lui-même, en 1810, parler avec le plus grand éloge des intentions d'Urquijo et de ses collègues. Cet estimable homme d'État est mort à Paris, au mois de mai 1817, estimé et regretté de ses compagnons d'exil et de beaucoup de Français et d'étrangers qui avaient eu des liaisons intimes avec lui.

URRAQUE ou URRACA, reine de Castille, fille et héritière d'Alphonse VI, épousa d'abord Raymond de Bourgogne, qui mourut en 1100, et se remaria 6 années après avec Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre. Par cette union, les trois couronnes de l'Espagne chrétienne se trouvèrent fixées sur la même tête; mais la haine et l'antipathie éclatèrent bientôt entre le roi et la reine. Aussi ambitieuse que galante, Urraque voulut exclure son époux de son trône et de son lit, et par ses intrigues elle détermina les grands à refuser à Alphonse le titre de roi de Castille. Ce prince, non moins ambitieux, entra dans ce royaume à la tête d'une armée nombreuse, et après avoir vaincu les partisans de la

reine, il força les états assemblés à le reconnaître en qualité de roi. Urraque, pour se venger, chassa les seigneurs qui s'étaient trouvés aux états, et se maintint par la force en possession de la Castille. Aussi voluptueuse que belle, cette princesse se livra au penchant de son cœur, oubliant ses devoirs dans les bras de don Pedro de Lara et du comte de Gauderpirce : jamais on n'avait vu sur le trône de Castille des amours si publics et si scandaleux. Tous les historiens espagnols, à l'exception de Sandoval, prétendent qu'elle eut du comte de Lara un fils appelé *Hurtado*, qui fut la tige de l'illustre maison de Hurtado de Mendoza. Alphonse, indigné, apprenant d'ailleurs que la reine se disposait à faire casser son mariage et à le chasser à main armée, la fit arrêter et enfermer dans le château de Castellan. Cette violence aigrit la noblesse soulevée bientôt par Lara. Les Castillans prirent les armes et délivrèrent la reine. A peine fut-elle en liberté, qu'elle demanda à être séparée d'Alphonse. L'évêque de Compostelle, nommé par la cour de Rome pour juger ce différend, déclara le mariage nul. Alphonse répudia Urraque; mais en abandonnant une épouse qu'il méprisait, il voulait garder une partie de sa riche dot, et remplissait la Castille de ses soldats. Urraque rassembla ses partisans à Sahagun, et se prépara à la guerre. On en vint à une bataille, en 1111, près de Sepulveda. Les deux amants de la reine commandaient son armée : l'un d'eux fut tué; et Alphonse, vainqueur, livra la Castille au pillage. La reine, sans ressource, se retira en Galice. Les partisans d'Alphonse y formèrent une conjuration pour lui livrer la princesse fugitive; mais la conspiration ayant été découverte et dissipée, Urraque rassembla une nouvelle armée et marcha en Castille. A son approche, Alphonse lève le siége d'Astorga, et se retire à Carrion; la reine l'y assiége et le contraint de demander la paix; il l'obtint à condition d'évacuer la Castille. Urraque régna seule depuis 1109 jusqu'en 1117, que les Castillans, indignés de son excessive faiblesse pour don Pedro de Lara, donnèrent le trône à son fils Alphonse Raymond, qu'elle avait eu de son premier époux. La reine régna dès lors conjointement avec son fils; mais, aussi mauvaise mère que mauvaise épouse, elle lui fit bientôt la guerre pour régner seule en Galice et à Léon. Une telle reine ne pouvait être aimée de ses sujets; aussi eut-elle besoin de tout son courage pour apaiser deux séditions dont elle faillit être victime. Retirée à Léon, elle parut abandonner à son fils le gouvernement, tandis qu'elle cherchait secrètement à recouvrer son ancienne autorité. Le roi, voulant faire échouer les projets de sa mère, vint l'assiéger dans le château de Léon, et ne lui donna la liberté qu'après qu'elle eut renoncé à la couronne de Castille. Mais la fière Urraque trouva encore le moyen de se remettre à la tête du gouvernement et de régner à Léon d'une manière absolue. Elle déclara la guerre à Thérèse sa sœur, comtesse de Portugal, qui pendant les troubles s'était emparée de plusieurs places de la Galice. Les deux sœurs en vinrent aux mains, en 1121, sur les bords du Minho : la victoire demeura à Urraque, dont l'armée entra en Portugal et mit tout à feu et à sang. Cette princesse mourut en 1126, d'une couche laborieuse, selon les uns, et selon d'autres, d'une mort subite en sortant de piller le trésor de l'église Saint-Isidore de Léon. Tel est le résumé des événements extraordinaires dont se compose la vie agitée de la princesse Urraque. Presque tous les historiens l'ont jugée sévèrement à cause de ses mœurs scandaleuses, et n'ont pas rendu justice aux talents et à l'énergie qu'elle déploya dans plus d'une crise. Pendant son règne, la Castille fut continuellement déchirée par des guerres civiles, et l'on ne peut douter que, placée dans des circonstances plus heureuses, Urraque n'eût égalé, par la vigueur de son administration, les reines les plus célèbres.

URREA (Jérôme de), écrivain espagnol, né vers 1515 à Epila, en Aragon, se distingua au service militaire pendant la seconde moitié du règne de Charles-Quint, qui le fit chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Comme beaucoup d'autres gentilshommes attachés à ce prince, il se délassait des fatigues de la guerre par la culture des lettres et de la poésie. La plus estimée de ses productions est un *Dialogue* (en prose) *sur le véritable honneur militaire et les moyens de concilier l'honneur avec la conscience*, Venise, 1566, in-4°; Madrid, 1575, in-8°.

URRUTIA (Joseph de), général espagnol, né, en Biscaye, vers l'an 1728, entra de bonne heure dans la carrière militaire, s'éleva par son seul mérite, et parvint successivement au grade de brigadier : il servit en cette qualité, en 1791, et se distingua à la défense de Ceuta, assiégée par le roi de Maroc. Lorsque la guerre entre la France et l'Espagne éclata, Urrutia fit la campagne de 1793, à l'armée de Catalogne, avec le titre de maréchal de camp, sous le général Ricardos, dont il commanda l'avant-garde, et il prit plusieurs places en Roussillon. A la fin de cette année, il passa, avec le grade de lieutenant général, à l'armée de Navarre et Guipuzcoa, qu'il commanda par *interim*, en février et mars 1794, tandis que le général en chef Caro avait été appelé à la cour. Il fut ensuite chargé du commandement de l'aile droite de cette armée, et contribua à la belle défense de la vallée de Bazlan et de la Navarre. La défaite et la mort du général comte de la Union, ayant affaibli et désorganisé l'armée de Catalogne, Urrutia fut appelé au commandement de cette armée, en décembre 1794, et en même temps nommé capitaine général de la Catalogne, et président de l'audience royale de cette province. Dans l'état des choses, on ne pouvait faire un meilleur choix. A peine arrivé à Girone, Urrutia fit cesser l'espèce d'anarchie qui divisait les chefs, rétablit la discipline et s'occupa sans relâche à recruter, à réorganiser l'armée et à s'opposer aux progrès des Français : maîtres de Figueras et du fort San-Fernando qui leur avait été livré par trahison ou par lâcheté, ils assiégeaient la place de Rosas et le fort la Trinité ou le Bouton. Si Urrutia ne put empêcher la prise de ces deux places, il contribua du moins à en retarder la réduction, et à diminuer les avantages que les vainqueurs espéraient retirer de ces deux conquêtes, dont les garnisons furent sauvées et embarquées sur la flotte de Gravina. Il eut surtout l'honneur de borner les succès de l'armée républicaine, qu'il arrêta sur les bords de la Fluvia, et de la combattre avec des succès balancés. Lorsque Schérer eut remplacé Pérignon dans le commandement de l'ar-

mée française, Urrutia obtint une supériorité plus marquée; et la bataille qu'il soutint près de Pontos, le 14 juin 1795, fut comptée, avec quelque raison, par les Espagnols, pour une victoire. Il reprit alors l'offensive; et sans la paix qui fut signée à Bâle, le 22 juillet, il eût peut-être reporté le théâtre de la guerre dans le Roussillon; car, le 26 et le 27, les maréchaux de camp sous ses ordres, la Cuesta et Oquendo, avaient forcé Puycerda et Belver, reconquis la Cerdagne espagnole, dont les Français étaient maîtres depuis deux ans, et fait prisonniers 2,500 hommes qui en formaient les garnisons. Urrutia quitta bientôt le gouvernement de la Catalogne, et fut nommé au grade supérieur de capitaine général, qui équivaut à celui de maréchal de France. Au printemps de 1796, il fut appelé à Aranjuez pour y faire partie d'un conseil de 22 généraux, chargés de rédiger de nouveaux plans et règlements militaires. Il fut ensuite commandant général de l'artillerie et du génie. Loin de faire sa cour au favori Godoy, prince de la Paix, Urrutia refusa de commander sous lui l'armée destinée contre le Portugal, et mourut à Madrid, sur la fin de l'année 1800, dans une sorte de disgrâce.

URSATUS (Sertorius). *Voyez* **URSATO**.

URSIN (Jean-Henri), antiquaire, mort en 1667, surintendant ecclésiastique à Ratisbonne, a publié entre autres ouvrages : *Compendium historiæ de ecclesiar. germanicar. origine et progressu, ab ascensione Christi usque ad Carolum Magnum,* Nuremberg, 1664, in-8°.

URSIN (George-Henri), fils du précédent, né en 1647, enseigna les belles-lettres à Ratisbonne, où il mourut en 1707. On lui doit plusieurs ouvrages philologiques, entre autres : *Grammatica græca et selecta græca ex optimis linguæ auctoribus excerpta,* Nuremberg, 1691, réimprimé en 1714, in-8°.

URSIN (Jean-Frédéric), né en 1735, à Meissen, en Saxe, mort en 1796, à Boritz, où il était pasteur, est particulièrement connu par une traduction allemande de la *Chronique de Dithmar,* qu'il publia, précédée de la *Vie* de l'auteur, à Dresde, 1790. Il avait préparé du même ouvrage une édition latine, avec des *Notes,* qu'il n'eut pas le temps de livrer au public; mais son travail a été employé par Wagner, dans son édition : *Dithmari Chronicon,* etc., Nuremberg, 1807, in-4°.

URSIN ou **URSICIN**, antipape. *Voyez* **DAMASE** (St.), pape.

URSINS (Jean JOUVENEL ou JUVENAL des), l'un des plus grands magistrats dont la France puisse s'honorer, ne descendait pas, comme on l'a prétendu, des *Orsini,* mais tirait son origine d'une famille anglaise, établie en Champagne, à la suite des guerres. Né vers 1360 à Troyes, il signala de bonne heure ses talents au barreau de Paris. Sa capacité le fit choisir, en 1388, pour remplir la charge de prévôt des marchands, supprimée après la sédition des *Maillotins,* mais qu'il était urgent de rétablir. Il s'occupa d'abord d'assurer la libre navigation de la Seine et de la Marne, gênée par les moulins que les seigneurs avaient multipliés sur ces deux rivières. Ayant obtenu du parlement l'autorisation de les faire détruire, en indemnisant les propriétaires, il prit si bien ses mesures, que toutes les digues furent coupées dans une seule nuit. Le zèle du prévôt des marchands pour le bien public lui mérita la confiance de Charles VI. La maladie de ce prince ayant fait passer le gouvernement dans les mains des ducs de Berry et de Bourgogne (Philippe le Hardi), tous les ministres du roi se trouvèrent exposés aux vengeances des grands. Malgré les dangers qu'il devait courir lui-même, Juvenal n'hésita pas à prendre la défense de Noviant, dont il était allié par son mariage avec sa nièce, et il parvint à lui sauver la vie. Le duc de Bourgogne, irrité contre Juvenal, suborna 30 témoins qui déposèrent l'avoir entendu tenir des propos séditieux. L'affaire fut instruite par des commissaires du Châtelet, et Juvenal, cité devant le roi, qui résidait alors à Vincennes (1393). Le bruit s'étant répandu dans Paris, que le prévôt des marchands était menacé, 3 à 400 des plus notables habitants s'offrirent pour l'escorter. Juvenal confondit ses accusateurs. Le danger auquel il venait d'échapper n'affaiblit point son courage. Au milieu des factions qui désolaient la France, il resta seul inébranlable dans son attachement au roi, reprochant avec la même franchise, au duc d'Orléans et au duc de Bourgogne, les malheurs dont ils étaient la cause, et cherchant à réconcilier ces deux princes. En 1400, Juvenal fut pourvu de la charge d'avocat général au parlement. Cette place importante lui fournit de nouvelles occasions de faire éclater son amour pour le bien public. Il défendit avec une noble fermeté les prérogatives de la couronne contre les prétentions du saint-siége; et soutint que le roi a le droit d'assembler son clergé, de le présider, de lui proposer toutes les mesures qu'il croit utiles à son peuple, et d'en assurer l'exécution. Après l'assassinat du duc d'Orléans (1407), Juvenal fit décider que la régence appartiendrait à la reine pendant la maladie du roi. C'était le seul moyen d'apaiser les troubles résultant des prétentions des princes à gouverner l'État. Le duc de Lorraine ayant fait abattre les armes de France, placées à Neufchâteau, ville relevant de la couronne, le parlement condamna ce prince par contumace au bannissement et à la confiscation de ses biens. Cependant le duc, protégé par Jean sans Peur, osa venir à Paris. Aussitôt le parlement députa Juvenal au roi, pour lui remontrer la nécessité de maintenir son arrêt. Il arrive au pied du trône, dans le moment que le duc de Bourgogne présentait au roi le duc de Lorraine, et sans se laisser intimider par la présence de Jean sans Peur, il expose avec force le sujet de sa commission. Que tous ceux qui sont bons et loyaux viennent avec moi, dit Juvenal, et que les autres restent avec M. de Lorraine. Confondu par cette apostrophe, le duc de Bourgogne lui-même quitta le duc de Lorraine, qu'il *tenait par la manche,* et vint se placer à côté de Juvenal. Le duc de Lorraine, se voyant seul, recourut à la clémence du roi, qui lui pardonna (1412). Jean sans Peur, maître de Paris, abandonna sans scrupule à la rage de ses partisans, les *Armagnacs* qui n'avaient pu s'échapper. Juvenal taxé par les *Cabochiens* à 2,000 écus, fut mis en prison jusqu'à ce qu'il eût complété le paiement de cette somme. Certain d'être secondé par tous les bons citoyens, il osa concevoir le projet de délivrer la famille royale des mains des Bourguignons, et il exécuta cette étonnante résolution, seul, et sans qu'il en coûtât la vie à personne. Peu de jours après, il sauva le roi, que le

duc de Bourgogne avait fait sortir de Paris, sous prétexte de la chasse, et qu'il se proposait de conduire à Méaux. Le Dauphin, Louis, ayant pris les rênes du gouvernement, récompensa la fidélité de Juvenal en le nommant son chancelier. Lorsque la guerre fut déclarée au duc de Bourgogne, Juvenal accompagna le Dauphin au siége d'Arras, et lui fit accepter les propositions de paix offertes par Jean sans Peur (1414). Ce fut le dernier service qu'il rendit à la France. Ayant voulu s'opposer aux dilapidations des courtisans, il fut remplacé dans la charge de chancelier par un ministre plus complaisant et moins désintéressé. A la mort de Charles VI, ses domaines furent confisqués par les Anglais; mais il y rentra peu de temps après, et fut nommé président au parlement qui siégeait alors à Poitiers. Ce grand homme mourut le 1er avril 1431.

URSINS (Jean JUVENAL des), historien, fils du précédent, naquit à Paris en 1388, et suivit d'abord la carrière que son père avait parcourue d'une manière si brillante. Conseiller et maître des requêtes en 1416, il fut ensuite pourvu de la charge d'avocat général au parlement, qui siégeait alors à Poitiers, et montra, dans ces différents emplois, beaucoup de talents et d'intégrité. Ayant embrassé depuis l'état ecclésiastique, il fut élu successivement, en 1432, évêque de Beauvais; en 1444, évêque de Laon; et en 1449, archevêque de Reims, sur la résignation de son frère cadet. Député la même année, avec le brave Dunois, à Rouen, il contribua beaucoup à préparer l'expulsion des Anglais de la Normandie. Il tint, en 1455, un concile métropolitain à Soissons. L'année suivante, il présida les évêques chargés de réviser le procès de Jeanne d'Arc, et fit justice des absurdes imputations dont les Anglais avaient essayé de flétrir la mémoire de cette héroïne. Ce fut Juvenal qui sacra Louis XI, en qualité d'archevêque de Reims. Ce monarque avait promis à son sacre de ne point augmenter les impôts; mais il ne tarda pas de violer son serment. Les habitants de Reims furent les premiers à se révolter contre le monarque parjure. Juvenal ne négligea rien pour les ramener à l'obéissance; mais il saisit cette circonstance pour faire entendre au roi de dures vérités. Juvenal assista, en 1468, aux états de Tours; et il y parle vivement sur la nécessité de ne point démembrer de la couronne la Normandie, que Louis XI avait été forcé de promettre à son frère par le traité de Conflans. Cet illustre prélat mourut à Reims, le 14 juillet 1473. On a de Juvenal : l'*Histoire de Charles VI et des choses mémorables advenues pendant quarante-deux années de son règne* (de 1380 à 1422.)

URSINS (Guillaume JUVENAL des), chancelier de France, frère du précédent, naquit à Paris le 15 mars 1400. Doué d'un esprit pénétrant, il y joignit beaucoup de bravoure, et se distingua dans presque tous les emplois de la robe et de l'épée. Le roi Charles VII, qui l'avait nommé conseiller au parlement en 1423, le fit chevalier lors de son sacre à Reims (1429), et lui donna une compagnie de gens d'armes, à la tête de laquelle il se signala dans les guerres contre les Anglais. Il devint ensuite lieutenant du Dauphiné, bailli de Sens, et fut enfin nommé chancelier en 1445. Cette dignité ne l'empêcha pas d'aller au siége de Caen en 1449. Il instruisit lui-même le procès de Jean II, duc d'Alençon, et, l'ayant convaincu du crime de lèse-majesté, le fit condamner et lui lut sa sentence. A son avénement au trône, Louis XI écarta des emplois tous les ministres de son père. Guillaume fut remplacé par Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans; mais il fut réintégré dans sa charge en 1465. Il ouvrit les états de Tours (1468) par un éloge du roi et de la nation, loua la fidélité des peuples, la confiance des princes, et l'amour réciproque des sujets et du souverain, et parla fortement contre les cabales. On sait que les états accordèrent toutes les demandes du chancelier, et prononcèrent la nullité du traité de Conflans, par lequel Louis XI avait promis au duc de Berri, son frère, de lui donner la Normandie en apanage. Guillaume fut un des commissaires chargés de travailler au procès du cardinal de la Balue. Il mourut à Paris le 23 juin 1472.

URSINS (Anne-Marie de la TRÉMOILLE, princesse des), si célèbre dans les fastes de l'Espagne, était Française, et avait épousé, en 1659, Adrien-Blaise de Talleyrand, prince de Chalais, qu'elle suivit dans l'exil, en 1663, lorsque son duel fameux contre la Frette, le chevalier de Saint-Aignan et le marquis d'Argenlieu, l'obligea de quitter la France. Restée veuve bientôt après, elle fut protégée et peut-être aimée par les cardinaux de Bouillon et d'Estrées, qui lui firent épouser, en 1675, le duc de Bracciano, chef de la puissante famille Orsini (des Ursins), déjà vieux et possesseur d'une grande fortune : de cette époque date l'existence politique de la princesse des Ursins. Son luxe, la charme de son esprit, la grâce de ses manières, son ambition et son habileté, qui perçaient déjà, lui eurent bientôt acquis dans Rome une influence qui s'accrut encore après la mort de son second époux. Elle se trouvait ainsi libre, riche et presque puissante, lorsqu'on parla du mariage du roi d'Espagne, Philippe V, avec la princesse de Savoie (1701). Elle accepta la charge de *camarera-mayor* de la jeune reine, dont elle eut bientôt captivé la confiance, et, par ses soins, lui donna bientôt sur son époux un ascendant dont elle profita elle-même. Forte de la double amitié de Philippe et de son épouse, elle commença l'exécution d'un plan conçu vraiment dans l'intérêt de la nation qu'elle venait d'adopter. Elle se fit tout à fait Espagnole, rappela les grands du pays dans les emplois d'administration publique, et s'efforça de les relever de leur abaissement. Mais ses projets éprouvèrent une vive opposition de la part de ces hommes eux-mêmes, qu'elle voulait affranchir de la tutelle étrangère. Les plus grands obstacles toutefois lui vinrent des agents de la France, qu'elle était forcée de ménager, et qui combattaient son système, le regardant comme funeste à leur propre crédit. Une longue lutte s'engagea entre le cardinal d'Estrées, ambassadeur de France, et la princesse des Ursins, qui réussit (1703) à le faire rappeler. L'abbé d'Estrées remplaça son oncle; mais ayant bientôt cessé d'être un instrument docile des volontés de celle à qui il devait son élévation, il fut à son tour rappelé. Le crédit de la princesse avait souffert de cette lutte; elle ne tarda pas à recevoir de Louis XIV l'ordre de se retirer en Italie (1704). Craignant de se voir reléguée pour toujours loin des affaires, elle dési-

rait vivement aller à Versailles porter sa justification ; n'ayant pu en obtenir l'autorisation, elle réussit au moins à rester en France, et s'établit à Toulouse. Là, dans une apparente inaction, elle attendit des temps meilleurs. Une intime union entre les deux couronnes restait bien difficile, grâce au mécontentement qu'éprouvait la jeune épouse de Philippe V du renvoi de sa favorite. Louis XIV consentit à entendre la justification de Mme des Ursins, qui revint à Paris au commencement de 1705, et retourna bientôt à Madrid, où elle fut accueillie par le roi et la reine avec de grandes démonstrations de joie. Elle avait promis de seconder les vues et les intérêts de la France, et elle chercha à prouver son dévouement. Loin de favoriser comme autrefois les Espagnols, elle les abandonna, les desservit, les éloigna. Elle mit si peu de mesure dans l'accomplissement de son nouveau système, qu'elle contribua sans doute à diminuer les ressources de Philippe V, qui bientôt fut mis à deux doigts de sa perte. Elle n'en ménagea pas davantage les généraux que lui envoyait la France, et elle fit rappeler, après de longues querelles, le maréchal de Berwick, d'abord, et ensuite le duc d'Orléans lui-même. Cependant ces démêlés fréquents altéraient le crédit de Mme des Ursins à la cour de Versailles, qui, d'ailleurs aigrie par des désastres inouïs, se contenta d'envoyer à Philippe V un général dont elle ne se servait pas; c'était ce Vendôme qui, contre l'attente universelle, affermit la dynastie des Bourbons au delà des Pyrénées. Pendant la crise terrible où se trouva l'Espagne, Mme des Ursins montra un courage qui ne contribua pas peu à soutenir celui de ses maîtres et de leurs sujets. Lorsque les temps devinrent meilleurs, elle persista dans son système d'éloigner des emplois les Espagnols, sans avoir égard aux représentations de la cour de France. Elle acheva de se mettre mal avec cette cour par le projet ambitieux, qu'elle suivit obstinément, de se faire donner une souveraineté dans les Pays-Bas. La reine mourut en 1714, laissant, il est vrai, à son amie, dans le roi son époux, un protecteur bienveillant. Ce prince, jeune, d'un tempérament ardent et attaché fortement à ses principes religieux, ne pouvait demeurer longtemps veuf. Mme des Ursins se résigna à lui chercher une femme ; mais trompée par Alberoni, qui commençait alors sa carrière d'intrigue, elle jeta les yeux sur Élisabeth Farnèse, nièce et héritière du duc de Parme, dont elle croyait que la reconnaissance lui assurerait la même influence dans les affaires. Elle alla au-devant de sa nouvelle souveraine à quelques lieues de Madrid ; mais à peine avait-elle eu le temps de lui donner sur l'étiquette de la cour espagnole un avis, autorisé par la charge de *camarera-mayor*, que la jeune princesse, s'emportant sur un si léger motif, donna l'ordre qu'elle fût enlevée et conduite hors du royaume. Jetée à l'instant dans un carrosse escorté de gardes, elle fut conduite ainsi jusqu'à la frontière, sans suite, sans autres vêtements que son habit de cour, par un froid rigoureux, au mois de décembre 1714. L'accueil qu'elle reçut à Paris de Louis XIV dut lui prouver que tout était fini pour elle. De France elle passa en Savoie, puis à Gênes et ensuite à Rome, où elle se fixa. Son existence y était assurée par l'exactitude de Philippe V à lui payer ses pensions : c'était au reste la seule faveur qu'elle avait pu obtenir de lui. Pour avoir encore une sorte d'occupation malgré son grand âge, elle s'attacha à la fortune du prétendant Jacques Stuart, et tint la maison de ce prince. Elle mourut en 1722 (*Voyez* les *Mémoires* de Saint-Simon et ceux de Duclos). Les *Lettres inédites de Mme de Maintenon et de la princesse des Ursins*, ont été imprimées en 1826, 4 vol. in-8°. Alexandre Duval a fait représenter, sous le titre de la *Princesse des Ursins*, en 1825, une pièce, comprise dans la collection de ses *OEuvres*.

URSINS. *Voy.* **BENOIT XIII, MONTMORENCI** et **ORSINI.**

URSPERG. *Voyez* **CONRAD DE LICHTENAU.**

URSULE (Sainte), vierge et martyre, passe pour avoir été la fille d'un prince de la Grande-Bretagne, et pour avoir été martyrisée à Cologne ou près de Cologne, en 453. Le nombre des compagnes de cette sainte s'étend depuis 11 jusqu'à 11,000. Le peuple, qui aime l'extraordinaire, a adopté ce dernier nombre, et appelle ces saintes les *onze mille vierges*. Le *Martyrologe* se contente de nommer cette vierge et ses compagnes, sans déterminer leur nombre, qu'il est impossible de constater. Sainte Ursule, regardée comme la patronne de la Sorbonne, a d'ailleurs donné son nom à un ordre de religieuses destinées à l'éducation de la jeunesse.

URVILLE (d'). *Voyez* **DUMONT D'URVILLE.**

USHER (Jacques), archevêque d'Armagh, plus connu sous le nom latin d'*Usserius*, né à Dublin en 1580, s'appliqua dès l'âge de 14 ans à l'étude de l'histoire avec une grande ardeur. Ayant perdu son père, qui était greffier de la chancellerie d'Irlande, il céda à son frère le droit qu'il avait à cet emploi lucratif pour s'attacher entièrement à l'étude de la théologie, des PP. et des scolastiques. Dès 1601, il s'adonna à la prédication et dirigea principalement ses sermons contre les catholiques. Ses talents et la faveur du roi Jacques Ier lui valurent successivement une chaire de théologie à l'université de Dublin, en 1607, la dignité de chancelier de l'église Saint-Patrick, l'évêché de Meath, la place de membre du conseil privé d'Irlande, et, en 1624, l'archevêché d'Armagh. Dans ces deux dernières places, il déploya le plus grand zèle contre les catholiques, publia un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns ont pour but de montrer que la croyance des premiers chrétiens est la même que celle des réformés. Il ne croyait pas que l'épiscopat fût un ordre distinct de celui de la prêtrise, du moins quant à leur divine institution. La prééminence de l'un sur l'autre ne lui paraissait être que de discipline. Il resta constamment attaché à la cause de Charles Ier, et voua même à sa mémoire une sorte de culte pieux. Dépouillé des revenus de son archevêché par la révolte des catholiques d'Irlande, il se vit exposé à plus d'une persécution, se réfugia à Londres chez la comtesse de Petersboroug, et mourut dans une maison de campagne de cette dame à Ryegate, au comté de Turrey, en 1656. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *De Ecclesiarum christianarum successione et statu*, Londres, 1613; *De la religion des anciens Irlandais et Bretons* (en anglais), ibid., 1622, in-4°; *Britannicar. ecclesiar. antiquitates*, Dublin, 1639, in-4°; avec des corrections et augmentations, Londres, 1687, in-fol.;

Annales Veteris et Novi Testamenti, ibid., 1650-54, Paris, 1673; Genève, 1722. Aiquin a publié les *Vies* de S lden et d'Usher en un vol. in-8°.

USHER (James), écrivain anglais, né en 1720, de la même famille que le précédent, mais de parents catholiques, prit les ordres dans l'Église romaine, après avoir sans succès exploité une ferme et fait le commerce des draps. Il ouvrit à Kensington-Gravel-Pits une école qu'il dirigea utilement jusqu'à sa mort, arrivée en 1772. Il est auteur de quelques productions ingénieuses, parmi lesquelles nous citerons seulement un *Nouveau système de philosophie*, où il censure Locke, et *Élio, ou discours sur le goût, adressé à une jeune dame*.

USSERMANN (Émilien), savant bénédictin, bibliothécaire au monastère de Saint-Blaise, né, en 1737, à Saint-Ulrich, dans la forêt Noire, mort dans son couvent, en 1798, s'est fait connaître d'une manière avantageuse par son recueil intitulé : *Monumenta res allemanicas illustrantia*, des presses de l'abbaye de Saint-Blaise, 1792, 2 vol. in-4°.

USSIEUX (Louis d'), littérateur et agronome, né à Angoulême, en 1747, s'établit de bonne heure à Paris. Dans les premières années de la révolution, retiré dans un domaine près de Chartres, il y partagea son temps entre l'étude, l'éducation d'un troupeau de *mérinos* et des essais d'agriculture, qui ne réussirent pas toujours. En 1795, il fut député par le département d'Eure-et-Loire au conseil des Anciens, où il ne se fit pas beaucoup remarquer. Il retourna, dès qu'il le put, à ses travaux agricoles, fut élu, en 1801, membre du conseil général de son département, et mourut près de Chartres, en 1805. Associé dans sa jeunesse à la plupart des entreprises littéraires, il publiait chaque mois des nouvelles historiques, et faisait paraître en même temps des traductions de l'allemand et de l'italien. Il eut part avec Bastide l'aîné à l'*Histoire de la littérature française*, Paris, 1772, 2 vol. in-12, donna quelques pièces de théâtre peu remarquables, mais fournit des articles importants, entre autres celui de la *Vigne*, à la continuation du *Cours d'agriculture* par l'abbé Rozier, ainsi que plusieurs mémoires aux *Recueils* de la Société d'agriculture. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais*, Paris, 1772, 2 vol. in-12; *Décaméron français*, ibid., 1774, 2 vol. in-8°, fig.; *Nouvelles françaises*, ibid., 1775, 3 vol. in-8°.

USTARIZ (Jérôme), le premier Espagnol qui se soit distingué par ses connaissances en économie politique, naquit dans la Navarre vers la fin du 17e siècle, et mourut vers le milieu du 18e. Il est principalement connu par son ouvrage intitulé : *Théorie et Pratique du Commerce et de la Marine*, in-4°, 1724, Madrid, in-fol., 1742, et qui a eu plusieurs autres éditions. Rien ne prouve mieux l'importance et le mérite de cet ouvrage que l'honneur qu'il a obtenu d'être traduit dans la langue des deux nations les plus éclairées et les plus commerçantes. La version anglaise fut publiée à Londres, 1751, 2 vol. in-8°, et celle que Forbonnais donna en français parut en 1753, Paris, in-4°.

USTARIZ (le marquis d'), probablement de la même famille que le précédent, fut assistant de l'audience de Séville, intendant de l'Andalousie, et, en 1795, ministre surnuméraire du conseil suprême de la guerre; mais ces titres ne lui mériteraient aucune place dans la *Biographie* si ce n'était peut-être lui qui mourut vers l'année 1800, et non pas Jérôme Ustariz, comme le dit le *Dictionnaire historique*.

USTARIZ (Gabriel), né vers l'an 1772, à Caracas, dans l'Amérique espagnole, et de la même famille que les précédents, servit dans sa jeunesse, et fut lieutenant d'infanterie. Ayant quitté la carrière militaire, il jouit des douceurs de l'hymen et de la vie privée, au milieu de ses propriétés, jusqu'en 1810, époque de la révolution de Caracas. Il la favorisa de ses conseils et de ses facultés, fut élu membre du congrès législatif de la république de Venezuela, puis appelé à d'autres fonctions. Lors des premiers succès que le général royaliste Monteverde obtint à son arrivée, en 1812, Ustariz fut jeté dans un cachot, et accablé d'outrages. Rendu à la liberté, après que Bolivar eut triomphé de Monteverde, il continua de servir avec zèle la cause qu'il avait embrassée; mais le parti royaliste ayant encore prévalu sous le général Moralès, en 1814, Ustariz, qui s'était retiré à Mathurin, y fut tué à coups de lance avec son fils, lorsque cette ville tomba au pouvoir de Moralès.

USTÉRI (Léonard), né en 1741 à Zurich, y fut successivement professeur et chanoine. Les réformes opérées en 1773 dans les écoles et le gymnase de cette ville lui sont dues en grande partie. Il y fonda, pour les filles des classes inférieures, une école qui devint bientôt le modèle d'un nombre considérable d'établissements pareils en Helvétie et en Allemagne. Conservateur de la bibliothèque et membre de la Société physique, il rendit d'importants services à l'une et à l'autre. Cet utile citoyen mourut en 1789. On a de lui quelques écrits relatifs aux travaux de cette Société ou au régime de l'école qu'il avait fondée.

USTRZYCHI (André-Vincent), évêque de Przmamisl vers la fin du 17e siècle, s'est fait connaître surtout par des traductions en polonais du latin, de l'italien et du français. On cite particulièrement sa traduction en vers de l'*Enlèvement de Proserpine* de Claudien, et de l'*Achilléide* de Stace.

USUARD, compilateur du *Martyrologe* qui porte son nom, embrassa la vie religieuse à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Ayant été envoyé en Espagne pour chercher le corps de saint Vincent, il ne put pénétrer à Valence, où le corps était conservé; mais il rapporta de Cordoue les corps des saints martyrs George, Aurèle et Nathalie. Charles le Chauve le félicita beaucoup sur le succès de son voyage. Usuard reçut de ce prince la mission de composer un nouveau *Martyrologe*, et, après avoir rempli cette tâche, mourut en 876 ou 877. Ce travail d'Usuard, qui ne tarda pas à être adopté par la plupart des églises de France, d'Allemagne et d'Italie, a servi de base au *Martyrologe* romain. Il fut imprimé pour la première fois à Lubeck en 1475, in-fol., à la suite du *Rudimentum noviliorum*. Les curieux recherchent l'édition de Florence, 1486, in-4°, regardée comme originale, attendu que l'ouvrage n'avait paru jusqu'alors que dans des recueils ; mais la meilleure est

celle d'Anvers, 1714, in-fol., que l'on doit au père Sollier. (Voyez l'*Histoire littéraire de France*, par D. Rivet, tome V, page 436.)

UTENHOVE ou **UYTTENHOVE** (Charles), né à Gand vers 1536, mort à Cologne en 1600, cultiva les muses grecques et latines. On a recueilli quelques-unes de ses pièces dans les *Deliciæ poetarum belgicorum*, tome V.

UVA (Benoît dell'), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Capoue vers 1530, n'est plus connu aujourd'hui que par des poésies italiennes en l'honneur de la religion. On sait qu'il habita Naples pendant la plus grande partie de sa vie, qui fut assez longue; mais on a sur lui fort peu d'autres renseignements. Son recueil poétique a été imprimé plusieurs fois, entre autres à Venise, 1737, in-12, sous ce titre : *le Vergini prudenti, con tutte le altre rime*, etc. On y trouve des morceaux qui méritaient d'attirer davantage sur l'auteur l'attention des biographes.

UXELLES (Nicolas de BLÉ, marquis d'), maréchal de France, descendait d'une maison de Bourgogne, connue dès le 13e siècle, et qui a fourni plusieurs officiers distingués. Il naquit à Châlons le 24 janvier 1652. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il fut pourvu, dès son enfance, d'une riche abbaye; mais son frère aîné ayant été tué dans l'expédition de Candie (1669), il lui succéda dans le gouvernement de la ville et citadelle de Châlons, héréditaire depuis plus d'un siècle dans sa famille. Il fit ses premières armes, en 1674, au siége de Besançon; et la même année, le roi lui donna le régiment Dauphin-infanterie, vacant par la mort du marquis de Beringhen, son cousin. Il dut à la protection du ministre Louvois un avancement assez rapide. Nommé brigadier, et ensuite maréchal de camp, il fit toutes les campagnes de Flandre, et servit aux siéges de Valenciennes et de Cambrai, de Gand, d'Ypres et de Luxembourg, mais sans trouver l'occasion de se signaler. En 1688, il fut employé, comme lieutenant général, sous les ordres du Dauphin, au siége de Philipsbourg, et il y fut blessé légèrement d'un coup de mousquet entre les épaules. A la fin de la campagne, il fut fait chevalier des ordres du roi. L'armée française ayant été obligée d'évacuer l'Allemagne, d'Uxelles resta chargé de défendre Mayence contre toutes les forces de l'Empire. Il montra beaucoup de sagesse et de prévoyance dans ses dispositions; soutint sept semaines de tranchée ouverte, fit 21 sorties, et tua plus de 5,000 hommes à l'ennemi; mais n'étant pas secouru, et manquant de poudre, il fut obligé de capituler (8 septembre 1689.) Cette belle défense fut mal jugée à Paris : on le soupçonna d'avoir rendu Mayence pour retarder la paix, qui devait amener la chute du crédit de Louvois. La haine qu'on portait au ministre rejaillit sur un général qu'on savait être sa créature. D'Uxelles fut hué par le public en plein spectacle. Quand il parut, suivant l'usage, sur le théâtre, on lui cria des loges : *Mayence!* Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, et dont cependant on ambitionne les louanges. L'accueil qu'il reçut de Louis XIV dut le consoler de l'injustice des Parisiens. D'Uxelles eut, pendant tout le reste de la campagne, le commandement des troupes stationnées en Alsace; mais, suivant Saint-Simon, il se conduisit, dans cette province, moins en gouverneur qu'en souverain. Il fut compris, en 1703, dans la nombreuse création de maréchaux que fit Louis XIV. Le roi le choisit, en 1710, pour aller, avec le cardinal de Polignac, négocier la paix à Gertruydenberg; mais elle ne fut signée qu'en 1713, à Utrecht. D'Uxelles n'avait pas fait preuve, dans cette circonstance, d'une grande habileté comme négociateur. Cependant, après la mort de Louis XIV, il fut nommé président du conseil des affaires étrangères, et admis au conseil de régence. Il refusa d'abord de signer le traité de la quadruple alliance, négocié par Dubois, et parla de donner sa démission; mais le régent lui ayant envoyé le traité avec ordre de le signer à l'instant ou de quitter sa place, il signa. Cet acte de faiblesse lui fit, dans l'opinion, un tort irréparable. Il mourut le 10 avril 1730. En lui s'éteignit la maison d'Uxelles, dont les biens passèrent dans celle de Beringhen.

UZ (Jean-Pierre), poëte, né à Anspach (Franconie), en 1720, étudia la jurisprudence à Halle; mais dès cette époque il traduisit en allemand, de concert avec deux de ses amis, les plus beaux morceaux d'Homère, de Pindare et d'Anacréon. Ce premier travail lui donna l'idée d'imiter la versification des anciens; ses essais en ce genre ne le satisfirent point, et dès ce moment il prit la résolution de ne plus écrire qu'en vers rimés. Il eut plus tard, à cette occasion, de longs et vifs démêlés avec les savants allemands que l'on appelait *miltoniens* ou *anglomans*, à cause qu'ils repoussaient l'usage de la rime, à l'exemple du Milton. Tout en cultivant la poésie, Uz remplit plusieurs places de magistrature à Anspach. Il venait d'être nommé premier juge du tribunal de cette ville, lorsqu'il mourut en 1796. Ses poésies ont paru en plusieurs recueils; le plus complet est celui de Leipzig, 1768, 2 vol. in-8°. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites dans le *Choix de poésies allemandes*, Paris, 1766, et Avignon, 1770, in-8°.

UZÈS (Aldebert d'), né à Uzès, au commencement du 12e siècle, de la famille de ce nom, l'une des plus puissantes du bas Languedoc, élu évêque de Nîmes en 1141, jouit de beaucoup de considération dans l'Église et de faveur auprès du roi Louis le Jeune. Il fut chargé par le pape Alexandre III de réconcilier le comte de Toulouse, Raimond V, avec Constance, sa femme, sœur du roi de France; mais il échoua dans cette négociation difficile. Il fut un des Pères du concile de Lombez (1165), qui condamna la doctrine des Albigeois, et contribua ainsi à preparer les longs malheurs dont son pays fut bientôt accablé, et auxquels l'établissement de l'inquisition mit le comble. Il mourut en 1180.

UZZANO (Nicolas d'), homme d'État florentin, attaché au parti des Albizzi, était lié par une étroite amitié avec Thomas Albizzi, qui fut chef de la république Florentine, de 1382 à 1417. Nicolas d'Uzzano, à la mort de son ami, succéda au crédit que celui-ci avait exercé si longtemps. Attaché comme lui au parti guelfe et à l'aristocratie, il se montra cependant plus modéré que les Albizzi : il s'efforçait d'étouffer les anciennes haines, d'assoupir les vengeances, et de maintenir la paix intérieure, persuadé que tout le crédit de son parti

tenait à la terreur qu'avaient inspirée les commotions populaires, et que cette terreur s'affaiblissant avec le souvenir de la dernière révolution, le nombre des gens qui désiraient un changement allait croissant. Au dehors l'administration de Nicolas d'Uzzano fut également pacifique, il ouvrit à Florence un asile au pape Martin V, et assura à sa patrie l'alliance de Braccio de Montone, le premier général de son siècle; il fit, en 1419, la paix avec le duc de Milan, et il engagea les Génois à lui vendre Livourne. La guerre que Philippe-Marie Visconti déclara aux Florentins, en 1423, fut terminée le 18 avril 1428, par une paix glorieuse pour la république. Uzzano voulait l'observer fidèlement ; mais Renaud, fils de Thomas Albizzi, jaloux du crédit que l'ami de son père avait acquis dans la républiqne, entraîna les Florentins, en dépit de Nicolas d'Uzzano à des mesures plus violentes, et fit déclarer la guerre aux Lucquois le 14 décembre 1429. Cette guerre, qui devint bientôt générale, ne répondit point aux espérances du jeune ambitieux qui l'avait provoquée : elle affaiblit le parti du gouvernement, et donna du courage aux Médicis, qui songeaient à saisir le timon des affaires. Uzzano, par sa sagesse et sa modération, empêcha, tant qu'il vécut, un choc entre les deux partis, qu'il prévoyait devoir être funeste aux Albizzi; mais Uzzano mourut en 1432, peu après la paix de Lombardie. Deux ans après sa mort, tout le parti sur lequel il avait exercé une longue influence fut exilé.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

